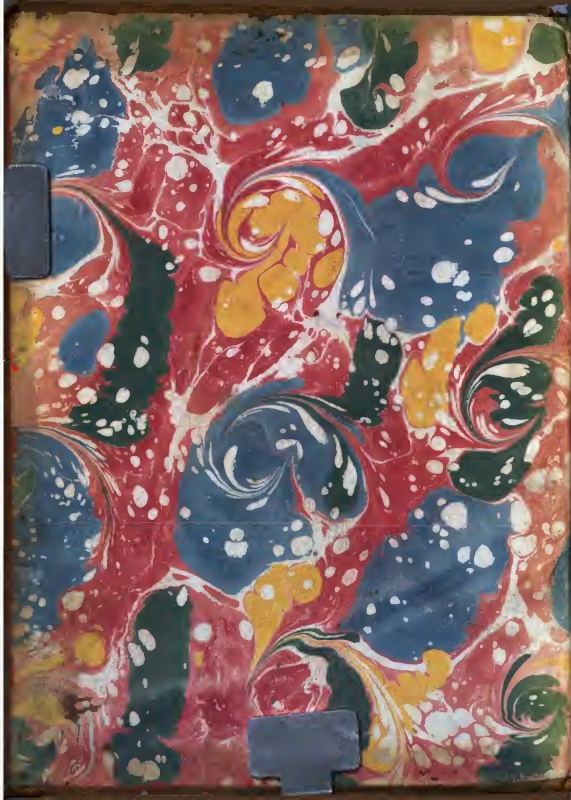








BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III

166
E
34

xxx. c. 5

64
4
12

CONFERENCES ECCLESIASTIQUES OU DISSERTATIONS

SUR LES AUTEURS, LES CONCILES;
& la discipline des premiers siècles de l'Eglise.

Par feu M. l'Abbé DUGUET.

TOME PREMIER.



A COLOGNE;

Aux dépens de la Compagnie.

MDCCXLII.



THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

LIBRARY

ANN ARBOR, MICH.

1900

AVERTISSEMENT.

CET Ouvrage est probablement le dernier qui paroîtra du celebre M. Duguet, dont le public en a déjà reçu un si grand nombre avec applaudissement. Mais quoiqu'il paroisse après les autres, il est néanmoins d'une plus ancienne datte. L'Auteur le composa dans le cours des années 1678. & 1679. pour servir aux Conférences publiques qu'il fut chargé de faire au Seminaire de S. Magloire à Paris, pendant ces deux années. On peut dire même que presque tous les autres Ouvrages doivent leur naissance à celui-ci, puisque ce fut la grande reputation que ces Conférences lui acquirent, qui porta tant de différentes personnes à le consulter sur plusieurs parties des divines Ecritures, & sur quantité de points de dogme, de morale, de pieté & de discipline, qu'il a éclaircis avec tant de lumiere par ses reponses.

On fait qu'il regne dans tous ses Ouvrages une pureté & une élégance de style, qui lui étoient naturelles; & si on ne les trouve pas au même degré dans celui que nous presentons au Public, c'est que la matiere ne comportant pas par elle-même ces ornemens, M. Duguet d'ailleurs se contentoit de jeter souvent sur le papier, ce que son abondance & sa vaste érudition lui fournissoient, & en faisoit comme des especes de Memoires, d'où il tiroit le sujet de chaque Conference.

Ce sont ces Memoires mêmes, si pleins de richesses, & si parfaits dans leur genre, dont il ne seroit pas juste de priver le public; & c'est ce qui a déterminé à les mettre dans l'ordre, la distribution & la suite où ils paroissent. Celui qui s'est chargé de ce petit travail, n'y a rien mis davantage du sien; & quand il auroit cru avoir assez de capacité pour faire quelque chose de plus, il n'en auroit pas eu la temerité. Ainsi il y a lieu d'esperer que ceux qui liront ces Conférences, y trouveront avec plaisir le fond d'érudition, de sagesse & de pieté, qu'un si grand nombre de personnes

y ont admiré, lorsqu'elles les ont entendues de la bouche du
savant Auteur.

Car M. Duguet ne se contente pas à l'égard des Canons des
premiers Conciles de les mettre dans leur jour : il remonte aux
siècles précédens, & descend à ceux qui ont suivi, pour faire
observer tous les usages différens qui y ont rapport. Et comme
ces usages s'étendent à presque toute l'ancienne discipline de l'E-
glise, on peut dire que c'en est ici un Traité assez complet.

Il se trouvera peut-être des Lecteurs qui diront sur plusieurs
des matieres traitées dans ces Dissertations : A quoi sert-il de nous
remettre devant les yeux une discipline si austere qui n'est plus
en usage, & que l'Eglise a eu le droit & de bonnes raisons de
changer ? Mais on les renverra à ce que M. Duguet dit à la
fin de la XXXVIII. Dissertation ; que si nous sommes les vrais
disciples des Peres & des Docteurs de l'Eglise, nous devons res-
pecter leurs sentimens & admirer leur conduite ; qu'il est juste
que nous honorions au moins ce que tant de grands hommes ont
fait & ont dit, si nous ne sommes plus assez forts pour les suivre &
les imiter ; que l'Eglise toujours infailible ne regarde point aujour-
d'hui comme des excès, ce qu'elle a autrefois regardé comme des
verités ; que c'est nous qui avons changé, & que c'est pour nous
que l'Eglise a changé, non de sentiment, mais de conduite ; qu'il
ne faut pas que la condescendance nous la fasse méconnoître, &
que rien ne doit au contraire nous donner tant d'amour pour elle,
que de voir d'où elle est descendue pour nous ; qu'enfin il convient
que nous portions la confusion d'être devenus si malades, que
nous n'avons pas été capables de supporter de plus salutaires reme-
des, & que nous ne puissions être guéris que par l'affoiblissement
& le relâchement d'un regime plus proportionné à la grandeur
de nos maux : *Non est hac nostrorum gloria meritorum, sed medicina
morborum.*

S. August.
Tract. 10.
in Joann.
8. 7.

CONFERENCES

CONFÉRENCES ECCLESIASTIQUES.

O U

DISSERTATIONS SUR LES AUTEURS,
les Conciles & la discipline des premiers siècles
de l'Eglise.

PREMIERE DISSERTATION.

Sur le Livre d'Hermas appelé ordinairement , Le Pasteur.

P O U R garder quelque ordre sur ce que j'ai à dire sur ce Livre, je rapporterai 1. mais en très peu de mots, le jugement qu'en ont porté les Anciens; non seulement pour être court, mais parce que ce que j'en dois dire dans la suite sera plus précis & plus fort pour déterminer l'esprit & lui faire prendre un parti. 2. Je tâcherai de découvrir l'occasion, le sujet & le tems de cet Ecrit; en quoi je n'espère pas de réussir pour l'Auteur. 3. Je ferai une courte critique de sa doctrine & de sa composition, ce qui pourra peut-être décider de son autorité.

§ I.

*Quel jugement ont porté les Anciens
du Livre du Pasteur.*

Saint Irenée est le plus ancien qui ait cité cet Ouvrage Il l'a fait en ces

termes : *Bene ergo pronuntiavit scriptura, qua dicit : Primò omnium crede quoniam unus est Deus, &c.* dont quelques personnes ont conclu, que S. Irenée a mis le Livre du Pasteur au rang des Ecritures canoniques; & Eusebe même paroît être de ce sentiment: ὁ μόνος δὲ ὁ θεὸς, ἀλλὰ καὶ ἀποδείκνυται τὸν τῷ ποιμέντι γραφόν. Mais en louant un passage de ce Livre, S. Irenée ne s'est pas engagé de le recevoir tout entier; & il est assez ordinaire d'appeller, *Ecrit ou Ecriture* un Ouvrage; surtout lorsqu'on ajoute, comme fait ici S. Irenée: Cette Ecriture qui dit, καλῶς αὖν ἔστιν ἡ γραφὴ ἡ λεγομένη. Ceux qui se connoissent en articles sentent bien la force de celui ci.

Lib. 4. adv.
her. cap.
10.

Lib. 5. h. 8.
cap. 8.

S. Clement Prêtre d'Alexandrie, cite aussi le Livre du Pasteur en plusieurs endroits; mais celui où il en parle le plus avantageusement, est dans le premier Livre de ses mêmes Stromates, page 356 où il dit que

Strom. lib.
1. p. 311.
lib. 2. p.
360. 379.
384. 385.
lib. 4. p.
503. lib. 6.

A

I. DISSERTATION

2. l'Ange qui parloit à Hermas, avoit divinement dit, &c. *ἡγίας τοῦτον ὁ ὀψαμὶς ἡ τῷ Ἑρμᾷ κατὰ ἀποκαλύψην λαλοῦσα.*

Tertullien dans son Traité de l'Oraison (Ouvrage qu'il a fait étant encore Catholique) cite, Chap. XII. le Pasteur, mais sans le qualifier. Il paroit néanmoins qu'il l'estimoit alors, & que les Chrétiens d'Afrique en faisoient de son tems un grand cas. Mais depuis qu'il fut devenu Schismatique & ennemi de la réconciliation que l'Eglise donnoit aux pénitens, il déclama contre cet Ecrit, comme supposé & apocryphe. *Inter apocrypha & falsa*, dit-il.

Origene en beaucoup d'endroits employe l'autorité de l'Ouvrage du Pasteur; mais c'est presque toujours avec cette precaution: *Si cui tamen scriptura illa recipienda videtur*, comme dans l'homelie VIII. sur le Livre des Nombres; ou, *si cui tamen libellus ille recipiendus videtur*, comme dans la premiere homelie sur le Psaume XXXVII. ou, *si tamen cui placet hujusmodi scripturam recipere*, comme dans l'homelie XXXV. sur S. Luc. Il avoue même, Livre IV des Principes, qui se trouve dans le Chapitre premier de la Philocalie, que quelques personnes avoient du mépris pour ce Livre: *ἡ τὰ ἀπὸ τῶν καθ' ἑαυτοὺς βιβλία τῷ ποιμῖν.* Mais pour son sentiment particulier il étoit bien différent; car il croyoit qu'Hermas, dont S. Paul parle dans le XVI. Chapitre de l'Épître aux Romains, en étoit l'auteur, & que c'étoit une Ecriture non seulement utile, mais encore canonique. *Puto*, dit il, dans le X. Livre de ses Explications sur cette Epître, *quod Hermas ipse sit scriptor libelli illius, qui Pastor appellatur; quæ scriptura mihi utilis videtur, & ut puto, divinitus inspirata.*

Eusebe, qui favoit que les Anciens s'étoient servis des temoignages

de ce Livre, & qui croyoit même que S. Irénée l'avoit mis au rang des Ecritures, dit néanmoins qu'il faut le mettre au nombre des choses fausses ou supposées, & le range dans la même classe que les Actes fabuleux de S. Paul: *Pro spuris habendi sum etiam Actus Pauli, & Liber Pastoris titulus inscriptus.* Il est vrai qu'il en avoit porté une censure plus modérée, Livre III. Chap. III. car après avoir dit que ce Livre est rejeté de quelques-uns, & que cela est cause qu'on ne doit pas le mettre au rang des Ecritures canoniques *περὶ μὲν τῶν ἀποκρίσεων, δὲ οὐκ οὖν ἡ ἐκλογὴν αὐτῶν τῶν*, il avoue cependant que beaucoup d'autres le jugeoient très-nécessaire pour instruire les commençans, & que c'étoit pour cela qu'il avoit été lu dans quelques Eglises, & que quelques Anciens s'étoient servis de son autorité.

C'est ainsi qu'en effet S. Athanase en parle. il ne le met pas dans le Canon, mais il l'appelle un Livre très-utile: *διὰ δὲ τῆς ἡμετέρας βίβλου τῷ ποιμῖν;* & dans son Epître pascuale, il le compare à la Sagesse de Salomon, & aux autres Livres qui ne sont pas dans le Canon des Hebreux; mais qui ne laissent pas d'être utiles, & d'être recommandés par les Peres de l'Eglise, à ceux qui commencent à s'instruire de la Religion.

S. Jerome ne fait que copier dans son Traité des Ecrivains Ecclesiastiques, ce qu'Eusebe en avoit dit; mais au lieu que cet Historien dit seulement que cet Ouvrage avoit été lu dans quelques Eglises, *ἔργον αὐτοῦ διδασκαλικόν, cum publicè legi comperimus;* S. Jerome prend cette expression au present, ce qui fait une grande différence: *Apud quasdam Græciæ Ecclesias etiam publicè legitur.* Il ajoute: *Sed apud Latinos penè ignotus est:* ce qui est très-vrai; d'où vient que quand le Moine Cassien voulut le citer dans sa treizième Con-

Hist. lib. 3. cap. 25.

Epist. de Decret. Nic. syn. n. 18.

Lib. de Incarna. n. 3.

Epist. Fest. tom. 1. pag. 563.

Lib. 3. hist. c. 3.

Tom. 4. part. 2. pag. 106.

p. 679. Edit. Paris. 1629.

Tertull. de Orat. cap. 22.

Lib. de pudicit. c. 10.

Tom. 2. p. 294. n. 1.

Tert. p. 681. n. 2.

Tom. 1. p. 162. n. 11.

sérence, qui est toute semée des erreurs des Sémipélagiens, S. Prosper se moque de cette autorité : *Pest illud, dit-il, nullius auctoritatis testimonium, quod disputationi sua de libello Pastoris inseruit, &c.*

S. Jerome même qui avoit parlé du Pasteur avec quelque moderation, en copiant Eusebe, revient au sentiment des Latins dans son Commentaire sur Habacuc, & il accuse son Livre de folie, après l'avoir nommé Apocryphe: *Ex quo liber ille Apocryphus stultitia condemnandus est, in quo scriptum est, quem datus Angelum, nomine Tyri, praesse reprobis.* L'endroit est du Livre premier, Cession quatrième, Chap. II. où au lieu de Tyri nous avons Hégryn dans la version latine.

Rufin n'en parle pas avec la même aigreur, & je ne doute point que ce n'ait été par respect pour Origene qui l'avoit beaucoup cité qu'il en parle ainsi : *Alii libri sunt, qui non sunt canonici, sed ecclesiastici à majoribus appellati sunt* (remarquez cette division) *id est Sapientia Salomonis, &c. In novo vero testamento libellus qui dicitur Pastoris, siue Hermes, qui appellatur duæ viæ, vel judicium Petri.* M. Cotelier a fort bien remarqué qu'il faut lire, *quique appellatur duæ viæ, vel judicium Petri*; car ce dernier Livre est très différent du Pasteur d'Hermas : 1. parce que dans tout le Livre du Pasteur, il n'y a pas un seul mot qui regarde S. Pierre; 2. parce que S. Jerome les distingue très-clairement; parlant de l'un à l'occasion de S. Pierre, & de l'autre à l'occasion d'Hermas dans son Catalogue des Ecrivains. Enfin le passage même de Rufin le prouve; car s'il eût voulu parler du même Ouvrage, il eût dit en continuant : *Siue duæ viæ, vel judicium Petri.*

Il n'est pas nécessaire de faire un plus grand dénombrement des Auteurs qui ont cité ce Livre. Ce que

nous en venons de rapporter suffit pour nous fournir trois réflexions. La première, que les Eglises qui estimèrent le Pasteur & qui le faisoient lire, étoient quelques Eglises particulières, qui cessèrent de le faire, & qui par-là firent voir, ou qu'elles ne l'avoient fait que pour un tems, ou qu'elles avoient peu examiné la Tradition. La seconde, que le Livre du Pasteur n'a été ni connu, ni estimé parmi les Latins. La troisième, que les sentimens ont été si partagés sur ce Livre, qu'on ne peut pas douter qu'il n'y a eu aucune tradition dans l'Eglise sur son sujet, & qu'ainsi tout le monde a la liberté d'en penser ce qu'il voudra; pourvu que ses pensées soient justes, & qu'elles ayent de la vraisemblance.

§. II.

Quel est le sujet, l'occasion & le tems du Livre du Pasteur.

Il y a tout lieu de croire que le Livre du Pasteur a été composé contre le Montanisme, & dans le tems que cette fausse prophétie s'étoit fait connoître dans l'Eglise, & y avoit causé de grands troubles; c'est à-dire, comme nous le montrerons, vers la cinquième ou la sixième année de l'empire d'Antonin le Pieux, & l'an 142. ou 143. de Jesus-Christ.

J'ai plusieurs conjectures pour cela : 1. Comme Montan & ses Prophetesses se vantoient d'avoir des revelations particulieres & des visions mystericules où ils decouvroient l'avenir, tout ce Livre est plein de visions & de revelations. 2. Comme Montan avoit des femmes pour Prophetesses, Hermas est instruit d'abord par une femme qui lui parle du ciel, & ensuite par l'Eglise sous les différentes figures d'une Sybille, d'une femme dont le visage étoit fort jeune & les

Visto 1.
n. 1.

Lib. cont.
collat. c.
23. n. 6.

Lib. 1. c. 1.
tom. 3. pag.
1601.

Ruff. Sym-
bol. apud
Hier. tom.
5. p. 141.

I. DISSERTATION

- 4
 Vis. 3. n. cheueux étoient blancs, d'une jeune
 10. fille richement parée; & enfin d'une
 Vis. 4. n. épouse. 3. Comme les Montanistes
 2. prétendoient que l'Eglise avoit été
 dans son enfance au tems de Jesus-
 Christ & de ses Apôtres, & qu'elle
 avoit reçu sa perfection, lorsque le S.
 Esprit en qualité de Paraclet, descendit
 dans Montan, ainsi que Tertul-
 lien l'a dit plus d'une fois, & entre
 autres endroits dans le commencement
 du Traité de *velandis virginibus*;
 Hermas au contraire fait paroître l'E-
 glise sous la figure d'une femme fort
 âgée, parce qu'elle a toujours été,
 & qu'elle a commencé avec le monde : *Et dixi ad illum* : (c'est à l'Ange
 qu'il parle) *Quare ergo anus est ? Quo-*
 4. *niam, inquit, omnium prima creata est,*
ideo anus. 4. Comme Montan avoit
 établi Reputre petite bourgade, pour
 être le chef des Eglises réformées &
 prophétiques, He mas lui oppose
 l'antiquité & la majesté de l'Eglise
 Romaine; & il parle de S. Cément
 qui en étoit l'Eveque, des Prêtres qui
 composoient son Clergé, & de lui mê-
 me, comme étant du nombre des fide-
 les de cette Eglise : ce qui fut depuis
 imité par Caius au commencement
 du troisieme siecle, qui opposa à la
 nouveauté du Montanisme, l'anti-
 quité de l'Eglise Romaine, fondée
 par les Apôtres S. Pierre & S. Paul,
 dont on voyoit encore les trophées,
 Lib. 1. cap. comme le dit cet ancien Auteur dans
 25. Eusebe.

Si ces conjectures paroissent peu
 concluanes, en voici d'autres plus
 fortes. 1. Tout le monde fait quelle
 étoit la dureté des Montanistes con-
 tre les adulteres & contre les fornica-
 teurs. Ils regardoient ces deux pe-
 chés, & sur-tout le premier, comme
 irrémissibles par la puissance de
 l'Eglise, & tout au plus ils en remet-
 toient à Dieu l'absolution. Une par-
 tie du Livre du Pasteur est pour éta-

blir le contraire. Car dès le premier
 Chapitre, dès la premiere entrée,
 Hermas debute par une aventure qui
 lui causa une pensée contraire à la
 vertu & à la sainteté du mariage, &
 on lui en promet le pardon dès qu'il
 aura fait penitence. Dans la seconde
 Vision on lui fait des reproches des
 debauches & de l'incontinence de ses
 enfans, & on l'assure qu'ils en feront
 penitence, & que leurs pechés leur
 seront remis; & dans le second Li-
 vre, l'Ange lui dit en termes clairs,
 qu'une femme ayant commis, non
 seulement un adukere, mais plu-
 sieurs; si elle fait penitence, tout lui
 est remis, & que son mari est obligé
 de la recevoir. Aussi est-ce pour cela
 qu'on objectoit autrefois le Livre du
 Pasteur à Tertullien devenu Montani-
 niste. Mais cet homme, que l'here-
 sie avoit rendu encore plus aigre &
 plus brusque, y repond en ces ter-
 mes, dans le Livre de *judicicia*, que
 nous avons déjà cité : *Hac tu mihi,*
benignissime Dei interpres. Sed cederem
tibi, si scriptura Pastoris, qua sola me-
chos amas, divino instrumento meruisset
indici; si non ab omni Concilio Ecclesia-
rum, etiam vestrarum, inter apocrypha
& falsa judicaretur, adultera & ipsa;
& inde patrona sociorum.

2. Un autre point du Montani-
 sme étoit de condamner les secondes
 noces, & de les regarder, non seule-
 ment comme une marque d'une ver-
 tu encore foible, mais comme le der-
 nier crime, & comme un violement
 irrémissible de la loi de Dieu. Le
 Pasteur qui suit les Montanistes pas à
 pas, demande à l'Ange, si après la
 mort de l'une des parties, l'autre peut
 passer à de secons noces; & l'Ange
 repond qu'oui. Pourquoi cette ques-
 tion ? L'Ecriture n'étoit-elle pas for-
 melle ? A qui est-ce que cela ne donne
 pas de la defiance ? Mais voici de-
 quoi l'augmenter.

Mand. 4.

De pudicitia,
 cap. 10.

Mand. 4.
 n. 4.

SUR LE LIVRE D'HERMAS.

3. Le fondement du Montanisme, étoit les prophéties du faux Paraclet, & de ses folles qui étoient possédées comme lui par l'esprit malin, loin d'avoir reçu la plénitude du S. Esprit. Jusques-là on n'avoit encore vu personne dans l'Eglise qui eût affecté cette espèce d'enthousiasme ; & depuis les Montanistes on n'en a point remarqué : *Alius mendax propheta est*, dit Hermas, *qui perdit sensus servorum Dei . . . Illi ergo dubii quasi ad divinum Spiritum veniunt & interrogant illum quid illi futurum sit. Et ille mendax propheta nullam habens in se virtutem Spiritus divini, loquitur illis secundum interrogationem illorum, & implet animas illorum promissis, sicut illi volunt. Ille autem propheta inanis est, & inania respondet inanibus. Diabolus enim implet eum spiritu suo, ut deiciat aliquem ex iustis.* Et dans le précepte onzième : *Offendit mihi sedentes in subseiliis homines, & anum sedentem in cathedra. Et dixit mihi : Vides illos qui in scammis sedent ? Video, inquam, Domine. Illi, inquit, sunt falses ; & ille qui in cathedra sedet, spiritus terrestris est. Nam in Ecclesiam vivorum non accedit, sed refugit : applicat autem se dubiis & vanis . . . Cum autem venerit in turbam vivorum iustorum habentium Spiritum divinitatis, & oratio illorum sit ad Dominum, exinanitur homo ille ; quoniam spiritus ille terrestris fugit ab illo, & obmutescit, nec quidquam potest loqui. Habet utrumque prophetarum vitam. Proba ergo de vita & operibus hominem, qui dicit se Spiritum Sanctum habere. Tu autem crede Spiritui venienti à Deo, habenti virtutem.* L'ancien anonyme cité par Eusebe, & Apollonius cité aussi par le même, disent des Montanistes des choses si semblables, qu'il est difficile de ne pas croire en les comparant, que c'est d'eux que parle aussi l'Auteur du Livre du Pasteur.

4. Mais ce qui met la chose, non

seulement dans la vraisemblance & dans la probabilité d'une conjecture, mais dans l'évidence même & la certitude d'une démonstration, est le portrait qu'Hermas fait de Montan : car il est impossible de rien trouver de plus ressemblant & de plus parfait. Il demande à l'Ange, à quelle marque il distinguera un Prophète de l'Eglise Catholique, des faux prophètes qui trompent les fideles. Et l'Ange commence par lui marquer les qualités d'un Prophète inspiré de Dieu, & rempli véritablement du S. Esprit. Après quoi il fait la peinture d'un faux prophète en ces termes : *Primum autem hunc homo putatur spiritum habere. Exultat enim se, & vult primam cathedram habere, & improbus est, & verbosus, & in deliciis conversatur, & mercedem accipit divinitatis sua. Ita ne Spiritus Dei potest mercedem accipere & divinitatem ? Non convenit hac sacre Dei Prophetiam. Sed cupiditas mala est, concupiscere uxorem alienam ; vel mulierem concupiscere virum alienum ; & lascivias concupiscere divitiarum, & ebrietatem multam, & delicias multas.* Ce sont les mêmes traits avec lesquels l'anonyme & Apollonius représentent Montan. 1. L'orgueil & l'ambition : *Montanum, dit l'anonyme, inmedica primi loci cupiditate caputum, . . . aditum in se adversario spiritui praevisse . . . Est quidem qui ea re delectabatur, atque intumescere, spiritus ille bratos predicabat, & promissionum magnitudine supermodum inflabat.* 2. Le divorce inspiré aux personnes mariées : *Hic est, dit Apollonius, qui nuptiarum dissidia docuit. . . Oseudi-mus has principes prophetissas, simul ac spiritum impleta sunt, viros suos dimisisse.* 3. La recherche du gain & de l'intérêt : *Qui pecuniarum exaltiores constituit, ajoute Apollonius ; qui sordidam munerum captionem oblationum nomine callide obvelavit ; qui doctrinam suam*

Mand. 12.
n. 1.

Ibid. n. 2.

Apud Euseb.
lib. 5. c. 16.

Apud Euseb.
lib. 5. c. 12.

Mand. 10.
n. 1.

Mand. 11.

Lib. 5. c.
16.

Ibid. c. 12.

pradicantibus salaria præbet, ut per suam ventris ingluviem doctrina ejus convalescat Si negans prophetas suos munera accepisse, hocigitur fateamur, non esse illos prophetas, si munera accepisse convulsi sint. Actum demum sexcenta ejus rei documenta ac testimonia proferemus. 4. L'amour du luxe: Dic mihi, ce sont encore les paroles d'Apollonius, tingit ne capillos propheta? An sibi oculos linit? An studet ornari? Propheta ne tabula ludit & tesseri? An pauciam locat sibi nori? Ingenuè fateantur ac respondeant, utrum hac agere liceat, an secus. Ego verò hac apud ipsos alia esse convincaim. Je ne sai ce qu'on pourroit répondre à ce parallèle. Mais continuons.

5. La reforme des Montanistes comprenoit certains jeûnes extraordinaires que nous expliquerons ailleurs, mais qui étoient differens & du jeûne du Carême & de ceux qu'on appelloit Stations. Ce point n'a pas échappé à notre Auteur. *Quid iam mane hic venisti?* lui dit l'Ange. *Respondi: Quoniam, Domine, stationem habeo.* *Quid est, inquit, statio?* Et dixi: *Jejunium.* Et dixit: *Quid est illud jejunium?* *Sicut solebam, inquam, sic jejunio.* Et après cela, l'Ange lui apprend à jeûner, & lui dit que le véritable jeûne consiste à s'abstenir des mauvaises actions: *Jejuna cerè verum jejunium tale. Nihil in vita tua nequiter facias.*

6. Enfin la plus forte preuve que ce Livre a été composé en vue du Montanisme est, qu'il est tout entier pour établir la penitence & la reconciliation des pecheurs qui ont souillé la pureté du baptême. Hermas parle ainsi à l'Ange: *Domine adiva a quibusdam doctoribus, quod alia penitentia non est nisi illa, cum in aquam descendimus, & accipimus remissionem peccatorum nostrorum, ulterius non peccare, sed in castitate permansere.* Et l'An-

ge lui répond que cela peut être vrai en un sens, parce que ceux qui ont été baptisés, n'ont plus besoin de penitence, leurs pechés leur ayant été remis: *Penitentiam peccatorum non habent, sed remissionem.* Et il ajoute cependant: *Miserere Domini misericors est figmenti sui; & posuit penitentiam istam, & potestatem penitentia hujus mihi dedit.* Et ideo dico tibi, quod post vocationem illam magnam & sanctam, si quis tentatus fuerit à diabolo, & peccaverit, unam penitentiam habet. Toute la huitieme similitude est pour établir la penitence après le baptême, qu'il appelle un sceau: *Ut auditis his & creditis, ii qui non custodierunt integrum, sed dissipaverunt sigillum quod acceperunt, agnitis suis fallis penitentiam agant.* Il employe pour cela la comparaison des branches du saule qui, quoique coupées & à demi sechées, reprennent quelquefois de la sève & de la verdure, quand on a soin de les arroser. Enfin on voit dans toute la neuvieme Similitude une application continuelle de l'Auteur à inculquer cette même verité.

Concluons donc qu'il est plus que probable que le Livre du Pasteur est d'une date postérieure à la naissance du Montanisme; & par conséquent qu'Hermas, dont parle l'Apôtre S. Paul, n'en peut être l'Auteur.

S. III.

De la doctrine & de la composition du Livre du Pasteur.

L'Ouvrage du Pasteur est divisé en trois Livres. Le premier contient des visions, le second des preceptes, & le troisieme des similitudes ou des emblèmes. Il n'y a rien de remarquable dans tout le premier Livre, que la comparaison de l'Eglise avec une tour, dont la structure ne doit

Similit. 5.
n. 1.

Simil. 8;
n. 6.

Rom.
XVI. 14

Mand. 4.
n. 3.

Vif. 3. n.
2.

être achevée qu'à la fin du monde, & dont les Elus sont les véritables pierres.

Dans le second Livre on peut remarquer, qu'un mari ne peut pas demeurer avec sa femme fidèle, quand il fait qu'elle est dans l'inconvenance; qu'il ne peut pas se remarier à une autre, sans commettre lui-même un adultère; & qu'il doit la recevoir après sa pénitence, mais que cette pénitence doit être unique: *Servis enim Dei penitentia una est.*

Mand. 4.
n. 1.

Ibid. n. 2.

Ibid. n. 3.

Il fait l'éloge de la pénitence; & Hermas dit à l'Ange, qu'il a oui dire à certains Docteurs, qu'il n'y avoit d'autre pénitence que celle qu'on fait au baptême. L'Ange devoit condamner cette erreur, qui étoit, comme nous l'avons dit, la principale des Montanistes. Il ne le fait pas néanmoins absolument; & il se contente, après avoir loué une telle doctrine, de dire que Dieu par miséricorde a laissé aux hommes une seconde pénitence après le baptême; mais que cette pénitence ne doit pas être répétée: *Post vacationem illam magnam & sanctam, si quis tentatus fuerit à diabolo & peccaverit, unam penitentiam habet. Si autem subinde peccet, & penitentiam agat, non proderit homini talia agere; difficile enim vivet Deus.*

Ibid. n. 4.

Hermas demande à l'Ange, si après la mort de l'une des parties, l'autre peut passer à de secondes nœces, & l'Ange répond qu'où.

Mand. 8.

Dans le huitième précepte, entre les bonnes actions que l'Ange recommande à Hermas, il met celle-ci: *Lapsus à fide non prostere sed aquanimes facere.*

Dans les préceptes x. xi. & xii. l'Auteur parle fort au long contre les faux prophètes, leurs artifices, leurs flateries, leur ambition, leur vanité & leur fausse créance, & nous avons rapporté le portrait qu'il y fait de Montan.

Le troisième Livre de cet Ouvrage, est plus beau que les deux autres. L'Ange y exhorte Hermas au mépris de ce monde, au desir du ciel, à la prière, aux bonnes œuvres; sur-tout à l'aumône, au jeûne, à la pureté du corps & à la pénitence. Mais dans la cinquième similitude, il parle d'une manière très-impropre du Fils de Dieu & du S. Esprit. Il dit que le S. Esprit est le Fils de Dieu, & que Jésus-Christ est le serviteur & l'esclave de son Père: *Filius autem Spiritus Sanctus est; servus verò ille, Filius Dei est.* Ce qu'il explique en disant, que selon le corps, Jésus-Christ a servi, a souffert, a été humilié; mais qu'à cause du S. Esprit, dont il a été le temple, il a été élevé à la qualité de cohéritier du Fils, c'est-à-dire, du S. Esprit. *Hoc ergo corpus in quo inductus est Spiritus Sanctus, servavit illi Spiritui. . . Cum igitur corpus illud parvisset omni tempore Spiritui Sancto . . . fortiter cum Spiritu Sancto comprobatur Deo receptum est.* Ainsi l'Auteur paroît n'entendre ni la Trinité, ni l'Incarnation, & favorise l'erreur qui fut depuis celle d'Apollinaire, en ne parlant que du corps; celle des Nestoriens, en supposant un mérite; celles des Ariens, en mettant Jésus-Christ au nombre des créatures; celle des Photiniens, en ne le croyant pas éternel & subsistant avant l'incarnation, & un très grand nombre d'autres erreurs qui suivent de ses paroles, sans peut-être qu'il y ait pensé, ne paroissant en rien Théologien. Il est étonnant que M. Corelier ait passé tout cela sans notes, & sans s'y arrêter un moment.

Similit. 5.
n. 5. & 6.

Similit. 5;
n. 5.

Ibid. n. 6.

Similit. 6.
n. 1. 2. 3.
Et Similit. 7.

Il n'y a rien que de pirovable dans la fiction que fait le même Auteur de trois Anges, dont l'un est le pasteur des gens noyés dans les délices; le second, de ceux qui sont dans l'adversité; & le troisième, de ceux qui

commencent à se reconnoître & à faire pénitence.

Dans la huitieme similitude, qui est toute pour établir la pénitence après le baptême, il tombe dans un detail non seulement inutile, mais languissant, ennuyeux, & qui fait juger qu'il étoit fort jeune, ou d'un esprit très-petit. Ce qu'il dit, que certains pénitens seront mis dans la tour, c'est-à-dire dans le ciel, & que les autres qui auront fait pénitence plus tard, ou moins exactement, seront seulement dans l'enceinte des murailles de la ville, est tout au moins une pure chimere.

Toute la neuvieme similitude qui dure treize pages, n'est qu'une redite de ce que l'Auteur avoit déjà dit de l'édifice d'une tour, & des saints qui en sont les pierres, dans le premier Livre; mais il y mêle outre cela

tant de puerilités & tant de choses froides, que rien ne paroît plus mal inventé.

Avant que de finir, il faut dire aussi quelque chose du style de cet Auteur. A en juger par la version latine qui nous reste du texte grec, & qui est très-ancienne, il est extrêmement simple, sans figure, sans liaison, sans ornement, sans étendue, & toujours en dialogue. Tout l'Ouvrage est plein de redites; & je crois que l'Ange appelle Hermas plus de cent fois *for, ignorant, curieux, rusé*. Jamais l'Ecriture n'est citée; & tout au plus il y a quelques endroits qui y font allusion; encore n'est-ce qu'à la seconde Epître de S. Pierre. Je laisse après cela à décider quelle autorité merite un tel Auteur; & si l'on peut tirer beaucoup de lumiere d'un tel Ouvrage.

SECONDE DISSERTATION

Sur les Epîtres de S. Ignace Martyr, Evêque d'Antioche.

Ces Lettres sont le monument le plus authentique, le plus respectable, & peut-être le plus utile & le plus ancien de la Tradition de l'Eglise. Car, pour le dire en passant, & en peu de mots, la Lettre qui porte le nom de S. Barnabé, est combattue par S. Clement d'Alexandrie, sans daigner seulement la nommer. Eusebe en parle clairement, comme d'une piece supposée. S. Jerome la met sans hesiter au nombre des Ecritures apocryphes, & elle n'a rien qui se resente de la force & de la sainteté de l'Apôtre Barnabé, que l'Ecriture appelle un homme *plein du S. Esprit & de foi*.

Pour ce qui est des deux Epîtres de S. Clement, quoiqu'on ne puisse gueres douter qu'elles ne soient de ce saint Pape, on n'apperoit point

dans la premiere, telle que nous l'avons, après tous les suppléments de Junius Patricius, la grande conformité qu'Eusebe dit y avoir remarqué avec l'Epître aux Hebreux pour la maniere de penser & d'écrire. Il est vrai que S. Clement fait allusion à quelques endroits de cette Epître; mais il cite également celle aux Romains, aux Corinthiens, aux Ephesiens. Sa maniere de citer l'Ecriture est très-différente de celle de S. Paul aux Hebreux; car il en cite jusqu'à vingt & trente lignes de suite; au lieu que S. Paul n'en cite que quelques mots à la fois, sur lesquels il fait des reflexions admirables. D'ailleurs rien n'est plus sublime & plus élevé que les sentimens & les expressions de S. Paul aux Hebreux; & S. Clement au contraire est tout uni, sans élévation

Lib. 3. hist.
c. 38.

Lib. 2. Pedag. c. 10.

Lib. 3. hist. c. 25.

Lib. 13. comm. in Ez. ad v.

19. cap. 43. rom. 3. p.

1019. & in cat. Script.

Ecclef. 10. 4. part. 2.

p. 104.

Ad. II. 14.

SUR LES EPIQUES DE S. IGNAME.

tion & sans richesses. S. Paul est pressé & fort; S. Clement au contraire est étendu & languissant. Il attive assez rarement que S. Paul interrompe son discours par cette conclusion à la louange de Dieu : *Cui gloria & imperium in secula seculorum, amen*; au lieu qu'elle est très-fréquente dans S. Clement. Quand S. Paul cite une histoire de l'Ecriture, c'est en un mot : S. Clement au contraire prend toujours la chose dans sa source. Enfin il me semble que ces deux Auteurs ne se ressemblent point pour la maniere de penser, & je laisse aux Grecs naturels à discerner si le style est le même.

Epist. 1. n. Celui de la seconde Lettre de S. Clement est assez semblable à celui de la premiere, & les citations en sont les mêmes. Elles citent aussi toutes deux un passage apocryphe comme étant de l'Ecriture; & la seconde en cite encore deux pareils; ce qui fait voir que du tems même des Apôtres, il y avoit de fausses Ecritures si artificieuses, & en apparence si conformes à celles qui étoient authentiques, que les plus saints pouvoient s'y tromper, à moins qu'ils ne fussent divinement inspirés.

Mais au sujet de cette dissertation, je réduirai ce que j'ai à dire des Epîtres de S. Ignace à quatre points : au discernement de ses vraies & de ses fausses Epîtres; aux preuves historiques des premieres; à la réfutation des objections des Calvinistes contre elles, & à la doctrine qui y est contenue sur l'Episcopat en particulier.

§. I.

Discernement des vraies Epîtres de S. Ignace.

Pour entendre bien le vrai état de la question, il faut d'abord supposer

plusieurs choses. La premiere, que les heretiques ne nient pas que Saint Ignace n'ait écrit quelques Lettres. Daillé l'un des plus habiles d'entre eux, & qui a écrit avec plus de chaleur & plus d'étendue qu'aucun sur cette matiere, l'accorde très-volontiers : *Quæritur*, dit-il, *non an Epistolas scripsit Ignatius* : (*quis enim tam fatuus est, ut scripsisse eum aliquas neget?*) *sed an has qua circumferuntur scripserit.*

La seconde chose qu'il faut supposer, est que parmi les Epîtres de S. Ignace, il y en a de certainement fausses, & qu'on ne doit pas soutenir. Telles sont les trois que nous n'avons qu'en latin, dont les deux premieres sont écrites à S. Jean, & la troisieme à la Sainte Vierge; à qui on attribue une réponse, qui est aussi en latin & fort courte. Les raisons qui obligent les savans à les rejeter, sont 1. qu'elles ne se trouvent point en grec; 2. qu'elles n'ont point l'air d'une version, & qu'elles ressemblent les manieres & les expressions latines; 3. qu'elles ne se trouvent point, ni dans les collections grecques, ni dans l'ancienne collection latine; 4. qu'elles ne ressemblent en aucune sorte aux Epîtres de S. Ignace.

Il faut néanmoins remarquer que S. Bernard les avoit vues, & qu'il a cité celle qui est à la Sainte Vierge dans le vii. sermon sur le Pseaume, *Qui habitat*; & que Flavius Dexter en a parlé en ces termes : *Epistola S. Ignatii ad beatam Virginem celebres habentur.* Et, *Epistola beata Virginis ad Ignatium, & ipsam ad sanctissimum Virginem manibus fidelium nunc servantur.*

S. Bernard a été trompé par un défaut de critique, qui étoit celui de son siecle, plutôt que le sien. Mais pour la Chronique de Dexter, c'est un Ouvrage non seulement supposé, mais plein de mensonges & très-mal bâti, que les savans ont raison d'ap-

Dallæus de scriptis quæ sub Dionisii Areopag. & Ignatii Antioch. nominibus circumferuntur.

Serm. 7. n. 4.

Ad ann. Christi. 116. Ad ann. 430.

In not.
ad Epist.
Ignat. pag.
143.

10

II. DISSERTATION

peller d'après Ufferius , *ineptissimum farraginem*. Nous remarquerons seulement que l'Auteur de cette Chronique parle au pluriel des Lettres de S. Ignace à la Sainte Vierge; peut-être parce que ce Saint dans la Lettre qui nous reste, dit qu'il lui a écrit plusieurs fois : *Scripti tibi etiam alius, & rogavi de iisdem*; ou parce qu'il avoit pris celle qui est écrite à Marie de Callabale ou de Callabale, & qui a aussi pour titre : *Magne Christifera*, pour une Lettre adressée à la Mère de Dieu.

La troisième chose qu'il faut supposer, est que plusieurs autres Lettres attribuées à S. Ignace, qui sont fort anciennes, dont l'original est grec, & qui se trouvent dans les anciennes collections grecques & dans l'ancienne version latine, ne sont pas néanmoins de S. Ignace. Au moins leur autorité est fort douteuse : & je ne vois pas qu'aucun des Critiques modernes en ayant entrepris la défense, quoique plusieurs personnes, ou du dernier siècle, ou du commencement de celui-ci, ayant eu pour elles autant de vénération que pour les autres.

Les raisons principales qu'on a de distinguer ces Lettres de celles que l'on croit indubitables, sont 1. que les Anciens ne les ont jamais citées, quoiqu'ils aient souvent cité les autres; 2. qu'Éusèbe & S. Jérôme en faisant le dénombrement des Lettres de S. Ignace, n'en parlent point; 3. que les manières qui y sont traitées, ressemblent un autre siècle que le premier, & une autre police que celle de cette première antiquité; 4. que le style n'est pas le même, quoiqu'on remarque une entière affectation dans l'Auteur pour imiter certaines manières de parler qui étoient particulières à S. Ignace. L'Auteur en effet ressemble à ces jeunes Prédicateurs,

qui s'attachant à un homme de réputation, comme à leur modèle, imitent sa manière de touffer & de mettre son bonnet, sans pouvoir l'imiter dans le reste. Cette imitation ne sert qu'à faire remarquer plus sensiblement les autres différences. Ces Epîtres qu'on peut appeler du second ordre, sont au nombre de cinq. La première est une réponse à Marie la profélite, in *Kalokodon* qui lui avoit écrit la première. La seconde est adressée aux fideles de Tarfe. La troisième à ceux d'Antioche. La quatrième à Heron, Diacre de cette dernière Eglise; & la cinquième aux Philippiens.

La quatrième chose qu'il faut observer, est que les Epîtres de S. Ignace, les plus certaines & les plus indubitables, ont été interpolées par la temerité & la hardiesse de quelque misérable Grec, qui a osé mettre ses haillons & ses pierres à fusil, avec la riche broderie & les pierres précieuses de ce saint Martyr. Il y a long-tems que les plus déliés & les plus exacts Critiques s'en étoient aperçus. Car aussitôt que les Epîtres grecques furent données au public sur le manuscrit d'Ausbourg & sur celui du sieur Nydrup (en 1557. & 1559.) ils remarquèrent que la plupart des passages cités par les anciens Pères, ou ne s'y trouvoient plus, ou y étoient avec un grand changement par la mutilation des paroles de S. Ignace; & par l'insertion de je ne sais quels lambeaux, qui en interrompoient la suite & la continuité. Il y en eut même qui se firent si fort sur le discernement qu'ils croyoient avoir, qu'ils tentèrent de séparer le grain d'avec la paille, & de restituer à l'interpolateur ses additions, & à S. Ignace la vérité de sa doctrine & la sincérité de ses Epîtres.

Cet effort étoit digne de louange,

Vid. Bellarm. Baron. Pol. sev. & Grecs.

mais on a vu par le succès qu'il étoit inutile & dangereux. Car la plupart des notes de Vedelius Professeur de Geneve, retenoient un grand nombre d'additions, & retranchoient beaucoup d'endroits qui sont très-assurément de S. Ignace. Ainsi nous eussions toujours été dans l'incertitude & dans la peur, en citant les Ecrits de ce saint Martyr; & il nous seroit arrivé très-souvent d'embrasser son fantôme au lieu de lui, & de le rejeter lui-même de peur de surprise & d'illusion, si la divine providence ne nous avoit tiré de cette peine, en tirant de l'obscurité & des tenebres le vrai texte & les véritables Lettres de ce grand homme.

Nous en avons l'obligation à Usserius Evêque d'Armach en Hybernie, mais de l'herésie & du schisme d'Angleterre, & à Isaac Vossius fils de Gerard, mais Calviniste. Comme c'est ici une des plus éclatantes preuves de la bonne cause, il est bon d'en favoir les principales circonstances: ce sera notre dernière observation.

Usserius ayant remarqué que trois Anglois, dont l'un étoit Religieux de l'Ordre de S. François, avoient cité dans le troisieme & le quatorzieme siecle certains passages de S. Ignace (dans la Lettre à l'Eglise de Smyrne) touchant la réalité de l'Eucharistie, qu'on ne trouvoit plus dans ses Lettres, quoiqu'autrefois Theodoret l'eût cité dans son troisieme Dialogue, qui est intitulé *en grec*, ou *l'impossible*; il crut qu'il pourroit bien y avoir en Angleterre quelque version latine qui fût moins corrompue que la version ordinaire, & que les exemplaires Grecs; & que si l'on cherchoit bien dans les Bibliothèques, on pourroit y decouvrir une si importante piece. L'évenement justifia sa conjecture. Il trouva dans deux Bibliothèques, l'une de Cambridge, &

l'autre de Richard Montaignu, autrefois Evêque de Norwîck, une version latine où ce passage étoit, & où tous les autres qui avoient été cités par les Anciens, se trouvoient exactement, ou du moins la difference étoit peu sensible.

Comme cette version faisoit voir à l'œil les interpolations des exemplaires grecs & de la version ordinaire, il la donna au public en 1648. & pour marquer d'un seul coup & d'une seule vue les alterations & les corruptions, dont elle étoit une preuve, il fit imprimer en caracteres rouges, tous les endroits qui ne se trouvoient pas dans cette traduction qui étoit fort simple, mais très-fidèle & très-littérale.

Cependant on pouvoit la soupçonner de ne l'être pas assez, jusqu'à ce qu'on vit l'original sur lequel elle avoit été faite; & j'ai déjà remarqué qu'il y avoit de petites alterations que les delicats pouvoient exagerer, & qui pouvoient leur servir de pretextes pour ne la pas reconnoître comme pure & comme legitime. Mais Vossius ayant decouvert dans la Bibliothèque de Ferdinand II. Duc de Tofcane, un manuscrit grec de ces Epîtres, parfaitement conforme aux citations des Anciens, & encore plus exact que la version Angloise, il n'y eut plus personne qui ne le reçût, comme étant le même dont seroit servi Eusebe, & qui avoit été dans les mains des anciens Peres.

Blondel lui-même transcrivit ce manuscrit tout entier de sa main. Il le lut avec avidité & avec empressement. Il fut très-bon gré à Vossius d'une si heureuse decouverte. Il trouva le siecle où il vivoit bien heureux d'avoir vu renaître les Ouvrages d'un si saint Martyr, que la rémerité des Grecs avoient rendus si long-tems suspects. Ce sont les termes de cet

homme, qui fut depuis dans un sentiment si contraire ; & il est bon de les remarquer : *Quamprimum*, dit-il, *priorum sex è vetustissimo Laurentiana Bibliotheca codice, suo labore exscriptum dignus celeberrimo patre filius Isaacus Vossius copiam fecit, eas a visis oculis hausit ; manu propria descripsi ; cum citatis à veteribus locis studio contuli ; seculo nostro gratulatus, quod illud ipsum exemplar, quo ante mille & trecentos annos usus erat Eusebius, novam ipsi prope diem affulsuram lucem spenderet.*

Quoique ces sentimens soient fort passionnés, ils étoient néanmoins très-justes ; & on ne pouvoit aimer ni l'Eglise, ni S. Ignace, ni l'antiquité, sans avoir une joie très-sensible de voir ressusciter un saint Evêque qui avoit vu les Apôtres, qui avoit appris d'eux les traditions les plus certaines & les plus essentielles & qui les avoit laissées à l'Eglise par ses Ecrits. Mais ce fut cela même qui fit changer de sentiment à Blondel. Car ayant remarqué que l'institution & la supériorité des Evêques y étoient clairement établies de droit divin, & s'étant depuis engagé à soutenir leur égalité, il traita S. Ignace comme un imposteur ; & pour pouvoir dire sans honte qu'il en avoit été trompé, il soutint que tous les Peres l'avoient été comme lui : *Sed postquam attentione animo, singularum & phrasum & materiam & ordinem expendi, blandientes antea spes pudibundus abjicere coactus, bona Patrum fidei impudenter illusum dolui.*

Hamond répondit à Blondel aussi bien qu'à la critique de Saumaïse, qui avec son air décisif, après avoir vu & la version d'Usserius, & l'original grec de Florence, qui n'étoit pas néanmoins encore imprimé, prononça que tout ce ramas étoit l'ouvrage d'un imposteur, dont le nom & le tems pouvoient être inconnus ; mais

dont la fourbe étoit aussi certainement reconnue, qu'il étoit certain que lui-même tenoit la plume : *Quà etate vixerit hic impostor, qui nomen Ignatii ementitus est in illis Epistolis conscribens, inquirendum est. Nam Ignatium non esse earum auctorem tam certum puto, quam me hac scribere.*

La réponse d'Hamond fut suivie de la réplique de Daillé, qui employa tout ce qu'il avoit d'esprit & de lecture pour decréditer les Lettres de S. Ignace. Un savant Anglois nommé Pearson, répondit avec une lumière & une force égales, à la réplique de Daillé. Depuis, c'est à dire, en 1674, un inconnu, mais qui se dit fort serviteur de Daillé, a-t-àche de répondre à Pearson ; & ce qu'on peut apprendre de cette contestation, c'est quelle bonne foi on doit attendre des hérétiques ; car la vérité des Epîtres de S. Ignace paroît l'une des choses du monde la plus évidente ; & après l'heureuse decouverte de l'ancienne version latine en Angleterre, & de l'ancien grec à Florence, il ne faudroit rien de plus à des esprits raisonnables, & qui ne seroient pas prevenus par leurs passions, & par l'intérêt de parti, pour embrasser avec respect les Epîtres d'un des plus saints Martyrs & des plus grands Evêques de l'ancienne Eglise.

Nous avons même remarqué que c'avoit été le premier sentiment de Blondel, & qu'il n'auroit jamais rien trouvé à condamner dans ces Epîtres, s'il n'y avoit vu son erreur condamnée ; & s'il avoit trouvé le moyen de les rendre Calvinistes par des distinctions & par des interprétations, quand même elles auroient été peu naturelles, & qu'elles lui eussent paru à lui-même contraires & forcées. Mais S. Ignace étoit si précis & si fort, qu'il étoit plus aisé de lui fermer la bouche que d'expliquer ses

Clad. Sal-mas. in apparat. ad lib. de prim. Pat. p. 18.

Præfat. pro sentent. Hieron. p. 40.

Ibid.

paroles ; & qu'il y avoit moins d'impossibilité à lui ôter toutes ses Lettres, que toute l'antiquité avoit reconnues, avoit citées, & avoit fait passer jusqu'à nous, que de le réconcilier avec les Presbytériens. En effet, c'est-là tout le sujet du chagrin de Blondel contre S. Ignace ; & il n'a pu s'empêcher de le témoigner en deux endroits avec des termes qui font l'honneur de ce saint Martyr, & la confusion de ce Ministre. Il n'a, dit-il, dans l'esprit que la prééminence de l'Episcopat. Il en parle & dans les occasions & à contre tems ; & il me fait souvenir du pauvre Prométhée qui est attaché sur un rocher, & qui ne peut le quitter : *Singularis vinajque divinis, à semulatus, cuique (cui saxo suo Prometheus) affixus videri possit Episcopatus*. Et dans le même endroit, il prétend que cette assidue, cet empressément, cette chaleur & cette application à parler si souvent & si fortement de la même matière, doit le rendre suspect : *Cui hac omnia bono ? An non ab antiquo odium nimia diligentia meruisse visa est, eoque potissimum nomine suspicionem facere, quod cura necessitatem adhibeatur* ? On voit que c'est-là l'endroit sensible, & que c'est-là le grand péché de S. Ignace. Mais il faut remarquer aussi en passant, 1. cette expression, *Cui hac omnia bono ?* L'Episcopat mérite-t-il qu'on en parle ? Est-ce une peine bien employée, que de recommander aux Eglises chrétiennes le bon ordre, l'unité, la paix, l'obéissance aux Pasteurs, la distinction des dignités ecclésiastiques, & les degrés de la hiérarchie ? Vraiment Messieurs les Reformés ont bien d'autres affaires. 2. Que veut donc Blondel, quand il prétend que ce grand soin doit rendre suspect l'Auteur de ces Epîtres ? Est-ce qu'il a vécu du tems d'Aerius ? Il le fait lui-même beaucoup plus an-

cien. Est-ce qu'il a vu quelque chose des contestations du dernier siècle entre les Catholiques & les Calvinistes, ou entre les Hierarchiques d'Angleterre & les Puritains ? La conjecture seroit plaisante.

Mais il est bon de nous arrêter encore un peu sur la première réflexion. Wallon qui avoit écrit avant Blondel contre la distinction de l'Episcopat, & par un engagement nécessaire contre les Epîtres de S. Ignace, en cite néanmoins deux endroits, comme étant de lui, parce qu'ils paroissent favoriser l'égalité des Prêtres & des Evêques. Le premier est tiré de l'Epître aux fidèles d'Antioche, où S. Ignace parlant aux Prêtres, leur recommande le soin du troupeau. C'est une expression qui n'est point propre au sujet, & qui ne dit rien ; mais cet hérétique en prétend tirer cette conséquence, que les Prêtres de l'Eglise d'Antioche avoient, dans l'absence de leur Evêque, le pouvoir d'ordonner, de confirmer & de faire toutes les autres fonctions épiscopales ; ce qui est pitoyable. Le second endroit est pris de la Lettre à Heron Diacre d'Antioche, dans laquelle S. Ignace lui ordonne de ne rien faire sans le consentement & sans l'avis des Evêques : *μηδὲ ἄνευ τῶν ἐπισκόπων ποιῆσαι, nihil sine Episcopis facias*. Nous entendons, nous autres, & il est visible qu'il faut entendre par ces Evêques, ceux de la province, qui étoient particulièrement chargés du soin de la métropole pendant l'absence de son Pasteur & durant la vacance du siège. Mais il plaît à Wallon d'entendre sous ce nom les Prêtres d'Antioche ; & il conclut de-là, que les Prêtres avoient le même nom & la même autorité que les Evêques au commencement du second siècle auquel S. Ignace écrivit ses Lettres. Il est donc certain, de l'aveu même de

Wallon.
Mssal. p.
257.

In præfat.
p. 43.

Ibid.

cet heretique, quoiqu'il soutienne le contraire, que S. Ignace a écrit de véritables Lettres, & qu'elles sont venues jusqu'à nous. Et ce qui est non seulement bizarre, mais tout à fait ridicule; de toutes les Épîtres de S. Ignace, les plus assurées sont celles qui ont été écrites aux fideles d'Antioche & au Diacre Heron, dont les Anciens n'ont point parlé, qu'ils n'ont jamais citées, qui ont été inconnues à Eusebe & à S. Jerome, qui ont des marques visibles de supposition, que la plupart des savans rejettent comme fausses; & celles au contraire qui ont toutes les marques possibles de vérité & d'antiquité, ne sont qu'un ramas plein de redites, d'extravagances, de faussetés & de suppositions impies: *Qua toties repetita, dic-it, parita sunt, inepta, sed & falsa & penè impia.*

Mais nous sommes faits au Dictionnaire de Wallon; & tout cela signifie, que ces Lettres sont pleines de passages convaincans pour la prééminence des Evêques; & que les Catholiques ont grand tort de s'en servir. Ainsi un imposteur est S. Ignace, quand il plaie aux heretiques; & S. Ignace est un imposteur, quand il leur plaie aussi. Et je fais bon gré à un ami de Saumaïse, qui ayant vu qu'il déclamoit fortement contre les Épîtres de S. Ignace dans la préface de son Ouvrage, de *primatu Papa*, & qu'il en employoit des passages dans son Livre, quand il les jugeoit favorables à sa cause, lui écrivit son sentiment en ces termes: *Non places quod in apparatu culpas, qua in ipso opere laudas.*

Après cette reflexion qui est un fort préjugé contre les ennemis des Épîtres de S. Ignace, & qui est capable de faire plus d'impression dans un esprit juste que tous les autres raisonnemens, qu'il est aisé d'obscurcir

& d'embarrasser par des detours & par des disputes incidentes, il est tems d'en venir aux preuves historiques.

• §. II.

*Preuves historiques de la verité des
Épîtres de S. Ignace.*

Avant que de m'engager dans le detail de ces preuves, je déclare que je ne le fais qu'avec peine, & que je ne m'aviserois pas de produire ici les témoignages des Anciens qui ont parlé de S. Ignace, & qu'il n'est pas difficile de rassembler, s'ils n'avoient tous été ébranlés par le Ministre Dailé, & s'il n'étoit necessaire de leur restituer leur autorité, & de dissiper les nuages dont le Ministre s'est efforcé de les obscurcir.

Le premier temoignage que nous fournis le l'antiquité, est celui de S. Polycarpe. Il vivoit au tems de S. Ignace. Il le reçut à Smyrne avec toute la veneration & toute la tendresse qu'il devoit avoir pour un Confesseur, pour un Evêque, & pour un Saint. Ce fut de Smyrne même que S. Ignace écrivit aux fideles de quatre Eglises d'Asie; aux Tralliens, aux Magnesiens, aux Ephesiens & aux Romains; & quand il eut quitté Smyrne, & qu'il fut venu à Troade, il écrivit encore trois Lettres, dont l'une est adressée à S. Polycarpe, la seconde à son Eglise, & la troisième à celle de Philadelphie qui est une ville de Lydie, fort proche de Smyrne, connue encore aujourd'hui sous le même nom. Ainsi celui de tous les hommes qui s'étoit le plus instruit, & qui étoit le plus capable d'instruire les autres des véritables Épîtres de S. Ignace, étoit S. Polycarpe.

Aussi les Philippiens que S. Ignace avoit vus en passant par la Macedoine, comme le disent les anciens Actes

Page 154.

Claud.
Sarrav. Se-
natori! artic.
in Epist. p.
181. apud
Pearf. p.
15. in
proem.

de son martyre, ayant appris qu'il avoit écrit à S. Polycarpe & aux Eglises voisines de la sienne, ils le prièrent de leur envoyer ces précieuses Lettres ; & le Saint les leur envoya toutes dans un recueil, comme il paroît par la Lettre même, dont les termes sont plus clairs que la lumière même : *Epistolas Ignatii*, dit-il, *ab ipso nobis missas, & alias quasque habuimus apud nos misimus vobis, sicuti precipistis ; quæ quidem Epistola huic subiiciantur, ex quibus multum utilitatis accipere potestis. Continent enim fidem & perseverantiam, & edificationem omnem ad Dominum pertinentem.*

On peut faire sur cela trois ou quatre réflexions qui rendent encore cette preuve plus pressante. La première, est que S. Polycarpe fit ramasser lui-même les Lettres de S. Ignace, & peut-être du vivant même de ce Martyr. La seconde, que les Philippiens, qui étoient séparés par l'Archipel des villes d'Asie auxquelles ces Lettres avoient été adressées, en faisoient néanmoins un si grand état, qu'ils les demanderent avec empressement à S. Polycarpe. La troisième, que tout le monde savoit alors quelles étoient ces Epîtres, en quel nombre, & sur quel sujet. La quatrième, que les autres Eglises de l'Europe, & principalement de l'Asie, eurent autant de respect & de vénération pour elles.

Daillé répond à cela bien des choses : 1. que cette Epître de S. Polycarpe est douteuse ; 2. que la fin de la Lettre est fautive, & par conséquent l'endroit où il est parlé des Epîtres de S. Ignace ; 3. que le nombre des Epîtres de ce Saint n'est pas marqué ; 4. qu'il y a une contradiction visible dans le lieu même, d'où le témoignage que je viens de citer est tiré. Mais tout cela est également faux & également insoutenable. Car il n'y a jamais eu d'Anciens, il n'y a même

eu personne dans tous les tems qui ait douté que S. Polycarpe eût écrit aux Philippiens, & que la Lettre que nous avons sous son nom fût véritable. Trois témoins suffiroient pour en convaincre Daillé.

Le premier est S. Irénée qui, dans le dessein qu'il avoit de détruire les hérésies de son tems par la force de la Tradition, & par l'autorité des premiers Evêques, cite S. Polycarpe ; & après avoir beaucoup parlé de lui, il parle aussi de son Epître aux Philippiens en ces termes : *Est autem & Epistola Polycarpi ad Philippenses scripta, perfectissima, ex qua & characterem fidei episcopi, & predicationem veritatis, qui volunt & curam habent suæ salutis, possunt discere.* Cette Epître étoit donc de son tems & elle étoit même très commune. Le second témoin est Eusebe qui rapporte en grec ce que nous avons cité de l'ancien interprete. A quoi il ajoute encore une nouvelle preuve ; car il remarque que cette Lettre est pleine de citations de la première Epître de S. Pierre. Or ces citations se trouvent encore aujourd'hui dans l'Epître de S. Polycarpe. Le troisième témoin est S. Jerome qui ajoute une nouvelle force aux témoignages précédens ; car il assure que cette Epître se lisoit encore dans les Eglises de l'Asie, & dans l'assemblée des Evêques de cette province : *Polycarpus*, dit-il, *Mammis Apostoli discipulus, & ab eo Smyrniæ Episcopus ordinatus, totius Asia princeps fuit. . . Scripta ad Philippenses valde utilem Epistolam, quæ usque hodie in Asia conventu legitur.* Après cela, je ne crois pas avoir besoin de l'autorité de S. Maxime & de Phortius, dont le premier dans ses notes sur la septième Epître de S. Denis, & le second dans sa Bibliothèque, parlent de cette Epître d'une manière tout à fait conforme à ce qu'en ont dit les Anciens.

Apud Pat.
apost. Co-
tel. tom. 2.
p. 183.

Lib. 3. adv.
hæres. cap.
3. n. 40

Lib. 4. hist.
c. 14.

In catalog.
script. eccl.
t. 4. part. 2.
p. 108.

Code 126.

La seconde reponse de Daillé n'est pas même vraisemblable. Car il est constant que du tems d'Eusebe, on regardoit la fin citée de l'Épître de S. Polycarpe, comme en faisant partie. C'est même ce que cet Historien en a jugé de plus digne de remarque dans le Chap. xxxvi. du III. Livre de son histoire, où il rapporte dans les mêmes termes l'endroit qui deplait si fort à Daillé. Il étoit impossible, n't qu'en cela Eusebe fût trompé, ni qu'il eût dessein de tromper les autres. L'ancienne version latine, exempte des interpolations, represente de même cette fin de l'Épître de S. Polycarpe; & c'est une methode très dangereuse, dont l'invention est due à Marcion & aux Manichéens, de retrancher, comme fait ici Daillé, des anciens monumens, ce qui y deplait, sans autres raisons que les plus frivoles conjectures.

A l'égard de la troisieme reponse de Daillé, il est vrai que le nombre des Epîtres de S. Ignace, n'est pas marqué dans celle de S. Polycarpe. Mais 1. il suffit qu'il soit certain que les Philippiens eurent les vraies Epîtres de ce grand homme, & que S. Polycarpe en fit une collection. 2. L'expression dont il se sert montre que ces Epîtres étoient toutes connues. 3. Elle est aussi une preuve contre l'addition pretendue par une main étrangere. 4. Quand S. Polycarpe auroit marqué plus distinctement toutes les Epîtres de S. Ignace, cela n'auroit pas arrêté davantage la temerité de Daillé. 5. Eusebe & S. Jerome ont suppléé au défaut par un exact dénombrement.

La quatrième reponse de Daillé n'est qu'une pure velle; car la contradiction manifeste qu'il prétend voir à la fin du passage cité, est une petite difficulté qu'on peut résoudre très naturellement & très aisément.

S. Polycarpe, dit-il, parle de S. Ignace comme étant déjà mort; & néanmoins, il demande aux Philippiens de ses nouvelles & de ceux qui sont avec lui. Quelle grande contradiction y a-t-il là? Et quoique S. Ignace & ceux qui avoient été avec lui, *non per mortu*, fussent morts, S. Polycarpe ne pouvoit-il pas desirer de savoir des Philippiens, chez qui ils avoient passé avant que de venir à Smyrne, quelques particularités de leur vie?

Le second temoignage de la verité des Epîtres de S. Ignace, est celui de S. Irenée, qui cite cet excellent endroit de l'Épître aux Romains: *Frumentum sum Christi, & per dentes bestiarum moler, ut mundus panis Dei inveniar*. Et il le cite très à propos: car son dessein étant de montrer le discernement des enfans temporels de l'Eglise de ceux qui lui appartiendront éternellement, il compare les uns à la paille & les autres au froment. Le moindre vent emporte la paille hors de l'aire; mais le grain est conservé dans le grenier. (C'est une comparaison dont S. Augustin s'est depuis servi très souvent.) Et ce grain, pour être digne d'être offert à Dieu, & d'être converti dans sa substance, doit être moulu & broyé; il doit être paîtri; il doit souffrir l'eau & le feu; & après cela il est digne d'être servi sur la table du maltre: *Propterea*, dit-il, *tribulatio necessaria est his qui salvantur, ut quodammodo contriti, & attenuati, & consparsi per patientiam Verbo Dei, & igniti, apti sint ad convivium Regis*. A quoi il ajoute aussitôt l'autorité du grand Ignace sans le nommer cependant, se contentant de le faire connoître par sa charité & par son martyre: *Quemadmodum quidam de nostris dixit, propter martyrium in Deum adjudicatus ad bestias: Quem frumentum sum Christi, & per dentes bestiarum moler, ut mundus panis Dei inveniar*.

Lib. 5. adv.
heret. c.
18. n. 4.

Nous

SUR LES ÉPÎTRES DE S. IGNACE.

17

Nous avons déjà remarqué que S. Irénée avoit été le disciple de S. Polycarpe, & que S. Polycarpe avoit ramassé les Lettres de S. Ignace, & qu'il les avoit envoyées aux Philippiens qui les lui avoient demandées. Ainsi c'est un témoin, non seulement du même siècle auquel S. Ignace souffrit le martyre, mais, pour ainsi dire, de sa famille; & qui avoit reçu ses Épîtres du meilleur, du plus fidele, & du plus instruit de ses amis.

Mais ceux qui ne le sont pas de ses Lettres répondent, que S. Irénée ne les a jamais citées; & que n'ayant pas dit: *Quemadmodum quidem de nostris scriptis*, mais seulement: *Quemadmodum quidam de nostris dixit*; il faut entendre ce qu'il en a rapporté, non pas de ses Ecrits, mais d'une maxime ou d'une sentence qui étoit ordinaire.

Mais 1. c'est une pure chicane que fait Daillé sur le mot *dixit*, tout le monde sachant que les Anciens ne citoient presque jamais autrement ni l'Ecriture ni les Auteurs. Aujourd'hui même il est plus ordinaire de citer S. Paul & les autres Livres de l'Ecriture de cette maniere. S. Paul dit que dans le baptême on est revêtu de l'homme nouveau. Moïse dit que le monde fut créé en six jours. Le Sage dit qu'il vaut mieux aller dans une maison remplie de tristesse & de deuil, que dans une maison de jouissance & de bonne chère. 2. S. Irénée ne cite jamais autrement les anciens Auteurs. C'est une expression qui lui est, non seulement ordinaire, mais continuelle; & ainsi la critique de Daillé ne fut jamais moins à propos ni moins juste. 3. Il est ridicule de chicaner sur le mot *dixit*, lorsqu'il est constant que la chose est écrite. L'endroit cité par S. Irénée est dans l'Épître aux Romains. Nous l'avons. Pourquoi donc cette obstination à soutenir que S. Irénée avoit vu cet

endroit où il n'est pas; & ne l'avoit pas vu où il est? 4. Eusebe l'historien, qui avoit vu l'original de S. Irénée, a pris ses paroles comme une assurance que ce Pere avoit vu les Épîtres de S. Ignace, & qu'il les avoit citées: *Hujus & martyrii & epistolae commemorat Irenaeus his verbis: & τῶν ἁγίων δὲν δὲν μνημονεύει λέγων αὐτὸς, &c.* où il est bon de remarquer en passant que, quoiqu'Eusebe cite très certainement les Ecrits de S. Irénée, il se sert néanmoins de cette expression: *λέγων αὐτὸς, sic dicens*. 5. Daillé tombe d'accord que les paroles citées par S. Irénée, sont de S. Ignace: mais d'où le fait-il? Car S. Irénée ne l'a point nommé; & il seroit ridicule de prétendre que ce qu'il a dit de son martyre ne convint qu'à lui, y ayant eu plusieurs Martyrs qui ont été exposés aux bêtes. Il ne le fait donc que parce que ces mots se lisent aujourd'hui dans un de ses Epîtres. Pourquoi donc nie-t-il que ces mots y aient été écrits? 6. C'est une mauvaise foi toute visible dans Daillé; car ce savant homme, dans le Livre qu'il a fait pour montrer la supposition des Ouvrages de S. Denis l'Areopagite, entre autres raisons se sert de celle-ci, dont plusieurs Catholiques s'étoient servis avant lui. L'Auteur, de *divinis nominibus*, cite un passage de S. Ignace en ces termes: *Divinus Ignatius scribit, meus amor crucifixus est: ὁποῦ δὲ ἡ εὐχὴ ἵνα ἡμεῖς ἱεροῦ ἱερέως, ὁ ἵνα ἡμεῖς ἱεροῦ ἱερέως.* Or S. Ignace n'écrivoit que sous Trajan; & S. Denis, selon les anciens Grecs, fut martyrisé sous Domitien. Outre cela, ce Traité est dédié à Timothée; ainsi l'artifice est decouvert. Cependant S. Maxime qui est le Commentateur de S. Denis, tâche de se débarrasser de cet embarras comme il peut, en disant que S. Denis ne cite pas les Ecrits de S. Ignace, mais seulement une de ses sentences: *οὐκ ἔστιν αὐτοῦ ἱεροῦ*

Hist. lib. 3. c 36.

Dall. cap. 17. p. 105.

S. Dyono. opera An. tuerp 1633. l. 1. p. 565.

Ibid. pag. 613.

αὐτοῦ. Tit certainement les paroles de S. Denis ont bien plus l'air d'une sentence, que celles que cite S. Irénée. Or Daillé se moque de cette défaite, & il en parle en des termes, dont il est bon de le faire souvenir : *Qua erat*, dit-il, en parlant de S. Denis, *cum totidem verbis in Epistola ad Romanos Ignatiana legatur, frivolum & ineptum est, ea aliunde quam ex hac ipsa Epistola citata esse hauriri.*

Le troisième témoignage de la vérité des Epîtres de S. Ignace, est celui d'Origene. Il étoit déjà célèbre au commencement du troisième siècle, puisqu'il étoit le directeur de l'école d'Alexandrie l'onzième année de l'Empereur Severe; & par conséquent il est fort proche du tems de S. Irénée. Il parle des Epîtres de S. Ignace en deux endroits. Le premier est dans la sixième homélie sur S. Luc, & le second dans l'avant propos de ses Commentaires sur le Cantique des Cantiques. Il étoit encore fort jeune lorsqu'il composa le premier Ouvrage, comme S. Jerome, qui l'a traduit en latin, l'a remarqué dans sa préface : *Alia sunt*, dit-il, *virilia ejus, & alia senectutis seria*; & il étoit déjà avancé en âge, quand il composa le second.

Voici ses paroles dans la sixième homélie sur S. Luc : *Eleganter in cuiusdam martyris Epistola scriptum reperi: Ignatium dico, Episcopum Antiochia, post Petrum, secundum; qui in persecutione Roma pugnavit ad bestias: Principem hujus seculi latuit virginitas Adaria.* Ces paroles sont en propres termes dans l'Epître aux Ephésiens : *ἡ ἀγάπη τῶν ἀγαθῶν & αἰσῶς τῶν κακῶν.* Pour le second passage, il est tout le même que celui que S. Denis a cité; & je n'ai rien à y ajouter que l'explication qu'y donne Origene. Car au lieu qu'on pouvoit entendre ces mots, *Adens amor crucifixus est*, de l'emprelle-

ment que S. Ignace avoit pour la croix, ou du crucifiement de sa volonté, il l'entend de Jesus-Christ même, qui étoit tout l'objet de l'amour de S. Ignace, & qui l'étoit particulièrement sur la croix, où l'excès de son amour pour les hommes l'avoit attaché. Mais nous n'avons pas le tems de nous occuper de ces grandes choses. Ecoutons ce que répond Daillé.

Il prétend que l'Origene que nous venons d'alleguer, ne fut jamais le vrai Origene, & que les Ouvrages cités portent faussement son nom, étant l'un & l'autre latin, & n'ayant jamais été composés en grec. Ainsi tout est faux, dans le sentiment de Daillé, dès qu'il est dit un mot de S. Ignace; & je me souviens à ce propos de ce que dit Casaubon dans une Lettre à Witembougard, l'un des principaux chefs de la secte des Arminiens ou des Remontrants, qui est un demembrement de celle des Calvinistes. Il parle de Dumoulin qui s'étoit efforcé de prouver qu'un grand nombre des Ecrits des Saints Peres en portoient faussement le nom : *Falsus illi Cyrillus Hierosolymitanus, falsus Gregorius Nyssenus, falsus Ambrosius, falsi omnes. Mihi liquet falsi ipsum, & illa scripta esse verissima, qua ipse pronuntiavit Λαδουσιπαρ.*

Il est aisé de faire voir que Daillé a aussi peu persuadé le monde que les homélies sur S. Luc & sur les Cantiques ne sont pas d'Origene, que Dumoulin a convaincu les Savans que les Ouvrages des Peres que je viens de citer, sont supposés.

1. Pour les homélies sur S. Luc, S. Jerome dit formellement dans la préface adressée à Sainte Paule & à Sainte Eustochie sa fille; qu'il a traduit en latin les trente-neuf homélies d'Origene, & qu'il l'a fait à leurs prières : *Perisitis ut saltem Adamantii nostri in Lucam, homilias*,

Casaub.
Witemb.
in collect.
Epist. edit.
Amstel.
ann. 1660
p. 329.

Epist. 106.
tom. 4.

part. 2. p.
No 8.

*sicut in graco habetur, interpreter. Adoleſtam rem, & tormento ſimilem, alieno, ut ait Tullius, ſtomacho, & non ſuo ſcribere. Quam tamen ulcirco nunc faciam, quia ſublimiora non poſſitis. Il faut ſeulement ſouvenir, 1. que S. Jerome ne s'eſt point ſi fort aſſervi au grec qu'il n'ait quelquefois ajoûé des explications des mots grecs quand ils étoient trop obſcurs, & qu'on ne pouvoit les rendre qu'en les paraphraſant; 2. que c'étoit pour des femmes Romaines qu'il faiſoit cette verſion, & qui avoient beſoin de ces fortes d'interpretations; 3. qu'Origene étoit fort jeune quand il compoſa cet Ouvrage, & qu'il ne faut pas ſ'étonner, ſi on y trouve quelque différence: *Alia ſunt virilia ejus, & alia ſenectutis ſeria.**

Ibid.

2. Mais ce qui ôte toute apparence de doute, eſt que Ruſin s'étant fort brouillé avec S. Jerome, & ce Saint lui ayant reproché ſes infidelités dans ſes verſions d'Origene, il lui répond qu'il n'a faiſ que l'imiter dans celle qu'il avoit faite des homelies d'Origene ſur S. Luc: *Secutus ſum*, lui dit-il dans ſon inſective contre ce Pere, *quod te videram in homilibus ſecundum Luca Evangelium ſcriſſe.* Après cela il marque divers endroits, où il dit que S. Jerome a changé le ſens de l'original, ou en y ajoutant ou en paſſant des expreſſions d'Origene qui lui avoient paru trop dures ou peu exactes. Le grec qui étoit alors dans les mains de tout le monde, rendoit ces obſervations remarquables. Mais nous ne l'avons pas encore decouvert, & peut-être qu'il n'eſt plus. On ne laiſſe pas néanmoins de reconnoître certains mots que Ruſin dit avoir été ajoutés, parce que tout ce qu'il en cite eſt mot à mot dans la verſion que nous avons.

Apud S.
Hieron. t.
4. part. 2.
p. 438.

3. Enfin ce qui acheve de donner à cette preuve toute l'évidence qu'elle

eſt capable d'avoir, eſt que Ruſin rapporte tout au long le prologue de S. Jerome; & qu'il tâche d'y trouver de quoi accuſer S. Jerome.

Pour les Commentaires d'Origene ſur le Cantique des Cantiques, ils ſont certainement de lui & de la verſion de Ruſin. M. Huet, qui a joint beaucoup d'eſprit & beaucoup de diſcernement à une grande lecture, l'a clairement démontré dans ſon *Origeniana*; & ſans m'arrêter à toutes les marques du caractère d'Origene qui paroiffent dans cet Ouvrage, comme les frequentes allegories & les explications élevées de l'Ecriture, la choſe eſt décidée par l'autorité de S. Baſile & de S. Gregoire de Nazianze qui ont cité cet Ouvrage dans la Philocalie vers la fin; à quoi nous pouvons ajouter celle de Caſſiodore, qui dans le Chap. V. *De divinis lecturibus*, nous apprend que Ruſin avoit traduit un Ouvrage d'Origene ſur le Cantique des Cantiques qui finifſoit à cet endroit: *Capite nobis vinipes puſillas exterminantes vineas*; & c'eſt juſtement à cet endroit que finit la verſion que nous avons.

Le quatrième temoignage de la verité des Lettres de S. Ignace, eſt celui d'Eufèbe. Rien n'eſt plus formel ni plus précis que ce qu'il nous en apprend. Il dit 1. que ce Saint ſur mené d'Anioche à Rome, & que dans toutes les villes qui ſe trouverent ſur ſa route, il donnoit aux fideles des inſtructions puiffantes contre les artiſices des heretiques qui commençoient alors à ſe montrer ouvertement; qu'il leur recommançoit ſur toutes choſes de ſe tenir attachés aux traditions apoſtoliques; *Ut Apoſtolorum traditionibus tenaciter inhererent*; & que devant bientôt mourir, de peur que les heretiques ne profitaſſent de ſa mort, il prit le deſſein de mettre par écrit les choſes qu'il avoit

Lib. 1. h. 11.
c. 16.

apprises des Apôtres, & que l'Eglise devoit conserver comme des traditions immuables : *Quas ad certiorum posteritatis notitiam testimonio suo confirmatus, scriptis mandare necessarium duxerit.* Voilà un temoignage qui n'assure pas seulement la verité des Epîtres de S. Ignace, mais qui leur donne un poids & une autorité qui doit encore les faire plus respecter par les Catholiques, & qui doit confondre les heretiques, qui rejettent les Epîtres que ce saint Martyr n'a écrites que pour établir la doctrine qu'il avoit apprise des Apôtres, & qui ne les rejettent que parce qu'elles en sont remplies.

2. Eusebe fait un detail très exact de ces Lettres. Il dit que S. Ignace étant arrivé à Smyrne, dont S. Polycarpe étoit Evêque, il en écrivit une aux Ephesiens, où il parle d'Onesime leur Evêque; une seconde aux Magnesiens, où il parle aussi de Damas leur Pasteur; & une troisieme aux Tralliens, où il fait mention de Polybe qui gouvernoit cette Eglise. Sur quoi il est important de faire deux reflexions. La premiere, que les trois Epîtres qu'Eusebe vient de nommer, sont aujourd'hui telles qu'il nous les represente, & qu'il y est parlé de ces trois Evêques. La seconde, est que la reputation de S. Ignace étant universelle; & la charité des premiers Chrétiens, & sur tout des premiers Evêques, qui étoient également les heritiers de l'autorité & de la charité de Jesus-Christ, étant sans mesure, les Evêques des Eglises voisines de Smyrne s'empresserent d'aller voir l'illustre Martyr S. Ignace, ou pour se consoler avec lui, ou pour prendre part à sa victoire, ou pour le congratuler de son bonheur, ou pour entrer en participation de ses travaux, ou pour l'assister dans ses besoins. Ainsi Dieu qui a toujours su tirer la gloire de son Eglise de ses plus grandes persecu-

tions, attiroit tout le monde sur la route de S. Ignace, afin que le feu dont il étoit plein, embrasât toutes les provinces par où les ennemis de notre Religion le faisoient passer, & que la chaleur de sa foi & de sa charité se repandit depuis l'orient jusqu'à l'occident, comme S. Chrysostome l'a sagement remarqué dans le discours qu'il a prononcé à sa louange.

3. Eusebe parle ensuite de l'Epître que S. Ignace écrivit aux Romains; & il en a jugé les termes si beaux, si pressans, si pathétiques, si tendres, qu'il n'a pu s'empêcher de la copier presque toute, & elle est aujourd'hui de même entre nos mains.

4. Enfin il nous apprend que S. Ignace après être arrivé à Troade, écrivit une cinquieme Lettre aux fideles de Philadelphie; une sixieme à l'Eglise de Smyrne, & une dernière à S. Polycarpe en particulier qui en avoit la conduite, pour lui recommander le soin de celle d'Antioche. Tout cela est encore aujourd'hui de même.

Le cinquieme temoignage de la verité de ces Lettres, est celui de S. Jerome qui suit mot à mot Eusebe dans son Catalogue des hommes illustres, excepté certaines libertés qu'il se donne quelquefois; comme par exemple, la transposition que d'habiles gens ont remarquée en cet endroit, & qu'il faut corriger en mettant ce qu'il dit de l'Epître à S. Polycarpe entre deux parentheses. D'ailleurs il copie presque tout ce que nous venons de dire, & il fait comme Eusebe un extrait de l'Epître aux Romains. Il remarque comme lui que, dans l'Epître à ceux de Smyrne, il y a un passage cité d'un Livre apocryphe; & il nous apprend que ce Livre est l'Evangile aux Hebreux qu'il avoit traduit, & dont Eusebe n'avoit point eu de connoissance. Que repandez à ces deux

témoins ? L'un est latin , l'autre est grec. Tous deux avoient infiniment lu , tous deux avoient incontestablement lu les Epîtres de S. Ignace. Quelle issue ? Il n'en paroît point.

Daillé en trouve néanmoins une fort aisée ; & ce qu'il y a de merveilleux , est que le plus ignorant peut la trouver aussi bien qu'un habile homme. C'est , dit-il , qu'Eusebe s'est trompé. Mais ne seroit-ce point plutôt parce qu'il a voulu tromper ? Je ne le crois pas , dit-il. Encore est-ce quelque chose qu'il ne lui ait pas plu de le dire ; car je reconnois ici de bonne foi que , s'il lui avoit plu , il auroit eu autant de raison de le dire , que d'avancer qu'il s'est trompé. Mais en quoi ? Etoit-il au bout du monde ? Ne savoit-il pas ce que pensoient les Eglises d'Asie ? Ignoroit-il qu'elles n'avoient point vu ces fausses Lettres ; que celle où S. Polycarpe en parle si distinctement , étoit une fable ; qu'elle étoit inconnue à ceux de Smyrne , quoique S. Jerome dise qu'elle étoit lue dans l'assemblée des provinces d'Asie , *in conventu Asia* ? D'où vient qu'il a été cru si aisément par tout le monde ? Comment s'est-il pu faire qu'il n'ait pas reconnu que c'étoit une fausse pièce ? Car Daillé prétend que ces Epîtres ne virent jamais le jour qu'à la fin du troisième siècle , & lorsqu'il y avoit déjà quelque bruit , ou de la conversion de Constantin , ou de la bonté de Constance Clere envers les Chrétiens. Comment S. Irenée & Origene en ont-ils parlé ? Comment S. Polycarpe les avoit-il envoyées aux Philippiens ? Et comment S. Irenée avoit-il pu voir sa Lettre ? Qui le croiroit , si on ne le voyoit de ses yeux , qu'un homme du dix-septième siècle , sans preuves , sans témoins , sans raisons , osât nier les choses les plus constantes ? Car il n'y a pas la moindre ombre de raison pour loute-

nir qu'Eusebe & S. Jerome se sont trompés ; & si Daillé a pu le dire , qu'il juge lui-même si nous ne pouvons pas le dire de lui.

Le sixième témoignage enfin que nous rapporterons en faveur de la vérité des Lettres de S. Ignace , est celui de S. Athanasie qui vivoit dans le même siècle qu'Eusebe & S. Jerome. Ce saint Docteur parlant des Conciles de Rimini & de Seleucie , cite un passage de la Lettre de S. Ignace aux Ephésiens , qui est sur l'incarnation & sur l'éternité du Verbe , & nous l'avons en mêmes termes.

La désaite de Daillé est que S. Athanasie l'a cité sur la foi d'Eusebe. Mais où est la vraisemblance ? Est-ce que S. Athanasie faisoit une si grande estime d'Eusebe ? Est-ce qu'il n'avoit jamais rien vu que par ses yeux ? N'est-ce point une pure supposition ? Mais je me lasse de suivre un homme qui ne sait que fuir & qui se défend si mal , & je l'avertis que S. Jean Chrysostome cite le même passage dans son discours de *uno Legislatore* , qui au jugement de Photius , est assurément de ce Pere ; & que Theodoret emploie dans ses trois premiers dialogues , l'autorité de S. Ignace , comme étant également reçue des Catholiques & des hérétiques , & qu'il en cite jusqu'à sept passages.

Certainement il eut mieux valu que Daillé eût répondu comme fait Blondel : il se seroit épargné une grande peine , & il eut moins exposé son autorité. Blondel , dans la préface de son apologie pour le sentiment prétendu de S. Jerome , après avoir dit que les Lettres de S. Ignace étoient certainement fausses , s'oppose le consentement de tous les Peres (car il n'avoit pas vu le Livre de Daillé qui les exclut tous.) *Sed plenam , dicit il , illis ipsis , quas consulas putamus , epistolis fidem habuisse Patres ; & ne dai-*

Epist. de
syn. rom. 1.
p. 761.
n. 47.

Tom. 6.
pag. 410.
Bibl. Cod.
277.

Blondel in
pref. p. 18.

gnant pas seulement les regarder, il se contente d'un seul mot & d'un geste de main pour dissiper cette troupe d'ignorans. *Quid tum?* dit-il. Hé bien! Tous les Peres sont contre mon sentiment: qu'importe. Qu'en pretendez-vous conclure? Ne savez-vous pas qu'ils se laissoient tous tromper comme des enfans? *Quam multa minime suspicaces ac imparatos, & se fellentur semper, & quotidie fallunt!* Il n'y a point de repliche à cela: passons à quelque chose qui en merite une.

Blondel in
Præf. p. 48.

§. III.

Reponses aux difficultés contre la verité des Epîtres de S. Ignace.

Le plus fort des argumens qu'ayent les ennemis des Epîtres de S. Ignace, est celui-ci. S. Ignace dans l'Épître aux Magnesiens, leur parle en ces termes: *Unus Deus est qui se ipsum manifestavit per Jesum Christum Filium suum, qui est Verbum ipsum æternum, non à silentio procedens.* *ὁ ἐκ τοῦ ἀόρατου θεοῦ αὐτὸς ἀπαυλῶν.* Or, disent-ils, ces paroles ne peuvent avoir été dites que contre l'erreur des Valentiniens qui faisoient naître le Verbe du silence, & Valentin n'a commencé à publier ses erreurs qu'après la mort de S. Ignace.

Epist. ad
Magn. n.
8.

Mais cet argument s'évanouit en faisant voir que S. Ignace n'a dessein en cet endroit que d'établir la divinité de Jesus-Christ contre les Ebionites & les Cerinthiens, & de montrer qu'il est Dieu, parce qu'il est le Verbe & la parole de Dieu, qui étant éternelle n'est pas précédée du silence, comme celle des hommes. Ce qui fait voir invinciblement que ce Saint n'avoit en vue que ces heretiques, est qu'il combat dans le même endroit que nous examinons maintenant, toutes leurs autres erreurs: car immédiatement avant le passage con-

testé, il declare que quiconque est encore attaché à la loi, renonce à la grace de Jesus-Christ, & que ceux qui attendent encore leur justice des observations des Juifs, avouent qu'ils ne l'ont pas reçue du Mediateur, & qu'ils desesperent de la recevoir par son moyen: *Si adhuc juxta legem Judæam vixerimus, confitemur nos gratiam non accepisse.*

Immédiatement après, il défend l'observation extérieure du Sabbat, & il recommande en termes magnifiques celle du Dimanche: *Non amplius Sabbatum colentes, sed juxta Dominicam viventes, in qua & vita nostra exorta est.* Tout cela est certainement contre les Ebionites. Il défend encore aux fideles, de prendre d'autre nom que celui de Chretien, & il leur declare que quiconque s'appellera autrement; n'appartient plus à Dieu: *Qui enim alio nomine vocatur prater hoc, non est Dei.* Ce qui est encore contraire aux Cerinthiens & aux Ebionites, qui conservant pour Moïse & pour sa loi un respect qui étoit injurieux à Dieu & à l'Evangile, prenoient encore plaisir à être appelés Juifs & circoncis. Surquoi il y a deux réflexions importantes à faire.

Ibid. n. 24.

Ibid. n. 19.

La première est que S. Ignace étant Evêque d'Antioche où les disciples du Sauveur avoient commencé à prendre le nom de Chrétiens, il étoit encore plus de son devoir d'empêcher que les heretiques ne fissent quitter aux fideles un nom si auguste, ou qu'ils n'en obscurcissent l'éclat par l'alliance & la société de quelques autres noms. La seconde est que les premiers disciples que S. Paul & S. Barnabé avoient convertis à Antioche, & qui avoient été Gentils, s'appellèrent Chrétiens pour se distinguer de ceux qui vouloient encore judaïser, & qui n'avoient pas une idée de Jesus-Christ aussi grande & aussi par-

faite qu'eux, pour marquer qu'ils ne vouloient établir leur eſperance que dans la grace, & pour s'opposer plus directement à Cerinthe, que les anciens Peres ont cru être le chef de la ſédition qui ſe fit à Antioche contre S. Paul, & le plus obſtiné de ceux qui ſoutenoient que les Gentils convertis ne pouvoient être ſauvés ſans ſe ſoumettre à la circoncifion. Ainſi bien loin qu'on puiſſe conclurre, que S. Ignace n'eſt pas l'Auteur de cette Lettre, à cauſe des heretiques qu'il y reſute; il faudroit conclurre au contraire par la maniere dont il les combat, que c'eſt très-aſſurément S. Ignace qui l'a écrite, & que ce ne peut être qu'un Evêque d'Antioche, qu'un diſciple de S. Paul, & qu'un ſuccèſſeur de S. Pierre qui en eſt auteur.

Enfin S. Ignace ne défend pas ſeulement dans le même endroit l'obſervation de la loi; mais il en rend encore cette merveilleuſe raiſon que Pon ne voit que dans S. Paul, & que la plûpart des Anciens n'ont pas aſſez fait valoir. *Absurdum eſt Jeſum Chriſtum præſari, & judaizare. Chriſtianismus enim non in judaismo credit ſed judaismus in chriſtianismo.* Les Juifs ſe ſont comme avancés hors de leur loi pour s'unir à Jeſus-Chriſt. Ils l'ont eux-mêmes regardé comme foible, comme inſuffiſant, comme imparfaite. Ils ont préféré à leur ſervitude, la liberté de l'Evangile. Ils ſont montés à un état plus parfait & plus élevé. Pourquoi donc rentre- roient ils dans le premier? Pourquoi y obligeroient-ils les Gentils? La loi eſt pour Jeſus-Chriſt; mais Jeſus-Chriſt n'eſt pas pour la loi. Les Juifs ſont devenus Chrétiens: pourquoi exiger des Chrétiens qu'ils deviennent Juifs?

Surquoi il eſt à propos de remarquer que les Ebionites furent cauſe

que les Chrétiens ſe détachèrent avec encore plus de promptitude qu'ils n'auroient fait par eux-mêmes, des obſervances légales. Ils ſavoient déjà qu'elles étoient inutiles; mais la condeſcendance pour les Juifs ou convertis ou infidèles, étoit de charité ou de neceſſité. Il falloit donc quelque choſe d'extraordinaire pour les rendre odieuſes; & il falloit que les heretiques les plus déclarés s'en rendiſſent les protecteurs pour les faire quitter à tout le monde.

Après l'explication ſi étendue de cette première difficulté, il n'eſt pas difficile de répondre à une ſeconde de même genre. Elle eſt particulièrement fondée ſur ce que S. Jerome dans le Chapitre ix. du Livre contre Helvidius, dit que S. Ignace a écrit contre Ebion, Theodare & Valentin. Or ſelon la reflexion de Dailly, Theodare eſt inſcrit le Couraſſeur, c'étoit ſon pays, n'a commencé à dogmatifer qu'après la mort de S. Ignace. Donc il faut que l'Auteur des Epîtres de S. Ignace fût poſtérieur à ce ſaint Martyr.

On ne peut commettre plus de fautes dans un ſeul raiſonnement. 1. Il faudroit que S. Jerome fût le moins ſage des hommes pour ſoutenir d'un côté, comme il fait, & comme Dailly l'avoue, la vérité des Epîtres de S. Ignace; & pour prétendre de l'autre qu'elles ſont une refutation de l'heréſie perſonnelle ou de Theodare ou de Valentin. 2. S. Jerome n'a pu voir nulle part Theodare dans les Lettres de S. Ignace; encore moins Valentin. Car, ni l'original grec, ni la verſion latine ne parlent ni de l'un ni de l'autre; & Dailly n'eſt pas excuſable de ſe fonder ſur les interpolations, qu'il fait être moins anciennes de quatre ou cinq cens ans que S. Ignace. 3. Dans l'endroit, dont il

est question, S. Jerome ne parle pas seulement de S. Ignace; mais encore de S. Polycarpe, de S. Irénée, de S. Justin & de plusieurs autres anciens qui ont défendu la doctrine de l'Eglise dans les premiers tems, auxquels on doit plutôt attribuer la refutation de Theodate & de Valentin, qu'à S. Ignace. Voici les termes de

Adv. Hel-
vid. tom. 4.
part. 2. P.
141.

S. Jerome : *Numquid non possum tibi totam veterum Scriptorum seriem commemorare, Ignatium, Polycarpum, Irenaeum, Justinum martyrem, multosque alios apostolicos & eloquentes viros, qui adversus Ebionem & Theodatum Bysantium, & Valentinum hac eadem sentientes, plena sapientia volumina conscripserunt.* 4. J'avoue que S. Ignace a écrit contre les Ebionites, & que c'est pour cela que S. Jerome le cite : qu'en conclut Daillé? 5. Il est visible que S. Jerome ne veut dire autre chose, sinon que les heresies de Theodate & de Valentin avoient été refutées dans la personne des premiers heretiques; comme on a dit depuis qu'Artemon avoit été condamné dans Theodate, Paul de Samosate dans Artemon, & Photin dans Paul de Samosate.

6. Et cela est si vrai, que S. Ignace même n'a combattu les Cerinthiens & les Ebionites, qu'en general & sans les nommer, ce saint homme ne voulant pas souiller ses levres & la memoire de leurs noms profanes : *Nammina verò eorum*, dit-il dans son Epître à ceux de Smyrne, *non sunt insidiosa, non visum est mihi scribere; sed & absit à me, ut eorum mentionem faciam, donec resipiscant.* Et c'étoit pour cette raison qu'il ordonnoit aux fideles, non seulement de ne pas communiquer avec eux, mais d'éviter même, s'il se pouvoit, de les rencontrer dans

Epist. ad
Smyrn. n.
5.

le chemin : *Sed si possibile est, neque obviam eis fieri; add. vi d'oratos is iudicaverat; solum vero pro ipsis orare.* Ce qui ressent extrêmement la sainteté

Ibid. n. 4.

& la foi des tems apostoliques. Ainsi jamais homme ne fut plus malheureux que Daillé dans la critique de S. Ignace. Car il cherche à le convaincre de fausseté par la citation des heretiques postérieurs, & S. Ignace fait au contraire profession de ne nommer pas même ceux qui étoient de son tems & peut-être même avant lui.

Il ne faut pas néanmoins que cet habile homme perde son tems; & voici de quoi le dedommager. Car S. Ignace a beau supprimer les noms de ceux qu'il refuse; il ne laisse pas de les decouvrir par les erreurs qu'il combat. Dans l'Epître aux Tralliens, & en plusieurs autres endroits, il refuse la fausse doctrine de ceux qui nioient la verité de l'incarnation du Fils de Dieu, & par une suite nécessaire, la verité de sa mort & de sa resurrection : ce qui est constamment l'erreur de Marcion, disent en troisieme lieu les ennemis des Lettres de S. Ignace.

Blondel avoit raison de n'avancer cet argument qu'en tremblant; & assurément il est le plus foible & le plus visiblement faux de tous ceux que l'on fait sur cette matiere. Car 1. tous ceux qui ont fait le catalogue des heresies, disent que Simon fut le premier qui donna cours à cette erreur, étant assez fou pour dire à ses disciples, qui étoient plus fous que lui, qu'il étoit la souveraine vertu, la sagesse & l'esprit consolateur, & que c'étoit lui que les Juifs avoient cru avoir attaché à la croix; mais qu'il les avoit trompés. 2. Il y avoit du tems des Apôtres divers dogmatistes qui publioient la même erreur de Jesus-Christ, & il n'en faut pas d'autre preuve que l'application continuelle de S. Jean à les refuter. Voici ses termes : *Omnis spiritus, qui constituit Jesum Christum in carne venisse, ex Deo est; & omnis spiritus qui solvit Jesum, ex Deo*

1. Epist.
IV. 2. 3.

1. Joa. 7.

ex Deo non est. & hic est Antichristus.
Et dans la seconde Epître : *Multi seductores*, dit-il, *exierunt in mundum, qui non confitentur Jesum Christum venisse in carnem; hic est seductor & Antichristus.* A quoi il faut ajouter l'excellent raisonnement qu'il fait dans sa première Epître pour prouver la vérité des deux natures en Jésus Christ; car il dit de sa divinité & de son humanité : *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in celo : Pater, Verbum, & Spiritus Sanctus; & hi tres unum sunt. Et tres sunt qui testimonium dant in terra : Spiritus & aqua & sanguis; & hi tres unum sunt.*

2. Joan. V.

Voilà les principales raisons de chronologie qu'ayent les Presbyteriens pour prouver la supposition des Epîtres de S. Ignace. Mais avant que de passer à de nouvelles difficultés il est bon de remarquer, 1. que S. Ignace parlant de l'erreur de ceux qui prétendoient que l'incarnation & la mort du Sauveur étoient imaginaires dit très-agréablement, que ce sont eux-mêmes qui sont des visionnaires, & qu'il n'y a point d'autre illusion que celle de leur esprit; ni d'autre vision que celle de leur imagination gâtée; 2. que ces pauvres trompés en niant la vérité de la chair de Jésus-Christ, nioient aussi par une suite nécessaire la réalité de l'Eucharistie, ce que S. Ignace regarde comme une erreur capitale : *Ab Eucharistia*, dit-il à ceux de Smyrne, *& oratione abstinent; eo quod non confitentur Eucharistiam carnem esse servatoris nostri Jesu Christi, qua pro peccatis nostris passa est, quam Pater sua benignitate suscitavit.*

Ad Trall.
n. 10.

Ad Smyrn.
n. 7.

Ainsi on peut compter ces misérables comme les premiers sacramentaires; & je ne doute point qu'il ne faille dire de ceux de notre tems, ce que le saint Martyr a dit de ces hérétiques : *Qui ergo contradicunt haec dono Dei, altercantur moriuntur.*

Ibid.

Des raisonnemens tirés de la chronologie & de l'histoire, passons à ceux qui sont tirés de la doctrine & des sentimens de l'Auteur des Epîtres que nous défendons. Mais le moyen de rien trouver dans un Saint qui a parlé si divinement & si exactement des mystères les plus impénétrables & les plus profonds; tels que sont la Trinité, l'Incarnation, & la grâce du Sauveur, & qui étoit si parfaitement instruit de la tradition & de la discipline de l'Eglise.

Blondel néanmoins, Saumaïse & Daillé y trouvent de grandes fautes: voici la capitale. Tout le monde fait que S. Ignace ne s'est pas tant rendu si célèbre par son martyre, que par son empressement pour le martyre; & que si d'autres que lui ont été dévorés par les bêtes, il n'y en a presque point qui ait désiré ce genre de mort avec autant d'ardeur que lui. L'Epître qu'il écrivit aux Romains en est une preuve éclatante; & le zèle dont elle est pleine est si brûlant, que les hérétiques l'ont accusé d'empressement & de fureur. Ce saint homme appréhendait que les bêtes ne l'épargnassent, comme elles avoient souvent épargné les Martyrs, proteste qu'il leur ira au-devant; qu'il les ira flatter; & que si elles sont trop lentes à le dévorer, il les y forcera : *Utinam fruar bestiis mihi paratis, quas & opto veloces mihi inveniri, quas & blanditiis demulcebo, ut citius me devorent; non ut quosdam verina non attingerunt, sed & si ipsa volentem nolint, ego vi adigam.*

Ad Rom.
n. 5.

Blondel sur-tout se recrie fortement sur cet endroit. Il croit entendre parler un désespéré au lieu d'un saint Martyr; & il ne peut croire qu'un homme de la sagesse & de la prudence qu'étoit S. Ignace, ait pu aller au-devant de la mort avec tant de passion; au lieu de l'attendre avec fer-

In Praef. p.
42.

mercé comme ont fait les Apôtres : *Potius, dit-il, mori omnis impatienti animo (quod desperandum seculi mancipiorum esse potest) mortem provocasse, quam intrepido pectore (quod piorum omnium fuerit) expellasse videatur.*

Dallæus,
cap. 18.
pag. 346.

Cette raison a été depuis fort exagérée par Daillé, dont voici deux mots : *ô diras & truculentas voces, dit-il.* Mais il est glorieux à S. Ignace d'être condamné pour avoir trop aimé Jésus-Christ ; pour avoir trop connu la force, la grace & la nécessité de la croix de son Maître ; pour être allé comme lui au-devant de la mort ; pour avoir compris avec Saint Paul que ce lui étoit un gain de mourir ; pour être entré selon le conseil du Sauveur, avec effort & avec violence dans son royaume ; pour avoir été bien convaincu que la mort pour Jésus-Christ étoit un solide bonheur ; pour avoir désiré d'être baptisé du baptême & de boire le calice de son Maître avec autant d'empressement que lui ; pour avoir souhaité, après avoir tant de fois immolé l'Agneau, de s'immoler une fois avec lui ; & après avoir solennisé tant de fois la Pâque avec une victime étrangère, de la célébrer comme le Fils de Dieu par son propre sacrifice.

Mais ce ne sont pas là des raisons pour des hérétiques. Ils veulent des faits : en voici. 1. D'où vient font-ils d'un si étrange goût, que ce qu'Eusebe & S. Jerome ont regardé comme des paroles toutes pleines du feu & de l'ardeur du S. Esprit, qui est aussi un esprit de sagesse & de lumière, ils le regardent comme l'effet d'un emportement de furieux & de désempéré ? Car ces deux grands hommes dont l'un est un Saint du premier ordre, ont copié tout cet endroit de l'Épître aux Romains ; l'un dans son Catalogue, l'autre dans son Histoire. 2. Pourquoi S. Irenée qui pouvoit

choisir tel passage qu'il eût voulu, en a-t-il cité un pris du même endroit, dont Blondel & Daillé sont si scandalisés ? 3. Pourquoi l'Eglise de Smyrne dans cette excellente Épiître qu'elle écrivit à l'Eglise de Philomelie sur le martyre de S. Polycarpe, & qui est considérée par les gens de bien comme un thésor inestimable, dit-elle d'un saint Martyr, nommé Germanicus, qui se laissoit d'entendre les remontrances du Proconsul qui le conjuroit de se souvenir qu'il étoit jeune, & qu'il n'étoit pas juste de prodiguer une vie dont il étoit encore à la fleur, qu'il irrita lui-même la bête qui lui étoit préparée, pour n'avoir pas le déplaisir d'entendre les blasphèmes de ce Magistrat, & pour ne pas paraître délibérer sur le choix qu'il devoit faire : *Qui divina adiutus gratia . . . nihil cunctatus, utro in se attraxisset bestiam dicitur, propemodum eam adigens ac simulans, quò ab hoc impio iniquoque seculo velocius abscederet.* *invenit tò Imperatoris & proconsulis, & propretis.* Surquoi il est important de faire cette réflexion, que les fideles de Smyrne ayant connoissance des Épiîtres de S. Ignace, & de ce qu'il avoit écrit aux Romains, ils voulurent, non seulement autoriser la conduite de S. Ignace par celle de Germanicus ; mais plutôt faire voir qu'ils n'avoient pas été indignes des loins & de l'amitié de ce grand Martyr, & qu'il s'en étoit trouvé parmi eux qui avoient imité son courage & sa fermeté ; car ils se servent des mêmes termes, & il est visible qu'ils font allusion à ceux dont S. Ignace s'étoit servi. 4. S. Denys Evêque d'Alexandrie, l'un des plus saints & des plus éclairés Pasteurs qu'ait eue l'Eglise dans une Lettre à Fabius Evêque d'Antioche, rapportée par Eusebe, dit de Sainte Apollonie, qu'ayant été tourmentée en une infinité de manières, & enfin

Lib. 5. adv.
her. cap.
22. n. 4.

Euseb. L. 4.
c. 15.

Lib. 6. cap.
41.

le bucher étant allumé ; & les persécuteurs lui donnant l'alternative , ou de renoncer Jesus-Christ , ou de souffrir la cruelle peine du feu, elle fit semblant de deliberer un peu sur le choix , pour avoir l'honneur de joindre la liberté à la charité , & de mourir comme Jesus-Christ , qui est mort parce qu'il l'a voulu , & s'élança tout d'un coup dans le feu : *Celestiter in ignem insiluit & conflagravit.*

Mais à quoi pensai-je de rapporter les exemples de quelques particuliers ? En voici une foule. Tertullien dans sa Requête à Scapula , laquelle est une maniere d'apologie pour les Chrétiens qui étoient menacés d'une grande persécution , lui dit que c'est inutilement qu'on les fait mourir ; que la mort , & sur-tout celle du martyre , est encore plus précieuse aux Chrétiens que la vie ; qu'au lieu de l'appréhender , ils la cherchent , & qu'il n'en faut pas d'autre exemple , que ce qui arriva sous Arrius Antoninus en Asie. Car ce Magistrat faisant exécuter avec une extrême rigueur les Edits des Princes contre les Chrétiens ; un jour qu'il étoit assis sur son tribunal , tous les Chrétiens de la ville vinrent en troupe s'offrir à lui pour être mis à mort. Cet Officier fut si effrayé de cette démarche si extraordinaire & si peu attendue , qu'il se contenta d'en faire mourir quelques-uns , & qu'il dit aux autres en les renvoyant , ces paroles : *Ἰδοὺ , οἱ ἱδμενοὶ ὑπομένετε , κερμαίς , ἡ θάρσυνος ἔχετε.* A quoi Tertullien ajoute , que si Scapula veut faire comme Antonin , il arrivera peut-être que tout Carthage viendra s'offrir à la mort ; & alors , lui dit-il , que ferez-vous ? *Hoc si placuerit & hic fieri , quid facies de tantis millibus hominum , tot viris ac feminis , omnis sexus , omnis aetatis , omnis dignitatis , offerentibus se tibi ?*

Tertull. ad Scapulam , cap. 4.

Avant que de finir cet article , il faut dire un mot d'une objection de Daillé , qui ne meritoit pas qu'on s'y arrêtât , s'il ne la propoisoit lui-même comme triomphante. Elle est tirée du Catalogue que Nicephore Patriarche de Constantinople a fait des Livres reçus dans le Canon & de ceux qui sont apocryphes , au nombre desquels il met les Ecrits de S. Ignace & de S. Polycarpe : *Scripta Ignatii & Polycarpi* ; à quoi Daillé ajoute l'approbation & le consentement d'Anastase le Bibliothécaire , qui a traduit en latin ce Catalogue de Nicephore , & l'a mis à la tête de son Histoire ecclésiastique , sans en faire aucune censure. Voilà l'Achille de ce Critique , deux Auteurs du 11. siècle , dont l'un ne fait que copier l'autre.

Lib. 1. cap. 32.

Mais ces deux Auteurs ne sont pas pour lui , & on peut les expliquer en bien des manieres. 1. Ils ne nomment que les Ecrits de S. Ignace & de S. Polycarpe , sans parler de leurs Lettres. 2. On peut entendre cette censure des fausses Lettres , de celles qui étoient interpolées , & peut-être même de toutes , en tant qu'elles composoient un ramas , tel celui que nous avons encore , où les bonnes sont mêlées avec les suspectes. 3. Il y a eu autrefois divers Ecrits sous le nom de S. Ignace & de S. Polycarpe , qui couroient le monde , & que les bons connoisseurs mettoient au nombre des Livres apocryphes ; tels que sont les deux Ouvrages rapportés dans l'Indice grec , qui est dans la Bibliothèque du Roi & d'Oxford , & qui est joint aux questions d'Anastase de Nicée. *Ἰσακίου διδασκαλίου προσηγορίας διδασκαλίου. ἐκαστὸν κατὰ Βασιλέα.* Voilà ce que Nicephore a voulu dire , si ce Catalogue est de lui. Car il est certain qu'au 11. siècle les Eglises d'Orient & d'Occident ne mettoient

pas hors du Canon tous les Livres que ce Catalogue en exclud. Ainsi il y a apparence qu'il est d'un Auteur moins avoué, & que le Bibliothecaire Anastase l'a traduit sans le croire, & sans vouloir qu'on s'y soumit, puisque de son tems tout le monde croyoit autrement.

S. IV.

Doctrine de Saint Ignace sur l'Episcopat.

Nous avons déjà remarqué que la principale raison qui a fait rejeter aux herétiques de nos jours les Lettres de S. Ignace, c'est qu'ils y ont vu leur erreur sur l'Episcopat trop clairement condamnée. En effet si on vouloit ramasser tout ce que ce saint Martyr dit de fort sur ce sujet, il faudroit copier presque tout de suite ses admirables Lettres. Je me contenterai donc d'en choisir les endroits les plus decisifs, & de les reduire à certains chefs qui feront mieux comprendre la liaison & l'étendue de sa doctrine sur ce point.

Le premier de ces chefs est la distinction des trois degrés de la hierarchie. Le second, l'institution divine des Evêques. Le troisieme, la maniere dont on parvenoit à l'Episcopat. Le quatrieme, la defense à tout le Clergé & aux Prêtres mêmes, de rien entreprendre dans le gouvernement de l'Eglise sans l'ordre & la permission de l'Evêque. Le cinquieme, l'obligation de se tenir très-uni & très-attaché à son Evêque; & le dernier, l'honneur qui lui est du. Mais tous les autres chefs étant des preuves de celui-ci, je m'épargnerai la peine d'en ajouter de nouvelles.

Epist. ad
Maga. n.6. Je commence par la distinction des trois ordres de la hierarchie. » Je vous exhorte, dit S. Ignace aux » Magnesiens, à vous conduire en

» toutes choses avec cet esprit de
» concorde qui vient de Dieu, re-
» gardant l'Evêque comme tenant au
» milieu de vos assemblées la place
» de Dieu même; les Prêtres com-
» me formant ensemble cet auguste
» senat des Apôtres; & les Diacres
» qui me sont si chers, comme ceux
» à qui est confié le ministère de
» Jesus-Christ : *Horror ut hoc sit vestrum studium in Dei concordia omnia agere; Episcopo presidente Dei loco, & Presbyteris loco senatus Apostolici, & Diaconis mihi suavissimis, quibus commissum est ministerium Jesu Christi.* Je n'ai que faire d'expliquer un passage si formel : ce seroit l'affoiblir que de l'étendre. Je remarque seulement que les Prêtres se doivent trouver très-honorés de cette comparaison; car ils tiennent la place des Apôtres, si l'Evêque tient celle de Dieu; & il n'y a de puissance au-dessus de la leur que celle du Pere.

» Ayez soin, dit-il encore dans la Ibid. n. 13.
» même Epître, de vous affermir de
» plus en plus dans la doctrine du
» Seigneur & des Apôtres avec votre
» illustre & très-venerable Evêque,
» avec les Prêtres qui composent votre Eglise, & enfin avec vos Diacres
» qui menent une vie toute divine :
Studete ut confirmemini in dogmatibus Domini & Apostolorum. . . cum dignissimo Episcopo vestro, & dignè contexta spiritali corona Presbyterii vestri, & secundum Deum agentibus Diaconis. Je trouve cette expression si heureuse, & elle contient tant d'instruction, que je souhaiterois avoir le loisir de la développer; mais il suffira de remarquer, que l'Evêque étoit comme l'ame, comme le cœur, comme le centre des Ministres de l'Eglise, & que les Prêtres qui étoient assis en cercle autour de son trône, formoient une couronne à son honneur, & qu'ils ne pouvoient s'appro-

cher de son sacerdoce, sans le relever
infiniment.

Epist. ad
Smyrn. n.
8.

Dans l'Épître à ceux de Smyrne, il leur recommande » d'être tous les » imitateurs de l'Évêque, comme » Jésus-Christ l'est de son Père; de » suivre les Prêtres comme les Apô- » tres mêmes, & de respecter les » Diacones comme les Ministres de » Dieu: *Omnes Episcopum sequimini, ut Jesus Christus Patrem; & Presbyterium ut Apostolos. Diaconos autem revereamini ut Dei mandatum.* Le Fils reconnoît son Père comme la source & le principe de la divinité; & depuis son incarnation, comme l'auteur de sa résurrection & de son sacerdoce. C'est ainsi que les Prêtres doivent regarder l'Évêque, comme étant la source & le principe de toute leur autorité & de tout leur pouvoir. Le Père a envoyé son Fils, & le Fils a envoyé ses Apôtres. L'Évêque est établi de Dieu, & c'est lui qui établit les Prêtres. Sans l'Évêque l'Eglise seroit stérile; & sans les Prêtres elle seroit inculte & négligée. Ainsi c'est avec raison que S. Ignace dit, que sans la principauté de l'Évêque, sans les soins des Prêtres, sans le ministère des Diacones, il n'y auroit point d'Eglise: *Sine his Ecclesia non valet.*

Epist. ad
Trall. n. 3.

Passons au second chef, qui est de l'institution des Evêques; mais souvenons-nous que tout ce nous avons vu le prouve déjà invinciblement, & c'est plutôt une continuation qu'un commencement de preuves. » Comme Jesus-Christ qui est » notre vie inseparable, a été établi » par l'ordre du Pere sur toute l'E- » glise, ainsi les Evêques l'ont été » par l'ordre de Jesus Christ dans les » différentes parties de la terre, » dit S. Ignace: *Jesus Christus insepabili-
bus nostra vixit, Patris est sententia; ut &
Episcopi per terra terminis definiti, ut
Jesus Christi sint sententia.* in l'ue & Xp-

σὺ γὰρ ἡμεῖς αἰνῶν. C'est-là l'un des plus fameux passages, non seulement de l'amitié, mais de S. Ignace même. Car il nous fait voir que l'établissement des Evêques dans toutes les villes du monde avec le pouvoir singulier de les gouverner, étoit de l'ordre & du commandement de Jesus Christ, comme l'incarnation du Fils de Dieu & sa mort étoient la suite du dessein éternel du Pere. On ne peut rien dire de plus fort, si ce n'est peut-être ce que ce Saint ajoute dans la même Lettre.

» Plus nous voyons, dit-il, l'Evé- Ibid. a. 6;
» que grave & retenu dans ses paroles,
» plus nous le devons honorer & res-
» pecter; car quand le pere de famil-
» le envoie quelqu'un pour le gou-
» vernement de sa maison, il faut le
» recevoir comme celui qui l'envoie.
Quanto quis taciturniorem viderit Episcopum, tanto magis eum revereatur.
Quemcumque enim pater familias mittit
ad regubernandam familiam suam, hunc
ita accipere debemus, ut illum ipsum quis
mittit. S. Ignace ne pouvoir établir
plus clairement la mission & l'autorité
des Evêques de droit divin, & aussi-
bien que leur supériorité au dessus
des Prêtres. Ceux-ci ne sont que les
aînés de cette famille; mais l'Evêque
en est le chef.

Nous apprenons encore de cet endroit à ne pas mépriser les Pasteurs qui sont dépourvus des qualités éclatantes. Il suffit que Jésus-Christ les ait donnés. Moins ils parlent, plus Jésus-Christ le fait. Moins ils paroissent, plus il paroît en eux. Enfin moins ils ont de qualités humaines, & moins ils couvrent la qualité auguste d'être les Vicaires de l'amour & de la puissance du premier Evêque. Il faut s'accoutumer à les regarder en Jésus Christ & Jésus-Christ en eux ; & il est constants, dit S. Ignace, que pour bien comprendre

Epist. ad
Ephes. n.3.

Ibid.

ce que c'est qu'un Evêque, il faut le représenter qu'il est le Seigneur même: *Manifestum igitur est quod Episcopum respicere oporteat, ut ipsum Dominum.*

Epist. ad
Trall. n. 12.

Il semble qu'on ne puisse rien ajouter à une expression si forte; cependant ce saint Martyr se sert d'une autre encore plus magnifique. Car pour porter les Ministres de l'Eglise, & principalement les Prêtres, à aider & soulager leur Evêque, il leur parle en ces termes: » Il est juste que cha-
» cun de vous, & principalement les
» Prêtres soulagent l'Evêque dans ses
» travaux, en l'honneur du Pere,
» de Jesus-Christ & des Apôtres: *Decet singulos vestrum & precipue Presbyteros refocillare Episcopum, in honorem Patris, Jesu Christi & Apostolorum.* L'Evêque est donc tout à la fois le successeur des Apôtres, le Vicair de Jesus-Christ & le Sacrificateur du Pere celeste. Il ne faut attendre après cela rien de plus formel.

Epist. ad
Magn. n. 3.

Voyons le troisième chef. C'est la manière dont on parvenoit à l'Episcopat. Il se trouve heureusement deux Evêques dans les Lettres de S. Ignace, dont ce Martyr rapporte l'ordination; mais je puis assurer Blondel qu'il n'y trouvera pas son compte. Le premier est Damas Evêque des Magnesiens, qui étant encore jeune, & n'étant entré qu'après plusieurs autres dans le Clergé, avoit été néanmoins élevé par l'ordination épiscopale au souverain degré du sacerdoce, & préféré ainsi aux plus anciens Prêtres, qui ne laissoient pas de lui être soumis, & de lui obéir avec respect & avec joie. » Vous ne devez
» point user, leur dit-il, d'une trop
» grande familiarité envers votre Evê-
» que, ni mépriser sa jeunesse; mais
» au contraire vous devez lui rendre
» toute sorte d'honneur & de respect,
» selon la puissance qu'il a reçue de
» Dieu le Pere, ainsi que j'apprends

» que sont les saints Prêtres de son
» Eglise, qui sans prendre avantage
» de la grande jeunesse dans laquelle
» il a été élevé à l'Episcopat, lui
» sont soumis, comme prudens selon
» Dieu; ou plutôt ce n'est point à lui
» qu'ils sont soumis, mais à l'Evêque
» de tous, au Pere de Jesus-Christ.
» Vous devez donc pour la gloire de
» celui qui vous l'ordonne, lui rendre
» une obéissance sincère & éloignée
» de tout deguifement; car ce n'est
» point cet Evêque visible qu'on trou-
» ve, mais cet Evêque invisible qu'on
» outrage. *Vos decet non familiaris ac superbe uti etate Episcopi, sed secundum virtutem Dei Patris omnem imperitri illi reverentiam, quemadmodum novi sanctas facere Presbyteros; non respicientes ad ap- parentem juvenilem ordinationem, sed ut prudentes in Deo cedentes ipsi: non ipsi autem, sed Patri Jesu Christi omnium Episcopo. In honorem igitur illius qui vult decet vos obedire sine ulla hypocrisis: quia nequaquam Episcopum hunc quis fallit qui videtur, sed illud invisibile.* En vérité c'est une consolation bien tendre & bien sensible pour nous autres Catholiques, de voir un Saint du premier siècle, & qui avoit vu les Apôtres, un grand Evêque & un grand Martyr, nous parler d'une manière si touchante du respect dû aux Evêques, nous apprendre qu'ils sont établis de Dieu immédiatement; qu'une partie de notre religion consiste à les honorer; que le pouvoir qu'ils ont est éternel, quoiqu'ils soient jeunes; & que l'Evêque visible ne peut être méprisé, sans que l'Evêque invisible de nos ames n'en ressent l'injure.

Mais voyons le second exemple d'une ordination épiscopale. C'est celle de l'Evêque de Philadelphie, dont S. Ignace fait l'éloge, en écrivant aux fideles de son Eglise. » J'ai
» reconnu, dit-il, que votre Evêque
» n'a point recherché par une vaine

Epist. ad
Philad. n.
1.

» gloire le ministère auguste qu'il
 » exerce pour le bien commun de
 » votre Eglise, & qu'il ne l'a reçu ni
 » de lui-même, ni des hommes,
 » mais de son amour pour Dieu, &
 » pour Notre Seigneur Jésus-Christ.
*Quem Episcopum cognovi, non à seipso,
 neque per homines obtinuisse ministerium
 spectans ad commune, nec per inanem glo-
 riam, sed in caritate Dei Patris & Do-
 mini nostri Jesu Christi.* S. Paul dans le
 commencement de l'Épître aux Gala-
 tes ne se sert pas d'une autre expres-
 sion, pour prouver que son Apostolat
 venoit de Dieu. *Paulus*, dit-il, *Apo-
 stolus, non ab hominibus neque per homi-
 nem, sed per Jesum Christum & Deum
 Patrem.* On pouvoit arriver par bri-
 gue, par faveur, par ambition à l'É-
 piscopat: il étoit donc déjà fort envié.
 On y arrivoit le plus souvent par le
 mérite: il n'étoit donc pas attaché à
 l'antiquité. Mais toutes ces réflexions
 sont inutiles après la première.

Le quatrième chef auquel nous
 avons réduit la doctrine de S. Ignace
 sur l'Épiscopat, est la défense à tout
 le Clergé & aux Prêtres mêmes de
 rien entreprendre dans le gouverne-
 ment de l'Eglise sans l'ordre ou la
 permission de l'Evêque. Car rien
 n'est si capable de montrer sa singu-
 larité, & sa prééminence universelle.
 » Il ne vous suffit pas, dit-il aux Ma-
 » gnesiens, d'être Chrétiens seule-
 » ment de nom, si vous ne l'êtes en-
 » core d'effet: semblables à ceux
 » qui ne parlent que de soumission à
 » l'Evêque, & qui néanmoins se
 » conduisent en tout sans sa depen-
 » dance: *Decet itaque non modo vocari
 Christianos, sed etiam esse: quemadmo-
 dum nonnulli Episcopum quidem nomi-
 nant, sed sine ipso omnia faciunt.* *Χαίρει
 δὲ αὐτῷ παρά πατέρας.* Et par là il
 nous apprend la soumission des Prê-
 tres. A ceux de Smyrne, il ne se
 contente pas de leur défendre en ge-

neral » de rien entreprendre dans
 » l'Eglise sans l'ordre & le consente-
 » ment de leur Evêque: *Sine Epif-
 copo nemo quidquam faciat earum qua
 ad Ecclesiam spectant*; mais il ajoute
 » que l'on regarde comme Eucharis-
 » tie legitime, celle qui est célébrée
 » par l'Evêque, ou par celui qu'il a
 » commis à sa place. Le grec est plus
 fort. *ταῖς θείαις ὑποτάξις ὡς ἰσχύει ὁ ὁμο-
 τὸς ἱερωτάτος αὐτοῦ, ἢ ὃ ἂν αὐτὸς ἐπι-
 τέλῃ.* Enfin il declare nettement
 » qu'il n'est permis ni de baptiser,
 » ni de célébrer les agapes sans la
 » permission de l'Evêque; & que
 » ce qu'il approuve est agreable aux
 » yeux de Dieu. *Non licet sine Epif-
 copo, neque baptizare, neque agapen cele-
 brare: sed quodcumque ille probaverit,
 hoc & Deo est beneplacitum.* C'étoit
 donc une espece de schisme, que de
 faire la moindre chose sans l'Evêque;
 & comme on regarde dans le corps
 les mouvemens involontaires de la
 main & du bras comme des mouve-
 mens convulsifs, à cause que c'est à
 l'ame à les regler par son ordre &
 par son commandement; c'est aussi
 dans le corps de l'Eglise une espece
 de violence & de convulsion qu'un
 Prêtre fasse rien sans la permission de
 l'Evêque qui en est l'ame & le pre-
 mier moteur.

S. Ignace étoit encore persuadé;
 & il souhaitoit que tout le monde
 en fût persuadé comme lui, que l'au-
 torité qu'avoient les Prêtres, étant
 celle-là même qu'ils avoient reçue
 de leur Evêque, cette autorité &
 cette puissance devenoit sterile, dès
 qu'elle n'étoit plus unie à son prin-
 cipe; que c'étoit un ruisseau qui ne
 pouvoit manquer de se sécher, dès
 qu'il étoit coupé & séparé de sa sou-
 rce; & que comme les Apôtres sai-
 soient tout au nom de Jésus-Christ
 qui les avoit envoyés, les Prêtres
 devoient faire toutes choses par l'au-

Gal. I. 1.

Epist. ad
 Magn. II. 1.

Epist. ad
 Smyrn. II. 8.

torité & par la mission de celui qui leur tenoit lieu de Jésus-Christ. Nous verrons cette vérité très-solide-ment confirmée dans les pressantes exhortations qu'il fait au peuple de se tenir très-uni & très-attaché à son Evêque : c'est le cinquième chef de la doctrine de S. Ignace.

Epist. ad
Ephes. n. 1.

Ce dernier chef ne peut être plus fortement marqué qu'il l'est dans la Lettre aux Ephésiens, où parlant d'Onésime leur Evêque, qu'il appelle excellemment, *inestimabilis caritatis virum*, ou selon le grec qui est plus heureux & plus fort, *τῷ ἰσχυρόν ἀδελφόν*, le saint Martyr ne craint pas de leur dire, qu'ils doivent l'aimer comme Jésus-Christ même : *Quem, obsecro, ut juxta Jesum Christum ametis*. Je fais bien que dans le sentiment des Peres, l'amour de Dieu est le principe de celui que nous avons pour nos freres, & que dans un sens très-veritable il est le même amour ; mais c'est une expression bien forte & bien passionnée, que de dire que l'amour qu'on doit à un Evêque, doit être aussi étendu, aussi rendre, aussi ardent que l'amour qu'on doit à Jésus-Christ.

Ibid. n. 5.

S. Ignace explique & justifie lui-même sa pensée dans un autre endroit de cette Lettre : « Si dans le peu de » tems, dit-il, que j'ai été avec votre » Evêque, (c'est qu'Onésime l'étoit » venu voir à Smyrne, pour prendre » part à sa patience & à la gloire de son » martyr,) » j'ai goûté avec lui un » commerce tout spirituel, & qui » n'a rien d'humain ; combien vous » dois-je estimer plus heureux, & vous » qui lui êtes unis, comme l'Eglise » l'est à Jésus-Christ & comme Jésus- » Christ l'est avec son Pere ? *Si ego brevis temporis spatio salem consuetudinem contraxi cum Episcopo qua non humana sed spiritalis est ; quanto vos beatiores judico, conjunctos sic uni Ecclesie Jesu*

Christo, & Jesu Christo Patri. L'original a quelque chose de plus vif & de plus animé : *πόσω μᾶλλον ὑμᾶς μακαρίζω τὸς ἰσχυρομένους ὡς τις ἑς ἡ ἐκκλησία τοῦ Ἰησοῦ Χριστοῦ, ἧς ὁ Ἰησοῦς Χριστὸς τῷ Πατρὶ*. L'Eglise n'est pas seulement unie à J. C. elle est comme mêlée & confondue avec lui. Elle ne peut subsister sans lui, sans son autorité, sans son esprit, sans son sacrifice ; & c'est l'Evêque qui a cette autorité, qui donne cet esprit, & qui est le grand, & en un sens très-propre, l'unique sacrificeur.

S. Ignace le regarde aussi comme le Pasteur par excellence ; & il l'ordonne aux Philadelphiens, de ne suivre que lui : *Ubi Pastor est, eodem ut oves sequamini*. Et comme Jésus-Christ reconnoît ses brebis, en ce qu'elles entendent sa voix, & qu'elles ne connoissent point celle de l'étranger ; aussi on connoît ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, & par l'averfion qu'ils temoignent pour les chefs & les auteurs des schismes, & par le respect & l'obéissance qu'ils rendent à l'Evêque qui en tient la place. *Quos quot Dei & Jesu Christi sunt*, dit-il, *bi sunt cum Episcopo*. Et la raison de cette excellente doctrine, qui a été si longtemps le soutien & l'appui de tout le bon ordre & de la paix, est admirable. » C'est, dit S. Ignace, qu'il n'y a » qu'une seule chair de Notre Sei- » gneur Jésus-Christ & un seul cali- » ce, qui nous unit tous en son sang ; » un seul autel, comme un seul Evê- » que avec les Prêtres & les Diacres, » qui partagent avec nous le ministe- » re des autels. *Una est caro Domini nostri Jesu Christi, & unus calix in unitatem sanguinis ipsius ; unum altare, sicut unus Episcopus, cum Presbyteris & Diaconis conservis meis*. Comme l'unité du corps du Sauveur & de l'Eucharistie, est la cause, l'origine, le modele de l'unité de l'Eglise ; & comme l'unité du sacrifice & l'unité de l'autel qui

Epist. ad
Philad. n.
2.

Ibid. n. 3 ;

Ibid. n. 4.

qui est dans le ciel, & qui est signifié par celui qui est dans nos temples, sont les liens de la société & de l'union des fideles ; aussi l'unité de l'Eglise est fondée sur celle de l'Episcopat : *Sicut unus Episcopus*. On peut dire même que c'est l'unité de l'Episcopat qui conserve & qui entretient celle du corps du Fils de Dieu, celle du sacrifice & celle de l'autel ; la division de l'Eglise, l'érection d'un nouvel autel contre l'ancien, la liberté licencieuse de sacrifier hors du sein de l'Eglise, étant des suites nécessaires de la division ou de l'extinction de l'Episcopat.

Epist. ad
Smyrn. n.
8.

Ainsi on ne doit pas trouver étrange que S. Ignace ait écrit aux fideles de Smyrne » que pour juger si une » société étoit ou schismatique ou » catholique, ils n'avoient qu'à considérer où étoit l'Evêque ; parce » qu'il est aussi constant, qu'une troupe de gens sans Evêque & sans suc-

» cession des Pasteurs, n'est pas la » troupeau de Jesus-Christ, comme » il est certain que l'Eglise catholique » ne peut être sans le Sauveur ; & qu'au » contraire une Eglise ne peut être » unie à son Evêque, & par conséquent » à Jesus-Christ sans être la Catholique, » que, *Ubi comparuerit Episcopus ibi & multitudo sit ; quemadmodum ubi fuerit Christus Jesus, ibi catholica est Ecclesia*.

S'il faut juger de nos heretiques sur cette regle, il n'y eut jamais de société plus visiblement schismatique que la leur. Car elle n'est pas seulement destituée d'Evêques qui aient succédé aux Apôtres ; mais elle est encore l'ennemie déclarée de l'Episcopat & de la hierarchie. Et ce n'est que parce que S. Ignace a clairement défendu l'un & l'autre (on ne sauroit trop le repeter à leur honneur) que les Presbyteriens se sont appliqués avec tant de soin à le décrediter. Mais c'est assez parler de S. Ignace.

TROISIEME DISSERTATION.

De la prééminence de l'Episcopat.

CE que nous avons dit dans la précédente Dissertation de la doctrine de S. Ignace, touchant la distinction & la prééminence des Evêques, est une occasion trop naturelle d'approfondir cette matiere, une des plus importantes de l'antiquité ecclesiastique, pour la diffuser à un autre tems. On peut l'examiner en deux manieres ; ou par rapport aux heretiques, ou par rapport aux Docteurs catholiques. Les uns évalent l'Episcopat à la Prétrise ; les autres demandent comment il en est distingué. Et il faut avouer que quelques-uns de ceux ci ont, contre leur intention, plus utilement servi les ennemis de la hierarchie, que l'Eglise dont ils prétendoient expliquer la

doctrine. J'en vois même un grand nombre qui n'entrent pas dans la question ; & je crois que ce défaut vient de ce qu'ils n'ont pas assez bien compris ce que c'est que l'Episcopat. Mon dessein n'est pas de traiter cette difficulté par rapport aux Catholiques. On l'a fait très-heureusement, & je ne vois pas ce qu'on peut ajouter à la lumiere, à l'élevation, à la force & à la solidité avec laquelle le Pere Thomassin vient de la refondre. Je me contenterai de la traiter par rapport aux heretiques, dont j'expliquerai d'abord les sentimens. Je prouverai ensuite celui des Catholiques par les divines Ecritures. Je répondrai en troisième lieu aux passages qu'on en oppose. Je passerai de là en

Vid. Thomassin
discipl. eccl.
tom. 1.

34
quatrième lieu à la preuve de la distinction & de la prééminence de l'Épiscopat par les anciens Catalogues des Evêques depuis les Apôtres. 5. Enfin je finirai par les preuves que fournit la Tradition.

§. I.

*Exposition du sentiment des
Calvinistes sur l'Épiscopat.*

Il est d'une nécessité essentielle de commencer par ce point ; car j'ai remarqué que souvent on n'entend pas de quoi il s'agit, & que faute de connoître ce que nous disons, & ce que disent les hérétiques, ou l'on ne conçoit rien de distinct & de clair dans les contestations des deux partis, ou l'on juge qu'il y a une égale évidence des deux côtés, ou même quelquefois on se laisse éblouir par la fausse lumière & la fausse vraisemblance de l'hérésie.

La première chose qu'il est important de savoir est, que ce n'est pas tant par opposition à l'Eglise catholique, & par une mauvaise affectation de s'éloigner de sa conduite, que les Calvinistes ont détruit la hiérarchie en divisant l'épiscopat & en établissant une nouvelle forme de gouvernement qu'ils appellent *Presbytérien*, que par une nécessité inévitable, & par l'engagement de soutenir leur société schismatique. Car les premiers auteurs de cette secte, comme Zuingle, Calvin, Beze, & les autres Ministres des Suisses, de Hollande & de France n'ayant point été Evêques, ils ont été contraints pour faire durer leur revolte, de soutenir qu'ils avoient droit d'établir une sorte de gouvernement, & de former des Prêtres qui eussent pouvoir de gouverner les malheureux brebis qu'ils avoient fait égarer. Un grand nombre même de ces Prêtres ne pouvant pas justifier

leur autorité par cette association aux premiers Ministres, ils ont prétendu l'avoir reçue du consentement d'une troupe de laïques.

Cette horrible témérité & cette insolence, dont il n'y avoit eu encore aucun exemple parmi les anciennes hérésies, devoit elle seule detromper tout le monde ; & il ne falloit qu'une lumière très-médiocre pour juger que ce renversement causé par un petit nombre de gens désavoués, sans autorité & sans pouvoir, & qui reconnoissoient eux-mêmes que tous les Peres & tous les Conciles leur étoient opposés, étoit un attentat schismatique & un excès de témérité insoutenable. Et cependant pour nous convaincre de notre foiblesse & de notre égarement ; pour donner aux fideles qui sont encore dans l'Eglise catholique, un exemple terrible de la justice divine sur ceux qui ont commencé à sortir de l'unité & à tourner le dos à la lumière, la providence a permis que les peuples, que ces faux Pasteurs avoient trompés, les ayant suivis dans ce dereglement de leur esprit, comme ils avoient bien voulu les suivre dans les dereglemens de leur cœur.

Il faut remarquer en second lieu que ce renversement de l'ordre, de l'unité, de la paix, de la doctrine & de la discipline de l'Eglise, ayant été fait par les premiers chefs du parti, on songea à le colorer comme on put. Car c'est une chose digne d'être observée, que dans presque tous les articles, ils commencèrent par détruire ou la créance ou la conduite de l'Eglise ; & après ils se mirent à chercher des raisons dans l'antiquité pour soutenir leurs changemens. Ainsi il ne fut plus question de chercher les sentimens des Peres & des anciens Auteurs, en les lisant : on leur fit dire ce qu'ils n'avoient jamais dit. On se mocqua

d'eux, quand ils étoient contraires. On ne se mit pas en peine de leurs sentimens quoiqu'ils fussent clairs & prouvés avec étendue & on recueillit avec soin quelques passages obscurs & détournés, parce qu'on y pouvoit remarquer quelque chose de favorable au Calvinisme. C'est ainsi que les plus habiles de cette secte s'appliquerent à la défense de leur nouveau gouvernement ; & qu'ils étudierent, après la chose faite, pour montrer qu'ils avoient eu droit de la faire.

Mais leurs vues sur cette matière s'augmenterent par degrés ; car les premiers Ministres qui y alloient plus tête baissée, disoient que la prééminence des Evêques n'avoit été introduite que par ambition, & que le faîte séculier, & la passion de dominer, que le Fils de Dieu a si souvent défendue à ses Apôtres, en avoient été la source ; qu'elle étoit une tyrannie insupportable, & une imitation de l'orgueil de Diotrephes condamné par S. Jean, pour avoir affecté la supériorité au-dessus de cet Apôtre ; qu'on ne pouvoit douter que le mystère d'iniquité qui avoit commencé par l'ambition de ce disciple, ne fût arrivé à sa consommation par l'injuste domination des Evêques, & qu'il étoit en leur pouvoir de reformer cet abus par la suppression de cette prééminence.

Mais ce système étoit encore brute & informe. C'étoit un bâtiment mal affermi & chancelant, & il y avoit beaucoup de choses dans l'antiquité qui incommodoient les Calvinistes ; quand ce n'eût été que les Catalogues des Evêques qui se trouvent dans S. Irénée, dans Tertullien & dans Eusebe, par lesquels ces Auteurs font remonter la succession des Evêques jusqu'aux Apôtres. Ainsi il a fallu que Blondel ait travaillé

une partie de sa vie à répondre à cela ; & je vois qu'aujourd'hui son système est suivi de tous les Confesseurs. Voici les principales hypothèses de ce système & les principales liaisons de cette machine.

Premièrement il soutient, qu'au tems des Apôtres il n'y avoit entre les Evêques & les Prêtres aucune distinction ; que leur dignité, leurs fonctions, leur emploi & leurs noms étoient les mêmes ; les noms d'Evêque & de Prêtre étant alors deux noms d'un même ordre.

2. Il prétend que les Eglises étoient gouvernées par un college de Prêtres, appelé à cause de cela *presbyterium*, *Presbyterium* ou *Senatus*, comme qui diroit, *Concilium senum* ; que tous les Prêtres de ce college étoient égaux, & qu'ils avoient une égale autorité pour l'administration des Sacrements, la prédication de l'Evangile, l'ordination des Ministres, la dispensation des biens ecclésiastiques, & l'établissement des regles canoniques, & que, ce qui a paru dans les siècles suivans être un grand désordre, savoir, qu'il y eût deux Evêques dans une même Eglise, étoit alors très-commun & très-ordinaire ; la plupart des Eglises ayant alors plus de deux ou trois Evêques.

3. Il avoue néanmoins que l'un d'entre eux étoit regardé comme le premier, non à cause d'une plus grande autorité, ou d'une juridiction plus étendue, ou d'une indépendance plus grande, ou d'un caractère différent, car il étoit du même ordre que les autres, mais à cause de son antiquité dans le ministère. Nous verrons dans la suite comment il appuie cette chimère ; mais remarquons le nom qu'il lui donne. Il se sert pour cela de trois mots grecs, *πρωτοκλήσια*, *πρωτοχρηστία*, *πρωτογενής*, qui dans son sentimens reviennent à la même chose, & dont

Blond.
Apol. pro
S. Hier. in
Præf. p. 5.

Ibid. p. 6 ;

Ibid. p. 5.

le premier signifie première vocation, le second première élection, & le troisième première ordination.

Apol. p. 53.
& in præf.
p. 6. & 7.

4. Le droit attaché à cette prééminence étoit *jus cathedra*, ou comme il le nomme très souvent, *jus parvocatizant*. C'étoit un honneur attaché à l'antiquité du sacerdoce & du ministère ; mais un honneur néanmoins très libre & très volontaire, & qui n'avoit d'autres suites, que celles qui sont inseparables du premier rang entre des personnes égales. C'étoit à lui à parler le premier, à prêcher, à donner les Sacrements le premier. Mais ce n'étoit pas comme étant au-dessus des autres Prêtres : c'étoit seulement comme leur ancien.

In præf.
p. 5.

5. Cette prééminence même ne fut point établie par les Apôtres : ce fut par l'instinct, & comme par une volonté tacite & générale du peuple que les choses furent ainsi disposées, & les Apôtres ne firent que la souffrir : *Si non fuerint, saltem non repugnantibus Apostolis*, dit-il. Or cette inclination du peuple vint particulièrement des Juifs convertis à la foi, qui étoient accoutumés à rendre un respect particulier à l'antiquité du Sacerdoce. Car ils savoient, dit Blondel, qu'autrefois avant la loi de Moïse, quoique tous les hommes pussent offrir des sacrifices à Dieu, le sacerdoce étoit néanmoins attaché d'une manière plus particulière aux aînés des familles ; & que depuis la loi, les premiers nés des familles sacerdotales étoient les premiers des Prêtres.

Tbid. p. 6.
& 33.

6. C'est de ces premiers Prêtres, selon Blondel, que S. Jean veut parler dans son Apocalypse ; & ce sont eux qui sont ces Anges, auxquels ce saint Apôtre donne des louanges ou fait des reproches. Ce sont-là les premiers Evêques dans les catalogues d'Eusebe, de Tertullien & de S. Irénée ; & c'est particulièrement pour se

sauver de cet embarras, que ce songe & cette illusion a été trouvée. Mais la seule autorité de S. Ignace, qui parle tout autrement des Evêques de ce tems-là, pouvoit ruiner toutes ces hypothèses ; & c'est pour cela que Blondel lui a fait son procès comme à un imposteur. Nous savons déjà qui l'est des deux.

7. Comme ce point est important il est bon de savoir les raisons que cet Ecrivain en allègue ; & voici très assurément les plus fortes. La première est tirée d'un Auteur du IV. siècle, qui a fait des Commentaires sur les Epîtres de S. Paul, qui ont été attribuées faussement à S. Ambroise depuis l'an 550. dont à peine le nom de l'Auteur est connu, & que Blondel lui-même croit être le Diacre Hilaire Schismatique Luciférien, & fort prévenu contre les Evêques. Cet Auteur dit à la vérité qu'après la mort d'un Evêque, le Prêtre suivant lui succédoit : *Quia primi Presbyteri Episcopi appellabantur, ut recedente uno, sequens ei succederet*. Mais outre les réponses qu'on peut donner à ce passage, cet Auteur ne dit point que ce Prêtre suivant ne reçût point une nouvelle ordination, ni qu'il demeurât égal aux autres Prêtres, ni que toute sa primauté consistât dans une certaine préférence.

Apol. p. 48.

Apud
Amb. in
app. tom.
2. pag 241.

La seconde preuve est tirée de deux comparaisons. La première est des Doyens ; & la seconde des Archontes d'Athènes ou des Ephores de Sparte. Nous savons, dit cet habile homme, que les Chanoines des Chapitres se regardent comme les égaux de leur Doyen ; & que les Doyens ne sont pas si infensés que de croire, qu'à cause qu'ils sont les premiers entre leurs confrères, ils cessent d'être leurs confrères. Néanmoins n'est-il pas ordinaire qu'on ait dans les Chapitres un catalogue des Doyens, sans qu'on

In præf. p.
32. 33. &
38.

se mette en peine de conserver un registre de tous les Chanoines? Et pour dire quelque chose qui ressemblât plus à l'érudition, qui ne fait pas que durant le tems que la ville d'Athenes fut gouvernée par les Archontes, on en éliroit neuf chaque année, dont la puissance étoit égale, & qui se regardoient tous comme collègues; & que cependant on ne conservoit dans les archives de la Republique que les noms des premiers Archontes: comme dans celle de Sparte, où l'on éliroit toutes les années cinq Ephores, il n'y avoit que le premier d'entre eux qui fût écrit.

La troisième preuve en contient plusieurs, & elles sont toutes tirées de l'Ecriture sainte. Premièrement, dit-il, Jesus-Christ, selon S. Luc, choisit pour ses Apôtres & pour les premiers Pasteurs de son Eglise ceux qui avoient été avec lui dès le commencement, & qui l'avoient accompagné dans ses peines & dans ses travaux: *Qui permansistis mecum in tentationibus meis.* 2. S. Pierre dans le discours qu'il fit avant l'élection de S. Matthias, demanda, comme une condition essentielle, qu'on choisît un des anciens disciples du Sauveur, qui eût été le témoin de sa vie; qui eût entendu ses divines instructions depuis le baptême de Jean, & qui pût être instruit par lui-même de tous ses mystères jusqu'à sa résurrection. 3. S. Paul n'a défendu avec tant de soin à Timothée de ne pas ordonner un Neophyte, que parce que l'ordre naturel & la règle de l'Eglise vouloient que les anciens disciples fussent préférés aux nouveaux, & qu'on eût égard à leur droit d'aînesse dans l'Evangile. 4. S. Paul nous a appris dans deux endroits de son Epître aux Romains, quel état il faisoit des premiers-nés en Jesus-Christ, & en quelle vénération ils devoient être au reste des fideles; car il salue Epenetus

d'une manière plus tendre que les autres, & avec cet éloge particulier: *Salutate Epenetum, dilectum mihi, qui est primitivus Asia in Christo.* Il avoit été le premier fruit de ses predications dans l'Asie, & l'aîné de ses disciples; & pour cette raison il étoit le premier entre les autres. Et dans le même Chapitre, il dit, en parlant de Junius & d'Andronique, qu'ils sont illustres parmi les Apôtres; c'est-à-dire, parmi les hommes apostoliques qui prêchoient l'Evangile, & qui repandoient par tout la foi chrétienne: *Qui sunt nobiles in Apostolis.* Et il ajoute aussitôt pour cette raison, qu'ils étoient Chrétiens avant lui, & qu'ils avoient connu le Fils de Dieu dans le tems qu'il étoit encore le persécuteur de son Eglise: *Qui ante me fuerant in Christo.* 5. Blondel entend ce qui est dit de l'Eglise ou de l'assemblée des premiers nés dans l'Epître aux Hebreux, de l'assemblée des premiers Chrétiens, qui étoient les aînés de ceux qui entroient dans l'Eglise après eux: *Accessistis ad Sion montem, & civitatem Dei viventis Jerusalem caelestem., & Ecclesiam primitivorum qui conscripsi sunt in calis;* & qui pour cette raison étoient plus avantagés que les autres. 6. Ce qui fait voir le discernement & la bonne foi de cet heretique, il cite encore l'endroit de l'Apocalypse, où il est parlé des élus sous la figure du nombre de quarante-quatre mille, parce qu'il est dit dans la suite que ce sont ceux qui sont les premices, ou les premiers-nés de Dieu & de l'Agneau: *Ili empti sunt ex hominibus, &c.*

La quatrième preuve est encore plus froide, plus foible, plus pitoyable, & plus injuste. C'est un ramas de tout ce que Blondel a pu trouver à son sujet pendant neuf siècles. Le XXXIII. Canon apostolique ordonne à tous les Evêques de la province de s'informer, (c'est comme il lui plaît d'entendre le mot, *videtur, scire,*)

Rom.
XVI. 5.

Heb. XII.
22. & 23.

Apoc.
XIV. 4.

Apolog. p.
52.
Luc. XXII.
28.

Act. I. 22.

1. Timoth.
III. 6.

In Apol. p.
54. 55. &
56.

quel est celui d'entre eux qui est le premier ; c'est-à-dire, conclut cet habile homme, le plus ancien ; car qui pouvoit ignorer la Metropole ? 2. A la fin du second siecle, Palmas Evêque d'Amastride en Paphlagonie, présidoit à un Concile d'Evêques du Pont, comme le plus ancien. 3. Au troisieme siecle, S. Cyprien voyant que tout le peuple pensoit à le faire Evêque, il se retira pour laisser aux plus anciens cet honneur : *Secessit ille, antiquioribus cedens*, dit Pontius dans sa vie. 4. Au commencement du cinquieme siecle, dans le Concile de Milene, Canon XXIII. & dans le Code d'Afrique donné au public par Justel, Canon LXXXIX. on avoit réglé les rangs des Evêques par la datte de leurs Lettres & par le tems de leur ordination. Enfin jusqu'au neuvieme siecle Blondel ramasse de semblables passages, ne voulant pas voir que toutes ces preuves sont contre lui, & qu'elles sont au moins très inutiles, en esperant que tous ses lecteurs auront les yeux fermés ou la tête renversée. Ce qui est plus étonnant, c'est qu'étant arrivé à Hincmar de Reims, qui ne dit autre chose, il conclut d'un air insultant, & qui temoigne sa satisfaction & sa joie : C'est ainsi que malgré l'ambition des Evêques, & leur injuste degout de la simplicité apostolique, les traces & les vestiges de la premiere institution sont demeurées jusqu'au neuvieme siecle. Mais il est bon de l'entendre parler : *Vestisti moris quem insana quod diximus conventiones popularumque nauseabundorum fastidium dudum profigeraverat ad noni usque seculi faces, memoriam durasse, indicio est.*

La sixieme & dernière preuve ; mais qui est la preuve de faveur, & celle dont on peut dire qu'elle est l'ouvrage & les delices de son inventeur, est prise du Catalogue des Evêques de Jerusalem, depuis S. Jacques le cou-

sin de Notre Seigneur, jusqu'à la seconde défaite des Juifs, qui étant trompés par un seducteur, nommé Barchochebas, ravagerent la Palestine, exercerent de grandes cruautés contre les Romains, & en furent enfin vaincus environ l'an de Jesus-Christ 134. sous Adrien. Ce fut alors que les Juifs furent chassés de Jerusalem, & que la succession des Evêques Juifs fut interrompue par un nommé Marc qui étoit du nombre des Gentils convertis à la foi. Eusebe qui est le seul qui nous ait conservé la memoire de ces premiers Evêques, nous dit qu'il n'avoit pu rien apprendre en particulier de leur vie & de leurs actions ; que le bruit étoit qu'ils avoient très peu vécu, & qu'il paroisoit par les Catalogues & par leurs noms, qu'il y en avoit eu quinze, & que le seizieme avoit été le premier des Evêques Gentils. En effet, Eusebe rapporte tout de suite les noms de ces Evêques. Surquoi Blondel dit, que comme le murmure des Grecs fut cause qu'on établit un nouvel ordre de Ministres, leur multitude & leur autorité fut cause qu'on établit un nouveau gouvernement environ l'an 136. c'est-à-dire 35. ans après la mort du Sauveur. Ainsi il distingue deux sortes d'Evêques ; les uns tels qu'il se les imagine dans le premier siecle, & les autres tels qu'ils furent établis vers le milieu du second siecle.

Lib. 4. hist.
cap. 5. & 6.

In præf. p.
17.

§. II.

Preuves par les saintes Ecritures de la prééminence des Evêques.

Après avoir exposé le système de Blondel sur l'origine & la prééminence des Evêques ; & après avoir rapporté avec soin les raisons qu'il a tirées, ou de l'Ecriture, ou des Conciles, ou des anciens Auteurs pour l'appuyer, il est tems de l'examiner ; & puisqu'il s'agit de la cause de l'E-

Apol. p.
56.

glise, de le renverser & de le détruire. Commençons par les preuves que les divines Ecritures nous fournissent; & voyons si elles ne donnent aux Evêques d'autre prééminence que celle qui consiste à être assis dans le premier siège, & si elles attachent cette préférence à la seule antiquité.

1. Le Fils de Dieu en choisissant ses Apôtres, n'eut point d'égard à l'antiquité de la vocation de ses disciples. Ce fut après la prière & par une volonté toute libre qu'il fit ce choix. *Exiit, dit S. Luc, in montem orare, & erat pernoctans in oratione Dei; & cum dies factus esset, vocavit discipulos suos, & elegit duodecim ex ipsis, quos & Apostolos nominavit.* Cependant on ne peut douter que les Apôtres ne fussent les chefs & les premiers pasteurs de l'Eglise chrétienne; que leur élection n'ait été le modèle de celle de leurs successeurs, & que l'Eglise ne se soit réglée sur la manière dont le Fils de Dieu les avoit choisis. Sur quoi il est bon de remarquer que selon les Evangelistes, le Fils de Dieu voulut attendre que le nombre de ses disciples fût fort grand, & que sa réputation qui n'étoit plus balancée par celle de son précurseur, qui étoit déjà mort, lui eût attiré des admirateurs & des disciples de toutes les parties de la Judée, pour faire le choix de ses douze Apôtres afin qu'il parût encore plus clairement que la destination de son Père & la volonté particulière, étoit l'unique raison de ce discernement. Et c'est pour cela que S. Marc nous représente d'abord le grand nombre des disciples du Fils de Dieu, & l'estime générale qu'il s'étoit acquise par ses miracles, afin que le choix des douze Apôtres parût être plus gratuit & plus libre, & qu'on ne pût pas douter de ce qu'il dit : *Et ascendens in montem, vocavit ad se quos voluit ipse, & fecit ut essent duodecim cum illo.*

2. De même lorsque le Sauveur voulut donner un chef à ses Apôtres, & dans leurs personnes à toute l'Eglise, il n'eut point d'égard à l'antiquité de la vocation, ni de S. André, ni de S. Philippe. Car il est certain que S. André connut le Fils de Dieu, le suivit & profita de ses instructions avant son frère S. Pierre; & que ce fut lui qui fut l'Apôtre de son propre frère; qui lui fit trouver le trésor que S. Jean son maître lui avoit découvert; qui l'instruisit dans la foi du Messie; & qui lui apprit alors comme à un Catechumène, la divinité du Sauveur, que le Père céleste lui revela depuis, comme au premier des Apôtres : *Invenit hic primum fratrem suum Simonem, & dixit ei: Invenimus Messiam. Et adduxit eum ad Jesum.*

Il est encore certain que S. Philippe a été attaché à la personne & à la doctrine du Fils de Dieu avant tous les autres Apôtres. Car au lieu que la première visite de S. André & de S. Pierre ne fut pas assez forte pour leur faire tous abandonner, & qu'ils eurent besoin d'une seconde vocation pour les détacher de leur gain & de leur emploi, S. Philippe au contraire dès qu'il eut vu le Fils de Dieu, devint son disciple pour toujours. Le Sauveur se l'attacha dès lors par une vocation qui précéda celle de tous les autres, & qui lui fit tout quitter, avant qu'aucun autre lui en eût donné l'exemple. S. Jean est le garant de tout ce que je viens de dire; car il remarque que le lendemain de la visite de S. André & de S. Pierre, le Fils de Dieu rencontra Philippe, & lui commanda de le suivre : *In crastinum voluit exire in Galileam, & invenit Philippum, & dixit ei Jesus, Sequere me.*

Enfin il est certain que S. Pierre fut préféré à ces deux Apôtres; & que non seulement S. Marc & S. Luc

Luc. VI.
12. & 13.

Marc. III.
7.

Marc. III.
13.

Joan. I. 43.

Marc. III.
16.
Luc. VI.
14.

Matth. X.
2.

l'ont mis le premier dans le catalogue des Apôtres, ce qui paroît une preuve assez forte; mais que S. Matthieu l'a clairement appelé le premier des Apôtres: *Primus Simon, qui dicitur Petrus*. C'est une question qui n'est qu'incidente à mon sujet, dont les Catholiques ne disputent pas, & que les hérétiques mêmes, tout ennemis qu'ils soient de l'Eglise Romaine, sont prêts d'accorder, pourvu qu'on n'entende pas ce privilège aux successeurs de S. Pierre, ou qu'on lui donne des bornes, telles qu'ils se sont imaginés qu'elles devoient être. Et je n'apprehende pas qu'on réplique que dans un denombrement, il falloit bien commencer par quelqu'un, & que le mot *primus* ou *πρῶτος*, n'a pas tant de rapport à la personne de S. Pierre qu'à l'ordre dans lequel il étoit nommé. Car le rang des autres Apôtres ayant été changé, & après le mot *primus* ou *πρῶτος*, donné à S. Pierre, le suivant n'étant point appelé *secundus* ou *δευτερος*, il est évident que le Saint-Esprit a voulu nous apprendre par la conformité & par l'exacritude des Evangelistes, que S. Pierre étoit le premier des Apôtres, & que la primauté étoit une grace qu'il avoit reçue de la bonté de celui qui l'avoit appelé, & non pas du privilège de sa vocation.

3. La manière dont S. Matthias fut substitué à la place du malheureux Judas, est encore une preuve convaincante que dans la naissance de l'Eglise, l'Episcopat n'étoit pas un simple droit de preface accordé au plus ancien disciple, ou au plus ancien Ministre. Car 1. quelle nécessité d'assembler les fideles pour cela, & de leur recommander avec tant de soin le discernement, la sagesse & la precaution dans l'élection d'un douzième Apôtre? 2. Pourquoi marquer avec tant d'exacritude les qualités

que devoit avoir le disciple qui seroit élu? 3. Pourquoi s'adresser à Dieu pour le prier de faire lui-même le choix, s'il ne s'agissoit que de connoître le plus ancien disciple? Falloit-il tant de mystère? La chose étoit-elle si embarrassée qu'il fallût un miracle pour l'éclaircir? Et l'antiquité de S. Matthias ou de Joseph surnommé le Juste, étoit-elle si contestée qu'on ne pût regler la chose, sans un prodige? En verité il faut être bien attaché à ses préjugés pour ne pas voir dans cette seule histoire, le pouvoir, la succession, l'élection & la vocation des Evêques.

Car le soin que prend S. Pierre de faire élire un successeur à Judas, est une marque 1. qu'aucun des disciples n'avoit le même pouvoir, la même autorité & le même droit de gouverner l'Eglise que les Apôtres; qu'il falloit y être consacré pour entrer dans la plénitude de la puissance du Fils de Dieu; & que c'étoit à eux seuls que le soin du troupeau avoit été confié. 2. Que la succession des Apôtres ne devoit point être interrompue; qu'ils avoient droit de faire passer leur autorité dans leurs successeurs, & que cette émanation du pouvoir apostolique étoit fondée sur l'autorité des Ecritures, & sur le commandement de Jesus-Christ. *Oportet*, dit S. Pierre, *impleri scripturam*, & il cite ensuite cet endroit du Pseaume CVIII. verset 8. *Et Episcopatum ejus accipiat alter*. Après quoi il conclut en ces termes qui sont si précis & si formels: *Oportet ergo ex his viris qui nobiscum sunt congregati in omni tempore, testem resurrectionis ejus nobiscum fieri unum ex istis*. 3. Que l'élection des Evêques est déjà faite dans le ciel; que c'est à Dieu à les choisir & à les appeler, & que l'Eglise tâche de suivre les desseins de Dieu dans les prévenir, en sorte que dans l'incertitude

Act. I. 16:

Ibid. 21. &
22.

DE LA PRE'EMINENCE DE L'EPISCOPAT. 41

Ibid. 14.

où elle est du merite de ses serviteurs; elle le conjure de faire lui-même ce discernement par un miracle : *Et orantes dixerunt : Tu Domine qui corda nostri omnium, ostende quem elegeris ex his duobus unum, accipere locum ministerii hujus & Apostolatus.* Je me suis un peu étendu sur cet endroit, parce qu'il m'a paru important, & qu'il est en effet décisif; car il s'agit de donner un successeur à un Apôtre, & de donner en cela à toute l'Eglise une règle pour l'établissement des Evêques.

1. Timoth. IV. 12.

Ibid. I. 3.

1. Tim. III. 2.

Ibid. V. 12.

Ibid. 17. 12.

4. Mais nous allons apprendre de S. Paul même ce que c'étoit qu'un Evêque, & comment il étoit établi dans les premiers tems. 1. Il est certain que Timothée étoit fort jeune, puisqu'il S. Paul parmi les autres avis, lui donne celui-ci : *Nemo adolescentis aetatem contemnat.* Cependant il avoit été établi le chef, & le primat de toutes les Eglises d'Asie : *Sicut rogavi te, ut remaneres Ephesi.* Il étoit chargé de l'ordination des Evêques des villes de toute la province proconsulaire, & c'est pour cela que S. Paul lui marque quelles doivent être les qualités d'un Evêque : *Oportet Episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum.* Et il lui recommande l'exaëtitude & le soin dans les ordinations : *Manus cito nemini imponeris, neque communicaveris peccatis alienis.* Il devoit avoir l'intendance sur tous les Ministres de l'Eglise; & c'étoit à lui à récompenser les Pasteurs zelés & fideles, & à juger des accusations que l'on faisoit contre les autres : *Qui bene præsunt Presbyteri duplici honore digni habeantur. . . Adversus Presbyterum accusationem noli recipere, nisi sub duobus aut tribus testibus.* Il étoit chargé du soin des veuves & des pauvres, de la predication de la parole, de la consecration des vierges, de tout le bon ordre de l'Eglise, comme il paroît par tous les avis que

lui donne S. Paul sur toutes ces choses. Enfin il avoit reçu cette suprême autorité par une véritable consecration, & par l'imposition des mains de S. Paul & des Evêques qui étoient avec lui : *Noli negligere gratiam quæ est in te, quæ data est tibi per prophetiam, cum impositione manuum presbyterii.* Que peut-on trouver de plus conforme à la doctrine de l'Eglise catholique sur la consecration, l'élection, l'autorité & la succession apostolique des Evêques ? Et qu'y a-t-il en tout cela qui favorise le moins du monde le système de Blondel? Timothée étoit-il arrivé sans ordination & par sa seule antiquité à ce premier rang des Pasteurs de l'Asie? N'avoit-il d'autre droit que celui de s'asseoir le premier? Et ce droit lui avoit-il été donné plutôt par le consentement du peuple encore attaché à la Synagogue, qui avoit un plus grand respect pour les premiers-nés des familles sacerdotales, que par l'institution des Apôtres?

5. Il ne faut que lire l'Epître de S. Paul à Tite, pour être persuadé que ce disciple de S. Paul étoit dans l'isle de Crete ce que Timothée étoit en Asie, & qu'il étoit aussi bien que lui chargé des ordinations des Evêques du pays : *Hujus rei gratia reliqui te Creta,* dit-il, *ut es quæ desunt corrigas, & constituas per civitates Presbyteros, sicut & ego disposui tibi;* qu'il avoit le soin des pasteurs & du troupeau; & que cependant il étoit aussi jeune que Timothée : *Nemo te contemnat,* & qu'il étoit aussi peu le premier des fideles convertis par S. Paul dans cette isle, que Timothée étoit le premier des fideles que S. Paul avoit convertis à Ephèse; celui-ci étant de Lyftrès, & celui-là étant peut-être de Corinthe, & très-certainement n'étant pas de Candie

1. Tim. IV.

14.

Th. I. 5.

Ibid. II. 15.

A. A. XVI.

Ib. XVIII.

7.

6. Il est si faux que l'Episcopat ne fût dans ces tems là qu'un simple

F

droit de preface, auqu. l'on arrivoit par l'antiquité, que S. Paul & les autres Apôtres, tout éclairés qu'ils étoient par le Saint Esprit, qui les avoit comblés avec tant d'abondance de tous les dons, & entre autres de celui du discernement des esprits :

1. Cor.
XII. 10.

Discretio spirituum, attendoient néanmoins que Dieu leur eût fait connoître sa volonté par des marques extraordinaires, avant que d'établir même les plus saints dans la dignité d'Evêques. C'est ainsi que Timothée fut ordonné, comme S. l'aul lui-même nous en assure :

1. Tim. IV.
14.

Noli negligere gratiam, quæ est in te, quæ data est tibi per prophetiam (par une revelation expresse) *cum impositione manuum presbyterii*. Et il l'avoit dit en des termes encore plus clairs :

Id. I. 18.

Secundum præcedentes in te prophetias. C'est ainsi que les Evêques d'Asie furent établis :

A. A. XX.
32.

Attendite vobis & universo gregi, in quo vos Spiritus Sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei. C'est ainsi que les Apôtres établirent par tout des Evêques pour être leurs successeurs, selon ce qu'en dit S. Clement dans la Lettre qu'il écrivit à l'Eglise de Corinthe, & que tous les Anciens ont estimée. Il avoit été leur disciple, & personne ne savoit mieux que lui ce qu'ils avoient fait. *Attissus est*, dit-il, *Christus à Deo, & Apostoli à Christo*. . .

Epist. c.
II. 42.

Prædicantes igitur per regiones ac urbes primitias earum, spiritu cum probassent, in Episcopos & Diaconos eorum qui credituri erant constituerunt. Et dans un autre endroit il dit, que les Apôtres étant divinement inspirés établirent les Evêques, & qu'ils donnerent en cela le modele de la succession non interrompue des Evêques dans l'Eglise catholique :

Ibid. II. 44.

Ob eam causam (Apostoli) accepta perfecta præcognitione constituerunt Episcopos, & deinceps futura successionis regulam tradiderunt.

Je ne sai si Blondel s'accommode

bien de tout cela ; mais pour lui faire plaisir, il faut encore citer un excellent passage de S. Clement Prêtre d'Alexandrie, tiré de son Livre du salut des riches, & cité par Eusebe : *Cum post obitum tyranni ex insula Patmo Ephefum rediisset Joannes, ad finitimas quoque provincias rogatus se contulit, partim ut Episcopos constitueret, partim ut Ecclesias integras disponderet ac formaret, partim etiam ut homines sibi à divino Spiritu indicatos in clerum quemdam, seu sortem Domini seponeret*. Je ne m'arrête pas maintenant sur ce que les deux Saints Clement nous apprennent de l'établissement des Evêques immédiatement par la main des Apôtres, & par l'ordre, l'inspiration & la designation du Saint-Esprit ; ce qui renverse le système de Blondel jusques dans ses fondemens. Je me contente de remarquer que son prétendu droit d'antiquité, & son prétendu droit d'ainesse dans le ministère, est une faiblesse dementie par l'Ecriture, par les disciples des Apôtres, & par les temoins les plus voisins des tems apostoliques.

Lib. 3. c.
23.

Mais il faut enfin sortir de l'Ecriture, & je n'alléguerai plus que le temoignage de Dieu même, & de S. Jean dans l'Apocalypse. 1. Il est certain qu'elle est adressée aux Anges, c'est-à-dire, aux Pasteurs de sept Eglises d'Asie, d'Ephese, de Smyrne, de Pergame, de Thyatire, de Sardes, de Philadelphie & de Laodicée. Ils sont marqués en particulier. C'est à eux en particulier que parle l'Esprit de Dieu. Ils sont loués ou blâmés en particulier du bon ou du mauvais gouvernement des Eglises qui leur étoient confiées. Ils en sont appellés les Anges & les Chefs. C'est donc un entêtement également injuste & ridicule de ne pas vouloir reconnoître la singularité, la prééminence, l'autorité & le pouvoir gene-

ral de ces sept Evêques. 2. Ces Anges ou ces Evêques sont encore marqués par ces sept étoiles qui étoient dans la main du Seigneur; & on ne peut pas douter qu'ils n'ayent été marqués par ces étoiles, puisque le Fils de Dieu lui-même le dit à S. Jean : *Septem stella, Angeli sunt septem Ecclesiarum; & candelabra septem, septem Ecclesia sunt.* Ainsi il faut avoir perdu tout respect pour l'Ecriture, pour ne pas voir dans cette figure si claire, que les Evêques sont établis dans l'Eglise par l'autorité & par la main de Notre Seigneur; qu'ils sont dans sa main comme autant d'étoiles; que c'est lui qui les a mis sur le chandelier, & que c'est à lui à les dégrader de cet honneur : *Sin autem venio tibi, & movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi poenitentiam egeris.*

A toutes ces preuves de l'Ecriture, il est bon d'en joindre une autre de même genre, & sur laquelle on ne fait pas assez de reflexion. Le precepte de Jesus-Christ à ses Apôtres d'aller dans tout le monde porter la predication de l'Evangile : *Euntes docete omnes gentes, baptizati estis*, & la maniere dont nous savons que les Apôtres y ont obéi, sont une preuve constante de la superiorité, de l'autorité universelle & de la singularité de chaque Evêque, ou dans chaque ville, ou dans chaque province. Car il est certain que le Fils de Dieu ne leur avoit pas commandé d'aller tous douze par tout; & que les Apôtres qui avoient bien compris ses ordres, se distribuèrent en divers pays & en diverses contrées. Et il est certain encore que chaque Apôtre se trouva être le chef & l'Evêque singulier des villes où il porta la foi, & des provinces qu'il rendit chrétiennes. Ainsi c'est se moquer du monde que de rapporter l'origine de la singularité & de la puissance souveraine des Evê-

ques en chaque Diocèse, à d'autres tems que celui des Apôtres; & c'est encore plus se moquer du monde, que de prétendre que jusqu'au milieu du second siècle l'Episcopat étoit un simple droit de préférence, & un privilege d'antiquité.

S. III.

Eclaircissement de plusieurs passages de l'Ecriture qui semblent confondre les Evêques avec les Prêtres.

Quelque certaines que soient les verités chrétiennes, il ne faut pas néanmoins s'imaginer qu'elles soient sans difficulté; & quoique je croye avoir démontré par les Ecritures l'établissement de l'Episcopat de droit divin & sa distinction de la Prêtrise, j'avoue de bonne foi qu'il y a sur cela des difficultés dans ces saints Livres, dont le denouement n'est pas si aisé à trouver que quelques-uns se le persuadent. Mais on doit aussi m'avouer, 1. que ces difficultés ne servent qu'à rendre la preuve par la Tradition dont je me servirai dans la suite plus nécessaire & plus concluante, puisqu'il est sans doute, que si les Ecritures ne s'expliquent pas assez nettement sur la hierarchie, il faut s'attacher à la maniere dont les Peres dans tous les siècles les ont entendues, & à la pratique de toutes les Eglises du monde, qui ont toutes des Evêques, & qui sont toutes dans cette pensée que les Apôtres les ont établis au dessus des Prêtres, comme étant eux seuls les successeurs de toute leur puissance & de toute leur autorité; 2. que ces difficultés peuvent exercer les Catholiques sans être utiles à Blondel.

Car il faudroit pour qu'il en tirât quelque avantage, trouver dans l'Ecriture, 1. que le Fils de Dieu & les Apôtres n'ont établi & n'ont reconnu

Apoc. I.
20.

Ibid. II. 5.

Matth.
XXVIII.
19.

que l'ordre des Prêtres & celui des Diares ; 2. que chaque Prêtre avoit un pouvoir sans limitation, sans restriction, sans dépendance pour gouverner l'Eglise, & aussi vaste que celui des Apôtres ; 3. que chaque Eglise étoit gouvernée en commun par un College de Prêtres, sans qu'aucun d'entre eux eût la moindre supériorité sur les autres de droit divin ; 4. qu'aucune Eglise n'étoit assujettie à une autre, & qu'elles étoient toutes indépendantes ; 5. que tout au plus par un reste de l'ancienne loi, le plus ancien des Prêtres d'une Eglise étoit plus considéré que les autres, & étoit appelé Evêque ; mais que ce n'étoit qu'une déférence libre de la part de ses confrères, un simple droit de s'asseoir dans la première place, un honneur purement extérieur, & auquel on arrivoit sans élection & sans une nouvelle imposition des mains. Voilà ce qu'il faudroit que Blondel trouvât dans l'Ecriture, & ce qu'il n'y trouvera jamais.

Mais qu'importe, dira quelqu'un, pourvu que par un autre côté il montre évidemment que les Evêques & les Prêtres étoient une même chose dans le tems des Apôtres ? Il importeroit peut être peu à un autre qu'à Blondel ; mais ayant établi un système plein d'hypothèses, qu'il prétend démontrer par l'Ecriture, on ne doit pas lui permettre de donner le change, & il faut le tenir dans les bornes qu'il s'est prescrites à lui-même. D'ailleurs cette confusion prétendue des Prêtres & des Evêques, est contraire à son dessein. Car nous avons remarqué que, pour se délivrer des Evêques qui sont nommés Anges dans l'Apocalypse, & pour répondre, soit aux Catalogues des Evêques des Eglises apostoliques, soit aux ordinations que les Apôtres eux-mêmes avoient faites de Timothée, de Tite, de Jacques, de

Marc, d'Ignace, de Clément, il distinguoit deux sortes d'Evêques ; les uns tels qu'il se les imagine dans le premier siècle, & les autres tels qu'ils furent établis vers le milieu du second. Il faut donc qu'il reconnoisse qu'on ne confondoit pas les Evêques dans le premier siècle avec les autres Prêtres ; que tous ne s'asseyoient pas les premiers ; que tous n'étoient pas appelés Anges ; que tous n'étoient pas les plus anciens ; que tous n'étoient pas écrits dans les Catalogues, & que tous n'étoient pas regardés comme ayant été établis Evêques par les Apôtres, puisque dans les Eglises Apostoliques, on ne parloit que d'un seul, comme ayant été établi par leur ministère & par l'imposition de leurs mains. Ainsi Blondel doit répondre à l'argument tiré des Ecritures ; & jusqu'à ce qu'il ait fait voir comment dans une si grande confusion, tous étant appelés également Evêques & Prêtres, on en regardoit néanmoins un entre tous comme Evêque d'une manière dont les autres ne l'étoient pas, il ne pourra jamais se démêler de cette question. Mais venons aux textes que nous nous sommes proposés d'éclaircir.

Les passages les plus formels de l'Ecriture pour la confusion des noms d'Evêque & de Prêtre, & qui ont donné sujet à quelques Anciens de remarquer & d'expliquer cette confusion, sont les suivans. 1. S. Paul étant à Milet, mande les Prêtres d'Ephèse : *A Miletum autem mittens Ephesum, vocavit majores natu Ecclesie* ; & ensuite dans le discours qu'il leur fait, il les appelle Evêques, & les charge en effet de tout le soin du troupeau : *Attendite vobis, & universo grege in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos, regere Ecclesiam Dei, quam acquisivit sanguine suo.*

2. Dans l'Epître aux Philippiens,

AA. XX.
17.

Ibid. 18.

S. Paul salue plusieurs Evêques, qui gouvernoient l'Eglise de Philippi; & il leur joint immédiatement les

Philipp. I. Diacres : *Paulus & Timotheus servi Jesu Christi omnibus Sanctis in Christo Jesu qui sunt Philippi, cum Episcopis & Diaconis.*

1. Tim. III. 2. 3. Dans la première Epître à Timothée, après avoir dit : *Si quis Episcopatum desiderat, bonum opus desiderat; il lui marque les qualités d'un bon Evêque : Oportet ergo Episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum.* Après quoi, il passe tout d'un coup aux Diacres : *Diaconos similiter pudicos, non bilingues, &c.*

Ibid. 8. 4. Ce qui fortifie extrêmement la pensée de ceux qui prétendent que l'Evêque & le Prêtre étoient la même chose en ces tems-là, & que la hiérarchie n'étoit composée que de deux ordres, ou de deux degrés, de celui de Prêtre & de celui de Diacre, est que S. Paul dans l'Epître à Tite, dit qu'il l'a laissé dans l'Isle de Crete pour y établir des Prêtres dans chaque ville : *Hujus rei gratia relinqui te Crete, ut ea qua desunt corrigas, & constituas per civitates Presbyteros.* Et après avoir marqué certaines qualités que doivent avoir ces Prêtres, il ajoute aussi-tôt : *Oportet enim Episcopum sine crimine esse, sicut Dei dispensatorum.*

Tit. I. 5. Ibid. 7. Voilà les endroits les plus pressans & les plus forts. J'espère faire voir que les ennemis de la hiérarchie ne peuvent pas s'en servir, & que les Catholiques ont plus d'une manière pour y répondre. Mais il faut aller doucement, & n'avancer qu'à proportion que nous verrons de la certitude & de l'évidence dans les choses.

Et d'abord il est certain que les Anciens qui ont reconnu que les noms de Prêtre & d'Evêque étoient communs dans le siècle apostolique, n'ont point douté de la distinction des deux ordres, & qu'ils ont tous parlé de l'Episcopat

& de la Prêtrise comme en parlent les Catholiques. S. Chrysostome qui est le premier des Grecs qui l'ait remarquée, est formel pour la distinction de l'Evêque & du Prêtre au tems des Apôtres. Dans la première homélie sur l'Epître aux Philippiens, expliquant ces paroles : *Cum Episcopis & Diaconis* (remarquez que S. Chrysostome lisoit *ἐπίσκοποις* tout de suite, *Coepiscopis*) il y parle en ces termes : *Quid hoc ? An unus civitatis multi erant Episcopi ? Nequaquam ; sed Presbyteros isto nomine appellavit. Tunc enim nomina adhuc erant communia ; atque ipse etiam Episcopus vocabatur Diaconus. Idcirco ad Timotheum scribens, inquit : Diaconiam, id est, ministerium tuum imple ; & dicitur *ἐπίσκοπος*, cum tamen ille Episcopus esset. Quod constat ex verbis illis ad eundem scriptis : *Adrianus cito nemini imposueris. Et rursus : Qua data est tibi cum impositione manuum presbyterii. Presbyteri vero Episcopum non ordinantes, cum autem *ἐπίσκοπος* in ordines *ἐκπορεύεται*. Il repete la même chose dans sa treizième homélie, sur ces mots du quatrième Chapitre de la première à Timothée : *Noli negligere gratiam qua est in te, qua data est tibi per prophetiam cum impositione manuum presbyterii.* Quoiqu'il n'y soit parlé que des Prêtres seuls, il ne laisse pas de dire : *Neque enim Presbyteri Episcopum ordinabant, sed *ἐπίσκοπος* *ἐκπορεύεται* ; & cela fait voir l'injustice de Blondel, qui dans son Apologie prétend que quand S. Chrysostome avoit distingué les Evêques des Prêtres, il avoit en cela suivi l'usage de son tems ; mais qu'il savoit parfaitement que dans le commencement de l'Eglise, ils étoient égaux. Les Interpretes Grecs qui ont accoutumé d'abréger S. Chrysostome, tels que Acumenius & Théophaacte, sont dans le même sentiment.***

Theodoret a cru que les noms d'E-

Homil. I. n.
I. tom. II.
pag. 194.
195.

Homil. I. 7.
n. I. Ibid.
pag. 618.

vêque & de Prêtre avoient été confondus dans le premier siècle ; mais il est un des plus forts pour la distinction des Prêtres du second rang & des Evêques. Voici ses paroles sur le troisième Chapitre de la première à Timothée : *Eosdem olim vocabant Presbyteros & Episcopos* *Procedente autem tempore apostolatus nomen reliquerunt iis qui verè erant Apostoli. Episcopatus autem appellationem imposuerunt iis qui olim appellabantur Apostoli. Ita Philippensium Apostolus erat Epaphroditus . . . Ita ab Hierosolymis, iis qui erant Antiochia, scripserunt Apostoli & Presbyteri.*

Le plus ancien des Latins qui ait remarqué l'usage commun des noms d'Evêque & de Prêtre, est l'Auteur des commentaires sur les Epîtres de S. Paul. faussement attribués à S. Ambroise, qui écrivoit sous Dinaise, comme il le témoigne lui-même, & par conséquent avant l'an 384. & que Blondel lui même croit être Hilaire de Sardaigne, Diacre Luciférien. Il explique ainsi les mots de l'Epître aux Philippiens : *Cum Episcopis & Diaconis. Hoc est, dit-il, cum Paulo & Timotheo, qui utique Episcopi erant. Simul significavit & Diaconos, qui ministrabant ei. Ad plebem enim scribit. Nam si Episcopis scriberet & Diaconibus, ad personas eorum scriberet, & loci istas Episcopo scribendam erat, non duobus vel tribus, sicut & ad Titum & Timotheum.* Il y a beaucoup d'autres endroits semblables dans ces commentaires ; mais celui-là est le plus décisif.

Je réserve une dissertation entière sur le sentiment de S. Jerome ; mais je ne puis m'empêcher de citer cet endroit de l'Epître à Evagelus, où l'on prétend qu'il rabaisse si fort l'Episcopat : *Ut sciamus, dit-il, traditiones apostolicas sumptas de veteri Testamento, quod Aaron & filii ejus, aque Levita in templo fuerunt, hoc sibi Episcopi, Presbyteri & Diaconi vindicent in*

Ecclesia. Dans son Livre des hommes illustres, il reconnoît S. Marc, S. Clement, S. Jacques, S. Ignace pour de vrais Evêques. Et parlant de S. Jean l'Apôtre : *Joannes Apostolus . . . novissimus omnium scripsit Evangelium, rogatus ab Asia Episcopi.* Et encore parlant de S. Polycarpe : *Polycarpus Joannis Apostoli discipulus, & ab eo, Smyrna Episcopus ordinatus, totius Asia princeps fuit.* Nous en dirons davantage en son lieu : cela suffit ici.

On voit donc par ce que je viens de dire, que les Anciens ont reconnu la confusion des noms, mais non pas la confusion des emplois & des dignités d'Evêque & de Prêtre ; & que nous pouvons reconnoître l'un & nier l'autre, sans nous mettre en peine des conséquences injustes des hérétiques. Ils disent que les Evêques n'étoient que des Prêtres à cause qu'ils sont appelés Prêtres ; & nous pouvons dire avec autant de vraisemblance pour le moins, que les Prêtres étoient Evêques à cause qu'ils sont appelés Evêques.

A cette première remarque il faut encore en ajouter quelques autres, avant que d'entrer dans la discussion des textes de l'Ecriture.

1. Tous ceux qui soutiennent que les noms d'Evêque & de Prêtre étoient indifférens, communs, synonymes, égaux, doivent par nécessité être dans l'un de ces deux sentimens ; ou que du tems des Apôtres, il y avoit dans les Eglises qu'ils avoient fondées deux ordres distingués, l'un d'Evêque & l'autre de Prêtre, ou qu'il n'y en avoit qu'un. & que depuis les Ecritures saintes du nouveau Testament on y en ajouta un second.

2. Ceux qui sont de ce dernier sentiment, doivent choisir une de ces deux manières, dont un second ordre a pu être ajouté. La première, que ce fût l'Episcopat qui fût ajouté, les

Catalog.
Script. ecci.
ibid. pag
105.

Edit. Parif.
1642. tom.
3. p. 474.

Apud
Amb. in
app. tom.
2. pag 251.

Epist. tom.
4.
part. 2.
p. 303.

Prêtres ayant été appellés indifferemment jusqu'alors Eveques & Prêtres, & n'ayant cessé d'être appellés Eveques que depuis l'établissement d'une dignité supérieure ; ce qui est au jugement de quelques Savans, l'opinion de S. Jerome. La seconde, que ce fût l'ordre des Prêtres qui fut ajouté, les Eveques ayant porté jusqu'alors le nom de Prêtre aussi-bien que celui d'Eveque, & n'ayant quitté le second de ces noms que depuis l'établissement d'une dignité inférieure à la leur, dont l'origine étoit postérieure au tems que les Ecrivains du nouveau Testament avoient été composés. C'a été l'opinion du savant Hammond, qui croyoit qu'on ne pouvoit démontrer par l'Ecriture qu'il y eût eu des Prêtres du second ordre, avant les Epîtres canoniques & les Actes des Apôtres, & qui étoit dans la pensée que l'Apôtre S. Jean les avoit le premier établis dans les Eglises d'Asie les dernières années de sa vie. Et c'est le sentiment dans lequel il faut que retombent nécessairement tous ceux qui pensent que les Prêtres du siècle apostolique, étoient aussi Eveques. Car un Eveque n'est pas un simple Prêtre, ni un Prêtre du second rang ; & par conséquent il n'y avoit point de Prêtres du second ordre, si tous étoient Eveques.

3. Ceux qui ne doutent pas que les deux ordres ne fussent dès le commencement de la fondation des Eglises chrétiennes doivent être de l'un de ces quatre sentimens. Le premier, que les noms de Prêtre & d'Eveque étoient également communs aux Eveques qui étoient aussi appellés Prêtres, & aux Prêtres qui étoient aussi appellés Eveques, la suite & la matière dont il s'agit, devant elle seule faire discerner dans les Ecrivures, quand il est parlé du véritable Eveque ou du simple Prêtre ; & c'a été le

sentiment de S. Jean Chrysostome, qui a été suivi par les Interpretes Grecs qui se sont attachés à sa doctrine. Le second, que les noms d'Eveque & de Prêtre étoient indifferemment attribués aux Prêtres du second ordre, & jamais aux Eveques, ceux-ci étant alors honorés du nom d'Apôtre ; & c'a été le sentiment de Theodoret. Le troisième, que les Prêtres du second ordre étoient appellés tantôt Prêtres & tantôt Eveques, & les Eveques toujours Eveques ; ce qui n'a été, que je sache, soutenu par personne. Le quatrième enfin, que les Prêtres n'ont jamais été appellés Eveques, & que les Eveques ont été appellés quelquefois Prêtres ; & c'est le sentiment que je suivrai & que j'appuyai. Mais je declare cependant qu'il n'est peut-être pas nécessaire d'admettre aucune confusion dans les noms d'Eveque & de Prêtre ; & je ne desespere pas de faire voir, que les raisons qu'on croit avoir du contraire ne sont pas invincibles. Ce sera après que j'aurai montré que jamais l'Ecriture n'appelle Eveques les Prêtres du second ordre, & qu'il faut toujours prendre pour de véritables Eveques ceux à qui elle en donne le nom.

Je commence par les Actes des Apôtres, & par l'explication du 17. verset du xx. Chapitre. *A Mileto autem mittens Ephesum vocavi majores natu Ecclesia, τὸς πρεσβυτέρους τῆς ἐκκλησίας* ; & je pretends que ceux à qui S. Paul dit au verset 28. *Attendite vobis & universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei, τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἵδρυται ποιμαίνει τὴν ἐκκλησίαν τὴν τοῦ θεοῦ*, sont de véritables Eveques. Car l'unique préjugé qu'on a que ce n'étoient que des Prêtres, est qu'on s'imagine qu'ils étoient tous attachés à l'Eglise particulière d'Ephese. Mais c'est une

supposition qu'on ne peut prouver, qui est l'état même de la question, & à laquelle on peut opposer de fortes conjectures, & une autorité décisive. Cette autorité est celle de S. Irénée qui étoit mieux instruit des Eglises d'Asie que n'ont pu être tous ceux qui sont venus après lui, & qui avoit appris ce qu'il savoit d'original. Il dit clairement que les Evêques des villes voisines furent mandés par S. Paul à Milcr. *In Asiato convocatis Episcopis & Presbyteris qui erant ab Epheso, & à reliquis proximis civitatibus, quoniam ipse festinaret Hierosolymis Pentecosten agere, . . . adiecit, &c.* Pour mes conjectures, les voici.

1. Il est certain qu'il y avoit plusieurs Eglises fondées en Asie, & qu'il y avoit déjà des Evêques établis, lorsque S. Paul quitta cette province pour aller à Jérusalem. Il est encore certain que ce saint Apôtre n'ayant pas le loisir de visiter les Ephésiens, ni les Eglises voisines, & voulant néanmoins les fortifier dans la foi, il étoit de sa vigilance d'en faire venir les Pasteurs & de leur parler. Enfin il est certain qu'il manda ces Pasteurs pour leur dire un adieu éternel : *Et nunc ego scio quia amplius non videbitis faciem meam*, & il étoit de sa charité de les consoler & de les embrasser avant sa dernière séparation.

2. Il est impossible de faire réflexion sur ces paroles : *Attendite vobis & universo greci, & parvi & majoris, in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei*, sans remarquer que S. Paul parle à divers Pasteurs particuliers, & que ce troupeau général *parvi & majoris* sont les Eglises de toute la province.

3. Il semble même qu'on n'en puisse douter après ce que dit S. Paul : *Propter quod vigilate, memoria retinetis quoniam per triennium nocte ac die non*

cessant cum lacrymis monens unumquemque vestrum. Or il est certain par le recit de S. Luc que S. Paul ne fut pas trois ans entier à Ephèse, qu'il alla prêcher l'Evangile dans les provinces voisines : *Mittens autem in Macedoniam duos ex ministrantibus sibi Timotheum & Erastum, ipse remansit ad tempus in Asia*. Et c'étoit aussi ce que vouloit dire Demetrius l'Orfèvre : *Et videtis & auditis quia non solum Ephesi, sed pene totius Asia Paulus hic suadens, avertit multam turbam*.

4. Enfin il ne faut pas de meilleur témoin que S. Paul même, qui leur parle comme les ayant cultivés par les soins, & visités dans ses courtes : *Et nunc ecce ego scio quia amplius non videbitis faciem meam vos omnes per quos transivi predicans regnum Dei*. *ὅτι ἐκ δυνάμεως τοῦ θαυμάσιου τοῦ Θεοῦ : Vos scitis à prima die qua ingressus sum in Asiam, qualiter vobiscum per omnem tempus fuerim*. Ils avoient tous en general vu toute la conduite de S. Paul, mais non pas chacun en particulier.

A l'égard de ces paroles : *Mittens Ephesum, vocavi majores natu Ecclesia*, elles n'ont aucune difficulté pour ceux qui savent qu'Ephèse étoit la Metropole de toute l'Asie. Mais il est bon de remarquer en passant que S. Luc ne dit pas seulement, *Mittens Ephesum vocavi majores natu Ephesi*, ou, *illius Ecclesia*; mais en general, *Ecclesia*.

Pour la seconde difficulté tirée de l'Epître aux Philippiens, qui est l'une des plus fortes, je réponds 1. qu'elle ne paroît embarrassante que dans mon sentiment particulier; car si je ne soutenois pas que ce sont de véritables Evêques dont il est parlé dans l'endroit cité, elle ne me toucheroit point. Et si on repondoit qu'au moins c'est un exemple d'une Eglise gouvernée par de simples Prêtres, je répondrois que non; car le nom d'Evêque

Lib. 3: c.
14. n. 2.

AB. XIX.
12.

Ibid. 16.

AB. XX.
25. & 13.

vêque étant commun alors, marquoit & l'Evêque & les Prêtres de son Clergé.

Je reponds 2. plus precisément que ces Evêques sont de veritables Evêques, & je le prouve par S. Epiphane qui se moque de l'objection qu'Aërius tiroit de cet endroit. L'Apôtre, disoit cet heretique, écrit *Episcopi & Diaconis*; ce qui est uniquement dans l'Epître aux Philippiens. A quoi S. Epiphane répond, que cet heretique ne savoit pas la Tradition, ni l'enchâinement des verités qui sont dans l'Ecriture, ni les secrets de l'ancienne histoire; & que s'il eût été plus habile, il eût su que dans la naissance de l'Eglise, le Clergé n'étoit pas accompli dans toutes les Eglises particulieres; qu'il y en avoit où l'Evêque n'étoit assisté que par des Diacres, & que l'Apôtre ne nomme que les deux ordres, où il savoit qu'il n'y en avoit pas un troisieme. *Sed nimirum veritatis iste sermō ignorans, nec in reconditis historia versans, non intelligit Apostolum cum recens adhibet effectus Christiani dogmatis propagatio, pro temeritate scripsisse. Nam ubi jam Episcopi constituti fuerant, ad Episcopos & Diaconos scribebat.*

Il vrai que S. Epiphane ne résout pas entierement la difficulté; car il n'explique pas assez clairement s'il y avoit plusieurs Evêques à Philippes, & pourquoi S. Paul en nomme plusieurs. Mais il est au moins certain que S. Epiphane ne doutoit point que ces Evêques ne fussent de veritables Evêques, & qu'il faisoit un crime à l'heretique Aërius d'avoir voulu les confondre avec les Prêtres du second ordre. Je ne voulois que cela. Voici maintenant diverses explications de cette pluralité d'Evêques.

1. Il est certain que dans la pensée de S. Chrysostome, & de Theodoret qui s'explique encore plus clairement

sur les mêmes endroits, Epaphrodite étoit Evêque des Philippiens, & que selon S. Paul même, il en étoit l'Apôtre: *Epaphroditum fratrem, & cooperatorem, & commilitonem meum, vestrum autem Apostolum.* Il est encore certain qu'Epaphrodite étoit absent de Philippes lorsque S. Paul écrivit aux fideles de cette Eglise, & qu'il étoit à Rome auprès de cet Apôtre auquel il avoit porté les liberalités & les aumônes des Philippiens: *Repleti sum, acceptis ab Epaphrodito quæ misistis, odorem suavitatis, hostiam acceptam, placentem Deo.* Ainsi c'est une conjecture fort raisonnable, que dans l'absence d'Epaphrodite, les Evêques voisins prenoient soin de l'Eglise de Philippes, ou parce qu'ils leur avoit été recommandée par Epaphrodite en partant, comme nous avons vu que S. Ignace avoit recommandé l'Eglise d'Antioche aux soins de S. Polycarpe, ou parce que c'étoit une charité ordinaire en ce tems-là, comme nous apprenons du même S. Ignace que plusieurs Evêques & plusieurs Prêtres étoient allés consoler & affermir dans la foi les Chrétiens de son Eglise: *Ut & quadam proxima Ecclesia, miserunt Episcopos, nonnulla verò Presbyteros & Diaconos.*

On trouvera peut-être cette conjecture plus vraisemblable, si l'on fait reflexion sur la longueur du voyage d'Epaphrodite & sur la maladie dangereuse qu'il eut à Rome: *Nam & infirmatus est usque ad mortem*, dit S. Paul; sur l'empressement avec lequel cet Apôtre le renvoie à son Eglise, *sestinantius misi illum*; sur le désir qu'il avoit de savoir l'état de leur Eglise & le dessein qu'il avoit d'y envoyer Timothée pour en apprendre des nouvelles plus certaines & plus circonstanciées: *Spero autem in Domino Jesu, Timotheum me cito mittere ad vos, ut & ego bono animo sim, cogni-*

Philippi: IV. 18.

Epist. ad Philadelph. n. 10.

Philippi: II. 27.

Ibid. 38;

Ibid. 19;

is *qua circa vos sunt*. Car tout cela fait voir que cette Eglise pouvoit avoir été en danger par l'absence d'Epaphrodite; qu'elle avoit peu de Pasteurs, ou peut-être point du tout; & que les Evêques dont il est parlé, étoient les Evêques de la Macedoine qui prenoient soin de l'Eglise de Philippiques, mais qui ne pouvoient pas, étant attachés à leurs Eglises particulières, en prendre un aussi grand soin qu'eût fait Epaphrodite.

2. Si on trouve peu de vaisseaux dans cette conjecture, je crois qu'on ne peut pas refuser de se rendre à celle-ci. Les Evêques dont S. Paul parle dans l'Epître aux Philippiens, sont tous les Evêques de la Macedoine, ou du moins des Eglises dont Philippiques étoit dans les premiers tems comme la Metropole. Pour rendre cette explication plus certaine & plus naturelle, il faut savoir que la plupart des Lettres de S. Paul, quoiqu'elles ne paroissent être adressées qu'aux fideles d'une certaine Eglise, regardent néanmoins toutes les Eglises de la province. Nous en donnerons des exemples après que nous aurons remarqué, que S. Polycarpe écrivant aux Philippiens, met l'adresse en ces termes : *τῇ ἐκκλησίᾳ παράκλυσσιν φιλίππων*; & S. Clement écrivant aux Corinthiens, se sert de celle-ci : *πρὸς ἐκκλησίαν παράκλυσσιν Κορινθίων*; ce qui comprend & la ville & le pays d'alentour, *οἰκίαι & χωρὶα*, ce que les Anciens marquoient par le mot *παροχία*, *parochia*, sous lequel étoit compris non seulement une ville, mais toutes celles qui en étoient dépendantes, & qui lui étoient assujetties; & qu'ainsi ce n'est pas une nouveauté que de prétendre que la Lettre de S. Paul aux Philippiens peut regarder d'autres Eglises. Mais la chose paroît bien moins extraordinaire, & bien moins nouvelle, si on examine la plupart

des Epîtres de Saint Paul.

Il ne faut que lire les premières paroles de la seconde aux Corinthiens, pour être persuadé qu'elle étoit adressée à toute l'Achaïe, dont Corinthe étoit alors la Metropole : *Paulus Apostolus Jesu Christi, Ecclesia Dei qua est Corinthi, cum omnibus Sanctis qui sunt in universa Achaia*. Et je ne doute pas qu'il ne faille entendre dans le même sens ces paroles qui sont dans la première Epître aux mêmes fideles : *Ecclesia Dei, qua est Corinthi, cum omnibus qui invocant nomen Domini nostri Jesu Christi in omni loco*. Car il est d'un côté certain que les défauts que S. Paul reprend, étoient particuliers à l'Eglise de Corinthe; tels, par exemple, que sont le schisme, l'indocilité, & la bonne chère dans les agapes, les procès devant les Juges infideles, & la fausse indulgence à l'égard de l'incestueux, & qu'ainsi on ne peut pas rapporter ces paroles, *cum omnibus qui invocant nomen Domini in omni loco*, à toutes les Eglises du monde. Et il est certain d'un autre côté, que S. Paul a voulu marquer par ces mots d'autres Eglises que celle de Corinthe, qui sans doute ne peuvent être que les Eglises de l'Achaïe. Au moins je ne vois pas qu'on puisse me contester ce point, si on a lu avec soin cette Epître, & si on l'a comparée avec celle que S. Paul écrivit cette même année aux Romains. Car dans le xvi. Chapitre de la première aux Corinthiens, S. Paul leur donne des avis sur les contributions qui se devoient faire par les fideles, pour assister les pauvres de Jerusalem; & il leur dit qu'il les fera porter par ceux qui seront destinés à cet office de charité, & qui lui auront été recommandés par leurs Lettres; ou si la chose est importante, qu'il ira lui-même avec eux à Jerusalem; mais que ce ne sera qu'après avoir fait la

DE LA PRE'EMINENCE DE L'EPISCOPAT. 51

visite dans les Eglises de la Macedoine : *Quod si dignum fuerit, mecum ibunt. Veniam autem ad vos, cum Macedoniam pertransiero.* Et dans le XV. Chapitre de l'Eptre aux Romains, écrite cette même année, & de Corinthe même, parlant de son voyage de Jerusalem, & des aumônes qu'il devoit y apporter, il attribue ces largesses des Corinthiens à toutes les Eglises d'Achaïe. *Nunc igitur proficiscar in Jerusalem, ministrare sanctis. Proba verunt enim Macedonia & Achaia collationem aliquam facere in pauperes sanctorum qui sunt in Jerusalem.*

Quoique l'Eptre aux Colossiens paroisse n'être écrite qu'àux fideles de cette Eglise : *Eis qui sunt Colossis, sanctis & fidelibus*, il est néanmoins très-constant, par le temoignage de S. Paul, qu'elle s'adressoit à toutes les Eglises de Phrigie, entre lesquelles cet Apôtre nomme particulièrement celle de Laodicée : *Volo enim vos scire, dit-il, qualem solitudinem habeam pro vobis, & pro iis qui sunt Laodicia.* Et c'est pour cela qu'il recommande aux Colossiens de saluer de sa part les fideles de Laodicée : *Salutate fratres qui sunt Laodicia,* & de faire lire sa Lettre dans l'assemblée des Chrétiens de cette ville : *Et cum lecta fuerit apud vos Epistola hac, facite ut & in Laodicensium Ecclesia legatur.*

3. C'est une remarque importante, & pour la lecture des Eptres de S. Paul, & pour le sujet que je traite, que quand ce S. Apôtre écrivoit à de grandes Métropoles, telles, par exemple, qu'étoient Rome & Ephese, il se contentoit d'écrire en ces termes : *Omnibus qui sunt Romæ; omnibus qui sunt Ephesi.* Il ne doutoit pas que l'éclat, la grandeur, l'étendue & la réputation de ces Eglises ne rendissent ses Lettres toutes communes, non seulement dans la province, mais dans le grand Diocèse ou de l'Italie ou de l'A-

sie; ne pouvant pas se faire qu'on ignorât dans l'Italie ou dans l'Asie, ce que Rome ou Ephese savoient. Mais quand il écrivoit à des Eglises d'un rang inférieur, & qui étoient dans des villes soumises à la Métropole de la province; ou il ordonnoit que sa Lettre fût communiquée à l'Eglise de la Métropole, comme nous l'avons observé dans l'Eptre aux Colossiens à l'égard de l'Eglise de Laodicée, ou il interessoit tous les Evêques de la province dans le titre, comme dans l'Eptre aux Philippiens que nous examinons. Car tout le monde sait que Thessalonique étoit la première Métropole de la Macedoine, & que le Tribunal qui étoit à Philippes dependoit de celui qui étoit à Thessalonique; & je ne doute presque point que ce ne soit pour cette raison que dans les deux Lettres que S. Paul a écrit aux Thessaloniens, il ne s'adresse qu'à eux; car toute la Macedoine avoit une liaison si étroite avec Thessalonique pour les affaires & pour les jugemens, qu'il étoit impossible que les Chrétiens de Thessalonique reçussent des Lettres de S. Paul qui ne fussent pas connues des Chrétiens de la Macedoine.

Ainsi je ne vois pas plus de difficulté dans ce titre de l'Eptre aux Philippiens : *Cum Episcopis & Diaconis*, que dans celui de l'Eptre aux Galates : *Paulus Apostolus, & qui mecum sunt fratres Ecclesie Galatie.* Car cet Apôtre ayant dessein d'écrire, non à une seule Eglise de Galatie, mais à toutes, il leur adresse sa Lettre en commun : *Ecclesie Galatie.* Et ayant le même dessein dans l'Eptre aux Philippiens, il l'adresse à tous les Ministres qui gouvernoient les Eglises de la Macedoine; & l'on ne peut tirer d'autres conséquences de ces mots, *cum Episcopis*, que celle

Heb. XIII.

7.

Ibid. 17.

Ibid. 14.

qu'on doit tirer de ce que dit S. Paul aux Hebreux : *Memento prapositionum vestrorum*. Et plus bas : *Obedite prapositionibus vestris*. Et encore : *Salutate omnes prapositiones vestras*, où très-assurément il marque les Evêques & les chefs des Eglises, ἡγουμένους. Car il paroît par ces expressions que S. Paul écrivoit en general aux Hebreux de toute la Palestine, où certainement il y avoit déjà plusieurs Eglises gouvernées par des Evêques.

4. Après un détail si long & si circonstancié, je pense avoir droit de conclurre, que les Evêques dont il est parlé dans l'Epître aux Philippiens, sont les Evêques de la province de Macedoine. Mais j'ai encore une preuve qui me paroît d'un grand poids, & qui dans la rareté de ces sortes de preuves, doit être fort considérée. S. Paul, pour louer les Philippiens de leur liberalité, leur dit qu'ils sont les seuls qui l'ont assisté par leurs largesses, depuis qu'il est sorti de Macedoine : *Quando profectus sum à Macedonia, nulla mihi Ecclesia communicavit in ratione dati & accepti, nisi vos soli*. Remarquez ces mots,

Philip. IV.

15.

nisi vos soli. Et néanmoins le même Apôtre dans sa seconde Lettre aux Corinthiens, attribue l'honneur de cette assistance & de cette liberalité à toute la province de Macedoine : *Quod mihi deerat suppleverunt fratres qui venerunt à Macedonia*. Et il avoit dit au verset precedent, qu'il avoit depouillé les autres Eglises pour pouvoir prêcher l'Evangile aux Corinthiens, sans leur être à charge : *Alias Ecclesias expoliavi, accipiens stipendium ad ministerium vestrum*; ce qui ne peut s'entendre, ni de la seule Eglise des Philippiens, ni d'autres Eglises que de la Macedoine; à moins qu'on ne donne un démenti à S. Paul : *nisi vos soli*. Il est plus clair que le jour qu'il écrit à toutes les Eglises de la Mac-

1. Cor. XI.

2.

Ibid. 8.

doine; car il est certain qu'il écrit à ceux qui l'avoient assisté lorsqu'il prêchoit à Corinthe & dans l'Achaïe. Or il avoit été assisté par une contribution commune de tous les fideles de la Macedoine : il leur écrit donc en commun. Et en effet s'il n'écrivoit qu'à l'Eglise de Philippes en particulier, il ne pourroit pas dire, *nisi vos soli*. Car outre que cela ne seroit pas vrai, ce seroit d'ailleurs une injure & une injustice à l'égard des autres Eglises de la Macedoine qui l'avoient assisté.

Venons à la troisième difficulté. On prétend que les Prêtres & les Evêques étoient la même chose, ou qu'au moins les Prêtres étoient appellés Evêques, à cause que S. Paul dans la premiere à Timothée, Chapitre III. après avoir parlé de l'Episcopat & des qualités de l'Evêque, parle aussitôt des Diacres, sans dire un seul mot des Prêtres du second ordre. Mais je ne vois dans cette difficulté rien qui puisse embarrasser d'autres personnes que les Calvinistes & les Presbyteriens. Car ces Messieurs s'échauffent beaucoup pour soutenir qu'au tems de S. Paul, il n'y avoit que deux ordres; celui des Evêques & celui des Ministres. Il est juste de leur accorder ce qu'ils demandent. Hé bien donc, S. Paul ne connoissoit d'autres degrés que ces deux là. Je le veux. Mais qu'ils ne m'imputent pas après cela s'ils se trouvent mal de cette supposition, & si l'on fait voir par leur propre raisonnement qu'au tems de S. Paul, les Prêtres du second ordre n'étoient pas encore établis, & que cet Apôtre étoit si éloigné de confier le gouvernement de chaque Eglise à un college de Prêtres égaux, qu'il ordonne à Timothée d'établir en chaque ville un Evêque, avec des Diacres pour le servir dans le ministère ecclésiasti-

DE LA PRE'EMINENCE DE L'EPISCOPAT. 53

que, sans dire un seul mot ni de ces Prêtres, ni de leur college, ni de leur égalité. Voilà ma première reponse.

Je reponds en second lieu que la difference qui est entre l'Evêque & le Prêtre du second ordre ne consiste que dans l'étendue de son pouvoir & dans la secondité, & non pas dans la pieté, dans l'innocence & dans la vertu ; le pouvoir de sacrifier & de gouverner l'Eglise les obligeant à une sainteté qui ne seroit pas trop grande, quand elle seroit infinie. S. Paul n'a pas du separer ces deux ordres dans un lieu où il ne s'agissoit que de leur merite & de leurs qualités, & non pas de leur autorité & de leur puissance. C'est ainsi que S. Jean Chrysostome & Theodoret expliquent cette omission d'un degré de la hierarchie, quoiqu'ils soient dans une differente pensée. Car Theodoret croit que S. Paul a omis les Evêques ; mais que ce qu'il a dit des Prêtres, leur doit convenir avec encore plus de justice, puisqu'ils ont dans l'Eglise une dignité plus élevée, qui majorem in Ecclesia dignitatem sortiti sunt. Et S. Chrysostome au contraire croit que S. Paul a omis les Prêtres, mais que ce qu'il dit des Evêques leur convient aussi : *οὗτοι δὲ ἀρχιερεῖς ἀπὸ πάντων*. Où l'on peut remarquer, que quoique ce Pere fût dans la pensée que le nom d'Evêque en ces premiers tems étoit commun aux Evêques & aux Prêtres, il répond néanmoins comme s'il eût cru que le nom d'Evêque étoit réservé aux seuls Evêques.

Je reponds en troisième lieu avec S. Epiphane qu'il ne faut pas s'imaginer que dans les commencemens de l'Eglise chretienne, on trouvât si aisément des personnes propres à l'Episcopat & à la Prêtrise, ni que le grand nombre de Prêtres fût alors necessaire. La plupart des Eglises étoient alors composées d'un petit nombre

de fideles, auxquels l'Evêque seul suffisoit, & pour les conduire, & pour leur donner des freres par la conversion des Gentils ; enforte que les Prêtres étoient alors bien moins necessaires que les Diacres, les Evêques n'ayant pas encore besoin de l'assistance des premiers, & le ministère des derniers leur étant absolument necessaire : *Cum haud magna multitudo foret, reperiri nulli poterunt qui Presbyteri crearentur ; unde solo Episcopo contenti fuerunt. Sine Diacono vero Episcopus esse non potest. Quare in id Apostolus incumbit, ut ministrandi gratia Episcopo Diaconi supplerentur*. Mais, ajoute ce Pere, lorsque l'Eglise se fut étendue & se fut multipliée, elle eut tous les ordres de la hierarchie ; & le Clergé fut parfait quand elle fut parfaite : *Donec amplificata est Ecclesia, donec suam ac legitimam ad mensuram pervenit*.

Il faut cependant remarquer, que selon S. Epiphane, les Prêtres ne laissent pas d'être d'institution divine, & d'avoir composé un ordre distingué de celui des Evêques, dès la naissance de l'Eglise. Car dans la pensée de ce Pere, où l'on ne trouvoit pas de fideles qui eussent les grandes qualités que demande l'Episcopat, les Apôtres se contentoient de commettre le soin de cette Eglise à un Prêtre, & ils s'en réservoient l'Episcopat & comme la souveraineté. Et cela même sert à expliquer S. Paul. Car cet Apôtre qui avoit laissé Timothée à Ephese pour sonder les Eglises d'Asie, lui parle des Evêques & des Diacres, parce qu'il n'y avoit proprement & véritablement d'Eglises fondées que celles où il y avoit un Evêque ; celles qui étoient gouvernées par un Prêtre ne pouvant ni communiquer ni recevoir le S. Esprit, parce qu'elles n'avoient de fécondité que pour des enfans & non pour des pe-

Epiph.
hæres. 71.
n. 5.

In 1. Timoth. cap. 3. loc. cit.

Homil. 11. in 1. ad Timoth. n. 1. tom. 11. p. 604.

res, & qu'elles ne pouvoient même durer, qu'autant que dureroit la vie du Prêtre qui les gouvernoit, & dont la sterilité l'empêchoit de lui laisser des héritiers & des successeurs de leur sacerdoce.

C'est là, je crois, la véritable raison, pour laquelle S. Paul n'a point parlé des Prêtres. Il s'agissoit de fonder des Eglises, & non pas de leur donner la perfection & l'accomplissement. Un Evêque suffit pour les établir, & les Prêtres en sont l'ornement, les conseillers & les maîtres, quand elles sont établies. C'est pour cela que S. Clement dans sa première Lettre aux Corinthiens ne parle que des Evêques & des Diacres dans la fondation des Eglises; & qu'il dit que les Apôtres après avoir prêché dans les villes, & après avoir fait quelques disciples, ils en choisissent les premiers pour les ordonner Evêques ou Diacres de ceux qui se convertissent: *In eorum qui postea credituri erant Episcopus & Diaconus constituebant*; οἱ ἐπισκοπῶντες & διακόνες τῶν μελλόντων πιστῶν. Ils n'étoient pas tant les Evêques d'une Eglise présente, que d'une Eglise future; & il ne s'agissoit pas tant de conduire des Chrétiens que de convertir des infidèles. Ainsi un plus grand nombre de ministres & de pasteurs eût été très-inutile. Enfin c'est ainsi que commença la première Eglise du monde; je veux dire celle de Jerusalem. Car peu de tems après l'établissement de S. Jacques dans l'Episcopat, on créa sept Diacres; mais on ne voit point qu'on ait donné à cette Eglise plusieurs Prêtres.

Il ne me reste de passage difficile que celui du Chapitre premier de l'Epiître à Tite, versets 5. 6. & 7. où l'Apôtre lui écrit en ces termes: *Hujus rei gratia reliqui te Creta: ut ea que desunt corrigas, & constituas per civita-*

tes Presbyteros, sicut & ego disposui tibi. Si quis sine crimine est, unus uxoris vir, filios habens fideles. Oportet enim Episcopum sine crimine esse, sicut Dei dispensatorem. Car on forme sur ce seul endroit deux difficultés; l'une contre la doctrine de l'Eglise, & l'autre contre mon sentiment particulier. La première consiste en ce que S. Paul ordonne à Tite d'établir des Prêtres dans chaque ville, & que c'est une conséquence que chaque Eglise étoit gouvernée par un college de Prêtres du second ordre; ce qui paroît encore, dit-on, parce qu'il demande pour ces Prêtres, les mêmes choses que pour les Evêques, dont il est parlé dans l'Epiître à Timothée, & parce qu'immédiatement après il les appelle Evêques: *Oportet enim Episcopum, &c.* Et c'est aussi dans ces derniers mots que consiste la seconde difficulté; car il semble qu'on ne puisse pas nier que S. Paul n'ait donné le nom d'Evêque à de simples Prêtres; & que c'est un exemple qu'ils ont été quelquefois appelés Evêques dans l'Ecriture.

Mais il n'est pas mal aisé de répondre à tout cela dans un seul mot, en disant que ces Prêtres, que les uns & les autres supposent être des Prêtres du second ordre, sont de véritables Evêques. Car il est certain que Tite étoit dans l'isle de Candie, ce qu'étoit Timothée en Asie; qu'ils étoient l'un & l'autre chargés des fondations des Eglises, & des ordinations des Evêques; & que c'est pour cela que S. Paul leur marque avec un extrême soin quelles qualités demande l'Episcopat. 2. La manière dont parle l'Ecriture est formelle pour les Evêques: *Ut constituas per civitates presbyteros*; κατὰ πόλιν. On ne peut rien de plus clair pour montrer la singularité de l'Episcopat. 3. S. Paul ne le consente pas de les appeler Evêques,

mais il le fait au singulier: *Oportet enim Episcopum*. 4. S. Jean Chrysostome, Theodoret & depuis eux tous les autres, ont entendu sous le nom de Prêtres en cet endroit de véritables Evêques: *Episcopus hic dicit*, dit S. Chrysostome. Et il ajoute que S. Paul vouloit que chaque ville eût son Evêque, afin que le soin de Tite fût moins partagé, & les Eglises chrétiennes mieux servies.

Il ne seroit peut-être pas difficile de faire voir que dans tous les endroits où il est parlé de Prêtres dans le nouveau Testament, il y a presque toujours une assez grande apparence que l'Ecriture parle des Evêques; & que sans l'autorité de S. Ignace, qui a parlé si clairement de l'institution divine des Prêtres, il y auroit quelque lieu de la reculer jusqu'à près la mort des Apôtres, ou tout au moins jusqu'aux dernières années de S. Jean, qui selon le témoignage de S. Clement d'Alexandrie, étant de retour de son exil, visita les Eglises voisines d'Epheèse pour établir des Evêques dans quelques-unes, & pour former un Clergé parfait dans quelques autres: *ἔστω μὴν ταπεινὸς κατασκευῶν, ἔστω δὲ ἰσὺς ἐκκλησίας ἀρμόσιον. ἔστω δὲ κληρὸς ἱεραγεία τῆς κληρονομίας τῆς ὑπὸ τῷ πνεύματι συγκοιμώμενης.*

Mais je me contente de faire les deux remarques suivantes. La première, qu'on étoit si peu prevenu dans les premiers siècles, que les noms d'Evêque & de Prêtre avoient été communs & confondus, qu'aucun des Auteurs des trois premiers siècles, n'a remarqué cette confusion dans les Ecritures saintes; que le premier de tous les hommes qui osât le dire, fut l'heretique Aërius fort avant dans le quatrième siècle; & que S. Epiphane, non-seulement étoit dans un autre sentiment, mais qu'ayant été obligé de faire une attention par-

ticulière sur les endroits que citoit Aërius, il n'en fut nullement touché, & qu'il attribua cette prétendue confusion à l'ignorance d'Aërius. A quoi il faut ajouter que S. Epiphane n'avoit encore vu personne qui fût de l'avis de cet heretique, & qu'il étoit persuadé que personne n'en seroit, puisqu'il le traitoit en cela d'ignorant, comme nous avons vu.

La seconde remarque, c'est que tous ceux qui ont prétendu que les noms d'Evêque & de Prêtre étoient communs & synonymes dans l'Ecriture, n'ont point cité la Tradition pour eux; qu'en effet elle ne leur est point favorable; qu'ils sont tous d'une opinion différente, & qu'ils ont suivi chacun des routes particulieres: les uns ayant ôté des tems apostoliques l'Episcopat & les autres la Prêtrise; les uns voulant que les Evêques fussent appelés Apôtres, & que les noms d'Evêque & de Prêtre ne fussent synonymes qu'à l'égard des Prêtres; les autres prétendant qu'ils étoient communs également aux deux ordres; les troisièmes soutenant qu'ils ne l'étoient qu'aux Evêques, & que les Prêtres du second ordre n'avoient jamais été appelés que Prêtres; & quelques-uns pouvant encore prétendre, que quoiqu'il y eût des Prêtres dans le siècle apostolique, néanmoins tous ceux qui sont appelés Prêtres dans le nouveau Testament, sont Evêques.

§. I V.

Suite de la même matiere. Explication de quelques autres faits & passages de l'Ecriture qui paroissent embarrassans sur l'Episcopat, la Hierarchie, & l'établissement des Ministres de l'Eglise chrétienne.

Avant que nous quitions les saintes Ecritures pour passer à d'autres preu-

Homil. 2.
in Epist. ad
Tit. tom.
11. p. 737.
n. 1.

S. Clem.
apud Eu-
seb. lib. 3.
cap. 13.

ves de la prééminence de l'Episcopat, il est juste, & peut-être même qu'il est de quelque nécessité, de ne pas laisser sans éclaircissement des faits & des passages de l'Ecriture qui paroissent embarrasser cette matiere. Mais pour rendre cette discussion utile, il faut supposer que les Evêques étant les successeurs des Apôtres, comme nous l'avons clairement établi par l'Ecriture, & ayant succédé à toute leur puissance & à leur suprême autorité, rien n'est si capable de faire voir ce que sont les Evêques dans l'Eglise, que de montrer quel rang & quelle prééminence avoient les Apôtres; comme au contraire rien n'obscurcit tant la grandeur & la majesté de l'Episcopat, que ce qui paroît abaisser la dignité & le ministère de l'Apostolat.

Or il y a bien des gens qui ne remarquent point de différence ou qui en remarquent peu entre les LXXII. Disciples & les Apôtres, entre les Apôtres & les Evangelistes; entre les douze premiers Predicateurs, & ceux qui se joignent à eux. Et les heretiques à qui cette obscurité paroît favorable, pretendent que selon l'institution de Jesus-Christ observée par les Apôtres, tous ces Ministres avoient un pouvoir égal; & que tout au plus les douze Apôtres étoient preferés aux autres par la familiarité qu'ils avoient eue avec le Sauveur, & par leur droit d'ainesse & d'antiquité dans la foi & dans le ministère. C'est le sentiment de Blondel dans la section III. depuis la page 109. jusqu'à la page 121. Et d'ailleurs quand les heretiques n'abuseroient pas de cette obscurité, il seroit toujours utile d'essayer de l'éclaircir. Je commence par les soixante-douze Disciples.

S. Luc est le seul de tous les Evangelistes qui en ait parlé, & il ne l'a

fait qu'une seule fois dans le Chapitre X. où il raconte leur mission, leurs ordres, leur puissance miraculeuse, & leur retour. *Post hæc designavit Dominus & alios septuaginta duos, & misit illos binos ante faciem suam in omnem civitatem & locum, quod erat ipse venturus.* Sur quoi la premiere reflexion que je fais, est que le dessein du Fils de Dieu en envoyant ces Disciples, étoit de préparer par leurs instructions l'esprit & le cœur de ceux auxquels il devoit lui-même annoncer sa parole, *misit illos ante faciem suam*, & de les substituer à S. Jean qui avoit été mis à mort depuis peu, & dont il est dit dans l'Ecriture: *Ecce ego mitto Angelum meum ante faciem tuam, qui preparabit viam tuam ante te.* Car il étoit juste de faire entendre aux villes éloignées du Jourdain ce que S. Jean avoit prédit à ses voisins, & de donner après la mort du premier martyr & du precursur du Fils de Dieu, une éclatante marque de la fermeté & de la fécondité de l'Eglise dans les persécutions, en substituant soixante & douze temoins de la divinité du Fils de Dieu, & soixante & douze precursurs du Messie, à un seul qu'Herode avoit fait mourir. Mais tout cela est une preuve que la fonction de ces Disciples n'étoit que pour un tems; que c'étoit un ministère temporel, comme celui de Jean-Baptiste; & qu'étant precursurs comme lui, ils cesseroient de paroître lorsque le Sauveur lui-même auroit achevé ses visites.

Cela paroitra encore plus évidemment si on fait cette seconde reflexion, que leur course ne devoit point passer la Judée; qu'ils n'avoient dans leur commission que de préparer les habitans des villes où le Fils de Dieu devoit aller, à le recevoir avec des sentimens de pénitence & d'humilité, & que leur emploi ne devoit du-

Luc. X. 1;

Marc. I. 2;

rer que le tems qu'il falloit au Fils de Dieu pour les visiter lui-même.

Misti illes in omnem civitatem & locum quod erat ipse venturus. Ils n'étoient donc pas donnés à l'Eglise pour en être les époux, ni pour tenir la place du véritable Epoux; après qu'il auroit quitté la terre. Mais ils étoient seulement, comme S. Jean, les amis de l'Epoux. Ils n'étoient employés qu'à préparer les hommes à entendre sa voix, pendant qu'il étoit encore lui même parmi les hommes; & ils ne devoient parler que jusqu'à ce que le Sauveur parût lui-même. *Qui habet sponsam, sponsus est. Amicus autem sponsi, qui stat & audit eum, gaudium gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est. Illi enim oportet crescere, me autem minui.* En effet, ils eurent bientôt achevé leur course; & S. Luc qui nous apprend leur mission, nous parle bientôt après de leur retour: *Reversi sunt autem septuaginta duo cum gaudio;* & depuis il n'en est plus fait mention.

C'est ce qui nous oblige à faire cette troisième réflexion; que cette commission ne dura que très peu de tems; & qu'après avoir préparé les chemins au Messie, ils demeurèrent auprès de lui pour écouter sa parole, & rentrent dans le nombre & dans l'état de disciples. Mais comme la chose est importante, & qu'elle peut paroître extraordinaire, il est bon de se souvenir, que le véritable Prêtre du Pere éternel, le véritable Evêque de nos amos, le véritable pasteur des brebis, le véritable pontife de notre Religion, le véritable sacrificateur, la véritable victime, le véritable mediateur, n'est autre chose que le Fils de Dieu; que les Prêtres & les sacrifices de l'ancienne loi le signifioient & le promettoient en mille manieres; & que maintenant les Prêtres de l'Eglise chrétienne n'ont part à son sa-

cerdoce, que parce qu'il est entré dans le ciel, & que ne pouvant plus ni l'offrir visiblement, ni conduire visiblement son Eglise, il a établi des Ministres visibles de son sacrifice, des heritiers de sa puissance, & des vicaires de sa charité.

Ainsi lorsque le Fils de Dieu conversoit parmi les hommes & qu'il étoit avec eux pour les reconcilier avec son Pere par la sainteté de sa vie & par le prix de sa mort, il étoit lui seul Prêtre, lui seul Evêque, lui seul Pasteur. Ceux de l'ancien testament n'étoient plus qu'une ombre. Ceux du nouveau n'étoient point encore établis, & ils n'étoient point nécessaires. Aucun des soixante & douze Disciples, aucun des Apôtres n'a été ni Prêtre ni pasteur pendant que le Fils de Dieu en a exercé les fonctions visibles; & nous apprenons de l'Evangile qu'il ne consacra Prêtres ses Apôtres que la veille de sa mort & peu d'heures avant qu'il fût pris. Jusques-là ils avoient été ses Diacres & ses Ministres. Le Fils de Dieu s'en étoit servi, comme les Prophetes se servoient autrefois de leurs disciples qui sont appelés dans l'Ecriture, *Prophetarum filii*, *προphetῶν υἱοί*; dans le même sens que les Grecs prenoient le mot *παῖς* & les Latins celui de *puer*; c'est-à-dire qu'ils étoient & les serviteurs & les enfans, ou les disciples des Prophetes.

C'est ainsi que Josué qui étoit le disciple de Moïse, est appelé son ministre ou son serviteur: *Surrexerunt Moyses & Josue minister ejus*: Exod. XXIV. 13. & c'est ainsi que l'Ecriture voulant nous représenter Elisée, comme le fidele disciple d'Elie, & comme fort attaché à sa doctrine, elle en parle comme de son serviteur dans le III. Livre des Rois: *Consurgenque abiit, & secutus est Eliam, & ministrabat ei.* 3. Reg. XIX. 21.

H

Ils étoient quelquefois en grand nombre, témoin cet endroit de l'Ecriture :

4. Reg. IV. *Erat autem fames in terra, & filii Prophetarum habitabant coram eo* (c'est Elifée);

38.

dixitque unus de pueris suis: Pone ollam grandem. Mais ce qui est plus remarquable, est que les Prophetes se servoient de leurs disciples pour toutes leurs commissions; qu'ils les envoyoient même quelquefois avec des

Eccl. 29.

preceptes; tout à fait semblables à ceux que le Sauveur donna aux soixante & douze disciples: *Et ille ait ad Giezi: Accipe lumbos tuos &c. vade. Si occurreris viro, non salutes eum: & si saluaveris te quisquam, non respondeas illi. Et pones baculum meum super faciem pueri.* Il est difficile de ne pas remarquer dans la conduite du Fils de Dieu une imitation visible de celle de ce Prophete; & je ne crois pas qu'on trouve mauvais la comparaison que je fais de ses disciples, avec ceux des Prophetes anciens, qui les envoyoient devant eux, qui leur donnoient diverses commissions, qui s'en servoient comme de leurs ministres, & qui leur communiquoient quelquefois le don des miracles, comme il est certain qu'Elie le communiqua à Elifée, & comme il est très vraisemblable qu'Elifée l'avoit souvent communiqué à Giezi, puisqu'il l'envoyoit avec son bâton ressusciter un mort, & que Giezi ne vouloit pas cette commission extraordinaire.

Mais quoi qu'il en soit, il est au moins très constant, 1. que les soixante & douze disciples ne se trouverent point à la cène, & par conséquent qu'ils n'eurent point de part à la puissance divine que le Fils de Dieu donna à ses Apôtres de consacrer son corps, & d'offrir dans son Eglise le même sacrifice qu'il devoit offrir lui-même sur la croix; 2. que S. Luc, après leur retour de leur mission, n'en dit plus un mot, & qu'il marque par-

là que ç'avoit été une commission de

peu de durée; 3. qu'au lieu que les

Apôtres furent honorés de ce nom

par le Fils de Dieu même, *Vocavit*

discipulos suos, & elegit duodecim ex ipsis,

quos & Apostolos nominavit, les soixan-

te & douze ne sont distingués des au-

tres disciples par aucun nom parricu-

lier, qui marquât leur dignité & leur

emploi; 4. que les Evangelistes rap-

portant avec un soin & une exac-

titude merveilleuse les noms des

douze Apôtres, comme S. Matthieu,

S. Marc, & S. Luc dans son Evan-

gile & une seconde fois dans les Actes;

aucun n'a rapporté les noms ni de

tous les soixante & douze disciples,

ni d'aucun d'entre eux, comme l'a

remarqué Eusebe: *Quod verò ad septuaginta discipulos attinet, eorum series*

nullibi prescripta reperitur. Et, ce qui est

étonnant, dans toute la suite de l'his-

toire de l'Eglise jusqu'au voyage de

S. Paul à Rome, il ne s'est pas offert

une occasion, ni d'en nommer un, ni

de parler de ce college de soixante &

douze comme subsistant. Il n'est pas

moins étonnant non plus que, quoi-

que S. Luc ait parlé de plusieurs dis-

ciples, dont très certainement quel-

ques-uns avoient été des soixante &

douze, il n'ait cependant jamais pris

le soin de nous avérer qu'ils avoient

été de ce nombre. 5. Quoique S. Pier-

re ait cru qu'il étoit d'une extrême

importance pour l'Eglise de remplir

la place du douzième Apôtre, & de

conserver dans son entier le nombre

des douze juges & des douze thrônes;

on ne voit point que cet Apôtre ait eu

le moindre soin de conserver le

nombre des soixante douze complet,

ni qu'aucun autre ait cru qu'il étoit

important à l'Eglise chrestienne que

toutes ces places fussent remplies. 6. Il

est très-vraisemblable que S. Pierre

avant l'élection de S. Matthias, vou-

loit parler des soixante-douze disci-

Luc. VI.

13.

Matth. X.

1. &c.

Marc. III.

16. &c.

Luc. VI.

14. &c.

Act. I. 13.

Euseb. lib.

1. histor.

cap. 12.

A. I. 21. ples du Seigneur : *Oportet ex his viris qui nobiscum sunt congregati in omni tempore, quo intravit & exiit inter nos Dominus Jesus, testem resurrectionis ejus nobiscum fieri.* Du moins il est très certain qu'il ne les exclut pas, & cela suffit. Car on n'eût pas élu S. Matthias pour le mettre en la place de Judas, s'il eût été Apôtre, & s'il eût déjà occupé une ancienne place dans un college, qui ne cedit en rien à celui des Apôtres. 7. On peut fortifier cette preuve en l'appliquant à l'élection des Diacres ; car ils devoient être connus depuis long-tems, & remplis du Saint-Esprit. *Confidete, fratres, dit S. Pierre, viros ex vobis boni testimonii septem, plenos Spiritu sancto & sapientia, quos constituamus super hoc opus.* Et en effet, S. Etienne l'un des sept Diacres, étoit un homme plein du Saint-Esprit, & qui faisoit des prodiges sans nombre : *Stephanus plenus gratia & fortitudine faciebat prodigia & signa magna in populo.* Rien ne convient mieux aux soixante-douze, & d'ailleurs les Apôtres permettent d'élire de tous les disciples, & ils se distinguent eux seuls. Qui ne voit donc que les soixante-douze disciples n'étoient point distingués des autres ; & qu'après leur mission qui ne dura qu'un certain tems, ils rentrèrent dans l'état & dans l'ordre des disciples ordinaires.

S. Epiphane dit clairement l'un & l'autre ; & on ne peut rien trouver dans l'antiquité de plus précis & de plus formel sur cette matière, que ce qu'il écrit dans la vingtième herésie qui est celle des Herodiens. *Præter Apostolos, septuaginta duos alios ad eandem functionem allegat, à quibus septem illi fuere, qui ad Aduarum obsequium electi sunt, Stephanus, Philippus, & les autres jusqu'à Nicolas ; après quoi il ajoute ces mots : Et ante hos Matthias, qui loco Jude inter Apostolos coaptatus est.*

Epiph. hæ-
ref. 20. p.
4.

Ainsi je ne vois pas que Blondel ait eu raison de prétendre que c'étoit une chose indubitable, & plus claire que la lumière du soleil, que les soixante-douze disciples étoient les collègues des Apôtres, & qu'ils étoient leurs égaux ; & je ne sai si l'on trouvera fort spirituelle & fort polie la manière dont il parle de ceux qui n'en font pas convaincus comme lui, en les traitant de taupes & de limaçons : *Ut vel talpis, dit-il, caciore esse oporteat qui id non vident, vel cæcilibus hebetiores qui negent.*

Apol. p.

113.

La chose, me lui en déplaise, n'est claire que contre lui, & les efforts qu'il a faits pour répondre au seul passage de S. Epiphane de l'élection des Diacres (car il ne s'est objecté que cette autorité) sont des preuves de son éblouissement & de son injustice. Quoi, dit-il, les Legats du Pape Leon dans le Concile de Calcedoine, traitèrent de sacrilège la dégradation d'un Evêque au rang de Prêtre ; & les Apôtres établis de la main même du Fils de Dieu auront été honteusement dégradés de l'Apostolat, qui est le comble de l'honneur & de la puissance, & réduits aux offices & au ministère des Diacres ? Quoi ! Tertullien fait un crime aux anciens hérétiques de ce que les ordinations n'étoient point constantes dans leurs sociétés, & qu'on voyoit en même tems parmi eux des Evêques devenir laïcs & des laïcs devenir Evêques ; & douze Apôtres en auront réduit soixante-douze qui étoient leurs confrères & leurs égaux à l'état de laïcs ; & après une bizarrerie la plus injuste qui fût jamais, ils auront élevé un diaconat sept de ces Apôtres déposés ? Quoi, dit-il, encore, est-il possible que S. Pierre & les autres Apôtres aient été si peu éclairés de l'Esprit de Dieu, & si abandonnés à leurs passions, qu'ils aient choisi par une acception de per-

Ibid. pag.
114.

Lib. de
prescrip.
c. 41.

sonnes toute charnelle, S. Matthias dans le college des soixante-douze, & qu'ils aient foulé aux pieds tous les autres ? *Inmerentes alios, indilla causa, precipites dedissent, quos postea, ceu πορφήμα ἐς εὐσεβείαν quoddam profano studio conculerent.*

Mais où est le sens commun de Blondel ? Que veut-il dire avec ses declamations pleines d'emportement & d'impiereté ? Ne voit-il pas qu'il suppose ce qui est en question ; qu'il raisonne, comme si on lui accorderoit que les soixante-douze disciples étoient aussi veritablement Apôtres que les douze qui en avoient le nom & la dignité ; & qu'il ne veut pas se donner le loisir de faire cette reflexion, qu'on lui soutient & qu'on lui prouve invinciblement que les soixante-douze étoient du nombre & de l'ordre des disciples, & qu'il y avoit entre eux & les Apôtres une très-grande difference ? Il est vrai qu'il dit quelque chose de plus juste ailleurs ; & qu'au sujet de Nicolas profelyte d'Antioche, il assure qu'il n'y a point d'apparence que le Fils de Dieu l'eût mis dans le nombre des Apôtres. Mais 1. il n'étoit pas Apôtre. 2. Les vrais profelytes étoient admis à tout. 3. Il étoit des Anciens, car c'étoit une qualité pour être Diacre ; & par conséquent il avoit été instruit par Jesus-Christ. Pourquoi donc Blondel le distingue-t-il de ses autres compagnons ; & pourquoi accorde-t-il à ceux-ci ce qu'il lui refuse ?

Mais rien n'est plus capable de faire connoître la difference des soixante-douze disciples d'avec les Apôtres, que l'explication des pouvoirs apostoliques, par l'enchaînement, la liaison & le rapport de l'Ecriture sainte sur ce sujet. Pour rendre cette discussion plus claire, je distinguerai les differens états des Apôtres.

1. Ils ont été premierement com-

me élevés au ministère des Diacres par l'élection que Notre Seigneur fit d'eux douze : *Fecit ut essent duodecim cum illo.* Le grec est plus net : *ἐξ ὧν οὐκ ἦσαν δώδεκα, τὰς ὁσας πρὸς αὐτὸν. Et constituit duodecim, ut essent cum illo.* Ils devinrent dès lors ses ministres & ses domestiques, de simples disciples qu'ils étoient auparavant ; & nous voyons dans l'Evangile qu'ils alloient chercher dans les villages voisins de quoi nourrir leur Maître ; que dans les deux miracles de la multiplication des pains, ils distribuerent au peuple ce que le Fils de Dieu leur donnoit ; que l'un d'entre eux étoit chargé du soin des aumônes ; qu'ils faisoient taire les aveugles qui crioient trop fort à leur gré ; qu'ils écartoient la foule des importuns ; qu'ils repoussent les petits enfans qu'ils croyoient incommodes ; qu'ils représentoient à leur Maître les besoins de ceux qui demandoient son secours ; enfin qu'ils avoient un soin particulier du Fils de Dieu, & qu'ils étoient à son égard ce que les Diacres ont été depuis à l'égard de leur Evêque. Aussi ce fut en cette qualité que le Fils de Dieu les envoya prêcher devant lui dans les villes où il devoit aller lui-même. Et en cela ils n'avoient rien au-dessus des soixante-douze disciples, sinon qu'ils étoient plus unis au Fils de Dieu, & que leur ministère devoit être perpétuel ; au lieu que celui des soixante-douze disciples n'étoit qu'une commission pour un tems.

2. Ils furent élevés au sacerdoce dans le tems de la sainte Cène : *Discubuit, & duodecim Apostoli cum illo.* Car étant seuls avec le Fils de Dieu, qui leur parloit à cœur ouvert, & qui avoit bien voulu honorer la Prêtrise à laquelle il devoit bientôt les élever en s'abaissant jusqu'à leurs pieds, ils reçurent de sa main le sang que les Juifs n'avoient pas encore versé ; & Jesus-

Marc. III.
14.

Luc. XXII.
14.

Apol. pag.
106.

DE LA PREEMINENCE DE L'EPISCOPAT. 61

Christ se sacrifiant par avance, avant que de l'être sur la croix, il leur commanda de le sacrifier, après qu'il l'au-
roît été : Hoc est corpus meum quod pro vobis datur : hoc facite in meam commemorationem. Depuis ce tems-là le Fils de Dieu ne leur parla plus comme il avoit fait jusqu'alors ; & nous ne pouvons lire dans S. Jean ce qu'il leur dit après la cène sans être attendris, en voyant l'extrême bonté avec laquelle il leur parle, & si je l'ose dire, l'extrême respect avec lequel il les traite ; parce qu'alors il ne les distinguoit presque plus de lui même, & qu'il voyoit en eux l'auguste qualité de Prêtres de son Pere. Aussi leur dit-il lui même qu'il ne les regardoit plus comme ses serviteurs & ses ministres : *Jam non dicam vos servos. . . vos autem dixi amicos.*

3. Ils furent établis Evêques & souverains Prêtres, lorsque le Fils de Dieu étant ressuscité, & étant par sa résurrection entré dans l'honneur, dans la souveraineté, & dans un nouvel exercice de son sacerdoce, comme S. Paul le dit en plus d'une maniere dans l'E-pître aux Hebreux, il leur donna le pouvoir de lier & de délier, qu'il leur avoit promis long-tems auparavant dans la personne de S. Pierre : *Tibi dabo claves regni caelorum.* Il accompagna ce don magnifique de deux circonstances extraordinaires, leur disant qu'il les envoyoit comme son Pere l'avoit envoyé, & leur donnant son Esprit par un souffle aussi second que mystérieux : *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos. Hac cum dixisset, infusus est eis : Accipite Spiritum sanctum. Quorum remisistis peccata, remittuntur eis, & quorum retinueritis, retenta sunt.*

Surquoi il est important de faire les réflexions suivantes. La première, que cela s'est passé après la résurrection de Jesus-Christ dans le tems qu'il

étoit prêt de quitter la terre, & par conséquent dans un tems où il falloit donner à son Eglise des Pasteurs qui pussent la gouverner en son absence, & qui ne fussent pas seulement les Ministres inferieurs du Fils de Dieu, comme les disciples l'avoient été pendant sa vie ; mais qui tinssent sa place & qui eussent son autorité. La seconde, que c'est ici la seconde mission des Apôtres, & bien différente de la première. Car Jesus-Christ ne les envoye plus devant lui, *ante faciem suam*, comme ses precursseurs ; mais il les envoye en sa place avec toute l'étendue de son pouvoir, & avec la même autorité. C'est ce que veulent dire ces paroles : *Sicut misit me Pater, & ego mitto vos.* Faites ce que j'ai fait. Je vous établis en ma place, comme mon Pere m'avoit établi en la sienne. Il m'avoit tout donné : je vous donne tout. Il m'avoit confié ses élus & le soin de son Eglise : je vous les confie. La troisième est, que le Sauveur souffre sur eux pour leur donner son empire, comme il avoit été rempli du Saint-Esprit pour annoncer la paix aux hommes, pour prêcher aux humbles, & pour guerir ceux qui avoient le cœur brisé : *Spiritus Domini super me, propter quod unxit me, evangelizare pauperibus misit me, sanare contritos corde.... & predicare annum Domini acceptabilem.* Il leur donne de même son Esprit, pour les établir dans le même emploi. Et comme autrefois Elie laissa son double esprit à Elisée pour l'établir son successeur & prophete d'Israel à sa place ; aussi le Fils de Dieu laissa son Esprit à ses Apôtres, comme à ses successeurs & à ses substituts. La quatrième est que, non seulement il leur donne le pouvoir de retenir les coupables dans les liens de leurs péchés, ou de les en delivrer, ce qui est le pouvoir de Dieu même ; mais qu'il leur donna outre cela une entière au-

Joan.
XIV. XV.
XVI.

Joan.
XV. 15.

Math.
XVI. 19.

Joan. XX.
21.

Luc. IV.
18.

4. Reg. II.
9.

torité dans sa maison, enforte qu'ils puissent ouvrir ou fermer, sans que personne pût ouvrir ce qu'ils auroient fermé ni fermer ce qu'ils auroient ouvert. C'étoit la maniere de parler des Hebreux; témoin Isaïe, qui pour signifier le grand pouvoir qu'auroit Eliacim sous le regne d'Ezechias, dit ces paroles : *Dabo clavem domus David super humerum ejus. Et aperiet, & non erit qui claudat; & claudet, & non erit qui aperiat.* Ce qui a été appliqué au Fils de Dieu même dans l'Apocalypse se : *Hic dicit Sanctus & verus qui habet clavem David; qui aperit & nemo claudit; claudit & nemo aperit.* Ainsi on ne peut pas douter que les Apôtres n'aient reçu le plein pouvoir de l'Épiscopat.

Isaï. XXII.

22.

Apoc. III.

7.

Math.

XXVIII.

11.

Joan. V.

22.

Math.

XIX. 28.

Luc.

XXII. 30.

4. Ils reçurent la mission & le pouvoir particulier aux Apôtres lorsque le Fils de Dieu étant prêt de monter au ciel, leur dir ces paroles rapportées par S. Matthieu : *Data est mihi omnis potestas in celo & in terra. Euntes ergo docete omnes gentes.* Je suis entré dans l'exercice de ma royauté. Je suis le Souverain des Gentils aussi bien que des Juifs. Mon nom doit être connu d'une mer à l'autre. J'ai mérité la reconciliation de ceux qui étoient éloignés, aussi bien que de ceux qui étoient proche. Ainsi je vous partage mon royaume. Fondez par tout des Eglises. Etablissez par tout des Evêques. Je vous fais rois sur la terre, afin que vous m'y fassiez regner.

Quoique tout cela soit clair, on peut encore y donner un nouveau jour en remarquant que tout ce que l'Écriture donne à Jesus-Christ, Jesus-Christ l'a donné à ses Apôtres, & que tout ce qu'il a dit de lui-même, il a voulu qu'on le dir des Apôtres. Le Pere a donné à son Fils le pouvoir de juger : le Fils le leur a donné. Le Pere a donné à son Fils le pouvoir de remettre les péchés : le Fils le leur a

donné. Le Pere a donné à son Fils les clefs : le Fils les leur a données. Le Pere a donné à son Fils un trône, & le Fils leur a préparé d'autres trônes. Le Pere a donné son Fils pour le fondement de l'Eglise, & les Apôtres sont aussi les fondemens de l'Eglise. Enfin le Pere a envoyé son Fils, & le Fils a envoyé ses Apôtres. Après tant d'éclaircissements, je ne crois pas qu'il puisse rester aucune difficulté.

S. V.

Preuves de la prééminence & de la distinction des Evêques par les anciens catalogues des Evêques depuis les Apôtres.

Il ne faudroit, pour ruiner l'imagination de Blondel sur la confusion & l'égalité des Evêques & des Prêtres dans les tems apostoliques, que lire les anciens catalogues que S. Irénée, Tertullien & Eusebe nous ont laissés. Car remontant jusqu'aux Apôtres, il est impossible de résister à l'évidence de la preuve qu'ils fournissent par là; & rien n'est plus capable de l'établir, que les efforts mêmes qu'a fait Blondel pour l'obscurcir, comme nous l'allons montrer.

S. Irénée dans tout le III. Livre de son Ouvrage contre les heresies, s'est servi admirablement de l'argument des prescriptions, dont Tertullien se servit depuis avec tant de succès contre les heretiques de son tems. Toutes les heresies, dit ce grand Evêque de Lion, sont recentes. Elles sont toutes venues après la verité. Elles sont toutes postérieures à l'Eglise de Jesus-Christ. Car les Valentiniens ne sont que depuis Valentin, & les Marcionites ne sont que depuis Marcion; au lieu que nous pouvons remonter jusqu'à Jesus-Christ par les Apôtres, & jusqu'aux Apôtres par la succession des Evêques : *Et habemus annumerare*

Math. IX.

6.

Joan. XX.

23.

II. XXII.

22.

Ap. III. 7.

Math.

XVI. 19.

Ibid. XIX.

28.

Luc.

XXII. 30.

Ibid.

Mat. XXI.

42.

Eph. II.

20.

Joan. V.

23.

Math.

XXVIII.

19.

Lib. 3. adv.

heres. cap.

4.

Ibid. cap.

3. 2. 1. 2.

nos qui ab Apostolis instituti sunt Episcopi in Ecclesiis, & successores eorum usque ad nos. Et parce qu'il eût été trop long de rapporter la succession des Evêques de toutes les Eglises apostoliques, il s'attache particulièrement à celle des Evêques de Rome, dont il commence l'origine à S. Pierre & S. Paul, & qu'il continue jusqu'au Pape Eleuthère qu'il dit être le douzième depuis les Apôtres : Sed quoniam valde longum est in hoc tali volumine omnium Ecclesiarum enumerare successiones, maxima & antiquissima & omnibus cognita, à gloriosissimis duobus Apostolis Petro & Paulo Roma fundata & constituta Ecclesia, eam quam habet ab Apostolis traditionem & annuntiatam hominibus fidem per successiones Episcoporum pervenientem usque ad nos indicantes, confundimus omnes eos qui quoquo modo. . . . prater quam oportet, colligunt.

Je fais bien que Blondel répond à cela que les premiers Evêques n'étoient pas semblables aux derniers ; & que le catalogue de S. Irenée en comprend de deux sortes, dont les uns étoient sans élection, sans supériorité & sans consécration particulière, & les autres depuis le milieu du second siècle, étoient élus, ordonnés & établis dans une prééminence d'autorité & de juridiction : mais je fais bien aussi que cette réponse est insoutenable.

Car en premier lieu, S. Irenée n'a rien su de cette différence, & il parle des premiers Evêques comme des autres. 2. Etant Evêque, & l'étant après le changement prétendu de la discipline, il est certain qu'il a regardé tous les Evêques de ce catalogue comme il regardoit les Evêques de son tems. 3. Il les regarde toujours comme les successeurs des Apôtres ; & ce n'est même que pour prouver cette succession qu'il en rapporte la suite, & par conséquent il les a crus

héritiers de leur prééminence, de leur singularité & de leur pouvoir. 4. Il refuse invinciblement l'imagination de Blondel ; car il dit en termes formels, & il le repète souvent, que les Apôtres établirent eux-mêmes leurs successeurs. *Habemus annuuntiare eos qui ab Apostolis instituti sunt Episcopi in Ecclesiis, & successores eorum usque ad nos.* Et il dit formellement que S. Pierre & S. Paul ordonnerent Evêque & Chef de l'Eglise Romaine S. Lin, qui fut leur successeur : *Fundantes igitur & instituentes beati Apostoli Ecclesiam, Lino Episcopatum administranda Ecclesia tradiderunt.* 5. S. Irenée ne pouvoit pas se tromper sur la succession des Eglises d'Asie, puisqu'il avoit vu dans sa jeunesse S. Polycarpe, & qu'il avoit appris de lui-même la manière dont il avoit été fait Evêque de Smyrne. Or il dit que ce saint Martyr fut établi dans le siège de Smyrne par les Apôtres, & qu'il n'eut pas seulement le bonheur de recevoir sa doctrine de leur bouche, mais qu'il eut encore celui de recevoir le caractère épiscopal de leurs mains : *Polycarpus autem, non solum ab Apostolis educus, . . . sed etiam ab Apostolis in Asia, in qua est Smyrnis Ecclesia, constitutus Episcopus, quem & nos vidimus in prima nostra etate.* 6. La solution de Blondel est contradictoirement opposée au dessein de S. Irenée. Car ce saint Martyr vouloit prouver la succession de la bonne doctrine dans l'Eglise par la succession de l'Épiscopat, & apprendre aux fideles une voie abrégée pour distinguer l'erreur des sociétés schismatiques, de la vérité qui étoit enseignée par les Evêques de l'Eglise catholique : *Qui successionem, dit-il, habent ab Apostolis ; qui enim Episcopatus successionem charisma veritatis certum. . . . acceperunt.* Or cette raison ne prouveroit rien, si les Evêques n'avoient reçu immédiatement des Apôtres leur Épis-

Ibid. n. 3.

Ibid. n. 4.

Lib. 4. c. 26. n. 2.

copat , tel que l'entendoit S. Irénée. 7. Ce saint Evêque étoit si éloigné de croire qu'il y eût avant lui des Evêques d'une autre sorte , qu'il prétend au contraire que l'autorité des premiers Evêques & des Apôtres par eux est venue jusqu'à lui sans diminution ; que l'état ancien de l'Eglise étoit absolument le même que celui de son tems ; qu'elle cesseroit d'être le corps de Jesus-Christ si elle étoit gouvernée d'une autre manière qu'elle n'avoit été d'abord ; & que les successeurs des Apôtres n'ont fait à l'égard de leurs descendans , que ce que les Apôtres mêmes avoient fait à leur

Ibid. c. 33.
n. 2.

égard : *Antiquus Ecclesie status*, dit-il, *in universo mundo, & character corporis Christi, secundum successionem Episcoporum, quibus Apostoli eam qua in unoquoque loco est Ecclesiam tradiderunt, qua pervenit usque ad nos.* J'ai été obligé de faire toutes ces observations , afin qu'il ne prenne plus envie à personne de faire valoir la distinction de Blondel. Venons à Tertullien.

On ne peut s'expliquer plus clairement & plus fortement qu'il le fait dans son Livre des prescriptions , Chap. XX. sur la preuve de la vraie foi par l'origine & la succession des Evêques. Quoi qu'il en soit, dit-il, de J. C. & de sa doctrine , il est certain qu'il l'a enseignée à d'autres hommes qu'il a envoyés par tout le monde après sa resurrection ; qu'ils ont fondé des Eglises , premièrement en Judée , ensuite chez les autres nations , dans certaines villes , d'où les autres ont pris la semence de la doctrine , & la prennent tous les jours à mesure que les Eglises se forment. C'est pourquoi on le compte aussi pour Eglises apostoliques , comme filles des premières & tenant la même doctrine ; & toutes ensemble ne font qu'une même Eglise par la communication de la paix , fondée sur l'unité de doctrine ;

Ecclesias apud unamquamque civitatem considerunt, à quibus traducunt fidei & semina doctrina, cetera exinde Ecclesia mutuata sunt, & quotidie mutantur, ut soboles Apostolicarum Ecclesiarum. L'Episcopat & la doctrine ont donc une même origine. Tous les Evêques sont donc successeurs des Apôtres. Ils sont donc établis pour gouverner chaque Eglise particulière , comme les Apôtres l'avoient été pour les fonder. Il n'y a donc point eu d'innovation dans l'Episcopat jusqu'à Tertullien non plus que dans la doctrine. Ces principes sapient le système de Blondel par les fondemens.

Tertullien après en avoir posé de si différens , s'en sert pour confondre tous les heretiques. C'est à eux, dit-il , à montrer les origines de leurs Eglises , l'ordre & la succession de leurs Evêques ; en sorte qu'elle remonte à un Apôtre , ou à quelqu'un de ces hommes apostoliques qui ont vécu avec les Apôtres jusqu'à la fin ; *Edant ergo origines Ecclesiarum suarum, evoluant ordinem Episcoporum suorum ita per successiones ab initio decurrentem, ut primus ille Episcopus, aliquem ex Apostolis, vel apostolicis viris qui tamen cum Apostolis perseveraverit, habuerit autorem & antecessorem.* Quelle extravagance dans le sentiment de Blondel ! Car on pouvoit lui répondre que les Evêques étoient d'un établissement tout nouveau. Mais Tertullien soutient hautement qu'il est encore tel qu'il étoit à la fondation des plus anciennes Eglises.

C'est pour le prouver qu'il cite les catalogues des Evêques de ces Eglises. Chaque Eglise , dit-il , conserve le catalogue de ses Evêques , & remonte jusqu'au tems apostolique où elle a été fondée. Ainsi l'Eglise de Smyrne rapporte que Polycarpe y fut établi par S. Jean. Ainsi l'Eglise Romaine montre Clement ordonné par

Tertull. de
prescript.
cap. 10.

Ibid. cap.
3^o.

Pierre.

Ibid. Pierre. *Hoc enim modo Ecclesia apostolica census suos deserunt. Sicut Smyrnarum Ecclesia Polycarpum ab Joanne collatum refert; sicut Romanorum, Clementem à Petro ordinatum iridem; perinde utique & cætera exhibent quos ab Apostolis in Episcopatum constitutos, Apostolici seminis traduces habeant.* Et ensuite : Parcourez les Eglises apostoliques où l'on voit encore à leurs places les mêmes chaires des Apôtres ; où l'on lit encore leurs Lettres originales. Etes-vous près de l'Asie ? Vous avez Corinthe. En Macedoine vous avez Philippes & Thessalonique. Si vous pouvez passer en Asie, vous avez Ephèse. Si vous êtes près de l'Italie, vous avez Rome, dont nous, c'est-à-dire les Africains, prenons aussi l'autorité. *Percurte Ecclesias apostolicas, apud quas ipsa adhuc cathedra Apostolorum suis locis præsidet. Habes Corinthum ... Habes Philippos ... Habes Thessalonicenses ... Habes Ephesum ... Habes Roman, &c.* C'étoit donc encore alors les mêmes thrones & les mêmes marques de la même puissance, de la même autorité, & de la même prééminence du sacerdoce. Que devient après cela le système de Blondel ?

Pour les catalogues des Evêques qui sont rapportés par Eusebe, c'est une chose si connue que je ne m'y arrêteroie pas s'il n'étoit nécessaire de faire sentir la force de la preuve qui en résulte par les reflexions suivantes ; 1. que tout le monde dans le tems d'Eusebe étoit persuadé que les Evêques des Sieges apostoliques avoient succédé aux Apôtres, & qu'ils avoient reçu leur autorité souveraine & leur prééminence sur tous les autres Ministres de l'Eglise par une communication & une transfusion qui n'avoit point été interrompue ; 2. que personne dans ce tems-là ne savoit la différence prétendue des premiers

Evêques d'avec ceux du second & du troisieme siecle ; 3. que tout le monde étoit persuadé que l'Episcopat avoit été possédé singulièrement & uniquement par chacun de ceux qui étoient compris dans les catalogues d'Evêques ; 4. que chaque Eglise conservoit avec soin les noms & la memoire de ceux qui en avoient été successivement les Pasteurs ; 5. que les principales & celles qui avoient été fondées par les Apôtres, devoient mieux savoir quel avoit été l'ancien gouvernement ; qu'elles étoient mieux instruites que les autres de l'inegalité des Prêtres & des Evêques ; qu'elles conservoient avec encore plus de soin les catalogues de leurs Evêques, & que c'est particulièrement de celles-là qu'Eusebe en a rapporté la liste ; 6. que toutes les Eglises apostoliques soutenoient que leur premier Evêque avoit été établi dans une souveraine puissance par une véritable consécration & par une ordination reçue immédiatement des Apôtres ; & que c'étoit en cela qu'elles faisoient consister l'honneur des Eglises apostoliques. Il est bon d'insister sur ce dernier article, parce qu'il est important, & qu'il est lui seul la preuve de tous les autres.

Eusebe dit qu'il avoit appris de la tradition ancienne, que le Fils de Dieu étant monté au ciel, St. Jacques fut établi le premier Evêque de Jerusalem, & qu'il fut jugé digne de cet honneur à cause de sa grande vertu & de sa pitié extraordinaire : *Hunc Jacobum, qui ob eximum virtutem lib. 2. cap. 1.* *Justus ab antiquis cognominatus est, Hierosolymitana Ecclesia Episcopatum primum accepisse perhibent.* Mais peut-être, ou que cette tradition n'étoit pas ancienne, ou que St. Jacques ne fut pas élevé à cette dignité par une consécration véritable, ou que l'honneur de l'Episcopat n'étoit rien alors qu'un

Ibid. cap.
36.

Euseb. hist.
lib. 2. cap.
1.

simple droit de préférence, ou qu'étant le plus âgé, cette prééminence lui appartenait par le droit d'aînesse.

Rien de tout cela. Eusebe cite S. Clement Prêtre d'Alexandrie, qui en parle en des termes très-remarquables : *Post Servatoris ascensum*, dit-il, *θεωτοποιούς, Petrus, Jacobus, & Johannes, quamvis Dominus ipso ceteris praeulisset, non idcirco de primo honoris gradu inter se contenderunt; sed Jacobum cognomine Justum Hierosolymorum Episcopum elegerunt, μηδ' ἐν τῷ αἰσθητῷ δόξει, ἀλλὰ ταύτην τὴν δίκαιον ἀνέκδοτον τῶν Ἱεροσολύμων ἵκασθαι*. Il est donc certain qu'on arrivoit à l'Episcopat par élection. Il est donc certain que c'étoit un grand honneur, que les premiers Apôtres, s'ils avoient été ambitieux, auroient pu se l'attribuer, & entrer en contestation sur ce point. Il est donc certain que ce ne fut pas le peuple qui établit la prééminence des Evêques; mais que les plus saints & les plus éclairés des Apôtres en établirent la supériorité dans la personne du plus juste des disciples. Il est donc certain que l'Episcopat commença à Jérusalem, immédiatement après l'Ascension de Jesus-Christ. Au moins il est certain qu'on croyoit tout cela vers le milieu du second siècle; & que ceux qui avoient vécu dans le premier, l'avoient ainsi appris à ceux du second. Car S. Clement n'est pas le seul qui le rapporte. Nous avons dans Eusebe un passage d'Hegesippe qui touchoit de fort près le tems des Apôtres, qui *Apostolorum temporibus proximus fuit*, où la même chose est rapportée; & Eusebe a eu raison après ces témoignages, de dire que S. Jacques avoit reçu des mains mêmes des Apôtres l'autorité suprême de l'Episcopat : *Cui Episcopatus Hierosolymorum fides ab Apostolis tradita fuerat*.

Passons aux successeurs de S. Jacques. Après sa mort les Apôtres

qui étoient dans les provinces voisines de la Judée, les Disciples du Seigneur qui étoient encore vivans, & les parens du Fils de Dieu s'assemblerent pour élire un Evêque à la place de Jacques : *In commune consuluisse*, dit Eusebe sur le témoignage de l'ancienne Tradition, *quis in Jacobi locum succedere mereretur*. On arrivoit donc à l'Episcopat par l'élection & par le mérite; & Simeon fils de Cleophas, qu'on disoit être cousin du Sauveur, eut toutes les voix, dit Eusebe : *Uno consensu Simeonem filium Cleopa, Episcopali sede dignum indicaverunt*.

Nous avons déjà cité S. Irenée & Tertullien sur l'établissement d'un Evêque à Rome par les mains de S. Pierre & de S. Paul; & si la chose n'étoit incontestable on pourroit en citer mille. Je ne ferai qu'indiquer Eusebe.

A l'égard de l'Eglise d'Alexandrie, tout le monde sait que S. Marc en a été le premier Evêque, & qu'il y fut envoyé par S. Pierre avec l'honneur & le caractère de l'Episcopat. Tout le monde, dis-je, en convenoit au tems d'Eusebe; & nous apprenons de cet Auteur, que S. Marc fonda plusieurs Eglises dans Alexandrie. *Primum illic praeulasse perhibent*, dit-il, *& in ipsa urbe Alexandria Ecclesias constituisse*. On peut voir encore dans cet Historien les successeurs de ce premier Evêque, & je ne m'arrête qu'à une chose dont j'ai remarqué qu'on ne fait pas assez d'usage. Eusebe s'étoit imaginé, & il a été en cela suivi de S. Jerome, comme ce Pere l'a été de presque tout le monde, que les Ascètes ou les Therapeutes qui vivoient dans l'Egypte, & dont Philon a décrit les exercices & les manieres, étoient les premiers Chrétiens, que les miracles & la predication de S. Marc avoient convertis; mais qui

Ibid. lib. 3.
c. 11.

Ibid. lib. 3.
c. 2. & 4.

Ibid. lib. 2.
c. 36.

Ibid. cap.
23.

Ibid.

étoient encore confondus par les étrangers avec les Juifs, dont ils honoroient la loi, & dont ils avoient retenu grand nombre de ceremonies. Il croyoit voir dans le recit de Philon, une peinture de tout ce qui se pratiquoit dans l'Eglise chrétienne; & entre autres, il pretendoit avoir clairement remarqué parmi eux les trois degrés de la hierarchie: celui des Prêtres qui sont chargés des principales fonctions ecclesiastiques; celui des Diacres qui sont leurs Ministres, & celui des Evêques qui est le plus excellent & le plus élevé: *Ad hoc*, dit-il, *gradus aque ordinem presbiterium describit, eorum videlicet qui ecclesiastica obeunt munera; tum ministeria Diaconorum; postremò Episcopatus apicem omnibus amittantem.* On ne peut pas douter qu'Eusebe qui étoit Evêque & Metropolitain, ne vécût dans un tems où l'Episcopat étoit dans sa plus grande splendeur. Cependant il croyoit si fort qu'il y avoit en Egypte dans le tems de Philon, c'est-à-dire dans le siècle des Apôtres, de véritables Evêques établis par Saint Marc, que c'est à cela principalement qu'il reconnoît l'Eglise chrétienne, & que c'est l'une des plus fortes raisons qu'il ait pour conclurre que ceux dont parle Philon, ne peuvent être que des Chrétiens.

Pour l'Eglise d'Antioche, cet Historien dit qu'Evodius fut établi le premier Evêque de cette ville: *Qui primus ejus loci constitutus fuerat Episcopus;* & sans douter par l'Apôtre S. Pierre, qu'il marque dans sa Chronique comme ayant été, non seulement l'Apôtre, mais l'Evêque particulier d'Antioche. Il compte ensuite S. Ignace pour le second, & il a soin dans le cours de son histoire de marquer exactement la succession des Evêques de ce premier siége de l'Orient. Mais Saint Chrysostome dans

l'excellent panegyrique de S. Ignace qu'il prononça devant le peuple d'Antioche, pretend que ce saint Martyr en fut le premier Evêque; & qu'il n'eut pas seulement le bonheur d'être reçu dans l'amitié des saints Apôtres, de boire à la source, & d'entendre des secrets ineffables; mais qu'il fut jugé digne par des personnes si éclairées, si éminentes en vertu & si bons juges de celle des autres, d'être élevé sur un siége si éminent; & ce qui est encore plus considérable, d'y être porté par leurs mains, & d'y recevoir sur sa tête l'imposition sacrée. *Neque enim ego vitum hunc tantummodo, quod tanto honoris gradu dignus sit habui, admiror, sed quod à sanctis illis dignitatem obtinuerit; quodque beatorum Apostolorum manus sacrum illud caput attigerint.* Il est impossible que des expressions si fortes & si magnifiques ne fassent une grande impression sur l'esprit.

Cependant je ne puis m'empêcher de faire remarquer dans ce seul passage toute l'illusion de Blondel dissipée, toutes ses imaginations démenties, toutes ses hypothèses renversées. Car en premier lieu l'Episcopat étoit une dignité très éminente. 2. Il falloit un mérite extraordinaire pour y parvenir. 3. On n'y parvenoit au tems des Apôtres que par cette voie. 4. Le principal soin des Apôtres étoit d'examiner la vertu & la doctrine de ceux qui y devoient être portés. 5. On étoit consacré par une véritable ordination. 6. Et c'étoient les Apôtres mêmes qui ordonnoient & consacroient les Evêques qu'ils établissoient dans les Eglises naissantes. Cela est admirablement confirmé par Theodoret, qui dans son premier dialogue, devant citer plusieurs passages de S. Ignace contre le sentiment de l'hérétique avec lequel il dispute, lui dit par avance qu'il

Chryf.
S. Ignat. n.
2. tom. 2.
pag. 594.

Theod.
dialog. 1.
sem. 3.
pag. 33.

suppose qu'il fait sans doute quel est le grand Ignace, cet illustre Evêque, qui reçut de la main puissante de Pierre le caractère Episcopal, & qui couronna son sacerdoce par le triomphe du martyre : *Audivisti enim prorsus Ignatium illum, qui de Petri dextera Pontificatus gratiam suscepit, & post administratam Ecclesiam Antiochenam martyrii coronam adeptus est.* C'étoit donc une chose dont les Catholiques & les herétiques convenoient. C'étoit une chose toute publique ; & c'est ce qui me détermine à suivre plutôt le sentiment de S. Chrysostome que celui d'Eusebe. Car ce Saint étoit d'Antioche même, dont il savoit mieux la tradition que cet Historien. Et Theodorët avoit une très-grande connoissance de cette Eglise, à laquelle il étoit soumis comme à la grande Metropole, & dont il paroît très-instruit dans son histoire. Ce n'est pas qu'on ne puisse accorder cette contrariété apparente ; mais cependant il est bon de remarquer qu'elle ne peut affaiblir notre preuve. Car il étoit si constant que le premier Evêque d'Antioche avoit été établi dans l'Episcopat par les Apôtres, que ceux-mêmes qui ne se sont pas accordés dans la personne, sont convenus de l'Episcopat & de l'ordination faite par les Apôtres.

Je n'aurois jamais fait, si je voulois rapporter tout ce qu'il y a de fort dans Eusebe sur ce point & tout ce qu'il cite des Anciens. On peut lire sur-tout le IV. Chapitre tout entier du III. Livre de son histoire. Je n'ajouterai plus à cette preuve des catalogues des Evêques depuis les Apôtres, que celle du Concile de Calcedoine qu'on fait avoir été composé de six cents Prelats. Les Peres de ce Concile, dans l'Action seconde, comptent depuis S. Timothée vingt-sept Evêques qui lui ont succédé, &

ils prétendent que chaque Evêque a été ordonné à Ephèse. *A sancto Timotheo ad hoc tempus viginti septem Episcopi creati sunt. Hi omnes in Epheso ordinati sunt. martiri in ignem exprobrantur.* Quelle temerité seroit-ce que de ne pas croire six cents Evêques ? Mais si on juge qu'ils ont pu être trompés par l'éloignement des tems, qu'on en croie du moins Polycrate Evêque d'Ephèse lui-même, & grand Metropolitain de l'Asie. *Episcopus Asiae . . . Polycrates praerat,* dit Eusebe. Ce saint homme dans sa Lettre au Pape Victor, lui dit qu'il est le huitième Evêque d'Ephèse ; & il le dit dans un tems, où il n'y avoit pas encore cent ans depuis la mort de l'Apôtre S. Jean. *Fuerunt enim septem omnino ex cognatis meis Episcopi, quibus ego octavus accessi ; & cela fait voir la vérité de ce que disoit autrefois Tertullien : Habemus & Joannis alumnus Ecclesias Ordo Episcoporum ad originem recensens, in Joannem flabit a-*

terem. Mais ce n'est pas les seules Eglises d'Asie qui ont cet avantage ; il est commun à toutes les Eglises apostoliques ; & les chaires qu'étoient assises les Evêques du tems de Tertullien, étoient celles là mêmes, comme il nous l'a dit, où s'étoient assises les Apôtres. C'est par cette succession apostolique que la grace du sacerdoce s'est répandue dans tout le monde. Et si les premiers Evêques n'avoient pas reçu des Apôtres la plénitude de leur pouvoir, ou s'ils ne l'avoient pas fait passer dans leurs successeurs par la continuité des ordinations, l'Eglise ne tiendrait pas à la racine catholique, & elle ne seroit qu'une branche coupée de son tronc : *Radix christiane societatis per seles Apostolorum,* dit S. Augustin, *& successiones Episcoporum certa per orbem propagatione diffunditur.*

Euseb. lib. 5.

c. 24.

Ibid.

lib. 4.

cont. Marcion. c. 5.

Preuves de la préminence de l'Épiscopat par la Tradition.

Cette preuve est déjà bien avancée par les témoignages de S. Clement l'ape, de S. Ignace, de S. Irenée, de Tertullien, de S. Epiphane, de S. Chrysostome, de Theodore, & de plusieurs autres Peres & Docteurs de l'Eglise que nous avons rapportés. Mais les heretiques mêmes nous servent ici de temoins, & leurs témoignages sont très-pressans & très-clairs.

Hegesippe rapporte dans ses commentaires que Thebuthis fut le premier qui corrompit l'intégrité de la foi de l'Eglise, qui avoit été pure & sans mélange jusqu'à son tems, & qui étoit appelée vierge pour cette raison. Il ajoute que ce premier heretique ne quitta le sein & la foi de l'Eglise que parce qu'il pretendoit à l'Épiscopat, & que n'ayant pas été élu, il ne put souffrir qu'on lui en eût preferé un autre : *Et Ecclesiam quidem hactenus virginem vocabant, propterea quod vanis sermonibus nondum corrupta fuerat. Primus Thebuthis indignè ferens quod minimè creatus esset Episcopus, eam occultè vitare est aggressus.* Donc longtemps avant qu'Hegesippe écrivit, & avant la naissance des heresies, l'Épiscopat étoit une dignité capable de donner de l'envie aux ambitieux; qui étoit accordée au merite; qu'on n'obtenoit que par l'élection; & qui n'étoit ni attachée à l'âge, ni confondue avec la Prétrise. Au reste Hegesippe semble fixer le schisme & l'heresie de Thebuthis au tems de la mort de S. Jacques surnommé le Juste, & de l'élection de Simeon son successeur; puisqu'il joint ensemble ces deux événements: ce qui remonte bien au-dessus de l'époque que Blondel donne à l'Épiscopat.

Valentin, qui au jugement de cet Ecrivain même commença à publier ses erreurs l'an 140. eut la même raison que Thebuthis; & ce fut pour se venger de ce qu'on ne l'avoit pas mis dans la premiere dignité de l'Eglise, qu'il se fit chef des heretiques. Nous apprenons de Tertullien, que la vanité que son éloquence lui avoit inspirée lui faisoit croire qu'il étoit digne de l'Épiscopat, il ne put souffrir qu'on lui eût preferé un Confesseur de Jesus-Christ, que l'honneur du martyre avoit élevé au sacerdoce : *Speraveras Episcopatum Valentinus, quia ex martyrii prerogativa loci positum indignatus, de Ecclesia authentica regula abruptus... ad expugnandum conversus veritatem.* Ainsi avant que Valentin devint heretique, c'est-à-dire, avant l'an 140. on donnoit l'Épiscopat au merite; on y élevoit les Martyrs; on esperoit y arriver par l'esprit & par l'éloquence. Les ambitieux & ceux qui aimoient la gloire & l'élevation, y aspiroient, & croyoient qu'ils y trouveroient de quoi satisfaire leur vanité. Comment allier tout cela avec les visions de Blondel? Et quel est l'homme sage qui ne voye pas que ce seul recit détruit son époque de l'Épiscopat vers l'an 135.

Mais laissons-là Blondel pour un moment, & profitons de la reflexion que fait Tertullien à propos de Valentin; que la plupart des heretiques ne se font vengés de l'Eglise par le schisme & par l'heresie, que parce qu'ayant une furieuse ambition, ils croyoient que l'Épiscopat leur étoit dû. Cette pensée est très-veritable, & mille exemples pourroient la confirmer. Mais ce qui est étonnant, c'est que ceux-mêmes qui se font le plus déclarés contre l'Épiscopat, ne l'ont fait que pour dédommager leur vanité, & pour se venger sur l'Épiscopat de ce qu'ils

Apud Eu-
seb. lib. 4.
c. 22.

Apol. pag.
54.

Lib. cont.
Valent. c.
4.

n'étoient pas Evêques. S. Epiphane nous apprend qu'Aetius (le premier de tous les hommes qui a prétendu élever les Evêques aux Prêtres) ne songea à son système qu'après qu'il se vit privé de l'Episcopat, & qu'il vit Eustathe sur le siege de Sebaste en Arménie : *Cum Eustathius ad Episcopatum esset evectus, Aetius, etsi id magnopere cuperet, eo tamen pervenire non potuit. Hinc simulatas ex amulatione conflata.* Depuis cet heretique jusqu'au siècle passé, personne n'a suivi son erreur. Mais les Calvinistes n'ayant point d'Evêques ni en France, ni en Suisse, ni en Hollande, il a fallu s'en consoler par le secret d'Aetius; au lieu que les Lutheriens & les heretiques d'Angleterre, d'Hybernie & d'Ecosse ont retenu l'Episcopat parce qu'ils avoient des Evêques. Mais revenons encore à Tertullien.

Cet Auteur qui avoit vécu très-long-tems dans le second siècle, qui avoit pris plaisir à rechercher l'antiquité, & qui avoit une profonde connoissance de la discipline ecclesiastique, parle toujours des Evêques comme ayant toujours été dans l'Eglise; comme étant nécessaires pour y conserver l'unité & la paix; comme étant chargés de tout le gouvernement de l'Eglise, & comme ayant eux seuls une autorité sans limitation & sans reserve. Dans le Livre du baptême, parlant du pouvoir de donner ce Sacrement, il dit ces paroles remarquables : *Dandi quidem habet jus summus sacerdos, qui est Episcopus; de hinc Presbyteri & Diaconi, non tamen sine Episcopi auctoritate propter Ecclesiam humorem, quo salvo, salva pax est.* Le pouvoir de donner les Sacremens, même les plus communs, appartient originellement & premierement à l'Evêque. Il est ensuite communiqué aux Prêtres, mais par dependance

de l'Evêque, pour les faire souvenir qu'ils tiennent de lui leur autorité; qu'ils sont au-dessous de lui & non pas les égaux; qu'ils ne sont pas les chefs de l'Eglise, & qu'ils ne peuvent agir par eux-mêmes sans aller contre l'institution de Jesus-Christ, qui en fondant son Eglise, en a établi l'unité, la paix & le repos dans l'honneur & la prééminence des Evêques, qui sont par conséquent aussi certainement de droit divin ou d'institution divine, que l'Eglise même, & l'unité de l'Eglise.

Nous n'ajouterons plus à tous ces témoignages de la Tradition, que celui de S. Cyprien qui fut fait Evêque en 248. & qui n'étoit éloigné que de cent ans, selon l'opinion de Blondel, du premier établissement de l'Episcopat tel qu'il le voyoit. Il devoit sans doute en savoir parfaitement la naissance & le progrès; du moins il pouvoit être détrompé s'il étoit dans l'erreur, par un million de gens qui ne pouvoient manquer de savoir jusqu'au mois & au jour que Carthage avoit eu son premier Evêque. Il vivoit d'ailleurs dans une Eglise ennemie du faste & de l'orgueil. Il étoit à la tête d'un grand nombre de Prêtres éclairés & genereux. Il fut attaqué toute sa vie par des Prêtres séditionnaires & schismatiques, qui avoient intérêt à rabaisser sa dignité, & qui pouvoient en le faisant souvenir de l'établissement tout récent d'un Evêque supérieur aux Prêtres, se mettre à couvert de son autorité, ou se moquer de la pensée où il étoit que Jesus-Christ avoit établi la supériorité des Evêques. Enfin ceux qui ont bien lu les Ouvrages de ce grand homme, savent qu'il vaut lui seul cent témoins en matière de hiérarchie. Or S. Cyprien étoit si persuadé que l'Episcopat tel qu'il le possédoit étoit de droit divin, que nous autres hie-

Epiph. hær. rel. 75. n. copatum esset evectus, Aetius, etsi id magnopere cuperet, eo tamen pervenire non potuit. Hinc simulatas ex amulatione conflata.

1. pag. 905.

Tertull. de Bapt. cap. 17.

DE LA PRE'EMINENCE DE L'EPISCOPAT. 71

rarchiens déclarés, nous n'en pourrions rien dire de plus fort.

Dans la Lettre XXVII. à ceux qui étoient tombés dans la persécution, il parle en ces termes : *Dominus noster, cujus praecepta & monita mature & observare debemus, Episcopi honorem, & Ecclesia sua rationem disponens, in Evangelio loquitur, & dicit Petrus : Ego tibi dico, quia tu es Petrus, &c.* Voilà la fondation de l'Episcopat, & par conséquent de l'Eglise; la fondation de l'unité de l'Episcopat, & par conséquent de l'unité de l'Eglise; la fondation de la perpétuité & de l'éternité de l'Episcopat, & par conséquent de l'éternité de l'Eglise. Mais voyons la suite : *Inde per temporum & successionum vias, Episcoporum ordinatio & Ecclesiae ratio docuit, ut Ecclesia super Episcopos constituitur & omnis alius Ecclesiae per eosdem praefitos gubernetur.* Cüm hoc itaq. divina lege fundatum sit, miror quosdam audaci temeritate sic mihi scribere voluisse. Voilà l'auguste origine de la prééminence des Evêques ; & c'est de là que vient cette maxime que nous avons vu enseignée par S. Ignace, que les Ministres de l'Eglise ne peuvent rien faire sans leur ordre, parce que tout vient de l'Episcopat & que tout s'y doit rapporter. Il se suffit à lui même & à l'Eglise. C'est par la plénitude & non par le besoin de l'Evêque que les Prêtres sont établis, & il faut qu'ils soient ses enfans avant que d'être ses coadjuteurs.

Dieu permet que du tems de S. Cyprien, l'Eglise Romaine fût divisée par le schisme de Novatien, & que la propre Eglise de Carthage fût divisée par le schisme de cinq Prêtres, afin qu'il eût occasion de soutenir avec la lumière que Dieu lui avoit donnée, l'unité de l'Eglise & la majesté de l'Episcopat. On voit particulièrement éclater cette lumière dans une Epître qu'il écrivit au Pape Cor-

neille que les schismatiques avoient intimidé, & auquel ils avoient rapporté de très-grandes faussetés sur la promotion schismatique & furieuse de Fortunat, qui avoit été intrus dans le siege de Carthage, quatre ans après que S. Cyprien en étoit le legitime possesseur. *Neque enim, dir- il à ce grand Pape, qu'il aimoit beaucoup, & dont il avoit soutenu la cause dans tout l'orient, aliunde haerese aborta sunt aut nata sunt schismata, quàm inde quòd sacerdoti Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesia ad tempus sacerdos, & ad tempus judex vici Christi cogitatur. Cui si secundum magisteria divina obtemperaret fraternitas universa, nemo adversum sacerdotum collegium quidquam moveret; nemo post divinum iudicium, post populi suffragium, post Coepiscorum consensum, iudicem se jam, non Episcopi, sed Dei, faceret.*

Il faut, dit-il encore, avoir perdu la foi & tout sentiment de religion, pour douter qu'un Evêque ne soit établi au-dessus de tous ; au-dessus des Prêtres, au-dessus des Ministres de l'Eglise, par la volonté, par l'ordre, & par la main de Dieu : *Hoc est fides non habere qua vivimus, hoc est Deo honorem non dare, cujus nutu & arbitrio regi & gubernari omnia scimus & credimus.* Il n'y a que les Evêques établis dans le schisme qui ne soient pas Evêques par l'ordre de Dieu : *Planè Episcopi non de voluntate Dei sunt, qui extra Ecclesiam sunt.* Et il n'y a que le demon qui est l'éternel ennemi de l'Eglise qui s'oppose aux Evêques qui sont établis dans l'Eglise catholique, parce qu'il est l'auteur de la division, du schisme & du desordre ; & que dans le dessein qu'il a de dévorer & de dissiper le troupeau, il est de son intérêt d'en écarter le Pasteur, & d'ôter le gouvernail au Pilote pour faire briser plus aisément le vaisseau : *Ad hoc Ecclesia praepositi sui infestationem per-*

Epist. 17.
edit. Baluf.
pag. 37.

Ibid.

Epist. 15.
ad Cornel.
pag. 82.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

72 IV. DISSERT. SUR LE SENTIMENT DE S. JEROME

quintur, ut gubernatore sublato, atrocius atque violentius circa Ecclesiam naufragia grassetur.

Quoique ces expressions soient vives & ardentes, elles sont néanmoins très-exactes; & S. Cyprien en étoit si plein que dans l'Épître LXIX. à Florentius Pupianus, il les a répétées en leur ajoutant une nouvelle force. Cet Evêque avoit été ébranlé par les artifices des schismatiques, & il doutoit s'il devoit regarder S. Cyprien comme un Evêque légitime. *Animadverto*, lui écrit notre Saint, *post Deum judicem, qui sacerdotes facit, te velle, non dicam de me (quantus enim ego sum?) sed de Dei & Christi judicio judicare. Hoc est in Deum non credere; hoc est rebellem adversus Christum & adversus Evangelium ejus existere.* Vous prétendez, continue-t-il, vous rendre juge de Dieu & de Jesus-Christ. Vous avez oublié que le pouvoir des Evêques est le même que celui des Apôtres, & qu'ils ont été établis par la même parole, & dans le même Evan-

gile. *Te judicem Dei consensum & Christi, qui dicis ad Apostolos, ac per hoc ad omnes propositos, qui Apostolus vicaria ordinatione succedunt: Qui audis vos, me audis, &c.* Quoi donc! six ans entiers, l'Eglise n'aura point eu d'Evêque? *Ecce jam sex annis, nec fraternitas habuerit Episcopum, nec plebs propositum, nec greges pastorem, nec Ecclesia gubernationem, nec Christus antistitem, nec Deus sacerdotem?* Il y avoit cependant grand nombre de Prêtres dans l'Eglise de Carthage; & ce n'auroit pas été un grand malheur qu'aucun d'eux n'eût eu l'honneur de la préférence, selon l'idée de Blondel. S. Cyprien finit par ces terribles paroles, qui sont un dernier coup de foudre contre Blondel & tous les ennemis de la hiérarchie: Celui qui ne croit pas Jesus-Christ lorsqu'il fait un Evêque, commencera à le croire lorsqu'il le vengera: *Qui Christo non credit sacerdotem facienti, & postea credere incipiet sacerdotem vindicanti.*

Ibid. pag. 121.

Ibid.

Ibid. pag. 124.

Epist. 69.
pag. 121.

QUATRIEME DISSERTATION

Sur le sentiment de S. Jerome touchant l'origine & l'institution des Evêques.

APRÈS ce que nous venons de dire sur la confusion & l'attribution indifférente des noms d'Evêque & de Prêtre, il est à propos de joindre immédiatement à cette discussion, celle du sentiment d'un Pere, qui avoue que cette confusion est le principal fondement & la principale preuve de sa doctrine. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait que S. Jerome pour élever beaucoup les Prêtres, a parlé un peu foiblement de l'Épiscopat; & que les ennemis de la hiérarchie, quoiqu'ils le soient aussi de tous les Pères, témoignent un respect particulier pour S. Jerome,

qui leur paroît être tout-à-fait dans leur parti. Mais nous allons montrer 1. que le sentiment particulier de S. Jerome touchant l'origine & l'institution des Evêques, ne favorise point les Presbyteriens; 2. que ce sentiment n'est appuyé sur aucun solide fondement.

§. I.

Que le sentiment particulier de S. Jerome touchant l'origine & l'institution des Evêques ne favorise pas les Presbyteriens.

Les endroits où Saint Jerome s'est expliqué

expliqué avec plus d'étendue & de force sur l'institution de l'Episcopat sont dans les Commentaires sur l'Epître de S. Paul à Tite, & dans sa Lettre C.I. à Evangelus. Je ne rapporterais que l'essentiel; mais il faut remarquer auparavant 1. qu'il composa le premier Ouvrage dans la solitude de Bethleem, environ trois ans après la mort de Damase arrivée au mois de Decembre 384. car il sortit de Rome au mois d'Août 385. & ce ne fut qu'après avoir parcouru l'Egypte pendant l'année 386. qu'il travailla en 387. sur S. Paul; 2. qu'il avoit été peu content à Rome du faste & de l'orgueil des Diacres de cette Eglise qui s'élevoient au-dessus des Prêtres, & qu'il s'en étoit retiré bien résolu de mortifier leur vanité quand il en trouveroit l'occasion.

S. Jerome étant donc venu à cet endroit de l'Epître à Tite où S. Paul parle des qualités de l'Evêque après avoir parlé de celles du Prêtre, & où cet Apôtre paroît confondre ces deux ordres par cette liaison : *Oportet enim Episcopum sine crimine esse*, il dit qu'il est visible par ce seul endroit de l'Ecriture, qu'au tems des Apôtres les Prêtres & les Evêques n'étoient qu'une même chose : *Idem est ergo Presbyter qui Episcopus*; & antequam diaboli insinû, studia in religione fierent, & diceretur in populis, *Ego sum Paulus, ego Apollo, ego autem Cepha, communis Presbyterorum consilio Ecclesia gubernabatur*. Postquam verò unusquisque eos quos baptizaverat suos putabat esse, non Christi; in toto orbe decretum est, ut unus de Presbyteris electus superponeretur ceteris, ad quem omnis Ecclesia cura pertineret, & schismatum semina tollerentur. C'est ainsi que pour rabaisser les Diacres au-dessous des Prêtres, il semble relever ceux-ci jusqu'à les égaler aux Evêques. Cela paroît encore davantage par ces paroles qui sont la

conclusion de son discours : *Hæc prætere, ut ostenderemus apud veteres eisdem fuisse Presbyteros quos & Episcopos; paulatim verò (ut dissensionum plantaria evellerentur) ad unum omnem sollicitudinem esse delatam*. Sicut ergo Presbyteri sciunt se ex Ecclesia consuetudine ei qui sibi propositus fuerit esse subditos; ita Episcopi noverint se magis consuetudine quam dispositionis dominica veritate, Presbyteris esse majores; & in commune debere Ecclesiam regere, imitantes Moysen, qui cum haberet solus præesse populo Israel, septuaginta elegit cum quibus populum judicaret.

Voici comme il s'explique sur le même sujet dans l'Epître à Evangelus, en marquant plus clairement l'intention qui le faisoit parler. *Audio*, dit-il, *quemdam in tantum erupisse vecordiam, ut Diaconos Presbyteris, id est Episcopis, anteferreret*. Nam cum Apostolus perspicue doceat eosdem esse Presbyteros quos Episcopos, quis patitur mensuram & viduatum ministris, ut supra eos se tumidus efferat, ad quorum pietas Christi corpus sanguisque conficiunt? Enfin ce qui forme une difficulté, que quelques savans trouvent invincible, c'est ce qu'ajoute le saint Docteur en ces termes : *Quòd autem postea unus electus*

Ibid.

Epist. 101.
tom. 4.
part. 2.
pag. 802.

Ibid. pag.
803.

Mais comme c'est une faute assez ordinaire à beaucoup de gens, d'établir le sentiment d'un Pere sur un seul ou du moins un petit nombre de passages; pour savoir le vrai sentiment de S. Jerome sur l'Episcopat,

74 IV. DISSERT. SUR LE SENTIMENT DE S. JEROME

il faut consulter les autres endroits où il en a parlé. Nous y trouverons beaucoup de maximes qui assurent aux Evêques leur prééminence, & qui détruisent l'imagination des Presbyteriens & de l'heretique Aérius.

1. Il reconnoît que les Evêques sont les peres des Prêtres, & que ceux ci, quoiqu'ils soient les peres des fidèles, se doivent néanmoins regarder comme les enfans des Evêques :

Epist. 14.
ibid. pag.
261.

Eslo subiectus pontifici tuo, dit-il dans la XXXIV. Lettre à Nepotien, & quasi

anima parentem suscipe. Or il est certain que Nepotien étoit Prêtre; car c'est de lui qu'il parle ainsi dans l'Epître XXXV. à Heliodore son oncle

Epist. 35.
ibid. pag.
270.

& son Evêque : Fir Clericus, & per solidos gradus Presbyter ordinatur. Dans la XXXIX. Lettre à Theophile, lorsqu'il étoit le plus brouillé avec Jean Evêque de Jerusalem, on lit cependant ces paroles : Non sumus tam instati

Epist. 36.
ibid. pag.
339.

cordis, ut ignoremus quid debeatur Sacerdotibus Christi. Qui enim eos recipit, non tam eos recipit quam illum cujus Episcopi sunt. Sed contenti sint honore suo.

Patres se sciunt esse, non dominos. Il termine la Lettre LXXI. à S. Augustin par ce salut : Vale mi amice

Epist. 71.
ibid. pag.
613.

carissime, atque fili, dignitate parens. Et il est remarquable qu'il dit la même chose d'Orosius Prêtre qui lui avoit été recommandé : Vnum honorabilem,

Epist. 79.
ibid. pag.
643.

fratrem meum, filium dignationis tuae, Orosium Presbyterum, & sui merito & te jubente suscepi.

2. Il distingue très exactement les trois ordres de la hierarchie dans ses Commentaires sur le Chapitre VII. de Michée, en montrant que, quoiqu'on doive être soumis aux Pasteurs & aux Chefs de l'Eglise, il ne faut pourtant pas mettre notre confiance en eux : *Aliud est, dit-il, honorare duces,*

Comm. in
Mich. cap.
7. tom. 1.
Pag. 1549.

aliud spem habere in ducibus. Honoramus Episcopum, Presbytero deferamus, assurgamus Diacono; & tamen non spera-

mus in eis. Dans le dialogue contre les Luciferiens, il compare l'Eglise à l'Arche, & les degrés ecclésiastiques aux différens étages de l'Arche : Similiter & Ecclesia multis gradibus consistens, ad extremum Diaconi, Presbyterii, Episcopisque finitur. Et dans l'Epître L. XXVI. à la vierge Eustoquie, décrivant la mort de Sainte Paule, il dit : Aderant Hierosolymitarum & aliarum urbium Episcopi, & sacerdotum inferiores gradus, ac Levitarum innumerabilis multitudo.

Adv. Lucif.
tom. 4.
part. 2.
Pag. 303.

3. Il reconnoît l'institution divine de l'Episcopat & du Sacerdoce supérieure dans ses Commentaires sur le soixantième Chapitre d'Isaïe, verset 17. où nous lisons : *Ponam visitationem tuam pacem, & proposui tuos iustitiam.*

S. Jerome lisoit : *Ponam principes tuos in pacem, & Episcopos tuos in iustitiam. Et il fait sur cela cette reflexion : In quo Scriptura sancta admiranda majestas,*

Epist. 86.
ibid. pag.
627.

quod principes futuros Ecclesie, Episcopos nominavit. Dans le dialogue contre les Luciferiens il dit, que l'Eglise qui n'a point d'Evêque, n'est pas l'Eglise de Jesus-Christ : Ecclesia non est

que non habet sacerdotes; & que c'est dans son autorité & dans sa souveraine puissance que la durée & la perpétuité de l'Eglise est fondée; comme son unité, la paix & la tranquillité sont fondées sur l'unité de l'Episcopat, qui ne peut elle-même être fondée que dans une singularité de pouvoir & une excellence d'autorité

Comm. in
Isa. cap.
60. tom. 3.
Pag. 453.

qui ne puisse être communiquée aux Prêtres : Ecclesia salus in summi sacerdotis dignitate pendet; cui si non exors

Adv. Lucif.
tom. 4.
part. 2.
Pag. 301.

quadam & ab omnibus eminens deus potestas, tot in Ecclesiis efficiuntur schismata quod sacerdotes. Ces raisons sont des raisons perpétuelles. Nous avons déjà cité ailleurs ces paroles de la Lettre à Evangelus : Ut sciamus tra-

ditiones apostolicas, sumas de veteri Testamento, quod Aaron & filii ejus aque

Ibid. pag.
295.

quod Aaron & filii ejus aque

quod Aaron & filii ejus aque

Epist. 101.
ibid. pag.
803.

Levita in Templo fuerunt, hoc sibi Episcopi & Presbyteri & Diaconi vindicem in Ecclesia. Nous ajouterons ici, afin qu'on ne pense pas que cette comparaison ait échappé au saint Docteur, qu'il s'en sert aussi dans la XXXIV. Lettre à Nepotien : *Quod Aaron & filius ejus, hoc esse Episcopum & Presbyteros noverimus.* Blondel avoit promis de répondre fort au long à cet endroit dans la sixième section de son Livre, & ce Livre n'a que trois sections.

4. Enfin S. Jerome distingue dans la même Lettre à Evangelus, le Prétre de l'Evêque, en ce que l'un ordonne, & l'autre ne peut ordonner. *Quid facit, excepta ordinatione, Episcopus, quod Presbyter non faciat?* Et cette différence suffit elle seule, comme S. Jean Chrysostome l'a sagement remarqué. Car quoique ce Pere, dans l'onzième Homélie sur la première à Timothée, confesse que les Prêtres approchent extrêmement des Evêques, parce qu'ils ont avec eux le pouvoir d'enseigner & de conduire les fideles, & qu'ils ne leur sont inférieurs qu'en ce qu'ils ne peuvent pas ordonner, *Sola namque ordinatio superiores sunt (Episcopi) & hinc tantum videntur Presbyteris prestare;* néanmoins dans la XVI. Homélie sur cette même Epître, il s'étoit fortement expliqué, & il avoit parlé de la puissance de l'ordination comme de la plus grande qui fût dans l'Eglise, & comme étant elle seule l'origine de la sainteté, de l'autorité & de la perpétuité de l'Eglise chretienne, *possessum ordinandi omnium supremam & qua Ecclesiam maxime commendat: πάντων μάλιστα κυριότητα, (α) & ὁ μάλιστα κυριότητι ἐκκλησίας, τὸ τῆν χειροτονίαν.* A quoi on peut ajouter que S. Jerome a non seulement connu les Epîtres de S. Ignace, mais qu'il a parlé en cent

endroits de l'établissement des premiers Evêques des sieges apostoliques par les mains & par le ministère des Apôtres.

Cet exposé des maximes de S. Jerome sur la prééminence de l'Épiscopat nous fournit déjà plusieurs réflexions, qui ôteront aux ennemis de la hierarchie tout l'avantage qu'ils prétendent tirer de son autorité. La première, est que dans les endroits qu'ils nous opposent il ne rend pas un simple témoignage à la Tradition, mais il l'argumente, il dispute, & avoue lui même que son sentiment est nouveau & lui est particulier. *Pusat aliquis, dit-il, non Scripturarum, sed nostram esse sententiam.* Et dans l'Epître à Evangelus : *Queris auctoritatem?* Au lieu que dans les endroits que nous avons cités, il parle en témoin d'une Tradition constante, universelle; avouée & reconnue de tous les Catholiques. Qui ne sent la différence de ces deux témoignages?

La seconde reflexion est qu'il faut tout au moins avouer que S. Jerome paroît opposé à lui-même & se contredire, & dès-là il ne peut servir de fondement à un système. Ainsi l'Apologie que Blondel a faite de deux de ses passages, est la condamnation de tous ceux que nous avons rapportés; & ceux-ci condamnent à bien plus forte raison ceux dont Blondel a entrepris la défense.

La troisième reflexion est que, quand S. Jerome seroit plus précis, plus clair & plus constant, il ne seroit pas juste de preseter un témoignage du quatrième siècle qui n'en cite point d'autres, & qui se fonde sur des passages de l'Ecriture qu'on avoit autrement expliqués avant lui, & que de son tems même S. Epiphane croyoit qu'on ne pouvoit expli-

(α) C'est ainsi qu'on lit dans les anciennes éditions. On lit dans la nouvelle sur la foi d'un seul manuscrit *ἐκκλησίαν*.

Epist. 34.
ibid. pag.
261.

Loco. cit.

Chrysost.
tom. I. l. p.
404.

Ibid. pag.
441. n. l.

Comm. in
Epist. ad
Tit. cap. I.
tom. 4.
part. I. p.
413.
Loc. cit. p.
802.

quer ainsi sans témoigner de l'ignorance dans l'Ecriture & dans les anciennes histoires, comme nous l'avons vu; il ne seroit, dis-je, pas juste de préférer un tel témoignage à S. Ignace, qui parle de ce qu'il voyoit & de ce qu'il avoit appris des Apôtres mêmes, & qui en parle sans émotion, sans préjugé, sans intérêt; à S. Irénée si parfaitement instruit de la Tradition & des successions Apostoliques; à S. Cyprien, qui a défendu avec tant de force & tant de lumière la prééminence & l'institution divine des Evêques; enfin à Hégésippe, à Papias, à S. Clement d'Alexandrie, à Denis de Corinthe, & à presque toutes les Eglises Apostoliques dont Eusebe nous a conservé les monumens.

La quatrième reflexion est que dans les Commentaires mêmes de S. Jerome sur l'Epiître à Tite, ni dans sa Lettre à Evangelus, il n'y a rien qui favorise le système de Blondel. Car le saint Docteur y parle nettement d'*élection* & de *pouvoir souverain*. Il attribue aux Apôtres le changement qu'il pretend être arrivé dans le Clergé; & il en fixe l'époque environ le tems du schisme de Corinthe; ce qui est entièrement contraire aux principaux points du système de cet heretique. Il est vrai que par une insigne mauvaise foi, il pretend que S. Jerome ne parle que des schismes differens qui arriverent en diverses Eglises, *postquam id dictum in populis*; comme si S. Jerome eût voulu parler des schismes qu'il ne connoissoit pas, & non de l'unique qu'il connoissoit; comme s'il falloit entendre ce qu'il n'a pas dit, & n'entendre pas ce qu'il dit; comme si les noms de Cephass, d'Apollon & de Paul qu'il rappelle, & la mention qu'il fait du baptême pouvoit marquer autre chose que le schisme de Corinthe;

comme si les Apôtres voyant s'élever beaucoup de schismes, dans la pensée prétendue de S. Jerome, étoient morts sans y avoir remedié.

Mais qu'a donc voulu dire ce Saint, lorsqu'il a dit que l'Episcopat n'a été établi qu'à l'occasion du schisme de Corinthe; & qu'avant ce tems-là il n'y avoit point de distinction d'Evêques & de Prêtres?

Le savant Hammond repond que S. Jerome n'a voulu dire autre chose, sinon que les noms de Prêtre & d'Evêque étant communs aux deux ordres, les Evêques étoient comme confondus avec les Prêtres, ce qui suffisoit pour humilier les Diacres qui n'avoient jamais approché de si près de l'Episcopat; & qui non seulement n'avoient jamais été appelés Evêques, mais dont le nom n'avoit jamais été pris par les Evêques, ou même par les Prêtres, ayant toujours été les Ministres des uns & des autres, & n'ayant jamais été regardés autrement; au lieu que les Prêtres durant la confusion des noms, ont été considérés non seulement comme les freres des Evêques & comme associés à leur sacerdoce; mais comme ne faisant qu'un seul ordre, qu'un seul sacrificateur, & qu'un seul Evêque avec eux; & qu'on ne s'est bien aperçu de leur distinction que depuis la distinction des noms: distinction qui, étant plutôt un effet de la coutume que de l'institution divine, a pu donner sujet à S. Jerome de dire, que la difference des deux ordres étoit bien moins fondée sur l'établissement du Fils de Dieu, que sur l'usage de l'Eglise.

Mais il est certain que S. Jerome a prétendu, que non seulement les noms étoient communs, mais qu'il n'y avoit qu'un ordre, & que dans la suite on avoit établi celui des Evêques pour remédier au schisme, ou

Page 137.
de son Traité
contre
Blondel.

Loc. cit.

pour le prévenir. *In toto orbe decretum est*, dit-il dans ses Commentaires sur l'Épître à Tite, *ut unus de Presbyteris electus superponeretur ceteris, ad quem omnis Ecclesia cura perlineret, ut schismaticum femina tolleretur*. Et dans l'Épître à Evangelus : *Quod autem postea unus electus est qui ceteris praeponeretur, in schismatis remedium factum est*. Il est certain que S. Jerome parle en ces deux endroits de l'Épiscopat, de son origine, & de l'occasion ou de la nécessité de son établissement ; que ce Prêtre choisi selon lui parmi ses confrères, chargé de tout le soin de son Église, élevé au dessus de ses égaux, & établi tout seul dans chaque Église, pour empêcher par son unité la division & le schisme, ne peut être que l'Evêque ; & par une suite nécessaire, il est certain que S. Jerome n'a pas cru que les Evêques fussent d'un établissement aussi ancien que les Prêtres ; & que les Prêtres de Philippes & d'Asie fussent distingués des Evêques, dont S. Paul parle dans l'Épître aux Ephésiens, & S. Luc dans le XX. Chapitre des Actes.

Pag. 259.

Cette seule observation suffit pour faire voir que ce que dit Hammond dans un autre endroit n'est pas plus juste que ce que nous venons d'en rapporter. Car cet Anglois pretend que S. Jerome a peut-être voulu dire qu'anciennement les Evêques pouvoient être plusieurs dans une même ville, & que c'est par une institution postérieure que chaque Église a eu son Evêque ; l'expérience ayant appris que les peuples se partageoient aisément, & qu'une partie des fideles suivant un Evêque, & l'autre en suivant un autre, le schisme étoit presque inevitable. Car cette explication seroit très-juste & très-raisonnable, si S. Jerome avoit seulement dit qu'on commença à établir un Evêque dans chaque ville après le

schisme de Corinthe ; mais ce Pere dit autre chose, car il soutient qu'anciennement chaque Église étoit gouvernée par un college de Prêtres égaux, & que depuis par une institution nouvelle, on leur donna pour chef l'un d'entre eux, qui fut seul Evêque. Ainsi il ne s'agit pas de réduire les Evêques à un, mais de donner à plusieurs Prêtres un Evêque. Il ne s'agit pas de détruire le college des Prêtres ou des Evêques, comme les appelle S. Jerome, mais de donner un chef à ce college. Enfin il ne s'agit pas d'établir un Evêque sur plusieurs Evêques véritables, ce qui seroit ridicule ; mais d'établir un Evêque sur plusieurs Prêtres du second ordre. Et par là on peut juger très-facilement de la solidité & de la justesse de l'explication de ceux qui pensent que S. Jerome a voulu seulement dire, qu'autrefois tous les Prêtres étoient Evêques comme le sont aujourd'hui nos Evêques, & que la Prêtrise ayant été pendant quelque tems toujours unie à l'Épiscopat, il n'y avoit presque point alors de différence entre ces deux ordres ; celui qui étoit Prêtre, étant aussi Evêque, & celui qui étoit Evêque s'acquittant de toutes les fonctions des Prêtres ; mais que par l'usage les deux dignités ayant été distinguées, les Prêtres commencèrent à n'être plus Evêques, & à leur être soumis. Car afin que cette explication fût juste, il faudroit, 1. que S. Jerome eût cru qu'il y avoit plusieurs véritables Evêques dans chaque Église ; & c'est au contraire parce qu'il croyoit qu'il ne pouvoit y en avoir plus d'un, qu'il explique des Prêtres du second ordre, ce qui est dit des Evêques de Philippes : *Philippi una est urbs Macedonia*, dit-il dans son Commentaire sur l'Épître à Tite, & *certe in una civitate plures, ut nuncupantur, Episco-*

Tam. 4. p.
2. pag. 413.

pi esse non poterant. 2. Comment ces Evêques véritables furent-ils soumis à l'un d'entre eux après le schisme ? 3. Comment, sans une extravagance inexcusable, S. Jerome pourroit-il dire que l'Episcopat ne fut établi qu'après la Prétrise, puisque ce seroit la Prétrise qui seroit postérieure, & qui auroit été démembrée de l'Episcopat ? 4. Comment tout le soin de l'Eglise fut-il rapporté à un seul ? 5. Comment seroit-il vrai que les Evêques ne seroient au-dessus des Prêtres que par l'usage, puisqu'ils avoient été Diacres avant l'institution des Diacres ? 6. Quelle étrange conséquence ! Les Prêtres d'aujourd'hui ne sont soumis aux Evêques que par un établissement nouveau, parce que les Evêques d'autrefois étoient Prêtres. Qui empêcheroit de dire qu'ils sont encore leurs égaux, parce que les Evêques d'aujourd'hui sont encore Prêtres ?

Il me paroît donc certain que le sentiment de S. Jerome est que d'abord les Prêtres du second ordre furent chargés du gouvernement & de la conduite de l'Eglise ; qu'ils avoient tous un pouvoir égal ; qu'ils n'étoient pas encore soumis à un chef particulier, & qu'ils étoient indifféremment appelés Evêques & Prêtres ; mais que ces Pasteurs en commun ne gouvernant pas en commun, & mettant en danger le salut des fideles & l'unité de l'Eglise par leur secrète envie de dominer sur une partie du troupeau, les Apôtres jugerent qu'il étoit nécessaire pour conserver la paix & la tranquillité de l'Eglise de donner un chef ou un Evêque du premier ordre à ces colleges de Prêtres ou d'Evêques du second ordre, qui commencerent dès-lors à perdre le nom d'Evêque & à être assujettis à celui qui en retint le nom.

Il n'y a de difficile dans ce systé-

me que ce que je dis de l'institution apostolique de l'Episcopat ; car les paroles de S. Jerome ne sont pas évidentes sur ce point, & il paroît attribuer cet établissement à la coutume de l'Eglise. Mais outre que S. Jerome a dit nettement dans l'Epître à Evangelus, que l'Episcopat supérieur à la Prétrise est de tradition apostolique ; outre qu'il a remarqué dans ses Commentaires sur le LX. Chap. d'Isaïe que les Evêques tels qu'ils étoient de son tems, & en qualité de Princes & de souverains Pasteurs de l'Eglise, avoient été prédits dans l'Ecriture & promis de Dieu ; outre qu'il a reproché aux schismatiques Luciferiens de n'avoir pas le caractère de la vraie Eglise, parce qu'ils manquoient d'Evêques ; outre qu'il les a reconnus dans les Commentaires sur l'Epître à Tite, dans l'Epître à Evangelus, & dans le dialogue contre les Luciferiens, pour les fondemens de la perpétuité & de l'unité de l'Eglise, qui sont des raisons de tous les tems ; outre qu'il a dit plusieurs fois & principalement dans l'Epître à Marcelle que les Evêques tels qu'ils étoient de son tems tiennent la place des Apôtres ; outre qu'il a reconnu, avoué & écrit lui-même cent fois que les Apôtres avoient établi de véritables Evêques ; outre tout cela, dis-je, ce qui met la chose hors de doute, c'est qu'il est certain que S. Jerome a regardé le schisme de Corinthe comme l'occasion de l'établissement des Evêques, & que la coutume de l'Eglise n'est autre dans sa pensée qu'une coutume dérivée des Apôtres qui étoient les instrumens & les maîtres de l'Eglise, & qui avoient reçu de l'Esprit de Dieu, la sagesse & la prudence pour trouver des remèdes aux maux pressans de l'Eglise, & pour faire des reglemens utiles & nécessaires, quoique le Fils de Dieu ne leur en eût

laissé aucun ordre particulier.

Ibid.

Pag. 128.

1. Cor. VII.

25.

Ibid. 12.

De fac.
ord Exer.
3. part. 3.
cap. 3. p.
49.
Ibid. cap.
1. & 2. p.
36. & 37.

C'est tout au moins comme il faut entendre ces paroles : *Magis confutandine, quam dispositioni Dominica veritate* ; & je crois avec Hammond, que S. Jerome n'a voulu dire autre chose, que ce que S. Paul dit de lui même de l'état de la virginité : *De virginibus autem preceptum Domini non habeo; consilium autem do, tanquam misericordiam consecutus à Domino, ut sim fidelis*. Et, *ceteris ego dico, non Dominus, &c.* J'ai dit que c'étoit tout au moins dans ce sens qu'il falloit expliquer S. Jerome; car il a dû croire que ce que les Apôtres avoient établi, & sur tout dans une matière si importante, n'étoit que l'exécution du commandement du Fils de Dieu. Et je fais très bon gré au sçavant Pere Morin de ce qu'il témoigne du chagrin contre cette manière de s'exprimer de S. Jerome; quoique dans le fond il ne paroisse gueres juste que le P. Morin qui suit S. Jerome comme son maître, & qui préfère son sentiment à celui de tous les autres, ne soit content d'aucune de ses raisons. Mais il faut avouer que dans le système de ce grand homme, il semble que les pieces ne soient pas assez bien jointes, & qu'il y ait *πρόλα δὲ ἀναγκαία* comme l'ont remarqué des Critiques plus exacts que moi.

S. II.

Que le sentiment particulier de S. Jerome touchant l'origine & l'institution des Evêques n'est appuyé sur aucun solide fondement.

Voici les preuves sur lesquelles S. Jerome appuie le système particulier qu'il s'étoit fait & que nous venons d'exposer, touchant l'origine & l'institution des Evêques. Il pretend d'abord dans ses Commentaires sur l'Épître à Tite, que S. Paul ajoutant ces paroles, *Oportet enim Episcopum sine*

crimine esse, immédiatement après avoir parlé des qualités du Prêtre, montre visiblement par cette liaison, qu'au tems des Apôtres, les Prêtres & les Evêques ne composoient qu'un même ordre de Ministres ecclesiastiques.

Il cite après cela le celebre passage de l'Épître aux Philippiens; celui des Actes, & celui de l'Épître aux Hebreux : *Parate principibus vestris, & subiecti estote; ipsi enim sunt qui vigilans pro animabus vestris*; & celui de l'Épître de S. Pierre : *Presbyteros ergo in vobis obsecro compresbyter*.

A ces passages qu'il cite encore dans son Épître à Evangelus, il en a joint deux autres dans cette même Épître; l'un de la premiere à Timothée : *Noli negligere gratiam qua in te est, quantida-* 1. Tim. IV. 14.
ta est prophetia per impositionem manuum presbyterii; l'autre de la seconde & de la troisieme Épître de S. Jean : *Presbyter electa domine, &c. Presbyter Caius carissimus*; qu'il accompagne de cette magnifique preface : *Clangat tuba Evangelica, filius tuisitui, quem Jesus amavit plurimum, qui de pectore Salvatoris doctrinarum fluentia potavit*, pour les faire valoir davantage.

Enfin il allegue au même endroit la coutume de l'Eglise d'Alexandrie, selon laquelle, dit-il, depuis la mort de S. Marc (arrivée l'an 61.) jusqu'aux Evêques Heracle & Denys (c'est-à-dire environ l'an 246.) les Prêtres de cette Eglise éliisoient l'un d'entre eux, à peu près comme les Officiers de l'armée éliisent leur general; ou comme si les Diacres éliisoient l'un d'entre eux pour le faire Archevêque. Nous avons rapporté plus haut ses propres termes.

Mais rien n'est plus foible que ces preuves; & celles mêmes qui sont tirées des Épîtres à Timothée & à Tite, renversent le système de S. Jerome qui fixe l'institution de l'Épiscopat.

Phil. I. 1;
Act. XX.
Heb. XIII.
17.

1. Pier. V.

1. Tim. IV.

14.

II. & III.
Joan.

pat au schisme de Corinthe : car on croit que ces deux Lettres ont été écrites l'an 66. Or le schisme de Corinthe est arrivé environ l'an 54. ou 57. puisque S. Paul écrivit aux fideles de cette Eglise en 56. ou 57. Donc les Epîtres à Timothée & à Tite sont beaucoup postérieures à ce schisme ; donc après ce schisme la confusion des Prêtres & des Evêques que S. Jerome voit dans ces Epîtres, duroit encore ; donc ils n'avoient pas été distingués à l'occasion du schisme de Corinthe comme il le pretend.

D'ailleurs nous avons fait voir que Timothée & Tite étoient des Evêques chargés de l'ordination des Ministres de l'Eglise, de leur jugement, & de la conduite, non d'une Eglise particuliere, mais de toutes celles de la province. Ainsi il n'y auroit aucun inconvenient d'entendre des Prêtres du premier ordre, ce qui est dit dans ces Epîtres des Prêtres sans distinction.

Nous avons fait voir aussi que dans les passages tirés des Actes & de l'Epître aux Philippiens, S. Paul parloit effectivement à des Evêques & non à des Prêtres. Nous ajouterons seulement ici que S. Jerome ne pouvoit pas tirer plus d'avantage de l'Epître aux Philippiens, que de celle à Timothée & à Tite, puisqu'elle est aussi postérieure au schisme de Corinthe, ayant été écrite l'an 62. lorsque S. Paul étoit captif à Rome, comme il est évident par le premier Chapitre : *Scire autem vos volo, fratres, quia*

Philipp. I.
12. 13.

qua circa me sunt, magis ad profectum venerunt Evangelii, ita ut vincula mea manifesta fierent in Christo in omne pretorio.

Le passage du XIII. Chapitre aux Hebreux ne contient rien de difficile, parce qu'il est certain que l'Apôtre écrivoit aux Hebreux de toutes les Eglises de la Palestine qui avoient chacune leur Evêque. Celui du cin-

quieme Chapitre de la premiere Epître de S. Pierre ne l'est pas davantage ; parce qu'outre que cet Apôtre écrivoit aussi à toutes les Eglises des Juifs devenus Chrétiens, dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie & la Bithynie, comme il le declare, ce qu'on en pourroit tout au plus conclurre seroit que les Evêques de ces Eglises étoient encore appelés l'évêques ; ce qui neanmoins n'est pas assuré, puisque dans le cinquieme & sixieme siecle où les noms n'étoient constamment point confondus, & où la distinction de l'Episcopat & du Sacerdoce inferieur étoit dans la plus grande évidence & dans le plus grand éclat, les Evêques écrivant à des Prêtres, les appelloient, *fratres & co-presbyteros*, comme tout le monde sait.

Pour ce qui est des deux passages des Epîtres de S. Jean, le dernier prouveroit trop s'il prouvoit quelque chose. Car il prouveroit que chaque simple Prêtre étoit aussi bien Apôtre & aussi élevé en autorité que le grand Apôtre S. Jean. Mais la verité est que ces deux passages ne prouvent rien, parce que le mot de *senior* qui y est employé, pouvant signifier ou l'âge ou la dignité *ἐπισκοπος* ou *ἐπίσκοπος*, comme disent les Grecs, il ne s'entend dans les Epîtres de S. Jean qu'au premier sens, & que ce saint Apôtre qui n'a écrit ces deux Lettres que lorsqu'il étoit déjà fort âgé, almoit à appeler les fideles auxquels il écrivoit, *filii*. Notre interprete paroît l'avoir compris ainsi, en traduisant *senior* & non pas *Presbyter*.

Il ne reste plus à S. Jerome que sa preuve tirée de la coutume de l'Eglise d'Alexandrie, à laquelle je réponds 1. qu'il rapporte cette coutume sans garants, sans temoins, sans historiens, lorsqu'elle ne subsistoit plus, & plus de 160 ans après son abrogation ; & que par conséquent on

TOUCHANT L'EPISCOPAT.

81

on ne peut rien établir de certain sur une telle preuve. Car tout le monde sait que comme les Peres doivent être écoutés avec respect quand ils rendent temoignage de la foi & de la pratique de leur tems, on doit les considerer comme les autres historiens dans les recits des faits éloignés de leur tems, & qu'ils n'ont pu apprendre par eux-mêmes, la pieté & la sainteté n'étant pas capables de mentir, mais étant très capables de se laisser tromper dans des choses indépendantes de la Religion. Il paroît même que S. Jerome n'étoit pas bien assuré du fait qu'il rapporte; car au lieu d'en marquer nettement le tems, ou d'Heraclé, ou de Denys, il les joint ensemble : *Usque ad Heraclam & Dionysium Episcopos.*

Je reponds 2. qu'on se trompe fort en regardant ce fait, quelque certain qu'il fût, comme une preuve decisive pour l'égalité des Evêques & des Prêtres : au moins S. Jerome n'en faisoit pas ce jugement; car il ne s'en est point servi dans ses Commentaires sur l'Epître de S. Paul à Tite, quoiqu'il vint alors tout fraîchement de l'Egypte, qu'il eût demeuré deux mois entiers auprès du celebre Didyme à Alexandrie, & qu'il employe tout en cet endroit pour montrer qu'autrefois les Evêques & les Prêtres étoient une même chose.

Je reponds 3. que S. Jerome ne se sert pas en effet de cette coutume pour prouver l'égalité des Prêtres & des Evêques, mais pour justifier ce qu'il avoit dit immédiatement auparavant, que lorsqu'on voulut donner un Chef ou un Evêque aux Prêtres, afin d'éviter le malheur du schisme, on élut du corps même des Prêtres l'un d'entre eux, & qu'on le tira de leur ordre & de leur college pour l'élever au premier rang : *Quod autem postea*, dit-il, *unus electus est, qui cate-*

ris proponeretur, in schismatis remedium factum est, ne unusquisque ad se trahens Christi Ecclesiam rumperet. Nam & Alexandria. . . Presbyteri semper unum ex se electum, &c. Après quoi il conclut en ces termes : *Quid enim facis, excepta ordinatione, Episcopus, quod Presbyter non facias?* Ce qui decouvre clairement qu'il n'avoit point d'autre dessein que de montrer par la coutume de l'Eglise d'Alexandrie, qu'autrefois c'étoit aux Prêtres à élire leur Evêque; que ce droit leur appartenoit; & qu'il n'y avoit que le droit de lui imposer les mains qui ne leur appartint point.

Je reponds enfin 4. que le schisme de Corinthe n'a pu être l'occasion d'établir l'Episcopat comme le pretend S. Jerome, & que par conséquent tout son système croule par le fondement même sur lequel il l'a bâti. Car 1. S. Paul conserva depuis ce schisme le même pouvoir sur les Corinthiens qu'il avoit auparavant, comme il paroît par sa seconde Lettre, où il est visible qu'il gouvernoit cette Eglise par lui-même. Il n'y a pour cela qu'à lire le douzieme & le dernier Chapitre. *Timeo*, dit-il dans le douzieme Chapitre, *ne forte cum venero, non quales volo inveniam vos; & ego inveniar à vobis qualem non vultis.* Et dans le dernier Chapitre : *Ecce tertio hoc venio ad vos. . . Prædixi & prædixi, ut præfens, & nunc absens, isti qui ante peccaverunt, & cæteri omnibus, quoniam si venero iterum, non parcam.* 2. Le saint Apôtre ne parle, ni dans l'une ni dans l'autre de ses Epîtres aux Corinthiens, des Evêques ni des Prêtres de cette Eglise; mais il parle seulement dans la seconde Epître contre les faux Apôtres. Il ne dit pas non plus un mot de ce prétendu établissement nouveau, ni du remède qu'il avoit résolu d'apporter au schisme, & il n'en est fait mention dans aucune

1. Cor.
XII. 20.

Ibid. XII.
1. 2.

Epist. 101.
loc. cit.

L

82 V. DISSERT. DU DROIT DIVIN DES EVESQUES.

autre de ses Lettres. 3. Apollon , Cephass & Paul qui furent l'occasion de ce schisme , n'étoient ni de simples Prêtres , ni dans le college des Prêtres de Corinthe ; & par conséquent , ils ne pouvoient être l'occasion du nouveau reglement. 4. S. Paul pensoit si peu à remédier au schisme par ce moyen , qu'il disoit au contraire en parlant aux Corinthiens mêmes , que tous les Apôtres étoient à leur service : *Omnia vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephass; . . . vos autem Christi.* 5. Il eût été dangereux de leur donner un Evêque dans cette occasion ; car le dessein de S. Paul étoit de les detacher des hommes : *Nemo gloriatur in hominibus.* Et plus haut : *Nonne homines estis? Quid igitur est Apollo? Quid vero Paulus?* 6. S. Jerome paroît peu exact dans le recit de ce schisme , car il semble dire que ceux qui avoient baptisé quelques fideles , se les approprièrent ; ce qui n'est pas vrai. 7. Il n'y a aucune apparence qu'il y eût dans la naissance de l'Eglise assez de Prêtres pour en former

des colleges. 8. Il n'y a nulle apparence que les degrés du sacerdoce de l'ancienne loi ayant été si solidement établis par cette loi même , Jesus-Christ eût négligé le soin de la paix & de l'unité de son Eglise , & n'y eût pas établi de même l'ordre qui étoit nécessaire pour en écarter les schismes & les divisions. 9. Il n'y a nulle apparence non plus que les Apôtres qui étoient si religieux observateurs des preceptes de Jesus-Christ , & qui apprehendoient si fort de passer pour inconstans , temoin S. Paul , *Numquid levitate usus sum? Aut qua cogito, secundum carnem cogito, ut sit apud me est & non?* aient tout d'un coup changé la forme du gouvernement des Eglises , comme le suppose S. Jerome. 10. Enfin il n'est point vrai que l'Episcopat n'ait été établi qu'à l'occasion du schisme. Il l'étoit dans la personne des Apôtres qui se partageoient en différentes contrées , & qui y prenoient soin des Eglises. Ainsi le système de S. Jerome se dément de toute part.

1. Cor. III 22.

Ebid. 21.

Ebid. 4.

2. Cor. II 17.

CINQUIEME DISSERTATION.

Du droit divin des Evêques, par rapport aux ordinations.

LA dispute sur le droit des Evêques, par rapport aux ordinations , n'est pas fort nécessaire à l'égard des heretiques ; & il ne faut pas croire que Blondel ait employé de bonne-foi toutes ses lectures & tous les soins pour combattre ce droit ; car quand on lui accorderoit tout ce qu'il demande , il n'auroit encore rien , puisque la plupart des Eglises des Calvinistes n'ont pas même eu de Prêtres dans le commencement , sans parler de la renonciation qu'ils obligeoient les Prêtres apostats de faire au Sacerdoce qu'ils avoient reçu dans l'Eglise catholique : et qui n'étoit jamais tombé dans la

pensée des heretiques anciens les plus aveuglés & les plus corrompus.

D'ailleurs c'est un principe parmi ceux de la Secte de Blondel qu'une troupe de laïques peuvent puiser l'un d'entre eux pour les fonctions les plus saintes & les plus sacrées ; & que ce choix lui donne un pouvoir , non-seulement légitime , mais general & absolu sur les Sacremens & sur les ames. Aussi Blondel lui-même n'a pas manqué de nous dire dans son Apologie pour S. Jerome , qu'une pressante nécessité donne ce droit , non seulement au peuple , mais à un laïque tout seul , fondé sur ce passage de Tertul-

Apol. p. 351.

Tertull.
lib. de
exhort.
castit. c. 7.

lien, alors Montanisme : *Et essers, & tinguis, & sacerdos es tibi solus*. Ainsi contre la patole du Fils de Dieu, qui ne donne son autorité qu'à ses Apôtres, & qui en les envoyant comme il avoit été envoyé, marque qu'il n'y a que ceux qu'il envoie qui aient part à la puissance; contre l'autorité & l'exemple de l'ordination d'Aaron; contre le soin de toutes les Eglises du monde de conserver sans interruption la suite des ordinations Episcopales, les laïques, quoique brebis, comme Jesus-Christ les appelle, peuvent donner à un d'entre eux toute l'autorité du souverain Pasteur; & ils doivent toujours la faite, ou du moins ils le peuvent toujours; & ce n'est que par une reserve de droit humain, qu'ils ne se servent pas de ce droit.

On pensera peut-être après cela qu'il n'est gueres nécessaire de refuter Blondel sur les ordinations Episcopales. Je vais cependant l'entreprendre, après que j'aurai rapporté en très peu de mots quelques preuves de la doctrine de l'Eglise.

S. I.

Preuves de la doctrine de l'Eglise sur les ordinations Episcopales.

On a déjà vu un grand nombre de preuves de cette doctrine; mais je ne veux employer ici que celles que je tirerai des autorités & des exemples, dont Blondel même s'est servi pour appuyer la doctrine contraire de sa secte.

I. En effet, les Peres qui paroissent les plus forts pour l'égalité des Prêtres & des Evêques, exceptent toujours l'ordination. S. Jerome, dont Blondel a voulu se rendre l'Apologiste, le dit dans l'endroit du monde le plus commode & le plus favorable pour établir le contraire, ou au moins pour nous faire souvenir que c'étoit

par une reserve de droit nouveau que les Prêtres n'ordonnoient plus. Car il s'agissoit de la promotion de l'Evêque d'Alexandrie par les Prêtres de cette Eglise: il s'agissoit de montrer le pouvoir de ces derniers dans une Eglise où ils étoient fort puissans, & où ils avoient une très grande part, dans une chose fort voisine & fort approchant de l'ordination. Et néanmoins c'est en cet endroit là même que S. Jerome dit que les Prêtres, qui sont en tout le reste si semblables aux Evêques, en sont cependant distingués par l'ordination: *Quid facit, dit-il, excepta ordinatione, Episcopus, quod Presbyter non facit?*

Epist. 101.
ad Evang.

Si S. Jerome eût cru que les Prêtres d'Alexandrie établissoient eux-mêmes leur Evêque, il eût été fort mal habile d'en conclure que les Prêtres pouvoient tout, *excepté l'ordination*. Ou s'il eût cru qu'il n'étoit pas besoin d'ordination, & qu'en effet l'Evêque d'Alexandrie étoit simplement élu & non ordonné, pourquoi ne conclusoit-il pas, & que l'ordination n'étoit pas nécessaire, & que bien loin que la reserve qui en auroit été faite aux Evêques fût raisonnable, c'étoit une cérémonie ajoutée, dont les Prêtres avoient non seulement le pouvoir, mais, ce qui est bien plus, dont ils avoient la liberté de se passer?

Ce qui fortifie extrêmement cette exception de S. Jerome, *excepta ordinatione*, c'est que ce Pete, qui étoit fort instruit de toutes les différentes coutumes des Eglises, & des différentes reserves faites aux Evêques, comme de la consecration des Eglises & des Autels, la benediction des vierges, la confection du chrême, le pouvoir de confesser, & tant d'autres de cette nature, qu'il croyoit être seulement ou de bienfaisance, ou d'une tradition ancienne, mais nullement d'une nécessité indispensable, omet

84 V. DISSERT. DU DROIT DIVIN DES EVESQUES.

neanmoins tout cela pour s'arrêter à ce qu'il croyoit être fondé sur l'institution apostolique, c'est-à-dire à l'ordination, *excepta ordinatione*.

II. Blondel cite aussi mal à propos S. Chrysostome comme persuadé de l'égalité ancienne des Prêtres & des Evêques, & par conséquent comme favorable au pouvoir des Prêtres pour l'ordination. Car ce Pere dit nettement que la principale différence des Evêques & des Prêtres consiste, en ce que les premiers peuvent ordonner, & les seconds ne le peuvent pas. Et nous avons remarqué ailleurs que ce saint Docteur étoit si éloigné de regarder cette différence comme peu considérable, ou comme étant seulement une réserve de droit humain, que dans la pensée où il étoit que l'Ecriture avoit confondu les noms d'Evêque & de Prêtre, il croyoit qu'on ne pouvoit les distinguer que par les fonctions, & principalement par le pouvoir d'ordonner.

C'est pour cela qu'il a expliqué de l'imposition des mains des Evêques, ces mots de S. Paul à Timothée : *Noli negligere graviam... que data est tibi... cum impositione manuum presbyterii*. Car, dit-il, des Prêtres n'auroient pas ordonné un Evêque : *Presbyteri namque Episcopum non ordinassent*. Parlant encore de ces mêmes mots il dit, qu'ils doivent s'entendre, non des Prêtres, mais des Evêques : *Non de Presbyteris hoc in loco, sed de Episcopis loquitur* ; & il en rend la même raison : *Neque enim profectò Presbyteri Episcopum ordinabant*. Il appelle encore le pouvoir d'ordonner, *potestatem ordinandi omnium supremam* ; *maximè autem commendat*, & *qua Ecclesiam maximè commendat*.

III. Ces témoignages suffisent, & nous n'y ajouterons que deux réflexions générales. 1. Il y avoit dans les premiers siècles plus de Prêtres certainement que d'Evêques. Comment

donc toutes les histoires sont-elles pleines d'ordinations faites par des Evêques, & qu'il n'est jamais dit un seul mot des ordinations faites par des Prêtres ? 2. On n'a jamais vu des Diacres s'associer des Diacres : pourquoy ne l'auroient-ils pu faire, si des Prêtres pouvoient s'associer des Prêtres ? Il est vrai que Blondel prétend qu'il y en a eu des exemples ; mais nous allons voir que ces prétendus exemples sont de nouvelles preuves contre lui.

IV. Le premier Prêtre qui ait offé en ordonner d'autre, a été un Prêtre d'Alexandrie nommé Colluthé. Mais outre qu'il étoit herétique, selon S. Epiphane : *Colluthus falsa quædam ac depravata docuit, sed ejus secta diuturna non fuit, statimque dissipata est* ; outre qu'il étoit schismatique & chef de parti dans l'Eglise d'Alexandrie, comme le nom de Colluthiens, que prirent ses sectateurs, & *οἱ μὲν Κολλουθιανῶν ἐκκλησίαν*, le fait voir ; & qu'il seroit aussi ridicule de tirer une conséquence de l'attentat de cet hérétique & de ce schismatique, que de conclurre de ce qu'ont fait les Calvinistes par un prodigieux renversement de la hiérarchie, que l'Eglise catholique étoit vers le commencement du siècle passé dans le sentiment que les Prêtres pouvoient en ordonner d'autres, & que le peuple même avoit le pouvoir d'en établir. Dieu n'a pas voulu que l'attentat de Colluthé vînt à notre connoissance, sans que nous fussions comment l'Eglise catholique de ce tems là en avoit jugé. Et voici ce que nous en apprenons.

Rien n'est si fameux dans l'histoire de S. Athanasé, que l'accusation intentée contre lui d'avoir brisé un calice, dont on prétendoit que se servoient dans les saints Mystères Ichyras ordonné, si pourtant il l'avoit jamais été, par le Prêtre Colluthé. Or le

S. Chrys.
hom. 11.
in 1. ad
Timoth.

1. Tim.
IV. 14.

S. Chrys.
hom. 1. ad
Philip.
tom. 18.
pag. 195.
n. 1.
Hom. 13.
in 1. ad
Timoth.
ibid. pag.
618. n. 1.
Hem. 16.
in eamd.
Epist. n. 1.
ibid. pag.
642.

Epiph. hæ-
ret. 69. n.
2.

Ibid.

grand Osius ayant cassé dans un celebre Concile tenu en 324. à Alexandrie, & que S. Athanase appelle general, toutes les ordinations de Colluthus, tous ceux qui avoient reçu l'imposition de ses mains rentrèrent dans l'état laïque, dont ils n'étoient pas réellement sortis. Ischyra y entra comme les autres; & ayant consenti à sa deposition, il fut reçu à la communion de l'Eglise en la qualité de simple laïque.

Nous tenons ces faits de temoins oculaires & très catholiques. Ce sont les Prêtres d'Alexandrie & ceux de la Marcote, canton du territoire d'Alexandrie où étoit situé un hameau dans lequel demouroit Ischyra. Ces Prêtres fideles & zelés pour leur Evêque, ainsi qu'il le rapporte lui-même, voyant que les députés du faux Concile de Tyr tenu en 335. qui étoient tous les ennemis déclarés de S. Athanase, avoient avec eux Ischyra, & qu'étant soutenus par la violence de Philagrius Prefet d'Egypte & de ses gardes, ils faisoient entendre des Juifs, des Catechumenes, & des Payens, sur les matieres les plus saintes de la Religion; ils demanderent à être admis aux informations, ou comme temoins, ou comme parties, ou comme substituts de leur Evêque & de Macaire. Mais n'ayant pas été écoutés, & voyant qu'on decouvroit aux Payens les mêmes choses qu'on leur cachait avec un extrême soin, ils eurent recours à diverses protestations pour faire connoître à tout le monde l'oppression injuste d'un Prelat innocent. Il nous en reste trois; & c'est dans la dernière, qui est adressée au Prefet Philagre, qu'ils parlent en ces termes : *Quod scelus confectum delatunqu fuerat à quodam, quem secum adducebant, Ischyra, qui se Presbyterum jactitabat, tamen non Presbyter. Ordinatus quippe fuit à Collutho Presbytero qui*

falso Episcopi nomine gloriabatur, demumque in communi Synodo ab Hsio & sociis ejus Episcopis celebrata, ad priorem Presbyteri ordinem redactus est. Ac consequenter quotquot à Collutho fuerant ordinati, ii sunt ad priorem re versi conditionem, ita ut ipse quoque Ischyra inter laicos visus fuerit : &c. & αὐτὸς ἰσχυρὰς λαϊκὸς ὤφθη.

Mais si on ne se veut pas rendre au temoignage de ces saints Ecclesiastiques, qui étoient du pays même où cela se passoit, on ne peut pas refuser de se rendre au temoignage solemnel de près de cent Evêques de l'Egypte, de la Thebaïde, & de la Lybie, *ἐπισκοπαὶ*, dit S. Athanase, qui dans cette excellente Epître synodale qu'ils adresserent en 339. à tous les Evêques du monde, parlent d'Ischyra & de son ordination en ces termes : *Unde Presbyter Ischyra ? Quid ordinante ? Num Collutho ? Id enim solum restat. Atqui Colluthum, Presbyterum obisse, ambascue ejus manus sine auctoritate fuisse, ac omnes qui ab eo schismatis tempore ordinati sunt, ad laicorum statum redactis ita conventibus interesse, omnibus notum ac nulli dubium est.*

C'est sur ce fondement que Phistorien Socrate dit que le malheureux Ischyra osa entreprendre de faire les fonctions de Prêtre, n'en ayant jamais reçu le caractère & la puissance : *Cum ad sacerdotium nunquam promotus fuisset sacerdotis munus obire ausus est.* Ce qui sans doute, ajoute cet Auteur, meritoit les plus grands supplices & la mort la plus cruelle : *Faciens haud quaquam simpliciter morte dignum.* On ne jugeoit pas alors du sacerdoce & du pouvoir d'administrer les choses saintes, comme fait Blondel.

Mais écoutons la reponse : elle est étonnante. Il prétend que Colluthus avoit été fait Evêque par Melece, le chef des schismatiques Meleciens; parce que dans la liste que cet Evêque

Ibid. pag. 187. n. 71.

Ibid. pag. 134. n. 11.

Soc. lib. 1. c. 27.

Apol. pag. 314.

S. Athan.
Apol. cont.
Arian. l. 1.
p. 193. n.
75.

façieux mit entre les mains d'Alexandre Evêque d'Alexandrie, & que S. Athanase rapporte, on voit un Colluthus parmi les XXVIII. Evêques de Catalogne; & il en conclut que la condamnation de Colluthus & la deposition d'Ischyas ne prouvent rien contre le pouvoir que les Prêtres ont d'en ordonner d'autres. Voilà l'effet du plus grand éblouissement qui fût jamais. Car, quand on lui accorderoit que le Colluthus du catalogue des Evêques Meleciens, est le même que celui qui ordonna Ischyas, quoique le premier soit nommé Caluthus dans ce catalogue, *καλὺθος ἐν τῇ ἀρχῇ Κόλλυ, Caluthus in superiori Cynus* que concludroit il en faveur du pouvoir d'ordonner, qu'il veut attribuer aux Prêtres, d'une ordination faise de son aveu par un Evêque?

Ecoutons encore le plaisant dilemme qu'il fait. Ou le Concile tenu à Alexandrie sous Osius, dit il, a cru que Colluthus étoit Evêque, ou il a cru qu'il n'étoit que Prêtre. S'il a cru qu'il étoit Evêque, en cassant ses ordinations, il n'a point touché à celles des Prêtres; & s'il a cru qu'il n'étoit que Prêtre, en déposant Ischyas & les autres qui avoient été ordonnés par Colluthus, il a cru qu'ils étoient établis dans le sacerdoce, puisqu'il falloit les en déposer: *Hoc ipso quod à Presbytero ordinatum deposuit, in presbyteratu de sacro positum judicavit, ac proinde falli, qui nullam Presbyteris ordinandi potestatem esse putant.* Comme s'il étoit fort difficile de concevoir, que ce Concile ôta à Ischyas le phantôme même & la vaine idée du sacerdoce, dont il pouvoit se flatter; ainsi que les Prêtres de la Mareote le disent en termes clairs dans leur protestation adressée aux Evêques de Tyr: *In synodo Alexandria congregata prasente patre nostro Hesio depositus... à falsa quoque Presbyteratus suspitione lapsus,*

ἐκπεσὼν ἐ τῆς ἱεροῦς ὑποκρίσεως τῷ πρεσβυτέρῳ.

V. Dans le même siècle, mais un peu plus tard, Aérius osa enseigner entre plusieurs autres erreurs, que l'Evêque & le Pretre n'étoient différens que par l'usage & le droit des hommes, mais qu'au fond ils étoient la même chose; & que, si l'un imposoit les mains, l'autre devoit les imposer aussi: *Est enim, disoit-il, au rapport de S. Epiphane, amborum unus ordo, par & idem honor ac dignitas, Arianus imponit Episcopus: imponit & Presbyter.* Quoique cette doctrine dût être toute commune, selon Blondel, puisque tous les Evêques du monde ne pouvoient avoir encore oublié la première institution du Sauveur; quoique tous les Prêtres du monde fussent intéressés à cette doctrine. & qu'ils eussent même l'Ecriture pour eux en apparence, Aérius ne fut regu dans aucune Eglise, ni des villes, ni de la campagne, & il ne put avoir d'autres sectateurs qu'une troupe de laïques, avec lesquels il alloit célébrer des Synaxes au milieu de la neige: *Qui omnes, dit S. Epiphane, ab Ecclesijs, agris, pagis, & oppidis arcebantur. Ac saepenumero totus ille catus nive persusus passim per campos sub dio degobat, aut ad praecepta saxorum stylisque confugiebat.*

Son sentiment ne fut pas seulement regardé comme nouveau ou comme une erreur, mais comme la plus étrange & la plus insoutenable extravagance qui eût jamais été inventée par l'esprit de mensonge: *Est autem illius dogma supra hominis captum, furiosam & immane,* ajoute le même saint Docteur. Et bien loin qu'on fût prêt de lui accorder que l'ordination pouvoit convenir aux Prêtres aussi bien qu'aux Evêques, tous les Catholiques continuèrent de regarder l'ordination comme la principale marque de la

S. Athan. apol. t. 1. p. 187. n. 71.

Dans la nouvelle édition il y a, Κόλλυθος.

Apol. pag. 326.

S. Athan. apol. t. 1. p. 191. n. 74.

S. Epiph. hæref. 75. n. 3.

Ibid.

Ibid.

PAR RAPPORT AUX ORDINATIONS. 87

Bid. n. 4.

superiorité des Evêques au-dessus des Prêtres : *Si quidem Episcoporum ordo ad gignendos patres præcipue pertinet : huius enim est patrum in Ecclesia propagatio. Alter, cum patres non possit, filios Ecclesia regenerationis lotionem producit, non iam patres aut magistros. Et in effect, dir S. Epiphane, comment un Prêtre pourroit-il en créer un autre, lui qui n'a pas reçu le pouvoir de l'imposition des mains; ad quem creandum manuum imponendarum jus nullum habeas ?* *μηδ' ἰσχυρὰ χειροτονίας τῷ χειροτονῶν.* Il établit cela comme de foi sur les Ecritures : & , ce qui est remarquable , la secte d'Aërius finit sitôt qu'il n'y a pas d'apparence qu'il ait jamais essayé de faire des Prêtres.

Præf. p. 59.

La reponse de Blondel dans la preface de son Apologie est , qu'Aërius ne fut traité d'heretique , que parce qu'il avoit rompu le lien de la communion avec Eustache Evêque d'Arménie , & non pas à cause de ses sentimens. Mais outre ce que nous venons de rapporter d'après S. Epiphane , des erreurs & des folies particulieres à Aërius , nous apprenons encore du même Saint qu'il étoit sorti des Ariens , & qu'il en tenoit les plus grandes impietés : *Aërius . . . est secta penitus Ariana , neque enim aliter atque iste sentit : imo etiam Arium ipsum dogmatum novitate superavit.*

S. Epiph. hæc. 75. n. 2.

VI. Nous n'ajouterons plus qu'une preuve à celles que nous venons de rapporter de la doctrine de l'Eglise. Elle est tirée du second Concile de Seville tenu l'an 619. sous S. Isidore. Un Evêque d'Espagne , d'une ville nommée aujourd'hui *Cabra* , & anciennement *Egabra* , ou *Egabra* , étant incommodé des yeux , se contenta d'imposer les mains sur trois Ecclesiastiques , dont l'un devoit être Prêtre , & les deux autres Diares ; & il

commanda à un Prêtre de lire les oraisons & les bénédictions sur ces trois personnes , dans le tems qu'il avoit les mains sur leurs têtes : *Quorum dum unus ad Presbyterium , duo ad Levitarum ministerium sacrarentur ; Episcopus eorum , oculorum dolore detentus , fecit manum suam super eos tantum posuisse , & Presbyter quidam illis contra ecclesiasticum ordinem benedictionem dedisse.* Les Peres de ce Concile disent sur cela que , si le Prêtre qui s'étoit prêté à cette action n'étoit déjà mort , ils le condamneroient comme un usurpateur & un temeraire ; & que pour ceux qui ont été ordonnés en cette maniere , ils les déposent de leur ordre comme ne l'ayant point reçu , & comme ayant reçu , au lieu de l'honneur d'une nouvelle dignité , une sterilité & une confusion éternelle : *Hi qui supersunt , & ab eo non consecrationis titulum , sed ignominia potius eulogium perceperunt ; ne sibi licentiam talis ultra usurpatio faciat , decrevimus ut à gradu sacerdotalis vel levitici ordinis quem perverse adepti sunt depositi , a quo judicio abutantur. Tales enim merito judicari sunt removendi , quia prave inventi sunt constituti.*

Cone. Labb. rom. 5. p. 1665.

Finissons enfin cet article par la remarque que fait l'Auteur de l'histoire du schisme des Arméniens dans le second tome de l'*Auditorium* , de la Bibliothèque des Peres ; que les Julianistes , qui étoient une secte d'Eutychiens , ne se joignirent aux Evêques d'Arménie , que parce qu'ils manquoient d'Evêques : tant on étoit persuadé , dans les sectes mêmes schismatiques , qu'une Eglise ne pouvoit subsister sans Evêques. Il est tems d'écouter les raisons de Blondel ; mais à condition qu'on se souviendra que c'est sans nécessité que nous en venons à cet examen.

Reponses aux raisons qu'allègue Blondel contre la doctrine de l'Eglise, sur les ordinations Episcopales.

Blondel entasse sans aucun ordre les raisons qu'il oppose à la doctrine de l'Eglise : & il semble n'avoir songé qu'à embarrasser la dispute, en faisant des armes de tout. Nous tâcherons de démêler ce qu'il a confondu ; & sans le suivre dans ses écarts, nous ne laisserons aucune de ses raisons qui ait besoin de quelque éclaircissement, sans y en donner suffisamment par nos réponses.

Apol. p.
310.

Epist. 101.

I. Je commence par la coutume de l'Eglise d'Alexandrie, où depuis la mort de S. Marc l'an 61. jusqu'aux Evêques Heracles & Denys, c'est-à-dire environ 246. les Prêtres de cette Eglise éliisoient l'un d'entre eux, à peu près, dit S. Jerome, comme les Officiers de l'armée éliisent leur General ; ou comme si les Diacres éliisoient l'un d'entre eux, pour le faire Archidiaque. Blondel fait valoir cette raison tout ce qu'elle peut valoir.

Mais 1. cette raison lui est contraire dans deux points essentiels. Car il soutient en premier lieu que dans le premier siècle & dans une partie du second, on ne connoissoit point d'Evêques qui fussent élevés au-dessus des Prêtres, & que ceux-ci gouvernoient en commun avec une égale autorité, & sans dépendre d'un chef. Il soutient en second lieu que l'Episcopat de ce tems-là n'étoit qu'un privilège d'honneur & de préférence qui étoit attaché à l'antiquité du ministère & de la vocation. La coutume de l'Eglise d'Alexandrie est une démonstration que Blondel s'est trompé dans ces deux points.

Præf. p.
18.

En effet dans la préface de son Apologie, il donne un honnête démenti à S. Jerome sur ces deux circonstan-

ces essentielles ; & il explique l'élection faite par les Prêtres, & la principauté & l'unité de l'Episcopat auquel ils élevoient un d'entre eux, en disant que non seulement il n'y avoit point d'élection, mais qu'il ne pouvoit y en avoir ; & que ce prétendu Episcopat n'étoit ni une charge unique, ni une prééminence sur tout le Clergé, mais une simple préférence due à l'antiquité : *Præpositum suum nec elegit, nec creavit, imo nec creare debuit Presbyterium, sed jure ætateque ad prædilectum vocatum in prima sede collocavit.* Et afin qu'on ne doutât pas de son sentiment, il avoit déjà dit plus haut : *Alexandrini presbyterii præpositus in Collegio primam, in Collegium nullam propriè potestatem habuisse.*

Mais si S. Jerome s'est trompé en ces deux points, il s'est donc trompé en tout ; car il ne dit que cela. Que Blondel trouve autre chose dans son passage, on lui en donne le défi. Rien donc n'est plus plaisant que ceci. Blondel nous objecte un passage de quatre lignes, lequel ne dit que deux choses, qui sont expliquées & prouvées par deux comparaisons, & dont le tems est marqué. Et cependant il croit la date fautive, il n'est pas content des comparaisons, & il nie le fond de la chose même. Ce qui est encore plus agréable, c'est qu'il veut prouver contre nous par cet endroit, que les Prêtres d'Alexandrie ordonnoient leur Evêque dans ces premiers tems ; & non seulement il ne croit pas qu'ils l'ordonnassent, mais il ne croit pas même qu'ils l'éussent, ni qu'ils eussent droit de l'élire. Car enfin, ou les Prêtres d'Alexandrie ordonnoient par une véritable consécration leur Evêque, ou ils ne faisoient que l'élire, ou ils ne faisoient ni l'un ni l'autre. Blondel ne peut accepter que le dernier parti. Il ne fait donc ce qu'il fait en nous objectant un passage qui établit le second ; & il

il fait encore moins ce qu'il fait, en voulant en conclure le premier.

II. Nous avons fait voir qu'en supposant cette coutume de l'Eglise d'Alexandrie aussi certaine & aussi ancienne qu'on voudra, tout ce que S. Jerome a eu dessein de montrer en la rapportant, c'est qu'anciennement c'étoit aux Prêtres de cette Eglise & à leur Evêque, que ce droit leur appartenait, & qu'il n'y avoit que le droit de lui imposer les mains qui ne leur appartenait pas: de quoi je ne vois pas quel avantage Blondel peut tirer. Mais pour finir sur cette matiere, dont nous avons déjà tant parlé, il ne fera pas inutile de decouvrir quelle auroit pu être l'origine de cette coutume particuliere de l'Eglise d'Alexandrie.

Elle venoit sans doute de ce que les Alexandrins étoient les gens du monde les plus portés à la sedition, les plus brouillons, les plus temeraires & les plus remuans de tous les hommes, comme nous l'apprenons d'une Lettre écrite d'Egypte par l'Empereur Adrien, & qui est rapportée par Vopisque dans la vie de Saturnin: *Aegyptum*, dit ce Prince, *quam mihi laudabas, Serviane carissime, totam didici levem, pendulam & ad omnia fama momenta volitantem.* Ammien Marcellin parlant de la ville d'Alexandrie s'exprime ainsi: *In civitate qui suapte motu & ubi causa non suppeditant seditionibus crebris agitur & turbulentis.* Et si nous en voulons croire Vopisque lui-même, nous en aurons encore une plus mauvaise idée: *Sunt Aegyptii viri ventosi, furibundi, jactantes, injuriosi, atque adeo vani, liberi, novorum rerum usque ad cantilenas publicas cupientes.* On peut imaginer après cela quel trouble & quelle émotion les Pretendans n'eussent point causé, si on eût attendu que tous les Evêques de l'Egypte

se fussent rendus à Alexandrie pour y élire un Evêque, selon la pratique & la regle de toutes les autres Eglises du monde.

Il fut donc nécessaire dans les premiers tems de laisser entre les mains du Clergé d'Alexandrie, l'élection du successeur de l'Evêque mort, & de permettre aux Prêtres de cette grande ville de choisir eux seuls un homme de leur corps, qui étoit dès lors établi sur la chaire de S. Marc, qui entroit dans le maniment de tous les biens & de tous les thresors de l'Eglise, & prenoit aussi-tôt le nom & le rang d'Evêque, pour faire cesser toutes les brigues. En quoi il faut remarquer que cette coutume étoit fort particuliere, supposé qu'elle soit bien certaine. Car 1. le peuple étoit exclu. 2. Les Evêques de la Province & du grand Diocèse d'Egypte n'y assistoient point. 3. Ceux-mêmes qui se trouvoient à Alexandrie, où sans doute il y en avoit toujours un grand nombre, n'y avoient point de part. 4. L'élection étoit déterminée à un Prêtre du Clergé de cette ville, quoiqu'elle dût être libre & sans limitation. Mais il étoit nécessaire encore un coup que cette élection se fit promptement. Et depuis que le peuple & les Evêques y eurent part, elle se fit encore avec une extrême précipitation; n'y ayant peut-être que les Evêques qui se trouvoient alors dans Alexandrie qui y assistassent, ou tout au plus ceux qui étant fort proche de cette ville, avoient pu apprendre l'extremité de la maladie de l'Evêque mort. Car au tems de S. Epiphane, on se hâtoit extrêmement de lui donner un successeur: *Alexandria consuetudo est*, dit ce Pere, *ut post Episcopi mortem, successor non diutius differatur: sed subinde pacis tuenda gratia subrogetur, ne alius hunc, alius illum*

S Epiph.
haer. 69.
n. 11.

M

Vopif. in
Saturn.
Amm.
Marcell. l.
21. cap. 11.
edit. Valef.

Vopif. in
Saturn.

ampletibus, iurgia in vulgus & contentiones existrent.

I x^eroit. 3.
c. 2.

Je fai bien que le Perc Morin pretend que l'élection de l'Evêque d'Alexandrie n'étoit suivie d'aucune ordination, ni d'aucune imposition des mains ni des Prêtres ni des Evêques. Mais ce savant homme n'en apporte aucune preuve. D'ailleurs il prétend que l'Evêque d'Alexandrie n'étoit pas encore ordonné dans le sixieme siecle au tems de l'Empereur Justinien. Et à qui le persuadera-t-il ? Car le passage de Liberatus dans le XX. Chapitre de l'abregé de l'histoire du Nestorianisme & de l'Eutychianisme, ne le dit en aucune façon : on y voit seulement une ceremonie qu'on croit être nouvelle, & que je crois fort ancienne, quoique S. Jerome n'en ait pas parlé. Celui qui succedoit à l'Evêque mort devoit passer la nuit en veille auprès de son corps, prendre sa main droite, & se la mettre sur la tête, & l'enfvelir de ses propres mains, prendre ensuite le manteau de S. Marc, & s'asseoir sur son siege, qu'on ne lui pouvoit plus contester après ces ceremonies ; car c'étoit une marque que, puisqu'on lui avoit laissé le loisir de faire tout cela, & qu'on l'avoit vu publiquement sans l'empêcher, tout le monde avoit approuvé son élection, ou qu'au moins la plus grande partie des Evêques & du peuple l'avoient ratifiée ; & qu'ainsi c'étoit lui qui avoit été legitimelement ordonné, ou qui devoit l'être.

Car il faut bien remarquer que dans les contestations sur ce premier siege, on ne jugeoit pas qu'un Evêque fût legitime, par cela seul qu'il étoit ordonné, pouvant se faire que plusieurs l'eussent été en secret ; mais par ces ceremonies exterieures, qui faisoient voir que l'élection & l'ordi-

nation avoient été faites du consentement de tout le peuple, de tout le Clergé, & de tous les Evêques. C'est ce qui paroît par Liberatus même. Car dans l'endroit déjà cité, parlant de Theodose successeur de Timothée Evêque d'Alexandrie, il dit qu'il fut ordonné en secret dans l'Evêché ; mais que le peuple sachant ce qui étoit arrivé, & que Theodose se préparoit à la pompe funebre de Timothée, il vint à main armée le chasser :

*Defuncto Timotheo Theodosius ordinatur... Cognoverunt populi & monasteria quid esset factum vespere in Episcopo. . . Mox Theodosium... expulerunt ne colligeret funus Timothei. Et si Liberatus se contente de dire que Gaïen fut intronisé, c'est parce qu'il étoit déjà Evêque de la Secte des Eutychiens, appelés les Incorruptibles, à laquelle Timothée avoit été contraire, se déclarant ouvertement pour Severe chef de la secte des Corruptibles : Introni-
faverunt, dit Liberatus, autem Gaianum, qui fuit tunc Archiepiscopus, ex parte affectorum incorruptibilium.*

Liberat.
Brev. cap.
20. tom. 5.
Conc. pag.
773.

Mais pour ôter sur ce sujet toute apparence de doute, je n'ai qu'à faire voir que l'Evêque d'Alexandrie étoit ordonné avec autant ou plus de solennité, que les autres Evêques du monde, plus de deux cens ans avant Liberatus. Et je n'ai besoin pour cela que de l'excellente Apologie, que près de cent Evêques de l'Egypte, de la Lybie & de la Thebaïde, assemblés à Alexandrie, firent de S. Athanasé. Les Eusebiens, entre autres faussetés, avoient répandu partout que l'ordination de S. Athanasé n'avoit pas été canonique, qu'il n'avoit été élu que par un petit nombre de gens, & que six ou sept Evêques seulement lui avoient imposé les mains en cachete, & dans un lieu secret. *ἀλλ' οὐ τῶν Ἀθανασίου μαρτύρων περιουμένων, ἐξ ὧ ἐπὶ τῷ ἱερο-*

Ibid.

In Apoll.
Athanas.

PAR RAPPORT AUX ORDINATIONS.

1071 2. p. λέγοντες λαβὴν ἐν παραβύθῳ χειροτονοῦν αὐτόν. C'étoit une calomnie, mais c'est une preuve certaine que l'usage constant de l'Eglise d'Alexandrie étoit que son Evêque fût ordonné par d'autres Evêques, que tous ceux qui assistoient à son élection lui imposassent les mains, & que le nombre de six ou sept Evêques étoit trop petit pour cette cérémonie. Les Eusebiens auroient donc eu bien d'autres plaintes à faire contre S. Athanase, s'il n'eût été simplement qu'intronisé, comme le Pere Motin le prétend de tous les Evêques d'Alexandrie jusqu'au sixieme siecle.

Mais voyons comment les Evêques catholiques justifieront ce grand homme. Sans doute qu'ils diront que les Eusebiens se trompent, qu'il n'y avoit point d'Evêques présents à l'élection de S. Athanase; qu'aussi il n'en falloit point; que l'imposition des mains étoit une cérémonie inutile; que le peuple n'avoit eu rien à voir dans cette élection, & que S. Athanase ayant bien enterré Alexandre, ne s'étant point endormi la nuit, & le manteau de S. Marc ayant été bien appliqué sur ses épaules, c'étoit se moquer du monde que d'en demander davantage.

Ces saints Evêques repondent bien autrement. 1. Ils témoignent que tous les Evêques catholiques avoient demandé pour Evêque Athanase, avec un consentement si general, qu'ils avoient paru n'avoit qu'un esprit & une voix : *Nos autem contra eum tota civitate & universa provincia testes sumus totius multitudinem, omnemque catholicæ Ecclesiæ populum, quasi uno corpore, uno animo congregatum, exclamasse, vociferatum esse, ac Athanasium suæ Ecclesiæ Episcopum petiisse.* 2. Que tout le peuple & tous les Ecclesiastiques s'adressoient à Jesus-Christ comme

au premier Evêque pour l'avoir, & qu'ils les conjurent, eux qui parlent, & qui assistoient, de le sacrer Evêque, ne voulant ni sortir de l'Eglise, ni les en laisser sortir que la cérémonie ne fût faite : *Hocque publicis votis Christum rogabant : nec nos diebus noctibusque plurimis facere adjuvabant, & viximus unquam unquam novit. Nec ipsi Ecclesiæ discedentes, nec nos abire permittentes.* 3. Enfin que la plupart d'entre eux eurent le bien de lui imposer les mains en présence de tous les Catholiques, & parmi les cris de joie & les applaudissemens de tout le monde; & qu'eux, qui assisterent à cette auguste cérémonie, & qui furent même les ordinateurs d'Athanase, font incomparablement plus croyables que ses ennemis & les calomnieurs, qui étoient éloignés : *Quod autem ex nobis plurimis sub omnium conspectu & omnibus præ gaudio acclamantibus ipsum ordinarent; nos testes sumus qui ordinavimus, & fide quidam digniores illi qui tunc aberant, & jam talia mentientur.* Voilà une autorité digne de foi : cent témoins, cent Evêques, cent Prélats d'Egypte, cent Ordinateurs de S. Athanase, cent défenseurs de son Episcopat & de son caractère.

Après cela, loin que le passage de Liberatus nous puisse nuire, il nous est au contraire très-favorable. Car puisqu'il semble n'avoit point parlé de l'ordination de l'Evêque d'Alexandrie, dans un tems où il est hors de doute qu'il étoit ordonné par la plupart des Evêques, non seulement de la province particuliere de l'Egypte, mais aussi de la Thebaïde & de la Lybie, sans parler de Cyrene & de la Pentapole; qui ne voit que S. Jerome en rapportant l'élection faite par les Prêtres, n'a point exclu pour cela l'ordination faite par les Evêques ? N'en voilà que trop sur la pre-

Ibid. pag. 129.

Ibid.

Ibid.

miere preuve de Blondel : passons à la seconde, qui est encore sur le même sujet.

Blondel
P:xf. pag.
17.

11. Il la tire des Annales d'Eutychius Patriarche d'Alexandrie. Saumaïse & Daillé l'ont aussi employée, mais ils n'ont pu le faire que de très-mauvaise foi. Ce Patriarche, disent-ils, dans les Annales qu'il a composées de sa propre Eglise, dont il devoit mieux savoir les antiquités que personne du monde, parce qu'il en pouvoit consulter les Archives & les anciens Memoires, fait, en parlant de S. Marc, cette importante remarque : *Constituit item Marcus Evangelista duodecim Presbyteros cum Hanania, qui nempe manerent cum Patriarcha; adeo ut cum vacaret Patriarchatus, eligerent unus à duodecim Presbyteris, cujus capiti reliqui undecim manus imponerent, eumque benedicerent, & Patriarcham eum crearent, & dein virum aliquem insignem eligerent, eumque Presbyterum secum constituerent loco ejus qui sic factus est Patriarcha, ut ita semper extarent duodecim.* Cela paroît précis.

Mais 1. Blondel & Saumaïse croyent que cette imposition des mains est une fable. 2. Blondel retranche infidèlement la fin du passage, parce qu'elle est visiblement fautive : *Neque desin Alexandria institutum hoc de Presbyteris, ut scilicet Patriarchas crearent ex Presbyteris duodecim, usque ad tempora Alexandri Patriarcha Alexandrini, qui suis ex numero illo trecentorum decem & octo.* Car non seulement cela ne s'ajuste pas avec S. Jerome, puisqu'il y a près de cent ans de difference, savoir depuis l'an 246. jusqu'à l'an 326. Mais il est visible d'ailleurs que c'est une fable dementie par ce que nous avons rapporté de l'ordination même de S. Athanase, qui fut le successeur immediat de S. Alexandre. 3. Que veut dire Eutychius avec son Patriarche & son Pa-

triarchat, dont on ne trouve point de traces pendant plus de quatre siècles parmi les Chrétiens ? 4. Cet homme si instruit, dit-on, des antiquités de l'Eglise d'Alexandrie, étoit un homme du X. siècle ; car Eutychius est mort l'an 940. Arabe de naissance, ne sachant point de grec, Evêque de peu de Melchites, & longtemps après la desolation de l'Egypte par les Sarrazins arrivée l'an 644. pendant laquelle les Livres des Bibliothèques d'Alexandrie furent employés six mois durant, selon le rapport de Gregoire Abulfarache, à chauffer les bains publics. 5. Eutychius étoit si peu instruit de l'ancienne histoire de son Eglise, qu'étant venu à Demetrius, & au tems du celebre Origene, il ne dit pas un mot ni de ses Livres, ni de ses persecutions. Mais parlant du V. Concile, où l'on condamna les trois Chapitres & la doctrine d'Origene, il dit que du tems de Justinien il y avoit un certain Origene Evêque de Monbaga, qui nioit la resurrection, & qui enseignoit la metempsychose, que l'Empereur le fit venir à Constantinople, & qu'il fut excommunié par Eutychius Patriarche de Constantinople, avec trois autres Evêques qui avoient été mandés comme lui par Justinien, dont l'un étoit Taddée Evêque de Messine, Theodoret Evêque d'Ancyre & Ibas Evêque de Boha. Or il est visible que par Taddée Evêque de Messine il veut parler de Theodoret de Mopueste, par Theodoret d'Ancyre, Theodoret de Cyr, par Ibas de Boha, Ibas d'Edesse, (en quoi il dit bien, car Edesse & Boha sont la même chose) & par Origene de Monbaga, Origene Adamance Prêtre, qui ne fut jamais Evêque, qui ne vit jamais Constantinople, qui n'eut pas l'honneur de saluer Justinien, ni d'avoir pour compagnons

Blondel p.
19.
Saumaïse
in appa-
ra.

trois Evêques du V. siècle, & qui ne se donna pas la peine de venir se faire excommunier par Eutychius. 6. Il dit qu'Alexandre, qui fut le successeur d'Achillas, excommunia Achillas, & le depôsa du Patriarchat; confondant Achillas l'un des sectateurs d'Arius, avec Achillas le successeur de S. Pierre d'Alexandrie. 7. Il dit qu'avant que Demetrius eût fait trois Evêques, il n'y en avoit point d'autres en Egypte que celui d'Alexandrie: ce qui est une absurdité insoutenable, & qu'on pourroit refuter par la Lettre d'Adrien à Servien, où il est parlé des Evêques & des Prêtres des Chrétiens dans l'Egypte; par Valentin qui avoit prétendu avant l'an 140. à un Evêché dans cette province; par S. Clement d'Alexandrie qui dans son VI. Livre des Stromates parle de plusieurs Evêques distingués des Prêtres, & compare la hierarchie de la terre à celle du ciel: *Hic & in Ecclesia progressionis Episcoporum, Presbyterorum, & Diaconorum sunt, ut arbitror, imitatione gloria Angelica*; & par cent autres autorités d'Origene.

Mais il vaut mieux le prouver par les Conciles, que Demetrius, l'ennemi déclaré d'Origene, assembla contre lui. Car outre qu'il n'a jamais été dit que les Conciles fussent sans Evêques, nous apprenons d'ailleurs d'un fragment de l'Apologie qu'Eusèbe avoit composée pour Origene, & que Photius nous a conservé dans sa Bibliothèque, que le premier de ces Conciles étoit composé d'Evêques & de quelques Prêtres; *Synodus prior Episcopis & Presbyteris aliquot constatur*. Ce fut par la sentence de ce premier Concile, qu'Origene fut chassé d'Alexandrie & de toute l'Egypte; & dans le second il fut depôlé: *Sed & Demetrius cum quibusdam Episcopis, etiam sacerdotibus, Originem abdicavit*, Si

eût été une institution nouvelle, si ces Evêques eussent été établis par Demetrius pour opprimer Origene, s'il n'y en avoit eu que trois, quel sujet n'eût point eu Origene & Eusèbe son Apologiste, de reprocher à Demetrius le petit nombre & la nouveauté de ces Evêques? Mais Origene le plaint au contraire dans la Préface du VI. tome ou du VI. Livre de ses Commentaires sur S. Jean, du grand nombre de ses ennemis, & des efforts que faisoit Demetrius pour mettre tous les Prelats d'Egypte dans son parti contre lui: *Inimico adversus nos acerbissimè pugnante, omnesque Egypti ventos adversus nos concitante*.

Après tout rien ne decouvre tant la fausseté de toute la belle histoire d'Eutychius, que le dessein qu'il avoit en la rapportant. Cet Evêque Arabe étoit prevenu de l'opinion de certains Egyptiens, que le Pape de Rome avoit en ce nom après le Patriarche d'Alexandrie; que le premier qui l'avoit porté avoit été Heracle ou plutôt Demetrius; que ce nom signifioit *Grand-pere* (prenant apparemment *πάτριος*, qui signifie l'ayeul ou le grand-pere, pour *πάτρις* qui constamment n'a jamais signifié que pere;)- que les Patriarches seuls pouvoient le porter, parce qu'ils étoient les peres des Evêques, qui étoient appellés *Abba* par les autres, & qui appelloient eux-mêmes le Patriarche *Abba*; & que depuis que Demetrius eut fait quelques Evêques en Egypte, & qu'Heracle son successeur en eut fait d'autres à son exemple, les Patriarches d'Alexandrie commencerent à s'appeler *Papas*; ce qui est une pauvreté & une ignorance qui fait pitié. Il est vrai que le bon Eutychius ne dit pas cela tout de suite comme je le rapporte; mais il se decouvre assez en ce qu'il demande, d'où vient que le Patriarche d'Alex-

Tom. 6.
Comm. in
Joan. in
Præf. tom.
2. edit.
Huet. pag.
94.

Serom. lib.
6. p. 667.

Photius Bi-
blioth. Cod.
218.

xandrie est appelé *Pape* ; & qu'il répond à cette question par son histoire de Demetrius & d'Heracle. Et c'est d'ailleurs le sentiment de deux Auteurs Arabes rapporté par Abraham Ekellensis Maronite, dans ses notes sur le Livre d'Hebedjesu.

III. Blondel regarde comme une des plus fortes preuves du pouvoir d'ordonner qu'il attribue aux Prêtres, celle qu'il tire de l'exemple de Novat, qu'il pretend avoir ordonné Diacre Felicissime. Il est vrai qu'il n'est pas tant question ici du Diaconat que de la Prêtrise ; mais comme la chose est d'ailleurs importante, il est bon de voir sur quoi Blondel se fonde. C'est sur l'autorité même de Saint Cyprien qui parle ainsi de Novat : *Ipsè est qui Felicissimum satellitem suum Diaconum, nec permittente me nec sciente, sua factione & ambitione constituit.*

Mais 1. il n'est pas honorable pour Blondel, de se servir de l'exemple d'un Prêtre schismatique, dont S. Cyprien fait une horrible peinture dans l'endroit même qu'il cite, & met parmi les plus grands crimes l'action dont il pretend tirer avantage. 2. Il n'est pas vrai que Felicissime eût été ordonné Diacre par Novat. S. Cyprien ne le dit point, & il y a une extrême différence entre le dire & dire qu'il l'a fait ordonner par sa faction, & par ceux que son orgueil, son ambition, & son schisme avoient séparés de l'Eglise, *sua factione & ambitione constituit.* Il ne faut que consulter le bon sens, pour voir que, quand on veut imputer l'action même à une personne, on ne s'avise jamais de l'attribuer à ceux de sa cabale & de son parti. 3. Novat avoit ordonné Felicissime Diacre, comme il avoit ordonné Novatien Evêque de Rome : car S. Cyprien le dit nettement : *Qui ipse adversus Ecclesiam*

Diaconum fecerat, illic Episcopum fecit. Comment donc Blondel ne nous objecte-t-il que l'ordination d'un Diacre, pouvant nous objecter l'ordination d'un Evêque, dans la première ville du monde, faite par Novat ? Mais c'est qu'il savoit en sa conscience que Novat n'avoit été que le promoteur du soulèvement & de l'ordination de Novatien. Il devoit donc savoir aussi que Novat n'avoit contribué à l'ordination de Felicissime, que par ses soins & par son intrigue, & non pas par son ministère. Car S. Cyprien remarque que ce qu'il avoit fait à Carthage, il l'avoit aussi osé faire à Rome : *Cum sua tempestate Romanam... navigans, similia illic & parva molitus est.* 4. Blondel commet une faute très-considérable dans l'histoire, en confondant le Diacre Felicissime avec un autre de même nom, qui étoit l'un des cinq Prêtres schismatiques, qui firent une si cruelle persécution à S. Cyprien, & que ce Saint appelle le chef de la sédition & du schisme, *Felicissimum signiferum seditionis*, qui en effet avoit commencé le premier à troubler & à défonir l'Eglise par une revolte ouverte : *Ducem se factionis & seditionis principem temerario favore contestans*, comme nous l'apprend le même S. Cyprien, & qui avoit été excommunié déjà deux fois avant l'ordination du Diacre Felicissime, comme il est constant par cette dernière Lettre & par la LV. ce qui fait voir la solidité de cette reflexion de Blondel, que S. Cyprien avoit entre-tenu long-tems la communion avec Felicissime & avec Novat son ordinaireur ; & qu'il n'avoit trouvé cette ordination mauvaise, que parce que l'un & l'autre en avoient abusé. Car tout cela est une pure ignorance, qui seroit excusable dans un homme qui ne se fonderoit pas sur ce fait, mais qui n'est point pardonnable à un

Ibid.

Epist. 49.
pag. 63.

Epist. 55.
pag. 83.
Epic. 38.
pag. 11.

Ibid. p. 64. ment : *Qui ipse adversus Ecclesiam*

homme qui presse & qui argumente sur cette fausseté.

IV. A cette ignorance de Blondel il faut joindre une de ses imaginations fort plaisante, dont il pretend faire une demonstration. C'est que les Novatiens ont été sans Evêques, & que néanmoins ils n'ont pas laissé de subsister par des ordinations qui avoient non seulement multiplié les Prêtres parmi eux, mais qui leur avoient aussi donné des Evêques. Il prouve cette imagination, parce que, dit-il, tous les Evêques catholiques eurent tant d'éloignement de la dureté & de la cruauté de cette secte, qu'aucun ne voulut embrasser leur parti.

Mais outre que c'est deviner de parler ainsi, il est d'ailleurs certain 1. que les Novatiens eurent des Evêques qui avoient reçu leur ordination par le canal de l'Eglise catholique. Il n'en faut point d'autre preuve, que l'ordination même de leur chef qui fut ordonné à Rome par trois Evêques qu'il avoit fait venir d'un coin de l'Italie, comme nous l'apprenons de la Lettre du Pape Corneille à Fabius Evêque d'Antioche, rapportée par Eusebe, où il est à remarquer que de ces trois Evêques il n'y en eut qu'un qui se repentit de sa faute. 2. Il est encore certain que les Novatiens eurent une extrême passion d'avoir des Evêques dans toutes les parties du monde, comme nous en pouvons juger par l'empressement qu'ils eurent d'en avoir un à Carthage, appelé Maxime, dont parle S. Cyprien dans l'Eptre LV. & par les Lettres & les députés que Novation envoya à tous les Evêques des principaux lieges; selon qu'on peut le conjecturer des députés qu'il envoya à S. Cyprien, & des Lettres qu'il écrivit à Denys d'Alexandrie & à Fabius d'Antioche. 3. Il n'est pas moins certain que, quoique la plupart des Prelats

catholiques refusassent la communion de Novat, il y en eut cependant plusieurs qui hésitoient, comme les Lettres de S. Cyprien à Antonin & à Pupien en sont des preuves; & sans doute le schisme eût emporté beaucoup d'Evêques, sans l'extrême soin du Pape Corneille, de S. Cyprien, & de S. Denys. 4. Enfin le Concile de Nicée dans le VIII. Canon reçoit les ordinations des Novatiens, qu'il appelle Cathares, pourvu qu'elles ayant été seulement confirmées par l'imposition des mains, qui n'étoit que reconciliatoire; & il traite en cela ces herétiques plus favorablement que tous les autres: *Ubiqumque, sive in vicis, sive in civitatibus, ipsi soli reperti fuerint ordinati, qui inveniantur in Clero, in eodem habitu perseverent.*

V. Blondel se sert d'un recit de Philostorge, qu'il croit être merveilleux, pour prouver que les Prêtres peuvent ordonner aussi-bien que les Evêques. Cet Historien, plus Arien qu'Arius même, dit qu'au tems des Empereurs Valerien & Gallien, les Scythes, qui habitoient au-delà du Danube, firent de grandes courses sur les terres de l'Empire, ravagerent la Thrace, passerent en Asie, desolèrent la Cappadoce, & firent beaucoup de prisonniers, entre lesquels il se trouva des Ecclesiastiques, *inter quos non pauci erant Clerici*; que ces prisonniers étant mêlés avec la nation, furent autant de Catechistes, & qu'ils la rendirent presque toute chretienne.

Mais 1. il n'est point parlé de Prêtres, mais en general de Clercs; ce qui comprend sans doute les Diacres & les autres Ministres inferieurs. 2. Philostorge ne dit point que ces Clercs ayent fait autre chose que d'instruire ces peuples & les baptiser: *Non paucos eorum ad veram pietatem traduxerunt, atque pro Gentilium supersti-*

Blondel
Apol. pag.
357.

Lib. 6. cap.
43.

Conc.
Labb. tom.
2. pag. 41.

Apol. pag.
314.
Philost. l.
2. c. 5.

Ibid.

tiome christianam religionem amplectentur, iis persuaserunt. 3. Il est si peu vrai que les Prêtres, supposé qu'il y en eût parmi ces prisonniers, fissent toutes les fonctions Episcopales, & que Philostorge l'ait cru, qu'au contraire cet Historien ne fait ce récit que pour montrer comment Ulphilas, dont les ancêtres avoient été faits prisonniers, devint Evêque des Scythes. Et pour faire voir

avec quel discernement Blondel choisit ses preuves, j'ajoute 1. que les Catechistes des Scythes étoient si éloignés de croire qu'ils pussent se passer d'Evêques, qu'ils enseignoient au contraire à ces barbares que leur Eglise ne pouvoit être parfaite sans un Evêque; 2. qu'ils n'étoient pas moins éloignés de croire qu'ils pussent ordonner cet Evêque, puisqu'ils députèrent une ambassade solennelle à l'Empereur Constantin, pour lui demander la permission de faire ordonner Ulphilas par les Prelats de l'E-

Ibid.

glise catholique: Cum à rege, qui tunc Gothis præerat, legatus nra cum aliis ad Imperatorem Constantinum missus esset... ab Eusebio, alisque qui cum illo erant Episcopis ordinatus est Episcopus christianorum qui apud Gothos degebant.

Theodoret

l. 4. c. 33.

Socrate l.

4. c. 33.

Sozomene

l. 6. c. 37.

J'avertis seulement en passant, que Theodoret, Socrate, & Sozomene, prétendent qu'Ulphilas avoit été d'abord très-orthodoxe & très-catholique, & qu'il ne changea de sentiment que sous Valens.

Blondel

Apol. pag.

353.

Theodoret

l. 1. c. 25.

VI. Voici une autre preuve que Blondel emprunte de Theodoret. Cet historien dit qu'après l'injuste déposition & l'exil du grand Eusthate Evêque d'Antioche arrivé environ l'an 330. par les artifices d'Eusebe de Nicomedie & de quelques autres Evêques, qui faisoient tous secrètement profession de l'Arianisme, ceux du Clergé & du peuple, qui avoient plus d'attachement pour la Religion

& pour la foi, refusèrent de communiquer avec les Evêques qui furent mis sur le siège de ce grand homme par la faction des Ariens, & qui étoient eux mêmes Ariens, quoique en secret: *Atque idcirco multi, tam ex Clericis, tam ex plebe, quibus Religio cordis erat, convenerunt Ecclesiasticos declinantes, seorsum collectas agebant.*

Que peut conclure Blondel de ce récit? Car l'Evêque légitime de ce Clergé étant vivant, & tous les autres étant non seulement intrus, mais herétiques couverts, *hi omnes Arianæ dogmatis labem in animis suis occultam habuerunt*; que le peuple tint ses assemblées à part, & que les Prêtres instruisissent & nourrirent ce peuple du pain de la parole & du corps du Fils de Dieu, il n'y avoit rien là que de saint & de juste. Mais s'auroit été un grand crime, si ces Prêtres avoient fait des ordinations. Aussi n'en est-il rien dit. Et d'ailleurs tous les Evêques de l'Orient étant extrêmement intéressés à la conservation de la foi dans les Eglises d'Antioche, il étoit aisé à ce peuple de recevoir des Evêques voisins ou l'augmentation de son Clergé, ou les autres choses nécessaires, sans que ses Prêtres usurpassent un ministère qui ne leur convenoit point.

Ibid.

VII. Blondel n'est pas plus raisonnable, quand il nous objecte ce que dit encore Theodoret des saints Prêtres Flavien & Theodore, qui après l'exil de S. Melece prirent soin du troupeau: car il paroît par tout ce Chapitre, que ce soin consistoit à les entretenir dans la foi de la consubstantialité, à les défendre de la surprise des loups qui étoient les hérétiques, à les consoler dans leurs peines, & à les nourrir de la parole de Dieu. Et rien n'est plus ridicule, que ce que Blondel a la hardiesse d'ajouter: *Non modo hæreticorum impetum propulsarunt*

Theodoret

l. 4. c. 25.

Blondel

Apol. pag.

353.

propulsarunt, sed ubicumque necesse fuit, novis viduas Ecclesias Episcopi regendas commiserunt. Car pour montrer que dans ce tems là on étoit infiniment éloigné de la pensée que les Prêtres en pussent ordonner d'autres, ou, ce qui est incomparablement d'avantage, ordonner des Evêques, Theodoret lui-même remarque que S. Eusebe Evêque de Samosate courut en habit de cavalier toutes les villes de la Syrie, de la Phénicie, & de la Palestine, pour ordonner des Evêques aux Eglises qui en manquoient, & pour donner des Prêtres & des Diacres à celles qui en avoient besoin, ou qui n'en avoient pas assez.

Theodoret
L. 4. c. 13.

Blondel
Apol. pag.
355.
Socrate I.
4. c. 14.

VIII. Mais voici une démonstration d'un bien autre genre employée par Blondel. Socrate dit qu'après la mort d'Eudoxe Evêque Arien de Constantinople arrivée l'an 370. les Ariens lui donnerent pour successeur Demophile; mais que les défenseurs de la consubstantialité élurent Evagrius qui étoit orthodoxe, & que S. Eusthate autrefois exilé sous Constantin & rappellé sous Jovien, qui se tenoit caché à Constantinople pendant la persécution de Valens, lui imposa les mains; mais que l'Empereur Valens en ayant appris la nouvelle, exila l'un & l'autre.

Sozomene
L. 6. c. 13.

Ce récit de Socrate, que Sozomene a copié, ne peut être vrai. Car outre qu'il n'est plus parlé de S. Eusthate Evêque d'Antioche après son exil, & que dans les grands mouvemens de l'Eglise & le grand nombre d'affaires, de Conciles, & d'explications de la foi sous l'Empereur Constance, il n'en est pas dit un seul mot; il est d'ailleurs très-constant que ce Saint étoit mort lorsque S. Melece fut élevé sur le siege d'Antioche, & Theodoret le dit formellement : *Cum ante ordinationem Meleci mortuus esset Eustathius.* Blondel en conclut que

Theodoret
L. 3. c. 4.

cet Eusthate étoit donc un simple Prêtre de Constantinople, dont parle S. Jerome dans sa Chronique. Mais pourquoi ne seroit-ce pas plutôt quelque Evêque des environs, que Dieu aura fait connoître, & peut-être aura sanctifié par cette unique action? Quoi qu'il en soit, on ne peut rien établir sur un fait si incertain.

IX. Blondel fait encore beaucoup valoir un endroit de la IV. Conférence de Cassien, où cet Auteur, parlant d'un Abbé nommé Daniel qu'il avoit vu dans la solitude de Sceté, rapporte que le Bienheureux Paphnuce faisoit autrefois un si grand cas de lui, lorsqu'il n'étoit que simple solitaire, qu'il le préfera à beaucoup d'autres pour l'élever au Diaconat; & que dans la suite, ne pouvant souffrir qu'il lui fût égal en vertu & inférieur en dignité, il résolut de le faire Prêtre, & pour récompenser son mérite, & pour s'assurer en sa personne d'un successeur qui maintint le bien qu'il avoit commencé : *Siquidem nequaquam ferens in inferiore eum ministerio diutius immorari, optansque sibi meliorem successorem dignissimum providere, superstes enim Presbyterii honore provexit.* Mais c'est se moquer du monde que de voir autre chose dans ce récit, que le choix, le soin, le desir, & l'empressement extraordinaire de S. Paphnuce pour faire élever Daniel à la Prêtrise. S'il eût entrepris de lui imposer lui-même les mains, Theophile son Evêque l'auroit-il souffert, lui qui étoit si absolu qu'on disoit, au rapport de Socrate, qu'il avoit changé l'Episcopat en un gouvernement despotique, *in Episcopatu*? Au reste Daniel ne fit jamais aucune fonction sacerdotale, & il se contenta de servir de Diacre à Paphnuce auquel il ne survécut point.

Blondel.
Apol. pag.
357.

Socrate I.
7. c. 11.

X. Enfin, car il faut finir, Blon-

N

S. Greg.
Turon. l. 4.
n. 5. & 6.

del rapporte une longue histoire tirée de S. Gregoire de Tours : en voici l'abregé. Environ l'an 550. S. Gal Evêque de Clermont étant mort, le Clergé fit ses complimens à un Prêtre nommé Caton, comme devant être son successeur. Il n'en fallut pas davantage pour flatter sa vanité ; car dès lors il commença à se mettre en possession de tout. Les Evêques de la province voisine, qui étoient venus à la pompe funebre de leur Confrere, & à qui le droit d'élire appartenoit, le prièrent & le conjurèrent de faire les choses avec plus de dépendance & plus de regle : ils l'assurèrent de leurs suffrages, & lui remontrèrent que, sans être ordonné Evêque, il ne pouvoit pas s'emparer de tout ; que c'étoit même une entreprise contre les droits du Roi, avec lequel ils lui promettoient de faire sa paix, s'il vouloit suivre leurs avis. Mais Caton leur répondit qu'ils faisoient combien il avoit utilement servi l'Eglise ; il vanta ses veilles, ses jeûnes, ses prières, ses aumones ; il fit valoir qu'il avoit été dix ans Lecteur, cinq ans Soudiacre, quinze ans Diacre, & vingt ans Prêtre : *Quid enim mihi restat*, ajoutoit-il, *nisi ut Episcopatum, quem fidelis servitius promeretur, accipiam ? Vos igitur rever-*

rimini ad civitates vestras, & si quid utilitati vestrae competat, exercete ; nam & ego canonice adsumpturus sum hunc honorem.

Je reponds 1. que Blondel ne peut tirer aucun avantage d'un tel discours, qui fut traité de folie & d'extravagance par tous les Evêques qui l'entendirent, comme le rapporte tout de suite S. Gregoire de Tours : *Hac audientes Episcopi, & in eum vanam gloriam exultantes, discesserunt* ; 2. que ce discours étoit un artifice de Caton, pour écarter les Evêques, & empêcher qu'on ne retouchât à son élection ; car lui-même sollicita après cela le Roi pour la faire valider. Mais Cautin son Archidiacre l'avoit déjà prevenu, & par son ordre s'étoit fait sacrer à Meis : *Cum autem venissent nuntii Catonis Presbyteri, hic jam Episcopus erat* ; 3. que ce fut effectivement Cautin qui gouverna l'Eglise de Clermont : *Qui à Clericis & civibus libenter exceptus, Episcopus Arvernus est datus*, & qui fut mis en possession de tout ; 4. que Caton demeura sans juridiction & sans manement, d'où vient que S. Gregoire ne l'appelle jamais que Prêtre, comme dans l'endroit que je viens de citer, & dans cet autre : *Grandes postea inter ipsum & Catonem Presbyterum inimicitia orta sunt.*

Ibid. n. 7.

SIXIEME DISSERTATION

Sur le Montanisme.

AUCUNE heresie ne merite l'application des Catholiques : mais outre qu'on peut trouver quelques grains d'or dans la houe, il est impossible d'ailleurs de bien entendre quelle étoit la discipline de l'ancienne Eglise dans tous les points que les Montanistes voulurent reformer, sans entrer dans une discussion exacte de cette reforme prétendue. Nous com-

mencerons donc par fixer le tems de la naissance du Montanisme. Nous expliquerons ensuite les principales erreurs de ses Sectateurs. Et comme Tertullien joua un grand rôle parmi eux, nous parlerons de sa chute. Enfin nous dirons un mot des Conciles tenus à l'occasion de cette heresie. *

S. I.

Du tems de la naissance du Montanisme.

Avant que d'entreprendre de fixer le tems de la naissance du Montanisme, j'avoue de bonne foi que je n'ai sur cela que des conjectures, & que dans une aussi grande incertitude qu'est celle où je vois les Savans, & sur tout les Anciens, je ne puis, ni démontrer mon sentiment, ni espérer de le faire goûter à tout le monde.

Le Pere Petau, dans la Chronologie qu'il a jointe au second volume de la doctrine des tems, met le commencement du Montanisme en la dix-neuvième année de Marc-Aurele, qui est la cent soixante & dix-neuvième de Notre Seigneur ; & il cite S. Epiphane, quoique ce Pere ne soit pas de son sentiment. Le Cardinal Baronius l'a voit placé auparavant en l'onzième année de cet Empereur, qui est la cent soixante & treizième de Jesus Christ selon la maniere de compter, & la cent soixante & onzième seulement selon la supputation la plus exacte ; & il a pour garant l'Historien Eusebe, qui lie dans sa Chronique les commencemens du Montanisme avec la même année de l'empire de Marc-Aurele. Mais S. Epiphane dit que les Montanistes commencerent à paroître vers la dix-neuvième année d'Antonin le pieux, predecesseur de Marc-Aurele & successeur d'Adrien : *Isti sub Antonini pii, qui post Adrianum imperavit, annum decimum nonum emergere ceperunt.* Ces deux marques, *Antonini pii*, & *post Adrianum*, font voir que ce Pere avoit uniquement en vue Antonin le pieux, & non pas Marc-Aurele ; quoique le Pere Petau se soit donné la liberté de l'expliquer de cette ma-

niere, mettant en la dix-neuvième année du dernier ce que S. Epiphane avoit mis dans la dix-neuvième du premier, qui est la cent cinquante & sixième de Notre Seigneur.

Il paroît même que S. Epiphane a cru que les commencemens du Montanisme étoient encore plus anciens. Car dans le Chapitre II. voulant montrer la fausseté des prédictions de Maximille l'une des fausses prophetesses de Montan, il rapporte qu'elle avoit dit que sa mort seroit suivie de la fin du monde : *Post me finis sequetur* ; & bien loin, ajoute ce Pere, que cette prédiction ait été véritable, il y a deux cens quatre-vingt-dix ans que tout le monde a pu remarquer sa fausseté. Car depuis sa mort jusqu'à la douzième année des Empereurs Valentinien & Valens, qui est celle où j'écris, on en compte à peu près 290. *Anni siquidem ad hoc tempus, qui est Valentiniani & Valentis, & Gratiani Imperatorum annus duodecimus, plus minus ducenti nonaginta numerantur ; & tamen hic ille praedictus ab inani Prophetissa nondum rerum exitus advenit ; quem quidem diem obitus sui minimè compertum habuit.* Or la douzième année de l'empire de Valentinien concourt avec la trois cent soixante & quinzième de Notre Seigneur. Donc en ôtant 290. de 375. il reste 85. & par conséquent ce doit être cette année que Maximille mourût, le Montanisme étant établi depuis plusieurs années.

Mais il est certain que cette époque seroit trop avancée, & qu'il y a erreur dans le calcul de S. Epiphane. Car son dessein étoit apparemment de compter depuis la dix-neuvième année d'Antonin le pieux ; & depuis cette année jusqu'à la douzième de Valentinien, l'intervalle n'est que de deux cens vingt ans, & non pas de deux cens quatre-vingt-dix, la

in eodem libro testatur, tunc cum hac scriberetur, annum quadragesimum fuisse, ex quo Montanus adulterinam illam prophetiam commentus fuerat; & cependant il parle & de Montan & de ses Prophetesses comme étant encore en vie. Il est vrai que ce peut être une manière de parler figurée : mais au moins est-il certain que, puisque dans le second siècle où le Montanisme étoit combattu par des Auteurs contemporains il avoit déjà 40 ans, il falloit qu'il eût commencé environ l'an 145.

Le Cardinal Baronius lui-même a bien vu qu'il étoit impossible d'ajouter son époque avec les témoignages de ces Anciens. C'est pour cela qu'il a diltingué troistemans dans le Montanisme; celui de la naissance, celui du doute, & celui de la condamnation; & il n'est pas éloigné de mettre sa naissance vers la cinquième ou sixième année d'Antonin le Pieux.

Enfin Blondel, dans l'Apologie pour S. Jerome, met le commencement du Montanisme environ l'an 142. & quoiqu'il n'en rapporte aucune preuve, je serois bien plus disposé à le suivre en matière de chronologie qu'en matière de doctrine. Mais je crois devoir m'en tenir au sentiment que j'ai râché d'établir, & fixer l'époque du Montanisme à l'année 142. ou 143.

§. II.

Des principales erreurs des Montanistes.

Les Auteurs du second siècle ne s'appliquent principalement qu'à faire voir, que l'esprit de Montan & de ses Prophetesses étoit un esprit de mensonge & d'erreur; & que ce prétendu Prophete n'avoit rien ni dans ses sentimens, ni dans sa morale,

qui pût soutenir cette qualité.

Celui qui a écrit contre lui, sans se nommer, & dont Eusebe nous a conservé quelques fragmens, dit que l'orgueil & le dépit donnerent entrée au Demon dans l'esprit de ce malheureux; & qu'en ayant été possédé invifiblement, il commença aussi à l'être d'une manière extérieure & sensible : *Avant Montanum quemdam ex iis qui fidelium numero recens adscripti fuerant, immodica primi loci cupiditate captum, aduim in se adversario spiritui praeiussit; & Demone repletum, subito quodam furore ac mentis excessu concitus capisse.* Sur quoi il est à remarquer, que tous ceux qui ont voulu changer la hierarchie, y ont été portés par le dessein de se venger sur l'Episcopat, de ce qu'ils n'avoient point été faits Evêques. Car nous apprenons de S. Jerome que les Montanistes avoient dégradé les Evêques du premier rang, pour les réduire au troisieme; & qu'ils avoient établi deux ordres inconnus aux Catholiques, dont le premier étoit celui des Patriarches de Pepuze petite bourgade de Phrygie, & le second étoit celui des Cenons, dont le nom étoit barbare, & dont jusqu'à cette heure nous ignorons l'explication : *Apud nos Apostolorum locum, dic S. Jerome, Episcopi tenent: apud eos Episcopus tertius est. Habent enim primos de Pepuza Phrygia Patriarchas; secundos, quos appellant Cenonas; atque ita in tertium, id est, penes ultimum locum Episcopi devolvuntur; quasi exinde ambrosior Religio fiat, si quod apud nos primum est, apud illos novissimum sit.*

Je sai bien que quelques Savans ne croient pas que ce renversement ait été établi par Montan, & que tout au plus c'étoit une affectation particulière à quelque secte des Montanistes. Mais comme ils ne se fondent que sur ce que les Catholiques, qui vivoient du tems de Montan, ne lui

Euseb. lib.
5. c. 16.

Epist. 172.
tom. 4.
part. 2. p.
65.

ont point reproché cette nouveauté, cette raison ne me paroît pas convaincante ; 1. parce qu'il est certain que nous n'avons que quelques extraits des anciens Auteurs dans Eusebe, & que nous ne pouvons favoir s'ils ne lui ont fait aucun reproche sur ce sujet ; 2. parce qu'Apollonius nous apprend, dans Eusebe, que Montan avoit donné à Pepuze & à Tymium, qui étoient deux bourgades de Phrygie auparavant inconnues à tout le monde, le nom magnifique de Jérusalem : *Qui Pepuzam & Tymium Phrygia oppaula, Jerusalem nominavit, ut cunctos undique homines eo convocaret.* Et comme il y avoit un Patriarche parmi les Juifs, depuis la prise de Jérusalem par les Romains, qui étoit comme le chef de la nation ; il y a une grande apparence que ce fanatique, pour rendre Pepuze plus vénérable, prit aussi le nom de Patriarche.

Il est moins probable qu'il ait pris le nom de Paraclet, ou de l'Esprit Consolateur : car quoique sa vanité allât si loin que de prétendre qu'il avoit reçu avec plus d'abondance l'Esprit de Dieu que les Apôtres. & que ce que S. Paul n'avoit pas connu lui avoit été révélé ; il est difficile néanmoins de s'imaginer qu'il ait voulu se faire considérer ou comme le S. Esprit même, ou comme uni personnellement à lui. Car outre que Tertullien, devenu Montaniste, proteste souvent n'avoir rien changé dans la foi, mais seulement dans la discipline, comme dans le commencement du Traité de *velandis virginibus*, S. Epiphane dit nettement que les Montanistes n'avoient point d'autre créance sur la Trinité, que celle de l'Eglise catholique : *Nam de Patre, & Filio, ac Spiritu sancto eadem cum Ecclesia catholica sentiunt.* Theodoret dit la même chose dans le dernier

Livre de *haereticis fabulis* ; & Tertullien encore Catholique, qu'il étoit bien informé de leur doctrine, ne leur reproche dans son Livre des Prescriptions que ce qui suit : *Atteserunt alii haereticis, qui dicuntur secundum Phrygas ; sed horum non una doctrina est. Sunt enim qui Kata Proclum dicuntur, sunt qui secundum Eschironem pronuntiantur. Hi habent aliam communem blasphemiam, aliam blasphemiam non communem, sed peculiarem suam ; & communem quidem illam, qua in Apostolis quidem dicant spiritum sanctum fuisse, Paracletum non fuisse ; & qua dicant Paracletum plura in Montane dixisse, quam Christum in Evangelio pronuisse ; nec tantum plura, sed etiam meliora atque majora. Privatis autem, &c.* Ces dernières paroles font voir que S. Jerome parle trop generalement, quand il parle ainli dans la Lettre déjà citée, de tous les Montanistes : *Primum in fidei regula discrepamus. Nos Patrem, & Filium, & Spiritum sanctum in sua unumquemque persona ponimus, licet substantia copulemus ; illi Sabellii dogma sectantes, Trinitatem in unius persona angustias cogunt.*

Ce n'est pas qu'il n'y ait sur cela de grandes difficultés. Car S. Basile parlant du baptême des Montanistes, dit qu'il n'est pas bon, & qu'il faut le réiterer : *Qua igitur ratione eorum baptisma admittatur, cum in Patrem, & Filium, & Montanum, aut Priscillam baptisant ? Non enim baptizati sunt, qui in ea, qua nobis tradita non sunt, baptizati fuere.* Et ce qui fortifioit ce Pere dans cette pensée, étoit que les Montanistes appelloient l'auteur de leur schisme le Paraclet, & donnoient aussi ce nom à ses Prophetesses. Car, dit S. Basile, il faut pour cela, ou qu'ils aient donné à des creatures le même honneur qu'à la Divinité, ou qu'ils aient abaissé la Divinité jusqu'aux creatures : *Sive quia*

Euseb. lib.
5. c. 18.

Tertull.
l. de prescript. c. 52.

Epiph. 27.

Epiph. 188.
can. 1.

S. Epiph.
haeref. 48.
n. 1.

hominibus divinitatem attribuit . . . sive quia Spiritum sanctum afficiunt injuria cum eum comparant cum hominibus. Et

tenet pueri, & de victore martyre confarata. Malo, inquam, non credere. Si saltem omne quod sanguis est.

§. III.

De la chute de Tertullien dans le Montanisme.

Conc.
Const. 1.
Can. 7.
Conc.
tom. 2.
pag. 951.

S. Greg. I.
11. Epist.
67.

Item Montanistas qui appellantur Phryges velut Greci admittimus, ut Eddius dixerunt. Mais il se peut faire aussi que ces heretiques aient changé dans la suite & leur doctrine, & leur pratique, comme il est assez ordinaire ; & S. Gregoire le Grand dit fort clairement qu'ils ne baptisoient point au nom de la Trinité.

Les autres erreurs des Montanistes sont connues de tout le monde. Apollonius que j'ai déjà cité plusieurs fois, dit que Montan permettoit le divorce, & qu'il établissoit de nouvelles loix du jeûne : *Hic est qui nuptiarum dissidia decuit, qui juniorum leges imposuit* ; ce que S. Jerome entend des trois Carêmes : *Nos unam Quadragesimam secundum traditionem Apostolicam toto anno, tempore nobis congruo jejunamus : illi tres in anno faciunt quadragesimas, quasi tres passi sint Salvatores*. Nous verrons en un autre lieu, si cette expression de S. Jerome est exacte.

Nous apprenons du même Pere, aussi bien que de Tertullien, que les Montanistes refusoient l'entrée de l'Eglise & la grace de la reconciliation à un grand nombre de pécheurs : *Illi ad omne pene delictum Ecclesia obstricti forent*.

Enfin on objectoit aux Montanistes des sacrifices horribles. S. Epiphane les rapporte ; mais il doute si ces Heretiques, ou les sectes impures dérivées de cette source, en sont coupables. Theodoret dit qu'ils se plaignoient de cela, comme d'une noire calomnie ; & S. Jerome veut bien n'en rien croire. *Præmitto scelera a mysteria, qua dicuntur de lac-*

La chute de Tertullien dans le Montanisme est une des plus étonnantes dont on nous ait conservé la mémoire. Elle est dans toutes les circonstances capable d'incriminer & d'effrayer les plus sages ; & la divine providence a eu sans doute dessein de nous faire souvenir par la rupture de cette branche de ce que S. Paul dit : *Propter incredulitatem fracti sumus. Tu autem fide stas. Noli altum sapere, sed time. Cat* entre un heretique & nous, il n'y a de différence que celle que la misericorde de Dieu y met, en nous donnant la foi qui est le premier de ses dons.

Tertullien avoit donné les marques du zèle le plus ardent pour l'Eglise, & de l'aversion la plus irreconciliable pour les heretiques. Il étoit plein des principes particulièrement opposés au Montanisme, & il n'avoit pas écrit une ligne dans son Livre des Prescriptions, qui ne confondit les visions & les nouveautés de cette secte. Cependant il est devenu le plus emporté & le moins raisonnable de tous ceux qui l'ont suivie ; & il a justifié par sa propre experience cette étonnante maxime, qui est dans ce même Livre : *Nemo sapiens est, nisi fidelis . . . nemo christianus, nisi qui ad finem usque perseveraverit. Tu, ut homo, extrinsecus unumquemque nosti. Putas quod vides, vides autem quousque oculos habes. Sed oculi Dominicaliti . . . & ideo cognovisti Dominus qui sunt ejus, & plantam quam non plantavit Pater, eradicat*.

Après avoir dit qu'on ne doit en matière de Religion suivre ni ses ima-

Rom. II.
10.

Tertull. I.
de præscrip. c. 3.

Apud Euf.
lib. 5 c. 18.

Epist. 27.

Ibid.

Ibid.

ginations, ni celles des autres; que le Fils de Dieu ayant instruit ses Apôtres, & toutes les Eglises du monde ayant été instruites par ces derniers, nous devons conserver ce dépôt avec toute l'application & le soin possible, il ajoutoit que, comme il est évident que J. C. est notre véritable maître, il est constant que quiconque entreprendra de nous enseigner quelque chose de nouveau, est dès lors un imposteur : *Itaque etiam si Angelus de caelis aliter evangelizaret, anathema diceretur à nobis. Nobis curiositate opus non est post Christum Jesum, nec inquisitione post Evangelium. Cum credimus, nihil desideramus ulterius credere. Hoc enim prius credimus, non esse quod ultra credere debeamus.*

Ibid. cap. 6.

Ibid. c. 8.

Ibid. c. 11.

Ibid.

Ibid. c. 14.

Tertullien avoit conclu de là qu'on étoit exempt de la peine d'examiner les choses nouvelles; qu'on étoit beaucoup plus assuré de leur fausseté sans examen, que si on les avoit examinées; & qu'ainsi quiconque s'informe, & quiconque cherche, ou il n'a point la foi, ou il l'a perdue : *Nemo quærit nisi qui aut non habuit aut perdidit*; parce qu'il espère de trouver autre chose, & que cette fausse espérance est une marque, ou qu'il n'a pas eu la docilité & la fermeté d'un vrai fidele, ou qu'il a perdu ces précieuses qualités : *Si quod debui credere credidi, & aliud denuo puto requirendum, spero utique & aliud esse inveniendum; nullo modo speraturus illud, nisi quia aut non credideram qui videbar credidisse, aut desit credidisse.*

Enfin sur ces principes Tertullien avoit fait le procès à tous les hérétiques. Car, disoit-il, ils savent tous quelque chose que l'Eglise catholique ne sait pas; ils ont tous de nouvelles lumières; ils se vantent tous de ne s'être pas contentés de ce qu'ils avoient appris, & d'être arrivés par leurs recherches à de nouvelles dé-

couvertes. Ils exhortent tout le monde à chercher avec eux, à se défaire des préjugés, à user de leur liberté, à entrer dans la discussion des Ecritures; & c'est par là qu'ils trompent les simples, au lieu qu'ils devoient être à cette seule marque reconnus pour imposteurs & pour infidèles : *Cum enim quærunt adhuc, nondum tenent; cum autem non tenent, nondum crediderunt; cum autem non crediderunt, non sunt christiani.*

Ibid.

Rien n'est si juste que ce raisonnement. Mais depuis que Tertullien eut cessé d'écouter la vérité, & qu'en punition il eut été abandonné à ses propres ténèbres, il tint un langage bien différent. Car pour répondre à ce même raisonnement, dont les Catholiques se servoient contre lui, il dit que c'est un pur sophisme; que ce ne fut jamais un crime que de quitter telle société que ce fût; qu'au contraire c'étoit une marque assez souvent d'un meilleur choix; & que la vérité étant aussi rare qu'elle étoit, le préjugé étoit bien plus pour le petit nombre, que pour le plus grand : *Nunquam societatis repudium*, dit-il,

delicti præjudicium est, quasi non facilius sit errare cum pluribus, quando veritas cum paucis ametur: qu'il faisoit gloire de son changement; qu'il ne falloit rougir que d'avoir été dans l'erreur, & non pas d'en être sorti; que s'il fût demeuré dans l'Eglise, il eût été toute sa vie dans la faiblesse & dans l'enfance; & que pour devenir homme parfait, comme S. Paul y exhortoit tout le monde par son exemple, il avoit été obligé de devenir Montaniste : *Non suffundor errore quo carui, quia caruisse delelor. . . . Nemo præsciens erubescit. Habet & in Christo scientia atates suas per quas devolutus est & Apostolus.* On ne peut pas s'imaginer un plus grand égarement : car sans parler du fond de sa réponse, qui est injuste, fausse,

Tertull. l. de pudicit. c. 1.

Ibid.

fausse, insoutenable, l'enfance de S. Paul étoit le Judaïsme. Il devint homme parfait, quand il devint Chrétien; & il devint l'un & l'autre dans l'Eglise catholique, & sans être Montaniste.

C'étoit là cependant une solution sans réplique au jugement de Tertullien. Il l'a répétée en plus d'un endroit, & c'étoit même un des fondemens de son système: *Iustitia primò fuit in rudimentis, natura Deum metuen, dit-il. Dehinc per legem & Prophetas promovit in infantiam; dehinc per Evangelium efferebuit in juventutem; nunc per Paracletum componitur in maturitatem.*

Nous verrons ailleurs jusqu'à quel excès il porta l'autorité de Montan. Mais il ne fera pas peut-être inutile de remarquer le jugement de Dieu sur ce grand homme, qui sortit de lui-même en sortant de l'Eglise, & qui perdit son esprit en perdant celui de Jésus-Christ. Il quitta les vérités les plus clairement établies dans l'Evangile, pour suivre des opinions de femmes & des visions extravagantes; & après avoir méprisé l'autorité de toutes les Eglises du monde, il se soumit à celle, non seulement du faux Paraclet ou de ses fausses Prophetesses, mais à celle d'une folle extatique, dont les impertinences devoient paroître ridicules, même aux enfans. On en peut juger par ce seul endroit du Traité de l'ame: *Quia spiritalia charismata agnoscimus, post Joannem quoque prophetiam meruimus consequi. Est hodie soror apud nos revelationum charismata sortita, quas in Ecclesia inter dominicam solemniam per extasim in spiritu patitur. Conversatur cum Angelis; Aliquando etiam cum Domino; & videt & audit sacramenta.* Dans une secte de Prophetes cela n'est pas extraordinaire. Je m'étonne seulement que Tertullien n'ait pas eu des revela-

tions; il manquoit cela à sa perfection & à sa maturité.

Mais s'il n'en a pas eu, en récompense il faisoit bien son profit de celles qu'avoit cette bonne sœur; & il a pris soin de nous avertir, qu'après la solennité des mystères il lui demandoit un compte exact de ceux qu'elle avoit appris dans les sublimes ravissements. Et pour nous en donner le goût, il a bien voulu nous faire part de celui-ci: *Inter cetera, inquit, offensa est mihi anima corporaliter, (c'est cette sainte sœur que Tertullien fait parler ainsi) & spiritus videbatur, sed non inanis & vacua qualitate, imò quæ etiam teneris septimisteris, tenera & lucida & ætæri coloris, & forma per omnia humana. Hac visio est.* Cela est digne de compassion. Cependant Tertullien triomphe sur ce discours, & il en conclut que l'ame est dans le corps, qu'elle a de l'étendue & une figure; & que durant le sommeil le corps ne pouvant lui obéir, elle fait par les organes qui lui sont propres tout ce qu'elle fait pendant la veille par les offices extérieurs du corps. *Hic erit, dit-il, homo interior, alius exterior, dupliciter unus; habens & ille oculos & aures suas;... habens & ceteros artus, per quos & in cogitationibus utitur & in somniis fungitur.* Conformément à cette erreur, il enseigne la propagation des âmes, *ex traduce*, dans tout le Chapitre XIX. du même Livre, & sur-tout dans le Chapitre XXVII. Et c'est un nouvel exemple de ce qu'il nous a déjà dit, qu'il n'y a point d'extravagance dont on ne soit capable, quand on a abandonné la foi de l'Eglise catholique: *Nemo sapiens, nisi fidelis.*

Puisque nous avons déjà dit tant de choses de Tertullien, il est bon d'en voir la fin. S. Jérôme, qui assure qu'il étoit Prêtre, quoique cela ne paroisse pas dans ses Ouvrages, si ce n'est peut-être dans le Chapitre IX.

Ibid.

Ibid.

Lib. de Script ecclæ, tom. 4. part. 2. pag. 115.

De veland. virginib. c. 1.

Tertull. 1. de anima, c. 9.

du Traité de l'ame, où il se distingue assez visiblement des laïques, dit qu'il le fut dans l'Eglise jusqu'à la moitié de sa vie, c'est-à-dire, qu'il le fut autant d'années dans l'Eglise que dans le schisme; & que les mauvais traitemens de quelques personnes du Clergé de Rome, contribuèrent beaucoup à le rendre Montaniste : *Hic usque ad mediam aetatem Presbyter Ecclesia permansit, invidia postea, & contumeliis Clericorum Romana Ecclesia ad Montani dogma delapsus.* Il ajoute qu'il mourut dans un âge fort avancé : *Fecit vixisse usque ad decrepitam aetatem.* D'où il faut conclure qu'il parvint tout au moins jusqu'à l'année deux cent trente, qui est la neuvième d'Alexandre Severe; car il étoit fort illustre sous les Empereurs précédens.

S. Augustin dans le catalogue des heresies, nous apprend encore deux particularités très-remarquables sur cet Auteur. La première est, qu'il mourut dans le schisme, sans mourir dans le Montanisme; car il se sépara des Montanistes comme il s'étoit séparé des Catholiques, & il se fit chef d'un parti auquel il donna son nom. La seconde est, que ce parti fut éteint, & les schismatiques Tertullianistes incorporés à l'Eglise catholique, à laquelle ils doonnèrent l'Eglise particulière où ils avoient accoutumé de s'assembler, dans le tems que S. Augustin étoit à Carthage : ce qui me fait juger que cette réunion se fit par ses soins, & par la benediction que Dieu donna à son zèle & à ses discours.

S. IV.

Comment on jugeoit dans les premiers tems des matieres de foi, & comment le Montanisme a été condamné.

Comme le Montanisme est la pre-

miere heresie qui a été jugée & condamnée dans l'Eglise, il est très-important de voir comment dans ces premiers tems on jugeoit des matieres de foi.

La voie la plus naturelle, celle que Jesus-Christ avoit établie, & que les Apôtres avoient les premiers gardée, est d'assembler des Conciles. Et comme la Phrygie étoit une des provinces de l'Asie; que les Evêques de tout ce grand departement étoient les plus intéressés à éteindre le feu que Montan y avoit allumé; & qu'étant sur les lieux, ils étoient juges naturels de sa nouvelle doctrine, ce fut aussi dans l'Asie que les premiers Conciles furent tenus à ce sujet; & ce fut là que l'esprit de ce fanatique fut examiné & rejeté comme un esprit d'illusion & d'erreur. Nous apprenons tout cela de l'ancien Auteur qui a écrit contre les Montanistes : *Cum fideles qui in Asia erant, saepius & in plurimis Asia locis, ejus rei causa convenissent, nevanquam illam doctrinam examinassent, & profanam atque impiam judicassent, damnata haeresi, isti ab Ecclesia & fidelium communione expulsi sunt.*

Apud Euf.
lib. 1. hist.
c. 16.

Mais il y a plusieurs reflexions à faire sur les paroles de cet Auteur. On y voit 1. l'autorité des Conciles provinciaux dans les matieres les plus importantes de la foi. La persécution empêchoit alors l'union de toute l'Eglise dans un Concile general; mais l'Eglise étant dans tous les tems infallible, quoique dans tous les tems elle n'ait pas pu s'assembler en corps, ses jugemens particuliers tiroient leur force du consentement general que toutes ses parties y donnoient. 2. On y voit le droit que les Evêques voisins du lieu de la naissance de l'erreur, avoient d'examiner, de juger, de donner leur avis aux autres, qui étoient éloignés devoient se regler sur

leur décision, mais avec connoissance : d'où il resuetoit ce consentement de toutes les Eglises du monde, qui étoit la regle de la foi de tous les fideles. 3. On y voit qu'on demandoit aux plus saints & aux plus éclairés d'entre le peuple même, & sur-tout aux Conseillers de Jésus-Christ, leur sentiment sur les matieres de la Religion : car quoique les Evêques fussent les Juges établis de Jésus-Christ, & à parler dans la rigueur, les Juges, néanmoins les Evêques de ce tems-là se souvenoient que les Apôtres, tout éclairés qu'ils étoient, avoient bien voulu donner part aux premiers fideles dans leurs deliberations les plus importantes ; telles que l'élection de S. Matthias, celle des sept Diacres, & l'abrogation des ceremonies de la loi. D'ailleurs l'esprit de prophetie étant alors assez ordinaire, il étoit juste de consulter sur cette matiere ceux qui pouvoient par leur propre experience être bien informés du veritable esprit de prophetie. 4. On y voit quelle étoit la maturité & la circonspection des jugemens ecclesiastiques. Car comme on entend plusieurs fois un criminel dans les tribunaux civils avant que de le condamner ; & comme on consulte plus d'une fois dans les maladies corporelles, avant que de se resoudre à le laisser couper la jambe ou la main ; aussi les Pasteurs de l'Eglise ne retranchoient de son corps & de la sainte société des fideles, que les obstinés & les impénitens ; & ils ne croyoient pas qu'il leur fût permis de défendre la verité avec d'autres sentimens, que ceux d'une charité veritablement chretienne.

Quelques habiles, & entre autres le Cardinal Baronius, pretendent que Tertullien a voulu marquer ces Conciles tenus en Asie & en divers endroits de la Grece dans son Livre

des jeûnes, où il parle ainsi : *Agimus precerea per Graciam illas certis in locis Concilia, ex universis Ecclesiis, per quæ & aliora quadam in commune tractamus, & ipsa representatio totius nominis christiani magna veneratione celebratur.* Mais il est étonnant qu'on ait pu prendre ces paroles de Tertullien en ce sens ; 1. parce qu'on ne peut pas douter, qu'étant alors le plus emporté de tous les Montanistes, & écrivant actuellement contre les Catholiques, sous le nom injurieux d'animaux & de charnels, il ne pouvoit pas parler en dextermes si magnifiques des Conciles où Montan avoit été frappé d'anathême ; 2. parce qu'immédiatement après ces paroles il declame contre les Catholiques de la maniere du monde la plus outrageuse : car après avoir ajouté pour relever ces Conciles, *& hoc quàm dignum fide auspiciante congregari ad Christum*, il continue en cette maniere : *Vide quàm bonum & quàm jucundum habitare fratres in unum. Hoc tu psallere non facile nosti, nisi quo tempore cum compluribus cenas* : ce qui suffiroit pour faire voir que ces Conciles étoient des Conciles de Montanistes. Mais il ne sera pas inutile d'y ajouter quelques autres preuves.

Nous apprenons de S. Epiphane, que les Montanistes étoient encore de son tems répandus, non seulement dans la Phrygie, mais encore dans la Cilicie, dans la Galatie, & particulièrement à Constantinople. Et ce sont ces différentes provinces que Tertullien entend par ces mots, *per Graciam illas* ; car elles étoient toutes Grecques, mais elles n'étoient pas toutes d'Asie. Les Conciles des Montanistes se tenoient dans les villes les plus commodes, & dans le tems de leurs jeûnes extraordinaires. Car c'est assurément ce que veut dire Tertullien, lorsque pour défendre & ces jeûnes & ces assemblées il dit aux

Tertull. de
jejunis,
c. 13.

AA. I. 15.
AA. VI. 10.
AA. XV.
4.

Catholiques, que c'est aussi leur coutume d'observer certains jours extraordinaires, & de passer ces jours-là tous ensemble : *Itaque si & ex hominis edile, & in unum omnes rationem agitantis, quod in nobis ipsam quoque unitatem jejuniorum & xerophagiarum, & stationum denotatis? Nisi forte in Senatus consulta, & in Principum mandata coitionibus opposita delinquimus.* Cela paroît encore plus clairement par ce qu'il dit, ou des Montanistes d'Afrique, qui ne se trouvoient pas à ces Conciles de Grece, ou des Montanistes de différentes provinces, qui ne se pouvoient trouver qu'aux assemblées de leur province, & qui ne pouvoient pas se joindre dans un même lieu, mais qui s'unissoient en esprit : *Si & ista solemnitas . . . nos quoque in diversis provinciis sumus, in spiritu invicem representati, lex est sacramenti.*

Ibid.

Ainsi il faut chercher d'autres endroits dans Tertullien, pour y trouver la condamnation du Montanisme, faite dans des Conciles de l'Eglise catholique; & il n'est pas malaisé d'en trouver : car, sans sortir du Livre même que nous avons en main, nous trouvons que toutes les Eglises retentissoient des anathèmes fulminés contre les Montanistes : *Quaque ex parte anathema audimus qui aliter adnunciamus.* Mais il faut retourner à notre sujet.

Ibid. c. 1.

Ce ne fut pas seulement par les Assemblées & les Conciles, que l'Eglise catholique s'opposa au Montanisme : elle se servit encore d'une voie plus abrégée. Car les Evêques qui étoient les mieux informés du particulier & du détail de cette fausse prophétie, la refutèrent dans des Lettres où ils mirent leur seing, & que les Evêques voisins souscrivirent, afin qu'elles fussent vues de tout le monde, & qu'étant envoyées à tous

les Evêques, elles entreteussent une liaison & une union très-étroite entre les Pasteurs contre les ennemis de l'Eglise.

Apollinaire Evêque d'Hierapoli en Phrygie, se servit de ce moyen pour intéresser le corps des Prelats contre les Montanistes. Il lui réussit si heureusement, que presque tous les Evêques du monde souscrivirent ses Lettres; & que Serapion Evêque d'Antioche, écrivant à Caricus & à Ponticus, les leur envoya comme une marque que toutes les Eglises avoient rejeté le faux esprit de Montan : *Atque ut sciatis*, leur dit-il, *qualiter universa qua in terris est fraternitas, operationem illam simulate factionis, qua nova prophetia nominatur, aversata atque abominata est, Beatissimi Patris Claudii Apollinaris, qui Hierapolitanae urbis in Asia Episcopus fuit, Litteras ad vos misi.* La Lettre même de Serapion étoit souscrite par plusieurs Evêques : *In eadem Serapionis Epistola leguntur subscriptiones variorum Episcoporum.* C'étoit ainsi qu'on entretenoit la charité, car c'étoit un honneur mutuel que de s'écrire. Tout le corps des Evêques se tenoit ainsi uni. Ils se rendoient tous raison mutuellement de leur conduite & de leurs sentimens; & ils fortifioient la foi des peuples, leurs Lettres n'étant pas de simples décisions, mais des discours pleins de l'Ecriture sainte, & remplis de lumière & de charité.

Apud Euf.
l. 15. c. 12.

Outre ces deux manieres, la plus ancienne, & peut-être l'unique dans le premier siècle & dans une bonne partie du second, étoit de refuter les heretiques de vive voix en presence du Clergé & du peuple, & de répondre avec solidité par l'Ecriture à ce qu'ils alleguoient pour leur defense. Aussi les Catholiques ne manquèrent pas de se servir de ce moyen pour combattre les Montanistes. Et ces

Auteur ancien, qui a écrit contre eux, sans le nommer, comme nous avons déjà dit, à l'assure qu'avant que d'écrire, il avoit disputé de vive voix plusieurs jours de suite contre cette nouvelle & fausse prophétie ; que Dieu avoit donné une telle benediction à ses discours, que les fideles de l'Eglise d'Ancyre, où il disputoit, & où le Montanisme avoit causé de grands troubles, en avoient été consolés & affermis ; & que les nouveaux Dogmatistes au contraire avoient été confondus & mis en suite : *Quantum facere potui, Deo juvante, tum de his ipsis, tum de reliquis omnibus quæ ab illis proponebantur, singillatim in Ecclesia differui pluribus diebus ; adeo ut Ecclesia quidem incredibili gaudio affecta, & in veritate fidei magnopere confirmata sit ; adversarii verò tunc quidem fugati, & Dei hostes non mediocri dolore percussi fuerint.*

Mais ce que cet Auteur avoit dit auparavant, est très-digne de remarquer. Car dans le commencement de son Traité il avoue qu'il a eu une extrême peine à se résoudre d'écrire contre l'herésie de Montan, dont un nommé Miltiade s'étoit déclaré le protecteur ; & que cette peine n'étoit pas venue de la difficulté de répondre aux herétiques, mais du profond respect qu'il portoit à l'Ecriture sainte, parce qu'il croyoit que c'étoit en manquer, que d'oser écrire après le S. Esprit, & d'employer d'autres armes que celles de Dieu

Ibid. même dans l'Ecriture : *Acceps atque animo dubius hætenus subsisti, dit il ; non quod aut mendacium refellere, aut veritatis patrocinari minimè valerem ; sed quod verebar & reformidarem, ne fortè quibusdam viderer Evangelicæ novæ Testamenti doctrinæ quidquam scribendo addere, & denuo statueræ voluisse : cui tamen neque adjici quicquam, neque adimi fas est, ab eo præsertim qui ex*

Evangelii præceptis vitam agere instituerit.

Ce n'étoit pas une délicatesse de scrupule, ni un sentiment particulier à cet Auteur. Il apprehendoit plus le jugement de la conscience des autres, que de la sienne, *ne fortè quibusdam viderer, &c.* En effet c'est comme une espèce d'infidélité que de croire que le Fils de Dieu, qui a pris tant de soin d'établir son Eglise sur la pierre ferme, ne lui ait pas donné tout ce qu'il lui falloit pour la défendre des herétiques. C'est en quelque façon vouloir ajouter aux lumières du S. Esprit & des Apôtres ; & c'est douter de cet oracle de S. Paul, que l'Ecriture est capable de fournir dans tous les siècles des armes à l'Eglise contre ses ennemis : *Omnis Scriptura divinitus inspirata, utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in justitia, ut perfectus sit homo Dei, ad omne opus bonum instructus.*

Il est vrai que les contestations des herétiques, & la foiblesse de plusieurs Catholiques, qui sont encore enfans, & qui ne sont pas assez forts pour se nourrir de ce pain, ont obligé les Peres à expliquer & à étendre par des discours plus populaires, les vérités trop fortes & trop serrées de l'Ecriture. Mais ils ont regardé leurs explications comme des affoiblissements de l'Ecriture : ils ont cru qu'ils étoient bien plus dignes de compassion que de louange, d'être dans la nécessité de faire des Livres : ils ont pris le soin de ne parler que le langage de l'Ecriture : ils ont fait profession de ne favoriser qu'elle : ils ont tiré leurs explications sur l'Ecriture de l'Ecriture même ; & ils ont toujours été très-éloignés de la conduite d'un grand nombre d'Auteurs, qui ne citent jamais l'Ecriture, & qui croiroient n'avoir pas la grace de la nouveauté, & le tour assez spirituel, s'ils passoient

1. Timoth.
III. 16. &
17.

comme elle. Mais finissons cette dissertation.

C'étoit encore la coutume des premiers Chrétiens d'avoir un grand égard aux sentimens des Confesseurs, qui avoient eu l'honneur de souffrir pour Jesus Christ, ou qui étoient actuellement dans les prisons & dans les supplices : car on croyoit que ceux qui étoient prêts de donner leur vie pour la foi, devoient en avoir une bien éclairée & bien pure ; & on ne doutoit pas que, dans un tems où le Fils de Dieu leur avoit promis de leur donner son esprit pour répondre avec sagesse & avec force aux Tyrans, ils n'en fussent encore plus remplis, quand ils étoient consultés par l'Eglise.

Aussi l'Eglise de Lyon ayant appris les troubles que le Montanisme avoit causés dans l'Asie & dans la Phrygie, les Martyrs & les Confesseurs, que la persécution de Marc Aurele avoit jettés dans les prisons, non seulement dirent leur avis sur cette nouvelle prophétie, mais ils écrivirent des Lettres aux fideles d'Asie & au Pape Eleuthere sur ce sujet, tâchant de donner la paix à l'Eglise par leurs soins, & joignant à l'auguste qualité de Martyrs, celle de mediateurs de la paix : *Qui in Gallia erant fratres privatum de his judicium suum, religiosum imprimis & cum recta fide consentiens rursus eidem Epistola subjunxerunt, prolati interfectorum apud se Martyrum variis Epistolis, quas illi, dum in vinculis adhuc essent, partim ad fratres in Asia & Phrygia decentes, partim ad Eleutherum Romanam urbem Episcopum scripserant, pro pace Ecclesiarum quasi legatione fungentes.*

Le jugement des Martyrs n'étoit pas moins considéré dans le troisieme siecle, & on voit quel état en faisoit le grand Denys Evêque d'Alexandrie, dans une de ses Lettres rapportée par

Eusebe. *Quid ergo nobis, fratres, de his suadetis ?* dit-il. *Quid nos agere debemus ? Utrum sententia Martyrum accedemus ? ... Au contra judicium illorum irritum faciemus, nosque ipsi sententia illorum discussores ac iudices constituemus, clementiam dolore afficiemus, ordinem constitutum evertemus ? Dei ipsius indignationem provocabimus ?*

Mais il y a à la fin du passage d'Eusebe sur les Lettres des Confesseurs de l'Eglise de Lyon, que nous venons de rapporter, une petite difficulté historique, qu'il ne sera pas inutile d'examiner. Il est remarqué qu'une partie de ces Lettres s'adressoient au Pape Eleuthere ; & l'on pourroit croire que c'étoit pour la premiere fois que le Montanisme fut connu à Rome, si nous n'apprenions le contraire de Tertullien dans le Livre contre Praxeas. Cet heretique, le chef des Patropassiens ou des Monarchiques, étoit venu d'Asie à Rome sous le Pape Victor ; & comme il n'y étoit pas encore connu pour ce qu'il étoit, il fut reçu à sa communion. Mais il fut privé de cette grace sous Zephrin, & il fut obligé de se retracter pour être admis à la société des fideles de l'Eglise de Rome. Ce fut durant le tems qu'il étoit bien auprès du Pape Victor, successeur d'Eleuthere, qu'il l'empêcha d'envoyer des Lettres de communion aux Montanistes, ou même, si nous en croyons Tertullien, qu'il l'engagea à retracter celles qu'il leur avoit déjà envoyées, lui représentant que ses predecesseurs leur avoient toujours refusé toutes les marques de l'union & de la société chrétienne : *Episcopum Romanum agnoscentem prophetias Montani, Prisca, & Maximilla, & ex ea agnitione pacem Ecclesiis Asia & Phrygia inferentem, falsa de ipsis Prophetis & Ecclesiis eorum asseverando, & precessorum ejus auctoritates defendendo, coegit & literas paci*

Tertull. l. cont. praxeas, c. 2.

Euseb. l. 5. c. 3.

revocare jam emissas, & à proposito recipiendorum charismatum concessare. Plusieurs Papes avant Victor avoient donc déjà refusé leur communion aux Montanistes; & peut-être même que ce fût sous Eleuthere que Praxeas vint à Rome; car il étoit déjà reconnu heretique, lorsque Tertullien, encore Catholique, écrivoit son Livre des Prescriptions contre les heretiques, puisqu'il lui donne rang parmi eux dans le dernier Chapitre.

Je ne dois point terminer cette dissertation, sans remarquer que les plus éclairés d'entre les Evêques voulurent diverses fois employer les exorcismes contre l'esprit des fausses Prophetesses, mais que leurs partisans les en empêcherent toujours. L'Auteur anonyme dit que l'Evêque de Comane appelé Zotique, & celui d'Apamée appelé Julien, qu'il nomme *viros probos & Episcopalis dignitate praeitos*; quoiqu'un peu auparavant, parlant d'un autre Zotique, il l'ait simplement appelé Prêtre, *adstante compresbytero nostro Zotico Ostreño*; que ces Evêques, dis-je, voulurent exorciser ces Prophetesses, mais que Themisor les en empêcha. Apollonius, que nous avons déjà cité plusieurs fois, repete la même chose; & l'un des Evêques qui souscrivirent la Lettre de Serapion

contre eux, ajouta à sa signature ces mots: *Elinus Publius Julius Develtii colonia Thracia Episcopus: testor Deum, qui in calis est, quod Beatus Solas qui est Anchioli, demonium Priscilla ejicere voluit, sed hypocrisis nequaquam permiserunt.*

Ce qui leur faisoit craindre ces exorcismes, c'est que lorsqu'on les employoit dans ces tems-là pour conjurer le Diable, il étoit forcé d'avouer qu'il n'étoit qu'un Demon: *Edatur hic aliquis sub tribunalibus vestris*, dit Tertullien, parlant des divinités qui rendoient des oracles, *quem Damone agi constat. Justus à quolibet Christiano loqui spiritus ille, tam se Demonem confitebitur de vero, quam alibi Deum de falso... Nisi se Damones confessi fuerint, Christiano mentiri non audentes, ibidem illius christiani procacissimi sanguinem fundite. Quid isto opere manifestius? Quid hac probatione fidelius? ... Christiani timentes in Deo, & Deum in Christo, subjiciuntur servi Dei & Christi ... Credite illis cum verum de se loquuntur, qui mentientibus creditis. Nemo ad suum deducit mentitur; quin potius ad honorem... Hac denique testimonia deorum vestrorum Christianos sacra consueverunt... Ipsi litterarum nostrarum fidem accendunt; ipsi spei nostra fidenciam adificanti.*

Tertull.
Apologet.
c. 23.

Apud Euseb.
lib. 5.
c. 16.

Ibid. c. 18.

SEPTIEME DISSERTATION

Sur l'ancienne pratique du jeûne dans l'Eglise catholique, & sur les innovations que les Montanistes y firent.

Pour traiter cette matiere avec plus d'ordre & d'exactitude, je la partagerai en plusieurs chefs. J'examinerai 1. le precepte du jeûne en general: 2. l'obligation de jeûner en certains jours: 3. les differentes especes de jeûnes: 4. les additions qu'y firent les Montanistes. Sans ces distinctions, au lieu d'expliquer les

choses, je ne ferois que les confondre.

§. I.

Du precepte du jeûne en general.

Il faudroit n'avoir point lu les divines Ecritures, ou avoir oublié l'exemple du Fils de Dieu & celui des Apôtres, la necessité de faire jeû-

nite, & la difficulté de vaincre ses passions & de résister au Demon, pour douter que les Chrétiens sont obligés au jeûne. Il n'y en a eu aucun dans les premiers siècles, qui n'ait regardé cette pratique comme une partie de la vertu & de la Religion; & lorsque Jovinien, que S. Jerome appelle l'Epicure des Chrétiens dans le commencement du premier Livre qu'il écrivit contre lui, *ut Epicurum Christianorum Evangelico atque Apostolico vigore contererem*, osa contre le sentiment de tous les Chrétiens du monde, & contre sa profession de Moine, soutenir que dans l'état de la nouvelle loi on n'étoit obligé à aucun jeûne, & que S. Paul avoit déclaré que celui qui mangeoit avec action de grâces, honoroit autant Dieu que celui qui s'abstenoit de manger, il fut regardé de tout le monde comme un ignorant qui n'entendoit pas l'Ecriture, comme un séducteur, & comme un hérétique. Comme tel il fut condamné à Rome & à Milan; & S. Jerome écrivit contre lui, comme contre un ennemi déclaré de la morale & de la doctrine de l'Eglise. La mort de Jovinien fut digne de sa vie & de sa réforme; car voici ce qu'en dit S. Jerome dans son second Ouvrage contre Vigilance Prêtre de Barcelone: *Ille Romana Ecclesia auctoritate damnatus, inter phasides aves & carnes suillas non tam emisit spiritum quam eructavit.* Mais il eut pour héritier de sa doctrine Vigilance, que le même Pere dans le premier Ecrit contre lui appelle, *infelicem hominem & omni lacrymarum fonte plangendum*; & qui ayant osé déclamer contre les jeûnes des Catholiques, *in convivio secularium contra sanctorum jejunia proclamare*, fut regardé comme un monstre dans l'Eglise & comme un blasphémateur. S. Jerome, en écrivant contre lui, se moque des railleries qu'il faisoit des jeû-

nes des gens de bien, comme des railleries d'un impie; & il y répond par celle-ci, que l'indignation & le zèle de ce grand homme ont rendue un peu forte: *Tu tuclato, lui dit-il, Ibid. pag. 185. cum seculi hominibus; ego jejunabo cum feminis, imò cum religiosis viris qui pudicitiam vultu praferunt, & pallida jugi continentia ora portantes, Christi ostendunt verecundiam. Videris mihi dolere, & aliud ne si inoleverit apud Gallos continentia & sobrietas atque jejunium, tabernacula tua lucta non habeant, & vigilas diaboli, ac temulenta convivium tota nocte exercere non possis.*

Ecoutons maintenant S. Leon, qui explique excellemment la doctrine de l'Eglise touchant le jeûne. Il dit que le Fils de Dieu étant venu pour donner l'accomplissement à la loi, & non pas la détruire, il a ôté le voile des ceremonies & des ombres; mais qu'il n'a point touché à la lumière & à la pureté des commandemens qui regloient la conduite de l'homme, & qui lui marquoient son devoir: *Ut Evangelium gratia velamen legis tolleret, & non instituta destrueret*; que notre justice devant être plus exacte & plus pure que celle des Juifs, la nouvelle loi a du ajouter à la sainteté de l'ancienne morale, mais qu'elle n'a pu l'affaiblir; que nous sommes plus obligés d'aimer Dieu & de nous détacher de l'amour des creatures, que les plus parfaits d'entre les Hebreux: *Ut quavis multa accesserint ex novitate gratia, nihil tamen imminutum sit de antiquitate justitia*; que c'est pour cela que les Apôtres ont fait entrer dans l'Eglise l'observation des jeûnes anciens; parce que les Chrétiens non seulement n'en sont pas exemts, mais qu'ils sont obligés à faire beaucoup plus, ayant reçu plus abondamment l'esprit de penitence & de détachement que les Juifs, étant moins esclaves de leurs passions, étant moins

Adv. Jovin. lib. 1. tom. 4. part. 2. pag. 144.

Adv. Vigil. ibid. pag. 181.

Epist. 37. ad Rip. ibid. pag. 278.

Adv. Vigil. ibid. pag. 181.

Serm. 19. cap. 1.

sujets à leurs cupidités, ayant de plus grandes obligations à l'ieu. ayant pour modele l'exemple du Fils de Dieu, & toute leur loi tendant au renoncement & à la mortification : au lieu que celle des Juifs étoit une loi d'indulgence pour les charnels, & qu'elle ne sembloit promettre que la satisfaction du corps pour la récompense de la vertu de l'esprit. *Unde meriti dispoſuerunt Apoſtolica ſanctiones, ut veterum jejuniorum utilitas permaneret; & licet Eccleſia conſuetudo prolixioribus ſe caſſigationibus exercere diſciſſet, amplecteretur tamen continentia ſanctificationem ex lege venientem. Quibus enim donatum erat poſſe quod majus eſt, indecens fuit non celebrare quod minus eſt.*

Ceux qui regardent la loi nouvelle comme une loi d'indulgence & de grace pour les mortifications corporelles, ne l'ont donc pas encore connue, ſelon la reſt:cion de l'Editeur des Ouvrages de S. Leon; & il s'en faut peu qu'ils ne ſoient dans ce de-reglement d'eſprit & de cœur, quo S. Paul apprehendoit quand il inſtruiſoit les Galates de la liberté Evangelique: *Vos in libertatem vocati eſtis, fratres. Tantum ne libertatem in occaſionem detis carnis.* En ce dernier ſens, la loi nouvelle eſt une loi de rigueur, & l'ancienne étoit une loi de diſpenſe & de grace: *Plus tunc indulgentia erat & plus licentia*, dit élégamment Salvien dans ſon ſecond Livre adreſſé à toute l'Egliſe catholique, *tunc in omni vita jejuniorum pauciſſimi dies; nunc quaſi unum jejunium vita omnis.*

Auſſi les plus fortes raiſons de S. Jerome contre Jovinien, ſont toutes priſes du Nouveau Teſtament; & il paroît que ce Pere, encore plus illuſtre par ſa penitence que par ſes Ecrits, avoit eu plus de lumière que nous n'en avons d'ordinaire ſur tous les endroits de l'Evangile qui ont quelque rapport au jeûne. *In ſcribis Evangelii,*

dic: il, Anna filia Phannelis univira inducitur, ſemperque jejunans, & Dominum virginem longa caſtitaſ longaque jejunia ſuſcepere. . . Et à diebus Joannis Baptiſta jejunatoris & virginis, regnum celorum vim patitur, & violenti diripiunt illud. En parlant de Notre Seigneur, dont Jovinien entendoit preſque à la lettre les blaſphêmes des Juifs, vorator & potator vini, il ajoute: *Iſte eſt Dominus. . . qui quadraginta diebus Chriſtianorum jejunium ſanctificavit; qui beatos appellat eſtientes & ſitientes; qui eſ am habere ſe dicit, non quam diſcipuli ſuſpicabantur, ſed qua in perpetuum non periret; qui de die craſſino cogitare prohibet. . . qui divitem purpuratum propter epulas narrat in tæſtato, & Lazarum panterem ob inediaſ dicit eſſe in ſinu Abraha; qui, quando jejunamus, ungi caput & lavati ſaciem præcipit, ut non gloria hominum ſed Domino jejunemus.*

§. II.

De l'obligation du jeûne en certains jours.

Il eſt certain que l'Egliſe ancienne a eu des jours deſtinés au jeûne, & que tous ceux qui avoient pour elle un véritable reſpect ſecroyoient obligés de les obſerver. Les Catholiques au tems de Tertullien, quoique juſtement indignés contre la nouvelle reforme des Montaniſtes, en tomboient d'accord; & autant qu'ils avoient de mepris pour les additions que les heretiques avoient faites ſans autorité, autant avoient-ils de religion & d'exactitude à garder les anciennes loix de la penitence & du jeûne. *Novitatem igitur obſeſtant, de cujus illicito præſcribant, dit Tertullien; aut bareſim judicanſam, ſi humana præſumptio eſt, aut pseudoſphetiam pronuntiandam, ſi ſpiritalis indiſtio eſt. . . Cert: in Evangelio illos dies jejunii determinatos putans, in quibus abſtutus eſt*

P

Lib. 2. ad Jovin. tom. 4. part. 2. pag. 109.

Ibid. pag. 110.

Galat. V. 13.

Ad Eccleſ. cath. lib. 2.

Tertull. de jejun. c. 1.

Ibid. c. 2.

sponsus, dit-il encore, & hoc esse jam solos legitimos jejuniorum christianorum, abolitis legalibus & prophetis vetustatibus... Itaque de cetero indifferenter jejunandum, ex arbitrio, non ex imperio nova disciplina, pro temporibus & causis uniuscujusque. Sic & Apostolos observasse, nullum aliud imponentes jugum certorum, & in commune omnibus abundantum jejuniorum.

Le même Auteur, pour se moquer de la réponse que lui faisoient les Catholiques, qu'ils ne recevoient ni les propheties, ni les jeûnes de Montan; qu'ils avoient appris de leurs peres, qui étoient ou les Apôtres ou leurs disciples, ce qu'il falloit croire & ce qu'il falloit observer; & qu'ils étoient aussi peu dans la résolution de changer de discipline, & en particulier en matière de jeûne, que de changer dans les articles de la doctrine, leur dit: *Sed rursus palos terminales figis Deo; sicut de gratia, ita de disciplina; sicut de charismatibus, ita & de solemnibus; ut proinde officia cessaverint, quamadmodum & beneficia ejus.*

Mais rien n'est plus clair ni plus précis, que ce que Tertullien dit au Chapitre XIII. où pour montrer aux Catholiques qu'ils doivent se soumettre à la nouvelle nécessité de jeûner en Montanisme, il leur dit qu'ils ne font pas, quand il leur plaît, si scrupuleux, & qu'ils ajoutent assez souvent d'autres jeûnes à ceux qui sont établis ou par l'Ecriture ou par la Tradition: *Prescriptis constituta esse solemnia hinc fidei Scripturis vel traditione majorum, nihilque observationis amplius adiciendum... State in isto gradu, si potestis.* Ce qui constamment ne prouve rien pour lui, & prouve doublement pour nous. Car ce seul endroit fait voir qu'on observoit dans l'Eglise catholique certains jours de jeûne, comme étant ou d'institution divine, ou de tradition apostolique;

& qu'on en observoit encore d'autres qui n'étoient fondés sur aucune de ces deux autorités, & qui néanmoins étoient gardés par tous les fideles, par le seul respect de l'autorité de l'Eglise.

En effet il falloit bien que certains jours fussent destinés à la pénitence & au jeûne, & qu'il y eût sur cela quelque règle dans l'Eglise; puisqu'il est constant qu'à ces jours de jeûne la liturgie se faisoit autrement: on offroit le sacrifice plus tard, ou on ne l'offroit point du tout; on ne se donnoit point le baiser de paix, au moins dans le jeûne avant Pâques; & les assemblées des fideles commençoient plus tard. Il ne faut qu'être tant soit peu instruit de la discipline ancienne pour convenir de tout cela, & j'aurai plus d'une occasion dans la suite d'en parler. Ainsi je me contente de ce seul endroit de Tertullien, encore Catholique, que S. Cyprien a imité presque en tout. *Alia jam consuetudo invaluit, dit-il. Jejunantes habita oratione cum fratribus, subtrahunt osculum pacis, quod est signaculum orationis... Que oratio cum divortio sancli osculi integra? Quem Domino officium facientem impedit pax? Quale sacrificium est, à quo sine pace receditur? Quacumque operatio sit, non erit potior precepti observatione, quo jubemur jejunia nostra celare. Jam enim de abstinentia osculi agnoscimus jejunantes. Sed & si qua ratio est, ne tamen huic precepto reus sis, potes domi, si forte, inter quos latere jejunium in totum non datur, differre pacem... Sic & die Pasche, quo communis & quasi publica jejunii religio est, merito deponimus osculum, nihil curantes de occultando, quod cum omnibus faciamus.*

De plus c'étoit particulièrement dans les jours de jeûne, que les fideles s'assembloient pour s'affliger en commun, pour prier en commun, & pour obtenir par une conspiration generale de toute l'Eglise, ce que la

Ibid. c. 11.

L. de orat.
c. 14.

Ibid. c. 13.

Apologes.
c. 39.

bonté de Dieu eût peut-être refusé aux prières desunies & divisées des particuliers, selon l'expression de Tertullien : *Coinus ad Deum quasi manu facta precationibus ambiamus. Hac vis Deo grata est.*

Enfin c'étoit une croyance si bien établie dans le IV. siecle, qu'il y avoit dans l'Eglise certains jours destinés au jeûne dont on ne pouvoit pas se dispenser, que lorsque Aërius, le même que celui qui s'étoit si ouvertement déclaré contre l'Episcopat, osa soutenir que dans la loi nouvelle on devoit jeûner sans nécessité & sans obligation, & que c'étoit faire rentrer les Chrétiens dans la servitude des Juifs que de leur marquer certains jours destinés au jeûne ; il fut regardé, non seulement comme un homme qui affoiblissoit la discipline de l'Eglise par une doctrine molle & relâchée, mais comme un hérétique qui ôtoit à l'Eglise son autorité, & aux fideles le mérite de l'obéissance.

Hæref. 75.
n. 3.

Voici en quels termes S. Epiphane le fait parler. *Sed neque, dit-il, jejunis instituendi ulla ratio est. Hac enim omnia Judæorum propria sunt, & cuiusdam servitutis iugo subiecta. . . Nam si jejunare omnino decreverim, quacumque liberis die, sponte & integra libertate jejunabo.* C'étoit en effet pour marquer cette liberté & cette independance, que ses sectateurs affectoient de jeûner le Dimanche : car non seulement il ne leur étoit pas commandé de le faire en ce jour, mais il leur étoit étroitement défendu ; & on n'avoit garde de les soupçonner d'une superstition judaïque, si ce n'est peut-être en ce que, faisant bonne chere le Vendredi, ils faisoient abstinence le jour de la Resurrection du Fils de Dieu. Mais ces gens de bien n'étoient pas si scrupuleux que nous le pour-

rions être ; & par devotion ils mangeoient dès qu'ils étoient éveillé pendant la Semaine sainte, se moquant de la simplicité des Catholiques, qui eussent cru offenser Dieu d'user ainsi de leur liberté. *Porra diebus ipsis Paschatis . . . jam tum diluculo esbonari solent, & carnibus vinoque disenti, cathinnari, tiderè, eosque qui illam Paschatis hebdomadam sanctissimis illis religionibus tradunt, ludibrio habere.*

Ibid.

Il est aisé de devenir Philosophie en ce sens. Cette grandeur d'ame, cette generosité, cette pieuse independance, cette liberté, cet esprit vraiment évangélique, cette devotion solide & sans superstition, & ce tour spirituel qu'on donne à la debauche, sont à la portée de tout le monde. Mais les Peres du Concile de Gangres excommunierent ces sortes de Philosophes : *Si quis absque corporali necessitate se insolenter gerat, & tradita in communi . . . jejunia quæ communiter servantur ab Ecclesia, dissolvat, perfecti in eo residente ratione, sis anathema.*

Can. 19.
tom 2.
Conc. 148.
433.

Jamais anathème ne fut plus juste. Car c'est une erreur ; & des plus grandes, que de pretendre que l'obligation d'obéir aux regles de l'Eglise soit contraire à l'état de la loi nouvelle & à la liberté de l'Evangile. Le Fils de Dieu, qui en est l'auteur, & qui avoit reçu sans mesure l'esprit qui porte avec lui la véritable liberté, selon S. Paul, a obéi jusqu'à la mort ; le tems, les manieres, les circonstances, & les moindres actions de sa vie lui ayant été prescrites par son Pere. D'ailleurs l'obéissance est le propre caractère de la loi de grace, l'ancien Testament n'ayant fait que des prevaricateurs & des rebelles. Si le precepte est à charge à un Chretien, s'il le trouve dur, il est encore sous la loi, & il lui en faut une ; & moins il l'ac-

cepte, & plus il la merite. Car par une espèce de contradiction, quiconque refuse la loi est sous la loi, & quiconque s'y soumet en est exempt. Enfin le jeûne, comme tout le monde sait, est composé de deux parties : il doit être un sacrifice de l'esprit & du corps ; & comme c'est à l'esprit à immoler le corps, c'est à l'obéissance à immoler l'esprit. Sans ce dernier sacrifice, le premier ne peut être parfait. Et comme il faut que la chair soit soumise à l'esprit qui l'anime, il faut que l'esprit soit soumis à celui qui anime & conduit l'Eglise. Autrement il pourroit arriver que dans un corps mortifié & pénitent, on conserveroit une volonté immortifiée & un esprit orgueilleux ; & que la servante, qui est la chair, seroit punie des fautes de la maîtresse, qui est l'âme, sans que celle-ci y prit aucune part : *Quid prodest*, dit l'Auteur des homélies attribuées faussement à Eusebe d'Emese, & dont la plupart sont de S. Eucher, *passiones impugnari à famula, quæ pacem inveniuntur habere cum domina ?*

C'est donc une pure illusion, que de prétendre que le précepte de jeûner en certains jours soit incompatible avec la liberté de la loi nouvelle. Et les Peres du IV. Concile de Carthage ont été dans un sentiment si éloigné de cette pensée, qu'ils ont cru que le violement de ces jeûnes commandés devoit être puni dans un Clerc par la deposition : *Clericum, qui tempore jejuni absque inevitabili necessitate jejuniæ tumpit, minorem habendum.*

Il est vrai que ces sortes de punitions ne paroissent pas dans les premiers tems. Mais c'est une marque qu'elles n'étoient pas nécessaires ; & que personne ne se dispensant de l'observation des jeûnes ecclésiastiques, plusieurs alloient au-delà, & pas-

soient toute leur vie dans l'exercice de la penitence. Les fréquentes persecutions, outre la chaleur & le zèle de la charité des anciens fideles, en étoient une puissante raison. Car les plus foibles étoient obligés de s'enfuir, & de vivre, ou dans un pays étranger, ou dans un désert avec une extrême pauvreté ; & les plus forts le voyant tous les jours dans le danger de souffrir une infinité de supplices, dont les plus ordinaires étoient ceux d'une longue prison ou d'une faim pressante, il étoit pour les uns & les autres d'une nécessité indispensable de s'être endurcis à la peine, & de s'être fait une coutume des jeûnes les plus longs & les plus pénibles.

Tertullien est merveilleux sur cet article, quoiqu'il ne prétende parler que des Montanistes, & qu'il accuse, avec son injustice ordinaire, les Catholiques d'être dans des principes très différens : *Cum carcer, diei, ediscendus, & fames ac sitis exercenda, & tam inedia quam anxii vultus tolerantia usurpanda sit, ut in carcerem talis intraret Christianus, qualis inde prodiret, non parum illic passurus, sed disciplinam; nec seculi tormenta, sed sua officia; esque fidentius processurus ad certamen à custodia abusus, nihil habens carnis, sic ut nec habeat tormenta materiam; cum sola & arida sit cute loricans, & contra ungulas corneus; pramisso jam sanguinis succo, tanquam anima impediementis, properante jam & ipsa, quæ jam sape jejuniis mortem de proximo noverit.* Ces expressions sont un peu hardies ; & elles se fient du caractère de Tertullien ; mais elles sont belles dans leur élévation plus grande que de la naturel, & elles renferment beaucoup de vérités, quoique leurs traits soient un peu grossiers.

En effet S. Cyprien dans le Traité de la penitence de ceux qui étoient tombés durant la persecution, remar-

Homil. ad
Monachos
Bibl. Pat.
tom. 6. p.
663.

Tertull. de
jejun. c. 12.

Can. 63.
tom. 2.
Conc. pag.
1105.

que solidement que Dieu avoit voulu punir l'Eglise du relâchement de sa morale & de sa discipline par des persecutions plus violentes ; & que ceux qui avoient été abbatu par cette tempête , étoient ceux que le luxe les délices , & la volupté avoient déjà rendus apostats aux yeux de Dieu : *Dominus probari familiam suam voluit ; & quia traditam nobis divinitus disciplinam pax longa corruperat , jacentem fidem , & pax ut ita dixerim , dormientem censura calefctis erexit.*

§. III.

Des différentes especes de jeûnes.

Pour expliquer ce qu'il y a d'obscur & d'embarrassé dans cette matiere , il faut commencer par les stations.

I. Il est certain que ce mot étoit quelquefois pris en un sens general & fort étendu , & qu'il signifioit alors indifféremment toutes sortes de jeûnes. C'est ainsi qu'il est employé dans le Livre d'Hermas : *Quid tam mane hic venisti ?* lui dit l'Ange en habit de Pasteur. *Quoniam , Domine , stationem habeo*, répond Hermas. *Quid est statio ?* reprique l'Ange. *Et dixi , Jejunium.* C'est la réponse d'Hermas. Tertullien parlant des raisons qui doivent empêcher un Chretien de se faire de la profession de soldat , emploie aussi ce mot dans le même sens : *Jam statioes aut alii magis facies quam militis , c. Christis ? Aut & Dominico die , quando nec Christis.*

On croit qu'il s'en sert de même au Chapitre X. du Livre des Jeûnes , & dans le dernier du Livre de l'Oraison , mais je suis persuadé du contraire ; & c'est faute d'application qu'on s'y est trompé. Mais il est certain que c'est en cette maniere qu'il doit être entendu dans le Chapitre XLVIII. du Livre de l'ame , où il

dit que Daniel passa trois semaines dans l'abstinence des stations : *Daniel enim hebdomadam statione acuit vidit.* S. Cyprien l'emploie peut être de la même maniere dans l'Epître XLI. *Qui a Nevastiano venerant missi , cum in statione invidijs quoque conviciis & clamoribus turbulentis promerent.*

Ceci me donne occasion d'expliquer en passant l'origine du nom de station. Il est certain que chez les Romains on appelloit ainsi l'exercice des soldats qui étoient de garde ; mais il n'est pas assuré , si l'Eglise l'avoit emprunté de la milice Romaine. S. Ambroise semble le dire. Tertullien le dit encore plus clairement vers la fin du Livre de l'Oraison : *Si statio de militari exemplo nomen accipit , (nam & militia Dei sumus) utique nulla laniis , sine tristitia obviamus castris , stationes militum rescindit.* Et le Chapitre XI. du Livre de la Couronne , que nous avons cité , n'est pas moins clair. Cependant il y a des savans qui croient que ce mot n'est point derivé de la milice des Romains , & que ce n'est qu'une allusion. Mais puisque c'est une allusion , & que le mot étoit déjà établi avant la Religion chretienne , pourquoi ne l'auroit-on pas consacré , comme beaucoup d'autres ? Et cela d'autant mieux , qu'il est certain que ce mot signifioit dans l'Eglise tout ce qu'il signifioit dans le camp : car il ne signifioit pas tant le jeûne , que l'assemblée des fideles en un certain lieu & pendant un certain tems , appliquée à certains exercices ; & cela jusqu'à une heure marquée , où ils sortoient de faction , & à laquelle chacun se retirant chez soi pouvoit rompre le jeûne. Mais c'en est assez ; & je laisse la décision de ce point au discernement des lecteurs. J'avertis seulement que la conjecture de Pamelius est insoutenable. Il pretend que , tant que les

Idem de anima, cap. 48.

Epist. 41. pag. 15.

De orat. cap. 14.

S. Cyp. de laps. pag. 182.

Lib. 3. f. milit. 5.

De coronâ militis , c. 11.

soldats étoient de garde, ils ne mangeoient point; & que c'est pour cela que les jours de jeûne étoient appelés stations : *Atetaphora à militibus orta, quod quamdiu in statione erant, jejunaere eos oportebat.* Ce qui est ridicule.

II. J'ai dit que les anciens Auteurs prenoient quelquefois le mot de *station* dans un sens general. Mais il est certain que, quand ils parloient exactement, ils le prenoient dans un sens limité; & que les jeûnes des stations étoient une espece de jeûne particulier. Tertullien le fait entendre clairement par ces paroles : *Ut, si statio facienda est, maritus de die condicatus ad balneum; si jejunia observanda sunt, maritus eadem die convivium exerceat.* Et dans le Livre de la suite pendant la persécution : *Quando Deus magis creditur, nisi cum magis timeatur, nisi in tempore persecutionis? Tunc Ecclesia in attonito est, tunc & fides in expeditione sollicitior, & disciplinatio in jejuniis, & statimibus, & orationibus, & humilitate; où il distingue visiblement les jeûnes d'avec les stations. Mais on peut outre cela remarquer ce que j'ai dit plus haut, qu'au tems des persécutions il n'étoit presque pas nécessaire de commander le jeûne aux fideles, parce que toute leur vie étoit un jeûne continuel & rigoureux. Enfin il ne faut point avoir lu Tertullien, pour douter que les stations fussent distinguées des jeûnes proprement dits; & si on veut s'en donner la peine, on peut consulter sur ce point les Chapitres I. II. X. XI. XII. XIII. & XIV. du Livre du Jeûne.*

La principale difference entre les stations & les jeûnes proprement dits, consistoit en ce que les jours de station on rompoit le jeûne à None, c'est à-dire à trois heures; au lieu que dans les jours de jeûne on ne man-

geoit que le soir. C'est pour cela que Tertullien appelle les stations des jeûnes imparfaits; *Stationum*, dit-il, *semijeiunia interponentes.* Les Actes du martyre de S. Fructueux, & les vers que Prudence a faits à sa louange, nous apprennent combien les Chrétiens étoient religieux à demeurer les jours de station sans manger jusqu'à l'heure de None: *Quosdam de populo vidit sacerdos, libandum sibi poculum offerentes. Jejunamus, inquit, recusato potum, nondum noma diem resolvit hora, nec mors ipsa meum sacrum resolvit.* Voici les termes de l'Historien : *Respondit Fructuosus: Non est, inquit, hora solvendi jejunium stationis. Agebatur enim hora diei quarta; si quidem & in carcere quarta feria stationem solemniter celebraverat. Sexta igitur feria letus atque securus festinabat cum Martyribus in paradiso Dei stationem solvere.*

Ces dernières paroles nous apprennent que les jours destinés aux stations étoient le Mercredi & le Vendredi. Tertullien se sert de cette coutume pour prouver contre les Catholiques, que l'observation de certains jours n'a rien de superstitieux. *Si omnem in totum devotionem temporum... erasit Apostolus, dit-il, cur stationibus quartam & sextam sabbati dicamus, & jejunium parasceven? Il entend par ce dernier mot le jeûne du Careme, & non pas celui du Samedi, comme Pamelius se l'est très faussement imaginé: Novè, dit-il, hic Sabbatum parasceven nominat, eo quod sit parasceve Dominica.* Jamais Tertullien n'a appelé ainsi le Samedi. Et d'ailleurs il est constant qu'on ne jeûnoit point le Samedi en Afrique au tems de Tertullien. Et, ce qui est de merveilleux, il le dit immédiatement après ce que nous venons de citer : *Quamquam vos etiam Sabbatum (supple, dicatis) si quando continuatis, nunquam nisi in Pascha jejunandum, secum-*

De jejunii, c. 13.

De jejun. c. 14.

Lib. 2. ad uxorem, c. 4.

De fuga, cap. 1.

Pet. in animad. ad exp. fid. Epiph. p. 318.

dum rationem alibi redditam. Le Pere Petau s'est aussi trompé, en croyant que le mot *Parasceves* dans ce même passage de Tertullien, devoit s'entendre du Vendredi; & en s'imaginant que, selon cet Auteur, on rompoit le jeûne à l'heure de None le Mercredi, & qu'on ne le rompoit le Vendredi que le soir. Il n'a pas pris garde que Tertullien venant de nommer le Vendredi, il ne pouvoit entendre de ce jour la *parasceve*, qu'il nomme aussi-tôt après. *Cur stationibus quartam & sextam Sabbati dicamus, & jejunii parasceven?*

Strom. lib. 7. p. 744.

S. Clement Prêtre d'Alexandrie parle de ces jours de station, mais en termes couverts: *Novit ipse, dicit-il d'un Chretien, jejunii quoque enigmata horum dierum, quarti, inquam, & sexti.* Origene s'en explique très-distinctement; & c'est presque le seul endroit, parmi tant d'Ouvrages d'Origene, où il soit parlé des jeûnes des Chrétiens: *Habemus quartam & sextam septimana dies, quibus solemniter jejunamus.*

Orig. hom. 10. in Levitic. n. 2.

Expos. fidei, n. 22.

S. Epiphane, dans cette merveilleuse explication de la doctrine & de la morale de l'Eglise qu'il a jointe à la refutation de toutes les heresies, nous apprend la même chose; & il ajoute que ces jeûnes du Mercredi & du Vendredi finissent à None. *Quarta sexta-que feria, dicit-il, jejunium ad horum usque nonam indictum, propterea quod quarta feria comprehensus est Dominus, & sexta in crucem sublati.* (Il se trompe pour le premier.) *Porro istiusmodi jejunium toto anno in Ecclesia catholica observatur . . . ad horum usque nonam.* Et le même Pere dans la refutation de l'heresie d'Aërius: *Quis est usquam terrarum, qui non in eo consentiat, quartam sextamve feriam solemnem in Ecclesia jejunio consecratam?* Il cite sur cela les Constitutions Apostoliques, & il pretend que cette coutume est fon-

Harref. 75. n. 6.

dée sur une tradition dont les Apôtres mêmes sont les auteurs.

Les Montanistes, qui se piquoient d'encherir sur toutes les pratiques de l'Eglise catholique, voulurent étendre le jeûne des stations jusqu'au soir, & peut-être même qu'ils en ajoutèrent de nouvelles. Ce dernier point est moins évident, mais le premier est certain. Il n'en faut point d'autre garant que Tertullien lui-même. *Arguunt nos . . . dit-il, quod stationes plurimque in vespertam producimus.* Et ailleurs: *Eque stationes nostras, ut indiguas, quasdam verò & in serum constitutas, novitatis nomine incensant: hoc quoque minus & ex arbitrio obendum esse dicentes, & non ultra Nonam detinendum, de suo scilicet more.* Sur quoi néanmoins il faut remarquer que les Montanistes n'étoient pas toujours le jeûne des stations jusqu'au soir, & qu'ils avoient retenu pour quelques-unes l'heure de None: *Non quasi respiciamus Nonam, ajoute au même endroit Tertullien, cui & quarta sabbati, & sexta plurimum sanguimur.*

De jejun. c. 1.

Ibid. c. 10.

Mais pourquoi donc affectoient-ils assez souvent de pousser ces jeûnes jusqu'au soir? Je n'en sais rien: peut-être étoit-ce une mauvaise envie de se distinguer, peut-être par une pure bizarrerie. Mais il vaut mieux le demander à Tertullien: c'est, dit-il encore au même endroit, qu'en matière de tradition il faut ou une forte raison, ou une revelation. (Le principe est lumineux & infallible.) Or nous avons pour nous l'autorité du Paraclet & la raison. La premiere de ces deux choses est évidente pour un Montaniste: voici des preuves de la seconde. 1. Le Seigneur mourut à None, & ne fut enseveli que le soir: n'est-il pas juste, avant que de donner du rafraichissement à nos corps, d'attendre que celui du Sauveur loit en repos? *Irrigiosum est ante famulu-*

rum carnem refrigerare, quam Domini.
 2. Moïse pria jusqu'au soir contre les Amalécites; il poussa donc la station jusqu'au soir: *Nonne statio fuit sera?* Josué dans la deroute des Amorrhéens fit arrêter le soleil, & allongea le jeûne de sa station avec le jour: *Spes elementis stationem imperavit.* Daniel jeûna jusqu'au tems du sacrifice du soir, & c'est-là une station dans toute sa mesure: *Hæc est statio sera, qua ad vesperam jejuniens, pinguiorem orationem Deo immolat.* En rapportant ces raisons, je n'ai pas seulement dessein d'en faire voir la foiblesse; mais 1. de detromper ceux qui croient que Tertullien prend en ces endroits les stations dans un sens general; car il est certain qu'il parle des stations proprement dites, quoiqu'il les pousse jusqu'au soir, & que cela paroisse particulier au jeûne rigoureux; car il en parle en Montaniste: 2. de lever l'embarras que la lecture de ces endroits pourroit faire à ceux qui, ayant ouï dire que le jeûne des stations finissoit à None, ne comprendroient pas pourquoi Tertullien dit si formellement qu'elles devoient durer jusqu'au soir; car il suffit de les avvertir que c'étoit un article de sa reforme.

La seconde difference des stations d'avec les jeûnes rigoureux, & surtout de ceux du Carême, étoit qu'on offroit toujours le sacrifice de l'Eucharistie les jours de stations, quoique dans un grand nombre d'Eglises on ne l'offrit point les jours de jeûne. Ceci demanderoit une discussion particuliere, mais je me contenterai de prouver ces deux points en très-peu de mots.

Le Concile de Laodicée defend d'offrir du pain pour le sacrifice en Carême, excepté le Samedi & le Dimanche: *Quod nos oportet in Quadragesima panem offerre, nisi Sabbato &*

solis Dominicis. On ne peut pas douter qu'il ne parle du sacrifice de l'Eucharistie. L'expression est plus claire dans l'original: *ἐδύ... δευρον παρασπον*; car ce terme est consacré à l'oblation des saints mysteres. D'ailleurs quand on le prendroit pour l'oblation des simples fideles, il n'y avoit anciennement ni sacrifice, ni communion sans cette oblation. Et par conséquent si elle étoit interdite, le sacrifice l'étoit aussi. Enfin pourquoi excepte-t-on le Samedi & le Dimanche? sinon parce que ces jours étant destinés à la joie sainte de l'esprit, & la tristesse du jeûne étant interrompue, on pouvoit y offrir le sacrifice auguste du corps du Fils de Dieu, dont la participation remplit l'ame d'une joie celeste, & rassasie pleinement sa faim & son avidité. On peut consulter le LII. Canon du Concile in *Trullo*, & les notes des deux Canonistes Grecs.

Dans les jours de stations au contraire on offroit le sacrifice. Nous en avons une preuve dans Tertullien au dernier Chapitre du Livre de l'oraison, où cet Auteur, encore Catholique, condamne ceux d'entre les fideles qui refusoient de venir à l'Eglise aux jours de station, à cause qu'il eût fallu rompre leur jeûne après avoir reçu le corps du Seigneur. *Similiter & stationum diebus, non putant plerique sacrificiorum orationibus interveniendum, quot statio solvenda sit, accepto corpore Domini.* Ce passage est formel pour nous, mais il renferme une grande difficulté. Car si le jeûne des stations finissoit à l'heure de None, & si la celebration de l'Eucharistie se faisoit environ ce tems-là, pourquoi certaines personnes refusoient-elles de s'y trouver, sous pretexte du jeûne des stations? Est-ce que tout le monde ne jeûnoit pas?

Il y a des sçavans qui pretendent que

Conc. pag.
1506

De orat. c.
ult.

Can. 49.
tom. I.

que dans cet endroit de Tertullien, le mot *station* signifie toute sorte de jeûne, & principalement le jeûne parfait, & qui duroit jusqu'au soir. Mais cela est insoutenable; parce que dans ces jours de jeûne on n'offroit point l'Eucharistie. Car 1. ou c'étoit une veille de Martyrs, & le sacrifice s'offroit après la veille: ou c'étoit en Carême, & il ne s'offroit que le Samedi, dans les lieux où il n'étoit pas jeûne, & le Dimanche. 2. Quand on eût offert ces jours-là le sacrifice, ce n'eût été que le soir & après l'heure de None; & ainsi ceux qui eussent jeûné, n'eussent pas dû apprehender que la réception de l'Eucharistie les obligât à rompre leur jeûne avant le tems. 3. Ces jeûnes étoient communs: pourquoi donc n'y avoit-il que certaines personnes qui eussent ce scrupule?

D'autres pensent que Tertullien parle contre ceux qui assistoient à la vérité au sacrifice, mais qui étant dans la pensée qu'après l'Eucharistie il falloit aussi-tôt rompre le jeûne, sortoient de l'Eglise, & n'assistoient pas aux prières qui se faisoient après le sacrifice. Mais cette explication est encore moins juste que la première: car il est visible par la lecture du passage entier, que ces gens-là n'assistoient pas aux saintes mystères; & qu'ils étoient si éloignés de sortir aussi-tôt après la communion, pour se hâter de rompre le jeûne, qu'au contraire ils refusoient de la recevoir de peur d'être obligés de le rompre avant le tems.

Le dénouement est que quelques personnes, aux jours mêmes de stations, jeûnant jusqu'au soir par un sentiment de pénitence libre & volontaire, refusoient de se trouver aux assemblées & d'assister à la célébration des saints mystères ces jours-là; de peur qu'ayant reçu avec les autres

le corps de Notre Seigneur à l'heure de None, ils ne fussent obligés de rompre leur jeûne avec les autres & à la même heure. Et c'est pour cela que Tertullien leur donne cet expédient, de recevoir l'Eucharistie, mais de la réserver: *Accepto corpore Domini & reservato, utrumque salvum est, & participatio sacrificii, & executio officii.* Ibid.

A ces trois remarques sur ce passage; que le jeûne des stations finissoit de meilleure heure que le jeûne rigoureux; qu'on y offroit le sacrifice; & que les Chrétiens de ce tems-là, bien loin de trouver cette charge pesante, y ajoutoient encore des jeûnes volontaires; à ces trois remarques, dis-je, que nous fournis ce passage de Tertullien, nous en ajouterons encore deux autres, qui sont peut-être plus importantes. La première que c'étoit la coutume en ce tems-là, que tous ceux qui avoient assisté à la Messe, y devoient communier. Car pourquoi ceux qui ne vouloient pas recevoir l'Eucharistie aux jours de jeûne, se seroient-ils absentés de la Messe, uniquement pour cette raison? La seconde que le jeûne finissoit par la communion, & qu'il n'étoit plus permis de s'affliger après l'Eucharistie. Les fideles s'affligeoient pour s'y préparer: leur douleur étoit de s'en être rendus indignes. C'étoit la marque de leur réconciliation que de la recevoir: c'étoit posséder tout que de l'avoir; & l'Epoux leur étant rendu, ils ne croyoient plus pouvoir jeûner. Il falloit pour obliger les anciens au jeûne, leur cacher l'Eucharistie. C'étoit pour cela qu'on ne disoit la Messe les jours de jeûne, qu'à None ou le soir. C'est pour cela encore qu'on disoit même celle des prescrite *per nocturnam* le soir, quoiqu'elle fût sans oblation, sans consécration, sans communion.

Enfin c'est peut-être ce que les Grecs vouloient dire, quand ils nous obettoient que l'Eucharistie reçue le matin rompoit le jeûne. Au moins est-ce ainsi que les plus sçavans, ou les plus modérés les expliquent.

Mais il est tems de revenir aux stations. S. Epiphane dans l'explication de la foi de l'Eglise, dit que les jours de synaxe sont le Dimanche, le Mercredi, & le Samedi; & il pretend même que cette coutume vient des Apôtres: *Sacris porro conventus & synaxes ab Apostolis instituti sunt, his potissimum diebus, quarta sextaque feria, & Dominica*. Je sçai bien que le mot *synaxe* ne signifie pas proprement ni l'oblation, ni la communion de l'Eucharistie, quoiqu'il ait été pris en ce sens dans les tems postérieurs; & il paroît même que l'Auteur de la version a voulu en marquer un contraire, en traduisant *sacris conventus*, le terme grec *synaxe*. Mais comme S. Epiphane joint le Dimanche aux deux autres jours, qu'il ne distingue pas deux sortes d'assemblées quoiqu'il soit très-exact en cet endroit, qu'il entre dans un detail beaucoup moins important, & qu'il prend soin de nous avertir que dans la cinquantaine de Pâque on faisoit le matin, ce qu'on faisoit le Mercredi & le Vendredi à Nonne pendant le reste de l'année: *Pro illis vero conventibus qui ad horam nonam quartis sextisque feriis celebrari consueverunt, per illos dies* (il parle des cinquante jours entre Pâque & la Pentecôte) *perinde ac Dominica die matutina synaxes obeuntur*, on ne peut douter qu'il ne parle en cet endroit du saint sacrifice.

S. Basile dans l'Épître XCIII. à une Dame nommée Césarie, parlant des jours où l'Eucharistie étoit offerte & où l'on communioit en public, marque avec le Samedi & le Dimanche, le Mercredi & le Vendredi; à

quoi il ajoute les fêtes des Martyrs qui arrivoient pendant l'année: *Nos quater singulis hebdomadibus communicamus, Dominica die, quarta die, in Parasceve, & Sabbato*. Et Socrate remarque comme une chose extraordinaire, que dans l'Eglise d'Alexandrie on s'assembloit bien les Mercredis & les Vendredis, mais qu'on n'offroit point le sacrifice, & qu'on se contentoit de lire les Ecritures & de les expliquer au peuple: *Alexandria, dicitur, quarta feria & ea qua dicitur Parasceve, leguntur sacra Scriptura, & Doctores eas interpretantur, & cuncta sunt qua ad collegiam pertinent, prater mysteriorum celebrationem*. C'est particulièrement sur ce passage qu'on se fonde pour distinguer la synaxe d'avec la celebration de l'Eucharistie. On peut remarquer en passant, que là où on communioit moins souvent, on ne laissoit pas de preparer le peuple par des instructions très-frequentes, & que ces instructions étoient une savante & claire explication de l'Ecriture; l'aliment naturel du Chrétien étant la vérité incarnée dans l'Eucharistie, ou la vérité voilée dans l'Ecriture.

Avant que de finir cette matiere, je ne dois pas oublier un passage de Tertullien qui a quelque difficulté. Il est dans le Chapitre X. du Livre de jeuniis, où parlant des stations, il se plaint de ce que les Catholiques soutenoient que ce jeûne n'étoit point ordonné, & qu'il falloit le laisser au choix & à la liberté des fideles: *Hoc quoque munus & ex arbitrio obeundum esse dicentes, & non ultra Nonam detinendum*. Mais il est visible que ces stations n'étoient pas celles qui étoient déjà établies dans l'Eglise, & auxquelles Tertullien, encore Catholique, avoir trouvé mauvais que ceux qui jeunoient jusqu'au soir, n'assistent pas; mais d'autres stations à la

Epist. 93.

Socrate l. 5. c. 22.

Epiph. in exp. fid. n. 22.

De jejun. c. 10.

Montanisme, qui étoient nouvelles. Car il ne faut pour cela que lire les paroles qui precedent immédiatement celles que je viens de citer : *Æque stationes nostras ut indignas... quasdam verò & in serum constitutas, novitatis nomine incensans*; à quoi il ajoute aussi-tôt le jugement qu'en portoient les Catholiques : *Hoc quoque munus & ex arbitrio obeundum esse dicentes* : voilà les nouvelles ; & *non ultra Novam detinendum* : voilà les anciennes, mais poussées jusqu'au soir. Et c'est sur cela qu'il faut expliquer ce qu'il y a ou de corrompu, ou d'obscur dans le Chapitre II.

III. Outre les jeûnes des stations & les jeûnes parfaits ou rigoureux, qui avoient leurs jours fixés & déterminés, il étoit encore au pouvoir des Evêques d'en ordonner d'extraordinaires pour des raisons qui regardoient le bien de l'Eglise catholique, ou celui de leur Eglise particulière. C'étoit là un des arguments de Tertullien, pour prouver que les Catholiques ne pouvoient refuser de se soumettre aux jeûnes de Montan : *Bene autem, dit-il, quod & Episcopi universa plebi mandare jejunia assolent, non dico de industria stipium conferendarum, ut vestra captura est, sed interdum & ex aliqua sollicitudinis ecclesiastica causa. Itaque si & ex hominis edicto, & nunc omnes tam-viro quæmon legitatis, quomodo in nobis ipsam quoque unitatem jejunationum, & xerophagiarum, & stationum denotatis ? Il n'est pas necessaire de faire remarquer que la conséquence de Tertullien est injuste : car de ce qu'on doit obéir à l'Eglise, de ce qu'on doit se soumettre à l'autorité des Pasteurs legitimes, dont l'Ecriture recommande en des termes si formels la veneration & le respect ; il ne s'ensuit nullement qu'on doive se soumettre aux ordonnances temeraires & imprudentes des schismati-*

ques, & qu'on doive embrasser aveuglément toutes les visions d'une secte de prophetiques & d'illuminés.

Mais il y a deux réflexions à faire sur ce passage. La première est, qu'à travers la passion & les railleries injustes de Tertullien contre l'Eglise, on apperçoit l'une des choses qui contribuent le plus à son honneur. C'est que c'étoit souvent une raison legitime pour établir des jeûnes publics & solennels, que de voir les pauvres du pays dans la nécessité, ou d'apprendre celle des autres provinces. Car les fideles de ce tems-là étant fortement persuadés qu'il falloit que la charité accompagnât la penitence, & que l'une devoit profiter de ce que l'autre épargnoit, ils donnoient libéralement aux pauvres dans un tems où ils se refusoient tout ; & s'étant le plaisir qui accompagne le repas & la bonne chère, ils s'en dedommageoient par celui qui accompagne l'aumône & la charité qu'on fait aux misérables. Il est vrai que Tertullien, par une malignité qui marque la mauvaise disposition de son cœur sans pouvoir faire de tort à l'Eglise, dit que c'étoit quelquefois un artifice de ses Pasteurs intéressés, qui avoient la faim & l'avidité des pauvres sans en avoir les besoins, & qui recomman- doient le jeûne & l'aumône pour s'exemter de l'un & pour profiter de l'autre : *De industria stipium conferendarum, ut vestra captura est*. Mais lorsqu'il étoit Catholique, il avoit d'autres sentimens, & il lui étoit arrivé ce qui arrive à ceux qui voyagent en bateau : il avoit cru que l'Eglise avoit changé, parce qu'il avoit changé lui-même. *President probati quique seniores, dit-il, honorem ipsum non pretio, sed testimonio adepti. Neque enim pretio ullas Dei constat... Medicam uniusquisque stipem mensura die, vel cum velit, & si modo velit, & si modo possit, appa-*

Apologet.
c. 39.

nit : nam nemo compellitur, sed sponte confert. Hæc quasi deposita pietatis sunt. Il en marque ensuite l'usage ; & je rapporterois le détail qu'il en fait, s'il n'étoit un peu long & trop connu.

La seconde reflexion est, que la plus juste cause des jeûnes publics étoit la paix & la tranquillité de l'Eglise. Un petit nombre de forts résistoient à la tempête, mais les foibles étoient emportés. La grace du martyre étant la plus grande de toutes, étoit aussi très rare. La perfection empêchoit les Chrétiens, dont la vertu étoit encore tendre, de s'affermir dans le sein & dans le repos de l'Eglise. Et c'est pour cela que S. Cyprien qui étoit, comme il l'écrivit, *inter plangentium ruinas & timentium reliquias, inter numerosam languentium stragem & exiguam stantium firmitatem*, exhortoit son peuple, & plus encore le Clergé, à demander la paix de l'Eglise, autant par la severité de leurs jeûnes que par l'assiduité de leurs prières : *Admones religiosam sollicitudinem vestram, ut ad placandum atque exorandum Dominum, non voce sola, sed & jejunii & lacrymis, & omni genere depracationis ingemiscamus.*

Tertullien nous apprend que dans les calamités publiques, & dans le désordre des saisons, les Chrétiens demandoient à Dieu par des jeûnes & par des prières qu'ils faisoient en commun, des grâces qu'ils savoient bien que les infidèles attribuoient à Jupiter, & qu'ils en feroient honneur à ses ennemis. *Cum ab imbris æstiva biberna suspendunt*, dit-il, *& annus in cura est, vos quidem quotidie pasti, statimque præsuri. . . . Calum apud Capitolium queritis, nubila de laquearibus expellatis, averti ab ipso & Deo & calo. Nos verò jejuniis aridi, & omni cominentia expressi, ab omni vitæ fruge dilati, in sacco & cinere volutantes, invidia calum audimus, Deum sanguimus ; & cum mis-*

ericordiam extorsimus, Jupiter honoratur.

C'étoit sans doute une extrême charité qui portoit les premiers fideles à s'intereller si fort pour des impies & pour leurs persecuteurs. Mais il pouvoit aussi y avoir en cela d'autres considerations, que celle de la République ; & les Payens étant assez injustes pour accuser les Chrétiens de tous les maux de l'Empire, ceux-ci étoient comme obligés de répondre de tous les dereglemens des saisons, & la paix de l'Eglise dependoit de celle des éléments : *Si Tiberis ascendit in nuncia, si Nilus non ascendit in arva, si calum stetit, si terra movit, si famas, si lues, statim Christianos ad leonem.*

Au reste ces jeûnes ordonnés par les Evêques, étoient ou du premier genre ou du second ; c'est-à-dire, qu'ils finissoient à None, ou qu'ils duroient jusqu'au soir. Mais ils en étoient cependant distingués, en ce qu'ils n'étoient pas attachés, comme les autres, à de certains jours, & qu'ils étoient aussi extraordinaires, que les causes pour lesquelles ils étoient ordonnés.

IV. Je ne vois point d'autres especes de jeûne dans les premiers tems, du moins qui fût public & qui fût d'obligation. Mais les Montanistes en inventerent une quatrième especes, qu'ils appellerent *xerophagies* ; parce qu'ils ne mangeoient ces jours-là que des choses seches. Tertullien décrit la maniere dont ils pratiquoient cette especes de jeûne, par ces paroles : *Xerophagias observamus*, dit-il, *sicantes cibum ab omni carne & omni jurulentia, & vvidioribus quibusque pomis, ne quid vinositatis vel edamni vel potemus ; laxari quoque abstinentiam congruentem arido victui.* Dans ces jours de xerophagie on ne changeoit rien à l'ordre des repas ; & on ne jeûnoit qu'en ce qu'on s'interdisoit l'usage de toutes les viandes qui avoient trop de suc, qui

S. Cyp.
Epist. 7.
pag. 15.

Ibid. pag.
21.

ApoE. cap.
40.

De jejun.
c. 1.

étoient trop nourrissantes, & qui, en contribuant plus que les autres à l'embonpoint du corps, mettoient l'innocence de l'ame dans un plus grand danger. Et c'est pour cela que Tertullien appelle moins la xerophagie un jeûne, qu'une partie du jeûne : *Nam exceptio*, dit-il, *eduliorum quorundam, portionalis jejunium est.*

Cette espece de jeûne n'étoit pas cependant si propre aux Montanistes, que les Catholiques ne la pratiquassent quelquefois. S. Epiphane nous apprend même que tout le peuple ajoutoit pendant les six derniers jours du Carême, la xerophagie au jeûne qu'il avoit pratiqué pendant tout ce saint tems, en n'usant qu'au soir de pain, de sel, & d'eau : *Sex illos Paschalis dies xerophagiis, hoc est arido victu transigere populus omnis assuevit; hoc est panem dumtaxat cum sale & aqua sub vesperam adbibere.* S. Jerome parle aussi de ce jeûne, qu'il appelle le plus rigoureux, parce qu'on s'y passoit de pain & d'eau, *fortissimum jejunium est aqua & panis*, comme étant en usage parmi les Chrétiens les plus fervens ; en sorte que l'on peut dire que si les xerophagies n'ont pas fait tant de bruit dans l'Eglise que dans la secte des Montanistes, elles n'y ont pas été moins rigoureusement observées, quoique toujours volotairement. Mais il est tems d'examiner les singularités des Montanistes par rapport au jeûne.

§ I V.

Des additions que firent les Montanistes aux jeûnes.

Tertullien a renfermé presque tous les points de la reforme des Montanistes sur la matiere du jeûne, dans ce passage du premier Chapitre de son Livre DE JUNE. *Agnosco*, dit-il avec son emportement ordinaire contre les Catholiques, *animalem fidem... tam*

multivorantia quam multinubentia pro-nam; ut merito spiritalem disciplinam... accuset... gula frenos induentem per nullas interdum vel seras vel aridas escas. Par ces mots, *nullas escas*, il entend le jeûne rigoureux & parfait ; par ceux ci, *seras escas*, il entend les stations ; & par ces autres, *aridas escas*, il entend la xerophagie. Ce qu'il renferme encore en moins de mots dans le Chapitre XI. *Recusati, vel retisi*, Ibid. c. 11 : *vel retardati pabuli officia* : où il faut néanmoins observer qu'il n'a pas gardé le même ordre, & qu'il a mis l'abstinence des xerophagies entre le jeûne parfait & celui des stations. A cela près, il dit la même chose, aussi bien que dans le Chapitre II. où il se sert d'une expression toute semblable : *Sublati, vel diminuti, vel demorati cibi officia.*

Nous avons déjà marqué les additions que firent les Montanistes au jeûne des stations, qui finissoit à Nonne : nous allons marquer celles qu'ils firent au jeûne parfait & rigoureux, qui ne finissoit qu'au soir. Ma pensée est, qu'ils affecterent de se distinguer des Catholiques, en passant ces jours là sans manger. Voici les preuves que j'en ai. 1. Les expressions de Tertullien me paroissent formelles : *nullas escas, recusati*, ou *sublati pabuli officia*. 2. Il est certain qu'il oppose *nullas escas* à *seras*, & *recusati* à *retardati pabuli officia* ; & par conséquent qu'en ces jours ils ne mangeoient pas même le soir. 3. Ils avoient outre les stations, en les continuant, jusqu'au soir. Que pouvoient-ils donc faire de particulier dans les jours de jeûne parfait ? Mais j'avertis que ma conjecture n'a lieu que dans les jeûnes qui arrivoient dans le cours de l'année, & non pas dans ceux du Carême, parce qu'étant continuel, il étoit impossible de les passer dans une si forte abstinence.

Revenons donc aux xerophagies.

Ibid. c. 9.

S. Epiph.
in expos.
n. 22.

Epist. 34.
tom. 4.
part. 2.
pag. 264.

De jejun.
c. 1.

Tertullien en parle plus distinctement que des autres especes de jeûne ; & nous apprenons de lui , que parmi les Montanistes il y avoit deux semaines consacrées à ce genre de mortification ; mais qu'elles n'étoient pas entières , parce qu'on en exceptoit les Samedis & les Dimanches : *Quantula est enim apud nos interdictio ciborum ?* dit-il en répondant aux Catholiques qui regardoient ces observances comme des excès. *Duas in anno hebdomadas xerophagiarum, nec totas, exceptis scilicet sabbatis & Dominicis, offerimus Deo, abstinentes ab eis qua non rejicimus, sed disferimus.* Cet endroit est fort important ; car je ne doute point que ces deux semaines, que les Montanistes plaçoient en divers tems, n'aient trompé S. Jerome, qui dit qu'ils jeûnoient trois Carêmes chaque année : *Nos unam quadragesimam... toto nobis orbe congruo jejunamus ; illi tres in anno faciunt quadragesimas, quasi tres passi sint Salvatores.*

Ces trois Carêmes ne paroissent nulle part dans Tertullien. Il ne parle même jamais du jeûne du Carême. Il ne donne jamais au tems destiné à ce jeûne le nom de *Quadragesima*. On trouve seulement en quelques endroits des vestiges du jeûne de Pâque, c'est-à-dire de la Semaine sainte. Et de tous les anciens, il n'y en a point qui ait eu plus d'occasion d'en parler , & qui l'ait moins fait. Ce qui a fait douter quelques Catholiques si le simple jeûne du Carême , tel que nous l'observons , a même été connu de Tertullien , bien loin qu'il en ait pratiqué trois.

On peut juger de là que la reforme des Montanistes n'étoit pas si dure & si cruelle qu'on se l'imagine ; & qu'il ne faut pas prendre pour des vérités des declamations & les exagerations de Tertullien. En voici une poulée bien loin du bon sens : *Macies non dis-*

plices nobis, dic-it, neque enim ad pendus Deus carneu tribuit, sicut nec spiritum ad mensuram : facilius si foris per angustiam salutis januam introibit caro exilior, citius resuscitabitur caro levior, diutius in sepultura durabit caro aridior. 1. On diroit à entendre parler cet homme, qu'il étoit plus desséché qu'un squelette, & que la maigreur dont le saint homme Job fait la peinture, n'étoit qu'une ébauche de celle des Montanistes. 2. Toutes ses pensées sont extravagantes ; & on peut remarquer dans cet exemple combien la lecture de cet Auteur est dangereuse à ceux qui ont beaucoup d'imagination & peu d'exacritude , & qui sont plus frappés de la nouveauté & de la bizarrerie d'une expression , que sensibles au naturel , au bon sens & à la vérité.

En voici encore une , qui n'est ni plus juste , ni plus modérée : *Deus tibi venter est, dit-il, & pulvis templum, & aquiliculus altare, & sacerdos cocus, & sanctus Spiritus nidor. & condimenta charismata, & rudus prophetia.* Il y a de la calomnie , de l'impiceté , de la folie , & de la fureur dans cette folie. Mais ce n'est pas tout. Vous vous vantez , continue-t-il, d'être avant nous & avant notre reforme. Je le sai bien , & vous êtes nos aînés comme Esau l'étoit de Jacob. Aussi aimez-vous le gibier comme lui ; aussi prenez-vous plaisir comme lui à étre dans les campagnes d'une large discipline ; aussi manquez-vous d'haleine & de respiration comme lui , en refusant l'esprit de Montan ; aussi êtes-vous prêts pour un potage de nous ceder votre primauté. Cela fait pitié. Les expressions & les sentimens , tout est monstrueux. Mais voici l'endroit délicat : *Apud te Agape in caccabis servet, fides in culinis colet, spes in serculis jacer.*

Pour entendre tout l'esprit & toute la finesse de cette raillerie , il faut fa-

De jejuu.
c. 17.

De jejuu.
c. 15.

Epist. 27.
tom. 4.
part. 2.
pag. 64.

Ibid. c. 16.

Ibid. c. 17.

Ibid.

voir qu'*Agape* signifie par l'usage qu'en a fait le S. Esprit dans l'Ecriture, l'amour de Dieu & la charité; mais que dans son institution il signifie toute sorte d'amour. Et c'est en abusant de cette équivoque, que Tertullien dit ensuite, qu'elle est la plus grande vertu des Catholiques, mais dans le sens le plus humain & le moins chaste.

Cet emporté ne voit pas qu'on pouvoit avec la même justice lui faire les mêmes reproches, lorsqu'il ne jeûnoit pas & hors le tems des deux semaines de xerophagie; qu'on pouvoit l'accuser des mêmes excès aux jours de Samedi & de Dimanche, auxquels le jeûne étoit défendu, & qui cependant étoient les plus saints & les plus solennels de la semaine; qu'on avoit droit de lui faire l'application de toutes ces injures durant les cinquante jours depuis Pâques jusqu'à la Pentecôte, auxquels il n'étoit pas permis de jeûner, & qui étoient néanmoins regardés de tous les Chrétiens, comme les plus venerables & les plus innocens de l'année; qu'on jeûne sans charité & sans mérite hors de l'Eglise, au lieu que la charité des Catholiques donne du mérite à leurs repas temperans, comme le dit S. Augustin : *Sic à sanctis & fidelibus pie prandetur, quemadmodum à sacrilegis & incredulis impie jejunatur*; que c'étoit manquer contre le bon sens, que de s'étendre contre les festins & la bonne chère, ayant à prouver la nécessité de certains jeûnes particuliers; ceux qui ne sont pas convaincus de cette nécessité, pouvant être très réglés & très sobres : *In luxurias epularum & temulentia convivia insultabundus invehitur, quasi non jejunare hoc sit inebriari*; qu'il ne pouvoit citer l'Ecriture, comme il faisoit si à contre-tems & si mal-à-propos, sans faire voir que sa passion & son entêtement l'empêchoient de remarquer que ses citations étoient

injustes : *Nemo legem, sicut iste, intelligit, nisi qui non intelligit*; qu'un très-grand nombre de Catholiques faisoient mille fois plus que les Montanistes; & que si l'Eglise refusoit les jeûnes qu'ils avoient établis, c'étoit parce qu'ils étoient sans autorité, & parce que l'admiration qu'elle avoit pour la vertu des forts, ne lui faisoit pas mépriser l'infirmité des foibles, selon cette sage maxime du même S. Augustin : *Nemo urgetur in aspera qua ferre non potest*; & qu'elle savoit qu'il y avoit aussi-bien dans la vertu & dans la force chrétienne, que dans la force & la santé du corps, certains âges & certains degrés, dont les uns étoient à l'épreuve de tout, & les autres avoient besoin de menagement & de condescendance : *Tu puertilius pueros, fortiter juvenes, quiete senes, prout cuiusque non corporis tantum sed & animi aetas est, exerce & doces*, dit le même Saint, dans l'excellente apostrophe qu'il adresse à l'Eglise; enfin que si on faisoit comparaison des jeûnes, de la frugalité, de la pénitence, de l'humilité, & sur-tout de la charité des Catholiques, avec le nombre de jeûnes que les Montanistes faisoient si fort valoir, avec leur vanité, leur injustice, leur esprit encore plus affamé de louanges que leurs corps n'étoient abstinens; il étoit évident que les vertus des uns étoient solides & sincères, & que celles des autres n'étoient que des vices éclatans & pompeux; que les uns étoient véritablement forts, & les autres n'étoient grands que par enflure; & qu'on trouvoit chez les uns la sûreté & la tranquillité du port, au lieu que les autres ne pouvoient que tromper les simples & les credules : *Istorum jejunia vestra jejunia, castitatem castitatis, vestitum vestitum, epulas epulis, modestiam modestiam, caritatem denique caritati comferte. Jam videtis quid inter ostentation-*

Ibid.

S. Aug de
mor. Eccl.
c. 33. n. 71.Ibid. c. 30.
n. 63.Epist. 36.
n. 12.

Ibid.

Ibid. c. 34.
n. 74.

nem & sinceritatem, inter viam rectam & errorem, inter fidem atque fallaciam, inter robur & tumorem, ... postremo quid inter superstitionis frenas & potum Religionis interfit.

Mais pour revenir à Tertullien, rien n'est plus plaisant que la manière dont il prouve que les jeûnes de son parti étoient d'obligation pour tout le monde. Je ne rapporterai qu'une de ses raisons, parce qu'elle est la plus forte, & peut-être l'unique. Il s'agissoit de répondre aux Catholiques qui leur disoient qu'ils pouvoient jeûner, mais qu'il étoit ridicule de vouloir faire une nécessité à tous les Chrétiens, de leur dévotion particulière : *Respondetis hac ex arbitrio agenda, non ex imperio.* Rien n'est plus raisonnable; mais Tertullien n'avoit pas la tête faite comme nous l'avons : *Quale est autem, dit-il, ut tuo arbitrio permittas quod imperio Dei non dat? Plus humana licebit voluntati, quam divina potestati?* Quoi! vous jeûnerez s'il vous plaît, & vous ne jeûnerez pas, quoique Dieu vous l'ordonne? Vous vous écouterez plus que lui? Vous serez plus soumis à votre volonté qu'à la sienne? Il ne pourra se faire obéir, si vous ne trouvez ses commandemens conformes à votre goût & à votre humeur? Eh! où est la religion? Mais qui ne voit que cet Ecrivain peu sensé suppose faux; que tout ce qu'il dit fait contre lui, & qu'il donne à ses imaginations & à son caprice, la même autorité qu'aux commandemens de Dieu? *Plus humana licebit voluntati, quam divina potestati?*

Ce n'est pas tout. Voici bien un autre raisonnement : *Ego me seculo, non Deo liberum memini. Sic meum est ultro officium facere Domino, sicut indicare illius est.* Vous êtes libres, dites-vous, & vous voulez user de votre liberté en matière de jeûne. Sachez

que, si vous étiez comme moi solidement Chrétiens, vous sauriez que vous n'êtes libres qu'à l'égard du monde, dont le Fils de Dieu nous a affranchis, & dont les coutumes & les maximes ne nous regardent plus; mais que vous êtes devenus les serviteurs de Dieu. Comme c'est à lui à commander, c'est à vous à obéir; & vous ne pouvez parler de votre liberté, sans faire tort à celui qui est devenu votre maître. Tout cela est vrai dans un sens, mais infiniment faux dans le sujet dont il s'agit : & c'est cette fausse application de certaines vérités, qui trompe très-souvent les lecteurs de Tertullien, & qui leur gâte le plus le goût & le discernement, comme ces autres paroles qui suivent, & qui sont devenues si communes & si publiques par le soin des Predicateurs : *Non tantum obsequi Deo debet, sed & adulari; illud enim imperio ejus, hoc arbitrio meo preste.*

Car 1. ces paroles sont formellement opposées au dessein de Tertullien. En effet s'il ne faut pas se contenter d'une obéissance limitée, quoique exacte, & s'il faut outre cela rendre à Dieu des services volontaires; si le premier de ces devoirs est une suite du commandement de Dieu, & si le second est un effet de notre liberté & de notre choix, *Illud enim imperio ejus, hoc arbitrio meo preste* : voilà la réponse des Catholiques établie, & le système des Moncanistes renversé. 2. Il est vrai que dans les choses extérieures, qui ont été laissées à la liberté des Chrétiens, on peut aller plus loin que les préceptes de l'Evangile ne nous y obligent; mais pour les sentimens du cœur & pour la charité, non seulement on ne peut pas passer son devoir en cela, mais on ne peut pas même le remplir parfaitement dans cette vie; parce que

Dieu

De jejun.
c. 13.

Ibid.

Dieu nous commandant de l'aimer de toute l'étendue du cœur, & la cupidité le partageant encore dans les plus justes, il est impossible de donner à Dieu tout ce qu'il demande, & tout ce qu'il seroit très-juste de lui accorder.

Ainsi rien n'est plus contraire à la Religion que le raisonnement & la conduite de Tertullien, qui renonce pour des choses extérieures à la charité & à la paix, & qui quitte l'important & le nécessaire pour s'attacher avec obstination à des pratiques différentes, inutiles, & tout au plus humaines : bien éloigné en cela du sentiment de l'Eglise, & de celui de

ces saints Religieux, dont S. Augustin admiroit encore plus la charité que la pénitence : *Caritas præcipue commendatur. Caritati videtur, caritati sermo, caritati vultus aperitur. Coitur in unam conspiraturque caritatem. Hanc violare tanquam Deum nefas ducitur. . . . Scimus ita commendatam esse à Christo, ut, si hac una absit, inania; si hac adsit, plena sint omnia.* Je n'ai pas cru devoir supprimer ces réflexions. Il n'est rien de plus commun que des citations. Tout le monde peut lire, & tout le monde peut avoir de la mémoire & de l'imagination ; mais l'important est de juger.

S. Aug. de mor. Eccles. c. 33.

HUITIEME DISSERTATION

Sur les secondes nœces.

Les Montanistes s'éleverent avec beaucoup d'éclat & de passion contre les secondes nœces, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Mon dessein n'est pas ici de parler de leur irrégularité : c'est un point que nous aurons peut-être occasion de traiter ailleurs. Celui que nous traitons maintenant est tout différent : il suffit d'en avoir averti dès le commencement. Mais pour en donner une plus juste idée, il faut distinguer plusieurs espèces de bigamie contraires à l'unité du mariage.

La première est celle qui étoit autrefois permise aux Juifs, & qui est encore toute commune parmi les Mahométans, & que nous appelons polygamie. Elle fut toujours interdite aux Romains, comme il paroît par l'Histoire, & par les Loix anciennes ; telles par exemple que la Loi 2. Cod. de incestis & inutilibus nuptiis ; la Loi 18. Cod. ad legem Jul. de adulter. & la Loi 7. Cod. de Judæis. Ceux mêmes qui étoient convaincus d'a-

voir eu en même-tems deux accordées, étoient flétris par une perpétuelle infamie : *Qui bina sponsalia binasve nuptias in eodem tempore constitutas habuerit, infamia notatur.* Et lorsque les Romains furent devenus les maîtres, & des Juifs, & des nations barbares qui étoient dans le même désordre, ils les obligèrent de se conformer aux Loix Romaines : *Neminem qui sub ditione sit Romani nominis, discent les Empereurs Diocletien & Maximin dans le Code Justinien, binas uxores habere posse vulgo paret.* Et les Empereurs Arcade & Honorius le défendirent en particulier aux Juifs, par une Loi rapportée dans le même Code : *Nemo Judæorum morem suum in conjunctionibus retineat, nec juxta legem suam nuptias feriat, nec in diversa sub uno tempore conjugia conveniat.* Et nous apprenons du Jurisconsulte Théophile que cette sorte de bigamie étoit punie de mort : *Capitalis in eos pena constituta est, qui binas nuptias gerant.*

L. 1. ff. de his qui not. inf.

Lib. 5. tit. 5. Leg. 2. Cod. Just.

Ibid. lib. 1. tit. 9. Leg. 7.

De nuptiis, §. 6. & 7.

R

La seconde espece de bigamie étoit fort ordinaire & chez les Grecs & chez les Romains, qui repudioient très aisément leurs femmes, & passoient à de nouvelles alliances: On fait bien que les Juifs étoient encore dans le même abus. Mais il y avoit cela de particulier parmi les Romains, que les femmes pouvoient aussi quitter leurs maris, & en épouser d'autres; jusques là que, selon l'exageration du Poëte Martial, une femme en avoit eu dix en un mois:

Martial, lib. 8.

Nondum tricesima lux, & nubis decimo jam Thalesina viro; que plusieurs Dames de qualité, au tems de Senèque, pouvoient compter une partie des années de leur vie par leurs mariages, aussi aisément que par les Consulats; & que la pensée que la plupart avoient en entrant dans le mariage, étoit qu'elles en sortiroient bientôt; & que celle qu'elles avoient en sortant, étoit qu'elles entreroient bientôt dans un nouveau: *Namquid jam ulla repudio erubescit, dic-il, postquam illustres quadam ac nobiles feminae, non Consulum numero sed maritorum annos suos computant, & exeunt matrimonii causa, nubunt repudii.*

Senec. lib. 3. de beneficiis, cap. 16.

La troisième espece de bigamie est celle qu'on appelle successive, qui est connue de tout le monde, qui a été permise par S. Paul en plus d'un endroit, qui a toujours été regardée par l'Eglise comme legitime, & que les Montanistes n'ont pu attaquer, sans tomber dans l'erreur & dans l'herésie. Nous verrons leurs excès sur ce point, après que nous aurons exposé la doctrine des anciens Peres.

S. I.

Doctrine des anciens Peres sur les secondes nœces.

Il est certain que l'amour qu'avoient les anciens Peres pour la par-

faite continence, & que l'admiration dont ils étoient frappés pour l'éclat, l'élevation, & l'excellence de la virginité, leur ont fait regarder le mariage, tout saint qu'il est dans l'Eglise, & tout nécessaire qu'il est au monde, comme une indulgence & une condescendance pour les foibles; qu'ils ont souhaité qu'on ne la poussât pas plus loin, & que les Chrétiens n'en demandassent point d'autre, ou qu'ils n'en eussent pas besoin; & qu'ils demeurassent au moins dans le second ordre des fideles, s'ils n'avoient ni assez de courage ni assez de force pour demeurer dans le premier.

On remarque sur tout ce sentiment dans les Apologistes de la Religion chrétienne. Car ils avoient à faire voir aux infideles la Religion par son plus bel endroit; & rien n'étoit plus nouveau, plus extraordinaire, plus surprenant, que la continence si pure & si exacte d'une société entiere. Ils avoient aussi à la justifier des accusations également honteuses & injustes de ses ennemis; & rien n'y étoit plus propre, que de faire voir que le mariage étoit inconnu à la plupart des Chrétiens, & que les autres n'en connoissoient rien tant que la sainteté & l'unité. Ainsi ils regardoient ceux qui passoient à de secondes nœces, comme des gens qui trahissoient en quelque maniere la cause commune, qui se trahissoient par leur peu de continence l'honneur de l'Eglise, & qui affoiblissoient extrêmement la force de toutes les raisons qu'on pouvoit tirer de la vertu & de l'exactitude de leurs fieres.

Athenagore, qui étoit un Philosophe d'Athenes, & qui l'étoit véritablement puisqu'il étoit Chrétien, dans l'excellente Apologie qu'il fit pour l'Eglise chrétienne, & qu'il appella *ὑπερὸν πάντων Χριστιανῶν*, *legatio pro*

Athenag.
Leg. pro
Christi.

christianis, marqua sa disposition, & celle de presque tous les fideles de son tems, fut la réiteration du mariage, en ces termes : *Velut natus est unusquisque nostram manes, vel in unicuique nuptiis; secunda quippe speciosum sunt adulterium.* Cette expression est un peu dure; & il y a des savans qui pensent qu'Athenagore parle en cet endroit des mariages contractés après le divorce, qui étoient permis par les loix civiles, mais qui étoient condamnés par l'Evangile comme des adulterers. Et ce qui fortifie cette conjecture est, qu'après ces paroles, il ajoute immédiatement celles-ci, comme en étant la preuve : *Sic enim, Quicumque dimiserit uxorem suam, & duxerit aliam, machatur.* Mais si l'explication de ces paroles est douteuse, il n'y a rien que de clair dans celles-ci : *Neque illam dimittere concedens, cuius delictis virginisatem, neque aliam ducere. Nam qui seipsum priori uxore privavit, licet mortua, adulter occultus est.* Voici sa raison : *Transgrediens manum,* dit-il, *ac opus Dei, quoniam in principio Deus virum unum & mulierem unam formavit.* Dieu est auteur du mariage, & le Fils de Dieu a tappelé les hommes à sa premiere institution, entre un seul homme & une seule femme. C'est une raison que Tertullien & S. Jerome ont fait extrêmement valoir. Le premier : *Nam & Adam unus Eva maritus, & Eva una uxor illius; una mulier, una costa.* Et le second : *Primi hominis creatura nos doceat plures nuptias refutare. Unus Adam & Eva una, imò una ex eo costa separatur in feminam. Rursumque quod divisum fuerat, nuptiis copulatur.*

Theophile Evêque d'Antioche dans le III. Livre de la defense de la Religion contre Autolyces, qu'il traite néanmoins d'ami, & dont il parle toujours avec des marques d'estime, répond aux calomnies des infideles,

qui noircissoient les Chrétiens des crimes les plus horribles & les plus honteux : il répond, dis-je, que toute la doctrine, toute la morale, toute la discipline, tout l'exercice, & presque toute la vertu des Chrétiens, se réduit à la pureté de l'esprit & du corps; & qu'ils sont si éloignés de la seule pensée du crime, qu'ils croiroient souiller l'innocence du mariage, s'ils en réiteroient le mystere : *Abstine, abstine, inquam, à christianis, dicitur, penes quos modestia & temperantia florent, continentia viget, unius uxoris legitimum matrimonium servatur, castitas colitur. . . . ut talia facinora cogitemus, nedum faciamus : παρὰ τὴν εὐσέβειαν παρὰ τὴν ἐνυπόστατον ἀρετήν, πορνείαν ποιήσας, ἀγνίαν φολδεντας.*

Minutius Felix repousse la même calomnie par le même raisonnement. Car après avoir dit que les crimes dont on accuse les Chrétiens seroient inouis s'ils n'étoient fort ordinaires parmi les Payens, & qu'on seroit prêt d'en justifier non seulement les Chrétiens, mais aussi tous les hommes, si les ennemis de la Religion n'avoient donné à cette accusation une marque de vraisemblance, en commettant les crimes qu'ils nous accusoient de commettre, ajoute ensuite ces paroles : *At nos pudorem non facie, sed mente prestamus. Unius matrimonii vinculo libenter imbaremur. Cupiditatem procreandi aut unam scimus, aut nullam.* Il ne connoissoit donc que deux sortes de Chrétiens; & ils étoient tous alors dans la liberté du celibat, ou dans les bornes étroites de la chasteté d'un seul mariage.

Il semble même que S. Clement Prêtre d'Alexandrie ait regardé cette unité, comme tellement essentielle à la sainteté du Sacrement, qu'ayant à le définir, il fait entrer cette qualité dans le nombre de celles qui en établissent la nature : *Matrimonium est,*

Apud Justin.

Minut. Fel.
Oclav. Biblioth. Pat.
tom. 3.
pag. 150.

Tertull.
lib. 1. ad
uxor. c. 2.
Hieron.
Epist. 91.
tom. 4.
part. 1.
pag. 745.

Lib. 1.
Strom.
Pag. 421.

Lib. 3. cap.
17. a. 2.

Epist. 91.
tom. 4.
part. 1.
pag. 744.

Lib. 1.
cont. Jo-
vin. ibid.
Pag. 159.

Origene,
homil. 17.
in Luc.
tom. 3.
Pag. 953.

dit-il, *prima legitima viri ac mulieris conjunctio ad liberorum procreationem*. Et S. Irénée explique ce que le Fils de Dieu dit à la Samaritaine de son si-
xième mari, comme si les réitéra-
tions du mariage le faisoient enfin
degenerer dans une alliance illegiri-
me : *Samaritana illi pravaticatrici*, dit-
il, *qua in uno vivo non mansit, sed for-
nicata est in multis nuptiis* ; ce que S.
Jerome dit encore en termes plus
durs : *Quid si statim secundum perdidit
3. sortietur & tertium ; & si ille dor-
mierit, in quartum quintumque procedet,
ne nihil sit quo à meretricibus differat*. Et
ailleurs : *Illam in Evangelio Joannis Sa-
maritanam, sextum se maritum habere di-
cens, arguit à Domino, quod non sit
vir ejus. Ubi enim numerus maritorum est,
ibi vir, qui propriè unus est, esse desinit*.

Origene paroît être un peu plus
doux ; mais dans sa douceur même il
est plus fort & plus rigoureux. Il
épargne les termes injurieux, mais il
condamne cependant plus deesifive-
ment les seconds mariages, & il pun-
it plus sévèrement ceux qui sortent
des bornes d'une première & unique
alliance, qu'aucun autre Ecrivain de
l'antiquité. Car après avoir dit que
le premier bonheur est de demeurer
dans l'innocence des vierges, & que
le second est au moins de s'arrêter
dans la continence des veuves, &
après avoir donné cet avis aux fem-
mes chrétiennes qui sont encore dans
le Sacrement, de promettre à Dieu,
du vivant même de leurs maris, que
si la providence les mettoit en liber-
té elles n'en useroient que pour son
service, afin, dit-il, que Dieu vous
tienne compte dans l'autre vie de
cette disposition de votre cœur, quand
même une mort avancée vous auroit
mises hors d'état de l'exécuter, il con-
inue en ces termes : *Nunc verò & se-
cunda, & tertia, & quarta nuptia, ut
de pluribus saccam, reperimus, & non*

*ignoramus quod tale conjugium ejicias nos
de regno Dei. Sicut enim ab ecclesiasti-
cis dignitatibus non solum fornicatio, sed
& nuptia repellunt, neque enim Episco-
pus, nec Presbyter, nec Diaconus, nec
vidua possunt esse digami ; sic forsitan &
de cetero primitivorum immaculatumque
Ecclesie, qua non habet maculam neque
rugam, ejicietur digamus ; non quo in-
aeternum mittatur incendium, sed quo par-
tem non habeat in regno Dei.*

Je ne m'arrêterai pas à faire remar-
quer dans ce passage les differens de-
grés de la hierarchie clairement de-
crits selon la Tradition constante de
l'Eglise catholique, ni la fausse dis-
tinction du royaume du ciel & de la
vie éternelle, que les seuls Pelagiens
emprunterent d'Origene : je me con-
tenterai de faire observer 1. que, se-
lon cet Auteur, la bigamie, même
celle qui n'étoit que successive, ex-
cluoit du sacerdoce ; 2. que selon
lui la même bigamie excluait aussi du
royaume de Dieu : ce qui, tout erro-
né qu'il est, montre du moins com-
bien l'antiquité étoit peu favorable
aux secondes nœces.

Tertullien, étant encore catho-
lique, avoit sans doute des sentimens
plus modérés que ceux où il entra
depuis, étant devenu Schismatique
& Montaniste. Mais il ne laissoit pas
d'être touché d'un respect & d'une
admiration pour la pureté des vier-
ges & pour la continence des veuves,
qui lui donnoient de l'éloignement
pour la licence & l'intemperance des
mariages réitérés. Il étoit devenu lui-
même continencier presque aussitôt que
chrétien. Et comme on ne peut pas-
sionner qu'il n'ait été marié, il y a aussi
grande apparence qu'il entra dans la
liberté du celibat en entrant dans ce-
lle de l'Evangile ; & que la ceremo-
nie du Baptême l'ayant fait mourir
& vivre en Jesus-Christ, il composa
à peu près dans ce tems là les Livres

Tertull.
lib. 1. ad
MOR. C. 1.

qu'il adressa à sa femme, & qui sont comme son testament, ainsi qu'il paroît dès l'entrée du premier Chapitre. *Dignum duxi*, lui dit-il, *dilectissima mihi in Domino conserva, quid tibi solandum sit post discessum de seculo moui, si prior te fuero vocatus, jam hinc providere.* Nous sommes ordinairement fort prevoians, continue-t-il, dans les choses temporelles, & pour assurer notre succession à nos amis ou à nos parens; mais on neglige l'heritage de la vertu & de la pieté, & il n'est pas juste que nous suivions en cela le desordre des autres hommes. Je veux donc dès maintenant vous laisser les avis qui vous sont nécessaires, & pour le repos de cette vie, & pour le bonheur de l'autre.

Le premier de ces avis de Tertullien à sa femme, est qu'elle ne se remarie point, après qu'il sera mort: le second, que si elle se remarie alors, du moins elle ne s'allie pas avec les infideles. Comme il sentoît bien que le premier avis pouvoit paroître suspect, & qu'on pouvoit penser qu'il y avoit un intérêt plus sensible & plus touchant que celui de la bienfaisance & de l'honnêteté, il s'en justifie en ces termes: *Post excessum nostrum renuncies nuptiis, nihil mihi isto nomine collatura, nisi quod tibi proderis*; & il continue en disant qu'après cette vie les Chrétiens, en entrant dans la sainteté & dans la pureté des Anges, entrent aussi dans leur indifférence pour toutes les choses qui n'ont rapport qu'à la chair. *Proinde sollicitudo nulla qua de carnis zelo.*

Mais le moyen, direz-vous, qu'une veuve sans appui, sans protecteur, sans credit, sans autorité, puisse gouverner sa famille, & défendre son bien de l'injustice & de l'avidité des mechans? Tertullien répond, en demandant à son tour si l'on est sans appui quand on ne s'attache qu'à Dieu,

si l'on est abandonné, quand on a le Seigneur même pour protecteur; & ce qui peut manquer de nécessaire & d'important à une veuve chrétienne, sinon la persévérance, & une forte résolution de demeurer toujours veuve. *Prasume, oro te*, dit-il, *nihil tibi opus esse, si Domino appareas: imò omnia habere, si habeas Dominum. . . . Nihil viduitati apud Deum designata necessarium est, quam perseverare.*

Il est vrai, dit-il encore, que le desir de voir son nom soutenu & étendu par une fertile postérité, est une grande raison pour bien des gens. Mais cette raison n'en est point une pour les Chrétiens, qui sont persécutés si cruellement dans toute l'étendue de l'Empire, qui ont tant de peine à se sauver, qui sont si souvent obligés de s'enfuir, qui doivent être libres & detachés de tout, & qui ne peuvent avoir des enfans, sans en apprehender mille fois, ou l'infidélité, ou la mort, ou l'apostasie, ou le supplice: *Adiciunt quidem sibi homines causas nuptiarum de sollicitudine posteritatis, & liberorum amarissima voluptate. . . . Nimirum necessaria soboles servo Dei. . . . Querenda nobis onera sunt. . . . nobis plurimum importuna, quantum fidei periculosa.*

Combien y a-t-il de Chrétiens, c'est encore Tertullien qui parle, que le Baptême a enflammés d'amour & de zèle pour la virginité, ou qu'il a degoutés du mariage? Ce qu'ils font n'est-il pas plus difficile, que de garder la continence des veuves? Et deux personnes qui aiment plus la chasteté qu'elles ne s'aiment elles-mêmes, ne doivent-elles pas confondre celles qui passent à de secondes nocés, & qui témoignent par-là qu'elles n'ont véritablement aimé, ni celui qu'elles pleurent, ni la chasteté qu'elles ne pleurent pas? *Salvo matrimonio abstinentia*

Ibid. c. 4.

Ibid. c. 5.

Ibid. c. 6.

Ibid.

providence avoit voulu nous laisser dans le mariage, elle ne nous auroit pas séparés : pourquoi donc rejoindre ce que Dieu lui-même a divisé ? Pourquoi s'opposer à ses volontés ? Et pourquoi ressusciter le mariage après la mort de la femme ou du mari, qui en a été comme l'extinction & la mort ? *Qui nos mundo infert, idem & educat necesse est. Igitur defuncto per Dei voluntatem viro, etiam matrimonium Dei voluntate defungitur. Quid tu restitues, cui sinem Deus posuit ? Quid libertatem oblatam tibi iterata matrimonii servitute fastidis ?*

Je n'ai pu m'empêcher de rapporter ces endroits, parce qu'ils m'ont paru & fort justes & fort raisonnables, & qu'ils ne se ressentent en rien de l'erreur où Tertullien se laissa depuis emporter. Les autres raisons dont il se sert dans ses autres Ouvrages, sont toutes poulées dans l'excès ; & s'il y mêle quelques vérités, elles sont si défigurées & si obscurcies, qu'il est mal aisé d'en faire la separation & le discernement.

S. Gregoire de Nazianze, dans son XXXI. discours, tout sage & tout modéré qu'il est, emploie des expressions un peu fortes sur ce sujet, mais qui sont soutenues d'une raison assez puissante : *Si duo Christi sunt, dit-il, duo quoque viri sint & dua uxores. Si autem unus Christus, unum Ecclesia caput ; una etiam caro sit, secunda autem respuatur. Ce raisonnement est fort beau, & il est fondé sur ce que dit S. Paul dans l'Épître aux Ephésiens : Vir caput est mulieris, sicut Christus caput est Ecclesia ; ipse salvator corporis ejus. Et un peu plus bas ; Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo & in Ecclesia.*

S. Jerome emploie avec beaucoup de justesse & de solidité ces passages : *Quod testimonium, dit il, Paulus edisseruit, ad Christum refert & ad Ecclesiam ;*

ut primus Adam in carne, & secundus in spiritu monogamus sit. Sic una Eva mater cunctorum viventium, & una Ecclesia parens omnium Christianorum. Sicut illum maledictus Lamech in duas divisit uxores, sic hanc heretici in plures Ecclesias lacerant. La comparaison est parfaitement juste. Mais pour achever ce que S. Jerome vient de nous apprendre du Fils de Dieu, il faut y ajouter ce qu'il dit dans la XXX. Epître à Pammaque : Christus in carne virgo, in spiritu monogamus, quod unam habeat Ecclesiam ; & ce qu'il dit encore dans le premier Livre contre Jovinien : Ille virgo de virgine, de incorrupta incorruptus. Nos quia homines sumus, & naturam Salvatoris non possumus imitari, imitemur saltem conversationem. Illud divinitatis est & beatitudinis, hoc humana conditionis est & laboris.

J'ai laissé le passage de S. Gregoire de Nazianze imparfait. Voici le reste : *Primum lex est, secundum venia & indulgentia, tertium iniquitas : τοῦτο τὸ πρῶτον παραποία. Voilà une des expressions fortes, dont j'ai averti plus haut. Mais celles qui suivent le sont bien davantage ; car il condamne les mariages qui passent le troisième, comme des excès d'intemperance, dont on ne peut trouver d'exemples parmi les hommes qui font usage de leur raison, & qu'il faut chercher parmi les animaux les plus sales & les plus voluptueux : Qui autem hunc numerum excedit, porcinus plane est, & si dicitur τὸντο ἔχοντα, utpote ne multa quidem viri exempla habens.*

Je ne sais si tout le monde seroit aussi rigoureux & aussi exact que ce saint Docteur. Mais on ne peut pas désavouer que l'Eglise n'ait eu horreur d'une incontinence telle que celle dont S. Jerome fait la peinture : *Rem dicturus sum incredibilem, sed multorum testimonio approbatam. Ante annos plurimos, cum in chartis ecclesiasticis*

Epist. 30.
pag. 234.

Lib. 1.
cont. Jo-
vin. pag.
151.

S. Greg.
Naz. loc.
cit.

S. Greg.
Naz. orat.
31. p. 51.

Ephes. V.
23. 32.

Epist. 91.
pag. 745.

Epist. 91.
pag. 744.

juvatem Damasum Romana urbis Episcopum . . . vidi duo inter se paria vilissimorum à plebe hominum comparata ; annu qui viginti sepelisset uxores , alteram qua viceissimum secundum habuisset maritum , extremo sibi , ut ipsi putabant , matrimonio copulatus . Summis omnium expellatio , virorum pariter ac seminarum , pesti tantis rudes quis quem pias efferrer , vicit maritus , & totius urbis populo confluente , coronatus & palmam tenens adreamque , per singulos sibi aclamantes , uxoris multinubis feretrum pracedebat . Il ne dit pas s'ils étoient Chrétiens ; & s'ils l'étoient , il faut avouer que l'indulgence de l'Eglise ne pouvoit aller plus loin ; & on pourroit dire même qu'elle fut excessive .

C'eût été au moins très certainement le jugement qu'en eût porté S. Basile . Car , outre que ce Pere ordonne aux simples bigames une année de pénitence , & qu'il avoue que dans plusieurs Eglises on leur en imposoit une de deux ans ; outre qu'il ordonne d'augmenter cette pénitence à proportion de la réitération du mariage ; il nous apprend encore , qu'après les troisièmes nœces , l'Eglise ne les comptoit plus ; qu'elle traitoit ces alliances de polygamie ; & qu'elles n'avoient peut-être gueres plus de chasteté que les unions illicites , quoiqu'elles eussent moins de scandale & moins de honte : *Id autem non amplius conjugium , sed polygamiu appellat , vel potius moderatam fornicationem .* Il ajoute que c'est pour cela que le Fils de Dieu ne voulut pas donner le nom de mari légitime à celui qui tenoit la place du dixième à la Samaritaine ; & il dit que c'est une stérilité dont ces personnes , qui n'ont pu se contenter de l'étendue que deux mariages donnent à la cupidité , sont très dignes ; ne méritant point le nom de mari & de femme chrétienne , puisqu'ils en ont méprisé la sainteté

& la continence : *Quippe quod ii , qui digamia mensura exciderunt , digni non sint qui vel mariti vel uxoris nomine appellentur .*

Ce n'est point une nouveauté , ni une rigueur injuste , que la pénitence à laquelle S. Basile oblige les bigames . Car il déclare lui-même qu'il ne fait que suivre l'ancienne discipline ; & tout le monde sait qu'elle avoit été établie par plusieurs Conciles . Celui de Neocésarée défend aux Prêtres d'assister aux festins de ces nœces réitérées ; & il ne veut pas qu'ils autorisent par leur présence & par leur consentement des alliances , où il paroît plus d'incontinence que de sainteté , & dont les bigames eux mêmes savoient bien qu'ils ne pouvoient acheter la permission que par la pénitence : *Cum enim penitentiam requiramus dignus , dit ce Concile , qui erit Presbyter , qui eo quod sit coniugio acceptus , nuptiis assentiat ?*

A l'égard de la justice de cette rigueur , elle étoit fondée sur ce que S. Paul avoit appris aux fideles de Corinthe , que la priere étoit pure à proportion que l'esprit & le corps étoient purs ; que pour la rendre fervente , il falloit diminuer de l'ardeur de la cupidité ; & que pour ne pas l'interrompre , il falloit interrompre la servitude du mariage .

Ainsi l'Eglise regardoit la disposition de ceux qui , après être délivrés de la captivité d'un premier , étoient bien aises de s'engager dans un second , comme contraire à l'innocence & à la liberté de ceux qui prioient en commun , & qui participoient à l'Eucharistie , qui est le sacrifice & la priere des Chrétiens . Elle leur interdisoit la participation des saints Mysteres pendant quelque tems , ou pour les y préparer pendant cette abstinence , ou pour les punir de l'ombre même d'intemperance qu'ils

Can. 7.
tom. 1.
Conc. pag.
1482.

1. Corinth.
VII.

Epist. 182.
can. 4.

avoient fait paroître, ou pour leur apprendre quelle étoit la pureté que demandoit l'oblation sainte du corps du Fils de Dieu, ou pour les obliger à édifier autant l'Eglise par leur pénitence qu'ils l'avoient scandalisée par leur peu de vertu, ou pour leur obtenir par ces voies pénibles les secours nécessaires à leur état : à peu près comme après le Baptême, elle n'accorde la justification qu'aux larmes & aux travaux de la pénitence ; ou, ce qui me paroît plus certain, pour mettre des bornes à la cupidité, pour rendre la chose difficile, pour arrêter ceux qui aimoient le plaisir par la ferveur de la discipline, ceux qui aimoient l'honneur par l'humiliation de la pénitence, & ceux qui aimoient leur salut par une conduite qui leur rendoit le relâchement difficile, & les forçoit utilement à demeurer dans celui de l'exactitude & de la vertu.

Il ne faut pas croire néanmoins que cette pénitence fût aussi longue & aussi pénible, que celle qu'on imposoit pour des crimes. Elle étoit plutôt une correction qu'un châtement ; & nous apprenons du Concile de Laodicée, qu'après avoir séparé les bigames pendant quelque tems, & les avoir rendus dignes par de longues prières & par des jeûnes plus fréquens, de la paix & de l'unité de l'Eglise, on les recevoit à une parfaite communion : *Operetur ex ecclesiastico Canone, eos qui liberè & legitime secundo matrimonio conjuncti sunt & non clam uxores duxerunt, cum exiguum tempus praterierit, & orationibus & jeuniis vacaverint, eis ex venia dari communionem.* Outre le rapport qu'à ce Canon avec ce que je viens de dire, on peut remarquer qu'il est absolument contraire à la pensée de ceux qui croyent que l'ancienne bigamie soumise à la pénitence, étoit celle qui

supposoit le divorce, & qui est condamnée dans l'Evangile.

Car 1. il n'est jamais arrivé que l'Eglise ait reçu à sa communion des bigames en ce sens : si ce n'est peut-être en cas d'adultère : sur quoi les pratiques ont été différentes, aussi bien que les sentimens. 2. On avoit une entière liberté de s'engager dans l'espèce de polygamie dont ce Canon parle, & elle étoit légitime : τὴν ἀνομήτως, & νόμιμος συναφέντος δ'υλίου γάμου. 3. Elle étoit moins vicieuse qu'un mariage clandestin, quand même il eût été le premier : μὴ λαθρογάμου πυναισθέντος ; ce qui revient fort au sentiment de Tertullien. *Ideo penes nos* (je ne sais s'il parle de la société schismatique, ou s'il comprend aussi les catholiques) *occulsa quoque conjunctio- nes, id est, non prius apud Ecclesiam professi, juxta machiam & fornicationem judicari periclitantur. Nec inde confecta obtentum matrimonii crimen eludant.* 4. Enfin la pénitence qu'on imposoit aux bigames dont il s'agit, étoit fort légère & fort courte : ὀλίγου χρόνου παραλήγοντος ; toutes choses qui n'ont aucune application à la bigamie du divorce.

Mais rien n'est plus clair sur cela que le huitième Canon du Concile de Nicée : car il prescrit la manière dont on doit recevoir ceux des Novatiens, qui voudroient se réunir à l'Eglise Catholique. Après avoir exigé qu'avant que d'être reçus à sa communion, ils aient témoigné par écrit qu'ils en embrassent la doctrine, il marque ensuite deux points essentiels ; dont le premier est qu'ils soient résolus de vivre en charité avec les bigames, & de les regarder comme leurs frères : *Ante omnia autem hoc in scriptis ipsos profiteri convenit, quod adhaerebunt & sequentur catholica Ecclesia Deceia, id est, quæ & cum digamis communicabunt.* Or il ne faut que la plus médiocre lumière pour voir qu'un Concile

Tertull. l. de pudicitia, c. 4.

Can. 1.
tom. 1.
Conc. pag.
1495.

Can. 8.
tom. 2.
Conc. pag.
31.

Concile de toute l'Eglise n'auroit pas fait ce reglement pour des violateurs de l'Evangile & pour des adulteres. Et il est d'ailleurs plus clair que le jour, que les Peres de ce Concile, obligeant les Novatiens à approuver les secondes nocés, au sens qu'ils les avoient autrefois condamnées, & les Novatiens entendant par les secondes nocés la simple réitération du mariage après la mort de l'une des parties, il est impossible d'expliquer la bigamie, dont parle le Concile de Nicée, de celle du divorce.

§. II.

Egaremens & excès des Montanistes sur les secondes nocés.

Tertullien a rebattu plusieurs fois la matiere des secondes nocés dans les Ouvrages qu'il composa depuis sa chute dans le schisme des Montanistes. Ainsi il nous instruit pleinement de leurs egaremens & de leurs excès à cet égard. Dès l'entrée de son Livre de la Monogamie, il fait un parallele odieux des Catholiques, qu'il appelle *animaux charnels*, avec les Marcionites, qu'il designe seulement sous le nom general d'*heretiques*. Il dit que les uns & les autres s'étant portés à des extrémités également vicieuses, les spirituels, c'est à-dire dans son langage les Montanistes, ont pris entre les deux le temperament & le milieu de la sagesse & de la vertu, ne condamnant pas le mariage comme les Marcionites, & n'en abusant pas comme les Psychiques : *Heretici nuptias auferunt, Psychici ingerunt. Illi nec semel; isti non semel nubunt. . . Verum neque continentia ejusmodi laudanda, quia heretica est; neque licentia defendenda, quia Psychica est. . . Illa destruit nuptiarum Deum, ista confundit. Penes nos autem . . . spirituales . . . continentia tam religiosa est,*

quam licentia verecunda. . . Unum matrimonium novimus, sicut unum Deum. On peut remarquer ici une faute très commune, qui est de se laisser tromper aux apparences du bien & de la vertu, qui sont ordinairement au milieu; sans examiner, comme il est arrivé à Tertullien, si l'on prend bien ce milieu. Les antitheses ont aussi ébloui cet Ecrivain, & il y en a beaucoup sur lesquels elles font une pareille impression. Quoi qu'il en soit, Tertullien ne se souviendra pas longtemps de ce qu'il vient de dire; & quand il n'aura pas le même intérêt, il ne fera pas le même raisonnement.

Le plus fort & le plus invincible que fissent les Catholiques contre l'injuste reforme des Montanistes étoit qu'il falloit s'en tenir à l'Evangile & à la parole du Fils de Dieu; qu'on devoit l'entendre selon l'interprétation très claire & très précise de S. Paul qui permettoit en plus d'un endroit, & sur tout dans le VII. Chapitre de la premiere Epître aux Corinthiens, les secondes nocés; & que c'étoit une temerité & une insolence prodigieuse, que de pretendre être ou plus exact ou plus sage que Jesus-Christ & ses Apôtres.

Cette raison, qui eût embarrassé tout autre que Tertullien, ne fit que la mettre de meilleure humeur. Il répondit que Montan avoit pu defendre les secondes nocés, quoique le Fils de Dieu les eût permises; comme le Fils de Dieu lui-même avoit condamné le divorce, quoique Moïse eût été plus indulgent; que comme on ne pouvoit dire sans impiété que Jesus-Christ avoit été contraire à Moïse, quoiqu'il en eût reformé la loi; on ne pouvoit dire aussi que le Pauclet fût contraire au Messie, quoiqu'il en eût reformé l'Evangile; que comme c'avoit été par une sage condescendance que Moïse avoit permis aux

S

Tertull. de monogamia, cap. 1.

Hebreux de repudier leurs femmes, jusqu'à ce que le Fils de Dieu par une loi plus pure & plus exacte élevât les hommes à une continence plus parfaite; aussi s'avoit été par un temperamment de prudence & de bonté, que le Sauveur avoit laissé aux Chrétiens la liberté des nœces réitérées, jusqu'à ce que Montan vint leur apprendre une philosophie plus sublime; qu'ensin si le Fils de Dieu avoit eu raison de rappeler les hommes à la premiere institution du mariage & d'en défendre la separation, les reformateurs Montanistes avoient pu aussi rappeler les hommes à la premiere unité du sacrement, & qu'ils avoient été fondés doublement en cela, & dans la raison du Fils de Dieu qui est autant contre la réiteration que contre le divorce, Adam n'ayant eu qu'une femme, & dans sa defense particuliere, la réiteration du mariage n'étant, à le bien prendre, qu'une espece de divorce. *Si Christus abstulit quod Moyses praecepit, quia ab initio non fuit sic, dit-il, nec sic ideo ab alia venisse virtute reputabitur Christus: cur non & Paracletus abstulerit quod Paulus induxit? . . . Si justum est matrimonium non separari, utique & non iterari honestum est. . . Regnavit duritia cordis usque ad Christum, regnaverit & infirmitas carnis usque ad Paracletum. Nova Lex abstulit repudium, habuit quod auferret; nova Prophetia secundum matrimonium, non minus repudium prioris. Il est impossible de se figurer une plus grande temerité, & un égarement plus inexcusable. Mais c'est-là un des endroits mitigés de Tertullien: il nous épargne par bonté, & il est tout autrement fort quand il veut.*

Vous trouvez le joug de la nouvelle reforme trop pesant, dit-il ailleurs; & que seroit-ce donc, si vous aviez été obligé à une entiere continence? Vous demandez si Montan a pu vous redui-

re à un seul mariage, lui qui a pu vous commander la virginité; & vous regardez comme une grande severité ce qui n'a été qu'une condescendance & qu'un adoucissement. *Sed an onerosa monogamia, videret adhuc impudens infirmitas carnis, ce sont sesterternies. Illud enim amplius dicimus, etiam si totam & sol'idam virginitatem sive continentiam Paracletus hodie determinasset, ut ne unis quidem nuptiis fervorem carnis despumare permitteret, sic quoque nihil novi inducere videretur.*

Pour justifier cette pensée si extravagante, il ajoute que le Fils de Dieu, ayant promis le royaume des cieux aux continens, ayant honoré leur état par le sien, ayant recommandé la virginité comme quelque chose de sublime, son Apôtre la préférant au mariage, & l'un & l'autre la conseillant indirectement; ils ont assez fait voir quelle étoit leur veritable volonté, & quels eussent été leurs preceptes, si la foiblesse des hommes & l'âge encore tendre de l'Eglise naissante eussent pu les porter; que letems & l'Esprit saint avoient depuis fortifié les Chrétiens; & que ce qui n'avoit pas été commandé par les Apôtres, avoit pu l'être par les Prophetes Montanistes. *Igitur . . . cur non potueris post Apostolos idem Spiritus, . . . per gradus temporum, . . . supremam jam carni sibiulam imponere, jam non obliquè à nuptiis avocans sed exerte; cum magis nunc tempus in collectio factum sit, annis circiter centum sexaginta exinde productis? . . . Et nunc recogitans ista, facile tibi persuadebis multo magis unicas nuptias competisse Paracletico predicante, qui potuit & nullas.*

Il suit sur cela cette folle reflexion, que le Fils de Dieu ayant promis à son Eglise l'Esprit consolateur, qui seroit comme son precursor & son avocat, on n'avoit bien remarqué cette derniere qualité, que dans l'esprit des nouveaux Prophetes, qui

Ibid. c. 3.

Ibid. c. 14.

Ibid.

ayant le pouvoir de contraindre tous les hommes à un rigoureux célibat, avoient bien voulu se relâcher en leur faveur, & obtenir de Dieu pour eux la dispense que leur infirmité rendoit nécessaire : *In hac quoque Paracletum agnoscere debes advocatum, quod à tota continentia infirmitatem tuam excusat.*

En vérité on perd haleine, en suivant un homme qui outre si fort toutes choses, & à qui les plus monstrueuses exagérations sont aussi familières, que les plus simples expressions & les choses les plus communes. Mais il n'est pas tems encore de nous laisser, & Tertullien a quelque chose de meilleur à nous dire. Il faut pour cela passer à un autre Ouvrage : c'est celui de l'exhortation à la chasteté. Il est adressé à un de ses amis qui avoit perdu depuis peu sa femme ; & il est tout entier pour le persuader de n'en pas prendre une seconde. Parmi les raisons qu'il employe, il se sert de celle-ci : qu'on ne peut douter que les secondes nocés ne soient mauvaises, puisque les premières mêmes ne sont pas innocentes ; que le premier & le plus chaste mariage est contraire à la vertu ; qu'il commence toujours par le crime, puisqu'il commence par un desir que le Fils de Dieu condamne dans l'Evangile ; & que ce sont les loix qui ont mis la différence entre le mariage & la debauchée, mais qu'au fond ce n'est qu'une même chose.

Je n'ose citer les termes dans lesquels il exprime tout cela ; mais je ne puis m'empêcher de faire remarquer jusqu'où va son emportement. Car après avoir blâsphémé contre une alliance sainte & venerable, dont Dieu même est l'auteur, & qui est la source de la virginité, selon l'excellente remarque de S. Jerome, *Sicut de Zacharia & Elisabeth Joannem suis-*

se generatum, id est, de nuptiis virginem, ... de matrimonio castitatem, Tertullien se fait cette objection : Mais à ce compte, vous declamez aussi bien contre les premières que contre les secondes nocés ; & non seulement on est coupable quand on veut rentrer dans le mariage, mais lors même qu'on s'y engage pour la première fois : *Ergo, inquit, jam & primas, id est, unas nuptias destruis ?* dit-il : à quoi il répond froidement, que la conséquence est juste, & que c'est en effet sa pensée ; quoique nous ayons vu qu'il pensoit bien autrement en commençant le Livre de la Monogamie : *Nec immerito, quoniam & ipsa ex eo constat, quo & superum.* Voilà ce que c'est que d'abandonner la vérité : on ne s'arrête pas où l'on veut ensuite ; & comme on n'a plus de règle, on se laisse emporter à toutes les vraisemblances, & on va toujours de precipice en precipice.

Outre les exemples que nous venons de voir qui justifient cette réflexion, en voici un nouveau, qui en sera aussi une nouvelle justification. Tertullien, pour porter celui à qui il écrit à ne pas sortir de l'état de veuvage, lui représente que la bigamie est défendue aux Evêques, aux Prêtres, & aux Diacres, & si rigoureusement qu'il se souvient qu'on en avoit déposé pour ce seul sujet : *Usque adeo,* dit-il, *quosdam memini dignos loco dejectos* ; & il conclut qu'elle est donc défendue à tout le monde. Mais cette conséquence est visiblement injuste : car au lieu de conclurre que l'Ecriture la défend à tous parce qu'elle la défend aux Prêtres, il faut en conclurre au contraire que, puisqu'elle ne la défend qu'aux Prêtres & à ceux qui sont de la Hierarchie, elle la permet à tous les autres.

C'étoit en effet ce que répondoient les Catholiques, comme il paroît par le XII. Chapitre de la Monogamie ; &

vic. pag. 167.

Tertull. de exhort. castit. c. 9.

Ibid. c. 7.

Tertullien n'est pas sage de s'en moquer. *Audi & subtilissimam à contrariis argumentationem*, dit-il en cet endroit avec un air railleur fort déplacé, *adeo, inquit, permixti Apostolus iterare connubium, ut soles qui sunt in Clero monogamia iugo adstringeris: quod enim quibusdam praescribit, id non omnibus praescribit*. Le raisonnement est juste, il est même évident, & on pourroit être embarrassé à moins. Mais Tertullien s'en démêle fort cavalièrement. La plaisante réponse, dit-il! c'est justement comme si on disoit que ce qui est commandé à tous ne l'est pas aux Evêques, puisque ce qui est commandé aux Evêques ne l'est pas à tous: *Nunquid ergo & quod omnibus praecipit, solis Episcopis non praescribit; si quod Episcopis praecipit, non & omnibus praecipit*? Mais où est la Logique? Est-ce qu'il ne fait pas qu'on conclut du general au particulier, & qu'on ne peut le faire du particulier au general?

Mais voici quelque chose de plus pressant? *Unde Episcopi & Clerici? Nonne de omnibus? Si non omnes monogamia tenentur, unde monogamia in Clerum?* D'où tire-t-on, dit-il, les Evêques & les Prêtres? N'est-ce pas d'entre le peuple? Où trouvera-t-on des personnes qui soient ou dans la continence des veuves, ou dans celle des vierges, si ce n'est parmi les laïques? N'est-on pas laïque avant que d'être Prêtre, & ne faut-il pas par conséquent en avoir les dispositions & le mérite avant que d'en avoir la dignité? A ce coop, il faudroit aussi conclure que tout le monde est obligé à n'être point éphrite, à n'être point enfant, à n'être point femme, à n'être point aveugle, à n'avoir point la gravelle & la goutte: car la foiblesse des uns, l'enfance des autres, le sexe des troisièmes, & les incommodités des derniers, les excluent du Sacer-

doce. En vérité ce raisonnement est tout-à-fait pitoyable.

Je suis sâché que la forte imagination de Tertullien ait agi sur celle de S. Jerome en ce point. *Lege sacerdotali*, dit ce Pere, *tenetur & laicus, qui talem praeberet se debet, ut possit eligi in sacerdotium. Non enim eligitur, si digamus fuerit. Porro eliguntur ex laicis sacerdotes. Ergo & laicus tenetur mandato per quod ad sacerdotium pervenitur*. On peut cependant tirer cet avantage de ces endroits de Tertullien & de S. Jerome, qu'il est certain que la bigamie défendue par S. Paul aux Ecclesiastiques, n'est autre que celle qui étoit permise aux fideles; & que ceux qui ont donné dans le sentiment des Calvinistes, ont abandonné celui de toute l'antiquité.

Tertullien raille ensuite plus spirituellement les laïques, de ce qu'ils prétendent tous être égaux aux Prêtres, tant qu'il ne s'agit que du rang & de l'honneur, se fondant sur ce qui est dit dans l'Apocalypse, que le Fils de Dieu nous a tous rendus les Prêtres de son Pere; & de ce qu'ils se distinguent avec soin du Clergé lorsqu'il est question de la morale & de la vertu. *Sed cum extollimur*, dit-il, *& inflamur adversus Clerum, tunc unum omnes sumus, tunc omnes sacerdotes, quia sacerdotes nos Deo & Patri fecit. Cum ad peraguationem disciplinae sacerdotalis provocamur, deponimus insulas, & impares sumus*. On voit par là que la jalousie des laïques est fort ancienne, & que le peuple se voyoit avec douleur séparé du saint ministère. Vous voyez, ajoute Tertullien, que la bigamie n'est défendue qu'aux Evêques. Il faut donc que vous soyez dans la pensée que les qualités dont l'Apôtre fait le denombrement au même lieu où il parle de la bigamie, ne soient que pour les Evêques; & vous pouvez par cette distinction, si vous voulez,

Epist. 91.
pag. 743.

Apocalyp.
I. & V.

De monog.
cap. 12.

vous mettre tout-à-fait au large: *Evangelisti, Psychici, si velis, vincula disciplina totius.*

Il ne pousse pas dans cet endroit les choses plus loin. Mais dans le Chapitre VII. de l'exhortation à la chasteté, il se porte à des excès bien plus visibles & bien moins excusables. Car

De exhort.
castitatis,
6-7-

il dit nettement que les laïques sont tous Prêtres par le Baptême: *Nonne & laici sacerdotes sumus? Scriptum est, Regnamus quoniam nos & sacerdotes Deo & Patri suo secus*; que c'est l'Eglise qui a mis de la différence entre le Clergé & le peuple; qu'elle a distingué ses Ministres par l'honneur, par l'élevation, & par un rang illustre, & non par aucune autorité qui leur fût essentielle, & dont les simples fideles fussent privés; & que tout au plus les prières & les bénédictions de l'Eglise donnoient aux Evêques & aux Ecclesiastiques certaine sainteté & certaines dispositions pour s'acquitter ordinairement des fonctions du sacerdoce: *Differentiam inter ordinem & plebem constituit Ecclesia auctoritas, & honor per ordinis confessionem sanctificatus à Deo*; qu'il est vrai que ce seroit une temerité à un laïque, en présence de l'Evêque & du Clergé, d'entreprendre, ou de donner le Baptême, ou d'offrir le sacrifice; mais que dans une nécessité, toute l'autorité & toute la sainteté de l'Eglise pouvoient se trouver en deux ou trois laïques assemblés au nom du Fils de Dieu; & que chaque fidele vivant de sa foi, & ayant part à la justification que Dieu communique également à tous les chrétiens, sans faire d'injuste acception de personne, il avoit aussi part au sacerdoce & à l'autorité de Jesus-Christ: *Ubi Ecclesiastici ordinis non est confessus, & offert & tinguit, & sacerdos est tibi solus. Sed ubi tres, Ecclesia est, licet laici. Unusquisque enim sua fide vivit, nec est personarum acceptio apud Deum, quoniam non auditores legis iusti-*

ficabuntur à Deo, sed factores; enfin qu'un laïque peut faire les plus saintes & les plus augustes fonctions du sacerdoce; qu'il peut baptiser, qu'il peut offrir les redoutables mystères, qu'il est à lui-même son Prêtre; qu'il est juste par conséquent qu'il soit aussi chaste & aussi continenc que les Prêtres, & qu'il renonce à la bigamie comme ils y renoncent, puisqu'il y est obligé par les mêmes raisons. *Igitur si habes jus sacerdotis in teipso, ubi necesse est, habere oportet etiam disciplinam sacerdotis, ubi necesse sit habere jus sacerdotis. Digamus tinguis, digamus offeri.*

Il n'est pas possible de laisser passer ce raisonnement sans quelques réflexions. Je pense que Tertulien parle ici, ou selon la pratique, ou du moins selon l'opinion des Montanistes, parmi lesquels il écrivoit alors, & dont il étoit le défenseur & l'appui. Voici mes conjectures.

1. Il est certain que les Montanistes étoient les gens les plus séditieux & les plus opposés à la Hierarchie, qui fussent au monde. Car le mépris insolent qu'ils faisoient des Apôtres, le respect qu'ils avoient pour leur fanatique Montan, & surtout la croyance qu'ils avoient en deux femmes sottes qui se disoient Prophetesses, qui decidoient les points de foi, & qui se méloient de tout, sont des preuves certaines qu'il n'y avoit dans ce parti ni ordre ni discipline.

2. Il est encore certain que Montan avoit ardemment souhaité d'être Evêque, & que le dépit d'avoir été méprisé, ouvrit l'entrée de son cœur au Demon. Il ne me paroît point qu'aucun Evêque se soit uni à son schisme: il fut au contraire excommunié par tous ceux de l'Asie; & il paroît assez vraisemblable qu'il étoit en même temps méprisé par les laïques le sacerdoce.

3. Je crois que Tertulien a voulu marquer particulièrement les Mon-

De præscript. c. 41.

tanistes dans son Livre des Prescriptions ; car il étoit alors leur ennemi, & il savoit bien leurs coutumes. Voici ce qu'il dit : *Ipsa mulieres heretica quam procaces, qui audeant docere, contendere, exorcismos agere, curaciones remittere, forsitan & singere.* Rien n'exprime mieux le caractère de Priscille & de Maximille, & des autres femmes de leur secte, à qui leur exemple donnoit sans doute beaucoup de hardiesse & de pèlompion. *Ordinationes novum semetaria, leves, inconstantes. . . Itaque alius hodie Episcopus, cras alius; hodie Diaconus, qui cras Lector; hodie Presbyter, qui cras laicus: nam & laicis sacerdotalia munera injungunt.* Ce portrait est tout-à-fait ressemblant aux Montanistes que Tertullien condamne ici, parce qu'il est Catholique ; & qu'il défend ailleurs parce qu'il est schismatique. Et je ne vois pas d'hérétiques, à qui on puisse attribuer certainement de tels reproches : au lieu qu'il est certain que les Montanistes permettoient aux laïques d'offrir le sacrifice ; puisque Tertullien devenu Montaniste dit formellement que c'est la coutume de faire offrir par un laïque dans la nécessité ; lui qui avoit autrefois regardé cette pratique comme un attentat & un renversement de tout l'ordre & de toute l'autorité de l'Eglise.

De pudicitia, c. 21.

4. Je suis persuadé que par ces paroles : *Sed ubi tres, Ecclesia est, licet laici*, Tertullien fait allusion à Montan & à ses deux Prophetesses ; & que c'étoit comme une maxime fondamentale du parti, & un axiome commun parmi les gens de sa secte. Car dans le Livre de pudicitia, où il declame si fort contre l'Eglise catholique, il dit que la véritable Eglise est spirituelle, & qu'elle est même l'Esprit saint, en qui se trouvent les trois divines personnes ; (car il prend en cet endroit l'Esprit pour l'essence divine) d'où il conclut que l'Eglise

doit être établie sur trois, & qu'en effet le Seigneur l'a établie sur trois personnes, à qui les autres s'unissent par la communion dans une même doctrine, & sont une même Eglise. *Nam & Ecclesia propriè & principaliter ipse est spiritus, in quo est Trinitas unius divinitatis, Pater, & Filius, & Spiritus Sanctus, Illam Ecclesiam congregas, quam I. omnis in tribus posuit: atque ita exinde etiam numerus omnis qui in hanc fidem conspiraverint, Ecclesia ab auctore & consecratore censetur.* Et pour ôter toute équivoque, quoiqu'il soit très évident qu'il parle de l'Eglise Montaniste, fondée sur trois personnes spirituelles & remplies du Saint Esprit ; il ajoute immédiatement après, que la véritable Eglise, telle qu'il vivoit de la représenter, peut remettre les péchés : *Ecclesia quidem selecta donabur; sed Ecclesia spiritus per spiritalem hominem; non Ecclesia, numerus Episcoporum.* Ainsi il n'y a plus lieu de douter que tout ce passage si difficile ne s'entende des Montanistes, puisque l'une des principales raisons de la doctrine qu'il contient, est évidemment prise de l'Eglise des Montanistes.

Mais il est tems de finir, & la digression & l'éclaircissement. Tertullien a encore quelque chose à nous apprendre. Un des principes de son système est que, si la polygamie est défendue, la bigamie l'est aussi. Car, dit-il, qu'importe comment arrive la pluralité, pourvu qu'il y ait pluralité ? Trois sont toujours trois, & le nombre est toujours nombre, soit que les parties se suivent ou qu'elles soient en même tems : *Neque enim refert, dicitur, duas quis uxores singulas habuerit an pariter singula duas fecerint: idem numerus conjunctorum & separatorum.*

De monog. c. 4.

Par un raisonnement à peu près aussi juste il prouve plus bas qu'on ne peut pas plus se remarier après la mort de l'une des parties, qu'après le divorce, & que même on le peut en-

core moins après la mort. Car le divorce étant ou l'effet ou la cause d'une rupture & d'une aversion qui ne peut plus souffrir de menagemens & d'égards, & la flettrissure d'une separation honteuse faite avec éclat augmentant encore le ressentiment & la colere d'une femme repudiée; elle est encore plus séparée de son mari par les dispositions du cœur & de l'esprit, que par une différente habitation. Et cependant le commandement de Dieu la tient encore liée à une personne qu'elle regarde comme son ennemi. Par conséquent une femme qui n'est séparée de son mari que par une mort qui ne touche point à l'amitié, à la fidélité, au respect, à l'attachement, au souvenir; qui active souvent dans le tems que l'union est la plus grande, qui n'arrive point par la faute & par les passions des hommes, qui est un pur effet de la providence, & qui est plutôt une marque que Dieu veut finir le mariage que le renouveler, est encore infiniment plus obligée de demeurer dans l'état où Dieu la met.

Igitur si repudiata, dit Tertullien, que per discordiam, & iram, & odium, & causas eorum, injuriam, vel contumeliam, vel quamlibet querelam, & anima & corpore separata est, teneatur inimico, ne dicam marito; quanto magis illa, que neque suo neque mariti viro, sed dominica legis eventu, à matrimonio non separata sed relicta, ejus erit etiam defuncti, cui etiam defuncto concordiam debet? à quo repudium non audit, non diverit; cui repudium non scripsit, cum ipso est; quem amisisse noluit, retinet. On peut profiter de ce passage pour montrer que jamais l'Eglise n'a autorisé le mariage après le divorce. Mais voyons comment Tertullien soutient le raisonnement que nous venons d'entendre.

Pour le rendre plus fort & plus convaincant, il se sert de ce dilem-

me. Ou bien, dit-il en parlant à une veuve degoutée de son état, vous aimez votre mari & vous l'aimez encore, ou vous étiez brouillée avec lui. Si vous étiez brouillée, vous êtes donc en procès avec lui, vous n'êtes donc pas quitte, & avant l'arrêt du souverain Juge vous ne pouvez vous faire justice: si vous l'aimez pourquoi donc lui manquez-vous de fidélité?

Dic mibi, soror, in pace pramisisti virum tuum? Quid respondebis? An in discordia? Ergo hoc magis ei vincla est, cum quo habet apud Deum causam. Non discessit qua tenetur, sed in pace. Ergo perseveret in ea cum illo necesse est, quem repudiare non poteris, nec si quidem nuptura, si repudiare potuisset. Tant qu'il est le maître de votre cœur, ajoutez-il, il est votre époux. Il l'est devenu en y entrant; & puisqu'il y est encore, il conserve encore la même qualité: Usque adhuc maritus est, ipsum illud possidens, per quod id factus est, id est, animum, in quo si & alius habitabit, hoc erit crimen. Tout cela est specieux, & rien plus.

Voici quelque chose de solide & d'important, qui nous dédommagera de tant de faux brillans. Enimvero, poursuit Tertullien, & pro anima ejus oras, & refrigerium interitum adposulas. *Ibid.* & in prima resurrectione consortium, & offert annuis diebus dormitionis ejus. Voilà la pratique générale de l'Eglise à l'égard de la prière pour les morts, attestée par un des plus anciens Ecrivains. Il en parle comme d'un devoir de nécessité & de justice, dont les femmes chrétiennes ne pouvoient se dispenser, sans rompre la communion avec leurs maris d'une manière encore plus publique, que si elles s'en étoient séparées par le divorce: *Nam hæc nisi feceris, verè repudiavisti quantum in ipsa est.* Il n'y a rien de plus beau, ni de plus formel dans l'antiquité, si ce n'est peut-être ce que dit le même Au-

De exhort.
castitatis,
c. 11.

teur dans l'exhortation à la chasteté ; où il se sert assez avantageusement des prières qu'un mari devoit faire pour sa femme, lorsque la mort la lui avoit enlevée, pour lui persuader de n'en pas épouser une seconde. *Dua uxores, dit-il, in secundo matrimonio eundem circumstant matrum, una spiritu, alia in carne. Nec enim pristinam poteris odire, cui etiam religiosorem reservas affectionem, ut jam nupre apud Dominum, pro cuius spiritu postulas, pro qua oblationes annuas reddes. Stabis ergo ad Dominum cum tot uxoris, quot in oratione commemoras ? Et offerre pro duabus, & commendabis illas duas per sacerdotem de monogamia ordinatum, aut etiam de virginitate sanctum ; circumdatum virginibus ac univiris ; & ascendet sacrificium tuum libera fronte ?*

Ces dernières paroles de Tertullien me font souvenir d'un autre raisonnement qu'il fait ailleurs, & qui n'est pas plus juste, mais qui apprend aussi quelque chose d'important. Vous voulez, dit-il, absolument vous remarier. Toutes mes raisons ne vous touchent point ; c'est une chose résolue. Eh bien, faites-le. Mais je vous défie de le pouvoir faire ; car à moins que d'être sans religion & sans espérance, vous voulez vous marier saintement, & vous voulez suivre le précepte de S. Paul qui vous oblige de vous marier selon le Seigneur. Pour cela il faut vous présenter à l'Eglise, il faut demander la bénédiction des Prêtres, il faut faire approuver votre mariage aux saintes veuves qui vivent dans la continence. Et le moyen que des gens à qui les secondes nœces sont interdites, puissent approuver & bénir les vôtres ? *Ut igitur in Domino nubas... qualis es, id matrimonium postulas, quod ab eis à quibus postulas, non licet habere : Ab Episcopo monogamo ; à Presbyteris & Diaconis ejusdem sacramenti ; à viduis, quarum scilicet in te recusasti ? Et conjugens vos in Ecclesia virgine, unius Christi*

De monog.
c. 11.

si unica sponsa. Je laisse aux lecteurs à faire les réflexions que présente ce passage sur la monogamie, à laquelle les Evêques, les Prêtres & les Diacres étoient obligés, sur la publicité des nœces & sur le ministère des Prêtres qui y devoient intervenir : elles me meneroient trop loin, si je les faisois moi-même.

Mais, quelqu'envie que j'aie d'abréger, je ne puis m'empêcher de rapporter encore un raisonnement de Tertullien, parce qu'il est extraordinaire, & qu'il peut faire juger de tous les autres. L'ancienne loi, dit-il, permettoit au frère d'épouser la veuve de son frère, lorsqu'il étoit mort sans enfans : mais depuis l'Evangile la loi de Moïse est éteinte. Cependant l'Apôtre oblige une veuve chrétienne, si elle veut se remarier, de choisir un chrétien plutôt qu'un infidèle : par conséquent elle ne peut se remarier, car tous les chrétiens sont frères, & la permission d'épouser les deux frères est abolie avec l'ancienne loi : *Secundum legem succedendi in matrimonium fratris, contrarium ejus obtinuit non succedendi in matrimonium fratris... Ergo non nubet defuncto viro uxor fratri utique nuptura, si nupserit. Omnes enim nos fratres sumus. Et illa nuptura in Domino habet nubere, id est, non ethnico, sed fratri.*

Ibid. c. 7.

C'est assurément là l'exemple du plus grand éblouissement & de la plus grande fausseté d'esprit qui fût jamais.

Cependant il faut avouer que S. Jerome s'est laissé toucher à une raison qui approche de celle-ci, & qui n'est pas plus juste. Car il suppose que le mariage est de l'établissement de l'ancienne loi ; & il en conclut que, puisque, selon S. Paul, les œuvres de la loi sont mortes, le mariage devoit être éteint par l'Evangile ; & que c'est une indulgence que la permission, je ne dis pas des secondes nœces,

Lib. 1.
cont. Jo-
vin. p. 120.

noces, mais même des premières : *Opera legis & nuptia sunt*, dit-il. Cependant on peut donner à cela un bon sens, que je laisse à la méditation des lecteurs.

Ibid. pag.
160.

Je suis beaucoup plus touché de celui que ce Père donne à la permission si formelle que l'Apôtre accorde aux veuves chrétiennes de se remarier. Car il la limite à celles qui avoient été mariées avant le Baptême, & qui avoient reçu ce sacrement après avoir perdu leurs maris : *Quas amissis maritis, sic invenit fides Christi*. Il est vrai que, quoiqu'il paroisse très-content de cette explication, & qu'il tâche de l'appuyer par quelques raisons, il ne s'en déclare pas néanmoins le protecteur d'une manière bien nette. Mais il n'en est pas pour cela moins dur. Car il prétend que S. Paul n'a accordé les secondes nocces que par les mêmes raisons qui l'obligent malgré lui, & après beaucoup de résistance, à circoncrire Timothée : *Adulta compellitur Apostolus*

Ibid.

velle, quæ non vult. Circumcidit Timotheum . . . Sic & digamiam concessit incontinentibus. Il ajoute qu'il n'y a aucune différence entre se remarier une fois, & se remarier quatre : *Ubi enim unus excedit, nihil refert secundus an tertius sit, quia definit esse monogamus*. Et bien plus durement encore dans l'Épître LXXXV. à la veuve Salvina : *Concessit digamia precepta non bona, & justificationes pessimas. Ita secundum indulgens maritum, ut & tertium, & si liberet, etiam quintum; ut scirent sibi non tam viros datos, quam adulteros amputatos*. Il se sert encore dans cette Épître d'une expression plus forte que je n'ose rapporter, mais on en jugera par cette autre : *Digamia certe non oritur in bona terra, sed in vepribus & spinis vulpium . . . ut in eo se potest esse laudabilem, si sortis melior sit, si publicarum libidinum victimas superet, si uni*

Epist. 85.
pag. 669.

Epist. 91.
pag. 744.

sit prostituta non pluribus. Et expliquant cet endroit de S. Paul, *Volo ergo juniores nubere . . . Jam enim quadam conversa sunt retro Satanam*, il dit : *Adolescens vidua . . . maritum potius accipias quam Diabolum. Pulchra nimirum & appetenda res, quæ Satana comparatione suscipiatur*.

Epist. 85.
pag. 669.

Il est vrai que de tems en tems S. Jerome se retient, & qu'il déclare qu'il ne condamne pas les secondes nocces ; comme par exemple : *Quid igitur ?* dit-il. *Damnatus secunda matrimonia ? Minime, sed prima laudamus. Abjicimus de Ecclesia digamos ? Absit, sed monogamos ad continentiam provocamus*. Mais dans le moment même il ne peut s'empêcher de se servir de comparaisons très-odieuses. *In arca Noë*, dit-il, *non solum munda, sed & immunda fuerunt animalia. Habuit homines, habuit & serpentes*. Et dans le premier Livre contre Jovinien, où il paroît faite grâce aux bigames, il les reçoit à la vérité d'une main, mais il les frappe cruellement de l'autre : *Non damno digamos, imò nec trigamos, & si dici potest, octogamos. Plus aliquid inferam, etiam scortatorem recipio penitentem. Quidquid aequaliter licet, aequali lance pensandum est*. Ce qui revient fort à ce qu'il avoit dit auparavant, que l'Eglise étoit ouverte aux seconds & aux troisièmes mariages, comme elle l'étoit aux incestueux par la pénitence : *Quasi non & fornicatoribus per penitentiam fortes aperiantur Ecclesia, quæ & his est majus, & incestis* ; S. Paul, continue-t-il, ayant pardonné aux bigames, à peu près comme il pardonna à l'incestueux de Corinthe.

Epist. 91.
pag. 744.

Ibid.

Lib. 1.
cont. Jo-
vin. p. 160.

Ibid. pag.
151.

Après tant d'expressions si fortes & si dures, il ne faut pas s'étonner que les ennemis de S. Jerome, & même plusieurs personnes indifférentes, l'aient accusé de s'être porté dans les excès du Montanisme & du Novatianisme. Ses amis mêmes tâchent

cherent de supprimer les exemplaires des Livres contre Jovinien . comme nous l'apprenons de l'Épître XXXI. à son ami Pammiarque : *De opusculis meis contra Jovinianum, quod & prudenter & amanter feceris, exemplaria subtrahendo, opinor novi.* Mais cette précaution fut inutile. Ses amis étant obligés de devenir ses apologistes, en attendant qu'il écrivit pour sa défense, ils s'attirèrent sur les bras toute la ville de Rome. Le Pape même, aussi bien que le peuple, désavoua & blâma sa conduite : *Audito totius in te urbis studia concitata. Audio Pontificis & populi voluntatem pari mente congruere.* Mais à ce dernier article S. Jérôme y répond assez fierement, qu'il ne s'étonnoit pas de ce qu'on lui avoit dit du Pape; qu'on pouvoit l'être sans en avoir le mérite : *Minus est tenere sacerdotium quam mereri; & cependant*

Epist. 31.
pag. 243.

Ibid. pag.
244.

tout le monde sait en quels termes il avoit écrit autrefois au Pape Damaste, qui étoit alors sur la chaire de S. Pierre.

Il se défend mieux dans l'Épître XXX. en disant qu'il faut tout considérer, & expliquer ce qui paroît trop dur en certains endroits de ses Ouvrages, par ce qu'il dit en d'autres : *Debuerat prudens & benignus lector, etiam ea quæ videntur dura, estimare de cæteris.* Mais dans l'Épître XXXII. adressée à un de ses amis de Rome, appelé Domnion, il finit par cette déclaration en bonne forme : *Non damno nuptiar, non damno conjugium. Et ut certius sententiam meam teneat, volo omnes, qui propter nocturnos forsitan metus soli cubitare non possunt, uxores ducere.* Qui pourroit après cela soupçonner S. Jérôme de Montanisme?

Epist. 30.
pag. 231.

Epist. 32.
pag. 247.

NEUVIEME DISSERTATION

Sur la fuite dans le tems de la persécution.

L'UN des plus dangereuses erreurs que l'Eglise ait eu à combattre, a été celle des Gnostiques & des Valentinien qui, étant les plus corrompus de tous les hérétiques, s'efforcèrent aussi de corrompre la morale chrétienne dans le point le plus important & le plus essentiel, en attaquant le martyre, & en essayant de tromper ceux d'entre les fideles que la crainte des supplices, l'amour de la vie, & leur peu de foi avoient disposés à écouter leurs raisons. C'étoient, comme le dit Tertullien, des scorpions, qui pendant l'ardeur de la persécution & pendant que l'Eglise étoit en feu, repandoient plus subtilement leur poison. Car les plus mauvaises raisons pouvoient à des gens effrayés & alarmés, ou par les menaces, ou par la vue des supplices, ou

même par l'essai des tourmens, paroître des démonstrations. Il étoit facile de profiter de l'entrée que la peur donnoit à ces sortes de maîtres dans l'esprit & dans le cœur de ceux qui cherchoient, ou des pretextes, ou des vraisemblances pour apostasier sans scrupule, & pour calmer l'agitation & les remords de leur conscience : *Cum fides affluat, dit cet Auteur dans le premier Chapitre du Livre qu'il a fait contre eux, & Ecclesia exurit de figura rubi, tunc Gnostici erumpunt, tunc Valentiniani proserpunt, tunc omnes martyriorum refragatores obulsiunt, ... cum aditus anime formido laxavit.*

Il est vrai que pour écouter ces maîtres d'erreurs, il ne falloit point écouter l'Evangile; & qu'il falloit être déjà à demi apostat &

Tertull.
Scorp. cap.
1.

infidèle, pour se laisser toucher par des discours qui étoient si directement oppoſés aux commandemens du Fils de Dieu. Mais c'est une étrange épreuve que celle de la perſecution, & les artifices des Gnoſtiques étoient d'ailleurs aſſez adroitement déguilés : *Nec ſimplicitas iſta, diſſolvent-ils, ſed vanitas, imò dementia pro Deo mori; & Quis me ſalvum faciat, ſi is occidet, qui ſalvum facere debet. Semel Chriſtus pro nobis obiit, ſemel occiſus eſt ne occideremur. Si vicem repetit, num & ille ſalutem de meſ necesse expectat? An Deus hominum sanguinem flagitat, maxime ſi tantorum & hircorum recuſat? Certè poenitentiam peccatoris mavult, quàm mortem.*

Ce fut pour empêcher le progrès de cette ſecte empoisonnée que Tertullien compoſa contre elle un Traité qu'il appella, *Remede contre les ſcorpions*, SCORPIACUM, où il établit la doctrine de l'Egliſe; mais avec tant de moderation & tant de ſageſſe, qu'il paroît bien qu'il étoit encore alors du nombre des Catholiques, & qu'il n'étoit pas encore entré dans les ſentimens paſſionnés des Montaniſtes, qu'il défendit depuis. Nous allons expoſer leurs maximes fauſſes & outrées ſur la fuite dans le tems de la perſecution : nous y oppoſerons enſuite les maximes ſolides & ſages des premiers Peres de l'Egliſe.

§. I.

Maximes fauſſes & outrées de Tertullien ſur la fuite dans le tems de la perſecution.

On commence à voir des traces du changement de Tertullien par rapport à ce point, dans le Livre qu'il fit pour juſtifier l'aſſion d'un ſoldat qui avoit reſuſé de mettre ſur ſa tête une couronne militaire. Ce Livre a pour titre, *de corona militis*; & il eſt

neceſſaire de dire un mot de cette hiſtoire pour rendre ce que je dois dire plus intelligible.

Septime Severe, & Antonin Caracalla ſon fils, après la guerre des Perſes, où les armes Romaines avoient eu beaucoup de ſuccès, firent payer une montre à toutes les troupes. Il falloit dans cette ſolemnité que les ſoldats fuſſent couronnés, & qu'ils paſſaſſent ainſi devant le Tribun, qui avoit le ſoin de leur diſtribuer les largesſes des Empereurs. Tous les ſoldats chreſtiens, qui étoient en grand nombre dans l'armée, prirent cette couronne & la mirent ſur leur tête. Il ne ſ'en trouva qu'un ſeul qui reſuſa de ſ'en couronner, & qui ſe contenta de la tenir à la main. Cette ſingularité fut d'abord remarquée, & le Tribun voulut en ſavoir la raiſon. Le ſoldat lui dit qu'il étoit Chretien, & qu'en cette qualité il ne pouvoit mettre ſur ſa tête une couronne. Cette déclaration fut ſuivie de la degradation & de la priſon; & les Chreſtiens qui jouiſſoient alors d'une profonde paix, commencerent à trembler pour eux mêmes, jugeant bien que cette indiſcretion auroit de grandes ſuites. Ils blâmerent ouvertement cette conduite particulière; & ils parloient de celui qui l'avoit tenue, comme d'un inconfidéré : *Ue de abrupto*, dit Tertullien, *& precipiti, & mori cupido, qui de habitu interrogatus nomini negotium fecerit; ſolus ſcilicet fortis, inter tot fratres commiſſiones ſolus Chriſtianus.*

Tertull.
lib. de coron. militis, c. 1.

Tertullien qui aimoit les choſes extrêmes & exceſſives, ne manqua pas de ſoutenir celle-ci. Il prétendit que la condeſcendance des autres étoit une molleſſe indigne des Chreſtiens. Comme il étoit déjà inſatué de ſon Paraclet Montaniſte, il faiſit cette ocaſion pour reprocher aux Catholiques qu'ils reſuſoient le martyre, & que cette lâcheté étoit une punition

& une fuite naturelle du refus qu'ils avoient fait du nouvel Esprit ; qu'ils songeoient déjà à s'enfuir , n'ayant retenu de tout l'Evangile que l'endroit où il est permis de fuir la persécution ; & qu'en cela ils étoient fort semblables à leurs Pasteurs , dont on pouvoit dire qu'ils avoient le courage du lion pendant la paix , & la timidité du cerf pendant la persécution. *Plane superest, dit-il, ut etiam martyria recurre meditentur, qui prophetias ejusdem spiritus sancti respuerunt. Auscitant denique iam bonam & longam sibi pacem periclitari; nec dubito quosdam... facinas expedire, fuga accingi de civitate in civitatem. Nullam enim aliam Evangelii memoriam curant. Novi & pastores eorum, in pace leones, in prælio cervi.*

C'est ainsi qu'il traitoit les Evêques catholiques ; & c'est ainsi qu'il railloit la sage précaution des fideles, qui se preparent à la fuite de peur d'être exposés à des tourmens qui surpassent leurs forces. Mais il l'avoit autrefois estimée, lorsqu'écrivant pour animer les fideles à la patience, il leur représentoit qu'elle devoit être la vertu universelle des Chrétiens ; que sans elle non seulement la chair étoit foible, mais que l'esprit étoit sans force ; & qu'au contraire l'esprit avec elle étoit assez puissant pour soutenir la foiblesse du corps , & dans les supplices les plus cruels , & dans les longs travaux d'une fuite pénible & incommode : *Quod de virtute animi venit, dit-il, in carne perficitur. Carnis patientia in persecutione præliatur. Si fuga urgeat, adversus incommoda fuga caro militat.*

Mais depuis le schisme il entra dans des sentimens tout opposés. Il s'efforça de prouver, selon les principes de sa secte, à un nommé Fabius qui l'avoit consulté sur ce sujet, qu'on ne pouvoit se mettre à couvert de la persécution par la fuite , & que c'étoit

un crime égal de s'enfuir ou d'apostasier. Sa plus forte raison , & celle qu'il fait le plus valoir , est que la persécution est bien plus l'ouvrage de Dieu que celui des hommes , & que les Princes infideles ne sont que les ministres & les executeurs des desseins de la providence ; que Dieu se sert de cette épreuve pour discerner la paille d'avec le grain , pour decouvrir la fermeté des uns & la foiblesse des autres , & pour montrer dans un grand nombre de Chrétiens qui paroissent égaux, quelle difference met entre eux la vertu. *Judicium est persecutio, dit-il, per quam quis aut probatus, aut reprobatus judicatur. ... Hac palea illa qua & nunc Dominicus aream purgat, Ecclesiam scilicet, confusum acervum fidelium eventus, & discernens frumentum martyrum & paleas negatorum. Hac enim scala quas somnias Jacob, alius ascensum in superiora, alius descensum ad inferiora demonstrantes.*

Il ajoute que l'Eglise n'est jamais plus fervente que dans ces tems de trouble & de tempête ; qu'elle est alors plus exacte dans les jeûnes , plus appliquée à la prière , plus détachée des biens & de l'amour du siècle , plus attentive à ses devoirs , plus vigilante , plus fidele , plus empressée : *Non enim vacatur nisi timori & spei ; quæce renouvellement de zèle & de ferveur, ne peut être l'effet de la jalousie & de la fureur du Demon , & qu'il est au contraire une fuite de la protection de Dieu & de sa bonté pour l'Eglise : Adeo & ex hoc ipso ostenditur nobis, non posse Diabolo deputari eam quæ meliores efficit Dei servos.*

Ce principe peut être vrai ; mais il est impossible d'en tirer la conséquence que pretend Tertullien. Car il est certain que tous les maux qui nous arrivent, entrent dans l'ordre & dans les desseins de Dieu ; que la malice des hommes sert à sa bonté ; que sa

De fuga in
persecut. a.
24

De-patien-
tia, c. 13.

main conduit celle des impies ; & que nous devons être plus attentifs dans nos peines à sa juste volonté qui les permet, qu'à l'injustice de ceux qui nous les font souffrir. Mais cela n'empêche point que nous ne demandions à Dieu d'en être delivrés, lui-même ayant bien voulu dans l'oraison la plus sainte & la plus chétienne qu'il nous ait laissée, nous apprendre à lui demander d'être delivrés de la tentation & du mal. Et quelle plus forte tentation, que celle d'une persécution cruelle, selon la remarque de

Ibid. c. 2.

Tertullien même ? *Qua autem major tentatio, quam persecutio ?* Notre priere seroit ou injuste ou inutile, si nous ne pouvions nous servir des moyens & des ouvertures que la providence nous offre, pour sortir du danger. Car pourquoi demander d'être delivrés, si on refuse les moyens par lesquels on peut l'être ? Et pourquoi attendre des miracles, lorsqu'on a des voies communes, simples, & naturelles ?

Il faudroit, selon le raisonnement de Tertullien, que dans une tempête le pilote & les matelots ne fissent aucun effort pour conserver le vaisseau : car l'agitation de la mer & l'impetuosité des vents ont leur principale cause dans la providence de Dieu ; & jamais on ne fût si gens de bien, que dans le danger du naufrage. Il faudroit qu'après que le vaisseau s'est brisé, on ne s'empresât point pour se saisir de quelque planche, & qu'on ne fît aucun effort pour se sauver à la nage ; car ce n'est pas par hazard que le vaisseau s'est brisé. Dieu l'a ainsi ordonné : il faut se noyer par obéissance. Enfin il faudroit qu'un malade ne prit jamais de remèdes, qu'on ne s'opposât jamais aux ravages que fait la peste, qu'on n'éteignît jamais le feu dans une incendie, qu'on ne secourût jamais les misérables & que

les misérables eux-mêmes ne voulussent jamais être secourus ; parce que tout est réglé par l'ordre de Dieu ; parce que dans tous ces états on est plus touché, plus humble, plus soumis, plus intimidé. Voilà pour la conséquence de Tertullien.

Mais son principe même n'est pas exactement vrai dans l'usage qu'il en fait : car ce n'est point la persécution qui produit tous les biens dont il parle. La superstition, la cruauté, & l'injustice des Princes infidèles ne peuvent que détruire le bien, que condamner le bien, que s'opposer au bien ; & les Chrétiens abandonnés à leur foiblesse, à leur crainte, à leur inconstance, à leurs passions, ne peuvent qu'être emportés & brisés par un tourbillon si violent & si rapide, sans une assistance miraculeuse de Dieu. Voilà quel seroit l'effet naturel de la persécution.

Mais comme la puissance & la bonté de Dieu sont infinies, il fait servir au bien de l'Eglise ce qui en devoit être la ruine : comme il fit servir au salut des hommes la haine du Demon & la perfidie d'un disciple apostat. *Sicut enim mali homines male utuntur creaturis bonis*, dit admirablement S. Augustin, *sic creator bonus bene utitur hominibus malis*. . . . *Quid Diabolo nequius ? Et de illius nequitia quanta bona fecit Deus ? Non funderetur pro salute nostra sanguis Redemptoris, nisi per nequitiam desertoris*. . . . *Ufus est ergo malus Diabolus suo vase ; usus est ambo Dominus bene*. Ainsi l'effet naturel de la persécution, c'est d'allarmer & d'abattre les fideles. C'est par un miracle qu'elle sert. Les véritables Chrétiens qui ne peuvent conserver la foi que par l'humilité, savent que ce miracle n'est dû à personne, que la retraite & la fuite sont les moyens communs, & que la persécution est un mal qu'il faut éviter, jusqu'à ce que

Serm. 305.
n. 4.

celui qui en peut tirer la gloire nous y engage par la nécessité.

La Theologie de Tertullien étoit bien différente. De ce que Dieu permet la persécution, qui est un véritable mal, & qu'il en tire un bien, mais par miracle, il conclut que la persécution est un bien, & par conséquent qu'on ne doit pas l'éviter. Et il ajoute cette autre réflexion, qu'aussi bien il ne serviroit de rien de l'éviter, n'y ayant point de solitude qui soit éloignée des yeux & des mains de Dieu, & sa puissance étant assez grande pour ramener les fugitifs. *Igitur, dit-il, qui putant fugiendum, aut malum exprobrant Deo, si persecutionem uti malum fugiant: bonum enim nemo devitat; aut fortiores se Deo existimant, qui putant se evadere posse.* Mais ce raisonnement n'est pas plus juste dans l'une que dans l'autre de ses parties. Car les passions des hommes qui excitent la persécution, & le danger de perdre la foi au milieu des supplices, ne sont point un bien qu'on doive aimer, quoiqu'on doive aimer celui qui est assez puissant & assez sage pour en tirer la gloire, & qu'on ne doive fuir que pour conserver son amour.

On ne pretend pas en se mettant à couvert de la persécution, se mettre à couvert de la vue de Dieu: au contraire on se jette dans son sein; on quitte tout pour lui. On ne fuit les hommes que parce qu'ils sont ses ennemis, & parce qu'ils veulent faire renoncer à son service ceux qui vivent avec eux. C'est pour se mettre entre les mains de sa providence, bien loin d'en vouloir sortir, qu'on évite la persécution; étant bien certain que Dieu ne veut pas encore nous y engager, puisqu'il nous ouvre un chemin pour nous en fuir, & qu'il est toujours le maître pour nous rappeler quand il lui plaira. C'est ainsi que

les Catholiques répondoient à Tertullien, comme il nous l'apprend lui-même: *Sed, quod meum est, fugio, ne peream, si negavero; illius est, si volueris, etiam fugientem me reducere in medium.* Et assurément cette réponse est très-satisfaisante.

Tertullien s'en moque cependant, & il pretend en faire voir le peu de solidité par ce raisonnement. Ou bien, dit-il, vous fuyez parce que vous êtes assurés que vous n'aurez pas la force de mourir pour la foi, ou parce que vous en doutez. Si vous en êtes assuré, c'est vainement que vous fuyez. Vous êtes déjà un apostat aux yeux de Dieu; car vous avez dans le cœur cette disposition de faiblesse & de lâcheté qui fait les apostats; & la certitude où vous êtes que vous renoncerez le Fils de Dieu si on vous faisoit souffrir les supplices des Martyrs, vous a déjà dégradé du nombre des Chrétiens. *Si enim certus, jam negasti; quis presumendo te negaturum, id despondidisti de quo presumisti; & vanè jam fugis ne neges, qui si negaturus es, jam negasti.* Mais si vous ne faites que douter, pourquoi l'espérance ne vous fait-elle pas demeurer, comme la crainte vous fait fuir? Et pourquoi donnez-vous plus à votre peur qu'à votre confiance? *Si verò incertus es, cur non ex æqualitate incerti metui inter utrumque eventum, etiam confiteri te posses presumis; & saluum magis fieri quò minus fugias, sicut negaturum te presumis ut fugias.*

C'est faute de connoître le cœur de l'homme & de savoir la Religion, que Tertullien raisonne de la sorte. Il y a des tentations qui nous agitent peu, qui nous appliquent peu, comme celles qui arrivent à des gens séparés du monde, & qui sont hors des occasions. Une grâce commune peut les vaincre. Elles ne touchent pas si fortement l'âme, qu'elles lui ôtent

Ibid. c. 5.

De fuga,
a. 4.

sa liberté & son repos. Mais il y en a d'autres qui sont plus grandes, plus vives, plus violentes; telles que sont celles du grand monde, qui sont soutenues par des objets sensibles, qui tiennent l'ame comme hors d'elle-même, qui la touchent dans une infinité d'endroits sensibles, qui la tiennent toute appliquée, qui l'agitent avec force quoique agreablement, & qui soulevent contre elle toutes ses passions. Une vertu commune en est bientôt abbatue: peut-être même qu'une vertu heroïque n'y résisteroit pas long-tems. Et c'est pour cela que le Fils de Dieu, qui connoissoit parfaitement la proportion de ses dons avec notre foiblesse, & le rapport des choses extérieures avec notre cœur, nous a conseillé en plusieurs endroits de l'Evangile de travailler à notre salut dans le silence & la retraite.

Il faut être visionnaire, comme Tertullien, pour aller faire ce raisonnement à un homme de bien qui s'est retiré: Ou vous êtes persuadé que votre piété seroit en danger au milieu de la Cour, ou bien vous ne faites que le craindre. Si vous en êtes assuré, dès maintenant vous êtes tout ce que vous seriez dans l'occasion; & si ce n'est qu'une apprehension, pourquoi ne rentrez-vous pas dans le monde par un sentiment de confiance, comme vous vous en êtes séparé par precaution? Un malade qui connoît sa foiblesse est, selon cette belle philosophie, un imaginaire, parce qu'il s'abstient de faire de grands excès qui épuiseroient le peu de force qu'il a; car il a beau se precautionner. Il est tel maintenant qu'il seroit s'il avoit fait un violent exercice; & selon la vérité il est mort, parce que cet exercice l'auroit tué: ce n'est plus qu'en apparence qu'il est vivant. Qu'on juge après cela de la justesse du raisonnement de Tertul-

lien, pour détourner de la fuite dans la persecution.

Il ne traite pas plus solidement un autre point qui a beaucoup de rapport à celui-là: c'est de savoir si on peut se racheter de la persecution par quelque somme d'argent. Tertullien soutient qu'on ne le peut, par la même raison qu'on ne doit pas fuir la persecution. *Persecutionem*, dit-il, *De fuga, quam constat non esse fugiendam, proinde nec redimendam.* *Necus fuga*, ajoute-t-il, *redemptio gratuita est, ut redemptio nummaria fuga est.* Certé & hujus timiditatis consilium est. *Quod times redimis; ergo fugis.* *Pedibus stetit, cecursum nummus.* *Hoc ipsum quod stetit ex redemptione, fugisti.* Il avoit déjà dit plus haut que Rutilius, un très-saint Martyr, ne fut tourmenté aussi cruellement qu'il le fût, que parce qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu pour éviter la persecution: *Rutilius sanctissimus martyr, cum toties fugisset persecutionem de loco in locum, etiam periculum, ut periret, nummis redemisset, post totam securitatem quam sibi prospexerat, ex inopinato apprehensus & praesidi oblati, tormentis dissipatus, credo pro fuga castigatione; de hinc ignibus datus, passionem quam vitaret misericordia Dei retulit.*

Mais, selon la coutume, Tertullien joint aux faux raisonnemens les insultes & les railleries. Après avoir congratulé les pauvres, de n'avoir rien qui puisse être confisqué par les persecuteurs que leur vie, *Felices itaque pauperes, quia illorum est, inquit, regnum calorum, qui animam solum in conficato habent;* il dit que le riche, qui leur abandonne ses biens pour se tirer de leurs mains, profane le sang du Fils de Dieu qui l'a racheté: *Atcedem ejus tam magno comparatam, praetiosissimo scilicet sanguine, commaculat;* qu'il ressemble à Simon le Magicien, qui voulut acheter le saint Esprit à prix d'argent: *Non aliter & Simon sa-*

c. 12.

Ibid. c. 9.

Ibid. c. 11.

cere tentavit, cum pecuniam Apostolis obtulit pro Spiritu Christi; qu'enfin, contre la défense du Sauveur du monde, il sert les richesses préférablement à Dieu: Si non possumus servire Deo & Mammona, possumus à Deo redimi & à Mammona? Quis enim magis serviet Mammona, quam quem Mammonas redemit?

Ces raisons, soutenues de quelques autres aussi fausses & d'expressions aussi outrées, ont fait illusion à plusieurs habiles gens, qui ont cru qu'il n'étoit pas effectivement permis de se racheter de la persécution, & qui ont confondu ceux qui le faisoient avec les Libellatques dont S. Cyprien parle souvent, & qu'il comprend sous le nom de *Tombés*, *LAPSI*. Mais ils se font certainement trompés; car les Libellatques n'étoient pas criminels précisément pour avoir donné de l'argent, ou même pour avoir reçu des billets de sureté, qui portassent une simple défense de les inquiéter; mais ce qui faisoit leur crime, c'est que les billets qu'ils achetoient, portoient qu'ils avoient sacrifié ou obéi aux Edits, quoique cela fût faux, & que ces billets se lisoient publiquement. C'est ce qui est clairement exprimé dans la Lettre du Clergé de Rome à S. Cyprien: *Sententiam nostram dilucida expositione protulimus, & adversus eos qui seipsos infideles illicita nefariorum libellorum professione prodiderant... sed etiam adversus illos qui acta fecissent, licet praesentes cum fierent non adjuissint, cum praesentiam suam utique, ut sic scriberentur, mandando fecissent. Non est enim immunis à scelere, qui ut fieret imperavit: nec est alienus à crimine, cujus consensu, licet non à se admissum crimen, tamen publicè legitur. S. Cyprien lui-même ne s'explique pas moins clairement. Nec sibi, quò minus agant penitentiam blandiantur, dit-il, qui, etsi nefandis sacrificiis manus non contaminaverunt, libellis tamen conscientiam poluerunt. Et illa professio denegantis, contestatio est Christiani quod fuerat abnuentis. Fecisse se dixit, quicquid alius faciendo commisit. Voyez encore les Epîtres LII. & LXVIII. de ce Saint. C'en est assez sur ce sujet.*

J'en dirai encore moins sur un autre reproche que Tertullien fait aux Eglises, de contribuer en commun à racheter leur repos, en payant une espèce de tribut aux persécuteurs. *Parum denique est, dit-il, si unus aut alius ita eruiat: massaliter tota Ecclesia tributum sibi irrogaverunt. Je ne lui opposerai que cet excellent raisonnement de S. Ambroise: Quis est tam durus, inimicus, ferreus, cui displiceat quod homo redimitur à morte; semina ab impuritatibus barbarorum, quae graviores morte sunt; adolescentula, vel pueruli, vel infantes ab idolorum contagiis, quibus mortis metu inquinabuntur?... Aurum Ecclesia habet, non ut servet, sed ut erogat & subveniat in necessitatibus... Ecce aurum utile, ecce aurum Christi, quod à morte liberat; ecce aurum quo redimitur pudicitia, servatur castitas. Nemo potest dicere: Cur pauper vivit? Nemo potest queri, quia captivi redempti sunt. Revenons à la fuite dans la persécution, & écoutons sur cela les maximes de nos premiers Peres.*

S. II.

Maximes solides & sages des premiers Peres sur la fuite dans la persécution.

Nous commencerons par S. Cyprien; & ce témoin de la doctrine de l'Eglise sur la fuite dans la persécution suffiroit seul pour nous en instruire, tant il en parle avec lumière & avec exactitude. Il reconnoît dans le Traité de ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie durant la persécution,

De fuga;
c. 13.

S. Ambroise:
Lib. 2. de
off. c. 18.
n. 136. 137.
138. 142.

Inter
Cyp.
Epist. 31.
pag. 420.

S. Cyp.
Tract. de
lapsis, pag.
190.

tion , que ce n'étoit pas tant les supplices qui avoient abbatu un si grand nombre de fideles , que l'attachement qu'ils avoient eu & à leurs biens & à leur famille qui les avoient empêchés de s'enfuir , & de porter dans la solitude le thresor precieux de la foi , qu'ils n'étoient pas assez forts pour conserver dans la persecution. *Nec est, prob dolor !* dit ce Pere , *iusta aliqua & gravis causa, qua tantum facinus excuset. Relinquenda erat patria. & patrimonii facienda jactura. Cui enim nascenti atque morienti non relinquenda quandoque patria, & patrimonii sui facienda jactura est ?*

Au lieu de conclurre , comme fait Terrullien , que quiconque s'enfuit , apprehendant de renoncer , l'a deja fait , il dit au contraire que ceux qui ne s'enfuient pas , quoiqu'ils se défient un peu de leurs forces , sont apostats en cela même qu'ils demeurent : *Qui chin non secederet cecidit, negavit romanis.* Après quoi il ajoute ces paroles si dignes de son zele , & si propres à confondre la plupart de ceux qui ne sont aujourd'hui dans l'Eglise que parce que Dieu lui a rendu la paix , quoiqu'ils ne se soient pas avisés une seule fois de lui en rendre

Ibid.

Ibid.

graces : *Diffimulanda, fratres dilectissimi, veritas non est, nec vulneris nostri materia & causa reticenda. Decepit multos patrimonii sui amor casus; nec ad recedendum parati aut expediti esse poterunt, quos facultates sua velut compedes ligaverunt. Illa fuerunt remanentibus vincula, illa catena, quibus & virtus retardata est, & fides pressa, & mens vincula, & anima preclusa, ut serpenti terram secundum Dei sententiam devoranti praeda & cibis fierent, qui terrestribus inbererent.*

Il fait ensuite cette sage reflexion; que c'étoit pour cela que le Fils de Dieu avoit tant de fois donné ce conseil aux hommes , de vendre tout &

de quitter tout ; que ce conseil devenoit un precepte dans la persecution ; que la mort alors ou la fuite le rendoient necessaire ; & que si les riches s'en étoient souvenus , ils n'auroient eu qu'un ennemi exterieur à combattre , au lieu qu'ils en avoient eu un second plus caché & plus dangereux , dans l'amour de leurs richesses : *Expugnatorem domesticum non haberent. Eset in calo cor, & animus, & sensus, si thesaurus esset in calo.*

Ibid.

On voit par ce seul endroit de S. Cyprien , que la fuite même étoit l'effet d'un très grand courage. Car le soin de sa famille , la tendresse pour une femme , l'amour pour des enfans qui devenoient orphelins du vivant de leur pere , l'attachement à un bien justement acquis , à ses amis , à sa patrie ; tout cela devoit être sacrifié. Et je ne sai si ce sacrifice n'étoit pas plus cher & plus sensible , que celui de la vie. Car parmi ces choses qu'il faut sacrifier , il y en avoit plusieurs qui sont ordinairement plus cheres que la vie même. Mais ce n'étoit-là que le commencement : les incommodités de la fuite , la pauvreté , les dangers , les travaux , & souvent une cruelle mort , étoient encore plus terribles que la fuite même.

Comme le repos où nous sommes ne nous permet pas de nous imaginer ces choses assez fortement , il n'est pas inutile d'apprendre ces circonstances des tems là. S. Denys Evêque d'Alexandrie , dans une Lettre écrite à Fabien Evêque d'Antioche , où il lui fait la peinture de la persecution de son Eglise sous l'empire de Decius , parle ainsi en general des différentes fortunes de ceux qui s'étoient enfuis : *Jam quid opus est commemorare multitudinem eorum qui in montibus ac per solitudinem oberrantes, fame & siti, frigore ac morbis, & latro-*

Apud Euseb. lib. 6.
hist. c. 41.

S. Cyp.
Tract. de
lapsis, pag.
184.

num aut bestiarum incurfu oppressi interiere? Ex quibus hi qui persecuti sunt incolunt, testes sunt electionis illorum atque victoria.

On ne peut entendre ce recit, sans se souvenir de ce que dit S. Paul dans l'Épître aux Hebreux, des anciens justes : *Circumierunt in melosis, in pellicibus caprinis, egentes, angustias, afflicti, quibus dignus non erat mundus; in solitudinibus errantes, in montibus & speluncis, & in cavernis terra.* Mais il est à propos d'écouter ce que S. Denys a encore à nous dire : *Unicum duntaxat facinus, ad declarandam rei veritatem hic adjiciam, dit-il. Charemon erat quidam grandævus. Nili urbis Episcopus. Hic unācam conjuge in Arabicam montem fuga delatus, non ulterius reversus est; & fratres, quavis accuratè omnia presertati, nec ipsos postbas, nec ipsorum cadavera reperire potuerant.* Des preuves si illustres de la foi de nos peres & de la grace de Jesus-Christ sont bien précieuses.

S. Cyprien nous apprend aussi quels étoient les dangers de la fuite; & il ne fait nulle difficulté de mettre au rang des Martyrs ceux qui meurent dans la solitude ou dans le voyage qu'ils ont entrepris pour éviter la persécution : *Si fugientem in solitudinem ac montibus latro oppresseris, sera invaseris, fames, aut sitis, aut frigus afflicteris, vel per maria precipiti navigatione properantem tempestas ac procella submergeris, spectas militem suum Christus ubicumque pugnantem, & persecutionis causa pro nominis sui honore morientem pramium reddit, quod daturum se in resurrectione promissit.* Quelle difference entre le langage de l'Eglise dans ses Pasteurs, & celui des schismatiques dans Tertullien ? Quelle bonté ? Quel modération ? Quelle sagesse ? Et au contraire quelle dureté ? Quelle exès ? Quelle extravagance ?

Mais rien n'est plus consolant que

ce que le même Saint ajoute : *Nec minor est martyrii gloria, non publicè & inter multos perisse; cum pereundi causa sit propter Christum perire. Sufficit ad testimonium martyrii sui testis ille qui probat Martyres & coronat.* Il y a en effet moins d'éclat dans cette espèce de martyre, mais peut-être qu'il y a moins de danger. C'est un sacrifice où la réputation, les égards, l'amour de la louange n'ont point de part; & un Martyr qui meurt dans le silence & dans le secret, imite parfaitement ce que S. Augustin dit de la disposition intérieure de S. Pierre : *Numquid, fratres mei, Petrus pro sua gloria moriebatur, aut seipsum predicabat? Alius moriebatur ut alius honoraretur; alius occidebatur ut alius coelestetur.* Et on peut bien dire que la constance d'un homme, qui souffre sans temoins & sans espérance de vivre après sa mort dans la mémoire des hommes, vient d'une charité héroïque : *Numquid hoc faceret, nisi flagrantia caritatis, de conscientia veritatis?*

Mais parce que l'amour que les Chrétiens avoient pour Jesus-Christ; dans l'Eucharistie & pour son Eglise, pouvoient en empêcher quelques-uns de s'enfoncer dans le desert, de peur de se separer de l'assemblée des fideles, & de rompre en quelque maniere la sainte unité du troupeau; S. Cyprien leur représente que le troupeau n'est dispersé que lorsqu'il quitte le véritable Pasteur & qu'il perd la foi; qu'on est uni à l'assemblée des fideles, quand on est uni à l'esprit de l'Eglise; & qu'en un sens on ne peut jamais être sans temple & sans autel; lorsqu'on tient lieu par sa justice & par sa charité de l'un & de l'autre à Dieu même : *Ubicumque in illis diebus nuntiasset fratrum fuerit à grege interim necessitate temporis corpore non spiritum separatus; non moveatur ad fuga illius horrorem, nec recedens & latens deserti loci solitudine ter-*

Heb. XI.
37. 38.

S. Cyp.
Epist. 56.
Pag. 210.

S. Aug.
Serm. 517.
D. 20.

S. Cyp.
Epist. 56.
Pag. 210.

DANS LE TEMS DE LA PERSECUTION. 155

venatur. Solus non est, cui Christus in fuga comes est. Solus non est qui templum Dei servavit, ubicumque fuerit, sine Deo non est. On n'a jamais rien dit de plus beau, & rien n'est plus fort pour combattre Tertullien, ni plus propre à nous faire concevoir ce que c'étoit que fuir la persecution, puisqu'il falloit y exhorter les fideles avec des termes si presquans, & que les plus saints étoient persuadés que c'étoit fuir une sorte de persecution pour une autre, S.

Denys ayant heureusement appelé la fuite de la persecution, *persecutionem fuga*, la persecution, & la fuite.

On ne peut douter que la fuite ne fût nécessaire aux Chrétiens qui apprehendoient d'être vaincus par les supplices; qu'elle ne fût très-pénible; & qu'elle ne pût passer elle-même pour une espece de martyre très-glorieux devant Dieu, quoique moins éclatant & moins illustre aux yeux des hommes.

A l'égard des plus forts mêmes, il n'est pas difficile de prouver qu'elle leur étoit aussi nécessaire. Car la force chrétienne consiste dans l'humilité, dans la prudence, dans la precaution, dans la desiance de ses propres forces, dans une connoissance parfaite de sa foiblesse, & dans l'usage humble & fidele des moyens les plus communs; sans attendre des secours extraordinaires, dont on sait que Dieu est le maître, & dont on est convaincu qu'on est indigne. Cette disposition fait la véritable force, & S. Jerome la represente admirablement dans son Ecrit contre l'heretique Vigilance: *Fateor imbecillitatem meam. Nolo spe pugnare victoria, ne perdam aliquando victoriam. Si fugero, gladium devitavi: si stetero, aut vincendum mihi est, aut cadendum. Quid autem necesse est certa dimittere, & incerta sectari? Aut scuto, aut pedibus mori vitanda est.* Et S. Augustin ajoute,

qu'un homme qui est dans une disposition contraire, non seulement se sera vaincu dans le combat, mais qu'il l'est déjà même avant le combat, & que l'esprit est déjà infidele avant que le corps ait cédé aux supplices: *Qui presumit de viribus suis, antequam pugnet ipse prosternitur*; l'apostasie & l'orgueil étant la même chose, & le commencement de l'un étant le commencement de l'autre, selon l'Ecriture.

C'étoit aussi une action de religion & de respect pour les ordres de Dieu que de fuir le martyre, jusqu'à ce que la providence eût comme forcé par une nécessité invincible la retenue & l'humilité des Saints, & qu'elle leur eût fait connoître sa volonté: car l'honneur de mourir pour la vérité, ne depend ni de celui qui veut, ni de celui qui court, mais de Dieu qui fait misericorde. C'est un don, & aussi libre que celui de la foi: *Vobis datum est*, disoit S. Paul, *pro Christo, non solum ut in eum crederetis, sed ut etiam pro illo patiamini.*

Les plus saints savoient qu'il ne falloit pas imiter l'ardeur & l'empressement de S. Pierre, qui ne parla jamais si hardiment que lorsqu'il étoit plus proche de sa chûte; qui osoit se preferer à tous les disciples dans un tems où il devoit bientôt justifier leur conduite par la sienne; & qui jugeant de la tentation par sa charité presente, ne savoit pas que l'une pouvoit augmenter & l'autre s'éteindre, *putabat se posse quod se velle sentiebat*, dit S. Augustin: qu'il falloit imiter au contraire le Fils Dieu, qui attendit avec patience l'heure de sa mort qui lui avoit été marquée par son Pere, quoiqu'il eût, comme il le dit lui-même, une ardeur extraordinaire pour ce baptême sanglant, une soif ardente pour ce calice, & un saint empressement pour cette véritable & dernière

S. Aug.
Serm. 113:
n. 12.

Philipp. 1.
29.

De grat. &
lib. arb. c.
17. n. 33.

Pâque; qui obéit également à son Pere en évitant la mort avant que son tems sur arrivé, & en l'acceptant quand il fut venu; qui la refusa toujours, quand il ne vit que la passion & la haine de ses ennemis, & qui ne s'y offrit que quand le commandement de son Pere la lui eût rendue précieuse & nécessaire.

S. Cyprien étoit si convaincu de ce principe, qu'il l'a répété en plus d'un endroit. Car dans le Livre de la mortalité pour consoler ceux qui mourroient de la peste, & qui étoient fâchés de finir leur vie par un genre de mort si triste & si funeste, s'étant préparés depuis long-tems au martyre : *Paratus ad confessionem suam, & ad tolerantiam passionis toto me corde & plena virtute desuperam; martyrio meo privor, dum morte prævenior*; il leur répond, que personne ne peut parler ainsi, que le martyre est un don de Dieu parfaitement libre, qu'il l'accorde quand il veut : *Non est in tua potestate, sed in Dei dignatione martyrium; nec potes te dicere perdidisse, quod necesse au mereris accipere*. Et dans l'excellente exhortation au martyre, qu'il envoya aux Confesseurs de Rome, dont le plus illustre étoit un nommé Maxime, il les prie de se souvenir de lui dans le tems de leur victoire & de leur triomphe; mais il leur apprend en même tems, que l'un & l'autre doivent venir de Dieu : *Licet sit hoc totum*, dit-il, *Domini promissionis & meritis licetque tribuatur ex alto, nec capiat. nisi ejus imperio*.

Mais rien n'est plus beau que ce que dit sur ce sujet ce grand homme dans le Traité de l'apôtre. Car pour justifier la fuite de ceux qui avoient mieux aimé quitter tout, que d'exposer leur foi à l'épreuve des supplices, il prétend que cette conduite n'est pas seulement sage & prudente, mais qu'elle est la plus saine, la plus

respectueuse & la plus sainte, parce qu'il n'appartient point aux hommes de marquer à Dieu le tems du martyre, & que ne pouvant connoître sa volonté que par la nécessité, tant que cette nécessité ne paroît pas invincible, il faut éviter un danger dont on fait très-certainement qu'on ne peut être délivré que par un secours qui est incertain. *Dominus in persecutione sedere & fugere mandavit, dicit; atque ut id fieret docuit & fecit. Nam cum corona de Dei dignatione descendat, nos possit accipi nisi fuerit hora sumendi. quisquis in Christum veniens, interim cedit, non fidem negat, sed tempus expedit. Qui autem, cum non sederet, cecidit, negaturus remansit.*

C'est pour cela que dans la Lettre écrite aux Confesseurs de Carthage sur la mort du martyr Mappalicus, il les exhorte à souffrir courageusement, mais lorsque le signal du combat aura été donné : *Si vos acies voveritis, si certaminis vestri dies venerit, militate fortiter, dimiccate constanter*. Les paroles suivantes sont trop belles pour les supprimer : *Scientes vos sub oculis præsentis Domini dimicare; . . . qui non sit est, ut servos suos tantum spectet, sed & ipse luctatur in nobis, ipse congregatur, ipse in certamine agonis nostri & coronat pariter, & coronatur*. Outre qu'elles sont remplies d'une excellente doctrine, elles nous apprennent, & le motif de la crainte des saints Martyrs, & le motif de leur confiance. Car comme ils faisoient qu'ils ne pouvoient rien sans Jésus-Christ, qui devoit se servir d'eux, (comme ceux qui combattent contre les bêtes se servent d'hommes de paille & de soie, derrière lesquels ils se cachent) pour vaincre encore une fois la mort & le prince de la mort, selon l'expression de S. Cyprien, *qui pro nobis merremur semel vicin, semper vincit in nobis*; ils attendoient son heure & ses momens, C'é-

S. Cyprien. Traité de l'apôtre, page 184.

Epist. 2.

Ibid.

S. Cyp. de mortal. R^g. 233.

Ibid.

Idem, de exhortat. martyrii R^g. 352.

DANS LE TEMS DE LA PERSECUTION. 157

soit son affaire plutôt que la leur; c'étoit plus à lui à combattre qu'à eux; c'étoit à lui à choisir le lieu & le tems du combat; & ils n'eussent osé entrer dans la lice sans lui. Mais quand une fois ils s'y voyoient engagés par son ordre, ils ne pensoient plus à leur foiblesse. Ils se souvenoient seulement de ce que dit S. Paul, qu'on peut tout avec la force du Tout-puissant; & ils pratiquoient cet excellent avis de S. Augustin; *Non debemus pigri remanere, non debemus superbi cadere*, en se défendant de la timidité comme ils s'étoient défendus de la presumption.

Une raison qui devoit encore porter, même les plus parfaits, à fuir la persecution, est que le martyre demandoit une charité héroïque; & que non seulement il y avoit du danger à croire qu'ils en étoient arrivés là, mais qu'ils ne pouvoient même discerner s'ils étoient dans la justice. Ils étoient d'ailleurs obligés de se mettre dans leur cœur au-dessous de tout le monde; & c'eût été une disposition bien contraire à ce sentiment, s'ils eussent cru être arrivés au degré le plus éminent & le plus sublime de la vertu chretienne.

Nous ne pouvons mieux apprendre que de S. Augustin, quelle grace & quelle charité il falloit pour souffrir le martyre. Il en parle divinement dans le Livre de la correction & de la grace. Pour faire voir combien elle doit être puissante dans cet état de foiblesse où nous sommes, & combien elle doit être plus forte que celle qui portoit Adam à faire le bien dans l'état d'innocence, il parle en ces termes: *Major libertas est necessaria adversus tot & tantas tentationes;... ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus suis vincatur hic mundus; hoc sanctorum martyria docuerunt*. Adam offensé Dieu, quoique Dieu l'eût intimidé

par des menaces terribles, quoiqu'il eût le bonheur & devant ses yeux & entre ses mains : quelle difference entre lui & les Martyrs ? *Isti autem, non dico, terrente mundo, sed sevientia ne flecterent, steterunt in fide... Unde hoc, nisi donante illo, à quo misericordiam consecuti sunt ut fideles essent, à quo acceperunt spiritum, non timoris quo persequentibus cederent, sed virtutis & caritatis & continentia, quo nulla minamina, nulla invitancia, cuncta cruciantia superarent.*

Il exprime la même chose en des termes encore plus heureux dans le Livre de la grace & du libre arbitre : *Quando Martyres magna illa mandata fecerunt, magna utique voluntate, hoc est, magna caritate fecerunt*. Ce qui est encore mieux expliqué dans le Livre des mœurs de l'Eglise, où ce Pere avoue que le mepris de la vie & le desir de la mort sont des suites d'une vertu qui n'est pas commune, mais qui n'est pas aussi du premier ordre : mais que la douleur, lorsqu'elle est cruelle & qu'elle est longue, agit l'homme si fortement, & en occupe si universellement toute la capacité & toute l'étendue, que c'est un miracle dans l'ordre même de la grace, où les miracles sont comme naturels, qu'on résiste long-tems, quoique la charité parfaite, telle que celle des Martyrs, puisse la surmonter : *Cum se amore tota in Deum (anima) converterit, ... mortem non modo contemnet, verum etiam desiderabit. Sed restat cum dolore magna conflictio. Nihil est tamen tam durum atque ferrosum, quod non amoris igne vincatur. Quo cum se anima rapiet in Deum, super omnem carnis viciniam libera & admiranda volabit pennis pulcherrimis & integerrimis, quibus ad Dei amplexum amor cassus innititur.*

Je reviens à S. Cyprien, qui étant si voisin du martyre, & écrivant à des Martyrs, merito d'autant plus

Enarr. in
Pl. 120.
n. 14.

S. Aug. lib.
de grat. &
lib. arb. c.
17. n. 33.

Lib. de
mor. Ec-
clesi. c. 12.
n. 10. 47.

S. Aug. lib.
de corr. &
grat. c. 12.
n. 35.

d'être écouté. Voici ce qu'il nous dit de leur charité & de la disposition de leur cœur dans sa Lettre à Moïse & aux autres Confesseurs de Rome :

S. Cyp.
Epist. 15.
pag. 16.

Qui nunc in vobis animus, quam sublimis, quam copax pectus, ubi talia & tanta voluntur, ubi nonnisi Dei precepta & Christi premia cogitantur? Voluntas est illis tantum Dei. Tout cela est grand, tout cela est extraordinaire ; mais c'étoit la grandeur même de ces choses, qui devoient porter les plus fermes & les plus courageux à éviter des tentations si terribles & si fortes, qu'il falloit pour en sortir, avoir dans un corps sensible & mortel, l'indifférence & l'insensibilité des Anges. Ils devoient long-tems se préparer dans la solitude à un combat si hasardeux, en demandant à Dieu qu'il augmentât leur charité, & qu'il soutint leur volonté encore foible : *Ut tantum velimus, quantum sufficit ut volendo faciamus*, comme parle S. Augustin.

S. Aug. lib.
de grat. &
lib. arb. c.
16. n. 32.

Cette conduite & cette sage précaution étoient encore plus nécessaires, lorsque les persécuteurs désespérés de ce que la mort des chrétiens ne seroit qu'à donner la naissance à beaucoup d'autres, & de ce que les fidèles regardoient le martyre plutôt comme un honneur & comme un triomphe que comme un supplice, ils se résolurent à faire durer les supplices, & à retarder la mort ; afin qu'on ne pût espérer ni la gloire du martyre, ni le repos de l'autre vie. Certainement ce fut alors que les plus intrépides durent être ébranlés, & que les plus généreux voyant qu'il ne s'agissoit plus du corps mais de l'âme, & que le Démon vouloit usurper ce que le Fils de Dieu s'étoit réservé, en s'efforçant de tuer l'âme aussi bien que le corps, durent penser à la fuite & à la retraite.

S. Cyprien fait une peinture horrible des tourmens auxquels ces Mar-

tyrs étoient exposés de son tems. Il avoue que cette persécution n'étoit pas tant une épreuve, qu'un juste châtimement de ce que les Confesseurs tiroient vanité de leur confession, & de ce qu'ils avoient perdu l'humilité en confessant un Dieu humble. *Itaque*, dit-il, *dum quosdam insolenter extollis confessionis sua tumida & inverecunda jactatio, tormenta venerunt, & tormenta sine fine tortoris, sine exitu damnationis, sine solatio moris; tormenta quae ad coronam non facile dimittant, sed tandem torquant quandiu deiciant; nisi si aliquis divina dignatione subradit inter ipsa cruciamenta profecerit, adeptus gloriam, non termino supplicii, sed velocitate moriendi. Haec patimur delicto & merito nostro.*

Epist. 72.
pag. 13.

S. Denys Evêque d'Alexandrie, qui vivoit dans le même tems, dit que l'Edit du Prince étoit si cruel, que les supplices étoient si violens & que la terreur étoit si grande, qu'il n'y avoit que les plus forts qui songeassent à s'enfuir, & que les autres couroient en foule aux Temples pour apostasier. *Gravissimus nobis minarum terror intentabatur*, dit-il dans l'Epître à Fabius Evêque d'Antioche; *jamque aderat Edictum Imperatoris, illud ipsum fere quod à Domino nostro praedictum est, horrificum ac terribile exhibens; adeo ut ipsi etiam electi, si fieri posset, scandalum paterentur. Omnes certe mirum in modum exterriti sunt. Ac multi quidem ex illustrioribus praemetu statim occurrerunt. Ceteri autem partim... sequebantur, partim se in fugam dabant, partim comprehendebantur.* Nous verrons ailleurs quelle fut la fin de ceux qui furent pris.

Apud Euseb.
lib. 6.
c. 41.

Cette multitude prodigieuse de fidèles renversés, & cette consternation générale, sont des preuves que les supplices étoient très-sensibles aux Martyrs ; que Dieu ne faisoit pas ordinairement d'autre miracle pour eux,

DANS LE TEMS DE LA PERSECUTION. 159

que de leur donner la patience; qu'il ne les mettoit point par une espece d'assoupissement & de lethargie dans un état d'indolence, mais qu'il leur faisoit surmonter par un sentiment de pieté & d'amour celui de la douleur; & qu'il n'y avoit dans la fermeté de ces hommes admirables d'autre charme ni d'autre enchainement que celui de la charité: *Neque hoc facis stupor, sed amor*, dit excellemment S. Bernard. *Submititur enim sensus, non amittitur. Nec deest dolor, sed superatur, sed contemnitur*. S. Augustin n'attribue aussi la constance des Martyrs, qu'à la forte crainte qu'ils avoient d'être séparés éternellement de Dieu, & qu'à l'ardent amour qu'ils avoient pour lui; & il croyoit que ce conseil suffisoit pour affermir les plus timides: *Exhorreſce quod minatur Omnipotens, ama quod pollicetur Omnipotens; & vileſcit omnis mundus, ſive promittens, ſive terrens*.

Ainsi la tranquillité des Martyrs étoit semblable à celle de Si Alexandre, dont il est parlé dans la Lettre des Martyrs de Lyon: *Alexander quidem nec ingemuit unquam, nec vocem ullam protulit, ſed interius mente in ſe colloſa colloquebatur cum Deo*; ou à celle de Sainte Blandine, qui trouvoit sa consolation dans sa charité & dans l'application continuelle qu'elle avoit à Jesus-Christ: *In ipſa confeſſione vires aliquo animo reſumebat. Eratque ei reſpectio & quies, ſenſumque omnem præſentis doloris adimebat prælatio horum verborum: Chriſtiana ſum, & nihil mali apud nos geritur*; ou à celle du Martyr Sanctus, qui, habitant dans les plaies du Fils de Dieu, ne ſentoit pas les ſiennes; & qui étant plus occupé de la penſée du Fils de Dieu que des bleſſures de ſon corps, & lui étant plus étroitement uni qu'à ſa chair, ne ſentoit rien par un excès de ſentiment: *In quo Chriſtus ipſe perſeſcens, magna miracula*

parabat, adverſarium funditus delens, & illuſtri exemplo cæteris oſtendens, nihil eſſe metuendum ubi caritas Patris adſit, nullum dolorem ubi gloria vertitur Chriſti.

On peut juger par là combien forte & combien puiffante eſt la grace du Sauveur, puisſqu'au milieu des ſupplices & dans les douleurs les pluſ cruelles, elle conſervoit l'ame dans une ſi grande égalité; & quel ſera le bonheur des juſtes dans l'autre vie, puisſqu'au milieu des maux les pluſ inſupportables il les a remplis de conſolation & de plaiſir. *Qua gaudia erunt in virtute regnantium, quando tanta ſunt pro veritate morientium?* dit S. Auguſtin. *Quid erit cum corporis incorruptione ſua vita, quando res ejus inter tormenta tam dulcis eſt?* Ce qui a été exprimé très-élegamment par S. Bernard en ces termes: *Quid non temperabit illa dulcedo, qua mortem quoque facit eſſe dulciſſimam*.

Une autre raiſon qui devoit obliger, je ne diſ pas les foibles & les timides, mais les pluſ conſtans & les pluſ hardis, à n'expoſer pas leur foi aux ſupplices, & à la conſerver par une ſage retraite, eſt que la perſévérance étoit auſſi incertaine parmi les Martyrs que parmi le commun des ſiècles; que ce n'étoit pas un préjugé qu'on iroit juſqu'au bout, parce qu'on avoit été bien loin; & qu'on ne ſeroit point vaincu, parce qu'on ne l'avoit pas encore été. S. Denys d'Alexandrie nous apprend en effet que de ce petit nombre qui ſurent pris & qui ne purent ſ'enſuir, il y en eut pluſieurs qui mollirent à la vue ſeulement des ſers & de la priſon; pluſieurs qui ne purent ſouffrir long-tems la peſanteur des chaînes & les inſiſtes du cachot; pluſieurs qui ne ſoutinrent pas la vue du juge & l'appareil des ſupplices; pluſieurs enfin qui ayant ſupporté les premiers tourmens, ſuccomberent aux ſeconds: *Nonnulli verò cum ali-*

S. Bern.
Serm. 61.
in Cant.
2.

S. Aug.
Traſt. 3. in
Epiſt. S.
Joann. 2.
121.

Apud Eu-
ſeb. lib. 9.
c. 11.

Ibid.

Ibid.

S. Aug.
Serm. 275.
n. 2.

S. Bern.
Serm. 2. de
S. Andrea.
n. 4.

Apud Eu-

Feb. lib. 6.
c. 41.

quandiu tormenta fortiter sustinuerunt, ad melius, qua intentabantur supplicia, animos deposuerunt. Cependant, selon toutes les conjectures humaines de la raison, ces personnes si avancées devoient perséverer. Mais les jugemens de Dieu sont bien différens des nôtres, & ses pensées sont bien au-dessus de celles des hommes.

S. Cyprien fait parler ces pauvres deserteurs en des termes qui nous apprennent quelle force il avoit fallu avoir pour être même apostats de ce

S. Cyp.
Traité de
l'apôtre, pag.
185.

genre : Certare quidem fortiter volui, & sacramenti mei memor, devotionis ac fidei arma suscepi; sed me in congressione pugnantis cruciamentum varia & supplicia longa vicerunt. Stetit mens stabilis & fides fortis, & cum torquentibus penis immobilis diu anima luctata est. Sed cum durissimi iudicii recrudescere sevitia jam saugatum, nunc flagella scinderent, nunc contunderent fustes, nunc equuleus extenderet, nunc ungula effoderet, nunc flamma torreret; caro mea in collucatione deservit, infirmitas viscerum cessit, nec animus sed corpus in dolore defecit. Qu'on doute après cela si la persévérance est gratuite; si c'est un don dépendant de nos mérites, ou de la bonté de Dieu qui est magnifique mais aussi très-libre dans les dons. Car enfin que pouvons-nous faire pour l'obtenir, que ces malheureux n'eussent fait? Et pouvons-nous même nous vanter d'en avoir fait autant qu'eux?

Ibid.

Deprecabantur illi, non lacrymarum miseratione, sed vulnerum; nec sola lamentabili voce, sed laceratione corporis & dolore. Manabat pro fletibus sanguis, & pro lacrymis cruor semisulcatis visceribus defluebat.

Nous pouvons apprendre la même chose de Tertullien, qui dans le Livre de la pureté, pour prouver qu'on devoit être plus facile à recevoir ceux qui étoient tombés dans l'idolâtrie que dans l'adultère, ou plutôt qu'on

devoit les exclure également, fait ce parallèle: *Negationem quantam compellunt ingenia carnificis, & genera parricidarum? Quis magis negavit, qui Christum vexatus, an qui delectatus immisit? Qui cum amitteret doluit, an qui cum amitteret lusus? Et tamen illa cicatrices christiano prælo insculpta, & uisive invivida apud Christum, quia vicisse cupierant, & sic quoque gloriosa, quia non vincendo cesserunt, in quas adhuc & Diabolus ipse suspirat.*

C'étoit donc une témérité inexorable, que de ne pas appréhender ce qui étoit terrible aux plus fermes, en n'évitant pas une épreuve, dont il ne servoit de rien à la plupart d'avoir soutenu pendant long-tems la longueur & la cruauté; & c'étoit un conseil de désespérer que celui que donnoit : *ertullien*, de s'offrir au danger d'apostasier, & de mourir plutôt en renonçant le Fils de Dieu, que de le confesser en fuyant. *Usque adeo ne mori miserum est? Moritur quoque modo, aut victus, aut vinctus. Nam est negando ceciderit, cum tormentis tamen preliatus. Male miserandum, quam erubescendum. Pulchrior est miles in prælio amissus, quam in fuga salvus.* A quoi il ajoute cet autre raisonnement: *Times hominem, christiane, quem timeri oportet ab Angelis... Qui fugis Diabolum, deprecassus Christum qui in te est. Fugivum cum Diabolo te reddidisti.*

Il faut opposer à ces excès d'une bile ardente & d'une imagination échauffée, ces sentimens modérés & équitables de S. Cyprien : *Quisquis professus intra diem non est, Christianum se esse confessus est. Primus est victoria titulus, Gentium manibus apprehensum, Dominum confiteri. Secundus ad gloriam gradus est, cauta secessione subtraham Domino reservari. Illa publica, hac privata confessio est. Ille iudicem seculi vincit; hic contentus Deo iudice, conscientiam puram cordis integritate custodit.*

De publicis
cap. 12.

De fuga;
c. 10.

S. Cyp.
Traité de
l'apôtre,
pag. 181.

DANS LE TEMS DE LA PERSECUTION. 161

dit. *Illic fortitudo promptior, hic sollicitudo securior. Ille appropinquante hora sua jam maturus inventus est. Hic fortasse dilatus est qui, patrimonio derelicto, idcirco secessit quia non erat negaturus. Confiteatur unique, si fuisset & ipse detentus.*

Il ne faut pas omettre encore une raison, qu'ajoute S. Clement d'Alexandrie, pour montrer que la fuite dans la persecution est non seulement juste & legitime, mais souvent même necessaire & indispensable. Cette raison est tirée de l'obligation de ne point aigrir les infideles par sa preference: *Non suadet (Christus) fugere, dit-il, tanquam malum sit pati persecutionem. . . . Vult nos nulli esse auctores, neque alicujus mali causa adjutores, nec nobis ipsi, nec ei qui persequitur, nec ei qui interim . . . Et ideo iussi sumus nihil finire ex iis que ad hanc vitam pertinent.* On ne peut s'empêcher de goûter le sel de la sagesse évangélique, dont ces paroles sont pleines.

Mais quoique toutes les maximes que nous venons d'exposer se soutiennent par leur propre solidité, & que l'autorité des saints Docteurs, de qui nous les avons empruntées, y ajoutent un grand poids; elles en acquiescent un nouveau par l'exemple des plus illustres Martyrs qui y ont conformé leur conduite. S. Polycarpe, dont la generosité & la fermeté étoient si extraordinaires, que les bourreaux voulant le clouer au poteau autour duquel étoit le bucher qui devoit le consumer, il leur repondit que sans cette précaution, celui qui lui donnoit la force de souffrir le feu, lui en donneroit aussi pour demeurer ferme sur le bucher: *Sinite me. Qui enim mihi vires dat ad ignis supplicium fortiter sustinendum, idem dabit ut immortus rogo insistam*: cet homme, dis je, si genereux & si ferme defera néanmoins aux instantes prieres de ses amis qui le conjuroient de sortir de

la ville, & de se retirer dans un lieu plus sûr & moins exposé: *Statuerat in urbe remanere. Verum obsecrantibus familiaribus, hortantibusque ut se inde subduceret, in eorum sententiam flexus, ad agrum quemdam civitati proximum secessit.* Là toute son occupation étoit de demander à Dieu la paix de toutes les Eglises du monde: *Vota precesque ad Deum faciens pro pace ac tranquillitate omnium, que ubique terrarum sunt, Ecclesiarum;* & il avoit coutume de faire tous les jours une semblable priere: *Id enim ille antea semper sacrificare consueverat.* Et pourquoi demander avec tant d'instance la paix de l'Eglise? Pourquoi demander d'être delivré de la persecution? Pourquoi la regarder comme un mal qu'on doit fuir? Sinon parce que n'étant pas dans nos propres forces de l'éviter, ni de la faire cesser, nous devons nous adresser à Dieu, qui peut seul en delivrer l'Eglise, en lui rendant la paix. Mais S. Polycarpe ne quitta pas seulement la ville pour éviter la persecution, il quitta même sa premiere retraite pour passer dans une autre: *Cum omni studio ac diligentia incumberent qui eum pervestigabant, rursus fratrum affectu & caritate compulsi, ad aliam villam commigravit.* Voilà un exemple illustre de prudence & de sagesse; en voici un de temerité & de presumption.

Parmi ceux qui furent exposés aux bêtes en ce tems là, il y avoit un nommé Quintus, qui ayant eu jusqu'au moment de l'exécution beaucoup de fermeté, eut horreur de l'appareil du supplice: *Cum seras & quæ præterea intentabantur tormenta vidisset, fracto animo expavit*, & les Saints qui sont les auteurs de l'excellente Lettre qui nous apprend tout cela, en rendoient, au rapport d'Irénée, cette raison, qu'il s'étoit offert lui même aux persecuteurs avec une con-

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Lib. 4.
Strom.
pag. 104.

Apud Euseb.
lib. 4.
c. 15.

fiance qui étoit moins fondée sur la puissance de la grace, que sur les propres forces : *Temeritate quadam ac levitate ductus, non cum pio ac religioso metu, ... ad tribunal profuierat, & qu'il apprit par une chute si prompte & si pesante aux autres fideles, à s'appuyer bien plus sur l'humilité chretienne, que sur la chaleur & l'émotion d'un sang agité : Illustre documentum omnibus præbuit, ne præcipiti audacia, sine ullo infirmitatis sue respectu, hujusmodi periculis sese objicerent.*

C'étoit peut-être l'ardeur de la charité, plus que celle de l'âge, qui donnoit au jeune Origene une si grande impatience pour le martyre. L'on ne lit jamais dans l'histoire, sans admiration & sans étonnement, l'extrême envie qu'il avoit de tenir compagnie à son pere Leonide dans son martyre, & l'artifice dont se servit sa mere pour l'empêcher de sortir, en lui cachant ses habits. On se le persuadera, si l'on fait reflexion qu'il avoit alors, quoique dans un âge encore tendre, une si grande sagesse & une si grande maturité, que sachant bien que l'endroit le plus sensible dans le cœur d'un pere étoit celui qui regardoit sa famille, il écrivit à Leonide qu'il prit garde sur tout à ne point se laisser affaiblir par le souvenir de ses enfans : *Cave, mi pater, ne nostra causa sententiam mutet.* Ce qui est certain, c'est qu'il se menagea dans la fuite, & qu'il évita, non seulement une fois, mais une infinité de fois, & les supplices, & les persecuteurs ; car, quoique la crainte de la mort ne pût l'empêcher d'aller consoler les Martyrs dans la prison, de les soutenir, & de les animer dans le tems qu'on les devoit interroger, & même lorsqu'ils étoient conduits au supplice, de les aller embrasser & de leur donner le baiser de paix, il se retiroit néanmoins avec tant de promptitude & tant de bon-

heur, que les infideles, qui étoient ses ennemis mortels, ne purent jamais se saisir de sa personne. Tout cela est rapporté par Eusebe. Ibid. c. 3.

Mais rien n'est plus précis que ce qu'ajoute cet Historien, que les infideles assiegerent souvent sa maison, & mirent des soldats à toutes les issues, mais qu'il leur échappa toujours ; & qu'enfin la persecution s'échauffa si fort contre lui en particulier, qu'il fut contraint de changer presque tous les jours de logis, & qu'il n'y avoit plus dans Alexandrie de retraite pour lui : *Persecutionis autem furor tantopere adversus eum accendebatur in dies, ut tota Alexandrinorum civitas ulterius ipsum capere non posset ; dum ex aliis quidem adibus in alias migrat : le grand nombre de ses disciples faisant presque aussitôt remarquer sa maison aux ennemis de la Religion, & l'éclat de sa vertu & de sa doctrine étant comme de concert avec eux pour le prendre : Undique vero exagitatus fugatur, propter ingentem numerum eorum, quos ipse ad doctrinam divina fidei pertrahabat.*

Avant que de quitter Origene, il est à propos de faire deux remarques. La première, que cette assistance qu'il rendoit aux Martyrs, étoit alors d'une extrême nécessité ; tout le monde s'étant sauvé par la fuite, ou se tenant caché dans le secret & dans le silence : *Neque enim illis balneus comas aderat, dum in vinculis essent ; & qu'il ne pouvoit pas refuser ses soins & ses instructions aux Cathécumenes, & aux Gentils qui vouloient apprendre la Religion ; parce qu'ils étoient sans maîtres & sans guides, par l'absence de ceux qui étoient chargés de les instruire : Cum nemo superesset, qui tradendis fidei nostra rudimentis operans daret, omnibus ob persecutionis metum pulsus ac fugatus.* La seconde, que les plus forts & les plus indifféremment attachés au soin Ibid.

DANS LE TEMS DE

des fideles, avoient deserté ; & que ce que je viens de rapporter d'Origene est une preuve que tous avoient évité la persecution par la fuite : ce qui fait voir pourquoi il étoit obligé de s'exposer, & pourquoi après s'être exposé il se cachoit aussi-tôt.

S. Denys Eveque d'Alexandrie, l'un des plus illustres Confesseurs de son tems, deux fois exilé pour la foi, d'une pieté & d'une doctrine non commune, dans une espece d'apologie qu'il écrivoit pour soi même contre les calomnies d'un Evêque nommé Germain, dont nous ne savons que la qualité & le nom prend Dieu à témoin qu'il ne se seroit jamais résolu à s'enfuir dans le tems de la persecution, sans son ordre, & sans les assurances qu'il avoit que c'étoit sa volonté : *Ego verò eorum Deo loquor...*

*Nunquam mea sponte nec sine Dei nutu fugam inii; qu'il avoit attendu quatre jours dans sa maison ceux qui le cherchoient par ordre du Gouverneur ; mais que Dieu, qui avoit comme aveuglé ses ennemis pour les empêcher de voir sa maison, lui commanda après ce tems là de se retirer ; qu'il lui ouvrir lui-même le chemin par une espece de miracle ; & que l'événement justifia que sa retraite étoit plus l'ouvrage de la providence que l'effet de la timidité : *Post diem quartum, cum Deus mihi ut alio migrarem precepisset, ac prater opinionem omnium viam aperuisset, ... egressi sumus. Atque id divine providentia opus fuisse, terrum eventus postea declaravit.**

Il arriva néanmoins quelque tems après que le lieu de sa retraite fut découvert, & qu'il fut enlevé par des soldats, & conduit à une bourgade appelée *Tapsiris*. C'est une circonstance importante, & qui nous apprendra quelque chose d'utile : c'est S. Denys lui-même qui en fait le récit. Il dit que dans le tems de son en-

LA PERSECUTION. 163

levement, Timothée, l'un de ceux qui lui tenoient compagnie dans sa solitude, n'étoit pas avec lui ; qu'étant venu quelque tems après ayant su que son Evêque venoit d'être pris, il fut comme foudroyé de cette nouvelle ; & que s'en retournant avec un visage, où l'effroi, la surprise, & la douleur paroissoient, un paysan qui alloit à une nœce de village, lui demanda le sujet de sa peur & de la diligence qu'il faisoit. Il la lui dit, & ce paysan l'apprit aux conviés. Aussitôt le festin fut troublé, ils se leverent tons, & coururent après les Gardes qui emmenoit leur Pasteur. Ils arriverent au lieu où ils étoient, les attaquèrent, les mirent en fuite ; & glorieux de ce bon succès, ils monterent à la chambre où le prisonnier étoit couché.

Leur bruit, leur mine, & le tems de la nuit firent prendre à S. Denys cette troupe pour des voleurs. Sans s'émouvoir, il leur offrit ses habits qui étoient auprès du lit, & les pria de se retirer. Mais il connut bientôt ce que c'étoit. Alors entrant dans une très sensible douleur de ce qu'ils lui avoient arraché des mains l'honneur du martyre, il leur protesta qu'il ne se leveroit point pour les suivre ; & il leur demanda la grace ou de le laisser là, ou de lui couper la tête : *Rogans atque obtestans ut abirent, nosque illic dimitterent. Quid si de nobis bene mereri vellent, orabam ut eos qui me abducebant satellites prevenirent, ipsique caput mihi decernerent.* Ces résistances ne firent qu'échauffer davantage ces bonnes gens : ils le firent lever par force ; & le saint Prelat se jetant sur Pestomach & se tenant collé à terre, ils l'enleverent par les pieds & par les bras, le mirent sur un âne, & ne le quitterent point qu'il ne fût en sûreté.

On voit par ce recit quelle étoit la

disposition de ce grand Evêque pour le martyre ; mais on voit encore plus clairement celle où étoient tous les Saints à l'égard de la providence & de la volonté de Dieu sur eux. Car ils évitoient la persécution comme des hommes foibles, tant qu'il ne leur paroïssoit point évident que Dieu vouloit les y engager. Mais quand une fois ils avoient été pris, & qu'ils ne pouvoient plus douter que Dieu ne voulût tirer sa gloire de leurs souffrances, ils embrassoient cette occasion de lui témoigner leur fidélité & leur amour, non seulement avec soumission & avec patience, mais avec reconnoissance & avec ardeur.

S. Polycarpe en est un exemple encore plus sensible. Car après avoir changé deux fois de retraite, comme nous avons dit, & voyant venir à lui dans la seconde ceux qui le cherchoient, il leur parla avec un visage, non seulement tranquille, mais content & plein de joie. Pour les récompenser de la peine qu'ils avoient prise, il les fit mettre à table, leur fit bonne chère, & ne leur demanda qu'une heure de tems pour prier Dieu & pour l'Eglise. & pour eux : *At ille nihil cunctatus, continuo mensam hominibus apponi jubet, deinde eos ad copiosas epulas invitavit.*

Et c'est-là le denouement d'une difficulté qui paroît assez embarrassante : pourquoi les sentimens de la véritable piété portant les plus saints à la défiance & à la retenue, il s'en est trouvé dont le zèle étoit si impetueux & si je l'ose dire, si bouillant, qu'ils ont été au devant de la mort. Car, si on y fait reflexion, tous ces Saints, dont la sainte & impatiente ferveur nous étonne, étoient déjà, non seulement dans la puissance des ténèbres, comme le Fils de Dieu, mais ils étoient condamnés. Tel étoit S. Ignace ; tel étoit Gremanicus, dont

il est parlé dans la Lettre des Martyrs de Smyrne, qui attira une bête féroce & la contraignit de le dévorer : *In se attraxisse bestiam dicitur.* Ibid. Telle étoit Sainte Appollonie vierge d'Alexandrie, qui ayant eu l'alternative ou d'être brûlée, ou de prononcer des blasphèmes contre le Fils de Dieu, s'élança tout d'un coup dans le bucher préparé : *At illa veniam deprecari paulisper visa, atque interim dimissa, celeriter in ignem insiluit, & conflagravit.* Tel enfin étoit Porphyre, qui se voyant un peu trop éloigné de la flamme qui l'environnoit, l'attira comme par une espee de succion : *Ipse hinc inde flammam ore attrahebat.*

S. Gregoire de Neocésarée, cet homme à qui les miracles étoient aussi ordinaires que les actions les plus naturelles, & dont la foi eût bien pu transporter les persécuteurs comme elle avoit transporté une montagne : *Qua fides si montem transire potest, multo magis militem,* dit Tertulien : cet homme, dis-je, si plein de foi conseilla cependant à son peuple de fuir la persécution. Il ne se contenta pas de l'y exhorter, mais il lui en donna lui-même l'exemple : *Et ut maxime hominibus persuaderetur nullum asserre anima periculum si vet per fugam quis fidem conservaret, suo exemplo auctor, secedendi sit, ipse ante alios secedendo periculi impetum devitans.* On environna la montagne sur laquelle il s'étoit retiré, & on envoya des Gardes pour le prendre. Mais lui & son Diacre se tintrent debout, les yeux & les mains élevés vers le ciel ; & ils furent pris pour deux arbres un peu éloignés. Cependant celui qui les avoit découverts, soutenoit qu'il les avoit vus, & étant monté ensuite lui seul, il les y trouva en prière, & se convertit, comme nous l'apprend S. Gregoire de Nyssa dans la vie de ce grand Saint.

Idem, lib. 6. c. 41.

Euseb. de Mart. Palestine. c. 11.

De fuga. c. 14.

S. Greg. Niss. in vita Greg. Neoc. tom. 3. pag. 569.

• Apud Euseb. lib. 4. c. 15.

DANS LE TEMS DE LA PERSECUTION. 165

S. Cyprien se retira, comme tout le monde fait, & demeura long-tems caché. Le Clergé de Rome étant mal informé de ses raisons, & en ayant écrit au Clergé de Carthage en des termes un peu durs pour S. Cyprien, comme il paroît par la seconde Lettre entre les siennes ; ce saint Evêque n'y voulut pas répondre, avant que de savoir si cette Lettre venoit effectivement de ceux à qui on l'attribuoit. Car elle n'étoit pas soussignée, l'adresse n'étoit pas marquée, le sens, le style, & même le papier, tout paroïssoit suspect : *Nec quis scripserit, nec ad quos scriptum sit, significanter expressum est. Et me in iisdem litteris, & scriptura, & sensus, & charta ipsa moverunt*, dit S. Cyprien. Il renvoya donc l'original

S. Cyp.
Epist. 3.
pag. 8.

Ibid.

Idem Epist.
14. p. 23.

Ibid.

à Rome : *Eandem ad vos Epistolam authenticam remisit* ; & ayant appris que cette Lettre étoit véritablement du Clergé de Rome, il y fit une réponse très charitable & très douce, où il dit qu'on a voulu le surprendre : *Comperi, fratres carissimi, minus simpliciter, & minus fideliter vobis renuntiari quæ hic à nobis & gesta sunt & geruntur*. Il rend ensuite raison de sa retraite en ces termes : *Sicut Domini mandata instruunt, cum me clamore violento frequenter populus flagitasset, non tam meam salutem, quam quietem fratrum publicam cogitans interim secessi, ne per inverecondam presentiam nostram, seditio qua temperat, plus provocaretur ; & il ajoute que sa fuite n'a pas été inutile : Absens tamen corpore, nec spiritu, nec alio, nec monitis meis defui*.

Le Diacre Pontius n'a pas manqué de justifier sur ce point ce grand Evêque, dans l'histoire qu'il nous a laissée de sa vie : *Vultis scire, dit-il, secessum illum non fuisse formidinem? Ut nihil aliud excussem, ipse post modum passus est ; & plus noblement encore : Fuit fere formido illa, sed iusta formido quæ Dominum timet ; offendere ; formido quæ*

præceptis Dei mallet obsequi, quam sic coronari. . . Credidit se, nisi Domino laterebram tunc iubenti paruisset, etiam ipsa passione peccare. C'est ce que la suite justifie ; car S. Cyprien ayant été condamné à la mort, il ne répondit à la lecture de sa Sentence que par des actions de grâces, & il fit donner vingt écus d'or à l'Executeur, comme nous l'apprenons non seulement du même Historien, mais encore des Actes très fideles de son martyre, & de S. Augustin.

S. Maxime Evêque de Nole, que les vers de S. Paulin ont rendu si celebre, étant déjà fort avancé en âge, & apprehendant que son corps usé & languissant n'affoiblît la vigueur de son esprit, se retira dans la solitude.

*Subira sed tempestate fugatus
Non cedente fide, petiit deserta locorum.*

Paulin.
Natal. 4.
S. Felici.

Et S. Paulin depeint les incommodités de cette solitude, en ces termes :

*Solis in montibus ager
Contentus fugisse manus, feraliaque
Carnificum, diversa, & non leviora,
secrebat
Martyrium cruce, quam si ferro colla
dedisset.*

S. Felix étoit alors en prison : mais Dieu l'en delivra par un miracle, tout semblable à celui qu'il fit autrefois pour delivrer S. Pierre ; & il lui commanda de chercher le saint vieillard Maxime & d'en prendre soin. Il le trouva à demi mort de froid & de faim ; & l'ayant rechauffé & chargé sur ses épaules, il le mit dans sa maison d'une sainte veuve. Alors ce saint Evêque lui dit ces paroles si pleines de foi & d'humilité :

*Fugi non lucis amore,
Sed fragile hoc metuens infirmi corporis. . .*

P. CASSIAN.
n. 7. edit.
Bol.

*Ipso ut deficerem refte, aut ut pafce-
rer ipfo.*

On croit ordinairement que S. Auguftin eft un peu contraire à ce que nous venons d'établir. Mais fi Lettre CCXXVIII. à Honorat eft écrite fur un fujet très différent ; & on peut voir fon fentiment dans le premier Livre contre un Evêque Donatifte, nommé Gaudence, qui menaçoit de fe brûler avec tous les fiens fi on le preffoit ; & qui refufoit de s'enfuir, felon le confeil que lui en donnoit le Tribun Dulcitus, qui avoit la commiffion de faire executer les ordres des Empereurs contre les Donatiftes. Ce fchifmatique répondoit, que c'étoit aux mercenaires à fuir ; & S. Auguftin lui repliche : *Mercenarius, . . . viffo lupo, non corpore fed animo fugit, quando deferit timore iuftitiam. . . Cor-*

*pore autem etiam boni illi Paftores Apof-
toli in perfecutione fugerunt, nec ideo ta-
men oves Chrifti cura & animo relinque-
runt. Et il ajoute : Si tu pafcor effes, im-
perium Domini cui, qui fervos fuos fugere
in perfecutionibus juvit, obedientes au-
difces, nec contra Dominum tuum argu-
mentaberis. Et comme Gaudence difoit
que le confeil de fuir étoit un confeil
tout humain, S. Auguftin repliche :
*Quid ftatis? Audite, & fugite, Chriftus
hoc imperat, non Tribunus. Enfin ce
fchifmatique alleguant qu'il étoit im-
poffible aux Donatiftes de fuir, parce
qu'on les tenoit ferrés de tous côtés,
S. Auguftin conclut ainfi : Quia ergo
(Chriftus) hoc promifit fuis, quod vos
non invenitis, profeffo . . . ille mentitur,
fi vos ejus eftis, fed quia ille non menti-
tur, vos ejus non eftis. Rien n'eft plus
clair ni plus précis.**

Ibid. c. 17.
n. 18.

Ibid. c. 18.
n. 19.

S. Aug.
lib. 1. cont.
Gaud. cap.
16. n. 17.

DIXIEME DISSERTATION

Sur les conteftations au fujet de la fête de Pâque.

Les conteftations fur le tems de la fête de Pâque partagerent les Eglifes, & firent un grand bruit vers la fin du II. ſiecle. Elles ne purent être entièrement terminées par l'autorité du plus celebre & du plus auguſte Concile de l'Eglife. Il eſt donc important d'examiner cette matiere avec quelque exactitude. Mais pour le faire auffi avec ordre, je la diviſerai. 1. Je ferai d'abord l'hiſtoire de ces conteftations, & je peſerai les raifons des deux partis. 2. J'expoſerai la conduite du Pape Victor à l'égard des Aſiatiques, & le jugement qu'en porteroient les Peres de ce tems-là. 3. J'expliquerai le reglement du Concile de Nicée ſur la fête de Pâque, & l'inſtitution, & l'uſage des Cycles. 4. Je parlerai de l'oppoſition & de l'opiniâtreté des Quartodeci-

mans, & de leurs différentes eſpeces.

S. I.

*Hiſtoire des conteftations au fujet
de la fête de Pâque, & les rai-
ſons des deux partis.*

Nous apprenons d'une Lettre de S. Irénée au Pape Victor, que S. Polycarpe étant venu à Rome au tems d'Anicet qui étoit aſſis ſur la chaire de S. Pierre depuis l'an 165. il y eût entre ces deux Saints une legere conteſtation ſur quelques points de diſcipline, qu'il ne marque point, mais une conteſtation qui ne ſervit qu'à faire paroître leur charité & leur amour pour la paix : *Cum inter illos, Apud E-*
*dit S. Irénée, de quibuſdam aliis rebus feb. lib. 5.
modica eſſet controverſia, ſtatim mutuo* c. 24.

pacis osculo se complexi sunt. Il ajoure qu'ils eurent aussi quelque dispute sur le tems de la solennité de Pâque ; & que non-seulement ils furent très-éloignés de rompre pour ce sujet , mais qu'ils en disputèrent même avec une très-grande moderation : *De hoc capite non magnopere inter se contendentes* ; qu'Anicet ne put persuader Polycarpe , & que Polycarpe ne put persuader Anicet ; qu'ils demeurèrent également fermes dans leur sentiment & dans la charité ; qu'Anicet ceda même par respect à S. Polycarpe l'honneur d'offrir le sacrifice , qui est le modele & la cause de l'unité & de la charité des fideles : *Communicaverunt sibi invicem ; & Anicetus in Ecclesia consecrandi munus Polycarpo honoris causâ concessit* ; qu'ils se separèrent après cela dans une parfaite intelligence ; & que les Eglises qui étoient dans des usages différens , demeurèrent les unes à l'égard des autres dans la communion la plus sainte & la plus étroite : *Tam in qui observabant , quam illis qui minimè observabant , pacem communionemque totius Ecclesie reincidentibus.*

En cela le Papé Anicet ne fit que suivre l'exemple de ses predecesseurs. Car nous apprenons du même S. Irénée , que les Papes Pie , Hygin , Telesphore & Sixte avoient eu les mêmes égards pour ceux qui étoient dans une pratique contraire à celle de l'Eglise Romaine ; non-seulement ne condamnant pas la coutume de leurs Eglises particulières , mais souffrant même sans chagrin qu'ils la suivissent dans un pays étranger où elle étoit nouvelle & defendue. Sur quoi on doit remarquer qu'il y avoit déjà long-tems que les Eglises étoient dans des pratiques contraires sur la fête de Pâque , & que les Evêques qui conservoient l'union & la paix avec les Evêques d'Asie , ne laissoient pas d'en

defendre l'usage & la pratique aux fideles qui leur étoient soumis : *Neque ipsi unquam observarunt , neque his qui cum ipsis erant , ut id observarent permiserunt.*

Depuis ce tems jusqu'au Pontificat de Victor qui commença en 192. les choses furent dans un très-grand repos ; & on ne voit pas qu'il y ait eu dans l'Eglise de contestation sur ce point , si ce n'est en Lydie l'une des provinces d'Asie. Car Eusebe nous apprend que lorsque Servilius Paulus en étoit Proconsul , & dans le tems qu'arriva le martyre de l'illustre Sagaris Evêque de Laodicée , cette Eglise fut agitée par une dispute sur la fête de Pâque , qui partagea les plus habiles , & qui donna occasion au Livre que le fameux Meliton composa sur cette matiere. Il étoit apparemment pour ceux qui vouloient qu'on fit la Pâque le 14. Car Polycrate le compte comme étant de son parti ; & S. Clement d'Alexandrie , qui étoit très-certainement dans un sentiment contraire , ne composa son Livre de la Pâque , au rapport d'Eusebe , ou plutôt de S. Clement

Euseb. lib.
4. c. 26.

Ibid.

même , car cet Historien le tient de lui , que parce que Meliton en avoit fait un ; c'est-à-dire , qu'il écrivit pour lui répondre.

Mais vers la fin du II. siecle la question de la Pâque fut renouvelée avec beaucoup plus de chaleur & d'éclat. On ne fait point quelle en fut l'occasion , & je ne crois pas qu'on puisse deviner sur ce sujet ; car la chose a pu arriver en cent manieres. Ce qu'il y a de certain est , que les Eglises d'Asie prétendoient que la Tradition étoit certainement pour ceux qui celebroident la fête de Pâque le 14. jour de la Lune , & qui rompoient le jeûne au même tems que les Juifs devoient , selon la Loi , immoler l'Agneau , & substituer au pain

Ibidem lib. 5.
c. 23.

ordinaire le pain azime, sans avoir aucun égard au Dimanche. *Omnes per Asiam Ecclesia, vetusta quadam traditione nixa*, dit Eusebe, *quartadecima luna Pasche festum diem celebrandum esse censent, quo die prescriptum erat Judæis ut Agnum immolarent.*

Ce n'étoit point une Tradition imaginaire, que celle que défendoient ces Eglises; & S. Irénée, quoiqu'il fût du sentiment qu'il falloit attendre le Dimanche, dit néanmoins que S. Polycarpe avoit reçu de S. Jean & de quelques autres Apôtres, la coutume que les Evêques d'Asie soutenoient; & que ce fut ce qu'il répondit de plus fort & de plus précis au Pape Anicet qui

Ibid. c. 24. l'exhortoit à changer: *Neque Anicetus Polycarpo persuadere unquam poterat, ut observare desineret; quippe qui cum Joanne Domini nostri discipulo & cum reliquis Apostolis, quibuscum familiariter vixerat, eum morem perpetuo observasset.*

Polycrate Evêque d'Ephèse dans sa Lettre au Pape Victor, où il paroît une simplicité & une fermeté dignes de ces premiers tems, assure la même chose; & c'est en parlant de S. Jean qu'il se sert de cette expression si particulière: *Qui sacerdos fuit & laminam gestavit, te πένδεσι πικραίνεις*; ce qui paroît à quelques personnes renfermer un grand mystère, quoiqu'il n'y en ait pas plus en effet que dans les premières paroles; *qui sacerdos fuit*. Car & celles-ci & les suivantes marquent le sacerdoce de S. Jean, mais les premières plus simplement, & les autres metaphoriquement & d'une manière figurée; parce qu'elles font allusion au grand Prêtre des Juifs, & à la marque de son sacerdoce.

Polycrate joint à l'Apôtre S. Jean, qu'il assure être mort à Ephèse, selon que tout le monde le fait, S. Philippe qu'il croit être un des douze Apô-

tres, *Philippus unus è duodecim Apostolis*, quoiqu'il ne fût peut-être que l'un des sept Diacres; ce qu'il semble que Christophorion ait voulu corriger dans sa version. Mais l'original est contraire; car il dit que ce Philippe est mort à Hierapoli, aussi bien que deux de ses filles qui avoient vieilli dans la virginité, dont une troisième qui avoit le don de prophétie, étoit morte à Ephèse. Tout cela convient, ce semble, uniquement à S. Philippe l'un des sept Diacres, dont il est parlé dans le XXI. Chapitre des Actes: *Venimus Cesaream, & intrantes domum Philippi Evangelista, qui erat unus de septem, mansimus apud eum. Huic autem erant quatuor filia virgines prophetantes.*

Polycrate parle ensuite de S. Polycarpe Evêque de Smyrne & martyr, du Martyr Thraseas Evêque d'Arménie, du Martyr Sagaris Evêque de Laodicée, du Bienheureux Papyrius, & de Meliton de Sardes, dont il dit en particulier, qu'il étoit conduit en toutes choses par l'Esprit de Dieu: *ἐν αἰνῷ πνεύματι πάντα πολιτοῦμένους*; & il ajoute que tous ces grands hommes ont fait la Pâque le 14. qu'ils ont regardé ce point comme faisant partie de la Religion & de la foi; qu'ils en ont fait passer l'usage & l'observation dans la postérité; que leur exactitude en cela doit être la règle de la sienne; & que, puisqu'ils n'ont point osé changer cette coutume, ce seroit une temerité que de l'entreprendre: *Hi omnes diem Pasche quartadecima luna, juxta Evangelium, observarunt, nihil omnino variantes sed regulam fidei constanter sequentes.*

Mais l'une des raisons qui faisoient le plus d'impression sur l'esprit de ce bon Evêque, est qu'il touchoit presque lui-même au tems de l'Apôtre S. Jean, parce qu'étant déjà vieux,

il avoit vu la plupart des Evêques d'Ephèse qui avoient succédé à cet Apôtre, & qu'il y avoit même cela de particulier, qu'ils avoient tous été ses parens ; & que l'Episcopat ayant toujours été depuis ce tems-là dans sa famille, la tradition & la doctrine de l'Eglise étoient venues jusqu'à lui par un canal domestique qui n'avoit point été interrompu ; pouvant dire avec encore plus de justice que les autres, que ce qu'il favoit il l'avoit appris de ses peres, & que ce qu'il

Ibid

defendoit en étoit l'heritage. *Ego quoque omnium vestrum minimus Polycrates, & traditione cognatorum meorum, quorum etiam nonnullos affectatus sum. Fuerunt etiam septem omnino ex cognatis meis Episcopi, quibus ego ollatus accessi. Qui quidem omnes semper Pascha diem tunc celebrarunt, cum Judaeorum populus sermionum abjiceret.*

Certainement jamais tradition ne fut plus claire, plus circonstanciée, plus soutenue. Il paroît même fondée sur l'Ecriture, *secundum Evangelium*. Car le Fils de Dieu appelle la Pâque des Juifs sa propre Pâque : *Desiderio*, dit-il, *desideravi hoc Pascha manducare vobiscum antequam pasiar*. Et S. Jean nous apprend que le Sauveur regardoit la Pâque, qu'il fit avec ses disciples, comme son passage de la terre à son Pere, & comme la Pâque dans un sens très-sublime : *Sciens Jesus quia venit hora ejus, ut transiret ex hoc mundo ad Patrem*.

D'ailleurs comme la grande solennité de la Pâque des Juifs consistoit dans l'immolation de l'Agneau ; ainsi la Pâque des Chrétiens n'est autre que le mystère de la mort & du sacrifice du Sauveur le véritable Agneau. Et c'est pour cela que S. Paul appelle son immolation notre Pâque, *Pascha nostrum immolatus est Christus* : ce qui avoit été autrefois excellemment figuré par la cérémonie de mettre sur

chaque porte du sang de l'Agneau, & par le passage de l'Ange exterminateur ; car ce fut cette nuit que se fit la Pâque.

Ce fut aussi au jour de la Pentecôte des Juifs que le Saint Esprit descendit sur les Apôtres, *cum completur dies Pentecostes*, dit S. Luc. En effet c'étoit le jour de la grande solennité ; & les Juifs de toutes les nations du monde furent les témoins des merveilles que Dieu fit par les Apôtres. Et par conséquent les cinquante jours furent comptés du 14. & non du Dimanche suivant. Enfin il semble que S. Paul même, tout zélé qu'il étoit pour la liberté chrétienne, ait néanmoins fait la Pâque au même tems que les Juifs, & que c'étoit alors l'usage ordinaire ; car S. Luc rapporte que S. Paul attendit pour sortir de Philippi ville de Macedoine, que les jours des azimes fussent passés : *Nos vero navigavimus post dies azimorum à Philippis*.

A. A. II. 1.

A. A. XX. 6.

Il est encore à remarquer 1. que l'Eglise de Philippi étoit déjà fondée dès le Chapitre XVI. des Actes, qu'elle étoit très-florissante, qu'elle étoit presque toute composée de Chrétiens convertis de la gentilité, que les Juifs n'y étoient presque pas soufferts, comme il paroît par cette accusation contre S. Paul & Sylas, après avoir délivré la Pythionisse : *Hi homines conturbant civitatem nostram, cum sint Judaei ; & annuntiant morem quem non licet nobis suscipere neque facere, cum simus homani* ; ce qui suffit pour mettre le peuple en fureur : *Et cucurrit plebs adversus eos ; & magistratus, scissis tunicis eorum, jusserunt eos virgis cadi* ; 2. que l'Eglise de Philippi étoit très-chère à S. Paul, & très-tendrement aimée par cet Apôtre : *Eo quid habeam vos in corde ; testis enim mihi est Deus, quomodo cupiam omnes vos in visceribus Christi* ; qu'il étoit très

Philipp. I.

Luc XXII. 25.

Joan. XII. 1.

1. Cor. V. 5.

Ibid. III.
2-3.

éloigné d'y demeurer pour l'amour des Juifs, pendant l'octave des azimes, lui qui écrivit aux Philippéens: *Videte canes, videte malos operarios, videte concisionem; nos enim sumus circumcisio, qui spiritu servimus Deo, & gloriamur in Christo Jesu, & non in carne fiduciam habentes*; qu'ainsi S. Paul ne demeura à Philippes pendant les jours des azimes, que pour passer la fête de Pâque avec les Chrétiens.

Or S. Luc n'a pu se servir de cette façon de parler, *post dies azimorum*, pour marquer la Pâque chrétienne, que par cette seule raison, que la fête de l'agneau se célébroit par les Chrétiens en même tems que les Juifs célébroient aussi leur Pâque & les jours des azimes, dont le septième jour concouroit avec l'octave de Pâque, qui étoit solennelle parmi les Chrétiens, comme il étoit ordonné par le Levitique qu'elle le fût parmi les Juifs.

A R. XX.
16.

On peut ajouter à ces réflexions que Saint Paul, après avoir quitté la Macedoine, évita de s'engager dans l'Asie, de peur qu'on ne l'y arrêtât plus qu'il ne vouloit. Car son dessein étoit d'arriver à Jérusalem assez à tems pour y célébrer la fête de la Pentecôte: *Festinabat enim, si possibile sibi esset, ut diem Pentecostes faceret Jerusalem*. Or la Pentecôte dépendoit de Pâque, & celle là concouroit avec celle des Juifs: il falloit donc que celle-ci arrivât dans le même tems. Cette remarque peut servir à justifier ce que disoit S. Polycarpe, que quelques Apôtres avoient observé, aussi bien que S. Jean, la fête de Pâque avec les Juifs.

Mais toutes ces raisons devoient sans doute céder à celles des autres Eglises. Car 1. tout au plus ces exemples prouvoient que les Apôtres, par une condescendance très sage, s'étoient servis de la coutume des Juifs,

ne voulant pas dans la célébration du mystère, qui avoit reconcilié les Juifs & les Gentils, & qui des deux peuples n'en avoit fait qu'un peuple, diviser ce qui avoit été uni, & perdre par la manière de célébrer la mémoire de la mort & de la résurrection du Fils de Dieu, le fruit de cette mort & de cette résurrection. Il étoit même important que les Juifs reconnussent que celui qu'ils avoient fait mourir, étoit le véritable Agneau figuré par celui de la loi; & que toutes les circonstances, jusqu'à celles du tems, du mois, & de la lune, les forçassent à l'avouer. Il falloit que jusqu'à ce que tout le monde en fût bien instruit & bien informé, on conservât la Pâque figurative avec la Pâque chrétienne, pour faire voir l'alliance des deux Testaments. Il y avoit d'ailleurs un détail de supputations, qu'il falloit apprendre des Juifs; & il étoit assez juste qu'on les en recompensât, en se conformant à eux, jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus besoin de cette condescendance. Ainsi les Eglises d'Asie avoient pris pour une règle de discipline & pour un point de Religion, ce qui n'étoit qu'un affoiblissement de la discipline, & qu'une sage économie qui n'étoit plus nécessaire, & qui pouvoit les faire soupçonner d'être plus attachés à la servitude des Juifs qu'à la liberté des Chrétiens.

2. Il n'y avoit rien de plus injuste, comme S. Epiphane l'a très bien remarqué, que de garder une coutume qui n'avoit point eu d'autre cause, que les égards & les ménagemens qu'on avoit pour les Juifs, & de refuser de se conformer à toutes les Eglises chrétiennes: *Quod si vel cum Christi hostibus, dit ce Pere, ut illi putant, Apostoli celebrandum esse Pascha censuerunt, quanto magis ad eandem retinendum consensum cum Ecclesia cele-*

S. Epiph.
hæc. 70. n.
11.

TOUCHANT LA FESTE DE PASQUE. 171

brare convenit, ne illius concordia laceretur?

3. C'étoit une chose qui paroïsoit choquante & contraire au sentiment de la pitié, de se rejouir avec des parricides & des insipies, qui ne se réjouissoient que de la mort du Messie, qui avoient encore les mains teintes de son sang, qui conservoient une haine mortelle contre tous les disciples, & qui ne trouvoient rien de plus doux ni de plus consolant dans leur Pâque funeste, que le souvenir d'avoir à pareil jour fait mourir le Chef & l'Auteur de la secte des Chrétiens. C'étoit une espece de prodige, d'abandonner la compagnie & l'exemple des Eglises fideles, qui s'affligeoient de la mort du Sauveur & qui se rejouissoient de sa resurrection, pour se conformer à des obstinés dans leur incredulité, qui nioient sa resurrection & qui triomphoient de sa mort : *Visa est omnibus res esse profus indigna*, disoit le Grand Constantin dans sa Lettre adressée à toutes les Eglises du monde, rapportée par Eusebe dans la vie de cet Empereur, *ut in sanctissima hujus solemnitate celebratione consuetudinem Judaeorum sequeretur, qui manus suis nefario contaminarent scelere.*

4. Il étoit necessaire d'ôter à ces ennemis de l'Eglise, le pretexte de l'accuser d'ignorance, & la mauvaise gloire d'en être les directeurs & les maîtres; & de leur montrer qu'on pouvoit se passer d'eux, & que non seulement ils n'avoient point l'esprit & la vertu des ceremonies exterieures de la loi, mais qu'ils n'en avoient pas même l'observation litterale exactement juste : *Est enim professio absurdissimum*, dit encore Constantin, *quod illi magnifice jactant, nos absque ipsorum magisterio hac commodè observare non posse*; puisque depuis la mort du Fils de Dieu, qui est la sagesse & la ve-

ricé, ils ont merité de perdre les lumieres les plus naturelles & les plus simples; & qu'en effet ils en ont si peu, qu'ils font quelquefois deux Pâques dans une même année : *Qui post necem Domini, post illud parricidium, mente capti, non ratione sed precipitii impetu seruntur, ... adeo ut ... uno eodemque anno duo Paschata celebrent.* S. Epiphane reproche la même chose aux Juifs; & il ajoute que donnant quelquefois deux Pâques à une même année, la suivante n'en a point du tout.

5. Rien n'étoit plus contraire au precepte de S. Paul, d'avoir les mêmes sentimens & les mêmes pensées, de s'affliger avec les affligés, & de se rejouir avec ceux qui sont dans la joie : *Gaudere cum gaudensibus, flere cum flentibus, id ipsum invicem sentientes*; que de rompre le jeûne dans un tems où les autres le continuoient encore, & d'être dans la joie pour la resurrection du Fils de Dieu dans un tems où leurs freres étoient encore dans le deuil de sa mort. S. Epiphane dit que les infideles en prenoient occasion pour se moquer de la Religion; & Constantin represente les inconveniens d'une difference si visible, en ces termes : *Consideret, quaso, vestra sanctitatis solertia, quam grave sit & indecorum, isdem diebus alios quidem jejunis intentos esse, alios verò convivio celebrare; & post dies Pascha, alios in festivitibus, ... versari, alios verò definitis vacare jejunis.* Cette division pouvoit dans la suite affoiblir l'union & diviser les Eglises. La resurrection étoit unique aussi bien que la mort : il ne falloit pas que dans l'Eglise catholique on en celebrât deux fois le mystere dans une même année.

6. Il est certain que la Pâque; dont les Chrétiens devoient être plus occupés, n'étoit pas celle du crucifiement du Sauveur, qui fut un passage

Ibid.

S. Epiph.
hæz. 70. n.
11.

Rom. XII.
15.

S. Epiph.
hæzef. 70.
n. 9.

Euseb. de
vita Const.
lib. 3. cap.
18.

De vita
Const.
apud Euf.
lib. 3. c. 18.

Ibid.

de la vie à la mort, qui n'eut rien que de sanglant & de cruel, & qui fut procurée par l'injustice, la jalousie, & la cruauté des Juifs; mais celle de la resurrection du Fils de Dieu, qui fut le passage d'une mort de peu de durée à une vie éternelle, qui fut l'ouvrage de la toute-puissance de Dieu, qui combla les disciples de joie & les Juifs de douleur, qui ressuscita l'esperance & l'amour des Apôtres; qui rendit les Chrétiens, qui auroient été sans cela les plus malheureux d'entre les hommes, déjà sauvés & bienheureux par l'attente fidele d'une semblable resurrection; & qui de morts qu'ils étoient par le péché, les rendit vivans par la justice. Ainsi ce n'étoit pas au quatorzieme qu'il falloit celebrer la fête de Pâque, mais c'étoit au Dimanche qui la suivoit.

7. Le Dimanche n'étoit si celebre & si saint pendant toute l'année, que parce qu'il étoit à l'égard de chaque semaine, ce que Pâque étoit à l'égard de toute l'année; & qu'il étoit comme une continuation & un renouvellement de cette grande solemnité. C'étoit donc, ce semble, manquer de conduite, que de destiner à la memoire de Pâque tous les Dimanches de l'année, & de ne pas destiner un Dimanche au mystere & à la fête même de Pâque.

8. Enfin il étoit juste de ceder à la Tradition & à l'autorité de toutes les Eglises du monde. Car excepté celles d'Asie & un petit nombre d'autres, elles étoient toutes dans le sentimens qu'il falloit attendre le Dimanche; & elles étoient toutes fortement persuadées que la pratique où elles étoient, venoit des premiers maîtres de l'Eglise chretienne. Les Conciles qui furent tenus en divers lieux sur ce sujet, en font une preuve sensible; car la tradition des Eglises y fut examinée, & elle fut trouvée la même

par tout, & par tout contraire à celle des Eglises qui suivoient la coutume des Juifs; *Synodus ob id*, dit Eusebe, *catusque Episcoporum convenere. Atque omnes uno consensu ecclesiasticam regulam universis fidelibus per Epistolam tradiderunt; ne videlicet ullo alio quam Dominico die, mysterium resurrectionis Domini unquam celebretur.*

Euseb. lib. 5. c. 23.

Il est vrai que les Epîtres synodales de ces Conciles ne sont pas venues jusqu'à nous. Mais Eusebe, qui les avoit vues, nous en a conservé en quelque sorte les decisions & les reglemens, en nous en conservant le souvenir. Il parle entre autres du Concile de Palestine, de celui de Rome, de celui des Evêques du Pont, & de celui des Evêques des Gaules. Et il remarque que Theophile Evêque de Cesarée, & Narcisse Evêque de Jerusalem, presidoient à celui de Palestine: ce qui est une preuve que Jerusalem étoit encore soumise à la Metropole de Cesarée, mais que son Evêque commençoit à se distinguer des autres, & qu'il approchoit déjà beaucoup de l'honneur & de l'autorité de Metropolitain; *Quibus Præsedebant Theophilus Cæsarea Palestine, & Narcissus Jerusalem Episcopus*; que Palmas presidoit à celui de Pont, comme étant le plus ancien de ses confreres: ce qui est une marque qu'on n'avoit aucun égard dans les Eglises de ce departement à la grandeur & à la dignité des villes, & que la preséance étoit attachée à l'antiquité dans l'Episcopat: *Quibus Palma, utpote antiquissimus, præfuit: ut apparetur oportet*; que S. Irenée presidoit à celui des Gaules: *Quibus præerat Irenæus*: ce qui pourroit faire croire qu'il y avoit déjà plusieurs Eglises Episcopales établies dans nos Gaules. Mais quand on examine bien l'expression de l'Auteur, on ne la trouve pas assez claire ni assez précise, pour.

soutenir cette conjecture : *ἡ τὴν ἡμέραν
παύσης δὲ παρασκευῆς, ἀπὸ αἰώνων ἐπιτελούνται.*
Car dans le fond ces mots ne signi-
fient que ce que Christophoron a
rendu ainsi : *Et Ecclesiarum Gallie,
quas Irenaeus regēbat E. iscopus.*

Euseb. lib.
5. c. 25.

Le même Historien remarque une chose qui n'est pas moins importante, & qui fait encore plus à notre sujet. Car parlant de l'Épître Synodale du Concile de Palestine, il dit que les Evêques, qui y assistoient, dont nous connoissons déjà les plus celebres, & dont Clarus de Ptolemaïde & Cassius de Tyr étoient après eux les plus illustres, pretendoient ne faire que suivre la tradition qu'ils avoient reçue, non seulement de leurs Peres, mais des Apôtres mêmes : *Qua jam inde ab Apostolis ad ipsos continua successione manaverat.* Il ajoute qu'ils concluoient leur Lettre par ces paroles, par lesquelles ils recommandent à ceux à qui ils l'adressent, de l'envoyer à toutes les Eglises : *Date operam, ut Epistola nostra exemplaria per omnes Ecclesias mittatur.* C'est un usage que nous avons déjà remarqué ailleurs, & qui étoit le plus naturel & le plus propre à entretenir l'union des Evêques, l'uniformité de la discipline, l'unité de la doctrine, & la paix de l'Eglise. Apparemment que ces Evêques entendent les Eglises de Syrie ; car elles étoient dans une pratique contraire, comme nous l'apprenons de S. Athanasie dans le Livre des Synodes. Les Evêques du Concile de Palestine continuoient, au rapport d'Eusebe, en déclarant qu'ils sont unis avec l'Eglise d'Alexandrie pour la fête de Pâque, & qu'ils en ont concerté le jour & le tems avec elle par des Lettres mutuelles : *Illud etiam vobis significamus eodem quo apud nos die Pascha Alexandria celebrari ; à nobis enim ad illos, & vicissim ab illis ad nos littera perferuntur, ita ut uno consensu &*

simul sacrosanctum peragamus diem.

Nous apprenons par-là bien des choses : 1. que les Evêques se consultoient mutuellement les uns les autres sur le tems de la solennité de Pâque : ce qui fait voir qu'un grand nombre de difficultés sur ce sujet étoient indecises : 2. qu'on avoit une liaison plus étroite avec l'Evêque d'Alexandrie, & une plus grande confiance dans ses supputations. Et certainement il falloit qu'on eût pour lui de grands égards sur ce sujet, puisqu'il étoit le chef de l'Eglise de Palestine ; car jamais les Orientaux & les Egyptiens ne se sont bien ajustés : 3. qu'il y a grande apparence, que rien n'étoit déterminé parmi ceux qui faisoient la Pâque le Dimanche, sinon qu'il falloit la faire un Dimanche ; & qu'il arrivoit souvent que les uns la celebrent un Dimanche, & les autres un autre. C'est au moins ce que veulent dire les Evêques de Palestine, en remarquant comme une chose bien particuliere qu'ils étoient unis avec l'Eglise d'Alexandrie pour faire la Pâque le même jour. Et d'ailleurs on voit que les Conciles assemblés ne decident que ce point : ils ne reglent pas les autres ; & tout le monde sait que le Concile de Nicée eut lui-même bien de la peine à les fixer. Ainsi on doit entendre ce que dir S. Epiphane, de la hardiesse qui se trouvoit dans la maniere de celebrer la Pâque avant ce Concile œcumenique, non seulement des Asiatiques, mais aussi de ceux-là même qui convenoient qu'il falloit attendre le Dimanche : *Alii, dit ce Pere, quodam contentioni ardore ante hebdomadam, alii post hebdomadam inibant, alii ante vertebant, alii medio tempore, alii postremo peragebant ; & ut uno verbo dicam mirifica quadam erat & laboriosa perturbatio.*

S. Epiph.
hæres. 70.
n. 9.

Mais pour la necessité de faire la

174 X. DISSERTATION SUR LES CONTESTATIONS

Pâque un Dimanche, tout le monde en convenoit, comme ce que nous avons dit jusqu'à cette heure le justifie. Et Eusebe a eu raison de dire que la coutume des Eglises qui judaïssoient, étoit contraire à celle de toutes les Eglises du monde qui avoient reçu la leur de la tradition des Apôtres : *Reliqua totius orbis Ecclesia alio more utebantur, qui ex Apostolorum traditione profectus etiamnum servatur* : ce qui peut faire douter avec raison de la conjecture de Socrate, qui assure d'un air assez décisif que les Apôtres ont laissé aux fideles une entière liberté de celebter la Pâque tel jour qu'ils voudroient : *Nec Servator, nec Apostoli id observandum esse nobis lege aliqua prescripserunt*. C'est une hardiesse encore plus grande qu'on ne pense ; car cet Historien ne pretend pas seulement qu'il n'y a point de tradition sur la maniere de celebter la Pâque, mais qu'il n'y en a même point sur le fond & sur le capital de la solemnité.

Les raisons qu'en apporte cet Historien, sont 1. que cette pratique est un reste de l'ancienne servitude des Juifs, auquel les Apôtres étoient très-éloignés de soumettre les Chrétiens : 2. qu'ils nous ont defendu au contraire l'observation scrupuleuse des mois & des jours : 3. qu'il est impossible de trouver un seul mot dans l'Ecriture du Nouveau Testament, qui nous oblige à la solemnité de Pâque : 4. que l'exemple du Fils de Dieu n'est pas plus une regle dans ce point que dans tous les autres, où il s'est soumis à la Loi plutôt pour nous en delivrer, que pour nous y assujettir ; & j qu'il faudroit sur cette maxime garder encore la circoncision & le sabbat, puisqu'il a gardé l'un & l'autre ; qu'il faudroit au moins observer dans la solemnité de Pâque toutes les circonstances de celle qu'il fit avec

ses disciples, puisqu'on fait profession de l'imiter & de le suivre : 5. que c'est l'amour du repos & le plaisir de ne rien faire, qui a été la premiere source des fêtes, & en particulier de celle de Pâque : 6. que leur solemnité n'a été d'abord qu'un usage de quelques particuliers, mais que le tems a consacré ces usages, & les a rendus non seulement venerables mais necessaires : 7. Et que les Apôtres ne pensant qu'à établir la pieté & qu'à reformer les mœurs, ne s'appliquoient pas à regler le Calendrier & à marquer de rouge les fêtes : *Quippe propositum id fuit Apostolis, non ut de diebus festis leges serrent, sed ut rationem recte vivendi, veramque justitiam ostenderent*.

Mais Socrate, qui est un Historien assez mauvais, ne devoit pas entreprendre encore de faire le Theologien. Car, sans m'engager dans le detail de ses raisonnemens, dont la foiblesse & la fausseté n'est pas difficile à decouvrir, je me contente de dire que c'est une temerité contraire & à la Religion & au bon sens, que de nier que la plus auguste solemnité des Chrétiens, qui étoit établie, respectée, soutenue dans toutes les Eglises du monde dès le commencement du second siecle, dont ces Eglises convenoient toutes, & dont l'établissement remontoit jusqu'aux Apôtres, en sorte que celles qui avoient une coutume un peu differente sur ce point, pretendoient la justifier par l'exemple & par la doctrine de ces premiers maîtres du monde : c'est, dis-je, une temerité également contraire à la Religion & à la raison, de nier qu'une telle solemnité fût autorisée par la Tradition. Car la maxime de Tertullien est infaillible à cet égard : *Ecquid verisimile est, dit-il, ut et ac tanta Ecclesia in unam fidem erraverint ? Nullus inter multos eventus unus est. . . . Quod apud multos unum inven-*

Do pref.
cript. c. 28.

Euseb. lib.
5. c. 23.

Socrate
hist. lib. 5.
c. 12.

tur, non est erratum, sed traditum.

Et il ne faut pas répondre qu'on ne trouve point de précepte de la solennité de Pâque dans le Nouveau Testament : car, outre que cela n'est pas exactement vrai, puisqu'on voit le Dimanche établi en honneur, pour cela seul qu'il étoit le jour de la résurrection & comme la Pâque particulière de chaque semaine ; outre qu'on voit dans le II. Chapitre des Actes une Pentecôte chrétienne, qui ne pouvoit être sans un rapport nécessaire à la fête de Pâque ; outre que dans le XX. Chapitre du même Livre, S. Paul fait la Pâque à Philippes, & vient passer la Pentecôte à Jérusalem, il est d'ailleurs ridicule de demander en matière de tradition, d'autres témoignages que ceux des Auteurs de chaque siècle, qui rapportent tous à l'institution des Apôtres cette solennité : *Si nulla scriptura de-*

De coron.
milit. c. 3.

terminavis, dit Tertullien, certe consuetudo corroboravit, qua sine dubio de Traditione manavit. Quomodo enim usurpari quid potest, si traditum prius non est ?

§. II.

Conduite du Pape Victor à l'égard des Asiatiques, & quel jugement en portèrent les Pères de ce tems-là.

Ce fut principalement après que la Tradition sur la manière de célébrer la Pâque, eût été examinée & établie par les Conciles de plusieurs Eglises, comme nous avons dit, que le Pape Victor crut avoir droit d'exiger des Asiatiques qu'ils changeassent de coutume, & qu'ils suivissent le plus grand nombre. Il écrivit à Polycrate Evêque d'Ephèse sur ce sujet, & il le pria d'assembler ses confrères pour prendre avec eux des résolutions conformes à l'unité & à la paix de l'Eglise : *Quos petitis ut convocarem : ut & quæ*

ἐξέλεξα μετακλίνουσιν ὑμῶν ἡμῶν, dit Polycrate.

L'événement ne fut pas tel que Victor le souhaitoit ; & par un excès de zèle pour le parti qu'il croyoit le meilleur, il résolut de refuser la communion à toutes les Eglises d'Asie. C'étoit un remède plus grand & plus dangereux que le mal même. C'étoit rompre les liens de la charité avec des gens qui en conservoient une véritable pour lui & pour les Eglises, dont ils n'étoient différens que dans un point qui n'étoit pas essentiel à la Religion ; & c'étoit faire divorce avec de grands Evêques, par précaution, & de peur que la diversité des coutumes ne vint un jour à en causer dans la doctrine. Mais Victor crut avoir des raisons pour cela, & peut-être qu'il les suivit : *Hic ita gestis, dit Eusebe, Victor... illic omnes Asia vicinæque provinciarum Ecclesias, sanguinem contraria recta fidei sentientes, à communione abscindere conatur ; datisque Litteris, universos qui illic erant fratres proscribit, & ab unitate Ecclesie prorsus alienos esse pronunciat.* Ces termes sont si précis & si forts, qu'on ne peut pas les entendre d'une simple volonté. Les premiers paroissent plus doux, *abscindere conatur* ; mais c'est faute de les entendre, qu'ils paroissent tels, comme nous le verrons dans la suite.

Euseb. lib.
5. 24.

Socrate a cru qu'Eusebe parloit d'une excommunication véritable : *Victor Romanæ urbis Episcopus, dit-il, immodica iracundia succensus asia, quæ totius christianitatis libellum misit. S. Jerome au contraire, dans son Traité des Auteurs Ecclesiastiques, en parle en termes ambigus sur S. Irénée. Victor, dit ce Père, multos Asia & Orientis Episcopos, qui decima quarta luna cum Judæis Pascha celebrabant, damnandos crediderat. Mais quoiqu'il soit peu important de savoir, si ce Pape en vint aux der-*

Socrate
lib. 5. c. 17.

Catalog.
Scrip. eccl.
tom. 4.
part. 2.
pag. 112.

nieres extrémités, ou s'il modera son ardeur & son zèle; il me paroît néanmoins certain qu'il retrancha de sa communion pendant quelque temps les Evêques & les Eglises d'Asie. Car il avoit déjà écrit des Lettres menaçantes à Polycrate : *Nihil moveor iis*, dit cet Evêque, *que nobis ad formidinem imitantur*; & je ne doute point que la fermeté avec laquelle il lui répondit au nom de tous les confreres, qu'il ne craignoit ni sa colère ni ses menaces, & qu'il avoit appris des Apôtres qu'il valoit mieux obéir à Dieu qu'aux hommes : *Etenim ab illis qui me longè majores erant dictum scio : Obedire oportet Deo magis quam hominibus*, ne fût très-capable de le porter à effectuer ses menaces.

Euseb. lib.

Ibid.

Mais rien ne m'en persuade tant que ces paroles, à *communione abscindere conatur*. Car elles signifient que Victor fit tous ses efforts pour détacher tous les Evêques du monde de leur communion, & pour les porter à faire à leur égard ce qu'il venoit de faire : car l'original est plus clair, *ἀπορίσσει τὸς κατὰ τὸν κόσμον ἐπιστάτας* : ce que Christophorse a traduit plus heureusement que M. Valois : *A communione unitate Ecclesie amputare conatur*. Il ne s'agissoit plus de la communion particulière de l'Eglise de Rome : c'étoit une chose conclue, & pour laquelle il ne falloit nul effort; mais il s'agissoit d'y faire consentir tous les Prelats, & cela étoit plus difficile.

Cela paroît encore plus clairement par les termes suivans, & qui ne sont pas entendus de la plupart : *Datisque Litteris universos qui illis erant fratres prescribit* : car ces Lettres n'étoient pas adressées aux Eglises d'Asie, comme on se l'imagine; mais à tous les Evêques du monde. Et c'est ce que signifie le mot *ἐκκλησίαν*. Il les afficha, il les placarda, il écrivit contre eux à tout le monde : à peu près comme

nous apprenons que Demetrius s'efforça par ses Lettres de decrier Origene dans l'esprit de tout le monde, & de soulever contre lui tous les Evêques : *Apud Episcopos totius orbis eum per Litteras notare sentiebat*, dit Eusebe : *τοὺς δὲ τῶν ἐκκλησιῶν ἀντιθέτους καταγγέλλει . . . ἐκκατὰ*. D'où nous apprenons 1. que Victor s'étoit séparé de la communion des Asiaticques : 2. que c'étoit la coutume d'écrire aux Evêques dans ces occasions : 3. qu'ils étoient juges des raisons : 4. Et qu'ils pouvoient entrerenir un commerce de charité & d'union avec ceux qui étoient excommuniés par d'autres, lorsqu'il étoit visible que cette rigueur étoit injuste.

Euseb. lib.
6. c. 8.

En effet la plupart des Evêques n'entretenoient point dans le sentiment de Victor : *Verum hac non omnibus placebant Episcopis*, dit Eusebe. Ils l'exhorterent même par leurs Lettres à reprendre pour les Evêques d'Asie des sentimens de bonté & de paix; & le même Historien témoigne qu'on en voyoit encore quelques-unes de son temps, où il paroissoit beaucoup de liberté, & où la conduite du Pape étoit un peu maltraitée : *Extant etiamnum eorum Littere, quibus Victoris acerbius perstringunt*. Les plus moderées & néanmoins les plus fortes & les mieux raisonnées de toutes, furent celles de S. Irenée. Cet homme, dont le nom même étoit un augure de la paix, tâcha de la rétablir entre les Eglises desunies. Il représenta au Pape Victor, qu'il y avoit de la dureté à retrancher de la communion des Eglises entières, seulement parce qu'elles étoient attachées à une coutume, dont on ne pouvoit pas leur contester l'antiquité : *Victorem decenter admonet, ne integras Dei Ecclesias morem sibi à majoribus traditum custodientes, à communione abscindat*. Il lui apporte l'exemple de Polycarpe & d'Anicet,

Euseb. lib.
5. c. 24.

Ibid.

TOUCHANT LA FESTE DE PASQUE. 177

Ad Anicet, & il lui remontre que ces différences ne touchent point la foi ; & qu'il est aussi peu juste de se diviser pour le tems de Pâque, que pour la diversité qui se trouvoit dans la manière de jeûner : *Neque enim de die solùm controversia est, sed etiam de firma ipsa jejunii. Quidam enim existimant nullo die sibi esse jejunandum, alii duobus, alii pluribus : nonnulli etiam quadraginta horis diurnis ac nocturnis computatis diem suum metiuntur.*

Ce passage est des plus difficiles ; mais nous l'avons déjà éclairci en parlant du jeûne. Ce qui fait maintenant à notre sujet, est ce qu'ajoute S. Irénée : *Nihilominus tamen & omnes isti pacem inter se retinuerunt, & nos invicem retinemus. Ita jejuniorum diversitas confessionem fidei commendat ;* car nous en apprenons les utilités que l'Eglise tire de la diversité de ces sortes d'usages. 1. On distingue par là les choses de la foi d'avec les choses de discipline. 2. On affermit l'unité par cette liberté. 3. On fait voir de quelle importance est l'unité de l'Eglise par la condescendance qu'on a les uns pour les autres : quel mal c'est de se séparer : quel bien c'est d'être unis.

Ibid. Ce qu'ajoute Eusèbe de S. Irénée ne merite pas moins d'être observé : *Nec verò, dit-il, ad Victorum solùm, sed ad multos alios Ecclesiarum antistites, de questione propofita Litteras in eandem sententiam misit. Il y avoit danger d'un schisme : il étoit à craindre que les Evêques ne se divisassent. Dans ces circonstances le grand Irénée croyoit que le soin de l'unité de l'Eglise devoit être la principale obligation d'un Evêque ; qu'il falloit, selon l'ordre de Jesus-Christ, forcer les gens à entrer dans l'Eglise, ou à y demeurer, compelle intrare ; mais qu'il ne falloit jamais les forcer d'en sortir malgré eux.*

Si l'on demande maintenant en quoi consistoit l'excommunication des A-

siatiques par le Pape Victor, je le dirai, après avoir rapporté deux savantes remarques, l'une de Socrate, & l'autre de Sozomene. Le premier racontant l'entrevue de S. Polycarpe & du Pape Anicet, pour nous faire connoître quel est S. Polycarpe, ajoute : *Qui postea, Gordiano imperium obtinente, martyrium perpeffus est.* Quelle ignorance en fait de chronologie ! soit qu'on l'entende de Gordien le jeune qui ne commença qu'en 238. soit qu'on l'entende du vieux Gordien, qui commença en 236. de Jesus-Christ. Sozomene ne fait pas paroître plus de science, tant en fait de chronologie qu'en fait d'histoire, dans ces paroles : *Porro exortam olim hanc de re controversiam sapientissimè diffolviſſe mihi videtur Victor tunc temporis Romanorum Episcopus, & Polycarpus Smyrnæus : nam ... ex communi consilio placuit, ut singuli festum, prout consueverant, celebrarent à mutua inter se communione nequaquam discederent.* Ce que nous venons de dire n'est-il pas la preuve de tout cela ? Et qui se fiera désormais à ces deux Ecrivains ? Revenons à l'excommunication.

Il est certain qu'elle consistoit principalement dans l'interruption des Lettres de communion. Les Asiaticques n'en recevoient plus du Pape, & le Pape même n'en recevoit point de leur part, quoique cependant ils en reçussent de presque tous les autres Evêques. C'est ce que S. Epiphane paroît avoir marqué : *Cùm Orientales ab Occidentalibus divulſi pacificas à se invicem Litteras nullas acciperent.* On n'envoyoit plus personne, on ne recevoit plus les étrangers, on n'avoit plus de part aux libéralités de l'Eglise, on n'exerçoit plus l'hospitalité, comme nous l'apprenons de l'Epître de S. Firmilien à S. Cyprien, où il se plaint de la conduite du Pape S. Etienne en tous ces chefs : *A quibus legatos Epif-*

Socrate
lib. 1. c. 22.

Sozomene
lib. 7. c. 12.

S. Epiph.
haer. 70.
n. 2.

Apud
S. Cyp.
Epist. 75.
pag. 150.

copos patienter satis & leniter suscepti, ut eos nec ad sermonem saltem colloqui communis admitteret; adhuc insuper dilectionis & caritatis memor, praesepit fraternitatem universae, ne quis eos in domum suam reciperet, ut venerationibus, non solum pax & communio, sed & tactum & hospitium negaretur.

Mais telle qu'aït été cette excommunication, il est certain qu'elle n'eut pas de suite; & que le remède à la diversité des Eglises ne pouvoit être apporté que par un Concile, où toutes les différentes traditions étant examinées, on fût par devoir & par justice saintement contraint de recevoir ses décisions, comme Eusebe l'a sagement remarqué: *Cum omnes ubique populi jam dudum inter se dissiderent... mortalium quidem nemo erat, qui huic malo remedium posset adhibere, cum utrinque inter dissidentes, velut aqua lance controrsus penderet.*

En effet le Concile d'Arles fit en 314. un Canon qui ordonnoit que par toute la terre on célébrât la fête de Pâque dans le même tems & au même jour, comme porte le premier Canon de ce Concile: *Primo loco de observatione Pascha Domini, ut uno die & uno tempore per omnem orbem à nobis observetur.* Cependant nous apprenons de S. Athanasè que jusqu'au Concile de Nicée, il s'en falloit bien que toutes les Eglises fussent d'accord sur ce point: *Nicana Synodus, dit-il, non temerè sed ex urgente necessitate & ex legitima causa, coacta est; nam Syria, Cilicia & Mesopotamia populi circa festi celebrationem claudicabant.*

Sur quoi il est à remarquer 1. que les Asiatiques ne sont pas nommés; parce que depuis Polycrate ils avoient peut-être été moins attachés à leur coutume, & qu'ils s'étoient laissé persuader par les Lettres & par l'exemple de presque tous les Evêques du monde. Aussi Constantin les met-il

dans la Lettre rapportée par Eusebe au nombre de ceux qui attendoient le Dimanche: *Per Asianam & Ponticam Diocesim*; 2. que les Syriens, quoique voisins de la Palestine, étoient dans une pratique différente: ce qui peut donner quelque éclaircissement à ce que dit S. Chrysostome dans le second discours contre les Juifs, où il parle contre ceux d'entre les fideles d'Antioche, qui jouoient dans le tems de Pâque avec les Juifs. Nous verrons dans la suite que le Concile d'Antioche tenu l'an 341. fut obligé de renouveler l'ordonnance du Concile de Nicée, contre ceux qui étoient encore obstinément attachés à leur ancien usage; 3. que les Eglises de la Cilicie, qui est une province de l'Asie mineure, faisoient la Pâque avec les Juifs, selon S. Athanasè: ce qui fait douter que l'Empereur Constantin ait fait un denombrement exact, quand il a mis la Cilicie entre les provinces qui faisoient la Pâque autrement que les Juifs; 4. enfin que les Evêques de Mesopotamie étant plus attachés au quatorzième de la lune qu'au Dimanche, selon S. Athanasè, qui est en cela fortement appuyé par S. Epiphane, de qui nous apprenons qu'après même le Concile de Nicée il y eut dans cette province certains restes de Quatordecimans, qui se maintinrent dans leurs pratiques, & qui aimèrent mieux faire divorce avec les autres Eglises que d'en suivre la coutume; que cela, dis-je, étant ainsi, il ne faut pas étendre aux Eglises voisines ce que Eusebe dit de celles de l'Osrhoëne, dont les sentimens & les Lettres étoient favorables au Dimanche. Car je sai que, parce que l'Osrhoëne touche la Mesopotamie, quelques Savans ont entendu de l'une ce qui n'a été dit que de l'autre. Toutes ces remarques étoient essentielles.

Euseb. lib. de vita Constant. c. 19.

Euseb. lib. 3. de vita Constant. c. 5.

Can. 1. tom. 1. Conc. pag. 1427.

D: synod. n. 1. tom. 3. part. 2. pag. 719.

Euseb. lib. 5. hist. c. 23.

TOUCHANT LA FESTE DE PASQUE. 179

les à notre sujet. On y en peut ajouter encore une dernière sur le respect qu'on avoit pour la fête de Pâque, & sur l'importance dont on croyoit ce point; puisqu'une des raisons de la convocation d'un Concile general, étoit la decision des difficultés qui le regardoient.

§. III.

Reglement du Concile de Nicée sur la fête de Pâque. Institution & usage des cycles.

Il semble à entendre parler Eusebe, que les différends sur la fête de Pâque furent, non seulement une des raisons de la convocation du Concile de Nicée, comme le dit S. Athanasie, mais la principale: *Alius quoque, dit-il, huius antiquior faberat morbus longe gravissimus, qui Ecclesias jam pridem infestabat, dissenso scilicet de salutari festo.* Mais c'est un artifice de cet Auteur, qui ne parle jamais des Ariens, & qui ne touche ce qui regarde les disputes sur la divinité du Fils de Dieu qu'en termes couverts, & plus propres à donner l'idée d'une sedition populaire & d'une contestation vaine & inutile sur des sujets de neant. Cela se remarque aisément, quand on lit exactement cet Historien. On peut voir en particulier les Chapitres IV. & XXIII. du III. Livre de la vie de Constantin.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la grande question de la Pâque fut heureusement terminée dans le Concile de Nicée. Les raisons des Evêques attachés au quatorzième cederent à celles des Evêques qui arrendoient le Dimanche; & la tradition des Eglises qui suivoient le calcul des Juifs, fut trouvée moins juste, moins autorisée, moins chretienne & moins étendue, quoiqu'également ancienne. Nous apprenons des Peres mêmes du Concile, que les choses se passe-

rent sur ce point avec beaucoup de tranquillité. Car dans la Lettre qu'ils écrivirent à l'Eglise d'Alexandrie, que Theodoret nous a conservée, ils en parlent en ces termes: *Nunquam praterea vobis de concordia sanctissimi Pascha, hoc etiam negotium precibus vestris adjuvantibus feliciter confectum fuisse, cunctisque, qui in Oriente sunt fratres, qui antea cum Romanis & vobiscum, & cum omnibus jam inde ab antiquissima amicitia Pascha observantibus, minime consentiebant, deinceps vobiscum esse celebraturos.*

Nous apprenons encore la même chose de l'Empereur Constantin, qui prit tous les soins imaginables pour faire executer le reglement du Concile, & qui écrivit à tous les Evêques qui n'avoient pu y assister, une belle Lettre qui est dans Eusebe & dans Theodoret. Ce grand Prince y dit tout ce qu'on peut dire de plus fort & de plus raisonnable, pour degouter les Chrétiens des ceremonies & des supputations judaïques. Et après avoir tout employé, il se sert enfin de l'autorité & du consentement des Peres du Concile, comme de la preuve la plus convaincante & la plus decisive pour un esprit soumis & fidele: *Atque ut summam & breviter dicam: ita dicitur quodam disceptationis terminus sit; ce qui dit plus, & signifie l'important, le capital, la raison abregee: placuit communi omnium judicio, ut sanctissima Pascha festivitas uno eodemque die celebraretur. . . . Quia cum ita sint, ceterum gratiam & planè divinum mandatum libenter suscipite. Quidquid enim in sanctis Episcoporum Conciliis geritur, id omne ad divinum referendum est voluntatem: τὰν γὰρ αὐτὸν ἐν τοῖς ἀγίοις τοῦ ἱερουδοῦς ἐκείνου πρὸς τὴν αὐτὴν τὴν ἡμετέραν ἐκκλησίαν ἔχοντος ἀποφασίᾳ.* C'est le plus ancien & le plus formel temoignage de l'autorité des Conciles generaux.

Theodoret
lib. 1. hist.
c. 5.

Euseb. lib.
3. de vita
Constant.
c. 17. 18.
19. & 20.
Theodoret
lib. 1. hist.
Eccles. c.
10.

De synod.
n. 5.
Euseb. lib.
1. de vita
Constant.
c. 5.

Mais on ne voit point encore la décision de beaucoup de points contestés sur le même sujet. Ni le Concile ni l'Empereur ne disent pas un seul mot sur la manière de régler & de fixer dans toutes les Eglises du monde le Dimanche de la fête de Pâque. Cependant il étoit impossible sans cela de remédier à la confusion & au désordre que des supputations différentes devoient nécessairement causer dans les provinces éloignées, & souvent dans une même ville, l'un comptant d'une manière, & l'autre d'une autre.

Il est vrai cependant que le Concile y pourvut par un moyen également simple & facile. Car il se contenta d'agréer & d'approuver la méthode ou la manière dont les Alexandrins se servoient pour trouver la Pâque de chaque année. Sans charger les Eglises éloignées d'une supputation, qui eût été dans ces commencemens épineuse & difficile, il laissa ce soin à l'Evêque d'Alexandrie, & le chargea seulement de faire savoir au Pape quel jour la Pâque devoit échoir, afin qu'il pût l'apprendre aux Evêques des provinces éloignées.

Nous apprenons cette circonstance de S. Leon dans l'Epître à l'Empereur Marcion, où après avoir parlé de la difficulté qu'il y avoit à déterminer exactement le jour de Pâque, & à faire convenir tous les Chrétiens du monde sur ce point, il continue en ces termes : *Studuerunt itaque sancti Patres occasione hujus erroris auferre, omnem hanc curam Alexandrino Episcopo delegantes ; quoniam apud Egyptios hujus supputationis antiquitus tradita esse videbatur peritiss ; per quam, qui annis singulis dies predicta solemnitate eveniret, sedi Apostolica indicaretur, cujus scriptis ad longinquiores Ecclesias indicium generale percurreret.*

Ainsi les Peres du Concile ne firent

qu'accepter la méthode des Alexandrins. C'est pour cela 1. que nous n'avons aucun Canon de ce Concile sur ce point, quoique le dernier, où il est parlé de la solennité du tems Paschal & de la manière de prier jusqu'à la Pentecôte, fût le lieu naturel d'en parler ; 2. que même après le Concile on a long-tems disputé sur diverses questions incidentes. Car en effet il n'y avoit rien de réglé, & on croyoit que les Egyptiens ne s'en étoient pas tenus à leur première règle ; 3. que plusieurs Auteurs anciens ont attribué à l'institution du Concile de Nicée, ce qu'il avoit simplement approuvé dans l'usage des Alexandrins. Sans cette remarque on pourroit se trouver fort embarrassé ; mais il faut y donner plus de jour.

Long-tems avant le Concile de Nicée l'Evêque d'Alexandrie étoit en possession d'écrire aux Evêques d'Egypte sur la fête de Pâque. Eusebe parle des Lettres Paschales de S. Denys, & il dit qu'elles étoient comme autant de panegyriques de la solennité de Pâque. C'étoit aussi le style & la manière de ces sortes d'Epîtres : elles s'appelloient *ispragmas, festiva*. Nous avons un fragment d'une de celles de S. Athanase, quelques-unes de Theophile, & plusieurs de S. Cyrille. J'ai déjà remarqué ailleurs que les Evêques de Palestine consultoient l'Evêque d'Alexandrie sur cette solennité. Toutes les fois qu'on étoit en peine à cette occasion, on avoit recours à lui ; & l'Epître que S. Leon écrivit à l'Empereur Marcien, n'étoit que pour le prier de faire parler l'Evêque d'Alexandrie sur la difficulté qui l'embarraisoit.

C'étoit aussi la coutume avant le Concile de Nicée, que le Pape fit savoir la Pâque aux provinces d'Occident : *De observatione Pascha Domini, ut uno die & uno tempore per om-*

Euseb. lib. 7. hist. c. 30.

Conc. Arel. lat. Can. 1. loco cit.

Epist. 94.

TOUCHANT LA PESTE DE PASQUE. 181

*nem orbem à nobis observetur, & juxta consuetudinem Litterarum ài omnes tu dirigas, disent les Peres du Concile d'Arles, que nous avons déjà cités, en parlant au Pape Sylvestre, à qui ils les adressent tous. C'étoit un droit attaché aux sieges des grands Métropolitains; & l'Evêque de Carthage indiquoit le jour de Pâque à tous les Evêques d'Afrique: *Addimus etiam de die Pasche nobis esse mandatum, ut de Ecclesia semper Carthaginiensi, sicut assollet, instruamur, & non sub angusto temporis spatio, disent les Evêques d'Afrique assemblés à Carthage l'an 397.**

Les Canons de ce Concile, au nombre de XXIII. sont tous inserés dans le Code Africain, & celui-ci est le LI. C'étoit un soin incommode; & Aurele Evêque de Carthage dit qu'on peut l'exempter de cette peine, puisqu'il y a quelques Evêques de toutes les provinces d'Afrique devant se trouver au Concile, il étoit facile de repandre par leur moyen quel jour devoit être Pâque l'année suivante: *Cum conveniremus in unum, tunc evulgabitur sanctus Pasche dies per legatos qui adfuerint Concilio.*

Tout ce que nous venons de dire est facile; mais il y a plus de difficulté sur ce qui nous reste à dire par rapport à la maniere de fixer chaque année la fête de Pâque que l'Eglise ancienne a presque toujours observée. Nous tâcherons d'être sur cela également court & clair.

Personne n'ignore que Dieu avoit commandé aux Juifs de célébrer leur Pâque au quatorzième du premier mois. Ce mois étoit autrefois le septième. Il se nommoit *Nisan*, & repondoit en partie à notre mois de *Mars*. Mais par l'ordre de Dieu il devint le premier: *Mensis iste, vobis principium mensium.* Ce ne fut néanmoins que pour l'ordre des fêtes; & le mois de *Tisri*, qui repondoit en

partie à notre mois de *Septembre*, fut encore considéré comme le premier de l'année civile.

Le quatorzième du mois *Nisan* étoit aussi celui de la lune, car les mois des Juifs étoient lunaires. Les neomenies étoient les commencemens des mois; & par conséquent leur année étoit mouvante & vague à l'égard de l'année solaire, étant plus courte d'onze jours; car les douze périodes de la lune ne comprennent que 354. jours, au lieu que le soleil en employe 365. sans compter les fractions.

Pendant ce premier mois étoit appelé, *mensis novarum frugum.* Lors que le peuple de Dieu étoit encore en Egypte, & lorsqu'il fut en possession de la terre promise, on offroit au tems de Pâque & le premier jour des azimes des épis nouveaux, comme il est évident par les versets 10. & 15. du XXIII. Chapitre du Levitique. Et par conséquent il falloit que ce premier mois fût lié avec l'année solaire, & qu'il y fût rappelé par des intercalations qui tinssent l'année lunaire à peu près dans le même état. En effet les anciens Hebreux joignoient la quatorzième lune avec l'équinoxe, & la lune de *Nisan* ou la lune Paschale devoit, selon eux, donner le quatorzième après l'équinoxe; parce que c'étoit environ vers ce tems là, que la première moisson de l'orge se faisoit en Egypte, & que c'étoit en ce tems là qu'ils en étoient sortis.

Anatolius, dans le passage qu'Eusebe cite de lui assure, que c'étoit le sentiment de deux fameux Rabbins, appelés l'un & l'autre Agatobule, & d'un autre nommé Aristobule, qu'il prétend avoir été l'un des LXX. Interpretes de l'Ecriture: *Alii autem cunctos pariter Pascha immobile debere post equinoctium vernum, 7. c.*

Codex Afric. Can. 51. Conc. rom. 2. pag. 1073.

Erod. XII. 2.

Erod. XII. 2.

Euseb. lib. 7. c. 2.

Philon in
vita Moyſ.
lib. 3. pag.
330.

Joseph lib.
3. antiq. c.
10. n. 5.

in medio primi menſis. C'étoit la penſée de Philon dans la vie de Moyſe : *τὸν ἀρχὴν τῆς ἱερῆς λειτουργίας πρῶτον ἀναπαύει μᾶτα Μακρόν.* Mais rien n'eſt plus formel que ce qu'en dit Joſeph : *Menſe Xanthico, qui nobis Niſan vocatur & anni initium eſt, die decimaquarta ſecundum lunam, ſole in Ariete exiſtente.* Ce qui nous fait voir que c'étoit une innovation, venue apparemment du défaut de juſteſſe de leur cycle, que les Juifs faiſent quelquefois la Pâque avant l'équinoxe dans le IV. ſiècle, comme l'Empereur Conſtantin le leur reproche dans la Lettre que nous avons déjà citée, auſſi bien que S. Epiphane.

C'eſt de là que les Chrétiens tirent leurs regles pour la fête de Pâque ; bien moins pour imiter en cela les Juifs, que pour honorer la véritable Pâque de Notre Seigneur, & pour obéir au commandement qu'il leur avoit fait d'en conſerver la mémoire. La ſeule différence qui eſt entre eux & les Juifs, c'eſt que les premiers honorent le Dimanche, & les autres n'y ont aucun égard. Et cette différence rend la ſupputation plus embarraſſante ; car il faut avoir égard à trois choſes, au quatorzième de la lune, à l'équinoxe, & au Dimanche : ce qui eſt fondé ſur ce que le Fils de Dieu reſſuſcita le Dimanche après la quatorzième lune arrivée après l'équinoxe.

On croit ordinairement que le Concile fixa l'équinoxe au 21. Mars ; car, quoiqu'il ſoit mobile à cauſe des ſix heures qui reſtent après chaque année, & qui ne ſont inférées que de quatre en quatre ans, il eſt important qu'on le regarde comme immobile. De là il ſ'enſuit 1. que le premier mois lunaire, qui doit donner la lune Paſchale, ne peut commencer plutôt que le 8 Mars ; car à compter depuis ce jour juſqu'au

vingt & un, il n'y a que quatorze jours ; 2. que tous les jours, depuis le 8. de Mars juſqu'au 5. d'Avril, peuvent donner commencement à la lune Paſchale, parce que tous ces jours donnent le quatorzième après l'équinoxe ; mais qu'on ne peut paſſer le 5. d'Avril, parce que la nouvelle lune commençant au 6. de ce mois, la précédente nouvelle lune a commencé le 8. de Mars. Ainſi il faudroit rejeter la première lune qui eſt Paſchale, ou faire deux Pâques. Donc les bornes des nouvelles lunes ſont depuis le 8. de Mars juſqu'au 5. d'Avril ; 3. que plus la nouvelle lune, qui ne peut être Paſchale, eſt proche du 8. Mars, plus cette année la fête de l'Âque eſt retardée ; & qu'au contraire plus elle eſt éloignée du 8. de Mars, plus cette fête eſt avancée ; 4. que la quatorzième lune ne peut être plus avancée qu'au 21. de Mars, ni plus reculée qu'au 18. d'Avril. Car d'un côté il faut qu'elle concoure avec l'équinoxe, ou qu'elle le ſuive ; & de l'autre elle dépend de la nouvelle lune, qui ne peut arriver plus tard que le 5. d'Avril, d'où juſqu'au 18. il y a quatorze jours. Ainſi du 8. au 5. & du 21. au 18. il y a vingt-neuf jours, qui ſont l'étendue des nouvelles lunes & des quatorzièmes ; 5. que les bornes de la fête de Pâque ſont le 22. Mars & le 25. Avril ; parce que le quatorzième ne pouvant arriver plutôt que le 21. de Mars, & n'étant jamais permis de faire la Pâque le 14. de la lune, il peut arriver tout au plus que l'Âque ſe faſſe le lendemain, lorsque le quatorzième & l'équinoxe ſe trouvent un Samedi ; & d'un autre côté auſſi le quatorzième le plus reculé étant au 18. d'Avril, ſi c'eſt un Samedi, Pâque ſera le lendemain 19. Mais ſi le 14. arrive un Dimanche, Pâque ſera remis au Dimanche ſui-

vant, qui est sept jours après, & qui est par conséquent le 23. d'Avril. D'où il s'enfuit qu'il y a 35. jours, auxquels Pâque peut arriver, tous les jours depuis le 22. Mais jusqu'au 25. d'Avril, pouvant être Dominicaux; 6. que le jour de Pâque ne peut être célébré que depuis le 15. de la lune jusqu'au 21. & jamais au 22. ou au 23. ni aux suivans. La raison est que le quatorzième arrivant un Samedi, Pâque est le 15; s'il arrive un Vendredi, Pâque est le 16; s'il arrive un Jeudi, Pâque est le 17; enfin s'il arrive un Dimanche, Pâque est le 21. Cela suffit, & un plus grand détail seroit inutile.

Pour passer maintenant aux cycles des anciens, on entend par ce terme certaines revolutions qui, après être finies, peuvent être reprises par le commencement, & qui, comme le cercle, commencent au même point qu'elles finissent. Leur usage consistoit principalement en deux choses: à marquer le retour des mêmes nouvelles lunes à certains jours après un certain tems, & à faire voir le rapport du mouvement de la lune avec celui du soleil, pour trouver ensuite plus aisément la nouvelle lune Paschale qui dependoit de l'équinoxe. Les Juifs avoient déjà leur cycle; mais il étoit peu exact, quoiqu'il fût fort long, & qu'il fût composé de quatre-vingts-quatre ans, comme les Savans le reconnoissent. S. Hyppolyte Evêque de Porto, au rapport d'Eusebe, en composa un de seize ans, environ l'an 222. S. Denys d'Alexandrie, selon le même Historien, en publia un de huit ans. Celui de S. Hyppolyte étoit le double de celui-ci; car il comprenoit deux *Ostasterides*, ou deux revolutions de huit années. S. Epiphane paroît ne se servir que du cycle de S. Denis. Il nous apprend que dans cette revolution il y avoit

trois mois embolismiques ou intercalaires, le premier après trois ans, le second après les trois autres années, & le troisième après les deux dernières années. Mais il est étonnant que ce Saint se servit encore de ce vieux cycle imparfait, & qu'il ne nous ait pas dit un mot de celui de dix-neuf ans, qui étoit le plus exact & le plus parfait de tous, quoiqu'il ne fût pas lui-même sans défaut.

Plusieurs ont écrit qu'Eusebe étoit l'auteur de ce cycle, mais ils se sont trompés. Car cet Historien dans le VII. Livre de son histoire cite un passage d'Anatolius, qui fait voir que ce cycle de dix-neuf ans étoit déjà en usage dans l'Eglise avant l'année 275. *Habes igitur*, c'est Anatolius qui parle, *in primo anno novilunium primi mensis*; & par conséquent il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit S. Ambroise dans la Lettre aux Evêques d'Emilie: *Non metueris*

S. Ambr.
Epist. 23.
n. 1.

Il est même certain que la revolution de dix-neuf ans étoit beaucoup plus ancienne que la Religion chrétienne; & qu'elle avoit été particulièrement en usage parmi les Atheniens, dont les années étoient lunaires, mais non pas mobiles, comme le sont aujourd'hui celles des Arabes & des Mahometans. Meton Athenien en fut l'auteur vers le commencement de la guerre du Peloponèse. Elle devint fort célèbre; & Diodore le Sicilien dans son XII. Li-

Euseb. lib.
6. c. 22.

Idem, lib.
7. c. 20.

S. Epiph.
hæres. 70.
n. 13.

184 X. DISSERTATION SUR LES CONTESTATIONS

vre nous assure que la plupart des Grecs s'en servoient. Ainsi Anatholius, ou peut-être quelqu'autre avant lui, ne fit que la renouveler & l'appliquer à la fête de Pâque, avec quelque changement. Car il ne faut pas s'imaginer qu'elle fût juste; & on peut voir ses différences du cycle paschal dans le second Livre *De emendatione temporum* de Scaliger. Peut-être même qu'il s'y fallut retoucher au tems du Concile de Nicée; & que parmi les habiles, que ce Concile employa, Eusebe de Césarée fut un des plus illustres. Au moins est-il certain que cet Historien étoit fort intelligent sur cette matière; & qu'il dedia un Livre à Constantin, où l'origine & la décision de la question de la Pâque, le fond du mystère, & les principales circonstances étoient expliquées. Cet Empereur l'en remercia par une Lettre qui est venue jusqu'à nous, par le soin qu'Eusebe a pris de conserver à la postérité tout ce qui pouvoit contribuer à sa réputation: elle est dans le Chapitre XXXV. du IV. Livre de la vie de Constantin.

Ce seroit ici le lieu de parler de l'application de ce cycle de dix-neuf ans, qui est aussi appelé *nombre d'or* au Calendrier; de sa proportion avec le cycle d'Alexandrie & avec celui des Occidentaux, qu'on appelloit cycle lunaire, pour le distinguer du premier qu'on appelloit absolument cycle de dix-neuf ans; des mois intercalaires dans la suite du cycle; de son usage, & de quelques autres circonstances utiles. Mais je me contenterai d'avertir que Theophile d'Alexandrie multiplia le cycle de 19. par 22. & en fit un nouveau de 418 ans; qu'il fit outre cela une table étendue de cent années, dont il marqua les Dimanches auxquels tomboit la fête de Pâque depuis l'an 380;

que S. Cyrille son neveu environ l'an 440. abregea ce cycle de quatre cens dix-huit années, & le reduisit à quatre-vingt-quinze qui font cinq cycles de dix-neuf ans, qui étoit l'éten due d'une Pâque au 22. Mars, à une autre Pâque au même jour; que Victorius d'Aquitaine voyant que tous ces cycles étoient imparfaits, en composa un nouveau l'an 457. à la sollicitation du Diacre Hilaire, qui fut depuis le successeur de S. Leon, & qu'il forma ce cycle de celui de la lune 19. & de celui du soleil 28. parce qu'il étoit impossible de pouvoir marquer le retour des mêmes Pâques dans un certain tems, à moins que cette revolution ne comprît toutes les différentes combinaisons des nouvelles ou quatorziemes lunes avec les Dimanches, la fête de Pâque dépendant de ces deux choses. Ainsi le cycle de dix-neuf ans ne suffit pas: il faut encore le cycle des lettres Dominicales, qui sont sept, mais qui à cause des années bissextiles, qui en troublent la suite de quatre en quatre années, font 4 fois 7. c'est-à-dire 28. Il faut donc mêler 19. avec 28. autant de fois qu'ils se peuvent mêler, ce qui se fait par la multiplication de l'un par l'autre, laquelle produit un cycle de 532. Et c'étoit-là certainement le plus parfait de tous. Cependant il fut rejeté presque par tout le monde; & Denys le Petit aima mieux renouveler le cycle de S. Cyrille, qui alloit finir, environ l'an 526. que de se servir de celui de Victorius. L'un des principaux changemens qu'il fit dans le cycle quatre-vingt-quinze de S. Cyrille, fut de substituer les années de l'Incarnation aux années de Diocletien, dont ce Pere s'étoit servi, commençant à l'année 153. de Diocletien, & continuant ensuite. En voilà assez, & peut-être trop, sur ce sujet. J'ajouterai

jouterai seulement que les derniers cycles supposent tous celui de dix-neuf ans, & qu'ils étoient seulement utiles en ce qu'ils pouvoient, au moins dans la pensée des hommes de ce tems-là, marquer le retour des mêmes Pâques.

§. I V.

Opposition & opiniâtreté des Quartodecimans, & leurs différentes especes.

Le nom de Quartodecimans, ou de Tessaresdecalites, devint injurieux après le Concile de Nicée; & il fut donné à ceux qui par un attachement opiniâtre & injuste aimèrent mieux demeurer unis avec les Juifs dans la fête de Pâque, qu'avec les Chrétiens de tout le monde. Mais il y avoit entre eux quelques différen-

Les premiers Quartodecimans étoient ceux qui étoient avant le Concile de Nicée dans la pratique de faire la fête de Pâque au quatorzième de la lune, & qui refuserent de la changer après le Concile. Ils se fondaient sur ce que la Pâque des Chrétiens avoit été immolée ce jour-là. Car il est bon d'avertir que le mystère entier de la Pâque est composé comme de deux parties, ou de deux Pâques différentes. La première est celle de la mort du Fils de Dieu, appelée par les Grecs *πάσχα σμάρτυριον*; & la seconde est celle de la résurrection appelée pour ce sujet *πάσχα ἀναστήριον*.

Les plus obstinés dans cet usage furent quelques Moines de Mésopotamie, dont un nommé Audius fut le chef. Ils étoient aussi un peu Antropomorphites. Mais S. Epiphane, quoique d'un sentiment contraire, les traite assez doucement sur ce su-

jet, & il les presse un peu plus sur le tems de la solennité de Pâque. Ils étoient schismatiques, & s'étoient eux-mêmes séparés de l'Eglise, prétendant que s'avoit été par lâcheté que la plupart des Evêques du Concile de Nicée avoient changé l'ancienne coutume; & qu'en différant la solennité de Pâque au Dimanche, ils avoient voulu rendre les joouvissances, qui se faisoient pour la naissance de l'Empereur Constantin qui tomboit en ce jour, plus solennelles & plus magnifiques: *Paternam in celebrando Paschate, disoient-ils au rapport de S. Epiphane, consuetudinem reliquistis; & cum natalis Constantini celebraretur, Paschatis rationem immutastis.*

Ce qui les avoit trompés, c'est que durant la célébration du Concile de Nicée, les Vicennales de l'Empire de Constantin arrivèrent apparemment vers le tems de Pâque; & que cet Empereur voulant faire part de sa joie aux Evêques, les invita à un magnifique dîné, dont Eusebe ne pouvoit se souvenir qu'avec de si grands transports de joie, que plusieurs années après il disoit encore qu'il avoit cru ce jour-là être en Paradis: *Prorsus imago quadam regni Christi adumbrari, resque ipsa somnio quam veritati propior videbatur.*

Les Audiens se fondaient encore sur un endroit des Constitutions Apostoliques, où les Apôtres ordonnent aux fideles de ne pas s'amuser à des supputations inutiles, & de s'en rapporter au calcul des Juifs pour la fête de Pâque: *Vos, disent-ils, temporum rationes ne subducite, sed eo tempore celebrato, quo fratres vestri qui ex circumcisione prodierunt. Cum is itaque Pascha peragite.* Cet endroit est formel; & S. Epiphane s'en demêle comme il peut, après nous avoir avertis que ces Constitutions étoient

S. Epiph.
hæres. 70.
n. 2.

Euseb. lib.
3. de vita
Constant.
c. 15.

S. Epiph.
hæres. 70.
n. 10.

suspectes à bien des gens, quoiqu'il fût d'avis en son particulier qu'il ne alloit pas les rejeter entièrement. Mais ce passage ne se trouve point dans nos Constitutions Apostoliques, non plus que quatre autres passages cités tout de suite par S. Epiphane. On en trouve un au contraire. Livre V. Chapitre XVII. tout opposé à celui que nous venons de rapporter. En voici les termes : *Oportet, fratres, ut vos qui praeiusto Christi sanguine redempti estis, dies Pascha accurate & cum omni diligentia celebretis post equinoctium, . . . non amplius observantes ut cum Judaeis festum agiteretis. Nulla enim nobis nunc cum eis est societas; nam in ipso etiam calculo falluntur, quem putant se recte ponere, ut omni ex parte errant, & à veritate sim disjuncti.*

C'est ce qui a fait écrire au Pere Petau que les Constitutions, qui étoient entre les mains de S. Epiphane, ne sont plus dans les nôtres; que les premières étant douteuses au jugement de beaucoup d'habiles gens, les nôtres le sont encore plus; & que ce sont deux Ouvrages tout différens de deux imposteurs : *Apparet igitur, dit ce savant homme dans ses notes si exactes & si recherchées sur S. Epiphane, aliud fuisse Constitutionum genus, quam quibus hodie Clementis nomen inscribitur.* Au moins ne peut-on pas désavouer qu'elles n'aient été fort changées par quelque Interpolateur, qui a cru avoir le droit d'ajouter aux inventions de l'Auteur; & que le discernement de ce qui est plus ancien d'avec ce qui est plus nouveau n'étant pas possible, un grand nombre de choses qui y sont contenues, perdent beaucoup de leur prix & de leur antiquité.

Outre cette première espèce de Quarodecimans, Socrate nous parle d'une autre beaucoup plus récente, parmi les Novatiens. Sabbatius leur

chef converti du Judaïsme à la Religion chrétienne, & ordonné Prêtre par Marciens Evêque de l'Eglise des Novatiens à Constantinople, prétendit qu'il falloit suivre le commandement de Dieu pour le tems de la fête de Pâque. Il se fonda, outre l'autorité de l'Ecriture, sur celle d'un Concile tenu sous l'Empereur Valens, dans un village de Phrygie nommé *Pazi* : *in pazio adjuvante quorundam*, que Sozomene nomme dans un seul mot *Pazomene*, *in pazomene*. Les Novatiens craignant que Sabbatius ne formât un schisme parmi eux, s'assemblerent en Concile à Saugare, & permirent de célébrer la fête de Pâque, selon que chacun croiroit le devoir faire, déclarant que ce point de discipline & de religion étoit indifférent, *ad id quod*. Mais cette précaution fut inutile; & les Novatiens de la Phrygie & de la Galatie se séparèrent de ceux qui ne suivoient pas la coutume des Juifs & le règlement du Concile de Nicée les plus modérés de ces schismatiques traioient encore d'indifférent ce point; & ils ne savoient pas ce que dit S. Augustin que, comme il y a de certaines pratiques libres & volontaires, il y en a aussi de nécessaires : *Si divina scriptura praescribit aut oritur, non est dubitandum quin ita facere debeamus ut legimus . . . similiter etiam si quid bonum tota per orbem frequentat Ecclesia. Nam & hinc, quin ita faciendum sit, disputare insolenissima insania est.*

Mais je ne sais si Socrate n'a point pris les Novatiens pour les Montanistes. Car ces derniers étoient en Phrygie. Ce village de Pazi ou de Pazomene, me paroît être *Pepusa*; & d'ailleurs S. Epiphane dit nettement que les Montanistes étoient Quarodecimans, & qu'il y en avoit parmi eux de plusieurs sortes. On

Constit.
Apost. lib.
5. c. 17.

Petau.
animadv.
pag. 291.

Socrate,
lib. 5. c. 22.

Sozomene
lib. 7. c. 18.

S. Aug.
Epist. 14.
n. 6.

S. Epiph.
haer. 50.
n. 1.

fait assez que cet Historien les a souvent confondus ; & que bien loin d'être Novatien , il n'en savoit pas même la doctrine. Mais comme il affectoit de faire l'homme équitable , & de paroître sans entêtement & sans dévouement à aucun parti , il disoit du bien des Novatiens comme des Catholiques , & il en parloit avec des marques d'estime & de respect , que ces schismatiques ne meritoient pas.

Sozomene
lib. 7. c. 12.

Il est vrai que Sozomene distingue les Montanistes , qu'il appelle Pepuzites , d'avec les Novatiens , dans l'observation du quatorzième de la lune ; mais c'est qu'il a pris une partie des Montanistes pour tout le corps de la secte. Car nous apprenons de S. Epiphane que parmi eux les uns fixoient la fête de Pâque au huitième des Calendes d'Avril , c'est-à-dire au 25. de Mars , & rendoient cette fête immobile , ce qui étoit fort commode ; & que les autres attendoient le quatorzième de la lune , qui tomboit le plus près de ce tems-là , se vantant d'avoir appris des Actes de Pilate que le Sauveur étoit mort ce jour-là.

S. Epiph.
hæres. 50.
n. 1.

Il y a eu une dernière espèce de Quartodecimans parmi les Occidentaux Catholiques. Ils attendoient à la vérité le Dimanche ; mais ils croyoient pouvoir faire la fête de Pâque , lorsque le quatorzième de la lune & le Dimanche concouroient. Les François , les Espagnols , mais sur tout les anciens Ecolesois , c'est-à-dire les Hibernois , étoient la plupart dans cette pensée , comme nous l'apprenons de Bede. Ces derniers s'autorisoient principalement d'un passage d'Anatolius Evêque de Laodicée dans le III. siècle , rapporté par Eusèbe. *Habes in primo anno novissimum primi mensis , quod caput est totius circuli novemdecim annorum ; secundum B-*

Bede , hist.
lib. 2. c. 4.
& lib. 5. c.
16.

Eusèb. lib.
7. c. 32.

gyptios quidem die 26. mensis Phamenoth ; juxta Macedones verò , die 22. mensis Dystri : ut autem Romani dicerent , ante diem undecimum Calendarum Aprilium. Porro in supradicta die 26. mensis Phamenoth , sol reperitur , non modo primum ingressus segmentum , verum etiam quartum in ea diem percurrenti. Hanc partem primum Dodecatemorium , & aquinotium ; & mensium initium , & caput circuli , & carceres cursus planetarum vocare solent. Quæ verò hanc partem proximè antecedit , finis mensium , & segmentum duodecimum , & ultimum Dodecatemorium , & terminus circuitus planetarum vocatur. Quamobrem qui primum mensum in ea statuerunt , & quattordecimam Paschalis festi ex ea deducunt , eos non medicrari errore affirmamus.

Pour entendre ce passage , il faut remarquer 1. que le soleil parcourt dans son mouvement les douze signes du Zodiaque chaque année ; 2. qu'on distingue certains points dans le Zodiaque ; deux où se font les solstices , & deux où se font les équinoxes ; car le soleil ne s'écarte point à la vérité de l'Ecliptique , comme les autres planètes ; mais il s'écarte néanmoins de l'Equateur jusqu'aux Tropiques ; & il coupe dans son chemin deux fois l'Equateur ou la Ligne , une fois dans le Printems , & une seconde fois dans l'Automne ; 3. qu'il a plu aux Astronomes de regarder le point de l'équinoxe du Printems & l'entrée du soleil dans Aries comme l'ouverture de la carrière des planètes : *πρῶτον δ' αὐτῶν τὸ πρῶτον ἀρχὴν , & ἀναρχὴν τὸν κύκλου , & ἀπὸ τῆς τῶν πλανητῶν ἀρχῆς : Primum Dodecatemorium , & . . . mensium initium , & caput circuli , & carceres cursus planetarum appellare solent.* Il semble que par ces derniers termes , *caput circuli , & carceres cursus planetarum* , Anatolius ait voulu marquer , que non seulement le point de l'équinoxe du Printems est le commence-

ment de l'année & des mois, mais que ce point est dans chaque première année de la révolution de dix-neuf, le retour des planetes à une même situation, à un même ordre, & à un même départ : ce qui a été l'opinion de quelques Anciens, mais fautive & imaginaire ; 4. que le premier mois Paschal n'est autre que la lune Paschale, c'est-à-dire, celle qui peut donner la fête de Pâque, selon les règles ; & que par conséquent ce premier mois ne peut être celui qui donne le quatorzième de la lune avant l'équinoxe : *Quæ verò, poursuit Anatolius, hanc partem proximè antecedit, finis mensium, & sequentium duodecim. . . . Quamobrem qui primum mensem in ea statuerunt, & quattordecimam Paschalis festi ex ea deducunt, eos non mediocriter errare affirmamus.* Il faut seulement observer pour plus grande exactitude, qu'il y a un embarras dans le Grec, qui ne paroît pas dans la version : car le mot qui est traduit par le féminin, *quæ verò hanc partem proximè antecedit*, est neutre dans l'original, τὸ δὲ πρὸ τούτου, μὴν τμήμα ἑκάστου ; & néanmoins dans ce même original il y a un pronom féminin qu'on ne peut rapporter ailleurs : δὴ καὶ τῶς ἐν αὐτῇ τήμειναι τὸν πρῶτον μῆνα, ὃς τὴν τριτοῦν καὶ δ' ἑκαστοῦ τῷ πέντε καὶ αὐτῇ λαμβάνοντας ἡ μῆνας, ἐνδ' ὅς ἐν τούτῳ, ἀμαρτυροῦν φαμὲν. Mais il suffit d'avertir qu'au lieu de καὶ αὐτῇ, il faut lire, καὶ αὐτῇ ; 5. que les mois étoient différens parmi les nations différentes ; mais que ceux qui étoient fixes, comme ceux des Egyptiens & de Macedoniens, s'ajustoiént aisément avec ceux des Romains ; & que ceux mêmes qui étoient mobiles, mais qui étoient retenus & rappelés par des intercalations, avoient aussi une proportion fort exacte & fort juste avec ces derniers. Ainsi il ne faut pas s'étonner des noms extraordinaires de Phamenoth, ou

Pharmuthi, ou de Xantique, & de Dystri. Il suffit de savoir que Phamenoth convenoit à peu près à notre Mars, Pharmuthi à notre Avril, Pachon à notre Mai, Thoth à notre Septembre, à l'égard des Egyptiens ; & parmi les Macedoniens, les mois de Dystri & de Xantique avoient rapport avec notre Mars & notre Avril.

Tout cela supposé, si on demande 1. pourquoi Anatolius met l'équinoxe au 26. de Phamenoth, ou au 22. de Dystri, ou au 22. Mars ; car ce jour est le onzième des Calendes, ante diem undecimum Calendarum Aprilium ; & cette expression, πρὸ ἡδ' ἡμερῶν καὶ αὐτῶν, signifie la même chose que cette autre, undecimo calendas : je réponds que c'est parce qu'il se tenoit aux observations de Ptolomée, qui avoit remarqué l'an 140. de Jesus-Christ qui étoit bissextile, l'équinoxe au 22. de Mars à midi ; de sorte qu'alors l'Équinoxe étoit entre le midi du 22. & le midi du 23. passant en quatre années au midi du 23, & étant rappelée par l'année bissextile au midi du 22. Ainsi quoiqu'au tems d'Anatolius, c'est-à-dire, l'an 275. le point de l'équinoxe se fût avancé vers le 21. Mars, & qu'à la quatrième année il fût encore fort avancé dans le 22, on pouvoit encore le regarder comme n'ayant pas quitté le 22. de Mars, parce qu'il étoit toujours entre le midi du 21. & le midi de ce même 22. Si cela ne paroît pas assez clair, il ne faut pour le rendre plus intelligible que faire cette remarque, que le point de l'équinoxe n'est point fixe, mais mouvant, & qu'il recule insensiblement vers le commencement des mois & vers la fin des signes ; ce qu'on appelle : *perpetuam iniquitatem, repedationem agnoscit* ; quoiqu'à parler juste, comme Scaliger l'a si gentiment remarqué, ce ne soit pas le point de l'équinoxe qui recule, *non*

Scaliger,
lib. de
emend.

temp pag.
180.

εὐς τὰ ἀπογεύματα, mais l'année Julien-
ne qui avance, κρινὸν εὐς τὰ ἀπογεύματα; &
que ce qu'on appelle *μετὰ δύναν, equi-*
noctii, ne soit que *προγεύματα, anni*: ce
qui ne doit pas néanmoins être regardé
comme contraire aux observations
des Astronomes les plus exacts, qui
ont remarqué que le point de l'équi-
noxe quittoit certaines étoiles, & s'a-
vançoit vers d'autres; parce que ce
mouvement de l'équinoxe n'est pas
celui que nous considérons mainte-
nant, & qu'il est beaucoup moins sen-
sible.

Si on demande 2. pourquoi Ana-
tolius dit que l'Equinoxe du Prin-
tems arrive quatre jours après que le
soleil est entré dans le premier signe,
qui est celui d'Aries: *Porro in supradicta*
die vicesima sexta mensis Phamenoth, sol
reperitur, non modo primum ingressus seg-
mentum, verum etiam quartum in ea diem
percutiens; je repons en deux manie-
res, 1. qu'il y a eu parmi les Anciens
une grande diversité d'opinions sur le
commencement des points cardinaux;
& je me contente de remarquer que
quelques-uns d'entre eux les fixerent
au huitieme degré des signes qui leur
sont destinés, au rapport de Pline; ce
qui paroïssoit même être la croyance
commune au tems de Cesar: & que
peut-être Anatolius étoit dans ce sen-
timent particulier, que l'équinoxe
n'arrivoit que quatre jours après l'en-
trée du soleil dans le premier signe.
A ce compte il faudroit dire qu'il y
entroit dès le 19. Mars; & cela pour-
roit bien avoir contribué à la persua-
sion où étoient la plupart des Occi-
dentaux, que le soleil étoit en Aries
plutôt que les Alexandrins ne pen-
soient, quoique, quand on vient à
faire reflexion qu'ils n'avoient d'autre
connoissance du grec d'Anatolius
que dans la version de Rufin, il soit
difficile de s'imaginer qu'ils aient pu
y rien comprendre. Je repons 2. que

Pline, lib.
18. c. 25.

peut-être dans cet endroit cité par
Eusebe, & que nous n'avons que mu-
tilé, Anatolius dispuoit contre les
prejugés de deux sortes de personnes,
dont les unes reculoient l'équinoxe
jusqu'au 25. de Mars, & les autres
l'avançoient trop, ou même le preve-
noient. Les premiers suivoient les
Peres du Concile de Palestine, dont
nous avons déjà parlé, & dont on
trouve une partie des Actes dans le
Traité de Bede, *De equinoctio vernali*.
Et comme nous n'avons encore rien
dit de ces Actes, il est bon de nous
arrêter sur ce point un moment.

D'abord Theophile de Cesarée
demanda aux Evêques assemblés ce
qu'ils pensoient sur la maniere de ce-
lebrer la fête de Pâque. Et ils répon-
dirent tous que cette question depen-
doit de beaucoup d'autres, qu'il fal-
loit examiner auparavant: comme
quel étoit le premier jour, la premie-
re saison, le premier des quatre points
cardinaux, le tems de l'équinoxe &
du Printems. Et on resolut ces que-
stions par ordre, en prouvant par l'E-
criture que le Dimanche avoit été le
premier jour, puisque le jour du sab-
bat avoit été le septieme; que la pre-
miere saison avoit été celle du Prin-
tems, puisque selon le commande-
ment de Dieu, la terre commença à
produire toutes sortes d'arbres & de
plantes; que le premier point entre
les quatre cardinaux fut celui de l'é-
quinoxe, puisque Dieu ayant créé le
soleil & la lune, divisa le jour & la
nuit en deux parties égales: ce qui
prouve aussi que la lune étoit pleine,
puisque elle devoit commencer la nuit,
après que le soleil auroit achevé le
jour; enfin que le tems de l'équinoxe
étoit le 8. des calendes d'Avril, c'est-
à-dire, le 25. de Mars.

Après tout cela, les Evêques de ce
Concile établirent les termes ou les
bornes de Pâque, depuis le 8. des

calendes d'Avril jusqu'au 8. des calendes de Mai, c'est-à-dire, depuis le 25. de Mars jusqu'au 24. d'Avril. Et il me paroît évident qu'ils comptoient depuis le quatorzième de la lune jusqu'au 20. & que, lorsque le 14. de la lune arrivoit au jour de l'équinoxe, & que ce jour étoit un Dimanche, ils pretendoient qu'on pouvoit faire la Pâque ce jour là.

Mais ils établirent quelque chose de bien plus particulier. Car l'Evêque Theophilus représenta qu'il n'étoit pas à propos d'exclure de l'étendue du mois Paschal, les jours de la passion du Fils de Dieu : & qu'ainsi il leur demandoit si au lieu de limiter le commencement du mois Paschal, ou la première quatorzième lune au 25. de Mars, il ne falloit pas étendre le commencement de ce mois au 22. Mars, & marquer en ce jour la première quatorzième lune Paschale, à cause que Notre Seigneur fut vendu ce jour-là par son disciple, qu'il fut pris le lendemain 23. crucifié le 24. enseveli le 25. & ressuscité par son Pere le 26. Theophilus dit : *Ecce inipium non est, ut passio Dominica, tantum sacramenti mysterium, extra limitem excludatur. Passus namque Dominus ab undecima Calendarum Aprilium, qua nocte à Judais traditus est, & ab septimo Calendarum resurrexit.* Cette époque de la mort de Notre Seigneur & de sa résurrection seroit très précieuse & très vénérable, si on pouvoit se persuader qu'elle fût exacte ; mais on ne convient pas qu'elle le soit.

La réponse des Evêques fut telle : *Omnes Episcopi dixerunt : Nulla ratione fieri debet, ut tantum sacramentum extra limitem excludatur ; sed hi tres dies intra terminum inducantur, & de subter vertere constitutum est.* Ainsi ces Evêques permirent de célébrer la fête de Pâque trois jours avant l'équinoxe : & ce qui est particulier, en prétendant

l'anticiper, ils revinrent à sa vraie situation & à son véritable jour. Car dans ce tems-là l'équinoxe étoit une bonne partie de l'intervalle entre deux années bissextiles, au 22. de Mars. Les autres étoient dans une pensée toute contraire ; & ou ils plaçoient l'équinoxe beaucoup plus bas, ou même, comme les Juifs, ils n'y avoient pas autant d'égard qu'il falloit, célébrant quelquefois la fête de Pâque avant qu'il fût arrivé.

Ce fut pour combattre ces deux extrémités, qu'Anatolius tâcha de marquer avec exactitude, en quel tems arrivoit l'équinoxe. D'un côté il établit que le 22. Mars étoit son vrai jour ; & que si on le plaçoit au 25. il y avoit déjà quatre jours que le soleil étoit entré dans le premier signe, & qu'il étoit déjà bien éloigné du point de l'Equinoxe, *sol reperitur non modo primani ingressus segmentum, verum etiam quartum in ea diem percurrentes : à primis igitur tū pōteron μνηστέρε, ἀλλ' ἤδη ὃ τῆς τριτῆς ἡμέρας τὸ αὐτοῦ διαπορεύματος.* De l'autre côté au contraire, il établit par l'autorité des plus habiles d'entre les Juifs, comme Joseph, Philon, Musée, les deux Agatobules, & Aristobuste, qu'il faut avoir égard à l'équinoxe, & qu'on se trompe extrêmement quand on prend une lune Paschale qui donne le quatorzième avant ce tems-là : *Quamobrem qui primum mensem in ea statuunt, & quatuordecimam Paschalis festi ex ea deducunt, eos non mediocriter errare affirmamus. Atque hac opinio non à nobis primum excogitata est sed à patribus Judais.*

Rien ne paroît plus clair que cette explication : mais elle ne peut s'ajuster avec le texte, tel qu'il est. Car, au lieu qu'Anatolius dit, comme je lui ai fait dire, que le 25. de Mars le soleil étoit déjà en *Aries* depuis quatre jours, il dit que le 26. de Phamenoth, c'est-à-dire, le 22. Mars, il

Apud Bed.
de xquin.
vero.

Euf. loco
cit.

y est depuis quatre jours. Mais il faut lire 29. de Phamenoth, au lieu de 26. *ἰνδρ ἔξ ἡμερῶν*, au lieu d'*ἰνδρ ἔξ ἡμερῶν*. La nécessité & la facilité de cette correction peuvent la justifier. Voici cependant une difficulté, qui paroît invincible. Car le 26. de Phamenoth changé en 29. est le même que le premier 26. de Phamenoth dont l'Auteur parle deux lignes plus haut, & qu'il lie avec le 12. de Dystri, & l'onzième des Calendes d'Avril, c'est-à-dire, avec le 21. de Mars. Donc il faut laisser le 26. dans les deux endroits. Et la preuve qu'il est le même, c'est que l'Auteur ajoute que c'est ce 26. de Phamenoth dont il vient de parler. Tout cela sera plus clair par la lecture de ses paroles : *Habes in primo anno novitimum, secundum Ægyptios quidem vicesima sexta mensis Phamenoth, juxta Macedones vero die vicesimo secundo mensis Dystri : ut autem Romani dicerent, ante diem undecimum Calendarum : primum. Porro in supradicta die vicesima sexta mensis Phamenoth se reperitur, &c. ἡ τῆς προμηνίου φαιμένη.*

Mais on peut repliquer que cet autre jour de Phamenoth n'a pas, comme on pense, rapport au premier, mais à un autre que la mutilation du passage nous empêche de voir, & que la dépendance du sens & du raisonnement nous fait conjecturer. Car apparemment Anatolius avoit rapporté auparavant le sentiment de ceux qui mettoient l'équinoxe au 25. de Mars & au 29. de Phamenoth; & il avoit ensuite établi l'équinoxe au 12. Mars & au 26. de Phamenoth. Après quoi reprenant son raisonnement, il continuoient en disant : Et pour cette autre fixation de l'équinoxe au 29. de Phamenoth, elle est certainement fautive, parce que le soleil est déjà en Aries depuis quatre jours. Et c'est ce que signifie : *ἡ τῆς δὲ προμηνίου φαιμένη.*

On peut même rendre raison par-là de l'erreur des Copistes; car voyant un terme qui marquoit rapport, & ne voyant pas à quoi il pouvoit avoir rapport si ce n'étoit au premier, ils ont corrigé 29. en 26.

Si on demande 3. pourquoi Anatolius met le terme le plus avancé de Pâque au jour même de l'équinoxe & de la quatorzième lune, au lieu d'attendre le Dimanche d'après; car il blâme bien à la vérité ceux qui anticipent l'équinoxe, ou qui font la Pâque au quatorzième de la lune qui arrive avant le 12. de Mars; mais il ne blâme point ceux qui font la fête de l'âque le 12. de Mars, qui est le jour propre de l'équinoxe & du quatorzième de la lune : *Quamobrem qui primum mensem in ea statuerunt* (il parle du signe qui précède celui du belier) *& quartamdecimam Paschalis festi ex ea deducunt, eos non medicosriter vitare affirmamus.* Avant que de répondre à cette question, il est utile de remarquer, pour la justification des Ecois, que ce passage d'Anatolius, qui étoit la plus forte autorité qu'ils eussent, leur étoit bien plus favorable dans la version de Ruben. Car ils n'avoient pas le grec, non plus que les Anglois qui les combattoient. Voici les termes de ce Traducteur infidèle : *Et ideo non parum dicimus delinquere eos, qui ante irritum hoc novi anni Pascha putant esse celebrandum.* Il dit de Pâque même ce qui est dit de la quatorzième lune : *οὗ τοιοῦτος ἔξ ἡμερῶν τῆς πεντηκ. κατ' ἡμέραν (τὸ πρῶτον δὲ ἡμέρας ἔξ ἡμερῶν) λαμβάνονται.* Et c'est en effet dans cette distinction que consiste la solation; quoique dans le fond il soit très possible qu'Anatolius ait voulu dire autre chose. Car je remarque que de presque tous les Anciens, il n'y a que les seuls Egyptiens qui aient été dans cette coutume, de différer, le quatorzième de la lune arrivant

Dimanche, la Pâque au Dimanche suivant. Le Concile de Nicée ne fit aucun reglement sur cela; & les Ecoissois n'étoient point heretiques, quoiqu'ils fissent mal de ne pas se conformer à leurs freres qui celebrent Pâque depuis le quinzieme de la lune jusqu'au vingt-unieme, au lieu de la celebrier depuis le quatorzieme jusqu'au vingtieme, comme faisoient les Ecoissois.

Si on demande enfin 4. que veut dire Anatolius par cette expression : *Habes in primo anno novilunium primi mensis, quod caput est totius circuli novemdecim annorum*; je reponds qu'il n'entend ni la nouvelle lune en general,

ni meme la nouvelle lune paschale, & qui donne la Pâque selon les regles de l'Eglise; mais il entend le premier quatorzieme de la lune paschale dans la revolution de dix-neuf années; parce que du quatorzieme le plus prochain jusqu'au quatorzieme le plus éloigné, par exemple du 21. de Mars au 18. Avril il y a vingt-neuf jours, & par consequent un mois lunaire. Donc le premier quatorzieme est considéré comme la nouvelle lune, ou pour mieux dire, le premier jour de ce mois. Mais en voilà assez & peut-être trop sur cette matière: il est tems de finir, & de passer à d'autres moins épineuses.

ONZIEME DISSERTATION

Sur l'histoire d'Origene.

ORIGENE est si celebre dans l'antiquité ecclesiastique, & il a rendu à l'Eglise de si grands services par ses travaux sur l'Ecriture, qu'il est important de se former une idée juste de sa personne. Je n'ai pas dessein cependant d'en faire une histoire exacte, ni d'entrer dans la discussion de sa doctrine. Je parcourrai seulement les circonstances de sa vie, qui ont fait plus de bruit; & je ne parlerai de son merite & de ses vertus, qu'autant que son malheur & ses défauts m'y obligeront. L'ordre que je garderai, sera celui même du tems où les evenemens dont il sera question sont arrivés. Je ne pourrais en suivre un autre, sans tomber dans la confusion, & dans la necessité de redire beaucoup de choses.

§. I.

De l'excès où un amour mal entendu de la pureté porta Origene.

Tout le monde sait jusqu'où se

porta l'amour qu'Origene avoit pour la chasteté; & il y a des gens qui ne savent presque de toute sa vie, que cette seule action. Mais quoique Demetrius Evêque d'Alexandrie lui en ait fait un crime long-tems après, il ne put néanmoins s'empêcher d'admirer pour lors sa fermeté, sa foi, & sa religion. Il le loua même de son excès de vertu; & après l'avoir consolé, il lui ordonna de s'appliquer avec encore plus de soin à l'instruction des Catechumenes: *Juvenis audaciam*, dit Eusebe, *vehementer admittatus est. Ac primum quidem alacritatem animi & fidei sinceritatem in eo collaudans, bono animo esse jussit; itaque tanto majore cura instituendis Catechumenis vacare pergeret cohortatus est.*

Euseb. lib. 6. hist. c. 8.

Quelque tems après Origene, touché de respect pour l'antiquité de l'Eglise Romaine, vint à Rome sous le Pape Zephirin, *οὐρανόθεν τὴν Ῥωμαίων ἀρχαιοτάτην ἰαλόμενος ἰδὼν*; (ce sont les termes d'Eusebe) & après avoir satisfait sa pieté, il retourna à Alexandrie. Demetrius, qui en étoit encore

Ibid. c. 14.

encore Evêque, le pria de reprendre son emploi ; & pour vaincre son modeste refus, il ajouta aux prières les plus tendres, les exhortations les plus fortes de rendre à ses frères, dont il connoissoit les besoins, les mêmes services qu'il leur avoit déjà rendus : *Demetrio civitatis Episcopo etiam illum hortante. ac tantum non supplicante, ut fratrum utilitati impigre serviret.*

Cet emploi, qui étoit partout ailleurs l'un des plus difficiles & des plus importans, l'étoit encore tout autrement à Alexandrie, ville où la superstition étoit soutenue par la Philosophie du siècle, & où il falloit remplir la place de Pantene & de Clement, qui avoient l'un & l'autre été chargés de l'instruction des Catechumenes. Ils s'y étoient préparés par une lecture infinie & par un grand usage, & n'avoient pu néanmoins dans un âge avancé le soutenir avec autant d'éclat qu'Origene, qui n'avoit que dix-huit ans lorsqu'il commença à en être chargé, & qui ne le fut dans un âge si tendre, que parce que la persécution ayant mis en fuite les maîtres & les pasteurs du troupeau, dit Eusebe, il se trouva assez de résolution pour s'exposer au peril.

Demetrius laissa tellement à Origene la direction de cet emploi, qu'il en disposa comme il voulut, ou plutôt comme il étoit convenable. Car ne pouvant suffire au grand nombre de ceux qui s'adressoient à lui, il les divisa en deux classes. Il chargea l'un de ses amis & de ses disciples, nommé Heracle, (c'est celui-là même qui succéda depuis à Demetrius dans le siege d'Alexandrie) du soin des plus foibles, se réservant les plus forts & les plus importans, comme nous l'apprenons encore d'Eusebe.

Il est vrai que Demetrius changea

depuis de sentiment. Mais l'action d'Origene n'avoit point changé : elle étoit encore ce qu'elle avoit été. Elle ne parut un crime, que lorsqu'il fut nécessaire qu'elle en fût un ; & elle n'eût point été une faute inexcusable, si Origene en eût commis de plus grandes, ou si sa doctrine & sa vertu lui avoient attiré moins de réputation. *Tunc igitur, dit Eusebe, cum Origenes ingenti gloria floreret, & apud cunctos ubique mortales virtutis ac sapientia causa maximum nomen esset consecutus ; Demetrius, quando nihil aliud habebat quod ei objiceret, facinus illud quod adolescens ille patravrat, gravissimum criminatus est.*

En effet ce que Demetrius reprochoit à Origene, étoit une blessure que le tems avoit fermée, & qu'il ne falloit pas rouvrir. Il y paroissoit même plus de charité & de zèle, que de jeunesse ; & il étoit bien juste que la charité, qui couvre les défauts du prochain, couvrit une faute dont elle étoit comme la cause. Car il arrive quelquefois que l'ardeur de cette vertu fait faire des choses qui sont contraires à sa lumière ; mais Dieu excuse ces emportemens, dont la cause est innocente, & les hommes doivent imiter en cela son indulgence & sa bonté.

Le respect dont Origene étoit plein pour l'Ecriture, & la persuasion où il étoit qu'il ne falloit pas raisonner sur les commandemens ou les conseils du Fils de Dieu, quelque contraires qu'ils paroissent à la sagesse humaine, eurent encore beaucoup de part à la résolution qu'il prit. Il crut que le conseil de se priver de l'œil & de la main devoit être pris à la lettre ; & que la division qu'il avoit faite des continens, en ceux qui étoient devenus ou par la naissance, ou par la nécessité, ou par leur propre choix, devoit être entendue dans

B b

Ibid. c. 3.

Ibid. c. 15.

Math.
XIX.

la troisième partie comme dans les deux autres, c'est-à-dire à la lettre. Une telle erreur n'étoit-elle pas bien pardonnable ? En cela on peut remarquer qu'Origene n'étoit pas si attaché à l'allégorie, qu'il ne le fût encore plus au sens littéral ; & je ne fais si l'on ne pourroit pas dire de lui, *Littera occidit, spiritus vivificat*. Car ses allégories sont belles & élevées, au moins sont-elles innocentes ; mais le sens littéral lui a fait un grand tort.

Enfin il considéra que son emploi l'obligeoit à prendre loin des deux sexes ; qu'il s'exposoit à des conversations que la persécution rendoit secrètes, & que la charité devoit rendre longues & fréquentes ; qu'il étoit lui-même en danger ; & que la réputation de l'Eglise chrétienne, déjà noircie de tant de calomnies & de tant d'accusations honteuses, dependoit de la sienne. Il pensa qu'il devoit ménager l'une & l'autre, en rendant sa vertu non seulement constante mais nécessaire, & en faisant paroître sa chasteté d'une manière si publique & si incontestable, qu'on ne pût jamais en douter, & qu'il pût en s'acquittant de son emploi contenter la bonté de Dieu, & confondre la malignité des hommes. Eusebe est garant de ces sentimens d'Origene, qu'il explique ainsi : *Nam cum verba illa, SUNT QUIDAM, &c. simplicius ac juvenilius accepisset, partim ut Servatoris nostri verbum adimpleret partim ut omnem obsecni numeris & calumnia occasionem infidelibus adimeret, eo quod ipse aetate juvenis, non solum viris, sed & feminis divinae fidei praecepta tradebat, dictum Servatoris recipere consequi aditus est.*

Je fais qu'on regarde cette simplicité comme un excès ridicule, & cette précaution comme l'effet d'une jeunesse sans usage & sans discernement, & j'avoue qu'on a raison. Mais auroit-on raison de taxer l'un & l'autre de

crime irremissible ? Ce que S. Justin a pensé d'une action presque semblable, doit nous rendre plus réservés. Ce grand Martyr, pour convaincre les infidèles de l'innocence & de la pureté des chrétiens, dont les assemblées étoient horriblement deshonorées par leurs calomnies, se sert principalement de l'exemple d'un jeune homme d'Alexandrie qui, pour montrer que ces bruits étoient très-faux & très-injustes, présenta lui-même une Requête à Felix Gouverneur de cette ville, pour avoir la permission de prouver l'intégrité de la vie & des mœurs des chrétiens, aux dépens de celle de son corps : *Et jam nostrorum juvenum quidam, ut vobis persuaderet non esse nobis mysterium, promiscuam & propandam mixtionem, libellum obtulit Alexandriae Felici Praefidi, medico permitti postulans ut testes sibi ascenderet, nam sine permissu Praefidis id facere loci ejus medici interdictum esse dicebant. Felice vero prorsus petitioni ejusmodi subscribere nolente, perseverans in proposito suo adolescens, in sua tandem & eorum qui ideam secum sentiebant, conscientia acquievit.* Origene & ce jeune chrétien sont également ou innocens ou coupables : car la volonté est la même, quoique les moyens soient différents.

Mais puisque nous sommes sur un passage de S. Justin, il est important de faire deux remarques, qui ne sont point étrangères à notre sujet. La première, que ce qui animoit si universellement tous les infidèles, même les plus modérés & les plus doux, contre les chrétiens, étoit la folle persuasion où ils étoient, que leur secte étoit une école de libertinage & de débauche ; & que pour deraciner cet ancien préjugé rien n'étoit plus efficace que des exemples semblables à celui que nous venons de voir. Ainsi l'action d'Origene, contre laquelle on declame le plus, a peut-être plus

Justin.
Apol. 2.

Euseb. lib.
6. c. 8.

contribué el'e seule à detromper les infideles qui le connoissoient, (& il étoit presque connu de tous) que les soins & ses instructions.

La seconde, que les Loix Romaines defendoient sous peine de la vie aux Medecins, & sous peine de confiscation de tous les biens à ceux qui vouloient se mettre entre leurs mains, de diminuer le nombre des hommes. Outre le passage de S. Justin, qui le dit en termes clairs, *ἀνὴρ γὰρ τῶν τῷ ἰγνυμένων διατρέπων, τὸ τοῦ πατρὸς ἀποκτείνῃ οἱ τοῦ ἱεροῦ ὄντων*; on peut consulter sur cela Christophe Justel dans ses notes sur le premier Canon de Nicée. Il ne faut donc pas s'étonner si le jeune Origene, qui avoit devant ses yeux l'exemple du jeune homme dont parle S. Justin, & qui savoit qu'il n'obtiendrait pas plus que lui la permission qui lui avoit été refusée, se servit d'un autre moyen.

A tout cela on doit ajouter que les Canons n'avoient encore rien réglé sur cette matiere; que ceux qu'on attribue aux Apôtres, n'étoient ni connus ni établis; que celui du Concile de Nicée est postérieur de plus de cent ans; & que Demetrius lui-même ne put citer contre Origene aucune Constitution de l'Eglise; que tout le monde n'en eut pas moins de confiance, d'estime & d'empressement pour Origene; qu'il fut reçu à Rome par le Pape Zephyrin comme l'un des plus illustres d'entre les fideles d'Egypte; qu'enfin il fut des premiers à condamner son action, comme l'a remarqué M. Huet; & qu'il eut même assez d'humilité pour établir publiquement dans ses Commentaires sur S. Matthieu une doctrine contraire.

Je sai qu'il y en a qui ont cru qu'il n'employa que la force d'un breuvage, pour éteindre en lui l'ardeur du sang & de la jeunesse. S. Epiphane

nous l'apprend: *Sive verum sibi, ut quidam existimant, inciderit, quo se illiberalium molestia liberaret . . . sive, quod alii malunt, medicamento aliquo partibus illis imposito resiccarit*. Baronius semble être entré dans le sensiment de ces derniers, & M. Huet s'est déclaré en sa faveur dans ses *Origeniana*. Il est vrai qu'Origene savoit, comme il paroît par le VII. Livre de son Ouvrage contre Celse, que chez les Atheniens on se servoit de la cigue, dont on se frottoit le corps pour en moderer les mouvemens dereglez; & qu'il put se servir de ce moyen qui étoit plus doux. Mais outre qu'Eusebe auroit sans doute exprimé cette maniere, pour excuser davantage un homme qu'il estimoit infiniment, si c'eût été la verité, S. Jerome dit nettement qu'Origene executa son dessein avec le fer: *Volutates in tantum fugit, ut zelo Dei, sed tamen non secundum scientiam, ferro truncaret genitalia*. Et il vaut mieux s'en tenir à ce que nous avons dit pour excuser sa faute, dont S. Jerome lui-même parle avec tant de moderation.

S. II.

De la retraite d'Origene en Palestine.

Dans le tems qu'Origene donnoit tous ses soins à l'instruction des Catechumenes, que sa reputation attirait autour de lui un grand nombre d'heretiques & de Philosophes, comme il le dit lui-même dans une de ses Lettres: *Confluentibus ad me non solum hæreticis, nunc Græcorum disciplinarum studiosis, & maxime Philosophis*, & qu'il employoit le reste de son loisir, ou plutôt le tems nécessaire du sommeil & du repos à l'Ecriture sainte, selon le témoignage du même historien; il arriva une émotion dans Alexandrie qui l'obligea d'en sortir. Eusebe ne

S. Epiph.
hæret. 64.
n. 31

Orig. cont.
Cels. lib. 7.
n. 48.

S. Hieron.
Epist. 41.
pag. 346.

Apud Euseb.
lib. 6.
c. 19.

Ibid. c. 3.

Bb 2

Huet. in
notis ad
Origen.
tom. 2.
pag. 69.
In Matth.
tom. 15.
n. 3. p. 654.

dit rien de particulier & de précis sur cela. Il ne nous apprend même rien au sujet de cette guerre, & voici tout ce qu'on en lit : *Aliquanto post tempore, cum Alexandria gravissimum bellum excitatum fuisset, clam inde aufugiens, ac ne in Egypto quidem commorari tutum ratus, Palaestinam petiit, & Cesarea domicilium fixit.*

M. Huet croit que cette émotion étoit celle qui arriva l'an 215. lorsque l'Empereur Antonin Caracalla, pour se venger de quelques paroles trop libres des Alexandrins, fit assembler le peuple sous prétexte de choisir les jeunes gens les mieux faits, pour en composer un Regiment en l'honneur d'Alexandre, & en fit faire un effroyable carnage par ses soldats, auxquels il avoit donné auparavant ses ordres, comme Herodien le raconte fort au long. Mais il me paroît plus vraisemblable que ce fut une sédition contre Origene en particulier. Car nous avons déjà remarqué ailleurs, que les infideles étoient si fort animés contre lui, qu'ils le poursuivoient avec une application insatiable : *Persecutionis autem furor, dit Eusebe, tantopere adversus eum accendebatur in dies, ut tota Alexandravorum civitas ulterius ipsum capere non posset.*

D'ailleurs pourquoi Origene ne seroit-il pas en sûreté dans toutes les villes d'Egypte, s'il n'y avoit eu des ordres du Gouverneur contre lui en particulier ? Et pourquoi se seroit-il retiré en secret dans la Palestine, si on ne l'eût pas poursuivi plutôt qu'un autre, & s'il n'eût été obligé de passer dans une province soumise au Comte d'Orient, & où le Prefet Augustal (c'étoit le nom du Gouverneur d'Egypte) n'avoit aucun pouvoir ?

Quoi qu'il en soit, il est au moins très certain que, si cette retraite mit Origene à couvert de la fureur des

Idolâtres, elle l'exposa à la jalousie & au ressentiment de son propre Evêque. Car ayant été obligé par les instances de tous les Prelats de la province d'expliquer en public les divines Ecritures, quoiqu'il ne fût pas encore Prêtre, Demetrius le trouva si mauvais, qu'il ne pût s'empêcher d'en écrire aux Evêques de Palestine, comme d'une nouveauté inouïe, & d'un violement de la discipline & de l'ordre de l'Eglise : *Nunquam amea* Apud Euseb. lib. 6. c. 19.
visum, nec adhuc salum fuisse, ut præsensibus Episcopis laici concionaretur.

Mais Origene n'avoit fait qu'obéir à des Evêques, dont le mérite extraordinaire & la vertu lui rendoient l'autorité plus venerable & plus sainte. Car c'étoit Alexandre de Jerusalem, & Theodiste de Cesarée, avec tous leurs Confreres dont ils étoient comme les chefs, qui l'avoient prié d'instruire leurs peuples. Ce fut par obéissance, par humilité, & par soumission à l'autorité des Evêques, qu'il accepta un emploi, que ses ennemis l'accusoient d'avoir usurpé par une désobéissance & une hardiesse contraire à l'autorité Episcopale : *Ad illius regionis Episcopos rogatus est, ut publicè in Ecclesia doceret, dit Eusebe.*

Aussi l'Evêque de Jerusalem & celui de Cesarée justifierent-ils hautement leur conduite. Car enfin s'il y avoit de la faute, elle étoit bien plus de leur côté que de celui d'Origene. Et ils répondirent à Demetrius qu'ils étoient surpris qu'il eût avancé si hardiment, que c'étoit une chose inouïe jusqu'alors qu'un laïque expliquât l'Ecriture en présence des Evêques, puisqu'il pouvoit savoir aussi bien qu'eux, que c'étoit une coutume & ancienne & generale ; qu'il étoit ordinaire de voir des Evêques se servir indifféremment de ceux qui avoient du talent & de la piété ; & que les plus saints Prelats n'en faisoient au-

Ibid. cune difficulté : *In eo nescio quomodo à veritate longissimè aberrasti*, lui disent-ils dans une Lettre dont Eusebe nous a conservé cet endroit ; *nam sibi reperitur qui fratribus prodesse possint, eos sancti Episcopi ultro adhortantur, ut ad populum conciones habeant*. Et afin qu'on ne pût pas repliquer que c'étoit une chose sans exemple, ils ajoutent qu'ils connoissoient des Evêques qui étoient dans cette pratique, comme Neon de Larandes, Celse d'Icône, Attique de Synnade : & qu'ils ne doutoient pas que la même coutume ne fût en beaucoup d'autres lieux.

On peut faire sur ces paroles trois reflexions. La première, que S. Alexandre se sert de l'exemple des Evêques voisins de la Cappadoce ; car *Iconium & Larandes* sont deux villes de la Lycæonie, entre la Cappadoce & la Cilicie, & Synnade est une ville de Phrygie voisine de la Cappadoce. Cela étoit naturel, puisque S. Alexandre avoit été Evêque en Cappadoce, avant que d'être transféré à Jérusalem après la mort de S. Narcisse, comme le dit Eusebe. Mais en même tems rien ne pouvoit autoriser davantage l'action d'Origene : car S. Alexandre confirmoit ainsi les exemples qu'il avoit vus dans l'Asie, & qui justifioient sa conduite, par ceux d'un pays où c'étoit la coutume d'employer ceux d'entre les laïques qui avoient le plus de talent & le plus de vertu, à l'explication de l'Ecriture.

La seconde reflexion est, que la reserve de la predication aux Evêques étoit moins ancienne, que la permission accordée aux laïques de prêcher devant eux ; & que quand on accorda à ceux-là d'expliquer l'Evangile en présence de ceux-ci, on ne fit que leur rendre la liberté que de justes raisons leur avoient fait ôter.

La troisième reflexion est, que la nécessité d'expliquer au peuple les grandes verités de l'Ecriture, & les richesses que le saint Esprit a cachées sous le voile de l'histoire sainte, paroissoit aux Prelats, plus touchés du soin des fideles que de celui de leur reputation, si pressante & si essentielle, que dans le besoin ils aimoient mieux se servir d'un simple fidele, que de laisser manquer leurs freres du pain seul qui peut les nourrir. Ils savoient que le Saint Esprit n'est pas lié, & qu'il souffle où il veut ; que c'étoit une espece d'injustice que de fermer la bouche à des gens à qui Dieu avoit donné le don de la parole ; que la qualité la plus essentielle à un predicateur chretien étant de bien entendre l'Ecriture, on devoit peu regarder aux autres qualités, quand un homme avoit celles-là ; qu'il falloit que les Evêques descendissent quelquefois de la chaire d'où ils avoient accoutumé d'annoncer la vérité à leurs peuples, & qu'ils y fissent monter un autre à leur place, pour apprendre aux fideles qu'ils n'étoient ni leurs maitres, ni leur lumiere ; que la vérité n'est pas un bien propre aux hommes ; qu'ils en doivent être également les disciples ; que c'est Dieu seul qui merite d'être craint & d'être aimé dans sa parole, & que soit qu'il parle par un Ange ou par une anesse, il merite également d'être écouté.

On ne doit donc pas condamner aisément la conduite de ces anciens & de ces saints Evêques, quoique depuis la discipline ait changé ; & on ne doit pas les juger sur des décisions du V. siecle, où les choses étoient dans d'autres circonstances, & où il eût été très-dangereux de faire prêcher des laïques : *Ut præter eos, qui S. Leo sunt Domini sacerdotes, nullus sibi dicendi & predicandi jus audeat vindicare, sive ille Monachus, sive sit laicus, qui*

aliquis scientia nomine gloriatur, dit S. Leon dans l'Épître à Maxime d'Antioche : ce qu'il repete encore presque dans les mêmes termes dans la suivante adressée à Theodoret Evêque de Cyr. Car outre que c'étoit une entreprise défavouée par les Evêques, & que la plupart de ces predicateurs étoient des séditeux & des Eutychiens, il étoit honteux au Clergé dans un si grand nombre de Ministres, de laisser usurper leurs fonctions les plus saintes.

Mais pour Origene il parloit devant ses Juges : il parloit par leur ordre : il parloit après s'être bien instruit des mystères de l'Écriture. S'il y avoit donc de la faute à le faire prêcher, n'étant que laïque, il y en avoit encore bien plus à laisser dans le rang de laïque un homme si capable d'annoncer l'Evangile ; & si les Evêques de Palestine avoient trop d'humilité, trop de desintéressement, trop d'estime pour la parole de Dieu, Demetrius avoit trop de jalousie, trop de domination, trop de peur que l'élevation d'Origene ne fit tort à la sienne.

Enfin pour connoître lequel des deux, ou de Demetrius ou d'Origene, a eu le plus de simplicité & de droiture, il ne faut qu'examiner la suite. Cet Evêque indigné de ce qu'Origene trouvoit plus d'accueil, selon la parole du Fils de Dieu, dans un pays étranger que dans le sien propre, envoya des Diacres pour rappeler Origene. Aussi-tôt Origene obéit ; quoiqu'il ne pût douter que son Evêque n'eût de la jalousie contre lui ; quoiqu'il eût travaillé depuis sa première jeunesse sans récompense ; quoiqu'il fût assuré que bien loin de reconnoître ses travaux à l'avenir ; on prendroit plaisir à le tenir toujours dans la poussière ; & quoiqu'il eût un très grand sujet d'ap-

prehender que la haine des idolâtres ne se rallumât contre lui : *Sed cum De. Euseb. lib. 6. c. 19. demetrius, dit Eusebe, per litteras eum revocasset, missisque Ecclesie sua discipulis, reditum ejus surgere non destitisset, Alexandriam reversus consuetum munus obiri.*

En quoi certainement Origene fit paroître une extrême soumission. Car tout le monde sait que dans la première antiquité, & même jusqu'au moyen âge, on n'étoit attaché à un Evêque que par l'ordination, & que par l'entretien qu'on recevoit de l'Eglise. Or, de l'aveu même de Demetrius, Origene étoit alors laïque ; & bien loin d'être nourri aux dépens de l'Eglise, il refusoit même les libéralités de ses amis ; & cela avec une obstination si invincible, qu'elle eût été capable de le brouiller avec eux, s'ils n'avoient été convaincus que la vertu & le détachement, & non pas la fierté, le rendoient si ferme : *Familiares suos, ce sont les termes d'Eusebe, ingenti admiratione percussit, ac multos quidem ex ipsis incredibili dolore affectit, qui bona sua cum ipso partiti optabant.*

Il se contentoit d'une rente de quatre oboles chaque jour, que lui faisoit un homme à qui il avoit vendu à cette condition plusieurs volumes parfaitement bien écrits, de Grammaire & de sciences profanes, comme le dit Eusebe : *Ne alieno subsidio opus haberet, venditis pristis doctrine voluminibus, qua penes se habebat elegantissime elaborata, contentus fuit quatuor obolis, qui ab emore voluminum ipsi in dies singulos pendebantur.*

Quoiqu'il paroisse incroyable qu'une si petite somme ait pu lui suffire, cependant quand on examine sa vie, on conçoit aisément qu'il en avoit encore de reste ; car il jeûnoit tous les jours, & très-rigoureusement ; il ne buvoit point de vin, il n'avoit qu'un.

Euseb. lib. 6. c. 19.

Ibid. c. 3.

Ibid.

habité ; il alloit pieds nus ; il couchait à terre ; & il ne pensoit jamais au lendemain. On peut bien en croire S. Jerome qui , dans un tems où il pourfuivoit chaudement les Origénistes , & dans une Lettre où il dit d'Origene le moins de bien qu'il peut , en fait néanmoins cet éloge :

Epist. 41.
Pag. 346.

*Magnus vir ab infantia , & verè martyris filius.... Calceavit avaritiam , scripturas memoriter tenuit , & in studio explanationis eorum diebus desudavit ac noctibus. Mille & eo amplius tractatus quos in Ecclesia locutus est , edidit. Innumerabiles præterea Commentarios , quos ipse appellat *τρυφῶν*. . . . Quis nostrum tanta potest legere , quanta ille conscripsit ? Quis ardentem in scripturis animum non miretur ?*

Mais pour revenir à notre sujet ; comment Origene n'auroit-il pas obéi à Demetrius , lui qui peu de tems avant que d'être forcé par la persécution de quitter l'Egypte & de se retirer dans la Palestine , ayant été demandé par le Gouverneur d'Arabie qui desiroit de le voir , & de se faire instruire par lui des vérités chrétiennes , & qui avoit écrit à Demetrius & au Prefet d'Egypte des Lettres très-pressantes sur ce sujet ; revint à Alexandrie aussi-tôt qu'il eût satisfait à ce qu'on souloit de lui , & reprit son emploi avec la même application & la même tranquillité ?

Euseb. lib.
6. c. 13.

Nec multo post , dit Eusebe , perfecto cuius causa venerat negotio , Alexandriam regressus est : lui encore qui , depuis qu'il fut rappelé par son Evêque , ayant été engagé par Mamée , mere de l'Empereur Alexandre Severe , qui monta sur le trône l'an de Jesus Christ 222. à venir à Antioche , où cette princesse toute-puissante sur l'esprit de son fils , & qui avoit de la piété & de la religion , étoit venue , & desiroit profiter des lumieres d'Origene , ne se servit point d'une occasion si favorable pour s'avancer à la

Cour , ou pour s'y menager une si puissante protection ; mais revint à Alexandrie , dès qu'il eût donné à Mamée les instructions convenables , & y reprit aussi-tôt ses fonctions ordinaires : *Ad consuetas sedes maturè regressus est.*

Ibid. c. 22.

Eusebe qui nous apprend ce fait , ne nous dit point la raison du voyage de Mamée à Antioche. Mais la conjecture de M. Huet paroît assez vraisemblable. Il croit que la guerre des Perles obligea Alexandre de s'approcher de la frontiere , & que la mere l'ayant accompagné en Orient , elle établit son séjour dans la ville d'Antioche. Il est vrai que les historiens ne marquent pas le tems de la guerre de Perse : mais Eusebe dans sa Chronique place cet événement dans la seconde année d'Alexandre , qui est la 223. de Jesus-Christ , & dans son histoire il met l'entrevue de Mamée & d'Origene aussi-tôt après le couronnement de son fils , ce qui peut beaucoup fortifier la conjecture de M. Huet.

Ce fut après son retour d'Antioche à Alexandrie , qu'Origene se mit tout de bon à travailler sur l'Ecriture. Ambroise qu'il avoit converti de l'herésie des Marcionites , selon S. Jerome , ou plutôt , selon Eusebe , de celle des Valentinien , & qui lui étoit très-étroitement uni , le pressa long-tems de s'appliquer à ce grand travail. Il lui fournit même à ses dépens sept secretaïres qui se relevoient jour à tour , *septem & amplius notarii , ταχυγράφοι , διάκονοι illi presto aderant ;* autant de copistes , outre plusieurs jeunes filles qui écrivoient fort bien ; *ἅμα δὲ κέρως ἐπὶ τὸ καλλιγράφων ἡγουμέναις* , dit Eusebe , pour mettre au net ce que les secretaïres avoient mis avec précipitation sur le papier. Et il exigeoit de lui de si bonne grace & avec tant d'ardeur le

Catalog.
Script. ecc.
Pag. 117.
Euseb. lib.
6. c. 18.

Euseb. lib.
6. c. 23.

travail de chaque jour, qu'Origene ne put se defendre de donner tous ses soins à l'explication des saintes Lettres.

Cette occupation si utile à l'Eglise, fut interrompue par certaines affaires survenues en Achaïe, dont Eusebe ne nous dit autre chose, sinon que c'étoient des affaires qu'il étoit mal-

Ibid.

Baronius
ann. 130.
§. 7.

aisé de démêler sans Origene : *Compellente ipsum necessitate ob ecclesiastica negotia in Achaïam profectus*. Baronius a voulu suppléer au silence de l'Historien, & il s'est imaginé qu'on avoit fait venir en Grece Origene, pour lui faire part de l'édition de l'Ecriture qu'on avoit trouvée à Nicople d'Adium, dont nous parlerons ailleurs. Mais ce voyage avoit une cause plus importante ; & S. Jerome dans la vie d'Origene parmi les hommes illustres, dit qu'il avoit été mandé pour combattre & pour renverser les heresies qui troubloient ces Eglises : *Cum jam media esset aetatis, & propter Ecclesias Achaia, qua pluribus haeresibus vexabantur, sub testamento Ecclesiastica Epistola Athenas per Palaestina pergeret*. Le tems de ce voyage est lié par Eusebe avec l'élection de Pontien successeur d'Urbain, & avec l'ordination de Zebin successeur de Philete Evêque d'Antioche, qu'il met dans sa Chronique en 228. Il eut de grandes suites, comme on le va voir dans l'article suivant.

Hieron.
Catalog.
Script. ec-
cles. p. 116.

§. III.

Elevation d'Origene à la Prêtrise.

Rien n'a rendu le voyage d'Origene en Achaïe si fameux, que son élévation à la Prêtrise. Car étant en Palestine, dit Eusebe, pour se rendre ensuite en Achaïe, il fut ordonné à Cesarée par les Evêques qui s'y trouverent. Et ce fut là le commencement des persecutions d'Origene,

Euseb. lib.
c. 23.

des troubles de l'Egypte, des contestations & des disputes qui agiterent si long-tems l'Eglise, & qui après avoir été assoupies furent renouvelées en divers tems avec tant d'éclat & tant de chaleur. Il est fâcheux qu'Eusebe ne nous en ait rien dit dans son Histoire, mais nous ne devons pas nous plaindre de sa negligence sur ce point ; car il en avoit parlé avec beaucoup d'exactitude dans le II. Livre de l'Apologie que le saint Martyr Pamphile & lui avoient composée pour Origene : *Qui deinceps motus ejus causa fuerint concitati, & qua super iisdem motibus à Prasulibus Ecclesiarum constituta sint, in secundo libro defensionis, quam pro illo conscripsimus, sufficiunt à nobis exposita sunt*. La haine, qu'on eut dans les siècles suivans contre Origene, fut cause qu'on supprima cette Apologie ; & nous ne savons de cet important événement que ce que Photius & S. Jerome nous en ont conservé.

Le premier, je veux dire Photius, cite un fragment de l'Apologie de Pamphile, duquel nous apprenons que Demetrius assembla deux Conciles contre Origene ; que dans le premier, qui étoit composé de quelques Evêques & de quelques Prêtres, Origene fut condamné à ne plus enseigner & à sortir d'Alexandrie, *neque consistere Alexandria Origenem, neque docere statuit* ; & que dans le second Demetrius avec quelques Evêques d'Egypte ajouta à cette flétrissure la deposition : *Sed Demetrius cum quibusdam Aegyptiis Episcopis, etiam eum sacerdotio dejecit*. En quoi il alla directement contre la decision du premier Synode qui, ayant voulu donner quelque chose au ressentiment de Demetrius, & donner en même tems des bornes à la vengeance, avoit conservé à Origene l'honneur du sacerdoce, & ne lui en avoit

Photius,
Bibl. cod.
118.

avoit defendu l'exercice que dans la ville d'Alexandrie ; *Sed à Presbyterii gradu nequaquam moveri*. Apparemment que Demetrius sâché de ce que l'exil d'Origene l'avoit mis en liberté , & de ce que sa premiere condamnation n'avoit fait que le delivrer de l'assujettissement & de la dependance où il étoit à son égard , pour le faire passer dans une province où il étoit aimé & considéré de tout le monde , il s'efforça de le depouiller d'une dignité dont il ne l'avoit pas revêtu , & qu'il ne lui pouvoit ôter par consequent. Mais il ne faut point prevenir ce que nous dirons dans la suite.

S. Jerome ajoute que cette condamnation fut approuvée dans tout l'univers , & qu'elle fut même autorisée à Rome par un Concile ; mais que les Eglises de la Palestine , de l'Arabie , de la Phenicie , & de l'Asie entretinrent toujours communion avec Origene. Ses paroles sont citées par Rufin dans sa seconde Apologie , & elles sont tirées du Catalogue que S. Jerome avoit fait des Ouvrages d'Origene. *Porro hoc sudore , dit ce Pere , quid accepit pretii ? Damnatur à Demetrio Episcopo , exceptis Palestina , & Arabia , & Phœnicis , atque Aschia sacerdotibus. In damnationem ejus consentit urbs Romana. Ipsa contra hunc cogit senatum ; non propter dogmatum novitatem , non propter heresim , ut nunc adversus eum rabidi canes simulant ; sed quia gloriam eloquentia ejus & scientia ferre non poterant , & illo dicente omnes muti putabantur.*

Epist. 29.
pag. 68.

Euseb. Eb.
6. c. 8.

Nous apprenons encore d'Eusebe , que Demetrius s'efforça de decrier par ses Lettres Origene ; qu'il exagéra l'exces de zele où sa jeunesse & son respect pour la lettre de l'Evangile l'avoient autrefois porté ; & qu'il tâcha de separer de sa communion tous les Prelats de l'Eglise. Ce que

S. Jerome exprime en des termes qui font voir quel jugement il faisoit de la conduite de Demetrius : *A Theodisio , & Alexandro , Cesarea & Hierosolymorum Episcopis , Presbyter ordinatus*, dit-il dans l'abregé de ses actions & de sa vie , *Demetrius offendit animos , qui tanta in eum debacchatus est infamia , ut per totum mundum super nomine ejus scriberet*. Ce furent ces Lettres qui rendirent dans les provinces éloignées Origene si odieux & si noir ; & ce fut sur la peinture qu'en fit cet Evêque ardent & passionné , que l'Eglise Romaine le condamna pour lors. Tous les prejugez étoient contre lui ; & selon que le dit S. Cyprien sur Pape Corneille , l'innocence fut surmontée par la diligence & l'empressement beaucoup plus que par le credit & la force de l'injustice. Car Demetrius avoit raison parce qu'il avoit pris les devans , & Origene avoit tort parce qu'il étoit malheureux avec tranquillité.

En effet qu'avoit fait Origene depuis son retour de la Grece , qui méritât l'exil , l'inrerdit , la deposition , l'excommunication ? Il avoit repris son premier emploi , & il continuoit de rendre les mêmes services à l'Eglise d'Alexandrie , sans sortir de la soumission & de la dependance où il avoit été. S'il étoit revenu Prêtre , il étoit injuste de lui en faire un crime. C'étoit plutôt celui des Evêques qui l'avoient ordonné malgré sa resistance , & qui avoient fait une sainte violence à son humilité. Pour lui par quel degré étoit-il monté au sacerdoce ? Qu'avoit-il fait pour y parvenir ? Etoit-il coupable d'avoir trop de merite , trop de science , trop de vertu , trop de reputation ? Falloit-il pour être innocent , qu'il fût inconnu aux Evêques de Palestine , & à S. Alexandre Evêque de Jerusalem , qu'il en fût moins estimé , &

Catalog.
Script. eccl.
tom. 4. part. 2.
pag. 116.

S. Cyp.
Epist. 55.

qu'il parût indigne de la Prêtrise ? Si tout cela est ridicule, & si c'est au contraire une chose digne d'admiration, que son mérite ait été si extraordinaire & si universellement reconnu, que plusieurs saints Evêques, dont la mémoire est en bénédiction dans l'Eglise, l'aient voulu récompenser du sacerdoce, & se trouver en corps à son ordination pour la rendre plus solennelle, ce qui n'étoit que le privilège de la consecration des Evêques ; que peut-on dire contre une vertu si pure, si éclatante, si publique ?

A l'égard de ces saints Evêques, ils justifient très bien leur conduite. Car ils n'avoient ordonné Origene que sur les Lettres de Demetrius même, qui faisoient son éloge, & qui rendoient un témoignage public de ses qualités & des services qu'il avoit rendus à l'Eglise. Nous apprenons cette circonstance de S. Jerome en deux endroits : car parlant d'Origene, il dit qu'il fut ordonné sur le témoignage d'une Lettre ecclésiastique, *sub testimonio ecclesiastica Epistola* ; & parlant dans le même Ouvrage de S. Alexandre, il dit qu'il écrivit pour Origene à Demetrius, qui lui avoit rendu un témoignage favorable : *Scriptis & pro Origene contra Demetrium eo quo, juxta testimonium Demetrii eum Presbyterum constituerii* ; c'est à dire que Demetrius parloit d'Origene, comme d'un homme très digne des premières places ecclésiastiques, & que les Evêques de Palestine jugerent par sa Lettre de son sentiment : ce qui est sans réplique.

Nous avons déjà remarqué qu'on avoit alors peu d'égard au lieu de la naissance ; que c'étoit une formalité ou inconnue, ou négligée ; & que les plus habiles tombent d'accord que c'étoit l'ordination, & non pas l'engagement de la naissance qui at-

choit les Clercs à leur Evêque. Nous ajouterons que, quoiqu'on trouve dès le IV. siècle plusieurs Canons qui défendent aux Clercs de changer de Diocèse, on ne trouve nulle part, que dans le seul Concile de Sardique l'an 347. que la même défense fût faite aux laïques. Encore ne s'apercevrait-on pas de la pensée de ce Concile, sans que l'Evêque de Carthage Gratus, qui y avoit assisté, s'expliqua d'une manière étendue, dans le VI. Canon du I. Concile de Carthage tenu l'an 348. Cont ans après, c'est à dire l'an 441. le I. Concile d'Orange, qui avoit réglé la chose pour les Clercs dans le Canon VIII. la regle encore en cette manière pour les laïques dans le IX. *Si qui autem alienos cives, aut alibi consistentes ordinauerint, nec ordinati in illo accusantur ; aut ad se eos revocent, aut gratiam ipsius eorum impetrent, cum quibus habitant.*

Mais il avoit une raison particulière de passer par-dessus cette formalité dans cette occasion. Car outre qu'Origene étoit un homme de tous les Diocèses, parce qu'il rendoit service à tous, & qu'il étoit même en chemin pour aller détruire l'hérésie dans la Grece ; il étoit d'ailleurs bien-séant qu'on lui donnât quelque caractère, afin qu'il eût plus d'autorité & plus de succès dans sa mission, & qu'on ne se scandalisât pas de le voir parler en public n'étant encore que laïque : car nous avons vu que Demetrius s'étoit offensé de ce qu'on l'avoit obligé de prêcher publiquement dans la ville de Cesarée, avant qu'il fût Prêtre.

D'ailleurs il étoit visible que Demetrius, jaloux de la gloire d'Origene, ne se résoudroit jamais à l'élever au sacerdoce, & qu'il étoit bien-aïse d'avoir un prétexte pour le tenir dans l'obscurité & dans la poussière. Ainsi par le zèle de l'honneur de

Can. 18.
tom. 1.
Conc. pag.
650.

Ibid. pag.
715.

Can. 9.
tom. 3.
pag. 1449.

Can. 9.
Script. eccl.
pag.
455.

Ibid. pag.
455.

Dieu, dont on étouffoit la gloire en cachant ses dons & en s'efforçant de les rendre inutiles, les Evêques de Palestine firent monter Origene au premier rang, afin que la lumière ne fût plus cachée sous le boisseau. Ils auroient même pu faire plus, & l'enlever à un Evêque injuste & peu reconnoissant, en l'attachant à leur Eglise; selon cette parole du Fils de Dieu, *Auferte ab eo manum*.

Et qu'on ne dise pas qu'il étoit de la prudence de prendre des mesures plus justes, & qu'Origene devoit au moins en consulter son Evêque, & recevoir de lui la Prêtrise. Car tout au contraire la prudence ne permettoit pas qu'Origene demandât à Demetrius l'ordination; parce qu'il en connoissoit les secretes intentions, & qu'il ne pouvoit pas ignorer qu'il ne prit plaisir à le tenir dans le rang des laïques; & la pieté l'empêchoit de croire qu'il fût digne d'un si grand honneur. Ainsi on ne peut lui reprocher d'être parti sans être ordonné, & on ne peut le reprendre de l'avoir été à Césarée.

§. I V.

Si Origene est coupable de l'idolatrie dont l'accuse S. Epiphane.

S. Epiph.
hæref. 64.
n. 2.

S. Epiphane assure qu'Origene convertissant à la foi un grand nombre d'infidèles, les Magistrats & les plus qualifiés d'Alexandrie le firent saisir; & qu'après qu'ils l'eurent conduit au Temple de Serapis, ils lui proposèrent l'alternative, ou de sacrifier à cette idole, ou d'être abandonné à un Ethiopien; que cette proposition le fit pâlir, qu'il promit de sacrifier, qu'il reçut de l'encens dans sa main; & que, selon quelques-uns, il l'offrit sur l'autel, ou, selon

quelques autres, il ne fit que le recevoir, & que ce furent les Payens qui le lui firent repandre sur les charbons, en lui secouant la main: *Accidit hoc Alexandria*, continue S. Epiphane, *ubi cum exprobrantium ludibria ferre non posset, illinc abiit, & in Palestina sive Judaa domicilium constituit*. Mais il n'y a nulle vraisemblance dans ce récit. Il est visible que c'est un de ces bruits fabuleux, que les ennemis d'Origene inventerent long-temps après sa mort, & que S. Epiphane a rapporté sur la parole de ceux qui le lui avoient appris. Mais puisque d'habiles gens, & en particulier M. Huet, ont ajouté foi à un tel discours, il ne sera point inutile d'en démontrer la fausseté.

1. Il ne faut pas avoir lu extrêmement les Ouvrages de S. Epiphane pour être persuadé qu'il avoit peu d'exactitude en rapportant les faits, qu'il étoit trop credule, & qu'outre cela il avoit une extrême aversion pour Origene. Cette aversion paroît en cent endroits; car il pretend que les grandes choses qu'on disoit d'Origene, n'étoient que de grandes exagérations: *Qua igitur grandia de illo ac magnifica produntur, non omnino fide digna censemus*; & que, s'il en a rapporté quelques-unes, c'a été sur un bruit incertain & populaire: *Nihilominus qua communi sermone percrebuerunt, praterire nolumus*. En quoi il fait voir qu'il n'avoit pas lu cet Ecrivain, & qu'il ne s'étoit pas donné la peine d'examiner la chose du monde la plus facile & la plus connue, c'est-à-dire le nombre des Ecrits d'Origene & les actions de sa vie. Ainsi il croyoit le mal sans témoin & sans preuve; & il ne vouloit pas croire le bien malgré le témoignage de tout le monde, & celui même de ses propres yeux, auxquels il pouvoit s'en rapporter. Il appelle Origene vain, audacieux, in-

Origén.
lib. 1. c. 4.
P. 22.

S. Epiph.
hæref. 64.
n. 3.

Ibid. a. 8.

folent, temeraire, causeur, & grand diseur de rien : *Qui ineptissima loquacitate orbem terrarum implevit*. Il pretend qu'il a été, non seulement heretique, mais chef de parti, revolté contre l'Eglise, & l'auteur d'une secte plus detestable que celle de tous les anciens heretiques : *Pejissera illa, dit-il, ac veteres omnes improbitate superans, quorum errores complectitur*. Il lui fait même un crime des choses les plus innocentes ; & c'est après avoir rapporté dans les Chapitres VI. & VII. la Preface sur le premier Pseaume, qui est la plus humble & la plus chretienne qui se puisse imaginer, qu'il s'écrie qu'il est un étourdi, un temeraire, un faux sage, un mauvais curieux. Enfin quoique sa coutume soit de traiter les heresies qu'il rapporte fort succinctement, & sans citer aucun Auteur, il employe LXIII. Chapitres, & copie tout le Traité de Methodius sur la resurrection contre Origene.

2. Pour examiner la chose de plus près, en quel tems est arrivée l'apostasie pretendue d'Origene ? On ne peut être sous Severe ; puisqu'alors il fallut cacher ses habits pour l'empêcher de courir au martyre ; qu'il eût assez de resolution pour s'exposer au danger, qui avoit écarté & mis en fuite les plus fermes & les plus constants ; qu'il avoit assez de zele pour aller lui-même consoler les Martyrs dans les prisons, & pour leur donner le dernier baiser de paix au milieu des gardes qui les conduisoient au supplice ; & que c'étoit alors presque une même chose d'être instruit de la foi par Origene, & d'être animé au martyre. Voyez Eusebe depuis le II. Chapitre jusqu'au V. du VI. Livre. Ce ne fut pas sous Antonin Caracalla ; puisqu'il se retira auprès de Theodote Evêque de Cesarée, qui le fit prêcher publiquement dans son Egli-

se, quoiqu'il ne fût pas encore Prêtre. Ce ne fut pas sous Maximin : car quoique cet Empereur fût particulièrement animé contre Origene, & qu'Ortose même ait écrit qu'il ne persecuta l'Eglise qu'à cause de lui, parce qu'il l'en regardoit comme le defenseur & le maître, il échappa néanmoins à la cruauté ; & il se retira auprès de S. Firmilien dans la Cappadoce, qui lui donna la maison d'une vierge nommée Julienne, pour lui servir de retraite.

Il est vrai qu'Eusebe n'en parle pas ; mais on doit le conclure de ce qu'il dit ailleurs, qu'Origene trouva la version de Symmaque chez Julienne. Car Pallade vers la fin de son Histoire ecclesiastique nous apprend que cette vierge étoit de Cesarée en Cappadoce ; que durant une violente persecution Origene se retira chez elle, & qu'il s'y tint caché deux années entieres. Il ajoute même qu'il avoit vu un ancien Manuscrit, où ces mots avoient été mis de la main d'Origene : *τὸ τοῦ βιβλίου αὐτοῦ ἐν τῇ παρὰ τῶν πατρῶν ἐν Καισάρει*. Ce fut de ce lieu qu'il écrivit à son ami Ambroise, qui étoit emprisonné pour la foi, & qu'il lui envoya une exhortation au martyre vraiment digne de l'un & de l'autre. Il écrivit aussi diverses Lettres à ceux qui étoient dans le même cas, comme le dit Eusebe.

Ce ne fut pas non plus sous Dece qu'Origene tomba dans l'idolatrie ; puisqu'il ne fit jamais paroître tant de resolution, tant de fermeté, & tant d'amour pour Jesus-Christ que dans cette dernière tempête, selon tous les anciens. S. Jerome dit dans le Catalogue des hommes illustres, qu'il est inutile de demander ce que souffrit alors Origene ; puisque l'on sait que cette persecution regardoit principalement les maîtres de l'Eglise, & qu'elle emporta S. Fabien à Rome, S. Ba-

Oros. lib. 7. c. 19.

Euseb. lib. 6. cap. 17.

Cap. 142.

Ibid. c. 18.

bylas à Antioche , & S. Alexandre à Jérusalem. Que si on veut néanmoins en être instruit dans le détail , on n'a qu'à lire les Lettres mêmes d'Origene écrites après la persécution , & ce qu'Eusebe en dit dans son Histoire & dans le dernier Livre de l'Apologie de ce grand homme. Ces Lettres ne sont pas venues jusqu'à nous , non plus que les cinq derniers Livres de l'Apologie. Mais voici ce qu'en dit Eusebe dans son Histoire : *Qua & quant*

Ibid. e. 39.

propter doctrinam Christi vir ille peritulerit , vincula scilicet & corporis cruciatus , & in intimo carceris recessu , ferrei torquis arumnas ; utque multorum dierum spatio pedes in nervo ad quatuor usque foraminum insertis distenti fuerint. Ad hac ignium minas , & quacumque alia ab inimicis illata fortiter sustinuit ; & cujuscumque tandem harum rerum exitus fuerit iudice omni virium nisi ambitiosè contendente ne illum interficeret. Denique quos sermones post hac , quamque utiles iis , qui consolatione indigent , reliquerit , plurima ejus Epistola non minus verè quam accuratè commemorant. Enfin ce ne fut pas sous Alexandre Severe , puisque cet Empereur n'a point persécuté l'Eglise ; qu'Origene étoit le maître & le Cathéchiste de Mamée mere de cet Empereur & toute puissante sur son esprit ; & que jamais il n'eut plus de repos que sous Alexandre.

3. Comment s'est il pu faire que Demetrius n'ait rien su de la chute d'Origene , ou que l'ayant su il ne la lui ait pas reprochée ? Comment , ayant une raison si légitime de l'excommunier , a-t-il pris le prétexte de sa mutilation passée , & du défaut de son ordination ? *Quanto nihil aliud habebat* , dit Eusebe , *quod ei objiceret.* Pourquoi s'est-il amusé à le decrier comme un desobéissant & un presomptueux , pouvant le noircir comme un idolâtre ? En quelle conscience les Evêques de Palestine , qui étoient

Euseb. lib. 6. c. 8.

voisins de l'Egypte , & qui ne pouvoient ignorer la faute d'Origene , le recurent-ils à bras ouvertes , le comblèrent-ils d'honneur , lui conserverent-ils le rang & l'office de Prêtre , lui confierent ils à lui seul la disputation de la parole , l'écouterent-ils comme leur maître ? *Ipsam perperis* *tanquam magistrum auscultantes* , dit Eusebe , *soli interpretationem sacra Scriptura , ac reliquum omnia ecclesiastica doctrina officium permiserunt.* A quoi pensoit S. Firmilien de venir l'entendre comme s'il eût été un de ces disciples , d'entreprendre un long voyage , & d'abandonner pendant quelque tems non seulement son troupeau , mais les Eglises de tout le departement , dont il étoit le grand Metropolitain ou l'Exarque , pour se faire instruire par un apostat & par un lâche deserteur de la foi ? *Ut ad ipsum visendum in Judæam usque proficisceretur* , dit le même Historien dans le même endroit que je viens de citer , *& unà cum ipso aliquandiu maneret , ut majorem rerum divinarum notitiam perciperet.*

Ibid. c. 17:

4. Quelle grace eût eu S. Gregoire de Neocesarie , si celebre par ses miracles , de se vanter d'avoir été instruit par Origene après sa deposition & son bannissement , si son nom avoit été en horreur , & si on l'eût regardé dans l'Eglise comme un perfide ? Et eût-ce été une faute pardonnable à S. Gregoire de Nyffe , de louer ce grand homme du profit qu'il avoit fait des instructions d'un tel maître ? Voici ses termes : *Relicto omni studio externa Philosophia accedit unà cum illo* (il entend S. Firmilien) *ad eum , qui illo in eo tempore Christianorum philosophia princeps erat.*

S. Greg. Nyff. de vita S. Greg. Nroc. tom. 3. pag. 142.

Mais rien n'est plus glorieux à Origene , que le témoignage même de S. Gregoire Thaumaturge , qui après avoir été avec son illustre frere Athenodore cinq ans entiers son disciple ,

& étant obligé de retourner dans son pays, prononça une harangue, que nous avons encore, en présence d'une grande assemblée, & où il força Origene de se trouver, qui est une marque de son attachement, de sa vénération, & de sa reconnoissance pour Origene; comme elle est une marque de la politesse, de la bonté, & de la vertu de ce saint Panegyriste. Il faudroit la copier ici toute entière, si je voulois rapporter tout ce qu'elle contient à l'avantage d'Origene. Je me contenterai d'en citer ces dernières paroles: *Ora ut & consolationem aliquam a Deo capiamus, quando à te destituimur... Pete autem ut & redire nos facies iterum ad te ducat, quod unum omnium maximè nos consolabitur.* Quand ces deux freres furent de retour dans leur pays, au lieu d'être soupçonnés d'erreur, & d'en être moins considérés pour avoir été disciples d'Origene, ils furent aussi-tôt l'un & l'autre élevés à l'Episcopat, quoiqu'ils fussent encore fort jeunes, *ambo adhuc admodum juvenes*, dit Eusebe; & comme il étoit ordinaire aux disciples d'Origene, l'un fut Martyr, & l'autre fut Confesseur de Jesus-Christ.

5. Pourquoi toutes les Eglises, où Origene étoit connu, sont-elles demeurées dans sa communion, la Palestine, l'Arabie, la Phenicie, l'Asie, le Pont, la Cappadoce? Pourquoi Eusebe n'a-t-il point parlé d'un accident si remarquable & si public? Pourquoi ni lui ni le Martyr Pamphile n'ont-ils pas pensé à l'en justifier? Pourquoi S. Jerome dit-il si hautement qu'Origene ne fut condamné, que parce qu'il avoit trop de science & trop de merite? Par quel accident est-il arrivé que S. Epiphane seul ait connu ce que tout le monde avant lui & après lui a ignoré? Car comme il n'avoit suivi aucun Auteur du III. siecle, il n'a été suivi par aucun du V.

& du VI. Avec quel front Origene auroit-il écrit des Lettres ardentes & zelées pour le martyre à diverses personnes, après avoir été chassé d'Alexandrie, s'il en avoit été chassé pour avoir offert de l'encens aux fausses Divinités, sans y être contraint par les supplices, par l'emprisonnement, par les moindres épreuves? Enfin quelle apparence y a-t-il qu'un homme, qui dans toutes les occasions a remoiné un attachement si sincere & si entier pour Jesus-Christ, en ait abandonné les intérêts sur un si leger pretexte? Certainement s'il faut juger du cœur des hommes par l'uniformité de leur vie, jamais personne ne fut plus immobile dans sa foi qu'Origene; puisque nous savons que dans son enfance, dans un âge plus avancé, & dans la dernière vieillesse, sous Severe, sous Caracalla, sous Maximin, & sous Dece, il a toujours paru intrepide dans la foi.

6. Les circonstances mêmes de l'histoire rapportée par S. Epiphane, en decouvrent la fausseté, si on y veut faire reflexion: car ce Saint ne savoit rien de la vie d'Origene, & il a tout confondu. 1. Il dit qu'Origene fleurissoit à Alexandrie sous l'Empereur Dece, *Dece Imperatore Alexandria floruit*. En quoi il fait deux fautes: car Origene n'étoit pas à Alexandrie au tems de cet Empereur, & il ne fleurissoit pas alors, mais il finissoit; puisqu'il est né l'an 186. qu'il a vécu soixante-neuf ans, & qu'il est mort en 254. l'année même que Gallus & Voluhen furent mis à mort; qu'il commença à éclater dès l'âge de dix-huit ans; qu'il en avoit soixante-six lorsque Dece monta sur le throne en 251. & qu'il mourut à Tyr deux ans après être sorti de la prison, où cet impie l'avoit fait enfermer. 2. S. Epiphane dit qu'Origene se retira dans la Palestine, parce qu'il ne pouvoit souff-

S. Greg.
Thaumaturg.
orat. ad
Origen.
pag. 77.

Euseb. lib.
6. c. 30.

S. Epiph.
haer. 14.
n. 11.

Ibid. n. 11.

seir les railleries qu'on faisoit de son idolatrie ; & il est au contraire très certain que ce fut la persécution de Demetrius qui le força à cette retraite.

3. Il dit qu'après quelque séjour en Palestine, il passa à Tyr où il resta vingt années dans un grand repos, & que ce fut là qu'il travailla à ses explications sur l'Ecriture : *In urbe Tyro, quæ Phœnicia est, viginti octo annos...*

Rid. n. 3.

in otio ac commentandi labore transiegit. Et il n'y a de vrai en tout cela, sinon qu'Origene est mort à Tyr, comme nous venons de le dire. 4. Il dit qu'Origene étant venu à Jérusalem, on le pria d'expliquer l'Ecriture, & qu'étant tombé sur cet endroit du Pseaume XLIX. *Peccatori autem dixit Deus,*

Rid. n. 1.

Quare tu enarras justitias meas, &c. il ferma le Livre, se mit à pleurer, & à son exemple tous les assistans pleurerent : ce qui a sans doute donné occasion à l'Auteur de la Penitence ou de la Lamentation d'Origene, que tout le monde sait être une fausse piece, de mettre cette aventure parmi ses autres imaginations : *Materiam posuit ori meo sanctus David. Coactus sum à sanctis Episcopis in doctrina verba prorumpere ; & accepto codice Psalmorum orans aperui, & ascendit mihi eloquium illud, quod confunderet dicere : Peccatori autem dixit Deus, Quare tu enarras justitias meas, & assumis testamentum meum per os tuum ?*

Le Pape Gelase a mis cette piece au rang des Apocryphes dès l'an 494. *Libellus penitentia Origenis Apocryphus.* Mais il ne faut que les paroles suivantes, pour connoître la malignité de celui qui l'a forgée : *Plangite me, populi sancti, respisum à Deo : plangite desolatum à Spiritu sancto : plangite me respisum à thalamo Christi : plangite me odibilem ab Angelis factum, & separatam à Sanctis : plangite me qui aeternis penis condemnatus sum. Timeo mortem, quia maligna est : verum diem judicii, quia in aeterna pena damnatus sum : timeo poenam,*

quia aeterna est. Au tour de la phrase, aux redites, & aux expressions barbares, on decouvre aisément que l'original est latin, & l'auteur du V. siecle.

6. V.

Si Origene a été auteur d'un schisme & d'une secte particulière.

C'est encore S. Epiphane qui a accusé Origene d'avoir fait une secte à part, après qu'il eut été chassé d'Alexandrie ; de s'être séparé de l'Eglise catholique ; d'avoir été l'auteur d'une herésie detestable ; & d'avoir empoisonné ses disciples de sa doctrine impure. Ce Pere repete cette accusation jusqu'à deux fois. *Quod ad heresim illam attinet, cujus auctor fuit, dicit, . . . pestifera illa, ac veteres omnes improbitate superans, quarum errores complectitur.* Et ailleurs : *A Græcis illis disciplinis mentis oculis excacatus, in eos qui tibi adhaeserant tuum virus evomisti, iisdemque exitialis cibi loco fuisisti.*

S. Epiph.
heres. 64.
n. 4.

Ibid. n. 73.

Mais il n'y eut jamais de calomnie plus fausse que celle là ; & tout ce que nous avons dit jusqu'ici en soutient de si puissantes raisons, que je ne ferois pas le moindre effort pour justifier Origene sur ce point, si je n'avois plusieurs choses à dire de lui, qui sont importantes, & qui méritent quelque recherche.

1. Les Evêques de la Palestine, ceux de la Grece, de l'Arabie, de la Phénicie, du Pont, de la Cappadoce demeurèrent dans la communion d'Origene après son injuste deposition. Il expliqua depuis ce tems-là les Ecritures devant Theodiste de Cesarée & S. Alexandre de Jerusalem jusqu'à la persécution de Dece, qui lui ôta ce bon ami, & qui le tint lui-même en prison près de deux ans. Il eut cinq ans durant l'illustre Gregoire Thaumaturge & son frere Athenodore pour

ses disciples. S. Firmilien quitta son Diocèse pour le venir entendre. Enfin il ne fut jamais plus attaché à l'Eglise, plus employé à son service, plus ennemi du schisme, plus éloigné d'ériger autel contre autel, de tenir des assemblées particulières, & de se déclarer chef de parti. Car ses assemblées étoient celles de l'Eglise, ses disciples les catholiques, ses auditeurs de saints Prêtres & de saints Evêques, son rang celui de Prêtre. Je ne rappelle tout cela, que pour faire voir en abrégé ce que j'ai dit, & ce que je pourrois encore dire.

2. Il est si peu vrai qu'il ait formé après sa condamnation une secte schismatique, & qu'il soit sorti du sein de l'Eglise, qu'au contraire, c'est depuis sa condamnation principalement, qu'il lui rendit tous les services qu'elle devoit attendre de sa grande capacité & de sa profonde doctrine. Berille, dont Eusebe dit beaucoup de bien, Evêque de Bostre en Arabie, homme d'esprit & d'un grand mérite, s'étoit imaginé que le Fils de Dieu avant son incarnation n'avoit point eu d'autre subsistance que celle du Pere; & il se demêloit si artificieusement de toutes les difficultés que les Peres d'un Concile assemblé contre lui proposoient, qu'on fut obligé d'avoir recours à Origene. Il mania cette affaire si délicatement, & il fut si bien persuader Berille, qu'il retracta son erreur, comme le dit Eusebe, & remercia depuis Origene par des Lettres fort civiles, du bon office qu'il lui avoit rendu : *Scriptis varia opuscula*, dit S. Jerome parlant de cet Evêque, & *maxime Epistolas, in quibus Origeni gratias agit*. On croyoit donc Origene si catholique qu'on l'appelloit au secours de l'Eglise catholique; qu'on lui donnoit rang dans un Concile d'Arabie, quoiqu'il ne fût que Prêtre & d'un pays éloigné; qu'on le laissoit

agir seul avec une entière confiance; & qu'on l'opposoit à l'Evêque de toute la province qui avoit le plus d'esprit.

3. Les Evêques d'Arabie s'étant si bien trouvés du secours d'Origene & de sa doctrine, le conjurerent d'assister au Concile qu'ils tenoient contre certains heretiques qui affuroient que la mort étoit commune au corps & à l'esprit, & que la resurrection seroit aussi commune à l'un & à l'autre. Origene y assista, & il traita la question avec tant de lumiere & de force, qu'il ramena au chemin de la verité tous ceux qui s'en étoient écartés: *ὅς μεταστέλλει τὰς τῶν πρῶτων ἡσυχαστικῶν διανοῶν*, dit Eusebe. Cette confiance des Evêques en Origene sur un point qu'on croit être la principale de ses erreurs, l'en justifie pleinement. Il n'eut pas moins de succès contre les Hellesaites; car il ruina tellement leur parti par ses Ecrits & par les discours qu'il fit au peuple, que cette secte fut éteinte aussi-tôt que formée, selon l'expression d'Eusebe, *ἡ δὲ ἀμα τῷ ἀρχιδιέβου ἀνίκητα*. Origene en parle dans l'explication du Pseaume LXXX. & comme il ne reconnoissoit d'autre Eglise que la Catholique, il fait profession en ces termes : *Nefaria Hellesaitarum opinio, qua adversus Ecclesiam recens exorta est*. Ce n'est pas-là le langage d'un sectaire. Mais il rendit encore à l'Eglise un service sans comparaison plus important & plus utile, en repondant aux calomnies & aux impies raisonnemens de Celse l'Epicurien, qui avoit composé un Livre contre la Religion chretienne, qui étoit demeuré sans reponse, & qui faisoit un tort extrême à la verité & à l'innocence de la foi & des mœurs des Chrétiens. Origene, dit Eusebe, qui étoit alors plus que sexagenaire, composa huit Livres contre cet infidele, & les sçavans conviennent tous que

Euseb. lib.
6. hist. c.
20.

Ibid. c. 38.

Catalog.
Script. eccl.
p. 117.

Euseb. lib.
c. 37.

Ibid. c. 38.

Ibid. c. 36.

que cet Ouvrage est son chef-d'œuvre. C'est un de ceux que nous avons en grec, & c'est un monument authentique de son amour & de son attachement pour l'Eglise.

4. Environ ce tems-là, Philippe s'ouvrit le chemin à la souveraineté par le meurtre de Gordien son Prince légitime. C'étoit un crime des plus noirs & des plus horribles : mais il en fit pénitence, & il montra par ses actions combien il étoit touché de la

illustre & en elle-même & par les suites, que celle de Philippe fut obscure & imparfaite. Quoi qu'il en soit, l'autorité avec laquelle Origene parloit dans ces Lettres, selon Vincent de Lerins qui suppose avoir vu la première, est une preuve bien forte, & qu'Origene passoit pour un maître & un docteur irréprochable parmi les Chrétiens, & que Philippe respectoit en lui le sacerdoce & la doctrine de Jesus-Christ.

5. Enfin le saint Martyr Pamphile dans l'Apologie d'Origene, dit avec très grande raison qu'Origene ayant vieilli dans l'Eglise catholique, ayant eu l'honneur d'y mourir dans le rang de Prêtre, & n'ayant jamais cessé de combattre toutes les erreurs & de s'exercer dans la pratique de toutes les vertus ; cela seul auroit du rendre ses ennemis plus modérés : *Ausi sunt derogare ei viro, qui per tot annos magister Ecclesie fuit, qui in Ecclesia senuit, qui adversus eas hereses que illo tempore Ecclesiam impugnabant, ita constanter, ita fortiter dimicavit, ut omnia eorum... fundamenta subverteret; non studium laborem, non continentia, non infirmitatibus, non humilitatis que supra ceteras virtutes ejus maximam gratiam continet, non illud certe considerantes quod Presbyteri dignitate in Ecclesia honoratus est.*

En effet rien ne me paroît si grand dans Origene que la conduite qu'il a gardée, sur tout après l'excommunication qu'on prononça contre lui ; parce que rien ne fait mieux comprendre son attachement à l'Eglise.

Je ne doute pas que S. Augustin ne pensât à ce grand homme, lorsqu'il parloit de ceux qui étoient chassés injustement de l'Eglise, & qui porteroient cette injustice avec patience : *Sape finit divina providentia per nonnullas nimium inibulentes carnalium hominum seditiones expelli de congregatione christiana, etiam bonos viros. Quam contu-*

Vinc. Li-
ria. Com-
monit. t. c.
23.

Apud Hie-
ron. tom 5.
pag. 223.

S. Aug.
lib. de ver.
Relig. c. 6.
n. 11.

Ibid. c. 34.

Ibid. c. 36.

Catalog.
Scrip. ec-
clesi. pag.
116.

crainte de Dieu, au rapport d'Eusebe. Et comme Origene étoit si illustre parmi les Chrétiens qu'il étoit impossible de ne le pas distinguer, ce Prince se rendit son disciple. Cet homme destiné à être le maître des princes, lui écrivit une Lettre, & une autre à l'Imperatrice Severe, qu'Eusebe avoit vues, & avoit recueillies avec les autres d'Origene qui étoient en grand nombre : *Extat, dit-il, ejus Epistola ad Imperatorem ipsum Philippum, & altera ad conjugem illius Severam.* S. Jerome avoit vu aussi ces Lettres, comme il le temoigne en parlant d'Origene dans son Catalogue des Ecrivains illustres : *Quod ad Philippum Imperatorem, qui primus de Regibus Romanis Christianus fuit, & ad matrem ejus Litteras fecit, qua usque hodie extant, quis ignorat?*

Il est vrai que Scaliger, dans ses notes sur la Chronique d'Eusebe, pretend que le christianisme de Philippe est un compte; & voici ce qu'il dit pour toute raison : *Magnam injuriam sacrosancto Christi cultus faciunt, qui primi hunc latronem Araba, dominus sui interfecitorem, christianum ausi sunt dicere : comme si ceux qui font profession du nom Chretien, ne pouvoient jamais être accusés d'avoir violé la sainteté de ce nom. Que si l'on a regardé communément Constantin, comme le premier Empereur chrétien, c'est que sa conversion fut aussi*

ineliām vel injuriām suā cūm paucissimē pro Ecclesiā pacē tulerint, nequē ullas novitates vel schismatis vel hæresis molit fuerint, docebunt homines quāmodo asserē & quanta sinceritate caritatis Deo serviendū sit. Voilà ce qui est arrivé à Origène, & voilà l'exemple qu'il a donné par la conduite qu'il a gardée dans cet événement. S. Augustin continue : *Talium ergo virorum propositum est, aut sedatis remeare turbibus ; aut si id non finatur, vel eadem tempestate perseverante, vel ne suocreditu talis aut savior oriatur, tenens voluntatem consulendi, etiam eis ipsis quorum motibus perturbationibusque cessaverint, sine ulla conventiculorum segregatione usque ad mortem descendentes, & testimonio juvantes eam fidem, quam in Ecclesia catholica predicari sciunt. Hos coronat in occulto Pater, in occulto videns.* On ne peut rien dire de plus glorieux ni de plus consolant pour Origène.

S. VI.

Des erreurs dont Origène a été accusé.

Si Origène a toujours été uni à l'Eglise, & s'il n'a eu ni l'obstination ni l'orgueil d'un herétique, n'est-il pas au moins bien certain qu'il est tombé dans beaucoup d'erreurs essentielles, & qui méritoient une juste condamnation ? C'est un point d'une longue discussion. La plupart des Ouvrages de cet Auteur sont perdus, & une partie de ceux qui nous restent, ne sont qu'en latin. Mais S. Jerome les avoit extrêmement lus, & il avoit même épuisé tout son bien pour les acquérir : *Legi, inquam, legi Origenem, & nostrum maresupinum Alexandrinæ charitæ evacharunt*, dit-il. Il étoit homme de discernement & déjà avancé en âge, *Jam canis spargebatur caput.* Il n'avoit aucun intérêt à le menager, & il n'étoit alors prevenu par aucun

préjugé. Ainsi on peut s'en rapporter à son sentiment.

Voici comme ce Saint s'en explique dans la Lettre à un de ses amis, nommé Vincent, qui sert de Préface à la version de XIV. Homélies d'Origène sur Ezechiel. Il n'y promet pas seulement de traduire tout entier Origène ; il n'exagère pas seulement l'élevation de son esprit ; mais il ose même le comparer aux Apôtres, & l'appeller le maître de l'Eglise : *Magnum est quod postulas, ut Origenem faciam latinum ; & hominem, juxta Dydimi videns sententiam, alterum post Apostolos Ecclesiarum magistrum, etiam Romanis auribus donem.* Et ce n'est point une expression qui lui ait échappé : il la repète dans l'Avant-propos de l'explication des noms Hébreux, & n'épargne point ceux qui ne seroient pas de son sentiment : *Imitari volens ex parte Origenem, quem post Apostolos Ecclesiarum magistrum, nemo nisi imperitus negabit.*

Epist. 105.
pag. 807.

Hieron.
tom. 2.
pag. 3.

S. Jerome ne parle guères moins avantageusement d'Origène en plusieurs autres endroits. Ecrivant à Sainte Paule sur le Prophète Michée, il fait gloire de ce qu'on lui reproche de piller Origène : *Nam quod dicunt Origenis me volumina compilare, quod illi maledictum vehemens existimant, eam laudem ego duco maximam, cum illos imitari volo qui cunctis prudensibus & vobis placent.* Lorsque le Pape Damase vivoit encore, il lui envoya deux Homélies d'Origène sur le Cantique des Cantiques, traduites en latin ; mais il l'avertit qu'il y avoit un plus grand Ouvrage du même Auteur sur la même matière, & il en fait cet éloge : *Origenes, cum in cæteris Libris omnes vicerit, in Cantico Canonicorum ipse se vicit... ut mihi videatur in eo completum esse quod dicitur. Introduxit me rex in cubiculum suum... ut animadvertas quanti sint illa estimanda, quæ magna sunt ; cum sit pos-*

Tom. 4.
part. 2.
pag. 426.

Ibid. pag.
807.

Epist. 41.
pag. 343.

Ibid. pag.
342.

sint placere, quæ par a sunt. Après avoir promis à Sainte Paule & à sa sainte fille Eulstoquie, par une Lettre qui se trouve dans Origene, de traduire les grands Ouvrages de cet Auteur sur S. Matthieu, sur S. Jean, & sur S. Luc, il ajoute : *Tunc videre poteritis, inno per vos Romana lingua cognoscet quantum boni & ante nescieris, & scire nunc caperis.*

Epist. 106.
pag. 808.

Mais rien n'est plus fort pour la justification d'Origene, que ce que ce grand homme dit de lui à la tête d'un Ouvrage, qui passe parmi les connoisseurs pour le meilleur & le plus exact de tous les siens. C'est celui des Questions ou Traditions hebraïques ; & comme il y donne à Origene le nom d'*Adamantius*, nous rapporterons auparavant l'explication qu'il a donnée de ce nom dans le Catalogue des Ouvrages de ce celebre Auteur, à Sainte Paule : *Ad Adamantium nostrumque Chalcenterum veniamus, qui tanto studio in Scripturarum labore sudavit, ut justè Adamantis nomen accepit.* Ce qui doit nous faire étonner de cette injuste censure de S. Epiphane : *Atque hac adversus arrogantem illum Origenem dicta sint, qui frustra Adamantii fidi nomen imposuit.*

Epist. 29.
pag. 68.

S. Epiph.
heres. 64.
n. 73.

Voici maintenant comment en parle S. Jerome dans l'Ouvrage que nous avons cité : *De Adamantio autem sileo, cuius nomen (si parva licet componere magnis) meo nomine invidiosus est. . . Hoc unum dico, quod vellem cum invidia nominis ejus habere etiam scientiam Scripturarum, floccipendens imagines umbrasque larvarum, quarum natura esse dicitur terrere parvulos, & in angulis errare tenebrosos.*

Tom. 2.
pag. 507.

Ce n'est pas qu'on ne puisse trouver des erreurs dans Origene. Mais il est certain qu'il s'est plaint lui-même pendant sa vie, que les heretiques corrompoient ses Ecrits. Il nous est resté du naufrage de ses Lettres une

preuve invincible de ce que je dis. Cette Lettre est adressée à quelques amis qu'il avoit à Alexandrie : *Quidam eorum qui libenter habent criminari proximos suos, ascribunt nobis & doctrinæ nostræ crimen blasphemie, quod à nobis nunquam audierunt, . . . dicentes patrem malitia ac perditionis, . . . id est diabolum, me dicere esse salvandum : quod ne aliquis quidem meute motus, & manifestè insaniens dicere potest.* Après un détail si formel, il est impossible d'excuser S. Jerome de quelque excès, quand il impose à Origene d'avoir enseigné les impietés suivantes : *Pest multa secula, atque unam omnium restitutionem, idipsu fere Gabrielem, quod diabolum ; Paulum, quod Caiphæ ; Virgines, quod prohibulas.* Jamais Origene n'a rien dit de pareil. On ne trouve rien qui en approche dans les Ecrits, même tels qu'ils sont aujourd'hui ; & S. Jerome n'eût pas dû dissimuler de telles impietés dans un autre tems, où il parloit si magnifiquement d'Origene.

Pro Orig.
Russ. Apol.
tom. 5.
Hier. pag.
252.

Epist. 41.
Pag. 145.

Une autre preuve que les heretiques corrompoient les Ecrits d'Origene de son vivant, c'est ce qu'il raconte encore lui-même au sujet d'une dispute qu'il avoit eue avec le chef d'une heresie. Beaucoup de monde y avoit été présent, & on l'avoit mise par écrit. Une personne qui l'avoit copiée, prêta son Livre à l'heretique, qui y ajouta, en ôta, y changea tout ce qu'il voulut, imposant diverses choses très-fausSES à Origene, pour le faire paroître coupable ; & après cela il lui insultoit, montrant par tout ces Actes de la conference, & ce qu'il y avoit mis lui-même : *Qua voluit addidit, & qua voluit abstulit, & quod ei visum est permutavit, circumferens tanquam ex nemine nostro insultans, & ostendens ea quæ ipse conscripsit. Pro quibus indignantes fratres, qui in Palastina sunt, miserunt ad me Athenas hominem, qui*

Russ. Apol.
&c. pag.
251.

acciperet à me ipsum authenticum exemplar. Ce qu'il ajoute est bien remarquable : *Sub teste Deo loquor ; quoniam cum convenissem illum ipsum qui adulteraverat Librum , quare hoc fecisset , velut satisfaciens mihi respondit : Quoniam magis ornare volui disputationem ipsam atque purgare. Videte quali purgatione disputationem nostram purgavit ; tali nempe , quali purgatione Marcion purgavit Evangelia. . . . Fecerunt hoc & alii nonnulli , conturbare volentes Ecclesias.*

Une troisième preuve assez semblable , c'est la conférence qu'un hérétique , qui n'avait jamais voulu disputer avec Origène , supposa , & envoya à Rome & ailleurs , dans laquelle il lui faisoit dire ce qu'il vouloit. Il soutint hautement cette imposture avec la dernière impudence , jusqu'à ce que sommé par Origène de produire son Ecrit devant tous ceux qui étoient présents , & n'osant l'apporter , tout le monde fut convaincu de son insigne fausseté : *Ex nomine meo & suo conscripsit qualem voluit disputationem , & misit ad discipulos suos , & , ut ego quidem cognovi , ad eos qui Romam erant : sed non dubito quin & ad alios qui per diversa sunt. Insultabat tamen , & apud Antiochiam , priusquam ego illuc venirem ; ita ut & ad quamplurimos nostrorum perveniret ipsa disputatio quam paraverat. Sed ubi adfui , multis eum presentibus argui ; . . . & ita persuasum est fratribus , ne autem criminationibus praeberent . . . Si quis non credit , sed vult de me male loqui , mihi quidem nihil damni confert , erit autem ipse falsus testis apud Deum.* S. Denys de Corinthe , qui vivoit vers le milieu du II. siècle , se plaint de la même chose.

On ne peut néanmoins se l'avouer qu'il ne soit échappé à Origène , dans une si prodigieuse multitude d'Ouvrages , quelques fautes & quelques conjectures ou extraordinaires , ou trop hardies , ou contraires à la créan-

ce commune. Il l'avoue lui-même dans une Lettre au Pape Fabien , & il s'en excuse sur le trop d'empressement de son ami Ambroise , qui rendoit public tout ce qu'il écrivoit , quoique son dessein eût été souvent de n'écrire que pour soi , & que pour s'exercer dans la recherche de la vérité. *Ipsa* Epist. 41.
Origenes , dit S. Jerome , *in Epistola* PG. 347.
quam scribit ad Fabianum Romanæ urbis
Episcopum , penitentiam agit , cur talia
scripserit ; & causas temeritatis in Am-
brosium refert , quod faceret edita in publi-
cum protulerit.

Mais en vérité ces fautes étoient presque toutes assez légères. Car voici son principe dans le premier Livre Orig. lib. 1.
de princ. in
Præf. n. 2.
3. tom. 1.
PG. 47.
mihi ap. 21. : *Servetur ecclesiastica predi-*
catio per successionis ordinem ab Apostolis
tradita , & usque ad præsens in Ecclesiis
permanens. Illa sola credenda est veritas ,
qua in nullo ab ecclesiastica & apostolica
discordat traditione. Illud scire oportet ,
quoniam sancti Apostoli . . . quæcumque
necessaria crediderunt omnibus credendi-
bis . . . manifestè tradiderunt . . . De aliis
verò dixerunt quidem , quia sunt : quomodo
autem aut unde sint , siluerunt. Avec
un tel principe on ne peut gueres s'égarer , où l'on ne s'égare pas fort dangereusement.

Au reste , je ne dois pas passer ce que je viens de rapporter de la Lettre d'Origène au Pape Fabien , sans éclaircir un point d'histoire , dans lequel je suis comme certain que Baronius s'est trompé. Car ce savant homme s'est imaginé que Fabien n'étant pas content de la confession de foi qu'Origène lui avoit envoyée , le fit venir lui-même à Rome ; & que c'est une malignité ou un artifice d'Eusebe son partisan , de nous avoir dérobé la connoissance de cet événement important. Mais outre qu'Origène n'avoit pas écrit au Pape Fabien seulement , Euseb. lib. 6, hist. c.
mais à tous les Evêques des premiers sièges , comme le dit Eusebe ; il est 36.

Ibid. pag.
232.

Apud Euseb. lib. 4.
c. 23.

Baron. ad
ann. 346.

Euseb. lib. 6, hist. c.

d'ailleurs certain que la conjecture de Baronius n'est fondée que sur un passage de Porphyre dans la vie de Plotin, où il est parlé d'un Origene.

Or il y a eu deux Origenes. Le premier, surnommé Adamantius, est celui dont parle Porphyre dans le III. Livre contre les Chrétiens cité par Eusebe, qu'il avoit vu à Tyr, d'où étoit cet apostat, & non pas à Alexandrie, comme l'a écrit Vincent de Lerins, & auquel il donne la louange d'avoir beaucoup écrit : *ὁ δὲ καταλάσσει συγγραμμάτων ὑψηλοτέρων*. L'autre ne composa qu'un petit Traité des Demons, comme Porphyre l'a remarqué dans la vie de Platon, qui ne vint à Rome que sous Philippe. Le premier Origene est mort sous les Empereurs Gallus &

Volusien, comme l'assure Eusebe ; & l'autre vivoit encore du tems de Gallien ; puisque, selon Porphyre, il composa un petit Livre pendant le regne de cet Empereur, auquel il donna ce titre : *ὅτι μόνος πάντων ὁ βασιλεύς*, peut-être pour faire plaisir à ce Prince qui se picquoit de poésie. Le premier vint à Rome sous Philippe, puisqu'il entra dans l'école de Plotin : le second y vint sous Caracalla, & en sortit bientôt, selon Eusebe. Enfin le premier étoit déjà vieux, lorsque Porphyre encore jeune le vit dans la ville de Tyr, & le second fut longtemps & condisciple & ami de Porphyre, selon Eusebe. J'ai tiré ces dernières raisons de M. Huet, & la première de M. Valois.

Ibid. lib. 7.
c. 1.

Euseb. de
vitis so-
phist. c. 1.
p. 19.

Ibid. c. 19.

DOUZIEME DISSERTATION.

Des travaux d'Origene sur l'Ecriture.

ORIGENE s'appliqua si sérieusement à l'étude de l'Ecriture, que quoique les Grecs ne fissent point de cas des langues étrangères, & qu'il fût lui-même dans un âge trop avancé, comme le dit S. Jerome, pour les apprendre, il s'instruisit à fond de l'Hebreu ; en sorte que, selon le témoignage de ce saint Docteur si habile lui-même en cette langue, toute la Grece admira dans lui la connoissance qu'il en avoit. Ses recherches ne se bornèrent, ni au texte original, ni aux versions ordinaires : il les poussa plus avant, & il deterra plusieurs versions qui avoient été inconnues jusqu'alors. Nous apprenons tout cela de l'histoire d'Eusebe. Mais c'est une matiere trop importante, pour nous contenter d'un recit si peu étendu & si confus. Nous parlerons d'abord de la compilation faite par Origene des versions Grecques de l'E-

criture avec l'original Hebreu : ensuite de sa correction de la Version des LXX. enfin des revisions qu'on fit de cette Version après sa mort.

S. I.

De la compilation faite par Origene des versions Grecques de l'Ecriture avec l'original Hebreu.

Eusebe dit qu'Origene donna le nom d'*Hexaples* à cette compilation, & que les versions y étoient placées vis-à-vis l'une de l'autre, avec le texte Hebreu : ce qui fait concevoir en general, qu'il y avoit dans cet Ouvrage autant de colonnes, qu'il y a de textes differens. Mais Rufin marque distinctement l'ordre & le nombre de ces colonnes. L'Hebreu écrit en caracteres hebraïques étoit à la première ; le même texte écrit en

Catalog.
Script. ecc.
pag. 116.

Epist. 22.
pag. 54.

Euseb. lib. 6.
c. 16.

Rufin. lib.
6. trad.
hist. eccl.
Euseb. c.
13. Paris.
1641. pag.
142.

Grec, à la seconde; la version d'Aquila tenoit le troisieme rang; celle de Symmaque suivoit après; l'ancienne des Septante succedoit à celle-ci, & celle de Theodotion étoit la dernière. Il faut rapporter les propres paroles de Rufin, qui a été témoin de cet ordre: *Famosissimos illos codices primus composuit (Origenes,) in quibus per singulas columnulas à regione separatim opus interpretis uniuscujusque descripsit: ita ut primò omnium ipsa hebraea verba hebraicis litteris poneret; secundo in loco per ordinem gratie à regione hebraea verba describeret; tertiam Aquila editionem subjungeret; quartam Symmachii; quintam LXX. Interpretum qua nostra est, sextam Theodotionis collocaret. Et propter hujusmodi compositionem exemplaria ipsa nominavit, ἱεραὶ.*

Je sai que ces dernières paroles de Rufin sont contestées, & que bien des savans ne sont pas contents de la raison qu'il donne du titre d'Hexaples. Mais avant que d'examiner si c'est avec justice que ces savans la condamnent, il est bon de joindre l'autorité de S. Jerome, autre témoin oculaire, à celle de Rufin, sur le nombre & sur l'ordre des versions qui composoient les Hexaples. *Nobis cura fuit, dit ce Pere, omnes veteris legis Libros, quos vir doctus Adamantius in Hexapla digesserat, de Cesariensi Bibliotheca descripi, ex ipsis authenticis emendare: in quibus & ipsa hebraea propriis suis characteribus verba descripi, & gratie litteris tramite expressa vicino. Aquila etiam & Symmachus, Septuaginta quoque & Theodotion sum ordinem tenent.*

La plus forte raison qu'ayent certains Critiques pour ne pas être du sentiment de Rufin, est que cet Ouvrage si fameux d'Origene, auquel il donne le nom d'Hexaples, contenoit six & même sept versions, sans y comprendre l'original Hebreu écrit en ses caracteres naturels dans la pre-

miere colonne, & en lettres grecques dans la seconde, comme il est évident par cet endroit d'Eusebe: *Quin etiam in Hexaplis, . . . post insigne illas quatuor editiones, cum non quin iam modo, sed etiam sextam ac septimam apponere versionem, &c.* Et quelques lignes après: *Has igitur omnes interpretationes cum in unum corpus collegisset, unà cum ipso Hebraico textu, Hexaplarum nobis exemplaria reliquit.* Par conséquent il eût fallu appeler cet Ouvrage ἑξαπλῶν, ou même ἑπταπλῶν, si on eût eu égard au nombre des colonnes.

M. Valois dans ses notes sur l'Histoire d'Eusebe, pretend qu'Origene & Eusebe en nommant cet Ouvrage ἱεραὶ, n'ont eu égard qu'au nombre des versions grecques, parce qu'ils consideroient l'Hebreu comme le texte original, qui ne devoit point être compris dans le nombre des traductions. Or il n'y avoit que six versions, deux dont on ne connoissoit pas les Auteurs, & quatre dont les Auteurs étoient connus; car la septieme n'étoit pas generale pour toute l'Ecriture, & elle ne regardoit que le Pseautier. Et par conséquent l'Ouvrage étoit bien nommé, mais non pas au sens de Rufin.

On peut joindre Usserius à M. Valois, quoiqu'il ne soit pas entièrement d'accord avec lui. Car Usserius dans son Ouvrage intitulé, *Synagoga de LXX. Interpretum versio*, est d'avis que le mot d'Hexaples vient des six versions Grecques; mais il pretend que l'édition des LXX. étoit double: l'une pure qui est perdue, l'autre corrompue qui est restée. Mais S. Epiphane y est absolument contraire, puisqu'il dit nettement dans son Livre des poids & des mesures que, si on ajoute aux quatre versions ordinaires les deux colonnes de l'Hebreu, cet assemblage

Euseb. lib. 6.
hist. c. 16.

Comm. in
Ep. ad Tit.
cap. 3. tom.
4. part. 1.
pag. 438.

Cap. 19.

est appelé *Hexaples*, & que si on y joint la V. & la VI. version, il prend le nom d'*Octaples*. *Quibus quatuor gratias editionibus, si Hebraica duae accesserint, Hexapla vocantur. Quod si quintam & sextam editionem adjunxerit, consequens est ut Octapla nominentur.*

Les Centuriateurs de Magdebourg derivent le mot d'*Hexaples* du verbe ἑξαλάω, s'explique. C'est aussi le sentiment d'Erasme. Et il faut avouer que cette devise est commode, mais peu raisonnable. Car d'où vient donc le terme d'*Octaples*, dont S. Epiphane nous parloit tout à l'heure ? D'où vient celui de *Tetraples* dont parle aussi, non seulement S. Epiphane, mais encore Eusebe ? Ainsi il faut chercher quelqu'autre denouement ; & celui que M. Huert a embrassé, paroît fort naturel.

Ibid.

Orig.
lib. 3. c. 3,
p. 255.

En effet tout l'embaras ne vient que de ce qu'on a cru que la V. & VI. version étoient complètes, & qu'elles comprenoient toute l'Ecriture. Or il est certain qu'elles étoient mutilées, & qu'elles ne regardoient que quelques Livres particuliers, tels que ceux qui ont été composés en vers, comme les Pseaumes, les Proverbes, l'Ecclesiaste, & le Cantique des Cantiques. S. Jerome le dit formellement sur le III. Chapitre de l'Epître à Tite, où après avoir rapporté l'ordre des éditions grecques dont les Auteurs sont connus, il ajoute ce qui suit : *Nomnulli vero Libri, & maxime hi qui apud Hebraeos versu compositi sunt, tres alias editiones additas habent, quam quintam, & sextam & septimam translationem vocant, auctoritate sine hominibus interpretum consensum.* Et il est remarquable qu'Eusebe ne parle de ces trois versions que par rapport au Psaucier : *In Hebraeolis Psalterium exemplaribus, post insignes illas quatuor editiones, non quintam modo, sed etiam sextam & septimam*

Eus. lib. 6.
c. 16.

appont versionem. D'où il est évident que l'Ouvrage entier, qui comprenoit toutes ces versions, a pu être nommé *Hexaples* ; parce que des trois dernières, pour être l'une d'entr'elles, c'est-à-dire, la septième, ne regardoit que le Psaucier, & que les deux autres ne s'étendoient gueres loin.

Il faut néanmoins avouer que quelques Auteurs ont mis ces versions au même rang que les premières : mais aussi ils ont appelé *Octaples* ce que les autres n'ont appelé qu'*Hexaples*. S. Epiphane peut nous servir de témoin pour l'un & pour l'autre. Car dans l'endroit déjà cité de son Traité des mesures, il parle de la sorte : *Tetrapla quatuor gratias editionibus constans ; cum nimirum Aquila translatio prior loco posita, tum Symmachi, deinde Septuaginta duorum, ac postremo Theodotionis, in unum corpus constantur ; quibus si Hebraica duae editiones accesserint, Hexapla vocatur ; quod si quintam & sextam editionem adjunxerit, consequens est ut Octapla nominentur.*

S. Epiph.
Tract. de
mensuris,
n. 19.

Pour passer maintenant de la forme de cet admirable Ouvrage d'Origene à son utilité, il avoit certainement de grands usages. Car 1. la seule disposition des versions pouvoit faire remarquer dans un moment, toutes les différences qu'elles avoient entre elles & avec l'original Hebreu. 2. On pouvoit par la confrontation de tant de versions différentes connoître avec facilité & avec exactitude, quel étoit le vrai sens de l'Ecriture ; les versions s'écartant l'une de l'autre assez rarement, & n'étant au contraire différentes pour l'ordinaire, qu'en ce qu'elles partagent entre elles la seconde ; l'étendue & les richesses de l'original : *Difficile est enim,* dit S. Augustin, *his diversis à se interpretari fieri, ut non se aliqua veritate contingant.* 3. C'étoit un secours d'une très-grande commodité pour tous ceux qui n'en-

S. Aug.
lib. de doct.
christ. c. 12.
n. 17.

tendoient pas la langue originale ; car ils pouvoient s'en fier au rapport & à l'union qu'ils trouvoient entre tant d'Interpretes, & on avoit sans peine ce que S. Augustin croyoit être absolument nécessaire pour bien entendre l'Ecriture: *Aus ignotum verbum facit habere lectorem*, dit ce Pere, *aus ignota locutio. Qua si ex alienis linguis veniunt, aut quaerenda sunt ab earum linguarum hominibus, aut eadem lingua, si & orium est & ingenium, ediscenda, aut plurimum Interpretum consulenda collatio est.*

Mais la plus grande utilité de cet Ouvrage incomparable, étoit de conserver à la posterité & à toutes les Eglises chrétiennes, non seulement la vérité de l'hebreu & de l'ancien grec des LXX. mais de faire voir comment on le lisoit de son tems, comment on l'écrivoit, comment on l'entendoit ; & d'empêcher qu'on ne pût y faire aucun changement, ni dans les caractères, ni dans la prononciation, ni dans le sens, qui ne fût aussi-tôt remarqué par les moins habiles. Pour rendre cela plus sensible, il faut supposer une chose, dont les Savans conviennent maintenant, & que le Pere Morin a invinciblement démontrée : c'est que les points qui servent aujourd'hui à nous faire lire l'Hebreu, & qui ôtent l'équivoque qui seroit inévitable entre plusieurs mots qui s'écrivent avec les mêmes lettres, & qui signifient néanmoins des choses très-différentes, n'étoient point encore établis au tems de S. Jerome, ni au tems des Auteurs du Talmud. J'en rapporterai quelques preuves, dont tout le monde peut être capable.

1. S. Jerome étoit assurément très-habile en Hebreu. Il employa non seulement ses soins & sa peine, mais son bien & son argent pour s'en instruire. Il eut, comme nous le verrons dans la suite, les plus savans

d'entre les Juifs pour ses maîtres. Il étoit assisté du credit & des libéralités de Sainte Paule & de Sainte Eustoquie, qui savoient elles-mêmes l'Hebreu, & qui n'eussent rien épargné pour faire entrer S. Jerome dans tous les secrets de la Synagogue. Enfin S. Jerome traduisit toute la Bible. Il compara sa version avec celle des LXX. & des autres Interpretes Grecs. Et néanmoins il ne dit nulle part un seul mot des points dont nous nous servons, quoiqu'il eût un million d'occasions d'en parler s'il les eût connus, & que nous voyions tous les jours que les Interpretes de l'ancien Testament remplissent leurs Commentaires de ces fortes d'observations.

2. Le même saint Docteur prouve invinciblement, quoique sans y penser, que ces points étoient inconnus de son tems. Dans ses Commentaires sur Isaïe, expliquant ces mots ; *Verbum misit Dominus in Jacob*, il remarque que l'ambiguïté de l'original a fait prendre dans un autre sens cet endroit du Prophete, à d'autres Interpretes. *Apud Hebraeos, DABAR quod per tres litteras scribitur consonantes, ... pro locorum qualitate, si legatur DABAR, verbum significat ; si DEBER, mortem & pestilentiam. Quam ob causam plerique sermonis ambiguitate decepti, non VERBUM dicunt missum esse, sed MORTEM.* Ces mots, *per tres litteras consonantes ... pro locorum qualitate, ... quam ob causam plerique sermonis ambiguitate decepti, &c.*, sont bien remarquables. Mais il n'est pas moins digne de remarque, que Marianus Victorius a substitué dans son édition aux mots latins dont se servoit S. Jerome, les mots hebreux avec les points des Rabbins posterieurs ; ce qui ôte l'équivoque, & rend le Commentaire de S. Jerome ridicule.

Comme cet exemple est facile, & qu'il

Ibid. c. 14.
n. 21 :

Morin. lib.
2. exercit.
11. & seq.

In lib. c.
9. tom 3.
pag. 87.

qu'il est déjà connu, je suis bien aisé qu'il ait donné occasion à S. Jerome de nous repeter la même chose en d'autres lieux, & peut-être en des termes encore plus clairs. Voici ce qu'il dit: *Loquere, hac dicit Dominus, &c.*

per litteras A I N & D A L E T H, ἐν ἡμῶν, id est, futurum & testimonium intelligi.

Dans l'Épître à Evagelus il fait cette autre remarque: *Nec refert utrum Salem an Salim nominetur, cum vocalibus in medio litteris perraro utantur Hebraei; & pro voluntate lectorum, ac varietate regionum, eadem verba diversis sonis atque accentibus proferantur.* Ec dans l'Épître au Pape Damase en parlant d'un mot hebreu, que les LXX. avoient traduit par quinta generatio, & que l'Interprete Aquila avoit rendu par, *ἰσχυροτάτη, armata*, il dit que les Hebreux étoient pour Aquila: *Aquilam ut in ceteris, & in hoc maxime loco propriè transulisse, omnis Judaea conclamation; & Synagogarum consonant universa subsellia; quod videlicet idem sermo, & eisdem litteris scriptus, diversas apud eos & voces & intelligentias habeat.*

Je pourrois ajouter d'autres exemples à ceux-là, mais ils suffisoient pour faire sentir de quelle utilité étoit l'Ouvrage d'Origene. Car sans parler des versions grecques des Hexaples, la seule écriture de l'Hebreu nous delivreroit de cent contestations sur son intégrité ou sa corruption, & sur les anciennes voyelles des Hebreux; & le Grec nous apprendroit comment on le lisoit autrefois; si les Massorets ou les Rabbins, qui sont auteurs de la Massore, ont changé l'ancienne maniere de lire; s'ils l'ont corrompue; quelle étoit l'ancienne prononciation, & la maniere dont on distinguoit les termes équivoques. Sur quoi je ne saurois m'empêcher d'admirer qu'Origene, comme par un esprit prophétique, ait voulu prévenir toutes les contestations des chrétiens, & prévenir même le soin des Hebreux par une espece de Massore beaucoup plus courte & plus simple, & moins suspecte aux chrétiens.

E e

In Jerem.
cap. 9. pag.
576.

Verbum hebraicum quod tribus litteris scribitur D A L E T H, B R T H, R E S, (vocalis enim in medio non habet) pro consequentia & legentis arbitrio, si legatur Dabar, sermonem significat, si Deber, mortem, si Daber, loquere. Unde & LXX. & Theodotio junxerunt illud capitulo praterito, ut dicerent: Disperderent parvulos de foris, juvenes de plateis morte. Aquila verò & Symmachus transulerunt, δαλωτες, id est, loquere; ut imperet Deus Propheta loqui quæ sequuntur, Hac dicit Dominus, &c. Voici le verset entier: Ascendit mors per fenestras nostras, ingressa est domus nostras, disperdere parvulos de foris, juvenes de plateis. Loquere, hac dicit Dominus. Ce qui est une preuve que les versets alors n'étoient pas distingués. S. Jerome fait encore la même remarque dans ses Commentaires sur Habacuc.

Idem, in
Habac.
cap. 3. pag.
1621.
Vide Mo-
rin. 2. lib.
exercit. 16.
c. 2.

Ce saint Docteur rend une raison semblable de la diversité de deux versions du premier verset du Chapitre III. de Jeremie: *Tu fornicata es cum amatoribus multis, (sive pastoribus.)* Voici comme il s'en explique dans son Commentaire sur cet endroit: *Verbum enim R E I M, quod quatuor litteris scribitur, R E S, A I N, J O D, M E M, & amatores & pastores significat. Et si legamus R E I M amatores significat: si R O I M, pastores. Sur le Prophete Sophonie, où nous lisons selon notre vulgate: Expedita me, dicit Dominus, in die resurrectionis mea in futurum, quia judicium meum ut congregem gentes; S. Jerome fait cette remarque: Hebraus qui me in Scripturis insinuat, asserbat L A S P, in presenti loco, magis ac tri, id est in futurum debere intelligi, quam in testimonium. Ed enim quod scribitur*

Idem, in
Jerem. c. 3.
p. 541.

Idem, in
Sophon.
cap. 3. pag.
1675.

Epist. ad
Evag.
tom. 2.
pag. 574.

Epist. ad
Damas.
quæst. 2.
ibid. pag.
567.

Enfin c'est une perte infinie, que celle des Hexaples : & ceux qui la savent estimer, ne peuvent pardonner aux Grecs d'avoir été si négligens & si endormis pour conserver un thesor de cette importance.

S. I I.

De la correction de la version des LXX. par Origene.

Outre ce que nous venons de dire, Origene avoit encore eu le soin de corriger & de purifier l'édition des LXX. qui étant entre les mains de tout le monde, en étoit devenue moins sincere & moins pure, par la negligence ou l'ignorance des copistes. Il se servit pour cela des plus anciens exemplaires & des plus corrects : il retint ce qui étoit autorisé par le grand nombre ou par les meilleures copies, & rejetta ce qui étoit visiblement & certainement des corruptions & des fautes.

Nous apprenons ce détail de lui-même dans ses Commentaires sur S. Matthieu, où après s'être plaint de la diversité des exemplaires du Nouveau Testament, il parle en ces termes : *Profecto discrepantia, qua in veteris Testamenti exemplaribus occurrit, Deo annuente, remedium adhibere potuimus; reliquis editionibus usi, ut ex his iudicium faceremus. Nam qua apud Interpretes LXX. propter exemplarium varietatem dubia erant, à reliquis editionibus assimatione facta, perpetuum cum illis consensum retinuimus.* D'où il suit qu'il est faux que l'original des LXX. fût encore conservé dans Alexandrie, du tems d'Origene, comme quelques-uns le pensent.

Origene écrit la même chose à Julius Africanus dans sa belle Epître sur l'histoire de Suzanne, que cet ancien Critique pretendoit être sup-
pléée : *Collatis magna cura inter se edi-*

tionibus & observatis earum differentiis, tom. 1. p. 17. n. 5. ita tamen ut aliquanto plus laboris impenderimus Septuaginta interpretationi ne quid adulterinum inducere videremur in Ecclesias qua sub calo sunt, & prætexitur daverimus illis qui occasiones captant, voluntque, tum eos qui sunt in medio calumniari, tum eos qui in communi prælucunt criminari. Il est remarquable qu'il étoit alors chassé d'Alexandrie, & qu'il écrivoit cette Epître à Athenes, où il avoit voulu passer, en retournant de Césarée de Cappadoce à Césarée de Palestine.

Saint Jerome étoit si persuadé que par ce travail Origene étoit parvenu à retablir la version des LXX. que dans l'Epître à Sunie & Fretele deux Dames de Pannonie, qui l'avoient consulté sur les différences qu'elles trouvoient entre la version latine & grecque du Pseautier, lui demandant qu'il décidât dans les endroits différens laquelle des deux versions étoit plus conforme à l'hebreu, il appelle l'édition des Hexaples une édition pure. *Breviter illud admonere, écrit-il à ces deux savantes Dames, ut sciatis aliam esse editionem quam Origenes & Cæsariensis Eusebius omnesque Græcia tractatores nonnulli, id est communem appellant, atque vulgatam, & à plerisque nunc δωδεκάτοce dicitur: aliam LXX. interpretationem, qua in ἱεροσολοις codicibus reperitur, & à nobis in latinum sermonem fideliter versa est, & Ierosolyma atque in orientis Ecclesiis decantatur.* A quoi il ajoute quelques lignes après : *non autem ista, hoc est communis editio, ipsa est qua & Septuaginta. Sed hoc inter se utramque, quod non pro locis & temporibus, & pro voluntate scriptorum, veteris corrupta editio est. Ea autem qua habetur in ἱεροσολοις, & quam nos vertimus, ipsa est qua in eruditiorum Libris incorrupta & immaculata, Septuaginta Interpretum translatio reservatur. Quidquid ergo ab hac discrepat, nulli dubium est quin*

Epist. ad Suniam, & Fret. tom. 2. pag. 627.

Comm. in Math. tomus 16. n. 14. p. 671. tom. 3.

Epist. ad African.

ita & ab Hebraeorum auctoritate discordet.

Mais rien n'est plus fort que ce passage de S. Jerome, pour faire voir le peu de solidité de l'imagination d'Usserius, qui pretend, dans un petit Traité fait exprès que nous avons déjà cité & qui a pour titre, *Syntagma de Septuaginta Interpretum versione*, qu'il y avoit deux sortes de versions de ces Interpretes dans les Hexaples, l'une sincere, & l'autre corrompue; l'une qui n'étoit que dans les Hexaples, & l'autre *commun*, commune, qui étoit entre les mains de tout le monde. Car il est plus visible que la lumière du soleil, 1. qu'il n'y avoit qu'une édition des LXX. dans les Hexaples, & qu'elle étoit pure; 2. que cette édition n'étoit différente de la Vulgate ou de la commune, que comme un exemplaire correct est différent d'un autre qui ne l'est pas; 3. que l'édition des Hexaples ne fut faite, que pour servir à corriger la commune.

Rien aussi n'est plus fort que ce passage, pour faire voir qu'Origene avoit mêlé dans l'édition des LXX. qui faisoit partie des Hexaples, ce qui étoit dans l'hébreu, & marqué ce qui y manquoit. Car il est certain que les LXX. sont différens de l'hébreu, & en ce que quelquefois ils ont plus, & en ce que quelquefois ils ont moins. Et par conséquent S. Jerome n'auroit pas pu dire : *Quid ergo ab hac discrepat, nulli dubium est quin ita & ab Hebraeorum auctoritate discordet.* Mais c'est un point qu'il est important d'expliquer plus exactement.

Origene lui-même a pris soin de nous apprendre le moyen dont il se servit pour rendre l'édition des LXX. conforme à l'hébreu, sans néanmoins y rien changer, & sans alterer l'ancien texte. Ce fut d'ajouter à la version des LXX. ce qui étoit dans l'hébreu sans être dans le grec, en

marquant ces additions avec de petites étoiles; & de distinguer ce qui étoit dans le grec sans être dans l'hébreu, en renfermant entre deux broches ou petites lignes, ces endroits qui manquoient à l'original. Voici ses paroles : *Nonnulla quidem in hebraeo non extantia obelo confiximus, cum ea penitus rejicere nimis fuerimus ausi; aliqua vero cum astericis addidimus, ut perspicuum sit ea nos è reliquis editionibus hebraeo consonantibus addidisse, cum in LXX. Interpretibus minime reperirentur.* Et dans l'Épître à Julius Africanus, après avoir rapporté divers passages de l'Écriture qui étoient dans les LXX. sans être dans l'hébreu, ou qui étoient dans l'hébreu sans être dans les LXX. il dit qu'il a marqué les premiers avec une petite broche ou lancette, & les autres avec des étoiles : *Qua obelis, ut Græci vocant, antepositi signavimus, ut nobis quod ejusmodi est innotescat; sicut rursus astericis quæ in hebraeo quidem extant apud nos verò non inveniuntur.*

Nous apprenons la même chose de S. Epiphane dans le Traité des poids & des mesures, en plus d'un endroit. Il parle des additions marquées avec des étoiles dans le Chapitre II. *Origenes unicuique loco quod deerat adjunxit, eique asterisci notam appinxit.* Et il parle des endroits qui manquoient à l'original & de leur marque dans le Chapitre VII. *Ubi cumque dictio quæpiam occurrit, quæ apud Septuaginta legitur, in hebraeo verò non item, obelus vocabulo huic adjunctus in matrice, ac velut scriptura solo, & fundamento deesse significat.* Ces mots sont remarquables, *ἀσὴρ τῷ ὑποκείμενῳ τόμῳ, ἢ τοῦ τῷ ἰσχυρῶς τῆς γραφῆς.* Et puisque nous sommes sur S. Epiphane, il est bon d'apprendre de lui ce que c'étoit que cet *obelus*; car pour l'étoile, il n'étoit pas fort nécessaire qu'il se donnât la peine de nous en apprendre la figure.

Comm in
Matth. lo-
co etc.

Epist. ad
Afric. pag.
16. n. 4.

S. Epiph.
de mensur.
n. 2.

Ibid. n. 7.

Il dit donc au Chapitre III. du Traité que nous venons de citer, que ce que les Athéniens appelloient *ὁ βολάν*, les autres l'appelloient *δένον* ou *λολχόν*, *ab aliis hasta sive lancea dicitur*, *ἀλλῆς δὲ καλεῖται δένον, ὃ ἐστὶ λολχόν*. En effet dans le Chapitre VII. il dit que c'étoit une espèce d'épée, dont on se servoit ordinairement : *ἐπεὶ δὲ ἐστὶ τῆτο ἀσπίδατος, καὶ ἀπὸς gladius est*. On verra dans la suite, pourquoy je ne suis arrêté un moment à une recherche qui paroît peu importante. J'ajoute seulement que, pour me servir d'un mot qui soit en usage, j'emploierai celui de lancette, ou de petite ligne. Car S. Epiphane m'apprend que dans les Livres de l'Ecriture, de la correction d'Origene, cette marque ressembloit à une ligne : *παρεσώσθητος γράφεται τῇ καλουμένη γράμμῃ*.

Examinons maintenant un autre point plus important, & de plus grande conséquence : savoir quel fut le dessein d'Origene en marquant dans les LXX. ce qui manquoit à l'hebreu, & en ajoutant de l'hebreu ce qui manquoit aux LXX. On ne peut avoir sur cela de meilleur ni de plus fidele interprete de ses sentimens, que lui-même. Il declare dans l'Épître à Africanus, qu'il n'a confronté avec tant de soin les LXX. avec l'hebreu, & qu'il ne s'est donné la peine d'en marquer toutes les differences avec une si grande exactitude, qu'afin que dans un seul Livre les moins habiles & les moins accommodés pussent remarquer les rapports ou les differences du grec & de l'hebreu, sans être obligés d'apprendre les langues & d'acheter plusieurs volumes ; & principalement afin que les Juifs n'insultassent plus les Chrétiens, comme n'ayant & n'entendant pas la véritable Ecriture ; & que dans les disputes sur la Religion, ils n'osassent

plus se moquer des citations des Docteurs catholiques, comme étant contraires à l'antiquité & à la verité de l'hebreu : *Ut cum Judæi differentes non proferamus ea quæ in eorum exemplaribus desunt, sed simul utamur iis quæ penes se habent, licet in nostris Libris desiderentur*. Si enim ejusmodi fuerit noster ad ea de quibus nos inter & ipsos controversia est, apparatus, non contemnent, neque, prout solent, irridebunt eos qui credunt ex gentibus, quod vera & quæ apud eos scripta extant, ignorent.

Mais rien ne fait plus paroître la veneration d'Origene pour l'Ecriture dont l'Eglise catholique se servoit, & combien il étoit éloigné de vouloir y changer quelque chose, que cet avis si sage & si chretien qu'il donne à celui à qui il écrit : *Tempus est igitur, si hæc nos non laesent, abrogare quæ in Ecclesiis servantur exemplaria, & fratribus lege præcipere ut abjiciant quas penes se habent sacris Libris, adulando Judæi persuadeant, ut nos parisi & qui nihil habeant figmenti impertiant*. Et il employe pour l'Eglise, contre la critique innocente à la verité, mais un peu trop hardie d'Africanus, cet admirable raisonnement : *An etiam providentia quæ in sacris Scripturis dedit omnibus Christi Ecclesiis adificationem cura non fuerunt empti pretio, pro quibus Christus mortuus est ? Cui licet Filio non pepercit Deus ipsa caritas, sed pro nobis omnibus tradidit illum ut cum ipso omnia nobis donaret. Ad hæc considera an non bonum sit meminisse illius dicti : Non transpones terminos æternos, quos posuerunt antecessores tui*. Rien n'est plus précieux dans l'antiquité que ce passage, ni plus nécessaire dans le siècle où nous sommes.

Rufin dans la II. Invective, ou plutôt dans la II. partie de son Apologie, nous assure de la même intention d'Origene : *Apostata quidem & Judæi interpretati sunt ea, quorum lectione Judæi maxime utuntur ; (il parle d'A-*

Epist. ad African. pag. 17. n. 5.

Ibid. p. 16. n. 4. 5.

Rufin. Inv. 2. tom. 5. Hier. pag. 297.

Ibid. n. 3.

Ibid. n. 7.

quila, de Synnaque, & de Theodotion, qui étoient Apostats, ou Ebionistes.) *Et quia frequenter, si disputatio accideret, vel immutata esse aliquanto, vel deesse, vel abundare in nostris Scripturis mentiebantur, voluit Origene nostris ostendere, qualis apud Judaeos Scripturarum lectio tenebatur, & in propriis paginis vel columnellis editiones eorum singulas quasque descripsit, & ea qua apud illos sunt addita vel decrepta, certis quibusque signis additis, ad versiculorum capita, designavit, & in alieno, non suo opere, suas tantummodo notas fixit.* Il appelle plus bas ces notes, *asterisci & obelisci notas*. Mais avant que d'aller plus loin, il faut expliquer deux ou trois choses, qui ne sont pas communément assez entendues.

La premiere est que, selon Rufin, Origene ne mit dans ses Hexaples que trois versions grecques differences des LXX. que parce que les Juifs s'en servoient alors plus ordinairement que de celle des LXX. que les chretiens avoient embrassée, comme nous le justifierons dans la suite. La seconde, que les étoiles & les petites lignes n'étoient mises que pour marquer ce que ces trois Interpretes suspects avoient ou ajouté ou supprimé, comme le dit Rufin : *Ut sciremus non quid nobis, sed quid Judaeis adversum nos certantibus, aut deesse, aut abundare videretur.* La troisieme, que les mots ajoutés dans l'edition des LXX. n'étoient pas d'Origene, mais de l'un des trois Interpretes, (nous verrons dans la suite, que c'étoit le plus souvent Theodotion) & que c'est pour cela que Rufin dit quelques lignes après : *Ceterum, neque verbum aliquod de suo unum saltem inseruit, neque nostrorum exemplarium fidem fecit in aliquo vacillare.* Aussi S. Epiphane, quoiqu'ennemi déclaré de la memoire d'Origene, ne peut lui refuser les justes louanges dont son travail étoit digne. Il re-

connoit de bonne foi, qu'il avoit rendu en cela un service utile à l'Eglise catholique, dont il avoit mis l'Ecriture à couvert des railleries des ennemis : *Ne Judaeis, dicat, ac Samaritanis ullam calumniandi sacras Litteras, quibus in Ecclesiis utimur, occasionem relinqueret.*

S. Jerome écrivant sur l'Epître de S. Paul à Tite, non seulement étoit convaincu qu'Origene n'avoit point eu d'autre pensée ; mais il avouoit que cette seule exactitude d'Origene mettoit l'honneur de l'Eglise à couvert, & que désormais les plus simples d'entendre les fideles pourroient se moquer de l'ostentation & du faste des Rabbin, qui meprisoient les Ecritures dont se servoient les chretiens, & qui faisoient aucontraire beaucoup valoir leur hebreu, & les versions grecques qui lui étoient beaucoup plus conformes que celle des LXX. *Hac, dit-il, immortale illud ingenium suo nobis labore donavit, ut non magnopere pertimescamus Judaeorum supercilium, soluti labiis, & oborta lingua, & stridente saliva, & rafa facie gaudientium.* Il dit cela à cause que les mots hebreux se prononçoient en sifflant, avec une forte aspiration, & avec la langue roulée. Il les appelle en plusieurs endroits, & particulièrement dans la Preface de sa version du Prophete Daniel, *anbelantia stridentiaque verba.*

Mais il est très important de remarquer que ces notes, tant les étoiles que les petites lignes, n'étoient pas de l'établissement d'Origene, & que les anciens Grammairiens s'en étoient servis dans la critique & le choix, ou des vers des Poëtes, ou des pensées des Orateurs ; marquant d'une étoile les endroits les plus brillans & les plus beaux, & d'une ligne stérilisante, *virgula censoria*, les endroits qui leur paroissoient ou suspects ou visiblement fourrés, comme nous l'appre-

S. Epiph.
de pond. &
mens. l. 2.

S. Hieron.
in Ep. ad
Tit. cap. 3.
pag. 437.

Rufin. ibid.

Ibid. pag.
279.

Idem, Ep.
ad Sun. &
Fretel.

nons de S. Jerome. D'où il est arrivé que plusieurs ont cru dans la suite, qu'Origene avoit employé ces notes dans le même sens ; que ce qu'il avoit marqué avec des étoiles étoit nécessaire, & que ce qu'il avoit barré avec des lignes étoit superflu. S. Jerome lui-même en a presque toujours parlé comme si ç'avoit été là & la fin & l'usage de ces notes ; & sans aller bien loin, dans l'Épître même à Sunnia voici ce qu'il en dit : *Ubi quid minus habetur in græco ab hebraïca veritate,*

Ibid. tom.

2. p. 630.

(ces mots sont remarquables) *Origenes de translatione Theodotionis addidit, & signum posuit asterisci, id est stellam, qua quod prius absconditum videbatur, illuminet, & in medium proferat. Ubi autem quod in hebraeo non est in Græcis codicibus invenitur, & idem, id est jacentem præposuit virgulam, quam nos latine, veru, possumus dicere : quo ostenditur jugulandum esse & confodendum quod in authenticis Libris non invenitur. Qua signa & in Græcorum Latinorumque poematibus invenimus.*

Præf. in

Job. tom.

1. p. 795.

Le même Pere dans la première Préface sur le Livre de Job, prétend que tout ce qui a été ajouté avec des étoiles par Origene, manquoit effectivement : *Omnia veteris instrumenti volumina Origenes obelis asteriscis qua distinguit, quos vel addidit, vel de Theodotione sumptos translationi antiqua inseruit, probans defuisse quod additum est.* Il conclut de là une chose tout autrement importante. Car il n'est pas possible, dit il, que les LXX. ayent omis tant de choses essentielles, & qu'ils ne se soient pas trompés ; & par conséquent quiconque reçoit les additions qui leur ont été faites, doit reconnoître leur erreur : ou si, pour n'en pas tomber d'accord, il supprime les additions, qu'il explique après cela, s'il peut, un Livre sans suite & sans ordre : *Neque enim fieri potest, ut quas plura intermisisse susceperimus, non*

eisdem etiam in quibusdam errasse fateantur, præcipue in Job ; cui si ea que sub asteriscis addita sunt, subtraxeris, pars maxima detruncabitur. Ces dernières paroles, que nous examinerons ailleurs, peuvent servir à relever S. Epiphane, qui écrit dans le Traité des mesures, que les additions marquées par Origene, étoient toutes à peu près semblables à celle ci : *Vixit Adam triginta annis & nongentis annis* ; au lieu que les LXX. suppriment une fois *annis*.

S. Jerome va même jusqu'à dire, que c'est l'exemple d'Origene qui lui a donné la hardiesse de traduire les Livres de Moïse sur l'original, & qu'il n'a fait qu'achever ce que ce grand homme avoit commencé, en corrigeant les LXX. sur l'hébreu, & en retranchant ou ajoutant à la version grecque, selon la langue originale. *Quod ut auiderem, dit-il dans l'Épître à Desiderius, qui tert de præface au Pentateuque traduit de l'hébreu, Origenis me studium provocavit, qui editioni antiqua (c'est la même que celle des Hexaples, que la Vulgate ou nous, que celle des LXX.) translationem Theodotionis miscuit, asterisco & obelo opus omne distinguens, dum aut illucscere facit qua minus ante fuerant, aut superflua quaque jugulat & confodit.* C'étoit une expression que ce Saint aimoit ; & il s'en servoit pour lui même, lorsqu'il employoit en quelques rencontres les mêmes marques : comme par exemple dans la préface sur Daniel traduit du Chaldaïque. *Daniel apud Hebræos nec Susanna habet historiam, nec hymnum trium puerorum, nec Belis Draconis fabulat, quas nos quia in toto orbe dispersa sunt, vernæ anteposito easque jugulante subjecimus, ne videremur apud imperitos magnam partem voluminis detruncasse.* Ces paroles lui coulerent depuis bien cher, & elles étoient en effet trop hardies.

Mais S. Augustin s'est exprimé sur cela avec la sagesse ordinaire. Car

Ibid. pag.
920.

quoiqu'il crût que ces notes avoient été mises pour corriger les LXX. il remarque très judicieusement qu'on n'avoit osé ôter ces endroits marqués par des lignes : *Nonnulli codices Græcos interpretationis Septuaginta ex Hebrais codicibus emendandos putarunt, nec tamen ausi sunt detrachere quod Hebrai non habebant & Septuaginta posuerunt.* Et : *Non vacat quod septuaginta Interpretes ex Hebrais codicibus emendare ausus est nemo.*

Il nous reste maintenant à découvrir la raison qu'eut Origene de se servir plutôt des expressions de Theodotion, que de celles de Symmaque ou d'Aquila, pour ajouter aux LXX. ce qui étoit dans l'hebreu. Il faut donc remarquer 1. qu'Aquila, le premier des trois anciens Interpretes, avoit fait deux versions, que S. Jerome cite sur le Chapitre XX. d'Ezechiel & sur le Chapitre XL. du même Prophete. De ces deux versions la seconde étoit la plus estimée de toutes les versions par les Juifs, selon S. Augustin ; & ils s'en servoient, selon S. Jerome, le plus communément, parce qu'ils la regardoient comme la plus exacte : aussi l'appelloient-ils *ἡ ἀκριβὴς*, pour la distinguer de la premiere du même Auteur, qui avoit passé dans leur parti après avoir quitté la Religion chretienne : *Aquila secunda editio*, dit S. Jerome, *quam ἡ ἀκριβὴς ἀποστόλων nominant.* Mais elle étoit si servilement attachée au texte original, qu'elle en étoit incommode, obscure, & souvent impertinente, sans compter qu'elle s'écartoit le plus qu'il étoit possible, des LXX. *Aquila proscriptus & contemptus Interpres*, dit le même Pere, *qui non solum verba, sed etymologias quoque verborum transferre conatus est, jure proferri- tur à nobis. Quis enim pro frumento, & vino, & oleo, possit vel legere, vel intelligere, ἡλίπας, ὀλίπας μὲν, & ὀλίπας ἄλλας; quod nos possumus dicere, fusionem, & potationemque & splendensiam.* Il est vrai

qu'il est difficile d'accorder cela avec ce qu'il en dit dans l'Epiître au : ape Damase : *Aquila non contentiosus, ut quidam putant, sed studiosus verbum interpretatur ad verbum ;* & dans l'Epiître à Marcelle : *Aquila, qui verbum Hebraeorum diligentissimus explicator est.* Mais son premier sentiment est plus conforme à ce que nous connoissons de cette version & de son Auteur, dont S. Jerome nous apprend encore qu'il avoit été disciple du Rabbin Akibas, l'un des plus emportés contre le Christianisme.

Il faut remarquer 2. que Symmaque, aussi bien qu'Aquila, composa deux versions de l'Ecriture, citées par S. Jerome dans ses Commentaires sur le XXXII. Chapitre de Jeremie. L'Auteur de la Synopse qui est parmi les œuvres de S. Athanasie, & S. Epiphane disent qu'il écrivoit sous Severe, c'est-à-dire à la fin du II. siecle, ou au commencement du III. & par conséquent avant celle d'Aquila, qui parut sous l'Empire d'Adrien. Mais ces deux Auteurs se trompent ; & il y a plus d'apparence que Symmaque a écrit sous Lucius Verus, puisque tous les autres anciens conviennent que sa traduction fut rendue publique après celle d'Aquila. S. Epiphane lui-même dit que celle de Theodotion est postérieure à celle d'Aquila. Or cela ne pourroit être si Aquila avoit écrit sous Severe ; puisque Commode, sous lequel S. Epiphane & la Synopse conviennent que Theodotion a écrit, a régné avant Severe. Quoi qu'il en soit, les deux traductions de Symmaque étoient fort libres, & s'attachoient plus au sens qu'aux mots, au jugement de S. Jerome.

Il faut remarquer 3. que Theodotion, qui étoit de la secte des Ebionites, ainsi que Symmaque, selon S. Irenée, Eusebe, & S. Jerome, c. 8.

Epist. ad Damasc. tom. 1. pag. 567. Ad Marcell. ibid. pag. 707.

S. Hieron. in Isai. c. 8. tom. 3. pag. 79.

S. Epiph. de mens. & pond. n. 6.

Præf. in lib. Job. tom. 1. p. 795.

S. Iren. lib. 3. c. 21. Euseb. lib. 5. c. 8.

S. Aug. lib. 18. de civit. Dei, c. 43.

Ibid. lib. 15. c. 14. n. 2.

Ibid. c. 23. n. 3. S. Hieron. in Ezech. cap. 3. tom. 3. pag. 716.

Ibid.

Epist. 33. tom. 4. p. 2. p. 155.

S. Hieron.
Præf. in
Efd. & Præf.
in Dan.

S. Hieron.
Præf. in
Job.

Ad Damaf.
Præf. in 4.
Evang.

Præf. in
Dan. pag.
587.

composa une nouvelle version, qui tenoit le milieu entre celle d'Aquila qui étoit de mot à mot, & celle de Symmaque qui s'attachoit principalement au sens. *Aquila, Symmachus, & Theodotio*, dit S. Jerome, *vel verbum à verbo, vel sensum à sensu, vel ex utroque commixtum, & medio temperatum genus translationis expresserunt*. Et dans l'Épître à Damase sur la correction des IV. Livres de l'Evangile: *Theodotio inter novos & veteres melius incidit*; où par *veteres* il entend les LXX. & par *novos* les deux autres versions. Et voilà ce qui determina Origène à choisir la version de Theodotio, pour remplir dans les LXX. ce qui leur manquoit selon l'Hebreu: à quoi cette version étoit d'autant plus propre, qu'elle évitoit les deux extrémités, dans lesquelles avoient donné celle d'Aquila & celle de Symmaque. S. Jerome nous apprend dans sa préface sur Josué, que l'Eglise se servoit de la version de Theodotio à l'égard de Daniel; & c'est encore aujourd'hui le grec de cet Interprete que nous lisons, au lieu de celui des LXX. qui étoit plein de fautes; si néanmoins c'étoit les LXX. qui l'avoient traduit. Car comme il étoit écrit en Chaldaïque, quoiqu'en caractères hebreux, peut-être qu'ils n'en entreprirent pas la version. *Danielem prophetam*, dit S. Jerome au lieu cité, *juxta septuaginta Interpretes; Domini Salvatoris Ecclesia non legunt, nentes Theodonis editione; & hoc cur acciderit nescio. Sive enim quia sermo Chaldaicus est, & quibusdam proprietatibus à nostro eloquio discrepat, noluerunt septuaginta Interpretes easdem lingua lineas in translatione servare: sive sub nomine eorum, ab alio nescio quo, non satis Chaldaeam linguam sciente, editus Liber est: sive aliud causa extiterit ignorans. Hoc unum affirmare possum, quod multum à veritate discordet, & recto judicio*

repudians sit.

Cependant Theodotio, étant Ebionite aussi bien que Symmaque, comme nous avons dit, il approchoit bien de la Religion d'Aquila, qui avoit quitté l'Eglise pour la Synagogue. Et c'est pour cela que S. Jerome parle en ces termes de tous ces trois Interpretes: *Judeus Aquila, & Symmachus ac Theodotio judaizantes heretici, qui multa mysteria Salvatoris subdola interpretatione celarunt*. Il ajoute que toute l'Eglise Grecque ne faisoit pas de se servir de leurs versions, aussi bien que de celle des LXX. afin, dit-il, qu'en les conferant entre elles, on pût éclaircir quelques endroits des LXX. qui paroissent obscurs & difficiles: ce qu'il repete à la fin du II. Livre de son Apologie contre Rufin.

§. III.

Des différentes corrections de la version des Septante, faites depuis la mort d'Origene.

Il est certain que ce qu'avait fait Origene, pour comparer les LXX. avec l'hebreu sans les confondre, & pour faire voir aux Chrétiens ce que les Juifs avoient dans leur Ecriture de plus ou de moins que nous, parut à tout le monde si commode & si bien inventé, que toutes les Eglises se servirent depuis de cahiers pleins d'étoiles & de lignes; & qu'il ne resta plus que dans quelque coin de Bibliothèque de l'Eglise grecque ou latine, sans ces sortes de marques. Mais comme c'est ici un point capital, il est bon de le bien établir: ce qu'on ne peut faire sans parler des différentes éditions de l'Ecriture qui partageoient les Eglises Grecques.

Après le décès d'Origene, & celui des Evêques de Palestine qui l'avoient connu, & qui avoient repandu

Præf. in
Job. pag.
798.

du l'édition des Septante selon la correction & les notes de celle qui étoit dans les Tetrables & dans les Hexaples de ce grand homme ; elle se gâta entre les mains du peuple & des copistes , qui ne gardant point l'ordre de ces Ouvrages , omettant très souvent les étoiles dont ils étoient semés , & faisant quelquefois passer de la marge dans le texte les diverses leçons qu'Origene avoit recueillies de plusieurs exemplaires , comme nous le dirons dans la suite , avoient fait d'une édition fort pure & fort correcte , une édition corrompue & mêlée.

I. L'illustre Martyr Pamphile , qui fut couronné dans la persécution de Maximin , entreprit avec Eusebe son ami , depuis Evêque de Césaire , de corriger cette édition. Et cela ne leur fut pas difficile ; parce qu'ayant dans la Bibliothèque de Césaire l'original des Hexaples , ils n'eurent qu'à le consulter , pour voir les fautes des cahiers du peuple , & pour les corriger. *Ea qua habetur in Hexaplis , & quam nos vertimus*, dit S. Jerome , *ipsa est qua in eruditiorum Libris incorrupta & immaculata septuaginta Interpretum translatio reservatur*. Et dans l'Épître à Chromace , qui sert de préface à la version des Paralipomenes : *Palestinos codices ab Origene elaboratos , Eusebius & Pamphilus vulgaverunt*.

Mais le saint Prêtre Pamphile ne se contenta pas de retablir la pureté de la Vulgate sur les Hexaples. Comme il avoit du bien , & beaucoup plus de charité , il en fit tirer plusieurs copies pour les distribuer à ceux qui n'étoient pas assez riches pour acheter des exemplaires si corrects & si exacts : *Scripturas sanctas non ad legendum tantum , sed & ad habendum tribuebat promissimè , nec solum viris , sed & feminis quas vidisset le-*

ctionis deditas. Unde & multos codices praparabat ut , cum necessitas poposcisset , volensibus largiretur ; comme nous l'apprenons d'Eusebe dans la vie de ce saint Martyr , dont S. Jerome nous a conservé ce fragment.

Le même Saint nous apprend encore une autre particularité de la vie de S. Pamphile , dans son Catalogue des hommes illustres. C'est qu'il avoit copié de sa main la plus grande partie des Ouvrages d'Origene , dont S. Jerome se glorifioit de posséder quelques volumes d'une écriture si précieuse : *Tanto Bibliotheca divina amore flagravat , ut maximam partem Originis voluminum sua manu descripsisset , quæ usque hodie in Cæsariensi Bibliotheca habentur . . . Originis volumina manu ejus exarata reperi , qua tanto amplector & servo gaudio , ut Crassi opes habere me credam . Si enim laetitia est unam Epistolam habere Martyris , quanto magis tot millia versuum , qua mihi videtur sui sanguinis signasse vestigiis*.

II. Dans le même tems que le saint Prêtre Pamphile donnoit au public avec Eusebe de Césaire , une édition de l'Ecriture exempte de fautes & parfaitement conforme aux Hexaples d'Origene ; un autre Saint Prêtre d'Antioche , je veux dire S. Lucien , aussi Martyr , travailloit à corriger la Vulgate , autrement l'ancienne , ou la commune version des LXX. qui étoit entre les mains du peuple , & qui n'avoit point encore été corrigée ; parce que les Hexaples d'Origene n'avoient pas été portés hors la Palestine , & qu'ils avoient même été peu communs jusqu'au tems de S. Pamphile. Il est difficile de marquer bien précisément ce qu'il y eut de particulier dans la correction de S. Lucien ; car Euthymius , quoique habile homme , est un témoin trop éloigné pour s'y fier. Voici cependant ce qu'il en dit dans la Préface

F f

1. Apol.
cont. Ru-
fi 1. tom. 4.
part. 1.
pag. 357.

Catalog.
Script. ecc.
ibid. pag.
121.

Epist. ad
Sunniam.
& Fret. tom.
2. p. 627.

Præf. in
Paral. tom.
1. p. 1023.

Euthym.
Comm. in
Psal. in
præf. Bibl.
Pat. tom.
1.º, pag.
240.

sur les Pseaumes; *Omnibus editionibus visis, & cum hebraica veritate diligentissimè collatis, propriam editionem nihil minus, & nihil habentem superfluum Christianis tradidit, qua apud Nicodemum manu ejus conscripta reperta est apud Judeos, in turre quadam calce illita, post ipsius Luciani certamen. . . Hac cum septuaginta Interpretum editione consensit, & qua ab aliis depravata fuerant, reprobavit.*

Si cet Auteur ne nous trompe point, l'édition de S. Lucien 1. étoit conforme à l'hebreu : 2. elle n'avoit rien de superflu, ni rien de mutilé ; ce qui est en effet une marque de sa conformité à l'hebreu : 3. il y avoit des rerranchemens de choses vicieuses ; ce qui fortifie encore la conjecture, que ce Saint s'étoit réglé sur l'original. Mais comment Euthymius peut-il dire après cela que cette édition convenoit avec les LXX. ordinaires ? *Hac cum septuaginta Interpretum editione consensit.* C'est qu'au tems d'Euthymius les endroits ajoutés aux Septante, n'étoient plus marqués d'étoiles, & qu'une partie des endroits marqués avec des lignes avoient été retranchés ou renvoyés à la marge.

Quoi qu'il en soit, il est certain que S. Lucien ne composa pas une nouvelle version ; mais qu'il ne fit que corriger l'édition des LXX. sur plusieurs exemplaires, & en particulier sur l'hebreu, comme Euthymius vient de le dire. En effet S. Jerome, après avoir dit qu'il y a de la différence entre l'édition de l'Ecriture qu'Origene, Eusebe, & tous les habiles gens appellent *commune* ou *Vulgate*, *numè*, & qui n'est autre que celle que quelques autres appellent l'édition du Martyr S. Lucien, & l'édition pure des LXX. qui est conservée dans les Hexaples ; il ajoute quelques lignes après que cette édition *commune* ou *Vulgate*, appelée *κοινὴ*

numè, est la même que celle des LXX. *Ut sciatis aliam esse editionem, quam Origenes & Caesariensis Eusebius, omnesque Græci tractatores numè, id est communem appellant atque Vulgatam, & à plerisque nunc κοινὴν dicunt, aliam Septuaginta Interpretum, qua & in ἱερὰς codicibus reperitur, & à nobis in latinum sermonem fideliter versa est, & Jerosolima, atque in Orientis Ecclesiis decantatur. . . non autem ista, hoc est communis editio, ipsa est qua & Septuaginta.* Il paroît aussi dans toute la suite de cette Lettre, que les différences entre la Vulgate & les LXX. des Hexaples étoient peu considérables ; & que, non seulement ce n'étoit pas une version différente, mais qu'elle étoit même corrompue en peu d'endroits, & encore peu importants.

Ces reflexions nous conduisent à deux ou trois autres. La première que, quoique les anciens, & S. Jerome depuis, opposent les LXX. à la Vulgate, ce ne sont pas cependant deux versions. La seconde que S. Jerome ne distingue les LXX. de la Vulgate, que lorsqu'il compare l'édition des LXX. des Hexaples qui étoit fort correcte, avec l'édition populaire & commune qui ne pouvoit pas se conserver dans une si grande pureté. C'est ainsi que dans l'Épître à Sunie & Fretelle parlant de cet endroit du V. Pseaume, *Dirige in conspectu tuo viam tuam*, selon la correction de S. Jerome ; au lieu que dans le grec de l'édition commune il y avoit *αὐτὸς ὁμιλῶν ἐν τῇ ἰδίᾳ μου* ; c'est-à-dire, *dirige in conspectu tuo viam meam* ; il dit que les LXX. & les trois Interpretes autorisent la leçon contraire à la Vulgate : *Quod nec Septuaginta habent, nec Aquila, nec Symmachus, nec Theodotio, sed sola numè editio.* Mais quand le même saint Docteur parle des LXX. absolument, ou qu'il les

Epist. ad
Sunn. &
Fret. tom.
2.º, p. 627.

Ibid. pag.
630.

compare à l'hebreu , quoiqu'il entende les LXX. des Hexaples , il les appelle très-souvent l'édition Vulgate , ou l'édition commune.

Rien n'est plus ordinaire dans les Commentaires sur les Prophetes. En voici quelques exemples. Sur Isaïe : *Voluntus hebraicum sequi, & Vulgatam editionem non penitus praeferre*. Or cette Vulgate n'est autre chose que l'édition des LXX. des Hexaples , qu'il avoit traduite en latin : *Qua à nobis in Latinum sermonem versa est*. Et dans la II. Apologie contre Rufin : *Commentarii in duodecim Prophetas, & meam, & Septuaginta editionem edisserunt*. Sur le même Prophete : *Multum, dit-il, in hoc loco Septuaginta editio, hebraicumque discordant*. *Primum ergo de Vulgata editione tractabimus & postea sequemur ordinem veritatis*. Enfin sur le même Prophete encore : *Satis miror quomodo Vulgata editio fortissimum contra Judaeorum perfidiam testimonium alia interpretatione subverterit*. Ces exemples suffisent , & nous n'y en joindrons point d'autres.

Ajoutons une troisieme reflexion. C'est que la Vulgate ne fut appelée Lucianée , *lucianica* , que parce que son édition fut plus étendue & plus commune que celle d'aucun autre. Et en effet nous voyons que le Pseautier commun étoit de S. Lucien , comme S. Jerome le dit en termes clairs. Et il est aisé de voir par les observations de Sunie & de Fretelle , que notre Pseautier grec est le même que ces deux Dames avoient ; au lieu que celui des Hexaples étoit en usage à Jerusalem & dans les provinces voisines : *Jerusalem atque in Orientis Ecclesiis decantatur*, dit S. Jerome.

III. Outre l'édition du Martyr Lucien , il y en avoit une troisieme d'Hefychius qui vivoit dans le même tems , & qui étoit d'Egypte. Quelques-uns disent qu'il y étoit Moine ,

& quelques autres qu'il y étoit Evêque : ce qui paroît plus autorisé. Car Eusebe parle d'un Evêque d'Egypte , nommé Hefychius , qui reçut l'honneur du martyre pendant la furieuse persecution de Maximin , laquelle emporta le Martyr Pamphile à Césaire , & le Martyr Lucien à Antioche. On ne fait rien de particulier de la maniere dont il reforma l'édition des LXX. mais on fait très-certainement que son édition fut reçue dans toute l'Egypte , & qu'elle n'étoit ni une nouvelle version , ni une correction qui changeroit notablement le texte ordinaire. Nous allons voir la preuve de ces deux choses dans S. Jerome ; & un ancien Manuscrit des LXX. donné par Cyrille Lucar au Roi d'Angleterre , peut justifier la seconde.

S. Jerome parle très-distinctement de ces trois éditions dans sa premiere preface sur les Paralipomenes , adressée à Chromace. *Alexandria & Egyptus, dit-il, in septuaginta suis Hefychium laudat auctorem*. *Constantinopolis usque Antiochiam Luciani Martyris exemplaria probat*. *Media inter has provincia Palaestina codices legunt, quos ab Origene elaboratos Eusebius & Pamphilus vulgaverunt ; totiusque orbis hac inter se trisaria varietate compugnat*. La difference de ces trois éditions n'étoit pas cependant si grande que S. Jerome veut le faire croire ; puisque le fond étoit le même , c'est-à-dire la version des LXX. & que , si quelqu'une eût paru s'en éloigner trop , elle eût été rejetée par les Eglises chrétiennes , comme le même S. Jerome nous apprend que le fut pour cette raison celle que composa Apollinaire de Laodicée : *Nec Judaeis, dit-il, placere potest, nec Christianis; dum & ab Hebraeis procul est, & sequi septuaginta Interpretes designatur*.

M. Valois pense que l'édition de

Comm. in
Isai. c. 16.
v. 9. tom.
3. p. 217.

Apol. 2.
adv. Rufin.
tom. 4.
part. 2.
pag. 421.
Comm. in
Isai. c. 30.
v. 21. tom.
3. p. 258.

In Isai. c.
49. tom. 3.
p. 352.

Epist. ad
Sunn. loco
cit.

Euseb. lib.
8. c. 13.

Præf. in
Paral. tom.
1. p. 1023.

Idem, in
c. 11. Ec-
clesiaste,
tom. 2.
pag. 785.

S. Lucien étoit semée d'étoiles & de petites lignes ; mais il est beaucoup plus vraisemblable que ce saint Martyr, aussi-bien que Hefychius, ayant examiné les LXX. sur l'hébreu, y ajoutèrent ou en retranchèrent ce qu'ils jugerent à propos, croyant ne faire que corriger les fautes qui s'y étoient glissées ; & qu'ils ne marquaient ni d'une étoile les additions, ni d'une petite ligne les endroits surabondans ; parce que les uns leur parurent être du texte, & les autres leur parurent au contraire étrangers à ce texte & absolument superflus. Cette conjecture est fondée sur un passage de S. Jerome tiré de sa Lettre au Pape Damase, qui sert de préface aux quatre Livres de l'Evangile.

Præf. in 4.
Evang.
tom. 1.
Pag. 1425.

Prætermisso eos codices, dit-il, quos à Luciano & Hefychio nuncupatos paucorum hominum asserit perversa contentio : quibus utique nec in veteri Instrumento post septuaginta Interpretes emendare quod licuit, nec in novo profuit emendasse ; cum multarum gentium linguis Scriptura ante translata, doceret falsa esse quæ addita sunt.

Ce passage nous apprend bien des choses. 1. S. Jerome y fait paroître une grande estime pour la version des LXX. dont il rabattit un peu dans la suite. 2. Il accuse ceux qui se servoient de l'édition des Martyrs Lucien & Hefychius, d'être en petit nombre, & de résister opiniâtrément au plus grand, *paucorum hominum perversa contentio*. 3. Il dit que les différentes traductions en diverses langues, qui ont précédé les corrections faites par ces Saints, découvrent les additions qu'ils avoient faites au texte, & par conséquent la corruption de leurs éditions. Or si ces additions avoient été marquées, il n'auroit pas été nécessaire de recourir aux traductions précédentes pour les découvrir ; & si les endroits ajoutés n'étoient point marqués, il n'y a nulle

vraisemblance que ceux qui devoient être retranchés, eussent aucune marque : donc il n'y en avoit aucune dans ces deux éditions.

Il faut avouer cependant qu'elles furent remplies dans la suite des mêmes marques dont Origène avoit fermé la sienne : soit qu'on s'aperçût que sans ce moyen on ne pouvoit reconnoître l'ancienne version des LXX. soit qu'on fût bien aise de pouvoir remarquer tout d'un coup leur rapport ou leur différence avec le texte original : soit qu'on y fût porté par l'exemple des Eglises de la Palestine, qui se servoient de l'édition étoilée d'Origène : soit qu'on fût bien aise de discerner ce qu'on pouvoit alléguer sûrement contre les Juifs ; ce qui étoit impossible sans étoiles & sans lignes. C'est ce qui paroît par ces paroles de S. Jerome dans son Avant-propos sur Daniel, adressé à Pamphile & à Marcelle : *Cum omnes Christi Ecclesia tam Græcorum quam Latinorum, Syrorumque & Aegyptiorum hanc sub asteriscis & obelis editionem legant, ignoscas tibi invidi labori meo, qui volui habere nostros, quod Græci in Aquila, & Theodotivis, ac Symmaci editionibus testantur.*

Il insinue la même chose dans sa Préface sur Josué ; mais rien n'est plus formel que ce qu'il écrit à S. Augustin : *Miror quomodo septuaginta Interpretum Libros legas, non puros ut ab eis editi sunt, sed ab Origene emendatos sive corruptos per obelos & asteriscos ; & christiani hominis interpretationum non sequaris ; præsertim cum ea quæ addita sunt, ex hominis Judæi atque blasphemæ, post passionem Christi, editione transfulerint. Vis amator esse verus septuaginta Interpretum ? Non legas ea quæ sub asteriscis sunt, imò vade de voluminibus, ut veterum te fautorem probes. Quod si feceris, omnes Ecclesiarum Bibliothecas damnare cogeris ; vix enim*

Præf. in
Dan. tom.
3. p. 1073.

Epist. 74.
tom. 4.
part. 2.
pag. 619.

unus aut alter invenitur Liber, qui ista non habeat. Par où il est constant 1. qu'on ne trouvoit plus d'exemplaires, qui n'eussent les notes dont il s'agit; 2. que les additions de ces exemplaires avoient été tirées de Theodotion, & par conséquent de l'édition d'Origene; 3. que ces additions se lisoient dans l'Eglise.

Une autre remarque que nous devons faire sur ce passage, c'est que S. Jerome y condamne l'édition d'Origene, qu'il avoit préférée plus haut à toutes les autres, qu'il avoit fort louée dans ses Commentaires sur le III. Chapitre de l'Épître de S. Paul à Tite, qu'il avoit appelée dans l'Épître à Sunie, très pure & très sincère, *incorrupta & immaculata septuaginta Interpretum translatio*, dont il avoit lui même traduit le Pseautier en latin, & qu'il avoit imitée, ou dans la version generale de l'Écriture, ou du moins dans la correction qu'il en avoit faite sur les LXX. des Hexaples: car il l'avoit semée d'une infinité d'étoiles & de petites lignes qui marquoient, ou ce qui manquoit au grec, ou ce qui manquoit à l'hebreu. Et peut-être que S. Jerome contribua encore plus qu'Origene à repandre l'édition de l'Écriture avec ces notes; car dans la Preface au Livre des Chroniques ou des Paralipomenes, non pas traduit de l'hebreu, comme Marianus Victorinus l'a cru, & l'a fait croire ensuite à beaucoup d'autres par l'argument, mais traduit sur le grec avec les additions & changements de l'hebreu, S. Jerome parle ainsi de son travail: *Ubi cum asteriscos, id est stellis radiare in hoc volumine videritis, ibi sciat is de hebraeo additum quod in Latinis codicibus non habetur. Ubi vero obelus, transversa scilicet virga, preposita est, illic signatur quid septuaginta Interpretes addiderint.* Et dans la II. Preface au Livre de Job: *Rogo, dit-il, ut ubi*

cumque precedentes virgulas videritis, Job. ibid. sciatis ea qua subiecta sunt, in hebraeis voluminibus non haberi. Porro ubi stella imago fulserit, ex hebraeo in nostro sermone addita. pag. 1127.

Mais pour faire voir, & ce que S. Jerome pensoit de ces additions & de ces marques, & combien il est nécessaire de bien entendre ce detail, il faut consulter sa Lettre à S. Augustin. Ce saint Evêque avoit vu deux versions de S. Jerome du Livre de Job: l'une faite sur le grec & pleine d'étoiles, *ut quibusdam in locis ad singula verba, singulas stellas videamus*: l'autre faite sur l'hebreu & sans étoiles. Ne pouvant deviner pourquoi il y avoit tant d'exactitude dans la premiere, & tant de negligence dans la seconde, *cur in illa prima tanta diligentia figuntur asterisci . . . vel cur in hac altera . . . negligentius hoc curatum sit*; il en demanda la raison à S. Jerome par son Epître LXXI. Ce saint Docteur, qui n'étoit pas déjà trop content de la critique de S. Augustin sur un autre point, lui repondit en ces termes: *Pace tua dixerim, videris mihi non intelligere quod quaesisti. Illa enim interpretatio, septuaginta Interpretum est; & ubi cumque virgula, id est obeli sunt, significatur, &c. Ibi græca transulimus: hic de ipso hebraico, quod intelligebamus, expressimus.* S. Jerome avoit raison; mais S. Augustin ne laissoit pas de bien entendre la chose; car il pretendoit que, comme il avoit marqué dans la version du grec les differences de l'hebreu, il devoit aussi marquer dans la version de l'hebreu les differences du grec.

Pour revenir au changement de S. Jerome par rapport au travail d'Origene, il put avoir différentes causes. 1. Le changement d'occupation paroît y avoir eu grande part. Car tant qu'il ne fit que traduire sur le Grec, il estima infiniment l'Ouvrage

S. Aug.
Epist. 71.
n. 3.

Epist. 74;
tom. 4.
part. 2.
pag. 626.

Præf. in
lib. Paral.
tom. 1.
pag. 2419.

Prolog. in

de ce grand homme : mais quand il eut entrepris de traduire sur l'hébreu, il regarda le mélange d'étoiles & de lignes, comme une corruption de l'Ecriture. Et en effet, lorsqu'il écrivit à S. Augustin, que les LXX. étoient impurs depuis Origène, & lorsqu'il dans la I. Préface sur les Paralipomenes, & dans l'Épître CVII. à Pamphile, il se plaignit de ce qu'Origène avoit mêlé des endroits de la traduction de l'hérétique Theodotion dans le texte des LXX. il étoit alors tout-à-fait appliqué à l'hébreu.

2. Ce changement put venir aussi de quelque chagrin de ce que l'Eglise catholique lisoit quelques additions de Theodotion. Et ce fut pour cela que, tant qu'il ne fit que traduire les LXX. il prit ces additions immédiatement de l'hébreu, *ex hebraeo in sermone nostro addita sunt*, dit-il ; quoiqu'il y ait un mot un peu difficile sur ce point dans la Lettre à S. Augustin.

3. Il put encore avoir remarqué par une longue expérience, que la négligence, l'ignorance, ou l'empressement des Libraires & des copistes confondoient tout ; & que les copies d'un original fort exact étoient pleines de fautes, ou par la transposition, ou par la suppression des étoiles & des lignes. C'est en effet ce qu'il dit aux Dames Sunie & Fretelle qui lui avoient écrit ; & cet endroit est très-remarquable : *Hinc apud vos & apud*

*pluresque error exoritur, quod scriptorum negligentia, virgulis & asteriscis subtra-
ctis, distinctio universa confunditur.*

4. Il étoit comme impossible d'empêcher que sous prétexte de mettre ces additions, ou comme Origène, ou comme quelqu'autre, on ne mit plusieurs mots suspects qui changeoient l'Ecriture, & qui la rendoient différente selon les lieux & les copistes. C'est ce qui faisoit dire à S. Jérôme avec un peu d'exagération, que l'ancienne version des LXX. telle qu'elle avoit été au commencement, *pura, & ut ab eis in gratum versa est*, ne subsistoit plus, & qu'elle avoit été corrompue & mêlée en cent manières : *Nunc vero, cum pro varietate regionum diversa ferantur exemplaria, & germana illa antiquaque translatio corrupta sit* ; ce qu'il entend de l'édition même la plus exacte, quoiqu'il n'attribuât cela autrefois qu'à la Vulgate populaire dans l'Épître à Sunie, & que dans l'avant-propos du XVI. Livre sur Isaïe, il gardât encore cette modulation : *Hos versiculos*, dit-il, parlant de huit versets que S. Paul cite contre les Juifs, & qui sont tout de suite dans le XIII. Psaume, quoiqu'ils soient tirés du V. du CXXXIX. & en partie d'Isaïe, *verum annotant atque praeferunt, liquidi consentient in hebraico non haberi, nec esse in LXX. Interpretibus, sed in editione Vulgata, qua graece nomini dicitur, & in tota orbe diversa est.*

Præf. in
Paral. ad
Chromat.
tom. I.
pag. 1023;

Præf. in
lib. 16.
Comm. in
Isai. tom.
3. p. 415.

TREIZIEME DISSERTATION

Sur l'état où est à présent la sainte Ecriture.

SI je me contentois de ce que j'ai dit dans les précédentes Dissertations sur l'Ecriture, j'aurois fait plus de mal que de bien. Car en parlant de l'état où étoit l'Ecriture au tems d'Origène, j'aurois mis les lecteurs en inquiétude sur l'état où elle est au-

jourd'hui. Il vaudroit mieux ne leur avoir rien dit de tant de versions grecques, de tant d'éditions différentes, & de tant d'additions ou peu nécessaires ou suspectes, si je ne demandois cette obscurité, & si je ne faisois voir quelle est l'Ecriture dont l'Eglise

OU EST A PRESENT LA SAINTE ECRITURE. 231

ecatholique se sert aujourd'hui. Pour le faire avec ordre , je commencerai par le texte original , & je passerai ensuite à la traduction des LXX. & de cette version grecque aux plus celebres versions latines.

§. I.

De l'état où est aujourd'hui le Texte original de l'Ecriture.

Je soutiens que nous avons aujourd'hui le texte original de l'Ecriture dans sa pureté ; qu'il ne peut être suspect qu'à des gens ou peu éclairés ou prevenus ; & qu'il n'est rien arrivé qui l'ait pu degrader de son rang , & qui ait pu lui faire perdre l'honneur & l'autorité de texte original.

Pour dissiper d'abord tous les nuages & tous les soupçons , je commence par l'éclaircissement d'une difficulté , qui paroît à bien des gens être décisive en faveur du parti contraire. S. Justin , S. Irénée , Tertullien , Origène , Eusebe , S. Chrysostome soutiennent que les Juifs , en haine de la Religion chrétienne , ont corrompu l'Ecriture à dessein , & qu'ils y ont fait des changemens essentiels. Peut-on dans le XVII. siècle en être mieux instruit que l'étoient ces anciens Auteurs , dont un grand nombre ont vu le II. siècle ? Voilà la difficulté.

A cela je repons qu'il faut examiner ces Auteurs & ce qu'ils disent , sur le fait dont il s'agit. Commençons par S. Justin. Ce saint Martyr dans le Dialogue avec le Juif Tryphon , lui prouve par la confrontation de plusieurs endroits de l'Ecriture , que ceux de sa nation avoient changé ou supprimé plusieurs propheties , qui regardoient l'incarnation , le crucifiement , & la divinité de Jesus-Christ ; & sur ce que Tryphon se recrie que la chose est sans apparence & qu'elle est incroyable , S. Justin lui replique

en ces termes : *Scilicet incredibile? Quasi verò id abominabilis sit quam fecisse vitali effigiem , & immolasse soli Damonis , aut Prophetas ipsos interemisse.*

Mais il est certain par la seule vue de cet endroit , que S. Justin parle de la version des LXX. dont il prétend que les Juifs avoient altéré la pureté : *Ac, quod illi multos & integros profus locos illarum (Scripturarum) ex translatione eorum qui cum Ptolomæ fuerant seniorum susceperunt , in quibus clare hunc ipsum crucifixum Deum & hominem esse , eumque in cruce pendere , & mori pronunciatum esse ostenditur , scire vos volo.* Et par cette réponse , on voit comment il faut entendre Eusebe , qui parle ainsi du Dialogue de S. Justin avec Tryphon : *Quædam Prophetarum testimonia profert , quæ adversus Tryphonem disputans , à Judæis à sacris Libris recisa atque expuncta esse convincit.* Car il est visible que cet Historien n'assure rien de son chef , & que ce qu'il dit de S. Justin , ne peut avoir d'autre explication que celle que nous avons donnée.

Origene qui est assurément de tous les anciens le plus capable de juger de cette matiere , ne dit rien non plus contre le texte hebreu. Le passage le plus fort qu'on en puisse objecter , est dans la XVI. Homélie sur le Prophete Jeremie , où expliquant ces paroles du Chapitre XVII. v. 1. *Peccatum Juda scriptum est filo ferreo* , il marque que les Juifs avoient substitué eorum à Juda ; & voici ce qu'on cite : *Quoniam difficile est aliquem se malum confiteri , ideo Judæi , qui exemplaria nonnulla falsata , etiam in hoc loco pro peccato Juda , peccatum eorum posuerunt.* Mais ce passage ne paroît fort , que parce qu'il est rapporté infidèlement. Voici ce qui y manque : *Alia sequitur prophetia (quam nescio quare apud Septuaginta non inven-*

S. Justin.
Dial. cum
Tryph. p.
197. edit.
1636.

Euseb. lib.
4. hist. c.
18.

Hom. 16.
in Jerem.
c. 17. n.
10. tom. 3.
pag. 234.

Ibid.

nientes, in ceteris cautionibus, qua cum hebraeo consensimus sermone, reperimus) qua plena est necessariis rebus & tam utilis ut possit, si animus fueris attentus, à vitiiis revocare lectorem. Sic autem sequitur, &c. Par où il est clair 1. qu'Origene parle des LXX. 2. qu'il avoit trouvé le mot de Juda dans les autres éditions qui suivoient l'hebreu; 3. qu'il preferoit en cela ces éditions aux LXX. qu'il croyoit avoir été corrompus par les Juifs. Au reste l'hebreu & la Vulgate qui lui est conforme, ont encore aujourd'hui, peccatum Juda.

Pour S. Irenée, Tertullien, & S. Chrysostome, ils ne touchent pas même la question. Le premier dit seulement que, si les Juifs avoient pu prévoir l'utilité que les Chrétiens tiroient un jour de l'Ecriture, & les raisons invincibles qu'elle leur fourniroit contre les meurtriers du Fils de Dieu, ils auroient brûlé l'Ecriture: ce qui n'a aucun rapport à notre sujet. Mais afin qu'il ne prenne plus envie à personne de citer S. Irenée contre le sentiment que nous avons embrassé, il faut donner un moment à la discussion de ce passage. S. Irenée parle de la version grecque faite par les LXX. & il remarque fort judicieusement, que ce fut par une conduite très-sage de la providence, que cette version fut faite long-tems avant l'incarnation du Sauveur, à la prière d'un Prince infidèle, & par le ministère même des Juifs, afin qu'elle ne pût être suspecte; *ut nulla relinqueretur suspicio, ne foris morem nobis gerentes Judaei, hac ita sint interpretati.* A quoi il ajoute aussitôt que, s'ils eussent prévu qu'une version qui devoit rendre l'Ecriture si commune & si intelligible, & qui devoit étendre par tout & la gloire de Jesus-Christ & la confusion de la Synagogue, ou ils ne l'auroient jamais faite, ou après

l'avoir faite, ils l'auroient mise au feu: *Qui quidem si cognovissent nos futuros & usuros his testimoniis qua sunt ex Scripturis, nunquam dubitassent ipsi suas comburere Scripturas, qua & reliquas omnes gentes manifestam participare vita, & eos qui gloriantur domum se esse Jacob & populum Israël, & exbare diuites essendum à gratia Dei.*

Tertullien voulant faire valoir un passage du Livre d'Enoch qui ne subsiste plus, & que l'Eglise n'a jamais reçu dans le Canon des Ecritures, quoiqu'il soit cité dans l'Épître de S. Jude; & s'efforçant de reprendre à ce qu'on lui objectoit, *quia nec in armarium Judaicum admittitur*, il dit que les Juifs l'avoient autrefois reçu, mais que depuis Jesus-Christ ils l'avoient rejeté à cause qu'il étoit parlé de lui dans ce Livre; que cela ne doit pas paroître extraordinaire, puisqu'ils rejettent presque tout ce qui parle de lui, & qu'ils l'ont bien rejeté lui-même, quoiqu'il leur parlât sans ambiguïté & sans interprète: *A Judaeis potest jam videri propterea rejectam, sicut & caetera fere qua Christum sonant. Nec unquam mirum hoc, si Scripturas aliquas non receperunt de eo locutas, quem & ipsum coram loquentem non erant recepturi.* Ces paroles font voir 1. que Tertullien ne parle point du texte hebreu; 2. qu'il ne reproche point aux Juifs d'avoir fait aucun changement dans l'Ecriture, mais d'avoir rejeté certains Livres; 3. qu'il ne dit pas si ces Livres appartenoient à l'ancien ou au nouveau Testament; 4. qu'en cas qu'il parle des Livres qui appartinsent à l'ancien Testament, il n'accuse pas les Juifs de mauvaise foi, mais d'aveuglement, par lequel ils détournent dans d'autres sens des endroits qui sont des propheties de Jesus-Christ.

Enfin S. Chrysostome parle à la vérité dans la V. Homélie sur S. Matthieu

De cult.
sem. lib. 1.
cap. 1.

S. Iren.
lib. 3. c.
21. & 10.

thieu contre l'infidélité & la malignité des Juifs, qu'il appelle des corrupteurs de l'Ecriture. Mais il est plus clair que le jour, qu'il parle contre les trois Interprètes Grecs, qui étoient ou Juifs ou Ebionites, & qui devoient être suspects aux Chrétiens, lorsqu'ils étoient différens de la version des LXX. *Ad faciendam vera translationis fidem*, (il n'est donc pas question de l'hebreu) *omnibus aliis jure Septuaginta Interpretes sunt digniores. Si quidem alii post adventum Domini interpretati sunt, Judaei siquidem permanentes, meritoque suspecti; quippe qui inimici & subdoli multa corruerint, & data prorsus opera à Prophetis mysteria predicta celaverint.* Ce qui est la même chose que ce que dit S. Jerome de ces trois Interprètes dans la Preface sur Job traduit de l'hebreu: *Judaus Aquila, Symmachus & Theodotio, judaïsan-tes haeretici, . . . qui multa mysteria Salvatoris subdola interpretatione celarunt.*

Après une explication si aisée & si naturelle des sentimens des Peres qu'on pensoit nous être contraires, nous n'avons plus rien à craindre. Car le Pere Morin, l'un des plus habiles sur cette matiere, & si son érudition le lui eût permis, l'un des plus portés à croire que l'hebreu avoit été malicieusement corrompu par les Juifs, reconnoît que rien n'a pu rendre ce sentiment vraisemblable, que le nombre & l'autorité des anciens Peres, qui s'accordent presque tous en ce point: *Doflorum auctoritate longè mihi probabilior semper visa est, quam rei veritate*, dit-il. Or il est certain qu'aucun des anciens n'a dit ni n'a eu la pensée de dire que les Juifs avoient malicieusement corrompu les Ecritures. Par consequent c'est un sentiment qui n'est appuyé ni sur la raison ni sur l'autorité. Mais voici des preuves directes & positives.

L'original hebreu de l'Ecriture,

s'il est corrompu, doit l'avoir été avant la venue de Jesus-Christ ou après. L'alternative est juste. On ne peut soutenir qu'il l'ait été avant l'incarnation, 1. parce l'Ecriture ayant été donnée aux Juifs pour faire reconnoître le Messie, & pour marquer avant l'accomplissement des mysteres de sa vie & de sa mort, l'ordre & la maniere dont ils seroient accomplis, il étoit de la sagesse de Dieu & de l'intérêt même de son Fils, que les Ecritures fussent entieres, & fussent pures avant la naissance.

2. Le Fils de Dieu temoigne en cent rencontres que ce qu'il fait, il le fait pour accomplir les Ecritures. Il prouve à ses disciples la nécessité de la mort & la vérité de sa resurrection par les Ecritures. Les Evangelistes remarquent en plusieurs occasions, que ce qui arrivoit à leur Maître étoit toujours conforme à l'Ecriture. Lui-même parle de Moïse & des Prophetes, & des Pseaumes, ce qui comprend tout, comme n'ayant promis, figuré, prédit que lui, & comme l'ayant promis, figuré, prédit très fidelement. Les Livres des Juifs étoient donc alors fideles & non corrompus.

3. L'Ecriture de l'ancien Testament étoit comme enceinte de Jesus-Christ: seroit-elle avortée avant terme? Elle étoit le guide qui devoit conduire les veritables Juifs au Seigneur: les auroit-elle fait égarer? Elle étoit toute pour Jesus-Christ, elle y portoit, elle y conduisoit: seroit-il possible qu'elle eût été corrompue en chemin, & qu'elle n'eût point atteint sa fin & son terme? *Finitis legis Christus.*

4. Quel intérêt pouvoient avoir les Juifs avant l'incarnation de corrompre l'Ecriture, eux qui attendoient le Libérateur promis par cette même

Romil. f.
in Matth.
Anian. In-
terp. nov.
edit. tom.
7. pag. 75.
A. 2.

Pref. in
Job. tom.
6. p. 728.

Morin. lib.
1. exercit.
c. 4. n. 1.
p. 12.

Ecriture, qui recherchoient dans les Prophetes jusqu'au lieu de sa naissance, & qui mettoient en lui toute leur esperance? Comment auroient-ils pu se résoudre d'alterer & de changer de sens froid, des Livres qui leur étoient si précieux?

5. Enfin c'eût été là un crime encore plus grand, de s'avoir tué les Prophetes; & le Fils de Dieu le leur eût sans doute reproché, comme S. Jerome dans ses Commentaires sur le VI. Chapitre d'Isaïe l'a sagement remarqué, aussi bien qu'Origene dans le VIII. Livre de ses explications sur le même Prophete, cité par S. Jerome :

Nunquam Dominus & Apostoli, qui cetera crimina arguunt in Scribis & Pharisaïs, de hoc crimine quod erat maximum reticuerunt. Quand on donna à Jesus-Christ le volume de l'Ecriture dans la Synagogue, il lut; & après avoir fermé le Livre, il dit que ce qu'il venoit de lire étoit accompli en sa personne: *Hodie impleta est hoc Scriptura in auribus vestris.* Dans S. Jean il dit aux Juifs que se fera l'Ecriture qui les jugera; que s'ils avoient de la foi pour ce que Moïse avoit écrit, ils en auroient pour ce qu'il leur disoit; & qu'il n'est pas surpris qu'ils n'écou-

tent pas ses discours, puisqu'ils ne suivent pas l'Ecriture : *Est qui accusat vos Moïses, in quo vos speratis. Si enim crederetis Moïsi, crederetis forsitan & mihi : de me enim ille scripsit. Si autem illius literis non creditis, quomodo verbis meis crederetis ?* Dans S. Matthieu il recommande au peuple & à ses disciples mêmes, d'écouter avec respect la doctrine des Interpretes de la Loi & des Pharisiens, parce qu'ils n'ont ni d'autre autorité, ni d'autre doctrine que celle de Moïse : *Super cathedram Moïsi sederunt Scriba & Pharisei. Omnia ergo quacunque dixerint vobis, servate & facite.* Et dans S. Jean : *Scrutamini Scripturas, quia vos putatis in ipsis vitam eter-*

nam habere ; & illa sunt quæ testimonium perhibent de me. Les Apôtres à l'exemple de Jesus-Christ ne prouvent sa divinité que par les Ecritures des Juifs. S. Paul n'en allegue point d'autres preuves. Ces Ecritures n'avoient donc pas été malicieusement corrompues jusqu'à leur tems.

Mais peut-être qu'après la resurrection du Fils de Dieu, ou après la mort des Apôtres, les Juifs falsifierent leurs Livres. C'est ce qu'il faut examiner. S. Jerome & S. Augustin ont été si éloignés de cette pensée, que l'un & l'autre ont cru que dans la difference des versions il falloit consulter le texte original : *Cum diversum aliquod in utrisque codicibus invenitur, dit S. Augustin, quando quidem ad fidem verum gestarum utrumque esse non potest verum, et lingua potius credatur, unde est in aliam per Interpretes facta translatio.* Pour S. Jerome, rien n'est plus certain que c'étoit son sentiment. Dans l'Eptre à Licinius, après avoir dit qu'il avoit traduit une grande partie de l'Ecriture sur l'hebreu, & qu'il avoit autrefois corrigé la version latine du nouveau Testament sur les exemplaires Grecs, il établit cette regle : *Ut enim veterum Librorum fides de Hebraïs voluminibus examinanda est, ita novorum græci sermonis normam desiderat.* Ce qui a passé depuis en Canon dans le Decret, *Distinct. 9.*

Le même Pere s'explique de la même maniere dans une autre Eptre : *Sicut in novo, dit-il, Testamento, si quando apud Latinos quæstio exoritur, & est inter exemplaria varietas, recurrimus ad fontem græci sermonis, quo novum scriptum est Instrumentum ; ita in veteri Testamento, si quando inter Græcos Latinosque diversitas est, ad hebraicam confugimus veritatem, ut quidquid de fonte proficitur, hoc queramus in rivulis.* A quoi il faut ajouter ce qu'il dit dans la preface aux Questions hebraïques

In Iſai. c.
6. tom. 3.
P. 64.

Iuc IV.
17.

Joann. V.
45.

Marth.
XXIII. 2.

Joann. V.
39.

S. Aug. lib.
15. de civit.
Dei, c. 13.
n. 3.

Epiſt. 51.
tom. 4.
part. 1.
pag. 179.

Epiſt. Son-
niz & Fret.
tom. 2.
P. 427.

Præf. in
heb. quæst.
tom. 2.
pag. 5.

S. Epiph.
de mens.
a. 7.

S. Hieron.
in 6. llii.
tom. 3.
pag. 64.

Prolog. in
Genes.
tom. 1.

en ces termes : *Studii nostri erit, vel eorum qui de Libris hebraicis varia suspicantur errores resellere, vel ea qua in Latinis & Græcis codicibus scætere videntur auferri sui reddere.* Nous ne repeterons point ici ce que nous avons rapporté ailleurs du sentiment de S. Epiphane, qui appelle l'hebreu, *γερμανικὸν τόνον, ἢ τοῦ τοῦ ἰδίου τῶς ἡρακῆς.*

2. Tous les endroits cités par les Apôtres, par les Evangelistes, & par Notre Seigneur, se trouvent dans l'Hebreu. Et cela seul est une demonstration qu'il n'a point été corrompu. Car pourquoi ces endroits seroient-ils demeurés entiers ? Et n'est-il pas ridicule de pretendre que le Fils de Dieu & ses disciples aient cité l'Ecriture, non selon la verité, mais selon le changement que les Juifs y devoient faire ? C'étoit autrefois le raisonnement d'Origene dans l'endroit que j'ai déjà cité, & que S. Jerome rapporte en ces termes : *Sin autem dixerint post adventum Domini Salvatoris & predicationem Apostolorum, Libros hebraeos fuisse falsatos, cachinnum tenere non poterit ut Salvator, & Evangelista, & Apostoli ita testimonia protulerint, ut Judæi postea falsaturi erant.* Le même Saint dans la preface sur la Pentateuque traduit de l'hebreu, dit en se moquant de ceux qui soutiendroient une pensée si deraisonnable : *Aliud est si contra se postea ab Azeisitis usurpata testimonia probaverunt.*

3. Si les Juifs avoient falsifié l'Ecriture en haine de la Religion chretienne, ils y auroient sans doute effacé tout ce qui est pour nous. Ils auroient ou changé ou mutilé les prophetes qui marquent distinctement la naissance & la mort du Fils de Dieu, la conversion des Gentils, la gloire de l'Eglise chretienne, l'innocence & l'obstination de la Synagogue, la reprobation des Juifs, la vengeance terrible que Dieu pren-

droit du Deicide qu'ils auroient commis ; enfin ils auroient du corrompre tout ce qui nous est favorable & qui leur est contraire. Et bien loin de cela, tout ce que nous venons de dire est plus fortement & plus clairement dans l'hebreu, que dans le Grec des LXX. *Quod illi habent de Christo sui codices non habent*, dit S. Jerome dans l'endroit déjà cité. Il cote dans les prefaces sur le Pentateuque, sur Josué, & sur les Paralipomenes, cinq passages qui regardent presque tous le Fils de Dieu, & qui manquent aux versions. Et l'on peut remarquer que dans le II. Pseaume, au lieu que dans le grec dont nous suivons l'ancienne version il y a, *Apprehendite disciplinam, ne irascatur Dominus* ; il y a dans l'hebreu, *Osculamini filium, ne irascatur*, &c. ce qui donne bien de l'exercice aux Juifs.

4. S. Augustin trouvoit de l'impossibilité dans l'execution du dessein de falsifier les Ecritures, quand même les Juifs auroient été assez mechans pour le former : *Abstulit, dicit, ut prudens quisquam vel Judæos cuiuslibet perversitatis atque malitie, tantum potuisse credat in codicibus tam multis & tam longè latèque dispersis.* Il avoit dit un peu auparavant quelque chose encore de plus fort : *Judæorum gentem tam longè latèque diffusam, in hoc conscribendum mendacium uno consilio conspirare potuisse ; & dum aliis invident auctoritatem, sibi abstulisse veritatem*, &c. Car personne, après avoir trompé les autres, ne regarde la mauvaise foi comme une partie de sa religion.

Si donc tous les Juifs ont concouru secretement à cette perversion, d'où l'ont su ceux qui les en accusent ? Si ce n'a été l'ouvrage que d'une partie, comment l'autre a-t-elle gardé le secret ? Comment pas un manuscrit n'a-t-il échappé à la corruption ? Comment tous sont-ils conformes

G g 2

S. Aug.
lib. 15. de
civ. Dei.
c. 13. p. 1.

Ibid.

dans les endroits les plus importants?

Morin. lib.
1. exercit.
1. c. 5. n. 3.
p. 24.

Le Pere Morin oppose à tout cela les exemples de la correction des Massorets, de l'institution des points, des Talmuds de Jerusalem & de Babylone, qui ont été acceptés de toute la nation. Mais les deux premiers établissemens ne changent rien au texte original, & sont très utiles. Les Talmuds laissent aussi le texte en son entier; & s'ils lui donnent des sens ridicules, rien ne fait plus admirer la providence de Dieu, qui conserve son Ecriture parmi des gens qui en ont abandonné le vrai sens, & qui conduisent la main de ceux dont il permet l'égarement de leur imagination. Le Pere Morin lui-même n'est pas persuadé par ces exemples; & il eût bien pu se passer de faire un Chapitre entier contre le raisonnement de S. Augustin, auquel il est enfin forcé de le rendre.

5. Les Juifs ont toujours été très éloignés de rien changer dans l'Ecriture. On peut voir ce que Joseph dit de leur respect & de leur vénération pour elle, dans le premier Livre contre Appion, qui est cité par Eusebe; & ce qu'en dit Philon dans le Livre de la sortie du peuple Hebreu de l'Egypte, cité encore par Eusebe. Ils allèrent l'un & l'autre qu'il n'y a point de Juif qui n'aimât mieux mourir, que d'y faire ou d'y souffrir le moindre changement; & qu'il n'en faut point d'autre preuve, que l'extrême soin avec lequel elle a été conservée depuis si long-tems. Et pour les Juifs modernes, ils vont jusqu'à la superstition à cet égard; ne pouvant souffrir qu'avec une extrême peine un volume où il y ait une seule faute; le faisant ensevelir lorsqu'il y en a plus de quatre; n'osant pas écrire la Loi sur un parchemin percé d'un petit trou, de peur que la jambe du Hé n'en soit confondue avec celle

du Hhet; marquant avec un extrême soin l'intervalle des mots, le nombre des lignes dans une page, celui des mots & des lettres dans tout le Livre; remarquant jusqu'au renversement d'un caractère qu'ils croyent être mystérieux; suivant avec une exactitude incroyable les statuts des Massorets; & ne pouvant, quand ils le voudroient, rien changer, que le changement ne soit aussi-tôt sensible. Ils avoient cependant les uns & les autres un grand intérêt à en faire dans un texte où ils sont fort maltraités, comme ils ne peuvent en disconvenir.

6. C'est la pensée de S. Augustin, & celle de tous les Chrétiens du monde, que Dieu n'a pas voulu éteindre la nation des Juifs, ni la laisser dans un seul pays, mais la repandre partout où est l'Eglise catholique, selon cette prière du Prophète: *Ne occidas eos, nequando oblitiscantur populi mei; disperge illos in virtute tua; afin qu'ils portent par-tout nos Ecritures, qu'ils soient par-tout les temoins de leur vérité & de leur antiquité; & qu'ils fassent voir par leurs propres Livres & par leur exemple aux ennemis de l'Eglise, qu'il est aussi certain que nous avons l'intelligence de l'Ecriture, qu'il est évident qu'ils en ont la lettre: Nobis illa (Scriptura) sufficiens*, dit S. Augustin, *qua de nostrorum inimicorum codicibus proferuntur, quos agnoscimus propter hoc testimonium, quod nobis inviti perhibent, eosdem codices habendo atque servando, per omnes gentes etiam ipsos esse dispersos, quaquaversum Christi Ecclesia dilatat. Et dans le 1. Livre du consentement des Evangelistes: Ut gens Judæa . . . dispersa per terras, ne a nobis hac (vaticinia) composita putarentur, codices prophetiarum nostrarum ubique portaret, & inimica fidei nostre testis fieret veritatis nostra. C'est sur cela qu'est fondée cette belle expression du même Pere: *Nobis serviunt**

PL. LVIII.

Eus. lib. 3.
c. 10.

Id. præp.
Ev. lib. 8.
cap. 6.

S. Aug.
lib. 12. de
civit. Dei
c. 46.

Id. lib. 1.
confen.
Evangel.
c. 26. n. 40.

Id. Enarr.
in Ps. XL.
n. 14.

Id. Enarr.
in Psalm.
LVI. n. 9.

Judei : tamquam cassarii nostri sunt , studentibus nobis codices portant ; & certe autre assez semblable : Librarii nostri facti sunt , quomodo solent servi post dominos codices ferre , ut illi portando deficiant , illi legendo proficiant . S. Justin avoit dit à peu près la même chose , in *Paranesi ad Gracos*.

7. Il est certain que ceux qui donnent aux Juifs l'original hebreu , & qui ne laissent à l'Eglise chretienne que les versions , se trompent extrêmement. Car puisque l'ancien Testament est pour l'Eglise & non pour les Juifs obstinés ; qu'Abraham , Isaac , & Jacob sont nos peres selon la foi , comme S. Paul l'établit fortement dans le IX. Chapitre de l'Épître aux Romains , & dans le Chapitre IV. de celle aux Galates ; que toutes les propheties regardent Jesus-Christ & son Eglise ; que la nouvelle alliance est promise en cent endroits de l'Ecriture ; & que les Prophetes & les Justes de l'ancienne Loi sont & nos maitres & nos freres ; il s'ensuit que l'Ecriture en sa langue originale appartient à l'Eglise chretienne ; que les Juifs n'en sont que des possesseurs injustes , qui tiennent la verité captive ; qu'ils n'y ont aucun droit , tant qu'ils sont hors de l'unité & du corps de l'Eglise ; comme le dit Tertullien : *Non Christiani , nullum jus capiunt christianarum Litterarum , ad quos merito dicendum est , Qui estis ? Quid in meo agitis , non mei ?* Par consequent l'Eglise a été chargée de la conservation du précieux dépôt du texte sacré : elle en doit répondre. Et comme elle est , selon S. Paul , la colonne & l'appui de la verité , *Columna & firmamentum veritatis* , & qu'elle a succédé à la Synagogue des Juifs , dont le même Apôtre dit que les oracles de Dieu leur ont été confiés , *Credita sunt illis eloquia Dei* ; il faut qu'elle represente ces divins oracles dans leur pureté & leur intégrité.

8. Enfin si les Juifs ont altéré l'Ecriture avant S. Jerome , notre Vulgate qui est presque toute entiere de la version de ce Pere , est donc fautive. S'ils l'ont corrompue depuis S. Jerome , d'où vient donc que notre Vulgate , excepté quelques endroits de l'ancienne version latine , & certains autres où S. Jerome pour des raisons s'est un peu écarté de l'hebreu , convient exactement avec le texte sacré ? Pourquoi le Pseautier de S. Jerome qui est parmi ses œuvres , est-il si différent du latin & du grec , & si conforme à l'hebreu ? Ajoutons qu'on ne peut montrer qu'il y ait d'autre corruption dans le texte original , qu'au verset 17. du XXI. Pseume , où au lieu de *soderum manus meas & pedes meos* , on lit , *sicut leo* : mais il y a si peu de difference entre *וְכַדְרִי soderum* , & *וְכַדְרִי sicut leo* , qu'on a pu aisément s'y meprendre , & mettre dans le texte le second qui étoit peut-être à la marge , à la place du premier qui devoit y rester. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la chose plus à fond.

S. II.

De l'état où est aujourd'hui la version des Septante.

Après avoir tâché de conserver au texte original de l'ancien Testament son autorité & son rang ; & après avoir justifié le soin & la vigilance de l'Eglise catholique dans la conservation de ce précieux dépôt commis à sa fidelité ; il est de la justice & de l'ordre d'examiner si elle a été aussi heureuse & aussi fidele à conserver l'ancienne version des Septante ; ou si ce n'est plus qu'un ancien reste informe , imparfait , & plus digne de pitié que de vénération : en un mot si nous avons encore la version des Septante , si nous l'avons dans sa pureté , & si elle

Tertull.
de pref.
cript. c. 37.

1. Timoth.
III.

Rom. III.

est authentique. Ces trois choses dependent l'une de l'autre; & on ne peut prononcer sur la dernière, qu'après une discussion exacte des autres.

1. Il me paroît certain que nous avons l'ancienne version des LXX. premierement parce que cette version ayant été faite long-tems avant l'Incarnation du Sauveur, & ayant été lue dans les Synagogues des Juifs Hellenistes, elle passa avec les premiers disciples du Sauveur convertis, de la Synagogue dans l'Eglise chretienne, où elle fut expliquée par les Pasteurs, apprise & respectée par les fideles, lue publiquement par les saints Ministres de l'Eglise, mêlée dans les prieres, dans le sacrifice, dans les benedictions, recitée dans les divins Offices, employée dans les disputes contre les heretiques; & ce qui est encore plus que tout cela, embrassée, defendue, & conservée par l'Eglise catholique, comme son heritage & son thesor. Par consequent il est sans apparence, qu'on ait arraché à l'Eglise cette version, pour lui substituer une inconnue & une étrangere, sans credit, sans nom, sans aveu. On peut consulter sur cela S. Justin dans le discours contre les Gentils, dans le Dialogue avec le Juif Tryphon, & dans sa II. Apologie; S. Irenée dans le III. Livre Chapitre XXIV. & XXV. S. Clement Prêtre d'Alexandrie dans le premier Livre de son érudition mêlée *scymnion*; Tertullien dans l'Apologie pour la Religion chretienne Chapitre XVIII. Eusebe Livre VIII. de la Preparation évangélique Chapitre premier; S. Epiphane, dans le Traité des mesures en plus d'un endroit; S. Jean Chrysostome dans sa V. homelie sur S. Matthieu; S. Cyrille de Jerusalem dans sa IV. Instruction; Theodoret dans la Preface sur les Psaumes; & S. Augustin, plus qu'aucun, dans les Lettres à S. Jerome.

Secondement il est certain que les Catholiques n'ont jamais entrepris de version grecque, ni sur l'hebreu, ni sur des traductions étrangères; qu'Origene ne fit que travailler à rendre plus correcte celle des LXX. comme il nous l'apprend lui-même dans le VIII. Traité sur S. Matthieu, & dans l'Épître à Julius Africanus; que le Martyr Pamphile & son ami Eusebe ne firent que renouveler & rendre plus commune l'édition pure de ces Interpretes, comme nous l'apprenons de S. Jerome dans l'Épître CVII. que S. Lucien ne fit que travailler à lui rendre sa premiere pureté; qu'Hesychius n'eut que le même dessein, comme nous l'avons démontré, & comme on peut l'apprendre de l'Épître à Sunie & de la Preface de S. Jerome sur les Paralipomenes. D'où seroit donc venue la version grecque, qui est aujourd'hui dans l'Eglise catholique?

Mais ne seroit-elle pas celle d'Aquila, ou de Symmaque, ou de Theodotion? Il suffit de reprendre ce mot de S. Irenée: *Non ergo vera est quorundam interpretatio, qui ita audent interpretari Scripturam: Ecce adolefcentula in ventre habebit & pariet filium, quemadmodum Theodotion Ephesus est interpretatus, & Aquila Ponticus, utriusque Judai profelyti, quos sectati Ebionici, &c. tantam dispositionem Dei dissolventes, quantum ad ipsos est; frustrantes Prophetarum testimonium, quod operatus est Deus.* Ce qui a fait dire à S. Jean Chrysostome & à S. Jerome, que ces Auteurs étoient des corrupteurs de l'Ecriture, des ennemis déclarés de la Religion chretienne, & des empoisonneurs plutôt que des interpretes de la parole de Dieu.

Troisiement. Il est vrai que nous autres Latins nous avions autrefois la version des LXX. & que nous l'avons quitée pour suivre celle de S. Jero-

S. Iren. lib.
3. c. 11. n.
1.

S. Chryf.
hom. 5. in
Matth.
S. Hieron.
Pref. in
Job. tom.
1. p. 797.

me, qui avoit plus de conformité avec l'hebreu. Mais outre que nous ne l'avons fait que parce que la multitude des versions latines nous a obligés d'opter celle qui étoit la plus exacte, dont l'Auteur étoit connu, & dont on ne pouvoit douter, ni de la Religion, ni de la connoissance des langues, ni du merite; outre que ce changement a été connu de tout le monde; que dans le tems qu'il s'est fait, tout le monde l'a remarqué, & tout le monde en a su les raisons; il faudroit trouver les mêmes choses dans le changement de la version grecque, que nous aurions substituée à celle des LXX. c'est à-dire, qu'il faudroit 1. que cette nouvelle version eût été plus pure, plus exacte, plus estimée que la version des LXX. 2. qu'elle eût été acceptée généralement de toute l'Eglise & autorisée par tous les Pasteurs & tous les fideles du monde; 3. qu'il y eût eu des raisons solides pour quitter l'ancienne version, unique autrefois, & venerable à tous les fideles de la terre; 4. que ce changement eût été public & general, & par conséquent sensible & fait avec éclat. Or c'est ce qui ne nous est point arrivé. Et cette hypothese est d'ailleurs absolument impossible à l'égard de l'Eglise Grecque, qui a eu toujours entre les mains la même version, qui l'entendoit comme les Livres vulgaires, qui n'a jamais été dans la nécessité de choisir entre plusieurs versions, qui ne connoit d'autres Interpretes que les LXX., qui a conservé jusqu'à nos jours l'Ecriture de ses Peres, qui ne s'est jamais apperçue qu'on la citât autrement que les anciens l'avoient fait, qui croit encore aujourd'hui qu'elle n'en a point d'autre, & qui n'a pas seulement entendu dire qu'il y en eût une autre au monde.

Quatriemement. Rien n'est plus aisé que de justifier la verité de nos Sep-

tante. Car il ne faut que les comparer avec les passages que les anciens Peres ont cités de cette version, ou avec leurs Commentaires sur les Livres de l'Ecriture. On trouve entre nos LXX. & les leurs une parfaite conformité, à l'exception de quelques differences presque insensibles, & qu'on peut attribuer, ou aux differentes leçons de quelques exemplaires, ou à des fautes legeres de copistes, ou au défaut de memoire des Auteurs qui citoient l'Ecriture, ou à d'autres raisons qui peuvent également convenir & aux exemplaires des anciens & aux nôtres, sans qu'il soit possible de bien démêler auxquels on doit plutôt les attribuer.

II. Quant à l'integrité & à la pureté de la version des LXX. que nous avons aujourd'hui, il faut faire les observations suivantes. Premiere observation. Plusieurs personnes habiles ont taché dans ces dernieres tems de nous donner des éditions exactes de cette version. Les Theologiens de Complute, que les Espagnols appellent Alcala de Henares, par les soins & les liberalités du Cardinal Ximenès, travaillerent les premiers à lui rendre sa premiere beauté, en la faisant imprimer l'an 1515. avec l'Hebreu & la Vulgate. Elle fut depuis reimprimée dans les superbes Bibles de Philippe II & de M. le Jay; & le Pere Morin fut employé à cette dernière édition. Alde Manuce en fit faire trois ans après, c'est-à-dire en 1518. une autre à Venise; & en 1587. il en parut encore une à Rome, avec quelques differences des precedentes, par les soins du Cardinal Caraffe, & les ordres de Gregoire XIII. & de Sixte V. qui lui succeda, & qui l'avoit fortement sollicité, n'étant que Cardinal, de rendre à l'Eglise ce service si digne d'elle & de lui. On suivit principalement dans cette édition un Ma-

manuscrit très-ancien de la Bibliothèque du Vatican, que les Savans croient être ou d'utems de S. Jerome ou même plus ancien. Il étoit écrit en caractères majuscules, que les anciens appelloient *unciales literas*, sans distinction de chapitres, de versets, & de mots, sans esprits, & sans accents.

Seconde observation. Les anciens avoient remarqué quelques endroits dans la version des LXX. qui manquoient à l'Hebreu ; d'autres qui n'exprimoient pas ce qui étoit dans ce texte. Ils avoient aussi remarqué dans cette version des mots autrement expliqués, & des transpositions ; comme par exemple dans Jeremie depuis le treizieme verset du Chapitre XXV. jusqu'à la fin du Livre. Mais les Theologiens de Complure ont eu l'Hebreu toujours en vue ; ils en ont suivi l'ordre ; ils ont ajouté ce qui manquoit au Grec, en l'empruntant des Interpretes & des Scholastes, ou des fragmens des trois Interpretes grecs ; & dans les differentes leçons, ils ont toujours preferé celles qui étoient plus conformes à l'Hebreu, quoiqu'il fût certain que les LXX. en avoient suivi une contraire. Ainsi quoiqu'au jugement de ceux qui ne sont pas connoisseurs, & qui ne sont pas instruits de l'histoire des Ecritures, l'édition des Complures passe pour la plus sincere & la plus pure, il est certain qu'ils se trompent.

* Troisième observation. L'édition des LXX. faite à Rome, & celle qui fut faite ensuite à Venise, quoique moins exactes en bien des choses, ont ces quatre marques de verité. 1. Ce qui manquoit aux anciennes, ou qui étoit marqué d'une étoile, leur manque aussi. 2. Ce que les anciens Septantes avoient plus que l'Hebreu, & qu'Origene avoit marqué avec de petites lignes, s'y trouve. 3. Les transpositions remarquées par Origene,

par S. Jerome, & par les autres Interpretes, sont les mêmes. 4. Enfin les endroits differens du texte original sont encore tels, & en même nombre dans l'édition Romaine.

Quatrième observation. André Masius, que sa grande érudition & la connoissance qu'il avoit des langues, ont rendu fort celebre, avoit entre ses mains une partie de la Bible traduite avec une extrême fidelité en langue Syriaque, sur un excellent exemplaire grec, qu'Eusebe & le Martyr Pamphile avoient collationné sur les Hexaples d'Origene conservés dans la Bibliothèque de Cesarée, & qu'ils avoient noté de leurs propres mains. Les étoiles & les lignes y étoient marquées avec une exactitude incroyable ; & ce fut avec beaucoup de facilité & de certitude, que cet habile homme qui avoit comparé le Manuscrit du Vatican avec celui-ci, put prononcer sur sa bonté & sur sa pureté ; *In quibus Libris veis Syriacis, cum omnes ubique nota, quas dixi, summa cura atque incredibili diligentia sint apposta, neque magno labore, neque ullo errore deprehendi a me, judicavique, ea qua modo dicebam, potuerunt.* Il dit cela dans la Preface de ses notes sur le Livre de Josué, qui étoit l'un des Livres que contenoit son exemplaire Syriaque. On ne sait pas aujourd'hui entre les mains de qui il est passé.

Cinquième observation. Il y a encore actuellement dans la curieuse & savante Bibliothèque des Jesuites de Clermont, un Manuscrit que presque tous les savans ont vu. Il avoit été à M. le Cardinal de la Rochefoucault, & il passa depuis à un particulier (Renatus Marchalus) moins important. Il contient les grands & les petits Prophetes, quoiqu'il ne soit pas dans tous de la même exactitude. A la fin de la Prophetie de Jeremie le copiste remarque qu'il a copié ce Prophete sur l'exemplaire

OU EST A PRESENT LA SAINTE ECRITURE. 241

l'exemplaire de l'Abbé Apollinaire , à la fin duquel il y avoit ces paroles : *Descriptus de Hexaplis, juxta editiones, & emendatus ex Tetraplis ipsius Origenis, qua Origenes sua manu emendaverat, & scholia ad scripserat. Unde ego Eusebius scholia apposui. Pamphilus & Eusebius emendaverunt.* Les lignes par respect pour les LXX. sont omises , & les étoiles avec les additions sont à la marge ; & l'on y reconnoît aisément la pureté & la sincérité de l'édition de la version des LXX. dont nous parlons.

III. Il ne nous reste plus à examiner que l'authenticité de cette version. Mais puisqu'il est indubitable que l'Eglise catholique l'a encore , & qu'elle est même assez heureuse pour l'avoir dans sa pureté , ou tout au moins dans un état fort approchant ; il est certain qu'on peut dire d'elle ce qu'on en a dit dans le commencement de l'Eglise , & qu'on doit avoir pour elle le même respect qu'ont eu nos Peres. Or 1. les Apôtres & les Evangelistes en ont cité plusieurs passages , & plus ordinairement que de l'Hebreu ; & , ce qui est digne de remarque , lors même que l'Hebreu étoit essentiellement différent. En voici des exemples. S. Luc dans le Chapitre III. met le jeune Caïnan dans la genealogie de J. C. selon les LXX. & contre l'Hebreu qui n'en parle point. S. Etienne dans le Chapitre VII. des Actes , dit que la famille de Jacob , lorsqu'il vint en Egypte , étoit composée de soixante & quinze personnes ; ce qui est conforme aux LXX. & contraire à l'Hebreu , qui n'en met que soixante dix. S. Paul dans le X. Chapitre de l'Epître aux Romains , cite cet endroit du XIX. Psaume , *In omnem terram exivit sonus eorum ; quibz loc. dicitur* , conformément aux Septante , & contre l'Hebreu qui a *Linea eorum*. Il est même à observer que le celebre passage d'Isaïe , que le

Fils de Dieu lut dans la Synagogue , est rapporté par S. Luc dans IV. Chapitre mot à mot comme il est dans le grec des Septante , quoiqu'il soit autrement dans le texte original pour les paroles , le sens y étant à peu-près le même. Ainsi c'est avec beaucoup de justice que S. Augustin écrivoit en ces termes à S. Jeronime : *Neque enim parvum pondus habet illa, qua sic meruit diffamari, & qua nos Apostolos, non solum res ipsa indicat, sed etiam te attestatum esse memini.* Et je trouve que S. Jerome seroit bien embarrassé , si on le prioit de justifier cette proposition qu'il avance dans la Preface du XV. Livre des Commentaires sur Isaïe , que jamais les Apôtres & les Evangelistes n'ont cité les LXX. que lorsqu'ils convenoient avec l'Hebreu : ce qu'il dit avec un air si décisif , qu'il promet de donner gain de cause à ses envieux & à ses ennemis , s'ils peuvent montrer un passage cité autrement que dans l'Hebreu , comme il en a montré plusieurs cités autrement qu'ils ne sont dans les Septante : *Ut nos multa ostendimus posuisse eos ex hebraeo, qua in Septuaginta non habentur; sic emuli nostri doceant assumpta aliqua de Septuaginta testimonia, qua non sint in hebraeorum Libris; & finita contentio est.*

Il cût bien mieux valu dire , comme S. Augustin : *Ego pro meo modulo vestigia sequens Apostolorum, quia & ipsi ex utrisque, id est ex Hebraeis & ex Septuaginta, testimonia prophetica posuerunt; utraque auctoritate utendum putavi, quoniam utraque una atque divina est.* En quoi ce saint Docteur donne un grand exemple à tous ceux qui ne peuvent défendre l'Hebreu sans déchirer les LXX. ni défendre les LXX. sans declamer contre l'original. L'un & l'autre sont de l'Eglise. Il ne faut pas mépriser l'argent , parce qu'on a de l'or. Il ne faut pas jeter un pain par la fenêtre , parce qu'on en a deux.

H h

S. Aug.
Epist. 72.
n. 6.

Tom. 3/
pag. 389.

S. Aug.
lib. 18. de
civit. Dei,
c. 44.

Genes. XI.

Ibid.
XLVI.

Peut-être que l'un sera plus que l'autre au goût de certains. Il ne faut pas chasser l'airé pour les cadets, ni les cadets pour l'ainé. Enfin il ne faut pas que la robe de plusieurs couleurs de Joseph, que son pere lui a donnée, mette ses freres en fureur. Il faut que toutes les langues reconnoissent le Fils de Dieu; & il ne faut pas que l'Ecriture, qui ne recommande en plusieurs langues que la paix & la charité, mette la division dans l'Eglise. *Quisquis*, dit S. Augustin, *Scripturas divinas... intellexisse sibi videtur, ita ut eo intellectu non adficiet istam geminam caritatem Dei & proximi, nondum intellexit.*

Secondement. Les Apôtres ne donnerent point d'autre version à l'Eglise chretienne. Ils savoient néanmoins mieux que nous ce qu'il falloit pour une version legiime. Ils étoient en cela non-seulement bons juges, mais infailibles. Ils savoient que l'Ecriture étant la nourriture de tous les jours, & que l'original étant pour la plupart un Livre fermé, ils ne pouvoient se passer d'une version fidele. Ils pouvoient & très-aisément, eux qui avoient non-seulement le don des langues, mais encore le don d'interpretation, celui de prophetie & celui de la science, comme nous l'apprenons de S. Paul, composer la plus parfaite version des Livres saints. S'ils n'en ont point fait, c'est qu'ils ont jugé que celle des LXX. suffisoit, & que par consequent elle étoit authentique. C'étoit ce que repondoit S. Irenée aux heretiques par rapport à leurs nouvelles versions: *Etenim Apostoli, cum sint his omnibus vestitiore, consonant prædictæ interpretationi, & interpretatio consonat Apostolorum traditioni.* Rufin dit à peu près la même chose: *Quid ergo? Decepit Petrus Apostolus Ch. ist. Ecclesiam, & Libros ei falsos, & nihil veritatis continentes tradidit; & cum sciret quod verum est haberi apud Judæos, apud Christianos vole-*

*bat haberi quod falsum est? Sed fortasse dicit, quia sine Litteris erat Petrus? ... Et quid? Nihil in isto agebat ignea lingua per Spiritum sanctum calidus data? ... De Paulo quid dicimus? Num & Paulus jussu Litteris suis? Hebræus ex Hebræis, secundum legem Phariseus, edoñis secus pedes Gamalielis. Il y a un peu trop d'ardeur dans cette saillie de Rufin, & il vaut mieux écouter cet avis plus tranquille de S. Cyrille de Jerusalem: *Adiuta prudentiores & religiosiores te erant Apostoli, & veteres Episcopi Ecclesia rectores qui eos (libros) tradiderunt. Tu ergo filius Ecclesie cum sis, ne leges postus transverte.**

Troisiemement. L'Eglise catholique n'a point eu pendant plus de quatre siècles d'autre Ecriture, que la version des LXX. C'étoit celle que les Evêques expliquoient. C'est par elle qu'ils confondoient les heretiques. C'est elle qui a été opposée à toutes leurs versions infideles. C'est elle qui a decouvert l'alteration & le changement des Ecritures mutilées & falsifiées par les ennemis de l'Eglise. C'est elle qui a éclairé l'Eglise naissante, qui l'a fait croître jusqu'à la prodigieuse étendue qu'elle a aujourd'hui, qui l'a instruite dans sa foi, qui lui a revelé les mysteres de l'ancien Testament, qui a été honorée dans les quatre premiers Conciles generaux, & qui est montée au plus haut comble d'autorité où peut monter une version.

Et en effet, selon la remarque excellente de S. Augustin, les Eglises d'Occident n'avoient point d'autres versions dans ces premiers tems, que celle des LXX. non plus que celles de l'Orient; & il y en avoit même plusieurs parmi ces Eglises, qui ne savoient pas s'il y avoit d'autre Ecriture au monde: *Hanc, quæ Septuaginta est, tanquam sola esset, sic recepit Ecclesia, eaque utuntur Græci populi christiani, quorum plerique utrum alia sit aliqua ignorant. Ex hac Septuaginta interpreta-*

S. Aug. lib. 1. de doctr. christ. c. 36. n. 40.

1. Corinth. XII.

S. Iren. lib. 3. c. 21. n. 3.

Rufin. Inveſt. 1. apud Hier. tom. 5. pag. 296.

S. Cyrill. Hierosol. Catechesi 4 n. 35.

S. Aug. lib. 13. de civit. Dei, c. 43.

tionem etiam in Latinam linguam interpretatum est, quod Ecclesia Latina tenent. Et il a raison de dire dans la suite, qu'une version faite par un seul homme ne peut ni ne doit être comparée à celle-là, & que toute autre ne peut l'égaliser en autorité : Ecclesie Christi tot hominum auctoritate, . . . neminem judicant preferendum . . . Nullus eis unus interpret debuit anteponi.

Ibid.

C'est sur ces raisons qu'il faut examiner les prétentions injustes de ceux qui soutiennent que la version des LXX. n'est ni fidele ni sincere ; qu'elle est pleine de fautes, dont les unes viennent du peu de lumiere & de connoissance des Interpretes mêmes, & les autres de la negligence & de la temerité des Grecs qui avoient corrompu une version déjà mauvaise par elle-même, & très-infidele. Car outre que ces mêmes personnes raisonnent tout autrement quand il s'agit du nouveau Testament, dont la version Latine leur déplaît, & dont ils prétendent que les Grecs ont conservé avec un soin inviolable l'original ; comme si en écrivant l'Evangile, ils avoient été infaillibles, & en écrivant l'Ancien Testament ils avoient été ou aveugles ou enfans ; outre qu'ils ne peuvent nier qu'une Eglise sans la véritable parole de Dieu, ne peut être la véritable Eglise de Jesus-Christ, & que cependant ils avouent que dans les premiers siècles l'Eglise catholique étoit dans sa pureté, quoiqu'elle n'eût alors d'autres versions que celle des LXX : outre tout cela, dis-je, il est impossible d'ailleurs qu'ils répondent solidement à la preuve qu'on tire de la pratique de toutes les Eglises du monde, de tous les Pasteurs, de tous les Martyrs, de tous les Justes, qui n'ont eu d'autre règle de leur vie, ni d'autre fondement de leur foi, que la version des LXX.

On peut donc appliquer à ces critiques cet excellent raisonnement de Tertullien : *Aliquos Marcionitas & Valentinianos liberanda veritas expellabat.*

De præscript. c. 19.

Interca perperam evangelizabatur, perperam credebatur, tot millia millium perperam vivit, tot opera fidei perperam administrata, tot virtutes, tot charismata perperam operata, tot sacerdotia, tot ministeria perperam sumpta, tot denique martyria perperam coronata. On pourroit aussi emprunter ici l'ingenieuse raillerie dont Rufin le sert dans la II. partie de son Apologie : *Putasse (Ecclesiam) lapides esse pretiosos, nunc autem deprehendisse quod non sunt vera iste gemma, quas sibi Apostoli Christi imposuerant ; erubescere se ad publicum procedere, falsis & non veris lapidibus adornatam.*

Rufin, In-
vect. 2.
apud Hier.
tom. 5.
pag. 297.

Mais, dit-on, dans le Calendrier des Juifs, & dans quelques Livres anciens, le jour de la version de l'Ecriture est un jour d'affliction & de jeûne. Et Scaliger se sert de cette raison dans ses notes sur la Chronique d'Eusebe, pour montrer que cette version n'a jamais été estimée par les Juifs.

Je repons 1. que le jour de jeûne a jamais été en usage, il n'y est plus ; 2. qu'il a pu avoir été institué pour deux raisons. La première est que, dans Alexandrie même, les Juifs Hellenistes & qui n'entendoient pas l'Hebreu, étoient appelés Egyptiens & barbares par les autres ; & les choses en vinrent à un si grand éclat dans le VI. siècle, qu'il fallut que Justinien se mêlât de ce differend. Il le decida en faveur des Hellenistes dans la Nouvelle CXI.VI. La seconde raison est la haine que les Juifs eurent pour les Chrétiens, & leur extrême déplaisir de voir que cette version rendoit leur obstination & leur crime si publics.

Du moins faut-il avouer, ajoute-t-on, que cette version est corrom-

pue, puisque S. Jerome le dit très-nettement dans les Prefaces sur les Paralipomenes, & dans l'Epiître CXXXV. à S. Augustin.

Je repons 1. que S. Jerome dans l'Epiître CXXXV. ne parle que des exemplaires qui étoient entre les mains du peuple; & que dans la Preface sur les Paralipomenes, il fait consister toute la corruption dont il parle, dans la variété des exemplaires de différentes provinces, *pro varietate regionum diversa sunt exempla*; 2. que ni dans cet endroit, ni dans l'Epiître à S. Augustin, il ne se plaint que des additions faites dans les LXX. avec des étoiles; ce qui est peu considerable, puisque ces additions étoient faites sur l'hebreu, & tirées de la version d'un homme, dont l'Eglise catholique avoit reçu celle du Prophete Daniel. Et de plus ces additions ne touchoient pas au fond de la version.

Mais j'appelle de la censure de S. Jerome, à S. Jerome même écrivant au Pape Damase, dont voici les paroles: *Neque verò ego de veteri disputo Instrumento, quod à LXX. senioribus in Græcam linguam versum, tertio gradu ad nos usque pervenit... Sic illa vera interpretatio, quam Apostoli probaverunt.* Et encore parlant du Martyr Lucien & d'Hesychius: *Quibus utique, dic-it, nec in veteri Instrumento post septuaginta Interpretes, emendare quid licuit.* A quoi il faut ajouter ce qu'il dit dans la II. Apologie contre Rufin: *Ego ne contra septuaginta Interpretes aliquid sum locutus, quos ante annos plurimos diligentissime emendatos, mea lingua studiosi dadi; quos quotidie in conventu fratrum edissero; quorum psalmos jugi meditatione decanto? Tamen sultus eram, ut quod in pueritia didici, senex oblivisci vellem? Universi tractatus mei horum testimonio texti sunt. Commentarii in duodecim Prophetas, & meam, & Septua-*

gina editionem ediderunt. O labores humanum semper incerti! O mortalium studia contrarios interdum fines habentia! Unde me putabam bene mereri de Latinis meis... inde in culpam vocor... Et quid in homine tuum sit, si innocentia criminosa est!

§. III.

Des plus celebres versions Latines de l'Ecriture.

Je n'ai pas dessein de traiter cette matiere selon toute l'étendue qu'on lui pourroit donner. Je me bornerai aux remarques suivantes, qui en donneront une connoissance suffisante pour le dessein que je me suis proposé.

I. Toutes les versions Latines, qui étoient en usage dans l'Eglise d'Occident, étoient faites sur le grec des LXX. C'est un point incontestable. S. Augustin ne laisse aucun lieu d'en douter: *Ex hac septuaginta interpretatione etiam in Latinam linguam interpretatum est, quod Ecclesia Latina tenent* Saint Jerome dans l'Epiître au Pape Damase, étant alors plein de veneration pour les LXX. leur rend le même temoignage: nous venons de citer ses paroles. Et dans l'Epiître aux Evêques Chromace & Heliodore, n'étant plus dans des sentimens si respectueux pour les LXX. ni pour les versions Latines qui leur étoient conformes, il fait assez entendre que les versions Latines en usage alors, n'étoient faites que sur le Grec des LXX. *Sciat magis nostra scripta intelligi, quæ non in tertium varietatis transfusa coæcuerint, sed statim de prælo purissima commendata testæ, suum saporis servaverint.*

II. S. Augustin dit que ces versions Latines faites sur le grec étoient en si grand nombre, qu'il étoit difficile de les compter; & que ce qui les

S. Aug. lib. 18. de civitate Dei, c. 43.

Pref. in 4.
Evang.
tom. 1.
Pag. 146.

Apol. 2.
tom. 4.
part. 2.
Pag. 422.

Pref. in lib. Sal. tom. 1. pag. 230.

avoit si fort multipliées, étoit l'usage ordinaire du Grec & du Latin, qui étoient entendus de presque tout le monde, & la hardiësse de ceux qui croyoient que la moindre connoissance des deux langues suffisoit pour entreprendre une version de l'Ecriture. *Qui Scripturas ex hebraea lingua in gratiam verterunt*, dit-il, *numerari possunt; Latini autem interpretes nullo modo. Ut enim cuique primis fidei temporibus in manus venit codex græcus, & aliquantulum facultatis sibi utriusque lingue habere videbatur, ausus est interpretari.* Dans cet endroit il ne blâme pas cette variété & cette multitude de versions Latines; & il avoue même qu'elle peut être utile à un homme de bon goût & de discernement, parce qu'une version peut être dans un endroit plus claire & plus fidele qu'un autre: *Qua quidem res*, dit-il, *plus adjuvit intelligentiam quam impedivit, si modo legentes non sint negligentes. Nam nonnullas obscuriores sententias plurimum codicum sæpe manifestavi in speciem.* Neanmoins dans l'Epître LXXI. à S. Jerome il se plaint de la fatigue que lui donnoit cette confusion, & cette multitude prodigieuse de versions, la plupart très-différentes, & la plupart très-infideles, ou très-corrompues: *In diversis codicibus ita varia est (Latina veritas) ut telerari vix possit; & ita suspecta ne in Græco aliud inveniantur, ut inde aliquid proferri aut probari dubitetur.* Et S. Jerome dans la Preface sur Josué, justifie sa version nouvelle par la nécessité où la différence presque infinie des versions Latines avoit reduit les Savans de les mépriser toutes: *Maximè cum apud Latinos tot sint exemplaria, quot codices; unusquisque pro arbitrio suo vel addiderit, vel subtraxerit quod ei visum est; & utique non possit verum esse quod dissonat.*

III. Je ne garantis pas cette dernière expression de S. Jerome, & je

tombe d'accord qu'elle est trop forte pour être prise sans adoucissement, & qu'elle n'est pas tout-à-fait exacte. Car parmi ces versions Latines dont il parle, il y en avoit une qui étoit plus estimée que les autres, & qui étoit appelée *Italique*, sans doute parce qu'elle étoit Romaine, ou par sa naissance, ou par l'usage: *In ipsis interpretationibus*, dit S. Augustin, *itala cæteris præferatur; nam est verborum tenacior cum perspicuitate sententiæ.* Ce sont deux grandes qualités: l'exactitude & la clarté. Aussi étoit-elle appelée par excellence *la Vulgate* & *la Commune*, comme étant la plus célèbre & la plus généralement suivie. Il pourroit néanmoins être arrivé qu'on lui eût donné ce nom, à cause qu'elle étoit faite sur l'édition des LXX. qui étoit appelée *κατὰ*, ou la commune. Voyez la Lettre de S. Gregoire le Grand à S. Leandre, avant ses Morales.

IV. La nouvelle version de S. Jerome, de commune qu'étoit la version dont je viens de parler, la fit descendre au rang de particulière; & après avoir été dans les mains de tout le monde, elle ne fut plus que dans les Bibliothèques; & enfin elle fut si négligée & si inconnue, qu'elle se perdit entièrement. On peut cependant, après les recherches de Flaminio Nobilius, la regarder comme ressuscitée & comme subsistante. Car cet homme aussi infatigable qu'habile, en a réuni si heureusement tous les lambeaux & toutes les pièces, qu'il étoient repandus dans les Ouvrages des anciens Peres & dans les Commentaires des anciens Interpretes, qu'il en fait comme une Ecriture à la Mosaique & de pièces de rapport. Elle fut imprimée l'an 1588. à Rome. Elle est dans l'édition des LXX. du Pere Morin, & elle est aussi dans Walton.

S. Aug. lib. 2. de doct. christ. c. 22. n. 16.

Rôl. c. 12. n. 27.

Id. Epist. 72. n. 6.

Præf. in Josue, tom. 1. p. 247.

S. Aug. lib. 2. de doct. christ. c. 25. n. 22.

V. Il est certain que S. Jerome, avant que d'entreprendre de traduire l'Ecriture sur l'Hebreu, avoit donné ses premiers soins aux Septante. Mais on ne fait s'il en fit une nouvelle version, ou s'il se contenta seulement de rendre l'ancienne plus correcte & plus exacte. On ne peut pas douter qu'il n'ait fait la seconde de ces deux choses, après ce qu'il dit dans la Preface sur les Pseaumes : *Quorum translationem diligentissimè emendatam, olim mecum hominibus dedi. Et dans l'Épître à Chromace : Si cui sentent Septuaginta interpretum magis editio placeat, habet eam à nobis olim emendatam : neque enim nova sic cœdimus nā vetera destruimus.* Il se sert encore dans la Preface des Paralipomenes de la même raison, pour justifier son dessein dans la traduction de l'Ecriture sur le texte original, & pour faire voir à ses ennemis qu'il ne l'avoit pas entreprise pour décréditer celle des LXX. *Ceterum meminimus et translationem Septuaginta translatorum olim de Græco emendatam tribuisse me nostris, nec inimicum debere existimari eorum, quos in conventu fratrum semper edissero.* Il employe les mêmes expressions dans l'Épître CVI. & dans le II. Livre de son Apologie. Mais ce sont ces expressions là mêmes, qui doivent nous faire douter que S. Jerome ait jamais fait de nouvelle version sur les LXX. car elles ne peuvent donner d'autre idée que celle d'une correction, & d'une édition plus exacte.

Cependant le même Pere dit en plusieurs endroits, qu'il a nouvellement traduit en Latin les LXX. & ces passages sont une grande obscurité. En voici par exemple un tiré de la Preface sur le Livre de Job : *Utraque editio, & Septuaginta juxta Græcos, & mea juxta Hebræos in Latinum meo labore translata est.* Il est certain qu'il parle de l'une comme de l'autre. Mais voici le denouement. Il ne parle que

du Livre de Job traduit de l'hebreu & traduit du grec, avec des changemens considérables. C'est aussi comme il faut entendre ce qu'il dit dans la Preface sur le Livre des Paralipomenes traduit du grec, mais corrigé sur l'hebreu : *Cum à me nuper Litteris flagitassetis, ut vobis Paralipomenon Latino sermone transferrem ; car il ne s'agit que de ce Livre seul. Enfin c'est comme il faut entendre ce qu'il dit dans la Lettre à Sunie où parlant de l'édition des LXX. selon les Hexaples, il dit qu'il l'a traduite très-fidèlement en Latin ; Quæ à nobis in Latinum sermonem fideliter versa est.* Car il ne parle encore que du Pseauteur ; comme il paroît, & parce qu'il n'étoit question que de ce Livre dans toute la Lettre qui est fort longue ; & parce qu'après les paroles que je viens de citer, il ajoute immédiatement, *Et Jerosolyma atque in Orientis Ecclesiis decantatur :* ce qui convient particulièrement aux Pseaumes. Ainsi S. Jerome a traduit en latin sur le grec le Livre de Job, celui des Paralipomenes, & le Pseauteur ; mais le reste fut simplement corrigé par ses soins.

VI. Par ces degrés & par ces essais sur le grec des LXX. S. Jerome se préparoit à donner à l'Eglise une version sur l'hebreu, qui fût elle seule lui tenir lieu, non seulement de toutes les Latines & du Grec des LXX. mais même du texte original ; qui fût également pure & fidele, & qui fût passer dans une langue plus élégante toute la force & toute la secondité d'une langue étrangère. Outre la connoissance parfaite du Latin & du Grec ; outre une longue & sérieuse étude de la langue originale ; outre une application infatigable & une lecture continuelle ; outre le secours des trois versions faites sur l'hebreu, dont l'une étoit presque mort à mort, & la fixation de l'hebreu écrit en grec

Præf. in
Psalm.
tom. 1.
pag. 835.
Præf. in
lib. Sal.
tom. 1.
pag. 929.

Præf. in
Paral. tom.
1. p. 1023.

Id. Præf.
in Job.
tom. 1.
pag. 798.

Præf. in
Paralip.
ibid. pag.
1417.

Epist. Sun-
niz & Fret.
tom. 2.
p. 627.

par Origene, dont il avoit les Hexaples; outre l'assistance du ciel qu'il demandoit continuellement, & que Dieu, dont la providence vouloit faire servir la version à l'Eglise, lui a sans doute accordée, jusques-là que plusieurs habiles gens, & entre autres le Pere Morin, l'ont cru inspiré, quoique sans fondement & sur une froide conjecture; il ne negligea aucun des moyens possibles pour se faire instruire de tous les mysteres & de toutes les obscurités de l'hebreu; & il employa son bien & celui de ses amis pour obliger les plus sçavans maîtres des Juifs à devenir les siens.

Etant encore fort jeune, il apprit l'hebreu d'un Solitaire converti du Judaïsme à la Religion chretienne, mais avec beaucoup de fatigue & de grandes impatiences, comme il l'écrivit à Rufin. Vingt ans après à son retour d'Egypte, il se fit instruire à fond par un celebre Rabbín, qui lui couta fort cher, & qui ne venoit que la nuit; *Timebat enim Judæi, dit-il, & mihi alterum exhibebat Nicodemum.* Il parle d'un troisieme dans la Preface sur les Paralipomenes, qui étoit de Tiberiade, où le Conseil des Juifs s'étoit retiré après la destruction de Jerusalem; & où jusqu'au tems des Malforets, la connoissance & l'usage de l'hebreu s'étoient particulièrement conservés; *Contuli cum eo à vertice usque ad extremum unguem.* Il en eut un quatrieme avant que de traduire Job, qui est de tous les Livres de l'Ecriture le plus difficile sans comparaison. Mais quoiqu'il fut le plus habile des Juifs, S. Jerome l'étoit lui-même à un tel point, qu'il ne put en apprendre rien de nouveau; *Cujus doctrina an aliquid profecerim nescio.* Enfin il en eut un cinquieme pour le Chaldaïque, comme il l'écrivit sur le Prophete Daniel, qu'on fait être écrit en cette langue. On peut juger après

cela si notre Vulgate est sçavante, si elle est fidele, & si aucun des heretiques ont eu dans leurs versions la vingtieme partie des qualités & des secours qu'a eu S. Jerome.

VII. Mais quoique ce Pere fût si propre à traduire l'Ecriture, sa version néanmoins fut peu estimée pendant sa vie. Les gens de bien se contentant de ne la pas recevoir, ses ennemis & ceux qui avoient plus de zele que de lumiere, declamoient hautement contre elle. Le sujet du soupçon des uns, & des plaintes des autres, étoit qu'une version faite sur l'hebreu ne pouvoit qu'être injurieuse aux LXX. qu'il n'étoit plus tems après quatre siecles de recourir aux Juifs, dont la mauvaïse foi devoit être suspecte aux Chrétiens; que l'Eglise catholique s'étoit bien passée jusqu'alors de ce qu'ils avoient plus que nous; que les Apôtres n'avoient point donné d'autre version aux fideles que celle des Septante; que c'étoit rendre l'Eglise disciple de la Synagogue; & que c'étoit retourner à l'alphabet après plus de quatre cens ans. On peut voir tout cela dans la II. Apologie de Rufin, poussée avec beaucoup de force. Et comme le second maître de S. Jerome en hebreu, & dont ce Pere faisoit plus de cas, s'appelloit *Barrabanus*, Rufin ne manque pas de lui dire, qu'au lieu de l'autorité des LXX. Docteurs qu'un même esprit avoit animés, sa version n'est autorisée que de Barrabas & de lui; qu'il ne s'étonne point qu'il ait du dedain pour les Ecritures des Chrétiens, puisqu'il est instruit par un Juif de même nom que celui qui fut preferé à Jesus-Christ; qu'il a tort de se couvrir, comme il fait, de l'exemple d'Origene; qu'aucun Chretien ne peut ni avoir fait avant lui, ni approuver après lui la censure qu'il fait de toutes les Eglises du monde;

S. Hieron.
Epist. 41.
tom. 4.
part. 2.
pag. 342.

Præf. in
Paralip.
tom. 1.
pag. 1417.

Præf. in
Job. ibid.
pag. 795.

Rufin. In-
vest. 2.
apud Hier.
tom. 5.
pag. 298.

& qu'il est aisé de remarquer en cela le caractère & l'esprit de la Synagogue : *Nec quemquam nunc te in hoc comitem vel socium in Ecclesia habuisse certum est ; nisi istum solum quem frequenter commemoras Barrabam. Quis enim alius auferet ab Apostolis tradita Ecclesia instrumenta temerare , nisi judaicus spiritus ?* Tous les endroits où il avoit parlé durement des LXX. lui furent alors reprochés ; & assurément il falloit être homme d'esprit pour s'en tirer heureusement. Nous avons vu comment S. Jerome se justifia sur ce point , dans la II. partie de son Apologie.

Mais S. Augustin , outre l'autorité des LXX. à laquelle il ne pensoit pas qu'on dût comparer celle d'un particulier , avoit encore beaucoup d'autres raisons pour désapprouver la version de S. Jerome sur l'Hebreu. Dans l'Épître XXVIII. à ce Saint il le presse par celles-ci. 1. L'Hebreu a été traduit en grec par des gens qui ont suivi la lettre avec une servitude & un attachement de Grammairien : est-il possible qu'ils aient encore laissé des choses dans l'original qu'ils n'ayent pas traduites ? Et pourquoi donc vous amusez - vous encore à pointiller sur l'Hebreu ? 2. Ou le texte original est très obscur , ou il est aisé & facile. S'il est obscur , comment serons-nous assurés que ce qui a été obscur à tous les autres , n'ait été ouvert que pour vous ? Et s'il est facile , comment est-il arrivé que tant d'habiles gens avant vous se soient trompés dans une chose si aisée ?

Dans l'Épître LXXI. S. Augustin ajoute ces autres raisons : 1. que les Grecs demeurant attachés à la version grecque des LXX. & l'Eglise Latine recevant une nouvelle version sur l'Hebreu , les deux Eglises ne conviendroient pas dans la citation de l'Écriture ; 2. que , lorsque quelqu'hérétique

ou quelque Catholique même douteroit de la fidélité de la version , il faudroit recourir à l'Hebreu , que peu de gens entendent ; 3. que la malignité des Juifs pourroit souvent embarrasser les fideles , en soutenant que la traduction étoit infidèle , comme il étoit arrivé ; 4. enfin qu'il étoit dangereux de rien innover , & que le moindre changement pouvoit causer de grands desordres , comme l'expérience venoit de faire voir ; *hedera* , pour *cucurbita* , ayant failli à causer à un Evêque la perte de son siege , & la dissipation de son troupeau.

Cette raison de la nouveauté étoit aussi celle de beaucoup d'autres. Mais Saint Jerome y repondoit par cette plaisanterie : *Cum semper novas expetant voluptates* , dit-il , *& gula eorum vicina maria non sufficiant , cur in solo studio Scripturarum veteri sapore contenti sunt ?* Et dans l'Épître à Desiderius , il ajoute cette autre réponse de même espèce : *Afferunt me nova pro veteribus cadere ; ita ingenium , quasi vinum probantes*. Mais peut-être que ces grandes raisons firent moins de mal à S. Jerome , que l'attachement que la plupart avoient pour les anciennes Bibles peintes en miniature , écrites sur du velin en caractères d'or , & dont la reliure étoit richement émaillée : *Habeant qui volunt* , dit le même Pere , *veteres Libros , vel in membranis purpureis auro argenteoque descriptos , vel uncialibus , ut vulgo aiunt , litteris onera magis exarata , quam codices ; dummodo mihi meisque permittant pauperes habere schedulas , & non tam pulchros codices quam emendatos*.

VIII. Après la mort de S. Jerome , sa version s'établit peu à peu , (car pendant sa vie elle avoit été reçue en quelques Eglises à la vérité , mais avec peu de succès) & elle étoit déjà dans une si grande autorité au tems de S. Gregoire , qu'on la preseroit

Præf. in
Psalm.
tom. 1.
pag. 838.

Id. Prolog.
in Gen.

Præf. in
Job. tom.
1. p. 298.

S. Greg.
Mag. lib.
10. moral.
c. 31. n. 62.

roit à l'ancienne version, & qu'on la regardoit comme authentique: *Quia hac nova translatio*, dit ce Pape, *ex hebraeo nobis . . . eloquio cuncta verius transjudisse perhibetur, credendum est quidquid in ea dicitur*. Elle n'avoit pas néanmoins encore chassé l'ancienne Vulgate de la chaire des Predicateurs, & des Ecrits des Interpretes; & nous apprenons de S. Gregoire même, que l'Eglise Romaine se servoit de l'une & de l'autre: *Nunc novam, nunc veterem per testimonia assumo, ut quia sedes Apostolica cui Deo auctore praesidio utraque utitur, mei quoque labor studii ex utraque succiat*. Mais insensiblement elle devint la maîtresse & l'unique.

Id. Epist. ad
S. Leand.
c. 4. tom. 1.
pag. 6.

I. X. On ne peut douter que cette version ne soit aujourd'hui notre Vulgate. 1. Les Prefaces de S. Jerome sont encore à la tête. 2. La version latine des Prophetes qui est dans ses Œuvres & dans notre Vulgate sont absolument la même chose. 3. Notre version a presque par tout ce qui manquoit aux L. X. Elle a les passages fameux que S. Jerome a tant fait valoir. Elle suit ses corrections & son sentiment presque par tout. 4. Elle est faite sur l'hebreu; & il est certain que personne n'avoit fait de version latine sur l'hebreu avant S. Jerome, & qu'après lui personne n'en avoit fait de nouvelle; jusqu'au dernier siecle Pagnin par l'ordre de Leon X. entreprit la sienne.

X. Mais il faut sur cela observer deux choses. La première, qu'il est certain que S. Jerome n'a pas traduit la Sagesse, l'Ecclesiastique, les Machabées, Baruch, l'Epître de Jeremie, & les additions grecques à Esther & à Daniel; ou parce qu'ils n'étoient pas dans le Canon des Hebreux, ou parce qu'il ne les croyoit pas canoniques. La seconde, qu'il est certain que notre Pseautier n'est

pas de sa version, & qu'il est traduit sur le grec de l'édition de S. Lucien. S. Jerome le traduist sur l'hebreu, comme il paroît par sa Lettre à Sophrone, & on a cette traduction dans ses Ouvrages. Mais il l'avoit traduit auparavant sur le grec des Hexaples, selon qu'il le dit dans l'Epître à Sunie & Fretelle; & il corrigea aussi l'ancienne version: *Quorum translationem diligentissime emendatam olim mea lingua hominibus dedi*. Et c'est de cette version commune, mais plus correcte, dont l'Eglise Romaine se servit depuis; & c'étoit le Pape Damase qui l'avoit procurée: *Psalterium emendatissimum juxta septuaginta Interpretes nostro labore dudum Roma susceptis*.

Præf. in
l'Glm.
tom. 1.
pag. 837.

Apol. 2. in
Rufin. tom.
4. part. 2.
pag. 429.

XI. Ce fut sous le même Pape, que S. Jerome travailla aussi à corriger l'ancienne version du nouveau Testament. *Quatuor tantum Evangelia*, dit ce Pere, *... codicum graecorum emendata collatione, sed veterum. Quae ne multum à lectionis latina consuetudine discreparent, ita calamo temperavi, ut his tantum qua sensum videbantur mutare correctis, reliqua manere pateremur ut fuerant*. Et il parle dans l'Epître XXV. contre certains ignorans qui regardoient cette correction comme une impiété: *Quasi idcirco sancti sint, dicunt, si nihil fecerint... Quibus si displicet fontis vasa purissimi, canosos rivulos bibant; & diligentiam, qua avium sylvas & concharum gurgites norunt, in Scripturis legendis abjiciant, sintque in hac re tantum simplices, ut Christi verba existiment rusticana*.

Præf. in 4.
Evang.
tom. 1.
pag. 1426.

Epist. 25.
tom. 4.
part. 2.
pag. 61.

XII. Le Pere Morin a justifié que presque tous les endroits de notre version du nouveau Testament, qui sont differens du grec ordinaire, sont conformes à quelqu'ancien exemplaire grec; & il en a fait la preuve sur un ancien manuscrit grec, dans près de trois cens endroits de l'Evan-

gile & des Actes. Ce manuscrit est celui que Beze a donné à l'Université

de Cambridge, & qui avoit appartenu autrefois au Monastere de S. Irenée.

QUATORZIEME DISSERTATION.

Sur le Baptême des Heretiques.

QUOIQ'ON ne sache pas bien l'origine de la dispute du Baptême au tems de S. Cyprien, on peut conjecturer que les Catholiques de Numidie voyant que les Novatians rebaptisoient ceux qui passoient dans leur parti, commencerent à douter s'ils ne seroient pas bien d'imiter ces schismatiques. Il est au moins très-constant que les Evêques de cette province écrivirent les premiers sur ce sujet à S. Cyprien; qu'il lut leur Lettre dans un Concile, qui est compté pour le premier de Carthage sur la maniere du Baptême; & qu'il leur fit reponë au nom de tous les Prelats assemblés. Cette reponë est la Lettre LXX. entre celles de S. Cyprien. Et il paroît par celle qu'il écrivit depuis à Jubaën (c'est la LXXIII.) que cet Evêque avoit quelque peine à imiter les Novatians dans la réiteration du Baptême. A quoi S. Cyprien repond, que c'est Novatien lui-même qui imite l'Eglise catholique: *Si istarum more, quo cum homines non sint, homines tamen imitantur; que son schisme est beaucoup moins ancien que cette coutume; qu'il ne réiterer le Baptême, que pour montrer que la véritable Eglise est de son côté, puisqu'il a l'unité & la verité du Baptême; & qu'enfin, tel que puisse être son dessein, il est ridicule d'en tirer aucune conséquence contre la pratique de l'Eglise: Quale est autem, ut quia hoc Novatianus facere audeat, nos prævemus non esse faciendum? Quid ergo? Quia & honorem Cathedrae Sacerdotalis Novatianus usurpat, num ideo nos Cathedrae renuntiare debemus? Aut quia*

Novatianus altare collocare & sacrificia offerre contra fas nititur, ab altari & sacrificiis cessare nos oportet?

Quoi qu'il en soit, peu de tems après ce premier Concile, S. Cyprien en assembla un autre plus nombreux, composé de soixante-onze Evêques d'Afrique & de Numidie, qui confirmèrent ce qui avoit été établi dans le Synode précédent, & en donnerent avis au Pape Etienne par une Lettre également pleine de la vigueur épiscopale, & de la charité chrétienne: *Nec nos, disent-ils, vim cuiquam facimus, aut legem damus; cum habeat in Ecclesia administratio, voluntatis sua liberum arbitrium unusquisque Praepositus, rationem altus sui Domino redditurus.*

S. Etienne en repondant à la Lettre du Concile d'Afrique, s'éleva avec force contre la pratique de rebaptiser les heretiques. Il soutint qu'étant nouvelle, il falloit s'en tenir à l'ancienne Tradition, selon laquelle les heretiques n'étoient point rebaptisés dans l'Eglise. Les termes de sa Lettre sont rapportés dans la Lettre de S. Cyprien à Pompée: *Si quis ergo quacumque heresi venerit ad nos, nihil innovetur nisi quod traditum est, ut minus illi imponatur in poenitentiam.* Mais avant que d'aller plus loin, il faut 1. établir plus précisément quel étoit le sentiment de ces deux grands Saints, & voir s'ils n'ont pas donné chacun une erreur opposée. 2. Ensuite nous examinerons la conduite qu'ils ont gardée l'un & l'autre dans cette dispute. 3. Nous exposerons les raisons qui prouvent la validité du Bap-

S. Cyp.
Epist. 70.
pag. 114.

Id. Epist.
73. ad Ju-
bian. pag.
130.

Ibid.

Id. Epist.
71. pag.
119.

Epist. 74.
ad Pom-
pej. pag.
133.

tême donné par les heretiques selon la forme de l'Eglise. 4. Enfin nous chercherons quel est le Concile plenier dont S. Augustin dit qu'il decida cette grande question.

§. 1.

Si S. Etienne & S. Cyprien n'ont pas donné chacun dans une erreur opposée au sujet du Baptême des heretiques.

Il n'est point douteux que S. Cyprien defendoit une erreur, en soutenant l'invalidité du Baptême donné par quelque heretique que ce fût. Mais on peut douter avec quelque fondement, si S. Etienne ne defendoit pas une autre erreur, qu'ilqu'opposée, en pretendant que le Baptême donné par quelque heretique que ce fût, étoit valide. Quelques-uns ont attribué ce sentiment aux heretiques: mais il y a des Docteurs très-catholiques qui l'ont embrassé; & il faut avouer qu'il n'est pas destitué de preuves.

I. Les termes dont S. Augustin se sert en exposant le sujet de la dispute entre ces deux Saints, semblent dire que, comme S. Cyprien rejettoit le Baptême de tous les heretiques, S. Etienne au contraire recevoit celui qui avoit été donné par quelque heretique que ce fût, sans aucune distinction. *Duo erant*, dit S. Augustin, *eminentissimarum Ecclesiarum, Romana scilicet & Carthaginensis, Episcopi Stephanus & Cyprianus... Quorum Stephanus baptismum Christi in nullo iterandum esse confesbat... Cyprianus autem in haeresi vel schismate baptizatos, tanquam non habentes baptismum Christi, baptizandos in Ecclesia catholica existimabat.* Cette expression, *in nullo iterandum*, paroît bien forte.

II. Il est certain que S. Etienne s'étoit déclaré pour la contradiction

de S. Cyprien & des Evêques de son parti. Or voici ce qu'il avoit décidé avec ses Confreres dans le premier Concile de Carthage tenu sur cette matiere: *Consentes scilicet, & pro caso sententes*, dit il dans la Lettre synodale aux Evêques de Numidie, *neminum suis baptizari extra Ecclesiam posse, cum sit baptismus unum in sancta Ecclesia constitutum.* Et S. Firmilien dans l'Epître à S. Cyprien: *Confirmavimus repudiandum esse omne omnino baptismum, quod sit extra Ecclesiam constitutum.* Or S. Etienne en niant ce que ces Evêques assuroient si generalement, ne fait jamais lui-même aucune distinction.

III. La chose paroît être démontrée par les propres termes du Pape Etienne, dans la Lettre qu'il avoit écrite sur ce sujet à S. Cyprien, & que nous avons citée plus haut: *Si quis ergo à quacunque haeresi venerit, &c.* ce que S. Cyprien explique ainsi: *A quacunque haeresi venie. item baptizari in Ecclesia venit, id est, omnium haereticorum baptismata, iusta esse ac legitima judicavit. Et cum singula haereses, singula baptismata & diversa peccata habeant, hic cum omnium baptismis communicans, universorum delicta in sinum suum conserata congeffit.* Rieo ne semble plus décisif.

IV. La raison que S. Etienne alleguoit de son sentimeor, fournir une nouvelle preuve. Car il se servoit de l'exemple des heretiques, sans marquer quels heretiques il entendoit, & donnant plutôt à entendre qu'il parloit de tous en general: *Cum ipsi haeretici propriè alterutrum ad se venientes non baptizent, sed communicant tantum.* D'où l'on peut conclurre qu'il recevoit aussi dans la même generalité le baptême de tous les heretiques.

V. On voit par l'Epître de S. Cyprien à Jubaiën, que S. Etienne avoit écrit à cet Evêque une Lettre, où il soutenait que le baptême des Marcio

S. Cyp.
Epist. 70.
pag. 125.

Inter Cyprian. 75.
pag. 149.

S. Cyp.
Epist. ad Pompei.
p. 138.

Ibid.

S. Aug. de
unicobapt.
c. 14. ff. 23.

Id. Epist.
73. a l Ju-
ba. p. 130.

nices mêmes étoit bon, & qu'il ne falloit pas s'informer dans quelle communion ni dans quelle société un homme avoit reçu le Baptême: *Inveni in Epistola, cujus exemplum a me transmissi, scriptum esse, quod quarendum non sit, quis baptizaverit... maxime cum in eadem Epistola animadverterim etiam Marcionis fieri mentionem.* D'où S. Cyprien conclut qu'il faut donc aussi recevoir les Patropassiens, les Valentinien, les Gnostiques, les Ophites; tous ces gens-là n'étant pas de plus grands blasphémateurs du véritable Dieu, que les Marcionites.

VI. Il faut ajouter que la plupart des sectes impures de ce rems-là, avoient substitué des baptêmes ridicules & extravagans, au saint & venerable Baptême de Jesus-Christ. Il ne faut pour s'en convaincre, que lire le XXI. Chapitre du premier Livre de S. Irénée, ou l'on voit que les especes de Baptême étoient alors presque sans nombre: *Quanti enim sunt hujusmodi sententia mystici anstites, tot sunt & redemptiones*; que les uns y employoient des paroles profanes, *en n profanis dictionibus sacramentis*; que d'autres se servoient de cette detestable invocation: *in nomine ignoti Patris omnium, in veritate matris omnium, & in nomine descenditis in Jesu ad undionem, & redemptionem, & communionem virtutum*; qu'il y en avoit qui, pour incriminer les catechumenes, & pour rendre leurs mystères plus terribles, se servoient de mots inconnus; *ut stupori sint, vel perterreant eos qui sacramentis*; qu'enfin plusieurs n'employoient qu'une invocation également impie & chimerique, ou ne faisoient qu'ordonner leurs disciples sans les laver; ou pretendoient, comme plus spirituels, que la regeneration étoit spirituelle & invisible, le sacrement extérieur & sensible étoit inutile. Ainsi parmi tant de Baptêmes, dont l'Eglise avoit

horreur, il étoit absolument nécessaire de distinguer ceux qu'on pouvoit admettre, de ceux qu'on devoit rejeter: ce que le Pape S. Etienne n'ayant pas fait, on a lieu d'en conclure qu'il les a tous reçus.

Il paroît néanmoins indubitable, que cette critique est fautive, que le Pape Etienne défendoit le bon parti, & qu'il ne recevoit pas toutes sortes de baptêmes donnés par les hérétiques sans distinction & sans choix. Car en premier lieu, S. Firmilien répondant à toutes les raisons de ce saint Pape, se ruoque de ce qu'il pretendoit, que l'invocation de la sainte Trinité suffisoit pour rendre le baptême valable. La manière dont il s'en divertit, fait bien voir que toute la dispute consistoit à savoir s'il falloit être dans l'Eglise & dans de bons sentimens pour rendre efficaces les paroles du baptême: *Illud quoque absurdum, quod non putant quarendum esse quis sit ille qui baptizaverit, eo quod qui baptizatus sit gratiam consequi poterit invocata Trinitate nominum Patris, & Filii, & Spiritus sancti. At quis est in Ecclesia perfectus & sapiens, qui hoc aut defendat aut credat, quod invocatio hac nominum nuda sufficiat ad remissionem peccatorum, & baptismi sanctificationem?*

Dans la suite il s'objecte cette difficulté. Mais selon l'Evêque Etienne, dir-il, c'est dans le nom de Jesus-Christ que consiste la validité & la sainteté du baptême; & par conséquent les hérétiques baptisés avec cette salutaire invocation, ne doivent pas être rebaptisés, puisqu'ils c'est ainsi qu'on baptise chez les Catholiques: *Sed in multum proficit nomen Christi ad fitem & baptismi sanctificationem.* Et il se démêle de cet argument, qui étoit assurément très-fort & très-présent, en disant qu'il ne suffit pas qu'on invoque le nom de Jesus-Christ mais qu'il faut de plus que cette invoca-

Inter Cy-
prian.
Epist. 75.
p. 145.

Ibid. pag.
149.

S. Iren. lib.
2. c. 31. n.
1.

Ibid. n. 3.

tion se faile dans la veritable Eglise : *Non nisi in Ecclesia sola valere posse nomen Christi, cui uni concesserit Christus celestis gratie potestatem.* D'où il est évident que le Pape Etienne avoit soutenu dans ses Lettres, que le baptême des heretiques étoit bon, parce qu'ils le donnoient au nom de la sainte Trinité, qu'ils invoquoient le nom de Jesus Christ, qu'ils observoient ce qu'observoient les Catholiques, & parce qu'enfin il ne falloit pas considérer celui qui baptisoit, mais seulement les termes qu'il employoit en baptisant.

Mais ce qui ne laisse aucun sujet de doute, est que S. Firmilien, pour prouver son sentiment, se sert de cette raison. Nous avons vu de notre tems, dit-il, une fausse Prophetesse, qui étant possédée du malin Esprit, osa entreprendre de baptiser & d'employer dans cette ceremonie les paroles ordinaires de l'Eglise. Or voici, continue-t-il, ce que je prie l'Eveque Erienne de denouer : ou ce baptême est bon, & par conséquent le baptême donné par le Demon est valide, ce qui est ridicule : ou ce Baptême est inutile, & par conséquent il n'est pas vrai que l'invocation des personnes de la Trinité le rende saint & veritable : *Numquid & hoc Stephanus, & qui illi consentiunt comprobant ; maxime qui nec symbolum Trinitatis, nec interrogatio legitima & ecclesiastica desui ?*

En second lieu, le Concile d'Arles justifie hautement le Pape Erienne sur ce point. Car dans le Canon de la réiteration du baptême il y est parlé des Africains, comme étant dans l'erreur & dans une pratique contraire à celle des autres Eglises ; & il n'y est point parlé d'Etienne, comme ayant embrassé l'excès opposé : *De Afris, quod propria lege sua utuntur ut rebaptizent*, dit le Concile, *placuit ut si ad Ecclesiam aliquis de heresi venerit,*

interrogent eum symbolum ; & si pervenerint eum in Patre, & Filio, & Spiritu sancto esse baptizatum, manibus ei tantum imponatur, ut accipiat Spiritum sanctum. Quod si interrogatus non responderit hanc Trinitatem, baptizetur. Cependant il étoit de la justice de marquer les deux extremités vicieuses, si le Concile prenoit le milieu entre les deux, comme se l'est imaginé M. de Launoi ; & il étoit même plus nécessaire de marquer l'erreur d'Etienne que celle des Africains, non seulement parce qu'elle étoit plus grossiere, mais aussi parce qu'elle étoit plus dangereuse, y ayant bien moins de risque à réitérer un baptême douteux, qu'à recevoir un million de baptêmes également impertinens & impies.

En troisieme lieu, S. Augustin est l'apologiste de S. Etienne ; & quoi qu'en veuille dire M. de Launoi, son temoignage est sans réplique. Il dit en cent endroits, que ce saint Pape défendoit l'ancienne Tradition : *Consuetudo illa, dit-il, quæ observabatur Cypriano, ab Apostolorum traditione exordium sumpsisse credenda est ; sicut sunt multa quæ universa tenet Ecclesia, & ob hoc ab Apostolis præcepta bene creduntur, quamquam scripta non reperiantur.*

En quatrieme lieu Eusebe dit nettement qu'Etienne soutenoit l'ancienne Tradition : *Nihil adversus Traditionem, quæ jam inde ab ultimis temporibus obtinuerat, innovandum ratus.* S. Jerome assure que le sentiment de S. Erienne prevalut dans l'Eglise malgré les efforts de S. Cyprien, pour faire valoir le sien ; ce qui est une preuve certaine que le premier étoit conforme à la veritable Tradition : *Conatus est & beatus Cyprianus contritos lacus fugere, nec bibere de aqua aliena ; & idcirco hereticorum baptismum reprobandus, ad Stephanum. . . Africanam Synodum direxit. Sed conatus ejus frustra fuit.* Et S. Vincent de Lerins, après avoir dis

S. Aug. lib.
5. de bapt.
c. 23. n. 31.

Eus. lib. 7.
hist. c. 3.

Advers.
Lucifer.
tom. 4.
part. 2.
pag. 303.

Ibid. pag.
146.

Conc. Arelat.
1. Can.
8. Conc.
tom. 1.
p. 1428.

Vinc. Li-
ria. Com-
monit. I.
c. 9.

que les Prelats se souleverent de tous côtés pour combattre l'opinion de S. Cyprien, ajoute que le Pape S. Etienne la combattit avec les autres, & même plus que les autres, voulant les surpasser par la fermeté de son zèle, aussi-bien que par l'autorité de son siège : *Beata memoria Papa Stephanus Apostolica sedis Antistes, cum ceteris quidem Collegis suis, sed tamen praeceteris restitit; dignum, ut opinor, existimans, si reliquos omnes tantum fidei devotione vinceret, quantum loci auctoritate superabat.*

S. Aug. lib.
3. de bapt.
c. 15. n. 10.

Il ne reste donc que la seule difficulté, qui regarde le baptême de Marcion; & S. Augustin y répond admirablement : *Si Evangelicis verbis fides sub eisdem verbis ... non esset integra; ce qu'il explique par cette comparaison : Sicut Scriptura ipsius Evangelii, si eadem ipsa est, ubique integra est, etiam si innumerabili falsarum opinionum varietate afferatur.* Et S. Cyprien dans l'endroit même où il parle du baptême de Marcion, dit que la raison qu'avoit le Pape Etienne d'en défendre la réitération, c'est qu'il paroît le donner au nom de Jesus-Christ : *Quod jam in nomine Jesu Christi baptisati esse videantur.* Tout le raisonnement de ce Pere va à prouver aussi que Marcion entendoit sous le nom de Pere, & sous celui de Fils, un autre Pere & un autre Fils que les Catholiques entendoient : d'où il s'ensuit qu'il baptisoit en exprimant le nom du Pere & du Fils, & sans doute aussi du saint Esprit.

Epist. 73.
pag. 130.

§. II.

De la conduite de S. Etienne & de S. Cyprien à l'égard l'un de l'autre dans la dispute sur le Baptême.

Nous avons déjà vu que S. Cyprien

avoit assemblé deux Conciles à Carthage, pour examiner la question du baptême des herétiques; & qu'il avoit écrit à la tête du second une Lettre à S. Etienne pour le porter à entrer dans la résolution qui y avoit été confirmée, de rebaptiser tous ceux qui avoient reçu le baptême dans l'hérésie, lorsqu'ils revenoient à l'Eglise. S. Etienne ne se contenta pas de rejeter l'opinion de S. Cyprien dans la réponse qu'il lui fit : il la réfuta par diverses raisons, & sur tout par la Tradition qui y étoit contraire. Qu'on ne renouvelle rien, disoit-il, que ce que la Tradition nous apprend devoir être renouvelé, c'est-à-dire, non le baptême, mais l'imposition des mains : *Nihil innovatur nisi quod traditum est, ut manus illi impenatur in penitentiam.*

Apud.
Cyp. Epist.
74. p. 138.

Mais ces raisons ne paroissant point convaincantes à S. Cyprien, ni cette Tradition assez constante, il assembla à Carthage un troisième Concile, où il se trouva quatre-vingts cinq Evêques des provinces d'Afrique, de Numidie, & de Mauritanie, pour examiner plus à fond la question. Les Evêques dirent chacun leur avis; & S. Cyprien conclut par le sien qu'il dit être compris dans une Lettre célèbre qu'il avoit écrite à un Evêque nommé Jubaïen. Tous les autres furent de même avis que lui, & autorisèrent la rebaptisation. Mais comme S. Cyprien avoit fini sa Lettre à Jubaïen par une protestation solennelle d'union & de charité avec ceux qui n'étoient pas de son avis, que S. Augustin ne se lassât jamais de lire & de relire, il déclara de nouveau dès le commencement de ce Concile, qu'il laissoit à chacun la liberté de ses sentimens, sans juger ni séparer personne de la communion pour ce sujet. Sur quoi S. Augustin s'écrie : Y a-t-il rien de plus doux, rien de plus humble, rien de plus vrai ? *Quid mansuetius ?*

S. Aug. lib.
4. de bapt.
c. 8. n. 11.

Id. lib. 3.
c. 3. n. 5.

Quid humilis? . . . Ego Cyprianum catholicum Episcopum, catholicum martyrem, & quanto magis magnus erat, tanto se in omnibus humiliantem, ut coram Deo inveniret gratiam, nullo prorsus modo crediderim in sancto praesentis Concilio Collegarum, aliud ore protulisse quam corde gestabat.

J'ai dit que S. Cyprien ne croyoit pas que la Tradition, que S. Etienne lui opposoit, fût assez constante. Il prétendoit effectivement avoir une pour lui, qui ne devoit point céder à celle dont ce Pape se prevaloit avec raison. Tertullien, qu'il lisoit beaucoup, pouvoit lui en être un témoin: car après avoir dit qu'il n'y a qu'un baptême, & que le précepte de baptiser n'a été fait qu'à l'Eglise, il conclut en ces termes: *Non debet in illis cognoscere quod mihi est praeceptum, quia non idem Deus est nobis & illis, nec unus Christus, id est idem; ideoque nec baptis-mus unus, quia non idem, quem cum rite non habeant, sine dubio non habent; . . . nec possunt accipere, quia non habent. Sed de isto plenius jam nobis in græco digestum est.* Tertullien étoit en ce tems-là très Catholique, & je ne doute point que son opinion ne fût alors très commune, principalement parmi les Grecs.

Agrippin quelque tems après établir la même chose dans un Synode general des Evêques d'Afrique & de Numidie, environ l'an 215, & voici ce que nous en apprenons de S. Cyprien: *Quod Agrippinus bonæ memoria vir, cum cæteris Coepiscopis suis, qui illo in tempore in provincia Africa & Numidia Ecclesiam Domini gubernabant, statuit, & libratè consiliis communis examine firmavit. Quorum sententiam & religionem, & legitimam, & salutarem, dei & Ecclesia catholica congruentem nos etiam secuti sumus.* Sur quoi il est à remarquer 1. que personne ne s'opposa à cette décision; 2. que tous les Evêques d'Afrique y donnerent les mains; 3.

qu'aucun ne fit souvenir les Confre-res que la Tradition Apostolique y étoit contraire.

S. Firmilien étoit bien éloigné de reconnoître cette tradition, lui qui, pensant comme S. Cyprien, prétendoit que la justice & la Tradition étoient également pour lui. *Quod autem pertinet ad consuetudinem refutandam, disoit-il, quam videntur opponere veritati, quis tam vanus sit, ut veritati consuetudinem præferat, aut qui perspecta luce tenebras non derelinquat? . . . Quod quidem adversus Stephanum vos dicere Asipotesis, cognita veritate errorem vos consuetudinis reliquisset. Cæterum nos veritati & consuetudinem jungimus; & consuetudini Romanorum consuetudinem, sed veritatis, opponimus; ab initio hoc tenentes quod à Christo & ab Apostoli traditum est. Nec meminimus hoc apud nos aliquando capisse, cum semper istic observatum sit.* Et de peur qu'on ne crût que le Concile d'icogne (aujourd'hui Cogni) tenu vers l'an 230. avoit établi dans la Cappadoce, la Cilicie, & les provinces voisines, cette nouvelle coutume comme autrefois le Concile tenu sous Agrippin l'avoit établie dans l'Afrique & la Numidie, il se précautionne contre cette pensée, & il avertit que ce Concile ne fut pas assemblé pour régler une chose déjà établie depuis les Apôtres; mais pour en examiner le fondement, pour en maintenir la pratique, & pour refondre le doute où étoient quelques personnes, si le baptême donné au nom des trois Personnes, à ceux qui ajoutaient foi à certains faux Prophetes, étoit valide. Nous rapporterons ailleurs ses paroles.

En Egypte S. Denys Evêque d'Alexandrie étoit dans la même pensée que S. Cyprien & S. Firmilien, quoiqu'il ne prit pas la chose avec tant de chaleur, & qu'il fût comme le médiateur entre le Pape Etienne & les Evêques qui réitéroient le baptême. Eu-

Inter Cy-
prian. 75.
P. 149.

Ibid.

De bapt. c.
15.

S. Cyp.
Epist. 71.
ad Quint.
p. 127.

Euf. lib. 7.
hist. c. 7.

sebe nous a conservé un endroit de la Lettre que ce Saint avoit écrite à Philemon Prêtre de l'Eglise Romaine, que cet Historien compte pour la troisième sur le baptême. *Hanc ego, y dit-il, regulam & formam à beatissimo Papa nostro Heraclio accepi. Eos enim qui ab hæreticis veniebant, tamen si defecissent, seu potius non defecissent illi quidem, sed in speciem cum fratribus communicantes, clam perversa doctrina magistros adire delati essent; ab Ecclesia ejectos, post multas tandem preces non prius admisit, quam quacumque ab adversariis audierant, palam exposuissent. At tum demum ad communionem eos admittebat, nequaquam existimans iterato baptismo eis opus esse. Quippe jam antea Spiritum sanctum ab ipso acceperant.* D'où il paroît que S. Denys étoit du sentiment de S. Cyprien : car puisqu'il faisoit différence entre les heretiques apostats qui avoient été baptisés dans la véritable Eglise, & les heretiques de naissance qui l'avoient été dans une fausse communion; & puisque toute la raison qu'il avoit de ne pas réitérer le baptême des premiers, étoit qu'ils l'avoient reçu des mains des Catholiques, il est évident qu'il étoit d'accord avec les Africains, dont la coutume n'étoit pas de rebaptiser sans distinction tous ceux qui revenoient de l'herésie, mais seulement ceux qui y avoient reçu le baptême.

Je ne rapporterai point ici les raisons pour lesquelles S. Cyprien prefferoit cette tradition, à celle que S. Etienne y opposoit & qui étoit beaucoup plus ancienne; parce que je le ferai bientôt, en les examinant. Ce fut apparemment pour exposer tout cela plus particulièrement au Pape, qu'il envoya à Rome les députés; dont il est parlé dans la Lettre LXXV. de S. Firmilien. Les mauvais succès de cette députation, & la crainte qu'avoit S. Cyprien que la chaleur de la

dispute n'altérât la charité qui doit unir tous les fideles, lui fit encore composer depuis deux Traités, l'un du bien de la patience, l'autre de la jalousie, ou de l'envie. Il envoya le premier à Jubaiën avec la Lettre LXXIII. Et afin qu'il fit plus de fruit & fût mieux reçu de tout le monde, il évita d'y rien dire qui touchât les contestations d'alors. Il se contenta d'y montrer avec combien de douceur & de patience il se faut supporter les uns les autres. pour entretenir la charité. S. Ponce marque le second Traité dans la vie de ce Saint, immédiatement après le premier; lorsqu'il dit qu'il a arrêté par la douceur d'un remède salutaire cette jalousie empoisonnée qui vient de la malignité de l'envie : *Unde sic misericordiam, unde patientiam disceremus? Quis livorem de venenata invidia malignitate venientem, dulcedine remedii salutaris inbibere?*

Il eût été à souhaiter que le Pape Etienne en eût usé de son côté avec la même moderation. Car quoiqu'il défendit le bon parti, & celui que l'Eglise catholique a depuis embrassé, il le soutint plutôt avec la chaleur d'une personne qui regarde son sentiment comme étant à lui & comme son bien particulier, qu'avec la douceur dont on est obligé de défendre toute vérité, comme étant plus à Dieu qu'à nous. Il passa même jusqu'à refuser de voir les députés d'Afrique, dont nous avons parlé; & il défendit aux fideles de les recevoir chez eux, comme le dit S. Firmilien.

Il est vrai que Baronius attribue ce mauvais traitement aux députés des Orientaux, qui avoient, dit-il, été excommuniés par le Pape Etienne après le Concile d'Icone. Mais il se trompe extrêmement; car la Lettre de S. Firmilien est tout à fait contraire à cette pensée. *Quid humiliter aut lenius*, dit-il d'un ton de raillerie

Pont. in
vita. S.
Cyp. apud
Bal. pag.
cxxxviii.

Baron.
ann. 258.

Epist. 71.
inter Cyp.
p. 150.

quam

quàm cum tot Episcopis per totum mundum diffensisse, pacem cum singulis vario discordia genere rumpentem, modò cum Orientalibus (quod nec vos latere cõfidimus, modò vobiscum, qui in meridie estis; à quibus legatos Episcopos patienter satis & leniter suscepis, ut eos nec ad sermonem saltem colloqui communis admitteret; at huc insuper dilectionis & caritatis memor, praceret fraternitati universa ne quis eos in domum suam reciperet, ut venientibus, non solum pax & communio, sed & tectum & hospitium negaretur. Tout ce passage est une preuve invincible, que le Pape Etienne avoit separé de la communion les Eglises d'Afrique & de Cappadoce, dont S. Cyprien & S. Firmilien étoient les chefs. Car qu'est-ce qu'excommunier un homme, si ce n'est l'exclurre de la participation au sacrifice & aux prières, ne vouloir ni l'entendre ni lui parler, ne donner point d'audience à ceux qui sont liés avec lui, lui refuser le feu, le toit, & les plus communes assistances, & enfin interdire à tous les fideles de son Eglise tout commerce avec lui?

Aussi le même S. Firmilien dir nettement que ce Pape avoit retranché de l'unité de l'Eglise tous les Evêques dont il n'approuvoit pas le sentiment; mais qu'ils étoient encore par la miséricorde de Dieu très attachés à l'unité; qu'ils jouissoient encore de la douceur & de la paix de la charité, avec les autres Evêques du monde; & que cette rupture particuliere avoit été plus connue que suivie : *Te à tot gregibus scidisti. Excidisti enim teipsum... Dum putas omnes à te abstinere posse, solum te ab omnibus abstinisti.* C'est ainsi que ce Saint apostrophe le Pape dans la même Lettre, dont je retranche ce qu'il y a de plus dur. Et puisqu'il faut finir cette question, je ne vois pas ce qu'on peut opposer à ces paroles si précises du même Auteur : *In ca-*

teris quoque plurimis provinciis, multa pro locorum & nominum diversitate variantur, nec tamen propter hoc ab Ecclesia catholica pace atque unitate aliquando discessum est. Quod nunc Stephanus ausus est facere, rumpens adversum vos pacem, quam semper antecessores ejus vobiscum amore & honore intuo custodierunt.

Ce qui fait voir encore plus l'excès du zèle de S. Etienne, c'est que S. Denys d'Alexandrie l'avoit conjuré, avant qu'il éclatât, de n'en pas venir à cette extrémité. Car ayant lu qu'il avoit écrit à Helenus Evêque de Tarse en Cilicie & à Firmilien, qu'il ne pouvoit entretenir avec eux de communion, s'ils ne changeoient de sentiment; il le pressa fortement par une Lettre de traiter avec plus de douceur, des Evêques qui ne faisoient que suivre une ancienne coutume, que des Conciles celebres venoient encore tout récemment de renouveler : *Antea quidem, dit ce Saint dans la Lettre au Pape Sixte II. successeur d'Etienne, qu'Eusebe nous a conservée, Litteras scripseras de Heleno & de Firmiliano, de omnibus denique Sacerdotibus per Ciliciam, Cappadociam, cunctasque finitimas provincias constitutis; sese ob eam causam ab illorum communione discessurum, quod hæreticos rebaptisarent. At vide, quæso, gravitatem negotii. Reverta enim in maximis, ut audio, Episcoporum Conciliis decretum est, ut qui ab hæreticis ad catholicam Ecclesiam accedunt, primum Catechumeni fiant, ac deinde veteris & impuri fermenti sordibus per baptismum purgarentur. De his omnibus ego ad illum Epistolam misi, rogans acque cõtestans.* Ce passage confirme ce que S. Firmilien nous avoit dit plus haut; & il fait voir aussi que S. Denys panchoit vers son sentiment, & qu'il se conduisit alors comme S. Irenée avoit fait au tems de la dispute sur la Pâque. Mais nous en ferons ailleurs un autre usage.

Eus. lib. 7.
hist. c. 5.

Ibid. pag.
150.

Ibid.

K k

Cependant le ressentiment de S. Etienne ne s'arrêta pas à ce que nous venons de dire. Son zèle indigné de la résistance qu'on lui faisoit, se changea en colère. Il écrivit à S. Cyprien dans le plus fort de son agitation une Lettre, où parmi beaucoup d'autres injures, il le traitoit de faux Christ, de faux Apôtre, & de seducteur : *Pseudo Christum, Pseudo Apostolum, & dolosum operarium*. Baronius nie hardiment ce fait, & il soutient que c'est une imposture de Firmilien, duquel nous le savons. Mais cette prétention n'est pas seulement contraire au respect dû à la probité & à la sainteté de ce grand Evêque : elle est de plus ridicule. Car Baronius demeure lui-même d'accord, que S. Cyprien avoit envoyé à Firmilien la Lettre du Pape Etienne. Et on n'en peut douter, puisque S. Firmilien en cite plusieurs endroits dans sa réponse à S. Cyprien. Ainsi il est étrange que Baronius prétende mieux savoir ce qui étoit dans la Lettre d'Etienne qu'il n'a point vue, que Firmilien qui l'a vue.

D'ailleurs quelle apparence y a-t-il que cet Evêque écrivant à S. Cyprien, lui eût exagéré les excès & les emportemens d'Etienne à son égard, si ces excès n'avoient été que dans l'imagination de Firmilien, & si S. Cyprien n'en eût point eu connoissance ? Enûn si on pense à la moderation de ce dernier, & aux termes dont il se sert en parlant d'Etienne, on sera aisément persuadé qu'il en avoit été fort maltraité. Car il dit que la Lettre de ce Pape étoit pleine de choses fieres, ou impertinentes, ou contradictoires : *Inter cætera vel superba, vel ad rem non pertinentia, vel sibi ipsi contraria, quæ imperitiæ atque improbitati scripsit*. Et assurément il ne l'auroit pas dit, si cela n'étoit, au moins selon sa pensée ; & cela ne seroit pas, si ce qu'en rapporte Firmilien n'étoit pas véritable.

Ces dernières paroles de S. Cyprien

font voir qu'il étoit fort touché, & que, malgré le soin qu'il prenoit de dissimuler & d'étouffer son ressentiment, il ne pouvoit empêcher qu'il n'éclatât au dehors par quelques marques. Et on peut dire de lui dans cette rencontre ce que S. Augustin dit à S. Jerome, dont il avoit reçu l'Apolo-gie contre Rufin : *Et tu quidem quantum tibi modereris, quantumque teneas aculeos indignationis tuæ, ne reddas maledictum pro maledicto ; satis in tuis Literis eminet. Verumtamen eas ipsas cum legissem, contabui dolore, & obrui timore . . .* *Pe mundo ab scandalis*. Je n'ai garde d'ajouter ce qui suit : *Ecce fit, ecce pressus impletur quod veritas ait : Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet caritas multorum ;* car jamais la charité de S. Cyprien ne fut plus pure, plus desintéressée, ni plus forte. *Stephanus, dit S. Augustin, aliusmodi putaverat, qui de suscipiendis hæreticis præcam consuetudinem convellere conarentur. Ille autem . . . sanctis caritatis visceribus largissimè preditus, in unitate cum eis manendum quæ diversa sentirent. Ita, quamvis commotus, sed tamen fraterne indignaretur, vixit tamen pax Christi in cordibus eorum, ut . . . nullum inter eos malum schismatis oriret ur*. La gloire en est due à S. Cyprien. Il renouoit ce que le Pape Etienne avoit rompu, & il tenoit embrassé un homme qui le repoussoit & qui vouloit le fuir.

Il faut avouer cependant que le Pape Etienne étoit étroitement uni à S. Cyprien, dans le tems même qu'il le traitoit de faux Christ & de faux Apôtre. Ce n'étoit pas sur lui que tomboient ces injures, c'étoit sur une fausse idée de S. Cyprien. Il l'aimoit, il l'honoroit, & il lui étoit attaché sans le savoir : *Fieri potest, dit excellemment S. Augustin, ut homo bonus hominem bonum oderit nesciens, vel potius diligat nesciens. Ipsum enim diligit, cum bonum diligit, quia id quod est iste, hoc ille diligit*. C'est un malheur presque i-

S. Aug.
Epist. 73.
n. 6.

Ibid.

S. Aug. lib.
5. de bapt.
c. 25. n. 36.

S. Aug.
Tract. 90.
in Joann.
n. 3.

Epist. 74.
ad Pomp.
Pag. 136.

nécessaire à cause de l'ignorance où nous sommes ; car nous ne pouvons juger que selon nos lumières , selon notre discernement , selon nos pensées, selon ce qui paroît ; & très ordinairement nous sommes trompés. Les gens de bien favent en general qu'une certaine chose est bonne , & qu'une autre est mauvaise ; que c'est un grand mal que d'innover ; que c'est un grand bien que de défendre la Tradition : mais l'application qu'ils en font à un tel & à un tel , est souvent injuste & teméraire: *Per has humanorum cordum tenebras, res multum miranda & multum dolenda contingit, ut eum nonnumquam quem injustum putamus, tamen justus est; & justitiam in eo nescientes, quem diligimus, devicemus, aversemus, a nostro prohibeamus accessu. & hominem bonum tanquam malum affigamus, quem nescientes amamus.*

Mais comme c'est une marque d'une charité vraiment chrétienne , de demeurer uni avec des gens qui nous repoussent & qui nous condamnent ; c'est aussi une marque d'un amour solide pour la vérité , que de n'en pas abandonner la défense , quoiqu'elle irrite & qu'elle anime contre nous des gens avec qui nous sommes bien aises de conserver la paix. S. Cyprien fit l'un & l'autre : car les duretés & le mauvais traitement du Pape Etienne ne lui firent perdre ni la charité , ni la fermeté. Sa conduite en cela fut si pure , que S. Augustin l'a hautement louée en parlant de la conclusion de la Lettre à Jubaën, qui est la plus forte de toutes celles qu'il a écrites sur le baptême, & qui suivit celle du Pape Etienne : *In his verbis, dit ce Pere, multa consideranda sunt, quibus in hoc viro, qui dilexit decorem domus Domini, . . . christi ana caritatis fulgor elucet. Primo quia id quod sensit non tacuit; deinde quia tam mansuete & pacifice protulit.* Et dans le II. Livre où il explique la

disposition dans laquelle étoit S. Cyprien , lorsqu'à l'ouverture du troisieme Concile sur cette matiere , il exhortoit ses Confreres à proposer avec une entiere liberté leurs sentimens : *Ut si forte existeret, cui esset melius revelatum, gratissimè acciperet. . . Si autem nullus existeret qui tale aliquid afferret, in eadem sententia permaneret, & ne sibi conscius, & non occultare que putabatur veritatis, & retenta qua amabatur unitatis.*

Il est vrai , ajoute ce même Pere , que ceux qui n'étoient pas de son sentiment , lui opposoient la coutume ; mais ils n'en prouvoient ni la justice ni l'antiquité. Leurs raisons mêmes étoient trop foibles pour ébranler un esprit si ferme ; & S. Cyprien ne voyant point de réponse à celles qui étoient pour lui , ne voulut pas les sou-

mettre à une coutume mal soutenue: *Sed quia tunc non existerant, nisi qui ei consuetudinem opponerent; defensionem autem ipsius consuetudinis non tales afferrent, quibus illa talis anima moveretur; noluit vir gravissimus rationes suas, etsi non veras, quod eum latebat, sed tamen non veritas, veraci quidem, sed tamen nondum asserita consuetudini cedere.*

Ainsi la question ne fut pas alors décidée. Les Eglises étant dans des sentimens différens , il falloit un Concile general pour examiner leurs raisons & leur coutume ; & jusques-là dans une si grande obfcurité il étoit impossible de répondre aux raisons de S. Cyprien , autrement que par des raisons. *Fuit aliquando, dit encore S. Augustin, de baptismo dubitatio. Qui diversa senserunt in unitate manserunt. Ea dubitatio, precedente tempore, perspecta veritate sublata est. Quæstio, que nondum finita, Cyprianum non deterruit ut recederet, vos finita, ut redeatis, invitavit.* Et dans le Chapitre VII. du I. Livre: *Quæstionis hujus obscuritas prioribus Ecclesia temporibus, ante schisma*

S. Aug. lib.
2. de impiet.
c. 8. n. 16.

Ibid.

Ibid. c. 14.
n. 10.

Ibid. lib. 1.
c. 7. n. 9.

Kk 2

Ibid.

S. Aug. lib.
5. de bapt.
c. 17. n. 23.

Donati magnos viros & magna caritate prados patres & Episcopos, ita inter se compulsi, salva pace, discipulare atque fluctuare, ut diu Conciliorum in suis quibusque regionibus diversa statuta nutaverint, donec plenarie totius orbis Concilio, quod saluberrimè sentiebatur, etiam remotis dubitationibus firmaretur. Voyez le Chapitre XVIII. du même Livre, où on lit entre autres ces paroles : Dones universalis Concilio unum aliquod aliquantum sincerumque placuisset, humana infirmitatis errorem cooperiebas caritas unitatis ; & le Chapitre VI. du IV. Livre, où il dit nettement : Plenarium de hac re Concilium nondum habebat Ecclesia.

Mais rien n'est plus décisif que ce que dit S. Augustin de lui-même. Car il avoue qu'il n'aurait pas osé contredire S. Cyprien, s'il n'avait été affermi dans un sentiment contraire au sien par l'autorité de l'Eglise universelle, à laquelle S. Cyprien aurait sans doute soumis lui-même ses raisons : *Nec nos ipsi tale aliquid auderemus asserere, nisi universa Ecclesia concordissima auctoritate firmati ; cui & ipse sine dubio cederet, si jam illo tempore questionis hujus veritas eliquata & declarata per plenarium Concilium solidaretur.*

Le même Saint dans les Livres mêmes qu'il a composés pour répondre aux raisons de S. Cyprien, nous avertit souvent que nous ne devons pas nous préférer à lui, parce que nous avons appris par les décisions des Conciles & par l'usage de l'Eglise, qu'il ne faut pas réitérer le baptême de Jesus-Christ donné dans l'hérésie, que ce saint Evêque & cet illustre Martyr n'a pas su : *Quia... videt aliquid, dit-il, quod ille non vidit, quia plenarium de hac re Concilium nondum habebat Ecclesia ;* comme ce seroit une temerité insupportable que de se préférer à S. Pierre, parce qu'a-

vant la correction de S. Paul il portoit les Gentils par son exemple à garder la loi comme nécessaire ; ce que les plus simples condamnent aujourd'hui, après la décision du Concile de Jerusalem.

S. Augustin fait voir de plus que ce que nous regardons comme une ignorance dans S. Cyprien, est pour nous une grande leçon ; & que Dieu n'a permis qu'il ait été moins éclairé sur ce sujet, que pour faire voir à tous les Chrétiens un point de doctrine sans comparaison plus important : *Tanto viro propterea Dominus non aperuit, dit-il, ut ejus pia & humilis & carnis in custodienda salubriter Ecclesia pace pasceret, & non solum illius temporis Christianis, sed etiam posteris ad medicinalem, ut ita dicam, notitiam signaretur.* Car un Evêque d'un si grand mérite, si fort dans ses raisonnemens, si capable par son éloquence de persuader & de convaincre, si instruit dans l'Ecriture, si élevé par une grande dignité qui le rendoit comme le Pasteur & le maître de toutes les Eglises d'Afrique, si estimé, en si grand crédit parmi ses Confrères, *tanti meritis, tanta Ecclesia, tanti preteritis, tanti oris, tanta virtutis Episcopus ;* un tel Evêque eût pu, en se séparant de ceux qui avoient sur le baptême un sentiment différent du sien, devenir le chef, non seulement d'un petit deniement & d'une petite société schismatique, telle que celle des Donatistes, mais d'une multitude presque infinie & d'Evêques & de fideles : *Si se ille separasset, quum multi sequerentur ? Quantum sibi nomen inter homines faceret ? Quam latius Cyprianiste quam Donatista vocarentur ?*

Mais S. Cyprien étoit trop ferme dans l'unité, & la charité avoit jeté dans lui de trop profondes racines, pour avoir une telle pensée ; & Dieu

Ibid. c. 18.
n. 27.

Id. lib. 4.
c. 6. n. 8.

Id. lib. 1.
c. 4. n. 5.

Lib. 4.
de bapt.
c. 6. n. 8.

Id lib. 1. c.
18. n. 28.

Ibid.

Ibid.

qui connoissoit les forces qu'il lui avoit données , permit qu'un léger brouillard lui ôtât la connoissance d'une vérité particulière , & que le Pape Etienne s'efforçât de le separer de l'unité par un zele plus ardent qu'éclairé , pour apprendre à tous ceux qui sont enfans de l'Eglise, combien ils lui doivent être attachés, & quelle horreur ils doivent avoir du

Ibid. schisme : *Tanta cordis illuminatione praeditus properea non vidit aliquid , ut per eum aliud supereminens videretur.* Il

Id. lib. 6. de bapt. c. 1. n. 8. ajoute ces excellentes paroles : *Tam multis sibi consentientibus . . . catholica universitatis sanctissimum vinculum non timore solitudinis , sed pacis amore servavit.* Il dit encore que cette petite obscurité dans l'esprit de S. Cyprien, étoit comme une petite tache sur un teint fort blanc , mais heureusement couverte par les richesses & par la

Id. lib. 1. de bapt. c. 19. n. 27. fécondité de sa charité : *Illum navum in candore sancte anima , caritatis vera contegebant ;* & comme l'expression ne sauroit être plus belle ni plus heureuse , il la repete dans sa XCIII. Lettre :

Id. Epist. 93. n. 40. *Hunc quasi navum sui candidissimi pectoris cooperuit ubere caritatis.*

C'est par cette charité que ce saint Docteur dit que S. Cyprien a assisté au Concile même , qui a défini le contraire de ce qu'il avoit soutenu : *Sancto Concilio*, dit-il , *cunctarum gentium profectio interfuit per spiritus unitatem.* Et c'est à cause que ses Ecrits étoient pleins de cette charité si rare & si pure que , quoiqu'ils fussent contraires à la Tradition ancienne & aux décisions de l'Eglise qui suivirent sa mort , ils ont été conservés avec un respect & une estime particulière : *Ad illa eloquia pacifica Cypriani , hoc est ad Epistola finem (c'est la LXXIII. à Jubaien) perventum est , qua me legentem & saepe repetentem non satians ; tanta ex eis jocunditas fraterni amoris exibat , tanta dulcedo caritatis exuberat.*

Ce n'est pas une exageration. Rien en effet n'est plus beau , ni plus grand , ni plus tendre que ces sentimens de ce saint Martyr : *Nos quantum in nobis est , propter hereticos cum Collegis & Coepiscopis nostris non contendimus , cum quibus divinam concordiam & dominicam pacem tenemus . . . Servatur à nobis patienter & leniter caritas animi , collegii honor , vinculum fidei & concordia sacerdotii.* Propter hoc etiam Libellum nunc de bono patientia , quantum valuit nostra mediocritas , permittente Domino & inspirante conscripsimus , quem ad te promissa dilectione transmisimus.

Personne après cela ne doit s'étonner que le Pape Gelase dans le Concile de Rome tenu l'an 494. ait mis les Ecrits de S. Cyprien , sans en excepter même ceux qui regardoient la matiere du baptême , à la tête des Ouvrages des saints Peres , & immédiatement après l'Ecriture & les quatre premiers Conciles generaux , que S. Gregoire recevoit avec le même respect que les quatre Livres de l'Evangile : *Jam nunc subiiciendum de opusculis sanctorum Patrum , qua in Ecclesia catholica recipiuntur , opuscula beati Cypriani Martyris & Cathaginenfis Episcopi.* C'est ainsi qu'il est rapporté dans le Decret. Les premiers termes manquent dans le Concile , mais c'est la même chose. Et il est surprenant que Baronius ait dit que ces Ecrits avoient été mis par Gelase au nombre des Apocryphes. C'est une méprise inexcusable ; & rien n'est plus plaisant , que de voir ce Cardinal chercher des raisons de cette flétrissure ; car une chose qui n'est point , ne peut avoir de cause. Mais il étoit si sûr que la resistance de S. Cyprien meritoit ce châtement , qu'il ne s'est pas seulement donné la peine de s'en instruire.

Il est vrai que ce qu'a écrit ce Saint du baptême , n'a pas été suivi par

S. Cyp.
Epist. 79.
ad Jubai.
pag. 237.

Decret. de
Hist. 15.
Can. 3.

Baronius ,
ann. 261.
n. 46.

l'Eglise : mais il en parle avec tant de moderation, son sentiment étoit en apparence si conforme à la raison, la Tradition sur ce point étoit si fort contestée, enfin la chose étoit en ce tems-là si libre & si indecise, qu'on ne peut lui en faire un crime sans injustice. Et S. Augustin, qui étoit si propre à parler des Saints, & qui étoit lui-même un des plus grands de l'Eglise, reconnoît que Dieu a voulu nous apprendre, en laissant S. Cyprien dans ce petit égarement, cette vérité importante ; que la science, l'esprit, l'érude, & même une excellente piété ne peuvent rendre les plus grands hommes infallibles ; au lieu que des pêcheurs & des ignorans, sans aucune de ces qualités, par un bienfait tout particulier de l'Esprit de Dieu, sont devenus des maîtres infallibles. *In illa luce conuenit Cyprianus, dit-il, pro quanta salute humani generis factum sit, ut inueniatur aliquid quod merito reprehendatur, quamvis in christianis & pii literis oratorum, & non inueniatur in literis piscatorum.*

S. Aug. lib.
5. de bapt.
c. 17. n. 23.

§. III.

Les raisons qui prouvent la validité du Baptême donné par les Herétiques selon la forme de l'Eglise.

I. Une des plus ordinaires & des plus fortes preuves par lesquelles S. Augustin a combattu l'erreur qu'avoit défendu S. Cyprien, est que le baptême est à Jésus-Christ : qu'il est donné en son nom, & non pas en celui des hommes ; & que par conséquent les hommes différens en vertu, & séparés par des sociétés différentes, donnent le même baptême, quand ils le donnent au nom de celui qui en est l'auteur ; comme le sceau du Prince est le même, quoique les mains

qui l'appliquent soient différentes, & soit que ce soit un étranger qui s'en serve, ou que ce soit un de ses sujets.

Il explique très-heureusement cela dans le Livre de l'Unité de l'Eglise, par l'exemple du premier des Apôtres, & de celui qui fut surnommé le Traître, qui donnoient un même baptême, quoiqu'ils fussent si opposés de sentiment ; quoique l'un appartint à Jésus-Christ, & que l'autre fût du corps des reprouvés dont le Démon est le chef : *Illud quod per eos datur, unum erat, cum ipsi non essent unum ; & illud Christi erat, illorum autem unus ad membra Christi, alter ad partem Diaboli pertinebat.* Et tout au contraire, quoique S. Jean le précurseur & S. Paul fussent si unis, & qu'ils fussent l'un & l'autre amis de l'époux, le baptême néanmoins qu'ils donnoient n'étoit pas le même ; parce que l'un étoit le baptême de Jean, baptisimus Joannis, & l'autre le baptême de Jésus-Christ : *Eccce unum sunt Joannes & Paulus, & non unum dant : ecce non sunt unum Petrus & Judas, & unum dant.* Et c'est pour cela, selon la judicieuse remarque du même Pere, que le Fils de Dieu étant encore au monde, ne baptisoit pas lui-même, & qu'il faisoit donner le baptême par ses disciples. Car il seroit ridicule de prétendre qu'il eût usé de ce menagement pour ne pas rendre l'excellence de la grace commune :

Ergo invidit eis sanctiorem generationem ? Et il est au contraire visible qu'il faisoit baptiser ses disciples, ne pouvant baptiser lui-même, pour apprendre à l'Eglise que c'est lui seul qui baptise par les mains de ses Ministres : Quid ergo Dominus eo ipso demonstrare dignatus est, nisi suum esse quod daretur, per quemlibet daretur.

II. Ce grand Saint se servoit aussi fort souvent de cette raison qui me paroît très-solide, & qui suffit elle

S. Aug. lib.
de unit. Ec-
cles. c. 21.
n. 58.

Ibid.

Ibid. n. 59.

Ibid.

seule. Il faut, dit-il, regarder les schismatiques & les heretiques, comme tenant encore à l'Eglise par quelques filets & par quelques liens. Car il est difficile de trouver un exemple d'une rupture qui soit universelle; & voici sur cela une maxime infail-
libile : In quo nobiscum sentiunt, in eo etiam nobiscum sunt; in eo autem a nobis recesserunt, in quo à nobis dissentiunt. Et par conséquent, selon cette regle, les heretiques sont encore dans l'unité, s'ils donnent le baptême comme le donne l'Eglise; & ils en sont séparés, s'ils le donnent avec des changemens essentiels & avec une benediction differente : *Proinde, dit-il, si quem sibi sociaverint, ex ea parte nectitur Ecclesia, in qua nec illi separati sunt; & ideo si advenire Ecclesiam voluerit, in eo sanatur ubi laniatus errabas; ubi verò sanus conneebatur, non curatur, sed agnosceitur.* Et il en rend ces deux admirables raisons dans le Livre de l'Unité du baptême contre Petilien : *Ne, cum vitia humana curamus, divina medicamenta damnemus; aut querendo sanare quod vulneratum non est, hominem sancium, & ubi sanus est, vulneremus.* En effet c'est faire injure au remede de Jesus-Christ que de le regarder comme inutile; & c'est blesser un homme exprès pour avoir le plaisir de le guerir.

Mais comme la chose peut encore paroître difficile, S. Augustin tâche de la rendre sensible par ces exemples. On ne fait pas renoncer, dit-il, un Juif qui se fait chrétien, à l'Ecriture, à la créance d'un Dieu, d'une félicité éternelle, de la resurrection des morts, ni à la confiance qu'il avoit au Messie promis; mais on lui apprend que ce Messie est venu, & qu'il est mort pour les hommes : comme on ne fait pas renoncer à l'Evangile un homme qui y croit, mais qui y donne
 quelques mauvais sens : *Judeus enim ad*

nos venerit ut Christianus fieret, non in eo destruitur bona Dei; sed mala ipsius. Et dans le Chapitre XI. *Fieri potest ut aliqui veram habeant baptismum, & non habeant veram fidem; sicut fieri potest ut habeant verum Evangelium, quod non recte intelligendo, falsi aliqui credant de Deo. Numquid propter ipsam fidei falsitatem, etiam Evangelium .? desectandum aut emendandum putabimus?* Rien n'est si juste que ces exemples; & je crois qu'on n'aura pas de peine après cela à comprendre cette décision du même Pere : *Non est negandum sacramentum veritatis quo imbutus est; sed adjicienda est pietas unitatis à qua separatus est, & sic qua illud inesse illi posset, prorsus non posset.*

III. La plus forte difficulté qu'on puisse proposer contre une doctrine si solide, est que les sociétés séparées de l'Eglise ou par l'heresie, ou par le schisme, sont steriles; qu'elles ne peuvent donner à Dieu des enfans spirituels; que cette sainte fécondité est le privilege de l'Eglise; & que le baptême, par lequel elle devient mere, ne doit appartenir qu'à elle seule. Mais c'est de ce raisonnement là même que S. Augustin conclut admirablement qu'le baptême, peut être valide dans les sociétés séparées de la communion de l'Eglise; parce que ce baptême est à l'Eglise, & qu'il n'est pas doigné par les heretiques, en tant que séparés de l'Eglise, mais en tant qu'ils lui sont unis : *Una Ecclesia, qua sola catholica nominatur, dit il, & qui quid frum habet in communionibus diversorum à sua unitate separatis, per hoc quod suum in eis habet, ipsi utique generat, non illa. Neque enim separatio eorum generat, sed quod secum de ista tenuerunt.*

Il explique cela par des exemples de l'ancien Testament, qui sont les plus beaux du monde & les plus justes, & qui font voir quelle intelli-

S. Aug. lib. 1. de bapt. c. 1. n. 2.

Ibid. c. 8. n. 10.

Id. lib. de unico bapt. c. 3. n. 4.

Ibid. c. 11. n. 18.

Ibid. c. 9. n. 15.

Lib. 1. contr. Donat. c. 10. n. 14.

Ibid.

gence il avoit des plus secrets mystères de l'Ecriture, & quelles richesses nous pourrions trouver dans les endroits mêmes qui paroissent les moins propres à édifier la piété, si nous avions les yeux aussi purs & aussi pénétrans que lui : *Ergo ipsa generat & per merum saum, & per ueros ancillarum ex eisdem sacramentis. . . Sed qui superbiunt, & legitimam matri non adiunguntur, similes sunt Ismaeli, de quo dictum est, Ejice ancillam & filium ejus. Ismaël n'eut point de part à l'héritage d'Abraham, & il fut exclus du peuple de Dieu pour devenir le chef d'un peuple infidèle. Mais ce ne fut pas la naissance servile qui le separa, ce fut sa revolte contre le fils légitime :*

Ibid.

Ibid.

Qui autem pacificè diligunt legitimam patris sui conjugem, . . . similes sunt filiis Jacob, quamvis de ancillis natis, sed tamen eandem hereditatem sumentibus. Les femmes légitimes de Jacob, de son sang, & de sa qualité, étoient Lia & Rachel, & il n'eut d'elles que quelques-uns de ses fils : il eût les autres de Bala & de Zelpha. Cependant tous furent également partagés, ils devinrent tous les chefs de Tribus de leur nom, & ils eurent dans la Terre promise une portion égale :

Ibid.

Qui autem & uero ipsius matris intus in unitate nati, negligunt gratiam quam acceperunt, similes sunt Esau filio Isaac. Esau & Jacob étoient nés de Rebecca, ils étoient jumeaux, le premier étoit même l'aîné; mais une naissance égale fut suivie d'une vie différente.

IV. S. Augustin démontre encore la même chose par une raison qui lui est ordinaire, & qui est un principe de sa doctrine. Il enseigne que les fideles qui n'ont qu'une foi morte, qui sont endurcis dans le mal, qui violent la loi de Dieu presque dans tous les points, & qui ne sont dans le sein de l'Eglise que pour exercer les justes, pour scandaliser les foibles, pour

donner de la hardiesse aux coupables, n'appartiennent pas à la colombe, à la société des Saints, & à l'Eglise, en tant qu'elle est la chaste épouse de Jesus-Christ, son unique bien aimée, & la depositaire de ses grâces & de son autorité, quoiqu'ils soient liés avec elle par les mêmes sacrements & par l'exterieur de la Religion; & qu'il faut les comparer avec les Schismatiques qui sont hors de l'Eglise, parce qu'ils sont pendant leur endurcissement & leur impenitence, aussi peu de la société des Saints, que les membres retranchés.

Pax hujus unitatis in solis bonis est. . . dit-il, in malis autem non est, siue foris tumultuentur, siue intus cum gemitu tolerantur. Mais rien n'est plus décisif sur ce sujet, que ce qu'il dit dans le premier Livre : Itaque siue intus versari videantur, siue aperte foris sint, quod caro est, caro est : siue in area in sua sterilitate perseverent : siue occasione tentationis tanquam vento extra tollantur, quod paloa est, paloa est. Et semper ab illius Ecclesia, qua siue macula & ruga est, unitate divisus est, etiam qui congregationi Sanctorum in carnali obduratione miscetur.

S. Aug. lib.
3. de bapt.
c. 18. n. 23.

Id. lib. 1.
c. 17. n. 26.

Il est vrai que cette paille peut devenir du grain, & que les charnels peuvent être changés en des hommes spirituels. Il est même encore très véritable, que les mauvais Catholiques sont moins éloignés du salut que les Schismatiques; parce qu'ils sont plus aidés par les prières de l'Eglise, qui les regarde comme des enfans étouffés dans son sein, & comme des membres paralytiques de son corps, qui lui sont unis & qui ne vivent pas de son esprit. Mais enfin il est toujours très-constant, que les mechans sont des oiseaux de sang & de rapine, qui n'appartiennent point à la colombe, & qui ne gemissent pas avec elle, comme dit le même

Perc:

SUR LE BAPTESME DES HERETIQUES. 265

Ibid. lib. 3. Pere : Non columba, sed accipitres dici possunt.

C. 17. n. 22.

Cependant ils donnent le baptême, & ils le reçoivent valablement; & quand ils se convertissent, on ne réitère nile baptême qu'ils ont reçu, ni celui qu'ils ont donné. Pourquoi donc réitérer celui des mechans qui sont hors de l'Eglise; puisqu'ils n'ont pas moins de droit qu'eux aux sacremens de l'Eglise, ni les uns ni les autres n'en ayant aucun? *Si per vin sacramenti Dei, dit-il, sicut ille, ita & ille; si per merium suum, nec ille, nec ille In corpore autem unica columba, incorrupta, sancta, pudica, nec ille nec ille invenitur.*

Ibid. lib. 4.

C. 4. n. 5.

V. Après cette dernière raison, on peut entendre sans peine celle-ci, qui est peut-être la plus importante. S. Augustin en plus d'un endroit enseigne que les prières des justes, lesquelles, selon l'Ecriture, sont formées par le Saint Esprit, qui nous apprend à prier, & qui forme en nous des gemissemens ineffables: *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram*, dit le grand Apôtre, *nam quid oremus sicut oportet nescimus; sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus*; ces prières, dis-je, composent un seul & perpetuel gémissement de l'Eglise qui est l'unique épouse de Jésus-Christ, & qui est comparée à la colombe, non seulement à cause de son innocence & de sa fécondité, mais plus justement encore parce que dans sa solitude & dans le tems de son exil & de ses tentations, elle ne fait que gémir; & ce gémissement est toujours écoulé selon le même Apôtre: *Scit quid desideret spiritus, quia secundum Deum postulat pro Sanctis*. Dieu connoît ce desir continuél. Il en est l'auteur: il en est la regle & la fin; & la perfection de son Fils, c'est-à-dire l'accomplissement de l'Eglise, qui est la plénitude de Jésus-Christ, en est l'unique sujet. C'est à ces prières & à ces ge-

Rom.

VIII. 26.

Ibid. 27.

missemens des Saints dans l'unité, non seulement d'un même corps, mais d'un même esprit, que S. Augustin attribue tout l'effet des sacremens; parce que Dieu ne regarde que son Fils, & cette portion de son Eglise qui lui est unie en esprit & en vérité.

Ainsi quand on est baptisé dans l'Eglise par des mains impures & par des Ministres souillés, les prières des Saints, & la fidélité que Jésus-Christ a promise à son Eglise, rendent ce baptême efficace. C'est l'Eglise sainte toute entiere qui baptise, & non pas le mauvais Ministre. C'est l'esprit de Jésus-Christ qui justifie, & non pas l'injustice de cet homme corrompu: *Per orationes Sanctorum spiritualium qui sunt in Ecclesia, tamquam per columba creberrimum gemitum, magnum geritur sacramentum, & occulta dispensatio misericordiae Dei; ut eorum oram peccata solvantur, qui non per columbam, sed per accipitrem baptizantur, si ad illud sacramentum cum pace catholica unitatis accedunt*, dit S. Augustin. Il conclut de cette vérité, que le Baptême & les autres sacremens, quoique donnés par des Schismatiques, ne laissent pas d'être valides & de justifier, pourvu que ceux qui les ont reçus s'unissent à l'Eglise, qui a retenu leurs pechés pendant leur schisme, & qui peut les leur relâcher quand ils rentrent dans son sein: *Quod si ita est, cur non ergo per eorum orationes, cum quisque ab haeresi aut schismate ad pacem catholicam venit, ejus peccata solvantur?*

S. Aug. lib.

3 de bapt.

C. 17. n. 22.

Ibid.

Mais selon ce raisonnement, direz-vous, les pechés peuvent donc être pardonnés dans le schisme, par l'autorité de l'Eglise catholique. Point du tout, & le raisonnement de S. Augustin établit tout le contraire. Il faut pour recevoir ce pardon, être uni à l'Eglise: *Nec in haeresi, dit-il, aut schismate constitutum Sacramentum ora-*

Ibid.

raisons, id est, illius unica columba gemitus, poterunt adjuvare; sicut nec intus possumus possunt, si ad verum se ipse per viam pessimam teneat debita peccatorum, non solum si per accipitrem, sed etiam si per ipsius columba pium vinisfle ium baptisetur. Le même Saint s'en explique encore plus clairement dans le Chapitre suivant: *Soluitur, qui cum columba secerit pacem; & ligatur, qui cum columba non habet pacem, sive apertus foris sit, sive intus esse videatur.*

Ibid. c. 18.
n. 23.

Nous apprenons de là 1. que c'est la société des Saints, unis par l'esprit & dans la paix de Jésus-Christ, qui lie & qui délie; 2. que les mauvais Chrétiens, dans le sein même de l'Eglise catholique, ne peuvent recevoir la remission de leurs crimes, soit dans le baptême, soit dans la pénitence, sans s'être reconciliés avec les justes & avec les Saints, sans avoir fait leur paix avec les membres vivans & animés de l'Eglise, sans être entrés dans leur société & dans une véritable union avec eux; ce qui renferme une solide & une sincère conversion; 3. que les Ministres, qui dispensent les sacremens & qui distribuent les grâces de Jésus-Christ, n'agissent efficacement qu'autant qu'ils sont avoués, approuvés, autorisés par cette portion pure & fidèle de l'Eglise chrétienne, que S. Augustin appelle la colombe; 4. qu'il ne suffit pas de se réunir à la communion extérieure de l'Eglise catholique, pour recevoir le pardon de ses péchés & l'infusion de la grâce; & qu'il faut que les Schismatiques, pour recevoir la sainteté & l'effet du baptême, soient unis à l'Eglise visible dans l'unité d'un même corps, & à l'Eglise des gens de bien & des justes dans l'unité d'un même esprit. Nous allons voir tout cela merveilleusement expliqué dans ce peu de paroles du même Chapitre que nous

Ibid. venons de citer: *Pax Ecclesie dimittit*

peccata, & ab Ecclesia pace alienatio tenet peccata, non secundum arbitrium hominum, sed secundum arbitrium Dei, & orationes sanctorum spiritualium qui omnia iudicant, ipsi autem a nemine iudicantur. Petra enim tenet, petra dimittit: columba tenet, columba dimittit: unitas tenet, unitas dimittit. Pax autem huius unitatis in solis bonis est, vel jam spiritualibus, vel ad spiritualia concordia obedientia proficiendis: in malis autem non est, sive foris tumultuantur, sive intus cum gemitu tolerantur.

Peut-être que quelqu'un conclurra de cette doctrine, que les mauvais Prêtres & les mauvais Evêques n'ont point d'autorité. Mais c'est une conséquence tout-à-fait injuste. Car quoiqu'il soit vrai qu'ils devroient n'en point avoir, si Dieu ne regardoit qu'eux; & que les Sacremens qu'ils donnent devroient être stériles, si Dieu n'avoit égard qu'à la disposition de leur cœur, néanmoins à cause des prières de l'Eglise & pour le salut des élus, Dieu conserve l'autorité aux mauvais Ministres légitimement ordonnés, & il repand la grâce dans ceux qui reçoivent d'eux les sacremens, sans prendre part à leur malice.

VI. On avoit objecté à S. Augustin, que l'Eglise étoit figurée par le jardin de délices, que Dieu avoit planté dès le commencement du monde; & S. Cyprien dans sa Lettre à Jubien avoit comparé l'eau du baptême aux eaux de cette source seconde qui se divisoit en quatre principaux canaux, & qui arrosoit toutes les parties de ce jardin: *Numquid*, disoit ce Saint Martyr, *de Ecclesia fontibus rigare potest, qui intus in Ecclesia non est? Numquid Paradisi potus salubres & saluantes imperitare cuiquam potest, qui... extra Paradisi fontes relegatur, atque, & aterna suis siccitate deficiat?* Mais S. Augustin se sert de cet exemple même

Epist. 79.
pag. 132.

SUR LE BAPTESME

S. Aug. lib.
4. de bapt.
c. 1. n. 1.

pour appuyer le sentiment de l'Eglise : *Nam & flumina de fonte Paradisi, sicut Scriptura testatur, etiam foras largiter manaverunt.*

Ibid.

Mais il remarque avec beaucoup de sagesse, que les fleuves qui arrosoient le Paradis terrestre, ne portoiennent pas dans la Mesopotamie, ni dans les autres provinces, la félicité du Paradis ; & que le baptême qui se repand de l'Eglise dans les communions schismatiques, comme dans des terres étrangères, n'y porte ni la félicité ni la justice : *Ita fit, ut cum Paradisi aqua sit extra Paradisum, beatitudo tamen non sit nisi intra Paradisum. Sic ergo baptismus Ecclesia potest esse extra Ecclesiam, munus autem beata vita non nisi intra Ecclesiam reperitur.* Il explique encore cela par un exemple aussi facile & aussi juste dans le Chapitre IX. du même Livre, où après avoir dit que, quand on demande si les hérétiques, qui sont comparés à l'hyvaie & aux épines, donnent valablement le baptême, on ne demande pas si les hérétiques sont le bon grain, & si le baptême les rend tels ; mais qu'on demande s'ils ont le même ciel, la même rosée, la même pluie que le bon grain ; ce qu'on ne peut nier. Et il en conclut que le baptême est commun & aux hérétiques & aux enfans de l'Eglise, quoique l'usage en soit différent : *Et exterioribus enim, & interioribus christianis cum ipso tritico est pluvia communis, qua caelestis & dulcis est ipsa, etiam si ex ea christiania sterilitate crescant : sic & Evangelicum Christi Sacramentum divinum & suave est, neque propter eorum sterilitatem, quos etiam foris cam lauit, improbandum.*

Ibid. c. 9.
n. 13.

VII. J'ai réservé jusqu'ici une des premières raisons de ce Saint, qui en comprend deux autres, dont la seconde dépend de la première, que voici. Ceux qui ont reçu le baptême dans l'Eglise catholique, & qui s'en

DES HERETIQUES. 267

sont depuis séparés, y sont reçus sans un nouveau baptême. C'est le sentiment de S. Cyprien : c'est aussi le vôtre, dit S. Augustin aux Donatistes. Donc le schisme n'efface & n'aneantit pas le baptême : *Dum non redditur, amitti non potuisse judicatur ;* & par conséquent il demeure tel qu'il étoit dans l'Eglise : *Quod si haberi foris potest, etiam dari cur non potest ?* Mais c'est contre la justice qu'on donne le baptême de l'Eglise hors de l'unité ; & c'est aussi une injustice, qu'on conserve hors de l'Eglise un baptême qu'on a reçu dans son unité : *Sicut non recte foris habetur, & tamen habetur ; sic non recte foris datur, sed tamen datur.*

Id. lib. 1.
de bapt. c.
1. n. 2.

Voici la seconde raison. Ceux qui ont été ordonnés dans l'Eglise, conservent leur ordination hors de son sein. Vous en convenez : (c'est encore aux Donatistes que S. Augustin parle ainsi.) Vous avez reçu Felicien qui étoit Maximianiste (c'étoit un morceau d'un autre morceau) en lui conservant sa dignité & son caractère. Donc les Evêques schismatiques peuvent donner le baptême & les autres Sacramens : *Nulli enim Sacramento injuria facienda est : si discedit à malis, utrumque discedit ; si permanet in malis, utrumque permanet.* Or il est remarquable que S. Augustin étoit si convaincu que les raisons qui combattent la réitération du baptême, combattent aussi l'ordination, qu'il se sert même de cette dernière vérité pour établir la première, ou parce qu'elle étoit plus généralement reconnue, ou parce que les Donatistes en convenoient.

Ibid.

Aussi S. Jerome dans tout le Dialogue contre les Luciferiens, où il ne trouve qu'une chose, qui est qu'on peut recevoir des Evêques Ariens, en leur conservant l'honneur & les fonctions de l'Episcopat ; S. Jerome, dis-je, n'emploie que la seule raison

Adverf.
Lucifer,
tom. 4.
part. 2.
pag. 256.

du baptême . que les Luciferiens , au moins pour la plus grande partie , ne réiteroient pas. *Eadem ratione*, dit-il , *à nobis Episcopus , quæ laicus à vobis recipitur . . . Si in fide sua baptisato baptisatus nocere non potuit , & in fide sua sacerdotem constitutum confutans non inquitnavit . Et encore : Affirmabis , affirmabo ; negabis , negabo . Arius baptisat , ergo Episcopus est ; non baptisat , tu refuta laicum , & ego non recipio sacerdotem .*

Ibid. pag.
302.

Ibid. pag.
305.

Ibid.

Néanmoins Hilaire Diacre de Sardaigne , fort attaché au schisme des Luciferiens , duquel S. Jerome dit , *Cum domine interit pariter & scilicet , quia post se nullum Clericum Diaconus potuit ordinare ; & qu'il appelle un nouveau Deucalion , Hilarius Deucalion orbis , rebaptisâ les Ariens . Mais ce Saint se moque de lui en ces termes : Segregas te cum tuis vermibus , & novum balneum aperis . Si te Angulus aliquis aut Apostolus rebaptisavit , non infringo quod sequeris . Si verò in sinu meo natus , si ubertim in coram lacte nutritus , adversum me gladium levas , reddo quod dedi , & esto , si potes , aliter christianus . Meretrix sum , sed tamen mater tua sum . Non servo nimis tibi castitatem : talis eram quando conceptus es . Cum Ario adulteria commisso : feci & antea cum Praxea , cum Ebione , cum Cerinthe , Novato . Hoc amplexaris , hos in matris tua domum jam adultos recipis . Nescio quid te unus adulter offendat ?*

VIII. Cette raison de S. Jerome me fait souvenir d'une autre qu'il emploie contre les Luciferiens , & qui quoique simple en apparence , ne laisse pas d'avoir sa force . Vous prétendez , dit-il dans le même dialogue contre ces heretiques , que l'Eglise est un champ bien fermé , dont Dieu est le maître , dont les Evêques & les Prêtres sont les gardiens , dont les Sacrements sont les fruits , les grains , & la semence féconde . Comment donc peuvent-ils passer , dîtes-vous ,

dans les communions schismatiques ? Comment ? répond S. Jerome . En cent manieres ; ainsi qu'il peut arriver en cent manieres que les oiseaux de l'air & les bêtes de la campagne emportent , ravissent , dissipent la semence & le grain du champ où il est semé , malgré les soins & les veilles du laboureur : *Quotidie industria rusticana aves somni avigat , imaginibus extoret : hinc flagello crepiat , hinc formidines tendit . Attamen aut veloces caprea , aut lascivus onager incurrit . Hinc in effossa horrea mures frumenta comportant ; hinc serventi agmine segetem formica populatur .* Il en est comme des ennemis qui volent l'argent du Roi , & qui s'en servent contre lui . Ils n'en sont pas moins ennemis , & l'argent n'en est pas moins bon , ni moins honoré de l'image du Prince . Il en est comme de l'Arche , qui appartenait aux Israélites , & qui ne laissa pas d'être prise par les Philistins .

Il y a même en ce dernier exemple cela de particulier que , comme les Philistins eurent au milieu d'eux l'Arche du Seigneur , sans en recevoir les bénédictions , & qu'ils furent au contraire cruellement frappés par la main de Dieu , jusqu'à ce qu'ils eussent restitué l'Arche au peuple d'Israël ; de même les sociétés schismatiques possèdent , non seulement sans injustice , mais aussi sans fruit , le baptême de l'Eglise ; & ils ne peuvent en recevoir la bénédiction & la grace , que lorsqu'ils sont obligés de la restituer à l'Eglise catholique : *Ut idem ipso qui propter discordiam foris operabatur mortem , propter pacem intus operetur salutem*, dit S. Augustin .

IX. S. Jerome emploie encore dans le même Ouvrage cette preuve qui n'est pas moins forte , & qui est dans le même goût . Il compare l'Eglise à l'arche celebre de Noé . C'est une comparaison très-ancienne . & très-

Ibid. pag.
303.

S. Aug.
lib. 3. de
bapt. c. 13.
n. 18.

juste ; & S. Jerome a raison de dire , que les rapports de cette figure de l'Eglise avec la verité sont presque infinis : *Dies me defuit , si omnia Arca sacramenta cum Ecclesia componens , edifferem*. Et d'ailleurs tout le monde sait que S. Pierre regarda les eaux du Deluge qui sauverent la famille de Noë , & qui ôterent la vie aux impies , comme une excellente figure du baptême qui delivre le peuple de Dieu , & qui étouffe dans les eaux

rebaptiserait tous ceux qui auroient reçu le baptême dans l'herésie ou dans le schisme , leur répond très-solide-ment , que la question de la réitération du baptême n'est , ni la même à l'égard des Donatistes , ni dans le même état ; puisqu'il s'agissoit autrefois du baptême des herétiques , au lieu qu'ils ont la fureur de réitérer celui de l'Eglise catholique ; & que la chose n'étant pas décidée au tems de S. Cyprien , ce saint Evêque avoit pu soutenir avec liberté son sentiment , au lieu qu'ayant été depuis terminée dans un Concile general , on ne pouvoit sans crime s'obstiner dans la pratique contraire : *Sed diligentius inquisita veritas* , dit ce saint Docteur , *post magnos dubitationis fluctus , ad plenarium Concilium confirmationem perducta est*.

Ce saint Docteur repete la même chose dans le Chapitre IX. jusqu'à deux fois : *Ad plenarium Concilium auctoritatem , roborque perducta est . . . Confectudo Ecclesie multis diffusis ambagibus perspecta veritate , plenarium Concilium confirmata est*. Il en parle encore dans le VI. Livre du même Ouvrage , mais en des termes plus magnifiques & plus propres , au moins en apparence , à marquer quel est le Concile dont il parle *Per Pastores Ecclesie catholicae toto orbe diffusa plenarium Concilium auctoritate originalis consuetudo firmata est*. L'expression du Chapitre III. est aussi forte : *Ex universa Ecclesia sententia , plenarium Concilium auctoritate*. Et celle du VII. Livre n'est pas moins pompeuse. Mais on ne peut rien ajouter à ce qu'il dit dans le premier Livre , où il appelle ce Concile , *Plenarium totius orbis Concilium*. Et cependant tout cela n'est pas assez clair , & il est très-difficile de juger à quel Concile on doit l'appliquer ; parce que S. Augustin ne le nomme point , & que le terme dont il se sert si souvent est sujet à équivoque .

S. Aug.
lib. 1. de
bapt. c. 7.
n. 12.

Ibid. c. 9.
n. 14.

Ibid. lib. 6.
c. 1. n. 1.

Ibid. c. 20.
n. 3.

Ibid. lib. 7.
c. 1. n. 1.

Ibid. lib. 1.
c. 7. n. 9.

Adv. Luci-
fer. p. 303.

1. Pet. III.
30. 21.

les ennemis de notre salut : *In arca pauci , id est , electi anima salvæ facti sunt per aquam ; quod et vos nunc simili forme salvæ facit baptisma*. Or il y avoit dans l'arche des hommes & des animaux ; & entre les animaux , il y en avoit de toutes sortes de couleurs , de toutes sortes de cuis , de toutes sortes de figures. Tout cela neanmoins étoit également porté par les eaux ; pour nous représenter que les sociétés schismatiques & herétiques , qui sont les animaux sauvages & bigarrés de l'arche , peuvent être unis avec la famille de Noë dans un même baptême , quoiqu'elles soient très-éloignées de la paix & de l'unité dans les autres points. Ce qui nous est représenté par ce qui arriva après le déluge : car dès que les animaux de l'Arche eurent une issue , ils s'écartèrent tous , & se dispersèrent tous en un moment.

§. I V.

Quel est le Concile plénier dont S. Augustin dit qu'il decida l'unité du Baptême .

S. Augustin defendant l'unité du baptême contre les Donatistes , qui avoient la temerité de rebaptiser les Catholiques , & qui se servoient très-injustement de l'autorité de S. Cyprien , & du préjugé des Conciles d'Afrique , qui avoient ordonné qu'on

Les uns ont prétendu que ce que nous venons de rapporter ne peut s'entendre que du Concile de Nicée, qui ordonne dans le XIX. Canon la réitération du baptême des sectateurs de Paul de Samosate, & qui défend dans le VIII. de rebaptiser les Novatians. Les autres l'entendent du premier Concile d'Arles : les autres du Concile de Capoue. On a proposé aussi le Concile d'Alexandrie tenu sous le Pape Libere, & en présence de S. Athanase. Enfin il s'est fait un dernier parti de ceux qui n'en prennent aucun, & qui croient avoir plus de raison de douter que de choisir. La discussion de ces opinions sera peut-être moins inutile, qu'elle ne paroît d'abord. Je commence par le Concile de Capoue.

I. Il est parlé du Concile de Capoue dans le Code de l'Eglise d'Afrique en ces termes : *Illud autem suggerimus mandatum nobis, quod etiam in Capuensi plenaria Synodo videtur statutum, ut non liceat heri rebaptisationes, reordinationes, vel translationes Episcoporum.* Et ces termes sont si clairs, qu'il semble que tout le monde en doit être content. Car en premier lieu le Concile de Capoue défendit par un Canon la réitération du baptême ; & c'est ce que nous cherchons. En second lieu, ce règlement fut connu & gardé dans l'Eglise d'Afrique ; & il est le seul que nous trouvions dans l'ancien Code de cette Eglise. En troisième lieu, le Concile de Capoue est appelé universel & general, *Plenaria Synodus*. Ainsi on ne peut pas douter que ce ne soit celui que S. Augustin appelle *Plenarium Concilium*, & auquel il attribue la décision de la question du baptême.

Mais c'est une conjecture absolument fautive. Car S. Augustin dit que le Concile dont il parle si souvent, avoit été assemblé, & avoit pronon-

cé sur cette matière avant qu'il fût au monde : *Possit Cyprum quidem passionem, sed antequam nos nati essemus*. S. Aug. lib. 2. de bapt. c. 9.
ce qui ne peut convenir au Concile de Capoue, qui fut assemblé au plus tôt l'an 389. après la mort de Paulin, l'un des Evêques d'Antioche, qui arriva cette année, & après l'ordination d'Evagrius qui contes-toit celle de Flavien successeur de Melece, comme Flavien contes-toit celle d'Evagrius successeur de Paulin. Car ce fut pour juger ce différend, que S. Ambroise avec plusieurs Evêques de l'Occident tint un Concile à Capoue, comme il paroît par la Lettre LV. de S. Ambroise à Theophile d'Alexandrie : *Non habet quod urgeat Evagrius, & habet quod metuas Flavianus. . . Dent fratres veniam dolori iusto, quia propter ipsos universus orbis concutitur. . . Cui bone pacis naufragio sancta Synodus Capuensis tandem obtulerat portum tranquillitatis.* Et tout le monde sait que S. Augustin est né l'an 355. selon Baronius, ou l'an 357. au plus tard, selon la chronologie de Prosper.

II. Cette raison conserve toute sa force contre la conjecture de quelques autres, & en particulier de François Hallier, pour le Concile d'Alexandrie sous S. Athanase au tems du Pape Libere. Car il est certain que ce Concile ne fut assemblé que l'année 362. après que Julien l'Apostat eut rendu aux Prelats qui avoient été exilés sous Constance, la liberté de retourner dans leurs Eglises, & que la mort du faux Evêque Georges eût rendu la ville d'Alexandrie accessible à S. Athanase.

Mais quand cette démonstration n'en seroit pas une, il seroit impossible de rapporter ce que dit S. Augustin du Concile qui a décidé la question du baptême, à celui d'Alexandrie. Car dans la Lettre synodale, qui

Cod. Eccl.
Afr. Can.
48. Conc.
tom. 2.
pag. 1072.

S. Ambro.
Epist. 56.
ad Theophil.
phil. n. 12.

Hall. de
fact. elect.
& ordin.
p. 480.

SUR LE BAPTESME DES HERETIQUES. 271

est adressée principalement à l'Eglise d'Antioche, il n'est pas dit un seul mot du baptême; & Rufin, Socrate & Theodoret, qui parlent de ce Concile, ne remarquent pas qu'il en fut question.

Le seul endroit d'où l'on pourroit tirer cette conséquence, est celui où l'on ordonne de recevoir les Ariens, sans exiger d'eux autre chose que l'abjuration de l'herésie, & la profession de foi du Concile de Nicée: *Qui ab Arianis redierunt, allicite ad vos . . . ; niblique amplius ab illis exigatis, quin ut exerceantur Arianorum haeresim, confiteanturque sanctorum Patrum in Nicæna fidei.* Car il semble que ceux qui ont fait ce règlement, avoient en vue la coutume de quelques Eglises, où l'on recevoit les herétiques par un nouveau baptême; & que leur dessein étoit, ou de la condamner, ou tout au moins de l'abroger, en ordonnant qu'on se contentât à l'avenir d'une conversion parfaite, & d'un retour sincère à l'Eglise & à la vérité.

Mais ce n'est point assurément la pensée des Peres de ce Concile; & ce n'est point au sujet du baptême, qu'ils écrivent à l'Eglise d'Antioche de n'exiger des Ariens convertis autre chose que ce qui a été défini dans le Concile de Nicée; mais au sujet d'une dispute sur le mot d'*hypostase*, qui divisoit les fideles de cette Eglise; les Melecians prétendant qu'on devoit en reconnoître trois dans la Trinité, & les Eusthatiens, parmi lesquels Paulin qui n'étoit encore que Prêtre avoit un fort grand crédit, ne voulant en reconnoître qu'une.

On faisoit outre cela courir une certaine profession de foi, qui expliquoit avec plus d'étendue celle du Concile de Nicée, qu'on prétendoit avoir été faite dans le Concile de Sardique. Et elle avoit un si grand crédit dans la Syrie, que Theodoret s'y

est trompé, & nous l'a rapportée dans son Histoire comme une piece indubitable, quoique le Concile d'Alexandrie l'eût désavouée, qu'il eût averti ceux d'Antioche qu'elle étoit supposée, & que ce fût par rapport à cette piece qu'il leur avoit écrit de n'exiger des Ariens que ce qui étoit dans l'ancienne profession de Nicée.

Enfin le Concile d'Alexandrie a moins qu'aucun autre le caractère de Concile general, puisqu'il ne s'y trouva qu'un petit nombre d'Evêques, selon Rufin: *Pauci numero, sed fidei integritate & meritis multi.* Ainsi il ne reste de véritable difficulté qu'entre ceux qui se déclarent, ou pour le Concile de Nicée, ou pour le Concile d'Arles. Et comme on est ordinairement prevenu contre les derniers, il est bon de savoir sur quoi ils se fondent.

III. Il n'est pas juste, disent-ils, d'expliquer S. Augustin par les sentimens d'un autre, & par les manieres de parler, ou d'un autre pays que l'Afrique, ou d'un autre siècle que le sien. Et par conséquent il n'est pas juste d'ôter au Concile d'Arles la qualité de Concile general ou universel, *Plenarium totius orbis Concilium*; parce qu'il n'est pas dans la rigueur, & comme nous l'entendons aujourd'hui, un Concile œcumenique; jusqu'à ce qu'on ait fait voir que S. Augustin, ni aucun autre Evêque d'Afrique en son tems, n'ont donné ce nom qu'à des Conciles qui étoient, à parler exactement & proprement, generaux & universels. Or c'est ce qu'il est impossible de démontrer, & les preuves du contraire sont en très-grand nombre.

Car on a vu en premier lieu, que les Evêques d'Afrique appelloient le Concile de Capoue, *Plenariam Synodum*, quoiqu'assurément ce Concile ne fût pas œcumenique dans la ri-

Rufin. lib.
10. c. 27.
Socrate,
lib. 3. c. 7.
Theodoret
lib. 3. c. 4.

lib. 2. hist.
c. 8.

Rufin. lib.
10. c. 28.

Theodoret

gueur, & qu'il lui manquât plusieurs conditions pour le devenir. Les Donatistes avoient aussi accoutumé d'appeller le Concile de Bagai, où les Primianistes avoient été reçus par trois cens dix Evêques, après avoir été autrefois condamnés dans un Concile de cent Prelats, *Concile universel, Concile parfait, Concile general*. Et il est bien visible qu'ils n'entendoient pas qu'il y eût assisté des Evêques de toutes les parties du monde; puisqu'ils savoient bien que leur parti étoit renfermé dans la seule Afrique, & qu'ils faisoient vanité de n'avoir aucun commerce avec les autres Eglises.

S. Augustin lui-même donne le même nom à cette Assemblée des Donatistes, en plusieurs endroits de ses Ouvrages: dans le II. Livre contre l'Épître de Parmenien Chapitre III. par trois diverses fois; dans le II. Livre du baptême Chapitre VII. & dans le III. Livre Chapitre II. enfin dans le III. Livre contre Crescencius Chapitre LVII. sans jamais avertir que ce soit un nom usurpé & un faux titre. Il semble au contraire dans la première citation, reconnoître qu'on ne pouvoit pas le contester, puisqu'en effet les Donatistes de toutes les provinces de l'Afrique y avoient assisté; *Plenarii Concili trecentorum decem, qui cum universis provinciis Africe convenerunt*. Car c'étoit une coutume également observée parmi les Catholiques d'Afrique & les Donatistes, de donner le nom de general & d'universel à tous les Conciles, où il se trouvoit des Prelats de toutes les provinces soumises à l'Evêque de Carthage.

Ceux qui ignorent cette coutume, peuvent l'apprendre par cette manière de parler du Code d'Afrique, au commencement du Concile de Carthage tenu l'an 403. qui est rapporté

après le Canon X C. *Cum Aurelius Episcopus in universali Concilio confedisset*; & au commencement du Concile de Cathage tenu en 402. rapporté après le Canon LXXXV. où la même chose est en mêmes termes. Ils peuvent aussi l'apprendre par cette expression du Secrétaire, qui a mis en ordre les Conciles de Carthage sous Aurele: *Gesta hujus Concilii ideo non descripti, quoniam provincialia, non universale celebratum est*. Il parle du Concile de Carthage tenu en 400. & ces mots se trouvent avant le Canon CVIII. Enfin ils peuvent l'apprendre par les Canons XIX. XXVIII. CXVII. CXXVIII. CXXXVIII. Voici les termes de ce dernier: *Unicuique concessum est, si judicio offensus fuerit cognitorum, ad Concilia sua provincia, vel etiam universale provocare*.

Ce ne seroit donc pas raisonner juste, que de conclurre des expressions de S. Augustin, que le Concile, qu'il appelle universel & general, ne peut être le Concile d'Arles; puisqu'il est certain que ces noms se donnoient en Afrique à tous les Conciles qui n'étoient pas limités dans une seule province; & qu'on pouvoit, selon l'esprit & la coutume des Africains, les donner avec justice à une Assemblée, où il y avoit des Evêques de toutes les parties de l'Occident, & où ceux d'Afrique n'avoient assisté que comme envoyés d'une seule province ecclésiastique. Car enfin quelque magnifiques & quelque éclatantes que soient les expressions de S. Augustin, elles ne le sont pas davantage que celles de Constantin dans la Lettre à Chrescens Evêque de Syracuse, qu'Eusebe nous a conservée dans son Histoire: *Quonian igitur plurimos, dit ce Prince en parlant du premier Concile d'Arles qu'il convoquoit, ex diversis ac propere infinitis locis Episcopos in urbem relatensem... iussimus convenire, tibi quoque scribendum*

Conc.
tom. 2.
pag. 1104.
Ibid. pag.
1100.

Ex Epist.
Conc. Afr.
ad Celest.
Ibid. pag.
1149.

Euseb. lib.
10. hist. c.
5.

S. Aug. lib.
2. cont.
Ep. Parm.
c. 3. n. 7.

SUR LE BAPTEME

bendam esse censuimus. Et ce que dit cet Empereur, qui étoit si bien informé, n'est pas plus fort que ce que disent les Peres du II. Concile d'Arles: *Ad Arelatensis Episcopi arbitrium Synodus congreganda; ad quam urbem ex omnibus mundi partibus, præcipuè Gallicanis, sub sancti Marini tempore legimus celebratum fuisse Concilium.* C'étoit une chose attestée par les Archives de cette Eglise; & c'est peut être sur ces Memoires que Cumien Prêtre d'Hybernie, & Adon dans sa Chronique, écrivent que six cens Evêques assisterent à ce Concile.

Mais sans nous arrêter à cela, considérons les deux Conciles, & voyons si c'est celui de Nicée qui decide la question, ou si c'est celui d'Arles. Les Peres du Concile de Nicée ordonnent dans le XIX. Canon, qu'on recevra les sectateurs de Paul de Samosate par un nouveau baptême, sans s'expliquer davantage, sans en dire la raison, sans marquer la maniere de recevoir les autres, sans faire sur cela une regle generale, enfin sans distinguer les heretiques qui donnent le baptême au nom des Personnes divines, de ceux qui se servent d'une autre invocation: *De Paulianistis ad Ecclesiam catholicam confugientibus de finito prolata est, ut baptizentur omnimodis.* Ce n'est pas là decider la question. Mais il y faut joindre, dit-on, le VIII. Canon, & l'on verra que ce Concile la decide: car en recevant le baptême des Novatiens dans ce Canon, & en rejetant celui des Paulianistes dans le XIX. il marque assurément qu'on doit recevoir le baptême des heretiques quand il est conforme à celui de l'Eglise, & le rejeter lorsqu'il est different.

Je ne repeterai point qu'une telle decision n'est point claire; puisqu'il faut pour la comprendre joindre deux Canons fort separés. Mais je repons trois choses, 1. que c'est sans fonde-

DES HERETIQUES. 273

ment qu'on avance que tous les Paulianistes baptisoient autrement que l'Eglise; S. Athanasie assurant formellement le contraire dans le III. Discours contre les Ariens; 2. qu'il n'est nullement question du baptême des Novatiens dans le VIII. Canon, mais de leur ordination: *De his qui se nominant Catharos, id est mundos, si aliquando venerint ad Ecclesiam catholicam placuit sancto & magno Concilio, ut impositionem manus accipientes, sic in Clero permaneant.* C'est un privilege particulier, c'est une grace limitée aux seuls Novatiens. Si on veut l'étendre à tous les heretiques qui baptisoient comme eux, il faut pour cela faire dire au Concile une chose inouïe, & à laquelle il n'a jamais pensé; savoir que tous les Evêques, les Prêtres, les Diacres de toutes les Sectes qui gardent le baptême de l'Eglise, seront reçus avec leurs degres; car c'est de quoi il est question dans ce Canon, & nullement du baptême; 3. que le VIII. Canon recevant l'ordination des Novatiens, & le XIX. rejetant celle des Paulianistes, *Baptismi ordinem ab Episcopo Ecclesie catholice;* je serois en droit de conclure que les Paulianistes avoient changé quelque chose dans l'ordination de l'Eglise, & que les Novatiens n'y avoient rien changé, selon le raisonnement qu'on fait avec moins de justice sur le baptême. Et cependant ce seroit deviner que de raisonner ainsi, & peut être même se tromper; car selon toutes les apparences, les Paulianistes n'ordonnoient pas autrement que l'Eglise.

Voyons maintenant ce que dit le Concile d'Arles: *De Afris, quod propria lege sua utuntur ut rebaptizent, placuit ut si ad Ecclesiam aliquis de hæresi venerit, interrogent eum Symbolum, & si prouiderint eum in Patre, & Filio & Spiritu sancto, esse baptizatum, manus ei tantum imponatur ut accipiat Spiritum sanctum.*

1. Conc.
Arelat.
Can. 18.
Conc.
tom. 4.
pag. 1013.

Conc. Nic.
tom. 2.
p. 43.

Can. 8.
ibid. p. 41.

Ibid. pag.
44.

Conc.
Arelat. 1.
Can. 8.
Conc.
tom. 1.
pag. 1418.

M m

Num. Quod si interrogatus non responderit hanc Trinitatem, baptizetur. La décision ne peut être ni plus exacte, ni plus universelle, ni plus claire. Ce n'est point sur un fait, ni sur un cas particulier, qu'on prononce : on établit une règle certaine pour tous les hérétiques ; & il est bien visible qu'un Concile qui prononce de la sorte, a examiné la question dans toute son étendue, & qu'il a voulu la décider.

Mais pour être pleinement persuadé que c'est ce Canon que S. Augustin avoit en vue, il ne faut que considérer 1. qu'il a été fait principalement pour les Eglises d'Afrique, & pour leur faire abandonner la coutume de recevoir les hérétiques par un nouveau baptême : *De Afris, quod propria lege sua utuntur ut rebaptizent* ; 2. que les raisons de part & d'autre y furent examinées ; qu'on fit comparaison de l'usage d'Afrique, avec l'usage & la tradition des autres Eglises d'Occident ; & que par cette comparaison on fit voir aux Africains, qu'ils affectoient une mauvaise singularité : ce qui montre en même tems que le Concile devoit être fort nombreux : *Quod propria lege utuntur* ; 3. qu'il y avoit dans ce Concile des Evêques des deux partis de l'Afrique, des Catholiques & des Donatistes, comme nous l'apprenons de Constantin dans sa Lettre de convocation : *Quo. controversia hæc. audiit omnibus eorum qui nunc inter se dissident, quos etiam adesse iussimus, allegationibus, ad... fratrem concordiam possit revocari* ; & par conséquent qu'il s'y trouva les plus habiles & les plus fermes Prelats d'Afrique, qui ne purent ignorer ce qui avoit été défini dans ce Concile ; 4. que S. Augustin, qui avoit une si parfaite connoissance de tout ce qui s'y étoit passé, comme il paroît par mille endroits de ses Ouvrages contre les Donatistes, & qui a si souvent fait valoir contre les schis-

matiques, la justification de Cecilien, & le témoignage que tout le monde rendit à son innocence, n'a pu ignorer ni négliger son ordonnance contre la réitération du baptême, ayant à défendre l'unité de ce Sacrement, & la défendant en effet contre ces rebelles. Car si tout ce que ce Saint a dit du Concile plénier doit s'entendre du Concile de Nicée, il faut dire que jamais S. Augustin n'a cité sur cette matière le Concile d'Arles, quoique sa décision fût plus ancienne, plus claire, plus exacte, plus connue, plus contraire aux Donatistes.

Enfin, je prie qu'on remarque deux choses. La première, que S. Augustin, selon la manière de ces tems-là, appellant souvent le Concile d'Arles, un Concile ou une Assemblée des Evêques d'outremer, on ne peut entendre que du Concile d'Arles, ce qu'il dit du Concile qui a décidé la question du baptême après la mort de S. Cyprien : *Transmarinum Concilium nondum factum erat*, dit-il. La Bythinie est bien en quelque sens outremer à l'égard des Africains ; mais ils n'ont jamais appelé de ce nom les Conciles d'Orient, & en particulier celui de Nicée. La seconde chose est, que ce Pere parlant des Paulianistes dans le Traité des hérésies, & du Concile de Nicée qui ordonne de réitérer leur baptême, quoique ce fût une occasion où il dût nécessairement s'expliquer en faveur de ce Concile ; non-seulement il ne le fait pas, mais il regarde ce Decret de Nicée comme une difficulté dont il tâche de se délivrer : *Istos sanè Paulianos baptizandos esse in Ecclesia catholica, Nicæno Concilio constitutum est. Unde credendum est eos regulam baptismatis non tenere, quam secum multi hæretici, cum de Catholica discederent, abstulerunt, eamque custodiunt.* Un homme persuadé qu'on doit au Concile de Nicée le jugement de ces

cons. Petil. cap. 92. Lib. cont. Cresc. cap. 13. & 15. Lib. 3. de bapt. cap. 2. &c.

S. Aug. lib. 1. de bapt. c. 9. n. 14.

Apud Euf. lib. 10. hist. c. 5.

S. Aug. lib. 1. de hære. c. 44.

Vid. pas. sum, lib. 2.

te celebre question, ne parle pas ainsi.

Mais si tout ce que j'ai dit jusqu'à cette heure ne paroit pas assez fort, je ne fai ce qu'on peut répondre à l'autorité des plus celebres & des plus savans hommes du IV. siecle, qui étoient remoins de la pratique du Concile de Nicée, qui avoient vu plusieurs de ceux qui y avoient assisté; & qui, non seulement n'ont pas regardé le Concile de Nicée comme ayant décidé la question, mais qui ont enseigné en termes formels qu'on pouvoit réitérer le baptême de plusieurs heretiques qui avoient conservé celui de l'Eglise, & qui ont au moins regardé cette question comme indecidée.

On fait quel homme c'est que S. Athanase, & s'il étoit zélé pour le Concile de Nicée: cependant il emploie une bonne partie de son II. discours contre les Ariens, à prouver qu'ils ne baptisent point validement, quoiqu'ils se servent des mêmes termes que l'Eglise catholique; parce que, selon son raisonnement, ils ne connoissent, ni le Pere à qui ils refusent la secondité, ni le Fils à qui ils s'efforcent d'ôter l'unité de la même nature avec son Pere, & qu'ils substituent au véritable sens de ces noms de Pere & de Fils, les illusions & les fausses idées de leur esprit aveuglé par l'herésie. *Qui*, conclut-il tout de suite, *fieri potest ut prorsus vacuus ac inutilis non sit baptismus qui ab illis datur, in quo quidem insit Religionis simulatio, sed revera nihil ad pietatem queat conferre? Nec enim Ariam in Patris & Filii nomine dant baptismum, sed in nomine Creatoris & rei create, effectoris & rei facta. Unde quemadmodum res creata alia est à Filio, ita baptismus quem illi dare putantur, à vero baptismo alius est.*

Mais, dira-t-on peut-être, ce passage ne prouve point ce qu'on pretend: il prouve seulement que les Ariens avoient eu la temerité de changer les

noms de Pere & de Fils en ceux de createur & de creature: ce qui, non-seulement dans la pensée de S. Athanase, mais dans celle de tous les hommes du monde, devoit rendre leur baptême souillé & profane. Je pourrois opposer à cette fausse conjecture bien des choses: comme par exemple, que presque toutes les Eglises du monde ont reçu le baptême des Ariens, sans le réitérer; & que les plus emportés & les plus désespérés des Ariens, tels que les Aëtiens & les Eunomiens, ne baptisoient point autrement que l'Eglise catholique, se contentant au plus de reduire la triple immersion à une seule. Mais les paroles de S. Athanase, qui suivent immédiatement les dernières que je viens de citer, suffisent pour toute réponse: *Etiam si nomen Patris & Filii, ut praecepit Scriptura proferre assument. Non enim qui dicit, Domine, ille etiam dat, sed is tantum qui cum nomine rectam quoque habet fidem. Ea de causa Salvator non solum baptizare jussit, sed primum ait, Docere, & deinde, Baptizare.*

Et qu'on ne dise pas que S. Athanase, ou exagge la chose en orateur, ou donne un peu trop à son aversion de l'Arianisme. Car outre que ce seroit faire injure à la justice, à la sincérité, & à la doctrine de ce grand homme, il porte le même jugement sur le baptême donné par tous les heretiques, & dans toutes les sectes qui ne conviennent pas avec l'Eglise catholique dans la foi de la Trinité: *Itaque multa quoque alia hereses nomina tantum pronunciant; verum cum recte non sentiant... nec sanam habeant fidem, inutilis est aqua quam donant, quippe cui desit pietas: ita ut quemcumque illi asperserint, impietate fectur potius quam redimantur.* Il apporte les exemples en particulier des Manichéens, des Montanistes, & des sectateurs de Paul de Samosate, dont la baptême est inutile, quoiqu'il soit

S. Athan.
ibid.

Ibid. n. 43:

S. Athan.
orat. 2. contra Arian.
n. 41. tom.
1. p. 510.

Ibid.

consacré par la même invocation que celui de l'Eglise: *Manichæi, Porphyrii, & Samosatensis discipuli quamvis proferunt nomina nihilominus sunt hæretici. Sic etiam deinde hi qui cum Ario sentiunt, licet quæ scripta sunt recitent, & nomina pronuntient, eos tamen qui ab illis accipiunt baptismum decipiunt & eludunt.* Ainsi dans le sentiment de ce Pere, & quel Pere ? le baptême de presque tous les heretiques étoit nul, n'y en ayant presque point, qui n'eût sur la Divinité ou sur la Trinité quelque erreur particulière.

Saint Basile, qui étoit lié si étroitement avec S. Athanasie, & qui observoit avec tant d'exactitude ce qu'il croyoit que l'Eglise avoit jugé, se déclare néanmoins ouvertement pour le sentiment de S. Cyprien & de S. Firmilien, à une chose près. Car il admet le baptême donné dans le Schisme, ce que les anciens ne faisoient pas ; mais il rejette celui qui est donné dans l'herésie. Encore avoue-t-il qu'il n'use d'indulgence à l'égard des Schismatiques, que pour conserver la paix avec les Eglises d'Asie qui sont dans cet usage: *Quoniam nonnullis Asiaticis omnino visum est, dit-il, eorum baptismum, pluribus consulendæ causæ, suscipiendum esse, suscipiatur.* Il n'excepte de ce nombre que les Encratites, quoique très orthodoxes sur la Trinité, uniquement parce que le Concile de Nicée ne les a point nommés: *Existimo itaque, quoniam nihil de illis aperte dictum est, eorum baptismum à nobis rejiciendum esse.* Il ajoute dans la CXCI. Lettre, Canon XLVII. une nouvelle raison, que les Encratites tenoient un peu du Marcionisme, & qu'ils regardoient certaines creatures comme impures. Il reconnoît à la vérité que la coutume de l'Eglise Romaine est différente sur ce point ; mais il soutient que la raison est pour lui, & qu'on doit s'y rendre.

Et à l'objection, que les Encratites aussi bien que les Saccophores étoient baptisés avec l'invocation solennelle des trois divines Personnes, il répond que n'ayant pas de bons sentimens des ouvrages de Dieu, ils n'avoient pu recevoir l'effet du baptême: *Ne dicant, In Patrem, & Filium, & Spiritum sanctum baptisati sumus; qui videlicet Deum esse malorum effectorem existimant, exemplo Marcionis, & reliquarum hæresum.*

S. Gregoire de Naziance prétend que le baptême n'est parfait que lorsque la foi est parfaite, qu'il ne peut subsister étant divisé, & qu'il est divisé si on separe le Fils d'avec le Pere: *Quid mihi perfectam regenerationem invias ? ... Quid me partim bonum, partim ignominia afficit, malum te divinitati arbitrium præbens, ut mihi baptismum, vel me ipsum potius per baptismum facies.*

S. Gregoire de Nyssé frere de S. Basile ne peut être que dans les mêmes sentimens. Aussi rejette-t-il le baptême des Eunomiens, quoiqu'il avoue qu'Eunome n'avoit point changé la forme de ce Sacrement ; & il croyoit ne faire que suivre en cela la plus pure & la plus ancienne Tradition. *Not autem, dit-il, sanctis & beatissimis viris obtemperantes, neque nominum gravitate, neque rituum & mysticorum symbolorum proprietate dicimus pietatis mysterium confirmari, sed dogmatum accurata expensione.*

S. Cyrille de Jerusalem en deux mots dit tout dans sa première Instruction aux Catechumènes: *Hæretici salummodo rebaptisantur, si quidem prius baptismum illud non erat.* Cependant S. Cyrille savoit bien ce qui avoit été jugé dans le Concile de Nicée ; & l'on en doit dire autant des autres Peres que nous venons de citer après S. Athanasie.

Ibid. Epist.
199. pag.
297.

S. Greg.
Naz. orat.
24. p. 430.

S. Greg.
Nyss. orat.
21. con.
Eunomi.
tom. 2.
pag. 704.

S. Cyrill.
Hyer. Pro.
catech.
n. 7.

S. Basile.
Epist. 189.
Can. 1.
tom. 3.
pag. 270.

SUR LE BAPTESME

Le Concile même de Constantinople, qui est le second Œcumenique, ordonne de réitérer le baptême des Montanistes en general: *Montanistas, qui hinc dicuntur Phryges, . . . ut Græcos admittimus, ut Eλληνες δεχόμεθα; & primo quidem die ipsos Christianos facimus, secundo Catechumenos, deinde tertio excoisamus, &c. tunc eos baptisamus.* Cependant il est certain par S. Firmilien voisin de la Phrygie, que les Montanistes baptisoient comme les Catholiques. S. Athanase le dit aussi très clairement; & Tertullien ne laisse aucun lieu d'en douter.

Le même Canon VII. du Concile de Constantinople ordonne la réitération du baptême des Eunomiens, pour cela seul qu'ils ne pratiquent qu'une immersion; & en parlant des Sabelliens, il ne leur reproche que leur herésie, & non pas le changement de la benediction du baptême. Et cependant il ordonne la réitération de ce Sacrement pour tous les hérétiques en general: *Et alias omnes hereses. . . ut Græcos admittimus.*

Enfin S. Epiphane, dans l'exposition de la foi, parlant de certains Catholiques qui rebaptisoient les Ariens, dit qu'en cela ils agissoient contre la coutume, & sans que la chose eût été décidée: *Præter Ecclesie consuetudinem, dit-il, & citra generalis Concilii Decretum, eos qui ab Arianis ad suas partes transeunt, iterum baptisare nihil verentur; cum nondum ea res, ut dixi, universalis Synodi iudicio decisa sit.* Selon ce Pere, la chose n'étoit pas jugée pour les Ariens; & par conséquent il ne croyoit pas que le Concile de Nicée eût fait un règlement universel sur la matiere du baptême. Et cela même nous apprend que les Orientaux n'avoient aucune connoissance du premier Concile d'Arles; & que S. Augustin seroit tombé dans un double éblouissement,

DES HERETIQUES. 277
s'il eût vu dans le Concile de Nicée, dont on fait que les Canons lui étoient peu connus lorsqu'il fut fait Evêque, ce qu'aucun des Grecs & des Orientaux n'y voyoient, & qu'il n'eût pas vu dans le Concile d'Arles ce que tous les Evêques d'Occident y voyoient si évidemment.

IV. Cependant il faut reconnoître de bonne foi, que le sentiment que je viens d'établir est sujet à des difficultés considerables. Les unes sont tirées des Ecrits mêmes de S. Augustin, les autres sont fondées sur le temoignage des Peres de son siecle en faveur du Concile de Nicée. Et d'abord S. Augustin semble distinguer lui-même très clairement le Concile d'Arles, de celui qu'il appelle general, & auquel il attribue la decision de la question du baptême. Car voici le raisonnement qu'il fait contre les Donatistes: *Ecco putemus illos Episcopos, qui Roma judicaverunt, non bonos iudices fuisse. Restabat adhuc plenarium Ecclesie universa Concilium, ubi etiam cum ipsis iudicibus causa posset agitari, ut si malè judicassent convicti essent, eorum sententia solveretur. Quod utrum fecerint, probemus. Nos enim non factum esse facile probamus, ex eo quod totus orbis eis non communicat: aut si factum est, etiam ibi sunt victi, quod ipsa eorum separatio manifestat.* S. Augustin savoit fort bien que la cause des Donatistes avoit été examinée dans le Concile d'Arles, & qu'elle y avoit été jugée en faveur de Cecilien. Cependant il deute que les Donatistes l'aient jamais portée dans un Concile general. Il ne croyoit donc pas que le Concile d'Arles fût le même que celui qu'il appelle, *Plenarium universa Ecclesie Concilium.* Il dit même que ce dernier n'a jamais été assemblé: *Nos enim non factum esse scite probamus.*

Quelque force qui paroisse dans ce raisonnement, elle n'est pas compa-

S. Aug.
Epist. 43.
n. 19.

Can. 7.
Conc.
tom. 2.
p. 951.

Epist. ad
Cyp. inter
Cyprian.

75.
S. Athan.
orat. 1. contra
Arian.
Tertull.

cont. Prax.
c. 26. & de
coron. milit.
l. 1.

S. Epiph.
exposit. fidei,
n. 13.
pag. 1095.

nable à l'évidence des preuves qui ont été rapportées en grand nombre , pour justifier que S. Augustin n'a pu entendre par le Concile general sur le baptême , que le Concile d'Arles contre les Donatistes. Et on peut répondre en deux manieres à cette difficulté : ou en disant que c'est une raillerie très-spirituelle , & une maniere delicate de leur insulter : ou que pour leur ôter tous les sujets de plaintes qu'ils croyoient avoir contre le Concile d'Arles , dont ils n'étoient pas contens , & dont ils ne pouvoient souffrir qu'on leur opposât l'autorité , il les prend par ce raisonnement plus court & plus nerveux : Ou vous avez eu recours à un Concile general , & vous y avez été vaincus : ou vous n'y avez point eu recours , & vous avez négligé une voie legitime.

Mais , dit-on , Saint Augustin ne nomme jamais le Concile qui a décidé la question du baptême , & il nomme au contraire très-souvent le Concile qui a déclaré Cecilien innocent. Et ce qui fait encore plus voir qu'il les distinguoit extrêmement , est que parlant du premier , il le nomme presque toujours , Concile plenier ; au lieu que parlant du second , il ne l'appelle presque jamais un Concile , bien loin de lui donner le nom de general , mais seulement une assemblée d'Evêques chargés d'examiner les accusations des Donatistes contre Cecilien : *Perentibus majoribus vestris*, dit-il , *Episcopale judicium dederat Constantinus , & apud Romam , & apud Arelatum*. Il l'appelle dans le II. Livre contre Cresconius , *posterius judicium transmarinum*. Il se sert de la même expression dans le XXV. Chapitre du même Livre. Celle qu'il emploie dans le Chapitre VII. du Livre IV. est encore plus foible. Mais celle du XIX. de l'abregé de la Conference contre les Donatistes , est la plus foible de

toutes : *Commemorans etiam* (il parle de Constantin , & de la Lettre qu'il écrivit au Vicaire d'Afrique sur le sujet des Donatistes) *in Arelatenſi opido , pro Ceciliano ſultum eſſe Episcopale judicium*.

Je réponds que Saint Augustin n'a parlé de ces deux manieres qui paroissent si differentes , que pour s'attacher à la propriété des termes. Car regardant le Concile d'Arles comme ayant défini la question du baptême , il l'appelle un Concile , & un Concile universel ; parce que c'étoit à un Concile de cette sorte à l'examiner & à la décider. Mais le regardant comme ayant été assemblé par Constantin , pour juger des accusations contre Cecilien & des plaintes des Donatistes , il l'a appelé un jugement ou une assemblée d'Evêques établis pour connoître de l'innocence de l'un & de la verité des autres ; parce que ces fonctions appartoient aux jugemens canoniques des Evêques. Autrement il faudroit conclure que le Concile d'Arles n'est point un Concile ; parce que S. Augustin ne lui donne jamais ce nom , quand il parle du jugement qu'il prononça contre les Donatistes en faveur de Cecilien : ce qui seroit ridicule.

Et une marque que ces expressions ne doivent point faire de tort au Concile d'Arles , est que S. Augustin faisant un patallele de Cecilien avec Primien , qui avoit été condamné par cent Evêques Donatistes , & déclaré innocent par un Concile de trois cens dix Evêques du même parti assemblé à Bagai ; il dit que si on recevoit Primien , après s'être justifié dans un Concile de trois cens Prelats , à plus forte raison doit-on recevoir Cecilien après que son innocence a été reconnue par tous les Evêques du monde. *Quod si vos forte numerus moveat*, dit-il , *ut ideo contra centum à quibus damnatus*

Brev. coll.
cap. 13. no.
37.

S. Aug. lib.
2. Petil. c.
93. n. 105.

Cap. 13.
n. 16.

S. Aug.
lib. 9. conat.

SUR LE BAPTESME

Crescon. c. 7. n. 9. *est Primiarius, valere arbitramini Bagdiesse Concilium, quia in eo trecenti & decem fuerunt; cur in tanto maiori numero Episcoporum orbi terrarum consentire non vultis? Et dans l'explication du*

Enarr. in Psal. 36. f. 1. n. 21. *Pseaume XXXVI. Sic servasti causam suam (il parle de Cecilien) orbi terrarum, quomodo tu servasti Concilie Numidarum. Et d'une maniere encore plus claire, sur le même Pseaume :*

Roid. n. 12. *Tu purgasti te apud Bagai : purgasti se ille in transmarino iudicio. Consensus huic iudicio universus orbi terrarum. Ces dernieres paroles sont extrêmement à remarquer, consensus huic iudicio orbi terrarum; car elles sont voir que c'étoit plus sur l'acceptation que les Eglises d'Occident avoient faite du Concile d'Arles, que sur le nombre de ses Evêques, que S. Augustin se fondeoit, quand il lui donnoit le nom de Concile de toute la terre.*

Id. lib. 1. de bapt. c. 9. n. 14. Id. lib. 1. de bapt. c. 7. n. 9. *Et c'est peut-être ce qu'il faut répondre à la dernière difficulté qu'on croit être la plus forte, quoiqu'elle le soit beaucoup moins que les autres. Le moyen, dit-on, d'entendre du Concile d'Arles ces grands mots, Universum ex universo orbe christiane Concilium, comme parle S. Augustin, & encore ceux-ci, Plenarium totius orbi Concilium, comme il dit. Mais la premiere citation n'est pas exacte, & nous en avons rapporté déjà les propres paroles, qui ne sont point de difficulté. Et quant à la seconde, elle doit être expliquée du consentement de tous les Evêques catholiques, comme S. Augustin l'explique lui-même très-clairement dans le VI. Livre : Per Pastores Ecclesie catholice toto orbe diffusa, plenarii Concilii auctoritate originalis consuetudo firmata est. Et dans le Chapitre II. Baptismi veritas ex universa Ecclesie sententia plenarii Concilii auctoritate roborata est. Où il est visible que le consentement de l'Eglise & des Evêques de tout le monde, est*

Id. lib. 6. c. 1. n. 2. *distingué du Concile plénier; que le Concile a précédé, & que l'Eglise catholique en a accepté la définition.*

Roid. C. 1. n. 3. *On peut encore répondre que, selon la maniere de parler assez ordinaire en ce tems-là, S. Augustin entendoit par les expressions dont il s'agit, tout l'Occident; à peu près comme les Evêques Orientaux appelloient le premier Concile de Constantinople, second œcumenique, dans la Lettre qu'ils écrivirent aux Prelats Occidentaux assemblés à Rome, quoiqu'il ne s'y fût trouvé que cent cinquante Evêques, & qu'aucun d'Occident n'y eût assisté, si ce n'est l'Evêque de Thessalonique Acholius;*

DES HERETIQUES. 179

un Concile de toute la terre, Nestarium in Concilio generali constitimus, inel vñ oĩcũ panũs evēdũ.

Conc. rom. 1. p. 966.

Venons maintenant aux témoignages des autres Peres, qu'on dit être convaincans pour le Concile de Nicée. S. Jerome lui attribue clairement la decision de la question du baptême des heretiques, dans le Dialogue contre les Luciferiens; Synodus Nicana, ejus paulo ante fecimus mentionem, omnes hereticos suscepit, exceptis Pauli Samosateni discipulis.

Adv. Lucif. pag. 305.

Mais 1. S. Jerome n'a point eu d'autres Canons du Concile de Nicée, que ceux que nous avons. Et de prendre, comme a fait le Pere Nicolaï dans sa Dissertation œcumenique, qu'il y en a eu plusieurs, & un entre autres sur la matiere du baptême, mais qu'ils sont perdus, n'est deviner; & tant qu'on devinera de la sorte, on ne finira aucune question. S. Jerome n'a donc vu que ce que nous voyons; & assurément nous ne voyons pas que le Concile de Nicée ait établi une regle certaine pour rejeter ou pour admettre le baptême des heretiques.

Secondement S. Jerome parlant un peu plus haut du Concile de Nicée,

Ibid. pag.
301.

dit que ce Concile reçut Arius à sa communion : *Ipse quoque caput horum & causa malorum Arius Presbyter, & Euzoius Diaconus, qui postea sub Theodosio Antiochenus Episcopus fuit, & Achillas Lector. Hi quippe tres Alexandriae Ecclesia Clerici auctores hujus haereses extiterunt . . . Superfuit adhuc homines, qui illi Synodo interfuerunt . . . Legamus acta & nomina Episcoporum Synodi Nicænae, & hoc quos supra diximus fuisse susceptos, subscripsisse hominum, inter ceteros reperiemus. Rien n'est plus circonstancié ; & cependant il est comme indubitable que S. Jerome, alors sort jeune Auteur, (il écrivoit contre les Luciferiens en 382.) s'est trompé. L'Epître Synodale du Concile de Nicée aux Eglises d'Egypte, en est une preuve certaine. S. Athanase, le Concile d'Alexandrie tenu en 339. le Concile même de Jerusalem de l'an 335. qui reçut Arius & ses disciples ; Theodoret & S. Epiphane ne laissent aucun lieu d'en douter. Ainsi quand S. Jerome diroit aussi positivement que le Concile de Nicée a prononcé sur le baptême des heretiques, parties ouïes, comme il a dit qu'il avoit reçu à sa communion & Arius & les Ariens, il faudroit encore examiner son temoignage, & le comparer avec celui des Peres Grecs, qui avoient assisté au Concile de Nicée, & qui avoient vecu long tems avec ceux qui y avoient assisté ; & alors on trouveroit que son autorité seroit un peu chancelante.*

Troisièmement, la vérité est que S. Jerome ne dit rien, & qu'on le traite malgré lui dans un parti, pour lequel il n'a jamais eu dessein de parler. Car il se contente de dire, ce que tout le monde fait, que les Peres de Nicée n'ordonnent la réiteration que du baptême des Paulinistes. Il est vrai qu'il le dit d'une manière forte & peu exacte, *hereticos suscepti*,

exceptis, &c. Car il y avoit d'autres heretiques qui ne baptisoient pas comme l'Eglise, dont le Concile de Nicée n'avoit garde de recevoir le baptême.

En un mot, ou S. Jerome croyoit que les Paulinistes baptisoient comme nous, ou il ne le croyoit pas. S'il le croyoit, sa pensée étoit donc que le Concile de Nicée rejetta leur baptême, quoique conforme à l'Eglise ; & ce n'est pas là decider la question, ou c'est la decider dans un sens contraire. Et s'il ne croyoit pas que ces heretiques baptisassent comme nous, il pensoit donc que les baptêmes extravagans de plusieurs heretiques devoient être reçus, *hereticos suscepti* ; *exceptis*, &c. Par conséquent le temoignage de S. Jerome, ou est trop fort, ou ne conclut rien sur cette matiere.

On employe l'autorité du Pape Sirice, après celle de S. Jerome. Ce Pape dans sa Lettre à Himerius defend la reiteration du baptême des Ariens : *Quos nos*, ajoute-t-il, *cum Novatianis aliisque hereticis, sicut est in Synodo constitutum, per invocationem solam sepeiformis Spiritus, Episcopalis manus impositione, catholicorum conventui sociamus.* On entend du Concile de Nicée ces paroles, *sicut est in Synodo constitutum* ; & la raison de les entendre de ce Concile ; plutôt que de celui d'Arles, est qu'il est parlé des Novatiens dans le Concile de Nicée Canon VIII. & qu'il n'en est pas dit un mot dans tous les Canons du Concile d'Arles.

Mais je suis persuadé que ce Pape veut parler du Concile d'Arles plutôt que de celui de Nicée, quoiqu'il parle des Novatiens. Car ces mots, *sicut est in Canone*, sont liés d'un côté avec ceux-ci, *aliisque hereticis*, & de l'autre avec ceux qui suivent, *per invocationem solam sepeiformis Spiritus*, qui

Siric. Epist.
1. cap. 1.
n. 2. apud
Cousl. p.
625.

Apol. 2.
pag. 778.

Lib. 1. c. 7.
Hæres. 67.

SUR LE BAPTESME

qui sont dans le Concile d'Arles, & qui ne sont, ni ne peuvent être dans celui de Nicée ; l'imposition des mains sur les Novatiens étant un renouvellement de leur ordination, dont il est uniquement question dans le VIII. Canon de Nicée ; au lieu que ces mots du Concile d'Arles, *manus eis tantum imponatur, ut accipiant Spiritum sanctum*, s'entendent du baptême dans le sens du Pape Sirice. Ainsi c'est justifier ce Pape, que d'expliquer ce qu'il dit, du Concile d'Arles.

Enfin on objecte un passage du Pape Innocent I. dans son Epître aux Evêques de Macedoine, qu'on prétend être décisif. Car il dit formellement que le Concile de Nicée a déclaré, en recevant le baptême des Novatiens, qu'il falloit recevoir celui de tous les heretiques, qui n'avoient rien changé dans la pratique de l'Eglise. Je citerai l'endroit tout à cette heure ; & je fais auparavant ma déclaration, que je ne doute pas qu'on ne puisse tirer cette conséquence du Concile de Nicée ; & que je suis très aisé que le Pape Innocent l'ait tirée, s'il est vrai qu'il l'ait fait. Mais assurément il n'y a point pensé, & l'on prend ce qu'il dit dans un sens très-éloigné de sa pensée.

Il est question dans le III. Chapitre de sa Lettre, des Clercs ordonnés par l'Heretique Bonose. Quelques Evêques de la Macedoine les recevoient dans l'Eglise avec leurs degrés ; & cela s'étoit fait autrefois par une dispense, que la nécessité avoit rendue juste. Mais le Pape Innocent declare que cette nécessité ne subsistant plus, on ne devoit les recevoir que par la penitence publique, & sans esperance par consequent de conserver leurs dignités & leurs fonctions. Mais parce qu'on se fendoit sur l'exemple du Concile de Nicée,

DES HERETIQUES. 281

qui avoit usé de cette indulgence à l'égard des Novatiens, il répond fort solidement, que cette grace leur étoit particuliere, & qu'on ne pouvoit l'étendre aux autres heretiques, sans abuser des termes du Concile : *Possunt dicere de solis hoc Novatianis esse preceptum, nec ad aliarum heresum Clericos pertinere. Nam si utriusque de omnibus ita definirent, addidissent à Novatianis aliisque hæreticis revertentes debere in suo ordine recipi.*

Sur quoi il faut faire trois réflexions. La première, qu'Innocent explique le VIII. Canon de Nicée de l'ordination, & non pas du baptême ; & c'est le vrai sens, mais inutile aux prétentions de ceux que nous combattons ici. La seconde, que ce Pape limite aux seuls Novatiens le reglement du Concile, bien loin de prétendre qu'il faille l'étendre à tous les heretiques. La troisième que, selon ce Pape, le Concile auroit ajouté, *aliisque hæreticis*, si sa pensée avoit été de comprendre les autres heretiques dans ce qu'il ordonnoit sur la maniere de recevoir les Novatiens. On ne peut rien dire de plus opposé à ceux qui prennent ce Concile pour celui dont parle S. Augustin contre les Donatistes.

Mais ce n'est pas tout. Ce Pape se sert de cet autre raisonnement. Le Concile de Nicée a rejeté le baptême des Paulianistes : en conclurrez-vous qu'il a rejeté le baptême de tous les heretiques universellement ? Non sans doute. Pourquoi donc tirez-vous une conséquence de ce qu'il a fait pour les seuls Novatiens, en faveur de tous les heretiques du monde ? *Numquidnam, cum de Paulianistis jubent, omnes qui ab hæreticis revertuntur, erunt hoc exemplo baptisandi ? Quod cum nullus audeat facere, de ipsis tantum esse præceptum ratio ipsa demonstrat.* Ainsi le Concile de Nicée, au jugement de

Innoc.
Epist. 17. ad
Episc. Macedon. c. 5.
n. 10. Ibid.
pag. 835.

Ibid. pag.
836.

282 XV. DISSERTATION SUR LE TEMS ET LE LIEU

ce Pape même, ne parle que des Novatiens dans le VIII. Canon, & des Paulianistes dans le XIX. Ses vues ne s'étendent pas plus loin, à ce qu'il dit. Et on vient après cela nous objecter son autorité ?

Cependant si la manière dont je viens de répondre à tout ne satisfait pas quelqu'un, il peut demeurer parmi les irresolus & les indéterminés, qui composent le dernier des quatre

partis, dont nous avons parlé au commencement ; pourvu qu'il ne condamne ni le Pere Sirmond, ni M. de l'Aubespine, ni M. de Marca, qui ont embrassé celui que j'ai tâché de défendre ; l'un dans la Preface du premier tome des Conciles de France, en deux mots : le second dans la X. Observation sur Opatz ; & le dernier dans le IV. Livre de la Concorde Chapitre XVII. en passant.

QUINZIEME DISSERTATION.

Sur le tems & le lieu où s'est tenu le Concile d'Elvire, & sur le terme COMMUNIO employé dans plusieurs Canons de ce Concile.

Les trois questions, que nous nous proposons d'examiner dans cette Dissertation, sont importantes pour l'intelligence des Canons du Concile d'Elvire que nous expliquerons dans la suite. Il n'est pas possible de bien comprendre la discipline que ces Canons établissent, si l'on ne fait en quel tems & en quel lieu ils ont été faits, & quel est le sens du mot *Communio*, dont ils se servent si souvent. Commençons par le tems où ce Concile a été tenu.

§. I.

En quel tems a été tenu le Concile d'Elvire.

Le tems où le Concile d'Elvire a été tenu est si incertain, qu'il est difficile de le fixer autrement que par des conjectures : voici néanmoins quelques articles certains. 1. Ce Concile est plus ancien que le premier Concile d'Arles tenu l'an 314. puisqu'il est en emprunte plusieurs Canons, & que les IV. V. VI. VII. IX. XI. & XXIII. sont absolument les mêmes pour le sens, & presque en tout semblables pour les termes.

2. Il a certainement été tenu avant la paix de l'Eglise ; quelques uns de ses Canons faisant connoître que la persecution étoit fort grande : *Admoneri placuit fideles, discent les Peres de ce Concile, ut, in quantum possint, prohibeant ne idola in domibus suis habeant. Si vero vim metuant servorum, vel seipfos conservent.* On peut encore consulter les Canons LVI. & LX.

3. Il doit être par conséquent antérieur à l'Empire de Constance Chlore, pere du grand Constantin, qui, depuis que Diocletien & Maximien Hercule avoient quitté la pourpre, étoit passé de la dignité de Cesar à celle d'Empereur l'an 304. & gouverna l'Occident avec beaucoup de moderation & de sagesse. Il estima même les Chrétiens ; & nous apprenons d'Eusebe, qu'il les distingua parmi ses autres sujets par une bonté particulière : *Qui & clementia in subditos, & singulari erga fidem nostram benevolentia praeclitus erat.* Le même Historien dit de lui que, sachant que son palais étoit rempli de Chrétiens, il leur proposa, ou de quitter son service, ou d'abandonner celui de Jesus Christ ; & que les uns ayant préféré leur établissement à la Religion, & les au-

Conc. Elvire. Can. 41. Conc. tom. 1. p. 975.

Euf. lib. 8. hist. c. 13.

Euf. lib. 1.
de vita
Const. c.
16.

Ibid. c.
17.

tres étant demeurés fermes, il chassa les premiers & retint les autres : *Nam quomodo, disoit-il, fidem erga principem suum servaturi sunt, qui erga Deum perfidi esse deprehenduntur.* Il semble même que cet Empereur ait eu le bien de connoître & d'embrasser la vérité, si ce qu'Eusebe dit est véritable, qu'il avoit renoncé à toutes les idoies, qu'il n'adoroit qu'un seul Dieu, & que son palais ressembloit à une Eglise. Mais je me defie de ces exaggerations.

4. Il paroît une entiere impossibilité que ce Concile ait été assemblé dans le tems de la persecution de Diocletien, commencée en 302. Car elle fut si cruelle, qu'elle surpassa toutes les violences des premiers Tyrans, & qu'elle égala peut-être celle du dernier persecuteur de l'Eglise, qui sera l'Antechrist. On en peut voir le detail dans Eusebe Livre VIII. de son histoire, & dans Severè Livre II. A quoi on peut ajouter que le nom de S. Valere Evêque de Saragosse est parmi les souscriptions, & que ce Saint fut emporté par la persecution de Diocletien. Il faut donc que ce Concile ait été tenu quelque tems avant que ce Tyran eût fait contre l'Eglise de si sanglans Edits, c'est-à-dire avant l'année 302. & dans l'intervalle qu'il y eut depuis l'an 284. jusques-là. On ne peut aller plus loin avec sûreté.

Il ne faut pas néanmoins passer sous silence la savante conjecture du Pere Morin. Il pretend que le Concile d'Elvire a été tenu après le Pontificat de Zephirin, & avant celui de Corneille, c'est-à-dire depuis l'an 219. jusques à l'an 250. & voici sa raison. Je remarque, dit-il, que les Peres de ce Concile refusent l'absolution, même à la mort, aux Idolâtres, comme il paroît par le premier Canon : *Placuit inter eos qui post fidem*

baptismi salutaris adulta etate ad templum idololatriaturae accesserit, & fecerit quod est crimen principale . . . nec in sine eum communionem accipere ; au lieu qu'ils traitent avec moins de severité les adulteres : *Adolescentes, qui post fidem lavacri salutaris fuerint machari, cum duxerint uxores, acta legitima punitentia, placuit ad communionem admitti,* disent les Evêques. Ils n'ordonnent pour ce crime, qu'une penitence de cinq ans ; & jamais ils ne refusent la reconciliation pour ce crime, que lorsqu'il est joint avec un autre. Et de là le Pere Morin conclut que ce Concile doit être postérieur au reglement qui fut fait au tems du Pape Zephirin, environ l'an 315. contre les Montanistes, qui rejetoient toujours les adulteres & les fornicateurs, & qui leur ôtoient toute esperance de reconciliation ; mais qu'il est avant le reglement fait au tems du Pape Corneille, contre les Novariens qui fermoient l'entrée de l'Eglise à ceux qui avoient été abbatu par la persecution de Dece, & qui s'étoient souillés par l'idolatrie.

Mais on peut répondre 1. que dans presque tous les cas, où le Concile d'Elvire refuse l'absolution aux idolâtres, le crime est double, c'est-à-dire, que l'idolatrie étant volontaire, elle étoit doublement criminelle, comme nous le dirons dans la suite ; 2. que les frequentes chûtes qu'on avoit vues pendant la persecution, avoient pu obliger ce Concile à user d'une plus grande severité à l'égard des apostats volontaires.

Quoi qu'il en soit, une preuve decisive contre le Pere Morin, c'est qu'Osus est du nombre des Prelats qui ont souscrit à ce Concile. Il est vrai que ce savant homme répond que ces souscriptions sont fort incertaines. Mais outre que c'est une solution trop generale, & que les sous-

berit. Can.
1. p. 919.

Ibid. Can.
31. & 14.
Pag. 974.
972.

Morin. lib.
9 de pontific.
c. 19.

Conc. Eli.

284 XV. DISSERTATION SUR LE TEMS ET LE LIEU

criptions de ce Concile paroissent assez fideles, on ne peut presque pas douter qu'Osius n'y ait veritablement assisté; parce qu'il semble le dire lui-même dans le Concile de Sardique, où il prie les Peres de ce Concile de limiter le séjour d'un Evêque hors de son Diocese à trois semaines, comme les confreres l'avoient autrefois limité pour les laïques, à l'égard de leur Eglise particuliere: *Memini autem superiore Concilio fratres nostros constituisse, ut si quis laicus in ea in qua commoratur civitate, tres dominicos dies, id est per tres septimanas non celebrasset conventum, communione privaretur. Si ergo hac circa laicos constituta sunt, multo magis Episcopum nec licet nec decet.* Or il est certain que ce reglement à l'égard des laïques fut fait dans le Concile d'Elvire, & qu'on ne le trouve dans aucun des Conciles auxquels Osius s'étoit trouvé en Orient. Voici les termes du Canon XXI. *Si quis in civitate positis tres Dominicas ad Ecclesiam non accesserit, tanto tempore abstinere, ut correptus esse videatur.*

Une autre preuve contre le Pere Morin, qui n'est pas moins forte, c'est qu'il est difficile de comprendre pourquoi le Concile d'Arles auroit imité en tant de Canons le Concile d'Elvire, si Osius qui étoit certainement au Concile d'Arles, n'avoit aussi assisté à celui d'Elvire. Et parce que c'est un point d'histoire assez caché, il est bon de le démêler, d'autant plus qu'on peut le faire en peu de mots. S. Augustin dans le premier Livre contre Parmenien Donatiste, rapporte que ce Schismatique déchiroit Osius Evêque de Cordoue comme un mechant, qui avoit souillé par sa communion les Eglises d'outremer; c'est-à-dire qu'il l'accusoit du crime de tradition, & que les Evêques d'Espagne l'ayant justement condamné, il avoit été absous

contre toute justice par les Evêques des Gaules. A quoi S. Augustin répond que, si cela est, c'est une marque invincible de l'innocence d'Osius, puisqu'elle avoit été reconnue par des juges si exacts, & que les Espagnols eux-mêmes avoient retracté leur premier jugement: *Hoc magis credibile est, (si tamen Osius ab Hispanis damnatus, à Gallis est absolutus;) sic fieri potuisse, ut falsis criminationibus Hispani circumvenirent, . . . contra innocentem ferrent sententiam, & postea pacifice in humilitate christiana cederent sententia collegarum.* Il est certain que le jugement des Evêques des Gaules ne peut avoir été rendu que dans le Concile d'Arles. On peut lire encore le Chapitre V. & le Chapitre VIII. du même Livre de S. Augustin. L'on y verra que Parmenien faisoit un grand crime à Osius, d'avoir assisté de son credit & de ses soins le parti de Cecilien, & qu'il l'accuse d'avoir voulu persuader à Constantin d'éloigner tous ceux qui étoient d'un parti contraire.

Mais il reste une preuve au Pere Morain, qui est qu'Osius presida au Concile de Nicée; & que s'il eût assisté au Concile d'Elvire, qui refuse en tant d'articles la reconciliation, même à la mort, il n'eût jamais souffert qu'on eût dit dans le XII. Canon: *Lex antiqua regularisque servabitur, ita ut si quis egredietur à corpore, ultimo & maxime necessario viatico minime privetur.*

Mais 1. Osius n'étoit pas le maître absolu dans le Concile de Nicée; & quoiqu'il pensât de ce Canon, son sentiment ne pouvoit & ne devoit pas prevaloir. 2. Il est certain qu'au tems de ce Concile c'étoit déjà une coutume assez ancienne dans l'Orient, d'accorder la reconciliation à tous ceux qui la demandoient à la mort. 3. Soit qu'Osius eût as-

S. Aug. lib.
1. cont.
Parmen.
c. 4. n. 7.

Conc.
Sard. Can.
14. Conc.
tom. 2.
pag. 649.

Conc. Eli-
berit. Can.
21. tom. 1.
pag. 973.

Conc. Ni-
cœn. Can.
13. tom. 2.
pag. 42.

sisté ou n'eût pas assisté au Concile d'Elvire, il n'en ignoroit point les Canons : la difficulté est donc la même en l'un & l'autre cas. 4. Le tems où le Concile de Nicée a été tenu étoit un tems de paix, & l'ancienne discipline étoit alors bien radoucie. 5. Si on peut conclurre qu'Osius n'a pas assisté au Concile d'Elvire, de ce qu'il a permis au Concile de Nicée qu'on reconciliât tout le monde à la mort ; on pourra aussi conclurre qu'il n'a pas assisté au Concile de Nicée, de ce que dans le Concile de Sardique il fit consentir les Prelats qu'on refuseroit la reconciliation, même à la mort, non à des laïques, mais à des Evêques pour avoir changé d'Evêchés, quoique selon les apparences ces translations eussent été canoniques : *Unic laicum communionem habeat qui talis est. Responderunt universi : Placet.* Ce sont les termes du premier Canon du Concile de Sardique ; & il peut servir d'une nouvelle raison, pour faire voir qu'Osius avoit assisté au Concile d'Elvire ; puisqu'il n'avoit pu en quitter l'esprit, & qu'apparemment il avoit été le principal auteur d'une discipline si severe. Cette remarque ne servira pas peu à l'intelligence des Canons de Sardique.

§. II.

Du lieu où s'est tenu le Concile d'Elvire.

Il y a aussi quelques contestations sur le lieu où le Concile d'Elvire s'est tenu. Mais c'est un point moins important & plus aisé à refoudre, que celui dont nous venons de parler. Toute la difficulté consiste en ce qu'il y avoit deux villes de même nom, l'une en Espagne, & l'autre dans la Gaule Narbonnoise. Mais celle de la Gaule Narbonnoise étoit plus souvent appelée *Caucoliberis* qu'*E-*

liberis ; & le nom de *Colonne*, qu'elle porte aujourd'hui, en est une preuve. L'autre qui étoit en Espagne, dans la province Boetique, qui est aujourd'hui l'Andalousie & une partie du Royaume de Grenade, n'a jamais été appelée autrement qu'*Eliberis*. Elle est à présent entièrement ruinée ; & ses richesses, aussi bien que son siege, ont été transférées à Grenade. D'ailleurs on ne voit dans les souscriptions du Concile d'Elvire aucun Evêque de la Gaule Narbonnoise, & ce sont au contraire tous Evêques d'Espagne qui y souscrivent : ce qui prouve que ce Concile s'est tenu, non dans les Gaules, mais en Espagne.

Cet éclaircissement nous conduit à un autre qui regarde tous les Conciles d'Espagne, lesquels sont constamment datés de l'Ere qu'on appelle Espagnole. Ainsi celui d'Elvire est de l'Ere 362. *Æra CCCLXII*. Sur quoi il faut remarquer 1. qu'Ambrôise Morales très habile dans l'histoire de sa nation, nous a donné diverses inscriptions anciennes de sepulchre du V. & du VI. siecle, & que toutes ces inscriptions écrivent *Era*, sans diptongue. 2. Que Sepulveda Espagnol, dans un petit Traité de *emendatione anni*, pretend qu'au lieu de faire un seul mot d'*Æra*, il faut separer les deux A, le premier & le dernier, & mettre un point après l'un & l'autre ; en sorte que ces Lettres ainsi divisées, fassent les commencemens abrégés de cette date, *Annus erat Augusti*. Mais cette pretention n'est point juste ; car outre que toutes les inscriptions sont sans diptongue, jamais un A détaché n'a signifié *Annus*, dans les abbreviations lapidaires. D'ailleurs il est ridicule que dans quatre Lettres on veuille que le premier A signifie *Annus*, & le dernier *Augusti*. Enfin les Espagnols ne preten-

doient pas rapporter leur Ere à Auguste, mais à Jules Cesar.

Voici donc ce qu'il y a de plus certain sur cela. 1. *Era* signifioit anciennement la même chose que *numerus*. Fauste de Riez dans le Traité du Saint Esprit, s'en sert en ce sens, & S. Isidore dans le VI. Livre des origines, Chapitre XIV. parlant des Canons Evangeliques d'Eusebe de Cesarée, appelle *Eras*, ce que l'auteur nomme *ἀριθμοίς*, dans l'original : *Per singulos Evangelistas numerus quidam capitulis affixus adiacet, quibus numeris subiecta est Era quadam minio notata, qua indicat in quoto Canone positis sis numerus cui subiecta est Era*. C'étoit même la coutume d'appeller ainsi les titres du Code Theodosien.

Dans les Auteurs de la pure latinité, *Era* signifioit les parties de l'*As*, comme une sixieme, une troisieme. On appelloit même tout nombre complet, *Assem*, & on donnoit le nom d'*Era* aux parties de ce nombre. Cela paroît évidemment par ce passage de l'Hortense de Cicéron : *Quid tu, inquam, soles, cum rationem à dispensatore accipis, si era singula probasti, summam quæ ex his confecta sit, non probare?*

3. Enfin dans la decadence du Latin, on fit d'un pluriel neutre un singulier féminin ; comme il est arrivé à *Offia*, qui avoit été donné à *Hosie*, à cause qu'elle étoit située sur l'embouchure du Tybre, & dont on a fait dans la suite du tems un nom singulier & féminin.

Pour revenir maintenant à l'Ere Espagnole, elle devance ordinairement celle de la naissance de Notre Seigneur Jesus-Christ, dont nous nous servons, de 38 ans ; & pour trouver celle-ci, il faut retrancher ce nombre, comme il faut l'ajouter pour trouver celle-là. Que si l'on demande quelle est l'origine de cette Ere, on

peut répondre avec assez de vraisemblance, que les Espagnols commencerent à compter depuis l'année qu'ils reçurent la correction Julienne faite par Jules Cesar ; que ce fut pour cela, qu'ils la rapportoient à celui-ci, & non pas aux années d'Auguste ; & qu'elle commença avec la VIII. année Julienne, & la VI. d'Auguste. Venons à quelque chose de plus important & de plus instructif.

S. III.

Quel est le sens du terme COMMUNIO dans les Canons du Concile d'Elvire.

Le terme *Communio* se trouve employé dès le premier Canon du Concile d'Elvire ; & on le retrouve encore dans les Canons II. III. V. VI. VII. VIII. IX. X. XII. XIII. XIV. XVII. XV III. XXI. XXVIII. XXXI. XXXII. XXXIV. XXXVII. XL. XLVI. XLVII. L. LIII. LIV. LV. LXI. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXV. LXXVI. LXXVIII. & LXXIX. Ainsi il est nécessaire de savoir ce que signifie ce mot, pour bien entendre tous ces Canons.

Quelques personnes prétendent qu'il n'a point d'autre sens que le mot françois *Commun* dans l'usage ordinaire ; & peut-être que si elles s'arrêtoient là, on ne leur contesteroit pas cette explication. Mais comme elles prétendent aussi que ce mot ne signifie point la reconciliation ou l'absolution, il faut justifier le contraire en peu de mots : car je renvoye les habiles à la lecture des Auteurs anciens, où ils trouveront cent différentes preuves de cette vérité.

Premierement, C'est ainsi que les plus savans & les plus exacts Critiques entendent ce terme ; & c'est un

Isidor. lib.
6. de etymolog. c.
14.

Cicero
Horten.

grand préjugé, que c'est peut-être faute de lumière & de connoissance de l'ancienne discipline, que quelques-uns font d'un sentiment contraire.

Secondement. Il est certain que dans l'usage ancien de l'Eglise, on ne separoit pas la reconciliation de la participation aux Sacremens; & que lorsqu'on jugeoit qu'un pénitent étoit justifié, on lui donnoit l'Eucharistie, en sorte que la communion signifioit également l'une & l'autre. S. Cyprien en fournit une preuve très-claire :

S. Cyp.
Epist. 9.
Pag. 19.

Nunc crudo tempore, persecutione adhuc perseverante, nondum restituta Ecclesia ipsius pace, ad communicationem admittuntur, & offertur nomen eorum, & nondum penitentia acta, nondum exomologesi facta, nondum manu eis ab Episcopo & Clero imposita, Eucharistia illis datur. Il y a une semblable preuve dans la X. Epître du même Saint :

Id. Epist.
10. p. 10.

Illis contra Evangelii legem . . . offerre pro lapsis & Eucharistiam dare, id est sanctum Domini corpus profanare audens; & une autre encore dans l'Epître XI. Audio quosdam de Presbyteris, nec Evangelii memores, nec Episcopo honorem sacerdotii sui & cathedra reservantes, jam cum lapsis communicare capisse, & offerre pro illis, & Eucharistiam dare. A quoi on peut rapporter ce passage de S. Ambroise : Sicut semel pro omnibus immolatus est Christus; ita quotiescunque peccata donantur, corporis ejus sacramentum sumimus, ut per sanguinem ejus fiat peccatorum remissio.

S. Amb.
lib. 2. de
penit. c. 3.
n. 18.

Troisièmement. Les Catholiques opposoient à Tertullien devenu Montaniste, que les plus grands crimes commis après le baptême pouvoient être pardonnés; & ils le prouvoient par ces paroles de S. Paul : *Propter quod obsecro vos ut confirmetis in illum caritatem; (il parle de l'incestueux) cui auferens aliquid donastis, & ego. A quoi Tertullien répond en ces termes :*

1. Cor. II.
8. 10.

Quin inmo & ultra obsecrat, constituerunt in eum dilectionem, quasi satisfaciens, non quasi ignoscens; & tamen dilectionem audio, non communicationem; où il est visible que le mot de communicatio est pris pour la reconciliation.

Quatrièmement. C'étoit le terme dont se servoient les Martyrs, pour marquer qu'ils avoient admis les pénitens à la paix de l'Eglise, & qu'ils les jugeoient dignes de l'absolution de leurs péchés : témoin ce billet peu respectueux & irrégulier, *Communicet ille cum suis*, dont S. Cyprien se plaint dans l'Epître X.

Cinquièmement. S. Ambroise s'en sert dans le même sens : *Si quis igitur occulta criminibus habens, propter Christum tamen studiose penitentiam egerit; quomodo ista recipit, si ei communio non refunditur? Volo veniam teus speret, petat cum lachrymis, petat gemitibus, petat populi fletibus, ut ignoscatur obsecret; & cum secundo & tertio fuerit dilata ejus communio, credat remissus se supplicasse. Et dans le II. Livre : Nonnulli ides possunt penitentiam, ut statim sibi reddi communionem velint. Hi non tam se solvere capiunt, quam sacerdotem ligare.*

Depudicit.
c. 13.

S. Amb.
lib. 1. de
penit. c.
16. n. 90.

Ibid. lib. 1.
c. 9. n. 89.

Sixièmement. On voit le même usage de ce mot dans la Lettre d'Innocent I. à Decentius : *Si quis agnitum incurrit, atque usque ad desperationem devenit, ei est ante tempus Pasche relaxandum, ne de seculo absque communione discedat.* Mais rien n'est plus clair & plus précis que ce que dit le même Pape dans sa Lettre à Exupere Evêque de Toulouse; & l'utilité qu'on en peut tirer, doit en faire excuser la longueur : *Es hoc quæsitum est, dit il, quid de his observare oporteat, qui post baptismum omni tempore incontinentia voluptatibus dediti, in extremo sine vita sua penitentiam simul & reconciliationem communionis exposcunt. De his observatio prior, durior; posterier, interveniente misericordia, inclinatio.*

Innocent.
I. Epist. 24.
ad Decent.
c. 7. n. 10.
pag. 862.

Id. Epist. 6.
ad Exuper.
c. 1. n. 5.
Pag. 792.

Nam consuetudo prior tenuit, ut concederetur eis penitentia; sed communio negaretur. Nam cum illis temporibus crebra persecutiones essent, ne communionis concessa facilitas homines de reconciliatione secutos non revocaret à lapsu, merito negata communio est, concessa penitentia, ne solum penitus negaretur, & duriores remissionem fecit temporis ratio. Sed postquam Dominus noster pacem Ecclesiis suis reddidit, jam depulso terrore, communionem dari abeuntibus placuit, & propter Domini misericordiam, quasi viaticum profecturus; & ne Novatiani haeretici negantis veniam, asperitatem & duritiam sequi videamur. Tribuetur ergo cum penitentia extrema communio, ut homines bujosi, vel in supremis suis permittente Salvatore nostro, à perpetuo exitio vindicentur. Mais ce passage renferme un autre point qui est moins évident que celui pour lequel je l'ai cité, & qui a besoin d'être éclairci.

Quelques sçavans prétendent que le Pape Innocent parle du Concile d'Elvire, & de son extrême severité, quand il dit que l'ancienne discipline étoit plus rigoureuse. *observatio prior durior;* & Baronius est de ce nombre. Car il retrace la censure qu'il en avoit faite sur l'année 57. & il ajoute que puisque le Pape Innocent a excusé la severité de ce Concile, personne ne doit avoir la temerité de la condamner.

Pendant il est certain qu'Innocent I. ne pense point en cet endroit au Concile d'Elvire. 1. Il répond à Exupere, & cet Evêque ne l'avoit point consulté sur les Canons de ce Concile. 2. La question d'Exupere étoit, si on devoit reconcilier les pecheurs qui, après avoir passé leur vie dans le desordre & dans le crime, demandoient à la mort & la penitence & l'absolution, *penitentiam simul & reconciliationem communionis exposcunt;* & ce saint Pape y répond sçavan-

ment, en avouant qu'autrefois on rejettoit ces pecheurs, & que tout au plus on les recevoit à la penitence; mais que la discipline s'étoit adoucie sur ce point, & qu'on leur donnoit l'absolution. 3. Le Pape Innocent ne parle des persecutions, & de ceux qui en avoient été abbatus, que pour faire comprendre la raison de cette ancienne severité, & il n'en étoit point question. Cette remarque n'a pas échappé aux habiles gens. On peut voir le Pere Petau & M. de l'Aubespine qui a profité de la remarque du premier.

Septiemement. Le XII. Canon du Concile d'Arles nous fournit encore une preuve du sens que nous donnons ici au mot *communio*. Voici ce qu'il porte: *De his qui in penitentiâ positi vitia excesserunt, placuit nullum communionem vacuum debere dimitti; sed pro eo quod honoraveris penitentiam, oblatio illius suscipiatur.*

Huitiemement enfin. Le Concile même d'Elvire suffit pour convaincre les plus obstinés & les plus prevenus, que c'est ainsi qu'il faut entendre ce mot. Car 1. souvent les Peres de ce Concile opposent la communion à la penitence. Cela est visible dans le Canon LXXVI. parlant de la penitence d'un Diacre qui auroit consenti à son ordination, quoiqu'il eût commis autrefois un péché mortel: *Si sponte fuerit confessus, placuit eum, alia legitima penitentia, post triennium accipere communionem. Quod si alius eum detexerit, post quinquennium, alia penitentia, accipere communionem lascivum debere.* Ces dernières paroles, qu'il soit reçu dans l'Eglise comme un laïque, renferment une nouvelle preuve. Voyez les Canons LXIV. & LXXII.

2. Il y a un grand nombre de Canons de ce Concile, où il n'est point parlé de reconciliation, ni de paix, ni d'absolution, mais seulement de communion:

In not. ad hzrec. 59. Novat. p. 230.

In not. ad Ep. Innoc.

Conc. Arclat. 2. Can. 12. tom. 4. pag. 1012.

Conc. Elberit. Can. 76. tom. 1. pag. 978.

Baronius, c. 41. ad ann. 305.

communio : ce qui est une marque que les Evêques entendoient par ce mot la même chose que par les autres. Cela paroît encore plus évident, si on fait ces deux réflexions, que ces Evêques expliquent ces mots, *accipiat communionem*, par ces autres du Canon LXIX. *post decem annos, alla penitentia, recipiatur* ; & ceux-ci, à communion placuit abstinere, par ces autres du Canon XXXIV. *Arceantur ab Ecclesia communione*, ou par ceux-ci du Canon XL. *Alieni ab Ecclesia habeantur*, ou par ceux-ci encore du Canon LXII. *Projiciantur ab Ecclesia*.

3. Souvent un même Canon explique si clairement l'équivoque, qu'il faut être tout-à-fait inattentif pour ne le pas remarquer : *Quinquennium à communion placuit abstinere*, dit le LXI. Canon, *nisi forte dari pacem velocius necessitas coegerit infirmitatis* ; & le LXIX. *Placuit eum quinquennium agere de eare penitentiam, & sic reconciliari, nisi necessitas infirmitatis coegerit ante tempus dare communionem*. Quelquefois même ces deux termes sont joints ensemble, comme dans le Canon LXXII. *Placuit communioni reconciliari* ; & dans le LXXIX. *Post annum poteris reconciliari communioni*.

4. Les mêmes raisons qui retardent le baptême à l'égard des Catechumènes, retardent aussi la communion, selon les Peres de ce Concile, à l'égard des pénitens. Ainsi le Canon XXXVII. *Eos qui ab immundis spiritibus vexantur, si in fine mortis fuerint constituti, baptisari placeat* ; si fideles fuerint dandum esse communionem ; & le Canon LXXIII. où il est dit qu'un delateur, si son rapport cause la mort, sera excommunié pour toujours ; & que si la cause est légère, il sera admis à la paix de l'Eglise après cinq ans : *Si levior causa fuerit, intra quinquennium accipere poterit communionem. Si Cate-*

chumenus fuerit, post quinquennium tempore admittatur ad baptismum. On peut consulter les autres Canons, où la même expression se trouve. C'est ainsi que S. Cyprien permet aux Prêtres de reconcilier en son absence les pénitens qui seroient en danger de mort, & de donner le baptême aux Catechumènes qui seroient réduits à la même extrémité : *Ut manu eorum in penitentiam imposita, veniant ad Dominum cum pace*... *Audientibus etiam, si qui fuerint periculo praeveniri & in exitu constituti, vigilantia vestra non desit*.

Mais pour établir & pour expliquer en même tems l'usage de ces sortes d'expressions, il est important de remarquer, que les pénitens étoient séparés de la société des justes ; qu'ils étoient retranchés de la participation & de la vue même des saints mystères, souvent même du couvent & du toit de l'Eglise ; souvent aussi, lorsque les crimes étoient du premier genre, de la parole de Dieu ; à laquelle on admettoit néanmoins les Juifs & les infidèles : l'Eglise voulant faire comprendre à ses enfans qu'on étoit pire qu'un payen quand on avoit la connoissance d'un Chretien & la vie d'un infidèle ; que c'étoit la même chose que d'apostasier manque de foi, ou manque de charité ; pour ne pas croire à l'Evangile, ou pour ne pas le suivre, *fidem negavit, & est infideli deterior* ; que ceux qui ne vivoient pas de l'esprit de Jesus-Christ n'étoient pas à lui ; que ceux qui n'étoient pas unis avec les Saints dans un même esprit, ne meritoient pas de leur être unis dans un même corps ; que ceux qui avoient abusé des sacrements, & qui avoient profané le sang adorable de la nouvelle alliance, étoient indignes d'assister à des mystères où le sang de la nouvelle alliance couloit ; que ceux qui n'avoient pas eu assez d'amour de leur salut

S. Cyp.
Epist. 12.
P. 22.

Can. 61.
ibid. pag.
977.

Can. 69.
ibid.

Can. 72.
pag. 978.

Can. 79.
pag. 979.

Can. 37.
pag. 974.

Can. 73.
pag. 978.

pour prier pour eux, n'auroient pas assez de charité pour prier en commun; que ceux qui avoient souillé le saint & le véritable temple de Dieu en profanant leur corps, devoient être chassés du temple visible qui n'en étoit que la figure; que ceux qui avoient abusé des saintes instructions de l'Evangile, devoient être abandonnés comme une terre ingrate, qui après les soins du laboureur & les pluies du ciel, n'avoit porté que des épines; enfin que, comme autrefois Dieu avoit puni toute l'armée de Josué pour le crime du seul Achan, il étoit important de séparer du peuple de Dieu ceux qui ne pouvoient que l'infecter & lui nuire.

Cette rigoureuse mais sainte discipline, n'étoit pas seulement tirée du VI. & du X. Chapitre de l'Épître aux Hébreux, que tout le monde sait, & qui doit épouvanter tout le monde; ou du Chapitre II. de la seconde Épître de S. Pierre, qui n'est ni moins fort ni moins terrible: elle étoit principalement fondée sur le Chapitre V. de la première Épître de S. Paul aux Corinthiens, sur lequel nous faisons aujourd'hui peu de réflexion, & sur lequel les anciens Peres en faisoient une continuelle: *Et vos inflasti estis*, disoit cet Apôtre aux fideles de Corinthe au sujet de l'incesteux, & *non magis luctum habuistis, ut tollatur de medio vestrum qui hoc opus fecit*. Après avoir lié ce pecheur spirituellement par des chaînes très dures quoiqu'invisibles; après l'avoir livré à Satan, au lieu de son premier maître qui étoit Jesus-Christ; & après l'avoir séparé des fideles par un anathème, que le nom & la vertu de Jesus Christ rendoit encore plus funeste; il s'adresse de nouveau aux Corinthiens en ces termes: *Non est bona gloriatio vestra. Nescitis quis modicum fermentum totam massam corrumpit*?

pus? Expurgate vetus fermentum. Ceci est plus general; & pour lever l'équivoque du commandement qu'il leur avoit fait en ces termes, *Non commiseri fornicariis*, il distingue ensuite les pecheurs infideles des pecheurs qui ont reçu le baptême: *Nunc autem scripsi vobis non commiseri: si is, qui frater nominatur, est fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut ebrius, aut rapax, cum ejusmodi nec cibum sumere*; & il finit par ces paroles encore plus generales & plus fortes, *Auferte malum ex vobis ipsis*. Voilà surquoi l'Eglise s'est fondée: voilà l'origine de toutes les classes de la penitence, selon la qualité des crimes. Et on peut dire que, comme la discipline de l'Eglise sur la virginité & la continence, le veuvage & le mariage est fondée sur le VII. Chapitre de cette Lettre; comme le culte extérieur de l'Eucharistie, & les saintes préparations avec lesquelles il faut la recevoir, sont établis sur l'onzième Chapitre de la même Épître; aussi toute l'économie & tout l'ordre de la penitence sont établis dans le cinquième.

Comme le retranchement des pecheurs ordonné par l'Apôtre avoit ses degrés, ils étoient aussi rétablis dans la communion de l'Eglise par degrés; ainsi que nous l'apprenons de S. Pacien Evêque de Barcelone. Ce grand homme répondant à cette objection des Novatiens, que, selon l'Apôtre, il falloit séparer de l'Eglise les pecheurs, dit en premier lieu que S. Paul entend les pecheurs incorrigibles. Il ajoute cette seconde réponse, que les penitents sont séparés en plusieurs manieres de l'Eglise, & qu'on ne les y admet entièrement, que lorsque la grace de Jesus Christ & les travaux de la penitence en ont fait des hommes nouveaux: *Nec ta-* S. Pacian. *men mecum est ille quem penitet, nec* Epist. 3. ad

Sympron.
tom. 4.
Bibl. Pat.
pag. 313.
édit. 1677.

parte sanctorum, nec pace conjungitur. Ainsi on étoit admis à la lecture & à l'explication de l'Ecriture, on étoit ensuite admis aux prières, on assistoit au sacrifice, enfin on y participoit ; & alors on étoit parfaitement reconcilié.

Les anciens Canons ne sont pleins que de cela. En voici un d'Ancyre, qui fera juger des autres : c'est le IV. & il est contre les fideles coupables d'idolatrie, mais après une grande violence : *Visum est antea audire*, (il y avoit une classe au-delà, quoique ce Concile n'en parle pas) *tribus autem annis subserui ac supplices esse : soli autem orationi duobus annis communicare*,

Conc.
Ancyran.
Can. 4.
Conc. tom.
1. p. 1458.

& tunc ad id quod est perfectum accedere. Ce Canon explique bien nettement ce que l'on entendoit alors par Communion. Le VIII. Canon de S. Pierre Evêque d'Alexandrie en fournit une pareille explication, en disant qu'il faut recevoir sans penitence ceux d'entre les fideles qui, ayant été abatus par le premier choc, s'étoient relevés avec courage, s'étoient présentés de nouveau, & avoient beaucoup souffert pour la foi : *Æquum est eis in omnibus communicare, & in orationibus, & in participatione corporis & sanguinis, & sermone exhortatione*. Voilà en abrégé tout ce que nous avons dit,

Pet. Alexandr. Can.
8. Conc.
tom. 1.
pag. 919.

SEIZIEME DISSERTATION.

Sur le premier Canon du Concile d'Elvire, qui defend de reconcilier, même à la fin de la vie, quiconque sera venu à un temple pour idolâtrer, & l'aura fait.

LE premier Canon du Concile d'Elvire porte que quiconque après le baptême, étant en âge de raison, sera venu à un temple pour idolâtrer, & l'aura fait, ne sera point reconcilié, même à la fin de la vie.

Placuit inter eos qui post fidem baptismi salutaris adulta etate ad templum idololatraturus accesserit, & fecerit quod est crimen principale ; nec in fine eum communionem recipere. Pour un parfait éclaircissement de ce Canon, nous expliquerons 1. de quelle idolatrie il s'y agit. 2. Nous justifierons la rigueur de la discipline qu'il prescrit. 3. Pour mettre ce point dans tout son jour, nous examinerons ce qui s'est fait du tems de S. Cyprien au sujet des fideles, que la persecution avoit abatus. Nous montrerons 4. combien la sainte severité des Catholiques étoit éloignée des excès des Montanistes & des Novatians.

Conc. Eliberit. Can.
1. Conc.
tom. 1.
pag. 969.

S. I.

De quelle idolatrie il s'agit dans le premier Canon du Concile d'Elvire.

Les Peres de ce Concile n'entendent pas par l'idolatrie dont ils parlent, la simple idolatrie. La coutume étoit de recevoir ceux qui en étoient coupables, après une penitence legitime, à la participation des Sacremens. Mais ils entendent l'idolatrie double, c'est-à-dire celle qui, étant volontaire, étoit doublement criminelle. S. Cyprien dans le Traité de ceux que la persecution avoit abatus, parle ainsi de ces deserteurs : *Non expellaverunt saltem ut ascenderent ap- prebensi, ut interrogati negarent. Antea aciem multi vixi, sine congressione prostrati, nec hoc sibi reliquerunt, ut sacrificare idolis viderentur invidi. Ultra ad se-*

S. Cyp. de
lapis, pag.
183.

rum currere, ad mortem sponte properare, quasi hoc olim cuperent, quasi amplecterentur occasionem datam quam semper optassent. S. Denys d'Alexandrie, dans la Lettre à Fabius Evêque d'Antioche rapportée par Eusebe, dit qu'il y en avoit même qui s'empressoient de courir aux autels profanes, en assurant hautement qu'ils n'avoient jamais été chrétiens: *Alii promptius ad aras accurrebant, audacter affirmantes nunquam se autem Christianos fuisse.* Et S. Cyprien remarque que quelques-uns de ces malheureux étant remis au lendemain, préférèrent le Magistrat de recevoir leur abjuration & leur serment de Religion, avant la nuit: *Quot illic à Magistratibus vespera urgente dilati sunt, quot ne eorum differretur interitus etiam rogaverunt? Quam vim potest talis obtinere qua crimen suum purget, cum vim magis ipse fecerit ut peiores? Nonne quando ad Capitolium sponte ventum est, labavit gressus, caligavit aspectus, tremuerunt viscera, brachia conciderunt?*

Voilà certainement le crime, que le premier Canon d'Elvire punit par l'exclusion pour toujours de la communion & de la paix de l'Eglise. Et afin de n'y laisser aucune obscurité, il faut remarquer que, depuis qu'avec l'Empire Romain la superstition Romaine se fût étendue, les nations vaincues requrent leurs ceremonies, leurs divinités & leurs temples, & donnerent au plus illustre d'entre eux le nom de Capitoie, qui se trouve dans notre Canon, sur tout quand ce temple se trouvoit bâti sur quelque éminence. C'est ainsi que s'exprime encore le Concile d'Elvire dans le Canon LIX. *Prohibendum ne quis Christianus... ad idolum Capitolii, sacrificandi causa, ascendant.* Et S. Cyprien dans le Traité de LAPSES: *Unus ex his qui sponte Capitolium negaturus ascendit, postquam Christum negavit, obmutuit.*

Il ne faut pas omettre une autre

circonstance, qui rendoit le crime de ces lâches & de ces deserteurs, encore plus noir. C'est qu'au lieu qu'on forçoit les autres par toutes sortes de supplices, de goûter aux viandes immolées, ceux-ci apportoitent avec eux de quoi sacrifier, comme s'ils ne devoient pas être eux-mêmes la victime d'un si triste sacrifice. *Quid hostiam tecum,* dit S. Cyprien, *miser quid viliam immolaturus imponis? Ipse ad aram hostia, viliama ipse venisti. Immolasti illic salutem tuam, spem tuam, fidem tuam funestis illis ignibus concremasti.*

Le Concile d'Elvire retint donc l'ancienne severité contre les penitens coupables de cette sorte d'idolatrie toute volontaire; & il reserva l'adoucissement de la discipline, & le règlement fait quelque tems auparavant, comme nous le dirons, de recevoir après une longue penitence ceux qui s'étoient souillés par les sacrifices, pour ceux qui y avoient été contraints par les supplices & par les tourmens. Pour les autres, on en avoit horreur, & l'Eglise avoit peine à croire que leur conversion fût jamais bien solide & bien sincere.

Ce seroit ici le lieu de parler de toutes les manieres, dont les chrétiens pouvoient se rendre coupables d'idolatrie. Mais nous aurons plus d'une occasion de le faire dans la suite; & nous nous contenterons d'examiner ici ce que c'étoit que les Libellatiques, dont nous avons déjà dit un mot ailleurs. Il est certain qu'ils étoient coupables d'un grand crime, quoiqu'il fût beaucoup moindre que celui des autres qui avoient, ou mangé des viandes immolées, ou offert de l'encens, ou assisté aux sacrifices impies des Demons. *Nec sibi quominus agant penitentiam,* dit S. Cyprien, *blaudantur, qui etsi nefandis sacrificiis manus non contaminaverunt, Libellis tamen conscien-*

Euseb. lib. 6.
hist. c. 41.

S. Cyp.
ibid.

Conc. Elvire.
Can. 59.
p. 276.
S. Cyp. de lapsis, pag. 189.

Ibid. pag. 184.

Ibid. pag. 190.

ibid. *viam polluerunt. Et dans un autre endroit du même Ouvrage: Minus plane peccaveris, non videndo idola, nec sub oculis circumstantis atque insultantis populi sanctitatem fidei profanando, non polluendo manus suas funestis sacrificiis, nec sceleratis cibis ora maculando. Hoc eo proficit ut sit minor culpa, non ut innocens conscientia. Facilius potest ad veniam criminis pervenire. Non est tamen immunis à crimine. Nec cesset in agenda penitentia, . . . ne quod minus esse in qualitate delicti videtur, in neglecta satisfactione cumuletur.* Mais on demande en quoi précisément consistoit le crime de ces Libellatiques.

Je repens 1. que leur crime consistoit en ce qu'ils avoient souffert que les Magistrats, ou les Officiers qui étoient chargés de la recherche des chrétiens, & de faire un état ou un denombrement des familles, les missent sur leur catalogue, comme étant de la Religion du Prince, & serveurs des Divinités de l'Empire. *Illa professio denegantis*, dit S. Cyprien, *contestatio est christiani quod fuerat abnuentis. Fecisse se dixit quiddam aliud faciendo commisit.* C'est-à-dire, que les autres avoient sacrifié, & que ceux-ci l'avoient fait aussi-bien qu'eux, puisqu'ils avoient voulu qu'on crût qu'ils l'avoient fait : *Servivis seculari domino, obtemperavit ejus edicto*, comme s'exprime le même Saint.

Ainsi on ne peut pas douter que les Libellatiques n'eussent trahi en quelque chose leur Religion. Cet endroit de S. Cyprien est formel ; mais celui qui est dans la Lettre du Clergé de Rome à S. Cyprien, ne l'est pas moins : *Sententiam nostram dilucida expositio praeulimus, & adversus eos qui seipsos infideles illicita nefariorum Libellorum professione prodiderant, quae evasuri irriterent illos Diaboli laqueos viderentur ; quo non minus quam si ad nefarias aras accessissent hoc ipso quod ipsum contestati fue-*

runt tenerentur. Il est difficile après cela de s'imaginer comment d'habiles gens ont pu confondre ces Libellatiques, avec ceux qui rachetoient la sureté & la paix avec de l'argent, comme ont fait Pamelius & Mendosa.

2. Tous les Libellatiques n'étoient pas également coupables. Les plus criminels étoient ceux qui consentoient qu'on les mit parmi ceux dont le Magistrat étoit content, & qui traitoient eux-mêmes avec l'Officier. Nous en avons déjà parlé. Ceux du second ordre étoient plus excusables : car la chose s'étoit faite en leur absence. Un de leurs amis & d'une autre Religion en avoit pris soin, & ils n'avoient fait que l'ordonner. Cependant le Clergé de Rome les condamne à une exacte & laborieuse pénitence : *Sed etiam adversus illos, qui acta fecissent, licet praesentes cum fierent, non assensissent ; cum praesentiam suam utique ut sic scriberentur mandando fecissent. Non est enim immunis à scelere, qui ut ferret imperavit.* Les troisièmes étoient ceux qui étant sollicités par leurs parens, & quelquefois même par le Magistrat, ne faisoient que permettre qu'on écrivit ce qu'on voudroit. Quoique leur péché fût moins grand, il ne laissoit pas néanmoins de mériter l'excommunication & le retranchement des Sacramens. *Nec est alienus à crimine, continet le même Clergé, cujus consensu, licet non à se admissum crimen, tamen publicè legitur ; & cum totum fidei sacramentum in confessione Christi nominis intelligatur esse digestum, qui fallaces in excusatione praestigias queris negavit ; & qui vult videri propositis adversus Evangelium vel Edictis vel legibus satisfecisse, hoc ipso jam parat quod : idem paruisse se voluit.* Enfin les moins coupables de tous, étoient ceux qui n'avoient eu que la pensée de se servir de cette voie pour éviter la persécution & le danger d'une chute plus criminelle, &

Ibid.

Ibid.

qui ne laissent pas de se soumettre à la pénitence, & d'en aller demander l'ordre & la manière à leur Evêque.

Id. Tract.
de lapsis,
pag. 190.

Quanto & fide majores, & timore meliores sumus, dit S. Cyprien, *qui quamvis nullo sacrificii aus Libelli facinore constiti, quoniam tamen de hoc vel cogitaverunt, hoc ipsum apud sacerdotes De dolenter & simpliciter confitentes exomologesin conscientia faciunt, animi sui pondus exponunt, salutarem medelam parvis licet & modicis vulneribus exquirunt, scientes scriptum esse, Deus non derideat*. Paroles remarquables, qui contiennent une preuve de la Confession secrète, & des pechés secrets soumis à la pénitence publique.

3. Les Libellatiques de cette sorte pouvoient néanmoins passer pour des Confesseurs en un sens; & il seroit peut-être difficile de trouver dans une violente persécution des hommes de bien, qui valussent ces pénitens. *Ego prius legeram & Episcopo tradente cognoveram non sacrificandum idolis*; ... (c'est ainsi que S. Cyprien fait parler un d'entre eux;) & *idcirco ne hoc facerem quod non licebat, cum occasio Libelli fuisset oblata, quem nec ipsum acciperem nisi offensa fuisset occasio, ad Magistratum vel veni, vel alio eunte mandavi, christianum me esse, sacrificare mihi non licere, ad aras Diaboli me venire non posse, dare me ob hoc primum ne quod non licet faciam. Nunc tamen etiam iste qui Libello maculatus est, postea quam nobis admonitionibus didicimus hoc se facere debuisse, etsi manus pura sit, conscientiam tamen ejus esse pollutam, sicut auditis nobis & lamentatur*.

Je ne doute presque point, que ce passage n'ait porté quelques Auteurs à confondre les Libellatiques avec ceux qui rachetoient la persécution; contre lesquels Tertullien declame si ouvertement dans les trois derniers Chapitres du Livre de la suite. Et il est vrai qu'il n'est parlé ici que de

deux choses, de la profession de foi des Libellatiques, & de l'argent qu'ils donnoient, *dare me ob hoc primum*. Mais il falloit consulter les autres endroits que nous avons cités.

4. Il y a aussi deux endroits dans Tertullien, qui ont pu être une occasion d'erreur. Car dans le XII. Chapitre il parle ainsi: *Apud unam siforte confessus es, ergo & apud plures nolendo confiteri negasti. Ipsa salus indicabit hominem excidisse, dum evadit. Excidit ergo qui malum evasit. Negatio est, etiam martyrii recusatio*. Cela paroît effectivement convenir aux mêmes personnes que celles dont parle S. Cyprien. Et dans le Chapitre XIII. *Nescio dolendum an erubescendum sit, cum in matricibus beneficiariorum & curiosorum, inter tabernarios & fures balnearum, & aleones, & lenones, christiani quoque vestigales continentur*. Ce qui paroît marquer nettement les Libellatiques, qui donnoient de l'argent, & qui se faisoient inscrire sur le rôle du Magistrat; car ces listes ou rôles s'appelloient *matrices*, d'où vient *matricula*. Mais il devoit suffire de savoir que le Livre de Tertullien, dont ces passages sont tirés, avoit été écrit contre l'Eglise catholique, qui permettoit ce que cet Auteur condamnoit, quoiqu'elle n'eût jamais reçu les Libellatiques sans pénitence; & de voir dans Tertullien même, que ce n'étoit pas seulement l'usage de quelques particuliers, mais la pratique de plusieurs Eglises entières qu'il condamnoit: *Par-*

Tertull. de
fuga, c. 12.

Ibid. c. 15.

Ibid.

Id. Epist.
32. p. 70.

Petr. Ale-
xand. Can.
11. Conc.
tom. 1.
pag. 966.

perdre la foi, que leurs richesses. *Li*
qui pecuniam dederunt ut ab omni impro-
bitatis molestia omni ex parte remoti es-
sent, crimen intendi non potest. Damnum
enim & jacturam pecuniarum sustinuerunt,
ne ipsi animi detrimento afficerentur. Et il
pretend même que Jason & quelques
autres disciples de S. Paul en usèrent
ainsi à Thessalonique : car après une
violente seduction, dans laquelle Ja-
son avoit été pris, comme étant uni
de creance avec Paul & Silas, ils don-
nerent de l'argent aux Magistrats, &
ils furent relâchés : *λαβόντες τὸ ἰσχυρὸν*
παρὰ τῶ ἱερέως, & τῶν ἀρχόντων, ἀπέδωκαν
αὐτοῖς : ce quel l'Interprete Latin a ren-
du en ces termes : *Accepta satisfactione*
à Jason, & ceteris, dimiserunt. Quel-
ques-uns cependant l'expliquent par
satisfactio, (A) & traduisent : Ils fu-
rent relâchés, en donnant caution.

§. II.

Justification de la severité des Ca-
non du Concile d'Elvire par
l'antiquité & la tradition.

Quoique ce que j'ai déjà dit des
Canons du Concile d'Elvire qui refu-
sent la reconciliation, même à la
mort, à certains penitens, soit une
preuve invincible que quelques Egli-
ses ont été dans cette severe discipli-
ne, sans être dans l'erreur des Mon-
tanistes & des Novatiens ; il est nean-
moins important de justifier cette ri-
gueur par d'autres voies, d'en recher-
cher l'antiquité, & d'en établir la tra-
dition.

Il nous reste si peu de l'omier &
si peu de connoissance du siecle des
Apôtres, excepté les Ecritures Can-
oniques, & nous avons si peu d'Ou-
vrages de leurs disciples, que nous ne
pouvons parler de la conduite de l'E-
glise jusqu'à la fin du II. siecle, que

sur des vraisemblances & des conje-
ctures ; & les plus raisonnables d'en-
tre les savans, sont ceux qui jugent
par ce qu'ils trouvent établi, envi-
ron le commencement du III. siecle,
de ce qui étoit en usage dans les pre-
miers.

Selon ce principe, il semble qu'on
ne puisse nier que dès le II. siecle,
& peut-être encore plutôt, ce ne fût
l'usage ordinaire de tenir dans une
penitence aussi longue que la vie,
ceux d'entre les chrétiens qui avoient
souillé par quelque crime du premier
ordre, la sainteté du baptême, & de
réserver à Dieu le jugement de leur
penitence. Ce n'est pas que les fideles
ayent jamais douté que l'Eglise ne fût
toute-puissante à cet égard, & qu'elle
ne pût, par une autorité que Jesus-
Christ n'avoit point bornée, délier
toutes sortes de criminels ; puisque la
puissance de délier n'étoit pas moins
étendue que celle de lier, & que l'une
établissoit l'autre. Mais l'Eglise usoit
de cette severité envers un petit nom-
bre de penitens, pour tenir les inno-
cens dans le devoir ; & elle refusoit
quelquefois l'absolution aux pe-
cheurs, auxquels elle eût été inutile
sans une sincere penitence ; afin qu'ils
embrassassent de telle maniere la pe-
nitence, qu'elle pût leur être utile
sans l'absolution : *Non desperatione in-*
dulgentia, comme dit S. Augustin sur
une matiere approchante de celle-ci,
sed rigore factum est disciplina : aliquin
contra claves datas Ecclesia dispenfabatur.

Au tems de Tertullien c'étoit une
espece de nouveauté que d'admettre
les adulteres à la paix de l'Eglise ; &
l'indulgence, dont on commençait d'u-
ser à leur égard, fut un changement
& un adoucissement de la discipline,
dont les Montanistes lui firent un re-
proche : *Audio edictum esse propositum, De pudici-*
& quidem peremptorium, dit Tertullien. c. 1.

S. Aug.
Epist. 185.
c. 10. n. 45.

(A) C'est ainsi qu'il est traduit dans les Conciles du Pere Labbe,

Pontifex scilicet maximus, quod est Episcopus Episcoporum, Edicit: ego & moechia & fornicationis delicta, penitentia fundis dimitto. O Edictum cui adscribi non poterit, Bonum factum! Et ubi proponetur liberalitas ista? Ibidem, opinor, in ipsi libidinum januis, sub ipsi libidinum tuiulis. Et après quelques autres expressions aussi licentieuses & aussi peu retenues, il continue ainsi: Sed hoc in Ecclesia legitur, & in Ecclesia pronuntiatur, & virgo est. Absit, absit à sponsa Christi sale praeonium. Illa qua vera est, qua pudica, qua iuxta, carebit etiam aurium maculis. Non habet quibus hoc promittat, & si habuerit, non reponnit.

Je conviens que ce raisonnement est injuste, & qu'on doit le regarder comme un emportement & un excès. Mais enfin, quoique Tertullien eût perdu la justesse & l'exactitude, il n'avoit pas perdu l'esprit. Il avoit encore des yeux pour voir les choses, & des oreilles pour les entendre; & il faudroit qu'il eût été le plus extravagant de tous les hommes, pour parler d'une coutume constante, générale, perpétuelle, établie depuis les Apôtres, comme d'une innovation faite depuis peu de jours, faite par l'autorité des hommes, & contraire à l'ancien usage.

Si je ne craignois de m'écarter trop de mon sujet, j'avertirois que cet Edit, avec ce titre magnifique, est une figure de la rhétorique de Tertullien, qui tâche de donner un air odieux à la décision de l'Eglise. Et ceux qui se fondent sur cet endroit pour en tirer des conséquences, ne prennent peut-être pas garde qu'ils font tort à l'extrême modération des Papes, qui n'ont jamais pris de noms éclatans; & qui après l'établissement des noms augustes d'Archevêques, de Primats, d'Exarques, de Patriarches, n'en ont jamais pris aucun, aimant mieux se distinguer par l'humilité

de Jésus-Christ que par les noms d'honneur inventés par les hommes, & n'ont établi leur primauté au dessus de tous, selon la maxime générale de l'Evangile, qu'en se déclarant les serviteurs de tous: *Qui major est inter vos sit vester minister*. J'avertirois encore qu'il n'est peut-être pas sûr, que ces paroles de Tertullien s'entendent du Pape, & que c'est la conjecture de quelques savans, qu'elles s'entendent de l'Evêque de Carthage: ce qui n'est pas insoutenable. Mais ce seroit une digression qui m'écarteroit: il vaud mieux continuer nos preuves de l'ancienne discipline.

Une autre raison donc pour prouver que c'étoit un nouvel usage & une nouvelle discipline, que d'accorder la reconciliation aux adultères, est que Tertullien dit qu'autrefois on Ibid. connoissoit les chrétiens à l'amour pour la pureté; & que les persécuteurs pour intimider les femmes chrétiennes, les menaçoient plutôt de la honte d'une stérilité involontaire, que de la mort; mais que cette gloire alloit être perdue, & que l'Eglise seroit désormais une retraite de coupables, au lieu d'être une assemblée de justes & d'innocens: *Sed jam hac gloria extinguitur*, dit cet Ecrivain, *& quidem per eos, quos tanto constantius oportuerat ejusmodi maculis nullam subscribere veniam, quanto propterea, quotiens volumus, nubant*. Autrefois, selon le raisonnement de Tertullien, l'Eglise avoit été sans mélange; autrefois elle avoit été si pure, que les infidèles mêmes étoient convaincus que tous les chrétiens étoient aussi éloignés de l'adultère que de l'apostasie. Ce n'étoit plus la même chose après l'indulgence accordée par l'Eglise. Donc il est évident que cette indulgence étoit nouvelle.

Mais voici un raisonnement, qui servira d'une troisième preuve encore plus forte. Tertullien prouve contre les

les Catholiques, que c'est une faveur injuste, & une préférence de personnes, condamnée par l'Ecriture, que de rendre aux adultères la communion de l'Eglise, & de la refuser aux idolâtres & aux homicides qui sont tombés dans ces crimes après le baptême, puisque l'adultère est entre ces deux vices, & que Dieu l'ayant défendu après l'idolâtrie & avant l'homicide, il étoit injuste de le tirer de

Ibid. c. 5.

ce milieu pour l'absoudre : *Pompam quamdam atque suggestum aspicio moechia, hinc ducatum idolatri antecedentis, hinc comitatum homicidii inseguentis. Inter duos apices facinorum eminentissimos sine dubio digna consedis, & per medium eorum, quasi vacantem locum pari criminis auctoritate complevit. Quis eam salibus lateribus inclusam, talibus costis circumfultam, à coherentium corpore divelles, de vicinorum criminum nexu, de propinquorum scelerum complexu, ut solam eam secernas ad penitentiam fructum? Voilà plus que nous ne demandions; car les trois pechés canoniques étoient exclus de la paix & de la reconciliation, ou, comme parle Tertullien, du fruit de la penitence. L'adultère venoit d'être excepté, mais la discipline étoit encore la même pour les deux autres; & il sembloit que cette grace devoit être générale, ou que la severité devoit être commune. Nonne hinc idolatria, dit le même Auteur, inde homicidium detinebunt? Et si qua vox fuerit, reclamabunt: Noster hic cuneus est, nostra compago. . . . Aut detinemus eam, aut sequimur.*

Ibid.

Sur quoi il est bon de faire cette petite remarque. Dans l'ordre des commandemens du Decalogue, l'homicide est défendu avant l'adultère, Non occides, non moechaberis. Ainsi Tertullien se trompe, quand il met l'adultère au milieu de l'idolâtrie & de l'homicide. Mais selon le grec, qui étoit uniquement en usage parmi les

anciens, parce qu'avant S. Jerome ils ne lisoient l'Ecriture que dans le Grec des LXX. ou dans des versions latines faites sur le Grec, l'ordre est tel que Tertullien le représente. Grotius l'a remarqué dans l'explication du Decalogue, où il cite cet endroit de Philon: *Merito Deo exosa res adulterium inter crimina ordinem ducit.* Mais il faut ajouter que dans le Deuteronome l'ordre est conforme à l'Hebreu. Je reviens à Tertullien.

Il nous fournit dans la suite une quatrième preuve, qui l'emporte encore en force sur la précédente; & il nous apprend même des circonstances de l'ancienne penitence, qui méritent d'être sues, & qui peuvent édifier la piété: *Adiisisti idololatre, adiisisti homicida, in medio eorum adiisisti & moechus.* Pariter de penitentia officio sedent in sacco, & cinere inharrescens, eodem fletu gemitur, eisdem precibus ambiant, eisdem genibus exorant, eandem invocant matrem. Jusques là c'est un tableau de la penitence fort beau, quoique étonnant, & quoique lugubre. Ce qui suit est du caractère de Tertullien; mais c'est néanmoins ce qui nous importe le plus: *Quid agis, mollissima & humanissima disciplina? Aut omnibus eis hoc esse debet; . . . aut si non omnibus, nostra esse. Idololatræ quidem & homicidæ semel damna; moechum verò de medio excipis; idololatra successorem, homicida amecessorem, utriusque collegam? Persona acceptio est, miserabiliores penitentia relinquis.*

Ibid.

Il se sert dans le dernier Chapitre de cette comparaison avec encore plus de véhémence: *Urget nos dicere indignitas, comaminata potius corpora revocabis, quam cruciata. Quæ penitentia miserabilior, inillatam prosterbens carnem, an vero laniatam? Quæ iussit veniam omnibus casis, quam voluntarius, anquam invitus peccator implorat? . . . Negationem quamvis compellunt ingenia carnificis, &*

Ibid. c. 12.

genera penarum? Quis magis negavit, qui Christum vexatus, an qui delectatus amissus? Il parle ensuite des blessures de ces demi-confesseurs, qui après plusieurs épreuves & plusieurs supplices, avoient enfin été vaincus par la foiblesse de leur chair: Illa cicatrices christiano praelio insculpta, & nique invidiosa apud Christum, quia vicisse cupierunt; & sic quoque gloriosa, quia non vincendo cesserunt, in quas adhuc & Diabolus ipse suspirat. Mais rien n'est plus précis que ce que dit le même Auteur dans le même endroit: Quacumque auctoritas, quacumque ratio mæcho & fornicatori pacem ecclesiasticam reddidit, eadem debet & homicida, & idololatra penitentibus subvenire.

Morin.
lib. 9. de
penit. cap.
20.

Je sai bien que le savant Pere Morin pretend que Tertullien en impose à l'Eglise catholique: mais quand on n'a qu'une reponse de cette nature, c'est une marque qu'il ne peut y en avoir de bonne & de raisonnable. Mais, ajoute cet habile homme, Tertullien étoit heretique. J'en conviens. Mais si c'est une raison suffisante pour rejeter son temoignage, nous donnons gain de cause à nos heretiques sur beaucoup de points que Tertullien decide en notre faveur, dans la plupart de ses Livres écrits depuis son changement; comme l'obligation des jeûnes, la priere pour les morts, le sacrifice de l'Eucharistie.

Mais Tertullien étant Catholique n'avoit-il pas enseigné le contraire? J'en tombe d'accord en partie. Car étant Catholique, il avoit cru que l'Eglise avoit le pouvoir de remettre les plus grands crimes, au lieu qu'étant Montaniste ils les croyoit irremissibles. Il avoit cru que c'étoit par une severité de discipline, que ces pechés étoient retenus jusqu'à la mort; & il crut ensuite que c'étoit faute de puissance & d'autorité. Enfin il avoit cru que puisque l'Eglise mettoit en

penitence les pecheurs, elle pouvoit finir leur penitence; & qu'il y avoit des occasions où elle étoit si satisfaite de leur extrême ferveur, de leur humilité, de leur assiduité, de leur douleur, sur tout quand les Martyrs les avoient jugés dignes de rentrer dans son sein, qu'elle ne pouvoit s'empêcher de les y recevoir. Et cela paroît même par le reproche qu'il en fait à l'Eglise: *At tu jam & in Martyres tuos effundis hanc potestatem, ut quisque ex confessione vincula induit adhuc mollia, in novo custodia nomine, statim ambiunt mæchi, statim adeunt fornicatores . . . Alii ad metalla confugiunt, & inde communicatores revertuntur.* On peut encore voir les Chapitres III. IV. VI. & VIII. du même Livre, qui sont encore plus forts. Mais il ne dit nulle part dans son Livre de la Penitence, qu'on donnât l'absolution aux idolâtres, aux homicides, & aux adulteres. Il est vrai qu'il exhorte tous les pecheurs à la penitence, & qu'il leur promet que Dieu leur pardonnera, si leur penitence est sincere; mais ce n'est point ce que nous cherchons.

Je ne veux pas néanmoins desavouer qu'il n'y ait un endroit dans Tertullien, qui paroisse contraire à ce que nous venons d'établir. Cet endroit se trouve au Chapitre III. du Livre de la pureté; mais dans le Chapitre suivant Tertullien est tout occupé à expliquer la raison qu'il a de mettre dans une même classe les fornicateurs & les adulteres. Et dans le Chapitre V. il prouve fort au long que l'Eglise catholique ne peut admettre les adulteres à sa communion après leur penitence, puisqu'elle n'y admet ni les idolâtres ni les homicides. Or comment croire après cela que le Chapitre III. soit si fort opposé au sentiment que nous soutenons?

Il le paroît néanmoins; car voici

Tertull.
lib. de pu-
dicitia, c.
22.

Ibid. c. 3. Ses termes : *Si enim, inquit* (ce sont les Catholiques) *aliqua penitentia caret venia, jam nec in totum agenda tibi est. Nihil enim agenda est frustra. Porro frustra agatur penitentia, si caret venia. Omnis autem penitentia agenda est. Ergo omnis veniam consequatur, ne frustra agatur, quia non erit agenda si frustra agatur. Porro frustra agatur, si venia carebit.* C'est une contradiction visible, ce semble, ou plutôt c'est un dementi, que les Catholiques donnent par avance à Tertullien, contre tout ce qu'il doit dire dans la suite.

Je repons 1. qu'immédiatement avant cette objection, Tertullien avoit distingué deux sortes de pénitence ; l'une qui pouvoit obtenir le pardon, l'autre qui ne l'obtenoit jamais ; l'une des péchés qui pouvoient être remis, l'autre de ceux qui ne pouvoient l'être : *Secundum hanc differentiam delictorum penitentia quoque conditio discriminatur ; alia qua veniam consequi possit, in delicto scilicet remissibili ; alia qua consequi nullo modo possit, in delicto scilicet irremissibili.* Et c'est contre cette division extravagante & heretique, que les Catholiques font cette objection invincible ; que, puisqu'on ne fait pénitence que pour obtenir le pardon de ses péchés, il est ridicule d'admettre une espèce de pénitence qui ne l'obtient jamais. Car soit que l'Eglise reconcilie les pénitens, ou qu'elle ne les reconcilie pas, elle est néanmoins très persuadée qu'ils peuvent, en faisant pénitence, obtenir la remission de leurs péchés. Et d'ailleurs c'est une erreur qui détruit toute l'autorité de l'Eglise, que de diviser les péchés en remisibles & irremissibles ; & de distinguer, selon cette division, deux sortes de pénitence.

Je repons 2. que cette objection des Catholiques ne regarde donc que ce que Tertullien venoit d'avan-

cer très faussement sur la distinction des péchés en remisibles & irremissibles, & la distinction d'une pénitence propre à chacune de ces espèces de péchés. Et pour montrer que cette objection ne regarde que ce seul point, outre la liaison immédiate qu'elle a avec lui, ces mots le montrent clairement : *Sed prius de eadem intercedentem ex diverso responsum ad eam penitentia speciem, quam cammaxime definimus veniam carere. Si enim, inquit, aliqua penitentia caret venia, &c.*

Enfin S. Cyprien confirme ce que nous avons prouvé jusqu'ici par Tertullien en avouant que ces predecesseurs, & quelques Evêques de la province Proconsulaire, dont Carthage étoit la Metropole, avoient autrefois refusé la reconciliation aux adultères, quoique plusieurs de leurs confrères fussent dans une pratique contraire : *Et quidem apud antecessores nostros quidam de Episcopis isthic in provincia nostra dandam pacem moribus non putaverunt, & in totum penitentia locum contra adulteria clausurunt. Non tamen à Coepiscoporum suorum collegio recesserunt, aut catholica Ecclesia unitatem vel duritia vel censura sua obstinatione ruperunt ; ut quia apud alios adulteris pax dabatur, qui non dabat de Ecclesia separaretur.* Ces Evêques d'Afrique, dont parle S. Cyprien, eurent peine à changer de discipline, dans le tems que presque tous leurs confrères en changèrent, à l'égard des adultères. Mais comme ils ne faisoient que suivre l'ancien usage, & que d'ailleurs ils convenoient avec tous les Catholiques de la puissance de l'Eglise, ils demeurèrent dans l'unité.

Cette remarque peut servir à nous faire voir que l'indulgence, dont on résolut d'user, ne fut pas reçue d'abord par toutes les Eglises, & que le changement ne se fit pas tout d'un

coup. Ajoutons que la raison de ce changement fut sans doute l'extrême aversion, que les Montanistes témoignent avoir pour ceux qui s'étoient souillés par des crimes contraires à l'honnêteté & l'erreur où ils étoient que l'Eglise ne pouvoit les remettre, & qu'elle cesseroit d'être pure si elle les recevoit à sa communion.

§. III.

Examen de tout ce qui fut fait du tems de S. Cyprien au sujet des fideles que la persecution avoit abattus.

Je crois qu'on ne peut plus nier, sans une injuste obstination, que l'ancienne coutume de l'Eglise ne fût de refuser la reconciliation & la paix aux pecheurs, qui après le baptême s'étoient souillés par l'idolatrie, ou par l'homicide, ou par l'adultère; que ce dernier crime commença à être traité plus doucement, environ le tems que Tertullien devint Montaniste, c'est-à-dire au commencement du III. siecle; & que la severité de la discipline étoit encore la même à l'égard de l'idolatrie & de l'homicide. Mais outre les preuves que j'en ai rapportées, j'espère mettre la chose dans une telle évidence, qu'on ne pourra pas la révoquer en doute, par l'examen que je ferai de tout ce qui fut fait du tems de S. Cyprien, au sujet des fideles que la persecution avoit abattus. C'est un des points de l'antiquité le plus important, & il est décisif pour plusieurs questions qui regardent la matiere que je traite.

L'an de Jesus-Christ 250. les Edits sanglans de l'Empereur Dece contre l'Eglise, causerent dans tout l'Empire une persecution si cruelle & si generale, qu'excepté un petit nombre de forts qui eurent assez de patience pour vaincre les supplices, ou assez de pru-

dence pour les éviter, tous les autres qu'une longue paix avoit amolés, & que l'attachement aux biens & à la vie avoit déjà rendus infideles dans le secret de leurs cœurs, furent honteusement renversés & emportés par ce torrent. Rien n'est plus triste que la peinture que S. Cyprien en fait dans le Traité qu'il a composé sous le titre de *Lapsi*. En voici quelques traits : *Avulsam nostrorum viscerum partem violentus inimicus populationis sua strage deiecit... Lacrymis magis quam verbis opus est ad exprimendum dolorem, quo corporis nostri plaga desenda est, quo populi aliquando numerosi multiplex lamentanda jacitura est. Quis enim sic durus ac ferreus, ... qui inter suorum multiformes ruinas & lugubres ac multo squalore deformes reliquias constitutus, siccos oculos tenero prevaleat?*

Ce ne fut pas la seule Eglise d'Afrique, qui fut reduite à ce triste état. L'Italie & Rome furent remplies de deserteurs du christianisme & de prevaricateurs. Les saints Confesseurs de Rome, dont Moïse & Maxime étoient les plus illustres, commencent ainsi leur réponse à S. Cyprien : *Inter varios & multiplices dolores nobis constitutus, propter praesentes iuniorum fratrum per totum pene orbem ruinas, &c.* Et dans la suite ils disent que l'apostasie, qui est par elle-même le plus grand des maux, est devenue par le nombre prodigieux des lâches chrétiens, un mal universel & presque sans remède : *Grande delictum & per totum pene orbem incredibili vastatione grassatum.* Et cette dernière circonstance est encore prouvée par la Lettre XXXI. qui est du Clergé de Rome à S. Cyprien : *Aspice totum orbem pene vastatum, & ubique jacere dejectorum reliquias & ruinas.*

Ce fut ce grand nombre de fideles abattus, qui les rendit plus hardis & plus pressans, & qui força l'Eglise à

S. Cyp. de lapsis, pag. 182.

Epist. 26. inier Cyprian. pag. 34.

Ibid. Epist. 31. p. 44.

user d'une nouvelle indulgence dans une occasion nouvelle. Car rien n'est plus juste d'un côté que ce que disent les Confesseurs de Rome : *Nec hoc animetur, quia multi sunt; sed hoc ipso magis reprimatur, quia non pauci sunt. Nihil ad extenuationem delicti numerus impudens valere consuevit, sed pudor, sed inonestia, sed patientia, sed disciplina, sed humilitas.* Mais d'un autre côté rien n'est plus difficile, que de résister à une multitude presque infinie de gens fort pressans, impatiens, inquiets, foibles pour la plupart, faciles à se rebuter & à se désespérer; comme S. Cyprien le dit au Clergé de Rome: *In provincia nostra per aliquas ciuitates in prepositis imperis per multitudinem factus est... territis & subactis prepositis suis, qui ad resistendum minus virtute animi, & robore fidei prevalebant.* Mais il faut voir par quels degrés on en vint à cette indulgence, & quelle elle fût.

I. Un grand nombre de ceux que la persécution avoit abattus, eurent recours aux Martyrs & aux Confesseurs, selon l'ancienne coutume, qui leur permettoit d'aller implorer leur assistance, mais avec cette circonstance, qu'ils eussent auparavant satisfait à l'Eglise par une pénitence légitime, c'est-à-dire longue, pénible, sincère, enfin telle que la plupart d'entre eux ne l'avoient pas seulement commencée. Les Martyrs, & particulièrement ceux d'Afrique, ou par foiblesse, ou par les conseils de quelques Prêtres séditeux, ou par une secrète envie de faire valoir leur autorité, ou enfin par une compassion imprudente & contraire à l'Evangile, les reçurent avec trop d'indulgence & trop de facilité. Les pénitens, à qui cette espee de reconciliation venoit de donner une nouvelle hardiesse, demandèrent avec empressement d'être admis à la paix & aux Sacremens de l'Eglise; & des

Prêtres déjà schismatiques dans le cœur, comme ils le furent depuis ouvertement, sans consulter S. Cyprien qui étoit alors dans sa retraite, les reçurent contre toutes les règles de la discipline, de la hierarchie, & de la morale.

S. Cyprien se plaignit des uns & des autres. Il écrivit aux Martyrs pour leur apprendre les règles de leur devoir. Il menaça d'excommunier ces Prêtres séditeux & remeraires, & il les déclara suspens jusqu'au prochain Concile. Voyez les Lettres IX. X. & XI. dont la première est adressée au Clergé, la seconde aux Confesseurs, la troisième au peuple. Il parle ainsi dans la dernière : *Audiam, queso, patienter consilium nostrum, expectent regressionem nostram; ut cum ad vos per misericordiam Dei venerimus, convocati Coepiscopi plures, secundum Domini disciplinam & Confessorum presentiam, beatorum Martyrum Litteras & desideria examinare possimus.* Il ne parle que de ceux qui avoient reçu des billets des Martyrs; & il n'est pas même question des autres. Il ne décide rien jusqu'à ce Concile, qui devoit être retardé autant que dureroit la persécution. Il ne parle pas même de ceux qui seroient en danger de mort avant ce tems-là. Enfin il ne fait espérer de pardon qu'à ceux qui étoient privilégiés, & que les Martyrs avoient reçus à leur communion; & encore il limite cette grâce à ceux de la pénitence desquels les Evêques & les Confesseurs seront contents.

II. Mais l'été étant déjà commencé, & cette saison étant sujette à beaucoup de maladies, S. Cyprien écrivit de sa solitude à son Clergé, qu'il falloit user de quelque indulgence à l'égard des pénitens, que les Martyrs avoient jugés dignes de la reconciliation; & qu'il jugeoit qu'on pouvoit la leur accorder, s'ils tombaient dans

Ibid. Epist.
26. p. 36.

Id. Epist.
22. p. 31.

Id. Epist.
11. p. 12.

Id. Epist.
13. Ibid.

une maladie dangereuse. *Quoniam video, . . . jam astatem cepisse*, dit-il, *quod tempus infirmis assiduis & gravibus infestatur, occurrendum puto fratribus nostris; ut qui libellos à Martyribus acceperunt, & prerogativa eorum apud Deum adjuvari possunt, si incommodo aliquo & infirmitatis periculo occupati fuerint . . . manu eis in penitentiam imposita, veniant ad Dominum cum pace quam dari Martyres Litteris ad nos scitis desideraverunt.* Cette saison étoit également dangereuse pour tous : il ne parle néanmoins que des pénitens privilégiés. Il étoit question de la réconciliation à la mort, comme il paroît par ces termes, *veniant ad Dominum cum pace*: cependant les autres n'y sont point admis. Enfin la raison même de cette indulgence, est une preuve qu'elle étoit particulière, & non pas générale.

On dira peut-être que ce n'est là qu'une conséquence, & que la chose n'est pas assez distinctement marquée pour établir un point de cette importance. Voyons donc la suite. Les Prêtres de Carthage, après avoir reçu cette Lettre de leur Evêque, lui écrivirent pour lui demander un nouvel éclaircissement : *Desiderasti in hac re formam à me vobis dari; & c'étoit sans doute sur le sujet des autres pénitens.* Mais S. Cyprien leur déclare qu'il n'a rien à leur dire de nouveau, & que sa première Lettre leur doit suffire : *Satis plane scripsisse me ad banc rem, proximis Litteris ad vos scitis credo, dit-il, ut qui Libellum à Martyribus acceperunt, & auxilio eorum adjuvari apud Dominum in deliciis suis possunt, si premi infirmitate aliqua & periculo ceperint . . . cum pace à Martyribus sibi promissa, ad Dominum remittantur.* Voici maintenant pour les autres pénitens; & c'est la réponse à la demande de son Clergé : *Ceteri vero, qui nullo libello à Martyribus accepto iuvandis faciunt, (tous*

n'avoient donc pas reçu de ces billets) *quoniam non paucorum, nec Ecclesia unius, aut unius provincia, sed totius orbis hac causa est; expectem de Domini protectione Ecclesia ipsius publicam pacem.* C'étoit donc une chose qui n'étoit pas encore réglée. Il étoit visible qu'un si grand nombre de fideles de toutes les Eglises du monde, ne pouvoient pas être traités, comme on traitoit autrefois un ou deux deserteurs; & que dans un point de discipline si essentiel, & auquel toutes les Eglises du monde étoient intéressées, on ne pouvoit rien résoudre sans un Concile, & sans consulter les principales Eglises. C'est ce que S. Cyprien dit ensuite : *Hos enim & verecundia & disciplina, & vita ipsi omnium nostrum conveni, ut . . . disponere omnia consilii communis religione possimus.*

Mais rien ne fait voir ce que je dis plus clairement, que ce que S. Cyprien écrit au Clergé de Rome dans sa XIV. Lettre, où après avoir parlé de l'ordre qu'il avoit donné qu'on réconciliât les pénitens qui avoient reçu des billets, & qui étoient en danger de mort : *Si qui libello à Martyribus accepto de seculo excederent*, il ajoute ces paroles : *Nec in hoc legem dedi, aut me auctorem temere consui;* ce n'est point un nouveau règlement : *Sed cum videtur & honor Martyribus habendus, & eorum qui omnia turbare cupiebant impetus comprimentus.* Il n'osoit réconcilier les autres, de peur d'établir quelque chose de nouveau. Il attendoit pour juger de cette matière, la paix de l'Eglise, & le consentement des Evêques; & il n'admettoit les pénitens privilégiés à l'extrémité & dans un danger de mort très pressant, que parce que une ancienne coutume autorisoit cet usage, lorsque l'Evêque vouloit bien avoir égard aux billets des Martyrs. Sans cela il ne l'eût pas fait, & n'eût

Ibid.

Id. Epist.
14. P. 24.

Id. Epist.
13. P. 23.

Ibid.

SUR LE PREMIER CANON DU CONCILE D'ELVIRE. 303

pas cru même pouvoir le faire sans temerité. C'est une preuve complète de la severité de l'ancienne discipline.

Que si l'on demande s'il est possible que de saints Evêques, tel qu'étoit S. Cyprien, eussent une dureté si inflexible pour des gens qui demandoient avec tant de larmes & tant d'empressement à rentrer dans l'Eglise, je répondrai que ce n'étoit point une dureté & une cruauté, mais une conduite très-sage & très-prudente, quoique severe. Car il falloit être assuré de leur douleur & de leur repentir ; & pendant la persecution il n'y en avoit point de meilleure marque, que de confesser Jesus Christ devant les mêmes Juges devant lesquels on l'avoit renoncé. *Si nimum properant, habent in sua potestate quod postulant*, dit S. Cyprien, *tempore ipso sibi plusquam postulant largiente. Actus adhuc geritur, & agon quodidie celebratur. Si commissi verè & firmiter panitent, & fidei calor pravalet, qui differri non potest, potest coronari.*

C'est ainsi qu'autrefois la plupart étoient reconciliés. S. Cyprien dans le *Traité de Lapsis*, parle de deux saints Martyrs, Castus & Amilius, qui après avoir été vaincus par la vue des supplices, furent touchés d'une douleur si vive & si forte, qu'ils surmonterent le fer & le feu, ut fortiores ignibus fierent, qui ignibus ante cessissent. Ils demandoient la paix, ajoute ce même Pere, non lacrymarum miseratione, sed vulnere; nec sola lamentabili voce, sed laceratione corporis & dolore. Quand ils mouroient dans les supplices, on ne doutoit pas qu'on ne dût les regarder comme reconciliés à l'Eglise; mais quand ils étoient encore vivans, quoiqu'ils eussent perdu leurs biens, qu'ils eussent été cruellement tourmentés, & qu'ils eussent été chassés de leur pays, on

doutoit encore si on les admettoit à la communion ecclesiastique; comme il paroît par la Lettre de Caldonius à S. Cyprien : *Quamvis mihi videatur debere pacem accipere, tamen ad consilium vestrum eos dimisi, ne videar aliquid temere presumere. Si quid ergo ex communi consilio placuerit, scribite mihi.*

III. S. Cyprien ayant fait savoir au Clergé de Rome ce qu'il avoit fait, il en reçut deux reponses, qui sont la XXX. & la XXXI. Lettres parmi celles de ce Saint. La premiere est route contre la trop grande facilité des Martyrs. La seconde entre plus dans la question que nous examinons, & on peut en tirer des consequences. Le siege de Rome étoit alors vacant ; & la persecution étoit si allumée, qu'il n'étoit pas possible de le remplir. Voici comme cet illustre Clergé parle d'un temperament de douceur & de justice, par rapport à à Dieu qui est également juste & misericordieux : *Cujus temperamenti moderamen nos hic tenere quærentes diu, & quidem multi, & quidem cum quibusdam Episcopis vicinis nobis & appropinquantibus, & quos ex aliis provinciis longè postitis, persecutionis istius ardor ejecerat; ante constitutionem Episcopi nihil innovandum putavimus, sed lapsorum curam mediciter temperandam esse credimus; ut interim dum Episcopus dari à Deo nobis sustinetur, in suspensio eorum qui moras possunt dilationis sustinere causa teneatur: eorum autem, quorum vita sua finem urgens exitus dilationem non potest ferre . . . na demum . . . subveniri.*

C'étoit donc 1. une maniere indecise, sur laquelle il n'y avoit encore rien d'établi, puisqu'il falloit tant de tems, diu, & tant de personnes habiles, & quidem multi; qu'il falloit sur cela prendre les avis des Evêques & voisins & éloignés, vicinis & ex aliis provinciis longè postitis; & qu'on n'alloit encore decider pleinement &

Epist. 18.
inter Cy-
priano. pag.
25.

Ibid. Epist.
31. p. 45.

Id. Epist.
23. p. 25.

Id. Traç.
de lapsis,
pag. 185.

absolument la chose, avant l'élection de l'Evêque de Rome. 2. On fait un decret provisionnel en faveur des fideles qui avoient été abbatus; mais on declare qu'il sera à la liberté du Pape élu & des Evêques, de s'en tenir à l'ancienne discipline, qu'on ne prend point changer. 3. Enfin après tant d'égards & tant de precautions, on déclare qu'on est d'avis d'user de douceur à l'égard des penitens, & on conseille aux autres de se servir du même temperament, dont on est resolu de se servir. Et ce temperament est de donner la reconciliation aux mourans. C'est une grace, c'est une faveur: encore n'est elle pas bien établie: encore ne deroge-t-elle pas à l'ancienne discipline. Qui ne voit après cela que ce n'étoit donc pas le droit commun, qu'on accordât la reconciliation à tous ceux qui mouraient dans la penitence?

Mais voici quelque chose de plus fort; & j'ai supprimé à dessein la fin du passage que je vais transcrire : *Ibid.* *Eorum autem, quorum vita sua finem urgens exitus dilationem non potest ferre, alia penitentia & professio frequenter suorum detestatione factorum; si lacrymis, si gemitibus, si fleatibus dolemis ac verè penitentis animi signa prodiderint: cum spes vivendi secundum hominem nulla subsisterit, ita demum cautè & sollicitè subveniri; Deo ipso sciente quid de talibus faciat, & qualiter judicii sui examinet pondera; nobis tamen anxie curantibus, ut nec promam nostram improbi homines laudent facilitatem, nec verè penitentes actus nostram quasi duram crudelitatem.* Par ces paroles 1. le Clergé de Rome met des conditions, & en grand nombre, & très-rates, au temperament qu'il prescrit. 2. Il ordonne qu'on se serve de ce temperament avec une extrême circonspection. 3. Il laisse à Dieu le jugement de la reconciliation qu'il accorde. 4. Enfin il

avertit qu'on peut offenser Dieu, en usant de cette douceur avec trop de facilité. Ce sont autant de preuves, que jusqu'alors la discipline constante de l'Eglise étoit de refuser à certains penitens, même à la mort, la grace de la reconciliation à l'Eglise.

IV. L'an de Jesus-Christ 251. la persecution étant ralentie, S. Cyrien sortit de sa retraite, vint à Carthage & assembla un Concile, pour terminer l'affaire des penitens coupables d'idolâtrie. *Persecutione sopita*, dit-il à l'Evêque Antonien, *cum data esset facultas in unum conveniendi, copiosius Episcoporum numerus, quos integros & incolumes fides sua & Domini tutela protexit, in unum convenimus, & scripturis divinis ex utraque parte prolatis, temperamentum salubri moderatione libravimus: ut nec in totum spes communicationis & pacis lapsi denegaretur, ne plus de desperatione deficerent, & eo quod sibi Ecclesia clauderetur, secuti seculum gentiliter viverent; nec tamen rursus censura Evangelica solveretur... sed traheretur à penitentia, & rogaretur dolenter paternæ clementiæ.*

Id. Epist.
51. p. 67.

La premiere reflexion que je ne puis m'empêcher de faire sur ce passage, est que l'exemple de ces grands Evêques doit servir de modele aux gens de bien dans tous les siècles. Leur premiere regle doit être l'Ecriture, mais prise toute entiere, mais examinée long-tems, mais expliquée par les Saints, *scripturis divinis ex utraque parte prolatis*. Et leur seconde regle doit être le consentement des Prelats, mais principalement de ceux qui aiment l'Eglise, qui suivent l'Evangile, qui ont de la religion & de la crainte de Dieu, *quos integros & incolumes fides sua & Domini tutela protexit*.

La seconde reflexion est, que rien n'est plus digne de compassion que l'abus, que la plupart des gens font des passages des anciens Peres, qui recommandent

SUR LE PREMIER CANON DU CONCILE D'ELVIRE. 305

recommandant d'éviter les extrémités, & qui conseillent de se servir de menagemens & de temperamens. Car sans examiner quels sont ces menagemens, ils declament contre les précieux restes de la discipline de l'Eglise, & ils étouffent le peu de zèle qui reste encore en quelques personnes pour l'honneur de Dieu, & pour le respect des Sacremens. Ils ne veulent pas voir que ces endroits, sur lesquels ils se fondent, sont la condamnation de leur relachement; & que ces menagemens des Saints feroient des excès & des extrémités, non-seulement selon eux, mais selon même les plus zélés & les plus ardens.

La troisième reflexion, & qui est plus de mon sujet, est qu'on ne peut s'empêcher de voir que c'étoit une nouveauté, qu'il falloit autoriser par un Concile & par l'Ecriture, de rendre la communion aux tombés pénitens; & que jusques-là on avoit été dans un usage contraire.

La quatrième enfin, que toute cette moderation aboutit à n'ôter pas aux pénitens toute espérance de pardon, *ut nec in totum spes communicationis & pacis lapsi denegaretur*; que par conséquent avant cette indulgence, ils n'en attendoient pas de l'Eglise, à moins qu'ils ne fussent autorisés par les prières & la grace des Martyrs; & que la raison de cet adoucissement fut le nombre presque infini des coupables, dont la plupart n'étoient pas capables de l'ancienne severité.

Mais enfin quel fut ce temperamment que les Evêques d'Afrique embrassèrent, & qui fut suivi par le Pape Corneille & par tous les Evêques d'Italie? *Qui & ipse*, dit S. Cyprien, *cum plurimi coepiscopis, habito Concilio, in eandem nobiscum sententiam pari gravitate & salubri moderatione consensu*. Ce Saint le dit en termes clairs

dans la même Lettre: *Placuit, frater carissime, examinatis causis singulorum, Libellaticos interim admitti, sacrificatis in exitu subveniri*. Et dans la Lettre LIV. au Pape Corneille: *Stauerant jampridem, participatio invicem nobiscum consilio, ut qui in persecutionis infestatione... lapsi fuissent, ... agerent diu penitentiam plenam; & si periculum infirmis urgeret, pacem sub istu mortis acciperent*.

Encore cette faveur ne fut pas accordée à tous; & quoique Novatien eût déjà fait apprehender à l'Eglise les conséquences du refus de l'absolution à la mort; & quoique S. Cyprien combatte cet heretique dans toute sa Lettre à Antonien, il declare néanmoins que les pénitens, qui ne s'avisent de demander à l'Eglise la remission de leurs péchés que lorsqu'ils sont malades, ne doivent point attendre d'assistance dans cette extrémité, & qu'on leur defend même d'en esperer: *Et idcirco, frater carissime*, dit ce saint Martyr, *penitentiam non agentes, nec dolorem delictorum suorum toto corde & manifestis lamentationis sua professione testantes, prohibendos omnino censuimus à spe communicationis & pacis, si in infirmitate atque in periculo caperint deprecari, quia rogare illos, non delicti penitentia, sed moris urgentis admonitio compellit, nec dignus est in morte accipere solatium, qui se non cogitavit esse moriturum*. On avoit donc retenu l'ancien usage à leur égard. Cela seul justifie encore plus évidemment qu'aucune autre chose, que l'Eglise avoit auparavant refusé la reconciliation à la mort; puisqu'elle le faisoit encore, & qu'on ne pouvoit l'accuser en cela ni de nouveauté, ni d'injustice. Le Concile de Nicée usa encore d'une nouvelle condescendance sur ce chapitre; mais il ne faut pas prévenir l'ordre des tems.

V. Rien n'établit plus clairement

Qq

Ibid. pag. 71.

Id. Epist. 54. p. 77.

Id. Epist. 52. p. 73.

Ibid.

que l'indulgence, dont on commen-
ça d'user à l'égard des penitens, qui
mouraient dans l'exercice d'une pe-
nitençe qu'ils avoient embrassée pen-
dant leur santé, & aussi-tôt après
leur chute, étoit une nouveauté, que
les plaintes que quelques Evêques
catholiques en firent, & la maniere
dont S. Cyprien tâcha de les satisfai-
re. Voici comme il s'en explique dans
l'Epître LII. à l'Evêque Antonien

Ibid. pag.
66.

*Quoniam de vico quoque actū motus videris, mea apud te & persona & causa purganda est, ne me aliquis existimet à proposito meo leviter recessisse; & cum evangelicū vigorem primò & inter ini-
tia defenderim, post modum videar ani-
mum meum à disciplina & censura priore flexisse; ut his, qui libellis conscientiam suam imaculaverint, vel nefanda sacrificia commiserint, laxandam pacem putaverim.*

Or il est certain, comme je l'ai
déjà dit, & comme il est encore aisé
de le justifier par S. Cyprien, que la
reconciliation n'avoit été accordée
aux penitens, qui s'étoient souillés
par les sacrifices profanes des payens,
qu'à l'extrémité & dans un danger de
mort très-pressant. *Statueramus*, dit-
il au Pape Corneille, *ut agerent diu
penitentiam plenam; & si periculum in-
fermitatis urgeret, pacem sub istū mortis
acciperent.* Il dit la même chose dans
l'Epître LII. *Placuit sacrificatis in exi-
tu subveniri.* Et cela est si vrai, que
quelques-uns de ces malades desespé-
rés étant revenus en santé, quelques
personnes trouverent mauvais que S.
Cyprien communiquât avec eux. A
quoi ce Saint répond excellemment,
qu'on étoit convenu de les reconci-
lier lorsqu'ils seroient en danger de
mort; mais qu'on ne pouvoit pas s'op-
poser à la bonté de Dieu, qui leur
avoit rendu la santé; & que sous pre-
texte de ne donner la paix qu'aux
murs, il ne falloit pas étouffer

ceux à qui on l'avoit donnée. *Illis*, Ibid. pag.
dit-il dans la même Epître, *sicut pla-*
cuit, in periculo subvenitur. Postea ta-
men quoniam subvenimus est, & periculan-
tibus pax data est, offocari à nobis non
possunt, aut opprimi, aut vi & manu no-
stra in exitum mortis urgeri; ut quoniam
morientibus pax datur, necesse sit mori
eos qui acceperint pacem.

Cette indulgence étoit donc une
chose si nouvelle, que des Evêques
catholiques en étoient scandalisés;
que S. Cyprien convenoit qu'il en
avoit usé autrement, même depuis
l'effroyable ravage de la persecution
de Dece; & qu'il soutenoit seulement
que ce n'avoit été ni par legereté,
ni pour suivre son sentiment particu-
lier, qu'il avoit changé de conduite.

Quod utrumque, dit il, *non sine librata*
diu & ponderata ratione à me factum est. Ibid. pag.
67.

Car pendant la persecution, ajoutez-
il, je n'ai point fait esperer de re-
conciliation ni de paix, afin d'exciter
les vaincus à retourner au combat;
*Ut penitentiam viam non solum precibus &
lamentationibus sequeretur, sed quoniam
repetendi certaminis, & repetenda salutis
dabatur occasio, ad confessionis potius ar-
dorem & martyrii gloriam...provocarentur.*

Je me suis opposé, poursuit ce
grand Saint, à la facilité des Martyrs,
à l'empressement des penitens, à la
temerité des Prêtres. J'ai représenté
que c'étoit une chose indecise; que
toutes les Eglises du monde y étoient
intéressées; qu'il falloit attendre que
la paix de l'Eglise pût donner moyen
aux Evêques de la regler dans un
Concile. Le Concile enfin a été as-
semblé, & non seulement en Afri-
que, mais à Rome & dans les provin-
ces plus éloignées. Et le malheur des
tems, l'impossibilité de garder l'an-
cienne severité contre tant de coup-
ables, l'apprehension de les porter ou
dans le schisme, ou dans l'herésie,
ou dans une entière infidélité, enfin

I. l. Epist.
54. p. 77.

Id. Epist.
52. p. 71.

le souvenir que l'Eglise avoit ce pouvoir, a fait entrer les Evêques catholiques dans ce sage temperament, de donner l'absolution aux penitens souillés par les sacrifices, mais seulement à la mort, & de la donner aux Libellatiques, dont le crime est infiniment plus excusable après une penitence sincere : *Us scias me nihil leviter egisse, sed . . . omnia ad commune Concilii nostri consilium dislulisse ; & nemini quidem ex lapsis prius communicasse, quando adhuc eras unde non tantum indulgentiam, sed & coronam lapsus acciperet ; postea tamen sancti collegii concordia & colligenda fraternitatis ac medendi vulneris utilitas exigebat, necessitati temporum succubuisse, & salutem multorum providendam putasse, & nunc ab his non recedere, que semel in Concilio nostro de communi collatione placuerunt.*

VI. Il y avoit cependant des gens qui apprehendoient encore que cet adoucissement de la discipline ne ralentit plutôt le courage & l'ardeur des fideles pour le martyre ; & que l'esperance de rentrer dans la communion de l'Eglise après l'infidelité, ne portât les chretiens à la lâcheté & à l'apostasie : *Nec putes, frater carissime, c'est encore à l'Evêque Antonien que parle ainsi S. Cyprien, hinc aut virtutem fratrum minui, aut martyria defecere, quod lapsis laxata sit penitentia, & quod penitentibus spes pacis oblata.* Ces paroles supposent visiblement un changement dans la discipline, & que c'étoit une nouveauté de permettre aux penitens coupables d'idolatrie, d'esperer la reconciliation. puisqu'on en apprehendoit les consequences & les suites. Mais la reponse de S. Cyprien en est une nouvelle preuve. *Manes, dit ce Saint, verè fidetium robur immobile, & apud timentes ac diligentes corde toto Deum stabilis & fortis perseveras integritas. Nam & moribus à nobis penitentia tempus conceditur &*

pax datur. Non tamen idcirco virginias in Ecclesia deficit, aut continentie propositum gloriosum per aliena peccata languescit. Floret Ecclesia tot virginibus coronata . . . nec quia adultero penitentia & venia laxatur, continentia vigor frangitur. Dans ce passage S. Cyprien compare 1. le nouveau reglement sur l'idolatrie ; donc il y avoit eu un tems où la rigueur étoit égale contre ces deux crimes. 2. Il justifie l'un de ces reglemens par l'autre ; ce qui prouve que l'un étoit plus ancien que l'autre. 3. Il ne repond pas à ceux qui se plaignoient du reglement en faveur des adulteres, qu'on avoit toujours reçu les penitens coupables d'idolatrie, & que c'étoit l'usage de toutes les Eglises depuis le tems des Apôtres. Cependant rien n'étoit plus naturel, s'il avoit été vrai. 4. Enfin il rassure ces personnes scrupuleuses & timides contre les craintes de l'avenir, par l'experience du passé. Mais il ne dit pas : Voyez combien de Martyrs depuis qu'on reconcilie les idolâtres ; ce qu'il auroit du dire, & qui eût été décisif : mais, Voyez combien de continens & de vierges, quoiqu'on reçoive les adulteres à la penitence.

S. Cyprien rapporte ensuite que quelques-uns de ses predecesseurs avoient usé d'une extrême rigueur contre les adulteres. J'ai rapporté ailleurs ses paroles. Mais je ne sai si tout le monde comprend quel est le raisonnement de ce Pere en cet endroit : le voici. Il pretend prouver par cet exemple que de refuser entierement toute esperance de communion & de paix aux idolâtres, n'est pas un point qui doit separer les fideles ; & que si Novatien & les Evêques de son parti sont plus portés à cette severité qu'à l'indulgence que les autres Prelats avoient jugé necessaire, ils devoient demeurer dans le sein de l'Eglise, & non pas la déchirer.

rer par le schisme : *Dandam pacem machis non paraverunt . . . Non tamen à Cœpiscoporum suorum collegio recesserunt , aut catholica Ecclesia unitatem vel duritiam vel censura sua obstinatione rupe- runt . . . Manente concordia vinculo , & perseverante catholica Ecclesia individuo Sacramento , alium suum disponit & dirigit unusquisque Episcopus , rationem propositis suis Domino redditurus*. Ce qui fait voit trois choses : la première , que c'étoit un point de discipline : la seconde , que la chose même n'étoit pas assez résolue pour forcer tous les Evêques du monde à l'embrasser ; & la troisième , que comme le changement de l'ancienne discipline ne le fit pas tout d'un coup en faveur des adu- lteres penitens , on pouvoit , mais en conservant les sentimens de paix & de charité , ne pas donner les mains à cet adoucissement de la discipline en faveur des penitens idolâtres.

VII. Novatien lui-même nous four- nira une nouvelle preuve du change- ment de discipline dont nous par- lons. Il se vantoit de n'avoir dans son parti rien de souillé , rien d'impur ; au lieu , disoit-il , que l'Eglise étoit pe- rie en recevant les idolâtres : *Si pec- cato alterius inquinari alterum dicunt , & idololatram delinquentis ad non delin- quentem transire sua asseveratione contem- dunt , excusari secundum suam vocem non possunt ab idolatria crimine , cum constet de apostolica probatione machos & frau- datores , quibus illi communicant idolola- tras esse*. Or si on eût admis autrefois ces sortes de penitens , comment les Novatiens auroient-ils pu dire que , depuis que l'Eglise les avoit reçus , elle étoit devenue impure & souillée ? S. Cyprien n'eût-il pas répondu , ce qui étoit & très-facile & très-solide , que Novatien lui-même avoit com- muniqué avec eux tant qu'il avoit été dans l'Eglise ; que si l'Eglise étoit perie pour cela , elle avoit dû

cesser d'être depuis les Apôtres , & même au tems des Apôtres ; & que Novatien lui-même n'avoit jamais été le fils de la véritable Eglise. Cette reflexion me paroît d'autant plus solide , que S. Pacien Evêque de Barcelone , ayant à répondre à cette fausse pretention des Novatiens dans presque toute sa III. Lettre à Sym- pronien , il n'y répond jamais comme il auroit du nécessairement faire , s'il eût été persuadé qu'on eût toujours accordé la reconciliation & la paix de l'Eglise aux idolâtres.

Mais à propos de S. Pacien qui , selon le témoignage de S. Jerome , mourut sous le grand Theodose dans une extrême vieillesse , il y a des sa- vans qui prétendent que de son tems même en Espagne , les trois pechés canoniques n'étoient point admis à la reconciliation , quoiqu'on les ad- mit aux saints exercices de la peni- tence , & qu'on ne leur refusât pas les bénédictions & les prières de l'Eglise , ni les autres secours qui étoient com- muns aux penitens : *Despectus in multis Spiritus sanctus , hac nobis capitalis peri- culi condicione ligavit*, dit-il dans l'ex- hortation à la penitence , parlant des trois crimes défendus par les Apôtres dans le Concile de Jerusalem. *Reli- qua peccata meliorum operum compensa- tione curantur. Hac verò tria crimina , ut basilisci alicujus affatus , ut veneni ca- llix , ut leprosis arundo , metuenda sunt. Non enim vitare animam , sed intercipere noverunt . . . Hac quicumque post fidem fe- cerit , Deifaciem non videbit. Desperavé- re tantorum criminum rei. Quid vobis ego feci ? Numquid non fuit in potestate ne fi- ret ? Nullus ne admonuit ? Nemo pradi- xit ? Tacuit Ecclesia ? Nihil Evangelia dixerunt ? Nihil Apostoli criminati sunt ? Nihil rogavit sacerdos ? Quid queritis fera solatia ? Tunc decuit cum iecbas. Dura ista vox est , sed qui vos felices dicunt , in errorem vos mittunt*. On ne peut dou-

Catalog. Script. eccl. tom. 4. part. 2. pag. 125.

S. Pacien. exhort. ad penit. tom. 4. Bibl. lat. pag. 315.

Ibid. pag. 316.

ter que ces expressions fortes ne signifient un mal sans remède : mais ce qui suit paroît contraire : *Ergo, inquit aliquis, perierunt sumus ? ... Moriemur-ne in peccatis nostris ? Et quid facies tu sacerdos ? Accipite remedium, si desperare capistis ; si miseris vos agnoscitis, si timeris.*

On peut néanmoins allier ces contrariétés apparentes, en expliquant ce remède de la pénitence, & non pas de la réconciliation. Car S. Pacien ne dit pas un mot de celle-ci, & il parle uniquement de celle-là. Quand il fait espérer le pardon à ceux qui sont coupables de ces grands crimes, il ne le leur fait point espérer de l'Eglise, mais de Dieu seul qui jugera de la sincérité de leur pénitence & de leur douleur, & qui, selon qu'il l'a promis dans l'Ecriture, aura égard à leur humiliation & à leurs travaux. Cette distinction est clairement établie par le Pape Innocent I. dans l'Epître VI. à Exupère : *Consuetudo prior tenuit, ut concederetur penitentia, sed communio negaretur . . . ne communionis concessa facilitas homines de reconciliatione securos non revocaret à lapsu, negata meritis communiis est, concessa penitentia, ne totum penitus negaretur.* S. Cyprien dans l'Epître à Antonin les distingue très-souvent : *Miror quosdam sic obstinatos esse, ut dandam non putent lapsus penitentiam, aut penitentibus existiment veniam denegandam.* Et S. Ambroise : *Quid durus, quàm ut indicant penitentiam, quam non relaxent ?* Ce Saint parloit selon la coutume de son siècle, & contre l'erreur sur laquelle l'usage des Novatiens, qu'il combat, étoit fondé.

Et il ne faut pas s'imaginer que la pénitence sans la réconciliation fût une grâce peu importante. Car ceux à qui on n'accordoit pas même la pénitence, étoient privés de l'assistance de l'Eglise, des prières des fideles, de l'imposition des mains & des be-

nedictions des Evêques, de l'entrée & de la porte même du lieu où s'assembloient les chrétiens, des visites & des consolations des Diacres, & de l'assistance aux explications de l'Ecriture ; enfin ils étoient absolument négligés, entièrement retranchés, & frappés d'un anathème sans ressource & sans remède. Aulieu que les pénitens, à qui on ne faisoit pas espérer de réconciliation, étoient encore sous la main & sous les yeux de l'Eglise, & renoient comme le milieu entre les fideles qui participoient aux mystères, & les pecheurs désespérés. Tertullien, quoique Monraniste, nous en donnera un exemple bien sensible. Après avoir parlé de la fornication & de l'adultère, auquel on fait bien qu'il ne promettoit pas d'abolition, il parle en ces termes des autres excès que la fureur de la débauche fait commettre aux intemperans : *Relinquit autem libidinum furias & in corpora & in sexus nostra jura naturæ, non modo limine, verum omni Ecclesia reclusa submovemus ; quia non sunt delicta, sed monstra, c'est-à-dire, qu'on ne les admettoit pas même à la pénitence.* Sur quoi je ne puis m'empêcher d'avertir que ceux qui se sont fondés sur ce passage pour établir un cinquième degré de la pénitence, comme a fait M. de l'Aubespine, ne l'ont pas entendu ; car il est ici question du refus même de la pénitence, & d'une excommunication entière.

S. Cyprien reconnoît que quelques Evêques d'Afrique avoient usé de cette rigueur contre les adultères : *Dandam pacem maculis non putaverunt, & in totum penitentia locum contra adultèria clauservnt.* Et il y a grande apparence qu'il en usa lui-même à l'égard des pecheurs qui demandoient la pénitence & la réconciliation à la mort : *Prohibendos enim censuimus à spe communicationis & pacis, si in infirmitate atque in periculo carperimus deprecari ; quis*

Tertull.
lib. de pu-
dicitia, c. 6.

Innoc. I.
Epist. 6. ad
Exuper. c.
1. n. 6. p.
79.

Epist. 52.
pag. 72.

S. Ambr.
lib. 1. de
penit. c. 1.
n. 4.

Epist. 56.
pag. 72.

Ibid.

rogare illos, non delicti penitentia, sed mortis admonitio compellit; nec dignus est in morte accipere solatium, qui se non cogitavit morituum. Ce que je viens de dire peut avoir son usage, quand même il ne serviroit de rien pour l'explication de S. Pacien, que j'avoue avoir parlé d'une manière obscure. Mais ce n'est pas la seule difficulté qui soit dans ce passage: nous en examinerons ailleurs une autre plus importante.

VIII. L'histoire du vieillard Serapion rapportée par S. Denys d'Alexandrie dans une Lettre à Fabius Evêque d'Antioche, qu'Eusebe nous a conservée, achèvera de mettre le point que nous traitons en évidence. Serapion avoit été toute sa vie homme de bien; mais la crainte des supplices l'avoit porté à sacrifier. Il en eut depuis une extrême douleur, & il demanda souvent avec larmes qu'on lui pardonnât cette faute; mais personne ne tint compte de lui ni de ses prières: *Nec quisquam ei attendebat.* Il tomba enfin malade; & ayant été pendant trois jours sans aucun sentiment, il recouvra la parole. Le premier usage qu'il en fit, fut de commander à un neveu qu'il avoit d'avertir un Prêtre, & aussitôt après il la perdit. Le Prêtre étoit malade; mais il donna à ce jeune enfant l'Eucharistie, & lui recommanda de la ramollir dans un peu d'eau, afin que le malade pût l'avaler plus aisément. A peine le neveu étoit-il de retour, que l'oncle reçut de nouveau l'usage de la parole; & il parut par les choses qu'il lui dit, que Dieu lui avoit fait connoître tout ce qui s'étoit passé sur son sujet. Il reçut la divine Eucharistie, & puis il mourut saintement: *An non igitur perspicuè apparet*, ajoute S. Denys, *eum reservatum fuisse.... quoad reconciliaretur, & deletis jam crimine...* à Christe agnosci posset? Il tâche de persuader par ce récit à Fabius, que ce nouvel usage étoit agréable à Dieu; & pour

cela il fait beaucoup valoir toutes les circonstances miraculeuses de l'évènement qu'il contient. Mais voici quelque chose de plus décisif.

Ce Saint dit que le Prêtre dont il vient d'être parlé, donna l'Eucharistie au vieillard Serapion, parce qu'avant que de se retirer d'Alexandrie, il avoit laissé cet ordre aux Prêtres, de reconcilier les pénitens à la mort: *Quoniam in mandatis dederam, ut morituri... venia indulgeretur.* Sans cet ordre le Prêtre n'eût osé le faire: encore cet ordre n'est-il pas general & sans conditions; *si peterent, & maxime si antea supplicet postulassent.*

Mais, direz-vous, il ne s'agit pas de la reconciliation en cet endroit: il s'agit seulement de la participation du corps de Jesus-Christ. Mais 1. Serapion avoit idolâtré, il s'étoit même souillé par des sacrifices detestables: *In persecutione lapsus, sepe numero veniam petierat, nec quisquam ei attendebat, id quod sacrificasset;* & personne ne lui avoit remis son péché. 2. S. Denys dit que sans cela il seroit mort sans absolution, & que Dieu le reserva par miracle, *quoad reconciliaretur.* 3. Le même Pere dit que sans cela son crime ne lui auroit pas été remis, & qu'il n'eût pu être du nombre de ceux qui sont connus & choisis par Jesus-Christ, *ut deletis crimine à Christo agnosci posset.* Il est donc clair que Serapion n'avoit pas été reconcilié, & qu'il ne s'agit pas seulement ici de la participation du corps & du sang de Jesus-Christ.

Puisque nous y sommes, il est bon d'expliquer une autre difficulté assez approchante de celle-ci. S. Cyprien dans l'Epître XII. qui est adressée à son Clergé, permet aux Prêtres de reconcilier à la mort les pénitens privilégiés, & qui avoient reçu des billets des Martyrs; & au défaut des Prêtres, il permet aux Diacres de faire la même chose: *Apud Presbyterum S. Cyprian:*

Eus. lib. 6.
hist. c. 44.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

Epist. 12.
pag. 22.

quemcumque presbiterum ; vel si Presbyter repertus non fuerit , & urgere exitus cœperit , apud Diaconum quoque facere exomologesin delicti sui possunt , ut manu eis in penitentiam imposta , veniant ad Dominum cum pace. Cet endroit embarrassé fort & les ignorans & les habiles. La réponse des plus éclairés est , que les penitens étant séparés de Dieu par leurs péchés , & de l'Eglise par la pénitence , on espéroit que les travaux & les larmes suppléeroient au sacrement dans l'extrémité , & que l'autorité du Diacre suffisoit pour les réunir à l'Eglise ; & que S. Cyprien ne pouvant dans cette rencontre leur donner l'assurance qu'ils étoient rentrés en grâce avec Dieu , leur vouloit au moins donner celle , qu'ils étoient rentrés dans le sein de l'Eglise.

Mais l'histoire de Serapion nous apprend que les anciens avoient sur cela d'autres pensées , & qu'ils croyoient que les Diacres pouvoient reconcilier par un ministère indirect les penitens à la mort ; parce qu'étant les dispensateurs de l'Eucharistie , ils pouvoient la donner aux mourans , auxquels on ne doutoit presque pas qu'elle ne tint lieu dans cette dernière extrémité , de tous les autres secours. S. Denys d'Alexandrie nous fournit une nouvelle preuve de cette conjecture dans une Lettre qu'il écrit au Pape Sixte successeur d'Etienne , & qui est rapportée par Eusebe.

Il y raconte qu'un homme , qui étoit depuis long-tems du nombre des fideles , ayant assisté au baptême qu'on donnoit avec les ceremonies chrétiennes , vint se jeter à ses pieds , & le prier de lui donner ce baptême ; parce que celui qu'il avoit reçu chez les heretiques n'étoit point tel , & qu'il étoit plein d'impietés & de blasphêmes : *Quod equidem , poursuit S. Denys , facere non sum ausus ; sed di-*

urnam illi communionem ad id sufficere dixi. Nam qui gratiarum actionem frequenter audierit , & qui cum cæteris responderit , Amen ; qui ad sacram mensam assiterit , & manus ad suscipiendum sacram cibum portaverit ; qui illum exceperit , & corporis ac sanguinis Domini nostri Jesu Christi particeps fuerit diutissime , eum ego de integro renovare non ausim . . . Verum ille nullum lugendi finem facit , & ad mensam accedere penitus exhorrescit.

Nous apprenons de ce passage 1. que le peuple entendoit les paroles terribles de la consecration , & qu'après que le Prêtre avoit invoqué l'Esprit saint pour former entre les mains le même corps qu'il avoit formé dans le sein de Marie , les assistans répondoient *Amen* , comme la Vierge avoit répondu , *fiat mihi secundum verbum tuum*. Nous apprenons 2. ce qui a plus de rapport à notre sujet , qu'on étoit alors persuadé que , lorsque le maître étoit entré dans une maison , il ne falloit plus que le serviteur se mit en peine de la purifier ; qu'il portoit avec lui l'innocence , la sainteté , la lumière , & une longue suite de tous les biens spirituels. Mais achevons.

Une dernière circonstance de l'adoucissement de la discipline au tems de S. Cyprien , est extrêmement liée avec ce que nous venons de dire de l'Eucharistie & de la pénitence. Ce saint Evêque après la mort de l'Empereur Dece , & vers le commencement de l'Empire de Gallus , c'est à dire vers l'an 252. étant averti par de fréquentes visions , qu'une nouvelle persécution , & plus terrible même que la précédente , alloit s'élever contre l'Eglise , il assembla un Concile à Carthage , où les Evêques , depuis le schisme & l'herésie des Novatiens , étant devenus beaucoup plus indulgens , résolurent de donner la reconciliation , & par une suite nécessaire l'Eucharistie aux penitens , auxquels

Euseb. lib. 7.
hist. c. 20.

S. Cyp.
Epist. 54.
Pag. 77.

on avoit resolu de n'accorder l'une & l'autre qu'à la mort. *At verò*, dit S. Cyprien écrivant au nom de tous les confreres au Pape Corneille, *nunc non infirmis, sed fortibus pax necessaria est; nec morientibus sed viventibus communicatio à nobis danda est; ut quos excitamus & hortamur ad prælium, non inermes & nudos relinquamus, sed protectionis & corporis Christi muniamus; & cum ad hoc fiat Eucharistia, ut possit accipientibus esse tutela, quos tuto esse contra adversarium volumus, munimento Dominica saturatis armemus.* L'Eucharistie est un feu spirituel, qui rompt & qui affoiblit les liens de l'ame & du corps, qui nous separe de nous, qui nous en detache, qui nous fait vivre hors de nous, qui delivre l'ame du sentiment & de l'attachement qui sont des suites de son union à un corps mortel, qui la prepare à la mort, & qui l'y encourage : *Nam quomodo docemus aut provocamus eos in confessione nominis sanguinem suum fundere, si eis militaturis Christi sanguinem denegamus? Aut quomodo ad martyrii periculum idoneos facimus, si non os prius ad bibendum in Ecclesia poculum Domini jure communicationis admittimus?*

S. Augustin expliquant cet avis du sage si plein de mysteres, *Si federis cenare ad mensam potentis, considerans intellige quæ apponuntur tibi; & sic mitte manum tuam, sciens quia te talia oportet preparare*; S. Augustin, dis-je, fait cette reflexion : *Quæ mensa est potentis, nisi unde sumitur corpus & sanguis ejus qui animam suam posuit pro nobis? . . . Hoc beati Martyres ardenti dilectione fecerunt . . . Talia suis fratribus exhibuerunt, qualia de Domini mensa pariter acciperunt.* Les Saints croyoient que la seule assistance au sacrifice étoit un engagement au martyre, & qu'on ne pouvoit y assister dignement, sans entrer dans les dispositions de la victime qui y est offerte; que la memoire

de la mort de Jesus Christ les devoit faire souvenir de l'obligation qu'ils avoient de mourir pour lui; & qu'en assistant aux saints mysteres, ils annonçoient leur propre mort, aussi bien que celle du Fils de Dieu, *meritem Domini annuntiabitis donec venias.*

Aussi S. Cyprien dans l'Epître LVI. qu'il écrit aux fideles de Tybaris, ne trouve point de plus pressant argument pour les porter au martyre, que le souvenir que c'étoit pour s'y preparer qu'on leur permettoit de recevoir tous les jours le corps & le sang du Fils de Dieu : *Considerantes S. Cyp. idcirco se quotidie calicem sanguinis Christi bibere, ut possint & ipsi propter Christum sanguinem fundere.* Comme si les fideles mangeoient en un sens très-sublime leur jugement, en mangeant la chair de Notre Seigneur; & comme si ce n'étoient pas les seuls impies qui fussent coupables de son corps & de son sang; & que les justes fussent encore plus obligés d'en repandre qu'eux, & de leur substituer leur propre corps & leur propre sang.

§. IV.

Quel étoit le système des Montanistes & des Novatens; & combien la sainte severité des Catholiques étoit éloignée de leurs excès & de leurs égaremens.

Il est extrêmement important, non-seulement pour distinguer la sainte severité des Catholiques des excès & des égaremens des Montanistes & des Novatens; mais encore pour entendre les anciens, ou qui ont rapporté leurs erreurs, ou qui les ont combattues; pour connoître avec plus d'ordre & plus d'exactitude les divers changemens de l'ancienne discipline, & les raisons de ces changemens; enfin pour établir & pour defendre l'autorité de l'Eglise dans l'usage de la penitence & de la remission

S. Aug.
Tract. 84.
in Joann.
B. 1.

SUR LE PREMIER CANON DU CONCILE D'ELVIRE. 313

remission des pechés, de bien comprendre quelle étoit la pensée & le système de ces cruelles sectes.

1. Nous n'avons rien dans l'antiquité, qui puisse nous instruire du sentiment des Montanistes, que le Livre de la pureté que Tertullien écrit pour en soutenir les erreurs. Il est difficile de lier son système : peut-être même qu'il n'en avoit pas. Cependant il parle beaucoup, & il y a même des endroits qui sont éblouissans. Voici, autant qu'on peut le recueillir de cet Ouvrage, l'ordre & la suite de ses principes.

1. Il distingue les pechés en ceux qui peuvent être remis, & ceux qui ne peuvent l'être. C'est la clef de tout l'Ouvrage. Mais ce principe n'est établi, que sur ce que l'Ecriture parle en quelques endroits de la bonté de Dieu à l'égard des pecheurs, & en d'autres de sa justice & de sa severité ; ce qui est digne de compassion : *Delicta dividimus in duos exitus ; alia erunt remissibilia, alia irremissibilia. . . Omne delictum aut venia expungit, aut pena : venia ex castigatione, pena ex damnatione*. On croiroit à l'entendre parler que ces pechés, qui sont indignes de pardon, qui ne doivent attendre que la condamnation, qui sont irremissibles, ne peuvent jamais être expiés. Ce n'est pas néanmoins son sentiment, comme nous le verrons dans la suite.

2. Il ne dit point en cet endroit quels sont les pechés qu'il croit pouvoir être remis, quoiqu'il dût en avertir ; mais dans le Chapitre VII. il le fait avec assez d'étendue. C'est en répondant aux paraboles de la brebis égarée que le Pasteur va chercher, & qu'il reporte sur ses épaules au troupeau ; & de la piece d'argent que la femme de l'Evangile cherche avec soin, & qu'elle trouve avec une extrême joie. Car après avoir dit que cette brebis & cette piece d'argent

signifient un infidele purifié par le baptême, & non pas un chretien retable par la penitence, il donne encore par surcroit cette reponse : *Ovis, non moriendo, sed errando ; & drachma, non intereundo, sed latitando perierunt. Ita licet dici perisse quod saluum est*. Ainsi on ne peut appliquer ces exemples, qu'à ceux qui ont commis des pechés qui ne les ont pas fait mourir, comme sont ceux que je vais rapporter.

Peris igitur, & fúelis elapsus in spectaculum quadrigarum futoris (le Cirque) & gladiatorii cruoris (l'amphitheatre) & scenica fuditatis, (le theatre ou l'archestre) & xística vanitatis, (l'arene ou la lice) in lusus, in convivia secularis solemnitate, in officium, in ministerium aliena idololatría ; aliquas artes adhibuit curiositatis, in verbum ancipitis negationis aut blasphemia impiegit. Ob tale quid extra gregem datus est ; vel & ipse forte ira, tumore, emulatione, quod denique sepe fit, indignatione castigationis abruptus, debet requiri atque revocari. . . Adhuc verò & fornicatorem quis non mortuum statim admissoprofiteri ?

D'où il paroît 1. que Tertullien n'entendoit pas ce que nous entendons sous le nom de peché mortel. Car il est certain que la magie, le consentement à l'idolatrie d'autrui, l'amour pour les spectacles des payens, & le schisme sont des pechés mortels, selon nous, c'est-à-dire qui tuent l'ame d'un seul coup, comme parle S. Augustin : cependant Tertullien le nie. Il paroît 2. que cet Auteur n'avoit pas une idée du schisme aussi juste que S. Augustin, qui le regarde comme le plus grand de tous les maux, & comme le seul qui puisse rendre tous les autres incurables ; & qui dit, parlant de l'idolatrie des Israélites & du schisme de quelques familles de la Tribu de Levi, que Dieu se contenta de faire mourir par l'épée quelques-uns du peuple, mais

R r

Tertull.
lib. de pu-
dicia, c. 1.

ibid. c. 7.

qu'il entrouvrit la terre pour engloûtir, non-seulement les chefs de la revoke, mais toutes leurs familles & leurs alliés.

3. Dans le Chapitre XIX. Tertullien repete cette distinction, mais il y change bien des choses. Il répond à ce passage de la 1. Epître de S. Jean: *Si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem, Jesum Christum justum, & ipse est propitiatio pro peccatis nostris.* Il pretend que S. Jean n'entend pas cette indulgence à tous les pechés, mais à ceux là-seulement qui sont inevitables, & dont les plus gens de bien

x. Joann.
II. 2.

Tertull de
pudicitia,
c. 19.

ne peuvent être exemts: *Sunt quidam delicta quotidiana incurfionis, quibus omnes sumus obfetti. Cui enim non accidit aut irafci iniquè & ultra folis occafum, aut & manum immittere, aut facile maledicere, aut temere jurare, aut fidem palli defruere, aut verecundia, aut neceffitate mentiri? In negotiis, in officiis, in quæftu, in vilis, in vifu, in auditu, quanta tentamur? Ut fi nulla fit venia iftorum, nemini falus competat. Horum ergo eris venia per exoratorum Patris Chriftum. Sunt autem & contraria iftis, ut graviora & exitiofa, qua veniam non capiunt, homicidium, idololatria, fraus, negatio, blaſphemia, utique & machia, & fornicatio, & fi qua alia violatio templi Dei. Horum ultra exorator non eris Chriftus.*

Ce paffage fournit plufieurs remarques. 1. Tertullien n'avoit pas une idée de la pureté & de l'innocence des veritables chretiens aufli exacte que S. Auguftin. Car parmi les pechés qu'il appelle quotidiana incurfiones, il y a plufieurs crimes qu'un chretien, qui a une veritable foi & une veritable eſperance, ne commet jamais; comme la violence, le parjure, la mauvaife foi: *Talia non facit bona fidei & bonæ ſpei chriſtianus; ſed illa ſola, qua quotidiana orationis penicillo torquentur*, dit S. Auguftin; *quia etſi ſine minutis eſſe non poſſumus*, dit le même Pere,

S. Aug.
ſerm. 181.
n. 8.

tamen in majora incidere non debemus. 2. Id. in Pſal. CXVIII.

Tertullien ajoute d'autres crimes aux trois canoniques, comme la tromperie & le blaſphème; & ſon ſyſtème ſur ce point n'eſt pas plus aſſuré que ſur l'autre. Car il ne fixe point l'indulgence aux ſeuls pechés veniels, ni il n'entend point la ſeverité à tous les crimes, ou tous les pechés mortels ſeulement: il excepte ceux qui lui paroiffent les plus noirs & les plus grands, mais ſans autre regle que celle de ſon humeur & de ſon ſentiment particulier. 3. Il ſemble qu'il ôte toute eſperance de pardon aux pechés de ce dernier genre; puisqu'il dit que J. C. n'en demande point le pardon à ſon Pere, & que ſi tous les autres étoient traités de la même ſorte, perſonne ne pourroit être ſauvé. Cependant dans les principes de la doctrine il doit dire le contraire. Car

4. C'eſt un des articles eſſentiels de cette doctrine, que la penitence, qui eſt impoſée pour les grands crimes qu'il appelle irremiſſibles, peut obtenir de Dieu la reconciliation & la juſtification du penitent, quoiqu'elle ne puiſſe l'obtenir de l'Egliſe. *Quantum ad nos*, dit-il, *qui ſolum Dominum meminimus delicta concedere, & utique mortalia, non fruſtra agetur.* (Il parle de cette eſpece de penitence *qua veniam conſeques nullo modo poſſit, in delicto ſcilicet irremiſſibili*, comme il venoit de dire dans le Chapitre II.) *Ad Dominum enim remiſſa, & illi exinde proſtrata, hoc ipſo magis operabitur veniam, quod eam à ſolo Deo exorat; quod delicto ſuo humanam pacem ſufficere non credit, quod Eccleſia manuſ erubescere quàm communicare. Adſiſit enim proſtratus ejus, & de vota ſua exemplo ceteros admonet, & lacrymas fratrum ſibi quoque advocat, & redit plus utique negociata, compaſſionem ſcilicet quàm communicationem. Et ſi pacem hic non metis, apud Dominum ſeminas, Nec amiſſis, ſed*

Tertull.
lib. de pu-
dicitia, c. 31.

SUR LE PREMIER CANON DU CONCILE D'ELVIRE. 315

pararai fructum. Non vacabis ab emolumento, si non vacaveris ab officio. Ita nec penitentia hujusmodi vana, nec disciplina ejusmodi dura est. Deum amba honorant. Illa nihil sibi blandiendo sacius impetrabit, ista nihil sibi asserendo plenius adjuvabit. Il est assez visible par ces paroles, que les Montanistes ôtoient à l'Eglise le pouvoir de remettre ces sortes de pechés qui étoient soumis à une penitence perpetuelle, & qu'ils ne l'accordoient pas même à leur société; puisque c'étoit parmi eux, & non parmi les Catholiques, que cette penitence étoit en usage.

Cependant Tertullien dit formellement que l'Eglise a le pouvoir de pardonner ces sortes de pechés: *Sed habet, inquis, potestatem Ecclesia delicta donandi.* C'est une objection d'un Catholique, à laquelle il répond: *Hoc ego magis & agnosco, & dispono, qui ipsum Paracletum in Prophetis novis habeo dicentem: Potest Ecclesia donare delictum, sed non faciam, ne & alia delinquant...* *Ergo spiritus veritatis potest, idem indulgere fornicatoribus veniam, sed cum plurimum malo non vult.* Il est vrai qu'il ne parle pas de l'Eglise catholique, mais de la secte des Montanistes. Mais il est néanmoins utile de remarquer 1. qu'il se contredit, puisqu'au Chapitre II. il parle ainsi: *Nos solum Domini memimus delicta concedere, & quidem mortalia*, & dans le Chapitre XII. parlant des pechés réservés dans la Lettre des Apôtres assemblés en Concile à Jérusalem, il dit: *Tota jam lex sumetur, si venie conditio solvatur.* 2. Que la force de la vérité l'oblige de reconnoître que l'Eglise de J. C. ne peut être sans ce pouvoir. Mais comme c'est ici un des articles du système Montaniste le plus important & le plus obscur, il est à propos de l'établir plus clairement.

5. Tertullien pose donc d'abord ces deux principes très-certains; qu'il n'y

a que Dieu qui puisse remettre les pechés, & qu'il faut avoir sa puissance pour les remettre. Mais il établissoit sur cela un raisonnement très faux & très injuste. Je ne puis être assuré, disoit-il, qu'un homme ait la puissance divine, que par les miracles que Dieu seul peut produire; ainsi je ne croirai point que vous puissiez pardonner les pechés, si je ne vois que vous ressuscitez les morts, comme les Apôtres: *Exhibe igitur, dit-il, & nunc ibid: mibi, Apostolica, prophetica exemplar, & agnoscam divinitatem, & vindica tibi delictorum ejusmodi remissionem potestatem.* A quoi on répondoit que ce pouvoir avoir été donné à l'Eglise dans la personne de S. Pierre, & qu'il étoit ridicule de demander des miracles pour prouver aux chrétiens ce qui est dans l'Evangile.

Rien n'est plus sage que cette réponse. Tertullien cependant y repliquoit deux choses. La première, que le pouvoir de lier & de delier ne fut donné qu'à S. Pierre en particulier: *Qualis es evetens, dit-il, atque communiens manifestam Domini intensionem personaliter hoc Pasto conferentem?* Ce qui est contraire à toute la Tradition & détruit par S. Jean, qui dit qu'après la resurrection le Fils de Dieu donna à tous les Apôtres la puissance de remettre & de retenir les pechés. Et il n'y a que les Montanistes, qui aient osé limiter ce pouvoir à S. Pierre. La seconde chose que répond Tertullien est, que cette puissance donnée à S. Pierre ne regarde pas la penitence, mais ou seulement le baptême, puisqu'en le donnant il remettoit les pechés de ceux qui le recevoient, & qu'en ne le donnant pas aux incrédules, il les laissoit dans leurs crimes; ou elle regarde les bienfaits & les châtimens, car il guérit le boiteux & il fit mourir Ananie; ou enfin elle regarde les observations de l'ancienne

Loi, dont il nous a déchargé en partie, & dont il a aussi retenu une partie: *Adeo nihil ad delicta fidelium capitalia potestas solvendi & alligandi Petro emancipata.*

Mais quand on demandoit à cet Auteur, d'où venoit donc le pouvoir qu'il reconnoissoit dans sa secte, de remettre tous les péchés selon l'oracle de son Paraclet que nous avons rapporté, il avouoit que ce n'étoit point de la Tradition; qu'il falloit être comme S. Pierre, homme spirituel, Apôtre, Prophète, homme du premier ordre, & qu'alors on avoit ce pouvoir: *Secundum Petri personam, spiritualibus potestas ista conveniet, aut Apostolo, aut Propheta. Nam & Ecclesia proprie & principaliter ipse est spiritus, in quo est Trinitas unius divinitatis, Pater, & Filius, & Spiritus sanctus. Illam Ecclesiam congregat, quam Dominus in tribus posuit. Atque ita exinde etiam numerus omnis, qui in hanc fidem conspiraverint, . . . Ecclesia ab auctore & consecratore, censetur. Et ideo Ecclesia quidem delicta donabit, sed Ecclesia spiritus, per spiritalem hominem, non Ecclesia numerus Episcoporum.* Voilà toute la Théologie des Montanistes. J'avertis seulement en passant, que c'est l'explication de ce passage du Chapitre VII. de l'exhortation à la chasteté, dont nous avons déjà parlé: *Sed & ubi erit, Ecclesia est, licet laici.*

Enfin lorsque les Catholiques pressoient Tertullien par l'exemple de l'Apôtre S. Paul, qui pardonna à l'incesteux de Corinthe après une pénitence assez courte; il faisoit connoître de plus en plus par ses réponses, & l'extravagance de sa secte, & son impuissance de la défendre. Il employe cinq grands Chapitres pour se débarrasser de cet exemple, dont il sentoit le poids, c'est-à-dire plus de la quatrième partie de son Livre de *pudicitia*, depuis le commencement

du XIII. Chapitre jusqu'à la fin du XVII. Il dit dans le XIV. que ce sont deux différentes personnes qu'on confond mal à propos : *Alius ergo erat, cui voluit sufficere increpationem. Si quidem fornicator non increpationem de sententia ejus retulerat, sed damnationem.* Il triomphe sur cette distinction, & il insulte aux Catholiques en ces termes : *Hoc legisse debueras, & si non in Epistola, sed in ipsa Apostoli sedâ, à pudore clarius quam stylo ejus impressum.* Mais dans le XVII. il se réduit à cette solution déplorable : *Etiam si pro certo Apostolus Corinthio illi fornicationem donasset, esset aliud quod semel contra institutum suum pro ratione temporis faceret. Circumcidit Timotheum solum, & tamen abstulit circumcissionem.* Un homme qui repondoit si foiblement, ne pouvoit attaquer l'Eglise que foiblement. En effet presque tous ses raisonnemens concluent seulement, que les péchés commis après le baptême sont très grands, & que l'Ecriture condamne tout ce qui est contraire à la vertu & à l'honnêteté. Il employe quelques passages de S. Paul; mais ces passages n'ordonnent autre chose aux fideles, sinon de se separer des mechans. Et sur ce que les Catholiques pretendoient que cela devoit s'entendre des obstinés & des impenitens, il repliche que l'Apôtre auroit donc du s'expliquer plus clairement : *Cum salubris ne cibum quidem sumere nisi postquam caligas fratrum volutando deterferint; & Qui templum Dei violaveris, violabis illum Deus, nisi omnium fororum cineres in Ecclesia de capite suo excusseris.* Mais c'est trop nous arrêter aux Montanistes : passons aux Novatiens.

II. Les anciens pour la plupart, & principalement les Grecs, ont confondu Novatien avec Novat, qu'ils appellent presque toujours *novator*. Mais il est certain qu'ils sont distingués. Le premier étoit un des Pré-

Tertull. de pudicitia, c. 24.

Ibid. c. 17.

Ibid. c. 18.

Ibid.

1. Corinths.
II.

SUR LE PREMIER CANON DU CONCILE D'ELVIRE. 317

tres seditieux de Carthage, qui s'unirent au parti de Felicissime contre S. Cyprien, dont ce saint Evêque fait une peinture horrible dans l'Épître XLIX au Pape Corneille. Dès le commencement il distingue nettement Novatien de Novat : *Novatiani & Novati novas & perniciosas ad impugnandam Christi Ecclesiam machinas*. Il dit après cela que c'est à lui à lui faire connoître Novat : *Cum per nos vobis debet Novatus ostendi* ; & voici ensuite le portrait qu'il lui en trace : *Fax & ignis ad constanda seditionis incendia, turbo & tempestas ad fidei facienda navisgia. . . In ipsa persecutione ad evitendos fratrum mentes, alia quadam persecutio. . . Spoliati ab illis pupilli, fraudata vidua, pecunia quoque Ecclesia denegata, has de illo exigunt penas, quas in ejus furore conspicimus. Pater etiam ejus in vico fame mortuus, & ab eo in morte post modum nec sepultus. Uterus uxoris calce percussus, & abortione proferante in parricidium partus expressus. Novat étoit Prêtre néanmoins. Propter hoc se non de Presbyteris excitari tantum, sed & communicatione prohiberi pro certo habebat. La persecution suspendit sa condamnation, & de peur d'être excommunié, il fit schisme : ce qui fait faire à S. Cyprien cette reflexion : *Quasi evasisse sit penam, praevenisse sententiam*.*

Ce Schismatique alla à Rome, pour tâcher de faire mettre sur le siege de S. Pierre, un Evêque qui lui fût favorable & contraire à S. Cyprien. Il se joignit pour cela à un Prêtre nommé Novatien du Clergé de cette Eglise, qui avoit sa brigade, & qui aspirait à l'Épiscopat. Mais l'un & l'autre ayant été trompés, ils résolurent de diviser cette Eglise, & ils y réussirent : *Cum sua tempestate*, dit S. Cyprien, *Romam navigans . . . quoniam pro magnitudine sua debebat Carthaginem Roma praeferre, illic majora &*

graviora commisit. Qui isthic adversus Ecclesiam Diaconum fecerat, (c'est le Diacre Felicissime différent du Prêtre de même nom, le chef des Schismatiques) *illuc Episcopum fecit*. L'un ôta l'espérance de la reconciliation aux pénitens, l'autre supprima la pénitence même. Ainsi, quoique par des moyens différens, ils renversèrent toute la discipline : *Dum fructus penitentia interceptur, penitentia ipsa tollitur*, comme dit le même Saint.

La Lettre que je viens de citer est écrite à l'Evêque Antonin, qui avoit été ébranlé par les Lettres de Novatien, & qui avoit demandé à S. Cyprien quelle étoit donc son hérésie. Ce saint Evêque lui répond ainsi : *Scias nos prius in loco nec curiosos esse debere quid ille doceat, cum foris doceat*. 73.

Quisquis ille est, & qualiscumque est, christianus non est qui in Christi Ecclesia non est. Jactes se licet, & philosophiam vel eloquentiam suam superbis vocibus pradicet, qui nec fraternam caritatem, nec ecclesiasticam unitatem tenuit, etiam quod prius fuerat amisit. Et S. Pacien dit excellemment dans la III. Epître à Sympronien : Ego nescio quid Novatianus egerit, quid Novatus aduiserit, quid Evaristus tumerit, quid Nicostatus nuntiavit. Arma vestra, dum despicio, non novi. Voyons cependant quel étoit le système de ce Schismatique, afin de mieux comprendre combien celui de l'Eglise étoit différent.

1. Lorsque le Clergé de Rome fut consulté par S. Cyprien, & que dans une espèce de Synode, où plusieurs Evêques se trouverent, il fut résolu de donner la paix à ceux qui mouroient dans la pénitence, Novatien fut de ce sentiment. Il l'écrivit de sa main, & il le lut après l'avoir écrit : *Novatiano tunc scribente, & quod scriberet sua voce recitante . . . Qua Littera per totum mundum missa sunt*, dit S. Cyprien. Et Saint Pacien fait ce

Epist. 52.
pag. 75.

Ibid. pag.
73.

S. Pacien.
Epist. 3.
ad Sym-
pron.
tom. 4.
Bibl. Pat.
pag. 309.

S. Cyp.
Epist. 52.
pag. 67.

S. Cyp.
Epist. 49.
pag. 63.

Ibid. pag.
64.

Ibid.

318 XVI. DISSERT. SUR LE I. CAN. DU CONC. D'ELVIRE.

S. Pœcian.
Epist. 3.
reproche à ses sectateurs : *Si nemo vobis Cornelium proutulisset, maneret illa scribentis auctoritas.*

2. Mais depuis que par jalousie & par orgueil il eut embrassé le sentiment opposé, il sembleroit qu'il n'exclut de cette paix que les pénitens coupables d'idolâtrie. S. Cyprien en parle en ces termes : *Nec sibi in hoc novi veteris blandiantur, quod se dicant idolatriis non communicare; quando sint apud illos & adulteri & fraudatores, qui teneantur idolatria crimine, secundum Apostolum.*

3. Néanmoins quelque tems après, sur des raisonnemens de la Philosophie Stoïcienne, il n'accorda la réconciliation à aucun péché : *Omnia peccata, Stoicorum quodam more, paribus putant estimanda mensuris; & aque eum qui gallum, ut aiunt, gallinaceum, atque illum qui patrem suffocaverit, in perpetuo afferunt calefibus abdicandos mysteriis,* dit S. Ambroise. Et il paroît par S.

S. Cyp.
Epist. 51.
pag. 74.
Cyprien qu'au commencement, sur ces beaux principes de Philosophie, il n'avoit pas plus d'indulgence pour les Libellatiques, que pour les pénitens souillés par les sacrifices. Mais S. Pacien y répond d'une manière

S. Pacian.
Epist. 3.
loco cit.
admirable : *Age, inquit, certemus exemplis & ratione pugnemus. At ego huc usque secutus, ipsa Ecclesia serie, congregationis antiqua pace contentus, nulla discordia studia didici, nulla certaminum argumenta quaesivi. Tu postquam à reliquo corpore segregatus es, & à matre divisus, ut rationem facti tui redderes, totos Librorum recessus assiduus scrutator inquiris, occulta quaque sollicitas, quidquid exinde securum est inquietas. Nostri nihil ulterio disputaverunt majores: nuda est apud nos ipsa securitas; quid attuleris de tua parte munusculum.*

4. Novatien alla même jusqu'à re-

fufer la pénitence à tous ceux qui la demandoient; ne voulant pas, en mettant en pénitence, qu'on attendit de lui la réconciliation. *Non hoc quidem auctor vestri erroris Novatianus,* dit S. Ambroise, *qui nemini penitentiam dandam putavit, ea scilicet contemplatione, ut quod ipse non posset solvere, non ligaret, ne ligando speraret à se faceret solutionem.*

5. Mais les disciples se conformèrent dans la suite aux Montanistes, en accordant la réconciliation aux crimes moins énormes, & en accordant la pénitence à ceux qui étoient du premier ordre. Ainsi ils abandonnèrent leur maître en deux points essentiels, mettant de la différence entre les péchés & usurpant le pouvoir attribué à Dieu seul : *In eo igitur,* leur dit S. Ambroise, *patrem vestrum propria damnatus sententia, qui dissolutionem peccatorum facitis, qua solvenda à vobis pnteris, & qua sine remedio esse arbitramini.* Ce même Pere ajoute avec beaucoup de solidité, qu'ils se condamnent aussi eux-mêmes; car reconnoissant n'avoir pas la puissance de delier en certains cas, ils doivent aussi avouer qu'ils n'ont pas celle de lier. *Hæresis in altero immitis, dit-il, in altero inobediens, vult ligare quod non resolvat, non vult solvere quod ligavit, in quo se sua damnat sententia. Dominus enim per jus & solvendi esse voluit & ligandi, qui utrumque pari conditione permisit. Ergo qui solvendi jus non habet, nec ligandi habet. Sicut enim secundum dominicam sententiam qui ligandi jus habet, & solvendi habet; ita istorum assertio seipsam strangulat, ut quia solvendi sibi jus negant, negare debeant & ligandi.* Quelle différence de cette doctrine insensée avec la doctrine si sage de l'Eglise, que nous avons exposée!

S. Amb.
lib. 1. de
penit. c. 3.
n. 10.

Ibid;

Ibid. c. 21
n. 7.

DIX-SEPTIEME DISSERTATION.

Sur le II. & le III. Canon du Concile d'Elvire. L'on examine 1. ce que l'on doit entendre par le mot FLAMINES; 2. quelle étoit la discipline de l'Eglise à l'égard des relaps.

Conc. Elivir. Can. 2. p. 270.

Can. 3. ibid. p. 271.

IL est parlé des Flamines dans ces deux Canons. Le premier condamne les Chrétiens qui en ont pris les charges, s'ils ont sacrifié, à être privés, même à la mort, de la grâce de la réconciliation : *Flamines, qui post fidem lavacri & regenerationis sacrificaverunt, eo quod geminaverint scelera, accedente homicidio, vel triplicaverint facinus, ceberante machia, placuit eis nec in fine accipere communionem*. Le second leur accorde cette grâce à la fin, après avoir fait la pénitence légitime, s'ils ont seulement donné les spectacles : *Item Flamines qui non immolaverunt, sed minus tantum dederunt, eo quod se à funestis abstinerint sacrificiis, placuit in fine eis prestari communionem, alia tamen legitima penitentia*. A quoi il ajoute que, s'ils retombent ensuite dans l'adultère, on ne les recevra plus à la communion : *Item ipsi, si post penitentiam fuerint machati, placuit ulterius eis non esse dandam communionem, ne lussit de dominica communione videantur*. Pour éclaircir ces deux Canons, nous examinerons 1. ce qu'on doit entendre par le mot de Flamines; 2. quelle étoit la discipline de l'Eglise ancienne à l'égard des relaps.

§. I.

Ce qu'on doit entendre par le mot de FLAMINES.

Les conjectures mêmes des anciens sont différentes sur l'étymologie du mot Latin, *flamen*. Le sentiment de Varron est, qu'il vient de *flum* & de *flamen*. Plutarque le derive de *Pileus*,

d'où il fait *pileamen*, & par le changement de la tenue aspirée, & la suppression de la suivante, *plamen, flamen*. J'aimerois néanmoins beaucoup mieux m'en rapporter à Vossius, qui derive ce mot de *flameum*, qui étoit un habillement de tête, ainsi nommé parce qu'il étoit de couleur de feu. C'est une question de Philologie, à laquelle je ne m'arrêterai pas plus long-temps. Mais on ne peut douter que les Flamines ne fussent une espèce de sacrificateurs. Il s'agit seulement de savoir en quoi ils différoient des autres, & quelles étoient leurs fonctions.

1. Il y avoit cette différence entre les sacrificateurs appelés *Flamines*, & les autres appelés *Sacerdotes*, que les premiers étoient les sacrificateurs des villes de province, que l'on appelloit *Municipia*; & les seconds étoient les grands sacrificateurs de toute une province; tel qu'étoit cet *Arfacius*, à qui Julien l'apostat donne ce titre dans une Lettre rapportée par Sozomene, *Arfacio sacerdoti Gracia*, & qu'il avoit rendu comme le supérieur & l'intendant au-dessus des sacrificateurs de chaque ville : *Quotquot in Galatia sunt Flamines, tales esse decet, quos tu vel pudore afficiendo, vel persuadendo bonos reddes, aut à sacerdotali ministerio remove*. Les Pères du Concile de Carthage tenu l'an 407. sous Aurele, dans le III. Canon qui est le XCVII. du Code d'Afrique, ordonnent aux députés du Concile vers les Empereurs, de demander à Leurs Majestés les mêmes privilèges pour les défenseurs de l'Eglise, qu'avoient ces sa-

Sozomen. lib. 5. c. 6.

Codex
Afric. Can.
97. Conco-
tom. 2.
pag. 1113.

crificateurs d'une province: *Us more sacerdotum provincia, iidem ipsi, qui defensionem Ecclesiarum susceperint, habeant facultatem pro negotiis Ecclesiarum, quoties necessitas flagitaverit, vel ad obsequendum obrepentibus, vel ad necessaria suggerenda, ingredi judicium secretaria; c'est-à-dire le pouvoir d'assister aux deliberations & aux jugemens de ceux qui rendoient la justice.*

Leg. 36.
Cod. Theod.
lib. 12.
tit. 1. de
Decurionibus.

II. Cette sacrificature, tant celle qui s'appelloit *flaminium*, que celle que l'on appelloit *sacerdotium*, étoit une charge fort honorable chez les Romains: *Flaminii honorem & sacerdotii*, dit Constantin. Et Pacot dans le Panegyrique qu'il a composé: *Reverendos municipali purpura Flamines, insignes apicibus sacerdotes.*

III. Il se pouvoit faire que quelques chrétiens ambitieux brigassent ces sortes de sacrificatures; ou que, n'osant pas se decouvrir, ils se laissent élire, & forcer ensuite à les accepter. Car on y contraignoit quelquefois les plus riches & les plus accommodés; comme nous voyons qu'on oblige les bourgeois à prendre certaines charges publiques. La Loi XLVI. du Code Theodosien au même titre, peut nous apprendre cette particularité, & quelques autres de même utilité. Elle est des Empereurs Constante & Constant: *A solis precipimus advocatis eorumque consortio dari provincie sacerdotum. Nec aliquis arduetur ita esse advocacionis necessitatem impositam sacerdotio, ut & ab eo munus oppidanorum fundio secretatur; cum nulla unquam iura patronis forensium quæstionum, vacationem civilium munus præstiterim. . . . Apud alios etiam iudices operam dantes negotiis perovandis, obnoxios esse decernimus sacerdotio; sic videlicet ut intra eam provinciam bujusmodi honoribus mancipentur, ubi eos necessitas curialis desines obligatos.*

Leg. 46.
Cod. Theod.
lib. 12.
tit. 1.

IV. Ces sacrificateurs étoient chargés des depenses publiques; *munera oppidanorum fundio, vacationem civilium munus*, comme porte la Loi que nous venons de citer. Mais leur principale charge regardoit les spectacles & les jeux, sous les Empereurs payens & c'étoit principalement ces sortes de choses, qui étoient appellées *munera*. Et comme ces spectacles étoient cruels & sanglans, on regardoit dans l'Eglise ceux qui les donnoient au peuple, comme coupables de tous les homicides qui s'y commettoient. C'est ce qu'expriment ces paroles du II. Canon d'Elvire, *eo quod geminaverint scelera, accedente homicidio*. Il arrivoit même quelquefois que les chrétiens étoient déchirés par les bêtes dans l'amphitheatre; & alors rien n'étoit plus noir ni plus horrible, que le crime de celui qui repaïssoit les yeux d'un peuple infidèle par un spectacle si funeste: *Numerius maximus Proconsul Cilicia, advocans Terentianum sacerdotalem Cilicia, iussit ei sequenti die munera edenda curare*. Voilà l'emploi de ces sacrificateurs, comme nous l'apprenons des Actes très-fidèles & très-authentiques des saints Martyrs Taraque, Probe, & Andronique, qu'on a donnés au public, avec ceux des Saintes Perpetue & Felicité. Et c'est pour cela que ces sacrificateurs étoient appellés *munerarii* par les anciens: *De vestris semper estus carcer*, dit excellemment Tertullien, *de vestris semper metalla suspirant, de vestris semper bestia saginantur, de vestris semper munerarii noxiorum greges pascunt. Nemo illic Christianus, nisi hoc tantum; aut si & aliud, jam non Christianus*. Le même Auteur dans le Livre des spectacles, nous apprend l'origine de ce nom, & des spectacles qu'on appelloit *munera*. Voici comme il s'en explique: *Munus dictum est ab officio. . . . Officium autem mortuis hoc spectaculo sa-*

Tertull.
Apolog.
c. 44.

Id. lib. de
speca. cap.
12.

*cere se vetet et arbitrabantur, posteaquam illud humaniore atrocitate temperaverunt. Nam olim, quoniam animas defunctorum sanguine propitiari creditum erat, captivos mali status servos mercati, in exequiis immolabant. Postea placuit impietatem voluptate adumbrare. On arma ces malheureux, on leur apprit à se battre, à attaquer, à se défendre, tantum ut occidi discerent; & à un certain jour on les sacrifioit aux Manes du mort: *Edicto die inferiarum ad tumulos erogabant. Ita mortem homicidii consolabantur. Hac muneris origo.* Mais pour satisfaire d'une maniere plus nouvelle & plus extraordinaire la cruelle curiosité des assistants, on les fit devorer par des bêtes accoutumées au sang & au carnage; & ce fut à ce genre de spectacles, que le nom de munus fut particulièrement attaché.*

V. Les autres jeux, quoique moins cruels & moins sanglans, n'étoient pas moins dangereux. Les Comédiens y faisoient des leçons publiques d'incontinence & de debauché, en représentant les crimes de leurs dieux, en louant le vice, & en rendant la vertu honteuse. Ainsi comme on apprenoit le mal en le voyant représenté, celui qui procuroit au peuple ces sortes de représentations, étoit non seulement coupable des funestes effets qu'elles produisoient dans l'ame des spectateurs, mais l'Eglise le regardoit encore comme souillé lui-même par l'adultère & par l'impureté. C'est à quoi on rapport ces autres paroles du II. Canon du Concile d'Elvire: *Et quod... vel triplicaverint facinus coherentis maribus*, quoiqu'on puisse le entendre aussi du crime véritablement commis.

Après ce qui vient d'être dit, le sens du III. Canon de ce Concile est très-clair & très-facile quant à la première partie; & je ne puis assez m'étonner que Meudoze l'ait entendu

de ceux qui avoient donné de l'argent pour ne pas idolâtrer. Quant à la seconde partie, elle demande une plus longue discussion, & elle va faire le sujet du paragraphe suivant.

§. II.

Quelle étoit la discipline ancienne de l'Eglise à l'égard des Relaps.

On peut d'abord être en peine comment des personnes, à qui pour la première fois on ne donnoit l'absolution qu'à la mort, pouvoient abuser d'une seconde absolution, ou même en avoir besoin après une rechûte, comme le suppose le III. Canon du Concile d'Elvire: *Item ipsi, si post penitentiam fuerint morboati, placuit ulterius eis non esse dandam communionem, ne lussit de Dominica communionem videantur.* Car il s'agit ici de ceux dont il a été parlé dans la première partie du Canon, c'est-à-dire des pénitens reconciliés à l'article de la mort, & dont la rechûte paroît impossible. Mais il faut entendre ce règlement de ceux qui, ayant été malades à l'extrémité, & ayant reçu dans le danger d'une mort prochaine la reconciliation & la paix de l'Eglise, n'avoient pas conservé cette grace après avoir recouvré la santé.

C'étoit en effet la pratique de l'ancienne Eglise, de n'accorder cette grace qu'une fois, & de laisser les relaps dans les exercices d'une seconde pénitence, sans leur donner, au moins ordinairement, une seconde absolution. C'est ainsi que le même Concile refuse dans le VII. Canon une nouvelle reconciliation aux pénitens, qui ayant commis autrefois un adultère, & en ayant accompli la pénitence, retomboient après leur rétablissement dans le même crime. *Si quis forte fidelis post lapsum maribus, post tempora constituta, accepta penitentia, denud fuerit fornicatur, placuit, nec in fine habere eum*

Can. 7.
pag. 9712

Si

communione. Il dit la même chose dans le Canon XLVII. *Si recessitatus variis fuerit maculatus, placuit ulterius non ludere eum de communione patris*. Mais il est important de montrer par d'autres monumens, combien cette discipline étoit ancienne & constante.

Hermas, tout favorable qu'il est aux pénitens, & tout appliqué qu'il paroît à réfuter les erreurs & la severité outrée des Montanistes, declare néanmoins que la penitence après le baptême est unique: *Servis Dei penitentia una est*; & quelques lignes après: *Post vocationem illam magnam & sanctam*, (il entend le baptême) *si quis tentatus fuerit à Diabolo, & peccaverit, unam penitentiam habet*.

S. Clement Prêtre d'Alexandrie, reconnoît que Dieu accorde à ceux qui sont tombés après le baptême, la grace de la penitence, mais qu'après elle il n'y en a plus d'autre: *Dedit (Deus) cum sis multa misericordie, etiam tibi qui fide suscepta in aliquod peccatum incidisse, penitentiam secundam. Quam si quis tentatus fuerit post vocationem, vocatus & callidè & circumventus, unam adhuc non penitentiam penitentiam accepit*.

Origene expliquant les loix qui permettoient aux anciens propriétaires de rentrer dans les maisons qu'ils avoient vendues, mais avec cette différence que si ces maisons étoient dans une ville murée, ils ne le pouvoient que pendant la première année depuis le contract, au lieu qu'ils le pouvoient toujours si ces maisons étoient à la campagne; il dit que c'étoit une

figure des pechés qu'on commet après le baptême, & de la penitence qu'on en peut faire; que les uns peuvent toujours être rachetés, & que les autres ne le peuvent être qu'une fois; qu'il y a liberté de faire penitence tous les jours de ceux qu'on commet tous les jours, mais que ceux qui sont mourir l'ame ne peuvent être expiés qu'une fois par la penitence: *Huiusmodi culpa semper reparari potest, nec aliquando tibi interdicitur de commissis huiusmodi penitentiam agere. In gravioribus enim criminibus semel tantum* [vel rarò] *penitentia conceditur locus; ista verò communia que frequenter incurrimus, semper penitentiam recipimus, & sine intermissione redimuntur*. On a du remarquer ces mots, *vel rarò*; & il seroit important qu'on pût consulter l'original, & qu'on ne fût pas obligé de s'en rapporter à une version. Il y a même d'humbles gens, qui craignent avec le Pere Petau, que ce passage n'ait été altéré; (*) parce que cette addition paroît contraire au dessein d'Origene. Mais je ne pretends pas que la discipline dont il s'agit, ne fût jamais sujette à des dispenses & à des exceptions: il pouvoit même se faire qu'elle fût moins exacte dans Alexandrie. Ainsi le temoignage d'Origene ne paroît pas suspect.

Tertullien dans l'excellent Traité de la penitence, qu'il a composé étant très-catholique, & étant bien éloigné des excès des Montanistes, qu'il s'efforça de justifier depuis son changement dans le Livre de la pureté, dit que la foiblesse des hommes & les artifices de leur ennemi, ont comme

Origene.
homil. 15.
in c. 25. Le-
vit. tom. 2.
pag. 262.
n. 2.

Petau. in
notis ad
Epiph. hæ-
ref. 59.
pag. 237.

Can. 47.
1^{re} 975.

Hermas,
l. 2. Mand.
4. n. 1. 3.

S. Clem.
Alex. lib. 2.
Stromat.
pag. 385.

(*) Ces mots *vel rarò* ne se trouvent point dans la nouvelle édition d'Origene, donnée par le Pere de la Rue, sur laquelle on verifie les citations. Voici la note du même Editeur sur cet endroit. *Lib. edit. habent: Semel tantum vel rarò penitentia, &c. Sed ipud vix. RARO nō est ab omnibus manuscriptis codicibus. . . . Unde nonnullis suspitio est ejusmodi particulam adjectam fuisse à Scoto qui, veteris Ecclesiæ ignorans disciplinam quæ lethalium criminum reus semel tantum penitentia concedebatur, Originis locum ad communem sui temporis Scholasticorum opinionem parvis adj. &c. ita revocare tentavit.*

obligé la bonté de Dieu à donner un second remède après le baptême, à ceux qui auroient perdu leur innocence; mais que ce remède est unique, comme le baptême est unique, & que ce seroit inutilement qu'on tenteroit de le réitérer: *Hac igitur venena ejus providens Deus, clausa licet ignoscemia janua, & intinctionis sera obstruâ aliquid adhuc permisit patere. Collocavit in vestitibus penitentiam secundam, qua pulsantibus patefaciat; sed jam semel, quia jam secundo; sed amplius nauquam, quia proximo frustra.* Et dans le Chapitre IX. *Hujus igitur penitentia secunda, & unius, quanto in ardu negotium est, tanto operosior probatio est.*

Je sais bien que des personnes accoutumées à l'usage ordinaire, & peu convaincues de l'obligation qu'ont les chrétiens de vivre dans l'innocence, trouveront cette conduite de l'ancienne Eglise peu conforme à leur goût. Mais S. Augustin avoit une autre idée de la sainteté & de la pureté des chrétiens, qui ne doivent avoir besoin que de la pénitence des justes, & qui doivent être au moins dans le premier degré de la liberté chrétienne, qui consiste à être exempt des péchés mortels & des crimes: *Prima est libertas carere criminibus, dicit ce Saint. . . . Cum ceperis ea non habere homo, (debet autem non habere omnis christianus homo) incipit caput erigere ad libertatem.* Et Terrullien fait voir que c'est une ingratitude extrême, que de se plaindre de ce que l'Eglise n'accorde qu'une fois la pénitence après le baptême, puisqu'elle étoit en droit de la refuser entièrement: *Non enim & hoc semel satis est?* dit-il. *Habe quod jam non merebaris; amisisti enim quod acceperas. Si tibi indulgentia Domini accommodat unde restituas quod amiseras, iterato beneficio gratus esto, nedum ampliato.* Reconnoissez une si grande faveur qu'il vous fait de nouveau, &

qui même est encore plus grande que la première: *Majus est enim restituere quam dare; quoniam miserius est perdidisse, quam omnino non accepisse.*

Il est même très-remarquable que les anciens Peres n'osoient presque parler aux fideles de la pénitence qui se fait après le baptême. Ils la leur cachotent le plus qu'ils pouvoient; & c'étoit toujours avec des precautions & des menagemens extraordinaires qu'ils les en instruisoient, de peur que la connoissance du remède ne les rendît moins vigilans & moins circonspects. S. Clement dans sa II. Epître qui est au moins du première siècle, quoiqu'elle soit moins autorisée que la première, ôte toute esperance du salut, ce semble, à ceux qui ne conservent pas la grace & la sainteté du baptême: *Nos, nisi baptismum purum & immaculatum servaverimus, qua conscientia intrabimus in Regiam Dei?* Et peu après: *De iis qui sigillum non servaverint, ait: Permis eorum non moritur.*

S. Clem.
Epist. 1.
n. 6.
Ibid. n. 7.

S. Irenée semble dire qu'après avoir abusé du prix du sang & de la mort du Fils de Dieu, il ne reste plus aux coupables que l'attente du dernier jugement; le Fils de Dieu n'étant mort qu'une fois, & ne devant venir après sa resurrection que pour juger les hommes. *Si enim hi, dit-il, qui praecesserunt nos in charismatibus veteres, propter quos nondum Filius Dei passus erat, delinquentes in aliquo, & concupiscentia carnis servientes, tali affectu sunt ignominia; quid passuri sunt qui nunc sunt, qui contemserunt adventum Domini, & deseruerunt voluptatibus suis? Et illis quidem curatio & remissio peccatorum mors Domini fuit. Propter eos verò qui nunc peccant, Christus non jam morietur, jam enim mors non dominabitur ejus; sed veniet Filius in gloria Patris, exquirens ab actoribus & dispensatoribus suis pecuniam quam ei creditur, &c.*

S. Iren. lib.
4. cont.
hs. ref. cap.
27. n. 2.

Mais rien n'est plus édifiant, ni plus

SS 2

Terrull.
de penit.
c. 7.

Ibid. c. 9.

S. Aug.
Tract. 41.
in Joann.
n. 10.

Terrull.
de penit.
c. 7.

Tertull.
de penit.
c. 7.

digne des premiers tems, que ce que dit Tertullien, « Faites, Seigneur, » par votre grace, s'écrie-t-il, que « vos serviteurs n'ayent pas besoin de » parler ni d'entendre parler de la » penitence, que jusqu'au tems au- » quel les Catechumenes mêmes sont » obligés de ne pecher plus », c'est-à-dire jusqu'au baptême : *Huc usque, Christe Domine, de penitentia disciplina servus tuis discere vel audire contingat, quousque etiam delinquere non oportet audientibus*. Ce qui suit n'est pas moins beau : *Nihil jam de penitentia noverint, nihil ejus requirant. Piget secunda, imò jam ultima spei subtexere mentionem, ne tradentes de residuo auxilio penitendi, spatium adhuc delinquendi demonstrare videamur. Absit ut aliquis ita interprete- tur . . . Nemo idcirco deterior sit, quia Deus melior est, toties delinquendo quoties ignoscitur*.

Ces dernières paroles ne favorisent pas la pensée de ceux qui les appliquent aux penitens réitérés. Il est ici question d'une seule penitence avant le baptême, & d'une seule penitence après ; & ce passage doit servir à expliquer un autre dont on ne peut abuser que parce qu'on ne l'entend pas : *Non statim*, dit Tertullien, *succidendus ac subveniendus est animus desperatione, si secunda quis penitentia debitor fuerit. Pigeat sanè peccare rursus, sed rursus penitere non pigeat. Pigeat iterum periclitari, sed non iterum liberari. Iterata valetudinis iteranda medicina est*. C'est une exhortation à la penitence publique, à la penitence qu'il dit être unique. Il ne parle pas des rechûtes après plusieurs penitences : il parle de la première chute après le baptême ; & c'est ce qu'il est très-nécessaire de remarquer.

S. Cyprien, qui soutient si fortement l'autorité de l'Eglise contre Novarien & ses disciples, ne laisse pas de dire au commencement du Traité

de la conduite & de l'habillement des Vierges, que Dieu nous ayant rendu la santé, il est impossible de la recouvrer après l'avoir perdue : *Dat vivendi sexorem*, (il parle du Fils de Dieu qui avoit guéri le paralytique près de la piscine, qui étoit la figure du baptême) *dat innocentia legem, postquam contulit sanitatem . . . quòd sit scilicet minor culpa deliquisse auctum cum necdum nosset disciplinam Dei, nulla sit venia ultra delinquere, postquam Deum nosse cepisset*. Et dans le Traité de ceux que la persécution avoit abbatus : *Neuvo se fallas, nemo se decipiat. Solus Dominus misereri potest. Veniam peccatis, quæ in ipsum commissa sunt, solus potest ille largiri, qui peccata nostra portavit, qui pro nobis deluit, quem Deus tradidit pro peccatis nostris. Homo Deo esse non potest major ; nec remittere aut donare indulgentia sua servus potest, quod in Dominum delicto graviore commissum est*. Il semble par ces paroles ôter tout-à-fait l'autorité aux Ministres & aux Prêtres ; mais ce n'est pas son sentiment. Il montre seulement à regret le remède à des gens qui en abusent, & qui en deviennent plus negligens pour le bien, plus hardis pour le mal, plus ingrats & plus impenitens par les suites.

C'est pour la même raison que S. Pacien, dont tous les Ecrivains qui nous restent sont contre les Novariens, & sont même plus forts & plus pressans que ceux de beaucoup d'autres, parle ainsi aux Catechumenes, dans un excellent discours qu'il leur fait : *Christus pro eo jam passus non poterit ; quia qui resurrexit à mortuis, jam non morietur amplius. Igitur, dilectissimi, semel ablui-mur, semel liberamur, semel in regnum immortalis suscipimur ; semel felices sumus, quorum remissa sunt facinora, & quorum tecta sunt peccata. Tenete fortiter quod accepistis, servate feliciter, amplius peccare nolite*. Il eût été dangereux de

S. Cyp. lib.
de hab. vir-
gin. pag.
173.

Id. Traé.
de lapsis,
pag. 186.

S. Pacien.
serm. de
bapt. rom.
4. Bibl.
Par. pag.
119.

Ibid.

leur parler d'une seconde ressource ; & nous avons vu que S. Irenée s'est exprimé à peu près de même, en parlant plus généralement de tous les chrétiens.

S. Jerome temoigne la même reserve à parler de la penitence, & à peine fait-il entendre le peu qu'il en dit : *Volo aliquid dicere, sed timeo ne negligentibus occasionem ruinae tribuam, quod in scripturis sanctis idem homo frequenter nullus invenitur. Denique David terribilis nactus est : quod nos non intelligamus super eo qui peccavit, & iterum ungitur ; (Jussit enim leproso ut post primum unguentum perditum, unguatur secundo ;) sed super eo qui per dies singulos proficit, & semper ejus augetur unctio.* C'est qu'il étoit utile, comme le dit l'Auteur de l'Épître à Demetriade, c'est-à-dire Pelage, & non pas S. Jerome, que les chrétiens ignorassent ce que c'est que la penitence après le baptême, pour ne pas s'exposer sur l'espérance d'un remède, au malheur du péché : *Verum nos ignoremus penitentiam, ne facili peccemus.*

Il étoit cependant impossible de la cacher entièrement aux fideles. Les penitens la faisoient publiquement ; & pour ne pas desesperer les pecheurs, on étoit obligé de leur apprendre que l'Eglise avoit le pouvoir de les retablir après beaucoup de larmes & une conversion sincere. Mais on le faisoit comme S. Augustin en ces termes : *Sed rarissimi, hoc genus penitentia nemo sibi proposuit, ad hoc genus nemo se parat : tamen, si forte contigerit, nemo desperet.* On voit par là, que c'étoit une discipline qui paroissoit en ces tems-là assez douce, que d'admettre une seule fois les pecheurs à la penitence, après le baptême ; puisqu'on leur parloit en des termes si obscurs, & avec tant de precautions de cette penitence unique.

Je reviens à mon principal sujet.

S. Ambroise s'élève avec force contre ceux qui s'imaginoient pouvoir recourir plusieurs fois au remède de la penitence, & en pechoient plus librement. *Merito reprehenduntur, dit-il, qui sapientiam agendam penitentiam putant, quia luxuriantur in Christo. Nam si verè agerent penitentiam, iterandam postea non putarent ; quia, sicut unum baptisma, ita una penitentia, qua tamen publicè agitur. Nam quotidiani nos debet punire peccati ; sed hac delictorum leviorum, illa graviorum. Facilius autem inveniri qui innocentiam servaverint, quam qui congruè egerint penitentiam.*

Il dit aussi que cette penitence doit entièrement changer & renouveler le penitent, en sorte qu'il ne soit plus le même : *Vivendum ita, ut vitiis immoriatur usui, seipsum sibi homo abueget, & totus mutetur : sicut quendam adolescentem fabula servum propter amorem meretricios peregre profectum, & abolito amore regressum, postea veteri occurrisset dilectam, qua ubi se non interpellavit, mirata putaverit non recognitam, rursus occurrenti dixerit : Ego sum ; responderit ille, Sed ego non sum ego.* Dans le Chapitre XI. il prouve par une comparaison familiere, que la penitence doit être unique : *Bona ergo penitentia, qua si non esset, omnes ad senectutem differrent ablutionis gratiam. Quibus satis responsi est, quia melius est ut habeam quod sciam, quam non habeam quo vestiatur : sed sicut semel affusa redintegranter, ita frequenter fusa solvantur.* Il ajoute dans le même Chapitre, qu'une penitence qui n'est pas faite selon les regles, ne remedie point au passé, & ne peut être réparée elle-même dans la suite par une seconde : *Melius est tunc quiescere, cum exercere non queas opera penitentia, ne in ipsa penitentia fiat, quod postea indigeat penitentia. Qua si semel fuerit usurpata, nec jure celebrata ; nec prioris fru-*

S. Ambro.
lib. de penit.
c. 10.
n. 95. 96.

Ibid.

Ibid. c. 11.
n. 98.

Ibid. n.
104.

In esp. 3.
Habac.
tom. 3.
pag. 1631.

Epist. 97.
tom. 4.
part. 2.
pag. 790.

S. Aug.
serm. 351.
n. 8.

etiam obtinet, & aufert usum posterioris.

S. Pacien dit qu'on n'obtient qu'une fois de l'Eglise le pardon des pechés qu'on commet contre Dieu, quoiqu'il nous soit commandé de pardonner à nos freres jusqu'à septante fois sept fois les fautes qu'ils commettent contre nous : *Attende quod ad Petrum dicat, id quod peccatur in hominem septuagies & septies relaxandum, ut ostendas aliis vel semel posse. Tamen qui in Petrum peccat, Dominum Iesum, sicut ad Sammel ipse significat : Non te nullius momenti fecerunt sed me. Conceditur ergo vel semel Ecclesia, quod nobis toties imperatur.* Et comme Sympronien lui avoit objecté, que de promettre encore la reconciliation après le baptême, c'étoit ouvrir le chemin à la licence & au désordre, & apprendre aux pecheurs à retomber souvent dans le crime : il montre que cette consequence est visiblement injuste, tant par plusieurs comparaisons, que par la longueur & la severité de la penitence qui precede cette grace : *Sicut nec qui ab incendio liberati, incendium monstrat ; nec qui naufragia tum eripit scopulis, in saxa compellit. Aliud est de periculo liberari, aliud ad periculum cogi. Et fortasse pateret hoc credi, si penitentia delicta preterantur, cui labor tantum imponitur, cui carnis interitus imperatur, cui iuges lacryma, cui gemitus sempiterni. Voles ergo ille sanctus iterum se secari, rursus exuri ? Valet peccare iterum, & iterum penitere : cum scriptum sit ; Noli adiacere peccatum, ne quid tibi deterius contingat ?* Ainsi non seulement on n'accorderoit pas souvent la penitence mais il n'étoit pas même vraisemblable qu'on demandât une seconde fois à y être admis. Et la raison de l'un & de l'autre, c'est que cette penitence étoit très longue & très severe.

Le Pape Sirice dans l'Epître à Himerius Evêque de Tarragone,

permet seulement à ceux qui sont retombés dans le crime après leur penitence, & qui ne sont plus admis à une seconde, d'assister aux prieres qui se font dans l'Eglise : *De his vero qui a la penitentia, tanquam canes ad sues, ad vomitus pristinus & volubra redeunt, & intus cinguntur, & lucas voluptates, & nova conjugia, & inbibitis denovo appetivere concubitus...* quia jam suffragium non habent paritendi, id duximus decernendum, ut sola intra Ecclesiam fidelibus oratione jungantur. Nous verrons dans un autre lieu quel fut cependant le remperament dont ce l'ape usa.

Ce que dit S. Augustin dans l'Epître CL. II. à Macedonius, homme de qualité & de merite, est encore plus précis & plus fort. que ce que nous avons rapporté des autres l'eres : *Cautè salubriterque provixim est, ut ille, ut locus illius humillima penitentia semel in Ecclesia concedatur, ne medicina vilit minus utilis esset agnovit, qua tam magis salubris est, quanto minus contemnibilis fuerit.* Et nous apprenons de ce Pere une troisieme raison de cette conduite de l'Eglise, qui est la saine doute la principale & la plus essentielle : c'étoit pour conserver le respect du sacrement, pour faire estimer la grace de la reconciliation selon son merite & son prix ; pour tenir les fideles dans l'exacitude & dans le devoir ; & pour porter les penitens à faire un si bon usage de la premiere penitence, qu'ils n'eussent pas besoin d'une seconde, & que même ils ne s'y attendissent pas.

C'est ici le lieu de faire voir combien la pensée de ceux qui s'imaginent qu'après la premiere penitence faite en public, il y en avoit une autre qui se faisoit en secret, & qu'on accordoit aux penitens aussi souvent qu'ils la demandoient, est fufse insoutenable, & chimerique. Car ou-

S. Pacian.
Epist. 3.
ad Symp.
loco cit.
pag. 312.

Siricius,
Epist. 3. ad
Himer. c.
5. n. 6. p.
621.

S. Aug.
Epist. 153.
n. 7.

tre que tous les témoignages des anciens pour l'unité de la pénitence, ne peuvent s'accorder avec cette distinction; outre qu'il est absolument contre la justice & le bon sens de punir très-severement une premiere faute après le baptême, & de recevoir des pecheurs coupables de mille rechutes avec une indulgence & une facilité sans bornes; outre que cette conduite qui rendoit la condition des relaps beaucoup plus douce que celle des simples pecheurs, auroit du hâter les rechutes, multiplier les crimes, precipiter les penitens, ruiner la discipline; outre qu'il est incroyable que l'Eglise, qui est gouvernée par le Saint Esprit, qui n'est ni un esprit de superstition ni un esprit de Juif & de Pharisien, ait fait plus d'état d'une ceremonie extérieure & publique; que de la sainteté & de la vérité de la reconciliation & de l'Eucharistie, n'accordant qu'une fois cette ceremonie, & donnant sans choix, sans discernement, sans reserve la paix & le corps de Jesus-Christ; il est d'ailleurs plus évident que la lumiere, que cette pensée ne peut subsister avec ce que dit S. Augustin. Car les penitences & les absolutions accordées en secret aux penitens coupables du double vice du baptême & de la penitence, auroient été un secret infallible pour faire tomber la penitence publique dans le mépris, & dans un entier aneantissement: au lieu que S. Augustin dit que la raison & le fondement de cette conduite de l'Eglise, étoit de rendre la penitence publique, c'est-à-dire celle qui se faisoit pour les crimes, plus venerable & plus precieuse.

S'il y a néanmoins quelqu'un qui ne voit pas encore ce que tous les autres voyent, voici de quoi le convaincre. Macedonius, à qui S. Augustin avoit demandé l'élargissement

de quelques prisonniers, dont les crimes meritoient la mort, après l'avoir assuré qu'il auroit égard à ses prieres, lui demande comment un homme de bien comme lui, & de saints Evêques pouvoient s'interessier si fort à la vie & à l'impunité des criminels, qui étoient souvent endurcis dans le mal, incorrigibles, impenitens; ceux qui savoient que dans l'Eglise, dont ils étoient les Ministres, on n'accordoit qu'une fois la penitence. *Hic ego vehementer ambigo*, dit cet Officier, *utrum illud ex Religione descendat. Nam si à Domino peccata adeo prohibentur, ut ne penitendi quidem copia post primam penitentiam tribuatur, quemadmodum nos possumus ex Religione contendere, ut nobis qualecumque illud crimen fuerit, dimittatur?* Ce raisonnement de Macedonius conclut invinciblement, que ceux qui n'étoient pas admis à une seconde penitence, ne l'étoient pas en secret. Car soit en public, soit en secret, les pecheurs étant regus, non seulement une seconde fois, mais mille fois, il eût été ridicule de conclurre de la severité de l'Eglise, qu'elle ne devoit pas être si indulgente pour des criminels. D'ailleurs Macedonius, sans distinguer deux sortes de penitence, rapporte son institution au commandement de Dieu.

Mais voyons comment S. Augustin lui repond. Car si ce Pere reconnoît qu'il y a une ou plusieurs penitences, mais secretes, après la premiere qui est seule publique, il doit repondre à Macedonius, qu'il est vrai que la penitence publique n'est accordée qu'une fois aux pecheurs; mais que bien loin que ce soit une marque de la severité de l'Eglise, c'en est au contraire une très-visible de sa bonté; puisqu'elle épargne aux pecheurs les fatigues & les longueurs d'une seconde penitence publique, & que les delivrant des longs detours d'une pé-

Apud Aug.
Epist. 194.
n. 2.

nitence de ceremonie & d'appareil, elle les reçoit tout d'un coup à la participation des saints mysteres.

Cependant c'est tout le contraire.

S. Augustin, quoique le plus doux de tous les hommes, quoiqu'intéressé même dans cette occasion à défendre la bonté & la condescendance de l'Eglise, établit fortement qu'il n'y avoit qu'une penitence, & qu'après celle là, on n'en connoissoit pas d'autre pour les crimes. *Quosdam quorum crimina manifesta sunt*, dit ce

S. Aug.
Epist. 152.
n. 6.

Pere, à *vestra severitate liberatos*, à *societate tamen removemus altaris, ut penitendo placare possint, quem peccando contemserant*. Voilà pour ceux qui n'avoient pas encore été soumis à la penitence publique. Voici pour les autres qui en avoient abusé, aussi bien

Ibid. n. 7.

que de la reconciliation: *In tantum autem hominum aliquando iniquitas progreditur, ut etiam post altaris penitentiam, post altaris reconciliationem, vel similia vel graviora committant* . . . *Et quavis eis in Ecclesia locus humillima penitentia non concedatur, Deus tamen super eorum sua penitentia non obliviscitur*. Dieu leur peut faire grace: il les attend encore à la penitence, puisqu'il leur conserve la vie: enfin il ne les fait pas mourir. Et c'est ce que ce Saint demandoit à Maedonius: mais il ne fait ce que c'est qu'une pretendue absolution secrete.

Pour mettre la chose dans un tel point d'évidence que les plus obstinés soient obligés de se rendre, nous n'avons qu'à écouter ce que S. Augustin ajoute à ce que nous venons de rapporter: *Ex quorum numero, si quis nobis dicat: Aut date mihi eundem iterum penitendi locum, aut desperatum me permittite, ut faciam quicquid libuerit, quantum meis opibus adjuvor, & humanis legibus non prohibeor* . . . *Aut si me ab hac nequitia revocatis, dicite utrum mihi aliquid proficiat ad vitam futuram, &c.* Qu'on

le mette à la place de l'homme qui parle ici avec ce préjugé, que la penitence qu'on lui refuse n'est que la penitence publique, & qu'on lui ouvre les bras pour le recevoir dans le secret, sans confusion, sans retardement, sans peine; & qu'on juge combien il doit être extravagant, pour demander si instamment la penitence publique; *aut date mihi eundem iterum penitendi locum*; pour dire en furieux & en phrenétique que, si on ne veut pas lui accorder cette grace, on lui permette donc de se desesperer & de vivre comme un homme qui n'a plus de religion ni d'esperance, *aut desperatum me permittite*; & pour faire cette question ridicule, si le bien qu'il fera, sans être admis à la reconciliation, & même sans l'attendre, lui servira de quelque chose pour l'autre vie, *dicite mihi utrum aliquid proficiat ad vitam futuram*. Au lieu que tout cela est naturel, toutes ces questions sont ordinaires, tous ces mouvemens sont possibles dans le sentiment que je defends.

Enfin pour montrer invinciblement que les Peres n'ont jamais cru que les maladies réitérées & les pechés de rechûtes pussent être guéris par des remèdes plus doux & moins humilians, que les premières fautes commises après le baptême, voici ce que S. Augustin fait dire dans la même Lettre à l'un de ces pecheurs: *Dicite*

Ibid.

utrum mihi aliquid proficiat ad vitam futuram . . . *si me penitendo vehementius quam prius cruciaverero, si miserabilius ingemuerero, si flevit uberior, si vixero melius, si pauperes sustentaverero largius, si caritate qua operis multitudinem peccatorum, flagravero ardentius*. Voilà à quelles conditions S. Augustin lui répond de son salut; & il declare que ce seroit non seulement un mauvais conseil de dire à cet homme que tout cela lui sera inutile; mais que ce seroit une folie,

Ibid.

folie, une impiété, un sacrilège. *Quis nostrum ita desipit, ut huic homini dicat, Nihil tibi ista proderunt in posterum: vade, saltem vita hujus suavitatem perfrui. Avertat Deus tam immanem sacrilegamque demeritam.* Mais le saint Docteur ne parle, ni d'une seconde penitence ecclésiastique & sanctifiée par les prières & les bénédictions de l'Evêque, ni d'une seconde conciliation.

Nous pouvons ajouter à tout ce que nous avons dit, ce que rapporte Socrate d'un Concile, qui avoit ordonné que la penitence après le baptême ne devoit être accordée qu'une fois :

Socrat. lib. 6. hist. c. 22.

Cum à Synodo Episcoporum semel dantur istis qui post baptismum peccassent, concessa fuisset penitentia. Car quand Socrate auroit été Novatien, ce que je ne crois pas, il est certain que les Evêques de ce Concile ne peuvent être que des catholiques, puisqu'ils recevoient les pecheurs après le baptême. Quant à ce que cet Historien dit de l'extrême facilité de S. Chrysostome à recevoir les penitens, il faut remarquer qu'il ne parle presque de ce grand Evêque, que sur les Memoires de Sisinnius Evêque Novatien, avec lequel Saint Chrysostome avoit été brouillé.

Ibid.

Mais Socrate fait ailleurs une autre faute dont on peut tirer quelque avantage. *Apud Cesaream Cappadocia*, dit-il, *eos qui post baptismum peccaverint, à communione extrudunt, perinde ac Novatian.* Il suffit pour démontrer la fausseté de cette observation, de produire les Epîtres canoniques de S. Basile Evêque de Cesarée, qui reglent la manière dont on doit recevoir après le baptême toutes sortes de penitens. Il se peut faire néanmoins que les autres Eglises s'étant relâchées en Orient à accorder quelquefois une seconde penitence, celle de Cesarée ait retenu l'ancienne coutume : car je remarque bien plus de constance en Occident

sur ce point. C'est ce qui a trompé Socrate.

Nous avons encore dans Photius le Decret d'un Concile tenu à Side, ville de la Pamphlie, contre les Massaliens, qui défend de recevoir la penitence un homme qui, après avoir quitté ces heretiques, auroit entretenu avec eux quelque commerce de communion & de doctrine : *Nunquam postea locum teneat, penitentia dandi hujusmodi, ne si millies quidem penitentibus constitutas penas laiturum se polliceatur.*

Photius; Bibl. Cod. 52.

Enfin le III. Concile de Tolède tenu l'an 589. après la conversion des Gots, parle en ces termes du relâchement qui avoit commencé à s'introduire sur ce point en Espagne pendant l'oppression des Heretiques. *Quoniam comperimus per quasdam Hispaniarum Ecclesias, discent les Peres de ce Concile, non secundum Canonem, sed scissimè pro suis peccatis homines agere penitentiam; ut quotienscumque peccaverint, totiens à Presbytero se reconciliari exposculent. Et ideo pro coercenda tam execrabili presumptione, (C'est ainsi que l'Eglise appelloit les premiers commencemens de ce desordre) id à sancto Concilio jubetur, ut secundum formam Canonum antiquorum dentur penitentia...* (voilà pour la manière de recevoir les penitens pour la première fois) *Hi vero qui ad priora vitia, vel infra penitentia tempus, vel post reconciliationem relabuntur, secundum priorum Canonum severitatem damnantur.* Où l'on peut remarquer que la rechûte, soit qu'elle arrivât dans le cours de la penitence, ou après la reconciliation, rendoit le penitent indigne du lieu, de l'ordre & des bénédictions des penitens.

Conc. Tol. 3. Can. 11. Conc. tom. 4. pag. 101.

Mais ce qui est sans comparaison plus digne d'être remarqué, est l'horreur qu'a toujours eu l'Eglise des penitences réitérées, & l'apprehension qu'elle a eue d'admettre une seconde

T t

Id. lib. 5. c. 22.

fois à la participation de l'Eucharistie, des gens qui s'en étoient rendus indignes par une seconde faute. Cet esprit est encore le même : il est encore également saint, également pur, également juste, quoique nous soyons beaucoup dechus de l'innocence & de la vertu de nos peres. On doit dire de l'Eglise ce que S. Augustin dit de Dieu, en parlant à lui-même : *Opera mutas, nec mutas consilium* ; qu'elle change de discipline & de conduite à cause de la foiblesse de ses enfans, qui ne peuvent souffrir ni leurs maux, ni les remedes, sans changer de conseils & de desseins. On doit considerer cet esprit dans la vieillesse & la fin des siècles, comme l'ame dans un corps usé de vieillesse & accablé de maladies. Cette langueur vient des membres extérieurs : elle vient de la matiere, & non pas de l'ame ; & si on renouvelloit son corps, elle paroîtroit aussi forte, aussi vive, & aussi agissante qu'autrefois.

Avant que de finir cette matiere, je dois repondre encore à deux ou trois difficultés. La premiere est tirée de S. Irenée, qui dit que Cerdon, qui fut le maître de Marcion, fit souvent penitence, & entra plusieurs fois dans l'Eglise : *Cerdon autem, qui ante Marcionem, & hic sub Hlyzino qui fuit octavus* (le Grec porte nous, *ινατος*) *Episcopus, saepe (a) in Ecclesiam veniens & exhomologesin faciens, sic consummavit.* Il est vrai que dans le passage Grec cité par Eusebe, il n'est point parlé de sape, & qu'il y a simplement ; *αὐτὸν ἱεροκλήτης ἔλαβεν, καὶ ἱερομολογῶντος* ; mais la suite paroît l'établir : *Sic consummavit, modo quidem latenter docens, modo verò exhomologesin faciens, modo verò ab aliquibus traductus in his quæ docebat mala, & absentes est à religionis hominum conventu.* D'où il paroît

que Cerdon fut admis plusieurs fois à la penitence. Mais il faut entendre qu'il interrompit effectivement la penitence à laquelle il avoit été admis ; qu'il ne fut jamais admis à une parfaite reconciliation ; & que sa dissimulation étant tout-à-fait decouverte, on le chassa même du rang des penitens.

La seconde difficulté est de même espece, & elle est tirée de ce que Tertullien dit de Valentin & de Marcion. Car voici comme il parle de leur penitence : *Constat illos in catholicaum primo doctrinam credidisse, apud Ecclesiam Romanensem ; donec ob inquietam semper eorum christianitatem, quæ fratres quoque vitabant, semel & iterum ejecti, novissimè in perpetuum dissidium relegati, venena doctrinarum suarum disseminaverunt.* Tout cela peut aisément s'entendre de la penitence seule, & non de la reconciliation. Mais si on prend que les termes signifient quelque chose de plus, j'y donnerai volontiers les mains. Car il est certain que l'Eglise a eu beaucoup de condescendance pour les heretiques, sur tout lorsqu'ils étoient capables de lui faire de grands maux, en demeurant séparés, & qu'ils pouvoient faire rentrer avec eux dans son sein tous ceux qu'ils en avoient fait sortir. Et ce fut en effet la condition à laquelle on promit une dernière fois à Marcion de le recevoir : *Postmodum Marcion penitentiam confessus, cum conditioni data sibi occurrir, ita pacem recepturus, si ceteros quoque quos perditioni erudisset Ecclesia restitueret, morte prævenerunt.* On peut consulter sur cela S. Cyprien dans l'Epître LII. à l'Eveque Antonien.

La troisieme difficulté roule sur ce qu'on faisoit de ces pecheurs, auxquels on ne permettoit pas de faire

S. Aug.
lib. 1. Conf.
c. 4. n. 4.

Tertull.
lib. de prax.
cript. c. 10.

S. Iren.
lib. 3. c. 4.
n. 3.

Euf. lib. 4.
hist. c. 11.
S. Iren.
ibid.

(a) Dans la nouvelle édition de S. Irenée on trouve, sur le mot sape, cette note : *Hanc vocem vel interpretem vel librarium de suo addiderunt.*

DU CONCILE D'ELVIRE.

331

une seconde fois pénitence publique, lorsqu'ils étoient en danger de mort. Il paroît comme certain qu'on se contentoit, ainsi que S. Augustin nous l'apprend, de les exhorter à espérer de la bonté de Dieu le fruit de leurs travaux & de leur pénitence, mais qu'on ne les admettoit pas à la réconciliation. Cependant le Concile de Nicée ayant fait un règlement général de ne laisser mourir personne sans la dernière absolution, *Ut si quis vita excedat, ultimo & maximè necessario viatico ne privetur*; j'ai peine à croire que depuis ce Concile on ait usé de cette rigueur à l'égard des pénitens relaps. La discipline même s'adoucit encore bien davantage à leur égard dans le même siècle. Car le Pape Sirice dans sa Lettre à Himerius Evê-

que de Sarragosse, que j'ai déjà citée, quoiqu'il avoue qu'on ne peut plus les mettre au rang des pénitens, qui pouvoient espérer la réconciliation, après avoir passé quelque tems dans les exercices & dans les différentes classes de la pénitence, il leur accorde néanmoins cette grâce à l'extrémité; & il passe même jusqu'à cette indulgence, que de les tenir parmi les Consistans jusqu'à la mort: *De quibus, quia jam suffragium non habent penitendi, id duximus decernendum, ut sola intra Ecclesiam fidelibus oratione jungantur; sacramentorum celebrati, quamvis non mereantur, intersint; à Dominica autem mensa convivio se regentur... Quos tamen... viatico munere, cum ad Dominum properint proficisci, per communionis gratiam volumus sublevari.*

Siric. Epist.
1. ad Himer.
c. 5.
n. 6. p. 619.

Conc. Nic.
can. Can.
11. tom. 1.
Conc. pag.
15.

DIX-HUITIEME DISSERTATION.

Sur les Canons IV. XI. XXXIX. XLII. XLV. & LXVIII. du Concile d'Elvire. L'on examine quelle étoit la durée du Catechumenat, son entrée, ses degrés, ses ordres, & ses âges differens.

JE joins tous ces Canons ensemble, parce qu'ils parlent tous, ou de la durée du Catechumenat, ou de son entrée, ou de ses degrés, de ses ordres, & de ses âges differens. Il est important d'avoir une connoissance exacte de toutes ces choses, & de se faire sur cette matière un système clair & suivi. C'est à quoi nous destinons les paragraphes suivans.

§. I.

De la durée du Catechumenat.

Le quatrième Canon d'Elvire ordonne que, si les Flamines sont Catechumenes, & qu'ils se soient abstenus des sacrifices, après trois ans ils seront admis au baptême: *Flamines, si fuerint Catechumeni, & se sacrificiis*

stinuerint, post triennii tempora, placuit ad baptismum admitti debere. Ces deux circonstances rendoient le pèché de ces sacrificateurs beaucoup plus excusable. Ils n'étoient que Catechumenes; ils ne s'étoient pas souillés par des sacrifices impies; & ils n'avoient fait qu'accorder au peuple des spectacles dont ils n'avoient pu se dispenser sans quitter leur charge. Cependant le Concile les éloigne pour trois ans du baptême, dont ils ne connoissoient pas encore la sainteté.

La rigueur de ce Canon, qui consiste dans la prolongation du Catechumenat de ces Flamines, est bien remarquable. Car il n'étoit que de deux ans pour les autres, comme il est visible par le XLII. Canon du même Concile: *Eos qui ad primam fidem cre-*

4. tom. 1.
pag. 971.

Conc. Eliv.
betin. Can.

Ibid. Can.

42. P. 275.

dulitatis accedunt, si bona fuerint conversionis, intra biennium placuit ad baptismi gratiam admitti debere; au lieu qu'on le prolonge pour les Flamines jusqu'à trois ans, soit que cette preparation plus longue leur tint lieu de penitence, soit qu'ils eussent besoin d'une plus longue épreuve, soit que l'Eglise voulût leur faire comprendre quelle innocence & quelle exactitude il falloit avoir étant chretien; puis que les crimes les plus inevitables commis dans le vieil homme, comme parlent les mêmes Peres, étoient incompatibles avec l'esperance même de devenir chretien. Mais il est bon de rapporter le Canon entier que je viens de citer, parce qu'il nous apprend que le nom de chretien se donnoit au Catechumene, & le nom de fidele à celui qui est baptisé, comme on le voit depuis dans S. Augustin :

Cana. 45. Ibid.

Tract. 44. in Joann. n. 2.

Qui aliquando fuerit Catechumenus, dicte Canon, per infinita tempora, & nunquam ad Ecclesiam accesserit, si eum de Clero quisquam agnoverit voluisse esse christianum, aut testes aliqui extiterint fideles, placuit baptismum ei non negari, eo quod in veteri homine deliquisse videatur.

Le Catechumenat étoit donc prolongé suivant la grieveté des crimes, dont étoient coupables ceux qui demandoient à y entrer. C'est ainsi que dans l'onzieme Canon du même Concile le baptême est différé de cinq ans à une femme qui, étant catechumene, auroit épousé un homme séparé de sa femme légitime sans raison: *Intra quinquennium autem tempora, Catechumena si graviter fuerit infirmata, dandum ei baptismum placuit, non denegari.* C'est ainsi encore que le Canon LXVIII. diffère le baptême jusqu'à la mort à une femme qui, pendant qu'elle étoit Catechumene, le seroit rendue coupable d'idolatrie & d'avortement: *Catechumena, si per adulterium conceperit,*

Conc. Eliberit. Can. 21. P. 272.

Ibid. Can. 68. P. 277.

profecerit, placuit in fine baptisari. Il est d'une extrême conséquence d'observer cette ancienne discipline, dont nous verrons ailleurs d'autres vestiges.

S. I.

De l'entrée dans le Catechumenat.

Il est parlé de cette entrée dans le XXXIX. Canon du Concile que nous expliquons; & on y prescrit la ceremonie avec laquelle on doit recevoir ceux d'entre les infideles, qui vouloient se faire instruire de la Religion chretienne, & les faire entrer dans le nombre des Catechumenes: *Gentiles, si in infirmitate desideraverint sibi manum imponi; si fuerit eorum ex aliqua parte vita honesta, placuit eis manum imponi, & fieri christianos.*

Ibid. Can. 39. P. 275.

Il est vrai que M. de l'Aubepine dans l'explication de ce Canon, & le Pere Morin après lui, pretendent qu'il faut l'entendre de la Confirmation: *Placuit eis manum imponi, & fieri christianos.* Car ils supposent que ces Gentils avoient déjà reçu le baptême, & qu'il faut suppléer le mot de *perfectos*, pour entendre ceux-ci, & *fieri christianos.*

Morin. lib. 2. c. 8.

Mais avec tout le respect qui est dû à ces grands hommes, ce sentiment me paroît mal établi. Car il est très-nouveau, pour ne pas dire inoui, qu'on ait appelé Gentils ou infideles, des personnes qui avoient déjà reçu le baptême: *Gentiles, si in infirmitate desideraverint sibi manum imponi.* Et il est encore plus nouveau, qu'on ait douté s'il falloit donner la Confirmation aux chretiens à qui on avoit donné le baptême. Ces deux Sacrements se donnoient toujours en même tems, à moins d'une impossibilité entiere, ou du côté du Ministre, ou du côté du Neophyte; & le second sacrement n'étant que l'accomplissement

XLV. ET LXVIII. DU

du premier, il étoit bien plus juste de refuser le premier, que de deliberer sur le second.

Il me paroit donc bien plus vraisemblable, & c'est le sentiment du Pere Sirmond, que le XXXIX. Canon d'Elvire ordonne que, si un Gentil étant à l'extrémité demande à se convertir, on le purifiera d'abord par l'imposition des mains, avec laquelle on reçoit les Catechumenes; & que si sa vie n'a pas été scandaleuse, on lui accordera le baptême, & *ser christi-
anos.*

Eusebe dit que quand Constantin voulut se faire baptiser dans sa dernière maladie, il alla d'abord dans une Eglise, où il se mit à genoux pour confesser ses pechés & en demander pardon à Dieu, & qu'ensuite on lui imposa les mains: *Genu flexo humi
procubens, veniam à Deo supplex popos-
cit, peccata sua confitens in ipso martyrio;
quo in loco manuum impositionem cum so-
lemni precatione mernit accipere: & du d'
à πῶτερ τῶν δ' αὐτῶν ἐπὶ τῶν οὐκ ἐκείνῳ.* Ceci se passa à Helenople. Il se fit ensuite transporter à Nicomedie, où il reçut le baptême avec toutes les marques d'une piété sincere, & toutes les circonstances que l'Historien rap-
porte.

S. Augustin marquant la maniere particulière dont les Catechumenes sont reçus, s'exprime ainsi: *Catechu-
menos secundum quendam modum sumi,
per signum Christi. & orationem manūs
impositionis puto sanctificari.* Où l'on voit, outre l'imposition des mains sur les Catechumenes, une exprossion toute semblable à celle d'Eusebe, *ora-
tionem manūs impositionis, τῶν δ' αὐτῶν
ἐπὶ τῶν οὐκ ἐκείνῳ*: ce qui prouve que cette imposition n'étoit jamais sans quelque invocation & quelque priere. Et on peut encore y remarquer la raison de cette imposition des mains, qui étoit comme une ébauche du Baptême &

CONCILE D'ELVIRE.

333

& de la Confirmation. On préparoit par là les Catechumenes à devenir le temple du Saint Esprit; on formoit peu à peu Jesus Christ en eux; & on les accoutumoit au joug de l'Evangile, en les soumettant si souvent à ces prieres humilantes.

Severe Sulpice dans ses dialogues sur les miracles de S. Martin, nous apprend encore plus clairement cette maniere de recevoir les Gentils au Catechumenat par l'imposition des mains: *Cunctis catervatim ad genua beati
viri ruere coperunt, dit-il, p̄deter po-
sultantes, ut eos faceret christianos. Nec
cunctatus, in medio ut erat campo, im-
posita universis manu Catechumenos fecit.* Et le même Auteur dans la vie du même Saint, s'exprime dans des termes tout semblables: *Nemo fere ex im-
mani illa multitudine fuit Genitium, qui
non impositione manus desiderata, Domi-
num Jesum, relicto impietatis errore, cre-
diderit.*

Ces endroits de S. Severe Sulpice paroissent si conformes au Canon d'Elvire, qu'on pourroit croire que, comme il n'est pas question du baptême en ces deux passages, il n'en est pas non plus question dans ce Canon; & que les Evêques d'Espagne ordonnent seulement d'imposer les mains aux infideles à l'extrémité, mais sans leur donner le baptême. Il me semble néanmoins qu'il est bien plus sûr de dire, que ces Evêques ordonnent l'un & l'autre. Mais il ne faut pas omettre cette remarque, que ce doit être avec cette condition, *si fuerit eorum ex
aliqua parte vita honesta*, que leur vie eût été assez réglée: ce qui en excluait un grand nombre.

Le premier Concile d'Arles adoucit cette severité, & il étendit la grace du baptême à tous les infideles qui la demanderoient à la mort: *De his
qui in infirmitate credere volunt, dit-il,
placuit eis debere manum imponi. C'est*

Sev. Sulp.
dial. 2. de
virtut. S.
Marc. c. 5.

Id. in vita
S. Mart.
lib. 1. c. 10.

Conc. Arle-
lat. 1. Can.
6. Conc.

Sirmond.
in not. in
6. Can.
Conc. Arle-
lus.

Eus. lib. 4.
de vita
Constant.
c. 61.

Ibid. c. 61.

S. Aug. lib.
2. de pecc.
mer. &
rem. c. 26.
in 42.

tom. 1.
pag. 1427.

334 XVIII. DISSERT. SUR LES CANONS IV. XI. XXXIX. XLII.

la même expression que celle du Concile d'Elvire; & je doute si peu qu'elle ne doive être expliquée dans le même sens, que je m'en sers au contraire pour l'établir. Car que veulent dire ces termes, *de his qui in infirmitate credere volunt*? Peuvent-ils s'entendre de personnes déjà baptisées? Et les suivants, *placuit eis debere manum imponi*, peuvent-ils marquer autre chose que la première grace, la première indulgence, & la première marque de la bonté de l'Eglise en leur faveur? Voilà comme on entroit dans le Catechumenat: il en faut maintenant distinguer les ordres.

5. III.

Dès differens ordres du Catechumenat.

Il y avoit trois ordres de Catechumenes. Ceux du premier ordre étoient ceux qu'on appelloit les Ecoutans, *Audientes*, parce qu'ils assistoient aux instructions. Mais de peur d'équivoque il faut remarquer que tous les Catechumenes en general étoient souvent compris sous ce nom, & que la chose ne pouvoit pas se faire autrement; puisque les mots grecs *κατηκουμηνος*, & *ἀκούων*, *Catechumenus* & *Auditor*, signifient l'un & l'autre une personne qui est instruite par un maître qu'elle écoute.

C'est ainsi qu'on doit entendre ces excellentes paroles de Tertullien: *Nemo sibi adulteret, quia inter auditorum tirocinia deputatur. quasi eo etiam nunc sibi delinquere liceat. . . An alius est intentio Christi, alius audientibus? . . . Non ideo abluimur ut delinquere desinamus, sed quia desimus, quoniam jam corde loti sumus. Hac enim prima audientis intentio est, metus integer. . . Itaque audientes optare intentionem non presumere oportet. Qui enim optat, boneratur & qui*

præsumit, superbit. S. Cyprius prend le mot de Catechumene selon le même sens: Audientibus etiam, si qui fuerint periculo prævienti & innoxio constituti, vigilantia vestra non desit. Implorantibus divinam gratiam, misericordia Domini non denegetur.

Mais il est certain que ce mot étoit particulièrement attribué aux Catechumenes du premier ordre ou de la première classe. Et on n'en peut pas douter, si on fait quelque reflexion sur le V. Canon du Concile de Neocésarée: *Catechumenus si . . . in Catechumenorum ordine steterit, is autem peccat: si genu quidem stertens, audiat, non amplius peccans. Sin autem etiam audiens adhuc peccet, extendatur.* Car il est visible 1. que les Catechumenes plus avancés étoient distingués des autres qui étoient appelés *Anacites*; 2. qu'avant le degré des Ecoutans, il n'y en avoit point d'autre, puisqu'on ne pouvoit les punir & les dégrader qu'en les excluant tout-à-fait du rang des Catechumenes; 3. que ceux de la seconde classe étoient ceux qui, après que les Ecoutans étoient sortis de l'Eglise, demeuroient à genoux pour assister aux prières, & pour recevoir les bénédictions des Evêques.

Le second ordre ou la seconde classe des Catechumenes étoit donc composée de ceux à qui il étoit permis de rester après la sortie des Ecoutans, d'assister aux prières des fideles, & de recevoir la benediction de l'Evêque. Et comme ils étoient pendant tout ce tems-là à genoux, ils étoient pour cette raison appelés, *genustertentes*, γένυ κλίνοντες. C'est ainsi que les designe le V. Canon du Concile de Neocésarée, que nous venons de citer en latin, & dont voici les termes grecs: *ἵνα μὴ γόνυ κλίνον ἀποδοθῇ, μνηστὴ ἀμνηστῶν. ἵνα δ' ἂν ἀποδοθῇ ἵτι ἀμνηστῶν, ἐκστῆναι.*

On peut apprendre la même chose

Epist. 12:
pag. 12.

Conc.
Neocesar.
Can. 5.
Conc. tom.
1. p. 1482.

Tertull. de
graec. c. 6.

XLV. ET LXVIII. DU

du XIV. Canon du Concile de Nicée, où il est parlé des Catechumenes qui avoient été abbattus par la perfection : *De Catechumenis & qui lapsi, visum est sancta & magna Synodo, ut ii tribus tantum annis audientes, postea orent cum Catechumenis* : ὡς τῶν ἑνὸν αὐτοὺς ἀπρωμίους μόνον, μετὰ ταῦτα ὡς ὅταν μετὰ τῶν κατηχουμένων. Rien n'est plus manifeste que la distinction de ces deux degrés. Mais il faut remarquer outre cela 1. que ce que le Concile de Neocesarie appelloit γὰρ κλίνω, le Concile de Nicée l'appelle, ὡς ὅταν : ce qui est une preuve qu'ils assistoient à une partie de la Liturgie ; 2. que le mot de Catechumene paroît affecté à ceux - là seulement qui pouvoient prier dans l'Eglise, après que les Ecouteurs en étoient sortis, *postea orent cum Catechumenis*.

Enfin le troisième ordre ou la troisième classe des Catechumenes renfermoit ceux qu'on appelloit parmi les Latins, *Competentes*, & parmi les Grecs, φωτισμένοι, qui illuminantur, ou plutôt qui sunt illuminandi, parce qu'on leur decouvroit toutes choses.

Il suffit de rapporter ici ce seul endroit de S. Augustin dans le Livre du soin qu'il faut avoir des morts, où il parle d'un Catechumene, qui fut averti dans une vision qu'il eut pendant une fort grande maladie, de se faire baptiser par l'Eveque d'Hippone : *Post ista convalescit, perrexerat Hipponem. Pascha jam appropinquabat : dedit nomen inter alios Competentes. . . Baptizatus est ; peractis diebus sanctis remeavit ad propria*. Voilà pour les Latins.

A l'égard des Grecs, dans le VIII. Livre des Constitutions apostoliques, le Diacre dit aux Catechumenes de baïsser la tête, & de recevoir la benediction de l'Eveque ; κλίνει, & ὑποχρῆται, inclinate & accipite benedictionem ; & après la priere solennelle de

CONCILE D'ELVIRE. 335

l'Eveque, il les fait sortir de l'Eglise, en leur disant : ποιεῖτε οἱ κατηχούμενοι ἐν ἡσυχίᾳ, Exite Catechumeni in pace. Ces Catechumenes sont les mêmes que ceux dont parlent les Conciles de Neocesarie & de Nicée, qui prioient dans l'Eglise, & qui recevoient étant à genoux les benedictions de l'Eveque. Et dans le Chapitre suivant des mêmes Constitutions, le Diacre dit aux Catechumenes qui demandoient le baptême, & qui s'y prepaioient : ὡς ἂν οἱ φωτισμένοι, Orate illuminandi baptismo, seu Competentes.

L'oraison de l'Eveque est rapportée dans le VIII. Chapitre avec ce titre : ὑπὲρ τῶν βαπτιστέων, pro his qui jam baptizandi sunt ; & après cette oraison, le Diacre leur dit : ποιεῖτε οἱ φωτισμένοι, Exite qui illuminandi estis. J'ajoute à cela l'autorité de S. Cyrille de Jerusalem, qui dans la preface de ses instructions aux Catechumenes competens, distingue toujours ceux ci des simples Catechumenes, & les appelle toujours φωτισμένοι : Vos jam adfatis, dit-il, beatitudinis odor, ô illuminandi. Et dans la suite, parlant à l'un d'entre eux : Catechumenus vocabaris . . . audiens mysteria, nec intelligens.

§. I V.

Des Catechumenes de la premiere classe.

Ce seroit assez inutilement que nous aurions établi la distinction des degrés du Catechumenat, si nous ne faisons voir ce qui étoit propre & particulier à chacun. Nous reduirons ce qui regarde les Catechumenes qui étoient dans le premier de ces degrés, à trois chefs : à ce qu'on leur apprenoit de la Religion, à ce qu'on leur en cachoit, & à leurs sacremens.

I. Le Livre de catechizandis rudibus de S. Augustin, est principalement

Conc. Nicen. Can. 14. Conc. tom. 2. pag. 35.

Ibid. c. 7. pag. 394.

Ibid. c. 8. pag. 395.

Procat. n. 1.

Ibid. n. 6.

S. Aug. lib. de cura pro mort. c. 11. n. 15.

Lib. 8. Constit. Apost. c. 6. pag. 393.

pour ces premiers Catechumenes ; & ce Pere le composa pour servir d'instruction & de regle au Diacre *Deo-gratias* qui en avoit le soin à Carthage , & qui avoit demandé une methode à S. Augustin pour se bien acquitter de cette charge. Il veut qu'après qu'on les aura ébranlés par la terreur des jugemens de Dieu , on leur parle de la creation du monde , de la chute du premier homme , de ce qui s'est fait de plus merveilleux avant la naissance du Fils de Dieu , de la maniere mystérieuse dont tout l'ancien Testament n'étoit qu'une figure du nouveau , & le nouveau est aujourd'hui le denouement & l'interprétation de l'ancien : *In veteri*, dit-il , *Testamento est occultatio novi , in novo Testamento est manifestatio veteris* ; de la vie & de la mort du Sauveur , de sa resurrection , de l'établissement de l'Eglise , & du dernier jugement.

Mais S. Augustin recommande sur tout qu'on previenne ces Catechumenes , & qu'on les fortifie contre les scandales des mauvais Catholiques : *Instruenda & animanda est infirmis hominis*, dit-il , *adversus tentationes & scandala , sive foris , sive in ipsa intus Ecclesia : foris adversus Gentiles , vel Judaeos , vel haereticos : intus autem adversus aream Dominica paleam*. Il veut même qu'on leur parle ainsi : *Multos visurus es ebriosos , avaros , fraudulentos , aleatores , adulteros , fornicatores . . . Animadversurus etiam quod illa turba impleans Ecclesias per dies festos christianorum , qua paucis verbis tenenda in symbolo novellus christianis datur ; qua pauca verba fidelibus nota sunt*. Il repete encore la même chose dans le dernier Chapitre ; mais il ajoute qu'il y trouvera aussi des gens de bien , & en grand nombre , s'il veut être lui-même homme de bien : *Quos inventurus es faciles , si & tu talis fueris*. Voilà ce qu'on apprenoit aux Catechumenes du pre-

mier ordre. Mais il faut lire le Livre entier de S. Augustin. On ne peut faire de lecture plus utile , & plus propre à faire connoître la Religion.

II. Mais quoiqu'on apprit tant de choses à ces Catechumenes , on leur en cachoit beaucoup d'autres ; & ce qui paroît extraordinaire , on ne leur parloit jamais du symbole. Sozomene dit qu'il avoit refusé d'insérer celui de Nicée dans son histoire , mais que des personnes éclairées lui avoient conseillé de ne le pas faire ; parce que son Livre pouvoit tomber entre les mains de ceux qui n'étoient pas initiés , & que selon l'ancien usage il falloit être admis aux mysteres les plus secrets , pour avoir connoissance de la profession de foi des chrétiens : *Sed cum quidam ex amicis , viri pii , & harum rerum notitia pradii , suavissem mihi , ut ea quidem qua a solis initiatis ac sacerdotibus dici audiri que fas est , silentio involverem , eorum consilium probavi*. Quippe verisimile est quosdam sacramentis fides nostra minime initiatos , hunc Librum lecturos esse. La même chose paroît par ce que raconte S. Ambroise : *Sequenti die , erat autem Dominica , post lectiones atque tractatum , dimissis Catechumenis , symbolum aliquibus Competentibus in baptisteriis tradebam basilica*.

S. Augustin nous apprend aussi que les fideles étoient les seuls qui eussent connoissance du symbole , & qu'on n'en parloit pour la premiere fois aux Catechumenes , que lorsqu'ils étoient près de recevoir le baptême : *Hac est fides , qua paucis verbis tenenda in symbolo novellus christianis datur ; qua pauca verba fidelibus nota sunt*. Les paroles qui suivent sont trop utiles pour les supprimer : *Ut credendo subjungentur Deo , subjecti rectè vivant , rectè vivendo cor mundent , corde mundo quod credunt intelligant*. Voilà tout le progrès de la vie chretienne en abrégé. Il avoit dit dans le premier Chapitre du même

Sozomene
lib. 1. c. 20.

S. Ambroise
Epist. 20.
n. 4.

S. Aug. lib.
de fide &
symb. c. 10.
n. 24.

S. Aug. lib.
de catech.
rud. c. 4.
n. 8.

Ibid. c. 7.
n. 21.

Ibid. c. 15.
n. 48.

Ibid. c. 27.
n. 55.

Ouvrage, que la foi catholique étoit comprise dans le symbole, que les seuls fideles connoissoient & favoient par memoire : *Est autem catholica fides in symbolo notafidelibus, memoriaque mandata . . . ut incipientibus atque latentibus, eis qui in Christo renati sunt . . . paucis verbis credendum constituere, quod multis verbis exponendum esset proficientibus ad divinam doctrinam certa humilitatis atque caritatis firmitate surgentibus.* Je renvoie, pour éviter les redites, les autres preuves à d'autres lieux, où elles peuvent servir à d'autres usages.

Mais, dira-t-on, quel moyen d'instruire les Catechumenes du plus bas degré, sans leur parler de la Trinité, de l'Incarnation du Fils de Dieu, & des principaux mysteres de sa vie & de sa mort, qui sont dans le symbole ? Et comment étoit-il possible d'exécuter le conseil de S. Augustin, dans son Livre de *catechizandis rudibus*, où il veut même qu'on leur parle de plusieurs choses plus recherchées & plus savantes, si on leur devoit cacher les premiers principes de la foi ? Voici la réponse.

On apprenoit à ces Catechumenes ces choses, mais on ne leur apprenoit pas les termes, ni l'ordre & la situation qu'elles ont dans le symbole. Et la raison de cela est, que le symbole étoit la marque d'une communion parfaite avec tous les chrétiens du monde, & qu'on ne devoit rien avoir de réservé ni de particulier pour celui qui avoit été admis à cette secrète confidence : *Quasi communicatorium fidei, & sancta confessionis indicium, comme l'appelle l'Auteur des Offices ecclésiastiques.*

Mais il faut entendre sur cela Rufin dans son excellente explication du symbole, dont Gennadius parle en ces termes : *Gratia Dei dono exposuit symbolum, ut in ejus comparatione alii non exposuisse credantur.* Voici donc la raison que Rufin rend de la composition

du symbole : *Quia in illo tempore . . . (il parle du tems des Apôtres) multi ex circumcensibus Judais simulabans se esse Apostolos Christi . . . idcirco istud indicium posuerunt, per quod agnosceretur is, qui Christum verè secundum Apostolicas regulas pradicaret. Denique & in belis civilibus hoc observari ferunt . . . Ne qua doli surreptio fiat, symbola distincta unusquisque dux suis militibus tradit, que latine signa vel indicia nuncupantur; ut si forè occurrerit quis de quo dubitetur, interrogans symbolum prodas si sit hostis vel socius. Idcirco denique hac non scribi chartulis aut membranis, sed requiri in credemium cordibus tradiderunt, ut certum esset hac neminem ex lectione, qua interdum pervenire etiam ad infideles solet, sed ex Apostolorum traditione didicisse.*

Nous apprenons de ce passage, non seulement que le symbole étoit la marque de communion & de confiance entre les fideles; mais que pour cette raison on ne le donnoit jamais par écrit, de peur qu'il ne tombât entre les mains des infideles & des curieux qui eussent pu sur cette apparence se faire admettre aux mysteres les plus sacrés. Il y a dans le premier Livre de S. Augustin de *symbolo ad Catechumenos*, un temoignage de cette même coutume, qui est fort beau & fort précis : *Accipite, filii, regulam, quod symbolum dicitur. Et cum acceperitis, in corde scribite, & quotidie dicite apud vos. Antequam dormiatis, antequam procedatis, vestro symbolo vos munite. Symbolum nemo scribis ut legi possit; sed ad recensendum, ne forè delecto oblivio, quod tradidit diligentia, sit vobis codex vestra memoria.*

On cachoit encore aux Catechumenes de la première classe, l'Oraison Dominicale; parce que, selon S. Jean Chrysostome, il n'y a que les fideles qui ont été regenerés dans les eaux du baptême qui aient droit d'appeller Dieu leur Pere : *Qui enim nondum initiatus est, non potest Patrem appellare*

Symb. •
Ruff. ibid.
pag. 128.

S. Aug. de
Symb. c. 1.
n. 1.

S. Chryl.
hom. 17.
in Matth.

Vu

Ibid. c. 1.
a. 1.

Lith. 2. c.
21.

Apud Hieron. tom.
5. pag. 31.

tom. 7.
p. 252.
n. 5.
Id. hom.
79. de orat.

S. Aug.
serm. 58.
n. 1. 2.

Deum. Et dans l'homélie LXXIX. DE ORATIONE : *Catechumenis permiffum hoc nondum est, quoniam nondum ad hanc pervenere fiduciam.* Aussi ne leur apprenoit-on cette oraison que peu de jours avant le baptême, & après leur avoir appris le symbole, comme nous le voyons dans le sermon LVIII. de S. Augustin. *Symbolum reddidistis, dit ce Pere à ceux qui devoient être baptisés le Samedi suivant. Quia ergo quomodo credatur in Deum & accepistis, & tenuistis & reddidistis, accipite hodie quomodo invocatur Deus. . . Tenete ergo & hanc orationem, quam reddiduri estis ad octo dies: Quicumque autem vestrum non bene symbolum reddiderunt, habent spatium, teneant; quia die sabbati, audientibus omnibus qui aderunt reddiduri estis, die sabbati novissimo quo die baptisandi estis. Ad octo autem dies ab hodierno die reddiduri estis hanc orationem, quam hodie accepistis, cujus caput est: Pater noster qui es in calis.*

Le même Saint leur dit encore à la fin de cette homélie, que cette Oraison se dit tous les jours au milieu du Sacrifice, *ad altare Dei quotidie dicitur*; qu'on la prononce à haute voix, & *audient illam fideles*; qu'il n'est pas en peine sur ce chapitre, ou de leur mémoire ou de leur diligence, parce qu'ils l'entendront si souvent, qu'il sera difficile qu'ils ne la retiennent pas: *Si quis vestrum non poterit tenere perfectè, audiendo quotidie tenebit; & que c'est pour cette raison qu'on leur demandera compte du symbole, la grande veille de Pâques, mais qu'on ne leur fera pas dire l'Oraison Dominicale: Ideo die sabbati, quando vigilaturi sumus in Dei misericordia, reddiduri estis, non orationem, sed symbolum: modo enim nisi teneatis symbolum, in Ecclesia, in populo symbolum quotidie non auditis.*

Ibid. n. 13.

De ce que l'on cachoit l'Oraison Dominicale aux Catechumenes, est venue cette défense que l'on faisoit aux fideles de prier avec eux, mé-

me dans le particulier & le domestique: *Fidelis ne doni quidem oret cum Catechumeno*, dit l'Auteur des Constitutions Apostoliques. *Non enim equum est, initiatum cum non initiato coniugari. Pius cum haretico nec domi comprecetur.* *παῖς καὶ κύριος οὐ μυστηριώδης.* Et dans le XX. Canon du Concile d'Orange tenu l'an 441. *A fidelium benedictione, etiam inter domesticas orationes, in quantum caveri potest, segregandi, informandique sunt, ut se revocent Catechumeni.* Mais on cachoit sur tout aux Catechumenes, qui n'étoient encore qu'Ecouteurs, le mystere de l'Eucharistie. S. Basile dit qu'il ne leur est pas même permis de la voir: *Que nec inuerti fas est non initiatis, qui conveniebat eorum doctrinam scriptis vulgari?* Et les Evêques d'Egypte assemblés à Alexandrie pour la justification de S. Athanase leur Metropolitain, nous en fournissent une preuve manifeste, en reprochant aux députés du Concile de Tyr, où ce Saint fut si injustement condamné, d'avoir refusé d'entendre les Prêtres & les fideles dans les informations qu'ils firent du pretendu calice rompu dans la Mareote, & d'avoir reçu les depositions des Catechumenes, des Juifs, & des Payens, qui ignorent également les choses saintes. S. Athanase lui même refute cette calomnie par la deposition même des Catechumenes, qui avoient dit qu'ils étoient presens lorsque le calice fut rompu par la violence de Macaire: *Si Catechumeni intus erant, dit ce Saint, nondum oblationis tempus erat.*

S. Ambroise compare les Diacres aux anciens Levites, qui devoient empêcher les profanes d'approcher du Tabernacle, & qui campoient tout au tour pour en défendre la vue à ceux qui en étoient indignes: *Non enim omnes vident alta mysteriorum, quia operiuntur à Levitis, ne videant qui videre non debent, & samant qui servare non possunt.*

Const.
Apost. ib.
8. c. 34.

Conc.
Arausic. I.
Can. 20.
Conc. tom.
3. p. 140.

S. Basil.
lib. de Spie.
sancto, c.
27. n. 66.
tom. 3.
pag. 55.

S. Athan.
Apol. 22.

S. Ambr.
lib. 1. de
offic. c. 50.
n. 120.

S. Chrysostome dit qu'il n'y a que ceux qui sont initiés, qui sachent combien la miséricorde de Dieu éclaire dans le mystère de l'Eucharistie : *Eucharistia mysterium quanta misericordia plenum sit, initiati solummodo noverunt*. Et dans la XL. homélie sur la première Epître aux Corinthiens, il avoue que s'il parle moins clairement qu'il ne souhaiteroit de ce mystère, c'est la présence des Catechumènes qui l'y contraint : *Volo quidem aperte hoc dicere, non audeo tamen, propter eos qui non sunt initiati*.

Theodore se trouvant engagé à parler de l'Eucharistie, fait dire ces paroles à l'Orchodoxe : *Oro te ut obscurius respondeas; adfuit enim fortasse aliqui mysteriis non initiati*. Et l'Eraniste lui répond : *Ita audiam, & ita respondebo*. Et dans le II. Dialogue, il l'avertit qu'il ne faut pas s'expliquer clairement sur ce sujet, parce qu'il y a lieu de croire que quelques-uns des assistants ne sont pas initiés : *Aperte dicendum non est; verisimile est enim adesse aliquos mysteriis non initiatos*.

S. Augustin est plein de semblables façons de parler à ce sujet. Sur le Psaume XXXIII. *Nondum erat sacrificium... quod fideles norunt*. Sur le Psaume XXXIX. *Sacrificium verum, quod fideles norunt*. Et encore : *Corpus quod nostis, quod non ornēs nostis; quod utinam, qui nostis, omnes non ad iudicium noveritis*. Mais ce que dit ce Saint dans le sermon CXXXII. sur ces paroles du VI. Chapitre de S. Jean : *Qui manducat meam carnem & bibit meum sanguinem, &c.* est bien remarquable. Il reconnoît d'abord que les Catechumènes appellés *Audientes*, n'en entendoient pas encore le sens : *Qui auditis hoc, nondum omnes intellexistis. Qui enim baptisati & fideles estis, quid dixerit, nostis. Qui autem inter vos adhuc Catechumeni vel Audientes vocantur, posuerunt esse cum legeretur*

audientes, numquid & intelligentes? Il représente ensuite la peine & l'inquietude de ces Catechumènes pour en trouver l'explication, & il ajoute : *Quis contra te clausit ut hoc nescias? Velatum est. Sed si volueris, erit revelatum. Accede ad professionem, & solvisti questionem. Quod enim dixit Dominus Jesus, jam fideles noverunt. Tu autem Catechumenus diceris: diceris audiens & surdus es... Ecce Pascha est: da nomen ad baptismum. Si non te excitat festivitas, ducat ipsa caritas ut scias quid dictum sit*.

Rien n'est plus décisif que ce passage pour la réalité du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, & pour le secret qu'on en faisoit aux premiers Catechumènes. Mais il ne prouve pas moins 1. la nécessité de consulter l'Eglise sur tous les points secrets, & sur l'explication des endroits de l'Ecriture, où il est parlé des sacrements & de la discipline. Les Catechumènes avoient ces Livres saints, ils les lisoient, ils vivoient au milieu de plusieurs Chrétiens qui en avoient l'intelligence. Cependant c'étoit un secret pour eux que l'Eucharistie : c'en étoit un que le Baptême : c'en étoit un que la Confirmation : c'en étoit un que l'Ordre. Ils attendoient de l'Eglise l'éclaircissement de tous ces points. 2. Ce passage prouve combien il est dangereux de prendre pour des explications littérales & dogmatiques, les interprétations morales & allegoriques dont on nourrissoit la curiosité des Catechumènes, & dont on flatteroit agréablement les fideles. Car on aime toujours à être distingué : & bien loin que ces allegories fissent aux fideles quelque peine, elles les affermissoient au contraire. 3. Enfin ce passage prouve encore quelle étoit la majesté & la gravité de la discipline & de l'ordre qui s'observoit dans l'ancienne Eglise, & com-

S. Chryc.
hom. 72.
in Matth.

Id. hom.
45. in 1. ad
Cor. tom.
10. p. 379.
n. 1.

Theodoret
1. dial.

Id. dial. 2.

Enarr. in
Psal. 33.
n. 5.

Enarr. in
Psal. 39.
n. 12.

Serm. 132.
n. 1.

Tertull. de
 prescrip.
 cap. 47.

Au contraire Tertullien fait ce reproche à toutes les sectes heretiques, de n'avoir aucun ordre, aucune police, aucune distinction de degres & de rangs. *Non omittam, dit-il, ipsius conversationis hæretica descriptionem : quàm futilis, quàm terrena, quàm humana sit, sine gravitate, sine auctoritate, sine disciplina, ut fidei sua congruens. Imprimis quis Catechumenus, quis fidelis, incertum est: pariter adeunt, pariter audiunt, pariter orant ... Simplicitatem voluit esse prostrationem disciplina, cuius penes nos curam, lenocinium vocant.*

S. Cyr.
 Hier. Pro-
 cat. n. 12.

Mais rien n'est plus capable de faire sentir cette difference que les precautions que prend S. Cyrille de Jerusalem, avant que de tout decouvrir aux Catechumenes qui devoient bientôt être baptisés. Si quelque Catechumene, leur dit-il, vous demande ce qu'on vous a enseigné, ne le decouvrez pas à un étranger: *Quando Catechesis pronunciabitur, si Catechumenus percunctatus te fuerit quid dixerint doctores, nihil dicas externo. Vous en trouverez qui vous diront: Quel mal y a-t-il, si je sai ce que vous savez? Mais ne vous laissez point gagner: Etiam egroti, ajoute-t-il, vinum postulare solent. Quod si illis intempestivè datum fuerit phrenesim conciliat ... Idem quoque contingit Catechumeno, si audiat mysteria à fidelis, nam & Catechumenus phrenesim patitur. Quod enim audivis ignorat, & rem totam obtruncat, & quod dicitur sannis excipit. Simul verò fidelis uti proditor condemnatur. Vous avez été vous-même Catechumene, poursuit S. Cyrille, traitez les autres comme vous avez été traité: Fuisse tute aliquando Catechumenus, neque res propositas enerrabam tibi. Quando sublimitatem eorum qua docentur experientia cognoveris, tunc plane intelliges earum rerum auditu dignum hand esse Catechumenot.*

III. Pour les sacrements de ces premiers Catechumenes, nous avons déjà vu comme on les recevoit par l'imposition des mains; & que dès-lors ils pouvoient être appelés Chrétiens. S. Augustin y ajoute le signe de la croix: *Cum resideret, c'est-à-dire s'il consent à la doctrine & aux mœurs, solenniter signandus est, & Ecclesia more tractandus. Et dans le même Livre parlant à un Catechumene encore tout nouveau, de la mort du Fils de Dieu: Tanquam ovis ad immolandum ductus est, lui dit-il, cuius passionis & crucis signo in fronte hodie tanquam in posse signandus es. Enfin il dit parlant à tous les Catechumenes: Non quidem adhuc per sacrum baptismum renati estis, sed per crucis signum, in utero sancta matris Ecclesia jam concepti estis.*

On leur donnoit aussi du sel beni; & S. Augustin parle de cette ceremonie, conjointement avec la precedente, dans le premier Livre de ses Confessions: *Signabar jam signo crucis ejus, & condebatur ejus sale. Il en parle aussi, mais en termes énigmatiques, dans le II. Livre de peccatis. Quod accipiunt (Catechumeni,) quamvis non sit corpus Christi, sanctum est tamen & sanctius, quàm cibi quibus alimur; quoniam sacramentum est. Et dans le Livre de catechizandis rudibus, il dit qu'il faut expliquer les raisons & les significations mystérieuses de ce signe visible aux Catechumenes, en leur apprenant à respecter les choses invisibles sous des apparences sensibles & corporelles: Signacula quidem rerum divinarum esse visibilia, sed res ipsas invisibiles in eis honorari; & qu'il faut profiter de cette occasion pour leur dire que toute la Religion chretienne est esprit & verité, & que les endroits de l'Ecriture qui paroissent les plus simples & les plus grossiers, renferment des richesses spirituelles qui sont en cela même plus dignes de notre*

S. Aug. lib.
 de catech.
 rudib. cap.
 26. n. 50.

Ibid. c. 10;
 n. 34.

Lib. 1. de
 symb. ad
 Catec. cap.
 1. n. 1. S.
 Aug. ad-
 scripto.

Id. lib. 1.
 conf. c. 11.
 n. 17.

Id. lib. 2.
 de pecc.
 mer. c. 16.
 n. 42.

S. Aug. lib.
 de catech.
 rud. c. 16.
 n. 50.

XLV. ET LXVIII. DU CONCILE D'ELVIRE.

341

eneration & de notre respect, qu'elles sont plus cachées : *Monendus est ex hac occasione, ut si quis etiam in Scripturis audiat quod carnaliter sonet, etiam si non intelligit, credat tamen spiritale aliquid significari, quod ad sanctos mores futuramque vitam pertineat.*

On peut encore consulter sur cela S. Ildore, Livre II. des Offices ecclésiastiques, Chapitre XX. Mais il faut particulièrement remarquer le V. Canon du III. Concile de Carthage sous Aurele. Il défend de donner aux Catechumenes, même pendant les jours les plus solennels de la Pâque, que le sel ordinaire. D'où nous apprenons qu'on donnoit souvent du sel aux Catechumenes, pendant qu'on les dispofoit au baptême, comme pour les préparer à l'Eucharistie qui n'étoit accordée qu'aux seuls fideles. *Placuit, dit ce Canon, ut etiam per solennissimos Paschales dies, sacramentum Catechumenis non detur, nisi solitum sal : quia si fideles per illos dies sacramentum non mutant, nec Catechumenis oportet mutari.*

§. V.

Des Catechumenes du second rang, ou de la seconde classe.

Les Catechumenes qui n'étoient que du nombre des *Ecclésiastiques*, n'assistoient point aux prières, & ils ne recevoient point les bénédictions de l'Eveque, comme nous l'avons dit; mais c'étoit le privilege des Catechumenes du second rang ou de la seconde classe. C'est un point qui a déjà été établi par le V. Canon du Concile de Neocesarie, & par le XIV. du Concile de Nicée, où ces Catechumenes sont appellés *orantes & genuflectentes*, pour les distinguer de ceux qui étoient simples Auditeurs des instructions.

Cela paroît encore très clairement

par l'ordre de la Liturgie, qui est rapporté dans le VIII. Livre des Constitutions Apostoliques. Car avant que de commencer les prières, le Diacre prononçoit d'un lieu éminent ces paroles, *Ne quis Audientium, ne quis infidelium* : *μη τις των ακροαμενων, μη τις των απιστων*; & après leur sortie, le Diacre ordonnoit aux Catechumenes de prier pour eux-mêmes, dans le tems que tout le peuple prioit pour leur salut : *Orate, Catechumeni*, & omnes fideles pro illis cum attentione orent; après quoi il les faisoit sortir, *Exite Catechumeni*. Et il est remarquable que des deux oraisons, qui se prononçoient sur les Catechumenes, sur les Energumenes, sur les Compétens, sur les penitens, le Diacre en prononçoit toujours la premiere, & l'Eveque la seconde.

Ce qui peut servir à expliquer un endroit de Cassien assez difficile, où il rapporte qu'un ancien Religieux faisant la visite des Cellules de son Monastere, surprit un Moine disant la Messe des Catechumenes à la maniere des Diacones : *Ut in Ecclesia facere se crederet exhortatorium plebi sermonem. Cumque subsistens senex audisset eum fuisse tractatum, & mutato rursus officio celebrare velut Diaconum Catechumenis Missam, tum demum pulsavit osium.*

Nous apprenons encore de ce passage, que cette partie de la Liturgie, à laquelle les Catechumenes assistoient, étoit appelée la Messe des Catechumenes. C'est le nom que lui donnent les Eveques d'Afrique : *Ut Episcopus nullum prohibeat ingredi Ecclesiam & audire verbum Dei, sive Gentilem, sive Hæreticum, sive Judæum, usque ad Missam Catechumenorum*. On le trouve dans le IV. Canon du Concile de Lerida : *Usque ad Missam tantum Catechumenorum in Ecclesia admittantur*, disent les Peres de ce Concile en parlant de certains pecheurs, jusqu'à ce qu'ils

Constit. Apost. lib. 8. c. 5.

Ibid. c. 6;

Cassian. lib. 11. insit. c. 15. pag. 230.

Conc. Carthag. 4. Can. 24. Conc. tom. 3. p. 1106.

Conc. Ilardiense, Can. 4. Conc. tom. 4. pag. 1612;

Conc. Carth. 3. Can. 5. Conc. tom. 1. pag. 1167.

le soient corrigés. S. Augustin s'en sert aussi dans un de ses sermons, où on lit ces paroles remarquables : *Ecce post sermonem fit Missa Catechumenis ; manebunt fideles, venietur ad locum orationis.*

S. Aug.
serm. 49.
n. 8.

Conc.
Laodic.
Can. 19.
Conc. tom.
2. p. 1459.

D'où il paroît que la Messe des Catechumenes duroit en Afrique jusqu'à ce que l'Evêque eût prêché, c'est-à-dire jusqu'au tems de l'oblation. On peut voir dans le XIX. Canon du Concile de Laodicée, des marques de la même coutume : *Oportere primum post Episcoporum sermones Catechumenorum orationem peragi, & postquam exierint Catechumeni eorum qui penitentiam agunt orationem fieri.* Les penitens sortoient les derniers ; & c'étoit pour cacher aux Catechumenes l'administration de la penitence, & les ceremonies de la reconciliation.

Conc.
Arausic. 1.
Can. 18.
Conc. tom.
3. p. 1459.

Il faut cependant remarquer que la coutume de faire assister les Catechumenes aux predications des Evêques, n'étoit pas universelle. Il y en avoit une contraire dans les Gaules, comme il paroît par le XVIII. Canon du Concile d'Orange en l'année 441. qui l'abrogea : *Evangelia deinceps placuit Catechumenis legi apud omnes provinciarum Ecclesias.* Les Evêques d'Espagne, qui avoient été dans la même coutume, suivirent l'exemple de ceux des Gaules, & le corrigèrent dans le Concile de Valence tenu en 524. *Antiquos Canones relegendes, dicunt ces Evêques, inter cetera hac consuevimus observandum, ut sacrosancta Evangelia, ante munusculum unctionem, vel Missam Catechumenorum, in ordine lectionum post Apostolum legantur ; quatenus salutaria precepta Domini nostri Jesu Christi, vel sermonem sacerdotii, non solum fideles, sed etiam Catechumeni, ac penitentes, & omnes qui ex diverso sunt, audire licitum habeant. Sic enim Pontificum predicatione audita, nonnullos ad fidem*

Conc. Valen.
lent. Can.
1. Conc.
tom. 4.
p. 1617.

attrahos evidenter scimus. Voilà la bonne raison. Celle qui avoit fait changer cette coutume, étoit apparemment la gêne & la contrainte où étoient les Evêques, en parlant devant ceux qui n'étoient pas initiés.

Rien n'est plus facile que de juger, après ce que je viens de dire, d'où vient ce mot de Messe des Catechumenes : *Fit Missa Catechumenis*, dit S. Augustin, *manebunt fideles. Ante munusculum unctionem, vel Missam Catechumenorum, dicunt les Evêques d'Espagne. Exite Catechumeni*, disoit le Diacre. Ainsi tout cela est une preuve que *Missa* est la même chose, que *dimissio Catechumenorum*. S. Maxime dit : *Post divinam sancti Evangelii lectionem, .., tum Catechumenorum, ac reliquorum, qui indigni sunt, ut divine mysterium in apertum producendorum aspectu fruantur, dimissio fit ac ejectio per ministros : ἀποβολὴ τῶν ἡθελοῦν δὲ τῶν λατρευτῶν ὑπομένων.* Les Latins changeoient aisément cette terminaison, comme dans le mot *remissio*, dont S. Cyprien, S. Augustin, & presque tous depuis ont fait *remissa*. Et nous apprenons de S. Avire Evêque de Vienne, que c'étoit un mot en usage dans les Palais des Rois, aussi bien que dans les Eglises, & qu'il n'étoit pas encore uniquement consacré à la sainte Liturgie : *Non missum facitis*, dit-il dans la première Lettre au Roi Gondebaud, *nihil est aliud quam non dimittitis : à cuius proprietate sermonis, in Ecclesiis, Palatiisque, sive praeiorii, missa fieri pronuntiatur, cum populo ab observatione dimittitur.*

S. Maxim.
c. 14. My-
thagogic.
tom. 2.
pag. 511.

Avir. Vien-
nent. Epist.
1. ad Reg.
Gondeb.

§. VI.

Des Catechumenes du troisieme ordre ou de la troisieme Classe.

Vers le tems de Pâques ceux d'entre les Catechumenes qui vouloient recevoir le baptême, donnoient leur

XIV. ET LXVIII. DU CONCILE D'ELVIRE.

343

S. Aug.
serm. 132.
n. 1.

Id. lib. de
fid. & oper.
c. 6. n. 9.

S. Cyrill.
Procatec.
n. 1.

S. Greg.
Nyss. serm.
de bapt.
tom. 2.
pag. 216.

Conc. Carthag.
4.
Can. 87.
Conc. tom.
2. p. 1206.

Siric. Epist.
1. c. 2. n. 3.
pag. 616.

S. Leo
Epist. 16.
ad Episc.
Sicil.

Ibid. c. 6.

nom à l'Eglise, c'est-à-dire qu'ils se faisoient écrire au nombre de ceux qui devoient être initiés : *Ecce Pascha est, da nomen ad baptismum*, dit S. Augustin. Et dans le Livre de *FIDE ET OPERIBUS*: *Hoc fit multo diligentius & inconstantius his diebus, quibus competens vocatur, cum ad percipiendum baptismum sua nomina jam dederunt*. S. Cyrille : *Hactenus nomina dedisti*. S. Gregoire de Nyse dans le discours contre ceux qui disoient leur baptême : *Date mihi nomina, ut ego ea imprimam Libris sensibilibus...* *Deus autem ea signet in tabulis in quas non cadit interitum*. C'étoit un engagement solennel, & c'étoit comme une promesse publique de fidélité & de docilité. Le IV. Concile de Carthage en fit un règlement : *Baptisandi nomen suum dent*.

La coutume à Rome & dans la plupart des Eglises étoit de recevoir les noms des Competens quarante jours avant le baptême : *Ad fidem confluentibus*, dit le Pape Sirice, *generalia baptismatis tradi convenit sacramenta, his dumtaxat electis, qui ante quadraginta vel eo amplius dies nomen dederint*. Où l'on peut remarquer un nouveau nom des Competens, *Electi*, parce qu'en effet ils étoient élus ; & c'est aussi celui que leur donne le Pape S. Leon. Mais il faut voir la suite de la Lettre du Pape Sirice : *Et exorcismus, quotidianisque orationibus atque jejuniis fuerint expiati ; quatenus Apostolica illa impleatur preceptio, ut expurgato fermento veteri, nova incipiat esse confusio*. C'étoit la raison de cet usage : il falloit les préparer par une pénitence longue & sérieuse.

Le Pape S. Leon dans l'Epître que je viens de citer, recommande la même chose avec le même empressement : *In baptisandis electis, qui secundum Apostolicam regulam, & exorcismus scrutandi, & jejuniis sanctificandi, & fre-*

quentibus sunt predicationibus imbuendi. Et dans l'Epître CXXXVI. il se plaint qu'on admettoit dans quelques provinces de l'Italie les Catechumenes indifféremment, sans préparation & sans pénitence : *Sine ulla spiritus alium eruditionibus preparationum, ita rudibus & imperitiis tradere sacramentum, ut circa renovandos nihil doctrina ecclesiastica, nihil in exorcismis impositio manuum, nihil ipsa jejunia, quibus vetus homo destruitur, operentur*.

Cette même discipline est établie très fortement par S. Augustin dans le Chapitre VI. du Livre de *fide & operibus*, & une partie de cet Ouvrage y est toute employée. Il dit entre autres choses, qu'on obligeoit les Competens à des jeûnes, à des austérités, & à une chasteté, dont la sainteté du mariage ne pouvoit pas les exempter : *Quò sine dubio non admitterentur, si per ipsos dies, quibus eandem gratiam percepturi, suis nominibus datis, abstinencia, jejuniis, exorcismisque purgantur, cum suis legitimis & veris uxoriis se concubituas profiterentur, atque hujus rei, quamvis alio tempore licita, paucis ipsis solemnibus diebus, nullam continentiam servaturos ; d'où il tire cette conséquence : Quo modo igitur ad illa sancta recusans correptionem adulteri admittitur, quo recusans observationem non admittitur conjugatus ? Mais il descend dans un plus grand détail dans le IV. Livre du Symbole : *Omnia sacramenta que acta sunt & aguntur in vobis, per ministerium servorum Dei, exorcismus, orationibus, canticis spiritalibus, insufflationibus, cilicio, inclinatione cervicium, humilitate pedum, pavor iste omni securitate appetendus*.*

Tertullien rend temoignage à l'antiquité de cette discipline, & il en parle ainsi à la fin du Livre du baptême : *Ingressuros baptismum, orationibus crebris, jejuniis, & geniculacionibus, & pervigiliis orate oportet, & cum con-*

Id. Epist.
136. c. 1.

S. Aug. lib.
de fide &
operib. c.
6. n. 3.

Id. lib. 4.
de symb. c.
1. S. Aug.
adscript. 2.
1.

Tertull. de
bapt. c. 20.

sejſione omnium rei: o delictorum, ut exponant etiam baptiſmum Joannis. Cette penſée eſt très-juſte & très ſpirituelle; & il ajoute ces deux autres raiſons: Simul enim & de priſtinis ſatisfacimus, conſolatione carnis & ſpiritus, & ſubſecuturis tentationibus munimenta præſtruimus. C'eſt une ſatisfaction de neceſſité & une preparation de ſageſſe & de prudence: on guerit les anciennes bleſſures, & on prévient les nouvelles. Mais dans le Livre de la penitence, après avoir repreſenté la mauvaiſe diſpoſition de cœur, où étoient certaines perſonnes avant le baptême, il ajoute: Certe indubitata omnia delictorum, medium tempus interim ſurantur, & commeatum ſibi faciunt delinquendi, quam eruditionem non delinquendi. Il les preſſe enſuite par ce ſolide raiſonnement: Quam porro ineptum, quam iniquum poenitentiam non adimplere, & veniam delictorum ſuſtinere? Hoc eſt pretium non exhibere, ad mercedem manum emittere. Hoc enim pretio Dominus veniam addicere inſtituit; hac poenitentia compensatione redimendam proponit impunitatem. Si ergo qui venditant, prius nummum quo paciſcuntur examinant, ne ſcalptus, neve raſus, ne adulter; etiam Dominum credimus poenitentia probationem prius intrare; tantam nobis mercedem, perennis ſcilicet vita, conſeſſurum. Je ſai bien qu'on entend cela de la penitence après le baptême; mais il eſt certain qu'on ſe trompe. Il ne faut que la moindre attention pour le reconnoître; puisſqu'avant le Chapitre VII. Tertullien ne dit pas un ſeul mot de cette penitence.

S. Juſtin Martyr dit que ceux qui veulent devenir chrétiens, le deviennent par la penitence, & enſuite par le baptême: *Docentur orare jejunantes, & petere à Deo priorum peccatorum remiſſionem, nobis unâ cum illis & orantibus & jejunantibus. Deinde ed adducuntur à nobis, ubi aqua eſt, &c.* Et ce que

S. Juſtin dit ici, que l'Egliſe jeſuôite avec les Catechumenes, eſt une nouvelle preuve que leur penitence commençoit avec celle des fideles, c'eſt-à-dire avec le Carême.

Mais S. Cyrille de Jeruſalem marque nettement les quarante jours dans ſa premiere inſtruction: *Tot annorum circulos mundo in caſſum laborans tranſegreſſi, nec quadraginta diebus vacabis orationi pro anima tua?* Et dans la Preface: *Pœnitentiam dierum quadraginta tibi datur*

S. Jerome parle auſſi de ces quarante jours dans ſon Epiître à Pamphaque. S. Auguſtin dans l'Epiître L. IV. dit que les fideles avoient accoutumé de ſe baigner le Jeudi ſaint, (c'étoit une douceur interdite en Carême) à cauſe que les Catechumenes, qui devoient recevoir le baptême le Samedi ſaint, avoient ce privilege: *Quia baptiſandorum corpora per observationem Quadrageſima ſordidata, cum offenſione ſenſus ad montem traſſarentur, niſi aliqua die lavarentur.* Et c'eſt ſans doute la raiſon de cette deſenſe du Concile de Laodicée: *Quod non oportet poſt duas hebdomadas Quadrageſima ad illuminationem admiſſi;* c'eſt-à-dire qu'on ne devoit pas recevoir les noms des Catechumenes, & les admettre au nombre des Competens, qu'ils ne ſ'y fuſſent préparés dès le commencement du Carême par le jeûne. Et la derniere raiſon de cette longue penitence, eſt celle que donne S. Auguſtin: *Quid aliud agit retum tempus, quo Catechumenorum locum & nomen tenent, niſi ut audiant qua fides & qualis vita debeat eſſe Chriſtiani; ut cum ſeipſos probaverint, tunc de menſa Domini manducent & de calice bibant.*

Je ne pretens pas prouver qu'on exorcifoit les Competens; preſque tous les paſſages que je viens de citer le temoignent; mais j'ai quelques remarques à faire ſur cette matiere, qui ſont moins connues. J'apprens

S. Cyrill.
Hierofol.
catech. 1.
n. 30.

Id. Procat.
n. 4.

S. Aug.
Epiſt. 54.
n. 10.

Conc.
Laodic.
Can. 45.
Conc. rom.
1. p. 1503.

S. Aug. lib.
de fide &
opcrib. c.
6. n. 9.

Id. de pœ-
nit. c. 6.

S. Juſtin.
Apol. 1.
pag. 93.

XLV. ET LXVIII. DU

1. de S. Cyrille de Jérusalem, qu'on bandoit les yeux des Catechumenes pendant les exorcismes : *Divini sunt (exorcismi)*, dit-il, *ex divinis scripturis collecti, Velo obductus tibi vultus fuit, ut attenta de cetero vacaret cogitatio, neve oculus vagus ipsum quoque cor vagari efficeret. At velatis oculis, non impediuntur aures quominus salutis adiumentum suscipiant.*

2. On leur faisoit quitter leurs habits & leurs souliers, selon S. Jean Chrysostome : *Disceas vos, & exutos, nudis pedibus, unaunica operos, ad exorcisantium voces vos transmittunt.* Ce qui sert à expliquer ces expressions de S. Augustin, *exorcismus, infestationibus, cilicio*, (car on les en revêtoit au lieu de leurs habits) *inclinatione cervicium, humilitate pedum.*

3. On les tiroit un à un d'un lieu secret, & à la leur des flambeaux on les exposoit à la vue de toute l'Eglise. *Quid est quod hac nocte circa vos actum est*, dit S. Augustin, *quod prateritis noctibus actum non est? ut ex locis secretis singuli produceremini in conspectu totius Ecclesiae; ibique cervice humiliata qua male fuerat antea exaltata, in humilitate pedum cilicio substrato in vobis celebraretur examen, atque ex vobis extirparetur Diabolus superbus, dum super vos invocatus est humilis altissimus Christus.*

4. Il est difficile de marquer ce que signifie cette façon de parler : *In vobis celebrabitur examen.* On peut cependant en juger par ce qui suit : *Omnes humiles eratis, humiliterque petebatis, orando, psallendo, atque dicendo : Proba me, Domine, & scito cor meum. Probavit, exavinsuit, corda servorum suorum suo timore tetigit ; & encore par ce que dit le même Saint : Quales sint ipsi diebus quibus catechizantur, exorcizantur, scrutantur, quanta vigilania conveniant, quo studio frueant, quanta cura pendeant ? Et par le Canon*

CONCILE D'ELVIRE.

345

LXXXV. du IV. Concile de Carthage : *Mauis impositione crebra examinati baptismum percipiant.* Ce qui me fait croire que cette expression ne signifie pas seulement les exorcismes, mais les proceffations qu'on faisoit en leur nom d'être fideles toute leur vie, & les prières qu'on faisoit à Dieu de sonder leurs cœurs, & d'en chasser jusqu'aux moindres pensées de dissimulation & d'interêt ; *qua cura pendens ... Pavor iste omni securitate appetendus.* Quoi qu'il en soit, la pratique des exorcismes étoit regardée comme étant d'institution Apostolique. S. Augustin & l'Auteur des Chapitres qui se trouvent à la fin de l'Épître de S. Celestin aux Evêques des Gaules, en parlent ainsi ; & il est remarquable que ce dernier en attribue l'usage à toutes les Eglises du monde : *Illud etiam quod circa baptizandos in universo mundo sancta Ecclesia conformiter agit, non otioso contemplamus intuitu.*

5. On interrogeoit le Catechumene qui se presentoit au baptême sur le mystere de la sainte Trinité, sur la sainte Eglise, & sur la remission des pechés : *Cum solemne sit*, dit S. Jerome, *in lavacro post Trinitatis confessionem interrogare : Credis sanctam Ecclesiam ? Credis remissionem peccatorum ?* Et c'étoit une preuve admirable contre tous les Schismatiques. S. Augustin s'en sert : *Utique cum baptizatur, etiam de sancta Ecclesia interrogatur, &c.* & Rufin dans son explication du Symbole ne l'a pas omise.

On voit par ces remarques l'extrême soin qu'a'oit l'Eglise de rendre le baptême plus auguste, plus venerable, & plus terrible ; de donner plus d'horreur du Demon ; de faire apprehender avec plus de frayeur le péché après le baptême ; de faire concevoir l'extrême difficulté qu'il y a à chasser le malin esprit, après qu'il est rentré avec de nouvelles forces

Conc. Carthag. 4.
Can. 85.
Conc. rom. 2. p. 1206.

S. Aug. lib. 2. de nupt. & concup. c. 19. n. 10.

S. Hieron. adv. Lucifer. tom. 4. part. 2. pag. 197.

S. Aug. lib. 5. de bapt. c. 20. n. 28.

S. Cyrill. Hierosol. pro catech. n. 9.

S. Chryf. ad illumin. catech. 2. tom. 2. p. 227. n. 1. Apud S. Aug. serm. ad catech. c. 1. n. 1. (olim tract. 4.) tom. 6. pag. 175.

Ibid. serm. ad catech. p. 555. c. 1. n. 1.

Ibid.

De fide & operib. c. 6. n. 9.

346 XIX. DISSERT. SUR LES CANONS VIII. IX. X. ET XI.
 dans le cœur d'un fidele , puisque bapême exigeoit de ceux qui l'a-
 c'étoit avec tant de peines & de combats qu'on le chassoit du cœur d'un
 Catechumene ; de faire juger enfin quelle pureté & quelle sainteté le
 recevoient.

DIX - NEUVIEME DISSERTATION.

Sur les Canons VIII. IX. X. & XI. du Concile d'Elvire ,
 touchant le divorce.

Je devrois expliquer le V. le VI. & le VII. Canon du Concile d'Elvire , après le IV. que je viens d'expliquer. Mais je trouverai plus d'une occasion de parler de l'homicide, que le V. Canon distingue en volontaire & en involontaire, & dont il regle selon cette distinction la longueur & la qualité de la penitence. Le VI. Canon regarde les enchantemens qu'on employe pour faire mourir quelqu'un ; ce qui est une matiere liée avec celle de l'homicide , & claire par elle même. Le VII. Canon a été expliqué avec beaucoup d'étendue, lorsque j'ai parlé de l'unité de la penitence, & de la severité de l'ancien discipline , qui n'admettoit pas les relaps à la penitence publique.

Quant au VIII. Canon, que nous allons expliquer, il defend le divorce

Conc. Elvire
 8. Conc.
 tom. 1.
 pag. 271.

aux femmes chrétiennes ; *Femina, quæ nulla præcedente causa reliquerint viros suos, & se copulaverint alteris, nec in fine accipiant communionem.* Sur quoi il faut faire d'abord ces deux remarques : la première que les Evêques d'Espagne ne distinguent pas le mari fidele d'avec l'infidele, *quæ reliquerint viros suos* : la seconde, qu'ils semblent reconnoître qu'il y a des raisons qui peuvent rendre le divorce légitime ; car ils ne condamnent que celui qui se fait sans raison, *nulla præcedente causa.*

Mais cette conjecture n'est pas solide, & le Canon suivant y est con-

traire : *Femina fidelis, quæ adulterum maritum reliquerit fidelem, & alterum ducit, prohibeatur ne ducat ; si duxerit, non prius accipias communionem, nisi quem reliquerit, prius de seculo exierit ; nisi forte necessitas infirmitatis dære compulerit.* La grande raison seroit l'adultere : cependant dans ce cas même le Canon defend le divorce, *prohibeatur ne ducat* ; & si elle n'obéit pas à l'Eglise, il veut qu'on la traite comme étant séparée de l'unité & des prières de l'Eglise, *non prius accipias communionem* ; à moins que dans une pressante extrémité, elle ne demande la grace de la reconciliation, ou que la providence ne lui rende la liberté en lui ôtant son second mari. Et il est très-remarquable que les Evêques d'Espagne ne lui commandent pas de le quitter.

Le Canon qui suit, & le XI. qui n'en est qu'un demembrement, regardent le même sujet. Les voici : *Si ea quam Catechumenus reliquit, duxerit maritum, potest ad fontem lavacri admitti. Hoc & circa feminas Catechumenas erit observandum. Quod si fuerit fidelis, quæ ducitur, ab eo quæ uxorem inculpata reliquit, & cum scierit illum habere uxorem, quam sine causa reliquit, placuit hujusmodi in fine dare communionem.* Sur quoi on peut faire trois questions, que nous examinerons en particulier : 1. si le divorce a jamais été juste & légitime : 2. si dans le cas de l'adultere la condition de la femme est égale à celle du

Ibid. Can.
 10. & 11.

mari : 3. si l'adultere donne droit à la partie qui en est innocente, d'abandonner celle qui en est coupable.

6. 1.

Que le divorce n'a jamais été juste & légitime.

Tout le monde sait que l'Evangile, qui est la perfection & l'accomplissement de l'ancienne loi, a ôté la liberté du divorce en ôtant la dureté du cœur ; & que le Fils de Dieu, en rappelant le mariage à sa première unité & à sa première institution, a fait voir que ce que Moïse avoit dit dans le Chapitre XXIV. du Deuteronomie, *Scriptum est illi, & dabit in manu illius, & dimisset eam de domo sua* : n'avoit été qu'une condescendance forcée pour un peuple inconstant & charnel, & non pas un affoiblissement de l'immuable volonté du Createur.

Cette volonté subsistoit toujours, quoique la desobéissance ne fût pas punie. Et Moïse eut bien moins le dessein de permettre le divorce, selon S. Jérôme, que de défendre l'homicide : *Libellum repudiis dari jussit, dit ce Pere, non dissidium concedens, sed auferens homicidium* ; & comme parle l'Auteur Arien de l'Ouvrage imparfait sur S. Matthieu : *Permisit vobis mala facere, ne faceretis peiora*. Ce qui est expliqué par S. Jean Chrysostome dans l'excellent Traité qu'il a fait de la virginité, en ces termes : *Cedo enim utrum prastas invivam domo exigi, an intra parietes jugulari ? Quo. scilicet, si non eis episcopi licuisset*.

Mais S. Augustin va plus loin. Il nous decouvre une chose, que les Juifs étoient trop grossiers pour appercevoir, & que je ne fais même si nous eussions pu decouvrir sans être avertis : *Non enim qui precepit dari libellum repudiis, dit-il, hoc precepit ut uxorem dimittatur, sed ut iracundiam temerariam projiçerem uxorem libelli cogitatio temperaret. Qui ergo dimittendi*

moram quæsit, significavit quantum posset duris hominibus se nolle dissidium. Et dans le XIX. Livre contre Fauste le plus habile des Manichéens, après avoir établi cette maxime admirable, que tout ce que l'Evangile commande aux plus parfaits chrétiens se trouve dans l'ancienne loi, & que les deux alliances ne sont différentes, qu'en ce que l'une est pleine de figures & de preceptes que l'autre accomplit par la vérité & la charité : *Hæc precepta sunt morum, illa sacramenta sunt promissorum; hæc impleuntur per adjuvantem gratiam, illa per redditam veritatem* ; il ajoute que l'ancienne loi étoit si contraire au divorce, que le Fils de Dieu n'eut rien de plus fort à répondre aux Pharisiens sur cette matière, que ce qui est rapporté dans la loi de Moïse : *Ecce Judas ex Libris Moysi convincuntur non esse uxorem dimittendum, qui secundum voluntatem legis Moysi arbitrabantur se facere cum dimitterent*.

Ce même Pere soutient contre Fauste, que le Fils de Dieu & Moïse n'ont rien établi de contraire ; parce que l'un n'a pas défendu le divorce que l'autre avoit permis ; mais que l'un a fait des efforts pour l'abolir, & que l'autre par la grace l'a entièrement aboli : *Uti que volebat dimitti uxorem a viro, qui hanc interposuit moram ; ut in dissidium animus precepti, libelli consecratione restitutus abjiceret, & quid mali esset uxorem dimittere cogitaret*. Mais j'en fais si ce qu'il rapporte ensuite est bien certain ; que chez les Juifs il n'y avoit que les Scribes ou les Docteurs de la loi, qui fussent écrire en hebreu : *Apud Hebræos scribere litteras hebræas nulli fas erat, nisi Scribis solis, ut perbilit* ; & que le mari étant obligé de les aller trouver, eux qui étoient sages & modérés pouvoient le détourner de son dessein, & ménager la paix & l'union de la famille : *Ad hæc igitur, quos oportet esse pru-*

Id. lib. 19.
cont. Faust.
c. 18.

Ibid. c. 19.

Ibid. c. 16.

Ibid.

Math.
XIX.

Marc. X.

Deuter.
XXIV.

1.

S. Hieron.
in c. 5.
Math.
tom. 4.
part. 1.
pag. 18.
Aut. Op.
imp. in
Math.
hom. 32.
apud Chry-
sost. tom.
6. pag.
cxxxiv.
S. Chryf.
Traçt. de
virginit.
tom. 1.
pag. 300.
n. 41.

S. Aug. lib.
1. de Ierm.
Domini in
monte, c.
14. n. 39.

uentes legis interpretes, & iustos dissidii diffusores, lex mittere voluit eam, quem iussit libellum repudii dare, si dimisisset uxorem.

Il se peut faire que quelques-unes de ces circonstances ne soient pas bien certaines : S Augustin même ne garantit pas ce qu'il dit des Scribes, & il avertit qu'il n'en parle que sur l'opinion des autres, *ut perhibent*. Cependant il y a une très grande apparence que le mari n'étant pas tout-à fait le maître du divorce, les Docteurs de la loi devoient être les juges de son ressentiment ou de son dégoût : au moins il y avoit des formalités, chez les Romains, qui étoient essentielles ; & quand on y avoit manqué, le divorce n'étoit ni autorisé ni légitime : *Si non secundum legitimam observationem divortium factum sit, . . . non videtur solutum matrimonium* ; & selon le Jurisconsulte Caius : *Si ex lege repudium missum non sit, mulier adhuc nupta videtur.*

On voit par les décisions de ces anciens Jurisconsultes, que le divorce étoit très commun parmi les Romains, quoique leur République eût long-tems ignoré ce que c'étoit que ce mal, qui fut depuis regardé comme un bien *Ubi est illa felicitas matrimoniorum*, dit Tertullien, *de moribus usque prosperata, quæ per annos ferme sexcentos ab urbe condita, nulla repudium domuscripsit* ? Et dans le Livre de la Monogamie : *Ad eo autem repudium à primordio non fuit, ut apud Romanos post annum sexcentimum urbis condita, id genus duritie commissam denotetur*. Cela est attesté par Denys d'Halicarnasse dans le II. Livre des Antiquités Romaines, par Plutarque dans la vie de Romulus, par Valère Maxime Livre II. Chapitre I. & par Aulugelle Livre IV. Chapitre II.

Mais les choses changèrent bien dans la suite. Seneque dit des femmes Romaines, qu'elles quittent leurs

leurs maris dans l'esperance d'en avoir d'autres, & qu'elles en prennent d'autres dans l'esperance de les quitter : *Non Consulum numero, sed maritorum annos suos computant ; & exenti matrimonii causa, nubunt repudii*. Martial dit d'une femme Romaine : *Nondum tricesima lux est, & nubii deinceps jam Thelesina viro*. Juvenal dit à peu près la même chose : *Sic crevis numerus, sic sunt octo mariti, quinque per autumnos*. Et Tertullien l'exprime encore plus fortement en ces termes : *Repudium verò jam & votum est, quasi matrimonii fructus*.

Il fallut enfin que les Loix arrêtaissent la licence de part & d'autre sur ce point ; & Suetone parle de celles que fit Auguste pour y mettre des bornes, *Divortii modum imposuit*. Mais ou ces Loix furent inutiles, ou elles ne furent pas long-tems gardées ; puisqu'il y eut des Auteurs que je viens de citer, sont plus recens que cet Empereur. Après même que les autres Empereurs eurent embrassé la Religion chrétienne, ils ne défendirent pas entièrement le divorce. Constantin se contenta d'y apporter quelque remède, en réduisant les causes de la repudiation à trois, au lieu que les plus légers pretextes en étoient avant ce reglement des sujets légitimes.

La Loi de Constantin est la première du titre XVI. de repudiis dans le Code Theodosien Livre III. où il faut remarquer que l'adultère de la femme est une raison légitime de la renvoyer, & non pas l'adultère du mari un juste sujet à sa femme de se separer de lui : *Placet mulieri non licere propter suas pravas cupiditates marito repudium mittere, exquisita causa, velat ebriosi, aut aleatori, aut mulierculario : nec verò maritis per quascunque occasiones uxores suas dimittere*. Ce qui nous marque que l'an 331. où cette loi fut faite, il n'y avoit rien de plus

Senec. lib. 3. de beneficiis. c. 16.

Martial. lib. 10. Epigram. 41.

Juvenal. Sat. 6.

Tertull. Apologet. c. 6.

Sueton. c. 34.

J. F. Lege
25. ff. de
donat. in-
ter uxore &
vir.

Leg. 41.
ff. ad Leg.
Juliam, de
adulteris.

Tertull.
Apologet.
cap. 6.

Id. de mo-
nog. c. 9.

Leg. 1. tit.
16. de re-
pud. Cod.
Theod. lib.
3.

ordinaire que le divorce : mais c'étoit sans doute parmi les infidèles , beaucoup plus que parmi les chrétiens , à qui l'Eglise ne donnoit pas la même liberté que les Edits des Empereurs. Ensuite Constantin marque les trois raisons qu'une femme peut

Ibid. avoir pour repudier son mari : *Sed in repudio mixtenu à femina , hac sola crimina inquiri , si homicidam , vel medicamentarium , (empoisonneur) vel sepulchrorum dissolutorem.* Les Grecs appelloient les hommes de cette dernière espèce *τομολύπνοος* : ils étoient en abomination , & regardés non-seulement comme des sacrilèges , mais comme des Magiciens & des hommes funestes. Dans ces trois cas la femme reprenoit sa dot. Que si elle repudioit son mari pour quelqu'autre sujet , la loi la condamne à l'exil , à perdre toute sa dot , & à ne pouvoir rien emporter de la maison de son mari : *Oportet eam usque ad aculeum capitis in domo mariti deponere , & pro tam magna sui confidencia in insulam deportari.*

Pour le mari il ne peut avoir que ces trois raisons : *Si uxorem , vel medicamentariam , vel conciliatricem repudiare voluerit.* S'il renvoie sa femme pour un autre sujet , il est condamné à rendre toute la dot , & à demeurer comme il est ; & s'il se remarie contre la défense , il est permis à sa première femme d'aller chez lui , & d'enlever tout ce que la seconde lui aura apporté : *Quod si feceris , priori conjugii facultas dabitur ejus domum invadere , & omnem dotem posterioris uxoris transferre ad semetipsam pro injuria sibi illata.*

L'an 421 . les Empereurs Honorius & Theodose le jeune firent encore une Loi pour régler les divorces : *Mulier quæ repudiâ à se dat oblatione discesserit , si nullas probaverit divortii sui causas , abolitis donationibus quas sponsa perceperat , etiam dote privetur , depositionis addicenda supplicii ; cui*

non solum secundi viri copulam , verum etiam postliminii jus negamus. Voilà cinq différentes peines. 1. Elle perdra son douaire. 2. Elle perdra sa dot. 3. Elle sera bannie. 4. Elle ne pourra point se remarier. 5. Elle n'aura pas même l'esperance d'être un jour rappelée de son exil : *Sin verò , continue la loi , mortui vitia ac mediocres culpas mulier matrimonio reluctata convicerit , perditura dotem , donationem viro refundat , nullius unquam penitus socianda conjugio & si elle se remarquoit , son premier mari avoit droit de la désever en justice : Quæ ne viduitatem stupri proacitate cominaculet , accusationem repudiato marito jure deferimus.* Enfin si elle repudioit son mari à cause de quelque grand crime , elle emporteroit , selon cette loi , sa dot & son douaire , & pouvoir se remarier cinq ans après : *Tunc enim videbitur sui mariti viri id execratione , quam alieni appetitione fecisse.*

Pour le mari , il doit accuser sa femme , si elle est coupable de quelque crime important , la faire punir selon les loix , & après cela il peut en épouser une seconde : *Ducendi mox alteram liberum sortiatur arbitrium.* Que s'il n'objecte à sa femme que quelques dereglemens dans les mœurs , & qu'il la quitte pour cela , il est déchargé du douaire , mais il doit rendre la dot : *Donationem recipiat , & dotem relinquat , aliam post biennium ducturus uxorem.* Enfin s'il la repudie sans sujet & par caprice , il doit l'un & l'autre ; & si l'un est défendu de se marier , quoique sa femme injustement repudiée le puisse un an après : *Perpetuo calidat in solentis divortii p : nam de solutidinis mæore sustineat , mulieri post anni metas nuptiarum potestate concessa.*

L'Empereur Anastase l'an 497. donna une Loi toute semblable à la fin de celle-ci , où il permit à une femme injustement repudiée de ne pas attendre cinq ans à se remarier ,

Cod. Ju-
stin. lib. 5.
tit. 17.
Leg. 2.

mais de le faire, si elle le vouloit, un an après. Cette loi est rapportée dans le Code de Justinien. L'Empereur Justinien dans la CXVII. de ses nouvelles Constitutions depuis le Code regla dans le VIII. Chapitre les justes causes qu'un mari pouvoit avoir de repudier sa femme. Il les étendit jusqu'à cinq; dont la première est, si elle a conspiré contre l'Etat, & la dernière si elle va aux spectacles & aux jeux du Cirque à l'influ & contre la volonté de son mari. Dans le IX. Chapitre il fit la même chose à l'égard de la femme, & il lui marqua six raisons légitimes de repudier son mari: ce qui est très-surprenant pour un Empereur chrétien du sixième siècle. Mais dans le Chapitre X. il défendit les divorces qui se faisoient d'un consentement mutuel, & qui étoient appellés, *bona gratia*, à moins que ce ne fût pour garder la continence, *castrati concupiscentia*. Enfin dans le II. Livre des formules de Marculphe, que M. Bignon dans la Préface de l'édition qu'il en a donnée prétend avoir vécu environ le milieu du VII. siècle, il y a au Chapitre XXX. une formule de demander au Prince la dissolution du mariage. & la permission de se remarier: *Dum & inter illos, & conjugis sua illa, non caritas secundum Deum, sed discordia regnat, & ob hoc pariter conversare minime possunt; placuit utriusque voluntas, ut se a consortio separare deberent; quod ita & fecerunt. Propterea has Epistolas inter se uno renore conscriptas fieri & affirmare decreverunt, ut unusquisque ex ipsis, sive ad servitium Dei in Monasterio, aut ad copulam matrimonii sociare se voluerit, licentiam habeat.*

Il ne faut pas demander si ces loix & ces coutumes sont justes, l'Evangile étant aussi formel & aussi décisif qu'il l'est sur cette matière; en S. Matthieu Chapitre V. & XIX. en S.

Matth. Chapitre X. en S. Luc Chapitre XVI. & S. Paul s'en expliquant si clairement dans la première Epître aux Corinthiens: *Is autem qui matrimonio junctus sunt precipio, non ego, sed Dominus, uxorem à viro non discedere: quod si discesserit, manere inaptam, aut viro suo reconciliari, & vir uxorem non dimittat.* Il est donc bien surprenant qu'un homme de doctrine & de piété comme M. de Launoi, ait essayé de justifier ces Loix impériales dans un Ouvrage qui a pour titre, *Regia in matrimonium potestas*. Il ne sera pas inutile d'examiner les raisons qu'il emploie pour cela.

La première de ces raisons est que pas un Concile œcumenique n'a réclamé contre ces loix. Mais 1. la décision d'un Concile auroit-elle été plus claire, plus forte, plus autorisée, que la parole tant de fois réitérée de Jesus-Christ? 2. Est-il nécessaire qu'un Concile œcumenique ait réclamé contre toutes les loix injustes? Combien d'injustices seroient canonisées, si cette conséquence étoit légitime? 3. L'Eglise a tellement réclamé contre les loix dont il s'agit, qu'elle a enfin détruit l'usage qu'elles permettoient, & qu'elle a fait abroger par les Princes memes ce que les Princes avoient établi. 4. L'Eglise a condamné ces sortes de loix, sans les nommer. Car sans parler du Canon XLVIII. des Apôtres, qui étoit connu & autorisé, au moins dans le VI. siècle, & qui est formel, *Si quis Linceus sua ejcit uxore alicui accepit, vel ab alio dimissam, sequegetur*: sans parler, dis-je, de ce Canon, le CII. du Code Africain, qui est le VIII. du Concile de Carthage tenu l'an 407. défend les mariages après le divorce, comme contraires à l'Evangile & aux ordonnances de S. Paul, & en déclarant qu'il faut demander sur cela une Loi impériale, il demande c'ai-

1. Cor.
VII.

Reg. in
mat. pot.
part. 2.
art. 2. c. 2.
p. 322.

Lib. 2.
form. Mar-
culphi, c.
30.

Can. Apo-
stol. 48.
anod. Cote-
toms. 1.
pag. 444.

CoL. Afric.
Can 102.
Conc. rom.
t. p. 1117.

rement la revocation des loix de Constantin & des autres Princes : *Placuit ut secundum Evangelicam & Apostolicam disciplinam, neque dimissus ab uxore, neque dimissa a marito, alteri conjugatus; sed ita maneant, aut sibi met reconstituantur. Quod si contemserint, ad penitentiam redigantur. In qua causa legem imperialem petendum est promulgari.*

Une autre raison de M. de Launoï est, que pas un Evêque de Rome, d'Alexandrie, d'Antioche, de Constantinople, & de Jerusalem, n'a protesté contre ces Loix imperiales. Mais rien n'est plus constant, que tous les Evêques qui ont eu de la science & du zèle, s'y sont opposés. Le Pape Innocent I. dans l'Épître à Exupere de Toulouse, dit que ceux qui se remarient après le divorce, sont coupable d'adultère : *De his requisivit dilectio tua qui interveniente repudio, alii se matrimonio copularunt, quos in utraque parte adulteros esse manifestum est. Qui vero, vel uxore vivente, quamvis dissociatum videatur esse conjugium, ad aliam copulam festinarunt, neque possunt adulteri non videri, in tantum ut etiam haec persona, quibus tales conjuncta sunt, etiam ipsa adulterium commississe videantur.*

S. Jean Chrysostome parle expressément de ces loix : *Ne mihi leges ab exteris constitutas legas*, dit-il, *præcipientes dari libellum repudii, & divelli. Neque enim juxta illas judicaturus est te Deus in die illa qua venturus est, sed secundum eas quas ipse statuit.* Et ce Pere remarque que les loix même seculieres ont averfion du divorce, puisqu'elles depouillent celle des deux parties, qui est cause de la separation : *Unde eam, qua auctor fuerit repudii, nudam & spoliatam facultatibus ejiciunt.*

S. Jerome dans l'Épître LXXXIV. à Occéan, où il fait l'éloge funebre de Fabiole l'une des plus illustres Dames Romaines, fait sentir l'oppo-

sition de ces mêmes loix imperiales à celles de l'Évangile, & la preference qu'on doit à celles là : *Alia sunt leges Caesarum, alia Christi; aliud Patricianus, aliud Paulus noster præcipit.*

S. Gregoire de Nazianze : *Divortium legis nostris prorsus improbatur, etiam si Romana aliter decernant; & dicitur de hoc in quibusdam antiquis scriptis, & c.*

S. Ambroise : *Dimittis ergo uxorem quasi jure, sine crimine; & putas id tibi licere, quia lex humana non prohibet. Sed divina prohibet. Qui hominibus obsequeris, Deum verere. Audi legem Domini, cui obsequuntur etiam qui leges serunt...*

Pone, si repudiata non nubas. Es hac viro tibi debuit disscipere, cui adultero fidem servas? Pone, si nubas. Necessitatis illius tuum crimen est, & conjugium quod putas, adulterium est. Quid enim refert, utrum id aperta criminis confessione, an mariti specie adulter admittas?

S. Astere Evêque d'Amasée dans le Pont, s'explique sur cela aussi brièvement que fortement : *Persuasum habere exceptis morte ac adulterio nulla ex causa matrimonium dirimi, nisi forte si quibusdam rationibus & c.*

S. Augustin declare en plusieurs endroits, que les loix Imperiales sur la liberté du divorce sont contraires à l'Évangile, & que Dieu punit comme des adulteres ceux que les hommes regardent comme innocens : *Cujus sacramenti tanta observatio est in civitate Dei nostri... hoc est in Ecclesia Christi...*, dit ce Pere, *ut cum filiorum procreandorum causa vel nubam femina, vel ducantur uxores, nec sterilem conjugem fas sit relinquere, ut alia secunda ducatur. Quod si quisquam fecerit, non lege hujus seculi, ubi interveniente repudio sine crimine conceditur cum aliis alia copulare connubia, ... sed lege Evangelii reus est adulterii; sicut etiam illa, si alteri nupserit.* Et dans le Sermon

Epist. 84.
tom. 4.
part. 2.
pag. 6: 8.
S. Greg.
Naz. Epist.
176. tom.
1. p. 881.

S. Amb.
lib. 7. in c.
16. Lucæ
n. 3.

Ibid. n. 6.

S. Aster.
hom. de
repudio.
Biblioth.
Combes.
tom. 1.
pag. 82.

S. Aug. lib.
de nupt. &
concup. c.
10. n. 15.

Innoc. I.
Epist. ad
Eusuper. c.
6. n. 12.
tom. 1.
pag. 714.

S. Chrys.
de lib. re-
pudii, tom.
3 p. 204.
n. 1.

Ibid.

Id. ferm.
322. n. 2.

CCCXCII. *Non vobis licet habere uxores, quarum priores mariti vivunt . . . Adulterina sunt ista conjugia, non jure fori, sed jure calli . . . Non licet : adulteria sunt, non conjugia. Contemnunt Augustinus, timeant vel Christus. Nolite imitari turbam malorum, infidelium, filii mei ; nolite sequi vias latas, quarum finis ad interitum ducit.*

Mais pour montrer que les Evêques qui avoient de la doctrine & du zèle, ne s'étoient pas rendus à la loi de Justinien, il suffit de rapporter ce que dit S. Gregoire le Grand : *Ei si mundana lex precepit, conversionis gratia, utrobique invito, posse solvi conjugium; divina hoc tamen lex posse fieri non permittit. Nam, excepta fornicationis causa, vir uxorem dimittere nulla ratione conceditur.* Si dans une chose si favorable à l'Eglise & si privilégiée on s'en tenoit à l'Evangile, & non pas aux déclarations des Empereurs, on peut juger quel sentiment on devoit avoir des divorces, dont les causes étoient & moins justes & moins fondées.

Le seul de tous les anciens qui se soit relâché sur ce point, est Origene, qui tâche d'excuser la mauvaise descendance de quelques Evêques, qui avoient permis à une femme chrétienne d'épouser un second mari, le premier étant encore en vie, & comme il paroît par la suite, n'étant pas coupable d'adultère : *Scio quosdam qui præsunt Ecclesiis, dicunt, extra scripturam permisisse aliquam nubere viro priori vivente ; & contra scripturam quidem fecerunt dicentem : Mulier ligata est quanto tempore vivit vir ejus . . . Non tamen omnino sine causa hoc permisit ; forsitan enim propter hujusmodi infirmitatem incontinentium hominum, peccatorum comparatione, quæ mala sunt permisit.*

On doit néanmoins remarquer qu'il reconnoît plus d'une fois que cette dispense étoit contraire à l'Evangile, qu'elle étoit un véritable mal, que la

seule nécessité d'en éviter de plus grands y avoit forcé les Evêques, & que sans cela la vertu de cette femme légitime eût été dans un grand danger. Ce qui pourroit bien établir cette conjecture, que c'est-là un exemple de ces sortes de séparations, dont les Officiaux sont aujourd'hui les juges. Je ne puis pas m'expliquer plus clairement ; & si cela est, la difficulté n'est pas grande.

Mais Origene passe de cette question à une autre qui est d'une extrême conséquence, & où son sentiment me paroît fort dangereux. *Querendum est autem, dit-il, si propter solam causam fornicationis dimittere jubet uxorem, quid sit si mulier non quidem fuerit fornicata, sed aliud quid gravius fecerit, ut puta, venefica invenitur, aut intersecatrix communis infantis nati, aut in quocumque homicidio, aut exportant donum, & malè dispergens substantiam viri, aut furtiva viro facien ; si jussit hujusmodi mulier dimittatur, cum Dominus, excepta causa fornicationis, dimittere vetet ? Il représente ainsi la peine où il est : Talia enim mulieris sustinere peccata, quæ peiora sunt adulteris & fornicationibus, irrationabile esse videbitur. Item facere contra voluntatem doctrinæ Salvatoris, omnis confitebitur impium esse.* Enfin il ouvre un avis qui lui paroît commode pour sortir de cet embarras : c'est de dire que le Fils de Dieu n'a pas limité les justes raisons du divorce à l'adultère ; mais que son dessein étoit de faire voir, que le divorce exposoit la femme repudiée à l'adultère, excepté lorsqu'elle en étoit déjà coupable : *Disputo ergo quia non præceptivè mandavit, ut nemo dimittat uxorem excepta causa fornicationis ; sed quasi exponens rem dixit : Qui dimiserit uxorem, excepta causa fornicationis, facit eam machari, dimitteus eam non machantem.* Mais, ajoute-t-il ensuite, un mari trop

Ibid. pag.
648.

S. Greg.
Mag. lib.
11. indict.
4. Epist. 50.
tom. 2.
pag. 1338.

Origene.
tomus 14.
in Math.
vet. interp.
tom. 3.
pag. 647.

etrop indulgent pour la femme, & qui lui laisse trop de liberté, & celui qui regle la vertu de sa femme sur l'austérité de la sienne, ne s'exposent-ils pas l'un & l'autre au même danger ?

M. de Launoi se sert de ce passage pour accorder les loix Imperiales avec la doctrine de l'Evangile ; comme si Jesus-Christ n'avoit pas parlé exclusivement, & qu'il eût seulement nommé l'adultere comme plus directement opposé au mariage, *exponendo*, non *præcipiendo* : en quoi il ne prend pas même bien la pensée d'Origene, qui paroît d'ailleurs ne parler que fort en doutant.

S. II.

Que dans le cas d'adultere la condition de la femme est égale à celle du mari.

Cette égalité est clairement établie par les loix de l'Evangile que nous avons rapportées. Mais celles des Empereurs sont très-indulgentes pour les maris, & très sévères pour les femmes. Constantin dans sa loi ne veut pas qu'une femme se plaigne de son mari, s'il est dans le desordre, *muliercularius* ; & cependant il permet aux maris de repudier leurs femmes, *si moecham*. Celle d'Honorius & de Theodose le jeune, met parmi les fautes venielles du mari, *morum vitia*. Et celle de Justinien, quoique plus juste, ne laisse pas de condamner les femmes pour la première faute ; au lieu qu'elle ne condamne les maris que lorsqu'ils sont incorrigibles : encore étoit-elle mal observée sur ce point.

S. Basile même, qui reconnoît que l'Evangile traite le mari & la femme également, avoue que la coutume est contraire : *Æque viris & mulieribus convenit*, dit-il, *secundum sententiam consuetudinem quod à Domino pronuntiatur*

est, non licere à matrimonio discedere nisi ob fornicationem Consuetudo autem non ita se habet : sed de mulieribus quidem multa accuratè observari debemus. . . . Consuetudo autem etiam adulteros viros, . . . jubet à mulieribus retineri. Et dans le XXI. Canon de la CXCIX. Epître, il répond conformément à la coutume : *Uxor à fornicatione revertentem virum suum excipiet ; vir verò pollutam à suis adibus ejicies. Atque horum quidem ratio non facilis, sed consuetudo sic invaluit : ὁ τῆς πόρνης ὁ νόμος ὁ πατὴρ ὁ δὲ συνόβια οὐκ ἔχοντες.*

Mais S. Gregoire de Naziance son ami, n'a pas les mêmes égards pour une coutume qui n'étoit fondée que sur des loix humaines, & certainement injustes, puisqu'elles étoient contraires à celles du Fils de Dieu : *Quid causa fuit, dit il, cur mulierem coërceret, marito contra indulgeret ? . . . Et mulier quidem, qua improbum consilium adversus viri sui cubile susceperit, adulteri piaculo confringatur, in acerbissimi que legum pœnis excrucietur ; vir autem, qui fidem uxori datam per adulterium violaverit, nulli supplicio obnoxius sit ? Hanc legem haud quaquam probo, hanc consuetudinem minimè laudo. Viri erant, qui hanc legem sauxerunt, ac propterea adversus mulieres laia est. Et comme il dit ensuite : Unus viri & mulieris creator, pulvis unus uterque, imago una, lex una, mors una, resurrectio una.*

S. Ambroise, quoique grand imitateur de S. Basile, est de l'avis de S. Gregoire : *Vos mones, viri, maxime qui ad gratiam Domini tenditis, non commiseri adulterino corpori. . . nec dare hanc occasionem divoritii mulieribus*, dit-il. *Nemo sibi blandiatur de legibus hominum. Omne stuprum adulterium est ; nec viro licet quod mulieri non licet. Eadem à viro, qua ab uxore debetur castimonia.* Et l'on peut, quand on manqueroit d'autres raisons, justifier par là qu'il s'en faut

Y y

Can. 9.
tom 3.
pag. 273.

Id. Epist.
199. Can.
21. ibid.
pag. 293.

S. Greg.
ORAT. 1.
tom. 1.
pag. 108.

S. Ambro.
lib. 1. in
Abrah. c.
4. n. 25.

Leg. 1. tit.
16. lib. 3.

Ibid.

S. Basile.
Epist. 188.
ad Amphil.

beaucoup que S. Ambroise soit l'Auteur des Commentaires sur les Epîtres de S. Paul, qui sont imprimés parmi les Oeuvres. Car celui qui en est le pere, est d'un sentiment tout opposé : *Non permittitur mulieri, ut nubat, si virum suum causa fornicationis dimiserit; . . . quia inferior non omnino hac lege utitur, qua potior . . . Viro licet ducere uxorem, si dimiserit uxorem peccantem, quia non ita lege cōstringitur vir sicut mulier. Caput enim mulieris vir est.*

Apud Ambrosiū in app. tom. 2 p. 133.

S. Aug. lib. 1. de conjug. adulterin c. 20. n. 22.

Id. serm. 232. n. 2.

Id. lib. 2. de conjug. adulter. c. 20. n. 22.

Id. serm. 232. n. 2.

Cette mauvaïse raison est solidement refusée par S. Augustin : *Viri propterea se feminis superiores esse arbitrantur, ne pudicitia pares esse dignentur; in qua etiam prae debuerunt, ut eos illa tanquam sua capita sequerentur. Et dans le sermon CXXXII. Ab imbecilliore sexu exigui fortitudinem . . . Qui fortior est, prior vincat . . . Servent femina castitatem, quam viri servare volunt; & in eo quod non servans, se viros videri volunt; quasi propterea sit fortior sexu, ut eum facilius subijcet inimicus. . . . Vir caput est feminae. Femina pugnat & vincit, tu hosti succumbis? On ne peut mieux confondre ceux qui font consister la supériorité du mari dans l'impudicité, comme le dit le même Père : *Qui virilem excellentiam non putant, nisi peccandi licentiam.**

Les loix des Empereurs favorisoient cette injuste pretention, comme nous avons vu; mais S. Augustin en l'avouant, se sert de cela même pour porter les maris à la vertu, par des motifs plus purs & plus chrétiens : *Sed tu gloriosior eris, leur dit-il, si feceris. Quare gloriosior? Illam premis parentum custodia, refrenat infirmitatis sexus ipsa vercundia; postremo leges times quas tu non times, Ideo ergo gloriosior eris, si feceris; quia tu si feceris, Deum times, sed illa multa qua timeant praeter Deum, tu solum Deum times. Sed tu quam times, major est omnibus.*

S. Jerome fait voir que la défense de Jesus Christ regarde autant le mari que la femme : *Præcepit omnibus uxorem non debere dimitti, excepta causa fornicationis, & si dimissa fuerit, manere inuptam. Quidquid viri jubetur, hoc consequenter redundat in feminas. Neque enim adultera uxor dimittenda est, & vir maritus retinendus. Il le prouve par la raison de S. Paul, qui est la même pour l'un & pour l'autre. On devient une même chose, dit-il, avec un mari qui est dans le crime, & les loix civiles ne peuvent abolir les loix de Jesus Christ. *Alia sunt leges Caesarum, ibid. alia Christi; aliud Papinianus, aliud Paulus noster præcipit . . . Apud nos quod non licet feminis aq̃e non licet viris, & eadem servitus pari conditione censetur.**

Epist. 84. tom. 4. part. 2. pag. 658.

Enfin S. Augustin après s'être moqué de cette mauvaïse réponse, *sed nos viri sumus*, fait voir l'injustice des loix Imperiales par la justice d'un Refcrit d'Antonin le pieux, rapporté dans le Code Gregorien : *Sed isti quibus displicet, ut inter virum & mulierem pudicitia forma serveatur, & potius eligunt, maximequē in hac causa, mundi legibus subditi esse, quam Christi; . . . legant quid Imperator Antoninus, non utique christianus, de hac re constituerit, ubi maritus uxorem de adulterii crimine accusare non finitur, cui moribus suis non praebeuit castitatis exemplum; ita ut ambo damnentur, si ambo pariter impudicos consilium ipse convicerit. Les termes du Refcrit sont ceux-ci : *Periniquum enim mihi videtur esse, ut pudicitiam vir ab uxore exigat, quam ipse non exhibet.**

S. Aug. lib. 1. de conjug. adulter. c. 8. n. 7.

Ibid.

Il semble néanmoins que les Evêques d'Espagne aient permis le divorce aux maris, & qu'ils ne l'aient défendu qu'aux femmes. Car le VIII. Canon d'Elvire condamne celles qui auroient quitté sans sujet leurs maris à une excommunication perpétuelle, & ne dit rien des maris. Et le IX. Canon du même Concile défend à

celles qui se sont séparées de leurs maris à cause de leur vie incontinent, de se marier à d'autres. En cas qu'elles n'obéissent pas, il les exclut des prières & des sacrements de l'Eglise jusqu'à la mort de leurs seconds maris, à moins qu'une pressante extrémité ne hâte la grâce de la reconciliation : mais il ne dit rien des maris.

§. III.

Que l'adultère ne donne point droit à celui qui est innocent, d'abandonner celui qui en est coupable, & de passer à un second mariage.

S. Augustin qui a traité si exactement cette matière, avoue qu'elle est très-obscure & très-embarrassante : *Quæstionem de conjugii obscurissimam & implicatissimam esse non nescio. Il Pappelle encore une question pleine d'obscurité, latetissimam quæstio est. Et parlant de ses deux Livres sur cette matière, il s'en explique ainsi : Scripsi duos Libros de adulterinis conjugii, quantum potui, secundum Scripturas, cupiens solvere difficillimam quæstionem. Quod utrum enodatissem fecerim nescio : imò verò non me pervenisse ad hujus rei perfectionem sentio, quamvis multos sinns ejus aperuerim.*

Le sentiment néanmoins de ce Pere, si humble & si savant, a été suivi de presque tous ceux qui ont examiné la même question après lui, & il a été embrassé par tout l'Occident ; le S. Concile de Trente l'ayant canonisé comme la doctrine de l'Eglise catholique, en ces termes, *Si quis dixerit Ecclesiam errare, cum docuit & docet, juxta Evangelicam & Apostolicam disciplinam, propter adulterium alterius conjugum matrimonii vinculum non posse dissolvi... anathema sit.* Ce que je rapporte à dessein, pour faire voir que je n'examine pas la question comme

étant indécise ; & que le désir de savoir ce qu'on en pensoit dans l'antiquité, n'est pas contraire à la soumission due aux résolutions du dernier Concile general.

Je commence cet examen par S. Justin martyr. Il rapporte dans sa première Apologie pour les Chrétiens, & Eusebe après lui, que du tems d'Antonin le pieux une femme qui avoit embrassé la Religion chrétienne, ayant fait tous ses efforts pour retirer son mari des desordres où il étoit engagé, & n'ayant pu y réussir, elle se résolut enfin à le quitter : *Mulier namque impium esse judicans cum tali deinceps marito consuevisse, qui prater natura leges modis omnibus per libidines varias voluptatibus fructum quæreret, discedere ab illo voluit.* Il est vrai que ses parens suspendirent pour quelque tems l'exécution de son dessein. Mais ayant appris que son mari, depuis qu'il étoit allé à Alexandrie, vivoit encore plus licentieusement, elle renonça par écrit à son alliance : *Illam verita si de cætero eodem cum illo lecto eandemque niteretur mens, ne impietatis quoque ejus particeps fieret, misso ei repudii libello, ab eo sejuncta est.* τὸ ἀποδοῦναι παρ' ὧν αὐτὴν ἐκείνῳ δέουσα ἐχρησίσθη. Ce mari que la vertu de sa femme devoit toucher, dit S. Justin, la defera comme chrétienne ; & son Catéchiste ayant été conduit au supplice, elle se prépara au même honneur par le bon ordre qu'elle mit dans sa famille.

Cet exemple nous fait voir que les femmes chrétiennes pouvoient quitter leurs maris pour la raison qui est dans l'Evangile, & qu'il y avoit des raisons de piété & de conscience qui devoient les y porter ; mais il ne nous fait pas voir qu'elles pussent se remarier. Car il n'y a point d'apparence qu'une femme d'une vertu si exacte en ait eu la volonté ; ni qu'étant à la veille de mourir pour sa Religion,

Y y 2

§ Aug. lib. 1. de conjug. adult. c. 25. n. 32. Id. lib. 1. retract. c. 19. n. 6.

Ibid. lib. 1. c. 57.

Conc. Trident. sess. 24. Can. 7. Conc. rom. 14. p. 875.

Euseb. lib. 4. hist. c. 17.

S. Justin. Apol. 1. pag. 42.

elle en ait eu la pensée ou le moyen, ni que S. Justin ait donné des louanges à une séparation suivie d'un nouveau mariage, plus capable de souiller cette femme que le premier.

Athenagore contemporain de S. Justin, dans l'Apologie pour les chrétiens, qualifie les mariages qui se contractent après le divorce, de véritables adultères, quoique selon les loix ils passent pour des mariages légitimes : *Vel ut natus est unusquisque nostrum manet, vel nuptiis copulatur unicuique. Secunda enim decorum quoddam adulterium sunt. Qui enim dimiserit uxorem suam & duxerit alteram, adulteratur, inquit Dominus noster.* On ne peut nier que cela ne s'entende du mariage après le divorce. Et quand je me suis fondé ailleurs sur ce passage, pour montrer que les premiers chrétiens regardoient les secondes nœces comme contraires à l'amour de l'honnêteté, je ne me suis pas appuyé sur ces premières paroles, mais sur les suivantes : *Neque illam dimittere concedens, cuius delibata est pudicitia, neque iteram ducere. Nam qui prima uxore licet defuncta scilicet privatus adulter est, quanquam dissimulante : οὐ γὰρ ἄνευ τοῦ ἐλευθέρου τοῦ προτεράου γυναικὸς, ἀλλ' οὐδὲ τοῦ, μὴ χέειν ἐστὶ παράνομον αὐτοῦ.* Et cela est décisif contre ceux qui prétendent qu'Athenagore ne parle pas contre les secondes nœces.

Il est vrai qu'on pourroit corriger, ἀλλ' οὐ γυναικὸς, licet defuncta, par ces mots, ὡς καὶ τῶν νεκρῶν, nisi deceperit : mais je n'oserois le faire sans l'autorité de quelque Manuscrit. Et à l'occasion de ces dernières paroles d'Athenagore, je prie qu'on se souvienne de celles de Theophile Evêque d'Antioche dans le III. Livre contre Autolycus ; de Minucius Felix dans le Dialogue intitulé, *Octave* : car des personnes si éloignées des secondes nœces, que la mort rendoit légitimes, devoient l'être

bien davantage de celles que le divorce ne pouvoit autoriser.

Hermas dans le II. Livre du Pasteur, au IV. commandement, établit en termes clairs le sentiment de l'Eglise catholique : *Quid si permanserit in vario suo mulier ? Et dixit, Dimittat illam vir, & vir per se maneat. Quod si dimiserit mulierem suam, & aliam duxerit, & ipse machatur. Et quelques lignes après : Propter penitentiam ergo non debet dimissa conjugis sua, vir aliam ducere. Hic actus similis est in viro & in muliere.*

Herm. lib. 2. mand. 4. n. 1.

S. Clément Prêtre d'Alexandrie dans le II. Livre des Stromates vers la fin : *Quod autem consilium Scriptura uxorem ducere, & nec à conjugio unquam permittit discedere, legem aperte constituit : Non dimittet uxorem, praterquam propter fornicationem. Adulterium autem existimat conjungi matrimonio, vivo altero ex separatis.* Il n'est pas permis de quitter sa femme que pour une seule raison ; & quand on l'a quittée, c'est un adultère que de passer à un second mariage.

Clem. Alex. lib. 2. Strom. pag. 424.

Tertullien, dans le commencement du Livre II. à sa femme, après lui avoir conseillé dans le premier don ne pas se remarier après sa mort, l'exhorte à ne pas choisir un infidèle, comme certaines femmes chrétiennes, que la mort de leur premier mari ou le divorce avoient rendus libres, ont osé faire contre la défense de S. Paul : *Nunc ad secunda consilia convertamur, respectu humanæ infirmitatis, quarundam exemplis admonentibus, qua divortio, vel mariti excessu, oblata continentia occasione, non modo absterunt opportunitatem tanti boni, sed ne in nubendo quidem rursus disciplina meminisse voluerunt, ut in Domino potissimum nuberent.* Il semble marquer que les femmes chrétiennes se marient aussi librement après le divorce, qu'après la mort de leurs maris.

Tertull. 1. 2. ad uxorem. c. 1.

Athenag.
Apolog. pro Christ.
pag. 37.

Le même Auteur dans le IV. Livre contre Marcion, fait voir que Jesus-Christ qui defend le divorce, & Moÿse qui le permet, ne sont pas contraires, & il en donne deux raisons. La premiere, que le Fils de Dieu n'a defendu le divorce que conditionnellement, si on renvoye la femme pour en prendre une autre, par legereté, & par un injuste degout de la premiere:

Id. lib. 4.
cont. Mar-
cion. c. 34.

Dico istum conditionaliter nunc fecisse divortii prohibitionem; si ideo quis dimittat uxorem, ut aliam ducat. . . Manet enim matrimonium, quod non rite dictum est. Manente matrimonio nubere, adulterium est. Itasi conditionaliter prohibuit dimittere uxorem, non in totum prohibuit: & quod non prohibuit in totum, permittit alias, ubi causa cessat ob quam prohibuit. Et jam non contrarium Moysi docet, cujus praeceptum alicubi conservat. Or il est certain que le divorce, permis par la loi de Moÿse, pouvoit être suivi du mariage. La seconde raison est que, non seulement Jesus-Christ & Moÿse ne sont pas opposés, mais qu'ils enseignent absolument la même chose; puisqu Moÿse n'ayant permis le divorce que pour l'adultere, & le Fils de Dieu ayant excepté ce cas en defendant le divorce, ils sont l'un

& l'autre parfaitement d'accord. Habet itaque & Christum assertorem justitiae divortii. Jam hinc confirmatur ab illo Moyses, ex eodem titulo prohibens repudium, quo & Christus. Il repete la même chose en deux autres endroits. Il est vrai qu'au lieu que notre version porte dans le XXIV. Chapitre du Deuteronomie: Si accepit homo uxorem, & non invenierit gratiam ante oculos ejus propter aliquam seditionem, scribet libellum repudii; la version dont se servoit Tertullien, portoit: Si inventum fuerit in muliere negotium impudicum. Mais il paroît certain que cet Auteur veut que le Fils de Dieu ait permis le divorce au même sens que Moÿse. Cependant il

paroît être d'un sentiment contraire dans le Livre de la monogamie. Car il pretend contre les Catholiques, que les secondes nœces ne sont pas permises après la mort, puisqu'elles ne le sont pas après le divorce: *Itaque sine causa dices Deum vivo marito nolle repudiata alii viro jungi, dit-il, quasi mortuo velis; quando si mortuo non tenetur, proinde nec vivo, tam repudio matrimonium dirimens quam morte. Et parlant des infideles: Illi etiam non repudiant adulteria committent; nobis, etsi repudiemus, ne nubere quidem licebit.* Ces deux endroits paroissent supposer que le seul divorce, qui separe legitimeement les deux parties, est celui qui se fait pour l'adultere. Et cependant Tertullien & les Catholiques convenoient qu'on ne pouvoit se marier même alors: *Si repudiata, ajoute cet Auteur, quae per discordiam. . . & anima & corpore separata est, tenetur inimico, ne dicam marito; quanto magis illa, quae neque suo, neque mariti vitio, sed Dominica legis eventu, à matrimonio non separata, sed relicta, ejus erit etiam defuncti, cui etiam defuncto concordiam debes.* Rien ne semble plus formel: comment donc concilier une si grande contrariété?

Tertull. de monog. c. 9.

Ibid.

Ibid. c. 102.

Il y en auroit un moyen assez facile, s'il n'y avoit que le passage du II. Livre *ad uxorem* à concilier avec les derniers que nous venons de rapporter; car les loix civiles permettant le divorce, il pouvoit arriver que des femmes chretiennes, étant injustement repudiées, se servissent de ce privilege. Et l'on doit croire que les Evêques faisoient leur devoir, & qu'ils les separoient de la communion des fideles, comme les Evêques d'Espagne l'ordonnerent dans les Canons d'Elvire que nous expliquons. Mais ce que dit Tertullien contre Marcion est embarrassant; car je ne vois pas qu'on puisse l'expliquer d'une simple separation, qui ne peut être suivie du ma-

Deuteronom. XXIV. 1.

riage. Cependant il faut bien le dire, ou soutenir que Tertullien s'est contredit, ou affaiblir les preuves que nous avons produites du Livre de la monogamie. Et pour ce dernier, j'aime mieux qu'un autre le fasse que moi.

Nous avons déjà vu qu'Origene dans le VII. Traité sur S. Matthieu, non seulement permettoit la dissolution du mariage pour le crime marqué dans l'Evangile, mais qu'il tâchoit d'excuser l'indulgence de quelques Evêques, qui avoient permis à une femme, dont le mari étoit innocent, de passer à de secondes nœces; & qu'il panchoit vers ce sentimeut, que le Fils de Dieu n'avoit pas limité les justes raisons du divorce & d'un second mariage, à l'adultere seul.

Lactance est absolument d'un sentiment contraire au nôtre; & il entend l'exception de l'Ecriture, comme étant également favorable au divorce & au mariage qui le suit. *Hæc sunt*, dit-il, *quæ ad continentiam præcipiuntur à Deo. Sed tamen ne quis divina præcepta circumscribere se putet posse, addantur illa ut omnis calumnia & occasio fraudis removeatur, adulterum esse qui a marito dimissam duxerit, & eum qui præter crimen adulterii uxorem dimiserit ut alteram ducat.*

Ainsi voilà les anciens partagés avant l'Empire de Constantin & avant la publication de ses Edits, qui permettoient le divorce & le mariage aux maris dont les femmes n'étoient pas régulières, & qui ajoutoient d'autre causes à celle de l'Evangile. A l'égard des Ecrivains postérieurs à cette époque, il faut, pour éviter la confusion, les distinguer selon la différence des Eglises.

S. Basile Evêque de Cesarée Metropole des Eglises du Pont, condamne à une pénitence de sept ans un ma-

ri qui, après avoir quitté sa femme, en prend une autre, sans distinction :

Qui relinquit legitime sibi copulatam mulierem, & aliam ducit, ex Domini sententia, adulterii judicio subijcitur. L'ordre de la pénitence est marqué dans la suite; & le même Saint condamne

dans le XLVIII. Canon de la CXCI. Epître, la femme repudiée à demeurer dans la continence, sans distinguer les

sujets ou raisonnables ou injustes de la repudiation : *Quæ a marito relicta est,*

mea quidem sem curia manere debet. Sa raison est, que puisque, selon l'E-

vangile, celui qui épouse une femme repudiée commet un adultère,

elle ne peut pas être innocente. Mais dans le Canon IX il dit quelque chose

de nouveau : car il prétend que la femme ne peut jamais avoir des su-

jets d'abandonner son mari; que si elle le quitte, & qu'il se remarie,

c'est elle qui est criminelle, & non pas lui; & que, s'il n'est pas tout-

à fait innocent, la seconde femme ne peut être coupable : *Sive enim percussa plagas non ferat, ferre satius erat,*

quam a conjuge separari : sive damnus in pecuniis non ferat ne hæc quidem iuste excusatio. Sin autem quoniam ipse vivit in fornicatione, non habemus hanc in ec-

clesiastica constitutione observationem... *Quare quæ relinquitur est adultera, si ad alium virum accessit : qui autem relicta est, est dignus venia, & quæ unâ cum eo*

habitat non condemnatur : o δὲ καταλιθῆναις οὐκ ὀφθαλμοῖς ἴσιν, ἀλλ' ὁ νοουμένης τῆ τοῦτοῦ τῆ κατανήχεται.

S. Gregoire de Naziance, de la même province que S. Basile, paroît être plus indulgent que lui : car il permet aux maris de repudier leurs femmes, quand elles sont infidèles, de la même manière que les Juifs dans l'ancienne loi pouvoient repudier les

leurs, pour toutes sortes de mecontentemens : *Lex omnes ob causas libellum dat repudii*, dit-il, *At Christus non*

S. Basil.
Epist. 227.
Can. 77.
tom. 3.
pag. 329.

Epist. 199.
Can. 48.
ibid. p. 297.

Epist. 188.
Can. 9.
ibid. p. 274.

S. Greg.
Naz. orat.

Lactant. l.
6. Instit. c.
23. Bibl.
Pat. tom.
3. p. 619.

31. tom. 1.
pag. 502.

ob omnes, sed ab impudica tantum & adultera uxore, viro separari permittit: reliquis autem omnibus in rebus animi equitate ac patientia uti jubet. Ergo impudicam quidem, quia genus corrumpit & adulteram, expellamus; cetera autem omnia patienter & modeste ac sapienter feramus. Ou plutôt, dit-il en se reprenant, faites-le vous autres, embarrassés dans les liens du mariage.

S. Alster Evêque d'Amalée dans le Pont, est de même avis que S. Gregoire de Nazianze, dans l'homélie sur le divorce: *Perum nunc quoque vos Pharisaorum insitores audite, qui ceu vestes subinde uxores mutatis; qui thalamos tam saepe ac facile, atque nunanarum tabernacula struunt;... qui levi statim occasione repudiū libellum conscribitis; qui in vivis hactenus agentes viduas plures distinguunt. Hoc veroratum ac omnino persuasum habete, exceptis morte ac adulterio, nulla ex causa matrimonium dirimit; et iuxta hoc dicitur in scriptis divinis: et sic est évident. Le lien du mariage est rompu, ou par le décès, ou par l'adultère.*

Dans l'Eglise d'Antioche dont S. Jean Chrysostome avoit été Prêtre, & dans celle de Constantinople où il fut Evêque, l'usage n'étoit pas bien certain. Il paroît seulement par le discours de ce Saint sur le divorce, qu'on ne permettoit pas la dissolution du mariage pour tous les articles marqués dans les loix des Empereurs; mais il est douteux qu'on la permit pour la raison exprimée dans l'Evangile. Outre cette homélie, voici des endroits dont je fais juges les lecteurs: *Si in te peccaverit, & fœderum obtuleris, & magis aliorum praeliteris commercium, licet eam rejicere & repellere. Permissit ut is qui fornicariam habet uxorem, illam expelleret, gentilem verò uxorem secus. On ne fait si cela signifie le divorce parfait, & la liberté de se remarier: la comparaison pourroit le*

faire croire. Voyez encore l'Homélie XVII. sur S. Matthieu.

Theodore, qui étoit Evêque de Cyr dans la Syrie, peut expliquer S. Chrysostome, qu'il soit presque toujours: *Natura opifex, dit-il, solvi matrimonium vetat, unicuique hujus dirimendi causam assignavit eam, quæ maritalem copulam verè divellit. Omnis enim qui dimittit uxorem suam, &c. Quibus verbis cetera uxoris vitia ferri jubet, seu loquax sit illa, seu temulenta, seu conviciosa: sin verò leges nuptiarum transfusit, tum denique copulam solvi jubet.* Je ne trouve pas néanmoins cela décisif; & ce qu'il dit dans un autre endroit l'est encore moins.

Dans l'Isle de Chypre on permettoit aux maris de quitter leurs femmes, si elles étoient coupables d'adultère, & d'en épouser d'autres pendant que les premières étoient vivantes. Les femmes avoient aussi la même liberté à l'égard de leurs maris. C'est ce que nous apprenons de S. Epiphane dans l'herésie LIX. dont il faut rendre ici le sens: *Cui mortua una non sufficit, cum occasione aliqua stupri adulterii, aut alterius flagitii, cum ea divortium fecerit, is si alteram uxorem duxerit, aut alteri viro mulier nupserit, sacrarum Litterarum auctoritas ab omni culpa illos absolvit, neque ab Ecclesia aeterna vita rejicit, sed propter imbecillitatem tolerandos existimat. Non ita tamen duas, ut altera supersit uxores simul habeat; sed ut ab una separatus, alteram sibi legitime, si lubet, adjungat.* Il y a quelque chose de pareil dans le premier Chapitre du III. Livre des Constitutions Apostoliques. Car l'Auteur exhorte une femme, que la mort de son mari, ou d'autres accidens ont rendue veuve, à demeurer dans cet état; mais il ne fait que lui proposer ce parti: *Si aliqua adolescentior viro suo, aut morte, aut alio casu orbatæ, apostolice legem*

Theodore
ora. 9. de
legib. tom.
4. p. 619.

De hæret.
fab. lib. 5.
cap. 16. &
26.

S. Epiph.
hæret. 49.
n. 4. pag.
497.

Constit.
Apost. lib.
3. cap. 1.
pag. 274.

S. Alster.
lucio cit.

Tom. 3.
pag. 203.

S. Chryf.
hom. 36.
in Genes.

Id. in c. 3.
Esa. tom.
6. p. 41. n.
6.

et ipse, cum dono viduitatis maneat, beata erit. Ce qui me fait juger que le XL. Canon des Apôtres, qui défend le divorce, ne défend que celui qui se faisoit pour toutes sortes de sujets, ou même sans aucune raison.

Depuis la Constitution de Justinien, qui est la Nouvelle XVII. tous les Grecs embrassèrent ce dernier sentiment; comme on peut le voir dans Phorius, tit. XIII. de son Nomocanon. Chapitre IV. où il rapporte les derniers articles de cette Loi, comme étant la plus suivie, dans les Commentaires de Zonare sur le Canon LXXXVII. du Concile in Trullo, & sur le Canon CII. du Code Africain, qui est, selon lui, le CXVI. dans les Commentaires de Balzamon sur le XLVIII. Canon des Apôtres, & sur ceux de S. Basile.

Mais l'Occident s'est déclaré pour le sentiment contraire. C'en a pas été néanmoins tout d'un coup, & la discipline sur ce point a été quelquefois différente. Dans l'Eglise Romaine les mariages après le divorce pour le crime que le Fils de Dieu a excepté, étoient regardés comme des adultères. Le Pape Innocent I. dit sans distinction: *Qui interveniente repudio alii se matrimonio copulerunt, in utraque parte adulteros esse manifestum est.* J'ai déjà cité ailleurs ce passage. Et il ne faut pas d'autre preuve de la croyance de l'Eglise sur ce point, que la pénitence publique que fit l'illustre Fabiola, dont S. Jerome écrit des choses si extraordinaires dans la LXXXIV. Lettre, pour avoir quitté son premier mari qui étoit plongé dans les plus grands desordres, & en avoir épousé un second.

S. Jerome fait la peinture du mari en ces termes: *Tanta prior maritus vitia habuisse narratur, ut ne scortum quidem & vile mancipium ea sustinere posset.* Il parle ensuite de la faute de cette

Dame Romaine: *Igitur & Fabiola, quia persuaserat sibi, & putabat à se virum jure dimissum, nec Evangelii vigorem novit, in quo nudens universa causatio, viventibus viris, feminis amputatur, dum multa Diaboli vitas vulnera, unum incanta vulnus accepit.* Enfin il décrit ainsi la pénitence: *Quis hoc crederet, ut post mortem secundi viri in semetipsam reversa, sacrum indueret, ut errorem publice sateretur, & tota urbe spectante Romana, ante diem Pasche, in basilica quondam Lateranensi, staret in ordine penitentium, Episcopo, Presbyteris, & omni populo collacrymantibus, sparsum irinem, ora lurida, squallidas manus, sordida colla submitteret?*

Le même Pere ayant été consulté par le Prêtre Amandus, si une femme, qui avoit abandonné son mari, parce qu'elle ne pouvoit pas demeurer avec lui en conscience, & qui avoit été contrainte par ses parens d'épouser un honnête homme, ne pouvoit être admise à la participation des Sacrements, S. Jerome répond ainsi: *Nolo tibi proferas raptoris violentiam, matris persuasionem, patris auctoritatem, propinquorum cateruam, servorum insidias, ... damna rei familiaris. Quandiu vivit vir, licet adulter sit, ... licet flagitiis omnibus cooperatus, & ab uxore propter hac scelera devotissimus, maritus ejus reputatur, cui alterum virum accipere non licet. . . . Ergo & ista soror qua, ut dicit, vim passa est non alteri jungeretur, si vult corpus Christi accipere & non adultera repantare, agat penitentiam, ita dumtaxat ut secundo viro, qui non appellatur vir, sed adulter, à tempore penitentia non copuletur.*

Il rend de cette décision, outre l'autorité de l'Ecriture, deux raisons dans ses Commentaires sur le XIX. Chapitre de S. Matthieu. La première est, que si le Fils de Dieu avoit permis le mariage après la séparation, l'on eût accusé la femme la plus vertueuse

Epist. ad
Amand.
tom. 4.
part. 1.
pag. 162.

Innoc. I.
Epist. 6. ad
Exsuper.
c. 6. n. 23.
pag. 794.

Epist. 84.
tom. 4.
part. 1.
pag. 658.

In c. 19.
M. arch.
ibid. pag.
87.

tueuse d'avoir manqué contre l'honnêteté dans l'esperance d'en avoir une autre. *Quia poterat accidere ut aliquis calumniam faceret innocenti, & ob secundam copulam nuptiarum veteri crimine impingeret; sic priorem dimittere jubetur uxorem, ut secundam prima vivente non habeat.* La seconde est, que la separation étant accordée, non pour les delices, mais pour delivrer un malheureux mari, que les desordres de sa femme mettent au desespero, c'est assez qu'il puisse la quitter; & c'est en partie pour examiner la sincerité de son intention, & en partie pour l'empêcher de faire une seconde folie, que l'Evangile lui interdit un second mariage pendant la vie de sa femme : *Si non propter libidinem, sed propter injuriam dimittis uxorem, quare expertus infelices priores nuptias, novarum te immittis periculo ?* Il faut appliquer aux femmes, dit le même Pere, ce que j'ai dit des maris.

Ibid.

Le sentiment de S. Ambroise est moins certain; & il pourroit bien se faire qu'il y eût une coutume contraire dans cette partie de l'Italie qui composoit le Diocèse dont Milan étoit la Metropole : *Dimittis uxorem quasi jure, sine crimine*, dit-il, *& putas id tibi licere, quia lex humana non prohibet.* Il est certain que ceux qu'il reprend faisoient divorce, & se marioient après le divorce. Or il les reprend bien de ce qu'ils faisoient l'un & l'autre hors du cas marqué dans l'Evangile, mais il ne dit rien davantage; & il semble au contraire qu'il reconnoît qu'ils le peuvent justement, lorsque leurs femmes sont criminelles.

En France la discipline a été un peu moins exacte qu'à Rome. Mais il paroît par le premier Concile d'Arles, qu'on ne souffroit qu'avec une extrême peine les mariages après le divorce, même en cas d'adultere; *De his*

qui conjuges suas in adulterio deprehendunt, dicunt les Evêques de ce Concile, & iidem sunt adolescentes fideles, & prohibentur nubere, placuit ut in quantum possit consilium eis detur ne, viventibus uxoriis suis, licet adulteris, alias accipiant. Le Pere Petau croit qu'il faut lire, *& non prohibentur nubere*; mais les savans ne reçoivent point cette correction; & il paroît que les Peres de ce Concile usent d'une telle condescendance, à cause de la grande jeunesse de ces maris, à cause que les loix leur étoient favorables, & sans doute parce que l'Ecriture ne leur paroissoit pas assez claire. Mais le Concile de Nantes, dont on ne fait pas la date, défend nettement le mariage après le divorce, tant que la femme repudiée, même pour cas d'adultere, est vivante : *Si cujus uxor adulterium perpetravit, & hoc à viro deprehensum fuerit & publicatum, dimittat uxorem si voluerit propter fornicationem: illa vero septem annis publice famiteat. Vir vero ejus illa vivente nullatenus aliam accipiat.*

Quoi qu'il en soit, les divorces étoient frequens dans le VII. siecle, comme il paroît par la formule que le Moine Marculphe nous a conservée dans le II. Livre Chapitre XXX. & dans le VIII. En 744. le Concile de Soissons permit le mariage après le divorce. En 752. le Concile de Verrières le permit aussi pour divers cas exprimés dans les Canons II. V. X. & XVII. mais qui ne sont que des especes différentes du crime dont parle l'Evangile. Enfin en 757. le Concile de Compiègne Can. VIII. & XIII. permit au mari si sa femme se fait Religieuse, & à la femme si son mari entre dans un Monastere, de se remarier.

Dans l'Eglise d'Afrique les choses y ont été dans un plus grand ordre. Les Evêques dans le second Concile

lat. 1. Can.
10. Conc.
tom. 1.
pag. 1428.

Conc.
Nannet.
Can. 12.
Conc. tom.
9. p. 471.

Can. 9;

Can. 8. &
13.

S. Ambr.
in c. 16.
Luc. lib. 1.
n. 5.

Conc. Arc.

de Mileves l'an 416. défendirent par le Canon XVII. les mariages après la séparation, pour quelque sujet qu'elle eût été faite; & ils ordonnerent qu'on suppliéroit les Empereurs d'appuyer les décisions de l'Eglise par un Edit qui fût conforme à l'Ecriture, & contraire aux anciennes Constitutions: *In qua causa legem imperialem petendam promulgari*. Et nous apprenons de S. Augustin qu'on ne donnoit pas le baptême en Afrique à ceux d'entre les infidèles, qui pendant leur infidélité avoient épousé une seconde femme après avoir fait divorce avec la première, s'ils ne promettoient de rompre cette seconde alliance: *Eos moveris non admitti ad baptismum, qui dimissis uxoribus alias duxerint, vel feminas qua dimissis viris aliis unxerint; quia hac non conjugia, sed adulteria esse Dominus Christus sine ulla declaratione testatur*. Si on traitoit avec cette sévérité des infidèles, comment auroit-on été plus indulgent pour les fideles?

Ce n'est pas que S. Augustin ne reconnût que la question ne fût obscure, comme nous avons vu, & qu'il n'eût beaucoup d'indulgence pour ceux qui entendoient l'Ecriture autrement que lui: *In ipsis divinis sententiis ita obscurum est*, dit-il, *ut quantum existimo, venialiter ibi quisque salatur*. Il y avoit même d'habiles gens, qui se déclaroient pour le parti contraire; & Pollentius étoit de ce nombre, quoiqu'il paroisse par le VI. Chapitre du premier Livre, qu'il ne vouloit pas qu'on le dit aux femmes. S. Augustin lui répond fort au long dans les deux Livres qu'il lui adresse.

Dans le second ce Saint explique l'indissolubilité du mariage par un exemple fort juste: *Licet itaque, dicit, dimittitur conjux ob causam fornicationis, sed manet vinculum prioris; propter quod fit reus adulterii, qui dimissam*

duxerit etiam ob causam fornicationis: Sicut enim manente in se sacramento regenerationis, excommunicatur cuiusquam reus criminis, nec illo sacramento caret, etiamsi nunquam reconcilietur Deo; ita manente in se vinculo fœderis conjugalis, uxor dimittitur ob causam fornicationis, nec carebit illo vinculo, etiamsi nunquam reconcilietur viro. Et dans le Chapitre X. il répond à cette raison qu'opposoit Pollentius: *Sed respondes mihi, Ibid. c. 103* *Continenter vivere paucorum est; & ideo u. 9.* *qui fornicantes conjuges dimiserunt, quoniam non possunt reconciliari, tantum se vident periclitari, ut legem Christi non humanam, sed fœderalem pronuntient: il répond, dis-je, en ces termes: O frater, quantum ad incontinentes perinet, multas querelas habere possunt, quibus, ut dicis, legem Christi fœderalem pronuntient, non humanam... Attende quàm plura sunt, ubi si querelas incontinentium velimus admittere, necesse nobis erit adulteria faciendi perimere... Jam ergo quia istorum incontinentia legem Christi horruit, ad eorum lex Christi arbitrium commutanda est?*

Dans le Chapitre II. du premier Livre il soutient que le crime seul marqué dans l'Evangile peut rendre la séparation légitime, & il le prouve bien; & parce que cela peut paroître ou injuste ou extraordinaire, il est bon d'entendre parler S. Jérôme: *Grave pondus uxorum est*, dit-il, *si, excepta causa fornicationis, eas dimittere non liceat. Quid enim, si temulenta fuerit, si iracunda, si malis moribus, si luxuriosa, si gulosæ, si vana, si jurgatrix, si maledicæ, tenenda eris istiusmodi? Volumus, nolamus, sustinenda est. Cum enim effemus liberi, volentarii nos subjecimus servituti.*

Que répondre donc à ce qui est rapporté dans S. Matthieu, *nisi ob fornicationem*, & *excepta fornicationis causa*? S. Augustin explique cela, en disant 1. que le Fils de Dieu n'a mis

Cone. Mil.
levit. Can.
17. Conc.
rom. 2.
pag. 1541.

S. Aug. lib.
de fide &
oper. c. 1.
n. 2.

Ibid. c. 19.
n. 35.

Ibid. lib. 2.
de conj.
adul. c. 14.
n. 41.

In c. 19.
Matt. loco
cit.

Matth.
XIX. 9. &
V. 32.
S. Aug. lib.
2. de cont.

jug. adult. cette circonstance, que pour aggraver davantage la defense qu'il fait en cet endroit; comme quand S. Jacques dit dans son Epître canonique;

Jac. IV. 17. *Scienti igitur bonum facere, & non facienti, peccatum est illi.* Car, comme celui qui ne connoît pas le bien ne laisse pas de pecher, quoique celui qui le connoît peche davantage; ainsi si celui qui repudie sa femme, même pour cause d'adultere, peche, à plus forte raison celui qui la repudie sans cette cause. 1. Que la même clause s'entend dans la seconde partie; & qui *dimissam duxeris, mœchatur*; & que

cependant dans l'un & l'autre cas, & hors l'adultere & après l'adultere, quiconque épouse une femme repudiée; est adultere. Donc cette clause n'empêche pas que celui qui repudie ne soit criminel, soit qu'il se remarie après le crime de sa femme, soit qu'il se remarie sans cela. 3. Que les Evangelistes S. Marc & S. Luc, & S. Paul parlent généralement & sans restriction. 4. Enfin que la clause se rapporte à *dimiserit*, c'est à-dire que le mari est complice de l'adultere que commettra sa femme, selon qu'il est dit au Chapitre V. de S. Mathieu, *facit eam mœcham*.

1. Coel VII.

Math. V. 31.

VINGTIEME DISSERTATION.

Sur le XIII. Canon du Concile d'Elvire. L'on demontre 1. que l'état des vierges est très ancien dans l'Eglise; 2. qu'elles s'engageoient par une promesse dont le violement étoit regardé comme un grand crime.

CE Canon distingue deux sortes de vierges, qui ont abandonné leur profession. Les unes ont vecu long tems dans le desordre, & ne se reconnoissent qu'à la mort. Les autres ne sont tombées qu'une fois par seduction ou par foiblesse, & font penitence toute leur vie. Le Concile defend de donner aux premieres la paix & la reconciliation de l'Eglise, même à la mort; & il accorde cette grace aux autres, mais à la fin de la vie seulement: *Virgines, quæ se Deo dicaverint, si pactum perdididerint virginitatis, atque eidem libidini servierint, non intelligentes quod amiserint; placuit nec in fine eis daudam esse communionem. Quod si fenestipfas perituerint quid infirmitate corporis lapsa fuerint, & toto tempore vite hujusmodi semina egerint penitentiam, & abstinerint se à coitu, eo quod lapsa potius videantur, placuit eas in fine communionem accipere debere.* Ces deux reglemens supposent deux choses: la

premiere, que l'état des vierges est très-ancien dans l'Eglise: la seconde, que les vierges chretiennes s'engageoient par une promesse, dont l'infraction étoit regardée comme un grand crime. L'une & l'autre meritent d'être examinées avec quelque soin.

§. I.

L'état des vierges est de la premiere antiquité dans l'Eglise.

L'Eglise n'a pu commencer que par la virginité; puisqu'elle n'a pu commencer que par Jesus-Christ dont S. Augustin dit ces paroles: *Christus Virginis filius, & virginum sponsus, virginali utero corporaliter natus, virginali connubio spiritaliter conjugatus*; & que Jesus-Christ lui même n'a pu naître que d'une Vierge, comme le remarque le même Pere: *illum enim solum virginitas decenter parere posset, qui in*

S. Aug. de virg. c. 2. n. 2.

Ibid. c. 5. n. 1.

Conc. Eliberit. Can. 13. Conc. tom. 1. pag. 972.

ina natiuitate parem habere non possit.

Lib. 1. adv.
Jovinian.
tom. 4.
part. 2.
pag. 167.

Le Precurséur étoit vierge, selon la remarque de S. Jerome : *Scit de Zacharia & Elizabeth Joannem fuisse generatum, id est, de nuptiis virginem, de lege Evangelium, de matrimonio castitatem ; ut à Propheta virgo Dominus & annuntiaretur & baptizaretur.* Anne la Prophetesse avoit vieilli dans une chasteté très-longue & très-parfaite, dit le même Saint : *Dominum virginem longa castitas, longaque jejunia suscipere.* Enfin les Apôtres étoient ou vierges ou continens : *Apostoli vel virgines, vel post nuptias continentes*, dit encore S. Jerome dans l'Épître XXX. à son ami Pamphile.

Ibid. lib. 2.
pag. 169.

Epist. 30.
Ibid. pag.
141.

Act. XXI.
9.

Dès l'entrée de l'histoire de l'Eglise, on voit les quatre filles du Diacre Philippe, & Vierges & Prophetesses : *Hinc erant quatuor filie virginis prophetantes*, dit S. Luc ; & S. Jerome fait cette réflexion, que l'Eglise de Césarée, qui fut la première Eglise des Gentils, reçut aussi-tôt les prémices de la virginité, que celles de l'Evangile : *Post crucem Christi*, dit-il, *statim in Aëtis Apostolorum una domus Philippi Evangeliste quadrigam producit virginum filiarum ; ut Casarea, in qua ex Gentibus Ecclesia per Centurionem Cornelium fuerat dedicata, etiam virginum puellarum praberet exempla.* Deux de ces saintes Vierges moururent à Hieraple, qui est une ville d'Asie : *Philippus . . . mortuus est Hierapoli*, dit Polycrate, & *dua ejus filia, qua virgines conseruunt.*

Lib. 1. adv.
Jovinian.
pag. 181.

Polyer.
Epist. ad
Victor.
apud Euf.
lib. 5. c. 24.

Les conseils de S. Paul, & sans doute des autres Apôtres, porteront diverses personnes à embrasser cet état. Rien n'est plus pressant que ce que dit le grand Apôtre dans le VII. Chapitre de la première Epître aux Corinthiens, où il se sert de son propre exemple, de l'inquietude qui accompagne le mariage, de la servitude mutuelle & indispensable des gens

mariés, de la rapidité avec laquelle tout passe, de la nécessité de la prière, de l'obligation d'aimer Dieu de toute l'étendue du cœur, de la sainteté de ce Sacrement qui donne un frein à la cupidité & qui l'arrête dans des bornes étroites, du détachement dans lequel on doit être de toutes choses, en n'ant de ce monde comme n'en l'ant point ; enfin de la difficulté qu'il y a d'un côté & pour cette vie & pour l'autre dans le mariage. & des douces au contraire qu'on goûte dans la sainte virginité dès cette vie, & qu'on espère dans l'autre, pour animer tout le monde à l'embrasser. Ce qui a fait dire à S. Augustin : *Ego verò facilis non utor nuptiis quibus usus Abraham, quam sic utor nuptiis quemadmodum est usus Abraham.*

S. Aug. de
bono con-
jug. c. 22.
n. 17.

Je ne dis rien des Esséniens, dont parle Eusebe sur la relation de Philon dans son Livre de la vie contemplative ; parce que ce n'est pas une chose dont les Savans soient d'accord. Mais je ne puis m'empêcher de remarquer qu'autems d'Eusebe on étoit si persuadé qu'il y avoit eu plusieurs saintes vierges dans le commencement de l'Eglise, qu'on ne pouvoit s'imaginer que Philon n'eût pas écrit la vie des premiers chrétiens ; puis- qu'il parloit de certaines personnes qui gardoient la continence, & qui passoient toute la vie dans le celibat.

Euf. lib. 2.
lib. c. 17.

S. Justin Martyr dans son Apologie adressée à l'Empereur Antonin le pieux, & qui est la première, au lieu qu'elle est placée la seconde, rend à la virginité d'un grand nombre de fideles de l'un & l'autre sexe, un témoignage moins équivoque : *Permulti profecto sexus utriusque & sexaginta & septuaginta annos nati*, dit-il, *apud nos qui à pueris discipulam Christi sunt affectati, incorrupti & celibes perdurant.* Et dans un autre endroit du même Ouvrage : *Quin emmiano vel maritum*

S. Justin.
Apol. 2.
pag. 62.

Ibid. pag. 71.

non aliter contrabimus, nisi liberorum creandorum atque educandorum gratia ; vel conjugium detrectantes, perpetuo nos continemus.

Athenag. Apol. pag. 37.

Athenagore dans son Apologie à l'Empereur Marc-Aurele, dit à peu près la même chose : *Invenias multos ex nostris in utroque sexu, qui in calibatu consensescant, quod in hoc statu Deo conjunctiores se fore sperant.*

Theoph. Antioch. lib. 3. contra Autol. pag. 127.

Theophile d'Antioche donne la même idée des fideles de son tems dans le III. Livre contre Autolicus, en disant que la continence fleurit parmi eux : *Apud Christianos temperantia floret, continentia viget, castitas colitur.*

Tertull. Apologet. c. 10.

Tertullien dans son Apologie pour les chretiens, après avoir reproché aux Payens leurs excès & leurs desordres, leur oppose la pureté des mœurs des chretiens : *Nos ab isto eventu diligentissima & fidelissima castitas serpsit*, dit-il ; & il ajoute : *Quidam multo securiores, totam vim hujus erroris virgine continentia depellunt, senes pueri.* Dans le premier Livre ad uxorem il s'exprime encore plus fortement : *Quos sunt qui statim à lavacro carnis suam obsignant ? Quos item qui consensu pari inter se matrimonii debitum tollunt ? Voluntarii spadones pro cupiditate regni calessit. Quod si salvo matrimonio abstinentia toleratur, quanto magis adempto.* Dans le Chapitre X. du Livre de velandis virginibus, il represente les Vierges de l'un & de l'autre sexe, comme faisant un grand nombre dans l'Eglise : *Ceterum satis inhumanum, si femina quidem per omnia viris subdita, honorigeram notam virginis suae praesentant, quâ suspiciantur & circumspectantur & magnificentur à fratribus : viri autem tot virgines, tot spadones voluntarii, cetero bono suo incedant, nihil gestantes, quod & ipsos faceret illustres. Debebant etiam & ipsi aliqua sibi insignia defendere.* Dans le Livre des Prescriptions, il

Id. lib. 1. ad uxorem. c. 6.

Id. de veland. virg. g. 10.

compte l'état de virginité parmi ceux qui distinguoient entre eux les fideles : *Quid ergo si Episcopus, si Diaconus, si vidua, si virgo, si doctior, si etiam martyr lapsus à regula fuerit, ideo haereseos veritatem videbuntur obtinere ?* Enfin dans le Chapitre VIII. du Livre de resurrectione carnis, il met la virginité au rang des sacrifices agreables qu'on peut offrir à Dieu : *Virginitas quoque & viduitas, & modestia in oculis matrimonii dissimulatio, & una notitia ejus, de bonis carnis Deo adolentur.*

J'ajouterai encore deux passages du même Auteur, qui ont quelque chose de plus formel & de plus precis. Le premier est du Livre de velandis virginibus, Chapitre XV. *Adimple habitum mulieris, ut statum virginis servet*, dit-il. *Mentire aliquid ex his quae intus sunt, ut soli Deo exhibeas veritatem, (il parle du voile que les femmes mariées ponoient) quamquam non mentiris nuptam. Nupsisti enim Christo, illi tradidisti carnem tuam, illi sponsasti maturitatem tuam. Incide secundum sponsum tui & nuptatam. Christus est, qui & alienas sponas & maritatas velari jubet, utique multo magis suas.* L'autre passage est du premier Livre ad uxorem Chapitre IV. *Adhibe sororum nostrarum exempla, quae nulla forma vel atatis occasione, maritis sanctitatem anteponunt ; malum enim Deo nubere. Deo speciosa, Deo sunt puella. Cum illo vivunt, cum illo ferimocinantur, illum diebus & noctibus trastant... Sic aeternum sibi bonum Domini occupaverunt ; ac jam in terris, non nubendo, de familia angelica deputantur.* On ne peut rien dire de plus glorieux pour l'état de virginité.

Origene dans le VII. Livre contre Celse l'Epicurien, reproche après l'Apôtre S. Paul, aux plus éclairés & aux plus sages de la Gentilité, d'avoir eu des connoissances sublimes. & de s'être plongés dans les plus horreux desordres ; au lieu que les chretiens,

Id. de praef. c. 3.

Id. de resurrectione carnis. c. 8.

Tertull. de veland. virginibus. cap. 15.

Id. lib. 1. ad uxorem. c. 4.

Origen.

lib. 7. contra Celsum, n. 48. tom. 1. pag. 729.

que les Gentils traitent d'ignorans & de grossiers, pratiquent la vertu la plus exacte & la plus parfaite : *Perum quos ob imperitiam nihil ducunt, quosque stultos & vilia mancipia vocant, isti simul atque Jesu disciplinam amplexi se Deo commiserunt, tantum ab obscenitate & impudicitia & omni venereorum voluptatum dedecore absunt, ut more perfectorum sacerdotum qui ab omni coitu abstinent, multi eorum se omni ex parte puros præsint, nedum cum feminis rem habeant. Il reproche encore aux Idolâtres, que pour avoir un Prêtre continenc à Athenes, ils s'assurent de sa chasteté par des remèdes qui la lui rendent nécessaire ; au lieu que parmi les chrétiens, il y en a un grand nombre qui passent toute leur vie dans la continence, sans autre secours que celui de l'Ecriture & de la priere. Sed apud Christianos viri sunt, qui cicuta non opus habent ut pure Deo deserviant. Illis loco cicuta est ; ut, omni concupiscentia ex animo ejecta, divinitatem precibus persequantur. Enfin il reproche aux fausses vierges du paganisme, qu'elles sont en très-petit nombre, & qu'elles ne sont dans cet état qu'à cause de l'honneur & des récompenses temporelles : Sed apud Christianos, dit-il, non propter humanos honores, non propter mercedes pecuniarias, non propter gloriam perfectam virginitatem colunt.*

S. Cyp. lib. de hab. virgin. p. 174.

S. Cyprien a composé un Livre entier de la conduite des vierges ; & ce Livre est non-seulement une preuve qu'il y en avoit beaucoup dans l'Eglise, mais qu'elles étoient liées par un engagement indispensable, & qu'elles s'étoient interdit, non-seulement l'usage ou l'esperance, mais encore la liberté du Sacrement : *Nunc nobis ad virgines sermo est, dit-il, quarum quod sublimior gloria est, major & cura est. Flos est ille ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratia spiritualis, Dei imago respondens ad sanctimoniam*

Domini, illustrior portio gregis Christi. Gaudet per illas, atque in illis largitur flores Ecclesia maris gloriosa sacunditas. Parmi les choses qu'il trouve à corriger dans la conduite de quelques-unes, l'une est qu'elles assisoient quelquefois aux festins des nôces : Quasdam non pudet nubentibus interesse, & in illa lascivientium libertate sermonum colloquia incesta miscere, audire quod non decet, quod non licet dicere ; observari, & esse praesentes inter verba turpia & temulenta convivio, quibus libidinum fomes accenditur, sponsa ad patientiam supri, ad audaciam sponsus animatur. Quis illi in nuptiis locus est, cui animus ad nuptias non est ; aut voluptaria illic & lata esse que possunt, ubi & studia & vota diversa sunt ? Quid illis dicitur ? Quid videtur ? Quantum a proposito suo virgo deficit, quando pudica qua veneras, impudica descendit ? Corpore licet virgo ac mente permaneat, oculis, auribus, lingua minuit illa que habebas. Il finit en les exhortant ainsi : Durate fortiter, spiritualiter pergrine, pervenite felicitatem.

Mais je prie qu'on se souvienne de ce que ce saint Martyr dit dans l'Epiître LII. à Antonien, que l'indulgence qu'on aura pour les penitens coupables d'idolâtrie, ne diminuera pas le nombre des Martyrs ; comme celle qu'on a pour les penitens coupables d'adultere, ne diminue pas le nombre des vierges : *Nos tamen idcirco virginitas in Ecclesia deficit, aut continentia propositum gloriosum per aliena petcata languescit. Floret Ecclesia tot virginibus coronata, & castitas ac pudicitia tenorem gloriae suae servat ; nec quia adultero penitentia & venia laxatur, continentia vigor frangitur.*

Eusebe dit qu'il y a deux genres de vie parmi les chrétiens, le mariage & le celibat ; & il parle dans la vie de Constantin de l'extrême respect que cet Empereur portoit aux saintes Vierges, qui s'étoient consacrées à Dieu

Ibid. pag. 179.

Ibid. pag. 181.

Id. Epist. 52. p. 724.

Euseb. lib. 7. de demonstr. Evang. c. 8.

Id. in vita
Constant.
g. 28.

pour toute leur vie : *Præ cæteris verè eos maxime honorabat, qui se totos divina Philosophia addixissent. Ipsum quidem sanctissimum perpetuum Dei virginum cærum tantum non venerabatur; cum ipsum cui se consecravimus Deum, in earum mentibus habitare pro certo haberet.*

Il abrogea les loix qui avoient été faites par ses predecesseurs contre le celibat, comme nous l'apprenons du même historien. Car, selon la remarque de S. Ambroise, ceux qui adoroient des divinités impures, dont ils ne connoissoient que les adulteres & les crimes, avoient condamné la virginité & la continence : *Illi qui deorum suorum adulteria & proba venerantur, cultibus & viduitatis statuerent penas, ut amulicriminum multarent studia virginitatis.* Et ce fut cet honneur public, cette liberté rendue à la vertu, qui multiplia si prodigieusement les vierges depuis Constantin.

Saint Ambroise dans le Livre de virginitate, dit, qu'il y en avoit un si grand nombre en Egypte, en Orient, & en Afrique, les lieux du monde les plus corrompus autrefois & celebres par les debauches, qu'elles surpassoient le nombre des hommes ordinaires de l'Italie : *Discite quantas Alexandrina, totiusque Orientis, & Africana Ecclesia quot annis sacrare consueverint. Pauciores hic homines prodeunt, quam illis virgines consecrantur.* Er il faut bien remarquer la maniere dont il repousse cette plainte des mauvais poliriques, que la multitude des vierges est l'affoiblissement de l'Etat, & l'appauvrissement de la Republique. Car après leur avoir dit que ceux qui ont voulu se marier, ont toujours trouvé une femme : *Quæro quis tandem quasivit uxorem, qui non invenit?* il ajoute certe. maxime indubitable, & que l'experience a justifiée dans tous les tems : *Si quis putat consecratione virginum minui genus humanum,*

consideret quia ubi pauca virgines, ibi etiam pauciores homines; ubi virginitatis studia crebriora, numerum quoque hominum esse majorem. S. Chrysostome fait aussi la même remarque.

S. Augustin rend un temoignage aussi authentique à la multitude innombrable des vierges de son tems dans l'un & l'autre sexe : *Multos habemus fratres & socios cælestis hereditatis, utriusque sexus continentes, sive expertes nuptias, sive ab omni tali commixtione integros: nempe innumerabiles sunt.* Le même Saint après avoir dit : *Multi casti, multi sancti, multi usque adeo Dei amore flagrant, ut eos in summa continentia atque mundi hujus incredibili contemptu etiam solitudo deleat.* ajoute dans le Chapitre suivant : *Quis enim uestit summa continentia hominum Christianorum multitudinem per totum orbem indies magis magisque diffundi, & in Oriente maxime atque Aegypto.*

Mais ce que dit sur ce sujet le même Pere dans son Livre de vera Religione merite une attention plus particuliere : *Sicut juvenum & virginum militia contemnens nuptias, castique viventium jam nemo miratur, quod cum fecisset Plato, usque adeo perverfam suorum temporum timuit opinionem, ut perhibeatur sacrificasse naturæ, ut tanquam peccatum illud aboleretur. Si hac sic accipiuntur, ut quomodo antea talia disputare, sic nunc contra disputare monstruosum sit. . . si tam innumerabiles aggregantur hanc viam, ut desertis divitiis & honoribus hujus mundi, ex omni hominum genere uni Deo summo totam vitam dicare volentium, deserta quondam insula, ac multarum terrarum solitudo compleatur. . . quid adhuc oscitamus crapulam besternam? &c.* Les ennemis mêmes de l'Eglise, qui l'accusoient d'être remplie de chrétiens scandaleux, & d'être bien éloignée de l'exacte pureté qu'ils observoient, rendoient néanmoins temoignage à la multitude incroyable des

S. Chryc.
lib. de virginit. n. 17.

S. Aug. de bono conjug. c. 136. n. 15.

Id. de morib. Ecclesiæ. c. 30. n. 64.

Ibid. c. 31. n. 65.

Id. de vera Rel. c. 34. n. 5.

Id. ibid. c. 26.

S. Ambr. de viduis, g. 14. n. 84.

Ibid. de virginit. c. 7. n. 36.

Ibid. n. 35.

Ibid. n. 36.

Id. lib. 30.
contra
Faulx. c. 4.

vierges catholiques : *Nec videtis*, disoit Fauste le Manichéen dans le IV. Chapitre du XXX. Livre que S. Augustin a écrit contre lui, ... & vos esse antistites damoniorum, qui certatim semper ad hanc virgines incitatis professionem suasionibus vestris, ut penè jam major in Ecclesiis omnibus virginum apud vos quàm mulierum numerositas habeatur.

Il seroit inutile après cela de citer les Peres postérieurs ; mais il ne sera pas inutile de remarquer que, non-seulement l'état de virginité est dans l'Eglise de la premiere antiquité, mais qu'à proprement parler il n'y a jamais eu de véritables vierges que dans l'Eglise. S. Chrysostome le dit nettement dans le Traité qu'il a composé de la virginité : *Virginitalis laudem Judai avertantur; neque mirum, qui ipsum quoque natum ex virgine Christum ignominiosi affecerint. Admirantur ac suspiciunt exeri. Sola autem colit Ecclesia Dei; nam hereticorum virgines, ego virgines esse minime dixerim.* Voici les deux raisons qu'il en rend : *Primum, quod caste non sint; neque enim uni viro desponsa sunt... Deinde quod matrimonium damnando ad declinandas nuptias sunt progressa; nam cum eas vitiosas esse sanxerint, pramia sibi virginitatis praeputerunt.*

Tertull.
lib. 1. ad
uxor. c. 6.

Tertullien avoue en plus d'un endroit qu'il y avoit des vierges parmi les payens : *Gentiles satana suo & virginitatis & viduitatis sacerdotia perferunt*, dit-il; mais il assure que leur virginité ne les rendoit pas moins criminelles, que l'incontinence auroit pu faire : *U continentiam, s'écrit-il, gebenne sacerdotem? Nam invenis (Diabolus) quomodo homines etiam in bonis seditionibus perderet; & nihil apud eum refert alios luxuria, alios continentia occidere.* Il est aisé de voir que par ces mots, *U continentiam*, &c. il entend principalement les Vestales, dont il avoit dit quelques lignes plus haut ces excellentes paroles : *Roma quidem, qua ignis illius*

inextinguibili imaginem tractant, auspacia patre sua cum ipso dracone curantes, de virginitate censentur.

Mais nous apprenons de S. Ambroise, que le tems de la solitude & de la continence de ces pretendues vierges étoit limité, & qu'elles avoient la liberté de changer d'état après quelques années : *Quis mihi pratendit Vestes virgines, & Palladis sacerdotes?* dit ce Pere. *Qualis ista est non morum pudicitia, sed annorum, quae non perpetuitate, sed aetate praescribitur? ... Ipsi docent virgines suas non debere perseverare, nec posse, qui virginitati finem dederunt. Qualis autem est illa Religio, ubi pudica adolescentens jubentur esse impudicae annis?* Ce que dit ici S. Ambroise est confirmé par Denys d'Halicanasse; & c'est une forte preuve, que les vierges chretiennes s'engageoient pour toujours, comme nous le dirons bientôt.

Rien n'est plus delicat, ni plus spirituel, que la maniere dont S. Prudence tourne la pretendue virginité de ces Vestales en ridicule à la fin du II. Livre contre Symmaque :

*Capitvius pudor ingratis addicatur Prudenti
aris, lib. 1. cont.
Nec consenta peris miseris, sed a Symmacho.
demta voluptas.
Corporis intalli, non mens intacta tenetur.
Nec requies datur ulla toris, quibus innuba cecum
Vulnus & amissas suspirat seminatadas.
Tum quia non tetum spes salva interscitis ignem;
Nam resides quandoque faces adolere licebit,
Festaque decrepitis obtendere flammæ canis...
Nubit annis veterana, sacro perfusa labore,
Desertisque focis, quibus est famulata juvenia*

Transfert

Transfert emeritas ad fulchra jugalia rugas.

Disceit & in gelido nova nupta tepescere lecte.

§. II.

Les vierges chretiennes s'engageoient par une promesse, dont le violement étoit regardé comme un grand crime.

Nous avons déjà vu quelques preuves, que les vierges chretiennes s'engageoient par une promesse & une résolution immuable à garder la continence ; & que l'Eglise ne regardoit pas l'infraction que quelques-unes en faisoient comme une chose ou indifférente ou permise, ou même, comme les heretiques de nos jours le pretendent, commandée par S. Paul, mais comme un crime très punissable. Voici de nouvelles preuves de cette vérité, qu'il est important de bien établir.

S. Cyprien dans le Traité de *habitu virginum*, deplore ainsi le sort des vierges qui s'exposent par leur conduite irreguliere à dechoir de leur profession : *Sic frequenter Ecclesia virginis suas plangit*, dit-il. *Sic ad infames earum ac despectabiles fabulas ingemiscit. Sic flos virginum extinguitur, honor continentia ac pudor caditur . . . Sic insidiis per occulta fallentibus diabolus obrepit. Sic, dum ornari cultius, dum liberius evagari virginis volunt, esse virginis desinunt, furto dedecore corrupta, vidua antequam nupta, non mariti sed Christi adultera, quam fuerant pramissi ingemibus virginis destinata, tam magna supplicia pro amissa virginitate sensura.* On peut remarquer en passant que, non seulement les vierges au tems de S. Cyprien n'avoient pas un habit qui leur fût particulier, mais qu'il y en avoit même quelques-unes qui ne s'habilloient pas modestement. C'est con-

tre elles que ce Pere parle dans tout ce Traité ; & voici un précis des avis qu'il leur donne.

C'est à la page 179. qu'il leur parle ainsi : *Esse tales, quales vos Deus artifex fecit . . . Maneat in vobis facies incorrupta, cervix pura, forma sincera. Non inferantur auribus vulnera, nec brachia includat aut colla de armillis & monilibus catena pretiosa. Sint a compedibus aureis pedes liberi, crines nulla colore fucati, oculi conspiciendo Deo digni. Et parce qu'il y en avoit qui justifioient leur luxe par des raisons de la naissance & du bien, S. Cyprien leur répond excellemment : *Locupletem te dicis & divitem, & utendum putas iis qua possidere te Deus voluit. Utere, sed ad res salutares ; utere, sed ad bonas artes . . . Divitem te sentiant pauperes, locupletem te sentiant indigentes . . . Ut virginis tui perferre gloriam liceat, ut ad Domini pramissa venire contingat, multorum precibus exora.**

L'Auteur du Traité de *bono pudicitia*, qui est parmi les Œuvres de ce Saint, & qui est très ancien, en reprenant les mêmes défauts dans les vierges, confirme ce que nous venons de dire, qu'elles n'avoient pas d'habits particuliers & distingues des autres personnes de leur sexe : *Culus mulieris pudica*, dit cet Auteur, *pudicus sit. Adulterium fidelis nec in coloribus noverit. Quid inter fila flaminum delicata, rigida facinus metalla ? . . . Quid cum ceruices peregrinis lapidibus urguntur, & absconduntur, quorum praeiaciam sine artibus Kalendarium cunquibus excedunt ?* Quand ce fut même la coutume que les vierges prissent des habits tout-à-fait noirs, ou d'une couleur brune, elles les porteroient à peu près comme les autres, & quelquefois même avec des ajustemens & des manieres plus étudiées que les seculieres : *Ubi enim pulla tunica fuerit, & pectori cingulo diligenter adstricta, ad eorum instar*

Ibid. pag. 176.

Trad. de bono pudicit. apud Cyp. pag. vi. in app.

S. Cyp. lib. de habitu virg. pag. 179.

qua in scena saltant, ruges circa pectus intendens pariles, quam serica vestis illecebram hac arte non superes? On peut lire sur ce sujet toute la VIII. homélie de S. Jean Chrysostôme sur la première Epître à Timothée.

Je reviens après ce petit écart à S. Cyprien, qui se déclare encore plus fortement que nous n'avons vu, contre l'apostasie des vierges qui n'étoient pas fideles à leur état, dans la LXII. Lettre à l'Evêque Pomponius. Elle fut écrite au nom d'un Concile, où celle de cet Evêque avoit été lue comme il paroît par ces paroles: *Postulans quid nobis iis virginibus videatur, qua cum semel statum suum continenter & firmiter tenere decreverim, deserta sunt postea in eodem lecto pariter mansisse cum masculis. A quoi S. Cyprien répond ainsi: Si superveniens maritus sponsam suam jacentem cum altera videat, nonne indignatur & fremit?... Quid Christus & Dominus & iudex noster, cum virginem suam sibi dicatam, & sanctitati sua destinatam jacere cum altero cernit, quam indignatur & irascitur, & quas penas incestus ejusmodi conjunctionibus comminatur.*

Il faut néanmoins remarquer que ces vierges imprudentes soutenoient qu'elles étoient encore pures: *Nec aliqua putet se posse hoc excusatione defendi, continue S. Cyprien, quidd & inspicere & probari possit an virgo sit, cum & manus obstrictum & oculi saepe fallantur. Ce qui n'empêche pas ce saint Evêque, & ceux au nom desquels il répond, d'ordonner cette épreuve, & qu'ils ne déclarent que celles qui seront trouvées coupables, seront traitées comme des adultères: Agas penitentiam plenam; quia qua hoc crimen admisit, non mariti, sed Christi adultera est. Mais soit qu'il y ait du crime, ou qu'il n'y en ait pas, elles sont retranchées pour toujours de la communion des fideles, si elles ne changent de logis: Scians se cum hac sua impudica obstinatione nunquam*

admitti à nobis in Ecclesiam posse.

S. Jean Chrysostôme dans le Traité qui a pour titre, *Quod regularis viris cohabitare non debent; nisi tū pū tūc Kατωμας εὐνοῦν ἐν δόξῳ*, parle de la même coutume: *Ceterum & frequens virginum domus, quasi ad parientes; non quod obstrictum parienti sed quod probentur quam corrupta, vel qua intacta Quantis lacrymis hoc non sunt digna? Quantis non digna moribus? Quis autem sic lapideus, ut non accedat zelo sicut Phineas? En effet les plus insensibles & les moins réglés en étoient transportés de colère; & le même Pere rapporte d'eux ces paroles: Permittenda ne sunt ille vivere & respirare, & non potius discifcanda media, vel viva cum illis ipsi tumultanda?*

S. Ambroise est formel sur l'engagement inviolable des vierges. Il en parle en cent endroits. Voici comme il s'en exprime au commencement du III. Livre de *Virginibus*: *Tempus est, soror sancta, beata memoria Liberti precepta revolvare Namque is, cum Salvatoris natali ad Apostolum Petrum, virginittatis professionem, vestis quoque mutatione signares; atque assistentibus etiam puellis Dei compluribus, qua certarent invicem de tua societate: Bonas, inquit, filia, nuptias desiderasti, &c. Et tout le monde fait avec quelle force cet éloquent Evêque exagère le crime de cette vierge infidèle, qui avoit flettri sa pureté par une faute du premier ordre, dans le Traité qu'il lui adressa: *Non es memorata diem sanctum, lui dit-il, dies sancta Dominica Resurrectionis, in quo divino altari te obtulisti velandam? In tanto sanique solemniter conveni Ecclesia Dei, inter lumina Neophytorum splendida, inter candidatos regni celestis quasi Regi nuptura proceras. Hui in illo die consecrationis tua dictis, ... sa-**

S. Chryf.
& quotidianus est cursus obstrictum ad, Tractat.
Quod regularis
&c. tom. 1.
p. 151. n. 2.

S. Amb.
lib. 3. de
virginib. c.
1. n. 1.

Idem, de
lapsu virg.
c. 5. n. 19.

Ibid. n. 20.

Epist. 62.
pag. 102.

Ibid. pag.
103.

Ibid. pag.
102.

ero velamine teſta es : ubi omnis populus dotem tuam ſubſcribens, non aſtramento, ſed ſpiritu, pariter clamavit, Amen. Si une femme, ajoute-t-il, qui épouſe un homme mortel en preſence d'un petit nombre de témoins, eſt ſi coupable & ſi ſeverement punie, quels chatimens ne méritez-vous point ? *Quid putas fore, ſi inter innumerabiles teſtes Eccleſie, coram Angelis & exercitiis cali, facta copula ſpiritalis per adulterium ſolvitur ? Nefcio an poſſit ei condigna mori aut pena cogitari.* Il ne faut pas oublier que ce Saint reſute par avance l'erreur de nos hérétiques, & répond au paſſage de S. Paul dont ils abuſent : *Dicit aliquis, Adulter eſt nubere quàm ur̃i. Hoc dictum ad non pollicitam pertinet, ad nendum velatam. Cæterum qua ſe ſponſum Chriſto, & ſanctum velamen accepit, jam nupſit, jam immortalis juncta eſt viro.*

Le Pape Sirice dans la première Epître condamne à une pénitence perpétuelle & auſſi longue que la vie, ceux des deux ſexes qui ont renoncé à leur profeſſion : *Abſepto propoſito ſanctitatis, ... in abruptum conſcientia deſperatione perducti, ... filios procreaverunt : quod & publice leges & eccleſiaſtica jura condemnant.* Et ce nom qu'il leur donne eſt remarquable, *impudicas deſectabilesque perſonas.*

Le Pape Innocent I. dans la II. Epître à Viſtricius de Rouen, ordonne qu'on ne reçoive les vierges infidèles à la pénitence qu'après la mort de ceux qui les ont ſéduites : *Qua Chriſto ſpiritualiter nupſerunt, & velari à ſacerdote meruerunt, ſi poſtea vel publice nupſerint vel ſe clanculo corrupterint, non eas admittendas eſſe ad agendam penitentiam niſi is, cui ſe junxerant, de ſeculo reſceſſerit.* Car ſi on ne reçoit pas, dit-il, une femme qui s'eſt mariée du vivant de ſon premier mari ; comment recevoir-on celle qui déjà unie à un époux immortel,

eſt paſſée à des nôces humaines ? *Quanto & illa magis tenenda eſt, quæ ante immortalis ſe ſponſo conjunxerat, & poſtea ad humanas nuptias tranſmigravit ?* Et de peur qu'on ne crût que les vierges qui n'avoient pas reçu le voile fuſſent innocentes, il ajoute ce qui ſuit : *Ha vero qua necdum ſacro velamine teſta, in propoſito virginis ſe promiſerant permanere, lucet velate non ſint ; ſi fortè nupſerint, his agenda aliquanto tempore penitentia eſt, quia ſponſio ejus à Deo tenebatur. Si enim inter homines ſolet bona fidei contractus nulla ratione ſolvi ; quædò magis iſta pollicitatio, quam cum Deo pepigit, ſolvi ſine vindicta non debet.*

S. Baſile condamne les vierges & les Moines qui violent les vœux de leur profeſſion, à la même pénitence que les adulteres : *Quæ virginitatem profeſſa, à ſuo promiſſo laſa eſt, peccati adulteris tempus in conſcientia præſcripto complebit. Idem & in iis qui vitam monaſticam profeſſi ſunt, & labuntur.* Il reconnoît que les anciens avoient été fort indulgens pour ces manquemens, & qu'ils s'étoient contentés de ſoumettre ceux qui en étoient coupables à la même pénitence que les bigames, qui étoit d'un an. Où il eſt évident qu'il parle des Pères du Concile d'Ancre qui la réglerent ainſi dans le XIX. Canon. Mais il dit que l'Egliſe s'étant accrue & fortiſiée depuis ce tems-là, *Progrediens Eccleſia ſu ſortior, ac nunc multiplicatur ordo virginum,* cette indulgence n'eſt plus néceſſaire ; que l'état des vierges étant plus parfait que celui des veuves, leur faute eſt auſſi plus grande : *Virginitas enim virginitate maior eſt ; ergo & vitiorum delictum, virginum delicto mulier inferius eſt ;* & que l'Apôtre déclarant les veuves qui manquent à leurs promeſſes dignes d'une condamnation éternelle, les vierges infidèles doivent être très ſeverement punies : *Virgines itaque ut corrupta ancilla*

Ibid. c. 13.
n. 16. pag.
756.

S. Baſil.
Epiſt. 217.
ad Amphil.
Can. 60.
tom. 3.
pag. 316.
Id. Epiſt.
199. Can.
18. Ibid.
Pag. 291.

Ibid. n. 11.

Siricius,
Epiſt. 1.
c. 6. n. 7.
pag. 619.

Innoc. I.
Epiſt. 2.
ad Viſtrici.
c. 12. n. 15.
pag. 754.

condemnatur, virgo verò adultera iudicio subijcitur.

S. Epiphane assure que c'est une tradition apostolique dans l'Eglise, qu'une vierge ne peut se marier sans com-

S. Epiph.
hæres. 61.
n. 6. p. 511.

mettre un crime: Jam verò illud ab Apostolis sancta Dei Ecclesia traditum accepit, post decretam virginitatem ad nuptias sese conferre, scelere implicatum videri. Il répond ensuite à ce que dit l'Apôtre, qu'elle ne peche pas si elle se marie, si nupserit virgo non peccavit, que cela doit s'entendre de celle qui n'a pas consacré à Dieu sa virginité: Sed nimirum de ea virgine loquitur, qua Deo virginitatem suam non addixit. Et après avoir cité ce que dit le même Apôtre contre les veuves infidèles dans la première Epître à Timothée, il ajoute: Quod si vel ea mulier, qua mundum perelutata, vidua facta est, pro eo quod Deo consecrata fuerit, si postea nupserit, iudicium habet, quod primam fidem irritam fecit: qua antequam mundum expetiretur, semetipsam Deo dicaverit virgo, nonne multo magis lasivum in Christum majoremque fidem irritam reddidit, ac iudicium ideo sustinebit, eo quod suum illud secundum Deum propositum relaxavit?

S. Jean Chrysostome dans le Traité de la virginité expliquant ces paroles de S. Paul, si nupserit virgo non peccavit, leur donne le même sens que nous venons de voir dans S. Epiphane, mais il encherit beaucoup sur ce que nous

S. Chryf.
Trad. de
virginit. c.
39. tom. 1.
pag. 298.

Ibid. c. 38.
pag. 297.

en avons rapporté: Non de ea loquitur, dit-il, qua matrimonio renunciavit. Evidens est enim eam piaculum commississe, & quidem infandum: sed non de ea loquitur, sed de ea quæ nuptias accepit. Mais rien n'est plus juste que la comparaison dont il se sert dans le Chapitre XXXVIII. Nam in ludo ac palestra, ubi cum familiaribus exercitium fit, & cum amicis velut cum adversariis manus conferuntur, liberum est & suscipere laborem & non suscipere. At qui jam nomen dedit, gerendo frequenti populo, prasente agonotheta,

sedentibus spectatoribus, adducto atque obiecto adversario, si certaminum lex facultatem eripit. Ad eundem modum & virgini, dum consultat prius, nubendum sit necne, tutum est matrimonium: at ubi elegit ac conscripta est, se in stadium dedit. Ecquis igitur indiciis spectaculis, Christo agonotheta, Angelis supernè spectantibus, furente Diabolo ac fremente, ad luttamque complicato, & medio comprehenso, in medio proflitens, edicere ausit, hostem fuge, laboribus supersede. . . ne dejicias ac proternas adversarium, sed ei victoriam cedas? Et quid virginis dico? Cum nec viduas iis verbis affectas sit, sed illorum loco his terrificis: Cum luxuriata fuerint in Christo nubere volunt, damnationem habentes, quia primam fidem irritam fecerunt.

Tout le monde fait avec quelle force ce Pere écrivit au jeune Theodore, pour lui faire comprendre la grandeur de la faute qu'il avoit commise en retournant dans le siecle qu'il avoit quitté, & en pensant seulement au mariage. Il lui dit qu'il est vrai que ce sacrement est saint, mais qu'il ne peut être ni l'un ni l'autre à son égard: Le-

Id. lib. 2.
ad Theod.
c. 2.

Deus. Le seul mot de S. Jerome dans le premier Livre contre Jovinien, suffit pour faire connoître & son sentiment, & celui de l'Eglise: Virgines, dit-il, quæ post consecrationem nupserint, non solum adultera sunt, quàm incesta.

Lib. 1. ad Jovinian.
tom. 4.
part. 2.
pag. 156.

S. Augustin est si abondant sur cette matiere, qu'on ne doit être en peine que du choix. Dans le IV. Chapitre du Livre de la virginité, il prouve par la maniere dont la Sainte Vierge re-

S. Aug. de
virginit. c.
4. n. 4.

pondit à l'Ange, que non seulement elle étoit pure, mais qu'elle avoit fait vœu de l'étre : *Quod professio non diceret, nisi Deo virginem se ante vovisset. Sed quia hos Israëlitarum mores adhuc recusabant, desponsata est viro iusto, non violenter ablaturo, sed potius contra violentos custodiaturo quod illa jam voverat.* Il parle de la sainteté & de l'utilité du même vœu dans le Chapitre V. du Livre du bien du veuvage : *Ab his illicitis valde longe est, qua vovi libertate se obstrinxit, & sibi etiam licita ne licerent, non imperio legis, sed consilio caritatis effecit :* ce qu'il exprime de cette autre manière dans le Livre de la virginité : *Amore eligendi, non necessitate serviendi.* Voilà pour le vœu, voici pour l'infirmité.

Id. de bono
viduit. c.
1. n. 6.

Id. de vir-
ginit. c. 4.
n. 4.

Dans le Livre du veuvage que je viens de citer, & qui est adressé à la veuve Julienne, il dit que la volonté seule est criminelle après le vœu, & qu'elle est digne de la condamnation. *Electa (continens) & voti debito oblata, jam non solum capessere nuptias, sed etiam si non nubatur, nubere velle damnabile est.* Ces paroles sont du Chapitre IX. & il y cite sur cela S. Paul, qui ne dit pas, écrivant à Timothée, que les veuves qu'il condamne d'infidélité se soient mariées, mais qu'elles en ont la volonté : *Ut voluntatem qua à proposito cecidit, appareat esse damnatam, sive subsequantur nuptia sive desint.* On peut voir dans le Chapitre XXXIV. du Livre de la virginité le même raisonnement.

Id. de bono
viduit. c.
2. n. 12.

Mais l'endroit qui semble le plus fort de tous, est celui du Traité adressé à Julienne : *Non dubitaverim dicere, lapsus & ruinas à castitate sanctiore qua vovetur Domino, adulterii esse peiores, dit ce Saint ; & il en rend cette raison excellente : Si enim . . . ad offensionem Christi pertinet, cum membrum ejus fidem non servas marito ; quanto gravius offenditur, cum illi ipsi non servatur fides in eo quod exigit oblatum, qui non exegeras offerendum.*

Id. c. 11.
n. 14.

Dans le premier Livre de *adulterinis conjugis*, il propose cette question, si un homme qui avoit fait vœu du célibat, pouvoit en être dispensé en faveur d'une payenne qui promettoit de changer de Religion ; à cette condition seulement qu'elle l'eût pour mari. Il répond que cette femme ne peut mettre une telle condition ; & que celui qui est engagé par le vœu du célibat ne peut l'accepter : *Quomodo poterit esse salubriter christiana, qua cum illo à quo ducitur erit adultera ? . . . Quod enim cuique antequam vovisset licebat, cum id se nunquam facturum voverit, non licebit ; si tamen id voverit quod vovendum fuit, sicuti est perpetua virginitas. . . Hac ergo, dit-il, quare cessas ? voverit, cum homines voverint, nulla conditione rumpenda sunt, sine qua nulla conditione voverunt.*

Id. lib. 1.
de conjug.
adult. c.
13. 14. n.
29. 30.

S. Leon dans l'Épître à Rustique de Narbonne, répondant à la XV. demande dit, que les filles qui ont fait vœu de virginité, quoiqu'elles n'aient point été consacrées, pechent si elles se marient ensuite : *Puella quae . . . virginitatis propositum atque habitum susceperunt, si postea nuptias eligunt, pravaricantur, etiam si consecratio non accessit.* On peut voir la réponse à la XIV. demande, où il parle des Moines deserteurs, qu'il condamne à la pénitence publique, ou pour s'être mariés ; ou pour s'être engagés dans des charges militaires. Ce n'est pas, dit-il, que tout cela ne soit bon ; mais l'état qu'ils quittent est meilleur, & cette infidélité est un grand mal : *Electiorem meliorum deseruisse transgressio est.*

S. Leo
Epist. 2.
ad Rustic.
pag. 180.

Le Pape Gelase dans l'Épître aux Evêques de Lucanie & de Sicile, ordonne de retrancher de la communion les vierges qui en se mariant contre leurs vœux, se sont rendues coupables d'incestes & de sacrilèges : *Virginibus sacris temerè se quosdam sociare cognovimus, & post dictum Deo proprium incesta sœdera, sacrilegaeque miscere.*

Id.

Gelas.
Epist. 9.
ad Episc.

Lucaniz,
cap. 10.
Conc. tom.
4. p. 1193.

Quos proximus equum est à sacra communione detruis.

Je me contenterai de marquer le dernier Canon du IV. Concile de Carthage, le XIX. du premier Concile de Toledé qu'on met ordinairement en 400. dont les termes sont étonnans, le LII. du II. Concile d'Arles & le XVI. du Concile general de Chalcedoine. Il semble que les Peres de ce dernier aient retenu quelque chose de l'ancienne indulgence; car ils déclarent bien à la vérité que les Vierges & les Religieux ne peuvent se marier après le vœu, *μηδεὶς γάρ μιν προσημιάσθαι*; & qu'on doit les excommunier, s'ils tombent dans un aussi grand crime que celui-là; mais ils laissent à l'Evêque, le pouvoir de les traiter plus doucement: *Offendenda autem in eos humanitatis auctoritatem habere statuimus Episcopum ejus loci: ἔχον τὸν αὐτοῦ τὸς τοῦ αὐτοῦ οὐκ ἀποκρίνωμαι*; car cette indulgence consiste en ce que l'Evêque pouvoit les admettre à la penitence, sans les obliger à se séparer pour toujours.

C'est suivant cette ancienne indulgence, que S. Cyprien parlant de ces vierges imprudentes, dont la conduite irreguliere avoit fait un si fâcheux éclat, dit qu'il vaudroit mieux qu'elles se mariassent, si elles ne veulent ou ne peuvent garder la continence qu'elles ont promise: *Quod si ex fide se Christo dicaverunt, pudice & castè sine ulla fabula perseveraverunt... Si autem perseverare nolumus, vel non possunt, melius est ut nubant, quàm in ignem delictis suis cadant.*

Le Concile d'Ancyre se contente aussi de reduire ces sortes de vierges à la penitence des bigames: *Quoique virginisatem pollicitam prævaricati sunt, dit le Canon XXIX. professione contentas, inter digamos, id est qui ad secundas nuptias transierunt, haberi debebunt: ὅσοι παρῆναι ἐπαγγελίᾳ, ἀντιτοῦ τὴν ἐπαγγελίαν, τὸν τὸν ὁ γάμος ὅτι ἐκκληροῦται.*

Conc.
Ancyran,
Can. 19.
Conc. tom.
1. p. 1474.
& 1464.

S. Epiphane dans l'heretie des Apostoliques, avoue que c'est une lâcheté & une infidélité honteuse, que de passer au mariage après le vœu de continence; mais il ajoute qu'il vaut encore mieux en venir là, que de s'attirer une plus grande condamnation par des desordres secrets: *Melius itaque judicium est, quàm condemnatio; ἀλλὰ καὶ προτιλὸν ἐστὶν ὑμῖν, ἢ μὴ παρὰ κήρυγμα* qu'il vaut mieux faire une faute publiquement, & l'expier par une penitence publique, que de tomber dans mille desordres que Dieu seul connoitroit, & qu'il puniroit par des supplices éternels: *Satis est uno se peccato, quàm pluribus obstringere. Satis est, ubi à curriculo excideris, palam sibi uxorem legitimis nuptiis adjungere, ac post virginis tatem longo intervallo suscepta penitentia, iterum Ecclesia reconciliari; utpote qui & peccatum admisit, & prolapsus fuerit, & infirmus, & obligatione vulneris opus habeat.*

S. Epiph.
heret. 61.
n. 7. p. 112.

C'est cette même consideration qui a fait dire à S. Augustin dans le Chapitre XXXIV. du Livre de la virginité, que la honte publique du mariage seroit moins dangereuse aux fausses vierges & aux faux continens, que l'orgueil secret qui leur fait retenir le nom & l'apparence de ce qu'ils ne sont plus: *Haec igitur quæ nubere volunt, & ideo non nubunt quia impune non possunt, quæ melius nuberent quàm urerentur; id est quàm occulta flamma concupiscencia in ipsa concupiscencia vastarentur, quas pariter professionis, & piget confessionis. . . in mortuis deputanda sunt.*

S. Aug. de
virginis. c.
34. n. 34.

Tout le monde sait que ce Pere dans le Livre de *bono viduitatis*, ne veut pas qu'on regarde les mariages illicites des vierges inconstantes comme des adulterés, & comme des alliances criminelles, plutôt que comme de véritables mariages: *Proinde qui dicunt talium nuptias non esse nuptias, sed potius adulteria, non mihi videntur satis acutè ac diligenter considerare quid dicant. Fal-*

Id. de bo-
no viduit.
c. 10. n. 13.

lit eos quippe similitudo veritatis. Quia enim conjugium Christi dicuntur eligere, quæ christiana sanctitate non nubunt, binc argumentantur quidam dicentes: Si viro suo vivo quæ alteri nubit, adultera est;... vivo ergo Christo, cui mors nostra non dominatur, quæ conjugium ejus elegerat, si homini nubit, adultera est. S. Augustin fait voir ensuite le faux du raisonnement qu'il vient de rapporter; parce que du vivant de son mari, par un consentement mutuel, une femme chrétienne peut devenir l'épouse du Fils de Dieu à la manière des vierges; parce qu'il est permis, & même commandé à toutes les femmes qui espèrent le salut, de se consacrer au Fils de Dieu, quoiqu'elles soient mariées; parce qu'enfin l'Eglise qui est composée de vierges & de gens mariés, est néanmoins dans les unes & dans les autres l'épouse sans tache de Jesus-Christ. Dans le Chapitre suivant il apprend comme il faut distinguer entre le mariage que ces personnes contractent, & l'intrac tion du vœu qui precede ce mariage.

Ibid. c. 11.
n. 14.

*Quapropter, dit-il, non possum quidem dicere à proposito meliore lapsas, si nups-
erint, feminas, adulteria esse, non conjugia;
sed plane non dubitaverim dicere lapsas &
ruinas à castitate sanctiore, quæ voverunt
Domino, adulterium esse priorem.* Et c'est
en effet comme les Canons du Con-
cile d'Elvire ont jugé la chose, ne sou-
mettant les adulteres qu'à une peni-
tence de cinq ans, & n'accordant la
reconciliation qu'à la mort aux vier-
ges infideles.

Il semble qu'on puisse conclurre
des principes de S. Augustin, qu'on
ne separoit pas en Afrique les femmes
qui s'étoient mariées après le vœu de
chasteté, & même qu'on ne le devoit
pas. C'est en effet ce qu'il dit lui-
même en termes formels: *Fit autem
per hanc minus consideratam opinionem,
quæ putat lapsum à sancto proposito se-*

*minarum, si nupsent, non esse conjugia,
non parvum malum; ut à maritis separantur
uxores quasi adultera sint, non uxores;
& cum volans eas separatas reddere comi-
nentia, faciunt maritos earum adulteros
veros, cum suis uxoribus vivis alteras du-
xerint.*

Je ne fais même si le Pape Gelase
dans l'Épître aux Evêques de Luca-
nie n'est pas de ce sentiment. Car par-
lant des veuves qui avoient voué la
continence, & qui s'en repentent,
il laisse à leur conscience le juge-
ment de leur faute & de la penitence
qu'elles en doivent faire: *Quasi prop-
ria voluntate professam pristinum conjugii
castitatem mutabili mente calcaverim, pe-
riculi earum intererit, quasi Deum debeant
satisfatione placare.* Et après avoir re-
présenté que, comme il leur étoit li-
bre de ne pas s'engager par le vœu, il
est nécessaire qu'elles soient fermes &
constantes après un si saint engage-
ment; il dit néanmoins qu'il ne faut
pas les contraindre de vivre dans l'é-
car dont elles se sont lassées, & qu'il
suffit de leur parler des jugemens de
Dieu sur les prevaricateurs, & des
recompenses qu'il prepare à ceux qui
perseverent: *Nos autem talibus nullum
laqueum debemus injicere, sed solum ad-
hortationes præmissi sempiterni, pœnasque
proponere divini judicii, ut & nostra sit
absoluta conscientia, & illarum pro se
rationem Deo reddat intencio.* Sa raison
est qu'elles pourroient se porter à de
plus grands desordres, & il dit qu'il
n'est pas même nécessaire de leur
exaggerer la manière dont l'Apô-
tre parle contre les jeunes veuves
inconstantes: *Ne sexus instabilis non
tam deterreri, quam admoneri videatur.*

Il est assez étonnant que presque
tous ces Saints ne se servent pour au-
toriser leur sentiment, que de raisons
de conscience, & qu'ils ne se fondent
point sur la liberté que donnoient les

Gelas,
Epist. ad
Epl. Luc-
canis, cap.
21. Conc.
tom. 4.
pag. 1193.

Ibid.

Ibid. c. 10.
n. 13.

376 XXI. DISSERT. SUR LES CANONS XIV. XV. XVI. ET XVII.

loix civiles à tout le monde de se marier ; ou plutôt sur ce qu'elles ne défendoient pas le mariage aux vierges, ni aux veuves qui s'étoient engagées par le vœu. Mais il est encore plus étonnant qu'ils n'ayent aucun égard aux Loix postérieures, qui condamnoient au contraire ces sortes de mariages : car il y en avoit déjà de telles ; puisque nous avons dans le Code Theodosien la Loi de l'Empereur Jovien, & celle de l'Empereur Constance, dont celle-ci est la première, & l'autre la seconde du titre 25. L. 9. Le second Concile de Tours tenu l'an 567. cite ces Loix dans le XX.

Canon : *Lex Romana constituit, ut quicumque sacramentum Deo virginem, vel viduam fortasse rapuerit, si postea eis de conjunctione convenierit, capitis sententia feriantur.* Ce Concile les oblige de se separer de leurs maris sous peine d'excommunication perpetuelle, *perenni excommunicatione damnentur.* Et dans le XVI. Canon il oblige les Magistrats sous la même peine, à appuyer les Evêques dans la correction des Religieux mariés, & à les faire rentrer par force dans leurs Monasteres : *Quid si iudex ad hoc solatium dare noluerit, excommunicetur.*

Conc. Tur.
ron. 2.
Can. 20.
Conc. tom.
1. p. 859.

Ibid. Can.
15. p. 856.

VINGT-UNIEME DISSERTATION.

Sur les Canons XIV. XV. XVI. & XVII. du Concile d'Elvire :
On fait voir 1. que c'est la benediction de l'Eglise qui annoblit & qui scelle les mariages des Chrétiens ; 2. combien les mariages des filles chrétiennes avec les Gentils, avec les Heretiques, avec les Juifs, sont opposés à l'esprit & à l'intention de l'Eglise.

NOUS joignons au XIV. Canon d'Elvire les XV. XVI & XVII. parce qu'il s'agit dans celui-là, comme dans ceux-ci, du mariage des personnes également libres de tout engagement contraire. On voit par le XIV. que c'est la benediction de l'Eglise qui annoblit & scelle les mariages des Chrétiens ; & les XV. XVI. & XVII. font sentir combien les mariages des filles chrétiennes aux Gentils, aux heretiques, aux Juifs, sont opposés à l'esprit & à l'intention de l'Eglise. Nous allons éclaircir ces deux points l'un après l'autre.

§. I.

C'est la benediction de l'Eglise qui annoblit & scelle les mariages des Chrétiens.

Il ne paroît pas d'abord que ce soit

là le sens du XIV. Canon d'Elvire, dont voici les termes : *Virgines quæ virginitatem suam non custodierint, si cosilem, qui eas violaverint, duxerint & tenuerint maritos ; eò quòd solas nuptias violaverint, post annum sine penitentia reconciliari debebunt. Vel si alios cognoverint viros, eò quòd mæchata sint, placuit per quinquennii tempora, ad legitimam penitentiam, admitti eas ad communionem oportere.* Mais il faut remarquer pour bien entendre ce Canon, 1. que les vierges dont il parle, sont tout-à-fait différentes de celles qui s'étoient consacrées à Dieu, & dont le Canon precedent avoit réglé la penitence ; & qu'il est ici question seulement des filles qui n'étoient pas dans le mariage avec des dispositions conformes à la pureté du Sacrement, & qui en deshonoreroient la sainteté par un usage

Conc. Elv.
berit. Can.
14. Conc.
tom. 1.
pag. 972.

ge précipité & par une conduite peu régulière, *eo quod nuptias violaverint.*

2°. Que ce Canon ordonne qu'on ne reconcilie les filles qu'après une année; & qu'il y auroit une étrange contradiction, s'il étoit vrai que les Evêques d'Espagne eussent conçu ce Canon en ces termes, *post annum sine penitentia reconciliari debebunt.* Car on ne reconcilioit que les penitens; & le retardement même de la reconciliation pendant une année, étoit une pénitence. Mais Gasias a retabli cet endroit qui est certainement corrompu, en substituant ces termes, *post unius anni penitentiam*, &c. & il n'a pas eu de peine à le retabli; car Raban dans son Penitentiel, Burchard, & S. Yves dans leurs compilations, l'ont cité ainsi. 3°. Qu'il n'y a donc de véritable difficulté que dans ces mots, *eo quod solas nuptias violaverint*: car c'est le péché de ces filles, & la raison que les Evêques allèguent, pour leur imposer une pénitence. Or je dis que ce péché consistoit en ce qu'elles étoient entrées dans le mariage sans les bénédictions & les prières de l'Eglise, contre les règles du devoir & de l'honnêteté; & qu'elles avoient considéré le mariage plutôt comme une alliance humaine, que comme une société sainte que la Religion chrétienne annoblit, & que l'Eglise compte parmi les Sacramens, comme toute la Tradition l'enseigne. C'est ce que nous allons montrer.

Tertullien après avoir dit que quiconque se marie autrement qu'il ne doit, se rend coupable d'un grand crime, *Ubiqumque, vel in quacumque semetipsum adulterat & stuprat, qui aliter quam nuptiis utitur*; explique la pensée plus clairement, en ajoutant tout de suite: Chez nous les conjonctions cachées, c'est-à-dire qui n'ont pas été déclarées dans l'Eglise, courent

hasard d'être traitées comme l'adultère & la fornication; de peur qu'elles n'évitent l'accusation sous le prétexte du mariage: *Ideo penes nos occultata quoque conjunctiones, id est non prius apud Ecclesiam professæ, juxta mæchiam & fornicationem judicari periclitantur, nec inde conferta obtentu matrimonii crimen eludant.* Il faut bien remarquer 1. cette conséquence, qui *aliter quam nuptiis utitur*; *ideo penes nos*, &c. Elle fait sentir qu'on ne regardoit comme des nœuds légitimes, que celles qui se faisoient en public; ensuite que c'étoit la même chose *nuptiis uti*, & être marié publiquement: ce qui explique admirablement ces paroles du Canon d'Elvire, *eo quod solas nuptias violaverint.* Il faut remarquer 2. que le mariage n'étoit public parmi les chrétiens, au tems de Tertullien, que lorsqu'il étoit contracté dans les règles, approuvé & sanctifié par les Ministres de l'Eglise, *apud Ecclesiam professæ.*

Peut-être que le même Auteur se plaint aussi de ce que quelques femmes chrétiennes, en se mariant à des infidèles, avoient renoncé aux prières de l'Eglise, & aux saintes cérémonies qui distinguent le mariage des chrétiens de celui des profanes: *Cum quadam istis diebus nuptias suas de Ecclesia tolleret, ac Gentili conjungeretur; idque ab aliis retro factum recorder, miratus aut ipsarum petulantiam, aut consiliatoriorum pravaricationem.* Je dis que c'est peut-être là son sens; car j'avoue qu'on peut entendre ces mots autrement. Mais rien n'est plus clair que ce qu'il dit dans le dernier Chapitre: *Unde sufficimus ad enarrandam felicitatem ejus matrimonii, quod Ecclesia conciliat, & confirmat oblatio, & obsequia benedictio; Angeli renunciant, Pater nato habet.* Toutes les circonstances importantes sont marquées. Et voilà d'où les anciens conclusioient

Id. lib. 1.
ad uxor. c.
1.

Ibid. c. 2.

Tertull. de
pudicit. c.
4.

378 XXI. DISSERT. SUR LES CANONS XIV. XV. XVI. ET XVII.
la sainteté & l'indissolubilité du mariage.

II. de monog. c. 9.

On peut encore tirer quelque lumière sur ce point de cet endroit du Livre de la Monogamie, où Tertullien prétend prouver que les secondes noces sont interdites aux chrétiens, parce que parmi eux Dieu est l'Auteur des premières : *Matrimonium est*, dit-il, *cum Deus jungit duos in unam carnem, aut junctus deprehendens in eadem carne, conjunctionem signavit*. Il est certain que Dieu ne confirme & n'établit le mariage entre les fideles, que par le ministère de l'Eglise. Ainsi, selon Tertullien, il n'y a de mariage ferme, que celui qui est sanctifié par les prières de l'Eglise. D'ailleurs il est certain encore que la seconde partie de ce passage s'entend de deux personnes mariées avant le baptême, dont le mariage n'est consacré que par l'Eglise; & que Tertullien fait allusion au passage de S. Paul, qui conseille seulement à ceux d'entre les chrétiens qui sont mariés avec un infidèle, de ne pas rompre le lien de leur société, mais qui ne le leur commande pas : *Nam ceteris ego dico, non Dominus*, &c. & qui permet à une femme chrétienne, qu'un mari idolâtre a quittée, de se marier à un autre : *Non enim servitus subiectus est frater aut soror in huiusmodi*. D'où peut venir cela, si c'est la parole une fois donnée, & si c'est le mutuel consentement qui fait tout le mariage, comme quelques-uns le prétendent ?

2. Cor. VII. 12.

Tertull. de monog. c. 20.

Je ne suis point ce raisonnement, parce qu'il me meneroit trop loin, & jereviens à Tertullien. Que peut-on dire de plus beau & de plus fort pour l'ancienne Tradition sur ce point, que ce qui est dans le Chapitre XI. du même Livre ? *Urgitur in Domino nubas, secundum legem & Apostolum*, ... *qualis est id matrimonium postu-*

lans, quod eis à quibus postulas non licet habere, ab Episcopo monogamo, à Presbyteris & Diaconis ejusdem sacramenti, à viduis quarum scilicet in te recusasti? ... Et conjungent vos in Ecclesia virgine, unius Christi unica sponsa. Ce n'étoit pas une chose de bienfaisance, ni que les gens de bien pussent omettre : c'étoit un usage commun & nécessaire; & il falloit bien qu'il fût tel, puisqu'il Tertullien fonde sur cela son raisonnement contre les Catholiques.

Avant même les mariages, les Evêques étoient anciennement consultés par les personnes qui devoient s'y engager. Nous avons sur cela une autorité encore plus ancienne, que celle de Tertullien. C'est celle de S. Ignace dans l'Epître à S. Polycarpe, du nombre de celles qui sont très-autorisées, & sans interpellations : *Si quis potest in castitate manere*, dit ce S. Martyr, *ad honorem carnis dominice, in humilitate maneat. Si gloriatur, perit ... Deset verò ut sponsi & sponsa, de sententia Episcopi conjugium faciant, quo nuptia sint secundum Dominum, & non secundum cupiditatem. Omnia ad honorem Dei fiant*. Et il y a un petit mot dans S. Augustin, qui pourroit faire croire qu'ils étoient encore consultés de son tems, & qu'ils étoient priés de signer au contrat. *Istis tabulis subscripsit Episcopus*, dir-il.

S. Ignac. Epist. ad S. Polyc. n. 9.

S. August. serm. 332. n. 4.

Et comme il étoit peut-être ou de la bienfaisance ou de la sagesse, que les Evêques ne parussent pas entrer dans un trop grand détail sur ce chapitre, ils s'en remettoient sur le soin & sur la prudence des Diaconesses ou des veuves. C'est ce que veut dire Tertullien par ce mot, *à viduis matrimonium postulans*; & c'est l'explication de ces paroles de S. Ambroise dans le Traité des veuves : *Vidua velut emeritis veterana stipendium castitatis ... maritandis junioribus provida : ubi cultus utilior, ubi fructus uberior sit, quarum co-*

S. Ambro. de viduis, c. 14. n. 28.

pula aprior sentit gravitate disponit.

Mais puisque nous en sommes à S. Ambroise, il faut apprendre de lui l'usage de l'Eglise dans la benediction du mariage, qui en faisoit toute la sainteté & toute la dignité : *Cum ipsum conjugium*, dit ce Pere, *velamine sacerdotali & benedictione sanctificari oportet, quomodo potest conjugium dici, ubi non est fidei concordia?* L'Eglise ne benoit pas les mariages, dont l'une des parties est infidele : c'est cependant une necessité, que les prieres des Prêtres rendent cette union sainte. Comment donc peut-on dire que ce soit un mariage, sans cette consecration spirituelle?

Le Pape Sirice s'exprime à peu près de la même maniere : *Illabenedictio quam nuptura Sacerdos imponit, apud fideles cujusdam sacrilegii instar est, si ulla transgressione violetur.* Il est vrai qu'il semble parler de la benediction qu'on donnoit à l'accordée. Mais la preuve n'en est que plus forte : car si on étoit si religieux pour cette premiere benediction, quel soin devoit-on avoir de demander & de donner la seconde? On doit de plus remarquer 1. que S. Ambroise traite de sacrilege le mepris & le violement de cette sainte benediction ; 2. qu'il en conclut l'immobilité & la fermeté de la parole donnée, & des promesses qui ont été comme scellées par l'invocation de l'esprit & de la grace de Jesus-Christ.

Dans la Lettre que le même Pape écrivit à S. Ambroise & au Concile de Milan, il employe la même expression que nous venons de voir dans le dernier passage de ce saint Pere : *Nos sane nuptias non aspernantes accipimus, quibus velamine interfusum ; sed virgines quas nuptia creant, Deo devotas majore honorificentia muneramus.*

Le Pape Innocent I. parle de cet usage comme d'une coutume inviola-

ble, generale, & autorisée par l'exemple & la parole de Dieu, même dans l'ancien Testament : *In Paradiso cum parentes humani generis conjungerentur*, dit ce Pape, *ab ipso Domino sunt benedicti ; & Salomon dixit : A Deo preparabitur viro uxor. Quam formam etiam sacerdotes omnes servare usus ipse demonstrat Ecclesia.* Et quelques mors après : *Benedictio, qua per sacerdotem super nubentes imponitur, non materiam delinquendi dedisse, sed formam tenuisse legis à Deo auctoritate instituta docetur.* Il y a quelque chose d'obscur dans ce témoignage ; mais en voici l'éclaircissement.

Quelques personnes doutoient si ceux qui avoient épousé deux femmes, l'une avant le baptême, & l'autre après avoir reçu ce premier Sacrement, devoient être regardés comme bigames. Le Pape répond que la chose ne souffre point de difficulté ; puisque le baptême ne remet que les pechés, & n'annoblit pas le nombre des femmes, & que les benedictions du mariage chretien ne sont pas une indulgence pour le crime, mais une imitation & une continuation de la premiere benediction, que Dieu donna autrefois à la premiere alliance de nos peres.

Le même Pape dans l'Epître IX. à Probus, ordonne que la premiere femme de Fortunius, qui avoit été emmenée captive par les barbares, soit retablie, & que celle qu'il avoit épousée depuis cet accident soit renvoyée ; parce que la sainteté du premier mariage n'a pu être abolie par la surprise & par l'ignorance, & que la grace de la premiere benediction subsistoit encore : *Quare statumus, fide catholica suffragante, illud esse conjugium, quod eras primitus gratia divina fundatum.*

On pourroit peut-être s'aviser de tirer quelque avantage de ce que dit

Innoc. I.
Epist. 2.
c. 6. n. 9.
P. 751.

Innoc. I.
Epist. 36.
ad Prob.
p. 210.

Id. Epist.
29. ad Vi-
gilium, n.
7.

Siricius
Epist. 1.
c. 4. n. 5.
Pag. 628.

Id. Epist. 7.
n. 3. p. 667.

S. Leo
Epist. 2. ad
Rustic. p.
107.

S. Leon dans l'Epître II. à Rustique de Narbonne, en repondant à sa IV. demande: *Dubium non est eam mulierem non pertinere ad matrimonium, in qua docetur nuptiale non fuisse mysterium.* Mais il est certain que cette autorité ne prouve rien. Il étoit question, si le mariage d'une femme de naissance avec un homme déjà marié à une femme de condition servile, étoit valide & legitime. Et S. Leon repend qu'il n'en faut pas douter; parce que la premiere alliance ne peut passer pour un veritable mariage, qui doit être la figure de celui de Jesus Christ avec l'Eglise qui est libre, & qu'il a rendue libre par le prix de ses souffrances & de sa mort. Peut-être qu'on pourroit tirer quelque consequence de ces dernieres paroles: *Nisi forte illa mulier & ingenua facta, & dotata legitime, & publicis nuptiis honestata videatur: car ce mariage étant devenu public, auroit été sanctifié par les prieres & les benedictions solemnelles de l'Eglise.* Mais il faut un peu aider à la lettre, pour en tirer cette consequence.

Conc. Carthag. 4.
Can. 13.
Cor. c. tom.
a. p. 1201.

Voici un Canon du IV. Concile de Carthage, qui n'a besoin d'aucune explication: *Sponsus & sponsa cum benedicenti sunt à sacerdote, à parentibus suis vel paranympis offerantur. Qui cum benedictionem acceperint, eadem nocte pro reverentia ipsius benedictionis in virginitate permaneant.* S. Augustin, dont le nom se lit parmi les souscriptions de ce Concile, compare, à cause de cette sainteté & de cette consecration, dont il est ici parlé, le mariage avec l'ordination, qui est l'un des plus augustes & des plus importans sacrements de l'Eglise: *Bonum igitur nuptiarum per omnes gentes atque omnes homines in causa generandi est, & in fide castitatis, dit il. Quod autem ad populum Dei pertinet, est in sanctitate sacramenti, per quam nefas est etiam repudii discedentem*

S. Aug. de
hono. conjug. c. 24.
n. 32.

alteri nubere, dum vir ejus vivit, nec saltem ipsa causa pariendo: qua cum sola sit qua nuptia sunt, nec, ea re non subsequente propter quam sunt, solvitur vinculum nuptiale nisi conjugis morte. Quemadmodum si fiat ordinatio Cleri ad plebem congregandam, etiam si plebis congregatio non subsequatur, manet tamen in illis ordinatis sacramentum ordinationis. Et si aliqua culpa quisquam ab officio removeatur, sacramento Domini semel imposito non carebit, quamvis ad judicium permaneat.

Nous avons déjà vu la comparaison que fait le même Saint du mariage avec le sacrement du baptême, & comment il pretend que l'un est irrevocable & perpetuel, malgré la desertion & le divorce; comme l'autre est éternel & ineffaçable, malgré l'excommunication & l'impenitence. *In conjugibus divortio separatis, & post divortium injuste cum aliis copulatis, manet ad noxam criminis, non ad vinculum fœderis, dit-il encore, sicut apostata anima, velut de conjugio Christi recedens, etiam fide perditâ, sacramentum fidei non amittit, quod lavacro regenerationis accepit.*

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter de S. Isidore de Seville, qui décrit fort exactement les ceremonies de la benediction du mariage des Chrétiens, dans le II. Livre des offices, & qui rapporte l'origine de cette consecration publique à la premiere institution qu'en fit le Createur dans le Paradis terrestre: *Quod in ipsa conjunctione convubii à sacerdote benedicuntur, hoc est à Deo in ipsa prima conjunctione hominis factum . . . Hac ergo similitudine fit nunc in Ecclesia qua tunc factum est in Paradiso.*

C'est remonter bien haut, dirait-on: il est vrai. Mais cela n'empêche pas que cette premiere benediction ne soit très-propre & très-particuliere aux mariages des Chrétiens. Elle re-

Id. lib. 2.
de conjug.
adult. c. 7.

Id. lib. 2.
de nupt. &
concup. c.
10. n. 11.

S. Isidor.
Hisp. lib. 2.
offic. c. 19.
p. 408.

gardoit dans l'ancien Testament la secondité & le nombre des enfans : elle regarde maintenant le salut & des peres & des enfans. Il faut raisonner de même du privilege de figurer & de signifier l'alliance de Jesus-Christ avec l'Eglise ; car il pouvoit convenir au mariage des Hebreux , quoique la pluralité des femmes & la liberté du divorce y fussent deux grands obstacles. Mais sans m'arrêter à cela , les mariages des Hebreux signifioient l'alliance dont nous parlons , mais stérilement , mais sans grace , mais sans benediction ; parce que ce n'en étoit pas alors le tems commun & ordinaire ; & que c'étoit une chose directement contraire à l'esprit de la loi , qu'il y eût des moyens efficaces & perpetuels de donner & de recevoir ou le commencement ou l'augmentation de la justice. Ce raisonnement m'a presque fait oublier ce mot remarquable de S. Gregoire de Nazianze dans la LVII. Lettre à Amysius Probus , sur le mariage de sa fille Olympius : *Quoniam ad voluntatem attingit , & adsum , & simul festum celebros , juvenilesque dextas inter se jungo , atque utraque Dei manni.*

S. Greg.
Naz. Epist.
57. tom. 1.
P. 815.

S. II.

Combien les mariages des filles chrétiennes avec les Gentils , les Héretiques , les Juifs , &c. sont opposés à l'esprit & à l'intention de l'Eglise.

Ces mariages sont défendus très-sévèrement par les Canons d'Elvire. Le XV. porte défense de donner à des Gentils des filles chrétiennes , de peur de les exposer dans la fleur de leur âge à l'adultère spirituel : *Ne atas in flore sumens , in adulterio anime resolvatur.* Il en est de même des Juifs & des payens. Les parens qui violent

Conc. Elvire.
berit. Can.
15. Conc.
tom. 1.
P. 272.

cette défense , sont retranchés par le XVI. Canon , de la communion pour cinq ans : *Si contra interdictum severius parentes , abstineri per quinquennium placet.* Et comme les femmes des sacrificateurs payens étoient encore plus exposées à l'idolatrie , le XVII. Canon refuse la réconciliation , même à la mort , à ceux qui seront les auteurs de ces mariages ; *Placuit nec in fine eis dandam esse communionem.*

Ibid. Can.
16.

Ibid. Can.
17.

Ces défenses sont fondées sur celle que fait S. Paul , d'avoir des liaisons trop étroites avec les infideles : *Nolite jugum ducere cum infidelibus. Quia enim participatio justitie cum iniquitate ? Aut qua societas luci ad tenebras ? Et quelle liaison plus étroite , que celle du mariage ? Abraham ne voulut pas qu'Isaac épousât une infidele & une étrangère : *Pone manum tuam subter meum meum , ut adjurem te per Dominum Deum cali & terra*, dit-il au serviteur qu'il envoyoit en Mesopotamie , *ut non accipias uxorem filio meo de filiabus Chanaanorum.* Et tout le monde sait que ces sortes d'alliances étoient défendues dans la Loi de Moïse. Ce qui fait dire à Tertollien que la coutume des chrétiens de ne se marier jamais à des infideles étoit aussi ancienne que la Religion & la piété : *Coronant & nuptie sponsos. Ideo non nubamus ethnicis , ne nos ad idolatriam usque deducant , à qua apud illos nuptia incipium. Habes legem à Patriarchis quidem , habes Apostolum in Dominum jubentem.**

1. Cor. VI.
14.

Genes.
XXIV. 2.
3.

Tertull. de
cor. milie.
c. 13.

Il y avoit néanmoins quelques femmes chrétiennes , qui épousoient des infideles , & souvent c'étoit l'ambition & le luxe qui en étoient cause. Nous l'apprenons de Tertollien : *Nam quanto dives aliqua est matrona nomine inflata , tanto capacierem domum oneribus suis requirit , ut campum in quo ambitio decurrat. Sordent talibus Ecclesie. Difficile in domo Dei dives , ac , si*

Id. lib. 1.
ad ux. c.
8.

quis est, difficile calebs. Quid ergo faciant? Unde, nisi à Diabolo maritum petant idoneum exhibenda sella, & mulabus, & Cinerarius peregrina proceritatis? Christianus ista etiam dives fortasse non praestet. Et c'est particulièrement contre ces femmes attachées à la vanité & aux délices, que S. Jerome fait éclater son zèle, dans le 1. Livre contre Jovinien: *Lices in me sevituras sciam plurimas matronarum; licet eadem impudentia, qua Dominum contemserunt, in me pulicem & Christianorum minium debaccharas, tamen dicam quod sentio; loquar quod me Apostolus docuit, non illas iustitiae esse, sed iniquitatis; non lucis, sed tenebrarum; non Christi, sed Belial; non templa Dei viventis, sed sana & idola mortuorum.*

Il y en avoit néanmoins, quin'avoient pas ces mauvaises raisons, & qui se laissoient conduire par leurs pères. C'est pour cela que le Concile d'Elvire s'en prend à eux, & qu'il déclare que ce n'est pas une raison légitime que le grand nombre des filles, & la difficulté de les placer toutes dans des maisons chrétiennes: *Propter copiam puellarum Gentilibus minime in matrimonium danda sunt virgines christiana.*

S. Cyprien dans le Traité de ceux qui avoient été abattus par la perfection, compte parmi les péchés qui avoient attiré la colère de Dieu sur l'Eglise & la cruelle persécution de Dece, les mariages des chrétiens avec les payens: *Integre cum infidelibus vinculum matrimonii, prosternere Gentilibus inembra Christi. Non jurare tantum tenere, sed abduc etiam pejerare, &c.*

Tertullien en parle d'une manière encore plus dure: *Fideles Genti in matrimonium subnentes, supri reos esse censent, & arcendos ab omni communicatione fraternitatis, ex Litteris Apostoli dicentis, cum ejusmodi nec cibum quidem sumendum.* Je crois qu'il exagère, &

qu'il représente plutôt son sentiment particulier, que l'usage de l'Eglise. Mais il est certain qu'il soutient la bonne cause; & en vérité on ne peut rien dire de plus convaincant, ni de plus fort sur cette matière, que ce qui est dans le Chapitre IV. du même Livre: *Dominus certe non preji pro disciplina satisfacere, habens in latere Diaboli servum, procuratorem domui suae ad impedienda suorum studia & officia; ut si stulto faciendum est, maritus de die condicatur ad balneum; si jejunia observanda sunt, maritus eadem die convivium exerceat; si procedendum erit, nunquam magis familia occupatio obvenerit. Quis autem suam conjugem suam visitandum fratrum gratia, vicatim aliena, & quidem pauperiora quaeque turpia circuire? Quis nocturnis convocationibus, si iia oportuerit, à latere suo adimi libenter ferret? Quis demique solemnibus Pascha, abnoctantem securus suscinebit? Quis ad convivium illud Dominicum quod infamant, sine sua suspitione admitte? Quis in carcerem ad osculanda vincula martyris reptare patietur? Jam verò alicui fratrum ad osculum convenire, aquam sanctorum pedibus offerre, de cibo, de poculo invadere, desiderare, in mente habere? Si peregerit frater adveniat, quod in aliena domo hospitium? Si cui largiendum erit, horreum, proma praclusi sunt.*

Nous n'avons rien dans toute l'antiquité de plus précieux ni de plus rare que cet endroit; car c'est un abrégé de la vie particulière des premiers chrétiens, qu'on peut rendre parfait en y ajoutant ce qui est dans le Chapitre suivant: *Latetib ne tu, Ibid. c. 5: cum lectulum, cum corpusculum tuum singnas, cum aliquid immundum stantis explodis, cum etiam per noctem excurgis oratum? Et non magis aliquid videberis operari? Non sciet maritus quid secreto ante omnem cibum gesserit? Et si severis panem, non illum credis esse qui dicitur, Quid maritus suus illi, vel maritus quid*

Lib. 1. adv.
Jovinian.
tom. 4.
part. 2.
p. 152.

Conc. Eli-
berit. Can.
15.

S. Cyp.
Tract. de
lapsis. pag.
183.

Tertull.
lib. 2. ad
cor. c. 3.

Ibid. c. 40.

Ibid. c. 5.

Ibid. c. 6.

illa cantabit, dit-il encore dans le Chapitre VI. *Qua Dei mentio? Ubi fomenta fidei de scripturarum interjectione? Ubi divina benedictio? Omnia extranea, omnia inimica, omnia damnata.*

S. Ambroise dans le premier Livre sur la vie d'Abraham, se sert de l'exemple de ce Patriarche pour détourner les chrétiens de ces mariages injustes & inégaux avec les infidèles :

S. Ambro.
Lib. 1. de
vita Abrah.
c. 9. n. 84.

Quomodo potest congruere caritas, leur dit-il, si discrepet fides? ... Prima conjugii fides, castitatis gratia est. Si idolatras colat quorum predicantur adulteria; si Christum neget qui preceptor & remunerator est pu. ritia, quomodo potest diligere pudicitiam? Il va même plus loin; car il leur conseille de ne s'allier qu'avec des femmes qui aient reçu la grâce du baptême, & qui ne soient plus dans le catechumenat: Si christiana sis, non est satis, nisi ambo initiati suis sacramento baptismatis. Simul ad orationem nocte vobis surgendum est, & conjunctis precibus obsecrandus Deus. C'est pour cette même raison, qu'il souhaitoit qu'ils fussent l'un & l'autre admis aux plus secrets mystères, pour pouvoir prononcer l'oraison du Seigneur, qui n'étoit sue que des fideles. Et Tertullien avoit grande raison de repliquer aux femmes chrétiennes mariées à des idolâtres, qui répondoient que leurs maris leur donnoient toute liberté pour leur religion, & qu'elles n'avoient pas besoin de se cacher pour en exercer les devoirs, que c'étoit un très grand malheur que des profanes fussent ce qu'il y avoit de plus saint & de plus terrible dans les mystères des chrétiens: Sed aliquis fustinet nostra, nec obstitit. Hoc est ignis delictum, répond Tertullien, quod Gentiles nostra novimus, quod sub conscientia injulorum sumus, quod beneficium eorum est, si quid operamur. On peut consulter l'Épître XXIII. de S. Ambroise à Vigile Evêque de Tren-

te, qui est presque toute sur ce sujet.

S. Jerome dans celle qu'il écrit à la veuve Ageruchia, sur ces paroles de S. Paul, *tantum in Domino*, dit : *in alio loco dixerat, Nolite jugum ducere cum infidelibus, &c. Ne scilicet aremus in bove & asino, ne tunica nuptialis vario sit texta subtegmine. Et dans le premier Livre contre Jovinien : Nunc pluraque continentur Apostoli jussionem, junguntur Gentilibus, & templa Christi idolis prostituunt. ... Ignoscit Apostolus infidelium conjunctioni, qua habentes maritos in Christum postea crediderunt; non his, qui cum christiana essent, nupserunt Gentilibus. ... Qui secundas tertiasque nuptias concedit in Domino, primas cum ethnico prohibet.*

On voit par cet endroit de S. Jerome, que plusieurs Dames chrétiennes épousaient des infidèles; & l'Eglise ne condamnoit pas encore absolument ces mariages. La Bienheureuse Nonne mere de S. Gregoire de Nazianze, épouse Gregoire pere du même Saint, qui étoit de la secte des Hypsistains, lesquels étoient idolâtres; & Sainte Monique mere de S. Augustin, étoit mariée à un payen. Et c'est peut-être à cause de ce préjugé & de cet intérêt secret, que S. Augustin a parlé de ces sortes de mariages d'une manière plus douce & plus indulgente: *Cui vult nubat, tantum in Domino*, dit-il. *Quod duobus modis accipi potest, aut christiana permansens, aut christiano nubens. Non enim tempore revelati Testamenti novi, in Evangelio vel nullis Apostolicis Litteris sine ambiguitate declaratum esse recolo, utrum Dominus prohibuerit fideles infidelibus jungi. Quamvis beatissimus Cyprianus inde non dubitet, nec in levibus peccatis constituat jungere cum infidelibus vinculum matrimonii; atque id esse dicat prosternere Gentilibus membra Christi. Ex*

Epist. 91.
tom. 4.
part. 2.
pag. 741.

Lib. 1. adv.
Jovinian.
ibid. pag.
152.

S. Aug. lib.
1. de con-
jug. adult.
c. 25. n. 35.

Tertull.
lib. 2. ad
Hæc. c. 5.

dans le Livre de la foi & des œuvres parlant de la même matière, & du fenciment de S. Cyprien, il dit que celui qui étoit alors le plus commun en Afrique, étoit différent : *Qua nōstris temporibus jam non putantur esse peccata; quoniam revera in novo Testamento nihil inde preceptum est; & ideo aut licere credendum est, aut velut dubium derelictum.*

En effet les Interpretes Grecs entendent presque tous ces paroles de S. Paul dans un autre sens que Tertullien, & que S. Jerome. S. Jean Chrysostome les explique ainſi : *Quid 1 Ν Ο Μ Ι Ν Ο ? Cum castitate, cum bonestate.* Il n'y a que Theodoret, qui étende cet avis, & à la vertu de celle qui se remarie, & à la religion de celui qu'elle épouse : *Hoc est, fidei, pio, honeste & legitime.* Ce que l'Auteur des Commentaires sur les Epîtres de S. Paul, parmi les Œuvres de S. Ambroise, a heureusement exprimé : *Ut sine suspitione imprudinis nubet, & religionis sua viro nubat, hoc est in Domino nubere.*

Le I. Concile d'Arles se contente de séparer de la communion de l'Eglise pendant quelque tems, les filles chrétiennes qui se marient à des idolâtres : *De puellis fidelibus, qua Gentilibus junguntur, placuit ut aliquanto tempore à communione separentur.* Le XII. Canon du III. Concile de Carthage, qui est le XXI. du Code Africain, ne le défend qu'aux enfans de ceux qui sont dans quelques degrés du Sacerdoce, & qui sont par leur état obligés de donner bon exemple au peuple : *Placuit ut filii, vel filia Episcoporum, vel quorumlibet Clericorum, Gentilibus, vel Hæreticis, aut Schismaticis matrimonio non jungantur.* Et le Concile general de Chalcedoine ne défend qu'aux Lecteurs & aux Chantres, à qui il étoit permis de se marier en quelques provinces, d'épouser des femmes heretiques : *Quoniam in nonnullis provinciis*

concessum est Lectoribus & Cantoribus ducere uxores, decrevit sancta synodus nulli eorum licere diversa à recta opinionis uxorem ducere. Et la défense suivante ne regarde que leurs enfans : *Sed neque (filios susceptos) heretico, vel Judæo, vel pagano, matrimonio conjungere.* Enfin les Canons X. & XXXI. du Concile de Laodicée ne parlent que des heretiques. Voici les termes du dernier : *Quod non oportet cum omni hæretico matrimonium contrahere, vel dare filios aut filias, sed magis accipere, si se christiani futuros profiteantur.* Clause exprimée pareillement dans le XIV. Canon du Concile de Chalcedoine, que nous venons de citer.

Sur quoi il faut remarquer 1. que l'Eglise se contentoit de défendre ces sortes de mariages, & de mettre en pénitence ceux qui les contractoient contre sa défense; mais qu'elle ne les separoit pas. 2. Que les Canons anciens sont également contraires aux mariages des fideles avec les heretiques, ou avec les idolâtres; quoique selon le droit les premiers ne soient qu'illicites, & les autres nuls. 3. Que le principal soin des anciens étoit d'empêcher les alliances avec les heretiques, parce que le gager étoit plus certain & plus inevitable : *Cum hoc sit negotium illis, non Ethnicis convertendis, sed nostris evertendis,* selon la sage reflexion de Tertullien, *hanc magis gloriam captant, sistantibus ruinam, non si jacentibus elevationem operentur; quoniam & ipsum opus eorum non de suo proprio edificio venit, sed de veritatis destructione. Nostra suffodiunt, ut sua aedificent.* A quoi j'ajoute cette autre remarque également solide du même Auteur, parlant encore des heretiques, dans le XV. Chapitre du même Livre : *Scripturas obtinent, & hac sua audacia statim quasdam movent: in ipso vero congressu firmos quidem fatigant, infirmos capiunt, mediis cum scrupulo dimittunt.*

VINGT-

Conc.
Chalced.
Can. 14.
Conc. tom.
4. p. 761.

Conc. Laod.
dic. Can.
31. Conc.
tom. 1.
pag. 150a.

Tertull. de
prescript.
c. 42.

Ibid. c. 15.

Id. de fide
& operib.
c. 19. n. 35.

S. Chrys.
hom. 19.
in 1. Cor.
tom. 10.
p. 167. n. 6.

Theod. in
eumd. loc.
tom. 3.
pag. 156.

Apud Am-
brof. in
app. tom.
2. p. 135.

Conc. Arel.
lat. 1. Can.
11. Conc.
tom. 1.
pag. 1428.

Conc.
Carth. 3.
Can. 12.
Conc. tom.
2. p. 1169.

VINGT-DEUXIEME DISSERTATION.

Sur le XIX. & le XX. Canon du Concile d'Elvire; qui défendent un certain trafic aux Ecclesiastiques, & l'usure soit aux Cleres, soit aux Laïques.

* C'est le XVIII. dans l'édition du Pere Labbe.

J E passe le XVIII. Canon, parce qu'il est lié avec le XXXIII. qui oblige les Evêques & les Ministres de l'Autel à vivre dans le celibat; & je reviens à parler de l'un & de l'autre lorsque j'expliquerai le X. Canon du Concile d'Ancyre. Le XIX. * de celui d'Elvire défend aux Evêques, aux Prêtres, & aux Diacres un certain trafic; & le XX. défend l'usure aux Cleres & aux laïques. Examinons ces deux defenses, chacune en particulier.

§. I.

Du trafic défendu aux Ecclesiastiques.

La defense que le XIX. Canon d'Elvire fait aux Ecclesiastiques de trafiquer, ne regarde que les Evêques, les Prêtres, & les Diacres. Elle ne tombe que sur le trafic, qui les obligeroit de quitter leur place, & de voyager par les provinces pour frequenter les foires & les marchés. Il leur permet même d'exercer ce trafic par telles personnes qu'ils voudront : *Episcopi, Presbyteri, & Diaconi*, dit ce Canon, *de locis suis negotiandi causa non discedant; nec circumvenientes provincias, questuosas nundinas sectentur. Sane ad victum sibi consequendum, aut filium, aut libertum, aut mercenarium, aut amicum, aut quemlibet mittant; & si voluerint negotiari, intra provinciam negotientur.*

Tertullien n'eût pas été si indulgent. Car il parle du trafic, même du peuple, en des termes très durs : *Nam illic non utique nuptias & mercimonias solummodo agebant*, dit-il en parlant des malheureuses villes qui furent con-

sumées par le feu du ciel; *sed cum dicis, Nubebant & emebant, insigniora ipsa carnis & seculi vitia denotat, quam divinis disciplinis plurimum avocent; alterum per lasciviendi voluptatem, alterum per acquirendi voluntatem.* Mais dans le Livre de l'Idolatrie, il va plus loin : car il pretend prouver que le trafic doit être interdit aux Chrétiens ; parce qu'il est l'effet de la cupidité, & qu'il est très-difficile d'y être sincere : *Taceo de perjurio, quando ne jurare quidem liceat. Negotiatio servo Dei apta est? Ceterum si cupiditas abscedat, quæ est causa acquirendi, cessante causa acquirendi, non erit necessitas negotiandi.*

Il employe après cela d'autres raisons contre ceux qui vendroient des choses, qui pouvoient directement ou indirectement servir aux temples, aux representations, aux ornemens, aux sacrifices, aux spectacles, aux mysteres des idolâtres ; & cela embrasse tout. Mais enfin il revient à la proposition generale : *Malè nobis de necessitatibus humanæ exhibitionis supplaudimus, si post fidem obsequatam dicimus, Non habeo quo vivam. Jam hic enim plenius illi abrupta propositioni respondebo, Sero dicitur : ante enim fuit deliberandum . . . Egebo. Sed felices egemos Dominus appellat. Victum non habeo. Sed nolite, inquit, cogitare de victu. . . Substantia mihi opus erat. Atquin omnia vendenda sunt & egentibus dividenda. Sed filius & posteritati providendum. Nemo aratro manum imponens & retro spectans, apud est regno Dei. . . De artibus & negotiationibus & de professionibus etiam liberorum & parentum causa dubias? Jam tunc demonstratum est nobis & pignora, & artificia, & negotia propter Dominum*

Ccc

Ibid. de idolatriæ. c. 11.

Ibid. c. 114

Conc. Elberit. Can. 18. Conc. rom. 1. pag. 737.

Tertull. lib. 1. ad uxorem. c. 5.

derelinquenda . . . Fidei famen non timet. Il reconnoît néanmoins lui-même qu'il y a de l'impossibilité dans ce qu'il dit ; & il est obligé de se retrancher enfin aux arts qui sont absolument éloignés de tout ce qui concerne l'idolâtrie : encore parle-t-il de cette permission, comme d'une grande indulgence & d'un grand relâchement.

Mais ce qui faisoit parler Tertulien si fort à son aise, c'est qu'il étoit assez commodément, & qu'il n'avoit besoin de rien. Il faut l'entendre parler lui-même dans le Livre du manreau de Philosophe : *Ego nihil foro, nihil campo, nihil curie debeo : nulli officio aduigile, nulla vestra preoccupa, nulla prateria obferuo, canales non odoro, Cancellos non adero, subsellia non contendo, iura non conturbo, causas non elatro, non iudico, non milito, secessi de populo : in me unicum negotium mihi est, nec aliud curo quam ne eurem.* La plupart des chrétiens pouvoient dire les mêmes choses, mais l'air dont il les dit sent extrêmement la fierté du Montanisme.

Il parle plus modestement & plus exactement dans le XLII. Chapitre de l'Apologie pour les chrétiens, dont il représente ainsi le commerce ordinaire de la vie : *Sed alio quoque injuriarum titulo postulamus, & instructuosi in negotiis dicimus. Quo pacto homines vobiscum degentes, ejusdem vultus, habitus, instructi, ejusdem ad vitam necessitatis? Neque enim sumus . . . syluicola & exules circa . . . Itaque non sine foro, non sine macello, non sine balneis, tabernis, efficiis, stabulis, mundinis vestris, caterisque commerciis cōhabitamus hoc seculum. Navigamus & nos vobiscum, & vobiscum militamus, & rusticamus, & mercamur. Proinde miscemus artes, opera nostra publicamus usui vestro.* Saumaïse prétend qu'il faut lire : *Mercatus proinde miscemus, artes opera nostra publicamus usui vestro*, selon un ancien manuscrit de

la Bibliothèque de M. Dupuis, qui est maintenant confondue dans celle du Roi ; mais l'édition ordinaire est plus juste. Ce Critique prétend aussi que ce passage signifie seulement que les chrétiens porroient leurs denrées ou leurs ouvrages au marché ; mais qu'ils n'exerçoient aucun trafic, en achetant pour vendre. Il nous eût fait un grand plaisir de le prouver ; mais apparemment toutes les preuves se réduisoient au Livre de l'idolâtrie, que nous avons cité plus haut.

Il est vrai que S. Epiphane met les personnes qui se mêlent du commerce, au dernier rang des fideles : *περὶ μακρωτέρω οὐκ ἀπεδ' ἔρχεται, ἀλλὰ ἐπὶ δευτέρου πόντου ἡγίανται* ; ce que le Pere Petau traduit ainsi : *Negotiatores non admodum probat, sed in omnium infimo loco constituit.* Et S. Leon défend aux pénitens de s'engager dans le commerce : *Penitentium utilis est dispendia pati, quàm periculis negotiationis obstringi ; quia difficile est inter euentis videntisque commercium non intervenire peccatum.* Cependant ce saint Pape ne laisse pas de dire que c'est une occupation, que la manière & l'intention rendent ou legitime ou injuste : *Qualitas luctri negotiantem aut excusat, aut arguit ; quia est & honestus questus, & turpis.* Et S. Augustin a eu raison de dire de cet emploi, aussi bien que de beaucoup d'autres, qu'on peut y commettre beaucoup d'injustices ; parce que les hommes sont assez injustes pour faire servir à leur cupidité, les choses les plus innocentes & les plus permises : *Unum scio, quia si malus fuerit, non negotiatio mihi facit, sed iniquitas mea.* C'est ainsi que parle ce Saint sur le Pseaume LXX. & tout son discours est une figure continuelle, pour faire voir que ce ne sont pas les arts, mais ceux qui les exercent, qui sont criminels. Et pour donner lieu à ce discours figuré, il avoit dit : *Ergo con-*

Idem, de
pallo, c. 5.

Id. Apolo-
get. c. 42.

S. Epiph.
exposit. fi-
dei, n. 24.
pag. 1107.

S. Leo
Epist. 2. ad
Rubicum,
pag. 208.

S. Aug.
serm. 2. in
Psalm. 70.
n. 17.

2. Timoth.
II. 4.

rigant se christiani, non negotiantur: sed ait mihi negotiator, &c.

A l'égard des Ministres de l'autel & des Ecclesiastiques, S. Paul semble leur avoir défendu le trafic & le commerce: *Nemo militans Deo, implicatur in negotiis secularibus*: car le terme grec, *πομπάρνα*, signifie proprement cette sorte d'affaire, comme le mot latin, *negotatio*. Et nous avons vu dans le passage de S. Epiphane le mot *πομπάρνα*, pour *negotiores*. L'Apôtre même l'avoit déjà employé dans la première à Timothée, Chapitre VI. en condamnant jusqu'au desir de s'enrichir, & marquant l'enbaras, l'empressement, l'inquiétude, qui accompagnent le trafic, & qui en sont inseparables, comme le dernier malheur d'un Ecclesiastique, & la plus pesante chûte qu'il puisse faire: *Nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, & in laqueum Diaboli, & desideria multa inutilia & nociva, qua mergunt homines in interitum & perditionem.*

S. Cyprien dans le Traité de lapsis reconnoît que la persecution de Dece avoit été bien plus un chatiment qu'une épreuve: & que les pechés de quelques Evêques avarés & appliqués au negoce l'avoient attirée sur l'Eglise: *Episcopi plurimi, quos & hortamento esse oportet ceteris & exemplo, divina procuracione contenta, procuratores rerum secularium fieri, derelicta cathedra, plebe deserta, per alienas provincias oberrantes, negotiationis quasiuoluntarias aucupari.* Voilà justement ce que condamnent les Evêques d'Espagne. Mais il faut achever le portrait de ces Evêques si ardens pour le bien: *Esfurientibus in Ecclesia fratribus non subvenire, habere argentum largiter velle, fundos insidiosos fraudibus rapere, usuris multiplicantibus sanus angere. Quid non perpeti tales pro peccatis ejusmodi mererentur?*

Tout le monde sait que ce saint Martyr excommunia l'Evêque Geminus Victor après son décès, pour avoir nommé dans son testament Faustine l'un des Prêtres de son Eglise, tuteur de ses enfans: *Neque enim, dit-il, apud altare Dei, meretur nominari in sacerdotum prece, qui ab altari sacerdotibus & ministris voluit avocare.* Et il ne faut pas s'imaginer que ce fût une rigueur particuliere à S. Cyprien: il ne faisoit qu'exécuter ce qui avoit été arrêté dans un Concile precedent, comme il nous l'apprend: *Quod Episcopi antecessores nostri religiose considerantes, & salubriter providentes, censuerunt; si quis hoc fecisset, non offerretur pro eo, nec sacrificium pro dormitione ejus celebraretur.*

Après une telle severité dans la chose du monde la plus innocente, la plus conforme à la charité en apparence, & la plus éloignée de tout intérêt, il est aisé de juger que S. Cyprien & les Evêques de son tems n'eussent pas regardé le trafic comme une occupation bienfaisante à des Ministres de l'Eglise. Mais voici sur cela leur sentiment dans la même Lettre que nous venons de citer. Car, quoiqu'elle soit écrite par S. Cyprien, c'est au nom de plusieurs Evêques qu'il y parle. *Qua nunc, dit-il, après avoir parlé des anciens Levites, ratio & forma in Clero tenetur, ut qui in Ecclesia Domini ordinatione clericis promoveantur, in nullo ab administratione divinis avocentur, nec molestiis & negotiis secularibus alligentur, sed in honore sportulantium fratrum, tanquam decimas ex fructibus accipientes, ab altari & sacrificiis non recedant, sed die ac nocte caelestibus rebus & spiritualibus serviant.*

Le III. Concile de Carthage sous Aurele, paroît un peu plus indulgent; car il semble ne défendre que le gain ou le negoce honteux: *Placuit ut Episcopi, & Presbyteri, & Diaconi,*

S. Cyp.
Epid. 65.
pag. 114.

Ibid.

Conc. Carthag. 3.

1. Timoth.
VI. 9.

S. Cyp.
Traité de
Lapsis, pag.
183.

Can. 16.
Conc. tom.
2. p. 1169.

vel Clerici non sint conductores, neque ullo turpi vel inhonesto negotio vitium quarant. Mais en citant le mot de S. Paul, qui est general, il fait entendre que ce qui est permis aux laïques, est honteux & criminel dans les Ecclesiastiques. Une autre édition de ce Canon ajoute : *Neque ullo negotio tali vitium quarant, quo eos peregrinari, vel ab ecclesiasticis officiis evocari, necesse sit.*

Ibid.

L'aveu sion particuliere de S. Jerome pour les Clercs qui aimoient les richesses, & qui s'appliquoient au negoce avec le même empressement que les gens du monde, est connue : *Ne lucra seculi*, dit-il à Nepocien, *in Christi quas militia ; ne plus habeas quam quando Clericus esse cupisti.* Nonnulli enim sunt ditiores Monachi, quam fuerunt seculares ; & Clerici qui possideant opes sub Christo paupere, quas sub locuplete & fallace Diabolo non habuerant ; ut suspiret eos Ecclesia divites, quos mundus teneat ante mendicos . . . Negotiatorem Clericum & ex inopie divitem, ex ignobili gloriosum, quasi quamdam pestem fuge. Il les designe peu après en moins de mots : *Cui fora placeat, & platea, ac medicorum taberna.* Et il ne faut pas omettre encore ceux-ci de la même Lettre : *Gloria Episcopi est, pauperum inopia providere : ignominia omnium Sacerdotum est, propriis studere divitiis.*

S. Hieron.
Epist. 34.
tom. 4.
part. 2.
pag. 260.
261.

S. Ambroise est peut-être plus rigoureux que S. Jerome, quoiqu'il parle avec moins de bruit & moins d'éclat : *Si is qui Imperatori militat, dit-il, à susceptionibus litium, actu negotiorum forensium, venditione mercium prohibetur humanis legibus ; quanto magis qui fidei exercet militiam, ab omni usu negotiationis abstinere debet, agelluli sui contentus fructibus, si habet ; si non habet, stipendiorum suorum fructu ? Ea est enim tranquillitas animi & temperantia, qua neque studio querendi afficitur, neque*

S. Ambr.
lib. 1. offic.
c. 36. n.
224.

egestatis metu angitur. Par ces paroles S. Ambroise defend tout commerce absolument aux Ecclesiastiques, & il donne un grand jour à la pensée de S. Paul. On peut consulter ce qu'il dit dans le III. Livre Chapitre VI. où il condamne le trafic qui paroît le plus innocent : *Saulus in negotiationem introisse se negat*, il parle de David, & fait allusion au Pseaume LXX. *quia pretiorum captare incrementa, non simpliciter, sed versutia est.*

S. Severe Sulpice dans l'excellent abrégé de l'histoire sacrée de l'ancien Testament. étant venu au partage des Levites, dit qu'il ne peut s'empêcher d'y faire quelques reflexions par rapport aux Ecclesiastiques : *Etenim praecepti hujus, ajoute-t-il tout de suite, non solum immemores, sed etiam ignari mihi videntur, tanta hoc tempore animos eorum habendi cupido, veluti tæbes incessit ; inbiant possessionibus, prædia excolunt, auro incubant, emni venduntque, questui per omnia student. At si qui melioris propositi videntur, neque possidentes, neque negotiantes, quod est multo turpius, sedentes munera expectant.*

S. Augustin, dans le Livre où il traite du travail des Religieux, remarque qu'il y a une extrême difference entre l'occupation & l'inquietude de l'esprit, & le travail des mains ; que le premier de ces exercices est aussi contraire à la pieté, que l'autre y est utile ; & que c'est la raison pour laquelle on defend l'intendance & la conduite des affaires & du negoce, à ceux à qui on conseille de faire quelque ouvrage qui exerce & qui occupe le corps : *Aliud est enim corpore laborare animo libero, sicut opifex, si non sit fraudulentus & avarus, & privata rei avidus ; aliud autem ipsum animum occupare curis colligenda sine corporis labore pecunia ; sicut sunt vel negotiatores, vel procuratores, vel conductores. Cura enim præsumt, non manibus operantur ; ideo ip-*

Ibid. lib. 3
c. 6. n. 37.

Ser. Sulpit. lib. 1.
histor. sacra.

S. Aug. de
oper. Monach. c. 15.
n. 16.

sum animum suum occupant habentis solitudine.

Le même Pere remarque avec beaucoup de lumiere, que Timothée étant d'une trop foible santé pour travailler du corps, & voulant néanmoins n'être pas à charge à ceux à qui il prêchoit l'Evangile, il eût peut-être pensé à des moyens qui eussent occupé son corps sans occuper ses mains : & que ce fut pour cela que S. Paul dans sa II. Epître lui donna ces deux avis, qu'un bon Evêque ne pouvoit plus s'embarasser des soins du siecle, & qu'un bon pasteur ne devoit pas faire difficulté de prendre la nourriture du lait de ses brebis :

Ibid.

Quia in opere corporali laborare non poterat, ne foris cum indigeret nollet vili quotidiano, ab eis quibus Evangelium ministrabat, aliqua sibi negotia quæreretur, quibus animi ejus implicaretur intentio.

Et par-là l'on voit qu'on s'éloigne fort de la verité, en voulant justifier le trafic des Clercs par l'exemple des Apôtres qui ont été à la pêche après la resurrection du Fils de Dieu, par celui de S. Paul qui faisoit des tentes, & par les décisions du IV. Concile de Carthage qui recommandent aux Clercs quelque metier : *Clericus, quantum libet verbo Dei eruditus, artificis viliū quærat. Clericus viliū & vestimentum sibi artificiola, vel agricultura, absque officii sui detrimento parat. Omnes Clerici, qui ad operandum validiores sunt, & artificiola, & Litteras discant. Car par le mot, negotiatio, les Peres n'ont entendu, ni un petit metier, ni l'agriculture, qu'on ne peut exercer sans quelque trafic. Il y a d'ailleurs un commerce inevitable ; & on ne peut être partie de la Republique, sans donner & sans recevoir ; puisque les particuliers les plus detachés achètent ce qui leur est nécessaire, & vendent ce qu'ils ont de superflu. Ce qui est donc défendu par les Peres, c'est*

l'occupation, ou plutôt la dissipation continuelle d'esprit, où sont les directeurs d'un grand negoce, les fermiers, & les intendans ; occupation incompatible avec le detachement & la tranquillité convenable à des Ecclesiastiques. Ce qui a fait dire à S. Jerome écrivant à Nepoien : *Procuratores & dispensatores domorum alienarum, aique villarum, quomodo possunt esse Clerici, qui proprias jubenter consumere facultates ?* Au lieu que l'Eglise a toujours conseillé le travail des mains ; & que S. Augustin dans tout le Traité qu'il a composé sur ce sujet, en établit la nécessité pour quelques-uns, & l'utilité pour tous : *Si ad hanc vitam, dit-il, ex divite quisque convertitur, & nulla infirmitate corporis impeditur, itane desipimus à sapore Christi, ut non intelligamus quantum superbia prioris tunc sanetur, cum circumcisus superbiis, quibus ante animus exitialiter inflammabatur, ad modica quæ restant hujus vite naturaliter necessaria, etiam opificis humilitas minime recusetur ?*

Le Pape Gelase, dans le Chapitre XV. de son Epître IX. aux Evêques de Lucanie & de quelques autres provinces de l'Italie, se plaint de ce que des Ecclesiastiques de la Marche d'Ancone s'appliquoient au trafic : *Plurimos Clericorum negotiationibus inhonestis, & lucris turpibus immineere, nullo pudore cernentes Evangelicam lectionem, quia ipse Dominus negotiatores à templo verberatos flagellis assertur expulisse.* Ce Pape cite le celebre passage de S. Paul, & un endroit du Pseaume LXX. où selon notre version il y a, *non cognovi literaturam* ; & où, selon la version de l'Eglise Romaine & de celle de Milan, il y avoit : *Quoniam non cognovi negotiationes, introibo in potentias Domini.* Et enfin il les condamne à la deposition : *Proinde hujusmodi aut ab indignis posthac questionibus noverint abstinendum, & ab omnibus cujuslibet negotio-*

Epist. 34.
pag. 265.

S. Aug. de
oper. Mo-
nast. c. 25,
n. 32.

Gelasius,
Epist. 9.
ad Episc.
Lucan. c.
cap. 15.
Conc. rom.
4. p. 1193.

Conc. Car-
thag. 4.
can. 51.
52. 53.
Conc. rom.
2. p. 1204.

Ibid.

nis ingenio vel inopinate cessandum; aut in quocunque gradu sint positi, mox a clericalibus officiis abstinere cogantur, quoniam domus Dei, domus orationis esse debet & dici; ne officina negotiationis, & spelunca potius sit laicorum.

La severité de ce Pape n'étoit pas nouvelle. Le II. Concile d'Arles tenu dans le même siècle, mais environ le milieu, avoit condamné tous les Ecclesiastiques qui se seroient mêlés de trafic, à la deposition: *Turpis lacri gratia aliquod negotiationis exerceat.*

Conc. Arles.
Iac. 1. Can.
34.

Les Conciles suivans ne rehâtirent rien de cette rigueur. Car le Concile general de Calcedoine en 431. ordonne la même peine contre les Evêques, les Clercs, & les Moines trali-quans. *De his sancta & magna synodus neminem deinceps, nec Episcopum, nec Clericum, nec Monachum, vel possessiones conducere, vel secularibus possessionum administrationibus seipsam ingerere, nisi utique ex lege ad inexcusabilem impuberum tutelam vocetur, &c. Si quis autem, que statuta sunt deinceps transgredi aggressus fuerit, ecclesiasticis penis subiciatur.*

Conc.
Calched.
Can. 3.
Conc. tom.
4. p. 756.

Le Concile de Tarragone tenu l'an 516. est encore plus fort, dans le II. Canon qui rappelle tous les precedens: *Canonum statuta firmatum est, ut quicumque in clero esse voluerit, emendi vitium, vel vendendi carius studio non utatur. Certè si hac voluerit exercere, cohibeatur à clero.*

Conc. Tar-
rag. Can.
1. ibid. p.
1563.

Il falloit pour cela que l'Eglise eût renoncé aux privileges que les Loix des Empereurs accordoient aux Clercs qui se mêloient du negoce. Il y en a une dans le Code Theodosien qui est de l'Empereur Constance, donnée l'an 543. & c'est la VIII. Elle les exemte des contributions, & des impositions ordinaires: *Si qui de vobis alimonia causa negotiationem exercere voluit, immunitate potientur.* La XV.

Cod.
Theodof.
Leg. 8. lib.
16. tit. 11.

Loi est du même Prince, & de l'an 360. *Clerici vero... in a sordidis muneribus debent immunes, atque a consilione præsari, si exiguis admodum mercimoniis tenent sibi victum, vestimentumque conquirent. Reliqui autem, quorum nomina negotiatorum matricula comprehendit, eo tempore quo clausa celebrata est, negotiatorum munia & pensiones agnoscant, quippe postmodum Clericorum se ceteris aggregant.* L'an 401. les Empereurs Arcadius & Honorius adresserent une autre loi sur le même sujet au Proconsul d'Afrique Pompecianus, qui est la 36. du même titre, où nous lisons ces paroles: *Quicumque catholica Religionis Clerici intra eum modum, unde victus, emendi vendique usum lege premissum exercent, ab auraria pensione habeantur immunes.*

Leg. 15.
ibid.

Leg. 36.
ibid.

Il est remarquable que ces loix parlent seulement des Clercs en general; & peut-être qu'elles ne regardoient que ceux du dernier ordre, & qui étoient la plupart engagés dans le mariage. Peut-être aussi que ces Clercs étoient chargés du soin des biens de l'Eglise: car l'Empereur Constance dans la Loi XIX. se sert de cette raison pour les decharger des droits ordinaires: *Negotiatorum dispendiis minime obligentur, cum certum sit quæstus, quos ex tabernaculis atque ergasteriis colligunt, pauperibus profuturos.* On donnoit des esclaves à l'Eglise; elle avoit des manufactures; les intendans en avoient soin; elles devoient quelque tribut: tout cela pouvoit être l'objet de ces loix.

Leg. 10.
ibid.

Cependant on ne peut nier qu'il n'y eût plusieurs Clercs qui travaillassent pour eux-mêmes. Les plaintes des Peres & des Conciles en font un témoignage invincible. Peut-être que l'Eglise s'étoit bien trouvée dans le commencement de ces sortes de petits trafics, qui n'étoient autre que ces petits metiers dont nous avons parlé, &

DU CONCILE D'ELVIRE.

391

qui pouvoient devoir quelque chose au public ; mais qu'ils s'y mêla dans la suite des abus, qui donnerent lieu aux Canons que nous avons cités. On peut lire encore sur cela la XXXIV. Lettre de S. Basile,

roit la condamnation des Ecclesiastiques, qui sont obligés par leur état de savoir parfaitement la loi de Dieu & les regles de la morale. Nous allons les exposer par rapport à l'usure, en parcourant la Tradition.

§. II.

De la defense de l'usure aux Clercs & aux Laïques.

Le Canon XX. d'Elvire, qui porte cette defense, est l'un des plus importants & des plus remarquables de l'ancienne Eglise. Car il punit l'usure dans les Clercs, non-seulement par la deposition, mais encore par l'excommunication : *Si quis Clericorum detestus fuerit usuras accipere, placuit eum degradari & abstineri.* Rien ne prouve mieux la grandeur de ce crime, & l'horreur qu'en avoit l'Eglise ; puisque tout le monde fait, qu'on se contentoit de deposer les Clercs, même après des fautes du premier ordre ; & que c'étoit un ancien usage, selon S. Basile, de ne les pas punir par une seconde peine, en les excommuniant : *Antiquus est Canon ut si qui gradu exciderunt, huic soli pena generi subijciantur.*

Mais ce qui rend ce Canon plus singulier, est qu'il defend l'usure aux laïques aussi bien qu'aux Clercs, quoiqu'il les traite plus doucement, en ne les excommuniant qu'après qu'ils auront été avertis inutilement une premiere fois. *Si quis eiarum laïcum accipisse probatur usuras, dixit immediate postea après ce que nous en avons rapporté, & promiserit correctus jam se cessaturum, nec ulterius exaltatum, placuit ei veniam tribui. Si vero in ea iniquitate duraverit, ab Ecclesia esse projiciendum.* La raison de cette difference conduite est, que les laïques peuvent s'excuser, en disant qu'ils n'étoient pas instruits que l'usure fût un commerce illicite ; au lieu que cette excuse se-

Et d'abord à l'égard des Clercs, parmi les Canons Apostoliques, le XXXVI. condamne à la deposition l'Evêque, le Prêtre, le Diacre coupables d'usure. Mais il est plus doux en trois chefs, que le Concile d'Elvire : 1. en ce qu'il ne comprend pas les Clercs inferieurs dans la même peine : 2. qu'il ne punit que les incorrigibles : 3. qu'il le contente de les deposer : *Pecunias mutuo datas cum sumere exigens, vel cesses, vel depunietur.* *τὸν αὐτὸν τὸς ἀποκριπὴς, ἢ παυράδου, ἢ καταπίεθου.* Sur quoi l'on peut remarquer que dans l'ancien Grec, *ἀποκριπὴς*, ne signifioit que prêter, & que *ἀποκριπὴς* & *καταπίεθου* n'étoient pas encore synonymes. Ce qui paroît par cet endroit de l'Evangile : *ὃς τὸν Ἰδοῦα Matth. V. 42. ἀπὸ τοῦ ἀποκριπὴς, μὴ ἀποκριπὴς, & volenti mutuari à te ne avertaris.*

Les Evêques du I. Concile d'Arles suivirent l'exacitudo de la discipline d'Espagne. Ils descendent à tous les Clercs l'usure, & ils la punissent par l'excommunication & par la deposition : *De Ministris qui fenerant, discent - ils, placuit eos juxta formam divinius datam, à communionis abstineri.*

Le Concile de Nicée condamne generalement tous les Ecclesiastiques usuriers, qui in Canone recensentur, in τῷ κανὼνι ἐγκαταριθμῶν, à perdre leurs degrés & leurs offices, à être depouillés, & alienus sit à Canone. Il y a dans ce Canon deux difficultés, que j'examinerai dans la suite, & qui ont rapport à la maniere ancienne d'exiger l'usure : *Plurique funeratores centenas exigunt, idcirco ἀποκριπὴς si quis inven-tus fuerit post hanc definitionem usuras su-*

Conc. Elivir. Can. 10. Conc. tom. 1. pag. 273.

S. Basile. Epist. 188. Can. 3. tom. 3. pag. 271.

Conc. Elivir. Can. 20.

Can. Apost. fol. 36. pag. 444.

Matth. V. 42.

Conc. Arles. lat. 1. Can. 11. Conc. tom. 1. pag. 1428.

Conc. Nic. 17. Conc. tom. 1. pag. 38.

mere ex mutuo, aut seculis exigere, ἢ ἡμιόλιος ἀπαρνέν.

Conc. Lao-
dic. Can. 4.
Conc. tom.
1. p. 1496.

Le Concile de Laodicée parle de ces deux espèces d'usure, & il les interdit aux Ecclesiastiques: *Non oportet hominem sacrum, ἱερῆτικόν*, c'est un terme general qui comprend tout le Clergé, *funerari, & usuris, & quæ dicuntur sequaliteras accipere; ἢ τόκους, ἢ τὰς λογαρίους ἡμιόλιος λαμβάνειν.*

Conc. Car-
thag. 3.
Can. 16.
Conc. tom.
2. p. 1167.

Le III. Concile de Carthage ordonne la même chose, mais en des termes dont on peut tirer une solide instruction: *Ut nullus Clericorum amplius recipiat, quam cuiquam commodaverit: si pecuniam, pecuniam accipiat; & si speciem, quantum dederit accipiat; & quidquid aliud, tantum quantum dederit accipiat.* Ce Canon est rapporté dans le Code Africain, & il est le XVI. de cette collection: mais il lui manque la fin, quoique pour le reste il soit plus exact; & c'est sur lui que j'ai reformé celui du III. Concile de Carthage, où il y a du desordre & de l'alteration.

Cod. Afric.
Can. 16.
ibid. pag.
1059.

Je passe le XIV. Canon du II. Concile d'Arles: & je ne dirois même rien du LXVII. du IV. Concile de Carthage, s'il n'avoit quelque chose de particulier: *Seditionarios nunquam ordinandos Clericos, sicut nec usurarios, nec injuriarum suarum ultores.* Car je remarque qu'il y avoit une discipline moins rigoureuse en Orient, quoiqu'elle fût aussi contraire à l'usure & aussi conforme à l'Evangile. *Qui usuras accipit*, dit S. Basile, *si voluerit injustum lucrum in pauperes infundere, τὸ ἀδίκον κέρδος εἰς πτωχῶν χάριν ῥαδιῶσαι, & deinceps ab avaritia morbo liberari, ad sacerdotium admitti potest.*

Conc. Car-
thag. 4.
Can. 67.
ibid. pag.
1105.

S. Basile.
Epist. 128.
Can. 14.
tom. 3.
pag. 275.

La pratique de l'Eglise Romaine étoit la même que celle d'Afrique; comme on l'apprend de la XL. Lettre de S. Gregoire, Livre VIII. adressée aux Neapolitains, dans laquelle il donne l'exclusion à un hom-

me proposé pour l'Episcopat, pour cette raison: *De eo insuper ad nos pervenisse cognoscite, quod solidos dederit ad usuras; quod vos oportet cum omni subtilitate requirere; & si ita confiterit, alium eligite.* Eten effet il étoit bien juste, que ce qui étoit puni par la deposition dans les Ecclesiastiques, fût un obstacle à l'ordination, selon cette ancienne loi de l'Eglise; que le crime qui fait perdre l'honneur du Sacerdoce, doit aussi empêcher qu'on ne l'obtienne. Je ne rapporte cet endroit de S. Gregoire, que par occasion.

S. Greg.
Magn. lib.
10. indict.
3. Epist. 61.
tom. 2.
pag. 1086.

S. Leon, dans l'Epître aux Evêques de Campanie, de l'oscane, & de la Marche d'Ancone, défend aux Ecclesiastiques, non-seulement ce trafic injuste, mais même de prêter leur nom pour cela: *Indecens enim est, dit-il, crimen suum commodi alienis impendere.* Il ajoute qu'il ne faut connoître ni exercer d'autre usure, que celle qui se fait en prêtant à Dieu ce qu'on donne aux pauvres: *Faxus hoc solum aspicere & exercere debemus.* Et dans le Chapitre suivant, il menace de punir aussi severement les desobéissans, que les Evêques d'Espagne l'avoient déjà fait: *A suo se noverit officio submovendum, nec communionis nostra futurum esse consortem, qui socius esse nolit disciplina.*

S. Leo
Epist. 3.
c. 4. p. 111.

Pour expliquer maintenant l'expression des Conciles de Nicée & de Laodicée, qui défendent *centesimas, iavrosas, & sequaliteras ἡμιόλιος*; il faut remarquer que les premières usures, *centesime*, sont celles de l'argent; & que les autres, *seculpta* ou *sequaliteras*, sont celles des fruits. Je parlerai de ces dernières en leur rang: il faut bien démentir les autres auparavant.

Ibid. c. 5.

On les appelloit *centesimas*, parce qu'en cent mois on avoit doublé la somme: car chez les anciens les intérêts se payoient tous les mois; & pour l'argent

l'argent prêté à usure on payoit un pour cent par mois. C'est pour cela que chez les Romains le Livre de comptes ou d'état des gens riches, s'appelloit *Calendarium*, & que les debiteurs n'apprehendoient rien tant que les commencemens des mois ; comme il paroît par Horace :

Horat. lib.
1. Sat. 3.

*Fugis, ut Drusonem debitor aris ;
Quinisti, cum tristis misero venerit
calenda,
Mercedem aut nummos unde unde
extricat ; amaras
Perrecto jugulo histórias, captivus
ut, audit.*

On ne peut pas douter de cet usage après ce qu'en dit S. Ambroise : *Veniunt calenda, parit fors centesimam : veniunt menses singuli, generantur usura.* ... *Crevit centesima ; peritur nec solvitur ; applicatur ad fortem.* ... *Itaque jam non centesima incipit esse, sed summa ; hoc est, non sanoris centesima, sed sanus centesimæ.* Pour entendre la fin de ce passage, il faut se souvenir que *sanus* chez les anciens étoit la même chose que *fort* ou *summa*, & chez les Grecs *κατάλυν, ἀπάρων*, & qu'il étoit opposé à *usura*. Il faut encore remarquer que S. Ambroise parle de l'usure que les Grecs appelloient *ἀραυτοίσις* ou *αἰμαὶ*, & que les loix civiles défendoient, comme nous le verrons dans la suite.

Pour les Grecs la coutume étoit la même, & peut-être qu'elle en étoit venue. Car au tems de la République, on ne payoit qu'un intérêt très médiocre, qui étoit appelé *unciaria*, ou *semmicaria usura*, qui n'égalait le capital qu'en deux cens ans. Mais le commerce des Grecs ayant fait passer le luxe de l'Asie dans l'Italie, il y fit aussi passer les dépenses excessives & les usures. Aristophane dans la Comédie appelée, *les nuées*, fait demander par un de ses Acteurs : *Usura quid animantis est ?* Et un autre lui

repond : *Quid enim aliud, nisi quod per mensem & per diem subinde magis ac magis crescit pecunia, sensim affluente tempore.* Et dans l'Acte II. scène première, il fait dire à Strepsiade, l'un des personnages de la pièce, qu'il s'est avisé d'un secret infaillible pour ne point payer d'usure, & pour obliger son créancier à n'en pouvoir exiger ; c'est de prier une Magicienne de Thessalie (c'est d'où étoient les bonnes) de faire descendre la lune ; (car on prétendoit qu'elles en avoient le pouvoir) & que par des enchantemens on l'arrêteroit dans un lieu creusé pour la recevoir. Et quelle utilité en tirerez-vous, lui repond Socrate ? C'est, continue Strepsiade, que la lune ni ne se levera, ni ne se couchera ; & par conséquent je ne payerai point d'usures. Comment cela, dit Socrate ? C'est, repond Strepsiade, que n'y ayant plus de lune, il n'y aura plus de mois, & par conséquent plus d'usures ; car elles se payent tous les mois.

C'est pour cela que S. Basile dit que les mois sont les peres des usures : *Exiimescit menses, tanquam sanoris parentes, φεβύται τὸς μήνας ὡς τὸν πατέρα ;* & que S. Gregoire de Nyse dans le discours contre les usuriers, dit que les peres qui aiment leur famille, ont moins de joie quand Dieu leur donne des enfans, qu'un usurier quand le mois finit : *Neque enim patres tantopere letantur generatione filiorum, quantum funeratores fine mensium : ὥς αἱ τοιούτοις ὑπερβύται τῶν μηνῶν παροικούντων.*

Blastares, l'un des plus habiles Canonistes Grecs, dit que le centieme est, quand on paye douze pour cent par an. Et Sidonius Apollinaire, dont j'ai réservé le temoignage pour la fin, dit en termes clairs, qu'en prenant le centiem d'intérêt, on reçoit son principal en huit ans : *Centesimam, dit-il, qua per bilustris tempus producta, modum sortis ad duplum adduxit.* En effet prêtés

Ddd

S. Ambr. de
Tobia, c.
12. n. 42.

Aristophanes
in Comœdia.
Act. 4. Scen. 5.

S. Basil.
in Psal. 14.
tom. 1.
pag. 108.
n. 2.

S. Greg.
Nyss. orat.
cont. usur.
tom. 2.
pag. 131.

Sidonius,
Epist. 24.
lib. 4. Bibl.
Pat. tom.
6. p. 1099.

à douze pour cent par an, c'est prêter à peu près au denier huit; car il ne s'en faut que quatre que douze fois huit ne fassent cent; & par conséquent en huit ans on recevoit son principal presque en entier.

Mais deux lustres, dira-t-on, sont dix ans, & non pas huit. Ce n'est pas là une difficulté; car chez les anciens on prenoit aisément le lustre pour l'Olympiade, comme le Pere Petau le prouve par ces vers d'Ovide :

Petau. lib. 9. de doct. temp. cap. 43. *In Scythia nobis quinquennis Olympias acta est. Jam tempus lustri transiit in alterius.*

Et Scaliger par ceux-ci d'Aufonne :

Scaliger, lib. 5. emend. temp. pag. 210. *Foris erit ut lustrum cum se cumalaverit istis, Consectam proculus signet Olympiadem.*

La difficulté de *Quinquennis Olympias*, n'est pas plus considérable. Car le commencement de l'Olympiade étoit au solstice d'Été, & par conséquent elle occupoit trois années Juliennes complètes, & deux autres imparfaites; ce qui la fait quelquefois appeler *tripennis*, parce qu'elle étoit de quatre ans complets, & de cinq commencés, comme Scaliger l'a remarqué.

Ibid. lib. 1. pag. 43. Après ce que nous venons de dire du centième qui étoit l'intérêt de l'argent qu'on payoit tous les mois,

il est facile d'entendre ce que Jules Capitolin veut dire dans la vie d'Antonin le pieux : *Fœnus trientarium, hoc est, minimis usuris exercuit, ut patrum suo plurimos adiuvaret.* Et Lampride dans la vie d'Alexandre Severe : *Alexander usuras feneratorum contraxit ad trientes pensiones, etiam pauperibus concessit;* car cela ne veut dire autre chose, sinon que sous ces Empereurs

on ne payoit les intérêts que quatre fois par an, tous les trois mois, *trientes pensiones*, ce qui étoit une grande diminution.

Mais ni l'exemple d'Antonin, ni l'Edit d'Alexandre Severe, ne furent suivis après leur mort. Et il paroît par les loix de Constantin, de Theodose le grand, & des Empereurs postérieurs, que le centième étoit l'intérêt ordinaire : *Pro pecunia ultra singulas centesimas creditor vetatur accipere*, dit Constantin. *Quicumque ultra centesimam jure permissam, aliquid sub occasione necessitatis eruerit, quadrupli poenae obligationis confidit, sine cessatione sine regno, protinus ablata reddibebit*, dit le grand Theodose. S. Ambroise, S. Basile, S. Gregoire de Nyse, S. Chrysostome, Sidonius Apollinaire, sont encore autant de témoins de la même chose : *Nomina vel auditu horrenda*, dit S. Basile. *Menstrui illirepetitores, vel ut hi Demones, qui comitialis morbi auctores sunt, ad luna periodos in pauperes invadunt.* Il faut lui joindre S. Jean Chrysostome : *Liberalitatem pecunie vendas? Vende, non veto, sed pro Regno calorum. Ne parvum accipias operis hujusce pretium, usuram centesimam, sed vitam immortalam.*

L'Empereur Arcadius l'an 405. fit une loi par laquelle il ordonna que les Magistrats ne pourroient tirer d'intérêt de l'argent prêté, que la moitié du centième, c'est-à-dire, six pour cent : *Senatores sub medietatem centesima usura ad contractum credita pecunia credimus admitti.* C'est la IV. Loi du même titre, dont l'expression fait voir qu'il étoit défendu avant cela aux Sénateurs de prêter à intérêt. Et S. Jean Chrysostome le dit formellement :

Quod si velis externos legislatores interrogare, audies illos id externa impudentia esse putare. Certe viri qui dignitates occupant, quique Senatuum magnam constituunt, non licet hujusmodi lucro dehonefieri; sed

Cod. Theodof. lib. 2. Leg. 1. tit. 33. Leg. 2. ibid.

S. Basil. in Psalm. 14. tom. 1. pag. 113. n. 5.

S. Chryf. hom. 56. in Math. tom. 7. pag. 573. n. 5.

Leg. 4. Cod. tit. 33.

S. Chryf. hom. 56. in Math. tom. 7. pag. 574. n. 6.

Jul. Capitol. in vit. Anton. c. 2. Lamprid. in vit. Alex. Severi, c. 16.

tex apud illos est, qua id prohibet.

Lampride qui nous apprend qu'Alexandre Severe defendit aux Senateurs de prêter à usure, & qu'il leur permit seulement de recevoir quelque present (ce qui étoit néanmoins une autre espece d'usure) nous apprend aussi qu'ensuite le même Prince leur permit la même chose qu'Arcadius leur avoit permise par sa loi, de recevoir la moitié de l'interêt ordinaire, à condition de ne plus recevoir de presents : *Senatores, si junerarentur, usur as accipere primò vetuit, nisi aliquid muneris causa acciperent : postea tamen jussit in semissis accipere donum ; munus tamen sustulit.* Peut-être que la loi d'Arcadius qui permet l'usure aux Senateurs, mais seulement pour la moitié, ne fut publiée qu'après l'exil de S. Chrysostome, & en haine de ce Prelat, qui s'étoit si souvent & si fortement déclaré contre l'usure, & qu'elle fut sollicitée par Opat Prefet de la ville, à qui elle est adressée, & qui étoit l'un des grands ennemis de ce saint Evêque, & payen, comme nous l'apprenons de Socrate.

specierum sanctorum donationibus, usque ad centesimam tantummodo licere stipulari, nec eam excedere, licet veteribus legibus hoc erat concessum. Enfin pour les autres, il reduisit les interêts à la moitié des precedens : *Ceteros autem homines, dimidiam tantum partem centesima & derogant à toutes les coutumes contraires, il voulut que ce qu'on exigeroit au-delà, fût compté sur le principal : Si acceperis, in sortem hoc imputate compellitur.*

Après cette espece d'écart, il faut revenir à la parole de Dieu, qui condamne absolument toute usure, & dans toutes sortes de personnes : *Si pecuniam tuam dederis populo mee pauperi qui habitat tecum, dit Dieu même, non urgebis eum quasi exactor, nec usuris operimes.* Il defend donc deux choses, la rigueur & l'usure ; & il en commande deux, la bonté & le desinteressement. Et dans le Levitique : *Si attenuatus fueris frater tuus, ne accipias usuras ab eo, nec amplius quam dedisti . . . Pecuniam non dabis ei ad usuram, & frugum superabundantiam non exiges.* Si Dieu ne parle que des pauvres dans ces deux endroits, c'est qu'en ce temslà tout le peuple étant dans le desert, n'ayant ni terres, ni heritages, ni thesors, ils étoient en un sens très-veritable tous pauvres. Aussi les termes de la loi de l'Exode sont ils generaux : *Populo mee pauperi, qui habitat tecum.* Et il est très-visible qu'aucun d'eux ne pouvoit emprunter de l'argent, que par une necessité très-pressante ; puisqu'ils ne pouvoient ni trafiquer, ni acheter des terres, ni faire de depense en luxe.

Il faut encore remarquer, pour l'claircissement de la loi du Levitique, qu'elle est avant le passage du peuple dans la terre promise. Or comment le parrage s'en devoit-il faire ? Les uns en devoient-ils avoir plus que les autres ? Si cela est, il pouvoit y avoir des riches & des pauvres, puisqu'il y

Ddd 2

Soc. lib. 6
cap. 18.

Cod. Justinian. Leg.
4. tit. 12.
Leg. 26.

Enfin l'Empereur Justinien ordonna que les Officiers de l'Empire, qu'on traitoit d'illustres, & ceux qui étoient dans un rang encore plus élevé, ne prendroient que la troisieme partie du centieme, c'est-à-dire quatre pour cent : *Jubemus illustribus quidem personis sive eas precedensibus, minime licere ultra tertiam partem centesima, usurarum nomine in quocumque contractu vili & maximo stipulari.* Il accorda aux Banquiers ou Changeurs, ou directeurs d'un grand negoce, de prendre la huitieme partie du centieme : *Illos verò qui ergastariis præsunt, vel aliquam licitam negotiationem gerunt, usque ad bessem centesima.* Et il permit de prendre douze pour cent de l'argent qu'on prêtoit sans garantie aux Marchands qui trafiquoient sur mer : *In trajecitibus contrahitions, vel*

Exod.
XXII. 29.

Levitic.
XXV. 35.
36-37.

Numer.
XXXIII.
54.

avoit inégalité. Mais Dieu ordonne par avance tout le contraire : *Illam dividitis vobis sorte*, dit-il. *Pluribus dabitur latiora*, & *pauis angustiora*. Ainsi aucun n'étoit pauvre parmi ce peuple : mais ou la negligence, ou le malheur des tems put faire tomber dans la suite quelque famille dans la pauvreté ; & alors Dieu voulut qu'on assistât ces pauvres, ou par un don, ou par un prêt gratuit : à peu près comme un pere de famille qui laissant ses enfans heritiers , proportions égales , recommanderoit d'assister entre eux celui qui viendrait à manquer. D'où vient quela loi du Levitique est ainsi conçue dans le Grec : *Si quis ex fratribus in paupertatem prolapsus sit, &c. idē dē mīrāō ē dē dē dē dē, ē pūrd ēū.*

Mais il n'y a rien de plus précis que la defense que Dieu fait sur ce sujet au Chapitre XXIII. du Deuteronome : *Non funerabis fratri tuo ad usuram pecuniam*, dit-il, *nec fruges, nec quamlibet aliam rem, sed alieno. Fratri autem tuo, absque usura id, quo indiger, commodabis* : c'est à-dire, vous êtes tous enfans d'un même pere ; vous avez tous une même Religion ; vous êtes tous prêts d'entrer dans un pays auquel vous devez tous avoir une égale part. Je vous defends de prêter à usure à aucun de vos freres. Je ne vous le permets qu'à l'égard des habitans idolâtres, dont je vous donne les biens & les richesses, que je vous commande de chasser de la terre promise, & de la vie desquels je vous fais les maîtres. *Quis erat tunc alienigena, nisi Amalec, nisi Amorheus, nisi hyssop ?* dit excellemment S. Ambroise. *Ibi, inquit, usuram exige. Cui merendū nocere desideras, cui jure inferuntur arma, huic legitime indicantur usura.*

Quem bello non potes facile vincere, de hoc civis potes certissima vincicare te. Ab hoc usuram exige, quem non sit ci-vis nocidere. . . . Ergo ubi jus belli, ibi etiam

jus usura. Frater autem tuus omnis, fides primam, deinde Romani juris est populus. Ce n'étoit donc que des infideles, anciens habitans de la Palestine, que la loi parloit, en permettant l'usure aux Juifs qui vecurent long tems avec eux : car les Juifs ne furent jamais naitres de la Phenicie & de la côte de la mer. Ils n'avoient point de rivieres ni de vaisseaux. Ils ne connoissoient que leur pays. Ils ne commerçoient ailleurs, que par le moyen des Chananéens & quand Salomon envoya dans les Indes une flotte, il se servit des Pilotes & des Matelots du Roi Hiram. Du reste, Joseph même & Philon assurent que l'usure étoit defendue aux Juifs par leur loi à l'égard de tous leurs compatriotes : *Funerari Hebraeorum nemini licet*, dit Joseph, *neque cibum, neque potum. Non enim justum est in reditu habere fortunam tribulis, sed subvenientem ejus necessitatibus, in lucro ponere, & gratiarum actionem illius, & remunerationem à Deo consecuturam ob humanitatem.* Il dit la même chose à peu près dans le II. Livre contre Apion. Philon s'explique encore plus fortement dans le Livre de caritate, en parlant de la même loi dont il s'agit : *Vetus igitur, dit-il, fratri funerari; fratrem nominans, non solum ex iisdem parentibus natum, verum etiam quemcumque civem tribulante, iniquam ducens colligere fenus à pecuniis tanquam saturam ē pecoribus.*

Joseph. lib.
4. antiqui.
n 25. tom.
I. p. 244.

Philo lib.
de carita-
te, p. 542.

Et quand même on étendrait la permission que donne la loi, aux infideles des provinces voisines, qu'en pourroit-on conclurre ? Un chretien peut-il traiter un chretien comme un infidele ? Nous sommes tous freres d'une manière si étroite & si parfaite, que Jesus-Christ n'a point trouvé d'union à qui'il la pût comparer, que celle qu'il a avec son Pere : *Ut sint unum, sicut & nos unum sumus.* Nous ne sommes pas seulement une même fa-

S. Amb.
de Tobia,
c. 15. n 52.

Ephes. IV.
4. 5. 6.

mille ou un même corps, nous sommes encore un même esprit : *Unum corpus & unus spiritus*, dit S. Pauli : *sicut vocati estis in una spe vocationis vestrae. Unus Dominus, una fides, unum baptisma, unus Deus & Pater omnium, qui est super omnes, & per omnia, & in omnibus vobis.*

Psal. XIV.
5.

Enfin il y a une très grande apparence que la permission donnée au peuple Juif, de prêter à usure aux infidèles du pays de Chanaan, ne fut que pour un tems, & qu'elle cessa lorsque les Juifs, contre l'ordre de Dieu, firent la paix avec les restes de ces peuples, qui se trouverent dans le partage de chaque Tribu : car les Prophetes ne parlent jamais de cette exception. David dans le XIV. Pseaume, parmi les louanges de l'homme de bien, met celle-ci : *Pecuniam suam non dedit ad usuram*. Et pour faire comprendre en deux mots les crimes d'une ville où Dieu n'est point connu, il se sert de cette expression : *Non defecit de plateis ejus usura & dolus*. Le même Prophete dans la description magnifique du regne de Jesus-Christ qu'il fait dans le Pseaume LXXI. ne parle que de l'affranchissement de l'usure & de l'injustice des creanciers : *Ex usuris & iniquitate redimet animas eorum*. Mais le Prophete Ezechiel est encore plus expresse ; car voici la maniere dont Dieu parle par ce Prophete : *Vivo ego, dicit Dominus Deus... Vir si fuerit justus... ad usuram non commodaverit, & amplius non acceperit... hic justus est, vita vivet*. Et parlant ensuite du fils, s'il n'imité pas l'exemple de son pere, il dit : *Si genuerit filium laetionem, ... ad idola levantem oculos suos, ... ad usuram dantem, & amplius accipientem, numquid vivet ? Non vivet. Cum universa hac detestanda fecerit, morte morietur*. Enfin dans le Chapitre XXIII. le même Prophete faisant le denombrement des pechés, qui avoient attiré la colere de Dieu sur

Psal. LIV.
12.

bien, met celle-ci : *Pecuniam suam non dedit ad usuram*. Et pour faire comprendre en deux mots les crimes d'une ville où Dieu n'est point connu, il se sert de cette expression : *Non defecit de plateis ejus usura & dolus*. Le même Prophete dans la description magnifique du regne de Jesus-Christ qu'il fait dans le Pseaume LXXI. ne parle que de l'affranchissement de l'usure & de l'injustice des creanciers : *Ex usuris & iniquitate redimet animas eorum*. Mais le Prophete Ezechiel est encore plus expresse ; car voici la maniere dont Dieu parle par ce Prophete : *Vivo ego, dicit Dominus Deus... Vir si fuerit justus... ad usuram non commodaverit, & amplius non acceperit... hic justus est, vita vivet*. Et parlant ensuite du fils, s'il n'imité pas l'exemple de son pere, il dit : *Si genuerit filium laetionem, ... ad idola levantem oculos suos, ... ad usuram dantem, & amplius accipientem, numquid vivet ? Non vivet. Cum universa hac detestanda fecerit, morte morietur*. Enfin dans le Chapitre XXIII. le même Prophete faisant le denombrement des pechés, qui avoient attiré la colere de Dieu sur

Pf. LXXI.
14.

bien, met celle-ci : *Pecuniam suam non dedit ad usuram*. Et pour faire comprendre en deux mots les crimes d'une ville où Dieu n'est point connu, il se sert de cette expression : *Non defecit de plateis ejus usura & dolus*. Le même Prophete dans la description magnifique du regne de Jesus-Christ qu'il fait dans le Pseaume LXXI. ne parle que de l'affranchissement de l'usure & de l'injustice des creanciers : *Ex usuris & iniquitate redimet animas eorum*. Mais le Prophete Ezechiel est encore plus expresse ; car voici la maniere dont Dieu parle par ce Prophete : *Vivo ego, dicit Dominus Deus... Vir si fuerit justus... ad usuram non commodaverit, & amplius non acceperit... hic justus est, vita vivet*. Et parlant ensuite du fils, s'il n'imité pas l'exemple de son pere, il dit : *Si genuerit filium laetionem, ... ad idola levantem oculos suos, ... ad usuram dantem, & amplius accipientem, numquid vivet ? Non vivet. Cum universa hac detestanda fecerit, morte morietur*. Enfin dans le Chapitre XXIII. le même Prophete faisant le denombrement des pechés, qui avoient attiré la colere de Dieu sur

Ezech.
XVIII. 3.
6. 8. 9.

bien, met celle-ci : *Pecuniam suam non dedit ad usuram*. Et pour faire comprendre en deux mots les crimes d'une ville où Dieu n'est point connu, il se sert de cette expression : *Non defecit de plateis ejus usura & dolus*. Le même Prophete dans la description magnifique du regne de Jesus-Christ qu'il fait dans le Pseaume LXXI. ne parle que de l'affranchissement de l'usure & de l'injustice des creanciers : *Ex usuris & iniquitate redimet animas eorum*. Mais le Prophete Ezechiel est encore plus expresse ; car voici la maniere dont Dieu parle par ce Prophete : *Vivo ego, dicit Dominus Deus... Vir si fuerit justus... ad usuram non commodaverit, & amplius non acceperit... hic justus est, vita vivet*. Et parlant ensuite du fils, s'il n'imité pas l'exemple de son pere, il dit : *Si genuerit filium laetionem, ... ad idola levantem oculos suos, ... ad usuram dantem, & amplius accipientem, numquid vivet ? Non vivet. Cum universa hac detestanda fecerit, morte morietur*. Enfin dans le Chapitre XXIII. le même Prophete faisant le denombrement des pechés, qui avoient attiré la colere de Dieu sur

Ibid. 10.
12. 13.

bien, met celle-ci : *Pecuniam suam non dedit ad usuram*. Et pour faire comprendre en deux mots les crimes d'une ville où Dieu n'est point connu, il se sert de cette expression : *Non defecit de plateis ejus usura & dolus*. Le même Prophete dans la description magnifique du regne de Jesus-Christ qu'il fait dans le Pseaume LXXI. ne parle que de l'affranchissement de l'usure & de l'injustice des creanciers : *Ex usuris & iniquitate redimet animas eorum*. Mais le Prophete Ezechiel est encore plus expresse ; car voici la maniere dont Dieu parle par ce Prophete : *Vivo ego, dicit Dominus Deus... Vir si fuerit justus... ad usuram non commodaverit, & amplius non acceperit... hic justus est, vita vivet*. Et parlant ensuite du fils, s'il n'imité pas l'exemple de son pere, il dit : *Si genuerit filium laetionem, ... ad idola levantem oculos suos, ... ad usuram dantem, & amplius accipientem, numquid vivet ? Non vivet. Cum universa hac detestanda fecerit, morte morietur*. Enfin dans le Chapitre XXIII. le même Prophete faisant le denombrement des pechés, qui avoient attiré la colere de Dieu sur

Jerusalem & sur tout le peuple d'Israël, il met l'usure parmi les plus noirs & les plus irremissibles : *Usuram, & superabundantiam accepisti, & avare proximis tuis calumniabaris, meique oblitas. Ecce complofi manus meas super avartiam tuam quam fecisti.*

Nous n'en sommes encore qu'à la justice des Juifs. Celle des chretiens doit être plus grande ; & le Fils de Dieu, qui est venu accomplir la loi, & lui donner la dernière perfection, non seulement a interdit l'usure qui étoit déjà interdite aux Juifs, mais il a fait aux chretiens une loi particuliere de prêter sans rien esperer : *Benefacite, dit-il, & mutuum date, nihil inde sperantes* ; & il en tend cette raison immédiatement au paravant : *Si mutuum dedernis his à quibus sperastis recipere, qua gratia est vobis ? Nam & peccatores peccatoribus senerantur, ut recipiant aequalia*. Il n'est pas ici question de l'usure, il est question du principal même ; & c'est être juste, comme le sont les infidèles & les impies, que de prêter dans l'esperance de recevoir son argent.

Après cela je ne puis assez m'étonner de l'extrême aveuglement de quelques personnes, qui pretendent que la defense de l'usure n'a été que pour les Juifs : *Respondeo*, dit Saumaïse, *falli omnes qui putant quod Judaeis inter se observandum circa usuras lege Moysaica praestitutum, Christianos hodie, quo jure utuntur, tenere*. Cependant Saumaïse est encore de meilleure foi que quelques Catholiques, qui pretendent que l'usure étoit permise chez les Juifs à l'égard des riches : *Si hoc esset, dit Saumaïse, omnis usura prohibita inter Christianos censeri deberet jure divino etiam minima, etiam ea qua à divitibus exigitur. Certissimum quippe est Judaeis ea lege Moysi omnem usuram interdictam, qua à Judaeo exigenda esset tam divite quam paupere.*

Mais on dispute, direz-vous, du

Ibid. " XXIII.
12. 13.

Luc. VI.
27. 35. 36.

Saumaïse de
senore tra-
pezitico,
p. 672.

lens de ces paroles du Fils de Dieu, *Mutuum date nihil inde sperantes*. Il est vrai ; & cela me fait souvenir de ce mot de l'Ecriture : *Litigabam ergo Judai, dicentes, Quomodo, &c.* Ceux qui ont de la docilité & de la foi, ne trouvent aucune difficulté : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos* ; & s'il y en a quelqu'une, elle doit nous rendre plus attentifs & plus humbles, & non pas plus assurés de nos préjugés ni plus orgueilleux, selon cet excellent avis de Saint Augustin : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos*. Mais j'en fais juge tout homme à qui il reste quelque sincérité. Le Fils de Dieu nous dit de prêter sans rien espérer : où est l'obscurité ? Il dit que les injustes & les infidèles prêtent à leurs amis dans l'espérance de recevoir ce qu'ils ont prêté : cela n'est-il pas clair ? Il ajoute que, si nous ne faisons plus qu'eux, nous ne remplissons pas les obligations de notre état, & que nous ne devons pas attendre une recompense éternelle : où est la difficulté ? Quand il a parlé du pardon des ennemis & de l'oubli des injures, qu'a-t-il dit ? Comment a-t-il parlé ? Ne sont-ce pas ici les mêmes expressions ? Pourquoi donc les entendrions-nous autrement ? Que si la chose n'est pas assez claire, voici des Interpretes, dont le nombre & le poids doit accabler les plus opiniâtres.

Tertullien, pour faire voir que l'Auteur de la nouvelle alliance est le même que le Dieu de l'ancien Testament, cite le passage de Saint Luc, *Mutuum date, &c.* & après l'avoir comparé avec celui d'Ezechiel, *Provo ergo, dicit Dominus, &c.* où l'usure est interdite en general, il remarque que l'Ancienne Loi avoit été comme un essai de la perfection chrétienne ; & que la défense d'exi-

ger l'usure avoit préparé les Juifs à la Loi nouvelle, qui défend même en certains cas, d'exiger le principal : *Præus igitur fuit, ut fructum feneratoris eradicaret ; quo facilius assuefaceret hominem ipsi quoque feneratori, si sortem, perdendo, cuius fructum didicisset, amittere*. Je n'avertis plus que *fannus* signifioit parmi les anciens le principal, & *fructus feneratoris* l'usure, parce que je l'ai déjà fait. Tertullien poursuit ainsi : *Hanc enim dicimus operam legis procurantis (lisez procurantis, ou præcurrentis) Evangelio. Quorundam tunc fidem paulatim ad perfectum disciplinæ christianæ nitorem, primis quibusque præceptis balbutientis adhuc benignitatis informabas*. Ce n'étoit que le commencement & comme l'enfance de la vertu & de la bonté, que de prêter sans usure, *balbutiens benignitas*. Quelle confusion pour ceux qui trouvent que ces commencemens sont des excès insupportables aux Chrétiens ?

Le même Auteur justifie par deux articles de l'ancienne Loi, que les Juifs étoient eux-mêmes obligés à relâcher le principal. Car dans le Chapitre XXIV. du Deuteronome il est défendu de retenir le gage du pauvre plus d'un jour, *non pernoctabis apud te pignus*. Ainsi en rendant le gage on se dépouilloit de tout, & on renonçoit à toutes ses assurances. Et dans le Chapitre XV. du même Livre, il est ordonné de remettre toute dette, lorsque la septième année, qui s'appelloit l'année de remise arrivoit : *Septimo anno facies remissionem. . . Cui debetur aliquid ab amico vel proximo ac fratri suo, repetere non poteris, quia annus remissionis est*. On étoit donc obligé de donner ce qu'on avoit prêté ; & , selon la remarque de Tertullien, Dieu préparoit par-là les hommes à prêter à ceux qui ne peuvent leur rendre ce qu'ils en ont reçu : *Cum debitum dimittit jubet, utique non exsolu-*

Tertull.
lib. 4. adv.
Marcion.
c. 17.

Deuteron.
XXIV. 12.

Ibid. XV.
1. 2.

Tertull.
lib. 4. adv.
Marcion.
c. 17.

S. Aug.
Tract. in
Joann. n.
2.

ro, plus enim est, & si exsolventur: cum repositi verat, quid aliud docet quam non exsolventes saneremus, qui jam (ou tam) detrimentum suavi indixit. C'est comme il faut lire ce passage, où il y a une assez grande confusion dans les éditions ordinaires.

On peut encore ajouter aux remarques de cet Auteur, celle-ci : que Dieu prevoiant bien que la crainte de perdre ce qu'on prêtoit peu de tems avant la septieme année, dans laquelle toutes les dettes étoient abolies, empêcheroit plusieurs de secourir leurs freres, leur fit ce commandement au Chapitre XV. du Deuteronomie : *Cave ne foris subrepat tibi impia cogitatio, & dicas in corde tuo : Appropinquat septimus annus remissionis, & avertas oculos tuos à paupere fratre tuo, nolens ei quod postulat mutuum commodare, ne clamet contra te ad Dominum, & fiat tibi in peccatum. Sed dabis ei, nec ages quidpiam callidè.* Mais suivons la tradition des Interpretes de l'Ecriture.

S. Ambroise dit que Dieu ne s'est pas contenté de defendre une fois ou deux l'usure, comme il a fait à l'égard des autres pechés; mais qu'il a souvent réitéré cette defense aux Juifs dans la loi de Moysè; & que J. C. loin d'abolir cette defense, l'a poussée encore plus loin, en obligeant les chretiens à se regarder tous comme des freres, entre lesquels tout est commun : *Cum de aliis peccatis semel aut multum iterata admonitione prescripserit, de senore sapius intimavit... Audistis, saneratores, quid lex dicat, de qua dixit Dominus, Non veni legem solvere sed adimplere? Quam Dominus non solvit, vos solvistis?.....*

Noli, inquit, exigere usuram à fratre tuo. Hoc est, Cum quo habere debes omnia communia, ab eo in usuram exigit? ... Noli ab eo exigere amplius, à quo dnum est repetere quod dederis, nisi cum habueris modo solvat. Il confirme cette raison par une autre tirée de la recompense

promise en l'autre vie à ceux qui n'en attendent point en celle-ci : *Dominus in Evangelio talibus magis exstimat generandum, dit-il, à quibus redhibitio non speretur... Date mutuum iis, à quibus non speratis vos, quod datum fuerit, recepturos. Nullum hic damnum est, sed compendium. Minimum datis, multum recipietis.* Il avoit déjà dit la même chose au Chapitre II. *Da pecuniam, si habes... Da quasi non recepturus, ut in teo cedas si reddita fuerit. Qui non reddit pecuniam, reddet gratiam; si fraudaris pecunia, acquisitis justitiam.*

S. Jean Chrysostome presse encore plus fortement l'usurier par les paroles de Jesus-Christ : *Hoc injustitie vinculum est, hac obligatio violentiarum passionum. Do, inquit, non ut accipias, sed ut plura reddas. At Deus vetat id accipere quod datur : Date, inquit, illis à quibus nihil accipere speratis. Tu verò plus quam dederis exigit; & quod non dedisti, ut debitum tibi cogis numerare eum qui non accepit. Et putas hinc tibi opes angere, ac pro opibus ignem tibi accendit inextinguibilem.*

Pour entendre ce que dit S. Jerome sur le Chapitre XVIII. du Prophete Ezechiel, il faut remarquer que l'Hebreu porte en general, *ad usuram non commodaverit*; au lieu que les LXX. ajoutent, *pecuniam suam*. Et voici la reflexion de ce saint Docteur : *In hebraico cunctarum specierum usura prohibetur, in septuaginta tantum pecunia. Juxta quod & in quattodecimo Psalmo scriptum est : Qui pecuniam suam non dedit ad usuram. Et quomodo dicitur : Fratris tuo non sanerabis, alieno autem sanerabis? Sed vide presertim : In principio legis à fratribus tantum sumus tollitur : in Propheta usura ab omnibus prohibetur, dicente Ezechiele, Pecuniam suam non dedit ad usuram. Porro in Evangelio virtutis augmentum est, precipiente Domino : Faveramini his à quibus non speratis recipere.*

Ibid. c. 16.
n. 34.

Ibid. c. 21.
n. 8.

S. Chryst.
hom. 56.
in Matth.
tom. 7.
pag. 175.
n. 6.

S. Hieron.
in cap. 18.
Ezech.
tom. 3.
pag. 813.

Deuterom.
XV. 9.

S. Ambr.
de Tobia,
c. 14. n. 46.

Ibid. n. 41.

S. Augustin dans le discours sur le XIV. l'écume, étant venu à l'endroit celebre de l'usure, le tranche en deux mots, mais très-importans : Ce sont, dit-il, de ces peches grossiers & materiels qu'il est aisé d'éviter. Ce seroit un grand mal d'en être fouillé, mais ce n'est pas une grande louange d'en être exempt ; & un homme, dont les mains ne sont pas pures, est bien éloigné d'avoir le cœur aussi pur que Dieu le demande : *Ista non sunt magna ; sed qui nec ista potest, multo minus potest loqui veritatem in corde suo.* Il s'explique davantage dans le III. discours sur le Picame XXXVI. *Nolo filii funeratores*, dit-il à son peuple ; & *ideo nolo, quia Deus non vult. Nam si ego nolo, & Deus vult, agite ; si autem Deus non vult, etiamsi ego vellem, malo suo ageret qui ageret.*

Unde apparet Deum hoc nolle? *Dicitum est alio loco: Qui pecuniam suam non dedit ad usuram. Es quam desolabile sit, quam ediosum, quam execrandum, puto quia & ipsi funeratores noverunt.*

Mais rien n'est plus digne de la pieté de ce Pere, ni plus conforme à la sainteté de l'Evangile, que ce qu'il dit dans la XLVIII. homelie (4) : *Da quidem bonis, & noli avertere faciem tuam ab eo qui mutuo petit, sed accipe quantum dedisti ; nam & beneficium perdidisti ; & si hoc ipsum quod daturus es, exigatur. Fortè ad manum non habet unde reddat : petulisti petentem, expella non habentem. Noli clamare & dicere: Nunquid fœnus quero ? tantum peto quantum dedi, hoc recipiam. Non es mentitus, verum dicis, non es funerator ; ut tibi reddat ; sed si propterea fœnus non exigit, ne te funeratorem judicet Deus, premis suffocas, exigit ; si tantum exigit quantum dedisti, suffocando tamen & in angustiis retinendo, bene-*

ficiam non prestisti, sed majores angustias intulisti. Sed forte dicis, Habet unde reddere possit ; habet possessionem, vendat ; habet domum, vendat ; habet familiam, vendat. Frater tuus quando à te petit, ideo te petit ut venderet ; propterea non faciat, quia subvenisti ne fieret. Hoc vult Deus, hoc jubet Deus.

On fait d'ailleurs jusqu'où S. Augustin portoit le desintéressement, & quelles conséquences il tiroit de ce commandement de Jesus - Christ : *Mutuum date nihil inde sperantes ;* car il vouloit qu'en prêtant même aux personnes les plus aisées & les plus riches, on fût préparé par la disposition du cœur à perdre ce qu'on prêteroit, si l'injustice du débiteur, ou quelque autre occasion nous forçoit à l'abandonner. *Qui sponte, vel conventus, dit-il, pecuniam debitam reddere noluerit, dimittenda illi est....* *Duas enim ob res nolens reddere ; vel quod non habeat, vel quod avarus sit, reique aliena cupidus. Utrumque autem pertinet ad inopiam. Nam illa inopia est rei familiaris, hac animi. Quisquis itaque tali dimittit debitum, inopi dimittit, opusque christianum operatur, manente illa regula, ut in animo paratus sit amittere quod sibi debetur.* Il ne défend pas néanmoins les justes soins, & les moyens légitimes de se faire payer ; quoique dans le nombre de ces moyens, il ne comprenne pas les procès.

Il y a dans le discours de S. Gregoire de Nyssé contre les Usuriers, quelque chose de fort semblable à la pensée de S. Augustin : *Divina Scriptura... ubique usuram prohibet*, dit-il. Et après avoir rapporté les termes de l'ancienne Loi, il poursuit ainsi : *Accedit quod ipsa gratia, qua omnis omnino bonitatis abundantissimus fons est, remissionem delictorum lege sancit quam liberatissimè his verbis: Non dabitis mu-*

NUM

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 14.
n. 5.

Id. Enarr.
in Psalm. 16.
serm. 3.

Id. olim
hom. 48.
n. 3. nunc
serm. 86.
in App. n.
4.

Id. lib. 1.
de serm.
Dom. in
mont. cap.
8. n. 28.

S. Greg.
Nyss. contra
usuram.
tom. 2.
pag. 230.

(4) Cette Homelie est renvoyée à l'Appendix, dans la nouvelle édition de S. Augustin, comme n'étant point de ce Pere. *Id. Sermon. 86. in App. tom. 5. pag. 155.*

tuum his à quibus speratis recipere vicem. Et alibi sub specie parabola, durum & inhumile servum graviter puniis, quod servus precidentis non fuerit misertus, neque remisit centum denarios... Salvator porro noster... hunc etiam adjectis precandis formula articulum quasi qui maxime valeat ad exorandum Deum: Et dimitte nobis debita nostra, &c. Hoc quomodo à Deo postulabis, o sanctorum? Qua conscientia voris tui à Deo particeps fieri cupis, qui omnia accipis, & nihil dare nosti? Quid remisisti, quod remissionem petis? Cujus misertus es, quod misericordiam imploras?... Omnes accusant sanctorum, nec malo tunc mereri queunt: Lex, Prophetas, Evangelista. Et encore: Quid respondebis accusatus in corrupto iudicio, quando tibi dixerit: Habuisti Legem, Prophetas, evangelicas preceptiones; quoniam audivisti simul ingeminantes una voce caritatem & humanitatem... Tunc fera & infundosa penitentia ducetis, inlatusque gravissimus te incesset, & pœna inevitabili punieris, Amariore felle eris sanctorum acceptio. Hac non sunt nuda verborum terribilia, sed ipsa rei veritas. Il donne ensuite cet avis important, que la condamnation de ceux qui prêtent à usure, étant aussi certaine que l'écriture, aucun homme, qui croit qu'il y a un Dieu & qui prend soin de son salut, ne s'exposera à ce malheur: *Quod proinde vir prudens, & cui cura futuri, sedulo cavere studebit. Qu'on dise après cela, que l'écriture n'est pas claire contre l'usure.*

S. Jean Chrysostome se fonde uniquement sur l'écriture pour condamner cette pratique criminelle: *In his sensibilibus pecuniis prohibitis (Deus) ne quis usuram acciperet. Quare & ob quam causam? Quia uterque magno damno afficitur. Nam debitor quidem inopia atteritur, creditor autem augens divitias, peccatorum accumulatis sibi multitudinem. Proinde ab initio olim Judeis crassioribus*

tale dedit preceptum, dicens: Non sanctorum fratri tuo & proximo tuo. Quia igitur excusatione digni erant qui Judeis sunt inhumiliores, & post gratiam & tantam à Domino benignitatem, inveniuntur iis qui sub lege fuerunt inferiores, imò peiores?

Après tant de témoignages, on ne peut du moins désavouer, sans se rendre ridicule, que les Peres n'aient cru voir la condamnation de l'usure en general, dans la sainte Écriture de l'un & de l'autre Testament. Et il faut être moins éclairé que Saumaïse & aussi presomptueux que lui, ou pour ne pas voir un fait de cette évidence, ou pour préférer son sentiment à celui de tous les Peres. *Patavi jure à me queri posse, dit-il dans la Préface du Traité de l'usure des Banquiers, cur Pontificum decreta potius nostri sequeremur, quam antiquorum disciplinam & praxim, præcipue qui usuras non solum licitas jure divino, sed etiam iustas censent; cum veteris Ecclesiæ Patres eas repugnare juri divino crederent, qui nihilominus eas plebi non viderunt. Qu'on juge par là du respect de ceux de son parti pour l'écriture, & de leur sincérité, lorsqu'ils disent qu'ils embrassent les sentimens des Peres de l'ancienne Église, quand ils sont conformes entre eux. Mais qu'on observe sur tout la contradiction manifeste où tombe Saumaïse, en prétendant que les Peres auroient pu permettre ce que la loi divine défendoit, & ce qu'ils étoient persuadés qu'elle défendoit; lui qui reconnoît dans la page précédente, que les Magistrats, auxquels il donne en cette matière une souveraine autorité, ne pourroient pas permettre ce qui seroit défendu par cette loi: Quo casu non impune debes esse Magistratus licentiam alicui danti rei, qua legi divina contraria est.*

Mais d'où vient donc, dit-on, que

Eee

Ibid. pag. 232.

Ibid.

S. Chryf. hom. 41. in Genes. tom. 4. pag. 413. n. 2.

Saumaïse de senore Traperitico, Prefatio ad Lectorem. p. 29.

les Anciens n'ont défendu l'usure qu'aux Clercs ?

Je repons qu'on fait très mal à propos cette question ; puisque les Anciens ont défendu l'usure à tout le peuple , & qu'ils en ont fait des Canons. Avant même la conversion des Empereurs nous avons le Canon d'Elvire que nous expliquons , & par lequel un laïque , comme nous l'avons rapporté , perseverant dans l'iniquité de l'usure , après en avoir été convaincu , est chassé de l'Eglise : *Si in ea iniquitate duraverit, ab Ecclesia sciat se esse projiciendum*. Et depuis que les Empereurs furent Chrétiens , le premier Concile de Carthage sous Gratus l'an 343. défendant l'usure aux Ecclesiastiques , la défendit aussi aux laïques ; ou plutôt il déclara que l'Evangile la leur défendoit , & qu'il est bien plus nécessaire d'exécuter la sentence de Jesus-Christ , que d'en prononcer une nouvelle : *De quibus apertissime divina Scriptura sanxit, non ferenda sententia est, sed potius exequenda. Proinde quod in Laicis reprehenditur, id multo magis in Clericis oportet praedamari. Universi dixerunt: Nemo contra Prophetas, nemo contra Evangelia facit sine peccato*. A quoi nous ajouterons seulement ce Decret de S. Leon dans l'Épître III. aux Evêques de tout son département : *Nec hoc praetereundum esse duximus, quosdam lucris turpis cupiditate captos, usurariam exercere pecuniam, & fenore velle distendere. Quod nos, non dicam in eos qui sunt in clericali officio constituti, sed in laicos cadere, qui christianos se dici cupiunt, convolemus. Quod vindicari acius in iis qui fuerint confutati, decernimus; ut omnis peccandi opportunus admittatur*. Il entend par confutati ce qu'on exprimerait par corrépti ; en quoi il est très conforme au Canon d'Elvire.

Les Conciles mêmes qui n'ont parlé que des Ecclesiastiques , ont employé

des raisons communes aux laïques :

Juxta formam divinitus datam placuit a communione abstinere, disent les Pères du premier Concile d'Arles. Et ceux du Concile de Nicée ne déposent les Clercs attachés à ce gain injuste , que parce que l'Ecriture le condamne : *Turpem questum sectantes, obliviscuntur divina Scriptura dicentis, Pecuniam suam non dedit ad usum*. Ainsi les Evêques en disoient assez lors même qu'ils ne parloient que des Ecclesiastiques. Et rien ne les empêchoit d'employer les derniers remèdes , que l'appréhension de faire un éclat inutile , & d'établir des loix qui ne seroient pas gardées. Car les loix civiles autorisant l'usure , il étoit impossible d'empêcher qu'on ne l'exigeât , & que les Magistrats ne la fissent payer : au lieu que les Ecclesiastiques n'ayant point d'autres juges que les Evêques , ils ne pouvoient pas se soustraire à la conduite de l'Eglise. S. Augustin est garant de ce que je dis ; & voici comme il le déclare dans sa CLIII. Lettre à Macedonius : *Quid dicam de usuris, quas etiam ipse leges & judices reddi jubent? An crudelior est qui subtrahit aliquid, vel eripit diviti, quam qui trucidat pauperem fenore? Hae atque hujusmodi male utique possidentur, & vellem restituerentur; sed non est quo judice repellantur*.

Mais enfin la loi de l'Evangile ayant reformé les loix du siècle , l'usure fut interdite aux laïques par l'une & l'autre autorité : *A turpibus lucris & usuris, non solum ipsi (sacerdotes) abstineant, dit l'Empereur Charlemagne, verum etiam plebes sibi subditas abstinere instruant*. Il avoit dit auparavant : *Omnibus omnino interdictum est ad usum aliquid dare. Et n. 125. Usura est, ubi amplius requiritur qu. m datur: verbi gratia, si dederis solidum, & amplius requiseris; vel si dederis modium vini frumenti, & iterum super aliud exegeris*. Voyez aussi le nombre 130. du même Livre.

Conc.
Carthag. 1.
Can. 13.
Conc. tom.
2. p. 717.

S. Leo.
Epist. 3.
Op. p. 211.

Conc.
Arelat. 2.
Can. 12.
Conc. tom.
1. p. 1418.

Conc. Ni-
ceno. Can.
17. Conc.
tom. 2.
pag. 38.

S. Aug.
Epist. 151.
ad Maced.
n. 25.

Liv. 2. Ca-
pital. n. 37.

Ibid. lib. 1.
n. 5.

Ibid. n. 125.

Je demande maintenant à ceux qui justifient l'usure, quel prétexte ils leur reste. Les loix civiles la condamnent; les loix ecclésiastiques la foudroyent; les Peres s'élèvent contre elle avec toute la force de leur éloquence; la loi ancienne la défend aux Juifs; l'Evangile commande aux chrétiens une perfection plus éminente. Mais pour montrer que rien n'est plus injuste que cette conséquence: Les laïques ne sont pas compris dans les anciens Canons, donc l'usure leur étoit permise; je commence la chaîne de la Tradition sur ce point, & je prie qu'on se souvienne que je l'ai déjà fait par rapport à l'Ecriture.

Un Auteur ancien reproche à Montan, qu'il n'a point les marques d'un Prophète, qu'il n'a pas même celles d'un homme de bien, puisqu'il prête son argent à usure: *Dixi mihi, tingit-ne capillos Propheta? . . .* dit-il. *An pecuniam locat seuoribus? Ingenue fateantur ac respondeant utrum hac agere liceat, an secus. Ego vero hac apud ipsos acta esse convincam.*

Tertullien est si formel qu'on ne peut douter de son sentiment; & il est si juste si conforme aux Peres les plus sages & les plus modérés, si bien appuyé par l'Ecriture, qu'on ne peut accuser son imagination d'être allée trop loin. Nous avons rapporté plus haut ses paroles: il seroit inutile de les répéter ici.

S. Cyprien compte parmi les péchés qui avoient rendu les chrétiens si foibles & la persécution si violente, l'avarice, l'usure, & la dureté pour les pauvres: *Haec argenteum largiter velle, faucibus insidiosis fraudibus rapere, usuris multiplicantis fauces augere. Quid non perpeti tales pro peccatis ejusmodi mereremur?* Et dans le III. Livre des témoignages à Quirinus, il ramasse divers passages de l'Ecriture, pour prouver que Dieu condamne l'usure,

Il parle en general & sans exception, *Nen fonerandum*. On doit placer après cela les Conciles d'Elvire, & le premier de Carthage sous Gratus, dont nous avons cité les Canons.

S. Hilaire dans ses Commentaires sur le XIV. l'écume, dit que le soin d'acquiescer du bien est légitime; & que l'Ecriture, en condamnant l'usure, n'a pas condamné les moyens innocens de se tirer de la nécessité: *Sub usurarum nomine, habendi curam non temovir*; mais que rien ne peut justifier l'usure, quelque soin qu'on prenne de la faire paroître raisonnable & de la déguiser sous le nom spécieux de libéralité: *Fallax hoc beneficium, & humanitas fraudulenta, damna hac benevolentia docetur. Quid enim tam intolerabile, quam ut indigeat ita beneficium tribui, ut magis eget, & miseriam magis opem latens accumulât? Si christianus es, quid à Deo promissis expellat, ipse ab hominibus non beneficia expellendo, sed damna? Si christianus es, quid otiosam pecuniam tuam in reditum componis, & fratris triumpham, pro quo Christus mortuus est, thesaurum tuum efficit? Si christianus es, non quero ut largiaris; saltem debui sic reposce, ne spoliés.*

S. Basile, cet homme si éloigné des excès, & si grand maître dans la morale chrétienne, a fait un discours entier contre ceux qui prêtent à usure; & il commence son invective par une description spirituelle des manieres de ces honnêtes gens. Quand on leur parle de prêter, ils n'ont rien; eux-mêmes sont dans la nécessité; & les sermons ne leur coûtent rien; mais quand on leur dit le bon mor, alors ils s'épouvillent: *Sed ubi qui mutuum querit meministi sanoris & nomen pignoris protulit, tunc demisso supercilio, subridet atque paternae amicitiae reficit memoria, ac familiarem & amicum appellat. Et videmus, inquit, sicubi quidquam recondatur argenti apud nos. Un de mes amis, con-*

Id. lib. 3.
Testimon.
cap. 48.
pag. 318;

S. Hilar. in
Psalm. 14.
n. 16. p. 67.

Ibid. n. 15;

Apud Euf.
lib. 5. c. 18.

Tertull.
lib. 4. adv.
Marcion.
cap. 17.

S. Cyp.
Tract. de
lapsis, pag.
183.

S. Basil. in
Psalm. 14.
tom. 1.
pag. 107.
n. 1.

tinue-t-il, n'a prêté quelque argent pour le faire valoir, mais c'est sous de grosses usures. Cependant je veux bien y perdre pour l'amour de vous, & je consens que vous n'en payiez beaucoup moins : *Verum ille graves usuras mutua pecunia exigit ; sed nos profecto aliquid remittimus , & minori daturi sumus favore.*

Mais enfin S. Basile ne peut retenir son indignation, & elle éclate par ces dernières paroles : *Veni subsidium inventurus ; sed hostem reperisti. Remedium dum requireres , in venenum incidisti.* S. Ambroise a imité cet endroit presque mot à mot. Je me contente, pour achever de faire connoître le sentiment de S. Basile, de rapporter deux comparaisons dont il se sert. La première est tirée des chiens affamés : *Canes accipiendo mansuescunt ; fenerator vero recipiendo irritatur.* L'autre est tirée des vipères qui rongent en naissant le sein de leurs mères : *Amant viperes , dum gignuntur , ventrem matris credere : senus quoque erosus a consummis debitorum adibus nascitur.* Elles ne sont gueres honorables toutes deux aux usuriers, mais elles h'en font que mieux sentir l'horreur que S. Basile avoit de l'usure.

S. Gregoire de Nyffe son frere, a composé un excellent discours sur le même sujet ; & il s'excuse, comme d'une temerité, d'avoir osé en parler après un si grand homme : *Nescitis laborem aratorum colendorum*, dit-il, en parlant d'une personne qui fait valoir son argent ; *mercaturam non exerces , sed uno in loco confidens immines domi sue feras nutris. Vult omnia sine sasu & inarata prodigii , cui quidem aratum est calamus ; ager , charia ; semen , atramentum ; pluvia , tempus.* Il n'y a que Dieu, dit-il ensuite, qui puisse rendre fécondes les choses stériles ; & c'est ce que l'usurier veut très injustement imiter : *Anna Samuelem , & Maria virgini primogenitum donans : hac felix omnipoten-*

tis dextra sunt opera. Tu verd eris & auri rerum parere non solitarum , tu adivum videri , ne quere futurum ; neque coge paupertatem ea , qua divitium sunt , prestare ; neque usuras pendere illum , qui solem petis.

Mais rien n'est plus fort ni plus grand, que ce qu'il dit dans la IV. Homélie sur l'Ecclesiaste ; & je ne fais si c'est fermeté ou insensibilité, quand on n'en est pas touché : *Fenus , qui aliud latrocinium & parricidium nominatur , non procul ab eo quod daret aberravit. Quid enim refert an clanculum percussis maris , pradonis more aliena habeas , & prateritis eade te eorum qua habeas dominum constituas ; an famoris necessitate acquiras ea qua ad te non pertinent ? . . . Animatis dixit Deus creator , Crescite & multiplicamini . . . Auri autem fetus , nempe senus , ex quoniam consilis matrimonio ? Ex quoniam perficitur conceptione ? Caterum ex Prophetis didici , qua sit hujus fetus conceptio : Ecce parturit iniquitatem , concepit dolorem , & peperit iniquitatem. Hic est ille partus , quem parturit quidem avaritia , parit autem iniquitas , & obstericatur inhumanitas.*

Je ne puis pas dire que S. Ambroise soit plus fort, mais il est au moins certain qu'il est plus étendu. Car tout le Livre sur Tobie n'est qu'une invective contre l'usure, si éloquente, si forte, si touchante, qu'il ne faut que ce Livre & de la bonne foi pour être détrompé sur ce sujet. Je me contente de ces simples extraits : *Nullus fenus est jure execrabilis , dit-il ; dare in usuram pecuniam quod lex prohibet. An quidquam gravius ? Ille medicamentum queris , vel offertis venenum ; panem imploras gladium porrigitis liberalitatem obsecras , servitium irrogas. Nihil interest inter fenus & fenus ; nihil inter mortem distat & forsem ; personas , personas senebrem ululatum famoris usura . . . Quoties vidi a feneratoribus teneri defunctos pro pignore , & negari emulum dum senus exposcitur ? Qui-*

Ib. l. pag. 108.

Ibid.

S. Amb. de Tobia c. 3.

S. Basile. Ibid. n. 1. pag. 109.

Ibid. pag. 111. n. 3.

S. Greg. Nyff. orat. contra usur. tom. 1. p. 227.

Ibid. pag. 229.

S. Greg. Nyff. hom. 4. in Ecclesiast. tom. 1. p. 410. & 411.

S. Amb. de Tobia, c. 2. n. 7. Ibid. c. 3. n. 11.

Ibid. c. 10. n. 36.

hinc ego acquievi libenter, ut suum con-
stringerent debitorem, ut ei deo fidejussor
evaderet.

Mais S. Ambroise fait au Chapitre IV. du même Livre, une réflexion dont on ne s'aviserait pas, à l'occasion du verset 11. du Psaume CVIII. *Ipsum Juda*, dit-il, *hoc male dicto putavit esse dammandum, nisi scrutaretur* *funeratus est* *substantianus* *quisque* *proscriptio tyrannorum*, *aut latronum manus operari solet*, *hoc sola funeratoris nequitia confusis inferre*. Ce qu'il dit au Chapitre XIV. n'est pas moins remarquable; car il y condamne absolument toutes les espèces d'usure : *Ecce usura est*, dit-il, *& vestis usura est*, *& quodcumque sorti accedit, usura est. Quod vestis ei nomen imponas, usura est. Silicium est*, *cur vocabulum refugis*, *cur velamen obtexis?* *Silicium est*, *cur incrementum requiris?* *Quod pejus est*, *hoc vitium plurimum est*, *& maxime divitum*, *quibus hoc nomine struunt cellaria* . . . *Spina usura est*, *spina ceteris usura est*, *tribulus est fenuis*, *male urti. Quomodo ergo potes fructum habere de spina?* Voyez encore le Livre III. de *Officiis* Chapitre III.

S. Epiphane dans l'explication de la foi catholique, dit que l'Eglise condamne absolument l'impieété, le blasphème, l'injustice, la cupidité & l'usure : *Blasphemiam, injuriam, cupiditatem & usuram damna: ad usum te & plerumque, & toxicum habet*. On peut juger quelle horreur l'Eglise avoit de l'usure, en la mettant en un tel rang.

S. Jean Chrysostome est intarissable sur ce sujet: *Quid enim inanis fuit, dit-il, quàm ut qui se terra sine pluvia, & sine aratro seminare voluerit? Hac de causa ieiunia, que igni tradenda sunt, metuit; qui malum buyssimodum agriculturam excogitant. Annon multa sunt iussa negotiorum, agrotum, gregum, armentorum, manualium laborum, solersque rei familiaris cura? Quid inanis in spina*

*frustra delectas? Et dans la VI. homélie sur le même Evangeliste, parlant de l'usure innocente de l'aumône, & de l'usure criminelle de l'avarice, il en marque l'extrême difference en des termes qui ont encore plus de grace dans le grec que dans le latin: *Isa usura regnum, illa autem acquiritur gehennam; illa enim avaritia sunt, ista verò philosophia: ei parvè galegraxias, ei dè qidaxaxias vti & illa quidem crudelitates, ista verò pietatis . . . Nihil enim praesenti usuræ turpitas, nibilque crudelitas: sed ei usuræ propter, ei dè qidaxaxias: Siquidem huiusmodi fameretur negotiatur aliena discrimina, & uberiorer, ut putat, quassus de alterius infelicitate confectur.**

Dans le III. discours de diversis
novi Testamenti locis , il dit la même
chose , mais d'une manière nouvelle :
*Quid crudelius fieri potest , quam cum
benignitatis larvam gestans , inhumani-
tatem omnem exerceat .* Perinde quasi aique
illi qui venena miscent . Il dit au même
endroit , que l'usure fait encore plus de
tort à celui qui l'exige , qu'à celui qui la
paye , car elle ne fait qu'appauvrir ce-
lui-ci , au lieu qu'elle tue l'ame de
celui-là : *Ejus qui accipit , animam perit* :
τὸν μὲν ἀφαιρῶντες ἀπὸ τοῦ τῆς ψυ-
χῆς . C'est ce qu'il avoit déjà dit dans
la XLI. homélie sur la Genèse , dont
nous avons déjà rapporté ces excel-
lentes paroles : *Propterea ab initio ille*
Judaï crassioribus tale dedit præceptum ,
dicens , Non funeraberis fratrem tuo & pro-
ximum tuo . Quia igitur excusationes digni-
erunt qui Judæi sunt inexcusationes , &
post gratiam & tantam à Domino benigni-
tatem , inveniantur iis qui sub lege sue-
runt inferiores , imò peiores ?

S. Jerome a tout renfermé dans ses Commentaires sur le XVIII. Chapitre d'Ezechiel, & on ne peut rien ajouter à son exactitude. Nous ne craignons pas d'en transcrire ce long passage : *Putans quidam usum tantum esse in pecunia. Quod pravi densus scrip-*

Id. hom 5.
ibid. p. 82.
Anian, In-
terp.

Id. orat. 3.
de div.
nov. Test.
locis.

Id. hom.
41. in Ge-
nes. tom. 4.
pag. 413.
n. 3.

S. HICOM,
in cap. 18.

Ezech:
tom. 3.
pag. 213.

406 XXII. DISSERT. SUR LE XIX. ET LE XX. CANON

ra divina, omnis rei aufert superabundantiam, ut plus non recipias quàm dedisti. Solent in agris frumenti & milii, vini & olei, cæterarumque specierum usura exigi, sive, ut appellat sermo divinus, abundantia; verbi gratia, ut hyemis tempore demus decem modios, & in messe recipiamus quindecim, hoc est, amplius partem mediam. Qui iustissimum se putaverit, quartam plus accipiet portionem; & solent argumentari ac dicere: Dedit unum modium, qui satus, fecit decem modios. Nonne iustum est ut medium modium de meo plus accipiam, cum ille mea liberalitatis novem & semis de meo habeat? Nolite errare, inquit Apostolus, Deus non irridetur. Respondeat enim nobis breviter sanctorum misericors, utrum habenti dederit, an non habenti: si habenti, utique dare non debuerat; sed dedit quasi non habenti. Ergo quare plus exigit quasi ab habente? S. Jerome n'oublie pas aussi une autre espece d'usure plus cachée & moins criminelle, qu'il explique ainsi: Alii pro pecunia sanctorum solent munuscula accipere diversi generis, & non intelligent usuram appellari & superabundantiam, quidquid illud est, si ab eo quod dederint plus acceperint. On peut voir le même Pere dans ses Commentaires sur le XXI. Chapitre de S. Matthieu, où il traite le même sujet; & on peut remarquer ce mot dans ses Commentaires sur le LIV. Pseaume: Usura est plus accipere quàm dare: pourvu qu'on remarque aussi que S. Jerome n'en est pas l'auteur.

Je ne puis mieux finir cette chaîne de Tradition, que par S. Augustin. Dans le III. discours sur le Pseaume XXXVI. il s'exprime si clairement, qu'on ne peut après ce témoignage le plaindre que les Peres ne soient pas clairs sur la matiere de l'usure. Si sanctorum, dit-il, homini, id est mutuum pecuniam tuam dederis, à quo aliquid plus quàm dedisti expelles accipere; non pecuniam solum, sed aliquid plus quàm

dedisti, sive illud triticum sit, sive vinum; sive oleum, sive quodlibet aliud; si plus quàm dedisti expelles accipere, sanctorum es, & in hoc improbandus. Que peut-on ajouter à une telle netteté & à une telle précision? Nous avons déjà rapporté un autre passage du même discours, qui n'est ni moins net ni moins précis. pour montrer que l'usure est défendue par la loi de Dieu, & nous y renvoyons le lecteur.

Il y en a cependant qui croient pouvoir encore tenir contre tant d'autorités, appuyés sur des raisons qu'ils prétendent être sans réplique; ou qui se trouvent arrêtés, mais non convaincus par tout ce que nous avons dit jusqu'ici.

Je suis fâché que des gens de bien pensent & parlent quelquefois de la sorte. Car peut-il y avoir de solides raisons contre ce que Dieu commande? Qu'est-ce que l'ordre, qu'est-ce que la justice, sinon la volonté? Ne fait-on pas que toutes les passions se justifient, & que rien ne peut démentir les hommes qui y sont sujets, qu'une lumière supérieure, qui est la raison de leur raison même? Qu'ello est la règle de morale, contre laquelle les libertins ne puissent trouver des raisons? Les alliances illicites, les vengeances d'éclat, l'ambition, & l'amour de la gloire, les railleries spirituelles & piquantes, qui rendent plutôt les hommes vicieux ridicules, que le vice: tout cela ne paroît-il pas aux personnes que le monde a trompées, si raisonnable, qu'ils traitent tout ce qui y est opposé de folie & de foiblesse d'esprit?

Nos pro nostris augustis munus inculcamus, disoit Tertullien, bonum atque opusculum esse quod Deus precipit. Audaciam existimo de bono divini præcepti disputare. . . Ad exhibitum obsequii prior est majestas divina potestatis. Prior est auctoritas imperantis, quàm utilitas serviti-

Tertull. de
pœnit. c. 4.

Id. in Psal.
54. tom. 2.
Pag. 161.

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 36.
serm. 3. p.
6.

in . . . Quid revolvit ? Deus precipit.

Mais je veux bien sur le point dont il s'agit, qu'on en croye ceux qui n'ont eu que les lumieres de la raison. Qu'on demande donc ce que c'est que l'usure à Caton, à qui quand on l'eut demandé en ces termes, *Quid est scelerare ? Quid est*, repondit-il brusquement, au rapport de S. Ambroise d'après Cicéron, *hominem eccidere ?* Qu'on le demande aux Empereurs inhideles, qui defendirent l'usure aux Senateurs, comme étant incompatible avec l'integrité & l'honneur des premiers Juges du monde ; ce qui a fait dire ce mot admissible à

S. Ambroise de Tobia, c. 14. n. 46. Cicero lib. 2. de offic. in fine.

S. Chryf. hom. 56. in Matth. tom. 7. pag. 574. n. 6.

Plato lib. 5. legum. pag. 742.

Aristot. lib. 2. de Regib. c. 10.

Saint Jean Chrysostome : *Quomodo igitur non horrendum fuerit si non parem celestis civitatis honorem tribuas, qualem legislatores Romanorum senatus tribuunt.* Qu'on le demande à Platon, qui condamne celui qui prêteroit à usure, à perdre le principal & l'intérêt : *μὴ δὲ δανείζων ἐν τῷ τόκῳ, ὅτι ἔστι μὴ ἀποδιδόναι τοῦ παρόντος τῷ δανειζομένῳ μᾶλλον τὸν μὲν ποσάδαναι. Neque munus dare ad fenus licet : ei qui fenus faxit, neque fenus, neque fors redditur.* Qu'on le demande à Aristote, qui n'a pas manqué de reprendre tous les articles de la Republique de Platon qui ne lui plaisoient pas. *Ea pecunia querenda ratio natura consentanea omnibus est, qua est à fructibus & animalibus, dit-il. Illa autem qua in permutatione nummi consistit, meritis vituperatur ; non enim natura consentanea est, sed in ea alter ab altero lucrum aucupatur. Optima ratione omnibus in odio est ratio feneratoria, quod ab ipso nummo quaestus fiat, & non ad quam rem paratus est usurper. Permutationis enim gratia natus est ; fenus autem eum auget & multiplicat. μεταβολῆς γὰρ ἵκνεται χάριν, ὃ δὲ τίνος αὐτοῦ ποιεῖ πλεον ; & il conclut ainsi. Quapropter maxime omnium querenda pecuniarationem abhorret hac à natura.* Qu'on le demande à Plutarque, le plus sage de tous les

Payens sans contredit, lui qui a fait un Traité tout exprès pour decréditer l'usure, & pour ruiner les usuriers : *οὐκ ἔστι μὴ δανείζωντας, qu'il ne s'en soit jamais emprunté à usure.* Je n'en rapporterai que quelques traits : *Vereborum istorum, dit-il en parlant des usuriers, & barbarorum debita pariant, antequam concipiant ; & quelques lignes après ; Et ridet proinde iste Physicos, qui ex eo quod non sit, existere quicquam posse negant. Nam apud ipsos ex eo quod neque est, neque subsistit, nascitur fenus.* Il ajoute que ces hommes, qui auroient honte d'être l'publicains, quoiqu'ils fussent autorisés par les loix, en font cependant le metier contre les loix ; & qu'ils ne passent jamais de contrats sans mentir, parce qu'ils obligent celui à qui ils prêtent, de mettre l'usure avec le principal comme s'il l'avoit reçu : *Inter feneratorum defraudantes ; qui enim minus accipit quam in tabulas accepit restitit, is circumscribitur.* Qu'on demande enfin aux Indiens, si on doit exiger ce qu'on n'a pas donné ; si une personne qui emprunte de vous parce qu'elle est dans le besoin, est fort en état de vous rendre ce que vous ne lui prêtez pas : ils repondront plus juste que beaucoup de Chrétiens.

Plutarch. Tract. de usura, pag. 819.

Mais, dit-on, si l'usure est defendue, il ne faut plus de trafic, plus de société, plus de ville, & il ne reste plus qu'à se retirer dans les bois. Ne peut-on pas dire du moins que si la loi n'en permet aucune, elle n'est pas pour notre tems ? Et combien y en a-t-il de ceux qui combattent l'usure, qui declameroient contre eux-mêmes, si elle n'étoit jamais permise ?

La premiere de ces difficultés a été connue des anciens Peres, & ils n'en ont fait aucun état, parce qu'en effet elle n'a rien de solide. S. Augustin expliquant ces paroles du Pseaume LIV. *Non defecit de latrocinij usura & dolus,*

4. n.

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 118.
n. 14.

S. Ambr.
de Tobia,
c. 14. n. 49.

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 118.
n. 6.

en parle avec mepris : *Fannus*, dit-il, & *professionem habet, sanus & ars vocatur; corpus dicitur, corpus quasi necessarium civitati, & de professione sua vestigal impendit. Usque adeo in platea est, quod saltem abscondendum erat.* Et S. Ambroise fait sentir que l'usure au contraire est une source d'injustices & de fraudes dans le commerce, qui tendent à sa ruine : *Inde negotiator fraudem facit in mercium pretio, unde tibi solvit usuram*, dit-il. *Fraudis illius tu auctor, tu particeps, tibi proficit quidquid ille fraudaverit.*

Pour la troisième difficulté, S. Augustin y répond excellemment dans le discours sur le Pseaume CXXVIII. *Tu accusas scripturam dicentem, Qui pecuniam suam non dedit ad usuram. Non ego illud scripsi, non de ore meo primò exiit. Deum audi. Et ille : Clerici non funderent. Et foris qui tibi loquuntur non funderat; sed si funderat, fac quia & ipse funderat; nunquid funderat qui per ipsum loquuntur? Si facis quod tibi dicit, & non tu facis, tu in ignem, ille in regnum. Si non facis quod tibi dicit, & pariter facis mala quæ facis, & dicit bona quæ non facis; pariter in ignem. Fornum ardebit, verbum autem Domini manet in æternum. Numquid ardet sermo qui tibi per illum locutus est? . . . Quia non potes interficere sermonem Dei, criminari quæris eos per quos loquitur tibi sermo Dei. Quære quantum vis, dic quantum vis, blasphema quantum vis.*

Et ceci répond à la seconde difficulté, & doit ouvrir les yeux à ceux qui s'imaginent que les choses étoient autrement disposées dans les premiers siècles, que les affaires se faisoient autrement, & que les Peres n'eussent pas parlé si décidément s'ils eussent trouvé de la résistance dans le peuple: *Sed oratio hæc, aint, nobis odiosa est & gravis*, s'objectoit S. Gregoire de Nyffe: vous nous chagrinez, & ce discours nous est insupportable. Je le

fai bien, repondoit-il; & c'est parce que je le fai, que je continue à vous parler de la même matière : *Novi & ego vestrum murmur, dentiumque fremtum, etsi vos ex hoc loco superiore sapius in recta sententia firmare coner.* Et S. Jean Chrysostome dit à peu près la même chose : *Scio, quidem multis hæc non libenter audire. Sed quid ex silentio lucri accederit? Si taceam & nemini molestiam verbis inferam non potero per silentium vos à supplicio ertere; imò hinc omnia contraria eveniunt: supplicia augentur, atque huiusmodi silentii non vos tantum, sed ego etiam penas darem. . . Gravis certe & omnino curandus morbus, Ecclesiam invasit.*

Apprenons encore du même S. Jean Chrysostome, comment on doit répondre à ceux qui justifient l'usure, & que ceux mêmes à qui l'on prête à cette condition, s'en tiennent obligés : *Ne mihi dixeris, illum saltem libenter accipere & de sanore gratiam habere. Illud enim per inhumanitatem tuam evenit. Nam & Abraham cum uxorem barbaris tradidit infidias illas sibi gratas reddidit, non libenter sed ob metum Pharaonis. Sic etiam pauper . . . de crudelitate gratias agere cogunt.*

Mais je l'ai tiré de la nécessité, en lui prêtant ainsi. Hé ! si vous l'aviez delivré d'un naufrage, si vous l'aviez garanti de la ruine d'une muraille, si vous l'aviez tiré d'un fossé, lui seriez-vous acheter ces bons offices ? *Atinimè, inquit*, continue S. Chrysostome, *Quid dicis? Si à majoribus liberasti, pecuniam non exiges, qui pro multo minore tantam inhumanitatem ostendis? La réponse de S. Basile est peut-être encore plus juste : Atqui, inquit, dit-il dans le discours sur l'usure que nous avons déjà cité, multi etiam sanore satisfunt divites . . . Tu verò strangulatos non numeras. Et en effet, comme ce Saint le dit encore, on ne guerit pas une*

S. Greg.
Nyss. orat.
cont. usur.
tom. 2.
pag. 134.

S. Chrys.
hom. 16.
in Matth.
tom. 7.
pag. 173.
n. 5.

Ibid. n. 6.

Ibid.

S. Basil.
in Psalm. 14.
pag. 112.
n. 4.

Ibid. pag.
110, a. 3.

une plaie ni une maladie par d'autres :
Vulnera vulnere curat nemo, neque ma-
luma malo sanat.

S. Greg.
Nyss. orat.
cont. usur.
tom. 2.
Pag. 134.

Vous voulez donc que nous met-
tions tout notre bien en fonds de ter-
re, & que nous n'ayons jamais d'ar-
gent pour prêter : mais que devien-
dront les pauvres ? C'est ce qu'on di-
soit à S. Gregoire de Nyssé : *Invidet,*
inquiunt, . . . egentibus. Ergo à mutuo
dando supersedebimus. Et quam vitam
agent inopes & afflicti ? A quoi ce grand
Saint répond qu'il n'est pas surpris que
des gens passionnés abusent de tout,
& se portent dans des excès contraires
selon l'agitation de leur esprit pou-
ssé par la cupidité, ou par le dépit ;
mais qu'il leur repete encore son sen-
timent : *Ego primum dandum & donan-*
dam esse pradio & annuntio. Deinde
ad mutuum quoque exhortor. Altera enim do-
nationis species est mutuum. Sed addo hoc
dandum esse sine fenore, eoque modo quo
id divina oracula precipiunt. Aequè enim
obnoxius est pena, qui non dat mutuum,
& qui dat sub conditione usura.

Ibid.

Mais que dire à un homme qui fe-
roit voir que sans commerce il lui est
impossible de faire subsister une nom-
breuse famille, & qu'il seroit dans
la nécessité sans cette ressource ? Je
lui l'irois cet endroit de S. Augustin.
Audent etiam saneratores dicere : Non ha-
beo aliud unde vivam. Hoc mihi & laico
diceret deprehensus in fauco : hoc & effra-
tor diceret deprehensus circa parietem
alienum : hoc mihi & leno diceret, emens
puellas ad prostitutionem : hoc & malefici
incantanti mala, & vendens nequitiam
sua. Quidquid tale prohibere conare-
mur, responderent omnes, quia non ha-
berent unde viverent : quasi non hoc ipsum
in illis maxime puniendum est, quia
attem nequitia delegerunt unde vitam
transigant : & inde se voluit pascere,
unde offendant eum à quo omnes pascun-
tur.

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 118.
n. 6.

Voilà, direz-vous encore, une

belle figure, & qui fait voir que S.
Augustin étoit assez éloquent pour
soutenir tel parti qu'il eût voulu em-
braïsser ; mais il n'a pas pu répondre
à une raison qui n'est que pour notre
tems. Car autrefois les gens étoient
riches en bétail, en esclaves, en hé-
ritages : aujourd'hui notre bien le plus
ordinaire & le meilleur consiste en
argent ; & si on ne le faisoit valoir,
on seroit dans le besoin : ainsi la plu-
part ne sont riches qu'en papiers & en
obligations. Les anciens ne savoient
ce que c'étoit.

Ceux qui parlent ainsi se trompent
fort. Qu'ils en jugent par la peinture
que S. Gregoire de Nyssé faisoit des
usuriers de son tems : *Aspicio igitur opi-*
bus divitiisque abundantem, sepe domusua
ne unam quidem nummum habere ; sed om-
nes spes ejus in chara sitas, omnesque
fortunas in pallii & conventu ; qui nihil
habet, & omnia possidet. C'étoit donc
alors à peu près comme maintenant.
Les dépenses & le luxe de ce tems-là
étoient montés au dernier excès. L'u-
sure se payoit tous les mois, & le ta-
ordinaire étoit le denier huit. Le com-
merce du Levant étoit encore plus
commode ; parce que tout obéissoit
au même maître, & il se faisoit par
Alexandrie ; comme il se fait au-
jourd'hui par les Portugais, les Es-
pagnols, & les Sarrasins, & ensuite
par les nations du Nord. Cependant
on voit avec quel zèle S. Gregoire de
Nyssé s'éleva contre la pratique de
l'usure.

S. Greg.
Nyss. orat.
cont. usur.
tom. 2.
pag. 117.

Enfin, dit-on, cet usage est donc
ancien ; & pourquoi faire tant de
bruit d'une chose qui a été de tous
tems, & que cela seul est capable de
justifier ? S. Augustin lui-même dans
le discours sur le Psaume CXXVII.
où il paroît si fort animé contre l'u-
sure, tombe d'accord qu'il faut traiter
doucement ceux qui l'exigent, & que
l'Eglise doit les supporter.

F f f

S. Ambr.
de Tobia,
c. 22.

Je repons 1. qu'un desordre, pour être ancien & commun, n'en est que plus condamnable. Mais il vaut mieux écouter sur cela S. Ambroise. *Nos non persona obtestamur, sed avaritia: nec fallit dixisse aliquos, cum ante biduum tractatus noster eorum compunxisset affectum: Quid sibi voluit Episcopus adversus sanatores tractare, quasi novum aliquid admissum sit, quasi id non etiam superiores fecerint, quasi non vetus sit sauerare? Verum est, non ego abnuo, sed & culpa vetus est. Denique peccatum ab Adam; ex illo culpa ex quo est Eva; ex illo pravaricatio, ex quo & conditio.*

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 128.
n. 7.

2. S. Augustin ne dit point dans l'endroit cité ce qu'on lui fait dire. Voici ses paroles: *Sed cum clamaveris hoc & dixeris, illi respondent: Si sic, non hic accedimus; si sic, non intramus in ipsam Ecclesiam. Veniant, intrent, audiant.*

Il n'y a là aucune permission aux usuriers d'approcher des saints mystères, comme on le voudroit conclurre. S. Augustin leur permet seulement d'entendre leur condamnation dans les discours de morale; mais il ne les exhorte pas à recevoir leur jugement, en communiant au corps de Jesus-Christ. Mais la suite est plus claire: *Agunt nobiscum, primo ut consentiamus*

*illis ad facta mala: si non consenserimus. Tolerate nos, dicunt. Ergo, quia non potuisti mihi, ascende in dorsum meum. Non te corrigo, tolero te. Numquid semper super dorsum meum eris? Veniet enim qui inde te excuiat. Veniet tempus messis. En un mot on n'excommunioit pas les usuriers: on se contentoit de leur retrancher la sainte table; à moins qu'ils ne se convertissent, & qu'ils en demandassent la penitence. C'est en ce sens que le même Saint dit: *Fecerunt quod volebam, & non fecerunt cui consentirem.* Ainsi ils étoient traités comme les avares & les ravisseurs; & ils appartenoient aussi peu qu'eux à l'Eglise des justes, quoiqu'ils n'en fussent pas séparés par le schisme & l'herésie. C'est ce que dit encore S. Augustin dans un endroit où il s'agit de répondre à ce que dit S. Cyprien dans sa Lettre à l'Evêque Jubaien: *Agua Ecclesia fidelis & salutaris & sancta est, ... sicut & ipsa Ecclesia incorrupta, & casta, & pudica est; à quoi S. Augustin ajoute: Et ideo non ad eam pertinent avari, raptores, seneratores, quos non tantum foris, sed etiam intus esse multis litterarum suarum locis Cyprianus irse testatur; & tamen non mutato corde baptisamur & baptisamus.**

Ibid. n. 2.

S. Aug. lib.
4. de bapt.
c. 2. n. 2.

VINGT-TROISIEME DISSEBTATION.

Sur le XXIII. & le XXVI. Canon du Concile d'Elvire, touchant les jeûnes de superposition de chaque mois, & le jeûne du Samedi.

JE remets l'examen du XXI. Canon du Concile d'Elvire, lorsque je traiterai de ceux de Sardique, parmi lesquels il est rapporté. Le XXII. n'a rien de difficile; & le lieu le plus propre d'en parler, sera quand il faudra expliquer le Canon de Nicée sur la maniere de recevoir les heretiques. A l'égard du XXIII. on ne peut bien

l'entendre, sans y joindre le XXVI. avec lequel il est lié: car l'un est une dispense, & l'autre un commandement, qui regardent la même matiere, c'est-à-dire le jeûne de superposition qu'on observoit chaque mois, & celui de tous les Samedis de l'année, comme on le va voir dans les deux paragraphes suivans.

S. I.

Des jeûnes de superposition de chaque mois.

Voici ce que le XXIII. Canon du Concile d'Elvire ordonne par rapport à ces jeûnes: *Jejuniorum superpositiones per singulos menses placuit celebrari, exceptis diebus duorum mensium Julii & Augusti, ob quorundam infirmitatem.* Il y a à la vérité des éditions, où le mot *superpositiones* ne se trouve pas; mais il est certainement dans le Canon XXVI. & il faut préférer la manière ordinaire de lire celui-ci à celle de Garfias qui substitue, *jejunia & abstinentias.*

Les jeûnes dont il s'agit, s'appellent *superpositiones*, d'un nom particulier à l'Espagne, mais imité des Grecs qui les nommoient *ὀψήθεις*, c'est-à-dire jeûnes ajoutés, ou renforcés, ou doublés; parce qu'ils étoient continués pendant plusieurs jours, qu'on passoit entiers sans manger. Le Concile d'Elvire ordonne donc qu'on célébrera tous les mois ces jeûnes, excepté les deux mois de Juillet & d'Août, à cause de la foiblesse de quelques uns, qui ne leur permettoit pas d'être si long tems sans prendre aucune nourriture pendant les grandes chaleurs de ces mois.

Cette manière de jeûner étoit connue depuis long tems dans l'Eglise, & y étoit en usage dans les derniers jours du Carême. Les Constitutions Apostoliques prescrivent de n'user que de viandes seches pendant les six jours de la semaine de l'aquin, & de passer le Vendredi & le Samedi saint entièrement sans rien prendre; si on en a la force, jusqu'au chant du coq du Dimanche; au moins de ne rompre le jeûne du Samedi qu'à l'aube du Dimanche: *In diebus Paschæ; jejunare, incipien-*

& Sabbatum per sex dies, solo utentes pane. . . Et quidem in Parasceve ac Sabbato ex parte omni jejunare, quibus fas virium suppetit, nihil penitus gustantes usque ad nocturnum galli canium. Si quis verò duos dies continuare non valet, nihil rei ad utrumque; d'uo evadentur ipsi, saltem Sabbatum servet.

S. Denys d'Alexandrie dans l'Épître à Basilide rapportée par Balsamon, nous apprend qu'en effet il y en avoit qui passoient plusieurs jours de cette semaine sans manger; ce qu'il appelle *ὀψήθεις*, c'est-à-dire ajouter un jeûne à d'autres: *Quandoquidem nec sex jejuniorum dies equaliter nec similiter omnes expectant: sed alii quidem vel omnes transmittunt, ὀψήθεις, jejunii permittentes; alii duos, alii tres, alii quatuor, alii nullum.* Et plus bas: *Ad duos extremos dies cum venerint, ὀψήθεις, illos à se cibo non gustato transmittunt parasceve & Sabbato.*

Et c'est comme il faut entendre ce que dit aussi S. Irénée dans sa Lettre au Pape Victor: *Quidam existimant unico die sibi esse jejunandum, alii duobus, alii pluribus, nonnulli etiam quadraginta horis diurnis ac nocturnis computatis diem suum metiuntur.* Les jours dont il est ici question sont les derniers jours du Carême, & le jour que ce Saint appelle un jour de 40 heures en comprend deux, c'est-à-dire une partie du Vendredi & tout le Samedi: ce qui est un jeûne de superposition, ou continué, ou doublé.

S. Epiphane se sert du même terme *ὀψήθεις*, en rapportant les mêmes différences du jeûne de la semaine sainte. *Sex illos Paschatis dies, dit-il dans l'explication de la foi & des mœurs de l'Eglise catholique, xerophagus, hoc est arido victu transfigere populus omnis assuevit; hoc est panem duntaxat cum aqua sub vesperam adhibere. Imò verò nonnulli ad biduum vel triduum, vel quadriiduum usque jejunia prorogant.*

Fff 2

Conc. Elivir. Can. 23. Conc. tom. 1. pag. 273.

S. c. 18. pag. 322.

S. Dionys. Alex. Epist. ad Basilid. apud Bals. pag. 881.

Apud Euseb. lib. 5. hist. eccles. cap. 24.

S. Epiph. expos. fidei, n. 22. pag. 1105.

Concl. Apost. lib.

412 XXIII. DISSERT. SUR LE XXIII. ET LE XXVI. CANON

Alii totam hebdomadam adusque sequentis Dominica gallicinium sine cibo transigunt.

S. Cyrille de Jerusalem dans sa XVIII. Catèchèse, dit qu'il l'abrege pour ne pas fatiguer davantage les auditeurs déjà lassés par la continuation du jeûne du Vendredi saint jusqu'au Dimanche : *Propter precedens quem sustinistis tum ex jejuniis Parasceves superpositione, tum ex vigiliis, laborem, ex tunc vigiliis tunc vigiliis, hæc interim velut in transitu dicta sunt.*

S. Chrysostome exprime la même chose, quoiqu'il emploie d'autres termes, en parlant de la semaine sainte : *Adulsi & jejunium intendunt, torruius, & vigiliis, & pernoctationes sacras, & vigiliis, & pernoctationes sacras, & vigiliis, & pernoctationes sacras, & vigiliis, & pernoctationes sacras.* Où il faut remarquer qu'on veilloit toute la nuit : ce que S. Chrysostome appelle *pernoctationes*.

Pour passer aux Latins, Tertullien parle aussi des jeûnes continués, ou de superpositions ; & quoiqu'il en fasse particulièrement honneur aux Montanistes, dans l'erreur desquels il étoit pour lors engagé, il avoue néanmoins que les Catholiques joignoient le jeûne du samedi à celui de la parasceve, c'est-à-dire du grand Vendredi : *Cur stationibus quartam & sextam sabbati dicamus, dit-il, & jejuniis parasceven ? Quamquam vos etiam sabbatum, si quando continuatis, nunquam nisi in Pascha jejunandum, &c.* Il en parle encore dans le Livre de patientia Chapitre XIII.

Affiliatio carnis, hostia Domino placativa per humiliationis sacrificium, cum sordes, cum angustia victus Domino libat, contenta simplici pabulo potroque aqua potu, cum jejunia conjungit, cum cineri & sacro inolefcit.

S. Augustin rapporte avec admiration les jeûnes extraordinaires de quelques fideles, qui étoient des semaines entières sans prendre aucune nourriture. Il dit même qu'il avoit

très-dignes de foi, qu'il y en avoit un qui avoit passé quarante jours sans manger, & il le justifie de la superstition profane des Manichéens : *Si Dominica jejunare scandalum est magnum... nisi forte aliquis idoneus sit, nulla refectione interposita, ultra hebdomadam perpetuare jejunium, ut jejunio quadraginta dierum, quantum poterit, appropinquet, sicut aliquos fecisse cognovimus. Nam & ad ipsum quadragenarium numerum pervenisse quemdam, a fratribus fide dignissimis nobis asseveratum est.*

S. Jerome dans l'Epietre XXI. à Marcelle, qui n'est qu'un éloge continué de la vierge Aëlle encore vivante, loue celle-ci de ce que jeûnant toute l'année, & passant souvent deux ou trois jours sans manger, en Carême elle passoit les semaines entières : *Cumque per omnem annum jugi jejuniis pascere, biquo triduoque sic permanens : tum vero in Quadragesima navigii sui vela tendebat, omnes pene hebdomadas vultu lacante conjungens. Et quod impossibile fore sitan est hominibus ad credendum, Deo autem prestante possibile est, ita ad quinquagenariam pervenit aetatem, ut non doleret stomachum.*

Ce Saint néanmoins n'approuvoit pas les jeûnes continués durant plusieurs jours, sur tout dans les personnes encore jeunes : *Neque vero immoderata tibi imperamus jejunia*, écrit-il à la vierge Demetriade, & *enormem ciborum abstinenciam, quibus statim corpora delicata franguntur, & ante aggrotare incipiunt quam sancta conversationis jactro fundamenta...* Sic debes jejunare ut non palpitares, & respirare vix possis, & comitum tuarum vel porteris vel traharis manibus ; sed ut fracto corporis appetitu, nec in lectione, nec in psalmis, nec in vigiliis solitudo quid minus facias. Et encore dans l'Epietre à Læta : *Displicent mihi in teneris maxime aratibus, longa & immoderata jejunia, in quibus junguntur hebdomades.*

S. Aug. Epi. 46. ad Ca'ulacum.

S. Hieron. Epi. 21. tom. 4. part. 2. pag. 53.

Id. Epi. 97. ibid. pag. 791.

Epi. 57. ibid. pag. 595.

S. Cyril. Hieros. catech. 18. n. 17. p. 293.

S. Chrys. hom. 30. in Genes. tom. 4. p. g. 294. n. 1.

Tertull. de jejun. c. 14.

Id. lib. de patient. c. 13.

Il aimoit mieux qu'on mangeât chaque jour, mais qu'on gardât une si grande sobriété, qu'après avoir mangé on eût encore faim, & qu'on conservât la liberté entière de lire & de

ibid. prier : *Sic comedat*, ajoute-t-il dans la même Lettre, *ut semper esuriat, ut post cibum possit legere & psallere*. Il donne les mêmes maximes à la veuve

Epist. 47. Furia : *Pateat cibis, & venter semper esuriens, triuinus jejuniis praefertur*. Et multo melius est quotidie parum, quam raro satis sumere. Pluvia illa optima est, qua sensim descendit in terram. Subitus & nimis imber in praeceptis, arva subvertit. Il repete presque la même chose à la vierge Eustochium : *Sint tibi quotidiana jejunia, & refectio satietatem fugiens. Nihil proderit biuio triuoque transmissio, vacuum portare ventrem, si pariter obruat*.

C'étoit aussi le sentiment des plus sages & des plus expérimentés d'entre les anciens Pères du desert; & malgré l'exemple de plusieurs solitaires, qui pouvoient l'abstinence à un grand nombre de jours, ils estimoient qu'il valoit mieux manger chaque jour une fois, mais manger peu, afin d'éviter également, & la langueur causée par les grands jeûnes, & la pesanteur qui est l'effet d'un gros repas.

. II.

Du jeûne du Samedi.

Le XXVI. Canon du Concile d'Elvire regarde comme un abus introduit, de ne pas jeûner les Samedis : il veut qu'on le corrige, & que tous les Samedis on observe le jeûne de superposition : ce qui suppose qu'on jeûnoit le Vendredi precedent ; en sorte que le jeûne du Samedi étant de suite, c'étoit un jeûne continué ou doublé : *Errorum placuit corrigi, ut omni sabbati die superpositionem celebremus*. On fait assez que les Eglises Orientales ont eu

sur ce point un autre usage que celles d'Occident ; mais il est à propos d'en voir les preuves, & de faire des remarques sur divers sujets incidens.

S. Ignace, ou du moins l'Auteur d'une Lettre adressée sous son nom aux fideles de Philippe, dit que le jeûne du Samedi est aussi contraire à la Religion que celui du Dimanche, & qu'il faut regarder ceux qui s'affligent dans ces jours, comme les meurtriers du Fils de Dieu : *Si quis Dominicam aut Sabbatum jejunavit, nullo excepto Sabbato Pascha, hic Christi interfector est*, outre l'explication de S. Ignace. L'expression est forte ; & le Pere Petau tache en vain de l'affoiblir, en répondant que le S. Martyr n'écrivoit qu'à une Eglise particulière, & que son dessein n'étoit pas de prescrire des loix à tous les fideles. Mais l'unique bonne réponse est, que cette Epître est supposée, & qu'on ne doit pas faire grand état de l'exagération d'un imposteur peu habile ; car on s'éloigne bien plus des Juifs en jeûnant le Samedi, qu'en le passant dans la joie.

C'est aussi un excès contraire à la sagesse & à la prudence des Apôtres & des premiers de leurs disciples, que ce qui est ordonné dans le LXVI. Canon Apostolique : *Si quis Clericus inventus fuerit die Dominica jejunans vel Sabbato, prater unum solum, deponatur* : si vero laicus sit, segregetur. La diversité des coutumes sur ce point, est une preuve qu'il n'y avoit point de tradition constante ; & on ne voit pas qu'aucun Concile ait défendu le jeûne du Samedi sous une peine de cette nature.

L'Auteur des Constitutions Apostoliques parle aussi presque toujours du Dimanche & du Samedi, comme de deux jours également solennels : *Sabbatum & Dominicam, dit-il, dies festos habete, iocundamur, quia illud quidem creationis recordatio est, hac vero resurre-*

S. Ignat. Epist. ad Philipp. n. 13.

Petav. notæ in Epiphano. pag. 360.

Can. Apostol. Can. 66. p. 446.

Const. Apost. lib. 7. c. 13. Ibid. pag. 369.

Vid. Theodoret. Philoth. c. 3. Rufin. vit. Pamenis, c. 45. & Cassian. collat. 2. c. 23. & 24.

Conc. Eliberit. Can. 26. Conc. tom. 1. pag. 773.

dionis. Il ordonne aux fideles de s'assembler avec autant d'exacritude & d'empressement les Samedis, que les

Ibid. lib. 7.
c. 20. pag.
327.

Ibid. lib. 8.
c. 33. pag.
414.

Conc. Lao-
dic. Can.
29. Conc.
10m. 1.
pag. 1502.

jours de Dimanche: *In omni Sabbato, præter unum, atque in omni Dominica lætos conventus celebrare.* Et il commande aux serviteurs de passer ces deux jours dans le repos: *Sabbato & Dominica vacare in Ecclesia propter doctrinam pietatis.* Ce qui est directement opposé au XXIX. Canon du Concile de Laodicée, qui defend le repos du Samedi comme superstitieux & Judaique, & qui punit cette oisiveté criminelle par l'anathème: *Quod non oportet Christianos judaizare & in Sabbato otiosi, sed ipsos eo die operari; diem autem Dominicum præferentes otiosi, si modo possint, ut christianos. Quod si inventi fuerint judaizantes, sint anathema apud Christianos.* Cette clause, *si modo possint*, & 71 d'avant, est remarquable pour le Dimanche. C'est une marque que lachorfe n'étoit pas alors d'une obligation si étroite.

Mais si l'Auteur des Constitutions Apostoliques est allé trop loin dans sa religion pour le Samedi, S. Gregoire est peut-être allé aussi trop loin dans son aversion. Car il dit que l'Antechrist rétablira le Samedi en credit & en honneur: *Quos quid aliud, nisi Antichristi prædicatores dixerim?* (il parle de ceux qui vouloient qu'on chômat le Samedi) *Qui veniens, diem Sabbatum atque Dominicum ab omni fariet opere custodiri.* Il est certain que les Apôtres ne s'opposeroient pas à l'ancien respect que les Juifs conservèrent pour le jour du repos du Seigneur, & qu'ils se contenterent de les él. ver à des considérations plus spirituelles & plus sublimes, que celles des Juifs attachés à la lettre, qui étoient peu différentes de ce qu'en pensoient les infideles; comme il paroît par ces vers de Rutilius in itinerario:

S. Greg.
lib. 13. l. 1.
Epi. 1.
p. 1213.

*Septima quaque dies turpi damnata
vetero,
Et de lassati mollis imago Dei.*

Il est certain du moins, par le XLI. Canon du Concile de Laodicée, que les Eglises Grecques conservoient une particuliere veneration pour le Samedi, & que c'étoit par respect & par un sentiment de joie, qu'elles ne jeûnoient pas ce jour là, même en Carême: *Quod non oportet in Quadragesima panem offerre, nisi Sabbato, & solis Dominici.* Ces mots *apud nequequam*, sont consacrés à l'oblation de l'Eucharistie. On ne l'offroit en Carême que les jours qu'on ne jeûnoit pas; & c'est pour cela que le Concile ordonne qu'on ne celebre point de fêtes de Martyrs en Carême, excepté les Samedis & Dimanches: *Quod non oportet in Quadragesima Martyrum natalitia celebrari, sed eorum sancta commemoratio in diebus Sabbatorum & Dominicarum fieri conveniat.* Les fêtes étoient incompatibles avec le deuil du jeûne; & la joie avec laquelle on honoroit la mort des Martyrs, ne pouvoit être paisable sans le sacrifice. C'est pour ces deux raisons qu'on remettoit ces fêtes au Samedi ou au Dimanche.

S. Epiphane dans l'explication de la foi catholique, parle des jours destinés au jeûne dans chaque semaine: mais il ne marque pas le Samedi; & il l'auroit sans doute fait, s'il eût été du nombre de ces jours, puisqu'il le marque si exactement le Mercredi & le Vendredi. Il reste néanmoins quelque sujet d'en douter: car il ne parle que de l'exception du Dimanche en Carême: *S. Epiph. Dominici vero nullis omnino, adeoque nec ipsius quidam Quadragesima, (Ecclesia catholica) jejunare solet.* Et dans le Chapitre XXIV. il dit qu'en quelques endroits les Synaxes se font aussi les Samedis: *Quibusdam in locis sacri conventus & sy-*

Apud Gregorium in explicat. Decalog. ad Exod. cap. 20. §. 11. pag. 46.

Conc. Laodic. Can. 45. tom. 1. pag. 1506.

Ibid. Can. 51. pag. 1514.

S. Epiph. expof. fid. cathol. n. 22. pag. 1105.

Ibid. n. 24. pag. 1107.

*maxe etiam sabbatis indicuntur : in quibus
dicitur. Ce n'étoit donc pas la cou-
tume de l'Île de Chypre de s'assem-
bler le Samedi : on n'offroit donc pas
ce jour-là, puisqu'il n'y avoit pas mê-
me d'assemblée.*

Il y en a qui croient que les fideles
de cette Îlle independante s'étoient
conformés à la pratique de l'Eglise
d'Alexandrie, où Soctate & Sozome-
ne après lui assurent qu'il n'y avoit
point de liturgie & point de sacrifice
le Samedi, non plus qu'à Rome : *Cum
omnes ubique terrarum Ecclesia per singu-
las hebdomadas die Sabbati sacra mysteria
celebrent, Alexandrinis tamen & Romani,
veteris quendam traditionem secuti,
id facere detestantur.* Mais ces deux his-
toriens sont si peu exacts qu'on ne
peut les suivre qu'en tremblant. Et
d'ailleurs il est certain que, si les Egli-
ses de Rome & d'Alexandrie conve-
noient en ce qu'on n'offroit l'Eucha-
ristie le Samedi ni dans l'une ni dans
l'autre, elles ne convenoient pas dans
la raison de cet usage. Car sans doute
le jeûne étoit la raison des Romains ;
& on ne jeûnoit point le Samedi à
Alexandrie, comme il paroît par les
reponses de Timothée Patriarche d'A-
lexandrie, successeur de Pierre l'an
380. à l'un des Peres du Concile ge-
neral de Constantinople ; puisque dans
la reponse à la XIII. demande : *Qui-
bus diebus conjuges continere debeant ;* il
marque le Samedi & le Dimanche ,
parce qu'on offroit en ces jours le sa-
crifice : *Necessario autem sabbato, & die
Dominico abstinere oportet, quod spiritale
sacrificium in eis Domino offeratur, id est
in divinis mysteriis divinis sacrificiis
et ceteris.* Rien n'est plus contraire au
recit de Socrate.

S. Augustin dans la LXXXII. Epî-
tre à S. Jerome, parle de la coutume
de ne pas jeûner le samedi, comme
étant commune à tous les Orientaux :
Vellem me doceret benigna sinceritas tua,

*utrum simulatè quisquam sanctus Orienta-
lis, cum Romam venerit, jejunet sabbato,
excepto illo die Paschalis vigiliæ. Et dans
l'Epître XXXVI. vers la fin : Hinc
exortus est ista in Regia illius veste varie-
tas, ut alii, sicut maximè populi Orientis,
propter requiem significandam malletent re-
laxare jejunium ; alii propter humilitatem
mortis Domini jejunare, sicut Romana &
nonnulla Occidentis Ecclesia.*

Enfin Cassien, cet homme si bien
informé des usages des Eglises, &
qui avoit joint à une sainte curiosité
& aux voyages, le discernement &
l'exactitude, dit dans le III. Livre
des Regles des Monasteres, que
dans tout l'Orient on ne jeûnoit
point le Samedi : *Absolutio jejunii post
vigiliarum laborem, totidem (il faut
sans doute lire, ab iisdem) Apostoli-
cis viris in die sabbati statuta non imme-
rito præsunt per universas Orientis Ec-
clesias.*

Venons maintenant à l'Occident.
Le plus ancien Auteur parmi les
Latins qui parle du jeûne du Samedi,
est Tertullien. Et il est certain que
de son tems on ne le gardoit pas
en Afrique : car il parle aux Catho-
liques dans le XIV. Chapitre du Li-
vre des jeûnes, quand il dit, pour
justifier ceux que les Montanistes
avoient introduits, qu'on gardoit
ceux du Mercredi & du Vendredi,
sans avoir sur cela aucun comman-
dement dans l'Ecriture ; & que même
il y en avoit dans notre communion
de si zelés, qu'ils jeûnoient aussi le
Samedi ; que les autres ne jeûnoient
qu'avant Pâque : *Quamquam vos etiam
Sabbatum, si quando continetis, nu-
quam nisi in Pascha jejunandum, secun-
dum rationem atibi reddidit.* Les Mon-
tanistes eux-mêmes, tout reformés
qu'ils étoient, ne jeûnoient pas les
Samedis des deux semaines de Xero-
phages qui leur étoient particu-
lières : *Duas in anno hebdomadas Xerophag-*

Epist. 82.
n. 14.

Epist. 36.
n. 31.

Cassian.
lib. 3. Re-
gul. mo-
nast. c. 9,
pag. 10.

Tertull. de
jeju. cap.
14.

Ibid. c. 15.

Socras. lib.
5. c. 21.
Sozomene
lib. 7. c. 9.

S. Aug.

416 XXIII. DISSERT. SUR LE
giam, dit le même Tertullien, *nec*
totas, exceptis scilicet Sabbatis & Do-
minicis, esserimus Deo.

Il y en a qui tirent de ces passages de Tertullien cette conséquence, qu'il falloit donc qu'on ne jeûnât pas encore le Samedi dans l'Eglise Romaine; puisque cet Auteur, qui l'a voit principalement en vue en écrivant contre les Catholiques, n'en parle point: car il en eût tiré sans doute, disent-ils, quelque avantage; & il n'eût pas manqué, lui qui se sert presque toujours de pareils argumens, de justifier les jeûnes particuliers des Montanistes par le jeûne du Samedi, particulier à l'Eglise Romaine. Cette conjecture est assez vraisemblable, mais elle n'est pas assez forte pour établir un point de cette importance.

Quoi qu'il en soit, il est au moins très-constant que la coutume de ne pas jeûner le Samedi, étoit encore la plus ordinaire & la plus commune en Afrique au tems de S. Augustin, quoique le voisinage & l'exemple de Rome eût introduit un usage différent en quelques villes d'Afrique; comme nous l'apprenons du même Pere à la fin de l'Epître XXXVI. *Quoniam contingit maximè in Africa, ut una Ecclesia, vel unius regionis Ecclesia, alios habeant Sabbato prandentes, alios jejunantes; morum eorum mihi sequendus videtur, quibus eorum popularum congregatio regenda commissæ est.*

Il y a même une très-grande apparence, que ce jeûne n'étoit ni connu, ni observé dans les Gaules au IV. & au V. siècle. Ma conjecture est fondée sur ce que le Concile d'Agde l'an 506 ordonne à tous les fideles de jeûner les Samedis du Carême: *Ut omnes Ecclesie filii, exceptis diebus Dominicis, in Quadragesima, etiam die Sabbatho, sacerdotali ordinatione, & di-*
stinctionis comminatione jejunent. Je la

XXIII. ET LE XXVI. CANON

fonde encore sur le IV. Concile d'Orleans en 541. qui ordonne la même chose: *Neque per Sabbata, absque infirmitate, quisquam solvas Quadragesima jejunium.* Car ces reglemens auroient été inutiles, si on eût jeûné tous les Samedis de l'année. Et il ne faut être que médiocrement éclairé pour voir que ceux qui se dispensoient du jeûne dans les Samedis du Carême, s'autorisoient sans doute sur ce qu'ils ne les jeûnoient point hors de ce tems là.

Mais nous savons par une voie plus sûre que celle des conjectures, qu'on ne jeûnoit pas le Samedi à Milan. Le doute de Sainte Monique & la manière dont S. Ambroise le résout, en est une démonstration: *Quando hic sum, non jejunio Sabbato. Et ad quamcumque Ecclesiam veneritis, inquit, ejus morem servate, si pax scandalum non vultis aut facere.* C'est dans l'Epître XXXVI. que S. Augustin rapporte cela. Et il le repete encore dans l'Epître LIV. où il explique les dernières paroles que je viens de citer, par celles-ci qui sont plus claires: *Si cuicumque non vis esse scandalum, nec quemquam ubi.* Les provinces d'Italie, qui composoient le grand Diocèse où le grand departement de Milan, étoient apparemment dans la même pratique.

Il est même remarquable que dans les provinces plus voisines & plus dependantes de Rome, & qui étoient appellées pour cela *suburbicaires*, on doutoit encore, au tems du Pape Innocent I. comme il paroît par le IV. Chapitre de sa Lettre à Decentius Evêque de Cergubin dans le Duché d'Urbain, si on devoit jeûner d'autres Samedis, que celui qui est la veille de Pâque: *Quod si putant semel atque uno Sabbato jejunandum; ergo & Dominica & sexta feria semel in Pascha erit utique celebranda.*

L'Espagne

Conc. Aurel. 4. Can. 2. Conc. rom. 5. pag. 382.

S. Aug. Epist. 36. n. 32.

Id. Epist. 54. n. 30.

S. Aug. Epist. 36. n. 32.

Conc. Agath. Can. 12. Conc. rom. 4. p. 135.

Innoc. I. Epist. 25. ad Decent. c. 4. n. 7. pag. 852.

L'Espagne même, qui paroît avoir été depuis les premiers siècles dans le même usage que l'Eglise Romaine, étoit partagée de sentimens au tems de S. Jerome. Car Lucinius, qui étoit de la province Betique, (c'est aujourd'hui l'Andalousie) écrivit à ce Pere pour savoir son avis sur ce point. Et voici ce que lui répondit S. Jerome: *De Sabbato quod quartis, utrum jejunandum sit, ... quod Romana Ecclesia & Hispania observare perhibentur, ... ego illud breviter te admonendum puto, traditiones ecclesiasticas, presertim ut fidei non officiant, ita observandas ut à majoribus traditæ sunt; nec aliarum consuetudinem, aliarum contrario more subverti.* Cette réponse est digne de la sagesse & de la lumière de S. Jerome; & ce qu'il ajoute est bien remarquable: *Aique nunc omni tempore jejunare possimus, quod in Actibus Apostolorum diebus Pentecostes & die Dominico, Apostolum Paulum & cum eo credentes fecisse legimus.*

J'ai dit que l'Espagne paroïssoit avoir été, dès les premiers commencemens de la Religion, dans la pratique de l'Eglise Romaine; parce que le Concile d'Elvire ne fait que renouveler l'ancien usage qui avoit été interrompu: *Errorum placuit corrigi, &c.* Mais il est à propos de faire sur cela deux remarques. La première est, que cette expression, quoiqu'elle paroisse être négative, est néanmoins, au sens du Concile, affirmative, comme dans le XLIII. Canon: *Pravam institutionem emendari placuit juxta auctoritatem scripturarum, ut cuncti diem Pentecostes post Pascha celebremus.* La seconde est, qu'apparemment M. de l'Aubespine se trompe dans l'explication qu'il donne à ce Canon, en prétendant que les Evêques d'Espagne commandent pour la première fois le jeûne du Samedi; & que c'est pour cela qu'ils l'appellent *jejunii superposi-*

tionem, parce que *superpositio* marquoit les jeûnes extraordinaires & nouveaux. Car 1. sicela étoit, ces Evêques ne traiteroient pas, comme ils sont, l'usage précédent de désordre & de relâchement. 2. *Superpositio* ne signifie point ce que dit M. de l'Aubespine: la première institution est de signifier le jeûne continué pendant deux ou trois jours sans interruption, comme nous l'avons montré; & ensuite par un passage fort aisé & fort naturel on s'en est servi pour signifier les jours de jeûnes qui se suivent; tels qu'étoient les Vendredis & Samedis en Espagne & à Rome.

On voit par ce que nous venons de dire, que rien n'est plus juste ni plus exact, que ce que dit S. Augustin des Eglises chrétiennes, même de l'Occident: *Die Sabbati Romana jejunas Ecclesia, & alia nonnulla, etiam si paucæ, sive illi proxima, sive longinquæ.* Et c'est pour cela qu'il condamne la temerité & l'insolence d'un Romain emporté, qui avoit écrit contre toutes les Eglises du monde qui ne jeûnoient pas comme lui: *Quod utinam sic quereretur? aut sic affirmaretur, ut toto terrarum orbe diffusum, exceptis Romanis & adhuc paucis Occidentalibus, apertissime non blasphemaret Ecclesiam.* Il dit qu'il n'est pas permis de juger son frere, & à plus forte raison l'Eglise universelle; & que la meilleure réponse qu'on puisse lui faire, est de lui apprendre à craindre Dieu & à respecter son Eglise: *Cum ergo his opprobriis atque maledictis infestant Ecclesiam per totum mundum sitificantem atque crescentem, & die Sabbati pene ubique prandentem, admonero, quisquis est, ut sese cohibeat.* Enfin il donne cet avis à Casulanus à qui il écrit: *Si ad te ista scripsit, non tibi persuadeas urbem christianam sic laudare Sabbato jejunantem, ut cogaris orbem christianum damnare prandentem.*

Ggg

Epist. 52.
pag. 579.

Ibid.

S. Aug.
Epist. 36.
n. 27.

Conc. Elivir.
41. Conc.
som. 1.
pag. 975.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici, a prouvé que l'Eglise Romaine jeûnoit le Samedi. C'est une chose terminée, & je n'ai plus à ajouter que le temoignage de Socrate : *Roma singulis Sabbatis jejunt.* Cependant deux passages auparavant & dans le même Chapitre il avoit dit : *Qui Roma sunt, tres continuas hebdomadas ante Pascha, exceptis Sabbato & Dominico die jejunt.* Les sçavans semettent fort en peine d'expliquer cela, ou en ajoutant le mot grec *α*, comme s'il avoit voulu marquer Constantinople *in via Pojani*; ou en separant la fin du passage & le joignant au suivant, dans lequel il parle des Eglises d'Illyrie; ou en l'expliquant d'un usage d'une Eglise Romaine qui ne subsistoit plus, & dont l'Historien nous a voulu conserver la memoire. Mais la bonne reponse est, que Socrate se trompe, & qu'il se contredit. Combien d'autres fois cela lui est-il arrivé sur de faux Memoires, ou sur de faux bruits?

Pour l'origine de cette coutume, il est difficile de la rapporter à une tradition Apostolique. Et S. Augustin a dit excellemment que, si les Orientaux accusoient les Romains d'avoir changé la coutume établie par S. Pierre, & si les Romains accusoient toutes les Eglises du monde d'avoir substitué un usage nouveau à l'ancienne tradition des Apôtres, ce seroit disputer sans lumiere, sans charité, & sans fruit : *Interminabilis est, dit-il, ista contentio, generans lites, non finiens questiones.* Quelques Romains, selon ce Pere, devoient cette coutume de l'exemple de S. Pierre, qui devant combattre Simon le Magicien le Dimanche, se prepara au combat & à la victoire par le jeûne du Samedi. Mais le même Pere temoigne que plusieurs Romains n'en convenoient pas, & c'étoit ap-

paremment les plus habiles *Est qui- cum & hac opinio plurimorum, quamvis eam perhibeant esse falsam pla ique Roma.* En effet le Pape Innocent I. tout appliqué & intéressé qu'il étoit à chercher des raisons qui justifias- sent la pratique de son Eglise, ne parle point de celle-ci dans l'Epître à Decentius; & Cassien s'en moque ouvertement : *Cujus molieramini causam nonnulli in quibusdam Occidentalibus civitatibus ignorantes, & maxime in urbe; idcirco putant absolutionem Sabbati minime debere præsumi, quod Apostolum Petrum eodem die contra Simonem constitutum asserant jejunare.*

La véritable raison & l'unique de ce jeûne est donc celle du Pape Innocent I. *Si diem Dominicum, dit-il, ob venerabilem resurrectionem Domini nostri Jesu Christi, non solum in Pascha celebramus, ver. in etiam per singulos circulos hebdomadarum ipsius diei imaginem frequentamus, ac sexta feria propter passionem Domini jejunamus, Sabbatum pratermittere non debemus, quod inter tristiniam atque lætitiā temperis illius videtur inclusum.* Sur quoi il est à propos de remarquer une équivoque de Balsamon, que je m'étonne qu'on n'ait pas relevée, car elle est fort plaisante. Il avoit oui dire aux Catholiques d'Occident qu'ils jeûnoient le Samedi par respect pour la sepulture du Fils de Dieu, & pour honorer le tems qu'il avoit été dans le tombeau; & il avoit pris cela, comme si leur raison étoit le voyage de Jerusalem & la visite du saint sepulcre : Ce qui me met en peine, dit-il dans ses Commentaires sur le I.V. Canon du Concile in Trullo, est que j'en sai qui n'ont point été à Jerusalem, & qui jeûnent le Samedi; & que j'en connois d'autres qui y ont été, & qui ne le jeûnent point : *Alios vidi qui Jerusalem non venerant, & similiter jejunabant, & alios qui ejus-*

Ibid. n. 21.

Socras. lib.
5. hist. c.
22.

Cassian.
lib. 3. Reg.
monast. c.
10. p. 58.

Innoc. I.
Epist. 26.
ad Decent.
c. 4. n. 7.
pag. 819.

S. Aug.
Epist. 36.
n. 22.

Balsamon
in Can. 55.
Conc. in

Trullo.
pag. 427.

modi jejunium contemnebant, & indiscriminatim in Sabbatis jejunium frangebant qui etiam ad Domini sepulcrum venerant. Non possum itaque dicere, quomodo hec sic fiant.

Nicolas I.
Epist. 70.
Conc. tom.
8. p. 472.

Cette dispute entre les Grecs & les Latins avoit commencé dès le tems de Phorius. Le Pape Nicolas I. dit qu'elle avoit été autrefois terminée sous le Pape Sylvestre, & que depuis personne n'avoit osé la renouveler : *De jejunio sabbati tempore S. Sylvestri Confessoris Christi satis discussum est & disputatum, atque ut celebraretur per omnia definitum; nullusque post hac ausu temerario contra illud statutum venire, aut saltem mutare presumpsit.*

D. Luc
d'Achery,
tort. 2.
Spicil. pag.
111.
Ratram,
lib. 4. c. 3.

Il y en a qui pensent que ce Pape a pris Sylvestre pour Innocent I. par un défaut de memoire, ou que cet endroit de sa Lettre est corrompu; & c'est le sentiment du Pere Quesnel. Mais ils se trompent : car il couroit au tems de ce Pape, une fausse vie de S. Sylvestre, attribuée à Eusebe de Cesarée, que Dom Luc d'Achery dir être manuscrite dans la Bibliothèque de S. Germain des prés, de laquelle Ratram de Corbie cite deux fragmens. Dans le premier il est dit que les Grecs vinrent se plaindre au Pape Sylvestre, de ce qu'il jeûnoit les Samedis; & que le Pape leur répondit qu'il le falloit jeûner. Et voici ce qui est dit dans le second fragment : *Hæc c. bis finitima dicente Sylvestro conquisivit omnis contradictio, quam Græci christianissimi, & docti viri opposuisse memorati sunt, dicentes: Verè apostolica sedes hæc à Petro didicit, quod nulla potest ratione convinci.* Cette piece étoit alors toute nouvelle, & cette maniere de justifier la coutume de l'Eglise Ro-

maine, n'étoit gueres plus légitime que la maniere dont les Grecs l'attribution. Mais c'étoit un particulier & un inconnu, qui étoit coupable parmi les Occidentaux : au lieu que la plupart des Grecs étoient inexcusables de condamner des Eglises très-chrétiennes & très-saintes, pour un point que le seul entêtement leur faisoit regarder comme important; au lieu que rien n'est véritablement important, que l'unité & la paix.

Je ne puis mieux finir cette matiere que par ces paroles de S. Augustin : *Ego vero de hac sententia etiam atque etiam cogitans* (il s'agit de la reponse que lui avoit fait S. Ambroise) *na semper habui, tanquam eam celestis oraculo acceperim. Sensi enim sape dolens & gemens multas infirmorum perturbaciones fieri, per quorundam fratrum contentiosam obstinationem, vel superstitiosam timiditatem, qui in rebus hujusmodi, qua neque Scriptura sancta auctoritate, neque universali Ecclesie traditione, neque vira corrigenda utilitate, ad certum possum terminum pervenire, (tantum quia subest qualiscunque ratiocinatio cogitantis, aut quia in sua patria sic ipse consuevit, aut quia ibi vidit, ubi peregrinationem suam, quo remotiorem à suis, eo doctiorem factam putas) jam litigiosas excitant questiones, ut nisi quod ipsi faciunt, nihil rectum existiment.* Le même Saint dir en trois mots tout ce qu'il faut dire de ces sortes de questions : *Puerilis est iste sensus, cavendus in nobis, tolerandus in aliis, corrigendus in nostris.* A quoi on peut ajouter cette regle de S. Jerome : *Unaquaque provincia abundet in sensu suo, & præcepta majorum, leges apostolicas arbitretur.*

S. Aug.
Epist. 10.
n. 3.

Ibid. n. 4.

Epist. 52.
pag. 579.

VINGT-QUATRIEME DISSERTATION.

Sur le XXV. & LVIII. Canon du Concile d'Elvire. L'on montre 1. quel droit le zele des premiers fideles pour exercer l'hospitalité; 2. l'utilité des Lettres de communion pour la sûreté du commerce des fideles; 3. une autre utilité de ces Lettres pour unir entre eux les Pasteurs les plus éloignés; avec quelques remarques sur les Lettres formées.

Conc. Elv.
Lettre Can.
2. Conc.
tom. 1.
pag 973.

LE sens du premier de ces deux Canons est obscur, mais ils se prêteront l'un à l'autre de la lumière. Voici les termes du XXV. *Omni qui attulerit Litteras confessionis, sublato nomine Confessoris, eò quòd omnes sub hac nominis gloria passim concutiant simplices, communicatoria ei danda sunt Littera.* Plusieurs, même des plus habiles, croient que les Lettres ou les billets, dont il est ici parlé, ne sont autres que ceux que les Confesseurs donnoient aux penitens; & que les Evêques d'Espagne ne resulent pas d'y avoir égard, mais qu'ils exigent de ceux qui les ont reçus, qu'ils se présentent aux Evêques pour recevoir d'eux l'absolution de leurs crimes, que ces Lettres des Confesseurs ne pouvoient pas leur donner; quoiqu'il y en eût qui par simplicité, & faute d'être instruits, se reposassent sur cela. C'est ainsi que Mendose, Garcias, Baronius & le Pere Sirmond expliquent ce Canon.

Bar. ad
ann. 305.
n. 48.
Sirm. not.
in Conc. 1.
Arelar.

Mais l'explication de M. de l'Aubespine est sans doute plus naturelle & plus juste. Car il n'est ici question ni des penitens, ni de leur reconciliation, ni de l'intercession des Martyrs: il s'agit seulement des Lettres de communion qu'on donnoit aux fideles qui voyageoient, & que quelques personnes commençoient en Espagne à demander aux Confesseurs, pour être plus considérés & mieux reçus dans les lieux où ils devoient aller; quoique selon l'ancienne coutume on ne

dût demander ces Lettres qu'aux Evêques, dont le Canon que nous expliquons rétablit l'autorité à cet égard. Il ne faut que lire après cet éclaircissement ce Canon, pour avouer qu'on ne peut lui donner un autre sens.

Ce qui met cependant la chose dans une plus grande évidence, est que le premier Concile d'Arles parle du même abus, & y apporte le même remède dans le IX. Canon, qui est conçu presque dans les mêmes termes: *De his qui Confessorum Litteras afferunt, placuit ut, sublatis eis Litteris, accipiant communicatorias.* Car ce Concile ayant été assemblé en 314. dans la plus grande paix & la plus grande liberté de l'Eglise, & non seulement après la conversion mais par l'ordre même de Constantin, on ne peut pas entendre son IX. Canon des billets des Martyrs, auxquels on n'avoit recours que lorsqu'ils étoient ou dans les prisons, ou dans les supplices, & aux recommandations desquels on n'avoit d'égard, que lorsque le martyr avoit couronné leur patience & leurs mérites.

Conc. Arel.
lat 1. Can.
9. Conc.
tom. 1.
pag. 1429.

Il est visible d'ailleurs que les Evêques d'Espagne & des Gaules ordonnent qu'on ôte certaines Lettres, & qu'on en donne d'autres; & tout le monde sait qu'on n'a jamais donné aux penitens la reconciliation par écrit, & qu'on n'en peut trouver aucun exemple dans toute l'histoire. Ainsi ces secondes Lettres sont des Lettres de recommandation, qui étoient appelées

ou commendatitia, ou communicatoria Littere. Et par conséquent les premières étoient de la même nature, mais obtenues contre les formes.

Enfin le LVIII. Canon du même Concile d'Elvire rend cette explication incontestable, & en reçoit lui-même beaucoup de jour : *Placuit ubique, & maxime in eo loco, in quo prima Cathedra constituta est Episcopatus, ut interrogentur hi, qui communicatorias Litteras tradunt, an omnia rectè habeant, & sua testimonia comprobent.* Nous reviendrons à ce Canon dans la suite ; car, comme ce point est important par lui-même, & par les liaisons qu'il a avec d'autres matières, nous le traiterons avec un peu d'étendue. Nous allons parler 1. du zèle des premiers fideles pour l'exercice de l'hospitalité : 2. de l'utilité des Lettres de communion pour la sûreté du commerce des fideles : 3. d'une autre utilité des Lettres de communion pour unir entre eux les Pasteurs les plus éloignés : 4. Nous ajouterons quelques remarques particulières sur les Lettres formées.

§. I.

Du zèle des premiers fideles pour l'exercice de l'hospitalité.

Les Savans ont déjà remarqué qu'il y avoit parmi les infideles certains droits d'hospitalité pour les étrangers & les voyageurs, dont le Scholiaste d'Euripide nous apprend une circonstance curieuse, sur la Médée de ce Poëte : *Peregrini tessera confringentes, aliam partem servabant, alteram verò hospitibus ; ut si iterum sese invicem inviserent, contingeret, aut aliquem ex liberis, mediam illam tessera exhibentes, hospitalitas renovaretur.* Et M. Justel cite dans ses notes sur l'ancien Code de l'Eglise, ces vers d'une Comédie de Plaute, qui sont tout-à-fait propres à la manière que nous traitons :

P. Si ita est, tessera

Conferro si vis hospitalem, eccam attuli.

A. Agedum huc ostende. Est par probe ; nam habes domi.

P. O mi hospes, salve multum ! nam mihi tuus pater,

Pater tuus ergo, mihi hospes antedamas fuit,

Hec mihi hospitalis tessera cum illo olim fuit.

A. Ergo hic apud me hospitium tibi praebeatur.

Mais cette coutume n'étoit pas generale, & elle s'abolit enfin entièrement ; au lieu que les chrétiens, sans autre liaison que celle de la foi & de la même Religion, se regardoient & se traitoient comme freres & comme amis, ne faisant d'autre distinction que celle du mérite, & n'attendant d'autre recompense que celle de l'autre vie. Aussi la chose pouvoit-elle surprenante & si nouvelle aux ennemis de la Religion chrétienne, qu'ils regardoient cette étroite liaison comme un excès d'amitié : *Sed ejusmodi vel maxime dilectionis operatio notam nobis inurit penes quosdam*, dit Tertullien. *Vide, inquit, ut invicem se diligant... & ut pro alterutro mori sint parati.... Sed & quod fratrum appellatione censemur, non alias, opinor, infamant, quam quod apud ipsos omne sanguinis nomen de affellatione simulatum est.... Fortasse minus legitimi existimamur, ajoute-t-il dans la suite, ... quia ex substantia familiaris fratres sumus, que penes vos ferè dirimis fraternitatem. Itaque quia animo animaque misceremur, nihil de rei communicatione dubitamus.* Le même Auteur appelle très-heureusement cette charité, cette union, cet empressement, & cette bonté, *Negotia christiana salutis.*

Lucien parle des libéralités & des profusions à l'égard de ceux qui avoient les mêmes sentimens & la même

Plaut. In
Pomulo,
Act. 5.
Scena 2.

Tertull.
Apologes.
cap. 39.

Ibid;

Conc. Elivir.
Can.
58. p. 976.

Scholiast.
Euripid. in
Medeam,
vers. 643.

Pag. 93.

me Religions & il décrit fort exactement le loin qu'ils avoient de recevoir ceux qui s'étoient signalés par quelque service, & de leur fournir toutes les commodités du voyage. C'est dans le portrait qu'il fait du fameux imposteur Peregrinus qui, après avoir reçu le baptême & s'être fait emprisonner pour la foi de concert avec les Magistrats, & avoir abusé long-tems de la bonne-foi & de la charité des fideles, fut enfin decouvert & chassé. Il se brûla lui-même publiquement dans la ceremonie des Jeux Olympiques, & Lucien étoit du nombre des Spectateurs, comme il l'écrivit à Chronius. Je ne prens de cette histoire que cette

Lucian. de
morte Pe-
regriui,
tom. 2.
pag. 766.

circonstance : *Iterum vagaturus abiit, satis viatici in Christianis habens à quibus quaquaaversum incedebat stipatus, in omnium rerum copia versabatur, & sic quidem aliquamdiu vixit.*

Cet impie qui faisoit l'éloge des Chrétiens, sans y penser, a voulu faire rire le monde d'une chose que Julien l'apostat, & plus impie que lui, ne pouvoit s'empêcher d'admirer, & qu'il s'efforça d'introduire parmi les infideles. Car nous apprenons de S. Gregoire de Naziance, dans son III. Discours contre ce Prince, qu'il vouloit établir les Lettres d'hospitalité & de communion dans le Paganisme, & que c'étoit un des points de la reforme qu'il méditoit : *Constituēbat diversoria etiam & hospitalia domos adificare... simulque humanitatem & benignitatem erga pauperes adungere, cum in aliis rebus, tum in commendatis Epistolis suis, quibus eos, qui inopia premuntur, ex gente ad gentem transmissimus.*

S. Greg.
Naz. orat.
3. tom. 1.
pag. 102.

Sozomen.
lib. 5. c. 16.

Sozomene assure la même chose : *Sed precipue, dir-il, notas ac tēgas Episcopaliū Litterarū admiratus esse dicitur, quibus solent peregrinos sibi invicem commendare : ut undelibet venientes ad quoscumque accesserint, tanquam noti atque amici excipiantur hospitio, & beni-*

gnè crentur, ob testimonium ejusmodi nota. Et pour faire voir qu'il n'avance pas cela sans raison & sur un bruit incertain, il rapporte une Lettre entiere de cet Apostat à Arsace grand sacrificateur de la Galatie, auquel il ordonne de prendre soin des étrangers, & de faire bâtir des maisons pour les recevoir, & l'en presse par l'exemple des Chrétiens : *Nec attendimus quid Christianorum religionem potissimum auxerit : humanitas scilicet in peregrinos, & in sepeliendis mortuis sollicita diligentia, & simulata morum gravitas.* Ibid.

En effet l'hospitalité étoit la vertu de tous les chrétiens ; & quoique S. Paul la mette parmi les vertus Episcopales, *hospitalē*, il ne la regarde pas comme propre aux Evêques, mais comme une condition sans laquelle on ne peut le devenir. Aussi voyons-nous que dans le Chapitre V. de la premiere des deux Lettres que je viens de citer, il veut que celles d'entre les veuves qui se consacrent au service de l'Eglise ayent pratiqué long-tems cette vertu : *Si hospites recepit, si sanctorum pedes lavit, si tribulationem patientibus subministravit* ; qu'il la recommande aux Romains, *hospitalitatem sectantes* ; & qu'il exhorte les Hebreux à ne s'en pas laisser : *Hospitalitatem nolite oblivisci.* S. Pierre veut que tous les fideles s'y exercent sans s'affoiblir, & sans se plaindre : *Hospitaliter invicem sine murmuratione.* Et S. Jean, parmi les louanges qu'il donne à la pieté de Gaius, n'en trouve point de plus solide que celle-ci : *Cariissime, fideliter facis quidquid operaris in fratres, & hoc in peregrinos... Nos ergo debemus suscipere hujusmodi, ut cooperatores simus veritatis.* On entroit dans la fruit & dans la part des travaux des hommes Apôtoliques, en les recevant avec bonté. Quel plus puissant motif, pour exciter à l'hospitalité ?

Tertullien tire de l'obligation de l'e-

1. Timoth.
III. 2.
Tit. I. 8.

1. Tim.
V. 10.

Rom. XII.
13.
Hebr.
XIII. 2.

1. Pet. IV.
9.

3. Joann.
V. 8.

DU CONCILE DELVIRE.

423

Tertull.
lib. 2. ad
uxor. c. 4.

Id. de pref-
cript. c. 20.

Inter Cy-
prius.
Epist. 75.
pag. 150.

Tertull.
Apologet.
c. 39.

xercer, une des raisons qui devoient empêcher les femmes chretiennes d'épouser des maris infideles : *Si perger frater adveniat*, dit-il à la femme, *quod in aliena dono hospitium*? Et nous rapporterons plus bas ce qu'il dit de l'union qu'enretenoit entre les fideles la pratique de l'hospitalité, *Commissio hospitalitatis*.

Enfin c'étoit un droit inviolable parmi eux, que celui de l'hospitalité; & c'étoit rompre la communion, que de refuser aux étrangers cette marque de la charité chretienne. La maniere dont S. Firmilien se plaint de ce que le Pape Etienne avoit defendu aux fideles de Rome de loger les députés de S. Cyrien, après le Concile sur la matiere du baptême, en est une preuve évidente : *Atque insuper dilectionis & caritatis memor precipiet fraternitati universa, ne quis eos in domum suam recipiet, ut venientibus non solum pax & communio, sed & testium & hospitium negaretur*.

§. II.

De l'utilité des Lettres de communion pour la sûreté du commerce des fideles.

Comme les fideles n'avoient rien de réservé pour ceux qui étoient, selon l'expression de S. Paul, les domestiques de la foi, *domestici fidei*, & avec lesquels ils ne faisoient qu'un même corps, selon ce mot de Tertullien : *Corpus sumus de conscientia religionis, & disciplina unitate, & spei fudere*; on avoit de grandes precautions pour ne pas recevoir des imposteurs, des infideles, ou des chretiens erians & frappés de quelque juste anathême, à la participation des saints mysteres, & aux douceurs d'une conversation ouverte & familiere. Ainsion exigeoit des étrangers & des inconnus, des Lettres de communion; & sans cela on

ne les admettoit ni à l'Eucharistie, ni à la table commune; car ils étoient alors comme defavoués de l'Eglise, & comme dechus de tous les privileges de la societé & de l'unité des fideles.

On doit donc regarder le X. des Canons Apostoliques, comme aussi ancien que l'Eglise même, quoique cette collection soit moins ancienne qu'on ne pense : *Si quis clericus aut laicus à communione suspensus*, dit ce Canon, *seu excommunicatus ad aliam properet civitatem, & suscipiatur preter commendatitias Litteras, à quo suscipiatur excommunicatus, & qui suscepit est, communione priventur*. On voit par là, que ces Lettres de communion étoient aussi appellées, *commendatitias Litteras*; & il est certain que l'usage en étoit déjà établi au tems de S. Paul, comme il paroît par cet endroit : *Namquid egemus, sicut quidam, commendatitiis epistolis, evagrum interrogant, ad vos aut ex vobis*? C'est une maniere très-spirituelle, par laquelle l'Apôtre se relevoit au-dessus des autres Predicateurs des Corinthiens, qui avoient tâché de le rendre suspect. Vous les avez reçus sans les connoître, sur des Lettres de recommandations; & quand ils vous quitteront, ils auront besoin de votre recommandation pour être reçus dans une autre Eglise. C'est une marque qu'ils ne sont capables que de s'ingérer dans les travaux des hommes Apostoliques. Mais moi j'ai commencé par sonder une Eglise à Corinthe, & c'est par là que j'ai été connu. Quand j'irai ailleurs, j'y porterai les premices nouvelles de l'Evangile, & je n'aurai pas besoin de votre recommandation pour des nations infideles; quoique le bruit & la reputation du succès que Dieu m'a donné parmi vous, puisse me tenir lieu d'une recommandation generale dans toutes

Can. Apo-
stol. 10.
pag. 436.

2. Cor. III.
1.

les Eglises du monde : *Epistola nostra
vot essit, ... qua scitur & legitur ab omni-
bominibus.*

Je reviens aux Canons Apostoliques, & je remarque dans le XXVI. cette fié importante : *Et cum scripta detulerint*, il parle des Ecclesiastiques étrangers, *discutiantur attentius, & non suscipiantur ... quia per subreptionem multa proveniunt*. Ainsi les Lettres mêmes de communion ne iussiffoient pas, & on examinoit encore ceux qui les presentoient avec une extrême exactitude. Nous apprenons du II. Livre des Constitutions Apostoliques, que c'étoit aux Diacres à faire ces recherches, que c'étoit à eux à placer les étrangers selon leur état & selon leur rang : *Quod si frater aut soror ex alia paratia advenierit, qui commendatissimè afferant, evocem in nos, & quoniam, Discipulus quae ad eos spectant probet, inquirentes an fideles sint, an Ecclesiae filii, an à nulla haeresi contaminati; & rursus an illa nupta, vel vidua sit; asque ita cognito eorum statu, deducat singulos ad congruum eius locum*.

On peut encore apprendre quelque chose de plus particulier du VII. Canon du I. Concile d'Arles : *De presbiteribus, qui fideles ad presbiterium promittunt, placuit ut, cum promissi fuerint, litteras accipiant ecclesiasticas communicatorias; ita tamen ut, in quibuscumque locis gesserint, ab Episcopo eisdem loci cura de illis agatur; & cum caperint contra disciplinam agere, tum deinceps à communione excludantur.* Il est question des Gouverneurs de province, qui étoient exclus de la communion de l'Eglise pendant leur magistrature, avant que la conversion de Constantin eût rendu l'Empire & la République sujette aux loix de l'Evangile, comme il paroît par le Canon LVI. d'Elvire : *Magistratum anno quò agit dnuumvratum, prohibendum placuit ut se ab Ecclesia cobibeat; car c'ëtoit*

s'exposer à beaucoup de dangers presque inevitables, & il étoit très difficile qu'un Magistrat ne fût que cela, comme dit Tertullien, *Ut si falo boni nominis incedat* : les fonctions les plus ordinaires de leur charge étoient de protéger la Religion du Prince, & de persécuter celle des chrétiens : *Scias, dit le même Auteur, omnes huius seculi possidatæ & dignitates, non solum alienas, verum & inimicas Dei esse, quod per illas adversus Dei servos supplicia consueta sunt*. On donna ensuite aux Gouverneurs des provinces des Lettres de communion : mais l'Evêque fut obligé d'étudier leur conduite, d'éclairer leurs actions de fort près ; & dès qu'il les verroit user de leur autorité contre les règles de la justice, & de leur interdire la participation des saints mystères & la communion des prières.

Mais rien n'est plus capable de faire voir l'extrême exactitude des anciens sur ce point, que le LVIII. Canon du Concile d'Elvire : *Placuit ubique, & maxime in eo loco, in quo prima Cathedra consistit est Episcopatus ; ut interrogentur hi qui communicatores Literas tradunt, an omnia recte habeant ; suo testimonio comprobati.* Il falloit que les voyageurs dans tous les endroits où ils passoient, subissent un examen, & reçussent une attestation de leur bonne conduite & de leur probité. Mais sur tout ils y étoient obligés dans les villes Episcopales, & cela pour trois raisons : la premiere, parce que c'étoit où étoit l'Evêque qu'on offroit le sacrifice, & qu'on pouvoit y assister : la seconde, parce que le soin des étrangers étoit une des principales obligations des Evêques ; & la troisieme, parce qu'on s'en fioit davantage à leur discernement & à leur vertu.

Et c'est peut être pour cela que le premier Concile d'Antioche, après avoir ordonné dans le VII. Canon, qu'aucune

Tertull. de
idololat. c.
17.

Ibid. c. 12.

Conc. Eberit. Can.
58. p. 976.

Can. Apo-
stol. 26.
pag. 442.

Conf.
Apostol.
lib. 1. c. 58.
pag. 166.

Conc. Are-
lat. 1. Can.
7. Conc.
tom. 1.
pag. 1417.

Conc. Eli-
berit. Can.
44. Conc.
ibid. pag.
276.

Conc. Antioch. 1.
Can. 7.
Conc. tom. 2. p. 163.
Can. 8.
ibid.

qu'aucune personne en voyage ne fût reçue sans les Lettres de communion, qu'il appelle pacifiques, *id est* ; *Nullus externus : sine pacificis suscipiatur* ; ne permet qu'à ceux d'entre les Chorevêques qui auront la réputation d'être gens de bien, de donner ces sortes de Lettres : *Chorepiscopi nulli reprehensioni affines dent pacificas*, dit le Canon suivant : les autres auroient été plus indulgens, & auroient eu moins d'exactitude.

§. III.

D'une autre utilité des Lettres de communion pour unir entre eux les Pasteurs les plus éloignés.

On peut sans beaucoup de lumière conclurre déjà de ce que nous venons de dire, que l'assistance des étrangers & la sûreté du commerce entre les fideles, n'étoient pas les principales raisons de l'Eglise dans l'établissement des Lettres de communion ; mais qu'elle avoit outre cela des vues plus importantes, & des desseins plus élevés. En effet ces Lettres de communion étant principalement pour les Ecclesiastiques, elles servoient à unir les Pasteurs les plus éloignés, & à ne faire de plusieurs dignités qu'un seul Episcopat, & de plusieurs sociétés chrétiennes qu'une seule Eglise : *Itaque tot ac tanta Ecclesia*, dit excellemment Tertullien, *una est illa ab Apostolis prima, ex qua omnes. Sic omnes prima, & Apostolica, dum una omnes probant unitatem, dum est illis communicatio pacis, & appellatio fraternitatis, & confessorio hospitalitatis : qua jura non alia ratio regit, quam eorum sacramenti una traditio.* Et dans le Chapitre suivant : *Superest uti demonstremus, an hac nostra doctrina, . . . de Apostolorum traditione censeatur ; & ex hoc ipso, an cetera de mendacio veniant, Communica-*

mus cum Ecclesiis Apostolicis. . . Expedit probatio est. Au contraire les sociétés herétiques n'entretenoient aucun commerce d'union & de charité, ni avec les Eglises Apostoliques, ni avec aucune de celles qui leur étoient unies : *Nec sunt (Apostolica,) dit le même Auteur, nec recipiuntur in pacem & communicationem ab Ecclesiis quoumodo Apostolicis.*

S. Optat prouve par ce seul argument, que les Donatistes n'étoient qu'un demembrement de l'Eglise catholique, un ruisseau détourné de la source, & une branche séparée de son tronc : *Damaso Sirisius, bodie (succes- sus) qui noster est socius, cum quo nobiscum totus orbis commercio formatum in una communione societate concordat.* Voilà le principal usage des Lettres de communion, dont nous parlons, bien marqué. S. Optat leur donne le nom de Lettres formées, que plusieurs Latins leur ont aussi donné : nous en chercherons bientôt la raison.

S. Augustin ne s'est pas seulement servi du même raisonnement qu'Optat, mais il nous apprend de plus de quelle force & de quelle évidence il étoit contre les Donatistes. *Hic primò afferere conatus est, ubique terrarum esse communionem suam* : il parle de Fortunius Evêque schismatique, avec lequel il avoit conféré en public ; & la Lettre que je viens de citer, est une relation de cette dispute. *Quarebam, poursuit le saint Docteur, utrum Epistolas communicatorias, quas formatas dicimus, posset quò vellem dare, & affirmabam quòd manifestum erat omnibus hoc modo facillimè illam terminari posse quæstionem. Parabam autem, ut si consentiret, ad illas Ecclesias à nobis tales Litteræ mitterentur, quas in Apostolicis auctoritatibus pariter legeremus illo jam tempore fuisse fundatas. Sed quia res aperte falsa erat, permixtis verbis citò inde discessum est.* C'est à dire que Fortunius ceda à S.

Hhh

Ibid. c. 31.

S. Optat. lib. 2. de schism. Donat. n. 3. pag. 26.

S. Aug. Epist. 44. n. 3.

Ibid.

Tertull. de præscript. cap. 20.

Ibid. c. 21.

Augustin la communion de toutes les Eglises du monde. Et ce Pere remarque dans la même Epître, qu'il n'y avoit que cette voie qui pût assurer les Evêques, qu'ils étoient dans la communion les uns des autres; parce que ceux qui étoient éloignés, ne pouvoient être unis qu'à ceux dont ils avoient appris par des Lettres l'ordination legitime & la succession dans l'Episcopat: *Qui certe non possunt communicare, nisi eis quos sedere in sedibus Episcopalibus audierint.*

Nous apprenons de la Lettre XI. III. du même Saint à quelques Evêques Donatistes, cette circonstance particuliere, que quand les Evêques catholiques écrivoient à ceux qui étoient séparés de l'unité de l'Eglise, ils avoient soin de leur faire connoître que leurs Lettres n'étoient que des marques d'une charité generale qui comprend tous les hommes, & non pas d'une communion étroite qui ne comprend que les Pasteurs catholiques: *Unde factum est, dit-il, ut etiam ad nonnullos Donatistarum primarios scriberemur, non communicatorias Litteras, quas jam olim propter suam perversitatem ab unitate catholica, qua toto orbe diffusa est, non accipiunt: sed tales privatas, quolibet nobis uti etiam ad paganos licet.*

Encore S. Augustin apprehendoit-il que quelques personnes peu judicieuses & peu éclairées ne l'accusassent d'avoir trop de commerce avec des personnes d'une autre communion: *Cum tamen, ajoute-t-il, si de negotio fundi, aut alinquit litiis dirimenda vobis aliquid scriberem, nemo fortasse reprehenderet. Usque adeo curat est hic mundus hominibus, & sibi ipsi vultuerunt.*

Ces Lettres de S. Augustin n'étoient effectivement que pour troubler la fausse paix des schismatiques, & non pas pour le lier à leur communion; pour combattre leurs sentimens, & non pas pour les approuver. Elles

étoient donc bien différentes de celles que le Pape Zephyrin fut près d'envoyer aux Montanistes, dont il ne connoissoit ni les illusions ni les erreurs, & que Praxeas lui fit ou revoquer ou supprimer, en lui apprenant la vérité. Celles-ci étoient des Lettres d'union & de paix; & Tertullien n'a pu pardonner à Praxeas de s'y être opposé: *Episcopum Romanum agnoscentem jam prophetias Montani, Priscæ & Maximilla, dit-il au commencement du Livre qu'il a composé contre ce heresiarque, & ex ea agnitione pacem Ecclesiæ Asia & Phrygia inferentem... coegit & Litteras pacis revocare jam emissas, & à proposito recipiendorum charismatum concessare.*

Les Peres du II. Concile d'Antioche, qui deposerent Paul de Samosate, donnerent avis de sa deposition au Pape Denys, à Maxime d'Alexandrie, & à tous les Evêques du monde: *Et omnibus per universum orbem ministris nostris, Episcopis, Presbyteris, & Diaconis, & universa Ecclesiæ catholica quæ sub calce est; afin qu'aucun n'entretint avec lui le commerce des Lettres de communion, & qu'on les adressât à Domnus qui lui avoit été substitué: Quod quidem idcirco vobis significavimus, disent-ils dans l'Epître synodique rapportée par Eusebe, ut & ad eum scribatis & ab eo communicatorias Litteras accipiat: οὐκ ἔτι πρὸς αὐτὸν, & τὰ πρὸς αὐτὸν ὀνόματι Χριστοῦ πράττεται: his verò ad Artemam scribat, si lubet; & qui Artemam sectantur, cum eo communicent. Artemas, ou comme il est appelé par un Auteur du même siecle, Artemon, étoit apparemment déjà mort; le Concile d'Antioche ayant été assemblé l'an 70. & Artemas ayant été condamné vers le tems du Pape Victor, c'est à dire vers le commencement du III. siecle. Son erreur étoit la même que celle de Paul de Samosate: il ôtoit la Divinité au*

Tertull.
adv. Prax-
eam. c. 1.

Ibid. n. 5.

Ibid. Epist.
43. n. 1.

Apud Euseb.
lib. 7. hist.
c. 30.

Ibid. n. 2.

Id. lib. 5.
hist. c. 28.

Fils de Dieu, dont il ne faisoit qu'un pur homme : *Christum verum hominem esse dicebat, quod deum* ; comme un ancien Auteur le lui reproche dans un Ouvrage dont Eusebe nous a conservé un précieux fragment.

Comme cette herésie portoit avec elle-même sa condamnation, & que Paul de Samosate ne faisoit que renouveler celles d'Artemas & de Theodote le Corroyeur, S. Denys d'Alexandrie, même avant le II. Concile d'Antioche qui ne se tint qu'après sa mort, ne voulut point écrire à ce malheureux Evêque, & ne voulut pas même le nommer dans la Lettre qu'il écrivit à l'Eglise d'Antioche, de peur de participer le moins du monde à son impiété : *Scriptis quidem Antiochiam, sed erroris ducem ne salutatione quidem dignatus est, neque ad eum nominatum, verum ad universam Antiochenam Ecclesiam Litteras suas direxit*. C'est le témoignage de tous les Peres du Concile d'Antioche dans leur Epître synodale ; & il suffit pour démontrer la fausseté & la supposition de la longue Epître de S. Denys à Paul de Samosate, dont le Jésuite Turrien, homme très-habile, nous a donné le Grec & le Latin. La réplique, avec les demandes de cet herétique & les réponses de S. Denys, sont de même qualité. Il se présentera quelque autre occasion d'établir cette critique par des preuves indubitables. Je rentre dans mon sujet.

Lorsque l'élection du Pape Corneille & l'intrusion de Novatien tenoient dans les commencemens les Evêques éloignés dans l'incertitude & dans le doute, S. Cyprien fut d'avis de suspendre la communication des Eglises d'Afrique à l'égard de tous les deux, & d'adresser les Lettres au Clergé de Rome, en attendant que les députés, qu'il avoit envoyés à cette Eglise, lui apportassent des nou-

velles qui le satisfissent : *Scire te volumus . . . nulla id levitate aut contumelia factum*, dit-il au Pape Corneille qui avoit été un peu mecontent de cette conduite ; *sed cum statissimum Collega complures, qui in unum conveneramus, ut legatis ad vos Coepiscopis nostris Calcedonio & Fortunato missis, omnia interim integra suspenderemus, donec ad nos iidem Collega nostri, rebus illis aut ad pacem redactis, aut pro veritate compertis, redirent, &c.* On peut lire la suite, & elle est importante : mais je suis obligé de l'omettre pour une chose qui l'est bien davantage. Car S. Cyprien dans l'Epître XLII. au Pape Corneille, nous apprend que les Papes faisoient savoir leur promotion aux grands Métropolitains chefs des grands departemens, & que c'étoit une ancienne coutume après cela de n'exiger d'eux aucun nouvel éclaircissement, à moins que leur élection n'eût été contestée : *Quod autem scripta Collegatum nostrorum . . . desideravimus, non veteris moris oblii, novum aliquid querebamus ; nam satis erat, ut tu Episcopum factum Litteris nunciaret, nisi esset ex diverso discrepans factio*.

Le même Saint écrivant au Pape Etienne pour l'engager à écrire aux Evêques des Gaules & au peuple d'Arles en particulier, d'excommunier Marcien Evêque d'Arles, qui s'étoit lié avec les Novatien & qui avoit eu la temerité de condamner l'Eglise catholique, de substituer un autre à sa place, & de rassembler le troupeau de Jesus-Christ dispersé par le schisme, il lui dit à la fin de sa Lettre, de ne pas manquer de lui faire savoir celui qu'on aura mis à Arles à la place de Marcien, afin qu'il sache à qui il doit adresser ses Lettres : *Significa planè nobis, quis in locum Marciani Arelate fuerit substitutus, ut sciamus ad quem fratres nostros dirigere & cui scribere debeamus*.

S. Cyp.
Epist. 45.
p. 28.

Id. Epist.
42. p. 57.

Id. Epist.
67. p. 117.

Les Peres du Concile de Sardique écrivirent aussi au Papes Jules, de faire savoir aux Evêques d'Italie, de Sicile & de Sardaigne, (c'étoient ceux qui dependoient le plus immédiatement de lui) qu'Ursace & Valens avoient été déposés, de peur qu'ils n'entretenissent avec eux le commerce ordinaire des Lettres ecclesiastiques:

Apud S. Hilar. in fragment. 2. p. 1191. n. 13.

Ne ignorantes, disent-ils, eorum accipiant Litteras communicatorias, id est epistolia, quos iuxta sententia degradavit. Ils marquoient en même tems les noms de ceux qui étoient les plus zélés partisans de l'Arianisme, & qui avoient été justement déposés: Eorum nomina, qui pro facinoribus decessit sunt, subicere curavimus. . . Omnes fratres & Coepiscopos nostros Litteris tuis admonere digneris, ne Epistolia, id est Litteras communicatorias eorum accipiant. Nous n'avons cette Lettre qu'en latin, & elle est tirée des fragmens de S. Hilaire.

L'Épître synodale adressée à tous les Evêques du monde, τῶν ἀποστόλων ἐπιστολῶν, rapportée par S. Athanase dans sa II. Apologie, leur recommande la même chose très-inflamment: *Cavete, dilecti, ne vel scribatis ad eos. vel eorum scripta recipiatis. Mais Ursace & Valens s'étant repentis des violences qu'ils avoient exercées contre S. Athanase, ils lui écrivirent une Lettre de communion: Veluti conscientia stimulis agitati, resipuerunt, dit ce Saint dans la Lettre aux Solitaires, ipsique Episcopo conscribunt amicam & pacificam Epistolam, quam et ipsorum inquit. Sozomene nous a conservé cette Lettre peu sincère, dont voici les termes: Habere nos pacem secum & communionem ecclesiasticam his Litteris scito.*

Apud S. Athan. Apol. 2.

Id. Epist. ad Solitar.

Apud Sozomen. lib. 3. hist. eccles. c. 24.

Enfin nous apprenons des Épîtres Pascales de Theophile d'Alexandrie que S. Jerome a traduites en latin, & qui étoient appellées par les Grecs

ispragmal, que c'étoit ordinairement dans ces Lettres que les Métropolitains faisoient savoir aux Evêques de leur département, le nom & le siege de ceux qui avoient été nouvellement ordonnés, afin qu'ils entretenissent avec eux le commerce des Lettres de communion & de paix: *Et hoc necessario scribimus*, dit Theophile à la fin de la première de ces Lettres, *ut scitis pro sanctis & beatis Episcopis, qui in l'omino dormierunt, ordinatos esse, &c.* Il en nomme trois: *Hic ergo scribite*, ajoute-t-il ensuite, *& ab eis accipite pacificas juxta ecclesiasticum morem Litteras.* Et dans la troisième, après en avoir nommé sept, il dit de même: *Hic ergo scribite, & ab eis juxta morem ecclesiasticas suscipite Litteras.*

Epiq. Paschal. Theophil. 1. apud Hier. tom. 4. part. 2. pag. 705.

Ibid. pag. 727.

§. IV.

Remarques particulières sur les Lettres formées.

Nous avons dit que les Lettres de communion, dont nous parlons, s'appelloient aussi Lettres formées, *Littera formata*. Cela demande d'être éclairci, & les remarques suivantes le feront suffisamment.

Je remarque donc en premier lieu que, quoique les Lettres de communion portassent quelquefois le nom de formées, ce nom n'étoit pas cependant commun à toutes, mais qu'il étoit propre à celles qu'on donnoit aux Ecclesiastiques. La preuve en est dans deux Lettres de Sidonius Apollinarius. Dans la première, qui est la VIII. du VI. Livre, il recommande à un Evêque, un des Lecteurs de son Eglise, que les affaires obligeroient de sortir de Clermont; & il s'y exprime ainsi: *Quia nomen ejusdem lectorum nuper albus accepit, agnoscitis profecturo civi me Epistolam Clerico debuisti formatam.* Dans l'autre Lettre, qui est la

Sidonius Apollin. lib. 6. Epist. 8. Epiq. Pas. tom. 6. pag. 1107.

Id. lib. 7.
Epist. 2.
ibid. pag.
1108.

II. du VII. Livre, où il s'agit encore d'un Lecteur de son Clergé, Sidonius Apollinarius se sert de termes plus précis : *Litteras meas ad formata vicem, scilicet ut Lector, elicitur*. Par où il est évident que les Lettres appellées *formées* étoient réservées aux seuls Ecclesiastiques, & qu'elles les distinguoient du reste des fideles, auxquels on se contenoit d'accorder de simples Lettres de communion.

Je remarque en second lieu que, quoique les Grecs appellassent indifféremment les Lettres que les Latins nommoient *formées*, *εὐαγγελικαί, ἐπιστολικαί, κοινοτικαί, ἐκκλησιαστικαί*, néanmoins lorsqu'ils traduisoient rigoureusement quelque Canon des Latins où le mot *formata* se trouveroit, ils se servoient alors du mot, *τετυμμημένης*. Le traducteur grec du XXIII. Canon du Code d'Afrique, nous en fournit un exemple. Encore explique-t-il ce mot *obscur*, *τετυμμημένην*, par cet autre qui étoit plus entendu, *ἡνὶ δέχεται ἀπολύτῳ* : *formata aut, qua scilicet dimissoria est*. En quoi il est certain qu'il se trompe.

Cependant les Grecs eux-mêmes ne laissoient pas d'avoir un nom particulier pour designer les Lettres *formées*, quoique les Interpretes n'y aient pas pris garde. Le Concile d'Antioche dans le VIII. Canon les appelle *Canoniques*, & il les distingue visiblement des autres, qui étoient données indifféremment à tous ceux qui voyageoient. Car après avoir dit dans le

Loco cit.

VII. Canon : *Nullus externus sine pacificis suscipiatur*, ce qui regarde tout le monde; il dit dans le suivant : *Nec Presbyteri qui sunt in pazis dent canonicas Epistolas, vel ad solos vicinos Episcopos Epistolas mittant. Chorepiscopi autem nulli reprehensionis affines, dent pacificas*. Les Prêtres, dont il est ici question, *προβυτέρους τῆς ἐν τῇς πόλεως, ὅντων*, sont les mêmes qui sont appellés dans la suite *χαριστικόντες* : cela paroît par le

X. Canon. Ils pouvoient donner des Lettres ordinaires de communion appellées *pacificques*; mais ils ne pouvoient donner celles qui sont nommées *canoniques*, & qui par conséquent étoient différentes.

Je remarque en troisieme lieu, qu'il y avoit cette différence entre les Lettres des laïques & celles des Clercs, que les unes ne donnoient droit qu'à la communion, & que les autres étoient nécessaires même pour voyager. Nous venons de voir que le Concile d'Antioche avoit defendu de recevoir aucun voyageur sans Lettres de paix ou de communion, *Nullus sine pacificis suscipiatur*. Mais le Concile de Laodicée defend à tous les Ecclesiastiques de voyager sans des Lettres canoniques : *Non oportet sacerdotem, vel Clericum sine Litteris proficisci canonicis, ἀνεκτικόν γραμματίων ἰδίῳ* : ce qui est repeté en d'autres termes dans le Canon suivant, *sine iussu Episcopi*. Les Evêques mêmes ne pouvoient entreprendre de longs voyages sans des Lettres formées, qu'ils devoient recevoir des Metropolitains, ou en Afrique du Primat de chaque province : *Placuit ut nullus Episcoporum naviget sine formata Primatis*, dit un Concile de Carthage de l'an 397. dans le Code d'Afrique, après le Canon LVI. C'étoit un ancien Reglement du III. Concile de Carthage, Canon XXVIII. & il fut encore renouvelé dans le Concile tenu dans la même ville l'an 419. Canon XXIII.

On fait que le Pape Zozime accorda à Patrocle Evêque d'Arles, le droit de donner à tous les Evêques des Gaules & des sept provinces, des Lettres formées pour venir à Rome; & qu'il declara que, non seulement il ne recevroit aucun Evêque ou Ecclesiastique des Gaules sans de telles Lettres, mais qu'il separeroit de la communion ceux qui violeroient

Conc. Laodice. Can. 41. Conc. tom. 1. pag. 1513.

Ibid. Can. 41.

Cod. Afric. post Can. 56. tom. 2. Conc. pag. 1081.

Ibid.

cette ordonnance. On peut lire encore sur cela la VII. Lettre du Pape Vigile à Auxentius Evêque d'Arles, & celle de S. Gregoire à Vigile Evêque de la même ville, qui est la LI. du IV. Livre.

Je remarque en quatrième lieu, que le modele des Lettres formées, qu'on pretend qu'Atticus de Constantinople envoya aux Evêques d'Afrique avec les Canons de Nicée qu'ils lui avoient demandés, & qu'on trouve à la fin du Concile de Calcedoine; que ce modele, dis-je, est une piece fausement attribuée au Concile de Nicée. Car 1. nous avons dans le Code d'Afrique l'histoire de cette deputation, & les Lettres de S. Cyrille d'Alexandrie & d'Atticus de Constantinople; mais il n'y a pas un mot en tout cela de cette formule. 2. On pretend qu'elle devoit servir pour empêcher le mélange des heretiques, ainsi qu'il est dit: *Ne aliqua fraus falsitatis temerè præsumatur.* Mais pourquoi auroit-on donc publié cette invention en presence de 218. Evêques, & une infinité d'autres personnes qui assistent au Concile de Nicée? Et l'on ne peut pas dire qu'on la tint secrete; puisqu'outre qu'elle auroit été inutile si elle étoit demeurée inconnue, elle ne l'auroit pu être du moins à Eusebe de Nicodemie & aux autres Evêques Ariens. 3. Le peu d'usage qu'on a fait, depuis le Concile de Nicée, de cette formule dans l'Eglise, fait voir que ni le Concile, ni Atticus, ni aucun autre n'y a pas seulement songé, avant l'impöteur Isidore. 4. Ces sortes de formules auroient été bien plus necessaires dans les commencemens de l'Eglise pour exclure, non-seulement les heretiques, mais les infideles qui étoient fort curieux de nos mysteres: cependant on n'en voit pas la moindre trace dans l'Occident, ni pendant les VI. ou VII.

premiers siècles; & celles mêmes que le Pere Sirmond a ramassées à la fin du II. Tome des Conciles de France, sont toutes du VIII. & du IX. siècle, toutes latines, & même du latin du moyen âge.

Je remarque en cinquième lieu, qu'il semble néanmoins qu'il y eût quelques mysteres dans les anciennes & veritables Lettres formées, & que ce fût une espece de chifre dont les seuls Catholiques eussent la clef, & dont les étrangers ne pussent trouver le denouement. C'est ce qu'on croit voir dans ce passage de S. Basile: *Non autem ex illis orti pastribus, qui legem tulerunt, ut brevibus nostris communionis signa à terminis orbis terrarum usque ad terminos circumferrentur.* Pour moi, j'ai de la peine à croire que ce soit le sens de S. Basile; & je croirois plus volontiers que les Lettres formées étoient signées, scellées, & peut-être souscrites par quelques temoins; & qu'elles étoient appelées formées à cause de cela. Car *forma*, ou *forma*, signifioit originaiement le cachet; comme *Bulla* le signifia depuis dans la basse latinité. Les Evêques des grand sieges le connoissoient presque tous, & les autres étoient connus de leurs Metropolitains: ainsi la surprise étoit difficile. Il faut ajouter que les Evêques d'Afrique dans le II. Concile de Mileve, ordonnerent par le XX. Canon, qu'on auroit égard dans les Lettres formées au jour de Pâque de l'année courante; & que si ce jour n'étoit pas encore publié, ni certain, on les dateroit de telle année après la fête de Pâque, en tel jour. *Formata, quæ à Primatibus, vel à quibuscumque Episcopis Clericis propriis dantur, habeant diem Pascha. Quod si adhuc ejusdem anni Pascha dies incerta est, ille præcedens adjungitur, quomodo solet, post Consulatum, in publicis gestis adscribi.* On en peut voir un exemple dans le

S. Basil.
Epist. 203.
tom. 3.
pag. 302.
n. 3.

Ibid. pag.
224.

Conc. Mi-
levit. 2.
Can. 20.
Conc. tom.
2. p. 1545.

DU CONCILE D'ELVIRE.

431

Concile de Carthage de l'an 399. dans le Code Africain après le Canon LVI.

Enfin je remarque en sixieme & dernier lieu, que le Concile de Calcedoine fait encore dans l'onzieme Canon, une distinction entre les Lettres de recommandation qui se donnoient aux personnes d'une plus grande distinction, & les Lettres de communion qu'on accordoit aux autres; & qu'il declare que ce sont celles-ci qu'on doit donner aux pauvres: *Pau-peres & indigentes auxilio, sub ecclesiasticis pacificis tantummodo commendari de-*

crevimus, & non commendatitiis Litteris; propter quod commendatitias Litteras honoratoribus tantummodo prestari personis conveniat. Il est vrai qu'Hervet traduit les dernieres paroles de ce Canon par celles-ci, *que (personne) sont suspectes.* Mais il a été trompé par l'équivoque des mots grecs, τῶν δυνάμεων ἐν ὁμολογίᾳ παρισχευθῶσαν προσαίτιον, qui est levée par tout le contexte du Canon. Au reste nous voyons par S. Jerome in Origene, qu'une recommandation *subtestimonio ecclesiastica Epistola*, étoit une recommandation bien puissante.

Catalogue
Scripte eccl.
tom. 4.
part. 2.
page. 116.

Conc. Calced.
11 Conc.
tom. 4.
pag. 761.

VINGT-CINQUIEME DISSERTATION.

Sur le XXVII. Canon du Concile d'Elvire. On examine quelles sont les personnes du sexe qu'il est défendu aux Ecclesiastiques de retenir chez eux, & on explique les dangers qu'ils courent lorsqu'ils violent ces défenses.

CE n'est pas la seule antiquité qui rend ce Canon digne de respect & de veneration: son exactitude le rend encore plus précieux. Car il n'a pas seulement servi de modele & d'exemple aux Conciles suivans; mais il les a surpassés en deux circonstances importantes; ne permettant aux Ecclesiastiques de retenir chez eux que leur fille ou leur sœur, & ne leur accordant cette consolation qu'au cas qu'elles eussent consacré à Dieu leur virginité; parce qu'alors elles ne pouvoient avoir ni une retraite plus sûre, ni un meilleur exemple. *Episcopus, ait ce Canon, vel quilibet alius Clericus, aut sororem, aut filiam virginem dicatam Deo tantum secum habeat; extraneam nequaquam habere placuit.* C'est ce que nous allons justifier 1. en examinant quelles sont les personnes du sexe que les Canons ont défendu aux Ecclesiastiques de retenir chez eux: 2. en expliquant les

dangers, dont les Peres ont menacé les Ecclesiastiques qui violent ces défenses.

§. I.

Quelles sont les personnes du sexe que les Canons ont défendu aux Ecclesiastiques de retenir chez eux.

Le Concile d'Antiochie contre Paul de Samosate, est un des premiers monumens du zele de l'Eglise contre le mauvais penchant de quelques Ecclesiastiques pour retenir chez eux des personnes du sexe; & il nous apprend que ces personnes s'appelloient des *sousintraduites* εὐνοεῦτοι. Car cet ennemi du Fils de Dieu l'étoit aussi de l'honnêteté & de la vertu; & parmi beaucoup d'autres dereglemens scandaleux, il avoit chez lui deux jeunes filles bien faites qui le suivoient par tout. C'est ce que nous

Conc. Eliberit.
27. Conc.
tom. 1.
pag. 373.

432 XXV. DISSERTATION. SUR LE XXVII. CANON

Euf. lib. 7.
hist. ecclef.
c. 30.

apprenons des Peres de ce Concile, dans la Lettre qu'ils écrivirent à Denys Evêque de Rome & à Maxime Evêque d'Alexandrie, & qu'ils envoyèrent dans toutes les autres provinces; ainsi que le rapporte Eulebe qui nous l'a conservée: *Is qui unam quidem jam dimisit, duas vero atate florentes & forma conspicuas secum habet, & quocumque proficiuntur circumducit; idque deliciis diffluens, & epulis sese ingurgians.* Comme s'ils disoient: Le jeûne le plus austere accable souvent le corps sans éteindre la cupidité; & la solitude d'un desert ne peut quelquefois effacer, après plusieurs années, les images importunes de la volupté: que doit-on donc penser après cela d'un homme, qui joint à la bonne chere, l'imprudence, la temerité, & la présence du plus dangereux de tous les objets?

Le Clergé de Paul de Samosate n'étoit pas plus réglé que lui; & les mêmes Peres, qui étoient les défenseurs de la morale & de la divinité de Jesus-Christ tout ensemble, remarquent qu'il avoit pour ses Ecclesiastiques l'indulgence dont il avoit besoin pour lui même: *Quid hic refert attingit subintroductas, ut Antiocheni vocant, mulieres, ευνεαυτους πορνίκας, tam ipsius, quam Presbyterorum ejus ac Diaconorum? In quibus non hoc sol m, sed etiam alia insanabilia crimina, ... tegit ac diffimulat, ut illos sibi obnoxios habeat.* Et pour faire voir que ces sortes d'alliances étoient justement suspectes, ils parlent des chûtes funestes de quelques-uns, & de la stérilité de tous les autres: *Necne illud ignoramus, quos ex ejusmodi mulierum consuetudine partim in preceps lapsi sint, partim in supbia venenati.*

S. Epiphane donne à ces femmes le même nom de *subintroductes*, en parlant des Hieracites. Ces hereti-

ques, qui faisoient un point essentiel de leur austerité de ne se marier jamais, & qui condamnoient les noces, depuis que l'Evangile avoit aboli l'ancienne loi, cherchoient néanmoins à se consoler de leur celibat, & à se dedommager de leur continence dans la douce conversation des pieuses & saintes femmes qu'ils recevoient dans leurs maisons. *Ceterum, dit ce Pere, ridiculi vel maxime Hieracita sunt, ob adscititias illas & introductas feminas, ευνεαυτους πορνίκας, quas cum apud sese habeant, ad quotidianum duntaxat ministerium eas se adhibere gloriantur.*

Mais nous apprenons de ce même Pere un autre nom, que ces femmes portoient encore chez les Grecs, c'est celui d'*Agapetes*, ἀγαπῆται. Il s'en sert dans la LXXIII. heresie, qui est celle des infames Origenistes, dont il ne decrit que trop exactement les debauches. Après avoir dit qu'ils trahissoient de justifier leurs crimes en accusant les Catholiques des mêmes excès, il ajoute que quand on les avoit convaincus de n'avoir que des vierges deshonorées, & des continens coupables, ils reprochoient les mêmes choses aux Ecclesiastiques & aux femmes qui demeuroient avec eux: *Accusant eos, dit-il, qui in Ecclesia dilectas ἀγαπῆτας, appellatas subintroductas mulieres habent, velut etiam ipsi hoc faciant occultè.*

Dans l'heresie LXXVIII. ayant tiré cette consequence de ce que le Fils de Dieu recommande sa mere à son disciple, qu'elle étoit toujours demeurée Vierge, puisqu'elle n'avoit ni famille, ni engagement, & qu'elle ne pouvoit avoir une retraite qu'après de S. Jean; S. Epiphane dit qu'il craint que cet exemple ne serve de pretexte à ceux qui ont dans leurs maisons des vierges, dont ils pretendent être les conservateurs & les gardiens:

S. Epiph.
heres. 67.
n. 8. pag.
216.

Id. heres.
63. n. 2.
pag. 521.

Id. hæref.
78 n. 11.
pag. 1043.

Jiens : *Peritor ne hoc ipsum quod dicimus, fraudi sit aliquibus ut ad contubernales ac dilectas, ἀγαπῶντας, quas vocant, feminas retinendas ; quod genus pessimo sibi animi errore machinati sunt ; facum inde aliquem & colorem arcessisse videantur.*

Enfin le Concile d'Ancyre se sert d'un troisième nom, qui est celui de *sœur*, pour désigner ces devotes ennemies de la solitude, & zelées pour le service des Ecclesiastiques, en défendant dans le XIX. Canon ce commerce également dangereux aux deux partis : *Virgines*, dit-il, *qua tanquam sorores cum quibusdam habitant, prohibemus ; τὰς μὲν τοῦτον ὁμοιωτάς παρθένους τῶν ἡ ἀδελφῆς, καὶ ἀδελφῶν.* Ce nom

Conc. Ancyran.
Can. 19.
Conc. tom.
tom. 1.
pag. 1463.

étoit commun à toutes les femmes chretiennes, lorsqu'il n'étoit pas affecté, & qu'on n'y entendoit pas finesse. On en peut trouver cent exemples dans les Auteurs. Je me contenterai de ceux-ci : Tertullien dans le premier Livre à sa femme l'exhorte à ne point le remarier après sa mort, par l'exemple de plusieurs sœurs, c'est-à-dire de plusieurs femmes chretiennes, qui avoient préféré une sainte viduité à de secondes noces : *Adversus consilia hac adhibe sororum nostrorum exempla, quarum nomina penes Dominum, qua maritis sanctitatem anteposuerunt.* Et S. Augustin dans l'Épître CCXLIII. à Lætus, lui adresse ces belles paroles pour l'engager à persévérer dans le mépris du monde qu'il avoit quitté : *Qua tibi modo nunc quedam mulier mater est, hoc ipso utique non est & tibi. Quapropter hoc temporale ac transitorium est... Quod autem soror in Christo est, & tibi est & tibi, & omnibus quibus una celestis hereditas, & pater Deus, & frater Christus, in eadem caritatis societate promissus.*

Tertull.
lib. 1. ad
uxor. c. 4.

S. Aug.
Epist. 243.
n. 3.

Le nom de *sœur* fut néanmoins rendu propre, & comme particulier à une femme liée par le Sacrement,

mais vivant dans une sainte continence avec celui qui avoit changé la qualité d'époux en celle de frère : *Cogor amore etiam Placidina pauca referre, qua tibi tunc conjux, est modo cara soror*, dit le Poète Fortunat parlant de Leonce Evêque de Bordeaux. Et S. Jerome dans l'Épître LII. à Lucinius : *Habes tecum, prius in carne, nunc in spiritu sociam, de conjuge germanam ; de femina virum ; de subiecta parrem, qua sub eodem jugo ad celestia simul regna festinas.* On peut voir aussi le Livre du Pasteur. C'étoit alors que ces mariages si saints & si nouveaux devoient de parfaites images de l'alliance de Jesus-Christ & de son Eglise, selon cette belle expression de S. Paulin :

Fortunat.
lib. 1. Poët.
15.

S. Hieron.
Epist. 52.
pag. 578.

Hermas
vis. 2. c. 2.

*Grande sacramentum, quo nubit Ecclesia Christo,
Et simul est Domini sponsa, sororque sui.*

S. Paulin.
Poém. 12.

Mais ces termes consacrés à la charité & à la vertu devinrent des voiles honnêtes d'une amitié trop sensible & trop tendre, & d'une familiarité criminelle. Les chrétiens les rendirent suspects, comme ils l'avoient été autrefois chez les payens ; ainsi qu'on le voit par ce distique de Martial :

*Quare non habeat, Fabulle, quaris
Uxorem Themison. Habet sororem.*

Martial.
lib. 2.
Epig. 20.

Et par cette expression spirituelle d'Aulonne :

Et tibi inoffenso nomine dicta soror.

Aulon. Pœvental. 19.

Il parle de Namia Pudentilla sœur de sa femme Sabine. Et c'est en ce mauvais sens que Tertullien prend le nom de *sœur* dans ces paroles du dernier Chapitre du Livre des jeûnes : *Apud te Agape in caccabis serves, fides in culinis calet, spes in ferulis jacet. Sed major his est Agape, quia per hanc ad-*

Tertull.
de jejun.
c. 18.

lescentes tui cum fororibus dormiunt. Il fait une double allusion au mot Agape, dont on appelloit les festins de charité, & dont on dériroit le nom des filles qu'on appelloit, comme nous avons vu, agapetas, c'est-à-dire dilectas.

Le Concile de Nicée défendit absolument à tous les Ecclesiastiques de retenir aucune de ces sortes de personnes, sous quelque prétexte que ce fût : *Voluit omnino magna synodus, dit le Canon III. ne liceat Episcopo, nec Presbytero, nec Diacono, nec ulli penitus eorum qui sunt in Clero, introduci habere mulierem. Il excepta néanmoins la mère, la sœur, la tante paternelle, & en général toutes celles que le respect naturel & la liaison du sang mettoient hors de soupçon : Vel eas solas personas, quæ omnem suspitionem effugiunt.*

On fut obligé de renouveler ce règlement en divers tems & en diverses provinces. Le Concile de Carthage sous Gratus en 348. l'étendit à toutes les personnes qui faisoient profession du célibat : *Ut nullis liceat ab affectu abstinere carnali, dit le III. Canon, apud extraneas pariter comorari. Occasiones enim amputanda sunt peccatorum, & tollenda omnes suspiciones, quibus subtilitas Diaboli, sub pretextu caritatis & dilectionis, incautas animas vel ignaras irretire consuevit. Nullus igitur, nullaque sanctimonia & virginum desertiens, propter blasphemiam Ecclesia, in una domo cum extraneis penitus comorari debet. La peine pour les laïques contrevenans est l'excommunication, & la déposition pour les Clercs. Où l'on voit que les Latins nommoient les personnes du sexe dont il s'agit ici, seulement extraneas, des étrangères, & les distinguoient par ce nom général de celles qui étoient de la maison.*

Le III. Concile de Carthage de

l'an 397. qui est le premier de ceux qui furent tenus sous Aurele, renouvella dans le XVII. Canon la même défense, & il marqua les personnes privilégiées avec encore plus d'exactitude que le Concile de Nicée : *Sole mares, avia, masetera, amisa, forores, & filia fratrum aut sororum, & quacumque ex familia, domestica necessitate, etiam antequam ordinarentur, jam cum eis habitabant.*

Le IV. Concile de la même ville ne fit que toucher en passant cet article de la conduite & de la régularité des Ecclesiastiques, dans le XLVI. Canon, en se servant, comme avoit fait le premier, du nom d'étrangères, pour marquer toutes les personnes du sexe qui ne sont pas de la maison ou de la famille des Ecclesiastiques : *Clericus cum extraneis mulieribus non habitet.*

Le premier Concile de Tolède comprit dans son VI. Canon, les vierges & les plus bas degrés du Clergé : *Neque puella Dei aut familiaritatem habeat cum Confessore, aut cum quolibet laico sibi sanguinis alieni. Voilà pour les vierges. Voici pour les Lecteurs, & par une suite nécessaire pour tous les Ordres qui étoient plus élevés & plus saints : Cum Lecturis autem, in ipsorum domibus non admittenda; penitus, nec videnda, nisi forte consanguinea sit vel uterina. On met ce Concile en l'an 400. mais il est peut-être moins ancien.*

Les Conciles de France sont en grand nombre sur cette matière. On a vers le milieu du V. siècle le II. Concile d'Arles, dont le III. Canon ne cède point en exactitude & en severité aux plus anciens : *Si quis de Clericis à gradu Diaconatus in solatio suo mulierem, præter aviam, matrem, fororem, filiam, neptem, vel conversam secum uxorem habere præsumserit, à communione alienus habeatur. Par quoque &*

Conc. Nicen. Can. 3. Conc. tom. 2. pag. 30.

Conc. Carthag. 1. Can. 3. Conc. tom. 2. p. 715.

Conc. Carth. 3. Can. 17. ibid. pag. 1170.

Conc. Carthag. 4. Can. 46. ibid. pag. 1104.

Conc. Tolétan. 1. Can. 6. ibid. pag. 1124.

Conc. Arclan. 1. Can. 3. Conc. tom. 4. pag. 1011.

mulierem (si se separare noluerit) pœna percellat.

Le Concile d'Angers en 453. emploie au Canon IV. le nom de femmes étrangères, que nous avons vu employé dans les Conciles de Carthage: *Familiaritatem extranearum seminarum moverint esse vitandum. Sed si qui sunt celibes, non nisi a sororibus, aut amicitis suis, aut à matribus consolentur. Quia sicut bonum non est homini solum esse, ita familiares esse Clericos feminis non oportet extraneis, quia frequenter plurimorum ruinas sub hac occasione dessemus.*

Le premier Concile de Tours de l'an 461. se sert encore de la même expression & du même motif dans le III. Canon: *Ei quia, dit-il, nullum Diabolo locum dari oportet, hoc præcipuè custodiendum decrevimus, ut nullam Clerici cum extraneis feminis habeant familiaritatem, ne ullum malè loquendi vel sentiendi hominibus aditum tribuant; quia frequenter per hanc indecentem occasionem contingit, ut Diabolus qui insidiatur sicut leo in cubili suo, de ruina servorum Dei insultet. Si quis verò Clericus post interdictum Episcopi sui illicitis familiaritatibus extranearum seminarum voluerit inhære, à communione habeatur alienus.* Les autres Conciles sont du VI. siècle.

Mais la Puissance ecclésiastique ne fut pas suffisante pour abolir ce désordre; il fallut recourir à la séculière. L'an 420. l'Empereur Honorius donna une loi, qui est dans le XVI. Livre du Code Théodosien, & la XLIV. du titre II. dont voici les termes qui sont très conformes à ceux des saints Canons: *Eum qui probatè in seculo disciplinam agit, decolorari consortio sororis appellationis non decet. Quicumque igitur, cujuscumque gradus fulciuntur, vel Clericatus honore censentur, extranearum sibi mulierum interdicta consortia cognoscant; hac eis tantum facultate concessa, ut matres, filias, atque germanas intra do-*

morum suarum septa contineant: in his enim nihil sevis criminis affirmari sedus naturalè permittit. Cette loi a été conservée dans le Code Justinien, & elle est la XIX. du titre III. du premier Livre. Justinien lui-même fut obligé de la renouveler dans la CXXIII. de ses nouvelles Constitutions Chapitre XXIX. *Presbyteris & Diaconis, & Subdiaconis, & omnibus in Clero conscriptis, non habentibus uxores secundum Canones, interdiximus etiam nos secundum sanctarum regularum virtutem, mulierem aliquam subintroducendam habere.* Dans la Nouvelle 137. Chapitre premier, il fait le même règlement qu'il autorise du III. Canon du Concile de Nicée; & cela me fait souvenir de ce que dit le Pape Sirice dans le Chapitre XII. de l'Épître à Himerius: *Feminas non alias esse patimur in domibus Clericorum, nisi eas tantum, quas propter solas necessitudinum causas habitare cum iisdem Synodus Nicæna permisit.*

Constit.
Justin. 123.
c. 29.

Siricius,
Epist. ad
Himer. c.
11. n. 16.
1-1-5.

S. II.

De quels dangers les saints Peres menacent les Ecclesiastiques qui violent la defense que les Canons leur font, de retenir chez eux des personnes du sexe.

C'est sans doute des vierges que les Grecs nommoient *ἐκκοιτῆς, ἀγαυοὶ, ἀδελφαί*, & les Latins *extraneas*, comme nous venons de voir, qu'il faut entendre l'Épître LXXII. de S. Cyprien à Pomponius. Une d'entre elles avoit poussé la familiarité jusqu'à dormir dans un même lit avec un Diacre, & Pomponius avoit excommunié celui-ci. S. Cyprien approuve cette excommunication, quoique la prétendue vierge soutint qu'elle avoit gardé son intégrité. Il exprime élégamment & fortement dans cette Lettre l'obli-

Conc. Angedav.
Can. 4.
ibid. pag.
1021.

Conc. Tours.
Can. 3.
ibid. pag.
1051.

Cod.
Theodof.
lib. 16. Leg.
44. tit. 1.

S. Cyp.
Epist. 62.
pag. 102.

gation où sont toutes sortes de personnes de fuir les occasions de péché, si elles veulent en être exemptes : *Liberanda est vigilantur*, dit-il, *de periculo suis locis navis, ne inter scopulos & saxa frangatur... Nemo divitius est, periculo proximus... Intercedendum est cito salubus ut separentur dum adhuc separari innocentes possunt; quia dividi post modum nostra intercessione non poterunt*. Et il ajoute pour les Ecclesiastiques & pour les Diacres principalement, qu'ils doivent être les plus attachés à la discipline, & qu'ils ne pourroient faire observer aux autres la continence, s'ils en violaient eux mêmes les règles : *Multo magis prappositos & Diaconos curare hoc fas est, qui exemplum & documentum ceteris de conversatione & moribus suis præbent. Quomodo enim possunt integritati & continentie præesse, si ex ipsis incipiunt corrumpi, & vitiorum mazisteria procedere?*

Ibid. pag.
103.

On attribue à ce saint Martyr un Traité plus long de singularitate Clericorum, que d'autres donnent à Origene. Mais il est plus que certain que ces derniers se trompent : car ni les manières de penser & de s'expliquer, ni les allégories, ni les citations fréquentes de l'Écriture, ni enfin le caractère d'Origene, ne se trouvent dans cet Ouvrage ; & il est même très-évident qu'il n'a jamais été composé en Grec. Pour les autres je crois qu'ils se trompent aussi ; car S. Cyprien est beaucoup plus pur, & il y a dans ce Traité plusieurs mots, & même plusieurs expressions indignes de l'exactitude & de la politesse du discours de ce grand homme. Cependant il faut avouer que c'est faire honneur & à Origene & à S. Cyprien, que de leur attribuer cette pièce : car on ne peut traiter le sujet avec plus de lumière & plus de force.

Il rejette d'abord le faux prétexte de charité, dont les Clercs s'autori-

soient pour garder chez eux des personnes du sexe : *Nudam sedatam velamento boni nominis tegunt*, dit-il, *dum apud eos sub falsa dilectione vera dilectio violatur. Sed exclamatur caritas, & appellat : Tales ego non junxi, altera est, qua me simulando conjungit. Nunquam Dei preceptis obfisto ;... per me sanctitatem non opto culpam. Calumnias mihi adversa germanitas facit ; pericula & ego inter falsos fratres incurri. Ces dernières paroles sont allusion à ce mot de S. Paul, *periculum à falsis fratribus*, & au nom de frere & de sœurs ; que ces Clercs & ces filles ou femmes se donnoient entre eux.*

C'est une chose étonnante, dit ensuite cet Auteur, que les liens les plus sacrés & les plus légitimes puissent être rompus par l'amour de la continence & de la vertu, & que les liens injustes de deux personnes dédiées au culte de Dieu subsistent contre sa défense & contre les plaintes de toute l'Eglise : *Possunt parentes, possunt filii, possunt fratres, possunt & ipsi, quod plus est, conjuges à Deo concessa sibi natura vincula dirumpere ; & Clerici, Deo non concedente, mulierum nexibus ancillarum non valent recusare caritatem*. Et plus bas il s'écrie : *Grande miraculum, ut virginum caritas virgines faciat velut conjuges credi, & conjugum caritas conjuges faciat velut virgines assumari. Ecce vera dilectio, qua in conjugaliute dividi, ut in castitate conjungat.*

Certainement ces pensées & plusieurs autres, que je supprime pour abréger, sont bien conformes à l'esprit & à la sagesse de S. Cyprien, dont S. Augustin nous a appris dans un discours prononcé à la louange, qu'étant gardé pendant la nuit qui précéda son martyre, & presque tout son peuple la passant en veille à la porte de son logis, il fut plus occupé du soin des vierges, que de celui de la vie & de l'inquiétude du lendemain : *Quid il-*

De singularitate Clericorum. Cleric. in App. S. Cyp. p. CLXXXIV. n. 19.

1. Cor. XI. n. 16.

Ibid. pag. CLXXXV. n. 30.

Ibid. pag. CLXXXVI. n. 31.

S. Aug.
serm. 309.
n. 4.

lud, quod cum in aliam diem dilatus apud custodes esset, atque illuc se multitudo stratum ac fororum congregans, pro sororibus pernoctaret, custodiri puellas precepit? Quanta intentione considerandum? Quanta laude pradicandum? Quanto praconio commendandum est? Vicina corporis morte, non moriebatur in animo pastoris vigilantia pastoralis, & cura tuendi domini gregis usque ad extremum vite hujus diem mente sobria tenebatur... Ita se martyrem cogitabat futurum, ut esse non oblivisceretur Episcopum... sciens non solum se habere simplicem Dominum, sed etiam versipilem adversarium. Au reste la conjecture de quelques personnes, & entre autres de M. Huet, est que l'Auteur de l'Épître à Cécéanus, attribuée à S. Jérôme, avoit vu le Traité de singularitate Clericorum, & qu'il en avoit fait comme un abrégé.

S. Basil.
Epist. 55.
tom. 3.
pag. 149.

S. Basile dans l'Épître au Prêtre Paregoire, que Balsamona expliquée, comme étant du nombre des Épîtres Canoniques, ordonne à ce Prêtre de se separer d'une vierge qui étoit dans son logis: *Ejice illam ex tuis aedibus & in monasterio constitue. Sit illa cum virginibus.* Paregoire avoit une extrême peine à se résoudre d'obéir à cet ordre; & il avoit écrit une longue Lettre à S. Basile, pour lui faire trouver bon qu'il conservât chez lui cette vierge. Il lui representoit qu'un homme de son âge, (il avoit soixante-dix ans) de son caractère & de sa probité, ne pouvoit être soupçonné du dernier crime, que par des gens accoutumés à juger témérairement. Mais S. Basile lui répond qu'il faut obéir aux Canons, & que ses raisons peuvent bien prouver qu'il n'est pas dans le desordre, mais qu'elles ne peuvent le justifier: *Neque enim virum septuaginta annos natum existimo libidinosè habitare cum muliere; nec quod turpe aliquod facinus fuisset admisum, idcirco constitui que constitui; sed quod ab Apostolo didicimus offensivum fratri non ponere ad scandalum. Scimus*

Ibid.

autem quod à nonnullis rectè geritur, aliis occasionem esse peccandi. Quare precepimus, sanctorum Patrum decretum sequentes, ut à muliercula separeris.

Le frere de S. Basile, S. Gregoire de Nyssé, dans le Livre de la virginité, s'élève contre ces mauvais freres & ces mauvaises sœurs, dont la vie & les delices ne sont que trop voir ce qu'ils ont tant de soin de cacher sous des noms specieux: *Qui nomine tenus celibatus studiosi, nihil à communi vita differunt; qui non solum ventri voluptates indulgent, sed palam cum mulieribus convivunt; & eam consuetudinem fraternitatem vocant, ad idcirco tamen tenentur cum Cicerone & Cræcætoris, si visitarem suspicionem splendido hoc nomine obnubantes.*

S. Greg.
Nyss. de
virginit. c.
23. tom. 3.
pag. 175.

S. Gregoire de Nazianze, si zélé pour l'honneur du Clergé, & si fortement attaché à la vertu, ne pouvoit être d'un autre sentiment. Et rien n'est plus agreable que la maniere dont il parle de cette espece d'hommes nouveaux, qui ne sont ni mariés, ni continens: *Subintroducuntur igitur, ut aint, omnes, nescio, si ve nuptis dabimus, si ve inuptos ponemus, si ve medium quid servabimus. Non ego, vel si mihi maledixeritis, rem laudavero.*

Il donne ailleurs cet avis :

*A cunctis abscede viris, sed maxime ab illis,
Virgo, cuius dextus quos nos de more vocamus,
Firmior ille licet sit saxo, purior auro.*

S. Greg.
Nazianz.
carm. 3.
pag. 57.

Et il en rend cette raison :

*Namque duplex metus est, si te fiducia carnis
Efficit intrepidam.*

S. Jean Chrysostome est encore bien plus déclaré. Mais il faut interrompre la suite des Peres Grecs pour écouter S. Jerome. Nous ne perdrons rien au change: *Pudet dicere, prob ne-*

S. Hieron.
Epist. 28.
pag. 33.

fa! Triste, *sed verum est*; il parle à la vierge Eustochium. *Unde in Ecclesiis Agapetarum pestis introit? Unde sine nuptiis aliud nomen uxorum? Imò unde novum concubinarum genus? Plus inferam; Unde meretrices vivunt? Eadem domo, uno cubiculo, sepe uno tenentur & lectulo; & suspiciosos nos vocant, si aliquid existimamus.* Je voudrois bien que ce grand homme se fût un peu plus menagé en écrivant à une vierge. Mais sa Lettre devoit être vue; & il étoit sans doute nécessaire de parler intelligiblement à des personnes qui n'entendoient qu'avec peine. Ce qui suit est d'un autre caractère: *Frater sororem virginem deserit, calibem spernis virgo germanum, fratrem quatit extraneum; & cum in eodem proposito esse se simulent, quarunt alienorum spiritale solatium, ut domi habeant carnale commercium.* Rien n'étoit plus capable de decouvrir les secrettes dispositions de leur cœur, que cette conduite irreguliere; & on ne pouvoit pas s'élever contre ce desordre avec trop de force.

Ibid.

Nous allons voir dans une autre Epître de S. Jérôme un exemple de ce qu'il condamne dans celle ci: *Retulit mihi quidam frater à Gallia, dit-il, se habere sororem virginem, matremque viduam, qua in eadem urbe divisi habitarent cellulis; & vel ob hospitii solitudinem, vel ob custodiendas facultatulas, presules sibi quosdam Clericos assumpsissent, ut majore dedecore jungerentur alienis, quam à se fuerant separate.* Ce Pere les exhorte à demeurer ensemble; mais il s'adresse particulièrement à la fille qui étoit en effet celle qui avoit plus de tort: *Quod si ferre non potes matrem, lui dit-il, & delicias ejus fugis, .. habes alias virgines, habes sanctum pudicitia chorum. Quid matrem deserens, eum diligis qui forsitan suam reliquit sororem & matrem? Quand vous n'auriez pas un frere dans la profession du celibat & de la vie religieuse, continue-t-il, je ne pourrois excuser votre conduite;*

Id. Epist.
in Praef.
pag. 729.Ibid. pag.
730.

mais ayant un frere honnête homme, & lié par son état à la continence comme vous y êtes liée par le vôtre, le moyen de ne pas condamner le choix que vous avez fait? *Et hac dicerem, si fratrem monachum non haberet, si domesticis careret praesidiis. Nunc vero, prob dolor! inter matrem atque germanum, & matrem viduam, fratremque monachum, cur se alienus interset? ... Quid palles? Quid aestuas? Quid vultum subore suffundis? ... Non superat amorem matris & fratris, nisi solus uxoris affectus. Et ensuite: Jam perdidisti vestra vocabula, & mutuo ex vobis cognomina suscepistis. Tu illius diceris, & ille tuus. Hac mater audit & frater, paratique sunt & precantur vos sibi dividere, & privatum vestra conjunctionis infamiam, laudem facere communem. Tu esto cum matre, sit ille cum fratre. Audentius diliges sodalem fratris tui; honestius amabis mater amicum filii, quam filia sua.*

Ibid. pag.
731.Ibid. pag.
733.

S. Jean Chrysostome est celui de tous les Peres, qui a traité cette matiere avec plus de force & plus d'étendue; & nous avons deux Livres de lui qui sont uniquement sur ce sujet. Le premier est contre les vierges qui demeuroient avec des hommes, que la profession religieuse ou la sainteté des Ordres sacrés obligeoient à la continence: elles sont appellées dans le titre *narvmai*. Le second est contre ceux qui avoient avec eux de ces sortes de vierges, qu'on appelloit *evnordntrus*, ou sœurs, ou associées. La virginité, dit il dans le premier de ces Ouvrages, étoit autrefois bien au-dessus de l'état du mariage, mais elle est maintenant beaucoup p au-dessous. Ce ne sont pas les ennemis qui l'ont dégradée, ce sont les vierges mêmes qui l'ont deshonorée: *Nen habes, neque mimici; sed ipsa potissimum, qua illam colere videbantur, eam sic affecerunt.* C'étoit autrefois une preuve éclatante & invincible de la verité de la Religion chretienne, que ce nom-

S. Chryf.
lib. Quod
reg. tom.
1. p. 249.
n. 1.

bre de saintes vierges, que les infidèles admiroient encore plus que nous. Mais c'est aujourd'hui notre honte, & nous ne pouvons plus en parler qu'avec confusion & qu'avec douleur:

Ibid. *Gentibus summa admirationi fuimus, sed nunc non item; quin potius derident & in fabulam vertunt. . . Vidit Diabolus in hac potissimum phalange fulgidum Christi exercitum, sicque tentavit ipsam confundere, ut posthac melius sit ne virgines quidem esse, quæ ita rem hanc suscipiant.*

En effet ces fausses vierges, qui ne l'étoient tout au plus qu'à demi, selon ce mot excellent du même Père, *in re minima virginis pars est*, ne faisoient que traîner le joug de la continence, au lieu de le porter. Le plaisir qu'elles trouvoient dans les conversations dangereuses, étoit une preuve, ou qu'elles n'avoient jamais aimé la vertu, ou qu'elles s'en étoient dégoutées: *Quasi demonstratura, dit-il, . . . quod invita ad virginisatem rapta sint, & extremam vim sustinuerint, & hac ratione consoletur vim & necessitatem.* Car d'autre raison, n'i je n'en vois, ni vous n'en pouvez voir vous même, leur dit-il. Je n'en connois point d'autre, que le mauvais plaisir de voir & d'être vue: c'est-à-dire que je n'en connois point d'autre que la corruption du cœur, l'aveuglement de l'esprit, & cet adultère des yeux qui est si clairement condamné dans l'Evangile: *Alioqui si hoc non est, neque adulterium istud commissum, quare ipsum habetis domi? Quam causam justam & rationabilem nobis dices? Nuptia enim nuptias dicit; sortum, libidinem: tu autem, virgo, qualem nobis causam narrabis dignam qua proferatur & justam?*

C'étoit là sans doute la véritable raison de cet attachement injuste, déguisé sous le nom d'une charité chrétienne. Et S. Jean Chrysostome remarque qu'il y a certain plaisir dangereux, mais presque inévitable, dans la

seule vue & dans la seule conversation: *Videatur mihi mulieris convallis, non ex lege nuptiarum modo, sed etiam absque nuptiis ac congressu voluptatis habere non-mibil.* Et ce Père, qui connoissoit parfaitement le cœur de l'homme, & qui avoit été contraint de méditer sur cela, remarque que la santé, la jeunesse, la bonne humeur, étant des qualités plus ordinaires & mieux conservées dans les personnes qui vivent dans le célibat, il est facile d'en être séduit; & quand on l'est une fois, il est presque impossible de se guérir: *Hinc est quod cohabitantes duplici igne accenduntur; nam & arder eorum non resinguitur, & ardoris fomes redditurque validior.* Les comparaisons d'un homme assis à une table magnifiquement couverte, & ne pouvant manger sans mourir; d'un homme altéré, & proche d'une fontaine dont il sait bien que l'usage lui est interdit, sont touchées admirablement dans cet Ouvrage.

Mais je viens au principal. Il répond ainsi à ce qu'ont accoutumé de dire, pour justifier leur conduite, ceux dont il s'agit: *Reclamans, dit-il, nobis quasi impudentibus, eodem quo ipsi morbo correptis. Et quid hac ad nos, inquit? Neque enim sumus obnoxii insipientia aliena; neque si quis stultè scandalisetur dignus ego sum qui pœnas deo ob illius insipientiam. Sed Paulus non dixit hoc, sed iussit ut si injustè scandalisetur aliquis, ejus infirmitati consulatur. Igaur si infirmus es, conclud-il, propter te ipsum desiste; sin robustior, propter alterius infirmitatem.* Il poursuit admirablement ce sujet dans la suite qu'on peut lire. Mais il me paroît encore plus fort dans le premier Livre, Chapitre V. Car après avoir cité cet endroit de la première aux Corinthiens, *Peccantes in fratres & infirmam ipsum conscientiam percutientes, in Christum peccatis*, il ajoute: *Sciebas enim, sciebas manifestè quod non sufficeret ad de-*

Lib. cont. subintrod. *ibid.* pag. 228. n. 1.

Ibid. pag. 229.

Ibid.

Ibid. n. 2. pag. 250.

Ibid. n. 3: pag. 231.

Ibid. n. 3. pag. 250.

Ibid. n. 4: pag. 232.

Lib. Quod reg. *ibid.* p. 257. n. 5.

sententiam nostram, eorum qui offenduntur infirmitas, sed hoc ipsum potissimum est, quod condemnat nos.

Ibid. Ceux dont ce Pere parle ne pouvoient pas dire que ce fût un soupçon injuste & une foiblesse; mais il veut bien pour un tems le leur accorder: *Sed ponatur, dit-il, quod absque ratione hoc patiantur. . . Quando magnum aliquod lucrum advenierit, & plaga ipsa majus, contemnendi sunt qui scandalum patiuntur: quando autem nullum fuerit amplius, quam quod infirmi decipiantur, etiamsi nullus ex imprudentia hoc patiantur illi, parcendum eis erit. . . Nam nihil lucrantes alium offendere extrema malitia est.* Il explique cela par la comparaison du monde la plus juste & la plus sensible: *Nos quando videmus aliquem inquiturum ob diuturnam valetudinem, eos qui illius exacerberent, domo abigimus; neque multum disputamus an iuste vel iniuste illi hoc faciant; sed negata illi omni defensione, & huic data ob infirmitatem venit, quamvis iniuste exacerberentur, ejus misereamur.*

Il faudroit transcrire ce Pere tout entier, si je voulois rapporter tout ce qu'il dit de fort sur cette matiere. Je me contente de ces trois reflexions du dernier Traité, *advertis eos qui habent omni eduxit.* La premiere est sur ces paroles de S. Paul: *Per omnia omnibus placeo, non quarens quod mihi utile est, sed quod multis, ut salvemur;* à quoi S. Chrysostome ajoute: *Si Paulus suam contemnit utilitatem, ut inveniat quod multis profit; quanta nos digni erimus pena, si neque proprium fugimus damnum?* La seconde & la troisieme reflexion sont dans le Chapitre VII. *An nescit, dit-il d'abord, christiani vitam usquequaque lucere debere; & eum qui suam gloriam sedet, ubique postea inutilem fore? Sal enim nos esse vult, & lumen, & seminum Deus, ut & alii à nobis utilitatem accipiant.* Et il finit en disant que, si le bon exemple ne peut retenir ceux qui se perdent, ce sera

bien pis, si on autorise leurs dereglemens par une conduite peu reguliere: *Quod si homines irreprehensibiles viverent, vix convertere valent negligentes, quomodo si illis ansam dederimus, non undequeque perditionis illorum rei erimus?*

S. Augustin remarque qu'un seul regard, & encore d'un objet éloigné, fut le commencement de la chute de David: *De longè enim vidit David illam in qua captus est. Multo longè, libido prope. . . Attendenda est hac infirmitas carnis.* Il avoit dit un peu plus haut: *Attende ne cadas. Non sit delectatio minorum lapsus majorum; sed sit casus majorum tremor minorum.* Il n'y a que les orgueilleux & les imprudens qui se croient assurés, où les plus sages se croiroient perdus: *Alii verò audientes salubriter, in casu fortis metiuntur infirmitatem suam, . . . nec seipfos faciunt de perversa simplicitate securos.*

Mais je suis fort, dites-vous, & je me connois bien. Je suis capable d'une resolution, quand je veux & je fais par ma propre experience, que ce qui vous allarme si fort, ne fait aucune impression sur moi. Etes-vous, repond S. Augustin. plus fort que David, ou plus sage que Salomon? Et si l'imprudence de l'un & de l'autre a causé leur chute, comment vous flattez-vous que votre temerité ne vous fasse tomber comme eux? *Sed respondes, Fortiter teneo. Numquid tu fortior quam David? Nec David fortior, nec Salomone potest esse sapienior. Si illos tam sanctos viros incauta familiaritas mulierum, & perniciofa blandimenta vicerunt; quid de se cogitant illi, qui cum extraneis mulieribus non solum conversari, sed etiam in domo manere, & convivio earum aut frequenter aut semper interesse, nec metuunt nec erubescunt? De talibus & potest & debet dici illud, quod de vidua deliciosa dixit Apostolus, quia vivens mortua est.*

Ces paroles de S. Augustin me rappellent

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 50.
n. 3.

Ibid.

Ibid.

I. lib. cont.
subintroduct.
n. 3. ibid.
pag. 232.

Ibid. n. 7.
pag. 239.

Lib. cont.
subintrod.
n. 4. P. 234.

pellent ce que dit S. Jean Chrysostome dans le Chapitre V. du II. des deux Traitez que nous avons cités plus haut. Job, cet homme de fer & de diamant, dit cet éloquent Pere, la figure de l'innocence & de la force de Jesus-Christ, le premier & le seul avant l'Incarnation qui ait donné un si grand exemple de fermeté, lui sur le fumier duquel nous ne sommes pas dignes de nous asseoir; s'étoit interdit la liberté de regarder aucune femme, de peur que son imagination n'en fût troublée. S. Paul ce grand predicateur de la verité, châtioit & mortifioit son corps, de peur d'être du nombre des reprouvés, après avoir été de celui des Apôtres. Enfin les solitaires accablés de jeûnes, de veilles, & de travaux, séparés non-seulement des femmes, mais encore de tous les hommes, emprisonnés dans des grottes moins spacieuses que des sepulcres, chargés de chaînes, & méditant sans cesse la parole de Dieu, ne peuvent vaincre un ennemi domestique qui ne mourra qu'avec eux. Et vous croyez n'en avoir rien à craindre en vous exposant à ses coups? *At tu dicis, ... ne suspiceris aliquod mali, ne putes concupiscentia negotium, sed pietatis potius. Admirande vir, is affectus iis est qui lapideis cohabitavit, non hominibus.*

Ibid.

Ibid. o. 10.
pag. 244.

Ce n'est pas que quelquefois ceux qui parlent ainsi, ne croient parler de bonne foi; mais ils se trompent. Ils sont empoisonnés sans le savoir; & leur cœur est si gâté, qu'il a même corrompu leur esprit. *Quid enim, dit le même Pere, etiam si non sentiamus amore ebrii? Isthuc enim ipsum omnium est longe gravissimum, quod nesciamus quomodo enervemur, etiamque omni reddamur molliores.*

Mais quand il seroit vrai qu'on seroit assez fort pour résister, quelle folie que de vouloir toujours vivre dans l'i-

niquité & dans le danger? *Quid tibi necesse est, dit S. Jerome, in ea versari domo in qua necesse habes quousque aut perire, aut vincere? Quis unquam mortalium juxta viperam securus somnos capit? Qua, etsi non percussus, certe sollicitus. Securus est perire non posse, quam juxta periculum non perisse.* Vous répondrez peut-être, dit le même Pere à la fin de l'excellent Traité contre l'heretique Vigilance, que ce n'est pas là combattre, mais fuir. Je l'avoue, continue-t-il; mais en fuyant, je suis plus assuré de n'être pas vaincu, que je ne le serois de vaincre en combattant. *Respondebis: Hoc non est pugnare, sed fugere. Fateor imbecillitatem meam. Nolo spe pugnare victoria, ne perdam aliquando victoriam. Si fugero, gladium devitavi; si stetero, aut vincendum mihi est, aut cadendum. Quid autem necesse est certa dimicitare, & incerta festari? Aut scuto, aut pedibus mors vitanda est... Nulla securitas est vicino serpente dormire. Potest fieri ut me non mordeat, tamen potest fieri ut aliquando me mordeat.* Le passage est un peu long; mais il est si beau, que l'on ne s'en plaindra pas.

Ce qui suit est encore plus propre à notre sujet, & je ne puis m'empêcher de le transcrire: *Matres vocamus forores, & filias, & non erubescimus vitis nostris nomina pietatis obtinere. Quid facit Monachus in cellulis seminarum? Quid sibi volunt sola & privata colloquia, & arbiras fugientes oculi? Sanctus amor impatientiam non habet. A quoi il faut joindre ces excellentes paroles qu'il écrit à la vierge Demetriade: *Felix illa conscientia & beata virginitas, in cuius corde prater amorem Christi, qui est sapientia atque iustitia, ceteraque virtutes, nullus alius versatur amor, nec ad recordationem hominis aliquando suspirat; nec videre desiderat, quem cum videris, nolite dimicitare.**

S. Hieron
Epist. 82.
pag. 730.

Adv. Vigilant. ibid.
pag. 288.

Id. Epist.
98. p. 796.

Le zèle de S. Jerome n'eut pas le

Kkk

succès qu'on auroit du en attendre. Il souleva au-contre lui ceux qui étoient coupables des desordres qui l'animoient. C'est ce qu'il nous apprend lui même dans l'Épître XXV. à Marcelle : *Rogo quid à nobis liberi dictum est ? . . . Numquid ex mendicis divites fieri dolumus ? Numquid reprehendi hereditarias sepulturas ? Unum miser locutus, quod virgines sepius deberent cum mulieribus esse quam cum masculis, totius oculos urbis offendi, cum illorum digitiis notor. Multiplicati sunt super capillis capitis mei, qui oderunt me gratis.*

S. Chrysostome éprouva le même effet de l'obstination de ceux de son Clergé qui avoient de ces sortes d'engagemens, comme le raconte Pallade dans sa vie : *Intendit sermonem adversus fidam sororiam, ut vocant, vitam societatem ; revera autem adversus inveterandam & improbam vitam cum mulieribus illis qua dicuntur subintroducta . . . Inde pars Cleri minime religiosa, quaque morbo illo tenebatur, commota est.*

Je n'ai plus qu'une remarque à ajouter. C'est que non-seulement les Peres condamnoient ces liaisons scandaleuses dont j'ai parlé jusqu'ici, mais qu'ils ne vouloient pas même que les Evêques & les autres Ecclesiastiques reçussent des visites de femmes, ou leur en rendissent, sans avoir des temoins de leur conversation. Nous avons déjà vu ce mot de S. Jerome contre Vigilance : *Quid sibi volunt sola & privata colloquia, & arbitros fugientes oculi ?* Le même Pere parmi les avis qu'il donne à Neposien, place celui ci comme un des plus importants : *Si propter officium Clericatus, aut vidua visitatur, aut virgo, nunquam domum solus introas. Tales habeto socios, quorum consubermio non infametur. . . Solus cum sola, secreto & absque arbitro vel teste non se deas. Si familiarior est aliquid loquendum habes nutricem majorem domus, virginem,*

viduam, vel maritatum. Non est tamin-humanum, ut nullum prater te habeat, cui se audeat credere. Caveto omnes suspiciones ; & quidquid probabiliter fingi potest, ne fingatur, ante devota.

Le III. Concile de Carthage comprend dans un seul Canon, qui est le XXV. diverses circonstances qui regardent certe matiere : *Ut Clerici, vel continentes, vel viduas, vel virgines, nisi jussu vel permisso Episcoporum & Presbyterorum, non accedant.* Voilà le premier article. *Et hoc non solum faciamus.* Voilà le second. *Sed cum Clericis, vel cum his cum quibus Episcopus jufferit, vel Presbyter.* Ils ne pouvoient choisir que des Ecclesiastiques, & souvent l'Evêque leur donnoit des compagnons. C'est le troisieme article, qui est suivi de ce quatrieme : *Nec ipsi Episcopi aut Presbyteri soli habeant accessum ad hujusmodi feminas, nisi aut Clerici praesentes sint, aut graves aliqui christiani.* Telles sont les sages precautions ordonnées par les Evêques d'Afrique.

S. Augustin, qui étoit un de ceux qui avoient assisté à ce Concile, comme il paroît par le dernier Canon, en pratiqua exactement les Ordonnances. Tout le monde sait ce que Possidius dit de lui dans sa vie, & les raisons qu'il avoit de ne pas recevoir dans sa maison même sa propre sœur qui étoit si sainte & si spirituelle, qu'elle gouvernoit un Monastere de Vierges. On peut les lire dans le Chapitre XXVI. dont je ne prens que cet endroit : *Hoc ergo dicebat, nunquam debere feminas cum servis Desertium castissimis, una manere domo ; ne, ut dictum est, aliquod scandalum aut offendiculum saltem exemplo poneretur infirmioribus. Et si forte ab aliquibus feminis, ut videretur vel salutareretur, rogabatur ; nunquam sine Clericis testibus ad eas intrabat, vel solus cum solis nunquam esset locutus, nec si secretorum aliquod interesset.*

Conc.
Carthag. 3.
Can. 25.
Coac. tom.
2. p. 2172.

Possid.
in vita
S. Aug.
c. 26.

Id. Epist.
25. p. 62.

Pallad. in
vita S.
Chrysost. 5.
tom. 13.
pag. 18.

'Adv. Vigil.
pag. 288.

Epist. 34.
pag. 260.

On peut consulter sur ce sujet le X. Canon du Concile d'Agde, & le XX. du Concile d'Épône ; auxquels on

joindra, si l'on veut, l'Épître L. de S. Grégoire le Grand, Livre premier.

VINGT-SIXIEME DISSERTATION.

Sur le XXVIII. & le XXIX. Canon du Concile d'Elvire.

Nous joignons ces deux Canons ; parce qu'y ayant dans l'un & l'autre quelque chose qui a rapport à la même matière, il convient de ne les pas séparer. Il est question des oblations que les fideles avoient accoutumé de faire, après que les pénitens & les Catechumenes étoient sortis, & immédiatement avant la célébration des saints mystères. Le XXVIII. Canon défend à l'Évêque de recevoir l'oblation de celui qui ne communie pas : *Episcopus placuit, ab eo qui non communicat munera accipere non debere.* Et le XXIX. ne veut pas, non-seulement qu'on reçoive les oblations des Energumenes, mais qu'on recite même leur nom au saint Autel, ni qu'ils rendent aucun service public pendant les sacrés mystères : *Energumenum, qui ab erratico spiritu exagitatur, hujus nomen neque ad altare cum oblatione recitandum, neque permittendum ut sua manu in Ecclesia ministret.* Mais comme le sens que nous donnons au premier de ces Canons, est contesté, & que celui du second mérite d'être éclairci, nous donnerons les preuves & les éclaircissemens de chacun séparément.

S. I.

Que l'Eucharistie étoit consacrée autrefois des oblations mêmes du peuple ; en sorte qu'on recevoit que celles de ceux qui y participoient.

Nous venons de dire que les pre-

miers fideles avoient accoutumé de faire leurs oblations, après que les pénitens & les Catechumenes étoient sortis, & immédiatement avant la célébration des saints mystères ; & que c'est à cette coutume qu'a rapport le XXVIII. Canon d'Elvire. M. de l'Aubespine loin d'en convenir, prétend au contraire dans le premier Livre de ses observations, que tous ceux qui l'entendent dans ce sens, se trompent fort, *allucinansur egregie* ; & il appuie cette prétention sur deux principes : 1. que le reste des oblations étoit distribué aux Ecclesiastiques & aux pauvres : 2. qu'il n'y a aucune apparence qu'on nourrit les uns & les autres avec des pains azymes, tels que devoient être ceux qui servoient à la consecration de l'Eucharistie.

Mais il est certain que ce savant homme se trompe lui-même, & qu'il est impossible d'excuser son erreur. S. Justin atteste le fait dont il s'agit de la manière la plus claire & la plus précise vers la fin de sa II. Apologie : *Ei qui fratribus præest offertur panis & poculum aqua & vini. Quibus ille acceptis, laudem & gloriam rerum universarum Patri per nomen Filii & Spiritus sancti offert, & Eucharistiam sive gratiarum actionem. . . prolixè exsequitur. Atque ubi ille preces & gratiarum actionem absolvit, populus qui adest omnis iussu approbatione acclamat, dicent : Amen. . . Præsidentem verò, postquam gratiarum actionem perfecit, & populus universus approbatione laud eam comprobavit, qui apud*

Albaspinus Ob-serv. lib. 1. Observ. 5.

S. Justin. Apol. 1. pag. 97.

Kkk 2

Conc. Elvire. Can. 28. Conc. rom. 1. pag. 973.

Ibid. Can. 29.

nos vocantur Diaconi atque Minsiri, distribuant unicuique presenitium, ut participet eum in quo gratia acta sunt panem, vinum & aquam, & ad absentes perferunt. Porro alimentum hoc apud nos appellatur Eucharistia. Ce qui suit est admirable pour la réalité du corps de Jesus Christ, & ne laisse pas le moindre lieu de douter qu'il ne fût consacré du pain même que les fideles avoient offert immédiatement après la celebration des saints Mysteres. Mais il faut abregé.

S. Irenée ne dit pas moins clairement ni moins précisément que les oblations mêmes du peuple devoient le corps & le sang du Fils de Dieu: *Offerre oportet Deo primitias ejus creatura, sicut Moyses ait: Non apparetis vacuus ante conspectum Domini tui. Oblationes enim & illic, oblationes autem & hic. Sacrificia in populo, sacrificia in Ecclesia. Sed species immutata est tantum. Offerimus ei que sunt ejus, congruenter communicationem & unitatem predicantes carnis & spiritus. Quemadmodum enim qui est à terra panis percipiens invocationem Dei, jam non communis panis est, sed Eucharistia, ex duabus rebus constans, terrena & celestis; sic & corpora nostra percipientia Eucharistiam, jam non sunt corruptibilia, spem resurrectionis habentia. Cela est si clair, qu'il n'est pas besoin d'y ajouter aucune reflexion.*

Il n'est pas possible d'entendre dans un autre sens ce que dit Tertullien dans le Livre de l'exhortation à la chasteté; car il est visible que celui à qui il conseille de ne se pas remarier, offroit aux Prêtres de quoi sacrifier pour la femme decedée: *Neque proximam (uxorem) dit-il, poteris odire, cui etiam religiosiorem reservas affectionem, . . . pro cujus spiritu postules, pro qua oblationes annuas reddas. Stabis ergo ad Dominum cum tot uxoris quot in oratione commemoras, & offeres pro duabus,*

& commendabis illas duas per sacerdotem de monogamia ordinatum. . . & ascendet sacrificium tuum libera fronte. Et dans le X. Chapitre du Livre de la monogamie, parlant d'une femme qui ne veut pas demeurer dans l'état du veuvage, il dit: *Enim vero & pro anima ejus orat, (c'est du premier mari dont il s'agit) & offert annuis diebus dormitionis ejus.*

S. Cyprien dans le Traité de opere & eleemosynis reproche aux femmes riches de ce qu'elles venoient à l'Eglise sans apporter leur offrande, & vouloient cependant participer au Sacrifice: *Locuples & dives, dit-il à une d'entre elles, & Dominicum celebrare te credis, qua corban omnino non respicis; que in Dominicum sine sacrificio venis; qua partem de sacrificio quod pauper obtulis sumis.* Ce peu de paroles dit tout.

Le II. Concile d'Arles ordonne dans le XII. Canon, qu'on reçoive les oblations des penitens qui sont morts dans les exercices de la penitence; afin qu'il paroisse que l'Eglise les reçoit à la communion, & qu'on leur donne aux mysteres de l'Autel la part dont la penitence les auroit rendus indignes: *De his qui in penitentia positi vita exceperunt, placuit nullum communionem vacuum debere dimitti; sed pro eo quod honoravit penitentiam, oblatio illius suscipiatur.* Le Concile de Vaison ordonne la même chose: *Pro his qui penitentia accepta, in bona vita cursu, satisfactoria compunctione viventes sine communione, inopinato nonnunquam transitu, in agris aut itineribus praeveniuntur, oblationem recipendam, & eorum funera, ac deinceps memoriam ecclesiastico affectu prosequendam; quia nefas est eorum commemorationes excludi à salutaribus sacris, qui ad eadem sacra fidei affectu contendentem, dum se divinius reus statuerunt, indignos salutariferis mysteriis judicant. Il est visible*

Il. de monog. c. 10.

S. Cyp. de operib. & elem. pag. 142.

Conc. Arelat. 2. Can. 12. Conc. tom. 4. p. 1012.

Conc. Vail. Can. 2. Conc. tom. 3. p. 1457.

S. Iren. lib. 4. c. 18. n. 2. 3. 4.

Tertull. de exhort. castit. c. 12.

que ces Canons se fondent sur l'usage de l'Eglise, qui n'admettoit les oblations des fideles, que lorsqu'ils étoient dignes de l'Eucharistie; & qu'ils suppoient que le droit d'offrir étoit le même que celui de communier. Mais il faut prouver plus précisément ce point, pour achever de mettre en évidence le sens que nous donnons au XXVIII. Canon d'Elvire.

Les Peres du Concile d'Ancyre nous en fournissent plusieurs preuves; car c'est en consequence de l'ancien usage que, pour marquer le quatrième degré de la penitence, qui étoit celui des consistens, ils se servent de cette expression, *communificent sine oblatione*. De même au Canon V. *Tertio anno communificent sine oblatione, ut id quod perfectum est, triennis accipiant*; *καὶ τὸν τρίτον ἔτος ἡλικίαν προσκομῶν*. Ce que l'ancienne version Latine, antérieure à celle de Denys le Petit, & faussement attribuée à Isidore surnommé Mercator, explique ainsi: *Sine oblatione suscipiantur ad communionem, id est ut ipsi oblationem non offerant*. Le VI. Canon du même Concile, & les VII. VIII. IX. XVI. & XXIV. marquent l'état des consistens par les mêmes termes.

S. Basile s'en sert aussi dans sa III. Epître Canonique, & le grand Concile de Nicée s'en étoit servi avant lui dans son XI. Canon: *Duobus annis absque oblatione erunt orationum cum populo participes: duo d'ici ἔτος ἡλικίαν προσκομῶν καὶ τὸν δαψὶν τῶν προσκομῶν*. Ce qui est admirablement expliqué dans une Lettre du Pape Felix III. où il regle la penitence de ceux qui se seroient fait rebaptiser par les heretiques: *Tribus annis inter audientes sint, septem autem annis subiaceant inter penitentes manibus sacerdotum; duobus autem annis oblationes modis omnibus non sinantur offerre, sed tantummodo secularibus in oratione socientur*.

Theodoret & S. Gregoire de Nazianze nous fournissent une preuve d'une autre espece de ce même usage. Le premier nous raconte que l'Empereur Valens ayant été touché de la maniere toute miraculeuse dont S. Basile avoit rendu la santé à son fils, & de sa promptemort, vint à l'Eglise au tems de la predication de ce saint Evêque, qu'il voulut assister aux saints Mysteres, & qu'il offrit les dons ordinaires à l'Autel: *Valens penitentia ductus... in Ecclesiam ingressus est, dicit Theodoret, & Basilium docentem audit, & solemnia dona obtulit*. Ces dons n'étoient autres que les oblations ordinaires du pain & du vin; & cet Empereur avoit lui-même préparé la matiere de l'Eucharistie qu'il vouloit recevoir, comme nous l'apprend S. Gregoire de Nazianze: *Cum dona qua ipsemet effecerat, divina mensa offerenda essent, nec quisquam, ut mos ferebat, simul ea caperet, (quod non satissoliqueret an ea Basilium accepturus esset) tum vero manifeste se affectus prodidit. Ita enim titubare cepit, ut nisi quispiam ex sacerdotii ministris vacillantiem supposita manu tenuisset, misere utique & luctuosè prolapsurus fuisset*. Les Ministres de l'autel ne voulurent point recevoir l'oblation de ce Prince, parce qu'ils jugeoient bien que S. Basile le regardoit encore comme indigne de participer aux saints mysteres, qui en devoient être consacrés.

Le même Theodoret rapporte un autre fait encore plus convaincant. Après avoir dit quel Empereur Theodose, après sa penitence publique, vint tout fondant en larmes offrir ses presens pour être consacrés sur le saint autel, & pour y participer, il ajoute: *Cum autem tempus advenisset, quo dona sacra mensa erant offerenda, surgens cum lacrymis non minoribus quam antea, progressus est ad altare. Cumque obtulisset,*

Theodoret lib. 4. h. 8. eccl. c. 19.

S. Greg. Naz. orat. 20. tom. 1. pag. 351.

Theodoret lib. 5. hist. eccl. c. 28.

Conc. Ancyran. Can. 5. Conc. tom. 2. p. 1458.

Ibid. pag. 1471.

Can. 75. 77.

Conc. Nicen. Can. 11. Conc. tom. 2. pag. 34.

Felix III. Epist. 7. Conc. tom. 4. p. 1076.

in ius ad cancellos substitit, sicut consecraverat. Il attendoit que le tems fût venu de participer aux saints mystères, comme il le temoigna à l'Archidiacre, qui lui vint demander de la part de S. Ambroise ce qu'il attendoit : *Præstolari se sacrorum mysterium perceptionem.* Mais le saint Evêque lui ayant fait dire, que le lieu où il étoit n'étoit que pour les Prêtres, & que tout Prince qu'il étoit il n'étoit que le premier des laïques, il se retira avec une extrême humilité, & dit depuis à Nectaire, étant à Constantinople, qu'il n'avoit trouvé que le seul Ambroise qui lui eût dit la vérité : *Veritatis magistrum vix tandem inveni : unum enim Ambrosium novi, qui Episcopus dici mereatur.*

Ce ne fut pas dans cette seule occasion que ce grand Evêque fit paroître sa fermeté. Car le tyran Eugene étant à Milan, on ne voulut jamais recevoir son oblation, ni l'admettre à la communion des prières ; & cela par les ordres que S. Ambroise avoit laissés en se retirant à Florence, comme nous l'apprenons de Paulin : *Promisserat Arbogastes tunc Comes, dit-il dans la vie de S. Ambroise, & Flavianus Præfatus Mediolano egredientes, cum viatores reversi essent, stabulum se esse salubros in basilica Ecclesia Mediolanensis. . . Causa autem commotionis hac fuit, quia munera Imperatoris, qui se sacrilegio miscuerat, ab Ecclesia respuebantur, nec orandi illi cum Ecclesia societas tribuebatur.* C'est qu'Eugene s'étoit rendu indigne de participer aux saints Mystères par la mort du jeune Valentinien, & par la permission de rétablir l'autel de la Victoire.

Nous aurions encore un illustre exemple de la même conduite dans la vie de S. Augustin, si la Lettre CLXXXVII. au Comte Boniface

étoit véritable. Car il lui écrit en ces termes : *Oblatio domus tua a Clericis ne suscipiatur, indixi ; communionemque tibi interdico.* Mais elle est certainement supposée ; & c'est avec justice qu'on l'a dégradée pour la renvoyer à l'Appendix, aussi bien que quelques autres de même caractère. On en peut néanmoins conclurre que c'étoit l'usage de l'Eglise ; & on doit remarquer ce qu'on lit dans la réponse supposée du Comte Boniface : *Oblatio domus mea, ut tua sanctitas iussit, ad caelestis Regis mensam ejus manibus offerretur.* Mais S. Augustin s'explique nettement sur notre sujet dans le sermon CCXV. de tempre, (4) en parlant ainsi à son peuple : *Oblationes quæ in altari consecrantur offerte. Erubescere debet homo idoneus, si de aliena oblatione communicaverit.* Cela est plus clair que tout ce qu'on pourroit dire.

Le IV. Concile de Carthage défendit de recevoir les oblations des freres qui seroient divisés : *Oblationes dissidentium fratrum, dixerunt les Peres de ce Concile, neque in sacrario, neque in gazophylacio recipiantur.* Et dans le Canon suivant : *Eorum qui pauperes opprimunt, dona à sacerdotibus refusanda.* Mais le III. Concile de Carthage est bien plus clair par rapport au point dont il s'agit ; car il paroît par le XXIV. Canon que les fideles offroient aux Prêtres le pain & le vin, qui devenoient par la consecration le corps & le sang de Notre Seigneur ; & qu'on distinguoit ces oblations qui devoient être la matière de l'Eucharistie, de toutes les autres, non seulement par une benediction particuliere, mais encore en les recevant dans des lieux differens, les uns à l'autel, & les autres hors de l'autel : *Ut in sacramentis corporis & sanguinis Domini nihil amplius offeratur,*

S. Aug.
Epist. olim
187. ad Bonif.
nunc 6.
in App.

Ibid. Epist.
7.

Id. serm.
olim 215.
de tempore,
nunc
265. in
App. n. 21

Conc.
Cathag. 4.
Can. 91.
94. Conc.
tom. 2.
pag. 1207.

Conc. Cathag. 3.
Can. 24.
Ibid. pag. 170.

(4) Ce Sermon est renvoyé à l'Appendix de la nouvelle édition. *Vid. App. tom. 5. Serm. 365. pag. 436.*

Paulin. in
vita S.
Ambros.
n. 31. apud
Amb.

quàm quod ipse Dominus tradiit, hoc est panis & vinum aqua mixtum. Primitia vero, seu lac & mel, quod uno die solemnissimo in infamum mysterio solet offerri, quamvis in altari offerantur, suam tamen habent propriam benedictionem, ut à sacramento Domini corporis & sanguinis distinguantur, nec amplius in primitiis offerantur, quàm de uvis & frumentis. C'est ainsi que ce Canon, qui est mutilé dans les éditions ordinaires, est rapporté dans le Code Africain, où il est le XXXV II.

Ibid. pag.
3065.

On y peut remarquer 1. que ceux qui offrent du lait, du miel, des épics nouveaux, sont les mêmes qui offrent le pain & le vin qui doit être changé au corps de Jesus-Christ; & par conséquent ce sont les fideles, & non pas les Prêtres; 2. qu'on ne pouvoit offrir à l'autel du lait & du miel, qu'une seule fois, savoir le Samedi de Pâques; & que de peur qu'on ne confondit le pain & le vin avec ces sortes de choses, on marquoit par une benediction particulière l'usage & l'emploi different de ces oblations différentes; 3. qu'enfin de tous les premiers, on ne pouvoit offrir à l'autel que les épics nouveaux & les premiers raffins, parce qu'ils avoient une relation très-étroite avec l'Eucharistie: peut-être même qu'on faisoit de la farine des uns, & qu'on pressoit les autres dans le calice, comme on dit qu'il s'observe encore en quelques endroits. On peut consulter sur cela le IV. Canon apostolique.

Mais voici un Decret encore plus formel: c'est le IV. Canon du II. Concile de Mâcon tenu l'an 585, sous le Pape Pelage II. Il retablit l'ancienne coutume d'offrir la matiere du sacrifice, qui commençoit à être negligée par quelques personnes; & il en parle en ces termes: *Cognovimus quosdam Christianos, relicto fratrum catu, à mandato Dei aliquibus levis deviasse, ita ut*

nullus eorum legitimo obsecundationis parere velit officio Deitatis, dum sacris altaribus nullam admovent hostiam. Propterea decernimus, ut omnibus Dominicis diebus altaris oblatio ab omnibus viris & mulieribus offeratur tam panis quàm vini; ut per has immolationes & peccatorum suorum fascibus careant, & cum Abel vel ceteris justis offerentibus, promerantur esse consortes.

Cette coutume étoit encore en usage du tems de S. Gregoire de Tours, comme il paroît par une histoire qu'il rapporte dans le Livre de la gloire des Confesseurs, & dont toutes les circonstances sont admirables. Il y avoit à Lyon, dit-il, deux personnes de qualité, unies par le sacrement, & par une piété égale dans tous les deux. Le mari mourut le premier. Sa femme ne se contentant pas de l'assister par ses prieres, faisoit offrir tous les jours pour son repos le sacrifice redoutable de l'autel, & elle portoit tous les jours pour cela une certaine mesure d'un vin très-excellent. Mais il faut apprendre & cela & le reste de S. Gregoire même: *Mulier per annum integrum ad hoc templum degens, assidue orationi vacabat celebrans quotidie Missarum solemnia, & offerens oblationem pro memoria viri. . . . semper sextarium Gazeti vini præbens in sacrificium basilica sancta. Sed Subdiaconus nequam reservans gula Gazetum, acetum vobementissimum offerebas in calice, muliere non semper ad communicandi gratiam accedente. Igitur cum frandem hanc Deo placuit revelare, apparuit viri mulieri dicens: Heu! heu! dulcissima conjux, in quid defluxis labor meus in seculo, ut nunc acetum in oblatione delibem? Elle lui repondit en dormant, que cela ne pouvoit pas être: mais étant éveillée, & se souvenant bien de l'apparition, elle alla selon la coutume à Matines, & elle assista à la Messe à laquelle elle ne manqua pas de faire son oblation: *Quibus**

S. Greg.
Turon. lib.
de glor. &
Confessor.
c. 65.

Conc. Ma-
nicon. 2.
Cap. 4.

explexis celebratque Missis, continue S. Gregoire, accedit ad poculum salutare, qua tam fervens acetum hausit ex calice, ut putaret sibi dentes exenti, si haustum sanguinis deglutisset. Tunc increpans Subdiaconem emendata sunt qua nequiter fuerat defraudata.

Jean Diacre rapporte dans la vie de S. Gregoire le Grand une autre histoire qui ne prouve pas seulement que le pain & le vin qui étoient offerts par les fideles, étoient consacrés à l'autel par les Prêtres; mais qui prouve encore que, lorsque les fideles étoient en petit nombre, on distinguoit aisément l'oblation de chacun, pour lui donner la communion de la part même qu'il avoit offerte: *Matrona qu-*

Apud
Greg. mag.
tom. 4.
pag. 52. n.
41.

dam, dit-il, beato Gregorio per stationes publicas Missarum solemniter celebranti, solitas oblationes obtulerat. Cui post mysteria traditurus cum diceret: Corpus Domini nostri Jesu Christi, conserves animam tuam, lasciva subristis. Ille continuo dexteram ab ejus ore convertens, partem illam dominici corporis super altare deposuit. Après que la Messe eut été achevée, le saint Pape voulut savoir de cette Dame, quel sujet elle avoit eu de rire dans le tems le plus saint & le plus terrible de la Liturgie; & après avoir long-tems relisté, enfin elle lui dit qu'elle n'avoit pu s'empêcher de rire quand elle avoit entendu qu'il appelloit corps de Jesus-Christ le pain qu'elle avoit elle-même pétri de ses mains, & qu'elle avoit fort bien reconnu: Quia panem, quem propriis manibus misersisse cognoveram, in corpus Dominicum perhibeas. On se mit en priere & on se prosterna, pour obtenir de Dieu d'avoir pitié de l'incrédulité de cette femme; & ce qui paroïssoit n'être que du pain, devint extérieurement chair; & après un second prosternement cette chair reprit l'apparence de pain.

La même coutume paroît dans le

Sacramentaire de S. Gregoire: *Offeruntur, y est-il dit, à populo oblationes & vinum, à quibus in altari ponuntur ut sacrentur. Et nous apprenons de l'ancien Ordre Romain les circonstances & le détail de cette cérémonie si sainte & si religieuse. C'est dans le Chapitre Qualiter celebrandum sit officium Missæ, où on lit ce qui suit: Pontifex descendit ad sensorium, quod est locus Principum, ut suscipiat oblationes eorum; Archidiaconus vero post eum amulas suscipit, & in calicem majorem vacuum refundit; oblationes vero Principum Subdiaconus à Pontifice suscipit, ac subsequens Subdiacono porrigit, & ipse in sindonem quam tenent duo Acolythi, eas ponit. Voilà pour le quartier des hommes. Descrivant ensuite les cérémonies pour le quartier des femmes, il dit: Tunc Archidiaconus accipiens per Subdiacones oblatus hinc inde porrigitur eas, ponit tantas super altare quanta possint populo sufficere. Nous apprenons la même chose d'Amalarius Auteur du IX. siècle: *Populus dat oblationes suas, id est panem & vinum secundum ordinem Melchisedech. . . Susceptis oblationibus revertitur sacerdos ad altare, disponunt Diacono oblatus super altare, more priorum septem Diaconorum.**

S. Greg.
in sacram.

Ordo Ro-
manus.

Amalarius
lib. 3. offic.
eccl. Bibl.
Pat. tom.
9. p. 289.

Enfin il ne faut qu'examiner la Liturgie même dont nous nous servons, & qui est très-ancienne, pour voir des preuves & des vestiges de cette sainte coutume: *Pro quibus tibi offerimus, disons nous dans le Canon, vel qui tibi offerunt; & un peu avant le changement & la perfection des dons: Hanc igitur oblationem servitutis nostræ, sed & cuncta familia tue, quasumus, Domine, ut placatus accipias. Avant même que les mystères commencent, le Prêtre en se tournant du côté du peuple, l'exhorte à prier avec une nouvelle attention: *Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum Patrem omnipotentem. Et les oraisons que**

Canon.
Missæ.

Ibid.

le Prêtre dit d'un ton plus bas avant celle qu'il fait à haute voix , & qu'on appelle la preface , sont pleines de témoignages que les oblations des fideles étoient presentes sur l'autel , aussi bien que celle du Prêtre. Entre plusieurs autres , Poraison du V. Dimanche après la Pentecôte le marque d'une maniere très-précise : *Propitiare , Domine , supplicationibus nostris , & oblationes famularum famularumque tuarum benignus assume ; ut quod singuli obtulerunt ad honorem nominis tui , cunctis proficiat ad salutem..*

A toutes les preuves que nous avons apportées de cet ancien usage de l'Eglise , nous ajouterons quelques remarques qui en donneront une connoissance plus exacte. 1. Par cette sainte ceremonie les fideles s'offroient eux-mêmes en figure & en symbole avant que le Prêtre offrit Jesus-Christ en verité : *Mysterium vestrum in mensa Domini possumus est* , dit S. Augustin dans le discours aux Neophytes rapporté par S. Fulgence dans la réponse à la question du baptême de l'Ethiopien , d'où les Calvinistes pretendent si mal à propos tirer une forte preuve contre la réalité : *Intelligite , & gaudeat : unitas , pietas , veritas , caritas , unus panis , unum corpus multi sumus. Quando exorcisabamini , quasi malebaminus ; quando baptisati estis , quasi conspersi estis ; quando Spiritus sancti ignem accepistis , quasi colti estis. Esote quod videtis , & accipite quod estis . . . Sic & de vino , fratres , recolite unde si unum , grana multa pendent ad boitum , sed liquor granorum in unitate confunditur : ita Dominus Jesus-Christus nos significavit , nos ad se pertinere voluit , mysterium pacis & unitatis nostra in sua mensa consecravit.*

2. Les restes de ces oblations étoient si précieux & si saints , seulement par la destination que les fideles en avoient faite à l'autel pour devenir le corps de Jesus-Christ , & par les prieres des

Prêtres , qu'ils ne pouvoient être mangés que par les Ecclesiastiques & par les fideles qui pouvoient communier : *Que in sacrificii rationem offeruntur , post ea qua in mysterium usum consumuntur , Clerici dividunt ; & nec Catechumenus ex eis bibat vel comedat , sed solum Clerici , & qui cum eis sunt fideles fratres* , dit Theophile d'Alexandrie.

3. Toutes sortes même d'oblations , sans en excepter celles qui se faisoient ailleurs qu'à l'autel , étoient interdites à ceux qui n'étoient pas unis de communion avec l'Eglise catholique. Les anciens étoient d'une si grande delicatesse sur cela , que l'impie Marcion ayant autrefois donné à l'Eglise une somme considerable , & s'en étant depuis séparé par une apostasie ouverte , on lui restitua ce qu'il avoit donné , de peur qu'on ne parût avoir encore avec lui quelque liaison. *Marcion quidem* , dit Tertullien , *cum ducentis sesteris qua Ecclesia tulerat , novissimè in perpetuum dissidium relegatus , venena doctrinarum suarum diffeminavit.*

L'Empereur Constance ayant envoyé l'Eunuque Eusebe à Rome , pour presser le Pape Libere d'entrer dans le parti des Ariens ; & ce Ministre ne l'ayant pû ébranler par les menaces , il lui offrit des présents magnifiques de la part de son maître. Mais ne pouvant non plus les lui faire accepter , il le quitta tout en colere , & alla lui-même les dedier dans l'Eglise de S. Pierre : *Cum muneribus suis domo egreditur* , dit S. Athanase , *& sacinus designat , quod à moribus christianorum abhorret , & quod auctius est quam pro spade , templum Apostoli Petri ingreditur , ibique ea ipsa dona consecravit.* Sans Libere l'ayant su , fit jeter ces présents comme une victime impure & souillée ; & il fit une forte reprimande à celui qui étoit chargé de la garde de ce saint lieu , de ne s'être pas opposé à l'entreprise d'Eusebe : *Quod cum rescivimus*

Theoph.
Alex. Epist.
Canon. ad
Ammon.
Can. 7.
Coac. tom.
1. p. 180.

Tertull. de
prescrip.
c. 10.

S. Athan.
Epist. ad
Solitarios.

Oratio 1.
Domini.
post Pent.

S. Aug.
serm. ad
Neophyt.

est a Liberio, magnopere increpavis custodem loci, quod id non prohibuisset. Ipse deinde progressus, dona illa, ut victimam illicitam projecit.

Cette action aigrit étrangement & le Prince & le Ministre. Mais Libere s'en mettoit alors peu en peine. Ayant été conduit à Milan où étoit l'Empereur, avec lequel il eut cette admirable conférence que Theodoret nous a conservée, le Prince qui le condamna au bannissement, lui envoya de l'argent pour son voyage. Mais Libere le refusa, & chargea celui qui le lui avoit apporté, de dire à son maître qu'il lui conseilloit de le reprendre, qu'il en avoit besoin pour payer les soldats; & que, s'il vouloit en faire des libéralités, qu'il les fit aux Evêques Auxence & Epiphane qui les avoient bien méritées par les services qu'ils avoient rendus à l'Arianisme, & qui ne manquoient pas d'appetit: *Dixit ei qui attulerat, dit Theodoret, Abi. Redde solidos Imperatori. Opus enim his habet, ut praebeat militibus suis... Quod si Imperator his opus non habet, det eos Auxentio & Epiphano. His enim opus habent.*

Le même Pape refusa aussi généreusement les libéralités de l'Impératrice; & Eusebe voyant qu'il refusoit tout, lui offrit encore son assistance & son bien pour le voyage. Mais Libere lui répondit brusquement, au rapport de Theodoret: *Ecclesias orbis terrarum vacuas ac desertas fecisti, & mihi tanquam noxio elemosynam offers: abi, & prius Christianus fias.*

L'Auteur des Constitutions, ou l'Interpolateur, car je ne sai lequel c'est des deux, eût été sans doute de meilleure composition. Car quoiqu'il soit très sévère dans le Chapitre. VIII. du IV Livre, & qu'il dise même dans le VIII. qu'il vaut mieux mourir de faim, que de recevoir les oblations des hommes injustes: *Quod si ad*

*id miseriarum redigantur Ecclesia, praestat perire quam ab hostibus Dei aliquid accipere in contumeliam ac ludibrium amicorum ejus; il se radoucit néanmoins dans la suite, & il trouve cet expédient, dans le X. Chapitre, de convertir les oblations en charbons & en bois, afin de les purifier par le feu: *Illud argentum in ligna & carbonibus impendite.... equum quippe est, ut hac impiorum munera ignis sint pabulum, non piorum esca.* Voilà ce que c'est que d'avoir de l'esprit.*

Mais j'aime bien mieux cette manière simple & naturelle du II. Canon du Synode de S. Patrice: *Contentus tegmento & alimento tuo, cetera dona iniquorum reproba; quia non sumis lucerna, nisi quo alitur.* Cela s'entend néanmoins de ceux qui ne faisoient pas des oblations du bien d'autrui, & qui étoient injustes, sans être voleurs. Au reste il y a deux Synodes de S. Patrice en Hybernée Le premier est de l'an 431. ou 436. L'année de l'autre est incertaine. Le Canon que je viens de citer est de ce dernier tenu après le Concile d'Ephèse, & les Lettres de S. Leon.

4. La circonstance la plus importante de l'ancienne manière de recevoir les oblations, est marquée dans ces mots du XXXI. Canon d'Elvire: *Hujus nomen neque ad altare cum oblatione esse recitandum.* Il s'agit d'un Eurgumene. D'où nous apprenons que c'étoit la coutume de reciter à l'autel & dans la prière du sacrifice, les noms de ceux qui avoient offert. C'est à quoi fait allusion S. Cyprien dans la X. Epître, où il se plaint de ce que quelques Prêtres séditeux avoient accordé la réconciliation & l'Eucharistie à des personnes coupables des plus grands crimes. Car voici comme il exprime la chose: *Persecutione adhuc perseverante, nondum restituta Ecclesia ipsius pace, ad communica-*

Autor
Constit.
lib. 1. c. 8.
pag. 297.

Ibid. c. 10.

Synod. S.
Pat. Can. 2.
Conc. tom.
3. p. 1432.

Conc. El-
berit. Can.
29.

S. Cyp.
Epist. 9.
pag. 29.

Theod.
hist. lib. 1.
cap. 16.

Ibid.

Ibid.

tionem admittuntur, & offertur nomen eorum; & nondum penitentia acta, nondum exomologesi facta, nondum manu eis ab Episcopo & Clero imposita, Eucharistia illis datur. Cela suppose que c'étoit la marque d'une parfaite reconciliation, que d'être nommé dans le sacrifice, & qu'on avoit droit après cela d'y participer; car on ne pouvoit offrir le nom de quelqu'un sans offrir pour lui; & on n'offroit en cette maniere comme nous le dirons bientôt que pour ceux qui avoient droit à la participation du corps de Jesus-Christ, selon cet endroit de l'Épître XI. du même Saint: *Audite quosdam de Presbyteris, . . . jam cum lapsis communicare capisse, & offerre pro illis, & Eucharistiam dare.*

On voit encore tout cela dans ce rigoureux arrêt que les Evêques d'Afrique prononcèrent, contre ceux qui chargeroient en mourant quelque Ecclesiastique de la tutelle de leurs enfans: *Ac si quis hoc fecisset, dit S. Cyprien, non offerretur pro eo, nec sacrificium pro dormitione ejus celebraretur. Neque enim, ajoute-t-il, apud altare Dei meretur nominari in sacerdotum prece, qui ab altari sacerdotes & ministros voluit avocare.* Ce qui est encore plus éclairci par cette espece d'anathème, que S. Cyprien prononce contre la memoire de Victor: *Non est quod pro dormitione ejus apud vos fiat oblatio, aut deprecatio aliqua nomine ejus in Ecclesia frequentetur.*

5. Nous apprenons de l'Épître du Pape Innocent I. à l'Evêque Decentius diverses particularités de cette ancienne ceremonie, qui sont d'autant plus remarquables, que les anciens ne nous en ont presque jamais parlé bien distinctement. *De nominibus verò recitandis, dit-il, antequam precem sacerdos faciat, atque eorum oblationes, quorum nomina recitanda sunt sua oratione commendat, quàm superfluum sit &*

ipse pro tua prudentia recognoscis, ut cuius hostiam necdum Deo offeras, ejus ante nomen insinues, quamvis illi incognitum sit nihil. La coutume s'étoit donc introduite en quelques Eglises de reciter les noms de ceux qui avoient offert, aussi-tôt après que les oblations avoient été mises sur l'autel, & avant que la grande & solennelle priere du sacrifice eût été commencée, & que l'Evêque eût présenté à Dieu les oblations qui devoient être changées au corps & au sang de son Fils unique. Mais cette coutume étoit un abus. Car les fideles n'étoient point de cette sorte nommés dans le sacrifice; & leurs noms étant prononcés lorsque les oblations n'avoient point encore été acceptées par le Pere celeste, ils n'engroient pas dans l'union & dans la société des mysteres qui ne commençoient qu'après: *Præsertim ergo oblationes sunt commendanda, ac tunc eorum nomina, quorum sunt, edicenda; ut inter sacra mysteria nominentur, non inter aliqua quæ ante præmittimus, ut istis mysteriis viam futuris præcibus aperiamus.* Le sens de ces paroles est fort élevé; mais il ne peut être obscur après l'éclaircissement que je viens d'y donner.

6. La reconciliation de ces noms se faisoit en public, & elle étoit de l'office du Diacre; comme il paroît par cet endroit de l'Épître de S. Isidore de Seville à Ludifrede Evêque de Cordoue: *Ad ipsum pertinet officium precum & recitationum nominum.* Et comme on abuse des meilleures choses, cette ceremonie de religion devint, par l'ambition de quelques personnes, une chose d'éclat & de vanité, comme s'en plaint S. Jerome: *At nunc publicè recitantur offerentium nomina, & redemptio peccatorum mutatur in laudem.* Et d'une maniere encore plus aigre & plus forte, dans les Commentaires sur le XVIII. Chapitre

Ibid.

Epist. 11.
pag. 11.

Epist. 66.
pag. 115.

Innoc. I.
Epist. 25.
ad Decen-
tium, c. 2.
n. p. 837.

S. Isidor.
Hispal.
Epist. ad
Ludifred. 6
pag. 413.

S. Hieron.
in cap. 11.
Jeremi.
tom. 3.
pag. 184.

Id. inc. 18.
Ezech.
ibid. pag.
822.

d'Ezechiel : *Multos conspiciamus, . . . qui opprimunt per potentiam, vel furta committunt, ut de multis parva pauperibus tribuant, & in suis sceleribus gloriantur. Publicique Diaconus in Ecclesiis recitat offerentium nomina : tantum offert illa, tantum ille pollicitus est ; placemque sibi ad plausum populi, torquente eos conscientia. Damusque materiam miseris ut gaudeant ad ea qua tribuunt, & non lugeant ad ea qua rapuerunt.*

Cette pratique étoit néanmoins très-innocente & très-utile dans son origine. Car elle étoit fondée sur l'obligation que les fideles ont de donner bon exemple, & de faire briller la lumiere de leurs bonnes œuvres devant tout le monde, sur la reconnaissance de l'Eglise & son desintéressement ; puisqu'elle louoit la vertu, & rendoit en même tems une espece de compte public à tous les pauvres, non-seulement de ce qu'elle avoit reçu, mais même de ce qu'on lui avoit promis pour eux : enfin sur l'assistance spirituelle que les pauvres doivent à ceux qui prennent soin de leurs besoins temporels. Car l'Eglise a toujours cru que les prières faites en commun pour une personne connue & marquée en particulier, avoient quelque chose de plus fort & de plus puissant.

Epist. 60.
pag. 100.

Rien n'est plus digne d'attention sur ce sujet, que ce que S. Cyprien écrit aux Evêques de Numidie, dont le pays avoit été ravagé par les barbares, & une partie du peuple emmené en captivité : *Ut autem fratres nostros ac sorores*, leur dit-il dans l'Epître LX. qui est toute brûlante du feu de sa charité, *qui ad hoc opus tam necessarium prompti ac liberaliter operati sunt, ut semper operentur, in mente habeatis in orationibus vestris, & eis vicem boni operis in sacrificiis & precibus representetis, subditi nomina singulorum ; sed & Collegarum quoque & sacerdotum*

nostrorum, qui & ipsi, cum praesentes essent, & suo & plebis sua nomine quadam pro viribus contulerunt, nomina addidi, . . . Quorum omnium, secundum quod fides & caritas exigit, in orationibus & precibus vestris meminisse debetis.

Enfin lors même que l'Evêque ou le Diacre distribuait aux veuves & aux autres pauvres les oblations des fideles, il devoit les leur nommer, selon l'Auteur des Constitutions : *Dic autem in opibus, quis dederit, ut nominatum quoque pro eo presentur, ut & ipsi tribuatur unicuique auctum oportuerit.* Ce qui est encore plus certainement établi par ce mot important des Actes de la justification de Cecilien & de Felix : *Utrique vel audisti, vel vidisti si datum est pauperibus, dat & vobis de re sua Lucilla.* On peut voir encore le XIX. Canon du Concile de Merida.

Autor
Constitut.
lib. 3. c. 42.
pag. 276.

A. C. Cecilian. & Felix.
lic.

§. I L.

Que non-seulement on ne recevoit pas les oblations des Energumenes, mais qu'ils étoient eux-mêmes exclus de la vue des saints Mystères & de la priere commune des fideles.

Le Concile d'Elvire n'établit point un nouvel usage, en défendant par son XXIX. Canon de recevoir les oblations des Energumenes, de reciter leurs noms dans le sacrifice, & de leur laisser rendre aucun service public pendant les saints Mystères. Le LXX. Canon Apostolique les traite encore plus rigoureusement, puisqu'il les exclut même de la priere commune des fideles : *Si quis Dæmonem habet, ne fiat Clericus, sed nec unum cum fidelibus precetur ; cum autem purgatus fuerit cum fidelibus recipiatur.*

Can. Apo-
stol. 70.
pag. 447.

On voit dans le VIII. Livre des Constitutions Apostoliques la manière dont on prioit pour eux en public,

Confl.
Apostol.
lib. 1. c. 6.
pag. 394.

& dont on les faisoit sortir après les Catechumenes & devant les penitens : *Post hoc Diaconus dicat: Exite Catechumeni in pace. Cumque is exierint, dicat: Oraison, Energumeni & vexati à spiritibus immundis, Invenit cuncti pro ipsis deprecemur.* Et après cela le Diacre leur dit de baisser la tête pour recevoir la benediction de l'Evêque : *Inclinatæ, Energumini, atque benedictionem accipite ;* & ils demeuroient en cette posture d'humilité & de penitence pendant l'oraison qui est rapportée dans le Chapitre VII.

Autor.
Hierar.
eccles. c. 3.
pag. 293.

L'Auteur de la Hierarchie ecclesiastique mesles Energumenes au rang des Catechumenes & des penitens : *Extra templi ambubium collocantur Catechumeni, & cum iis Energumeni & penitentes ;* & il dit que c'est avec justice, qu'on les fait sortir seulement après les Catechumenes : *Neque enim par est, mea quidem sententia, id quod particeps aliquando sanctissimorum sacramentorum fuit . . . quod penitus sacris initiatum non est.* Il ajoute que, quoiqu'on leur permette d'assister à la lecture des saintes Ecritures & d'entendre le chant des Pseumes, on leur interdit la vue de l'Eucharistie & des autres mysteres secrets, bien loin de les leur communiquer : *Catechumenos & Energumenos, quique in penitentia sunt, sancta hierarchia mos patitur quidem audire sacram psalmorum modulationem, divinamque sacrarum scripturarum recitationem : ad sacra autem opera, qua deinceps sequuntur, atque mysteria spectanda non eos convocat.*

Voilà des vestiges au moins d'une ancienne Tradicion recueillie par ces Auteurs. Elle persévra dans plusieurs Eglises, & S. Chrysostome nous décrit ce qui se pratiquoit de son tems à Antioche à l'égard des Catechumenes, d'une maniere assez approchante de celle que nous venons de rapporter d'après l'Auteur de la Hierarchie ecclesiastique : *Ideo Energumenos*, dit-il dans le III. discours sur l'incomprehensible nature de la Divinité, qui est le XXIX. entre les discours prononcés devant le peuple d'Antioche, *tempore illo*, (il parle des prières avant le sacrifice) *Diaconus adducit, jubensque caput sanum inclinare, . . . Quomodo igitur iudice prodituro, ut in excelso tribunali sedeat, carceris custodes, detentos omnes eductos domicilio, ante cancellos & tribunalis vela collocant, squalidos, sordenses, passis capillis, scissis pannis indutos. Ita Patres faciendum statuerunt, quando futurum est ut Christus cum in excelso tribunali sedeat, in ipsisque mysteriis appareat, ut scilicet Damoniæ, quasi vincti quidam inducantur ; non ut pena supplicioque afficiantur sed ut populo urbeque tota intus præsentæ communes supplicationes fiant.* On peut lire le reste qui est très-instructif. Le même Pere fait commencer les prières de la Liturgie par celles que le peuple & l'Evêque faisoient pour les Energumenes, sans parler même des Catechumenes : *Prima præcatio quam pro Energumenis adhibemus misericordia commemoratione plena est, secunda quoque pro iis qui in penitentia sunt.* On peut voir encore ce qu'il dit sur cela dans la XVIII. homelie sur la II. Epître aux Corinthiens. Mais quoiqu'il en soit de l'ordre des prières qu'on faisoit sur les Energumenes, il est toujours constant qu'ils étoient encore exclus, comme les penitens, de la vue des saints Mysteres & de la prière commune des fideles, dans plusieurs Eglises, du tems de S. Jean Chrysostome.

Quelques Eglises cependant étoient dans une pratique différente, du moins au tems de Timothée d'Alexandrie. Car cet Evêque étant interrogé sur cette matiere, repondit avec cette distinction : *Si mysterium non enunxiet, nec ulla alio modo blasphemet, sit parti-*

S. Chrys.
hom. 3. de
Dei nat.
tom. 1.
pag. 470.
n. 7.

Ibid. hom.
4. p. 477.
n. 4.

Id. hom.
71. in
Matth.
tom. 7.
pag. 694.
n. 4.

Timoth.
Alex. Respi

Can. Conc.
tom. 2.
pag. 1791.

ceptis (sanctorum mysteriorum) sed non singulis diebus. Sufficit enim, si statim solum temporibus. Il y en a qui trouvent cette décision peu juste. Pour moi, elle me paroît raisonnable. Mais il n'est ici question ni de l'un ni de l'autre.

Conc.
Arausic. 7.
Conc. 14.
Conc. tom.
3. p. 1450.

Le I. Concile d'Orange de l'an 441. eut la même indulgence pour ces malheureux ; mais il y mit beaucoup plus de conditions : *Energumeni jam baptisati, dit-il, si de purgatione sua curant, & se sollicitudinis Clericorum tradunt, monistisque obtemperant, omnimodis communicent, sacramenti ipsius virtute, vel muniendi ab incursu Demonii quo instantur vel purgandi, quorum jam ostenditur vita purgatur.* Il est impossible de décider avec plus de lumière & plus de sagesse.

C'étoit aussi le sentiment de l'Abbé Serene dans la VII. Conférence de Cassien. L'Abbé Germain étant d'un avis contraire, & lui opposant la coutume des Eglises de sa province & la défense de donner les choses saintes aux chiens. ce saint homme lui répond que ce passage de l'Ecriture est mal appliqué ; parce que l'Eucharistie n'est pas donnée au Demon, mais à un fidele contre le Demon ; & qu'elle est la terreur de cet Esprit de tenebres, comme elle est la force & la consolation des Chrétiens affligés & penitens. Il ajoute que, parmi les Religieux & les Solitaires de Nitrie & de Sceté, il y avoit une coutume contraire à celle de leur province, & que ceux qui étoient les peres de leur Institut, étoient aussi les Auteurs de cette indulgence. Enfin il appuie son sentiment sur le succès de plusieurs experiences, & en particulier de l'Abbé Andronic, & sur un raisonnement qui est encore plus solide que l'experience : *Magis namque ac magis immicus insultabit obfesso, cum eum à celesti medicina viderit segregatum.* Il

Cassian.
collat. 7.
c. 30. pag.
43.

seroit néanmoins dangereux de pousser ce principe là trop loin. Car l'Eucharistie est un remède à la vérité, mais il suppose de la santé & de la force ; & nous verrons tout à l'heure quelle étoit la cause de cette condescendance parmi les Solitaires.

Il paroît qu'on avoit en Afrique la même condescendance, par ce que rapporte l'Auteur du Traité des promesses & des predinctions attribué fausement à S. Prosper, d'une jeune fille Arabe qui, étant possédée, fut guérie à Carthage par la communion & par l'atouchement du sacré calice, après avoir été quatre-vingt-deux jours sans manger & sans pouvoir le faire : *Peracto sacrificio, cum eadem inter ceteras* (elle étoit depuis quinze jours dans un Monastere de vierges) *levem particulam corporis Domini tinctam à sacerdote perciperet, semihora mandens trahere non valuit, nondum illo fugate, de quo dicit Apostolus : Qua consonantia Christi ad Beelial? Manu igitur faciem ejus sustentante sacerdote, ne sanctum projiceret, à quodam Diacono suggestum est, ut calicem salutarem gutturi ejus Pontifex applicaret. Quod ut factum est, statim, ut locum illum, quem Diabolus obsederat, Salvatoris imperio reliquit, sacramentum quod ore gestabat, cum laude Redemptoris transgissent puella clamavit.* On peut lire l'histoire de Lausique de Pallade, Chapitre 19. & 20.

De prom.
& prædict.
c. 6. n. 2.
pag. 193.

Mais revenons aux prières qu'on faisoit, comme nous avons dit, pour les Energumenes hors le tems du saint sacrifice. Il y avoit deux manieres de prier pour eux : l'une publique & solennelle, qui est celle dont nous avons parlé, & une autre particulière. La première ne convenoit qu'aux Evêques, ou aux Prêtres avec leur permission ; comme nous l'apprenons du Pape Innocent I. *Hæc, nisi Episcopus præceperit, non licet. Nam eis.* Epist. 15.

Innoc. I.
Epist. 15.

ad Decent.
c. 6. n. 9.
pag. 861.

manus imponenda omnino non est, nisi Episcopus auctoritatem dederit id efficiendi. Ut autem fiat, Episcopi est imperare, ut manus eis vel à Presbytero, vel à ceteris Clericis imponatur. J'avoue qu'il y a une difficulté très considérable dans le sens de ces paroles, & je ne garantis pas celui que j'ai donné. Cependant cela ne touche pas à ce que je viens de dire; parce qu'il est bien certain que les exorcismes, dont je parle, se faisant à la vue de tout le peuple & au commencement de la Liturgie, ils ne pouvoient être faits que par les Evêques, ou, avec leur permission, par les Prêtres.

La seconde maniere étoit propre aux Exorcistes, qui avoient reçu dans leur ordination, rapportée dans le VII. Canon du IV. Concile de Carthage, le pouvoir de chasser les Demons, & d'imposer les mains aux Energumenes, en secret : *Omni die Exorcista Energumonis manus imponant, disent les Peres du Concile que je viens de citer. Et nous apprenons du Canon XCII. qu'ils étoient chargés du soin de leur nourriture : Energumonis in domo Dei assidentibus, viâs quotidianas per Exorcistas opportuno tempore ministraretur.* Mais S. Martin employoit lui-même quelquefois une autre sorte de priere secrete, pour forcer les Demons de quitter les corps qu'ils possédoient. S. Sulpice Severe la raconte en ces termes : *Si quando exorcizandorum Damonum Martinus operam recipisset, neminem manibus attritabat, neminem sermonibus increpabat, sicut plarumque per Clericos rotatur turbo verborum; sed admotis Energumonis ceteros jubebat abscondere, ac foribus obsecratis in medio Ecclesie cunctis circumstantibus, cinere reperfus, solo stratus orabat. Tum vero cerneret miseros diverso exitu perurgeri;... ut jam in Martirio illud fateamur impletum, quod scriptum est, quoniam sancti de Angelis judicabunt.*

Conc.
Carthag. 4.
can. 90.
Conc. tom.
2. p. 1107.

Id. Can.
92.

Sulp. Sev.
in vita S.
Martin.
Dial. 3.

Enfin la dernière maniere d'exorciser efficacement les Energumenes, étoit de les conduire aux tombeaux des Martyrs. C'est une chose qui est connue de tout le monde; & je me contenterai de rapporter ce qu'en dit S. Paulin, pour relever la puissance de S. Felix sur ces Esprits rebelles :

*Damonas exercet, devinâque corpora solvit.
Nam sibi Felicem cecis incumbere
pennis
Pessiferi proceres tristis clamore factentur,
Occultasque cruces gemitu testantur aperto, ...
Cum captiva intra deprentur corpora, Christum
In sancto fulgere suo clamantque probantque
Membrorum incussu tremuli, capitumque rotati,
Tormetisque sicut, sed non sua corpora torquent
Clamantes proprios aliena per ora dolores:
Orantum veniam, latet ultor, pœna videtur.*

S. Paulin,
Carm. 2.
in fest. S.
Felic.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici des Energumenes, porteroit assez à penser, que la possession est la suite & la peine de quelque crime. L'Auteur de la Hierarchie ecclesiastique est de ce sentiment, comme il paroît par le III. Chapitre, où on lit entre autres paroles, après avoir parlé des imparfaits : *Multo magis profana eris multitudine eorum, qui perturbantionibus agitantur, carebitque sacrorum & aspectu & communione.* Le Pape Innocent I. en est aussi : *De baptizatis, dit-il, qui postea à Demonio, vitio aliquo aut peccato interveniunt, arripiuntur.* C'étoit celui des Evêques du I. Concile d'Orange; car ils exigent des Energumenes, qu'ils s'appliquent à se purifier, & qu'ils aient de la douleur de leur état ;

Autor Hierarch. eccles.
c. 3. pag. 97.

Innoc. 1.
Epist. 25.
ad Decent.
c. 5. n. 9.
pag. 861.

Loco cit.

Cassien.
collat. 7.
c. 14. pag.
417.S. Aug. lib.
de civ. Dei,
c. 32.
Ibid. lib.
10. c. 22.
Id. serm.
olim 197.
de tempo-
re, nunc
37. in App.
p. 6.S. Paulin.
Carm. 7.
in fest. S.
Felic.

& de la docilité à l'égard de ceux qui les conduisent : *Si de purgatione sua curant, & se sollicitudini Clericorum tradunt.* A quoi l'on peut joindre le XXXIX. Canon du II. Concile d'Arles. C'étoit celui de l'Abbé Serene dans le Chapitre XXIV. de la VII. Conference de Cassien, dont voici les paroles : *Constat ergo immundos spiritus non aliter posse in illos quorum obtenturi sunt corpora penetrare, nisi prius eorum mentes cogitationesque possederunt.* *Quos cum timore & memoria Dei, vel spiritali meditatione nudaverint, velut examinatos omni præsidio ac munitione divina, post facile vincendos audenter invadunt.* C'étoit celui de S. Augustin : *Damones, dit-il, nisi eos quos fallendo deceperint, possidere non possunt. Potestas inimica non vincit aut subjugat neminem, nisi societate peccati.* Ce qui revient à ce qu'il dit ailleurs : *Alligatus est tanquam in nexu canis castrensis, & neminem potest mordere, nisi eum qui se ad illum ultro mortifera securitate conjunxerit.* Enfin c'étoit le sentiment de S. Paulin : & il l'a marqué assez clairement dans le VII. Poëme en l'honneur de S. Felix ; où parlant de certains Energumenes, qui n'étoient délivrés qu'avec beaucoup de peine, & qui étoient réservés au jour de la fête du Saint, il dit :

*Licet in toto cruciatus Damonas
anno
Exagitet, jubeatque hominum dis-
cedere membris,
Producit plerosque tamen, quo lon-
gior hostes
Pena malos agitet ; velut illi qui
meruere
Vasa Malis fieri, ut meritum, tar-
dante medela,
Plenius omne luant dilato tempore
crimen.*

C'est ainsi que Montan ne fut possédé du malin Esprit, que parce qu'il lui

donna entrée dans son cœur par une ardente ambition ; comme le remarque l'ancien Auteur qui écrivit contre les Montanistes, & dont Eusebe nous a conservé une partie de l'Ouvrage sans le nommer : *Immodica, dit-il, primi loci cupiditate captem, . . . aditum in se adversario spiritui præbuisse, & Demone repletum subito quodam suorum ac mentis excessu concuti cepisse.* Tertulien dans le Livre des spectacles, joint au raisonnement un autre exemple terrible, pour faire voir que la possession est la juste peine de la déobéissance & de la mauvaise cupidité des chrétiens : *Cur ego, dit-il, non hujusmodi, etiam Demoniis penetrabiles hiant ? Nam & exemplum accidit, Damino teste, ejus mulieris qui theatrum adiit, & inde cum Damonio rediit. Itaque in exorcismo cum oreretur immundus spiritus, quod ausus esset fidelem aggredi : Constante & justissimi quidem, inquit, feci s. in meo eam inveniri.*

Cette jeune fille d'Arabie, qui fut guérie si miraculeusement à Carthage, & dont j'ai rapporté plus haut l'histoire, fut possédée dans le temps qu'elle étoit dans le bain, pour avoir regardé avec un sentiment de volupté une statue de celle qui en étoit la Deesse : *Cum in balneo lavans, simulacrum quoddam Veneris impudicè respiceret & scipsam ; eique se consimilans, domicilium se Diabolo præbuit. Statim ille leo qui rugiens circum, quem quærebat, invenit.* Cette fille étoit obligée par son état à une chasteté très exacte, ancilla Dei habitum gestans, dit l'Auteur ; c'est à-dire qu'elle étoit Religieuse ; quoiqu'elle demeurât chez les parens. Et cela justifia ce sage conseil de S. Jerome à Læta : *Mibi omnino in adulta virgine lavacra displicent, qua scipsam debet erubescere, & nudam videre non posse.*

Enfin l'Abbé Serene remarque, que ce châtement si terrible & si épouvantable

Apud Eut.
lib. 5. hist.
c. 16.Tertull.
de spect.
c. 16.Apud Profrum
in Appi.
P. 193. 2. 2.S. Hieron.
Epist. 57.
pag. 191.

Apud Cal-
sian. collat.
7. cap. 27.
pag. 430.

épouvantable étoit une punition assez ordinaire des fautes des solitaires; & il le prouve par l'exemple du saint Abbé Moÿse, qui fut puni de cette manière pour avoir résisté avec trop de chaleur & trop de feu au sentiment de l'Abbé Macaire: *Cum ipse singularis & incomparabilis vir esset, dixit, ob reprehensionem unius sermonis, quem contra Abbatem Macarium disputans paulo durius protulit, dicitur confestim esse traditus Damoni.* Il est vrai qu'il en fut délivré presque sur le champ à la prière de S. Macaire. Et ce fut une marque de la bonté de Dieu aussi bien que de sa justice, de n'avoir pu souffrir une imperfection dans ce grand homme sans la punir, & de n'avoir pu le voir humilié sans le secourir: *Quod flagellum purgationis gratia se Dominus intulisse, ne scilicet in eo vel momentanei delicti macula resideret, velocitate curationis ejus atque auctore remedium demonstravit.* Comme ces fautes étoient légères ordinairement, & que la possession n'empêchoit pas que ces saints Religieux n'eussent beaucoup de piété, beaucoup d'assiduité à la prière, & beaucoup de docilité dans les bons intervalles, il ne faut pas s'étonner qu'on ne les privât pas, comme nous l'avons dit, de la consolation & de la grace de l'Eucharistie.

Mais la possession n'a pas été seulement la punition de fautes souvent très légères; elle a servi aussi quelquefois d'exercice à la vertu même la plus parfaite. L'exemple surprenant & extraordinaire de la prière d'un saint Anachorete, que S. Sulpice Severe rapporte, est fort propre à nous donner une idée parfaite d'un Saint possédé. Il y avoit, dit Posthumien, un Solitaire que ses jeûnes continuels, & ses prières aussi longues que ses veilles, avoient rendu si redoutable aux Demons, qu'il pouvoit les chasser sans application & sans effort:

Non solum enim præsens, neque verbo tantum, sed absens quoque, interdum citius sui sinitibus, aut Epistolis missis, corpora obsessa curabat. Ces miracles ne pouvoient pas être sans une grande réputation, & une si grande réputation ne pouvoit pas être sans quelque vanité. Cependant cet homme s'appliquoit uniquement à la combattre; & voyant qu'il ne pouvoit étouffer dans son cœur un secret sentiment de complaisance & de joie, il fit à Dieu cette prière: *Totius precibus conversus ad Dominum fertur orasse, ut permittat in se mensibus quinque Diaboli potestate; similis his fieret quos ipse curaverat. Quid multis morer? Ille prapotens, ille qui signis atque virtutibus toto oriente vulgaris, ille ad cujus limina populi ante confluerant, ad cujus fores summa istius seculi se prostraverant potestates, corripus à Damone est, tentus in vinculis, omnia illa qua Energumens solent ferre perpassus. Quinto demum mense purgatus est, non tantum Damone, sed, quod illi erat utilius atque optatius, vanitate.* Les réflexions que fait sur cela S. Sulpice Severe sont admirables.

Mais l'état du celebre Stagire, si connu par ses malheurs, & par les Livres aussi bien que par l'amitié de S. Jean Chrysostome, est un sujet encore plus propre aux réflexions. Il étoit entré, après une jeunesse passée doucement & néanmoins réglée, dans les austérités de la vie Religieuse, contre les efforts de son pere. Dans le tems qu'il étoit le plus avant dans la pénitence, une nuit il fut attaqué intérieurement par le Demon, & depuis il en fut possédé; sans qu'il y trouvât de remède, & sans que les Saints de l'autre vie & ceux de celle-ci le pussent délivrer.

S. Jean Chrysostome ne pouvant l'aider, tâcha de le consoler par les trois Livres de la Providence qu'il lui envoya. Ils sont si forts & si

Mmm

Sulp. Ser.
Dial. 1. de
vita Solit.
orientis.

touchans. que, pour dire tout en un mot, ils sont très capables de consoler un homme de bien, qui se voit depuis plusieurs années possédé du malin Esprit. Ce que je viens de dire est tiré du premier & du dernier Chapitre du premier Livre. Il lui dit dans le 11 Livre que c'est manque de foi & de discernement, que les hommes ont tant d'horreur de la possession corporelle, & qu'ils méprisent si fort celle de l'esprit; & que c'est un renversement déplorable, de s'affliger de ce que le Démon est maître du corps, & de se mettre peu en peine qu'il soit maître de l'âme : *Atque anima quidem singulis diebus peccatorum vi corrumpente, nullus est qui lugeat; si quando verò corpus hoc aliquid patitur, id durum atque intolerabile esse videtur.*

Ce qu'il lui dit dans le Chapitre suivant, met cette vérité dans tout son jour, par des exemples. *Eos inspicere*, dit-il, *qui mulierum forma omni studio additi sunt, qui pecuniis usque ad insaniam inbiant, qui potentia ac gloria sunt cupidissimi. . . . qui livore & invidia rabeſcunt, qui nihil se lacerantibus insidiantur, qui vita presentis vanitatem summam rabie sectantur. Ista reuera . . . vesania sunt opera. . . . At si quis, dum perturbatur à Damone, sic quoque summam in vita philosophiam exhibeat, non solum non exprobandus, verum admirandus coronandusque ab omnibus est.* Ce qui est très conforme à cette excellente parole de Cassien dans le XXXI. Chapitre de la Conférence que j'ai déjà citée plusieurs fois : *Illi sunt vere miseri ac miserabiles judicandi, qui cum se universis criminibus flagitiisque contaminent, non solum nullum visibilibus in eis signum Diabolici suppletionis offendunt, sed nec aliqua quidem operibus eorum condigna tentatio, nec ullum flagellum correptionis inserunt. Non enim merentur celerem temporis illius expellatque medicinam.*

C'est aussi ce que S. Augustin a dit

excellamment dans le XVII. Chapitre. du Livre contre Adimante le Manichéen : *Plus timent carnales homines quod in presenti Deus vindictas, quam illud quod futurum nimirum.* Mais rien n'est plus important ni plus d'usage, que ce que ce Saint s'est éclairci dit dans le premier Livre contre l'adversaire de la loi & des Prophetes : *Quis dignè eloqui possit, quàm sit mentis excrabilior fides, pœna exhorrente meritorum, & merita non cavere peccatum? . . . Audire anima recusat immunda, & esse non recusat immunda. Immunditiam quippe averſatur carnis offensus sensibus carnis; & immunditiam diligit suam extinctis sensibus cordis.*

Enfin pour montrer que la possession pouvoit se rencontrer avec la plus grande innocence, la providence permet quelquefois que de jeunes enfans, même après le baptême, soient tourmentés du malin esprit, comme S. Jerome l'a remarqué : *Quid causa est, ut sepe bimuli, trumuli, & ubera materna lactentes, à Damono corripiantur?* S. Augustin dit la même chose d'une manière plus forte & plus touchante : *Contra mille formas Demonum incursus, quis innocentia sua filit? Quam doquidem ne quis fideret, etiam parvulos baptizatos, quibus certè nihil est innocentius, aliquando sic vexant, ut in eis maxime, Deo sinente, ista monſtretur hujus vita stenda calamitas & alterius desideranda felicitas.*

À cette première raison, pour laquelle Dieu permet la possession, S. Jean Chrysostome en ajoute une seconde. C'est, dit-il, pour faire connoître la cruauté, la tyrannie, & la rage du Démon; & pour faire éclater la bonté, la providence, & le soin de Dieu sur les hommes : *Quando videris hominem agitatam à Damone, Dominum adorare, nequitiam Damonem discere; siquidem utrumque in his Demoniacis cernere licet, & Dei benignitatem, & Damonum im-*

S. Aug.
cont. Adim.
c. 17.
n. 2.

Cont. ad.
vers. legis.
c. 14. n. 50.

S. Hieron.
Epist. 12.
pag. 25.

S. Aug.
lib. 22. de
civ. Dei,
c. 12. n. 3.

S. Chryſ.
hom. 1. de
60. Dzm.
tom. 2.
p. 256. n. 6.

S. Chryſ.
lib. 1. ad
mag. tom.
1. p. 181.
n. 2.

Ibid. n. 3.
pag. 192.

Cassian.
colat. 7.
c. 1. pag.
433.

probitatem. Conserver un pauvre malheureux entre les serres de son ennemi, n'est-ce pas un aussi grand miracle, que d'avoir conservé les jeunes Hebreux dans la fournaise, & le Prophete Daniel au milieu des lions affamés ?

L'Abbé Serene donne une troisième raison des possessions, dans Cassien : c'est l'utilité de ceux qui sont tourmentés par cette cruelle persecution : *Eos velut pædagogis*, dit-il, *trados humiliter, ut discendentes ex hoc mundo, vel purgatioris ad vitam aliam transferantur, vel pena leviori plectantur.* S. Chrysostome demeurant dans la même pensée, y donne un autre tour, en disant que c'est pour rendre ces personnes plus attentives & plus exactes, que Dieu les livre au Demon : *Qui enim imminere sibi cernit inimicum*, dit-il, *majori ad illum currit desiderio, à quo defendi possit. Ita fere infantes pueri, cum quid horrendum viderint, ad matrem suam protinus fugiunt, illarumque pendentes vestibus, eis se tuentur ac protegent; atque ita ut sapius retrahentibus plurimis, inde avelli non possint.*

S. Paulin nous fournit une quatrième raison des possessions dans les vers à la gloire de S. Felix. C'est, dit-il, pour faire éclater la puissance de Jesus-Christ & la foiblesse de cet ancien serpent :

*Hostis amare, quid insultas, qua spe
uteris in nos ?
Ecce Redemptoris nostri malus arte
vicissim
Luderis illufor; dolus & tuus in tua
cedit
Vincta tibi; capiens caperis, nec tenses
que ligaris.*

..... *Sua præda latronem*
*Decipit, & capti captivus corporis
escam,
Dum preti illicitam; lethalem devo-
rat hamum.*

Cette pensée de S. Paulin est très-remarquable. Par les possessions le Demon s'incarne en quelque façon, & donne une nouvelle prise aux Martyrs pour le lier & pour le brûler, & pour faire triompher de sa foiblesse la puissance de la grace de Jesus-Christ. Ce qui pourroit être éclairci par une autre pensée d'un savant Cardinal; qui croyoit que les possessions n'étoient si fréquentes dans les commencemens de l'Eglise, que parce que le Diable avoit une ardente passion d'imiter l'incarnation du Fils de Dieu; & que le Fils de Dieu lui permettoit d'en passer son envie, pour faire connoître aux hommes les ravages invisibles qu'il faisoit dans les âmes, le dessein qu'il avoit de perdre & d'égorger, & quelle difference il y avoit entre celui qui étoit le réparateur de l'homme, & celui qui en étoit le destructeur.

Quoi qu'il en soit, il y avoit une raison importante au commencement de l'établissement de l'Eglise, de permettre les possessions: c'étoit pour faire connoître que les Divinités des Idolâtres étoient des esprits de mensonge & d'erreur, & pour le leur faire connoître par la deposition même de ceux qu'ils adoroient : *Edatur hic aliquis sub tribunalibus vestris*, dit Tertullien, *quem Damone agi constet. Jussus à quolibet christiano loqui spiritus ille, tam se Damonem confitebitur de vero, quam alibi Deum de falso.*

Apud Cas-
sian. collat.
7. cap. 12.
pag. 431.

S. Chryf.
lib. 1. ad
Steg. n. 4.
tom. 1.
pag. 164.

S. Paulin.
Natali 7.
in glor. S.
Felix.

Tertull.
Apolog.
c. 21.

VINGT-SEPTIEME DISSERTATION.

Sur le II. & le XXI. Canon du premier Concile d'Arles. On prouve

1. l'obligation qu'ont les Clercs de demeurer attachés à l'Eglise où ils ont reçu l'ordination. 2. On marque les raisons qui peuvent les en dispenser.

Nous avons parlé ailleurs de ce Concile, qui se tint le premier jour d'Août de l'année 314. & nous en avons expliqué le premier Canon, qui a rapport à la solennité de Pâques. Le II. & le XXI. Canon regardent les Clercs qui abandonnoient l'Eglise où ils avoient été ordonnés. L'un & l'autre de ces points meritoient l'attention de ce Concile. L'on peut dire même que les troubles, que les disputes sur la solennité de cette fête & les usages différens de quelques provinces à son égard avoient excités dans l'Eglise, étoient moins dangereux que la confusion & le desordre, que l'inconflance & la légèreté de quelques Ministres de l'autel avoient apportée dans l'Eglise.

L'origine de cet abus étoit peut-être venue des persecutions & de la nécessité où les meilleurs & les plus zelés d'entre les Ecclesiastiques s'étoient souvent vus réduits, de passer d'une Eglise où ils étoient trop connus, dans une autre où ils pussent être à couvert de la tempête. Peut-être aussi que les honneurs qu'on rendoit aux Clercs étrangers, & que l'hospitalité qui étoit alors en si grande recommandation, & qui étoit accompagnée de toutes les caresses & de toutes les marques d'empressement, dégoutèrent quelques Ecclesiastiques de leur première Eglise.

Il se peut faire encore que le dessein de rendre à l'Eglise des services plus importants, & de chercher une matrice plus vaste & plus proportionnée à

leur zele, en ait trompé quelques-uns. Mais de quelque cause que fût venu ce desordre, il étoit d'une extrême conséquence de l'arrêter ; & l'ancienne Eglise doit au remède que les Peres du Concile d'Arles y apportèrent, la conservation de sa discipline ; comme nous ne devons imputer le relâchement de la nôtre, qu'à ce qu'on a négligé ce remède.

Les saints Evêques dont je parle, s'étoient contentés d'abord d'exhorter les Ministres de l'Eglise à aimer celle où ils avoient été ordonnés comme leur épouse, & à la respecter comme leur mere : *De his*, disent-ils, *qui in quibuscumque locis ordinati fuerint ministri, in ipsis locis perseverent.* Ils n'usoient alors d'aucunes menaces, & ils n'établissoient aucunes peines. Mais apprehendant avec justice que ce qui suffisoit aux gens de bien ne fût pas capable d'arrêter les ambitieux, ils retouchèrent cet article dans un autre Canon, & déclarerent qu'on ôteroit à ces Ministres infideles ce qu'on leur avoit donné, & que l'Eglise même qui les en avoit revêtus, les dépouillerait d'une dignité qu'ils n'avoient reçue que pour elle : *De Presbiteris aut Diaconibus*, disent-ils, *qui solent dimovere loca sua in quibus ordinati sunt, & ad alia loca se transferunt, placuit ut eis locis minifrent, quibus prefixi sunt. Quod si relictis locis ad aliud se locum transferre voluerint, deponantur.* Cette severité paroît bien grande ; mais elle sera pleinement justifiée, si nous prouvons 1. l'obligation qu'ont les Clercs de de-

Conc. Ar-
lat. 1. Can.
2. Conc.
tom. 1.
pag. 1417.

Ibid. Can.
21. p. 1429.

meurer attachés à l'Eglise où ils ont reçu l'ordination; & si nous marquons 2. les justes raisons qui peuvent cependant dispenser quelquefois les Clercs d'un si constant attachement. Commençons par le premier point.

§. 1.

De l'obligation qu'ont les Clercs de demeurer attachés à l'Eglise où ils ont reçu l'ordination.

Cette obligation est établie dans la collection des Canons qui portent le nom d'Apostoliques; & l'on y trouve deux Canons sur cela, qui ne sont pas moins severes que ceux du Concile d'Arles. Car le premier, qui est le XII. reduit à la communion, c'est-à-dire à l'état des laïques, les Clercs deserteurs de leur Eglise, sur-tout quand ils ont refusé d'entendre la voix du Pasteur, qui les rappelloit à leur devoir & à leur emploi: *Si quis Presbyter vel Diaconus, vel omnino ex catalogo Clericorum, reliqua sua Parochia in aliam abscesseris; & cum penitus transieris prater sui Episcopi sententiam, in alia Parochia commoretur, eum non amplius celebrare jubemus, maxime si, eum exhortante Episcopo ut rediret, non paruit, in contumacia & insolentia perseverans: is autem ibi ut laicus communicet.*

Le second Canon, qui est le XIII. suivant, a cela de particulier qu'il ne comprend pas seulement dans la même peine, l'Evêque qui donne retraite à ces desobeissans & à ces rebelles, mais qu'il le prive de sa dignité & de la communion de l'Eglise; lui ôtant tout à la fois l'honneur d'en être le fils & le pere: *Episcopus vero apud quem moratos esse conspiceris, si contra eos decretam cessationem pro nibilo reputans, tanquam Clericos fortè suscepis; velut magister inquietudinis, communione privetur.* Il est visible, en comparant ces deux Canons, que les termes de com-

municare & de communio, n'y sont point employés pour marquer la participation au corps & au sang de Jesus-Christ; & il est étonnant que d'habiles gens n'y aient pas pris garde; ce qui leur a fait donner à ces Canons des sens fort étrangers.

Le Concile de Nicée fut contraint de renouveler les anciennes regles de l'Eglise sur le même sujet; & il le fit d'une maniere qui, toute abrégée qu'elle est, renferme presque tout.

Quicumque, dit-il, temerè & periculosè, quicquid visus, neque timorem Dei pra oculis habentes, nec agnoscetes ecclesiasticam regulam, discedunt ab Ecclesia, Presbyteri aut Diaconi, vel quicumque sub regula praefus existunt: (cette version, quoique de Denys le Petit, n'est pas exacte; ces mots, si d'aucun in rebus iustis erra quovis, marquent absolument tous les Clercs, quicumque omnino in Canone recensentur, comme traduit Hervet) hi nequaquam debent in aliam Ecclesiam recipi, sed omnem necessitatem convenit illis imponi ad suas parochias revertantur. Quod si non fecerint, oportet eos communione privari.

Cette peine si extraordinaire dans les Clercs, qu'on se contentoit, même après de grands crimes, de punir de la deposition, doit nous faire concevoir l'horreur que ces Saints avoient, & qu'il seroit bien juste que nous eussions, de cette humeur inquiete qui fait que nous nous lassons de tout excepté du changement, & que nous avons tant de peine à servir Dieu & l'Eglise, autrement que par notre choix & notre volonté. Mais quelque nouvelle que fût cette peine, c'étoit la plus proportionnée à la faute de ces volontaires: car s'étant liés sur la communion des Eglises entre elles, & sur la charité avec laquelle les étrangers étoient reçus, il falloit les repousser par tout où ils se presentoient, & leur fermer toutes les ave-

Can. Apostol. 12. pag. 439.

Ibid. Can. 13.

Conc. Nic. can. 16. Conc. tom. 1. pag. 43.

nues. Il falloit que toutes les Eglises du monde, étant intéressées dans l'indigne qu'ils avoient faite à l'Eglise particulière qu'ils avoient quittée, les forçassent à y retourner : comme lorsqu'une partie de notre corps est sortie de sa place, toutes les autres sont effort pour l'y faire rentrer. Et ces raisons font sentir que mal-à propos quelques personnes ont voulu réduire l'excommunication dont parle ce Canon, à la simple exclusion du saint ministère.

Le Concile d'Antioche est une preuve, que les precautions qu'avoit prises le Concile de Nicée pour déraciner cet abus, n'avoient pas encore été assez fortes. Il fallut que dans le III. Canon il renouvelât des loix qu'il n'eût pas été nécessaire de renouveler si souvent, si elles avoient été bien gardées; & il est fort remarquable que les Ariens, qui les avoient si souvent violées, & qui eurent un grand credit dans ce Concile, aient pu se résoudre à les publier. Peut-être que les Evêques Catholiques qui assistèrent à ce Concile, forcerent les Ariens qui s'y trouverent avec eux, de donner eux-mêmes des bornes à l'ambition & à l'avidité scandaleuse de ceux de leur parti; & que, comme les Ariens composèrent avec les Catholiques pour la doctrine, ceux-ci pour se dédommager en quelque sorte composèrent avec les Ariens pour la discipline & pour les mœurs.

Quoi qu'il en soit, il y a cela de particulier dans le III. Canon d'Antioche, qu'il ôte à ces Ecclesiastiques inconstans, & leur dignité, & l'esperance de la recouvrer jamais: *Si quis Presbyter, vel Diaconus, vel quis omnino ex sacerdotali ordine, reliqua parochia sua, in aliam abierit, deinde omnino commigrans, in alia parochia longo tempore versari conatur, ne amplius celebret; maxime si proprio vocante Episcopo*

ut in suam parochiam redeat, exhorrantique non pateat. Quod si in hac indisciplinatione perduret, à ministerio modis omnibus removeatur, ita ut nequaquam locum restitutionis inveniat.

On voit par ce Canon, que la suspension étoit connue dans les premiers tems, & qu'on la distinguoit de la deposition qui étoit sans ressource. Il est vrai que le Concile suppose que ceux dont il parle soient incorrigibles, & qu'ils aient méprisé les avis & les menaces de leur Pasteur légitime. Et on peut remarquer qu'il se sert de cette expression employée dans les Canons apostoliques que nous avons cités: ce qui doit faire juger que celui qui les a recueillis, est moins ancien qu'on ne pense. Pour l'Evêque quia autorisé les desobéissans, le Concile d'Antioche en laisse le jugement à celui de la province, qui étoit chargé du soin de faire executer les Canons, & qui avoit assez d'autorité pour punir ceux qui les méprisoient: *Si autem, poursuit le Canon, eum qui propter hanc causam depositus est, alius Episcopus receperit, à communione coarceatur synodo, velut qui ecclesiastica constituta dissolvat.*

Ibid.

Parmi les crimes dont le Diacre & Archimandrite Basile accuse Nestorius, dans sa Requête présentée aux Empereurs au nom des Moines orthodoxes, & qui est rapportée dans la première partie des Actes du Concile d'Ephèse, celui-ci est un des principaux; qu'il avoit auprès de lui des Clercs étrangers, dont il se servoit pour executer ses ordres violens, méprisant ainsi les Canons qui attachoient les Clercs aux lieux où ils avoient été ordonnés, & apprenant aux autres à les mépriser impunément: *Neque verò suorum tantum aut domesticorum opera Clericorum eam ad rem utitur, verùm quorundam quoque ab exteris parvitiis & Diocesisbus adscriptorum; quibus*

A&C. Concil.
Ephes. cap.
30. tom. 3.
Conc. pag.
431.

Conc. Antioch. 1.
Can. 3.
Conc. tom.
1. pag. 562.
& 576.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 463

tamen secundum ecclesiasticos Canones in alieno Episcopatu vel Ecclesia degere non licet, sed necessarii in iis locis & civitatibus, idque quiete, in quibus ordinati sunt.

Les Peres du Concile de Calcedoine s'étoient contentés dans le V. Canon de rendre aux anciennes loix sur ce point leur premiere autorité & leur premiere vigueur : *Placuit Canonem, qui de hac re à sanctis Patribus statuti sunt, habeant propriam firmitatem.* Mais ils apprehenderent qu'on abusât des termes de ce Decret, sous prétexte qu'ils étoient trop indéterminés & trop étendus ; comme il est arrivé en nos jours après le Concile de Trente, qui avoit si saintement renouvelé les anciens Canons qui reglent la vie & la conduite des Ecclesiastiques. Ils marquerent leur pensée dans le XX. Canon en des termes si précis & si forts, qu'on ne peut ni l'ignorer, ni l'éluder par les explications : *Placuit & susceptum & suscipiendum communionem privari, donec is qui migraverat Clericus, ad propriam fuerit regressus Ecclesiam.*

Rien n'étoit plus juste que le ressentiment & l'indignation de l'Eglise contre ces faux Ministres de Jesus-Christ qui ne cherchoient que leur intérêt particulier, & qui n'aimoient dans l'état ecclesiastique que les commodités, le repos & le bien, sans comprendre que c'étoient là les seules choses qu'ils devoient ne point aimer, & dont ils devoient au contraire enseigner le mepris. Nous apprenons de S. Leon, que les motifs de ces Clercs inconsistans n'étoient jamais plus innocens & plus chrétiens, & que ce ne pouvoit être que l'ambition, l'intérêt, la legereté, le mauvais exemple & l'agitation d'un cœur & d'un esprit inquiet, qui les faisoient sortir de leur état : *Olim à sanctis Patribus & à nobis sepe decretum est, dit-il à l'Evê-*

que d'Aquilée, ut nec in Presbyteratus gradu, nec in Diaconatus ordine, nec in subsequenti officio Clericorum ab Ecclesia ad Ecclesiam cuiquam transire sit liberum ; ut unusquisque non ambitione illud, non cupiditate seductus, non persuasione hominum depravatus, ubi ordinatus est, perseveret : ita ut si quis sua quærens, non qua Jesu-Christi, ad plebem & Ecclesiam suam redire neglexerit, & ab honoris privilegio, & à communionis vinculo habeatur extraneus. Ainsi le Concile de Nicée, celui de Calcedoine, & le Pape S. Leon, outre la deposition, punissent encore les Clercs deserteurs de leur Eglise, de l'excommunication.

Et certainement quand l'intention de ces Clercs auroit été moins criminelle, c'étoit une ingratitude & une dureté digne de toutes les peines, de quitter l'Eglise même qui les avoit instruits, qui les avoit formés, enfin qui les avoit élevés à l'honneur du sacerdoce, & qui ne les y avoit élevés que pour ses propres besoins : *Filiis nutriti & exaltati, ipsi autem spreverunt me.* Car en ce tems-là on ne faisoit pas ces ordinations nombreuses qui inondent & qui noient l'Eglise, qui la chargent, qui la devorent, qui la couvrent de honte, & qui la laissent souvent sans secours. On n'ordonnoit que des Ministres utiles, & on les menoit aussi tôt à la vigne du Seigneur. On leur marquoit leur emploi, & c'étoit une desobéissance criminelle que de le quitter : *Neminem absolutè ordinari jubemus Presbyterum, disent les Peres du Concile de Calcedoine, neque Diaconum, nec quemlibet in ecclesiastica ordinatione constitutum, nisi manifestè in Ecclesia sua civilis, sive possessionis, aut in martyrio, aut in monasterio hic qui ordinatur, mereatur ordinationis publicæ vocabulum.*

Non seulement l'Eglise est une vigne où tous les ouvriers ont leur tra-

Conc. Calced. Can. 5. Conc. tom. 4. pag. 774.

Ibid. Can. 20.

Cochc. Calcedon. Can. 6. pag. 781.

S. Leo Epist. 6. pag. 114.

vail marqué ; mais c'est une sainte milice, où il est encore plus dangereux qu'à l'armée d'abandonner son poste. C'est un édifice spirituel, où les pierres vivantes qui la composent ne peuvent, ni se choisir une place, ni la remplir sans la main & sans les ordres du sage architecte qui en gouverne l'économie. Comme il faut, selon l'Apôtre, que chacun demeure dans l'état où la foi de Jésus-Christ l'a trouvé, sans se soucier de sa liberté si on est esclave, & sans se jeter dans la servitude si l'on est libre ; il faut aussi demeurer dans l'état où nous met la consécration de l'Ordre, aimer la solitude qu'elle nous impose, & ne penser qu'à la liberté de l'Évangile. Il faut se souvenir que le Pasteur est lié au troupeau, comme le troupeau l'est au Pasteur ; qu'il ne dépend pas de nous de nous choisir un peuple nouveau ; & qu'il ne faut pas seulement être appelé au sacerdoce, mais à l'usage même & à l'exercice du sacerdoce ; que la première vocation n'est rien sans la seconde ; & que pour être appelé comme le fut Aaron, il faut être destiné à la conduite d'un peuple, & au service d'un tabernacle, par les mêmes ordres par lesquels on est monté à la sacrificateur. Nous imiterons ainsi l'exemple de Jésus-Christ, qui ne s'est pas contenté de dire que son Père l'avait envoyé, mais qui nous a appris que ce n'étoit que pour les Juifs qu'il étoit venu, & que sa mission durant le cours de sa vie mortelle, étoit bornée à la seule Judée : *Non sum missus, nisi ad oves quæ perierunt domui Israël.*

Mais ce qui touchoit le plus l'Eglise dans le desordre que nous combattons, étoit que ces Ministres vagabonds, semblables aux comètes errantes dont parle l'Apôtre S. Jude, *sidæ errantia*, & à ces nuages qui parcourent plusieurs provinces sans repandre sur

aucune la fécondité & l'abondance en se fondant en pluie, *nubes sine aqua* ; portoient la confusion & le trouble par tout où ils alloient : comme il arrive dans un camp, lorsque les troupes que l'ennemi a mises en fuite, & qui se sont debandées, viennent se mêler en desordre dans les corps où il y avoit encore de la discipline. Car toute la beauté de l'Eglise consistant dans la paix, & cette paix dépendant principalement de la bonne intelligence des Evêques qui possèdent l'Episcopat en unité, ces Ecclesiastiques qui faisoient une espèce de schisme avec leur Evêque, & qui trouvoient une retraite auprès d'un autre, rompoient par une suite nécessaire l'unité de l'Episcopat universel ; comme S. Cyprien l'a excellemment remarqué sur un autre sujet, dans l'Épître LV. au Pape Corneille : *Oportet eos quibus præsumus, non circumcursare, nec Episcoporum concordiam coherentem suam subdola & fallaci temeritate collidere.*

C'est aussi la principale raison que les Evêques d'Espagne rendent de cette exacte discipline, qui défendoit aux Clercs le changement de Diocèse : *Ut liberum ulli Clerico non sit, discedere de Episcopo suo, & alteri Episcopo communicare, nisi fortè ei quem Episcopus alius libenter habeat hereticorum schismate discedentem, & ad fidem catholicam revertentem.* On ne peut quitter son Evêque, que lorsqu'il est séparé de l'Eglise ou par l'hérésie ou par le schisme ; & si on le quitte lorsqu'il est uni à l'Eglise & à ses confrères, on quitte l'Eglise, & on devient schismatique : *Neque aliunde hæreses oborte sunt, aut nata sunt schismata*, dit S. Cyprien, *quàm inde quod sacerdos Dei non obtemperatur, nec unus in Ecclesia ad tempus sacerdos, & ad tempus juxta vice Christi cogitatur ; cui si secundum magisteria divina obtemperaret fraternitas universa, nemo adversum sacerdotum collegium*

S. Cyp.
Epist. 55.
pag. 56.

Conc. Toléan. 1.
Can. 12.
Conc. tom.
2. p. 125.

S. Cyp.
Epist. 55.
pag. 81.

legium quidquam moveret. Ces dernières paroles sont très remarquables ; car elles nous font voir ce que j'avois déjà avancé , que c'est attaquer tout l'Episcopat que de mépriser son Evêque.

Le fondement de cette doctrine est ce principe indubitable , que l'Episcopat est un dans tous les Evêques , qui le possèdent indivisiblement dans l'unité & pour l'unité ; chacun l'ayant tout , & aucun ne le possédant que lorsqu'il le possède avec les autres. *Episcopatus unus*, dit S. Cyprien , *Episcoporum multorum concordia numerositate diffusus* : ce qu'il établit excellemment dans le Traité de l'unité de l'Eglise. C'étoit cela même qui faisoit la force de l'Eglise , & qui en faisoit la discipline ; les Clercs qui quitoient leur Evêque , trouvant les Pasteurs éloignés également touchés , & également disposés à venger une offense commune.

L'Eglise d'Afrique fit plusieurs reglemens pour prevenir , ou pour arrêter les commencemens de ce désordre. Nous avons sur cette matiere le XXVII. Canon du IV. Concile de Carthage , le XXI. & le XLIV. du III. Concile tenu dans la même ville. Le II. de Mileve fixa même les Lecteurs à l'Eglise où ils avoient reçu cet Office , quoiqu'ils ne l'eussent exercé qu'une fois : *Placuit ut quicumque in una Ecclesia vel semel legerit , ab alia Ecclesia ad Clericatum non teneatur.* Et S. Augustin , qui étoit si éloigné des vaines contestations , écrivit à un Evêque nommé Severe , pour lui demander un Ecclesiastique , nommé Timothée , qu'il avoit créé Lecteur , & qui s'étant retiré auprès de Severe en avoit reçu le Soudiaconat , & s'étoit lié à lui par un serment solennel de ne le jamais quitter pour un autre : *Neque enim veretur*, lui dit-il , *ne parum intelligas quantum aditus aperitur ad dissolvendum ordinem ecclesiastica disciplina , si alterius Ecclesie Clericus unicuique ja-*

naverit quid ab ipso non sit recessurus , eum secum esse permittat. Et pour le presser plus fortement , & d'une manière néanmoins qui ne pût pas le fâcher , il lui dit qu'il s'en rapporte à son jugement , pourvu qu'il veuille bien lui-même s'en rapporter à celui de la vérité , qui preside à son esprit , & qui regle les sentimens : *Certus sum ibid. enim Christum habitare in corde tuo , per quem te obsecro ut ipsum consulas , tua menti sibi subdita presidentem ; utrum homo qui in Ecclesia mea dispensationi credita jam legere caperat , & non semel , sed iterum & tertio , . . . non fuisse Lector possit aut debeat judicari.*

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter sur cette matiere. Il est de Synesius dans son Epître LXVII. à Theophile d'Alexandrie , & il merite assurément d'être remarqué : *Mibi verò*, dit-il , *reuerenda pater , ita videtur , oportere iis qui suas Ecclesias deseruerunt , omni Ecclesia interdicti , & priusquam illuc redeuntes se recuperint , neminem eos ad altare admittere , neque ad primas sedes involare , sed vulgares illos in plebeis sellis relinquare , cum in Ecclesiam intraverint. Cito enim referent se ubi de bonore periclitati fuerint , quem capere ubivis malunt , quam ibi ubi convenit ; mallem autem illic saltem , quam nusquam omnino percipere.* L'avis étoit excellent. Qu'on ferme toutes les autres Eglises aux Ecclesiastiques qui quittent la leur ; qu'on ne les regarde pas seulement , loin de leur accorder des honneurs qu'ils cheschent : ils retourneront bientôt d'où ils sont venus ; & la faim ou la honte ne tarderont pas de les mettre en fuite.

§ II.

Des justes raisons qui peuvent dispenser les Clercs de demeurer attachés à l'Eglise où ils ont été ordonnés.

Ce que nous venons de dire de l'o-

N n a

Epist. 52.
pag. 73.

Conc. Milevit. 2.
Can. 15.
Conc. tom. 2. p. 1541.

S. Aug. Epist. 43.
R. 4.

Synesius Epist. 67. ad Theoph.

bligation qu'ont les Clercs de demeurer attachés à l'Eglise où ils ont été ordonnés, n'empêche pas qu'on ne reconnoisse qu'il y a quelquefois de justes raisons qui les dispensent de cette loi generale, & qu'il y a eu des exemples de cette dispense dans l'antiquité.

Le plus illustre & le plus ancien que j'en trouve, est celui du saint Prêtre Numidique, que l'éloge que S. Cyprien en a fait dans sa Lettre XXXIV. a rendu si celebre. Il n'étoit point du Clergé de Carthage, & il n'avoit pas reçu l'Ordination de S. Cyprien. Cependant ayant été lapidé & jetté dans un feu, d'où il fut sauvé comme par miracle, Dieu voulut bien en faire un autre, pour declarer à S. Cyprien qu'il vouloit qu'il fût associé au Clergé de Carthage: *Admonitis nos, & instructis sciatis dignatione divina, ut Numidicus Presbyter ascribatur Presbyterorum Carthaginensium numero, & nobiscum sedens in Clero, luce clarissima confessionis illustris.* Et ce saint Evêque remarque, que Dieu avoit voulu le consoler par l'acquisition d'un si saint Prêtre, dans l'affliction où il étoit du schisme de Felicissime & des Prêtres de son parti, & repare les ruines de son Eglise. *Remanendi hac fuit causa, ut eum Clero nostro Dominus adjungeret, & desolatam per lapsum quorundam Presbyterorum nostrorum copiam gloriosis sacerdotibus adornaret.* Il n'y a que les saints & les grands Evêques, qui sachent estimer un bon Prêtre tout ce qu'il vaut; & qui comprennent la grace que Dieu leur fait, quand il leur en donne de bons.

Comme S. Cyprien ne s'appuyé que sur l'ordre particulier qu'il avoit reçu de Dieu pour aggregator Numidicus au Clergé de la ville Episcopale, il y a lieu de croire que l'Evêque de Carthage ne jouissoit pas en-

core alors d'un droit, auquel les Canons semblent contraires; mais dont on a pretendu dans la suite qu'il avoit toujours été en possession. Voici ce qui en est dit dans le Concile general d'Afrique tenu à Carthage le 28. d'Août 397. Aurele Evêque de Carthage representa qu'il étoit chargé de l'ordination de plusieurs Eglises: *Scitis multarum Ecclesiarum & ordinandum curam sustinere... Ego cunctarum Ecclesiarum dignatione Dei sollicitudinem sustineo; que lorsque les Eglises qui manquoient de Prêtres ou d'Evêques s'adressoient à lui, & lui demandoient des Ecclesiastiques des autres Dioceses, il ne les accorderoit jamais, ni ne les ordonnoit qu'avec le consentement de l'Evêque propre: Contingit nonnunquam ut posulemur ab Ecclesiis qua Præpositi egent, vel Episcopis, vel Presbyteris; & tamen memor statutorum, id sequor ut conveniam Episcopum ejus, atque ei inculcem, quod ejus Clericus à qualibet Ecclesia possuletur; que ce consentement ne lui avoit jamais été refusé; mais comme il pourroit arriver dans la suite, que quelqu'Evêque ne voulût pas le donner, il étoit à propos que le Concile reconnût & confirmât le droit que les Evêques de Carthage avoient toujours eu de choisir & d'ordonner les Clercs d'une Eglise pour une autre Eglise, qui en avoit un plus pressant besoin: Fuit semper hac licentia huius sedis, ut undò vellet, & de cujus nomine fuisset conventus, pro desiderio ejusque Ecclesia ordinaret Episcopum.*

Sur cet exposé Epigone Evêque de Bulleroyale dans la Proconsulaire, declara au nom de tout le Concile, qu'ils étoient très contents de la sage conduite d'Aurele, & qu'ils ne lui donnoient pas le droit qu'il exerçoit, mais qu'ils reconnoissoient qu'il étoit acquis depuis long-tems à son Eglise: *Necesse habes tu omnes Ecclesias sufful-*

Cod. Afric.
tom. 2.
Conc. pag.
1080.

S. Cyp.
Epist. 15.
pag. 48.

Ibid. pag.
49.

Ibid.

circa, Unde ribi non potestatem damus, sed tua assignamus, ut liceat voluntati tuae & semper tenere quem voles, ut Propositionibus plebibus vel Ecclesiis constituas, qui postulati fuerint, & unde velis. La seule exception qu'Aurele lui-même mit à ce droit sur la reflexion de Pothumien Evêque de Tagore, à l'extrémité de la Proconsulaire du côté de la Numidie, fut que s'il arrivoit qu'un Evêque n'eût qu'un Prêtre, & qu'une autre Eglise le lui ravit pour le faire Evêque, il pourroit en revanche choisir un Ecclesiastique dans le Clergé des autres Eglises, & l'ordonner Prêtre dans la sienne.

Mais en quelque tems que l'Evêque de Carthage ait commencé à jouir de ce droit, il est certain qu'il lui étoit particulier; & que les autres Evêques ne s'écartoient de la loi générale, qui attache les Clercs aux Eglises où ils ont été ordonnés, que dans certaines circonstances rares, où ils reconnoissoient l'esprit & la conduite de Dieu, qui est la justice des loix & qui en est le maître. C'est ainsi que S. Ambroise associa S. Paulin à son Clergé, quoiqu'il eût été ordonné à Barcelone par l'Evêque Lampius, & qu'il ne demeurât point à Milan. C'est ce que S. Paulin apprend lui-même dans l'Epître III. à S. Alype. Celui-ci lui avoit écrit qu'étant à Milan, où il avoit été initié, il avoit déjà oui parler de lui. S. Paulin lui répond qu'il s'estimeroit heureux d'avoir avec lui S. Ambroise pour pere, & qu'il souhaite de savoir si c'est le Baptême ou la Prêtrise qu'il en a reçu. Quant à ce qui le regarde, il s'en explique ainsi: *Ego etsi à Delphino Budegala baptizatus, à Lampio apud Barcinonem in Hispania per vim inflammata subito plebis sacratus sum; tamen Ambrosii semper & dilectione innutritus sum, & nunc in sacerdotii ordine confiteor. Denique suo me Clero vindica-*

re voluit, ut, etsi diversis locis degam, ipsius Presbyter censetur.

Nous apprenons de la première Lettre de ce même Saint à Severus Sulpice, les raisons qu'il avoit eues de ne pas s'attacher à l'Eglise de Barcelone, & de consentir qu'on lui fît violence pour l'ordonner, pourvu que ce ne fût qu'au sacerdoce, & non à une Eglise particulière qu'il fût attaché: *Die Domini, quo nasci carne dignatus est, repentina vi multitudinis, sed credo, ipsius ordinatione correptus, & Presbyteratu initiatus sum... Scio tamen voti communis, eodem Domino prestans, salvam esse rationem. Nam ea conditione in Barcinonensi Ecclesia consecrari adductus sum, ut ipsi Ecclesie non alligarer, in sacerdotium tantum commini, non etiam in locum Ecclesie dedicatus.* Son ordination avoit donc été forcée; & il avoit pu par cette raison y mettre telle condition qu'il avoit voulu. Il n'y mit cependant celle de n'être point attaché à l'Eglise de Barcelone, que parce qu'il avoit résolu de se retirer auprès du saint Martyr Felix avec S. Severus Sulpice. C'est ce que veulent dire ces paroles, *scito tamen voti communis, &c.*

S. Jerome étant contraint par Paulin Evêque d'Antioche, de recevoir le nom & le caractère de Prêtre, (car pour les fonctions il n'osa jamais en faire aucune) protesta aussi qu'il se reservoit la liberté de faire penitence dans la solitude, comme il l'avoit promis à Dieu; & qu'il ne consentoit à son ordination, qu'à condition qu'on le laisseroit vivre en solitaire: *Fac te ordinatum, (il parle de son frere Paulinien, & c'est à Jean Evêque de Jerusalem qu'il adresse son discours, quoique la Lettre soit écrite à Pamphile); idem ab eo audies, quod à me misello homine, sancta memoria Episcopus Paulinus audivit. Num rogavi te ut ordinarer? Si sic Presbyterium*

Id. Epist. 1.
ad Sever.
Sulpic. n.
10.

S. Hieron.
Epist. 38.
ad Pamphile.
pag. 331.

S. Paulin.
Epist. 3.
ad Alyp.
n. 4.

utruis, ut monachum nobis non auferas, tu videris de iudicio tuo. Sin autem sub nomine Presbyteri tollis mihi, propter quod seculum derelinqui: ego habeo quod semper habui.

Peut-être que ce qu'avoit fait S. Jerome, le Prêtre Vincent l'avoit fait aussi. Car S. Jerome dit de lui, qu'il avoit quitté Constantinople après son ordination, comme il avoit quitté lui-même Antioche après avoir reçu le même honneur: *Ob id enim & ego Antiochiam, & ille Constantinopolim urbes celeberrimas deseruimus; non te in populis predicantem laudaremus, sed ut in agris & solitudine, adolescentia peccata desentes, Christi in nos misericordiam descleremus.*

Mais pour revenir à Paulinien, que Jean de Jerusalem trouva si mauvais que S. Epiphane eût ordonné hors de son propre Diocèse; ce Saint en se justifiant nous apprend, l'que c'étoit un usage établi entre les Evêques de l'Isle de Chypre, que lorsqu'un Evêque ne pouvoit pas surmonter la résistance & la fuite de ceux qu'il destinoit aux saints Ordres, les autres Evêques entre les mains desquels ils tomboient, les pouvoient ordonner & les renvoyer à leur Evêque. Il pretendoit en avoir usé de la sorte à l'égard de Paulinien: *O verè benedicta Episcoporum Cyprî mansuetudo & bonitas! ... Nam multi Episcopi communionis nostræ & Presbyteros in nostrâ ordinaverunt provincia, quos nos comprehendere non poteramus, & miserunt ad nos Diaconos & hypodiatonos, quos suscepimus cum gratia.*

Cette coutume de l'Isle de Chypre étoit peut être un reste de ce qui se pratiquoit dans la plupart des Eglises

pendant les persecutions. Plusieurs alors étant destitués de Pasteurs, les Evêques voisins, ou ceux que la persecution forçoit de fuir de province en province, ordonnoient pour ces Eglises des Diacres, des Prêtres, & même des Evêques, qui n'étoient nullement attachés à leurs Ordinateurs, mais à l'Eglise particuliere pour laquelle ils avoient reçu l'ordination. C'est ainsi qu'en usèrent pendant la persecution de Valens S. Athanase & S. Eusebe de Samosate, au rapport de Sozomene & de Theodoret. Et S. Basile écrivant à S. Athanase, le loue de cette conduite, quoiqu'elle fût un des sujets d'accusation contre lui: *Tanta inest tibi omnium Ecclesiarum cura quanta illius quæ privatim tibi à communi nostro Domino concessa est.*

Enfin le Concile de Calcedoine reconnoît dans le XX. Canon que l'entiere desolation d'une Eglise, est une raison plus que legitime de chercher dans une autre une occupation & un asile: *Exceptis illis, qui proprias amittentes provincias, ex necessitate ad aliam Ecclesiam transferunt.*

Mais encore un coup ces exceptions particulieres ne touchent pas à la regle generale; & nous voyons par l'exactitude de l'ancienne discipline, & par le relachement de la nôtre presque dans tous les points, ce que c'est que d'occuper les Ecclesiastiques, de les fixer par des emplois utiles, de les élever sous les yeux & sous la main des Evêques, de les servir des Eglises mêmes qu'ils doivent servir, d'empêcher leurs changemens & leurs mouvemens inquiets, & de ne créer de Ministres qu'à proportion des besoins.

Ibid. pag.
332.

Sozomene
lib. 3. c. 2.
Theodoret
lib. 4. c. 13.

S. Basil.
Epist. 60.
ad S. Athanase,
tom. 3. p. 161.
n. 1.

Conc. Calcedoine.
Can. 20.
Conc. tom. 4. p. 777.

VINGT-HUITIEME DISSERTATION.

Sur le III. Canon du premier Concile d'Arles. On expose la Tradition de l'Eglise en faveur de la profession des armes ; & on examine les raisons & les autorisés qui paroissent la condamner.

Il est difficile de se contenter des explications qu'on donne à ce Canon. Aucune ne paroît assez juste ; & peut-être y a-t-il quelque faute dans les termes. Les voici. *De his qui arma projiciunt in pace, placuit abstinere eis à communione.*

Surius dans l'édition de ce Concile, remarque qu'il avoit lu dans un ancien Manuscrit, *in bello*, au lieu de ces mots *in pace* ; & Yves de Chartres, qui rapporte le même Canon, s'étoit servi d'un autre exemplaire, où il y avoit *in praelio*. L'explication après ce changement est moins malaisée ; & les Auteurs que je viens de citer, ont pensé que les Evêques du premier Concile d'Arles avoient puni de peines ecclésiastiques, les deserteurs & les lâches qui quittoient les armes & leur rang pendant le combat.

Une partie même de ceux qui n'ont pas suivi cette leçon, ont embrassé le même sentiment, & l'ont encore porté plus loin. Car selon leur explication, le Concile ne défend pas seulement aux soldats chrétiens les desertions & la fuite pendant le combat, mais il leur défend encore d'abandonner le service & de quitter le baudrier, sous peine d'excommunication ; les raisons qui rendoient autrefois le merrier de la guerre si dangereux sous des Princes infidèles, ne subsistant plus sous un Empereur chrétien, qui venoit de rendre la paix à l'Eglise, & qui n'employoit son autorité & la force de ses armes que pour la délivrer de l'injuste oppression de ses ennemis : *Qui arma projiciunt in pace,*

placuit abstinere eis à communione. C'est le sentiment de M. l'Aubespine ; & il faut avouer que cette explication paroît très naturelle.

Cependant le Pere Sirmond dans ses notes posthumes sur le Concile d'Arles, est d'un sentiment tout différent. Il croit qu'il n'est question ni de la guerre, ni des soldats, & que ce Canon regarde les homicides & les assassins qui attaquent en pleine paix leurs ennemis particuliers, & en repandent le sang avec la même disposition de cœur & la même perfidie que Joab, qui repandit durant la paix, selon l'expression de l'Ecriture, le sang d'Abner & d'Amasa, qu'il n'eût pu repandre justement que dans une bataille : *Quos occidit, & effudit sanguinem belli in pace, & posuit crueram praelii in balteo suo.* Et parce que les termes, *projiciunt arma in pace*, peuvent incommoder le Pere Sirmond dans le sens ordinaire, il leur en donne un autre, qui me paroît un peu forcé, voulant qu'ils signifient ceux qui attaquent, comme s'il y avoit, *qui arma conjiciunt in alios.*

On peut choisir celui de ces deux sentimens qu'on trouvera le plus raisonnable. Pour moi, dans la nécessité où je suis de me déterminer, je me declare pour celui de M. de l'Aubespine. C'en'est pas que je n'y trouve de grandes difficultés. Car il me paroît fort extraordinaire que l'Eglise, qui aime la paix, qui connoît les dangers de la guerre pour le salut & pour la conscience, qui a détourné le plus qu'elle a pu dans tous les siècles

Conc. Arles.
lat. 1. Can.
3. Conc.
tom. 1.
pag. 1437.

Collect.
part. 10.
c. 122.

In Append.
tom. 2.
Conc. pag.
1566.

3. Reg.
II. 5.

les enfans de cet emploi, qui a souvent conjuré les Princes chrétiens de rendre la servitude des soldats moins longue & moins attachante, qui s'est opposée aux defenſes qu'ils ont faites quelquefois de les recevoir dans les maiſons d'aſile & de penitence, ait voulu joindre aux ſupplices & aux peines du ſiècle les menaces de l'excommunication, qui eſt le plus redoutable de tous les châtimens, pour faire durer la captivité des fideles engagés dans la milice. Et cela me paroît d'autant plus extraordinaire, que je ne vois pas que des Conciles provinciaux, plus dépendans des Princes, & plus diſpoſés à leur donner ces ſortes de marques d'attachement & de reſpect, ayent jamais fait une pareille ordonnance.

Mais plus la choſe me paroît nouvelle, plus je me ſens porté à approfondir le ſentiment des premiers Conciles & des anciens Peres ſur la profeſſion des armes. C'eſt ce que je vas faire 1. en expoſant la tradition de l'Egliſe en faveur de cette profeſſion, 2. en examinant les raiſons & les autorités qui paroiffent la condamner.

§. I.

Expoſition de la tradition de l'Egliſe en faveur de la profeſſion des armes.

Les Livres de l'ancien Teſtament ne parlent preſque d'autres choſes, que des batailles du peuple Hebreu. Le nom le plus ordinaire qu'on y donne à Dieu, eſt celui de *Seigneur des armées*. On y apprend que c'étoit lui-même qui ſuſcitoit des chefs contre les ennemis de ſon peuple, qui en ordonnoit quelquefois l'extinction entiere, qui preſidoit aux combats, qui promettoit & donnoit la victoire; & que c'étoit une action de religion, que de n'épargner aucun de ceux qu'il

ſoumettoit à l'anathème.

Mais depuis que l'Evangile a reconcilié tous les hommes avec leur Pere commun, & que le Fils de Dieu, étant devenu notre paix ſelon l'Ecriture, a recommandé ſur toutes choſes la paix à ſes diſciples, qu'il a menacé ceux qui ſe ſerviroient de l'épée qu'ils mourroient eux-mêmes par l'épée, qu'il a defendu juſqu'au moindre reſſentiment des injures, & qu'il a fait un precepte de l'amour des ennemis; on peut douter que les exemples de l'ancienne loi ſur ce point, ſoient des regles de ce qui ſe doit faire dans la nouvelle.

Cependant une lumiere aſſez commune ſuffit pour reſoudre ces difficultés, & pour faire voir que l'Evangile, & le gouvernement politique, & qu'ayant au contraire rendu la majeſté des Princes plus auguſte & l'obéiſſance des ſujets plus parfaite, il a laiffé aux Rois & aux Magiſtrats le glaive & le droit de ſ'en ſervir contre les injuſtes & les raviſſeurs. Auſſi le plus ſaint de tous les hommes, S. Jean-Baptiſte, qui tenoit par ſon zele & par ſa douceur aux deux Teſtaments au milieu deſquels il étoit, ne condamne que les abus & les excès, & non pas la profeſſion des ſoldats, au rapport de S. Luc : *Interrogabant autem eum & milites, Quid faciemus & nos ? Et ait illis : Neminem conſueſcatis, neque calumniam faciatis, & contenti eſtote ſtipendiis veſtris.*

Luc II. 14.

Si la profeſſion de ces ſoldats eût été criminelle, S. Jean leur eût dit ſans doute de la quitter; & il ne ſe ſeroit pas contenté de leur preſcrire une maniere innocente de faire une choſe injuſte : *Alioquin Joannes*, dit S. Auguſtin, *eum ad eum baptiſandi milites veni-ent, dicentes, Et nos quid faciemus ? reſponderet eis, Arma abjicite, militiam iſtam deſerite, neminem percuſite, vul-*

S. Aug. lib. 22. cont. Fauſt. c. 74.

nerate, prosterne. Sed quia sciebat eos, cum hac militando facerens, non esse homicidas sed ministros legis, & non ultores injuriarum suarum sed salutis publicae defensores, respondit eis, Neminem contuleris, nulli calumniam feceritis, sufficit vobis stipendium vestrum. Ce même Pere se sert du même raisonnement contre Volusien, qui tiroit de la sainteté des preceptes de l'Evangile des conséquences contre l'Evangile même, & qui pretendoit qu'on ne pouvoit les suivre sans abandonner la milice, les Magistratures, la Souveraineté, enfin sans ruiner l'Etat & la Republique. Nam si christiana disciplina, dit-il, omnia bella culpares, hoc potius militibus consilium salutis petentibus in Evangelio diceretur, ut abicerent arma, seque omnino militia subtraherent. . . Quibus proprium stipendium sufficere debere precepit, militare utique non prohibuit.

On ne peut rien répondre de juste à cela. Et Tertullien n'est pas raisonnable de pretendre, comme il fait dans le Livre de l'idolatrie, que la permission du Precursur avoit été révoquée par le Fils de Dieu; & que la condescendance du disciple n'ayant été que pour un tems, elle ne pouvoit affoiblir le commandement du Seigneur, qui avoit ôté l'épée à tous les fideles, en l'ôtant à S. Pierre : *Quomodo bellabit, imo quomodo etiam in pace militabit sine gladio, quem Dominus abstulit? Nam etsi adierant milites ad Joannem, & formam observationis acceperant, si etiam Centurio crederetur, omnem postea militem Dominus in Petro exarmando discinxit.*

Cette pretention, dis-je, de Tertullien n'est pas raisonnable. Car le Sauveur n'ayant donné à S. Pierre aucune Principauté temporelle, & l'ayant fait heritier d'une puissance qui n'est pas de ce monde, il lui ôta l'épée, & en sa personne à tous les Ministres de l'Evangile, qui devoient

vaincre le monde comme le Fils de Dieu lui même l'a vaincu, par la patience & par le martyre; mais il la laissa entre les mains des Princes, dont l'Ecriture nous dit que l'autorité vient du ciel, & dont S. Paul nous apprend que ce n'est pas en vain qu'ils portent le glaive : *Reges bella gesserunt*, dit S. Augustin, *ut tales quoque victorias appareret Dei voluntate praestari: isti non resistendo interfecti sunt*, (il parle des Apôtres & des Martyrs) *ut potius esset docerent victoriam pro fide veritatis accidi.*

Aussi Tertullien dans un autre Ouvrage, où il est un peu plus raisonnable que dans celui-ci, se défait autrement de l'autorité de S. Jean-Baptiste. Car il pretend qu'il ne faut étendre sa permission qu'à ceux qui étoient déjà engagés dans la milice avant que d'être éclairés par la foi : *Plane si quos militia praeventos fides posterior invenit, dit-il, alia conditio est, ut illorum quos Joannes admittit ad lavacrum.* Mais cette réponse même ne satisfait pas : car les raisons qui obligent les chrétiens à ne pas entrer dans un état, les obligent à le quitter quand ils y sont entrés; & si on devient si criminel après le baptême en devenant soldat, on ne conserve pas l'innocence du baptême en continuant de l'être.

Tertullien lui-même embarrassé dans cette question, la resout enfin en proposant à ces soldats privilégiés trois partis, ou de quitter leur état, ou d'y demeurer sans se fouiller le moins du monde, ou de déclarer ce qu'ils font & par-là de s'exposer à une mort certaine : *Dum tamen suscepta fide aique signata*, (il entend le baptême, qui est appelé *signaculum*, signaculum) *aut deferendum statim sit, ut multis actum; aut omnibus modis cavillandum, ne quid adversus Deum committatur, quia nec ex militia permittuntur; aut novissime perpetiendum pro Deo, quod aequè fidei parana condixit.* Cette division est jus-

S. Aug.
lib. 23.
cont. Faust.
c. 76.

Tertull. de
cor. milit.
cap. 11.

Ibid.

Id. Epist.
138. n. 15.

Tertull. de
idololat. c.
19.

tes; & les soldats chrétiens étoient obligés de choisir l'un des trois partis nécessairement. Car il n'y a qu'un Evangile pour toutes les conditions; & il ne faut pas s'imaginer que la profession militaire puisse exempter personne des devoirs de la Religion & de la nécessité de mourir pour Jésus-Christ : *Nec enim delictorum impunitatem, aut martyriorum inhumanitatem militia promittet... Nusquam Christianus alind est. Unum Evangelium, & unus Jesus... Non admittit fidei allegatiorem necessitatem. Nulla est necessitas delinquendi, quibus una est necessitas non delinquendi.* Tout cela est indubitable : mais on n'en peut pas conclure que l'Evangile condamne la profession des armes, & que S. Jean ne la permette qu'à ceux qui l'ont embrassée avant le baptême.

Les Manichéens, qui aimoient mieux faire la guerre à Dieu en blasphémant contre les Ecritures de l'ancien Testament que de reconnoître que les justes peuvent faire la guerre aux méchans, avoient la temerité de condamner le conseil de S. Jean-Baptiste, comme s'il eût été plus conforme à l'esprit de la loi qu'à celui de l'Evangile. *Manichæi Joannem aperte blasphemare consueverunt, dit S. Augustin.* Et c'est pour cela que ce Père leur prouve par les paroles & les actions du Fils de Dieu, ce qu'ils refusoient de croire sur l'autorité du Précurseur : *Ipsam Dominum Jesum Christum audiant hoc stipendium jubentem reddi Cæsari, quod Joannes dixit debere sufficere militi... Ad hoc enim tributa præstantur, ut propter bella necessariâ militi stipendium præbeatur. Meritâ & illius Centurionis dicentis, Et ego homo sum sub potestate constitutus habens sub me milites, fidei laudavit, non illius militiæ desertionem imperavit.*

Le Fils de Dieu voulut même qu'un autre Centenier fût le premier des

Gentils convertis à la foi, & que les prémices d'une nouvelle Eglise & d'un peuple nouveau fussent consacrées en sa personne. L'Ecriture loue ses prières & ses aumônes; & de la manière dont elle parle de sa vertu, elle fait bien voir que la piété n'est pas incompatible avec l'exercice des armes. *Vir erat in Cæsarea, nomine Cornelius, Centurio cohortis quæ dicitur Italica, religiosus ac timens Deum cum omni domo sua, faciens elemosinas multas plebi, & deprecans Deum semper.* Il n'étoit pas le seul de sa profession qui eût la crainte de Dieu, & qui fût homme de bien; & le soldat qu'il envoya avec deux de ses domestiques à S. Pierre, pour le supplier de venir de Joppé à Césaire, étoit, selon le témoignage même du Saint Esprit, un homme d'une grande vertu : *Vocavit duos domesticos suos, & militem metuentem Dominum, ex his qui illi parebant.*

Dans le tems que cette profession étoit si exposée au danger de l'idolâtrie, & que l'Eglise étoit la plus sévère, les armées des Empereurs encore infidèles, étoient remplies de chrétiens, selon Tertullien lui-même dans son Apologie. *Infructuosi in negotiis dicimur, dit-il. Quo pacto homines vobiscum degentes, ejusdem villas, habiunt, instructus, ejusdem ad vitam necessitatis?... Navigamus & nos vobiscum, & vobiscum militamus.* Et dans le Chapitre XXXVII. il répond ainsi au reproche qu'on nous faisoit, d'être une troupe d'inconnus & d'étrangers, une rallie ment de fugitifs & de misérables. *Hæsterni sumus, & vestra omnia implevimus, urbes, insulas, castella, municipia, conciliabula, castra ipsa, tribus, decurias, palatium, senatum, forum. Sola vobis relinquimus templa... Potuimus & inermes, nec rebelles, sed tantummodo discordes, solius divortii invidia adversus vos dimicasse. Si enim tanta vis hominum in aliquem orbis remoti sinum abruptissemus à vobis*

Ibid.

A. X. 11

S. Aug.
Lib. 11.
cont. Faust.
c. 74.

Tertull.
Apolog.
c. 42.

Ibid. c. 37.

vobis... procul dubio expavissetis ad solitudinem vestram, ad silentium rerum, & stuporem quemdam quasi mortue urbis. Quæissetis, quibus in ea imperassetis. Plures hostes quam cives vobis remansissent.

Il avoue dans le Chapitre premier du Livre de la Couronne du soldat, que l'armée de Severe étoit pleine de soldats chrétiens, & qu'on blâmoit celui qui avoit refusé de mettre sur sa tête la couronne militaire, de n'avoir pas imité la prudence des autres, & de les avoir tous exposés à la persécution par sa temerité: *Exinde sententia super illo, . . . ut de abrupto & precipiti, & mori cupido, qui de habitu interrogatus, nomina negotiorum fecerit, solus scilicet fortis, inter tot fratres commilitones solus Christianus.*

Enfin il nous a conservé en deux endroits, la mémoire de l'insigne miracle que Dieu fit à la prière des soldats chrétiens, qui étoient dans l'armée de Marc Aurele, contre les Marcomans, en envoyant une pluie abondante dans le camp des Romains, qu'une soif ardente avoit réduits à la dernière extrémité, & brûlant les barbares par des éclairs & par des foudres: *Marcus Aurelius in Germanica expeditione*, dit-il dans la Requête pour les Chrétiens présentée à Scapula Gouverneur d'Afrique, *Christianorum militum orationibus ad Deum factis, imbres in siti illa impetravit.* Et dans le V. Chapitre de l'Apologie: *Si Littera Marci Aurelii gravissimi Imperatoris requirantur, quibus illam Germanicam suam, Christianorum sorte militum precationibus, impetrato imbri, discussam contestatur.* On ne peut pas douter que Tertullien n'eût vu les Lettres dont il parle, & qu'elles ne subsistassent de son tems. Mais pour celle que nous avons en Grec à la fin de la seconde Apologie de S. Justin, elle est fautive, selon les plus habiles Critiques.

Eusebe remarque que la persécution de l'Eglise sous Diocletien commença par les soldats chrétiens, & que cet Empereur se prépara par cet essai à la cruelle guerre qu'il fit à la Religion: *Eos duntaxat qui in exercitu militabant, utpote periculum ipsorum salturus appetebat; reliquos enim nullo negotio expugnaturum se credebat.* Lici-nius imita depuis l'artifice & la cruauté de ce persécuteur, au rapport de ce même Historien: *Cunctos in urbibus militantes, nisi Demonibus sacrificare mallet, exautorari & honore militia spoliari juber.* Mais Julien l'apostolat prit des voies plus détournées & plus douces; parce qu'il avoit vu que celles de la rigueur avoient été inutiles sous les autres Empereurs; & il tâcha de rendre ses soldats idolâtres, sans qu'ils pussent s'imaginer qu'ils le fussent devenus.

Julien se fit pour cela représenter dans les étendards au milieu de Mars & de Mercure, & au-dessous de Jupiter, des mains duquel il recevoit la couronne & la pourpre. Et comme c'étoit une ancienne coutume, que les soldats rendissent des respects très profonds aux images des Princes, selon ce mot de Tertullien: *Religio Romanorum tota castrensis, signa veneratur, signa jurat, signa omnibus diis preponit*; il espéroit que les soldats Chrétiens, qui ne refusoient pas ce devoir, ne pourroient pas le démêler lui seul entre trois divinités, ou ne l'oseroient pas. Cependant il y en eut qui découvrirent cet artifice, & qui refusèrent de rendre cet hommage qui leur étoit suspect; & les autres qui ne se doutèrent de rien, évitèrent par leur simplicité le piège qu'on leur avoit tendu: *Pauci quidem*, dit Sozomene, *qui etiam penas dederunt, consilium ejus intellexerunt, nec, ut moris erat, adorare sustinuerunt. Vulgus vero, ut solet, vel ignoracione, vel simplicitate animi du-*

Euseb. lib. 8. hist. eccl. c. 4.

Ibid. lib. 10. c. 8.

Id. de cor. milit. c. 1.

Tertull. ad Scapulam, c. 4.

Id. Apolog. c. 5.

Tertull. Apolog. c. 16.

Sozomen; lib. 5. c. 17;

Sum, vetusta consuetudini omnino parendum esse existimabat.

propter Christum.

Ce Prince impie tenta encore une voie plus ouverte, & qui lui réussit aussi peu. Un jour, dit le même Historien, qu'il faisoit des largesses aux soldats de sa garde, il fit mettre du feu & de l'encens, afin qu'en s'approchant, ils en jettassent sur les charbons comme par cérémonie. Quelques-uns qui en virent la conséquence, refusèrent les libéralités du Prince : *Nec thus adolere, aut donativum ab Imperatore accipere voluerunt* ; mais le plus grand nombre n'en fit aucune difficulté, & la suite montre que ce ne fut que par ignorance. Car plusieurs de ces personnes trompées se rejoignant dans un festin, & quelques-uns de la compagnie, en présentant la coupe à leurs amis, ayant invoqué Jesus-Christ, au lieu que c'étoit la coutume des Payens d'invoquer leurs fausses divinités en semblable occasion ; il y eut un homme zélé, & apparemment du nombre de ceux qui n'avoient point offert d'encens, qui leur dit qu'ils avoient tort de regarder Jesus-Christ comme leur maître, eux qui venoient de le renoncer en sacrifiant aux idoles. Cette parole les frappa tellement, que se levant à l'heure même, jetant de grands cris, & protestant qu'ils étoient Chrétiens & qu'ils l'avoient toujours été, ils demandèrent à parler à l'Empereur, jetterent à ses pieds l'argent qu'ils en avoient reçu, & demandèrent pour toute grâce qu'il les fit mourir, ayant, disoient-ils, bien mérité la mort, pour n'avoir pas connu le mal qu'ils avoient fait : *Imperatorem adentes, projecto quod dederat auto, petierunt admodum forti animo, ut donum suum reciperet, ipsos vero interficeret. Neque enim se mutatuos sententiam, si pro scelere, quod manus ipsorum admiserat, toto corpore punas persolverent*

Ainsi non seulement les armées des Empereurs étoient remplies de soldats chrétiens ; mais ces soldats avoient une foi si vive & si pure, & leur charité au milieu même des tentations du siècle étoit si généreuse & si ferme, qu'ils étoient tout disposés à souffrir plutôt les plus cruels supplices, que de rien faire qui fût selon leur lumière contraire à leur Religion. Et voilà la preuve de ce que disoit S. Augustin dans l'Épître à Marcellin, que les Républiques seroient trop heureuses, si les soldats & les officiers étoient tels que l'Evangile l'ordonne ; & que bien loin que Jesus-Christ ait fait des loix contraires à la bonne politique, toute la politique consiste à les faire exécuter : *Proinde qui doctrinam Christi adversam dicunt esse Reipublicam, dent exercitum talem, quales doctrina Christi esse milites jussit; dent tales provinciales, tales maritos, tales conjuges, . . . tales judices; tales denique debitorum ipsius fisci redditores & exatores, quales esse precipit doctrina christiana, & audeant eam dicere adversam esse Reipublicam; imo verò dubitent eam consisteri magnam, si obtemperetur, salutem esse Reipublicam.*

En effet l'Evangile ne défend aux Princes que l'ambition & l'injustice, & aux soldats que les excès, les emportemens, & les desordres ; & tout le monde convient que ce sont de grands maux. Mais il leur laisse l'autorité, la force, le zèle, & la sagesse ; & c'est assez pour défendre l'Etat. *Quid enim culpat in bello?* dit encore S. Augustin dans le XXII. Chapitre contre Fauste, où il a traité cette matière à fonds. *An quia moriantur quandoque moriuri, ut dentur in pace victuri? Hoc reprehendere timidorum est; non religiosorum. Nocendi cupiditas, ulciscendi crudelitas, impacatus atque implacabilis animus, feritas rebellandi,*

S. Aug.
Epist. 386
n. 15.

S. Aug.
lib. 22.
cont. Fau-
stum. c. 74.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 479

libido dominandi, & si qua similia, hac sunt qua in bellis jure culpantur.

Il est vrai que la paix est un bien, & que la guerre seroit un mal si elle ne devoit le terminer à la paix. Mais les gens de bien, lors même qu'ils sont contraints de faire la guerre, pensent à la paix & la souhaitent, selon cet excellent avis du même Saint au Comte Boniface : *Pacem debet habere voluntas, bellum necessitas . . . Non enim pax queritur ut bellum exciretur, sed bellum geritur ut pax acquiratur. Esto ergo etiam bellando pacificus, ut eos quos expugnas ad pacis utilitatem vincendo perducas . . . Itaque hostem pugnantes necessitas perimat, non voluntas.*

Ce seroit une délicatesse injuste & une fausse bonté, que de condamner ceux qui défendent l'Etat & la Religion avec une disposition de cœur si chrétienne & si désintéressée, *imperia & falsa bonitas cordis humani*, comme parle S. Augustin ; & ce seroit sous prétexte de douceur & de bonté s'élever au-dessus de Dieu même, qui a mis les choses dans une telle situation qu'il est impossible de conserver long-tems la paix sans faire la guerre, *humana non bonitas, sed plane vanitas*, selon l'expression du même Saint.

Il est vrai aussi que toutes nos prières doivent être pour le repos & la tranquillité de l'Etat ; & que non seulement les Ecclesiastiques, mais les autres fideles doivent craindre la guerre ; parce que la Religion est ébranlée par les agitations & les mouvements de la Republique, comme l'a remarqué Tertullien dans le Chapitre XXXII. de son Apologie pour les Chrétiens, où après avoir cité ces paroles de S. Paul : *Orate pro Regibus, pro Principibus, & Potestatibus, ut omnia tranquilla sint vobis* ; il ajoute : *Cum enim concutitur imperium, concussis etiam ceteris membris ejus ; usque & nos, licet*

extranei à turbis, in aliquo loco casus invenerunt. Ce qui est marqué en deux mots dans le Prophète Jeremie : *Quarite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci ; & orate pro ea ad Dominum, quia in pace illius eris pax vobis.* Mais il ne faut pas pour cela condamner ceux qui se trouvent engagés par la providence à porter les armes, & qui passent leur vie dans l'inquiétude & dans le bruit. *Noli existimare neminem Deo placere posse*, dit S. Augustin dans l'Epiître déjà citée plusieurs fois au Comte Boniface, *qui in armis bellicis militat . . . Unusquisque, sicut Apostolus dicit, proprium donum habet à Deo, alius sic, alius autem sic. Alii ergo pro vobis orando pugnant contra invisibiles inimicos, vos pro eis pugnando laboratis contra visibiles barbaros.*

S. II.

Examen des raisons & des autorités qui semblent condamner la profession des armes.

Tertullien a rassemblé dans le Chapitre XI. du Livre de la Couronne du Soldat, toutes les raisons qui pouvoient persuader, que la profession de soldat étoit contraire à l'Evangile. Et comme on ne peut pas désavouer qu'il n'y en ait beaucoup de foibles, il faut aussi confesser qu'il y en a quelques-unes de très-fortes. Voici celles de ce second genre : *Credimus ne humanum sacramentum divino superduci licere, & in alium Dominum respondere post Christum ?* *Licebit in gladio conversari, Domino pronunciantem gladio periturum qui gladio fueris usus ? Es praelio operabitur filius pacis, cui nec liigare conveniet ? Et vincula, & carcerem, & tormenta, & supplicia administrabis, nec fueris ulter injuriarum ? Et excubabis pro templis, quoniam renuntiavisti ? Es canapis illic, ubi Apostolo non*

000 2

Id. Epiſt.
n. 6.

Id. lib. 22.
cont. Fauſt.
c. 72.

Ibid.

7. Timoth.
II.
Tertull.
Apologet.
c. 32.

Jerem.
XXIX.
7.

S. Aug.
Epiſt. 184
n. 4.

Ibid. n. 5.

Tertull. de
cor. milit.
c. 12.

placet ? *Et quos interdum exorcismus fugavit , nobiscum defensabilis ?*

Tertullien ne parle point ici de la nécessité d'offrir des sacrifices impies, ou d'y assister, dont l'une regardoit les Officiers généraux, & l'autre le commun de l'armée : ce qui néanmoins est fort embarrassant. Le serment militaire l'est encore davantage ; & l'on a peine à concevoir comment en cetems-là des Chrétiens pouvoient s'y obliger. C'est aussi l'unique raison que cet Auteur apporte dans le Livre de l'idolatrie : *At nunc de ista quaritur an fidelis ad militiam converti possit , & an militia ad fidem admitti , etiam caligata , vel inferior quoque , cui non sit necessitas immolationum , vel capitalium judiciorum . Non convenit sacramento divino & humano , signo Christi & signo Diaboli , castris lucis & castris tenebrarum .*

Il est vrai que Vegetius rapporte qu'on exigeoit des Chrétiens un serment conforme à leur Religion, & qu'il dit avoir été conçu en ces termes : *Jurant per Deum , Christum & sanctum Spiritum , & per majestatem Imperatoris , qua secundum Deum generi humano diligenda est & colenda . . . omnia se strenue futuros qua praeceperit Imperator , nunquam deserturos militiam , nec mortem recusaturus pro Romana Republica .* Mais je suis persuadé que cet Auteur ne rapporte le serment des soldats chrétiens, que de la manière dont ils le faisoient sous les Empereurs fideles ; & que dans le tems de la persécution de l'Eglise sous les Empereurs Payens, où il étoit impossible, sans s'exposer à une mort certaine, de déclarer qu'on étoit chrétien, on ne permettoit pas aux soldats chrétiens de s'engager dans la milice par une profession aussi claire & aussi solennelle de leur Religion.

Les passages que je viens de citer de Tertullien, en sont une preuve évidente ; & on ne peut faire res-

sion sur ce que dit cet Ecrivain ; qu'on faisoit un crime aux Chrétiens de ce qu'ils refusoient de jurer par le genie des Empereurs, quoiqu'ils consentissent de jurer par leur vie, (ce que nous trouverions aujourd'hui fort extraordinaire, & qui fut en effet défendu par nos Rois de la première race) sans être persuadé que les Princes infideles ne le contenoient pas de ce serment. *Sed & juramus , sicut non per genios Caesarum , ita per salutem eorum , quae est augustior omnibus geniis ,* dit Tertullien. *Nescitis genios Demonas dici ? . . . Nos judicium Dei suspicimus in Imperatoribus , qui genibus illos praefuit . Id in eis scimus esse , quod Deus voluit ; ideoque & saluum volumus esse quod Deus voluit , & pro magno id juramento habemus . Caterum Demonas , id est genios , adjurare consuevimus ut illos de hominibus exigamus , non dejetare ut illis honorem divinitatis conferamus .*

Celle avoit fait un crime aux Chrétiens de leur sollicitude & de leur rettaite. Il les avoit accusés de n'aimer ni le Prince ni l'Etat, de ne prendre aucune part dans les plus justes guerres, & d'user de la paix sans se soucier de la procurer à la République, en la défendant contre ses ennemis : *Nos Celsus hortatur ut regi totis viribus opem feramus : . . arma pro illo capiamus .* Et Origene n'y repond pas comme Tertullien l'avoit fait, que les armées Romaines sont remplies de Chrétiens ; mais il repond que cet exercice de la guerre, tout nécessaire qu'il est, est incompatible avec la tranquillité & la douceur des Chrétiens ; que leurs prières sont des armes plus puissantes & plus effeaces ; qu'ils ont des exercices plus spirituels & plus divins, & que ceux mêmes qui les accusent, leur apprennent en exécutant leurs Sacrificateurs des servitudes de la guerre, à ne point tremper leurs mains dans le sang des hommes : *Ad hac di-*

Tertull.
Apolog.
c. 32.

Id. de idol.
latrie, c. 19.

Vegetius,
lib. 2. de
re militari.

Orig. cont.
Cels. lib. 8.
n. 73. tom.
1. p. 796.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES.

erandum regi nos in loco supplicis ferre, sed divinus ai ita loquitur, indutus armatura Dei; idque facimus huic Apostolica voci obtemperantes: Obsecro igitur primum fieri objectiones... pro omnibus hominibus, pro regibus. . . & quo quis magis prestat praestit, eo validius auxilium regibus ferri, plusque facit quam euntes in aciem milites qui hostes quotquot possunt interficiunt. Præterea ad eos qui à nostra fide alieni possunt nisi arma publica visitatis causa sumamus & homines trucidemus, hoc possumus respondere : Quos apud vos habetis simulacrorum quorundam sacerdotum & vestrorum deorum edimus, suas illi manus incrementis servant, ut ne sanguinolentis & cæde pollutis manibus diis vestris victimas offerant. On voit assez par cette réponse, quel est le sentiment d'Origène : il ne blâme peut-être pas cet emploi ; mais il prétend que les chrétiens en devoient être exemts, & que les reproches qu'on leur faisoit sur cet article leur étoient honnables.

S. Cyprien dans l'Épître à Donat parle d'une manière plus animée & plus forte contre cet exercice : *Cruentum horrore castrorum bellum ubique diffusa. Mades erbis mune sanguine ; & homicidium cum admittunt flagelli crimen est ; virtus vocatur cum publicè geritur. Impunitatem sceleribus acquirit , non innocentia ratio , sed savitia magnitudo*. Mais peut-être que ce grand homme ne veut parler que des guerres injustes , que l'ambition , l'amour de la gloire , & la passion de dominer ont fait entreprendre. Car il est vrai qu'alors ce que les hommes regardent avec admiration , est un crime digne d'être flé devant Dieu , qui est la justice même ; & que ceux que nous regardons comme de grands Conquerans environnés d'éclat & de gloire , sont aux yeux du souverain Juge de grands pecheurs réservés à de grands supplICES dans l'autre vie , & dignes de con-

fusion & de honte dans celle-ci. *Remota iustitia*, dit S. Augustin, *quid sunt regna, nisi magna atrocitina? Quia & ipsa atrocitina quid sunt, nisi parva regna? Eleganter enim & veteraciter Alexandro illis magno quidam comprehensus Pirata respondit. Nam cum idem Rex hominem interrogasset, quid ei videretur ut mare haberet infestum; ille libera conummacia: Quid tibi, inquit, ut orbem terrarum? Sed quia id ego exiguo navigio facio, latro vocor; quia tu magna classe, Imperator.*

Il est plus difficile de donner cette explication à quelques expressions de Lactance, & il faut avouer qu'elles sont un peu dures. Il examine dans le XVII. Chapitre du V. Livre de ses Institutions qui traite de la justice, certain point de morale qui ne peut arriver qu'à la guerre, & il le retourne ainsi : *Primum omnium nego ullo modo fieri posse, ut homini, qui quidem verè justus sit, ejusmodi casus eveniat. Car belligeres ac se alienis furoribus miscet, in cuius animo pax cum hominibus perpetua versetur?.. Quis non modò ipse eadem facere, sed inter eos facientibus. . . ducat nefas.* Et dans le Chapitre XX. du VI. Livre qui traite du véritable culte, il dit nettement que la défense de l'innocence renferme généralement toutes les manières de faire mourir les hommes; que Dieu s'est réservé à lui seul le droit de vie & de mort sur eux; & que c'est une action injuste, que de procurer la justice en ôtant la vie à l'un prochain : *Ita neque militare iustiticebit, cuius militiæ est in ipsa iustitia; neque verò accusare quemquam crimine capitali; quia nihil distat utrumque ferro aut verbo potius occidas, quoniam occisio ipsa prohibetur. Itaque in hoc Dei præcepto nullam prorsus exceptionem fieri oportet, quia occidere hominem sit semper nefas, quem Deus sanctum animal esse voluit.* C'est ici un excès, & les suites en seroient très-dangereuses. Mais Lactan-

S. Aug. lib.
4. de civit.
Dei, c. 4.

Landant.
lib. 5. In-
stitut. c. 17.
Bibl. Pat.
tom. 3.
pag. 598.

Ibid. lib.6.
cap. 10.
pag. 617.

ce n'est pas le seul qui se laisse éblouir : la plupart des hommes en toutes choses ne suivent que des vaines apparences, & il est rare qu'ils se donnent la peine d'examiner une chose dans tous ses rapports.

S. Paulin, quoique plus exact, n'a pas laissé d'employer quelques raisons assez semblables à celles de Tertullien & de Lactance, dans l'Épître qu'il écrivit à un Officier, pour le dégouter de l'armée : *Quod si magis dilexerimus hoc seculum*, lui dit-il, & *maluerimus Cesaris militare quam Christi*, *possea non ad Christum, sed ad gehennam transferemur, ubi principum vicijs seculi vertitur causa...* *Qui suum vel alienum sanguinem fundit, hic recipiet fructum splendidiorem. Aus enim exitu mortis tenelitur reus, aut crimine; quia necesse est ut miles in bello, in quo tamen non tam pro se quam pro alio dimicat, aut suam mortem victus inveniat, aut mortis causam victor acquirat; quia victor esse non poterit, si effusus sanguinis ante non fuerit. Ideo dicit Dominus, Non potestis duobus dominis servire. Vivre à l'armée, c'est,*

S. Paulin.
Epist. 25.
n. 1. 3.

selon ce Pere, aimer le monde plus que Dieu. Faire le metier de soldat, c'est mériter la mort. Si elle arrive, c'est un châtement : si elle n'arrive pas, c'est par un crime nouveau, & par conséquent on est plus coupable. Enfin porter les armes, c'est servir deux maîtres contre le commandement du Fils de Dieu. Mais assurément ce n'est pas le sens de l'Écriture; & le Fils de Dieu, en ordonnant de rendre à Dieu & à César ce qui leur est dû, a fait assez voir que ces deux maîtres n'étoient pas opposés.

Mais il y a moins lieu d'être surpris des paroles de S. Paulin que de la conduite de S. Basile, qui met à la pénitence publique, & separe durant trois années de la participation des saints mysteres, ceux qui dans des guerres justes avoient répandu le sang

des ennemis; quoiqu'il avoue que les anciens avoient usé à leur égard d'une plus grande indulgence : *Cades in bellis factas*, dit-il, *patres nostri pro cadibus non habuere. Fortasse tamen telli suadebitur, τὰς δὲ καλὰς ἔχει συμβουλίας, ut ipsi cum manus eorum pura non sunt, per tres annos à sola communione abstinens : ὡς τὰς χεῖρας μὴ καθαρὰς τῶν ἐν τῇ τῆς κοινῆς μὲν ἀποχρησθῶν. C'étoit exclure pour jamais les soldats de la communion & de la paix de l'Eglise, comme l'a remarqué Balsamon sur ce Canon. Car leur état les engageant à défendre la République de l'invasion des Barbares, ils ne pouvoient jamais avoir les mains pures; & les trois années de pénitence ne pouvoient finir que par le commencement d'une pénitence nouvelle. *Hic Canon*, dit cet Auteur, *divini Patris sanctitati convenienter editus est, sed non est in usu; eo quod ex eo eveniret, si admitteretur, ut milites sacramentorum nunquam essent participes.**

S. Basil.
Epist. 288.
ad Amphil.
Can. 13.
tom. 3.
pag. 275.

Balsamon nous apprend néanmoins que, lorsque le Tyran Phocas voulut faire mettre au rang des Martyrs ceux qui étoient tués à l'armée, les Evêques s'opposèrent à cette ridicule prétention, & lui firent voir que l'Eglise étoit si éloignée de les considérer comme des Martyrs, que S. Basile les avoit mis à la pénitence publique : *Quomodo eos qui in bellis ceciderunt inter Martyres annuerabimus, quos magnus Basilus, ut qui non essent puris manibus, triennio à sacramentis prohibuit?*

Balsamon
in Epist. S.
Basil. pag.
248.

Il est même très vraisemblable que ce Canon, qui nous paroît si extraordinaire, étoit fondé sur un usage presque général, de se separer pendant quelque tems de l'Eucharistie les soldats teints du sang des ennemis. Nous apprenons de S. Ambroise, dans le discours funebre qu'il prononça à la louange du grand Theodose, que ce

Idem, pag.
249.

Conc. tom. 2. p. 1224. *admisit, si ad Clerum admissus fuit, Diaconis non accipiat dignitatem.* Je fais que quelques éditions présentent ce Canon autrement, & qu'en ajoutant, *ad necandos fideles* après *cingulum*, elles en rendent le sens fort différent. Mais je suis persuadé que c'est une addition faite dans les siècles postérieurs, par quelqu'un qui trouvoit cette severité extraordinaire, & qui s'étoit imaginé que les Evêques d'Espagne n'avoient pu exclure du Clergé ceux qui avoient seulement porté les armes, à moins que ce n'eût été contre les fideles. Et si on en doutoit le moins du monde, je pourrois justifier ce que je dis par le Pape Sirice, qui dans l'Épître aux Evêques d'Afrique fait ce règlement : *Si quis post remissionem peccatorum, cingulum militia secularis habuerit, ad Clerum admitti non debet.* Je pourrois encore le justifier par le Pape Innocent I. qui rapporte dans sa II. Lettre à Vîtricius, le même Règlement en mêmes termes, aussi-bien que beaucoup d'autres, (ce qui fait douter de la vérité de l'Épître de Sirice) sans qu'aucun des deux ajoute cette circonstance, *ad necandos fideles.*

Siricius, Epist. 5. n. 2. pag. 654.

Possidius, in vita S. Aug. c. 27.

S. Augustin même, qui s'est élevé avec tant de force contre les Manichéens, pour justifier les guerres que la nécessité rend inevitables & que la justice rend legitimes, suivit toute la vie le conseil & l'exemple de S. Ambroise; ne portant jamais personne à choisir le métier de la guerre, & n'appuyant jamais ni de la recommandation ni de son crédit, ceux qui vouloient le faire agir pour obtenir un emploi. *Servandum quoque in vita & moribus hominis Dei, referebat, dit Possidius dans la vie de ce saint Docteur, quod in instituto sanctæ memoriæ Ambrosii comperat, ut... militare volentem ad hoc non commendaret... ne militia commendatus ac malè agens ejus culpa suffragato-*

ri tribueretur. Il savoit que, quoique le zèle de ceux qui avoient fait mourir les impies eût été loué dans l'ancien Testament, on ne pouvoit montrer dans le nouveau aucun exemple, qu'un homme de bien eût tué de sa main qui que ce fût : *De novo Testamento ostendi non posse, dit-il, quod justus quisquam interfecerit aliquem.* Il savoit ce que dit Tertullien, que la Religion chrétienne apprend à souffrir la mort, & non à la donner : *Apud istam disciplinam magis occidi licet, quam occidere.* Enfin il savoit que, quoique la guerre fût juste, il étoit très-difficile de la faire par le seul amour de la justice; & que dans une chose aussi douteuse que celle-là, il falloit prendre le parti le plus sûr, en détournant d'une profession si dangereuse les plus dociles, & en ne refusant pas néanmoins les sacrements à ceux qui étoient moins soumis à ce conseil; selon cette excellente règle qu'il établit lui-même dans le Livre de la foi & des œuvres : *Quantum fieri potest, impediendum est ne fiat quod dubium est an sit peccatum; faciens tamen baptizandus, aut reconciliandus.*

S. Aug. Epist. 44. n. 16.

Tertull. Apologet. c. 37.

S. Aug. de fide & operib. c. 20.

C'est sans doute pour cette raison que le Penitentiel Romain met à la penitence les soldats, qui ont mis à mort quelqu'un dans une guerre legitime. Car il est difficile que la seule vue du devoir, & le seul amour de l'ordre les ait portés à cette execution; eux, que la bourade, l'impetuosité, la cruauté, & l'exemple des autres font agir & plus ordinairement & plus efficacement. *Fecisti homicidium in bello jussu legitimi Principis, qui pro pace hoc fieri jusserat, & interfecisti tyrannum qui pacem pervertere studuit : tres quadragesimas per legitimas ferias peniteas, Si autem... sine jussu legitimi Principis, ut homicidium sponte commissum peniteas.* Raban dans son Penitentiel les traite à peu près de même; & on ne peut

Penit. Rom. tit. 1. c. 20.

Cap. 25.

peut défavouer que S. Basile ne lui en ait donné l'exemple.

Les Peres du Concile de Tribur en 895, sont peut être encore plus exacts, quoiqu'ils ordonnent une penitence moins longue. Car les circonstances ne peuvent être plus avantageuses, le sujet plus juste, le motif plus chrétien, l'autorité plus legitime. *Zelo divina amulationis accensi Christianorum exercitus, dicent-ils, procedunt ad bellum confidentes in eum qui dixit: Vos ad certamen acceditis, ego prius pro vobis. Fit conventus christianorum & paganorum. Fortiter dimicans isti pro fide, illi contra fidem. . . Una cum interfectis paganis peremisi fuerunt christiani captivi a barbaris; (voilà le sujet de la penitence) quia in impetu belli nequeunt distingui, idcirco iustum decernebant statuimus cum interfectis misericordius agendum; ita ut quadraginta diebus penitentia indulgentius transactis, penes Episcopum sui auctoritas & potestas, ut perpendat culpam, agat indulgentiam.*

Pour S. Athanase, il auroit plutôt loué, que mis en penitence de tels guerriers. Car dans l'Épître au solitaire Ammon, il parle ainsi de la guerre, & des soldats, qui y repandent le sang des ennemis: *Cum eadem facere non liceat, in bello tamen hostem trucidare, non lege modo permittitur, sed cum laude ita conjunctum, ut honoribus magnis ornentur qui in eo strenue gesserint aliquid, & ipsi erigantur columna qua illorum gesta pradicant.*

S. Jerome étoit de même sentiment; puisqu'au lieu d'attribuer la defense que Dieu fit à David delui bâtir un temple, à cause qu'il avoit teint de sang ses mains dans les sanglantes guerres dont son regne avoit été travérsé, comme presque tout le monde le croit, il l'attribue à l'injuste homicide d'Urie: *Non, ut plari-*

propter homicidium, templum Domini edificare prohibetur.

Enfin S. Augustin dit excellentement, que ce n'est point un péché de faire la guerre, mais que c'en est un de la faire pour l'amour du pillage: *Non militare delictum est, sed propter pravam militare pericatum est.* Et dans le XXII. Livre contre Fauste il va jusqu'à dire que la guerre peut être injuste, & être un crime à l'égard du Prince, dont l'ambition & la legereté en ont été la cause, sans que le soldat qui execute les ordres prenne de part à son péché & à son injustice: *Cum ergo vir justus, dit-il, si sortit sub Rege homine etiam sacrilego militet, recte possit illo jubente bellare civica pacis ordinem servans, cui quod jubetur, vel non esse contra Dei preceptum certum est, vel utrum sit certum non est; ita ut fortasse reum regem facias iniquitas imperandi, innocentem autem militem ostendat ordo serviendi.*

Le même saint Docteur établit dans le Chapitre LXXVIII. du même Livre ce principe dont il est important d'être convaincu; que nous pouvons bien en general preserer la paix à la guerre, mais que dans le particulier nous ne pouvons sans temerité juger que la paix nous soit plus utile pour le salut; les hommes pouvant abuser des biens, & Dieu pouvant rendre les maux utiles: *Quis hominum novit cui profluat aut obstit in pace regnare vel servire, vel vacare, vel mori; in bello autem vel imperare, vel pugnare, vel vivere, vel occidi? Cum hoc tamen constet, & cui prodest, non nisi per divinum prodesse beneficium; & cui obest, non nisi per divinum obesse iudicium.*

Je ne saurois mieux finir cette matiere, que par deux remarques, dont l'une est de Tertullien. & l'autre est encore de S. Augustin. Le premier écrivant pour la defense de la Reli-

Jovinian.
tom. 4.
part. 2.
pag. 165.

S. Aug. lib.
22. contra
Faust. c. 75.

Ibid. c. 76.

Conc. Tribur. Can.
34. Conc.
tom. 9.
pag. 418.

S. Athan.
Epi. ad
Ammon.
in Append.
tom. 2.
Conc. pag.
1707.

S. Hieron.
lib. 1. adv.

gion chretienne, fait voir l'extrême fidelité des chretiens, qu'on accusoit de n'aimer ni les Empereurs ni l'Empire Romain, par leur attachement à l'Empereur Severe; aucun chretien n'ayant suivi la revolte de Niger & d'Albin; aucun n'ayant pris les armes pour eux; & dans les exactes recherches qu'on avoit faites de tous les partisans de ces revoltés, aucun n'ayant été accusé ni puni: *Unde Cassii, & Nigri, & Albinii, dit-il? De Romanis, nisi fallor, id est de non Christianis . . . Sed & quinque seclorum partium socii aut plures quotiè revelantur, post vindemiam patricidarum racementio superstes, &c.* Et dans la Requête au Gouverneur d'Afrique Scapula: *Circa majestatem Imperatoris insanamur. Tamen nunquam Albiniani,*

nec Nigriani, vel Cassiani inveniri poterunt Christiani. Ce qui fait voir, que les chretiens ne prenoient jamais de part dans les guerres civiles.

Cela nous conduit à la seconde remarque, qui est de S. Augustin, & qui est très conforme au gouvernement François: que la guerre, pour être legitime, doit être declarée & conduite par le Prince; que les autres hommes ne doivent être que ses ministres; & qu'il est important pour le repos de l'Etat, que cet ordre ne soit jamais changé: *Ordo ille naturalis, dit-il, mortalium paci accommodatus hoc poscit, ut suscipiendi belli auctoritas atque consilium penes Principem sit; exequendi autem jussa bellica ministerium militis debeant paci salutique communi.*

S. Aug. lib. 21. contra Faustum, c. 75.

Tertull. Apolog. c. 35.

Tertull. lib. ad Scapulam, c. 2.

VINGT. NEUVIEME DISSERTATION.

Sur le IV. & le V. Canon du premier Concile d'Arles. L'on montre que l'Eglise a toujours regardé comme indignes de la communion des fideles ceux qui font profession de divertir le peuple par les spectacles; qu'elle en a interdits l'assistance aux fideles; & que les presens dont on se sert aujourd'hui pour les justifier ont été prevenus par les Peres.

Le sujet de ces deux Canons est le même, ainsi ils ne doivent point être séparés. *De agitatoribus, dit le IV. qui fideles sunt, placuit eos, quandiu agitant, à communione separari.* Et le V. *De theatricis, & ipsos placuit, quandiu agunt, à communione separari.* Ceux qui sont appellés dans le premier Canon, *agitatores*, sont les mêmes que ceux que le Concile d'Elvire appelle *aurigas*, dans le LXII. Canon, c'est à dire ceux qui conduisent les chevaux dans les Jeux du Cirque. *Si quispiam ex agitatoribus, id est aurigis, porte le* Rescrit des Empereurs Valentinien, Theodose, & Alcade au Prefet AL-

bin. Ils sont compris sous cette expression commune de la VII. Loi: *Eos qui agitando manus exercent; & c'est particulièrement contre les personnes de cette profession, que Tertullien s'échauffe dans le Chapitre XXIII. du Livre des spectacles: An Deo placebit auriga ille, dit-il, tot animarum inquietator, tot furiarum minister?*

Pour ceux que le V. Canon d'Arles appelle *Theatricos*, ce sont absolument tous ceux qui montoient sur le Theatre, & qui étoient appellés *scenici, mimi, bistriones, pantomimi.* Mais après ces éclaircissemens sur les termes de ces deux Canons, il faut en-

Co. l. Theo. dos. lib. 15. tit. 7. Leg. 7.

Tertull. de spectacul. c. 21.

Conc. Arel. s. Can. 5. Conc. torn. 1. pag. 1427.

Lib. 9. cap. de malef. & mathematic.

errer dans l'esprit des Peres qui les ont faits. Pour cela nous montrerons 1. que tous ceux qui font profession de divertir le peuple par les spectacles, ont toujours été regardés comme indignes de la communion des fideles; 2. que l'Eglise a toujours interdit à tous les fideles l'assistance aux spectacles; 3. que les pretextes dont on se sert aujourd'hui pour justifier les spectacles, ont été prevenus par les anciens Peres de l'Eglise.

S. I.

Tous ceux qui font profession de divertir le peuple par les spectacles, ont toujours été regardés comme indignes de la communion des fideles.

Pour entendre ce que les anciens Peres disent des spectacles, il faut observer d'abord qu'il y avoit parmi les Grecs & les Romains diverses sortes de spectacles, du Cirque, de l'Arene ou de l'Amphitheatre, du Theatre ou de l'Orchestre, du Stade ou du Xyste. Ce dernier mot qui est tout grec *ἑστῆς*, signifie proprement un lieu bien applani: il vient de *ἑῖς*, qui signifie *rado*, *polio*, comme *ἑῖς* la racine.

On voyoit dans le Cirque des courses de chevaux attelés quatre de front à chaque chariot, & quelquefois on y prenoit le divertissement de la chasse. Dans l'Amphitheatre on voyoit des combats de gladiateurs qui s'entre-tuoient, ou d'hommes contre des bêtes, ou de certaines bêtes contre d'autres. Le Theatre n'étoit pas seulement destiné aux tragedies & aux pieces comiques: on y donnoit encore des ballets, des concerts de voix & d'instrumens: on y representoit des Comedies muettes & toutes de postures: on y voyoit quelquefois des

Charlatans & des danseurs de corde; & c'étoient là les plus agreables divertissemens du peuple. Enfin le Stade étoit destiné aux exercices de la course, de la lutte, & du javelot.

C'est de ces quatre sortes de spectacles que parle Tertullien dans son Apologie pour les chretiens: *Nihil est nobis, cum insania Circi, cum impudicitia Theatri, cum atrocitate Arena, cum Xysti vanitate*. On ne nous reconnoitroit pas aujourd'hui à cette peinture; & assurément la plupart des chretiens ne sont ni les heritiers, ni les imitateurs, ni les enfans de ceux dont parle Tertullien.

Il renferme en moins de mots ces quatre especes de divertissemens, dans le Livre des spectacles: *Quadrigrarios, Scenicos, Xysticos, Arenarios*. Et dans l'excellente exhortation qu'il adresse aux Martyrs, entre les autres commodités qu'il trouve à être en prison, il remarque celle-ci: *Non clamoribus spectaculorum, atrocitate vel furore, vel impudicitia celebrantium lauderis. . . . Vacas à scandalis, à tentationibus. . . . Hoc præstat carcer Christiano, quod eremus Prophetis*.

On peut faire la même remarque dans beaucoup d'autres endroits du même Auteur, & de quelques autres du troisieme siecle, que j'ometts à dessein. Mais je ne puis m'empêcher d'en rapporter deux de S. Jérôme. L'une est au commencement de la vie de S. Hilarion, duquel il dit, qu'ayant été envoyé par son pere à Alexandrie pour y apprendre les belles Lettres, il n'alloit jamais à aucun spectacle: *Credens in Dominum Jesum, non Circi furoribus, non Arena sanguine, non Theatri luxuria delectabatur; sed tota illi voluisti in Ecclesia erat congregatione*.

L'autre endroit de S. Jerome est dans l'Epître XLV. à Marcelle. *Habeat*, dit ce Pere, qui étoit alors re-

Tertull.
Apologi.
c. 38.

Id. lib. de
spectacul.
c. 22.

Id. exhort.
ad Marty.
c. 2.

S. Hieron.
in vita S.
Hilarion.
tom. 4.
part. 2.
pag. 75.

étoit dans la solitude de Bethléem, & qui invitoit cette Dame Romaine à y venir, *sibi Roma suos tumultus, Arena seuiat, Circus insanat, Theatra luxuriunt, & quia de nostris dicendum est, maiornarum quotidie visitetur senatus. Nobis adherere Domino bonum est.* Il ne parle ni dans l'un ni dans l'autre de ces endroits du *Stade* ou *Xyffe*; mais peut-être qu'il le fait à dessein; parce que ces sortes de spectacles étoient plus ordinaires parmi les Grecs, que parmi les Romains. D'où vient qu'un ancien Auteur, dans le Traité des spectacles, imprimé parmi les Œuvres de S. Cyprien (a), les appelle, *Græca certamina.*

Après cette observation, il faut venir à ce qui est infiniment plus important, & dont les conséquences peuvent aller fort loin. Les Evêques du Concile d'Arles refusent l'entrée de l'Eglise à tous ceux qui font profession de divertir le peuple par des spectacles. Ils déclarent que la communion qu'on auroit avec eux souilleroit l'Eglise, au lieu de les purifier: *Placuit, quandiu agunt, à communione separari.* Et pour les admettre aux sacremens, les Evêques du Concile d'Elvire exigent d'eux avant toutes choses, qu'ils renoncent à leur état; la sainteté de l'Eucharistie, aussi bien que celle du baptême, étant incompatible avec une profession si contraire à l'Evangile: *Si Auriga & Pantomimus credere voluerint, placuit ut prius artibus suis renuntiarent, & tunc demum suscipiantur, ita ut ulterius ad eas non revertantur. Quod si facere contra interdictum tenuerint, projiciantur ab Ecclesia.*

La pratique de l'Eglise sur ce point

étoit si constante & si universelle, que S. Augustin s'en sert dans le Livre de la foi & des œuvres, pour detromper quelques particuliers relâchés, qui croyoient qu'on devoit recevoir au baptême tous ceux qui le demandoient, sans examiner s'ils avoient d'autres dispositions qu'une foi commencée: *Quasi nescio ubi peregrinentur, dit-il, quando meretrices & histiones, & quilibet alii publica turpitudinis professores, nisi solvatis aut disruptis talibus vinculis, ad christiana sacramenta non permittantur accedere.*

Il conclut de la conduite de l'Eglise à l'égard de ces personnes, *quas nulla, dit-il, etiam negligentissima Ecclesia consuevit admittere*, qu'elle doit être celle des Pasteurs exacts à l'égard des autres pecheurs qui demandent le baptême. Et il en rend cette raison dans le VI. Chapitre de la dispute contre Fulgence le Donatiste: (si néanmoins ce Traité est de S. Augustin, comme le style & les sentimens peuvent le faire croire,) *Sicut enim qui manducat & bibit sanguinem Domini indignè, judicium sibi manducat & bibit: sic & qui accipit indignè baptismum, judicium accipit, non salutem. Nam & Judas proditor bonum corpus, & Simon magus bonum baptismum Christi percepit: sed quia bono bene non usi sunt, malè malè mentio deleti sunt.*

On voit des traces de cette ancienne discipline dans le VIII. Livre des Constitutions Apostoliques; & on y peut encore remarquer, non-seulement les especes différentes des spectacles dont j'ai parlé, mais de plus la condamnation de certaines professions, que notre peu de religion & le relâchement du siècle nous font re-

S. Aug. lib. de fide & operib. c. 18, n. 33.

apud S. Aug. lib. cont. Fulg. Donat. lib. in Append. tom. 2. pag. 6.

Id. Epist. 45. ibid. pag. 553.

S. Cyp. de spectacul. pag. 340.

Conc. Arelat. 1. Can. 1. Conc. rom. 1. p. 1427.

Conc. Elivir. Can. 62. ibid. pag. 977.

(a) M. Baluze, sur l'édition duquel on vérifie les citations de S. Cyprien, après avoir rapporté dans ses Notes sur ce Traité, pag. 604. les noms de ceux qui l'attribuent ou qui l'otent au saint Martyr, s'exprime ainsi: *Ego in ea opinionum diversitate, nemini præjudicanti, arbitratus sum non esse temerè sejungendum à legitimis sancti Martyris operibus, præsertim cum observatum à nonnullis sit non etiam discrepare à stylo ejus ut quidam existimant.*

Corst.
Apost. lib.
8. c. 32.

garder comme innocents. *Stenitorum
si quis accedat* (il est question du
baptême) *vir five femina, et auriga,
vel gladiator, vel stadii cursor, vel le-
nista seu ludorum curator, vel olympicus,
vel choraules, vel cybassista, vel lyristes,
vel saltationem ostentans, vel canpozi aut
finem facians, aut rejectantur : si paucos
busque, si admodum viciis.*

Tertullien rend un témoignage en-
core plus certain à l'antiquité de cette
discipline, dans son Livre de l'idola-
trie, où après avoir établi qu'il y a
des occupations & des arts injustes,
& après avoir dit que les Comédiens
gagnent leur vie, non-seulement par
le travail de leurs mains, mais par
celui de tout leur corps, il en con-
clut que, si on les recevoit dans l'E-
glise, il faudroit y recevoir les plus
grands scelerats. *Pateat igitur Ecclesia
omnibus, . . . si nulla est exceptio artium,
quas Dei disciplina non recipit.* Et on ne
pouvoit pas se plaindre pour cela
qu'on rebutoit ceux qui demandoient
la grace du baptême, & qu'on fer-
moit la porte de l'Evangile à ceux qui
desiroient d'y entrer ; comme S. Au-
gustin le fait voir dans le Livre de la
foi & des œuvres, par ces excellen-
tes paroles : *Nec ad Christum volentes
venire prohibemus, sed eos ad Christum
venire nolle ipsa sua professione convinci-
mus : nec vetamus Christo credere, sed
demonstramus eos nolle Christo credere.* Ce
qui peut s'appliquer très-naturelle-
ment au Sacrement de penitence.

Tertull.
lib. de ido-
latria. c. 5.

S. Aug. lib.
de fide &
operib. c.
17. a. 31.

L'exemple que nous avons dans la
LXI. Epître de S. Cyprien, de la fe-
verité de l'Eglise contre ces profes-
sions si opposées à l'innocence & à la
vertu, n'est pas moins instructif pour
les Ministres du Sacrement de peni-
tence. Un Evêque, nommé Euchra-
tius, avoit consulté ce grand homme,
pour sçavoir s'il recevroit à la commu-
nion de l'Eglise, un homme qui avoit
autrefois monté sur le théâtre, mais

qui y ayant renoncé, enseignoit à de
jeunes enfans, pour avoir de quoi sub-
sister, le mettoit qu'il avoit lui-même
quitté par un sentiment de peniten-
ce. Voici ce que S. Cyprien lui re-
pond : *Puto ego nec majestati divina nec
evangelice disciplina congruere, ut pudor
& honor Ecclesiam turpi & infami con-
tugatione fadetur . . . Nec excuset se quis-
quam si à theatro ipse cessaverit, cum ta-
men hoc ceteros doceat. Non potest enim
videri cessasse, qui vicarios substituit . . .
contra institutionem Dei, erudiens & do-
cens quemadmodum masculus frangatur in
feminam, & sexus arte mutetur, & dia-
bolo divinum plasma maculanti, per cor-
rupti atque enervati corporis delicta pla-
ceatur.* Voilà une bonne leçon pour
ceux qui apprennent à de jeunes gens
à imiter le geste, la voix, & les deli-
cateffes des femmes, pour faire réus-
sir une Comédie de College.

Fpist.
pag. 107.

Mais il faut écouter ce qu'ajoute
S. Cyprien. *Quod si, continue-t-il, Ibid.
penurians talis & necessitatem paupertatis
obtenit, potest inter ceteros, qui alimen-
tis Ecclesie sustentantur, hujus quoque ne-
cessitas adjuvari : si tamen contentus sit
frugalioribus sed innocentibus cibis. Nec
puer salasio se esse redimendum ut à pec-
catis cesset, quando hoc non nobis sed sibi
preset.* Cela s'appelle exercer la chari-
té selon les regles de la vérité, tirer
un homme du desordre sans l'enrichir,
lui témoigner un très-grand empres-
sement, & lui apprendre en même
tems qu'on le fait sans intérêt.

L'extrême bonté de ce saint Evê-
que alla encore plus loin, & la suite
nous le fera connoître. *Quid si illic, Ibid.
poursuit-il, Ecclesia non sufficit, ut la-
borantibus preset alimenta, potest se ad
nos transferre, & hic quod sibi ad victum
atque ad vestitum necessarium fuerit acci-
pere.* C'est une chose déplorable, que
les Ecclesiastiques soient aujourd'hui
si riches en particulier & l'Eglise si
pauvre en commun, qu'on ne puisse

qu'avcc une extrême peine pourvoir à la subsistance de ceux, à qui on veut faire quitter un metier où ils se perdent ; & que les plus zelés n'osent presque conjurer certaines personnes de sortir de l'heresie, parce qu'ils ne voyent point de ressources humaines pour elles, & qu'ils ne les jugent pas assez fortes pour être à l'épreuve d'une pauvreté honteuse & incommode.

On n'avoit pas cette peine dans les premiers siècles ; & il ne tenoit pas à l'Eglise, dans le tems qu'elle étoit mille fois moins puissante qu'elle n'est aujourd'hui, que tous ceux qui s'étoient dévoués au théâtre, ne renoncassent au gain injuste qu'ils en tiroient, sans apprehender de tomber dans le besoin. Mais on avoit en récompense une autre inquiétude sur leur compte, & un sujet encore plus légitime de craindre que leur conversion ne fût pas perseverante. Car les Empereurs Payens, qui étoient en même tems les princes du siècle & les princes des tenebres par leur infidélité & leur aveuglement, avoient attaché à la servitude criminelle du théâtre, tous ceux qui s'y étoient offerts. Non-seulement ils leur avoient ôté par des Edits le choix d'une meilleure vie & la liberté de la penitence, mais ils avoient fait passer cet engagement dans leur posterité.

On peut voir sur ce sujet la IV. & la XIII. Loi du Code Theodosien. Lib. 15. tit. 7.

Quoique les Empereurs chrétiens eussent défendu cet abus, leurs Edits étoient si mal observés, que l'année 399. les Evêques d'Afrique assemblés à Carthage ordonnerent qu'on feroit de très-humbles remontrances sur ce sujet aux Empereurs Arcadius & Honorius ; & qu'on les prioit d'accorder leur protection aux Comédiens qui se feroient faire baptiser, contre la violence de ceux qui vouloient les obliger de reprendre leur premier

exercice ; *Et de his etiam petendum, discent-ils, ut si quis ex qualibet ludicra arte ad christianitatis gratiam venire voluerit, ac liber ab illa macula permanere, non eum liceat à quoquam iterum ad eadem exercenda reduci vel cogi.*

Cod Afric.
Can. 63.
Conc. tom.
2. p. 1018.

On peut juger de l'oppression où étoient ces malheureux, par la Loi de Valentinien I. dans le Code Theodosien, qui ne leur permet de recevoir le baptême qu'à l'extrémité & dans un danger présent de mort : *Ut verè & in extremo periculo constituti, id beneficii consequantur ; & qui defend de leur accorder cette dernière grace, si les Magistrats seculiers & les Medecins ne les ont auparavant examinés, pour savoir si leur vie est tout à fait désespérée : Quod ut fideliter fiat, statum eorum ad iudices, si in praesenti sunt, vel curatores urbium singulorum, desiderium perferatur ; quod ut inspectoribus missis, sedula exploratione quaeratur, an indulgeri necessitas possit extrema suffragia.* Il y a dans cette loi une inhumanité qui fait horreur. Mais Dieu permettoit très-justement, que des hommes accoutumés à différer leur conversion jusqu'à la mort, y trouvasent des obstacles presque invincibles quand elle arrivoit ; & que ceux à qui ils avoient mieux aimé plaire qu'à lui, les condamnaient eux-mêmes à une perte éternelle, en leur ravissant le baptême, & en les laissant mourir en désemparés.

Cod.
Theod. tit.
de scenicis
Leg. 1.

Il y a même dans la Loi de Gratien, de Valentinien le jeune, & de Theodose, laquelle est bien plus raisonnable, un article qui offense la véritable piété. Car ces Princes condamnent une Comédienne qui a quitté le theatre pour recevoir le baptême, mais qui en a souillé la sainteté par ses déreglemens, à rentrer dans son premier état, sans esperance même dans la dernière vieillesse, qu'on lui rende la liberté : *Extracta in pulpitu, sine spe*

Ibid, Leg.
8.

absolutionis allius, ibi eo usque permaneat, donec anus ridicula senectute deformis; nec tunc quidem absolutione potitur, cum aliud quam casta esse non possit. Quelle penitence & quel remede ! Mais c'est à l'Eglise, & non pas aux Grands de la terre, que Dieu a donné le pouvoir & la sagesse nécessaires pour traiter les maladies des pecheurs, & pour guerir les penitens. A travers néanmoins de toutes ces injustices, on ne laisse pas de voir que les Princes mêmes étoient persuadés, que tous ceux qui servoient & qui contribuoient aux spectacles, étoient des pecheurs publics, dont l'état étoit un obstacle à la penitence; & qu'on ne pouvoit leur permettre de devenir chrétiens par le baptême, sans leur permettre en même tems de renoncer au theatre.

§. II.

L'Eglise a toujours interdit à tous les fideles l'assistance aux Spectacles.

Le consentement du siecle même avec l'Eglise, que les personnes destinées au theatre sont impures & indignes de la société des fideles, comme nous venons de le voir, suffit seul pour convaincre les fideles que les spectacles leur sont interdits; rien n'étant plus certain que cette maxime de l'Apôtre, que ceux qui consentent au mal, méritent la peine de ceux qui le font; cette autre d'un ancien, qu'on ne peut jamais autoriser par sa présence, ce qu'on est obligé de condamner comme injuste: *Prohibuit spectari quod prohibet geri.*

C'étoit aussi le raisonnement de Tertullien contre les infideles, qui regardoient le soin que les Chrétiens avoient d'éviter les spectacles comme une timidité superstitieuse. *Ipsi*

auctores & administratores spectaculorum, dit-il, quadrigarios, scenicos, xysticos, arenas illos amantissimos, . . . ex eadem arte qua magnificium, deponunt ac diminuunt; imò manifeste damnant ignominia, argentes curia, rostris, senatu, equite, cæterisque honoribus omnibus, simul ac ornamentis quibusdam. Quanta pervertisas? Amant quos militans. . . . Artem magnificant, artificem notant. . . . Inid quanta confessio est mala rei, ejus auctores, cum acceptissimi sint, sine nota non sunt? Que pouvoient répondre les Payens à un raisonnement si sensible? Mais que pouvons-nous y répondre? Car nous sommes aussi éclairés que les Payens pour sçavoir les Auteurs, & aussi injustes qu'eux pour aimer la Comedie.

Pendant c'étoit autrefois une chose si detestée par les Chrétiens, qu'on les connoissoit plus infailliblement par l'aversion des spectacles, que par toute autre marque. Les ennemis mêmes de notre Religion savoient qu'on n'y renonçoit que pour devenir chrétien, & qu'on n'y retournoit qu'en cessant de l'être. *Namquid ergo superest, dit le même Auteur, ut ab ipsis ethnicis responsum flagitemus? Illi jam nobis renuntiant, an liceat christianis spectaculo uri. Aquis hinc vel maxime intelligunt factum christianum, de repudio spectaculorum. Isa que negat manifestè, qui per quod agnoscitur tollit. . . . Nemo in castra hostium transiit nisi projectis armis suis, nisi destitutus signis & sacramentis principis sui.*

Ces dernières paroles sont un peu fortes, mais elles sont exactes. Car les anciens ne doutoient point qu'on ne violât la sainte promesse qu'on avoit faite à Dieu dans le baptême, de renoncer à Satan & à ses pompes, quand on retournoit aux vaines représentations du siecle. *Hoc erit pompa Diaboli, continue Tertullien, adversus quam in signaculo fidei ejeramus: quod*

Tertull. de spectacul. c. 22.

Ibid. c. 24.

Ibid.

Rom. I. 32.

S. Cyp. de spectacul. pag. 340.

autemejeramus, neque scilicet, neque dicto, neque visu participare debemus: rescindimus signaculum, rescindendo temptationem ejus.

S. Jean Chrysostome est du même sentiment : *Pompa Satana est theatrum & circus.* Et S. Augustin en rend cette raison spirituelle & prise de la Religion, que les pompes de Satan sont toutes les choses qui nourrissent en nous la cupidité, qui font revivre l'esprit corrompu du siècle, qui étouffent celui de Jésus-Christ, & qui en rompant l'union que nous avons avec Dieu, renouvellent celle que nous avions eue autrefois avec l'esprit de tenebres. *Pompa diaboli sunt quaque illicita desideria . . . Ad concupiscentiam carnis pertinent illecebra voluptatum; ad concupiscentiam oculorum, nugacitas spectaculorum; ad ambitionem seculi, insana superbia.*

C'est pour cela, dit le même Pere, que le Demon prend si grand soin qu'il y ait dans les villes des lieux destinés aux spectacles. Ce sont des lieux de restitution pour lui, & il ne se soucie pas des injures qu'on lui dit dans le baptême, pourvu qu'on se reconcilie avec lui au theatre. *Quare quotidie musculam spectaculorum, insaniam studiorum ac turpium voluptatum proponit, nisi ut his delectationibus capiat quos amiserat?* Car rien n'est plus vrai que ce que dit Salvien, qu'on ne peut aimer l'éclat, la vanité, l'inutilité, la curiosité, & l'enchantement des pompes du Diable, sans l'aimer lui-même, & sans devenir un même esprit avec lui : *Renuntiaſti ſemel Diabolo & ſpectaculis ejus; ac per hoc neceſſe eſt ut prudens & ſciens, dum ad ſpectacula reverts, ad Diabolum te redire cognoſcas. Utrique enim reſiſtimus renuntiaſti, & unum utrumque eſſe dixiſti. Si ad unum revertieris, ad utrumque remeſciſ.*

L'ancien Auteur que j'ai déjà cité, & dont l'Ouvrage est parmi ceux de S. Cyprien, avoit dit déjà la même

choſe : *Impudenter in Eccleſia demonia exorciſat, quorum voluptates in ſpectaculis laudat; & cum ſemel illi renuntians reſciſſa ſit res omnis in baptiſmate, dum poſt Chriſtum ad Diaboli ſpectaculum vadit, Chriſto tanquam Diabolo renuntiat.* Mais j'ai ſenſiblement interrompu la ſuite des tems, & l'ordre de la Tradition : il faut y revenir.

On ne peut representer d'une manière plus propre à faire conſuſion aux chretiens de ce ſiècle l'innocence de ceux du troiſieme, & leur étrange éloignement de tous les ſpectacles, que l'a fait Minutius Felix. *Nos qui moribus & pudore ceſſemus, dit-il, meritis malis voluptatibus, & pompis veſtris & ſpectaculis abſtinemus, quorum & de ſacris originem novimus, & noxia blandimenta damnamus. Nam in ludis curribus, quiſ non horreas populi in ſe rixantis inſaniam; in gladiatoriis, homicidii diſciplinam; in ſceniis etiam non minor furor & turpido prolixior? Nunc enim nimis vel exponis adulteria, vel monſtras: nunc enervis hiſtrio amorem dum fingit, inſiſgit. . . Idem ſimulatis doloribus lacrymar veſtras vanis geſtibus & nutibus provocat. Sic homicidium in vero flagitatis, in mendaciis ſtetit.*

Nous avons déjà vu avec quelle force S. Cyprien s'élève contre les spectacles, dans l'Épître IX. Mais il épuise son éloquence sur ce sujet dans sa Lettre à Donat. *Homo occiditur in hominis voluptatem, dit-il en parlant des spectacles sanglans; & ut quis possit occidere, peritiam est, usus est, ars est. Scelus non tantum geritur, sed & docetur. . . Disciplina est ut perirent qui possit, & gloria est quod perirent.* On s'imagine qu'il ne parle que des excès des infidèles, il parle aussi des nôtres : car tout cela peut être appliqué au malheureux exercice de jeunes gens, qui apprennent de bonne heure toutes les manières de tuer les hommes, & qui ne retirent de cette belle étude qu'une fausse

S. Cyp. de
spectacul.
pag. 342.

Minut.
Felix in
Oſav. Bi-
blioth. Pat.
tom. 3.
pag. 251.

S. Cyp.
Epist. 1.
pag. 3.

S. Chryſ.
hom. 21. ad
pop. An-
tiocch.

Lib. 3. de
ſymb. c. 1.
p. 1. (haſt.
Aug. ad-
ſcripto.)
tom. 6.
pag. 569.

Ibid. lib. 2.
c. 1. ibid.
pag. 555.

Salvien.
lib. 6. de
gubern.
Dei. pag.
128 edit.
Baluz.

une fausse gloire, une humeur querelleuse, & une mauvaise confiance sur leur pretendue adresse, qui les expose souvent à un danger dont elle ne les delivre pas, sans que jamais cela serve à l'Etat; les coups d'épée mesurés étant inutiles à l'armée, où il ne faut que de la resolution & de la force.

Ce que S. Cyprien dit des anciennes Tragedies, ne convient pas moins à celles de notre tems. *In theatris quæque conspicies quod tibi dolori sit, & pudori. Cathurnus est tragicus præsa facinoræ carmine recensere . . . Admonetur omnis atas auditu fieri posse quod factum est. Nunquam ævi senio delicta moriuntur . . . Exempla sunt, quæ esse jam facinoræ desisterunt.* Les sujets des tragedies, que nous entendons reciter avec tant de plaisir, sont-ils moins funestes & moins criminels? De quoi retentissent les theatres, sinon des anciens parricides, empoisonnemens, injustes fureurs, jalousies des Idolâtres? Et pour les pieces comiques, sont-elles plus pures & plus innocentes que celles dont ce saint Evêque decrit les pernecieux effets? *Adulterium discitur, dum videtur . . . & quæ pudica fortasse ad spectaculum Matrona processerat, de spectaculo revertitur impudica.* Les choses, les manieres, l'air contagieux & le mauvais exemple, tout contribue à affoiblir la vertu: *Movet sensus, mulcet affectus, expugnat boni pectoris conscientiam fortiterem.*

L'Auteur du Traité des spectacles, après avoir fait une peinture tres-odieuse des Jeux du Cirque, de l'Amphitheatre, de la Scene, & du Stade, parle ainsi de l'obligation qu'avoient les Chretiens de les éviter. *Fugienda sunt ista a christianis fidelibus, . . . tam vana, tam perneciosa, tam sacrilega spectacula; à quibus & oculi nostri, & aures essent custodienda. Cito in hoc assuescimus, quod audimus, quod vidimus.*

Nam cum mens hominis ad vitia ipsa ducatur, quid faciet si habuerit exempla naturæ corporis lubrica quæ sponte corrumpit, quid faciet si fuerit impulsus? Avocandus est animus ab istis. Habet christianus spectacula meliora, si velit. Habet veras & profuturas voluptates, si se recognoverit.

Il avoit dit un peu plus haut, que le Demon avoit trouvé le secret de rendre l'idolatrie, qui est ridicule en elle-même, agreable pour les spectacles; & de faire que les Chretiens, qui avoient renoncé au culte exterieur des idoles, rendissent en assistant aux jeux que l'enfer avoit inventés, un culte interieur & spirituel à la vanité, au mensonge, à la curiosité. *Idololatria ludorum omnium mater est; quæ ut ad se christiani fideles veniant, blanditur illis per oculorum & aurium voluptatem. . . Ita Diabolus artifex, quia idololatriam per se nudam sciebat borgeri, spectaculis miscuit, ut per voluptatem posset amari. Cette idolatrie, qui est mêlée dans les spectacles, est autre chose que le culte superstitieux des statues: c'est l'amour du plaisir, c'est l'enchantement de la bagatelle, c'est une joie insensée; & tout cela se trouve dans nos spectacles. Il y a même bien plus; car tout y est plein des noms & des actions des fausses divinités des Payens: & quand cela ne seroit pas, il faudroit se souvenir de ce que dit cet Auteur: *Hac etiam non essent simulacris dicata, adeunda tamen & spectanda non essent christianis fidelibus; quoniam etsi non haberent crimen, habent in se maximam & parvam congruentem fidelibus vanitatem.**

Lactance dit beaucoup d'excellentes choses sur cette matiere dans le VI. Livre des Institutions divines, qui est un traité du veritable culte. *Hos ludos vocant, dit-il parlant de l'Amphitheatre, in quibus humanus sanguis effunditur, adeo longe ab hominibus recessit humanitas; ut cum animas hominum in-*

Lactant.
lib. 6. Tit.
situt. c. 10.
Bibl. Pat.
tom. 3.
pag. 617.

Ibid.

Tertull. de
spectacul.
c. 19.

*terficiant, ludere se opinentur, nocentiores
iis omnibus quorum sanguinem voluptati
habent.* Il qualifie ceux qui étoient
exposés aux bêtes, ou qui se bat-
toient contre d'autres hommes, de
méchans ; parce qu'en effet c'étoit
presque toujours pour des crimes
qu'ils étoient condamnés à cette
cruelle mort dont le peuple faisoit son
plaisir, comme Lactance le fait en-
tendre par ces paroles : *Nam qui ho-*
minem, quamvis ob meritis damnatum,
in conspectu suo jugulari pro voluptate
computat, conscientiam suam polluit. Ter-
tullien le suppose aussi : *Quis mihi*
sponsor est, nocentes semper, vel ad bes-
tias, vel ad quodcumque supplicium de-
cerni, ut non innocentia quoque inferatur,
aut insensu judicantis, aut infirmitate de-
fensionis, aut instantia questionis.

Cependant les gladiateurs étoient
souvent des prisonniers de guerre,
qu'on avoit coutume alors de faire
mourir, quand on ne leur avoit point
promis de quartier. Ainsi c'est se
moquer du monde que de répondre,
comme font les partisans de la Co-
medie, que les anciens ne declament
que contre les spectacles cruels &
sanglans, qui étoient contraires à la
justice & à l'humanité ; & que c'est
même pour cela qu'on n'ensanglante
pas la scene. Mais outre que la sup-
position est fautive, si le Prince don-
noit aujourd'hui des spectacles pareils
aux anciens, tout le monde y cour-
roit comme autrefois. Car lorsque
ce n'est pas la Religion & le senti-
ment de la pitié qui retiennent, on
ne garde pas long-tems des bien-
seances qui incommode la curiosité.

Une marque infaillible qu'on vo-
leroit à ces spectacles, est qu'on s'en-
presse pour voir decapiter un homme ;
quoique ce soit le spectacle de tous le
plus glaçant & le plus funeste, & que
la gravité & la lenteur de l'appareil
n'ayent rien qui agite & qui remue

l'imagination. C'est donc à ces per-
sonnes, avec encore plus de justice
qu'aux infideles, qu'on doit dire ce
mot excellent de Tertullien dans l'en-
droit que je viens de citer. *Bonum est*
cum puniuntur nocentes : quis hoc nisi no-
cens negabit ? Et tamen innocens de suppli-
cio alterius latari non potest ; cum magis
competat innocenti dolere, quod homo par
ejus tam nocens factus est, ut tam crudeliter
impendatur. Que si on n'ensanglante
pas aujourd'hui la scene, c'est un arti-
fice pour tromper le cœur ; car on
n'en est ni moins injuste, ni moins
cruel, puisqu'on entend avec plai-
sir le récit d'une chose qu'on n'auroit
pu voir sans horreur. On ne se cache
le crime & on ne se le fait raconter,
que pour se delivrer du reproche,
pour ainsi dire, que nos yeux nous
feroient, & pour s'exemter de la
peine dont Dieu a voulu que la vue
du sang répandu fût accompagnée,
pour éloigner les hommes les plus
brutaux de l'homicide.

Mais je previens les objections,
auxquelles je dois répondre dans la
suite : il faut revenir à Lactance. Il
continue ainsi : *Quid de nimis le-*
quar, . . . qui docent adulterium dum fin-
gunt, & simulatis erudiunt ad vera ? . . .
Circensium quoque ludorum ratio quid
aliud habet, nisi levitatem, vanitatem,
insaniam ? . . . Vitanda ergo spectacula
omnia, non solum ne quid vitiorum pe-
loribus insidat, qua sedata & pacifica
esse debent ; sed ne cujus nos voluptatis
consuetudo delinias, & à Deo atque à
bonis operibus avertat. Voilà la bon-
ne raison : mais c'est celle qu'on en-
tend le moins. Défendre le plaisir
parce qu'il est plaisir, c'est aller con-
tre la maxime essentielle du siecle,
qui ne cherche le plaisir que parce
qu'il est tel.

S. Cyrille de Jerusalem, parmi
les plus importantes instructions qu'il
donne aux Catechumenes & aux nou-

Lactant.
loco cit.
Pag. 612.

veaux baptisés, n'oublie pas de leur défendre toutes sortes de spectacles, & de leur faire remarquer qu'ils promettent d'y renoncer en recevant le baptême : *Postea dicit, Et omnis pompa illius. Pompa verò Diaboli est, theatrorum infantia, equestrum cursus in hippodromis, venationes in circo & reliqua hujusmodi vanitas, de qua liberari se postulans sanctus Deo dicit : Averte oculos meos ne videant vanitatem. Et après avoir parlé contre les dissolutions du theatre & les postures étudiées des Comédiens, il revient au Cirque : Fuge etiam equestrum curricula, quod prorsus insanum est... spectaculum : hac enim omnia Diaboli pompe existunt.*

Ce Saint avoit fait faire auparavant cette reflexion aux Catechumenes qu'il instruisoit, que les engagements que nous contractions au tems du baptême, sont inviolables, & que Dieu n'oublie jamais ce que nous oublions si aisément : *Verumtamen illud se scire oportet quacunque illa præferim formidabili hora dicis in Dei Libris scripto consignata haberi. Sur quoi je prie qu'on fasse cette reflexion, qui ne convient pas moins aux temoignages que nous avons déjà cités des autres Peres; qu'on se trompe fort, & qu'on veut tromper les autres, quand on dit que ces saints Docteurs auroient approuvé les spectacles d'aujourd'hui, & qu'ils n'ont condamné que l'extrême dissolution de l'ancienne Comedie.*

Sans examiner donc maintenant si la nouvelle Comedie est plus reformée que l'ancienne, je soutiens que les courses des chevaux dans le Cirque, les chasses dans l'Hippodrome, les combats à la lutte, à la course, &c. étoient plus innocens ou moins dangereux pour l'imagination & pour le cœur, moins inutiles, & moins capables de dissiper l'esprit, que nos pieces de theatre. Et cependant les

Peres ont defendu toutes ces sortes de spectacles : *Non probabis usquam vanos cursus, & jaculatus, & saltus vaniores*, dit Terullien. L'Auteur du Traité sur ce même sujet, parmi les Ouvrages de S. Cyprien, condamne jusqu'aux concerts d'instrumens qui se faisoient dans l'Orchestre, quoiqu'il n'y eût point de voix articulées : *Non licet, inquam, adesse Christianis fidelibus, non licet omnino, nec illis quos ad delinimenta aurium ad omnes ubique Græcia instrudos suis vanis artibus mittit.* Il condamne aussi ces joueurs muets qui ne parloient que par signes : *In articulo sonum frangens, loqui digitis elaborat, ingratus artifex qui linguam dedit.* S. Jean Chrysostome s'éleve avec encore plus de force contre eux. Il fait voir les suites facheuses de tout ce que S. Paul marque sous le nom de *scurrilitas*, selon notre Vulgate ; & ne cesse de repeter que les discours qui sont rires, quelque polis qu'ils semblent d'ailleurs, *urbana*, sont indignes des chretiens. Il s'étonne & deplore qu'on ait pu les attribuer à une vertu : en quoi il reprend, sans le nommer, Aristote, qui est le seul où l'on trouve cette vertu pretendue.

S. Gregoire de Nazianze dans le XXVII. discours, qui est presque tout adressé aux citoyens de Constantinople, ne leur recommande en finissant qu'une chose, qui est de s'abstenir des spectacles ; & de tous les spectacles, il ne leur nomme que les plus innocens : *Turpe enim fuerit, leur dit-il, si hac urbs ita urbibus aliis præset, ut tamen voluptationis cedat, aut cætera quidem gravis & moderata sit; verum circa ludos circenses, & spectacula, & cursus ac venationes adeo insaniat, ut hac pro vita & serio quodam instituto habeat : atque urbs inter urbes principatum tenens, ludemium urbs sit.... Utinam hac abiciatis ! Utinam Dei civitas sitis !*

S. Basile, qui commence la IV.

Qqq 2

S. Cyril.
Hierosol.
catech. 21.
mystag. 1.
n. 6. p. 103.

Terull. de
spectacul.
c. 18.

S. Cyp. de
spectacul.
pag. 341.
342.

Ibid. pag.
342.

S. Chrys.
hom. 17.
in Ep. ad
Ephes.

S. Greg.
Naz. orat.
27. tom. 1.
pag. 471.

homelie sur les six jours de la creation, par une invective contre les spectacles, ne blâme pas seulement la scene & le Cirque, mais encore les concerts de musique, dont l'effet le plus ordinaire est d'amollir l'ame, & de la rendre trop dependante des sens; & il conclut par ces termes touchans: *Nos autem quos Dominus, magnus rerum mirabilium effector ac opifex, ad sua commendanda opera convocavit, num in contemplandis & osculandis spiritus eloquiis aut fastisemus aut pigri erimus?* Quel aveuglement de prescrire au grand spectacle de la nature, les pitoyables imitations des hommes? Et comment la vanité peut-elle nous plaire plus que la verité?

S. Epiphane opposant la doctrine de l'Eglise à celle des Communions schismatiques, & la pureté de la morale aux desordres des infideles, dit que l'Eglise catholique condamne toutes les especes de spectacles: & je crois que bien des gens seroient étonnés si on leur montrait ces paroles. *Ad hac, theatra, equestros ludos, venationes, ac musica spectacula Ecclesia damnat.* Il ne nomme que les moins criminels, & laisse juger des autres, en les declarant condamnés par l'Eglise.

J'ai deja remarqué quelques traits de S. Jean Chrysostome contre les Acteurs & les spectateurs; mais ses Ecrits sont remplis de tant d'autres, que je me contenterai d'en ajouter quelques uns des plus vifs & des plus courts: *In theatro risus, dit il, turpitudine, pompa Diabolica, effusio, insimulatio temporis, impensa dierum inutilis, adulterii meditatio, scortationis gymnasium, intemperantia schola, .. risus occasio, fuditatis exempla.* Voilà des couleurs bien noires. Voici quels noms il donne au theatre & aux assemblées des spectateurs: *Theatra iniquitatis, communem luxuria scholam, cathedram pesti-*

lentia, locum pessimum plurimorumque morborum plenum, venudatum, quod maxime theatrum, fornacem Babyloniam. Et afin qu'on ne croye pas que ce Pere justifie les autres spectacles, il parle ainsi des courses des chevaux: *In theatra ascendere, & equorum certamina spectare, ... non videtur minus peccatum esse manifestum, sed infinita mala solet inferre.* Dans la XVII. homelie, consolant le peuple d'Antioche abbatu & consterné par les menaces & par les premiers coups de la vengeance de Theodose, qui avoit été à la ville d'Antioche la dignité de Metropole, & qui avoit fait fermer les lieux publics, comme les bains, le Theatre, le Cirque, il leur parle en ces termes: *Quid enim molesti, ac mihi, factum est? Quod Orchestram obstruxerit, quod Circum inaccessibilem fecerit, quod nequitia fontes excluserit & obstruxerit? Utinam non concederetur unquam hos aperiri! Hinc nequitia radices in civitate germinaverunt. . . . Propterea tristatis? Imò ideo & gaudere & letari oportet, & gratias Imperatori agere, quoniam ipsius ultio correctio fuit, & pena evadatio, & ira doctrina.*

S. Jerome dans la vie de S. Hilarion, rapporte qu'un citoyen de la ville de Gaze dans la Palestine, nommé Italicus, vint demander à ce saint Solitaire son assistance contre un Magistrat, Duumvir, de cette même ville, qui se servoit des noirs artifices d'un Magicien, pour arrêter les chevaux de ceux qui couroient contre les lions dans le Cirque; & voici comme continue S. Jerome: *Ineptum visum est venerando seni in hujusmodi nugis orationem perdere. Cuique subridere & dicere: Cur non magis equorum pretium pro salute anime tue pauperibus erogas? ille respondit functionem esse publicam, & hoc non tam se velle, quam cogi; nec posse hominem christianum uti magicis artibus, sed à servo Christi positum.*

S. Basil.
hom. 4. in
Hexameron.
tom. 1.
p. 33. n. 2.

S. Epiph.
exposit. fi-
dei, n. 14.
pag. 1107.

S. Chrys.
hom. 41.
in Act.
tom. 10.
pag. 323.
n. 4.

Id. hom. 6.
de poenit.

Id. hom.
15. ad pop.
Antioch.
ibid. pag.
254. n. 4.

Id. hom.
17. ibid.
pag. 175.
n. 2.

S. Hieron.
in vita S.
Hilarion.
tom. 4.
part. 2.
pag. 10.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 493

*auxilium petere, maxime contra Gaze-
tes adversarios Dei, & non tam sibi,
quam Ecclesia Christi insultantes.* Le
saint vieillard se laissa flechir à les
prieres & à celles de ses Confreres.
Il rendit les chevaux d'Italicus vites
comme des aigles & prompts comme
des éclairs; & les infideles furent obli-
gés de s'écrier eux mêmes, *Maius
victus a Christo est.* Dieu tira sa gloire
de la folie des hommes en cette ren-
contre, & il eut égard à la disposi-
tion de cœur d'Italicus, qui n'étoit
touché que de l'honneur de la Reli-
gion chretienne, & qui ne se portoit
à cette fonction que par contrainte;
*functionem esse publicam, & hoc nuntiam
se velle quam cogi.*

Cette injuste contrainte me fait
souvenir d'une autre assez semblable,
mais d'une consequence bien plus
dangereuse. C'est celle par laquelle
on obligeoit tous les Corps de ville
d'assister aux spectacles, même tous
les Empereurs chretiens. Rien n'est
plus beau, ni plus digne des Evêques
d'Afrique, que le Canon qu'ils firent
pour defendre cette vexation dans
le Concile de Carthage de l'an 402.

*Nec oportere quonquam Christianum cogi
ad hæc spectacula, maxime quia in his
exercendis, qua contra precepta Dei sunt,
nulla persecutionis necessitas à quoquam
adhibenda est. . . Corporatorum enim ma-
ximè periculum considerandum est, qui
contra precepta Dei magno terrore cogun-
tur ad spectacula convenire.* Quel sujet
de confusion ! Il falloit forcer les
chretiens en ce tems-là à assister aux
spectacles ; & il faudroit les forcer
aujourd'hui à n'y point assister. Mais
si les Princes n'avoient pas droit de
forcer ainsi les chretiens, les peres,
les meres, les maris l'auroient-ils ? *Non
admittit fians fidei, dit Tertullien,
allegationem necessitatis. Nulla est ne-
cessitas delinquendi, quibus una est necessitas
non delinquendi. Sera-t-on plus excu-*

sable en obeissant à ceux-ci, qu'on
ne l'étoit en obeissant à ceux-là ? On
peut apprendre de ces belles paroles
de S. Augustin, ce qu'on doit pen-
ser des personnes qui pretendent se
justifier par ces sortes de violences :
*Tandem corripunt, dit-il, & pertur-
bant, & vetant, quandiu sibi cedi posse
presumunt. Si autem viderint perse-
verantia proficiendum convertunt se & di-
cere incipiunt, Magnus homo, sanctus
homo, felix cui Deus concessit. Honorant,
gratulantur, benedicunt, laudant.*

Le même Saint repondant aux
plaintes des infideles contre la Reli-
gion chretienne, avoue qu'elle avoit
ruiné & demoli les theatres & les am-
phitheatres, & qu'elle avoit banni les
rejouissances insensées des spectacles ;
mais que c'étoit sa gloire : *Quid eis
immutetur felicitatis, . . . dit-il, nisi forte
hinc sunt tempora mala, quia per omnes
pene civitates cadunt theatri, cavea tur-
pitudinum, & publica professiones flagi-
tiorum ? Plût à Dieu qu'un si beau
commencement cût eu la suite qu'il
devoit avoir ; & que la Religion chre-
tienne, chassant l'idolatrie de toute la
terre, en eût aussi chassé tous les spec-
tacles ! Mais S. Augustin se plaint
que les mauvais chretiens les ont fait
subsister malgré les efforts de l'Eglise.
*Non vult bonus christianus ire spectare,
cit-il. Alii concurrunt, sed forte pagani,
forte Judæi. Imo vero iam pauci essent in
theatris, ut erubescendo discederent, si
christiani ad theatra non accederent.**

C'est de quoi se plaignoit long-
tems auparavant Tertullien avec tant
de justice dans le Livre de l'Idola-
trie, où il remarque que les Payens
n'ont rien pris de la Religion chre-
tienne, & que les mauvais chretiens
ont imité des Payens les jouissances
& les spectacles. *O melior fides natio-
num in suam sectam, qua nullam solemnita-
tem Christianorum sibi vindicat, non
Dominicum diem, non Pentecosten! . . .*

S. Aug.
serm. 28.
n. 18.

Id. lib. 17
de Conf.
Evang. c.
31.

Id. serm.
cit-il.
n. 28.

Tertull. de
idololat. c.
14.

Cod. Afri-
can. Can.
61. Conc.
rom. 2.
pag. 1088.

Tertull. de
cor. milit.
c. 11.

Intereunt enim ne Christiani viderentur. Nos ne Ebraei promissimur, non veremur. Ces Payens craignoient de passer pour chretiens, & nous ne craignons pas de passer pour Payens. Mais S. Augustin reconnoît que ceux qui

conservent un amour si violent pour des choses si contraires à l'Evangile, ne sont chretiens que par la profession extérieure & par les ceremonies, & qu'ils ne sont pas compris dans le nombre des véritables enfans de l'Eglise. C'est en expliquant ces paroles du Pleaume XXXIX. *Multiplicati sunt super numerum*, qu'il fait cette réflexion: *Quantis turbis implentur Ecclesia, stipantur parietes, pressuris se urgent, propè se suffocant multitudinem. Rursus ab eis ipsis, si minus est, currunt ad amphitheatrum s. his super numerum sunt. . . Quanti fideles agglomerantur, quanta turba concurrunt, multi verè conversi, multi falsò conversi & pauciores sunt verè conversi, plures falsò conversi.*

Il remarque, dans un autre endroit, que la plupart de ces Chretiens qui vont aux spectacles, ne comprennent en aucune façon l'étrange incompatibilité qu'ils ont avec leur état, & qu'il leur arrive assez souvent d'y faire des actions de Religion, dont ils ne penetrent ni l'esprit ni le mystère: *Eunt in vanitatem & insanias mendaces, & negligunt quò vocati sunt.*

Qui si forte in ipso Circo aliqua ex causa expavefcant, continuo se signant, & stant illic portantes in fronte, unde abscederent si hoc in corde portarent. Nous sommes la plupart aussi matériels que ces gens-là. Ceux qui vont à la Comédie ne baillent point qu'ils ne fassent un signe de croix. Ils sont bien aises quand ils y étèrnuent, qu'on leur dise, *Dieu vous assiste*, ou quelque chose de semblable; & ils ne font aucune attention, que la Religion, dont ils retiennent ces signes, condamne leur état; en sorte qu'il ne tient pas à eux,

qu'elle ne devienne une pure superstition.

Comme S. Augustin ne pouvoit pas toujours parler à ces amateurs des spectacles, & qu'ils n'étoient pas aussi exacts que les autres à les sermons; il conjuroit ceux qui l'écoutoient de leur redire ce qu'ils avoient entendu, & de les presser par leurs exhortations & leur exemple à venir à l'Eglise, au lieu d'aller à la Comédie: *Sit ad eos vox nostra memoria vestra*, Ibid. leur dit-il. *Corrigite arguendo, consolamini alloquendo. Aderit eis qui assuit & vobis. . . Molestum est quidem, & nimium periculosum, imò perniciosum & pro certo exitiabile, quod scientes peccant. Aliiter enim ad has vanitates currunt, qui voces Christi contemnit, aliter ille qui novit quod fugiat.*

Il faisoit cependant de son côté tout ce qu'il pouvoit pour les attirer à les sermons & pour les arrêter long-tems à l'Eglise, en les charmant par les grandes choses qu'il leur disoit & par les manieres engageantes & populaires. Un jour qu'il les y avoit tenus long-tems, il leur dit à la fin de son discours: *Non parum vestras mentes in nomine Christi divina spectacula tenuerunt, & suspenderunt vos. Ista sunt spectacula utilia, salubria: etiam in crastinum diem invitamus caritatem vestram. Cras illi habent, ut audivimus, mare in theatro: nos hauriamus portum in Christo.* Par où l'on voit que c'étoit alors la mode, aussi-bien qu'aujourd'hui, que les Comédiens se servissent d'affiches.

Je n'ajouterai plus à tous ces témoignages, qui condamnent si hautement & les spectacles & les spectateurs, que celui de Salvien, qui remarque très-judicieusement que ces sortes d'assemblées sont d'autant plus dangereuses, qu'il n'y a aucune partie de nous mêmes qui n'y soit attaquée & blessée. *Alia crimina singulas ferme in Salvian.*

S. Aug.
Enarr. in
Psalm. 39.
n. 10.

Id. Enarr.
in Psal. 50.
n. 1.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES.

495

nobis vindicant portiones, dit-il, ut cogitationes sordida animum, ut impudici aspectus oculos, ut auditus improbi aures; ita ut cum ex his unum aliquod erraverit, reliqua possint carere peccatis. In theatris verò nihil horum reatu vacat, quia & concupiscentiis animus, & auditu aures, & aspectu oculis polluantur.

§. III.

Les pretextes dont on se sert aujourd'hui pour justifier les spectacles, ont été prevenus par les anciens Peres de l'Eglise.

Nous avons deja touché quelques-uns des pretextes, dont les gens du monde se servent pour justifier les spectacles de ce tems; & nous avons montré que les anciens Peres les avoient prevenus & solidement refutés. Nous allons montrer la même chose à l'égard des autres. Je ne sai si ce sera une peine bien employée; mais sans cela, celle que nous avons prise jusqu'ici, deviendroit entièrement inutile.

I. Les plus hardis demandent en quel endroit de l'Ecriture, la Comedie est defendue; & ils croyent par-là fort embarrasser les plus zelés & les plus habiles.

On pourroit leur repondre, que l'Amphitheatre, les duels des Gladiateurs, les combats des hommes avec des bêtes farouches, la dissolution de la scene la plus impure & la plus libre, les Jeux Olympiques, en un mot que les spectacles les plus decriés des Payens, ne sont pas plus defendus par l'Ecriture; qu'il faut être heretique pour refuser de se soumettre à la Tradition, interpreter infaillible de l'Ecriture; qu'il faut l'être doublement, pour refuser de s'y soumettre dans la morale; & que la Tradition condamne comme contraires à la parole de Dieu, toutes sortes de spec-

tacles qui nourrissent la curiosité, & qui entretiennent en nous l'esprit du siecle.

On pourroit ajouter que les spectacles sont effectivement defendus très-clairement dans l'Ecriture, où la vanité, la perte de tems, la fausse joie, le scandale, l'amour du monde, la volupté, les moindres apparences du crime, l'ombre même, & le nom seul du desordre sont defendus. Filioli, r. Joann. 11. 15. dit S. Jean, nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est caritas Patris in eo: quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, & concupiscentia oculorum, & superbia vita. Et le Fils de Dieu: Amen dico vobis, quia plorabitis & flebitis vos, mundus autem gaudet. Joann. XVI. 20.

Tout le Chapitre V. de l'Epiître aux Ephesiens est sur cette matiere: *Esiste imitatores Dei, sicut filii carissimi. . . 1. 2. 3. 5.*

Fornicatio autem, & omnis immunditia... nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos, aut turpiter, aut stultiloquium, aut scurrilitas quæ ad rem non pertinet. . . Nolite ergo effici participes eorum. Eratis enim aliquando tenebra, nunc autem lux in Domino. Dans l'Epiître aux Philippiens: *De castro, fratres, quæcumque sunt vera, quæcumque pudica, quæcumque iusta, quæcumque sancta, quæcumque bona fama; si quæ virtus, si quæ laus disciplina, hæc cogitate.* Et dans la premiere aux Thessaloniciens: *Ab omni specie mala abstinete vos; ce qui est expliqué par ces paroles du dernier Chapitre aux Romains: Volo vos sapientes esse in bono & simplices in malo; qui nous apprennent qu'il n'est pas necessaire d'embrasser toute sorte de bien, & qu'il faut du discernement; mais que pour le mal, il en faut éviter jusqu'au soupçon, jusqu'à l'apparence, jusqu'à l'ombre; & qu'il suffit qu'on nous ait dit que c'est un mal, pour l'éviter, sans raisonnement, sans direction d'intention, sans explication, sans artifi-*

ce. Or je demanderois aux defenfeurs de la Comedie, si elle peut être placée parmi le bien que l'Ecriture nous commande, ou si elle ne merite pas au contraire de tenir une des premieres places parmi le mal qu'elle nous defend.

On pourroit encore leur faire remarquer, que les Juifs n'ayant jamais connu les desordres dont il s'agit, l'Ecriture de l'ancien Testament n'a pu le condamner qu'indirectement; comme dans ces paroles : *Beatus vir qui non abiit in consilio impiorum & in catheura pestilentia non sedis, &c : Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem, & quareitis mendacium?* Et cent autres pareils. Et pour le nouveau Testament, ce desordre ne pouvant venir que des Idolâtres mal convertis, il suffisoit de leur faire connoître qu'ils ne devoient rien conserver de leur premiere vie, & qu'il falloit devenir des hommes nouveaux; & il n'étoit nullement necessaire de leur parler contre les spectacles, non plus que contre les sacrifices.

Cependant on peut dire en un sens, que l'Ecriture de l'un & l'autre Testament ne defend rien tant que les spectacles; puisque, selon S. Augustin, toute l'Ecriture ne commande que la charité, & ne condamne que la cupidité. *Non praecepit scriptura nisi caritatem, nec culpavit nisi cupiditatem; & eo modo informat mores hominum.* Or il ne faut pas beaucoup y penser, pour juger si la Comedie est plus propre à édifier la charité, qu'à nourrir la concupiscence.

Mais j'aime mieux répondre aux partisans de la Comedie, qu'ils sont bien malheureux de n'avoir d'autre defense dans ce siecle, que celle que les mauvais chretiens avoient dans le troisieme, & dont les Peres se sont moqués : *Quam vana, imo desperata argumentatio eorum*, dit Tertullien, *qui sine dubio tergiversationem admittunt*

de voluptatibus obtinendum. Nullam ejus abstinentiam mentionem specialiter, vel localiter in scripturis determinari, quae directè prohibeant ejusmodi conveniunt interesse servum Dei. On peut voir encore le Chapitre III. du même Livre.

L'Auteur du Traité des spectacles, parmi les Oeuvres de S. Cyprien, rapporte la même objection en ces termes : *Ubi, inquit, scripta sunt ista?* S. Cyp. de *speculac.* *Et il la fortifie par le nom donné à Elie dans l'Ecriture, Awiga Israel;* par l'exemple de David qui dansa devant l'Arche; par les symphonies & les concerts de voix & d'instrumens qui faisoient partie de l'ancien culte des Juifs; & par les frequentes comparaisons que l'Apôtre fait de la Religion chretienne, & de travaux d'un homme de bien, avec les exercices de la course & de la lutte, sans jamais condamner l'un & l'autre. A quoi il

repond enfin de cette maniere : *Hoc in loco dixerim longe melius fuisse istis nullas litteras nosse quam sic litteras legere.* Ibid.

.... *Præscribat istis pudor, etiam si non possunt sanâ littera. Quædam enim scriptura magis providet in præcipiendo. Vercundiam passa plus interdixit quia tacuit. Veritas, si ad hac usque descenderet, pessimè de fidelibus suis sensisset. Nam & plerumque in præceptis quadam utilius tacetur. Admonent sepe dum interduntur.* Ibid. pag. 340.

Il y a bien de la meditation, & bien de la solidité dans ces reponses; mais ce que le même Auteur ajoute est incomparable : *Præceptorum loco severitas loquitur & ratio docet quæ scriptura continet. Secum tantummodo unusquisque deliberet, & cum persona professionis suæ loquatur, & nihil unquam indecorum geret. Plus enim ponderis habebit conscientia, quæ nulli se alteri debet nisi sibi.* Ibid.

II. Mais d'où vient donc, direz-vous, que d'habiles gens justifient la Comedie; qu'il y en a tant qui ne pensent pas que c'est un mal; & que des Ecclesiastiques même, qui savent très-

Psal. I. i. *non abiit in consilio impiorum & in catheura pestilentia non sedis, &c : Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem, & quareitis mendacium?* Psal. IV. 3.

S. Aug. lib. 3. de doct. christ. cap. 10.

Tertull. de spectac. c. 20.

très-bien l'Ecriture, ne la condamner pas ? Il faut pour cela que la chose soit bien douteuse.

Nullement ; mais c'est l'effet d'un étrange aveuglement & d'une insensibilité prodigieuse de cœur, qui empêchent ces personnes de voir ce qu'elles verroient comme les autres, si elles étoient capables d'écouter la voix de la vérité qui parle à leur conscience, & qu'elles tâchent d'étouffer par des raisonnemens pitoyables, dont elles s'étourdissent plutôt qu'elles ne se convainquent. *Propterea gemo*, dit S. Jean Chrysostome, *quod tam grande malum hoc, malum esse non creditur*. Car on ne croyoit pas non plus du tems de ce Saint, que ce fût un mal d'assister aux spectacles. *Iguur*, dit-il encore, *id vel pessimum est malum, cum quis infirmatur, neque id ipsum quod infirmatur novit, & miserè ardens & erumnose non sentit incendium* : ce qui lui fait dire ces paroles remarquables dans le premier endroit que j'ai cité : *Inde applaudentes magis, unde mimos lapidibus exagitare debuerant*.

Ce desordre étoit encore plus ancien ; & comme Adam tâcha de justifier sa faute aussi-tôt qu'il l'eût commise, il y a eu dans l'Eglise des Avocats de la Comédie, aussi-tôt qu'il y a eu des chrétiens touchés de l'amour des spectacles. *Non desunt*, dit l'ancien Auteur du Traité des spectacles, *visiorum assertores blandi & indulgentes patroni qui præstant vitiis auctoritatem, .. quasi sicut innocens spectaculorum ad remissionem animi appetatur voluptas. Nam & eo usque enervatus est ecclesiastica disciplina vigor, & ita omni languore vitiis præcipitur in pejus, ut jam non vitiis excusatio sed auctoritas detur*. On diroit que cet Auteur a eu dessein de faire la peinture de notre siècle, où pour ne pas condamner le vice, on condamne la règle qui le défend. Mais il faut que les gens de bien plaignent

d'autant plus amèrement ces aveugles, qu'ils ne se plaignent point eux-mêmes ; & qu'ils demandent à Dieu pour eux & la lumière & l'obéissance, selon cet avis de S. Augustin : *Deprecanda est misericordia Dei ut donet intellectum ista damanda, & affectum ad fugienda, & misericordiam ad ignoscenda*. Car pour ces Ecclesiastiques dont on parle, qui ont le cœur assez gâté pour appeller le mal un bien ; quand ils auroient autant lu l'Ecriture qu'on le dit, ils ne l'ont point entendue ; puisqu'ils n'y ont pas vu la condamnation de la cupidité, si contraire à l'amour de Dieu qu'elle recommande uniquement. *Quisquis igitur scripturas divinas, vel quamlibet earum parvam intellexisse sibi videtur, ita ut eo intellectu non adificet ipsam geminam caritatem Dei & proximi, nondum intellexit*, dit S. Augustin.

III. Mais quoi ! N'est-il pas permis de relâcher son esprit quelquefois ? Et peut-on trouver une manière plus innocente & même plus utile, que de le relâcher en le nourrissant par des spectacles qui l'occupent agréablement, & qui l'exercent sans le tendre & le bander ?

Je sai bien que les spectacles occupent agréablement l'esprit des hommes du monde, accoutumés à vivre d'air, & à se nourrir de chimères & d'illusions, & qui ne se foucient pas qu'on les trompe par le mensonge, pourvu qu'on les agite & qu'on donne quelque mouvement à leurs passions. Mais les saints Peres ont déploré ce malheur. S. Basile s'étonne, dans la IV. homélie sur les fix jours de la création, qu'on puisse désirer d'autres spectacles, que les ouvrages d'un Dieu tout-puissant. S. Augustin se moque de l'enfance de ceux qui courent après des représentations ridicules, & qui négligent l'appareil magnifique des spectacles folles, dont Dieu

Rrr

S. Chryc.
hom. 6.
in Math.
tom. 7.
pag. 100.
n. 8.
Id. hom. 6.
de poenit.
tom. 2.
pag. 318.
n. 1.

Id. Math.
hom. 6.
tom. 7.
pag. 99.
n. 7.

S. Cyp. de
spectac.
pag. 339.

Eccor. in
P'salm. 50.
a. 1.

Id. lib. v.
de doct.
christ. cap.
36.

S. Aug. in
Psalm. 39.

veut entretenir notre curiosité. *Ecce aversus fueris à Circo, à Theatro, ab Amphibreatro, quærat quod spectet, prorsus quærat; non cum relinquimus sine spectaculo. Aurigan laudat regentem quatour equos, & sine labe atque offensione currentes; forte alia miracula spectacula non fecit Dominus. . . . Illum adten- de Editorum majorum spectaculorum. . . . Spectare vi, esto spectaculum.*

Tertullien est admirable sur cette matiere dans les trois derniers Chapitres de son Livre des spectacles, où il fait voir qu'avec un peu de foi un chretien trouve à s'occuper d'une maniere toujours nouvele dans les choses qu'il croit, qu'il espere, qu'il craint, & qu'il aime. Je ne rapporterai que ce trait de son Apoloie pour les Chrétiens, qui convient presque autant à ceux dont nous parlons, qu'àux Payens à qui Tertullien parloit; puisque les uns se raillent, comme faisoient les autres. des plaisirs qu'on voudroit qu'ils substituassent à ceux du Theatre. *Quo vos offendimus, si alias prajurimus voluptatis? Si oblectari novisse volumus, nostra injuria est, non vestra. Sed reprobanus quæ placent vobis, nec vos nostra delectant.*

Tertull.
Apologet.
c. 38.

S. Cyp. de
spectac.
pag. 342.

L'ancien Auteur déjà cité plusieurs fois, ne cede en rien sur ce point à Tertullien: *Nunquam humana opera mirabitur, dit-il, quisquis se recognoverit filium Dei. Depicit se de culmine generositatis suæ, qui admirari aliquid præter Dominum potest. Scripturis sacris incubat christianus fidelis, & ibi inveniet condigna fidei spectacula. Videbit intuitentem Deum mundum suum, . . . justia naufragia, . . . maria populo siccat. . . . Spectabit de calo descendentes naves. . . . Videbit in quibusdam fidem cum igne luctantem, feras Religione superatas. . . . Quam hoc decorum spectaculum, quam jucundum, quam necessarium! Intueri semper spem suam & oculos aperire ad salutem suam. Hoc est spectaculum quod vi-*

detur etiam luminibus antijis. Hæc est spectaculum, quod non exhibet Prætor aut Consul. S. Augustin dit peut-être encore plus en moins de mots: Fugite, dilectissimi, speculanda, fugite caveas turpissimas Diaboli. . . . Admirabile spectaculum nostrum, in quo Deus adjuvat, fides vires impetrat, innocentia pugnat, sanctitas vincit.

S. Aug. de
symbolo
sermo pri-
mo ad Ca-
tech. c. 2.

IV. Il est vrai qu'on trouve ces spectacles trop minces & trop abstraites; qu'on veut quelque chose de plus sensible; qu'on pretend qu'il n'est pas possible de vivre sans quelque plaisir innocent; & qu'on soutient que celui de la Comedie est tel, sur tout si on n'en prend aucun autre, & si on réduit à cela la douceur de la vie.

A cela je n'ai rien à répondre que ce que dit S. Augustin: *Sunt homines, qui nec divites esse queunt, nec ad vanos bonorum pompas amari intervenire; sed gaudere & requiescere volunt. . . . in theatris atque spectaculis inagacitatis. . . . Studiis autem spectaculorum præstanti- bus similes. . . . Qualis cibi sumitur, talis valeudo consequuntur. Si cela ne suffit pas, il ne faut qu'ajouter ce qui suit: *Quamvis insana gaudia non sint gaudia, tamen qualiacunque sint, . . . auferunt omnia ista una febricula, & adhuc viventibus totam saluam beatitudinem subtrahit. Remanet tuavis & saucia conscientia, Deum sensura judicem, quem noluit habere custodem.**

S. Aug. lib.
de catech.
rudib. cap.
16.

Vous voulez vous rejouir, dit ailleurs le même Pere, & vous aimez le plaisir: je ne le trouve pas mauvais. Mais vous vous trompez extrêmement, si vous n'êtes convaincu que vous devez mettre votre joie à n'en prendre aucune dans cette vie: *Vincat gaudium in Domino, donec finiatur gaudium in seculo; gaudium in Domino semper augeatur, gaudium in seculo semper minuat, donec finiatur.* Ainsi parloit S. Augustin. Et parce qu'on

Id. serm.
171. de
verb. Do-
min.

pouvoir demander ce que c'est que le plaisir du siècle, il prend soin de l'expliquer en ces termes : *Quid ergo est hoc seculum, & quod est gaudium seculi ? ... Breuiter dico : Seculi latitudo est impunita nequitia. Luxuriemur homines, in spectaculis nugenur, turpitudine fudentur, nihil mali pariamur, & videte seculi gaudium.* Il comprend dans ce plaisir criminel du siècle, celui des spectacles ; & il a bien raison d'exhorter ainsi ceux qui en sont touchés : *Gaudete in veritate, non in iniquitate ; gaudent in spe atervatis, non in flore vanitatis.*

Tertullien n'est peut-être jamais ni si beau ni si touchant que sur cet article ; & on ne peut lire ce qu'il répond à ces demi-chrétiens qui sont charmés des spectacles, sans en devenir meilleur : *Saginentur ejusmodi dulcibus, dit-il, convivia sui ; & loca, & tempora, & invitator ipsorum est. Nostra carne, nostra nuptia nondum sunt. Non possumus cum illis discumbere, quia nec illi nobiscum. Vicibus disposita res est. Nunc illi latantur, nos consistamus ... Delicatus es, christiane, si & in seculo voluptatem concupiscis, imo nimium stultus si hoc existimas voluptatem ... Diccas velim : Non possumus vivere sine voluptate, qui mori cum voluptate debemus ? Nam quod est aliud votum nostrum, quam quod & Apostoli, exire de seculo, & recipi apud Dominum ? Hic voluptas, ubi & votum.*

S. Jean Chrysostome ajoute à cela deux réflexions capables d'intimider ceux à qui il reste quelque sentiment de religion. Vous courez, dit-il, au plaisir de la Comédie ; & savez vous bien qui en est l'auteur ? Connoissez celui à qui vous le devez. *Non Deus dat ludere, sed Diabolus ... Dei siquidem est humilitatem dare animam, trementem, pressam, pudicam, patientem, atque compunctam. Ce qui dissipe l'ame, ce qui la repand au dehors, ce*

qui la rend plus foible, plus languissante, plus charnelle, ne peut venir que de l'ennemi de notre salut. Mais voici une autre considération plus efficace : *Pro tantis peccatis pomas daturus, dit-il au même endroit, securus tui sedes, miserabili visu, lugendique facietis indulgenti, & de sola deliciarum voluptate sollicitus.* Il n'y a que l'homme innocent qui ait droit au plaisir. Les plus légitimes devroient vous être interdits à cause de vos crimes ; & vous ne pouvez vous passer des plus injustes.

Encore si ces plaisirs étoient réels, dit S. Augustin, vous auriez quelque apparence de raison ; mais ce sont des illusions & des chocs feintes, que celles dont vous vous nourrissez : *Omissis igitur, dit-il excellemment, & repudiatis nugis theatricis & poeticis, divinarum scripturarum consideratione & tractatione pascamus animum atque potemus, vana curiositas fame ac siti fessum & astuantem, & inani phantasmatis, tanquam pictis epulis, frustra refici satiarique cupientem.* Nous sommes pressés d'un desir très-ardent de jouir du souverain bien. Les plus aveugles le cherchent sans le connoître. Tout irrite leur curiosité, & ils croient que les spectacles peuvent la contenter : *Es hoc morbo cupiditatis, dit le même Pere, in spectaculis exhibentur queque miracula. Mais il faut à l'homme une nourriture plus solide ; & il ne peut être rempli que par la vertu, qu'il desire sans le savoir, & non par le mensonge qu'il prend souvent pour elle. At ego, dit-il, parlant de lui-même avant sa conversion, te ipsam, te, veritas, ... esuriebam & fustebam ; & apponebantur adhuc mihi in illis ferculis phantasmata splendida ... nec nutriebar eis, sed exburiebar magis. Cibus in somnio similis est cibis vigilantium, quo tamen dormientes non aluntur, dormiunt enim.*

Il ne faut pas omettre encore ce

Rrr 2

Tertull. de
spectac. c.
23.

51.

S. Chryf.
hom. 6.
in Matth.
tom. 7.
pag. 98. n.
6. 7.

S. Aug. lib.
de ver. Re-
fig. c. 51.

Id. lib. 10.
Confess.
c. 35.

Ibid lib. 3.
c. 6.

S. Cyp. de
spectac.
pag. 142.

mot de l'ancien Auteur du Traité des spectacles : *Remove spectatorem, reddideris vanitatem*. Regardez de sang froid ce que c'est que la Comédie. Ne regardez ni ces caroselles à la porte, ni ces loges si remplies. Separez la chose des spectateurs. Otez-en toutes ces circonstances qui l'environnent, & qui l'aggrandissent si fort dans votre imagination ; & vous la trouverez si petite, si froide, si ridicule, que vous aurez honte de vous & pitié des autres.

V. Je n'en suis pas tout-à-fait là, direz-vous, mais aussi je n'ai pas de passion pour les spectacles. J'y vas sans empressement, & j'en retourne sans émotion. Ce que j'y vois, ne passe ni les yeux, ni l'imagination ; & je crois, ou que je ne suis pas fait comme les autres, ou qu'on se trompe quand on dit qu'on ne peut aller à la Comédie sans en rapporter de dangereuses impressions.

Voilà ce qu'on dit le plus ordinairement & avec le plus de vraisemblance. Mais il est certain que ceux qui parlent ainsi, ne se connoissent point eux-mêmes ; & qu'ils prennent pour santé & pour force, une maladie secrète, & des blessures invisibles. J'en fais juge S. Augustin, à qui Dieu avoit donné une connoissance si exacte du cœur de l'homme & de ses misères. Il remarque que les spectacles seroient fades & dégoûtans, si les spectateurs n'étoient pas touchés des choses qu'on représente, & s'ils n'entroient pas dans les mouvemens & les passions de ceux qu'ils écoutent.

S. Aug. lib.
3. Confess.
c. 2.

Quid est quod homo ibi vult dolere, cum spectat luctuosa atque tragica, qua tamen pati ipse nolle? Et tamen pati vult ex eis dolorem spectator, & dolor ipse est voluptas ejus. . . Et si calamitates illa hominum vel antiqua vel falsa sic aguntur, ut qui spectat non doleat abscedit inde fastidiosus & reprobandus: si autem do-

leat, maues intensus, & gaudens lacrymatur. Si cela est vrai de la passion la plus triste & la plus opposée à la joie, que doit-on penser des autres plus douces, plus tendres, plus engageantes, & plus naturelles? Aussi le même Pese ne craint pas de dire au même lieu, que ceux qui prennent plus de plaisir à la Comédie, sont ceux qui ont le cœur le plus gâté ; & que si on n'aimoit pas ses passions, on n'en trouveroit pas la peinture si agreable : *Nam e: magis eis movetur quisque, quo minus a talibus affectibus sanus est.* C'est une maxime qui decide tout ; & il avoit dit de lui-même dans le Chapitre precedent : *Rapiekant me spectacula theatrica plena imaginibus miseriarum mearum & somnibus ignis mei.*

Ibid.

Ibid. c. 1.

Ces ressorts secrets de la volonté corrompue de l'homme n'avoient pas échappé à la lumière de Tertullien, qui fait voir que les personnes qui assistent aux spectacles avec la gravité du monde la plus composée & la plus severe, ne laissent pas d'être agitées dans le fond de l'ame ; que c'est cette agitation qui leur plait ; & que s'ils y étoient tout-à-fait insensibles, ils n'y pourroient assister un seul moment : *Nam & si quis modestè & probè spectaculis fruatur, dit-il, pro dignitatis, vel avaritiae, vel etiam naturae suae conditione, non tamen immobilis animi est, sine tactu spiritus passione. Nemo ad voluptatem venit sine affectu ; nemo affectum sine casibus suis patitur. . . Cater. m si cesset affectus, nulla est voluptas ; & est reus jam ille vanitatis, eo conveniens, ubi nihil consequitur.*

Tertull. de
spectac. c.
15.

C'est une chose même que Senèque a vue ; & il est moins surprenant qu'un Payen l'ait connue, qu'il n'est merveilleux que plusieurs Chrétiens l'ignorent. Neceffe est, dit-il, *aut miseris, aut oderis.* On ne va pas en effet à la Comédie pour la censurer : c'est le plaisir qui y conduit, & il est aussi

Seneca
Epist. 7.

dangereux que facile de s'y laisser surprendre ; parce que le plaisir est un très mauvais maître en fait de morale. Ce qui fait dire à ce Philosophe, qu'il n'y a rien de plus préjudiciable aux bonnes mœurs, que les spectacles : *Nihil verò est tam damnosum bonis moribus, quàm in aliquo spectaculo desidere.*

Ibid.

Mais il faut apprendre de S. Augustin la véritable cause, qui fait que tant de gens aiment les spectacles, sans croire qu'ils y aiment leur propre misère ; & qui ne sentent pas les blessures qu'ils y reçoivent, parce qu'ils en ont d'autres qui se rouvrent avec plaisir. *Quid autem mirum cum infelix pecus, dit-il de lui même, aberrans à grege tuo & impatiens custodia tua, turpi scabie fœdaretur ? Et inde erant dolorum amores, non quibus altius penetraret ; ... sed quibus auditis & sists, tanquam in superficie raderet : quos tamen quasi ungues scalpenticum, servidus tumor, & tabes, & sanies horrida consequbatur. A quoi il faut ajouter ce qu'il dit dans le Chapitre premier : Fames mihi erat intus ab interiori cibo se ipso, Deus meus, & jea fame non esuriebam, sed eram siue desiderio alimentorum incorruptibilem ; non quia plenus eis eram, sed quo inanius & falsidiusior. Et ideo non bene valebat anima mea & ulcerosa projeciebat se foras, miserabiliter scalpi avida contactu sensibilem.*

S. Aug.
lib. 3.
Conf. c. 3.

Ibid. c. 1.

VI. Pour moi, disent quelques-uns : je ne voudrois que savoir ce que c'est que l'Opera ou la Comedie, je les mepriserois ensuite avec plus de connoissance & de lumiere. Ce sont choses qu'il faut avoir vues une fois en la vie, pour en parler.

Voilà justement comme ceux qui sont aujourd'hui si attachés aux spectacles, se sont trompés. Et je n'ai qu'à dire à ceux qui parlent ainsi, qu'ils ressemblent à S. Augustin lorsqu'il étoit sur le panchant du preci-

pice : *Secretere indigentia, dit-il dans le dernier endroit que j'ai cité, oderam me minus indigentem ... oderam securitatem, & viam sine muscipulis.* Mais si l'exemple de S. Augustin ne peut les retenir, celui d'Alypius doit les faire trembler. Etant venu à Carthage, il fut enchanté par le spectacle du Cirque : *Gurges morum Carthaginensium, dit S. Augustin, quibus nugatoria fervent spectacula, absorbuert eum in insaniam Circensium.* Dieu se servit d'un seul mot de ce Pere, qui étoit alors son maître, pour le guerir, quoiqu'il eût été dit sans dessein ; & étant depuis venu à Rome, il étoit avec un extrême soin les spectacles de l'Amphitheatre. Ses amis néanmoins lui firent une telle violence pour l'y entraîner, que ne pouvant résister, il leur déclara qu'il y seroit sans rien voir & comme un absent, ou comme un mort. *Si corpus meum*

Ibid.

Ibid. lib. 4.
c. 7.

Ibid. c. 1.

Mais il ne connoissoit pas sa foiblesse. Il tint long-tems les yeux fermés. Un grand cri, qui suivit un grand coup, dont l'un des Gladiateurs venoit de tomber mort, les lui ayant fait ouvrir, il devint furieux avec les autres. *Clamor per ejus aures intravit, & reseravit ejus lumina, ut esset qui serviretur & desiceretur audax adhuc potius quàm fortis animus ; & eo infirmior, quo de se presumerat, qui debuit de te ... Et non erat jam ille qui venerat, sed unus de turba ad quam venerat ... Et inde sament, continue S. Augustin, manu validissima & misericordissima eruiisti eum tu, & docuisti non sui habere, sed tui fiduciam.* Rien n'est plus aisé que de se reconcilier avec le monde ; rien n'est plus aisé que de devenir homme avec les hommes ; & la fausse

S. Aug.
serm. 155.
de verb.
Apost.

confiance qu'on a en les propres forces, est presque toujours suivie d'une pesante chute. *Nam si recedat Spiritus Dei*, dit encore S. Augustin, *pondere suo spiritus hominis revolvitur in carnem, redit ad facta carnalia, redit ad concupiscentias seculares*. . . *Non ergo se extendat, non se jaltet, non sibi arroget virtutem propriam, egena & vitiosa natura.*

VII. Enfin on avoue que ces precautions étoient bonnes autrefois ; mais on pretend que le theatre est maintenant si reformé & si chaste, que les honnêtes gens y vont sans scrupule, & qu'il n'y a rien à craindre. On se porte même jusqu'à soutenir qu'il y a extrêmement à profiter ; parce que le vice y est tourné en ridicule, que les grands crimes y sont toujours punis, & que la vertu y est toujours autorisée & louée.

On perd presque patience à de pareils discours ; & on diroit volontiers à ceux qui les tiennent ce que le Prophete Elie dit aux Envoyés du Roi Ochofias, qui alloient de sa part consulter l'idole d'Accaron sur l'évenement de sa maladie : *Namquid non est Deus in Israël, ut eatis ad consulendum Beelzebub deum Accaron ?* Quoi, les chrétiens n'ont d'autres maîtres que des Poètes, & d'autre école que le theatre ? Quel renversement ! Ne fait-on pas ce que dit Tertullien, que les empoisonneurs mêlent toujours quelque chose de doux avec un venin mortel ? *Nemo venenum temperat felle & elliboro . . . Omnia illic, seu fortia, seu honesta . . . proinde habe, ac si stiticia mellis de ranunculo venenato.* Comment a-t-on oublié ce que dit S. Augustin : *Quicquid homo extra (Scripturam sacram) didicerit, si noxium est, ibi damnatur; si utile est, ibi invenitur. Et cum ibi quoque invenerit omnia, qua utiliter aibi didicit, multo abundantius ibi inveniet ea, qua nusquam omnino ali-*

bi; sed in illarum tantummodo scripturarum mirabili altitudine, & mirabili humilitate discuntur. Ce Saint compare ceux qui cherchent ailleurs que dans les Livres saints l'instruction & la lumiere, à des gens dont les doigts delicats étant offensés de la fecheresse de l'épi, iroient cueillir des fleurs de buissons : *A segetis abhorrentes*, dit-il, *Id. lib. 1. & spinarum floribus inbiantes.* Enfin comment peut-on se refoudre d'aller demander à des étrangers, à des profanes, à des pauvres, le pain dont ils manquent eux-mêmes ? *Si sernica doctrina delectant*, dit Tertullien, *satis nobis litterarum est, satis versuum est, satis sententiarum, satis etiam canticorum, . . . nec fabula, sed veritates; nec stropa, sed simplicitates.*

Pour ce qu'on dit que le theatre est aujourd'hui très-reformé, je demande avec S. Augustin s'il est bien vrai que le Diable le soit converti : *Namquid etiam Diabolus factus est christianus ?* Il n'a cédé à personne les spectacles. Tous les Peres reconnoissent qu'ils sont de son domaine, qu'ils sont une partie de ses pompes que les Chrétiens detestent ; & lui-même en entrant dans le corps de cette femme, dont parle Tertullien, & en répondant, *Justissime fest, in meo cum invenit*, le fait bien voir. Or si le Diable est toujours le même, s'il preside toujours aux spectacles, les spectacles sont toujours également dangereux. Quand il seroit vrai qu'il y a plus d'art dans les pieces d'aujourd'hui, cet art ne serviroit qu'à mieux cacher le traimeurtrier, & à le faire recevoir avec moins de defiance & de precaution. Le Poète s'arrête, mais c'est après avoir mis l'esprit sur les voies ; & s'il est maître de ses vers, il ne l'est pas du cœur des spectateurs, quand il lui a donné l'essor. D'ailleurs le grand mal, & qui est inséparable de toute poésie qui a d'autre sujet que Dieu,

Tertull. de
spectac. c.
12.

Ibid. c. 12.

Tertull. de
spectac. c.
17.

S. Aug.
lib. 1. de
doct. christ.
c. 42.

c'est de détourner les mouvemens de la volonté de cette unique fin , de les rendre ou stériles ou criminels , en les appliquant aux créatures qu'elle embellit , qu'elle farde , qu'elle déguise en souverain bien. S. Augustin la reconnoît , & l'a dit admirablement : *Nec ob aliud a talibus prohibemur spectaculis , nisi ne umbris rerum decepti , ab ipsiis rebus , quarum illa umbra sunt , aberremus.*

En supposant même que les choses qu'on entend & qu'on voit à la Comédie , n'iroient pas jusqu'au cœur , qu'elles n'y feroient aucune impression fâcheuse ; il est certain qu'elles en font sur l'imagination , & qu'elles interrompent nos prières & notre application à Dieu ; puisque des choses que nous avons vues comme par nécessité , & qui étoient innocentes , traversent si souvent nos oraisons , & nous ôtent si souvent la présence de Dieu. *Cum enim hujusmodi rebus conceptaculum sit cor nostrum*, dit S. Augustin , & peras copiose vanitatis catervas , hinc & orationes nostra sæpe interrumpuntur atque turbantur ; & ante conspectum tuum , dumad aures tuas vocem cordis intendimus , nescio unde irruentibus nugatoriis cogitationibus res tanta

præstatur.

Enfin les gens de bien savent avec quelle peine on rentre en soi même , & avec quels efforts on se détache des sens : *Redire in semetipsum cuique difficile est*, dit le même Pere. Après même s'être élevé avec beaucoup d'exercice , on retombe aussitôt , & la foule des choses sensibles nous ôte en un moment la vue de Dieu : *Mane si potes*, dit encore S. Augustin , *sed non peres. Relaberis in ista solita atque terrena. Que tandem pondere , quæ , relaberis , nisi seraium contractarum cupiditatis visio , & peregrinationis erroribus* ? Qu'on juge après cela du malheur de ceux qui sortent tous les jours la dépendance & l'union qu'ils ont avec leurs sens ; qui cherchent dans les spectacles de quoi l'entretenir ; & qui , au lieu de s'en détacher , (ce qui doit faire toute l'occupation d'un Chrétien) cherchent avec empressement à les satisfaire. *Nullo enim modo* (je Id. Epist. finis par ce mot de ce même Pere , 7. qui dit tout , & qu'il seroit important qu'on n'oublîât jamais) *resistitur corporis sensibus , quæ vobis sacratissima disciplina est , si per eos insiditis plagis vulneribusque blandimur.*

De Trinit. lib. 8. c. 2.

S. Aug. de ver. Relig. c. 11.

Id. lib. 10. Confess. c. 25.

TRENTIEME DISSERTATION.

Sur le VII. Canon du premier Concile d'Arles , qui n'admet qu'en tremblans à l'usage des sacremens les Magistrats actuellement en charge.

TOUT est remarquable dans ce Canon , dont voici les termes : *De Præsidiis , qui fideles ad præsidatum profectum ; placuit ut cum promoti fuerint , litteras accipiant ecclesiasticas communicationis ; ita tamen ut in quibuscumque locis gesserint , ab Episcopo ejusdem loci cura de illis agatur ; & cum ceperint contra disciplinam agere , tum demum à communione excludantur. Similiter & de his qui Rempublicam agere volunt. Nous*

avons déjà expliqué ce qui regarde les Lettres de communion , *Litteras accipiant ecclesiasticas communicationis*. Il faut examiner le reste ; & afin que l'on connoisse de quoi il s'agit , il faut donner d'abord l'éclaircissement du Canon en general.

Ceux qui passoient d'une province dans une autre , ne pouvoient être admis à la société des fideles , ni à la participation des sacremens , s'ils n'ap-

Conc. Arelat 1. Can. 7. Conc. tom 1. pag. 1428.

portioient des Lettres de communion de l'Evêque du lieu où ils étoient connus. Et comme les Gouverneurs des provinces étoient ordinairement d'un autre pays que celui où ils avoient de l'autorité, le Concile ordonne qu'ils n'iront point à leurs gouvernemens, sans ces sortes de Lettres que les Evêques ne leur pourront pas refuser. Mais il ordonne en même tems aux Evêques des lieux où ils feront leur résidence, de veiller sur leur conduite, & de les separer de l'unité de l'Eglise, dès qu'ils s'écarteront de la justice.

Ainsi on voit que le Concile d'Arles n'admet qu'en tremblant ces Magistrats à l'usage des Sacremens, & qu'il prend toutes les sûretés imaginables avant que de les recevoir à la sainte Table, & même à la simple communion des prières. On trouvera sans doute ce Canon bien fort & bien hardi, si on compare la discipline qu'il prescrit, avec les respects, l'admiration, la complaisance, la lâcheté, & si on ose le dire, la reconnaissance avec laquelle plusieurs Ecclesiastiques admettent toutes les personnes qui ont du credit, de la naissance, de l'autorité, à la reconciliation & à l'Eucharistie. Ce Canon est cependant un adoucissement de la pratique la plus severe, selon laquelle l'Eglise excluait en general tous les Magistrats de la participation des saints mysteres, pendant le tems que duroit leur magistrature. C'est ce que nous ferons voir d'abord : après quoi nous montrerons que cependant l'Eglise a toujours respecté les Magistrats & ceux qui possédoient quelque dignité de l'Empire ; & qu'elle admettoit avec joie à ses mysteres les plus saints, ceux qui n'usoient de leur autorité que pour faire regner la piété, & qui se conservoient purs de toutes les souillures du siècle,

§. I.

L'ancienne discipline de l'Eglise excluait en general tous les Magistrats de la participation des saints mysteres pendant le tems que duroit leur Magistrature.

Il ne faut pour établir cette discipline, que rapporter le LV. Canon du Concile d'Elvire ; car les termes n'en sont pas moins forts que précis : *Magistratum veto uno anno quo agit duumviratum, prohibendum placuit ut se ab ecclesia prohibeat.* Les Duumvirs étoient à peu près dans les villes de province, ce qu'étoient les Consuls à Rome. Leur charge ne duroit qu'un an ; & le Concile d'Elvire ordonne que leur penitence ne durera pas moins. Mais rien ne confirmera mieux cette severité, que l'examen des raisons sur lesquelles elle étoit fondée.

I. L'Eglise avoit dès sa naissance pris aversion des dignités & des charges éclatantes de l'Empire. Elle avoit été formée par un Dieu pauvre, que le Magistrat Romain, le Prince des Juifs, & les plus puissants d'entre le peuple avoient persecuté jusqu'à la mort. Ses premiers Docteurs étoient des hommes sans naissance & sans bien ; & ceux qui reçurent les premiers l'Evangile, n'étoient considérables ni par l'autorité ni par les richesses. *Videte enim vocationem vestram, fratres*, dit S. Paul, *quia non multi sapientes secundum carnem, non multi potentes, non multi nobiles.* Les riches & les Senateurs n'étoient regardés que comme des ennemis des Chrétiens & de leur Maître, au tems de S. Jacques : *Audite, fratres mei dilectissimi*, dit-il, *nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, & heredes regni, quod repromissu Deus diligentibus sit? Nonne divites per potentiam opprimunt vos, & ipsi*

Conc. Elvire. Can. 56. Conc. tom. 1. pag. 976.

1. Cor. I. 26.

Jac. II. 5. & 7.

strabunt

trahunt vos ad iudicia ? Nonne ipsi blasphemans bonum nomen, quod invocatum est super vos ? Enfin l'Eglise voyoit depuis long-tems les Magistrats toujours armés contre elle ; & c'étoit par eux, ou comme cause principale, ou comme exécuteurs des cruels Edits des Tyrans, qu'elle étoit persécutée. Ce qui a fait dire à Tertullien ces paroles, où j'avoue cependant qu'il y a de l'excès : *Vel hoc te commonefaciat, omnes huius seculi potestates & dignitates, non solum alienas, verum & inimicas Dei esse, quod per illas adversus Dei servos supplicia consultata sunt, per illas & parva ad impios parata irrogantur.* C'est ainsi qu'il faut lire, & non pas *ignorantur*.

II. Outre cette raison, l'amour du repos & de la tranquillité éloignoit les premiers Chrétiens des Magistratures. Ils regardoient ceux qui les cherchoient avec empressement, comme des personnes inquiètes, qui aimoient l'agitation ; & qui n'ayant jamais compris cet avis de l'Apôtre, *redimentes tempus, quoniam dies mali sunt*, ajoutoient volontairement aux nécessités & aux misères de la vie, d'autres nécessités & d'autres misères encore plus insupportables. *Nec de ultima statum plebe consistimus*, dit Minutius Felix, *si honores vestros, & purpuram recusamus; nec fastidiosi sumus, si omnes unum bonum sapimus, eadem congregari quiete, qua singuli.* Ils étoient tous également ennemis du bruit & de l'éclat. Ils trouvoient leur sûreté à être ignorés du monde & à l'ignorer. Et s'il y avoit un peu moins de fierté, & de mépris dans ces paroles de Tertullien, *Ego nihil foro, nihil campo, nihil Curia debeo . . . Non iudico, non milito, non regno. Secessi de populo, in me unicum negotium mihi est, nec aliud nunc curo quam me curem*; on pourroit les attribuer à tous les Chrétiens de son tems, qui faisoient profession d'une vie exacte. *Una placida*

& fida tranquillitas, dit S. Cyprien dans la Lettre qu'il écrivit à Donat lorsqu'il étoit encore nouveau Chrétien, & qu'il ne venoit que de renoncer au siècle, *una solida, & firma, & perpetua securitas, si quis ab his inquietantis seculi turbidinis extraxit, salutariis portus stationibus fundans, & ad Domini munus admissus, ac Deo suo mente jam proximus, quicquid apud ceteros in rebus humanis sublime ac magnum videtur, infra suam jacere conscientiam gloriatur.* Enfin il paroît par la manière dont Origene répond aux ennemis de notre Religion, que les Chrétiens, en renonçant au siècle, croyoient avoir renoncé à toutes les dignités : *Neque etiam ex causa Christiani Magistratus recusant, quod publica vita munia refugiant*, dit-il dans le dernier Livre contre Celse, *sed quod se diviniorem & magis necessario Ecclesie ministerio ad hominum salutem se servant.*

III. Une troisieme raison, qui refroidissoit les Chrétiens pour les dignités & les magistratures, étoit qu'on ne pouvoit ordinairement y parvenir que par des bassesses & des flatteries, par de lâches assiduités & par des servitudes encore plus honteuses que ces charges n'étoient honorables. *Illos qui ambitus obeunt capeffendi magistratus*, dit Tertullien, *neque pudet, neque piget, incommodis anima & corporis nec incommodis tantum, verum & contumeliis omnibus entis in causa votorum suorum.* *Quas non ignobilitates vestram afficiunt ? . . . Ad omnem occursum majoris cuiusque persona decretescentes, . . . exules à libertatis & laetitia felicitate, idque totum propter unius anni volaticum gaudium.*

Les expressions de S. Cyprien sont encore plus étudiées & plus belles : *Quos honores putas esse*, dit-il dans l'Épître que j'ai déjà citée, *quo fasce ? . . . illum vides, qui amictu clariores conspicuus, fulgere sibi videtur in purpura.* *Qui*

Epist. 1.
pag. 6.

Origenes
lib. 8. cont.
Celsim.
tom. 1.
pag. 798.
n. 75.

Tertull. de
pennit. c.
11.

Epist. 1.
ad Donat.
pag. 5.

Tertull. de
idoloat. c.
13.

Ephes. V.
16.

Minut. Fel.
lie. O. Sav.
Bibl. Pat.
tom. 3.
pag. 150.

Tertull. de
pallio. c. 5.

bus hos sordibus emittit, ut fulgeat? Quos arrogantium fustibus prius percutit? Quas superbas fores maximus saluator obsecrat? . . . Neque enim coli moribus ille meruit, sed fustibus.

Ces indignités & ces manieres rampantes ne s'accordoient pas avec la liberté & la generosité des chretiens ; & Tertullien remarque qu'aucun d'eux n'avoit voulu briguer une charge, soit mediocre, soit du premier rang : *Si de modesta certe, ecce Pythagoras apud Thurios, Zemon apud Prieneus tyrannidem affectant. Christianus vero nec Aeditatem.*

IV. Mais ce qui leur donnoit une plus forte aversion pour toutes les charges publiques, étoit la nécessité presque inevitable d'y commettre des injustices, en suivant des loix & des usages injustes, & contraires assez souvent aux regles de l'Evangile : *Qui volunt Ecclesia legibus subditæ, dit Saint Hilaire, furi legibus judicare. . . . necesse est eorum in quibus diversabuntur negotiorum quodam pestilenti contagio polluantur. . . . Et quamvis religiosi propofiti tenaces sint, tamen per necessitatem sedis obtenta, tum ad contumeliam, tum ad injuriam, tum ad poenam, cunctante licet voluntate, coguntur. . . . Idcirco hanc eorum cathedram, cathedram pestilentia Prophetæ cognominat.*

Le Pape Innocent I. fait la même reflexion : *Quantos ex aliqua militia (il comprend sous ces mots toutes les magistratures) qui cum potestatibus obediunt, severa necessario præcepta sunt enecuti? Quantos ex Curialibus qui dum parent Potestati, quæ sibi sunt imperata fecerunt.* Mais S. Augustin s'en explique encore plus spirituellement : *Cum amantur bona, perpetrantur mala, . . . & cum rimantur quæ ad exiguum tempus nocent, si tamen nocent, committuntur ea quæ verè in æternum nocent.*

V. Les Peres ne parlent que du tems où la Religion chretienne re-

gnoit. Les dangers des Magistrats étoient tout autres sous les Empereurs payens. Et pour ne parler que de l'idolatrie, il étoit bien difficile qu'ils eussent assez de bonheur ou assez de prudence, pour éviter de prendre part aux sacrifices, dont ils étoient eux-mêmes chargés, & à l'entretien desquels ils étoient obligés par leur état. Et c'est assurément une grande grace que Tertullien leur fait, que de supposer qu'ils pourront s'en exempter pendant leur magistrature. *Cedamus itaque succedere alicui posse, dir-il, ut in quoquo honore in solo honore nomine incedat, neque sacrificet, neque sacrificiis avaritatem suam accommode, non hostias locet, non curas templorum deleget, non vestigalia eorum procuret.* Car ils ne pouvoient exercer leurs charges, sans contribuer en diverses manieres à l'entretien, à la dépense & à l'ordre des sacrifices; & cependant tout cela étoit défendu très severement.

Le Concile d'Elvire ne veut pas que les maîtres tiennent compte à leurs Fermiers de ce qu'ils avoient donné pour le culte des idoles : *Placuit prohiberi, ut cum rationes suas accipiunt possessoribus, quidquid ad idolum datum fuerit, acceptum non referant : si post interdictum fecerint, per quinquennii spatia temporis à communione esse arcendos.* Il traite à la vérité dans le Canon IV. les fideles qui avoient exercé des sacrifices payennes avec assez d'indulgence ; mais c'est à condition qu'ils n'ayent ni sacrifié, ni contribué aux sacrifices : *Qui nec sacrificant, nec de suis sumuntus aliquid ad idola præstant.*

En effet c'étoit prendre part au crime & à l'impieeté des idolâtres, que de contribuer à faire subsister l'idolatrie. Nous admirons encore aujourd'hui la force & la vigueur avec laquelle S. Ambroise apprend cette vérité au jeune Empereur Valentinien II. auprès duquel les Grands de l'Em-

Tertull.
Apologet.
c. 46.

S. Hilar. in
l'Isid. t.
u. 5. p. 19.

Innoc. I.
Epist. 3.
c. 4. n. 7.
pag. 769.

S. Aug.
Epist. 220.
ad Bonif.

Tertull. de
idololat. c.
17.

Conc. Ille-
berit. Can.
4. Conc.
toun. t.
p. 271.

Ibid. Can.
55. p. 276.

pité, qui étoient encore idolâtres, faisoient de très grands efforts, pour faire rendre aux Sacrificateurs & aux Vestales les revenus que Gratien leur avoit ôtés: *Cum à te, Imperator christianissime, lui dit-il, fides Deo vero sit exhibenda, cum ipsius fidei studium, cautio atque devotio; miror quomodo aliquibus in spem venerit, quod debeas aras diis gentium tuo instaurare precepto, ad usus quoque sacrificiorum profanorum prabere sumum. Quod enim jamdudum vel fisco, vel arca est vindicatum, de tuo magis conferre videbere, quam de suo reddere. . . Quod si aliqui nomine christiani, tale aliquid decernendum putant, mensum tuam vocabula nuda non capiant. . . Quisquis hoc suadet sacrificat, & quisquis hoc statuit.*

Ce saint Evêque alla jusqu'à menacer l'Empereur, au nom de tous les Prelats ses confreres, que s'il le rendoit aux sollicitations qu'on lui faisoit, il ne trouveroit nulle part des Evêques, ou que ce ne seroit que pour en être repoussé: *Certe si aliud statuitur, Episcopi hoc agro animo pati & dissimulare non possumus. Licetis tibi ad Ecclesiam convenire, sed illuc non invenies sacerdotem, aut invenies resistentem. Quid respondebis sacerdoti dicenti tibi: Munera tua non queris Ecclesia, quia templa Gentilium muneribus. adornasti. Ossequium tuum Dominus Jesus recusat & respuit, quoniam idolis obsecutus es.*

Valentinien n'étoit que Catechumene; & on fait qu'il fut prevenu par la mort dans le tems qu'il se disposoit au baptême. C'étoit une raison pour être moins scrupuleux sur cette matiere. Mais S. Ambroise lui fit voir qu'un Catechumene devoit être aussi éloigné du culte des Idoles, que les fideles; & que ce qui étoit un crime pour les uns, ne pouvoit pas être une action indifferente pour l'autre: *Nec ad excusationem obendi posse, dit ce Saint, quod esset Catechumenus, cum non liceat etiam Catechumenis sumus idolis*

subministrare. Ainsi rien n'est plus exact ni plus certain que cette maxime que Tertullien établit: *Licet ab aliis fiat, non interest si per me. In nullo necessarius esse debet aliis, cum facit quod mihi non liceat. Ex hoc quod venter facere, intelligere debet curandum mihi esse ne fiat per me. Et l'exemple qu'il apporte est convaincant: Nam quod mihi de stupro interdictum sit, aliis ad eam rem nihil aut opere aut conscientie exhibeo.*

Mais cet Auteur pousse ce raisonnement trop loin; & c'est un excès insoutenable que de pretendre comme il fait, qu'on ne peut vendre ni de l'encens, ni des parfums, ni aucune des choses que les Payens employoient dans leurs sacrifices. Car on n'eût pu, selon cette nouvelle morale, vendre ni du bled, ni du vin, ni du bétail, ni du bois, ni toutes les autres choses les plus communes & les plus necessaires à la vie, parce que les Payens s'en servoient dans leurs temples. Et Tertullien avoit raison de dire qu'on lui pouvoit objecter qu'il faisoit le procès à tous les marchands: *Possit hoc modo omnibus negotiationibus controversiam fieri.*

VI. La dernière raison qu'il faisoit regarder aux anciens chrétiens les magistratures comme un écueil & un état dangereux, étoit la nécessité presque inevitable, où se trouvoient ceux qui en étoient revêtus, de donner au peuple des spectacles condamnés par l'Eglise, & contraires à l'innocence des mœurs. Le Pape Innocent I. le dit clairement: *Constat enim eos (publicis functionibus occupatos) in ipsi munis etiam voluptates exhibere, quas à Diabolo inventas esse non dubium est, & ludorum vel munerum apparatus aut praesse, aut interesse. Et ailleurs: Quantos qui voluptates & editiones populo celebrant: ou, comme il dit encore, qui vel coronati fuerint. . . & editiones publicas celebraverint? Ce qui nous donne lieu*

Tertull. de idololat. c. 11.

Ibid.

Innoc. I. Epist. 2. c. 11. n. 14. pag. 754.

Id. Epist. 3. c. 4. n. 7. pag. 769. Ibid. c. 6. n. 9.

de remarquer une nouvelle tentative pour les Magistrats séculiers : car ils ne pouvoient presque éviter de porter des couronnes dans les cérémonies publiques, n'y ayant presque aucune dignité qui n'eût sa couronne particulière ; comme un ancien Auteur, nommé Claude Saturnin, qui est cité par Tertullien dans le VII. Chapitre du Livre de la Couronne du soldat ; l'avoit fait voir dans un Traité des Couronnes : *Ut nullam gratiam floris, nullam letitiam frondis, nullam cespitem aas palmitum, non alicujus capiti invenias consecratum.*

Apud Tertullien, de coron. c. 7.

Cependant cet usage, ou parce qu'il ressembloit à l'idolâtrie, ou parce qu'il paroïssoit contraire à l'humilité chrétienne ne plaisoit point à l'Eglise. Ce n'est pas de Tertullien seul que nous l'apprenons par ces paroles : *Neminem dico si elium coronam capite nosce . . . Omnes ita observant à Catechumenis usque ad Confessores, & Martyres, vel negatores.* Nous l'apprenons encore de Minutius Felix, qui répond ainsi aux Infidèles qui trouvoient mauvaise cette affectation des Chrétiens : *Sane quod caput non coronamus ignoscite. Auram boni floris nariibus ducere, non occipitis capillisque solemus haurire.* Enfin nous l'apprenons de S. Cyprien dans le Traité DE LA PÉNIENCE : *Frons cum signo Dei pura Diaboli coronam ferre non potuit, (il parle aux chrétiens qui étoient demeurés fermes pendant la persécution) corona se Domini reservavit.*

Minut. Felic. Clav. pag. 252.

S. Cyp. Traité de l'oppression, pag. 181.

Tertullien, de spectac. c. 22.

Id. de ido. leur présence : *Non spectacula edas de*

suo, aut de publico, aut edendis præs.

Iolat. c. 17.

C'étoit néanmoins une chose presque impossible sous des Princes infidèles ; & après la conversion des Empereurs, elle étoit encore très mal aisée. Car quoique l'Empereur Constantin eût défendu les combats cruels des Gladiateurs, au rapport d'Eusebe, *Postremo interdixit, ne cruentis Gladiatores spectaculis urbes contaminarent ;* Sozomene semble limiter cette défense à la seule ville de Rome : *Apud Romanos verò interdicta fuerunt Gladiatores spectacula.* Encore ne fut-elle pas observée. Car les spectacles sanglans subsisterent jusqu'au tems d'Honorius, fils du grand Théodose, qui les abolit à Rome à l'occasion du saint Moine Telemachus, lequel s'étant jeté au milieu des Gladiateurs pour les séparer, fut tué à coups de pierre par le peuple furieux, qui ne pût souffrir que cet homme brûlant de zèle vint troubler leur détestable plaisir : *Quo cognito, dit Theodoret, admirandas Imperator, hunc quidem invidiosissimum Martyrum numero adscripsit ;* teurum verò illud spectaculum penitus abolevit.

Fuf. lib. 4. de vita Constant. c. 25. Sozom. n. lib. 1. c. 8.

Theodoret lib. 4. hist. eccl. c. 20.

Toutes ces loix ne regardent que les jeux où il y avoit de la fureur & de l'inhumanité. Encore ne furent-elles pas tout-à-fait bannies des spectacles. Les combats des hommes contre les bêtes féroces subsisterent jusqu'au tems du jeune Théodose ; qui donnant au peuple de Constantinople le divertissement de la chasse dans l'amphithéâtre, & le peuple ayant demandé qu'on fit combattre quelque homme déterminé contre une bête féroce, il répondit en ces termes : *Nescitis nos cum humanitate & clementia spectaculis interesse solitos ? Quo dicto, ajoute Socrate qui rapporte ceci, populum instituit humanioribus spectaculis delectari.*

Socrat. lib. 7. c. 22.

Mais ce n'étoit là qu'une réforme imparfaite. Le théâtre & le Cirque

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 509

étoient plus fréquentés que jamais. Ce Prince s'occupoit à considérer les courses des chevaux, lorsqu'une tempête subite, dont parle Socrate dans le même Chapitre, vint troubler son divertissement; & il étoit encore au Cirque, lorsqu'il apprit que Ravenne & le tyran Jean qui s'y étoit retiré, avoient été pris par son armée; comme le même Historien le dit dans le Chapitre suivant.

Valentinien le jeune avoit eu d'abord une grande passion pour le Cirque; mais il s'en étoit dégoûté depuis, & apparemment par les soins de S. Ambroise, qui rapporte l'un & l'autre dans le discours funebre prononcé à la louange de ce Prince. *Ferebatur primò tuas Circensibus delectari. Sic istud absterfit, ut ne jolemnibus quidem principum natalibus, vel Imperialis bonæ gratiæ Circenses putaret esse celebrandos.*

Ce passage contient deux raisons ordinaires qu'avoient les Princes & les Gouverneurs des provinces de donner des Spectacles aux peuples. Nous en apprenons une troisième du Roi Theodoric dans une de ses Lettres rapportées par Cassiodore: *Hac nos favemus, dit-il, necessitate popularum immunitum, quibus visum est ad saluam convertere, dum negotationes serias delectantur alijce.* Et après avoir dit contre les Spectacles tout ce qu'en peut dire un homme de bien, il finit ainsi: *Exprebit interdum desipere, ut populi possimus desiderata gaudia continere.*

Enfin il ne faut que se souvenir qu'on obligeoit tous les corps de metiers à assister aux Spectacles, comme nous l'avons vu par le Canon que les Evêques d'Afrique firent pour faire cesser cette violence; & que certaines charges imposoient la nécessité de nourrir des chevaux pour les Spectacles du Cirque, comme le representa Italicus à S. Hilarion: il ne faut, dis-je, que se souvenir de ces deux points, pour

achever d'être pleinement convaincu des engagements lâcheux où on entroit en prenant les charges publiques, & de la sagesse avec laquelle l'Eglise refusoit à ceux qui y entroient, la communion, pendant tout le tems de leur administration.

§. II.

L'Eglise a toujours respecté les Magistrats & ceux qui possédoient quelque dignité de l'Empire; & elle admettoit avec joie à ses mystères les plus saints, ceux qui n'usent de leur autorité que pour faire regner la piété, & qui se conservoient purs de toutes les souillures du siècle.

Le Pape Innocent I. nous apprend que tel avoit été le sentiment de tous les anciens Evêques, & qu'il ne falloit pas en avoir un autre. *De his nihil legimus à majoribus definitum, dit-il. Meminerant enim à Despotatibus has fuisse concessas, & propter vindictam proximorum gladium fuisse permittum, & Dei esse ministrum vindicem in hujusmodi datum. Quomodo modum igitur reprehenderem factum, quod auctor Deo videretur esse concessum? De his ergo ita, ut battens servatum est, sic habemus, ne aut disciplinam evertire, aut cogita auctoritatem Domini venire videamur.*

Rien n'est plus équitable que cette décision; & Tertullien n'a pu sans choquer le bon sens & sans résister à l'Ecriture, prétendre qu'un Magistrat ne pouvoit en conscience faire aucun exercice de son autorité contre les coupables, ni même faire aucun Edit pour le bon ordre de l'Etat. *Nihil solemne pronuntiet, vel edicat, dit-il, ne juret quidem, neque judicet de capite alijus vel pudore, (feras enim de pecunia) neque damnet, neque minem necludas aut torques.* Il falloit

S. Ambr.
de obitu
Valent.
consolatio.

Apud Cas
siodor. lib.
3. Epist. 51.
pag. 56.

Innoc. I.
Epist. 6.
ad Exuper.
c. 3. n.
pag. 793.

Tertull. de
idololat. c.
27.

qu'il crût qu'il étoit impossible qu'il y eût jamais de République toute chrétienne ; ou que si cela arrivoit , tous les hommes jusqu'au dernier crocheur seroient des saints à canoniser.

Il va encore plus loin dans le Chapitre XVIII. du même Ouvrage ; & il décide que c'est un péché , que de prendre seulement les marques de la magistrature. C'étoient en ce tems là les faisceaux & la pourpre. Et il le prouve , parce que Jésus-Christ n'a point été vêtu de pourpre. & n'a point fait porter devant lui les faisceaux & les haches Romaines : *Igitur quam noluit gloriam rejectit , quam rejectit damnavit , quam damnavit in pompa Diaboli deputavit. Non enim damnasset nisi non sua. Alterius autem esse non possent , nisi Diaboli , qua Dei non sunt.*

Il pouvoit dire que c'étoit un poste dangereux ; & il eût eu de bonnes raisons de le dire , principalement sous les Empereurs infidéles. Cependant Eusebe nous apprend qu'avant la persécution de Diocétien plusieurs chrétiens étoient Gouverneurs des provinces ; & que les Empereurs , qui les avoient élevés à cet honneur , les avoient aussi exemptés de toutes les servitudes de la superstition des Payens. *Argumento esse possit Imperatorum benignitas erga nostros , quibus regendas etiam provincias committebantur , omni sacrificandi metu eos liberantes , ob singularem quam in Religionem nostram affecti erant benevolentiam.*

Depuis la fin des persécutions , parmi les autres marques que Constantin donna de sa piété , de son amour pour l'Eglise , & de sa confiance aux chrétiens , il choisit les plus zelés d'entre eux pour gouverner les provinces de l'Empire. *Post hac Imperator sermone in unum operi admoovit , dit le même Historien dans la vie de ce Prince. Ac primum quidem in singulas provincias eos Praefides ut plurimum misit , quæ saluati*

fidei dicati essent. Mais Julien l'apostat ôta toutes les dignités & toutes les charges aux fideles , selon Sozomene : *A conventibus & à foro eos prohibuit ; nec*

judicare , aut magistratus gerere , aut honoribus ac dignitatibus frui permisit. Et le prétexte de cet impie pour en user ainsi , étoit au rapport de Socrate ,

que la Religion des chrétiens ne s'accordoit ni avec l'éclat , ni avec l'autorité des magistratures : *Interdixit ne Christiani regendas provincias acciperent.*

Socrat. lib. 3. c. 13.

Quippe , nichil , lex ipsorum gladio nisi veras adversus eos qui capitale supplicium commiseris fuerint.

Rien n'est plus contraire à la doctrine de S. Paul , qui met de la part de Dieu l'épée dans les mains des Princes , & qui leur donne en son nom pouvoir de s'en servir contre tous les méchans : *Non sine causa gladium portatis Romæ. Dei enim minister est , vindex in iram ei qui malum agit.* Et qui peut mieux user de cette épée , qu'un Prince qui joint à une grande prudence & une grande capacité , la solide piété que la Religion chrétienne inspire ? N'est ce pas le plus grand bonheur qui puisse arriver aux hommes & aux Empires , d'être gouvernés par de tels Princes , comme le dit si bien S. Augustin : *Illi autem qui vera pietate præditi bene vivunt , si habent scientiam regendi populos , nihil est felicius rebus humanis , quam si , Deo miserante , habeant potestatem.*

Rom. XIII. 4.

S. Aug. lib. 5. de civit. Dei , c. 19.

C'étoit là sans doute le principal objet des vœux & des prières , que les premières chrétiens offroient à Dieu pour toutes les Puissances de la terre , comme nous l'apprenons de Tertulien. Nous sommes pleins de respect pour l'Empereur , disoit-il au nom de tous les chrétiens , dont il ne faisoit que représenter les sentimens ; parce que nous le regardons comme tenant le second rang après Dieu , comme ayant reçu de lui la souveraine autorité sur tout ce qui est dans le monde.

Ibid. c. 18.

Euc. lib. 8 hist. c. 1.

Id. lib. 2. de vita Constant. c. 44.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 511

Tertull. ad Scapul. c. 2.
& comme n'étant au dessous que de Dieu seul. *Colimus Imperatorem. . . ut hominem à Deo secundum, & quidquid est à Deo consecutum est, & solo Deo minorem.* Il est si élevé, qu'il n'a au-des-

Id. Apolog. ger. c. 30.
sus de lui que le ciel : *Ideo magnus est, quia celo minor est.* Nous savons que c'est le Seigneur, qui l'a mis par sa

Ibid. c. 33.
volonté & par son choix dans une place si éminente : *Quem necesse est suspiciamus, ut eum quem Dominus noster elegit.* Et c'est pour cela que nous nous intéressons à sa conservation, & que nous offrons pour lui nos prières au Dieu éternel & véritable, de qui seul il dépend, à l'égard de qui il est le second, & après qui il est le premier.

Ibid. c. 30.
In cuius solius potestate sumus (Imperatores,) à quo sumus secunda, post quem primi. Or puisque c'est Dieu qui l'a rendu si grand, le titre même original de sa

Ibid. c. 36.
souveraineté est la règle de nos devoirs envers lui : *Quod in neminem (nobis licet) eo forsitan magis nec in ipsum qui per Deum tantus est.* Ces sentimens sont bien différens de ceux que nous a débité cet Auteur dans son Livre de l'Idolâtrie.

S. Ambr. lib. 2. de penit. cap. 10.
L'Eglise ne s'en éloignoit pas, lorsqu'elle défendoit aux pénitens l'exercice & la poursuite des dignités séculières. Car cette défense n'étoit fondée, que sur la difficulté d'allier la sainte tristesse, l'humilité, & l'austérité propres aux pénitens, avec les honneurs, l'abondance, & les plaisirs qui accompagnent ordinairement les grandes dignités. *An quisquam, dit S. Ambroise, illam penitentiam putat, ubi acquirenda ambitio dignitatis, ubi vi-*

ni effusio, ubi ipsius copula conjugalis usus? Renuntiandum seculo est.

L'Auteur du Traité de la vraie & de la fausse pénitence, attribué à S. Augustin, s'explique avec plus de précision sur cette défense & sur ses exceptions. *In omnibus dolens, dit il, aut seculum derelinquat, aut saltem illa, qua sine admixtione mali non sunt administrata, ut mercatura, militia & alia quantibus suis vociva, ut administrationes secularium Potestatum, nisi his utatur ex obedientie licentia.*

On peut rapporter à cela ce Decret de S. Leon, dans l'Epiître à Rustique de Narbonne : *Contrarium est omnibus ecclesiasticis regulis, post penitentiam actionem redire ad militiam secularem.* Car les anciens entendoient sous ces termes généraux, de milice du siècle, tous les emplois de l'épée & de la robbe, qui attachoient au siècle, & dont on ne pouvoit s'acquitter sans agitation & sans inquiétude; comme il est important de le remarquer dans un sermon de S. Augustin. *Non enim tantum de iis militansibus scriptura loquitur, qui armata militia deservitur; sed quisque militia sua cingulo utitur, dignitatis suae miles adscribitur.* Lucain & Manilius se servent de cette expression dans le même sens. L'un in *Panegyrico Pisonis* :

Tamen etsi bella quierunt Lucanus lib. 2.
Non perit virtus, licet exercere Panegy. Pisonis.
togata
Munera militia.

L'autre dans son second Livre de l'Astronomie : *Hoc quoque militia genus est civilibus actibus compositum.* Manilius lib. 2. Astronom.

Autor lib. de ver. & fals. penit. c. 15. apud Aug.

S. Leo Epist. 21. ad Rustic. c. 15. pag. 208.

S. Aug. serm. 82. de verb. Dom. in Append.

TRENTÉ-UNIÈME DISSERTATION.

Sur le VIII. Canon du premier Concile d'Arles. On répond différentes questions sur le baptême des hérétiques, & sur la manière de les reconcilier à l'Eglise.

ON sera peut-être étonné qu'il me reste quelque chose à dire sur le VIII. Canon du I. Concile d'Arles, après ce que j'en ait dit en examinant la question de la réitération du baptême, & celle du Concile plénier, dans lequel S. Augustin dit que cette grande affaire fut jugée. Mais si je me contentois de ces éclaircissements, je laisserois bien des difficultés dans ce Canon; & l'on peut juger par cet exemple, combien il est difficile d'aller fort vite dans l'étude de l'antiquité ecclésiastique, & d'être un peu exact. Rappelons donc les termes de ce Canon, pour achever de les

Cone. Ar-
lat. 1. Can.
8. Conc.
tom. 1.
pag. 1428.

éclaircir: *De Aftis, quod propria lege sua unum ut rebaptisent, placuit ut si ad Ecclesiam aliquis de heresi venerit, interrogent eum symbolum; & si pervenerint eum in Patre, & Filio, & Spiritu sancto esse baptizatum, manus ei tantum imponatur ut accipiat spiritum sanctum. Quod si interrogatus non responderit hanc Trinitatem, baptizetur.*

Les questions qu'on peut encore faire sur ces paroles, sont de deux sortes. Les unes regardent le baptême des Hérétiques: les autres regardent la manière de les recevoir, qui est prescrite par ces mots: *Manus ei tantum imponatur ut accipiat Spiritum sanctum.* On peut donc demander 1. quels sont les Hérétiques qui ont réitéré le baptême; 2. qui sont ceux qui en ont changé l'invocation & la prière; 3. quelle est l'origine & quels sont les usages de l'imposition des mains; 4. si l'imposition des mains pratiquée

dans tous les siècles sur les nouveaux baptisés, est la même que celle avec laquelle les Apôtres donnoient le saint Esprit; 5. si l'onction a toujours été jointe à cette imposition, & a composé avec elle un sacrement distingué du baptême; 6. ce que c'est que l'imposition des mains, avec laquelle on reconcilioit à l'Eglise les Hérétiques. Nous allons résoudre ces questions dans le même ordre.

§. I.

Quels sont les Hérétiques qui ont réitéré le Baptême.

On dit que chez les Marcionites, non-seulement on rebaptisoit, mais qu'on recevoit jusqu'à trois fois le baptême; & que Marcion n'avoit accordé cette grâce à ses disciples, qu'après en avoir usé le premier, ne pouvant autrement reparer l'innocence qu'il avoit perdue en faisant perdre à une vierge sa pureté. Car il vouloit que son retablisement fut par-là plus entier, quoiqu'il lui eût moins coûté que par la pénitence. C'est de S. Epiphane qu'on tient cette histoire, dont voici les termes: *Baptismo non semel, sed tertio apud illos initiantur. Quod fieri indicio concessit, quod à discipulis suis qui-
bus fuerat cognitus, ob virginis stuprum, ludibrio esset habitus. Nam cum virginem in patria constuprasset, & ingentis flagitii convictus auferisset, alterum sibi circumforaneus iste baptismum adsevit; licere pronuntians ter omnino aquis elui; ut si quis*

S. Epiph.
hæret. 42.

c. 3.

quis post usurpatum priorem peccaverit, ad secundum cum penitentia confugiat; similiterque tertium, si post secundum iterum se delictis obstrinxerit.

Mais comment tout cela auroit-il pu échapper à Tertullien, qui favoit le crime de Marcion, & qui le lui a reproché dans le Livre des Prescriptions? *Marcion... Episcopi filius, propter stuprum cuiusdam virginis ab Ecclesia communicatione abjectus.* Comment n'auroit-il rien dit du triple baptême de cet heretique, lui qui a réitéré ses erreurs en cinq Livres fort étendus?

Comment auroit-il négligé de nous instruire d'un fait si important, lui qui a pris soin de nous avertir, que Marcion ne donnoit le baptême qu'à des continens? *Non vingitur apud illam caro, nisi virgo, nisi vidua, nisi caelebs, nisi divorzio baptisma mercata.* Il est vrai que le même Auteur ne dit rien non plus des deux baptêmes des Valentinien, quoiqu'il ait composé contre eux un Livre entier. Mais aussi S. Jerome est-il le seul de tous les anciens, qui nous apprenne que Valentin donnoit deux fois le baptême: *Unum baptisma, & contra Valentinum facis, qui duo baptismata esse contendit.* Je ne sais s'il y auroit plus de difficulté à soupçonner l'exactitude de S. Jérôme, que celle de S. Epiphane.

Il est plus certain que les Novatien rebaptisoient ceux qui avoient déjà reçu dans l'Eglise catholique une naissance spirituelle. S. Cyprien en est un témoin très-digne de foi. *Nec nos movet, dit ce Pere, Novatianus ferre baptizare eos quos à nobis solliciti aut quando ad nos omnino non pervineat quid hostes Ecclesia faciant... Novatianus, summorum more, quia cum homines non sine humana tamen imitantur, vult Ecclesia catholica auctoritatem sibi & veritatem vindicare, quando ipse in Ecclesia non sit... Sciens etenim unum esse baptisma, hoc unum sibi vindicat, ut apud se esse*

Ecclesiam dicat, & nos hereticos faciat.

S. Ambroise dit la même chose, en s'adressant à Jesus-Christ: *Novatianus servos suos, à quibus invitabatur, tenuis; & contumelia affectos occidit, quos iterati baptismatis labe inquinavit.* Et le Pape Innocent I. n'en est pas seulement un troisième témoin, mais il foumet à une longue & dure penitence les Catholiques, qui avoient reçu de ces heretiques un second baptême. *Præter eos qui si forte à nobis ad illos (Novatianos) transeunt rebaptisati sunt. Hi, si resipiscunt, & ruinam suam cogitantes revere maluerint, sub labe penitentis satisfactione admittendi sunt.* Au reste le pretexte des Novatien pour réitérer le baptême reçu dans l'Eglise, étoit qu'elle étoit souillée, parce qu'elle admettoit les pecheurs.

Ils furent imités en ce point par les Donatistes, aussi bien que dans le schisme & dans les raisons du schisme. Et nous apprenons de S. Optat, que le Pape Melchior & les Evêques des Gaules condamnerent Donat, (c'est le premier, & celui qui étoit Evêque d'un lieu appelé *Casa nigra*) pour avoir violé la discipline de l'Eglise en deux points essentiels, dont le premier est la réitération du baptême de l'Eglise, reçu dans son sein & dans son unité: *Quod conatus sit se rebaptizare, & Episcopis lapsi manum imposuisse; quod ab Ecclesia alienum est.*

En effet on avoit douté, & quelques Eglises doutoient encore en ce tems là, si les heretiques pouvoient retenir le baptême, après avoir perdu le Saint Esprit & la charité. Mais on n'avoit jamais douté que ce ne fût un crime du premier ordre, que des schismatiques eussent l'insolence de rejeter le baptême de l'Eglise catholique, comme impur & souillé. *Rebaptizare hereticum hominem, qui hac sanctissimæ signa percepit, quæ christiana tradidit disciplina, omnino peccatum est,*

Ttt

Tertull. de præscript. c. 51.

Id. lib. 1. c. 20. Marcion. c. 29.

S. Hieron. in cap. 4. Epist. ad Ephes. tom. 4. part. 1. pag. 362.

S. Cyp. Epist. 73. pag. 129.

S. Ambr. lib. 1. de penit. c. 7.

Innoc. I. Epist. 2. c. 8. n. 11.

S. Optat. lib. 1. c. 24. pag. 20.

S. Aug. Epist. 23.

dit S. Augustin. *Rebaptizare autem catholicum, immanissimum scelus est.* Ce qui est très-conforme à ce que dit S. Leon : *Scimus inexpiabile esse facinus, quoties juxta hæreticorum dogma, contra sanctorum Patrum insinua, cogitur aliquis lavacrum, quod regenerandis semel tributum est, bis subire; apostolica reclamante sententia, qua nobis unam prædicat in Trinitate deitatem, unam in fide confessionem, unum in baptismo sacramentum.*

Il paroît néanmoins par Tichonius du parti des Donatistes, cité par S. Augustin; que les Evêques de Mauritanie Donatistes ne rebaptisèrent les catholiques, qu'après les tems qu'ils appelloient Macariens; & que dans un Concile de 270 Evêques assemblés à Carthage, au tems du célèbre Donat successeur de Majorin, il fut résolu, après une délibération de soixante-quinze jours, qu'on recevroit ceux qui étoient coupables d'idolâtrie sans les rebaptiser. *Scribit Tychonius homo vestra communio nis à ducentis & septuaginta Episcopis vestris Concilium Carthaginense celebratum, in quo Concilio per septuaginta & quinque dies, post positis omnibus præteritis, limatam esse sententiam, atque decretum, ut traditoribus immensi criminis reis si baptisari nollent, pro integris communicarentur... Etiam universis Maurorum Episcopis (communicasse Donatum) per quadraginta annos, quos dicit usque ad persecutionem per Macarium factam, traditoribus sine baptismo communicasse.*

Pour entendre ce que c'est que ces tems Macariens, il faut remarquer que l'an 348. l'Empereur Constantin, l'un des fils du grand Constantin, envoya en Afrique deux Officiers zélés pour la Religion, nommés Paul & Macaire, & les chargea d'y distribuer des aumônes, & d'y exhorter les Donatistes à rentrer dans l'unité de l'Eglise. *Veniebant, dit O-*

pat dans le III. Livre où il décrit cette histoire fort au long, *Paulus & Macarius, qui pauperes ubique dispungerent, & ad unitatem singulos hortarentur.* Mais Donat de Carthage, & un autre Donat de Bagaï rendirent les intentions du Prince & les offices de ses Ministres inutiles. Il fallut traiter avec dureté ceux qui abusoient de la douceur; & les choses enfin se terminèrent par l'exil de quelques-uns des factieux, & par le supplice des plus coupables. *Et tamen horum omnium nihil altum est cum voto nostro, nihil cum consilio, nihil cum conscientia, nihil cum opere,* dit S. Optat au même endroit. Ce fut après cet événement que les Donatistes appellerent les Catholiques Macariens. Ce qui fait dire à S. Augustin : *Macarium istum, de cujus parte nos dicitis, omnino non novimus.*

Dès lors les Donatistes regardèrent toutes les Eglises au-delà de la mer; comme impures & comme souillées, par le consentement qu'elles avoient donné à la persécution des justes, & pour avoir retenu dans leur communion ceux qui en étoient les auteurs; comme on le voit par la réponse de Fortunius Evêque Donatiste, à cette question de S. Augustin : *Quomodo se isti iusti separassent ab innocentia cætorum Christianorum, qui per orbem terrarum, successionis ordinem custodientes, in antiquissimis Ecclesiis constituti, penitus ignorarent, qui fuerint in Africa traditores.* Car voici que Fortunius répondit : *Respondit tamdiu transmarinarum partium Ecclesias mansisse innocentes, donec consensissent in eorum sanguinem, quos Macarianam perfectionem perculisse dicebat.* Et le même Evêque Donatiste avoit en vue ce tems de Macaire, lorsqu'il dit : *Jam formam esse factam, ut quisquis ad eos fidelium à nobis venerit, baptisetur.*

Les Ariens, que les anciens Peres appellent si justement *Aroumansis*,

S. Optat. lib. 3. c. 4. pag. 56.

Ibid. n. 1. pag. 48.

S. Aug. lib. 2. contra Epistolam tituli c. 39.

Id. Epist. 44. n. 5.

S. Leo. Epist. 135. pag. 355.

S. Aug. Epist. 93. ad Vincent. n. 43.

S. Ambr.
ferm. de
trad. basil.

eurent la même fureur. *Cur rebaptizandos Auxentius fideles populos putas baptizatos in nomine Trinitatis*, dit S. Ambroise. Et S. Augustin dans son Traité des heresies : *Rebaptizari ab iis (Arianis) Catholicos novimus, utrum & non Catholicos nefcio*. Et dans la Lettre CCXX. au Comte Boniface : *Jam verò si ad nos non falsa perlata sunt, qua utinam falsa sint, quod ab ipsis hereticis ancilla Deo dicata rebaptizate sint, quantis tantum malum plangendum est fontibus lacrymarum?*

S. Aug. lib.
de heresib.
c. 49.

Id. Epist.
110. ad
Bonifac.

Les Vandales poufferent encore les choses plus loin, lorsqu'ils se furent rendus maîtres de l'Afrique. Leurs Evêques qui avoient joint à la barbarie de la nation, l'empoiement & la cruauté de l'herésie, employèrent & la force & les supplices, pour obliger les Catholiques à fouiller leur premier baptême par le sacrilège d'un second. Victor Evêque de Vienne dans le III. Livre de la persecution de l'Eglise d'Afrique, rapporte qu'ils entroient la nuit dans les maisons des Catholiques, & les rebaptisoient pendant qu'ils étoient endormis dans leurs lits. *In quo*, ajoute cet Auteur, *minus capaces & ignari, impletum in se pollutionis sacrilegium putabant; prudentiores verò nihil sibi, quod nolentibus atque dormientibus ingessum est, obesse gaudebant. Nam & multi eadem hora cinerem capitis suis injecerunt, alii sese, vel quia scitum est, citicio lugubri texerunt, nonnulli ceno fucido linierunt*. Il rapporte encore qu'il fut témoin à Carthage, que ces herétiques enleverent un enfant de sept ans à une Dame de condition par le commandement de l'Evêque Arien : *Matre sine verecundia marronali, solutus criminibus, post raptores tota urbe currente, infansulo clamante, ut poterat, Christianus sum... Cui & ob obturantes infansum infaniam in suum gurgitem demerserunt*.

Victor vic.
lib. 3 de
persec. Eccl.
Afric.
Bibl. Pat.
tom. 8.
pag. 695.

Ibid.

Id. Epist.
110. ad
Bonifac.

Ces violences passèrent jusqu'aux Evêques; & Victor dit qu'ils en rebaptisèrent un, appelé *Habet Deum*, malgré lui-même, après l'avoir lié & lui avoir fermé la bouche. Il y en eut d'assez lâches, pour se soumettre à cette humiliation, & pour retourner à une enfance honteuse, par une timidité indigne de l'Episcopat & du moindre degré du Sacerdoce. Leur cause fut examinée dans le Concile de Rome de l'an 487. sous le Pape Felix III. qui répondit au nom du Concile, que depuis les Evêques jusqu'aux Diacres, ceux qui avoient consenti ou par contrainte ou volontairement, *seu optantes, seu coactos*, à la réitération de leur baptême, seroient exclus toute leur vie de la société des fideles, & même des Catechumenes, & qu'ils ne recevraient la réconciliation qu'à la mort : *Solo mortis sue tempore reconciliandos esse*. Voici les termes de l'Epître synodale, qui est la VII. parmi celles du Pape Felix : *Quos latuerit illius unici salutarisque claruerit fecisse jacturam, & Christum, quem non solum dono regenerationis, verum etiam gratia percepti honoris induerant, exuisse, cum constet neminem ad secundam tinctio-nem venire potuisse, nisi se palam christianum negaverit, & professus fuerit se esse pagani. Quod cum generaliter sit in omnibus exacerandum, multo magis in Episcopis, Presbyteris, Diaconibus, auditu saltem dictuque probatur horrendum. Quelle lumiere pour connoître & pour fonder la gravité du péché ! Quelle faute n'est-ce donc pas d'avoir profané ou la sainteté du baptême, ou la dignité du sacerdoce !*

Felix I.
Epist. 7.
Conc. tom.
4. p. 1076.

S. Grégoire de Tours rapporte une histoire qui arriva en Espagne sous Trasimond Roi des Vandales. Ce Prince Arien persecutant cruellement les Catholiques, une jeune fille, riche; belle, de qualité, mais très or-

T t t 2

thodoxe, fut encore plus tourmentée que les autres. Après avoir beaucoup souffert, elle fut traînée au bain des herétiques, qu'elle regardoit comme le lieu du monde le plus impur. Mais elle fut bien s'en délivrer, & il faut l'apprendre de S. Gregoire même: *Post multas questiones, post ablatos terrenarum divitiarum thesauros, cum a' hoc frangi non posset ut beatam scinderet Trinitatem, ad rebaptizandum in vota deducitur. Cumque in illud canosum lavacrum vi cogeretur immergi, ac proclamaret, Patrem cum Filio, ac Spiritum sanctum unius credo esse substantia essentiaque, digno aquas unguine cunctas infecit. La chose est assez intelligible; mais S. Gregoire ajoute, pour qui ne l'entendrait pas, ces paroles plus claires, id est fluxu ventris aspergit. Il en coûta la vie à cette genereuse fille.*

Les Ariens eurent la même fureur de rebaptiser dans nos Gaules; comme il paroît par une Lettre de S. Avite de Vienne à Victorius Evêque de Grenoble. *Nec mirum est, dixit-il, si dedicationes germinare audeant, qui baptizmata consequuntur.* A quoi on peut joindre le XXXI. Canon du II. Concile d'Orleans.

Les Eunomiens, qui étoient de tous les Ariens les plus grands blasphémateurs & les plus impies, ne rebaptisoient pas seulement les Catholiques, mais encore les autres Ariens qui passoient dans leur parti, & qui étoient à leur gré de trop honnêtes gens. *Eos qui baptizati jam fuerint iterum baptizati Eunomius*, dit S. Epiphane, *non modò qui à Catholicis aut ab aliis heresibus, sed eos etiam qui ab ipsismet Arianis desierunt.* Et nous avons dans le Code Theodosien une Loi contre les herétiques, qui confisque les lieux où ils s'assembloient, & où ils réitéroient le baptême: *Domus Eunomianorum propria Clericorum, si scis vi-*

ribus addicantur, in quas nefarios conventus habitos, vel iteratum baptismum clauerit, quod in modum semel nati hominis, semel à Deo conceditur. Le titre suivant est tout entier sur cette matière. La première loi est de Valentinien I. l'an 373. Elle ordonne la déposition des Eunomiens. La seconde est de Gratien l'an 377. Elle leur ôte les Eglises. La IV. la V. & la VI. sont d'Honorius l'an 405. & l'an 413. Elles les dépouillent de tous leurs biens. Il semble cependant qu'au tems de S. Augustin, ils n'étoient condamnés qu'à une amende de dix livres d'or: car dans sa Lettre LXXVI. il parle ainsi à un nommé Crispin, qui dans ses terres avoit donné de l'argent à quelques personnes pour les engager à se faire rebaptiser: *Cur non valeat S. Aug. iussio regalis in provincia, si tantum valeat iussio provincialis in villa? Si personas compares, tu possessor, ille Imperator; si loca compares, tu infundis, ille in regno; si causas compares, ille ut divisio rejiciatur, tu ut unitas dividatur. Sed nate de homine non terrenus; nam possemus agere, ut decem libras auri secundum Imperatoria iussa persolveres.*

Enfin quelques Luciferiens, ou tout au moins Hilaire Diacre, l'un des chefs du parti, grand ennemi des Ariens, pretendoit qu'on ne pouvoit recevoir ceux qui avoient été fouillés par leur hérésie, que par un second baptême. C'est pour cela que S. Jerome l'appelle le nouveau Deucalion de l'Univers: *Et praterea aliud, dit ce Pere, inferemus adversum quod ne misire quidem audeat Hilarius Deucalion orbis. Si enim heretici baptismum non habent, & ideo rebaptizandi ab Ecclesia sunt quia in Ecclesia non fuerunt; ipse quoque Hilarius non est christianus. In ea quippe Ecclesia baptizatus est, qui semper ab hereticis baptismum recepit.*

S. Greg.
Turon.
hist. Fran.
lib. 2. n. 2.
pag. 46.

S. Avitus
Vienn.
Epist. 6. ad
Victor.

S. Epiph.
heret. 76.
n. 6. pag.
992.

Cod.
Theodof.

lib. 16. tit.
1. leg. 38.

S. Aug.
Epist. 66.

S. Hieron.
Dial. adv.
Luciferan.
tom. 4.
part. 2.
pag. 305.

s. II.

*Quels sont les Heretiques qui ont
changé l'invocation & la priere
dans le Baptême.*

Quoique S. Augustin dise qu'il est plus facile de trouver des heretiques qui ne baptisent point du tout, que d'en trouver qui baptisent avec d'autres paroles que celles dont l'Eglise se sert, *Facilius inveniantur heretici qui omnino non baptizant, quam qui non illis verbis baptizant*; il est certain néanmoins qu'il y avoit anciennement plusieurs heretiques qui baptisoient autrement que l'Eglise; selon S. Irenée qui rapporte leurs baptêmes extravagans, dans le premier Livre contre les heresies Chapitre XXI. où on peut les lire. Je me contenterai de ce mot qui est cité par Eusebe : *Quamitenim sunt hypostasidii sententia mystici Antistites, tot sunt & redemptiones, & cetera & cetera*. J'y ajouterai seulement cet exemple que S. Irenée en rapporte. *Alii ad aquam eos ducunt & baptizantes ita dicunt : In nomine ignoti Patris omnium, in veritate matris omnium, in eo qui in seipsum descendit in unione, & redemptione, & communione virtutum.*

Les Paulianistes ensuite changerent les termes solennels dont se sert l'Eglise, & dont S. Augustin a dit ce mot qui a été fort remarqué : *Certa sunt Evangelica verba, sine quibus non potest baptizans consecrari.* Au moins on conclut ce changement de la part d'une partie des disciples de Paul de Samosate, de ce que le Concile de Nicée rejette leur baptême, dans le XIX. Canon ; & c'est la consequence que S. Augustin en tire lui-même : *Istos sane Paulianos baptizandos esse in Ecclesia catholica Nicæno Concilio constitutum*

est ; unde credendum est eorum regulam baptismatis non tenere. Le Pape Innocent I. dit aussi que ce Concile rejette leur baptême : *Quia Paulianista in nomine Patris, & Filii, & Spiritus sancti minime baptizant.* Mais, comme je viens de le dire, on ne peut attribuer cela qu'à une partie des Paulianistes; puisque S. Athanase dit si formellement dans le III. discours contre les Ariens, que les Paulianistes avoient conservé les paroles de l'Eglise.

Aux Paulianistes il faut joindre les Photiniens, qui étoient dans les mêmes erreurs, & qui leur avoient fait changer de nom; celui de Photiniens étant plus connu & plus ordinaire que celui de Paulianistes, selon la remarque de S. Augustin dans l'endroit déjà cité du Traité des heresies : *Sic à Photino confirmata*, (il parle de l'herésie de Paul de Samosate) *ut Photiniani quàm Pauliani celebrius nuncupentur.* Aussi le II. Concile d'Arles traite les Photiniens, comme le Concile de Nicée avoit traité les Paulianistes, ou plutôt il les confond avec eux : *Photinianos sive Paulianistas, secundum Patrum statuta, baptizandi oportere.*

Cependant le VII. Canon du Concile de Laodicée met les Photiniens entre les heretiques, dont le baptême est conforme à celui de l'Eglise ; & il dit qu'il ne faut les recevoir que par l'onction du chrême : *Undes sancto chrismate, sic sancto mysterio communicare.* Mais quoique les Photiniens se trouvent nommés dans le grec, & dans la version de Denys le Petit, ils ne sont ni dans l'ancienne attribuée à Isidore, ni dans l'ancien Code de l'Eglise Romaine publié par le Pere Quesnel, ni dans un Manuscrit fort ancien, autrefois de la Bibliothèque de l'Abbaye de Corbie, & maintenant de celle de S. Germain des Prés.

Une partie du moins des Monta-

Innoc. I.
Epist. 17.
c. 5. n. 10.
pag. 836.

S. Athan.
orat. 2.
contra
Arian. n.
43. tom. 2.
pag. 510.

S. Aug.
Tract. de
heres. cap.
44.

Conc. Ar-
lat. 2. Can.
16. Conc.
tom. 4.
pag. 1013.

Conc.
Laodic.
Can. 7.
Conc. tom.
1. p. 1498.

S. Aug. lib.
6. de bapt.
c. 25.

S. Iren.
lib. 1. cap.
21. n. 1.
pag. 23.

Ibid. n. 7.

S. Aug. lib.
6. de bapt.
c. 25.

Id. Tract.
de heres.
c. 44.

nistes avoit aussi abandonné l'Ecriture & la Tradition de l'Eglise sur le baptême. & y avoit fait quelque changement esseniel; puisque le Concile de Laodicee, dont je viens de parler, ne reçoit ceux qu'ils avoient baptisés, qu'après un nouveau Catechumenat & un second baptême: *Omnes eos cum omni studio, jurâ pârâs inquirâles, catechisari oportet, & baptisari ab Ecclesia catholica Episcopis & Presbyteris.* Le VII. Canon du I. Concile de Constantinople ordonne la même chose; & le Pape S. Gregoire rejette le baptême de ces heretiques, comme contraire au commandement du Fils de Dieu.

On ne peut cependant douter que les Montanistes, dans le parti desquels Tertullien s'étoit jetté, ne fussent de très-religieux observateurs, non-seulement du fond du mystere, mais des circonstances & des ceremonies que l'Eglise catholique avoit établies. Il ne faut que jeter les yeux sur ce qu'il dit contre Praxeas, étant alors très-certainement Montaniste: *Mandans ut tingerent in Patrem, & Filium, & Spiritum sanctum, non in unum; nam nec semel, sed ter ad singula nomina, in singulas personas tinguntur.* On peut voir ce que le même Auteur dit dans le Livre de corona militis, où il est presqu'aussi formel; & S. Athanase, qui met les Cataphryges au nombre de ceux qui ont conservé la legitime invocation dans le baptême.

Il faut donc dire nécessairement que l'un des partis avoit retenu ce que l'autre avoit changé. Et cela est d'autant plus vraisemblable, que Tertullien étant encore Catholique nous apprend, que des Montanistes, les uns suivoient Aëschine, & les autres Proclus; que ceux-ci étoient orthodoxes, & les autres dans l'erreur qui fut depuis soutenue par Sabellius. *Privatam blasphemiam illi qui sunt Katar Aëschini*

nem, hanc habent, dic il, qua adjiciunt etiam hoc, ut dicant Christum ipsum esse Filium & Patrem. Et ce qui fortifie cette conjecture, est que dans le Canon du Concile de Constantinople, les Montanistes & les Sabelliens sont joints ensemble, comme ayant les mêmes erreurs sur la Trinité, & la même temerité à changer la pratique de l'Eglise. *Montanistas & Sabellianos, qui eundem esse Patrem & Filium opinantur, utrumque simul confundentes, & alia gravia & indigna faciunt.*

Quelques-uns pour fortifier cette difficulté, remarquent, que le Pape Innocent I. ordonne dans la II. Epître de recevoir les Montanistes comme les Novatiens, par la seule imposition des mains: *Ut venientes à Novatianis vel Montensibus, per manus tantum impositionem suscipiantur.* Mais ces personnes ne savent pas que les Donatistes étoient appellés, *Montenses*, ou *Campita*. Cependant la chose est certaine. Gennadius parlant de Macrobe, l'un des Evêques qui furent envoyés successivement à Rome par les Donatistes, s'exprime ainsi: *Claruit inter nostros primum Africa; & inter suos, id est Donatianos sive Montenses, postea Roma.* Et S. Jerome parlant de Reticus Evêque d'Aurun, *Qui quondam à Constantino Imperatore, sub Sylvestro Episcopo (il se trompe, c'étoit sous Melchiade, ob causam Montensium missus est Romam.* On peut lire encore sur cela le Dialogue de S. Jerome contre les Luciferiens, sur tout vers la fin.

Les Bonosiens, ainsi appellés de Bonose Evêque dans la Macedoine, n'avoient encore rien changé dans le Sacrement au tems du II. Concile d'Arles, qui parle d'eux en ces termes: *Bonosianos, quos sicut Arianos baptisari in Trinitate manifestum est, si interrogavi fidem nostram ex toto corde confessi fuerint, cum chrismate & manus impositione in Ecclesiam recipi sufficit.* Mais ils avoient eu

Ibid. Can. 8.

Conc. Constant. 1. Can. 7. S. Greg. Papa lib. 11. Epist. 67. tom. 3. pag. 1168.

Tertull. cont. Praxeas. c. 2.

Id. de cor. milit. c. 3. S. Athanas. orat. 2. contra Arian. loc. cit.

Tertull. de præscript. c. 52.

Conc. Constantin. Can. 7. Conc. tom. 3. P. 952.

Innoc. I. Epist. 2. c. 8. n. 91. Pag. 712.

Gennad. lib. do Script. eccles. c. 6. apud Hier. tom. 5. pag. 28. Epist. ad Marcell. tom. 2. pag. 621.

Conc. Arelat. 2. Can. 12. Conc. tom. 4. pag. 1013.

sans doute la temerité de corrompre les paroles du baptême, après en avoir corrompu le sens, au tems de S. Gregoire le Grand ; puisqu'il dit qu'ils ne le donnoient ni ne le recevoient pas au nom de la Trinité : *Hic verò hæretici, qui in Trinitatis nomine minime baptizantur, sicut sunt Bonosiaci & Cataphryge ; quia & illi Christum Dominum non credunt, & isti in Spiritum sanctum perverso sensu esse quendam pravam hominem Montanum credunt, . . . cum ad sanctam Ecclesiam veniunt, baptizantur.* Ce qui est confirmé par S. Idore de Seville, lequel met au rang de ceux qui non juxta regulam à Domino positam tincti sunt, les disciples de Bonosé, Siphori qui nunc vocantur Bonosiani.

Les Ariens, selon les Peres du Concile de Constantinople & selon le Pape Sirice, ayant retenu le baptême de l'Eglise, ne devoient pas y être reçus par un second : *Signati baptizatos ab impiis Ariamis, dit ce Pape, . . . quosdam de fratribus nostris denuo baptizare velle ; quod non licet, cum hoc fieri & Apostolus vetet, & Canones contradicant.* Et en effet Theodoret remarque que quelqu'insoient que fût Arius, & quelqu'incommodé qu'il fût par les paroles du baptême, qui mettent le Fils & le Saint Esprit au même rang que le Pere, il n'eut pas la hardiesse de les changer : *Divini quidem baptismatus usitatum invocationem mutare propter apertam transgressionem ausus non est.* Quelques Ariens néanmoins osèrent dans la suite faire ce changement, comme nous l'apprenons de la Chronique de Victor de Tunnès. *Patritio & Hypatio Consulibus Barbari quidam, Ariani erroris Episcopus, dum presumis contra regulam super baptizandum dicere : Baptizat te Barbari in nomine Patris, per Filium, in Spiritu sancto : protinus aqua, ex qua usus erat baptizare hominem, nusquam comparuit ; vas verò ipsum in quo aqua erat, confractum est.*

Les Eunomiens, selon S. Epiphane, baptisoient avec cette detestable profession de leurs blasphêmes : *In nomine Dei increati, & in nomine Filii creati, & in nomine Spiritus sanctificantis, & à creato Filio procreati.* Et l'on peut remarquer à l'occasion de ces paroles, que tous les anciens, & même les herétiques, étoient si convaincus que le Saint Esprit procedoit du Fils, qu'ils lui attribuoient souvent à lui seul cette divine secondité. C'est une remarque generale dont on peut faire usage. Theodoret dit de plus qu'Eunome enseignoit qu'il ne falloit pas invoquer l'adorable Trinité dans l'administration du baptême ; & Sozomen assure que cet heretique, ou du moins Theophrone & Eutychius, grands defenseurs de son heresie, enseignoient qu'il falloit baptiser en la mort de Jesus-Christ & non pas au nom des divines personnes : *Afferentes non in Trinitatem, sed in Christi mortem baptizari oportere.*

Pour les Manichéens, la chose est fort douteuse. S. Jerome vers la fin du Dialogue contre les Luciferiens, les met au nombre de ceux dont l'Eglise approuvoit le baptême : *Diaconus eras, ô Hilarie, & a Manichæis baptizatos recipiebas. Diaconus eras, & Ebionis baptismum comprobabas. Repente postquam exortus est Arius, totus tibi displicere cepisti.* Mais S. Idore de Seville assure le contraire dans l'endroit que j'ai cité plus haut : *Amanichæi, varique impietatis germina, vel cetera istorum originis sunt ordinis pestes, qua duo principia sibi ignota introducunt, ut Cerdon ; vel contraria, ut Manichæus ; vel barbara, ut Sebastianus ; vel multa, ut Valentinus ; vel Christum fuisse hominem absque Deo, ut Cerinthæus, Ebion, Aeremon, & Photinus : ex istis, inquam, si qui ad nos venerint, non requirendum ab eis utrum baptizati sint, an non ; sed hoc tantum, si credant Ecclesie fidem, & baptizentur.*

S. Greg.
Magn. Ep.
67. lib. 11.
indict. 4.
tom. 1.
pag. 1167.

S. Idor.
Hispal. de
doct. cath.
dogm. cap.
11.

Siricius
Epist. 1.
c. 1. n. 2.
pag. 614.

Theodoret
lib. 4. de
hæref.
Arian. c. 1.

Victor
Tunn.
Chronic.

S. Epiph.
hæref. 74.
n. 6. pag.
292.

Theodoret
lib. 4. de
hæref. Eu-
nom. c. 3.

Sozomen,
lib. 6. cap.
16.

S. Hieron.
Dial. adv.
Luciferian.
tom. 4.
part. 1.
pag. 309.

S. Idor.
Hispal. lo-
co supra
citato.

En effet il paroît par S. Augustin, que les Manichéens se railloient du baptême de l'Eglise. Et il n'en faut pas d'autre preuve que ce qu'il dit de lui-même : *Tenui apud illum irridere* (il parle de cet ami qu'il aimoit si tendrement, & dont la perte lui fut si sensible, qui avoit été baptisé dans un tems où il avoit perdu toute connoissance, & qu'il avoit engagé dans ses erreurs avant la maladie.) *tanquam & illo irrisuro mecum baptismum quem acceperas iuente atque sensu absentissimus, sed tamen jam se accepisse didiceras. At ille ita me exhorruî ut inimicum, admonuitque mirabilis & repentina libertate, ut si amicus esse vellem, talia sibi dicere desinerem.*

§. III.

Quelle est l'origine, & quels sont les usages de l'imposition des mains.

L'imposition des mains est venue des Juifs aux Chrétiens : elle a passé de l'ancien Testament dans le nouveau, & des Ecritures dans la pratique de l'Eglise. C'est une remarque que les Interprètes exacts ont déjà faite ; & Grotius dans ses Commentaires sur S. Matthieu, nous apprend l'antiquité & les raisons de cette coutume parmi les Hebreux. *Manuum impositione*, dit cet Auteur, *apud Judæos indicabat invocationem divinæ potentia.... Unde factum est, ut & munia publica rogi conferrentur, etiam civilia, ut senatorum. Sed & in Archisynagogis, & senioribus synagoga idem observatum : unde mox τῶν Χριστιανῶν ad Christianos transiit.*

En effet, Dieu ordonne à Moïse d'établir Josué à sa place, & de lui communiquer son autorité & son pouvoir par l'imposition des mains : *Tolle Josue filium Nun, lui dit-il, virum in quo est spiritus Dei, & pone manum tuam super eum, & dabis ei præcepta cunctis*

videntibus, & partem gloria tur. Moïse obéit ; il imposa les mains à Josué devant le Prêtre Eleazar, & en présence de tout le peuple. Et l'Ecriture nous assure dans un autre endroit, que cette cérémonie fut si puissante, que l'esprit & les vertus de Moïse passèrent, aussi bien que son autorité, dans son successeur. *Josue verò filius Nun, repletus est spiritu sapientia, quia* Deuter. XXIV. 9. *Moyse posuit super eum manus suas.*

C'est sur ce modèle que les Apôtres donnerent aux premiers Diacres une partie de leur pouvoir, *Imposuerunt eis manus.* C'est ainsi que les Prophetes & les Docteurs, qui étoient à Antioche, associèrent par l'ordre de Dieu Paul & Barnabé, aux travaux & à la gloire de l'Apostolat : *Tunc jejunantes, & orantes, imponebantque eis manus, dimiserunt illos.* C'est ainsi que S. Paul avoit rempli Timothée de la grace du sacerdoce, & qu'il l'avoit élevé à l'Episcopat : *Admoneto te, lui dit-il, ut resuscites gratiam Dei, quæ est in te per impositionem manuum mearum.*

Les Juifs imposoient encore les mains sur ceux qu'ils vouloient guerir miraculeusement. Et Naaman le Syrien, qui attendoit cette grace du Prophete Elisée, se plaignit en ces termes, qu'il se fût contenté de lui envoyer dire de s'aller laver sept fois dans le Jourdain : *Putabam, dit-il, quod egrederetur ad me, & stans invocaret nomen Domini Dei sui, & ringeret manu sua locum lepro, & curaret me.* Et il est marqué dans S. Marc, que ceux qui prioient Notre Seigneur de guerir un sourd, lui demandoient qu'il fit ce miracle en lui imposant les mains : *Adducunt ei surdum & mutum, & deprecabantur eum ut imponat illi manus.* Jaire au rapport du même Evangeliste, lui demandoit en mêmes termes la santé de sa fille unique : *Filix mea in extremis est. Veni, impone manum super*

S. Aug. lib. 4. Confess. c. 4.

AA. VI. 6.

Ibid. XIII.

3.

2. Timoth.

L. 6.

4. Reg. V.

11.

Marc. VII.

32.

Ibid. V. 23.

Grotius in cap. 19. Matth. 13.

Numer. XXVII. 29. 30.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 521

per eam, ut salva sit & vivat. Et le Fils de Dieu promettant à ses disciples, le don des miracles, & entre autres celui de guerir toutes les maladies, attache cette puissance souveraine à l'imposition des mains, qui étoit toujours accompagnée de la priere : *Super agros manus imponent, & bene habebunt.*

Ainsi le disciple Ananie, pour guerir S. Paul de l'aveuglement, que la lumiere trop vive & trop forte de celui qui avoit dissipé les tenebres de son esprit avoit causé à ses yeux, lui imposa les mains : *Et vidit virum Ananiam nomine*, dit S. Luc, *invocantem, & imponentem sibi manus ut visum recipiat.* Et ce fut de la même maniere, que S. Paul guerit de la fièvre & de la disenterie le pere de Publius dans l'Isle de Malthe : *Cum orasset, & imposuisset ei manus, salvavit eum.*

Les Juifs imposoient aussi les mains quand ils vouloient benir quelqu'un, & qu'ils vouloient attirer sur lui la misericorde, la grace, & le secours de Dieu. Jacob benissant ses petits-fils Ephraïm & Manassé, le fit en mettant ses mains sur leurs têtes : *Extendens manum dextram posuit super caput Ephraïm minoris fratris, sinistram autem super caput Manassé qui major natu erat, commutans manus; benedixitque Jacob filiis Joseph.* La maniere même dont il croisa ses mains étoit mystérieuse. On voit une marque de cette coutume dans S. Marc, où le Fils de Dieu benit ces petits enfans que leurs parens lui offroient, & que les Apôtres, qui n'étoient pas alors assez éclairés, s'efforçoient d'écarter : *Et offerebant illi parvulos ut tangeret illos. : & complexans eos, & imponent manus super illos, benedicebat eos.* Ce qui est marqué plus clairement dans S. Matthieu : *Tunc oblatis sunt ei parvuli ut manus eis imponeret, & oraret... & cum imposuisset eis manus, abiit.* Et

quod le Sauveur quitta le monde, il benit ainsi ses disciples, selon S. Luc : *Elevatis manibus suis benedixit eis.*

Parmi les ceremonies des sacrifices des Juifs, l'une des plus saintes & des plus mystérieuses étoit l'imposition des mains sur la victime : *Poneturque manum super caput hostia, & acceptabilis erit*, dit Dieu en parlant de celui qui fournissoit la matiere du sacrifice. Et dans le VIII. Chapitre des Nombres : *Leviti quoque ponent manus suas super capita bovm.* Et dans le Chapitre XXIX. de l'Exode : *Tolles arietem alterum, super cuius caput Aaron & filii ejus ponent manus.* On peut voir la même ceremonie pratiquée dans le II. Livre des Paralipomènes, où il est parlé des sacrifices que le saint Roi Ezechias offrit à Dieu quand il purifia le temple.

Mais il faut particulièrement remarquer l'usage de l'imposition des mains dans l'expulsion mystérieuse du bouc émissaire : *Et posita utraque manu super caput ejus, confitebuntur omnes iniquitates filiorum Israel, & universa delicta, atque peccata eorum; qua impræcans capiti ejus, emittet illum per hominem paratum in desertum.* Et lorsque Dieu prit les Levites pour son heritage, qu'il les attacha pour toujours au service de l'autel & du tabernacle, il voulut que ce sacrifice spirituel fût rendu plus sensible & plus solennel, par l'imposition des mains de tout le peuple sur eux, comme les deputant de sa part, & les offrant à Dieu pour être les ministres : *Applicabis Levitas, dir le Seigneur à Moysè, coram tabernaculo fuderis, convocata omni multitudine filiorum Israel. Cùmque Leviti fuerint coram Domino, ponent filii Israel manus suas super eos; & offeret Aaron Levitas, munus in conspectu Domini à filiis Israel, ut servant in ministerio ejus.*

Encore aujourd'hui les Prêtres imposent les mains sur les dons & sur les

Lue.

XXIV.

10.

Levitic. I.

4.

Numer.

VIII. 12.

Exod.

XXIX.

19.

2. Paralipomen.

XXIX.

Levitic.

XVI. 21.

Numer.

VIII. 9.

10. 11.

522 XXXI. DISSERTATION SUR LE VIII. CANON

Can. Mil.
cx.

symboles, & ils accompagnent cette imposition de mains, de cette excellente priere : *Hanc igitur oblationem servimus nostra, sed & cuncta familia tua, quesumus, Domine, ut placatus accipias*; comme pour accepter, & pour prendre possession de la victime au nom de Dieu; pour invoquer l'Esprit saint, qui doit convertir les dons au corps & au sang du Fils de Dieu; pour changer cette hostie, qui n'est encore qu'une figure de la véritable hostie, qui doit bientôt la devenir des pechés & de la satisfaction due pour ceux de tout le peuple; enfin pour montrer que nous n'avons point d'autre Prêtre que Jesus-Christ que nous offrons à son Pere, & que nous depuons, pour ainsi dire, pour être notre mediateur auprès de lui.

C'étoit encore une coutume parmi les Hebreux, que les temoins qui avoient déposé contre un criminel condamné à mort pour leur deposition, misent leurs mains sur la tête de ce malheureux. Cela paroît par l'histoire de Suzanne, où il est dit que les deux vieillards ses accusateurs mirent leurs mains sur sa tête : *Conspurgente autem duo Presbyteri in medio populi, posuerunt manus suas super caput ejus*; & qu'après leur injuste deposition ils ajoutèrent ces mots, *Hujus rei testes sumus*.

Cette coutume n'a point passé dans l'Eglise chretienne; & il semble que le Fils de Dieu l'ait abolie, aussi bien que la loi du Deuteronomie, qui ordonne que les temoins seroient les premiers à lapider le coupable, *Manus testium prima interficiet eum & manus reliqui populi extrema mittetur*: il semble, dis-je, que le Fils de Dieu ait aboli ces deux loix, lorsqu'il répondit à ceux qui lui avoient amené une femme surprise en adultère : *Qui sine peccato est vestrum, primus in illam lapidem mittat*; & lorsqu'il pardonna

à cette femme, que ses accusateurs avoient laissée seule en se retirant les uns après les autres : *Nec ego te condemnabo. Vade, & jam amplius noli peccare*.

Il faut écouter ce que dit sur cela S. Augustin, carrien n'est plus digne de lui : *Ille non conscientia, sed plenius clementia, cum illa respondisset a nemine se fuisse damnatam, Nec ego, inquit, damnavo; tanquam diceret: Si malitia tibi parcere potuis, quid mesuis innocentiam? Es ne delictorum non donator, sed approbator videreur: Vade, ait, jam deinceps noli peccare, ut se homini perperis, non hominis culpam sibi placuisse monstrares*. Voilà la conduite que l'Eglise a apprise du Fils de Dieu: elle pardonne à son exemple aux pecheurs, mais elle ne pardonne pas aux pechés; & en exemptant les criminels du dernier supplice, elle ne les exempte pas de la penitence : *A severitate liberatos, à societate tamen removemus altaris*, continue S. Augustin, *ut penitendo placare possint quem peccando contemserant, seque ipsos puniendo. Nam nihil aliud agit, quem veraciter penitet, nisi ut id quod malis feceris, impunitum esse non sinas*.

Au lieu donc de cette funeste imposition des mains, qui étoit suivie de la mort parmi les Juifs, l'Eglise ancienne avoit la salutaire imposition des mains appelée *in penitentiam*, qui rendoit la vie & la justice aux pecheurs : *Ante manum ab Episcopo & Clero in penitentiam impositionem*, dit Saint Cyprien. *Per manus impositionem remedium accipiunt penitendi*, dit S. Leon. On entroit par cette ceremonie dans les exercices de la penitence; & pendant tout le tems qui s'écouloit jusqu'à la reconciliation, les penitens s'humilioient sous la main de l'Eveque, prononçant sur eux une priere publique, après laquelle ils fortoient de l'Eglise. C'est un usage connu de tout le monde, & dont il se présentera une autre occasion de parler. Je

S. Aug.
Epist. 151.
ad Maced.
n. 15.

Ibid. n. 6.

S. Cyp.
Epist. 10.
pag. 20.
S. Leo
1^a p^ag. 2.
c. 2. pag.
207.

Daniel.
XIII. 34.
40.

Deuterom.
XVII. 7.

Joann.
VIII. 7.
11.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES.

523

me contene de l'autorité du IV. Concile de Carthage, qui fait ce reglement dans le LXXX. Canon : *Omnis tempore jejunii, manus penitentibus à sacerdotibus imponatur.* Cette imposition des mains étoit accompagnée de prieres & de supplications, & elle repondoit à celle dont nous avons vu que se servoient les Juifs dans leurs benedictions.

Mais il est très-important de remarquer que, presque dans tous les passages que j'ai cités jusqu'ici, la priere est jointe à l'imposition des mains ; & que cette union de la priere avec cette ceremonie a été aussi ordinaire dans l'Eglise, que parmi les Hebreux. Eusebe dans le dernier Chapitre du premier Livre de son Histoire, rapporte une ancienne relation des miracles du disciple Thadée, qui fut envoyée au Roi d'Edesse Agbare, *Αγβαρε* ; où il est dit entre autres choses, qu'un gouteux, nommé Abdus, fut guéri par la priere de l'imposition des mains : *ὡς ἔστιν*

Eucl. lib. 1.
hist. c. 13.
Ibid.

Ibid.

τοῦ διὰ χειρὸς λαβὼν ἰδρυαμένον ; ce que M. Valois traduit ainsi : *Benedictionem ab eo per manus impositionem accipiens, sanatus est.* Et cela sert à expliquer ces paroles du disciple au Roi Agbare : *Propterea, inquit, manum tibi impono in nomine Domini nostri Jesu* : car imposer les mains au nom du Sauveur, c'étoit accompagner l'imposition des mains de la priere & de l'invocation de l'esprit & de la puissance de Jesus-Christ.

Le même Historien parlant du différend entre S. Cyprien & le Pape Etienne sur la maniere de recevoir les heretiques, dit que c'étoit une ancienne coutume de les faire entrer dans l'unité de l'Eglise par les seules prieres qui accompagnent l'imposition des mains : *παλαιὸν γὰρ τοι κληρικόντων ὅσων, ἐπὶ τοῦ πνεύματος καὶ ὁνόματι τοῦ διὰ χειρὸς ἐπιτίθουσιν ὡς ἔστιν* : *Antiqua consuetudo invaluerat, ut in ejusmodi hominibus sola manuum impositio cum precationibus adhiberetur.* L'expression de S.

Eucl. lib. 7.
c. 1.

Clement d'Alexandrie est plus courte, mais plus propre à nous faire connoître l'étroite union de la priere avec l'imposition des mains ; car il appelle l'une & l'autre agréablement, *ὡς ἔστιν* *χρησὶς*, *Preces manuum.*

On trouve plusieurs preuves de la même chose dans les Constitutions apostoliques. Le titre du Chapitre IX. du VIII. Livre est tel : *Χρησὶς καὶ ὡς ἔστιν ὡς ἔστιν ἐν μυσταρίῳ, Impositio manuum, & oratio pro penitentibus.* Et dans le Chapitre XXXVIII. les fideles étant assemblés pour la priere du matin, le Diacre avertit le peuple de recevoir l'imposition des mains de l'Eveque, en baissant la tête ; & immédiatement après l'Eveque se met en priere : *Tum Diaconus dicat : Inclinate ad manus impositionem. Ac Episcopus oret.* L'oraison que l'Eveque doit prononcer est rapportée dans le Chapitre suivant, & elle est appelée dans le titre, *Impositio manus matutina, χρησὶς ὡς ἔστιν.*

Confl.
Apostol.
lib. 8. c. 9
pag. 395.

Ibid. c. 38.
pag. 417.

Ibid. c. 39.

Le XII. Canon du II. Concile de Mileve comprend l'imposition des mains parmi les prieres de la Messe ; & il donne sans doute ce nom aux oraisons qu'on prononçoit sur le peuple, les mains étendues vers lui : *Placuit etiam & illud, ut preces, vel orationes, seu Missa, quae probate fuerint in Concilio, seu praesentiones, seu commendationes, seu manus impositiones, ab omnibus celebrentur.* Et S. Augustin joignant ces deux choses ensemble, appelle l'imposition des mains avec la priere, la priere de l'imposition des mains : *Non uniusmodi est sanctificatio, dit-il, nam & catechumenos secundum quemdam modum suum per signum Christi & orationem manus impositionis puto sanctificari.* On voit clairement par cette expression, que l'imposition des mains n'étoit jamais sans la priere. Mais on ne peut rien trouver de plus décisif sur cette matiere, que ce que dit le

Conc. Milevit. 1.
Can. 11.
Conc. rom.
1. p. 1540.

S. Aug. lib.
1. de pecc.
mer. c. 25.
n. 42.

Id. lib. 3.
de bapt. c.
46, n. 21.

même Peredans le III. Livre du Bap-
tême contre les Donatistes : *Manus
impositio, non sicut baptismus repeti non
potest. Quid est enim aliud, nisi oratio
super hominem?*

Conft.
Apost. lib.
7. c. 44.
pag. 351.

Car il ne faut pas s'imaginer, que
S. Augustin appelle l'imposition mê-
me des mains, une priere. Ce seroit
une ignorance ridicule, que de le pen-
ser : mais c'est que la priere, ou l'in-
vocation de la grace & de la toute-
puissance de Dieu, accompagnoit tou-
jours cette ceremonie, & en faisoit
toute la force, selon ce mot excellent
des Constitutions apostoliques, qu'on
ne peut assez estimer. Après avoir rap-
porté l'raison qui devoit accompa-
gner l'imposition des mains sur les
nouveaux baptisés, l'Auteur ajoute :
*Hac & his consentanea proferat. Nam hac
est potestas impositionis manuum unicuique
facta: ἡ δὲ ἐν ᾧ ἡ δύναμις τῆς χειροτονίας
ἐστὶν αὐτῶν: nisi enim in unum quodque eo-
rum talis quapiam invocatio à pio sacerdote
adhibeatur, qui baptizatur in aquam tan-
tum descendit, ut Judei, & corporis tan-
tum fordes, non autem anima deponit.*

1. Timoth.
II. 1.

Mais rien n'est plus digne de remar-
que sur ce sujet, que ce que dit Saint
Augustin dans l'Épître CXLIX. à
S. Paulin, en répondant à la V. ques-
tion de ce Saint sur ce passage de S.
Paul : *Obsecro primum omnium fieri obse-
craciones, oraciones, postulationes, gra-
tiarum actiones; où, selon quelques
exemplaires, on lisoit interpellationes,
au lieu de postulationes, comme porte
notre Vulgate: Interpellationes, dit S.
Augustin, sive, ut vestri codices habent,
postulationes sunt, cum populus benedic-
tur: tunc enim Antistes, velut advocati,
susceptos suos per manus impositionem mis-
ericordissima offerunt potestati. Voilà d'où
est venue l'imposition des mains, par
laquelle, comme autrefois les He-
breux dans leurs sacrifices charnels,
les Prêtres aujourd'hui présentent à
Dieu des holocaustes vivans & spi-*

S. Aug.
Epist. 149.
n. 16.

rituels, en qualité d'intercesseurs. Ex
c'est de là qu'est venue aussi la priere,
dont ils accompagnent l'imposition
des mains, par laquelle ils reconnois-
sent que Dieu seul est la source de la
justice & des bénédictions, que tous
les hommes sont peccateurs, & qu'ils
ont tous également besoin de sa
grace.

Je n'ajouterai plus qu'un mot sur
ce sujet. Il est de S. Leon. Après
avoir dit que c'est contre la discipline
de l'Eglise, que les Prêtres & les
Diacres soient mis au rang des peni-
tens publics, *pro crimine aliquo suo, per
S. Leo
manus impositionem remedium accipiant* Epist. 2.
penitendi; il justifie cette coutume par
l'indécence qu'il y auroit à prier de-
vant le peuple pour des Prêtres qui
devoient eux-mêmes prier pour le
peuple : *Quod sine dubio ex apostolica
Traditione descendit, secundum in quad scri-
ptum est: Sacerdos si peccaverit, quis
orabit pro illo? Où il est visible que
l'imposition des mains, dont parle d'a-
bord ce saint Pape, est la même chose
que la priere dont il parle ensuite.
Mais il est tems de venir à la plus ce-
lebre de toutes les impositions des
mains qui aient été en usage dans
l'Eglise, & qui a de plus justes fon-
demens dans l'Ecriture.*

S. I V.

*Si l'imposition des mains pratiquée
dans tous les siècles sur les nou-
veaux baptisés, est la même que
celle par laquelle les Apôtres don-
noient le saint Esprit.*

Tout le monde sait que le Diacre
Philippe ayant converti plusieurs per-
sonnes dans la ville de Samarie, les
Apôtres deputerent S. Pierre & S.
Jean pour aller donner la dernière
perfection à ces nouveaux chrétiens,
qui n'avoient encore reçu que le bap-

AA. VIII.
14. 17.

tême, & qui n'avoient pas encore été remplis du Saint Esprit : *Cum autem audissent Apostoli qui erant Ierosolymis, quod receperisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eos Petrum & Joannem. . . . Tunc imponebant manus super illos, & accipiebant spiritum sanctum.* Et au Chapitre XIX. il est rapporté que S. Paul ayant trouvé à Corinthe douze disciples qui n'avoient reçu que le baptême de S. Jean, & les ayant baptisés au nom de Jesus-Christ, il leur imposa les mains pour leur donner le Saint Esprit qu'ils n'avoient pas connu jusqu'alors : *Et cum imposuisset illis manus, venit Spiritus sanctus super eos, & loquebantur linguis, & prophetabant.*

Ibid. XIX.
16.

Il n'est parlé que de l'imposition des mains dans ce dernier endroit, mais il est parlé de la prière dans le premier ; & il est injuste fondement pour le supposer dans tous les deux : *Qui cum venissent, dit le texte, oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum sanctum.*

Ibid. VIII.
15.

L'Eglise a suivi dans tous les siècles l'exemple des Apôtres : & les anciens rapportoient à cette origine la coutume qu'ils avoient d'imposer les mains sur les nouveaux baptisés, pour leur donner la dernière perfection, & pour les remplir du Saint Esprit : *Quod deeras, id à Petro & Joanne factum est, dit S. Cyprien, ut oratione habita, & manu imposita, invocaretur & infunderetur super eos Spiritus sanctus. Quod nunc quoque apud nos geritur, ut qui in Ecclesia baptizantur, propositis Ecclesia offerantur, & per nostram orationem ac manus impositionem Spiritum sanctum consequantur, & signaculo Dominici consummentur.*

S. Cyp.
Epist. 73.
pag. 132.

Le Pape Innocent I. dans sa XXV. Epître à Decentius, dit la même chose, & presque dans les mêmes termes : *Hoc autem Pontificium solis debet Episcopis, ut vel consignent, vel Paracletum spiritum tradant, non solum consuetudo ecclesiastica demonstrat, verum*

Innoc. I.
Epist. 25.
ad Decent.
c. 1. n. 6.
pag. 858.

& illa lectio Aluum Apostolorum, qua asserit Petrum & Joannem esse directos, qui jam baptizatis traderent Spiritum sanctum. S. Jerome dans le dialogue contre les Luciferiens, fait parler ainsi un de ces schismatiques : *An nescis etiam Ecclesiarum hunc esse morem, ut baptizatis postea manus imponatur, & ita invocetur Spiritus sanctus ? Exigis ubi scriptum sit ? In Actibus Apostolorum. Etiam si scriptura auctoritas non subesset, totius orbis in hanc partem consensus, instar precepti obtineret. Nam & multa alia, quæ per traditionem in Ecclesiis observantur, auctoritatem sibi scripta legis usurpaverunt.*

S. Hieron.
Dial. adv.
Luciferian.
tom. 4.
part. 2.
pag. 294.

Rien n'est plus vrai que ce que dit ce Luciferien, que quand il ne seroit pas évident par l'Ecriture que cette coutume vient des Apôtres, la pratique & le consentement de toutes les Eglises du monde en ce point, seroient une preuve certaine que les Apôtres en sont les auteurs : *Quomodo Deus non est, dit S. Augustin parlant du Fils de Dieu, qui dat Spiritum sanctum ? Imò quoniam Deus est qui dat Deum ? Neque enim aliquis discipulorum ejus dedit Spiritum sanctum. Orabant quippe ut veniret in eos quibus manum imponebant, non ipsi eum dabant. Quæ morem in suis Præpositis etiam nunc servat Ecclesia.*

S. Aug. lib.
15. de Trin.
c. 16.
n. 46.

Ce que le même Saint dit dans un autre endroit, est plus fort & plus digne d'être observé. *Non habent Dei caritatem, qui Ecclesia non diligunt unitatem : ac per hoc rectè intelligitur dici non accipi nisi in Catholica Spiritus sanctus. Neque enim temporalibus & sensibilibus miraculis attestantibus per manus impositionem modò datur Spiritus sanctus, sicut antea dabatur ad commendationem rudis fidei & Ecclesia primordia dilatanda. Quis enim nunc hoc expectat, ut ii quibus manus ad accipiendum Spiritum sanctum imponitur, repente incipiant linguis loqui ? Sed invisibiliter & latenter intelligitur per vin-*

Id. lib. 3.
de bapt. c.
16. n. 21.

culum pacis eorum cordibus divina caritas inspirari.

Ce passage auroit du couvrir de confusion les heretiques, & entre-autres le Ministre Daillé, qui traite d'ignorans ceux qui pretendent que le sacrement de Confirmation est une suite & une imitation de l'imposition des mains, avec laquelle les Apôtres donnoient le Saint-Esprit aux nouveaux baptisés. *Ex his constare potest, dit cet Auteur, eos pariter hallucinari, cum datum ab Apostolis Spiritum cum eo spiritu permiscere, quo singuli fideles in fide jam confirmantur; & ex manuum impositione, quam adhibuisse aliquoties Apostolos, cum Spiritum illum darent, legimus, imperiis ac perperam colligunt ordinarii Episcoporum muneri esse, ut manus singulis fidelibus eodem modo imponant, quo ipsi concilient, ac tradant eum, quo in fide confirmantur, spiritum.* S. Cyprien, S. Jerome, S. Augustin, le Pape Innocent I. en un mot tous les chretiens du III. du IV. & du V. siecle sont donc des ignorans. Car ces Peres ne rapportent pas seulement leurs sentimens particuliers : ils parlent selon la pensée de tous les hommes de leur tems ; & il ne paroît pas qu'il y en eût aucun qui pensât autrement. Les accusers tous d'ignorance, c'est une hardiesse digne d'un heretique.

Mais pour faire voir que c'est au contraire une très-grande ignorance que de douter de ce qu'ils ont cru, il ne faut que ces deux verités, qui sont évidentes par elles-mêmes. L'une, que les promesses, que Notre Seigneur a souvent reiterés aux Apôtres, qu'il leur enverroient le Saint-Esprit, & que cet Esprit seroit leur Consolateur, qu'il leur apprendroit toutes les verités, qu'il les rempliroit de force & de courage, qu'il les combleroit de joie, ne regardoient pas seulement les dons extérieurs des miracles, dont S. Paul dit, que sans la

charité ils sont inutiles & dangereux. L'autre, que le dessein des Apôtres, en imposant leurs mains sur les nouveaux baptisés, étoit de leur communiquer le Saint-Esprit, dont ils avoient été eux-mêmes remplis au jour de la Pentecôte.

La consequence après cela est nécessaire, que les Apôtres avoient dessein de leur communiquer autre chose que le don des miracles ; n'étant pas d'un autre sentiment que S. Paul, qui apprenoit aux Corinthiens à preferer la charité à tous les dons miraculeux : *Amulamini charismata meliora ; & adhuc excellentiorem viam vobis demonstro, Scilicet caritatem, amulamini spiritualia.* Ainsi c'étoit une circonstance qui devoit cesser, à mesure que l'Eglise s'augmenteroit, que cet accompagnement du don des langues : *Lingua in signum sunt, non fidelibus, sed infidelibus* ; comme le vent impetueux & les langues de feu qui parurent au jour de la Pentecôte, ne devoient pas accompagner l'imposition des mains des Apôtres mêmes. *Primis temporibus, dit S. Augustin, cadebat super credentes spiritus sanctus, & loquebantur linguis quas non didicerant. . . Signa erant temporis opportuna. Oportebat enim ita significari in omnibus linguis spiritum sanctum quia Evangelium Dei per omnes linguas cursum erat toto orbe terrarum. Significatum est illud, & transit. Numquid modo quibus imponitur manus ut accipiant spiritum sanctum, hoc expectatur ut linguis loquantur ? Aut quando imposuimus manus istis infantibus, attendit unusquisque vestram, utrum linguis loquerentur ? Et cum videret eos linguis non loqui, ita perverso corde aliquis vestram fuit, ut diceret, Non acceperunt isti spiritum sanctum ?*

En voilà assez pour justifier, que l'imposition des mains in *spiritum sanctum*, est la même que celle des Apôtres. Il est tems de faire voir que tou-

Daillé lib.
1. de con-
firmat. c. 9.
pag. 61.

S. Aug.
Tract. 6. in
1. Epist.
Joann. c.
10.

te l'antiquité a regardé comme un Sacrement, & ce que les herétiques ne regardent que comme une des ceremonies du baptême, établie après la mort des Apôtres & de leurs Disciples; & que l'onction & l'imposition des mains, comme ne faisant qu'un tout avec la priere, étoient les deux parties de ce Sacrement.

§. V.

Que l'Onction a toujours été jointe à l'imposition des mains IN SPIRITUM SANCTUM, & que l'une & l'autre composent un véritable sacrement distingué du baptême.

Il n'y a gueres de temoignage plus precieux dans toute la Tradition, que celui où Tertullien releve la dignité de la chair contre les Valentiniens, qui tâchoient de la rendre odieuse avec son Auteur, pour rendre incroyable sa resurrection, par les trois sacrements que l'on conféroit d'ordinaire en même-tems, le Baptême, la Confirmation, & l'Eucharistie. On lave la chair, dit-il. pour purifier l'ame : on oint la chair, pour consacrer l'ame : on fait sur la chair le signe de la croix, pour fortifier l'ame : on met la chair à l'ombre par l'imposition des mains, afin que l'ame soit éclairée par l'esprit : la chair mange le corps & le sang de Jesus-Christ afin que l'ame soit engraisée de Dieu même. *Caro obliuitur, ut anima maculetur. Caro ungitur, ut anima consecratur. Caro signatur, ut & anima muniatur. Caro manibus impositione adumbratur, ut & anima spiritu illuminetur. Caro corpore & sanguine Christi vescitur, ut & anima de Deo saginetur.* Voilà la Confirmation aussi nettement distinguée du Baptême, que de l'Eucharistie. En voilà toutes les circonstances & toutes les parties désignées d'une maniere admirable : l'Onction

& le signe de croix qui les accompagnoient : l'imposition des mains avec laquelle on invoquoit le Saint Esprit.

Le même Auteur distingue de la même maniere ces trois sacrements dans le Livre des Prescriptions, mais il y designe plus particulièrement l'onction qui se faisoit au front de ceux qu'on confirmoit avec le signe de la croix : *Ipsi quoque rei sacramentorum divinorum, in idolorum mysteriis amulantur.* (il parle du Demon) *Tingit & ipse quosdam, . . . expiationem delictorum de lavacro repromittit. . . Signas illic in frontibus militis suos. Celebrat & panis oblationem.* Il est visible, en comparant ce passage avec le precedent, que le Baptême, la Confirmation, & l'Eucharistie y sont marqués dans le même ordre, & que l'un est l'explication de l'autre.

Il en faut dire autant de deux autres passages du Livre du Baptême. *Egressi de lavacro perungimur benedicta unctione, de pristina disciplina,* dit Tertullien, *qua ungi oleo de cruce in sacerdotium solebant. . . Unde Christus dicitur à chrismate, quod est unctio, quæ Domino nomen accommodavit. . . Sic & in nobis carnaliter currit unctio, sed spiritualiter proficit. Quomodo & ipsius baptismi carnalis actus, quod in aqua mergimur, spiritualis effectus, quod delictis liberamur.* La comparaison de la Confirmation avec le Baptême, prouve la distinction de ces deux sacrements & l'effet propre de chacun.

Il ajoute au Chapitre VIII. *Dehinc manus imponitur, per benedictionem advocati & invitans Spiritum sanctum. . . Tunc ille sanctissimus Spiritus super emundata & benedicta corpora libens à Patre descendit super baptismi aquas, tanquam pristinam sedem recognoscens, conquiscebat, columba figura delapsus in Dominum.*

Rejoignons maintenant ces dernieres paroles aux precedentes, & nous aurons une idée exacte du sacrement

Tertull. de resurrectione. cap. c. 8.

Id. de prescriptis. c. 40.

Id. de baptismo. c. 7.

Ibid. c. 8.

de Confirmation, de l'onction qui en étoit la matiere, de la priere qui en étoit la forme, de l'invocation du Saint Esprit contenue dans cette priere, de l'imposition des mains qui l'accompagnoit, de l'infusion du Saint Esprit qui en étoit l'effet. Il ne faut pas espérer de trouver sur cette matiere rien de plus clair. Et c'est la clarté même de ce passage, qui a obligé Daillé d'avouer qu'au tems de Tertullien on oignoit le front des nouveaux baptisés, & qu'on leur imposoit les mains; mais il pretend que ces deux ceremonies s'étoient établies peu avant Tertullien, & dans l'intervalle depuis la mort de S. Justin jusqu'à lui, c'est-à-dire depuis l'an 160. jusqu'environ l'an 200.

Mais outre que Tertullien touchoit de fort près au tems de la mort de S. Justin, puisqu'il étoit déjà capable de défendre l'Eglise par une aussi savante Apologie quela sienne au tems de l'Empereur Severe, qui commença à regner l'an 193 : outre qu'il parle de la Confirmation, comme d'une chose generalement pratiquée & aussi ancienne que l'Eglise : outre qu'il la met toujours entre le Baptême & l'Eucharistie, comme ayant la même origine & la même dignité; le raisonnement de Daillé est tout-à-fait misérable. Car il ne se fonde que sur ce que S. Justin ne parle point de la Confirmation dans sa seconde Apologie, quoiqu'il y parle de l'Eucharistie & du Baptême : comme si S. Justin s'étoit engagé à entretenir l'Empereur de tous nos sacrements, & à ne rien omettre de ce qui se pratiquoit après le baptême des chrétiens.

Tel est l'artifice des heretiques. Les plus s'avans d'entre eux examinent quel est le plus ancien Auteur, qui ait parlé clairement d'un des points contestés; & quand ils ont bien pris garde à n'être point coupés par derriere,

ils fixent alors hardiment la naissance de la doctrine de l'Eglise, & ils nous debitent ce qui leur plait de son progrès, & de la facilité qu'elle trouve à s'étendre dans un moment par toute la terre; sans examiner s'il y a de la vraisemblance dans leur hypothese, & s'il y a de l'apparence que des hommes du second siecle, instruits par les Disciples des Apôtres, aient accepté sans discernement & sans reflexion, toutes les inventions humaines, qu'on substituoit à la doctrine de Jesus Christ.

Mais quelque habiles que soient les heretiques à prendre leurs mesures, la providence permet rarement qu'elles soient tout-à-fait justes. En voici un exemple; car il nous est échappé un témoin qui renverse le système de Daillé. C'est un Valentinien, nommé Theodote, dont S. Clement d'Alexandrie cite quelques passages dans ses Ouvrages, & qui écrivoit, selon Daillé même, environ l'an 194 (Il le recule le plus qu'il peut; & si nous ne savions pas que S. Clement qui le cite, n'a pas survécu à l'Empereur Severe, il l'éloigneroit encore davantage.) Or Valentin, selon Blondel, se separa de l'Eglise, & commença à dogmatiser l'an 130. La Confirmation étoit donc universellement reconnue dans l'Eglise catholique comme un sacrement avant l'an 130, ou tout au plus tard l'an 138, auquel Valentin fit schisme.

Car voici comme parle Theodote, l'un des disciples de cet heresiarque, dans un long extrait rapporté par S. Clement à la fin du VIII. Livre de ses Stromates. *ὁ δὲ ἀρετός, ὃ τὸ ἰσχυρὸν ἀνίσταται τῇ δυνάμει τῷ ἰσχυράτος, οὐτὰ ἀντὶ ὅσα κατὰ τὸ φανερῶν, οἷα ἰδεῖν, ἀλλὰ δυνάμει ἰς δυνάμει πνευματικὴν μεταβεβήκει ται: *Pavis & oleum vs nominis sanctificatur; qua eadem qua accepta erant, sentundum id quod apparet manentia, poten-**

Lib. 1. de cult. Latinarum Religionis, c. 8.

Apud S. Clem. Alexand. lib. 8. Stromat.

tia tamen in spiritalem potentiam transmutantur. Un Catholique ne peut parler avec plus de force. Il ne reste qu'une réponse, qui est de dire que les Catholiques se hâterent de recevoir & d'établir jusqu'aux extrémités du monde ce que Valentin avoit inventé depuis sa séparation : mais il faut attendre qu'il n'y ait plus personne de raisonnable, pour répondre une chose si contraire au bon sens.

Teophile Evêque d'Antioche est de beaucoup plus ancien que Tertullien : il avoit été contemporain de S. Justin. Cependant il parle clairement de la Confirmation. Il la désigne par l'onction qui en étoit une partie essentielle ; & il la regarde comme une chose si mystérieuse, qu'il l'appelle une onction divine, & qu'il en tire l'origine du nom des Chrétiens : *Nulla alia ex re Christianorum nomen traximus, quam quod divino oleo perfundimur.*

Novarien ayant divisé l'Eglise Romaine environ le milieu du III. siècle, le Pape Corneille écrivit à Fabius d'Antioche, qui avoit été prevenu par ce schismatique, la manière irrégulière dont il s'étoit fait ordonner dans un siège déjà canoniquement rempli. Entre plusieurs défauts il remarque qu'il n'avoit reçu le baptême qu'à l'extrémité, & que n'ayant pas été confirmé, il n'étoit Chrétien qu'à demi. *Dum jamjam moriturus crederetur, dit ce Pape dans sa Lettre rapportée par Eusebe, in ipso, in quo jacebat lesulo perfusus baptismum suscepit; si tamen hujusmodi baptismum suscepisse dicendus est. Sed neque postquam liberatus est morbo, reliqua percepit, que juxta ecclesiasticam regulam percipi debent; neque ab Episcopo consignatus est. Hoc autem signaculo minime percepto, quo tandem modo Spiritum sanctum potius accipere?*

Voilà un merveilleux progrès. On

ne fait ce que c'est que la Confirmation avant l'an 160. & l'an 251. un grand Pape écrit à un grand Evêque que Novarien n'a pu recevoir le Saint Esprit, parce qu'il n'a pas été confirmé. Car il est visible qu'en cet endroit on ne peut entendre par le mot *signaculum*, que l'onction de la Confirmation. Les paroles qui précèdent, *neque ab Episcopo consignatus est, & celles qui suivent, quo tandem modo Spiritum sanctum potius accipere*, en sont des preuves évidentes.

J'avoue néanmoins que les Auteurs ecclésiastiques par le mot *σφάκις, signaculum*, dont se sert ici le Pape Corneille, entendent quelquefois le baptême ; & je suis de si bonne foi, que je veux bien marquer les principaux endroits de l'antiquité sur cet article, non seulement pour ôter l'équivoque, inais aussi parce que la chose en particulier mérite d'être remarquée. S. Clement d'Alexandrie, dans le Traité qu'il avoit composé avec ce titre, *Quisnam dives salutem possit consequi, & que nous avons perdu, mais duquel Eusebe a tiré l'histoire qu'il rapporte de ce jeune homme qui fut converti par l'Apôtre S. Jean, appelle le baptême le sceau de Jésus-Christ. Presbyter (il parle de celui auquel S. Jean l'avoit recommandé)... Sacramentum baptismi ei tradidit. Deinceps sacerdos de pristina cura atque custodia paulatim remissus, quippe cum perfectissimo custode apposto, Christi videlicet signaculo juvenem communiasset.* Chrysostome ajoute dans sa version, *id est sacramento confirmationis*, mais sans raison, *ἡμεῖς τὸ σφάκις αὐτὸ κληψω.* Hermas dans le III. Livre du Pasteur parlant de l'eau du baptême, dit : *Illud autem sigillum aqua est.* Tertullien appelle le baptême *signaculum fidei*. Eusebe rapportant le martyre de Basile, qui avoit tâché de défendre l'illustre Vierge Potamienne des in-

lib. lib. 3.
c. 23.

Theoph.
Antioch.
lib. 1. ad
Autoly.
pag. 77.

Apud Euf.
lib. 6. hist.
c. 43.

Hermas
lib. 3. simit.
p. a. 16.
Tertull. de
p. c. a. 24.

Euf. lib. 6.
hist. Eccl.
c. 5.

Id. lib. 4.
de vita
Constant.
c. 62.

Const.
Apostol.
lib. 3. c. 16.
pag. 286.

S. Greg.
Naz. orat.
40. tom. 3.
pag. 638.

S. Cyp.
Epist. 70.
pag. 125.

fulres du peuple, parle ainsi du baptême qu'il reçut avant que de mourir : *Post hac signaculo Domini à fratribus accepto, postmodum Christum gloriosè confessus capite truncatus est.* Et dans le IV. Livre de la vie de Constantin, rapportant comment ce Prince demandoit le baptême : *Jam tempus est, ut signum illud quod immortalitatem confert nos quoque percipiamus. Tempus est ut salutaris signaculi participes fiamus :* ἦρα ἔτι ἡμᾶς ἀπολαύειν τῆς ἀθανάτου σφραγίδος, ἦρα τὴν εὐταρίην σφραγίσματος μεταχθῆν. L'auteur des Constitutions Apostoliques, ordonne que les Diaconesses fassent à l'égard des femmes dans le baptême, ce que les Diares font à l'égard des hommes : *Ut cum decenti gravitate collatio sigilli in fragilibus peragatur :* μετὰ δὲ τὴν ἀπολύτην σφραγίδος. Enfin S. Gregoire de Nazianze dans le XL. discours sur le baptême, ne l'appelle pas seulement *regenerationis lavacrum*, mais aussi *sigillum*. C'est une expression ordinaire parmi les Grecs. Mais si ce nom étoit commun, les choses étoient bien différentes ; & il faut être bien aveugle pour les confondre. Maintenant reprenons la suite de la tradition sur la confirmation.

S. Cyprien, ouvre ce que nous avons déjà rapporté de son Epître LXXIII. est si formel dans celle qu'il écrit au nom des Evêques d'Afrique assemblés en un Concile, aux Evêques de Numidie, qu'il est surprenant qu'on cherche à y répondre. *Ungi quoque necesse est, dit-il, cum qui baptizatus sit, ut accepto chrismate, id est unzione, esse unctus Dei, & habere in se gratiam Christi possit. Porro autem Eucharistia est unde baptizati unguuntur, oleo in altari sanctificato.* Où l'on peut remarquer, outre le point essentiel, que la benediction du chrême ou de l'huile étoit une cérémonie très ancienne, & sans doute de tradition

Apostolique ; que Tertullien avant S. Cyprien l'avoit déjà dit, *Perungitur benedicta unzione ;* & que Theodote le Valantinien l'avoit dit encore avant Tertullien, *Panis & oleum vi nominis sanctificamur.* Il suffit d'en avoir marqué l'antiquité : les témoignages sur cela sont en grand nombre dans les siècles suivans.

Le Concile de Laodicée ordonne qu'après le baptême on n'omette pas l'onction celeste & royale du chrême, qui fait entrer les Chrétiens dans la société du royaume aussi bien que de la justice de Jesus-Christ. *Quod oportet eos qui illuminantur, post baptismum inungi super caelesti chrismate :* χρυσταί χειρίσματι ἱποτακτοῦ ; & esse regni Christi participes : ἔτι μετὰ τοῦ ὕδατος τῆς βαπτίσματος τῷ χρυστῷ. L'expression est belle & pompeuse, contre l'ordinaire des Canons ; & elle est une preuve que les Evêques de Phrygie ne l'ordonnoient pas comme une chose nouvelle, puisqu'ils en parloient en des termes si magnifiques. La raison qui les obligea à défendre l'omission d'un sacrement si salutaire, fut le voisinage & le mélange des Novatians, qui étoient fort repandus dans la Phrygie & dans la Galatie, comme il paroît par Socrate. Et comme Novatien leur maître n'avoit point été confirmé, ils affectoient de ne l'être pas ; & enseignoient peut-être, de même que les heretiques de notre tems, que c'étoit une cérémonie dont on pouvoit se passer ; comme nous l'apprenons de Theodoret.

L'auteur des Constitutions Apostoliques distingue très clairement l'onction qui precedoit le baptême, de la chrismation qui se faisoit après. *Unges prius oleo sancto, dit-il, deinde baptizabis aqua, & tandem signabis unguento, ἔτι τελευτήσας σφραγίσαις ὑλίου ; ut oleum quidem sit participatio spiritus sancti, aqua verò symbolum mortis, unguen-*

Tertull. de bapt. c. 7.

Conc. Laodicen. Can. 48.

Socrat. lib. 1. hist. c. 21.

Theodoret lib. 4. de hær. fab.

Const. Apost. lib. 7. cap. 22. pag. 368.

enim autem sigillum patientum. On ne peut dire plus de choses en moins de mots. Mais en voici une remarquable dans le III. Livre : *Cum baptisantur mulieres, Diaconus tantum eorum frontem unget oleo sancto, & post Diaconissa eas illinet. . . Verum duntaxat in manus impositione, caput mulieris unget Episcopus* : ἀλλὰ μόνον ἐν τῇ χειρῶν τοῦ καθελόντος αὐτὴς χρίσει ὁ ἐπίσκοπος. La premiere onction n'étoit qu'une cérémonie permise aux Diacres, & même à cause de l'honnêteté permise aux Diaconesses dans le baptême des personnes du même sexe; & cette onction n'étoit faite au front par les Diacres avant le baptême, que parce que l'onction devoit être universelle. Mais la seconde onction après le Baptême étoit réservée à l'Evêque seul; & cela est repeté dans le Chapitre suivant. *Aut tu, Episcopo, aut tibi subiectus Presbyter, . . . baptisabis eos in aqua. Ac virum quidem suscipias Diaconus, mulierem vero Diaconissa. . . & postea Episcopus baptizatos unget chrismate* : ἐν μὲν τὸ τοῦ ἐπίσκοπου χρίσει τοὺς βαπτισθέντας, τὴν μὲν.

S. Cyrille de Jerusalem est admirable sur ce sujet dans ses Instructions aux Catechumenes; & ce qu'il dit doit être d'autant plus considéré, que ce n'est, ni dans un discours d'appareil, ni dans une faillie d'éloquence, ni devant des hommes déjà fort instruits qu'il traite cette matière; mais devant des disciples, qui n'ont aucune connoissance de la Religion, qui l'écoutent avec respect, & qui conserveront toute leur vie les idées qu'il leur aura données. *Ceterum*, leur dit-il, *vide ne nudum & vile suspiceris unguentum hoc esse. Nam sicut panis Eucharistia, post spiritus sancti invocationem, non est communis panis, sed corpus Christi; ita & sanctum istud unguentum, non amplius nudum, neque, si quis ita appellare malit, commune unguentum est post*

invocationem, sed Christi donarium & Spiritus sancti, presentia divinitus ejus, efficiens factum. Quod quidem symbolici fronti, atisque sensibus tuis illinitur. Ac dum unguento visibili innungitur corpus, sancto & vivifico Spiritu anima sanctificatur. J'ajoute plusieurs autres choses qui ont une extrême force : comme quand il dit que cette divine onction fortifie le chretien, & lui donne des armes pour vaincre le Demon, à l'exemple du Fils de Dieu, qui après son baptême & la descente du Saint Esprit, atla le desier, & le vainquit. Mais ce que je viens de citer est si brillant, qu'il obscurcit tout le reste, excepté peut-être cet endroit, qui merite qu'on y fasse reflexion : *Hoc sancto chrismate digni habiti vocamini christiani, veritatem quoque nominis hujus per generationem adsequentes. Prius enim quam hac vobis gratia collata esset, eo nomine propriè digni non eratis, sed e. contendebatis, ut essetis christiani.*

Et afin qu'on ne pense pas que ces expressions recherchées ne soient que du goût de S. Cyrille, en voici de toutes semblables dans S. Gregoire de Nyffe frere du grand S. Basile. *S. Greg. Mysticum oleum, dit-il dans le discours sur le baptême, sic vinum, cum sint res exiguis pretii ante benedictionem, post sanctificationem qua à Spiritu procedit utrumque eorum excellenter operatur.* L'efficace du chrême vient de la même cause que celle de l'Eucharistie : le Saint Esprit leur communie sa vertu, quoique différemment, & il la leur communique par la benediction de l'Evêque : *Ante benedictionem res viles sunt, comme S. Cyrille avoit dit : hoc arguentum post invocationem, non amplius nudum, neque commune est.* On ne peut un accord plus parfait.

Mais, dit le Ministre Daillé, S. Cyrille de Jerusalem dans sa II. Catechese mystagogique, donne la même force & la même vertu à l'huile dont

Ibid. n. c.
Pag. 317.

S. Greg.
Nyff. orat. in baptis.
Christ.
tom. 3.
pag. 370.

Daillé lib.
2. de confirmat. c.
13.

Ibid. lib. 3.
c. 15. pag.
287.

Ibid. c. 16.
pag. 288.

S. Cyrill.
Hierosol.
catech. 2.
mystag. 3.
n. 1. pag.
3. 6.

S. Cyrill.
Hierosol.
catech. 21.
myſtag. 2.
n. 3. p. 12.

les Catechumenes étoient oints avant le baptême, qu'au chrême dont on oignoit le front des Neophytes. C'est une chose à examiner : *Exorcisatum oleum*, dit ce Pere, *symbolum erat communicationis pinguedinis Christi, quod quidem omne adversaria pestifera vestigium extemplo fugat. Quemadmodum enim infusiones sanctorum & invocatio nominis Dei, flamma instat vehementissima Demones utit & effugat, ita & exorcisatum istud oleum per invocationem Dei & orationem tantam vim adsumit, ut non modo arendo peccatorum vestigia depurget, verum etiam omnes invisibiles mali (Spiritus) pestiferae infugam agat.* Voilà le passage dans toute sa force, & je n'y vois cependant aucune des choses, que S. Cyrille attribue à la chrismation après le baptême : il ne compare point l'huile des Catechumenes avec l'Eucharistie : il ne dit point que cette huile rende les Catechumenes de parfaits chrétiens ; enfin il ne dit pas que cette onction extérieure des Catechumenes soit accompagnée de l'infusion intérieure du Saint-Esprit.

Mais il lui attribue, dit le Ministre Daillé, la remission des péchés, *peccatorum vestigia depurget*. Je nie que ce soit là le sens de S. Cyrille : il parle seulement des traces & des impressions que les péchés ont accoutumé de laisser dans l'imagination & dans les organes extérieurs, qui troublent & qui inquiètent ceux qui commencent à mener une vie plus chrétienne, & dont les anciens Peres tâchoient de délivrer les Catechumenes par les exorcismes, les longues préparations avant le baptême, & sur tout par l'huile sainte, qui étoit comme une ébauche du baptême, & une dernière disposition à l'innocence. Rien n'est plus propre à éclaircir cet endroit de S. Cyrille, que ces paroles excellentes de l'Auteur de la Hierarchie ecclésiastique : *Deinde post eos*,

c'est-à-dire après les Catechumenes, les Energumenes, & les pénitens du plus bas degré, *ii qui contraria quidem vita nuncium miserunt, nondum tamen à vitiis habitum, amoreque divino ac liquido soluti sunt ac liberi.*

S. Basile ne parle pas moins dignement du chrême, que les Peres que nous avons cités jusqu'ici, quoiqu'il en parle plus brièvement : *Benedicimus autem & aquam baptismatis, dit-il, & oleum unctionis, imo ipsum etiam qui baptismum accipit : & τὸ ἴδιον τῷ ὕδατι. Ex quibus scriptis ? Nonne a tacita secretaque traditione ? Ipsam vero olei unctionem quis sermo scripto proditus docuit ? ... Nonne ex . . . doctrina quam Patres nostri silentio quieto minimeque curiosi servarunt ? C'est la réponse qu'il faut faire à ceux qui prétendent tirer un argument invincible du silence de l'Ecriture contre la chrismation, comme partie essentielle du Sacrement de la Confirmation ; car la plus ancienne & la plus constante tradition supplée à ce silence.*

S. Gregoire de Naziance suppose évidemment que, lorsque l'on oint le corps du nouveau baptisé, le Saint-Esprit descend visiblement dans son âme : *Si per baptismum te ipsum praeunieris, ac pulcherrimo & summo auxilio tibi in futurum caveret, animum scilicet & corpus unctione & Spiritu consignans ; quemadmodum olim Israel nocturno illo cruore qui primigenos tuebatur, quid tibi accideret ? Et quod tibi praesidium comparatum erit ? Audi Salomonis Proverbia : Si fideris, ait, intrepidus eris ; si dormieris, suavem somnum carpes* Voilà de grandes promesses. Mais ce qu'il faut le plus remarquer, ce sont ces paroles, *Animum scilicet & corpus unctione & Spiritu consignans*, qui sont toutes semblables à celles que nous avons déjà vues dans Tertullien : *In nobis carnaliter currit unctio, sed spiritaliter proficit.*

Autour
Hierarch.
ecclésiast. c. 14.
pag. 27.

S. Basil.
de Spirit.
Sanc. c. 17.
tom. 3.
pag. 55.

S. Greg.
Nazian.
oral. 40.
de bapt.
tom. 1.
pag. 646.

S. Optat s'efforce de trouver dans le baptême du Fils de Dieu, tout ce qu'il voyoit se pratiquer dans le baptême & la confirmation des fideles ; & il dit à l'occasion de cela diverses choses importantes : *Descendit in aquam (Christus) non quia erat quod in Deo mundaretur, sed supervenientem oleum aqua debuit antecedere, ad mysteria initianda, & ordinanda, & implenda baptismatis. Lotus, cum in Joannis manibus haberetur, secutus est ordo mysterii... Apertum est calum Dio Patre unguente. Spiritale oleum statim in imagine columba descendit, & in sedis capiti ejus, & perfudit oleo ; unde capiti dicit Christus, quando vultus est à Deo Patre : cui ne manus impositio defuisse videretur, vox audita est Dei de nube dicentis : Hic est Filius meus de quo bene sensi. Et dans le Livre VII. il nous apprend le mélange de l'huile dont on fait le chrême, & les merveilleux effets de son application, avec l'invocation ou la prière qui étoit accompagnée de l'imposition des mains, dont il vient de parler : *Oleum simplex est, & unum suum unum & proprium habet. Confectum jam chrisma vocatur, in quo est suavitas, quae citem conscientia multum exclusa duritia peccatorum, quae animum innovat lenem, quae sedem Spiritui sancto parat, ut invitatus illic, asperitate signata, libenter inhabitare dignetur.**

Quelleque lumière qu'il y ait dans ces paroles, & quelque belles qu'elles paroissent, je ne sai si ce que dit S. Pacien dans l'homélie aux nouveaux baptisés, n'est pas encore plus recherché & plus fort : *Sic generat Christus in Ecclesia per suos sacerdotes, dit-il, ut idem Apostolus, In Christo ego vos genui. Atque ita Christi semen, id est Dei Spiritus ; novum hominem alio matris agnitum, & portu fontis exceptum, manibus sacerdotis effundit... Hac autem compleri alius nequeunt, nisi lapari, & chrismatis, & Antistitis sacra-*

*mento. Lavacro enim peccata purgantur ; chrismate Spiritus sanctus superfunditur ; utraque vero ista manu & ore Antistitis impetramus ; atque ita totus homo renascitur, & innovatur in Christo. On ne peut distinguer plus nettement le sacrement de Confirmation de celui du Baptême, ni marquer plus précisément l'onction pour la matière du premier, la prière avec l'imposition des mains pour la forme, l'Evêque pour le ministre, & l'infusion du Saint Esprit pour l'effet de toutes ces saintes cérémonies. J'ajouterai encore ce mot du même Saint, dans sa I. Lettre à Sympronien qui étoit un Novatien : *Vestra plebi, lui dit-il, unde Spiritus, quam non consignat ullas sacerdos ?**

S. Ambroise dans le III. Livre des Sacramens, Chapitre II. après avoir parlé dans le Chapitre précédent & dans les deux premiers Livres, des cérémonies & des effets du baptême, parle ainsi de la Confirmation : *Sequitur spiritale signaculum ; quia post fontem superest ut, perfectio fiat, quando ad invocationem sacerdotis Spiritus sanctus infunditur... Post hac quid sequitur ? Venire habes ad altare, il parle de l'Eucharistie qu'on donnoit aux Confirmés. Ce qui fait voir la foiblesse & la fausseté de la réponse des hérétiques qui, parce que les anciens Peres parlent de la Confirmation immédiatement après le baptême, prétendent, contre leurs propres termes, qu'elle n'en étoit qu'une cérémonie. Ils doivent donc conclurre par la même raison, que l'Eucharistie n'étoit qu'une circonstance & une cérémonie du baptême, ajoutée par les hommes ; car les anciens parlent ordinairement de l'Eucharistie après la Confirmation. C'est une remarque qu'il fust d'avoir faite une fois.*

Le même Pero est encore plus clair dans le II. Livre du même Ou-

Id. Epist. 3.
ad Sym-
pronien.
Pag. 309.

S. Ambro-
lib. 3. de
sacram. c.
2. n. 11.

S. Optat.
lib. 4. c. 7.
Pag. 75.

Ibid. lib. 7.
m. 4. p. 106.

S. Pacien.
serm. de
bapt. Bibl.
Pot. tom.
46p. 318.

Ibid. lib. 1.
c. 7.

vrange, & ce qu'il y dit est tout autrement considérable : *Ergo misisti, il parle à un Neophyte sortant du baptême, venisti ad sacerdotem. Quid tibi dixit? Deus, inquit, Pater omnipotens, qui te regeneravit ex aqua & Spiritu sancto, concessitque tibi peccata tua, ipse te ungit in vitam aeternam.* Et puis il ajoute : *Vide ubi unctus es? In vitam, inquit, aeternam... Noli eligere illud in quo non es unctus, sed elige in quo unctus es, ut vitam aeternam vitam praeferas temporali.*

Il est remarquable 1. que S. Ambroise ne parle que de la prière & de l'imposition des mains dans l'endroit que j'ai rapporté du III. Livre, mais qu'ici il parle très clairement de l'onction : ce qui fait voir que les Peres designent le même sacrement tantôt par l'une, & tantôt par l'autre de ces deux parties ; 2. que ce Saint est le seul de tous les anciens qui rapporte les paroles solennelles que l'Evêque prononçoit en donnant le saint chrême, ou après l'avoir donné, ce qui paroît plus certain. Je sai que quelques Savans doutent que S. Ambroise soit l'auteur des six Livres des Sacrements. Mais outre qu'il est difficile de décider la chose, ils sont du moins d'un auteur aussi ancien que S. Ambroise, & parfaitement instruit de la doctrine de l'Eglise.

Mais voici un Ouvrage qu'on ne peut contester à S. Ambroise, & où il dit en peu de mots tout ce qu'on peut souhaiter. C'est le Livre de *Salomane*, où il explique ces paroles du Cantique de Moïse, *Lavavi eos mel ex petra, & oleum de solida petra* : (car c'est ainsi qu'il lisoit au lieu de ces paroles de notre Vulgate, *Ut suggeret mel de petra, oleumque de saxo durissimo*) *Id est, dit ce Pere, quod dulcem daturus sis esse (Christus) Evangelii suavitatem aut Spiritum sanctum per chrismatis unctionem.*

J'ai déjà rapporté ce que S. Jeromé

fait dire sur cette matière au Luciférien, avec lequel il parle dans son dialogue. La réponse de l'Orthodoxe est conçue en ces termes : *Non quidem abnuo hanc esse Ecclesiarum consuetudinem, ut ad eos qui longè in minoribus verbis per Presbyteros & Diaconos baptisati sunt, Episcopus ad invocationem sancti Spiritus manum imposturus excurret.*

Il ne parle que de l'imposition des mains; mais on n'en peut tirer aucune conséquence, selon la remarque que nous faisons tout à l'heure; & il paroît même par la suite y joindre le chrême : car après avoir dit que la réserve de la Confirmation aux seuls Evêques, étoit plus de la bienséance que de la nécessité, il ajoute que c'est pour conserver cette prééminence de l'Episcopat au-dessus des autres degrés de la Hierarchie, que ni les Diacres, ni les Prêtres ne peuvent donner le baptême sans le chrême benin par l'Evêque : *Inde venit ut sine chrismate & Episcopi iussu, neque Presbyter, neque Diaconus jus habeant baptisandi.* Or il est certain que le chrême que l'Evêque benissoit, servoit à la Confirmation; quand il baptisoit lui-même, ou à d'autres onctions que celles du front, lorsque les Prêtres donnoient le baptême. Nous reviendrons encore à ce passage pour lui donner plus d'éclaircissement.

Le Poète Prudence a repandu dans ses vers plusieurs traits sur cette matière, dont nous recueillerons simplement les principaux. Dans la Poésie appelée *PSYCOMACHIA*: *Inscripta oleo frontis signacula, per qua unguentum regale datum est, & chrismi perenne.* Dans l'Hymne nocturne *ANTE SONNUS*: *Cultor Dei memento, te fontis & lavacri rorem subijisse sanctum, te chrismate innovatum.* IN *APOTHEOSI*: *Lotus precibus absque & unctus,* dit le Prêtre Julien : & de Julien même il est dit : *Pallet & astantes circumspicit, equis alumnus*

S. Hieron.
Dial. adv.
Lucifer.
tom. 4.
part. 1.
pag. 125.

Ibid.

Prudent.
Carm.
Psycomach.
Id. Hymn.
Noct.
In Apotheosi verfic. 3.
Verfic. 4.

Deuteron.
XXXII.
13.
Apud S.
Amb. de
Salomon.
c. 3. o. 5. in
App. tom.
2. p. 453.

chrismatis, in scripto signaret tempora signo, qui vero astraos turbaret fronte sursum, &c. Tous ces traits sont connoître la croyance commune de l'Eglise, du tems de ce Poëte.

Les Donatistes étoient si fort persuadés que la Confirmation étoit, aussi véritablement que le baptême, un sacrement, qu'ils prétendoient que dans le schisme, ou dans l'hérésie, le chrême étoit aussi inutile que l'eau du baptême, & qu'il falloit réitérer l'un & l'autre. Ils s'efforçoient de le prouver, à ce que dit S. Opat, par ces paroles du Pseaume CX L. *Oleum peccatoris non unget caput meum* : à quoi ce savant homme répond, que cela s'entend de Jesus-Christ, qui n'a pas été oint par un homme pecheur, mais qui l'a été par la Divinité même.

Pour S. Augustin, il remarquoit que dans l'endroit cité, il y avoit *peccatoris*, & non pas *traditoris*; & après avoir prouvé par l'oraison Dominicale, que tout le monde est pécheur, il dit : *Eant nunc, & osculentur tibi caput qui abs te baptisati sunt, quorum capitis oleo tuo perierunt.* Ce même Saint rapporte un raisonnement de même espèce, que les Donatistes faisoient sur ce qui est dit dans le Pseaume CXXXII. du parfum & de l'onction sainte qui se repandit jusques sur la barbe & les bords du vêtement du souverain Prêtre, & y répond ainsi : *In hoc unguento sacramentum chrismatis vultis interpretari, quod quidem in genere visibilibus signaculorum sacrosanctum est, sicut ipse baptisimus. Sed potest esse & in hominibus pessimis, in operibus carnis vitium consensuentibus.* Et plus bas : *Discerne ergo visibile sanctum sacramentum, quod esse & in bonis & in malis potest; illis ad primum, illis ad judicium, ab invisibili unctione caritatis, qua propria honorum est. Discerne ista, discerne.*

Quelque évidente que soit la preuve qui résulte de ces passages, celui-ci en

contient encore une plus précise & plus formelle : *Si ad hoc valet, dit S. Augustin, quod dictum est in Evangelio, Deus peccatorem non audit, ut per peccatorem sacramenta non celebrentur; quomodo ex audit homicidam deprecantem, vel super aquam baptisimi, vel super oleum, vel super Eucharistiam, vel super caput eorum quibus manus imponitur?* Voilà la Confirmation aussi distinguée du baptême, que l'Eucharistie. Voilà le chrême, qui en est une partie essentielle. Voilà l'imposition des mains qui en est l'autre, & qui ne peut être prise ni pour la pénitence, ni pour l'ordination. Voilà la validité de ce Sacrement donné par les hérétiques, aussi bien que celle du baptême donné par les mêmes Ministres : ce qu'il est très-important de remarquer.

Le même saint Docteur compare encore la Confirmation, non seulement avec le baptême, mais aussi avec l'Eucharistie : *Si antiqui iusti, dit-il, pro illis prænunciatis sacramentis, & rerum nondum impletarum figuris, omnia dura & horrenda perpetui parati fuerunt, & plerique percessi sunt. . . quanto magis nunc pro baptismo Christi, pro Eucharistia Christi, pro signo Christi ad omnia perseverenda paratos debet esse christianus, cum illa fuerint promissiones rerum completarum, hac sint indicia completarum?* On entend maintenant ce que veut dire S. Augustin par ces mots, *pro signo Christi*, qui dans le langage de l'antiquité signifient la chrismation, comme nous l'avons vu. Il veut qu'on la reienne comme le baptême & l'Eucharistie, qu'on s'expose pour elle à la mort, comme pour ces deux autres Sacramens; & il la regarde si peu comme une invention humaine, qu'il assure qu'elle est l'accomplissement des promesses & des figures de l'ancien Testament.

Dans l'Eptre LV. parlant des choses naturelles qui servent de matière

Id. lib. 5.
de bapt. c.
20. n. 18.

Id. lib. 19.
cont. Faust.
c. 14.

S. Opat
lib. 4. n. 7.
pag. 75.

S. Aug. lib.
2. contra
Petilian. c.
101. n.
237.

Ibid. c. 104.
n. 239.

aux Sacrements, il dit qu'elles sont en petit nombre, & il nomme entre elles l'huile : *Ad celebrationem sacramentorum jam christiana libertate parcissimè; sicut de aqua, de frumento, de vino, de oleo.* Qui doutera après cela que Saint Augustin n'ait reconnu que le chrême ou l'huile étoit la matière de la Confirmation, comme l'eau celle du baptême, le pain & le vin celle de l'Eucharistie?

Dans le III. Traité sur la première Epître de S. Jean, expliquant ces paroles du II. Chapitre : *Et vos unctionem habetis à Sancto*; il dit ces mots importants : *Unctio spiritualis, id est Spiritus sanctus est, cujus sacramentum est in unctione visibili; & vult la fin du discours, sur ces autres paroles de S. Jean, selon la version dont il se servoit, Unctio quam accepimus ab eo, permanens in vobis, il fait encore cette distinction : Unctionis sacramentum est, virtus ipsa invisibilis; unctio invisibilis Spiritus sanctus.*

Enfin dans le sermon CCCXXIV. il rapporte l'insigne miracle d'un enfant mort sans baptême, & ressuscité par les merites de S. Etienne. Sa mere l'avoir demandé en ces termes : *Sancte Martyr, vides nullum mihi remansisse solatium. Non enim possum dicere filium praeessisse, quem noster perisse, &c.* & dès qu'il fut ressuscité, elle le porta aux Prêtres qui le baptisèrent & le confirmèrent par l'onction & l'imposition des mains : après quoi il expira de nouveau pour vivre éternellement dans le ciel : *Coninuo tulit illum ad Presbyteros, baptizatus est, sanctificatus est, unctus est, imposita est ei manus completis omnibus sacramentis assumens est.*

Quelque grand que soit le nombre des Peres que j'ai déjà cités, je m'assure qu'on écouterait encore Theodor

Theodoret in cap. 2.

mentaires sur le Cantique des Cantiques, in qua qui initiantur post tyranum abnegationem & Regis confessionem, spiritualis unguenti unctionem suscipiunt, velut regium quoddam sigillum, invisibilem Spiritus sancti gratiam in unguento tanquam in typo recipientes. Dans le III. Livre des heresies il remarque comme une chose particuliere aux Novatiens, qu'ils ne donnoient point le saint chrême aux nouveaux baptisés; & que c'est pour cette raison, que les anciens ont ordonné d'oindre ceux d'entre eux qui reviennent à l'Eglise : *Iis quos baptizant sanctum christina non praebent, τὸ πᾶν ὡς ἡ προσηγορία χρυσίου: Quapropter eos, qui ex hac heresi corpori Ecclesiae conjunguntur, laudatissimi Patres inungi praeceperunt: χρῆμα οἱ πάντων πατέρων προέταξαν.*

L'Auteur si celebre de la Hierarchie ecclesiastique merite aussi de n'être point omis. Voici les termes : *Ei qui sanctissimo regenerationis mysterio consecratur adventum divini spiritus consummans inunctione largitur unguenti.* Il avoit dit dès le commencement de ce Chapitre, que l'onction est un sacrement, qui doit suivre celui du baptême : *Est autem ei finitimum alterum sacramentum: ἔστι τούτου ὁμοιωτὴς ἐν τῷ τῷ νεύματι; & que les anciens l'ont nommé, le mystere de l'onction. Quod praeceptores nostri unguenti mysterium, μυστήριον τοῦ ἔλαιου, nominant.* Toutes ces expressions sont très importantes.

Ce que dit Gennadius ne l'est pas moins. Parlant des heretiques encore enfans qu'on offre aux Pasteurs de l'Eglise catholique pour les faire entrer dans son unité, il prescrit que, s'ils ne sont pas en état de répondre par eux-mêmes, ceux qui les présentent répondent pour eux, comme on en use dans le baptême; & qu'après l'imposition des mains & l'onction, on leur donne l'Eucharistie : *Si parvuli sunt, vel hebetes, qui doctrinam non capiunt,*

Cant. Cant. hic. tom. 2. pag. 1002.

Id. lib. 3. de heret. c. 5. tom. 4. p. 229.

Id. Hierac. eccl. c. 4. pag. 116.

Ibid. pag. 106.

Gennadi Tracl. de

apud Aug. in App. tom. 3. pag. 78. dogmat. cath. c. 12. *capiant, respondeant pro illis qui eos offerunt, juxta morem baptisandi; & sic manus impositione & chrismate communiti, Eucharistia mysteriorum admittantur.*

Enfin le Pape Innocent I. car il faut finir par des temoins de la plus grande autorité, & par l'usage de l'Eglise la plus attachée aux traditions apostoliques; ce grand Pape, dis-je, dans sa premiere Epître parle ainsi de la Confirmation, de sa distinction du baptême, de sa matiere & de son ministere: *Presbyteris, sive extra Episcopum, sive presente Episcopo cum baptisante, chrismate baptisatos ungere licet, sed quod ab Episcopo fuerit consecratum, non tamen frontem ex eodem oleo signare, quod solis debetur Episcopis, cum tradunt spiritum Paracletum.* Et la raison qu'il en donne, outre la coutume de l'Eglise & le temoignage de S. Luc dans les Actes, c'est que les Prêtres n'ont pas la perfection & le comble de la puissance sacerdotale: *Nam Presbyteri, licet sacerdotes sint, Pontificatus tamen apicem non habent.*

Il ne faut pas separer de ce grand Pape, le grand S. Leon, qui distingue la Confirmation du Baptême par les effets & par sa matiere, qu'il dit être l'onction en forme de croix: *In unitate, dit-il, fidei atque baptismatis indiffereta nobis societas...* Omnes enim in Christo regeneratos, crucis signum efficit reges. Sancti vero Spiritus unctio consecrat sacerdotes. Je ne cite pas l'Epître LXXXVIII. de ce Pape aux Evêques des Gaules & de l'Allemagne; parce que c'est une piece, dont la fausseté a été démontrée par le Pere Quesnel. Mais comme elle est, excepté la tête & quelques additions, la même chose que le VII. Canon du II. Concile de Seville, on en peut citer avec sûreté ces mots, qui defen-

dent aux Prêtres de faire le saint chrême, & d'oindre au front les nouveaux baptisés: *Nec chrisma conficere, nec chrismate baptismatorum frontes signare.*

On fait assez quels étoient les sentimens de S. Gregoire sur ce sacrement, & qu'il a toujours parlé clairement du chrême. On peut voir en particulier l'Epître XXVI. du IV. Livre à Januarius de Cagitari en Sardaigne. Et voici ce qu'il lui avoit écrit dans la IX. Epître du même Livre.

Presbyteri (a) baptisatos infantes signare sacro in frontibus chrismate non presumant; sed Presbyteri baptisatos ungant in pectore, ut Episcopi post modum ungere debeant in fronte.

J'ai omis l'Auteur des Traités de l'onction chrismatis & de ablutione pedum parmi les Œuvres de S. Cyprien, parce qu'il est moins ancien, & beaucoup inférieur à l'éloquence de ce saint Martyr. Il peut cependant servir de temoin de la tradition pour son tems; car il parle fort au long de la chrismation, comme d'un sacrement qui donne le Saint Esprit, & qu'on ne peut réitérer sans lui faire injure.

Il me semble qu'après une si grande foule de temoins, on ne peut douter que le chrême n'ait été considéré par les Peres des six premiers siècles, comme la matiere du sacrement de Confirmation. S. Clement d'Alexandrie dans l'extrait de Theodote le Valentinien, Theophile d'Antioche, Tertullien, S. Cyprien, les Evêques de Phrygie & de Galatie dans le Concile de Laodicée, S. Basile, S. Gregoire de Naziance, Theodoret, l'Auteur des Constitutions Apostoliques, l'Auteur de la Hierarchie ecclesiastique, les Peres du second Concile general, S. Pacien, S. Ambroise, S. Augustin, S. Optat avant lui, les Do-

(a) Dans l'édition de S. Gregoire par les Benedictins, on lit ainsi cet endroit: *Episcopi baptisatos infantes signare bis in frontibus chrismate non presumant;* ed. &c. Voyez la note des Editeurs sur cet endroit.

nistes, le Poëte Prudence, le Pape Innocent I. Gennadius, plusieurs Conciles de France comme on le verra dans la suite, les Papes S. Leon & S. Gregoire, &c. parlent tous généralement du chrême. Ceux d'entre eux, qui attribuent quelquefois l'infusion du Saint Esprit à l'imposition des mains, attribuent aussi le même effet à l'onction; & les autres, sans parler de l'imposition des mains, parlent toujours du chrême. Ainsi la chose me paroît décidée. Il faut cependant répondre aux deux principales objections qu'on fait ordinairement.

La premiere est prise du II. Canon du premier Concile d'Orange tenu l'an 441. dont voici les termes : *Nulum ministrorum, qui baptisandi recipit officium, sine chrismate usquam debere progredi; quia inter nos placuit semel in baptisate chrismari. De eo autem qui in baptisate, quacumque necessitate faciente, non chrismatus fuerit, in Confirmatione sacerdos commonebitur. Nam inter nos chrismatis ipsius non nisi una benedictio est. Non ut prejudicans quisquam dico, sed ut necessaria habeatur rechrismatio.* C'est ainsi que Gratien rapporte ce Canon; & Antonius Augustin très-habile Canoniste l'a lu de même.

Mais le Pere Sirmond veut qu'avant le mot *necessaria* on place la negation *non*, que Pierre Crabbe avoit mise entre les différentes leçons à la marge, que Surius & Binius ont admis, & qui se trouve dans plusieurs Manuscrits. Et suivant cette correction il pretend que le Canon ordonne qu'on donne une fois le chrême aux nouveaux baptisés, que cette chrismation se fasse immédiatement après le baptême, qu'elle se fasse sur le front; & que c'est pour cela qu'il défend aux Prêtres de donner le baptême sans chrême; qu'es'il arrive que la chrismation ait été omise par le

Prêtre, le même Canon ordonne, dit le Pere Sirmond, qu'on en avertisse l'Evêque au tems de la Confirmation, & que l'Evêque mette le chrême sur le front du nouveau baptisé, comme le Prêtre auroit du le faire, la maniere de le donner étant commune à l'Evêque & au Prêtre; enfin que si la chrismation a déjà été faite, l'Evêque se contente d'imposer les mains, une seconde chrismation étant inutile, quoiqu'elle ne soit pas criminelle. Telle est l'explication du Pere Sirmond dans un Traité contre Petrus Aurelius, qui est le premier des deux appellés, *Antirrhети*; & si elle étoit vraie, elle prouveroit que le Concile d'Orange n'auroit pas regardé la chrismation comme la matiere du sacrement de Confirmation.

Pour Petrus Aurelius, il soutient que la negation *non* ne doit point être retablie, & en cela il a raison; car elle rend le Canon, non seulement inintelligible, mais ridicule. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer que dans tous les Imprimés & tous les Manuscrits, de l'aveu de tout le monde, il y a une negation dans le premier membre : *De eo autem qui in baptisate, quacumque necessitate faciente, non chrismatus fuerit, sacerdos commonebitur.* Donc si l'on doit avertir l'Evêque, & si la chose dont on l'avertit est qu'on n'a point reçu la chrismation baptismale, il est indubitable que c'est pour la supplier, qu'on l'avertit. Ainsi en mettant *non necessaria*, on n'embrouille pas seulement ce qui est clair, mais on fait parler les Evêques du Concile d'Orange d'une maniere insensée.

Je ne prefere pas cependant l'explication de Petrus Aurelius à celle du Pere Sirmond. La confusion & l'embarras qu'on y apperçoit, me la font également rejeter. La pensée des Evêques de France, dit cet Au-

Cone.
Arauc.
1. Can. 2.
Conc. tom.
3. p. 1447.

Gratien. de
consecrat.
dist. 9.
Jur. Pon-
tif. veter.
lib. 22. tit.
17. c. 10.

Pag. 194.
reponf. ad
Sirmund.
de Can.
Arauf.

teur, est que les Prêtres doivent oindre les baptisés une seule fois dans le baptême, & jamais hors de là, l'ondction de la Confirmation leur étant interdite, *placuit semel chrismari*. Que si cette premiere chrismation a été omise, l'Evêque en doit être averti, pour renvoyer au Prêtre celui qu'il a baptisé, *sacerdos commonebitur*; parce que l'Evêque ne doit donner le chrême qu'une fois, *nam chrismatis ipsius nonnisi una benedictio est*: non que ce soit un péché que de n'avoir pas reçu la premiere onction du baptême, quand il n'y a eu ni negligence, ni mepris, *non ut prejudicans quicquam*; mais parce que c'est l'ordre qu'avant que de recevoir le chrême sur le front de la main de l'Evêque, on le reçoit sur la tête de la main du Prêtre; *sed ut necessaria habeatur repetita chrismatio*. Nous verrons tout à l'heure que presque tous ces termes sont pris ici à contre sens. M. de Marca leur en a donné encore un autre; mais comme il suppose, aussi bien que le Pere Sirmund, la negation, *non necessaria*, il est inutile de s'y arrêter.

Pour entrer maintenant dans le vrai sens de ce Canon, il faut observer 1. que le mot *semel*, qui se lit au commencement, n'est pas exclusif, comme l'a pretendu Petrus Aurelius, & qu'il signifie ici, *une premiere fois*; comme dans cette façon de parler, *semel & iterum*, une premiere & une seconde fois; & dans l'Epiître de S. Paul aux Hebreux, *Adhuc semel & ego movebo non solum terram, sed & calum*; 2. que ces paroles, *chrismatis ipsius una benedictio est*, signifient que le chrême, dont les Evêques se servent dans la Confirmation, est le même que celui qu'ils distribuent aux Prêtres pour la chrismation baptismale, & qu'il est benî par une même benediction: ce qui est certain, comme nous l'avons déjà dit plus haut; 3. que c'est faute

d'avoir entendu ces paroles, *chrismatis ipsius non nisi una benedictio est*, qu'Isidore, ou quelqu'autre, a cru qu'elles étoient contraires à celles-ci, *necessaria habeatur rechrismatio*, & que pour les accorder il falloit mettre *non necessaria*; montrant par là qu'il n'entendoit ni les unes ni les autres.

Après ces observations, l'explication simple & naturelle du Canon se fait sentir à toutes les personnes qui savent discerner le vrai, & elle fait disparaître toute difficulté. Nous ordonnons, disent les Peres du Concile d'Orange, qu'aucun de ceux qui ont le soin de donner le baptême, ne manque de porter le saint chrême, quand il le donne hors de l'Eglise: car c'est un reglement dont nous sommes tous convenus, qu'il doit y avoir une premiere chrismation dans le baptême; que s'il arrive par des necessités imprevuees que quelqu'un ne l'ait pu recevoir, on en avertira l'Evêque, lorsque cette personne lui sera présentée à la Confirmation; car le saint chrême, dont on se sert dans la Confirmation, étant le même que celui dont le Prêtre se sert pour la chrismation baptismale, & étant consacré par une même benediction, il sera facile à l'Evêque de suppléer ce que le Prêtre avoit omis; car l'une de ces chrismations ne prejudice point à l'autre, & n'en tient point lieu; & il faut que l'une precede, & que l'autre suive; ou, ce qui est la même chose, qu'il y ait deux chrismations differentes.

La seconde objection est tirée de ce que les Peres ne parlent ordinairement que de l'imposition des mains; comme S. Jerome dans le Dialogue contre les Luciferiens, dont j'ai déjà cité les paroles; & S. Hilaire d'Arles dans le discours sur la Pentecôte, parmi ceux qui sont imprimés sous le faux titre d'Eusebe d'Emese: *Quidnam*

Yyy 2

In not. ad
Conc. Cla-
rom. sub
Urbano II.
ana. 1095.

Hebr. XII.
26.

S. Hilar.
Arelat.
serm. de
Pentecost.

540 XXXI. DISSERTATION
in Neophytis manus impositio tribuit singu-
lis, hoc tunc Spiritus sancti descensio in cre-
dentium populos donavit universis.

A cela je repons 1. que de tous les anciens on ne peut marquer que ces deux qui, ne parlant point exclusive-
ment, ne peuvent en aucune façon
être opposés à la foule des autres Pe-
res, qui parlent distinctement du
chrême & de l'onction; 2. que S. Je-
rome, comme il a été remarqué, par-
le du chrême dans la suite; & que S.
Hilaire d'Arles, ou S. Eucher, ou
quelqu'autre Evêque de France, n'a
pu être dans une autre pensée que ses
confreres, qui étoient très-convain-
cus que le chrême étoit le sacrement
de Confirmation, comme il paroitra
dans la suite; 3. que S. Jerome & cet
autre Auteur ont pu dire avec très-
grande raison, que l'imposition des
mains donnoit le Saint Esprit, puisque
des Peres les plus déclarés & les plus
formels pour le chrême, l'ont dit aussi
bien qu'eux. Car les anciens Peres at-
tribuant toute l'efficacité des Sacre-
mens aux prieres de l'Eglise; & l'im-
position des mains étant souvent con-
fondue avec la priere, parce qu'elle
n'étoit jamais sans elle; ils ont dû at-
tribuer l'infusion du Saint Esprit à
l'imposition des mains, puisque c'é-
toit elle qui attiroit la grace, & qui
donnoit à l'onction extérieure un effet
interieur & spirituel: comme ils ont
attribué l'effet du baptême à l'invoca-
tion des Personnes divines; le chan-
gement du pain & du vin au corps &
au sang du Fils de Dieu, aux prieres
& aux bénédictions des Prêtres, &
principalement aux paroles de la Con-
secration; la reconciliation des peni-
tens, aux frequentes oraisons qu'on
prononçoit sur eux, & que l'imposi-
tion des mains accompagnoit ordi-
nairement.

Ainsi dans la pensée des Peres, le
sacrement, ou le signe, ou la matiere

SUR LE VIII. CANON

de la Confirmation étoit le chrême;
& la priere dont l'imposition des
mains n'étoit qu'un accompagnement,
rendoit le sacrement efficace.
C'est l'idée que nous en donnons les
passages que nous avons rapportés.
Caro igitur, dit Tertullien, *ut ani-*
ma consecraretur . . . Caro manus imposi-
tionis adumbratur, ut & anima spiritu
illuminetur. Et dans le VIII. Chapitre
de baptismo, après avoir parlé très-clai-
rement de l'onction dans le VII. il
dit: *Dehinc manus imponitur per bene-*
dictionem advocans & invitans Spiritum
sanctum. S. Cyprien s'exprime de mé-
me: *Per nostram orationem ac manus im-*
positionem Spiritum consequuntur, & si-
gnaculo Dominico confirmantur. Ce qui
est très-bien expliqué par S. Optat
Livre VII. où parlant du chrême il
lui attribue ces effets: *Animum inno-*
vat lenem, seclum Spiritui sancto parat,
ut invitatus illic, aspernitae fogaia libe-
ter inhabitare dignetur. Et quelle est la
chose, après l'onction, qui invite si
puissamment & si fortement le Saint
Esprit, sinon la priere & l'imposition
des mains, comme nous l'apprenons
de S. Pacien, dans son homélie sur le
baptême: *Lavacro peccata purgantur,*
chrismate Spiritus sanctus superfunditur;
utraq; vero ista manu & ore Antistitis
impetramur. D'où il est aisé de tirer
cette consequence évidente, que les
anciens n'ont attribué tant de vertu
& tant d'efficacité à l'imposition des
mains, que parce qu'elle étoit jointe
à la priere qui demandoit, & qui ob-
tenoit infailliblement, selon la pro-
messe du Fils de Dieu, les dons du
Saint Esprit, dont la personne est in-
séparable.

Mais une preuve convaincante que
les Peres n'ont pas regardé l'imposi-
tion des mains in *Spiritum sanctum*,
comme la matiere de la Confirma-
tion, c'est que les Evêques d'Afri-
que, & même l'Eglise Romaine,

Tertull. de
resurrect.
can. c. 1.

Id. de bapt.
c. 2.

S. Cyp.
Epist. 73.
pag. 132.

S. Optat.
lib. 7 n. 4.
pag. 106.

S. Pacian:
serm. de
bapt. Bibl.
Pat. tom.
4. p. 318.

n'ont jamais réitéré la chrismation donnée par les heretiques, & qu'ils réitéroient seulement l'imposition des mains in *Spiritus sanctum* sur les heretiques convertis : *Numquid nos exterminamus oleum vestrum*, dit S. Optat aux Donatistes, *ut meritis nostris muscas morituras appelletis? Quod vestrum est, apud vos est. Et si à vobis ad nos aliquis transitum fecerit, sic à nobis servatur, quomodo à vobis dimittitur. Quomodo dicitis quia nos sumus musca moritura inavertitatem olei corrumpentes, cum post vos nihil tale facimus?* Et il leur répond ensuite, qu'ils ont eu la temerité de réitérer la chrismation, aussi bien que le baptême : *Seduxistis homines, rebaptizastis, iterum unxistis. Proh dolor! Non sine morte vestra exterminastis quod fuerat de nomine Christi consecrum, more muscarum.*

S. Augustin n'avoir garde d'avouer qu'on pût réitérer aucun des Sacramens, qui ne se donnent qu'une fois dans l'Eglise catholique : il eût donné par là gain de cause aux Donatistes. Aussi dans le II. Livre contre Parmenien, il nie formellement que l'Ordination se réitére jamais. Dans le II. Livre contre Perilien il soutient de même que le Sacrement du chrême étant dans les mechans, aussi bien que dans les bons, on ne peut avoir de raison de le réitérer : *In hoc unguento sacramentum chrismatis vultis interpretari; quod quidem in genere visibilium signaculorum sacrosanctum est, sicut ipse baptizans; sed potest esse & in hominibus pessimis.* Et cependant ce Saint avoue qu'on réitére l'imposition des mains in *Spiritus sanctum* sur les heretiques convertis : *Propter caritatis autem copulationem*, dit-il, *quod est maximum donum Spiritus sancti, sine quo non valens ad salutem quicumque alia sancta in homine faciunt, manus hereticis correctis imponitur.* Et dans le III. Livre parlant de l'imposition des mains, par la

quelle les heretiques convertis sont admis dans la communion de l'Eglise, il dit qu'il ne faut pas s'étonner qu'on la réitére; parce qu'elle n'est pas un sacrement, mais seulement une priere : *Manus autem impositio, non sicut baptizans reperti non potest. Quid est enim aliud nisi oratio super bonum?*

On peut apprendre de là que, non seulement l'imposition des mains n'est pas la matiere du sacrement de Confirmation, mais qu'elle ne peut être la matiere d'aucun sacrement en general. Car à la regarder toute seule, elle n'est qu'une ceremonie, ou une circonstance de la priere; & à la regarder comme ne faisant qu'un tout avec la priere, c'est la benediction ou l'invocation, ou, comme l'on dit, la forme du sacrement; qui suppose par conséquent une matiere, laquelle soit le sujet de cette benediction.

Il est même d'une extrême consequence, d'établir l'imposition des mains pour la matiere de la Confirmation, non seulement parce que les Grecs ne pratiquent point cette imposition, & peut-être ne l'ont jamais pratiquée, (comme il paroît par le Canon VII. du II. Concile general, quoique les Occidentaux n'ayent jamais douré, & ne doutent point encore aujourd'hui, qu'ils ne donnent la Confirmation valablement & legitimement;) mais aussi parce qu'il est assez difficile de trouver aujourd'hui dans la maniere dont l'Eglise catholique donne ce Sacrement, des vestiges de l'imposition des mains, dont parlent les Anciens. Car de pretendre que la chrismation soit cette imposition, ce n'est pas seulement choquer l'idée que les Peres nous en donnent, en nous en parlant comme d'une priere faire les mains étendues sur une personne humble; mais c'est encore convertir les onctions de l'Extrême

S. Optat.
lib. 7. c. 4.
pag. 106.

Ibid. pag.
107.

S. Aug. lib.
1. contra
Parmen.
c. 13.

M. lib. 1.
cont. Peti-
lian. cap.
109. n.
239.

Id. lib. 5.
cont. Do-
nat. c. 23.
n. 33.

Id. Ibid. lib.
3. c. 16. n.
21.

me-onction en autant d'impositions des mains : c'est faire de l'onction verticale des Prêtres dans le baptême, une imposition, & avec bien plus d'apparence : c'est enfin renverser le langage de tous les Peres. Mais S. Gregoire en disant que les Occidentaux reçoivent les heretiques par l'imposition des mains, & les Orientaux par l'onction du chrême, prouve invinciblement que l'une n'est pas l'autre.

§ IV.

Ce que c'étoit que l'imposition des mains, avec laquelle les heretiques étoient reconciliés à l'Eglise.

Nous voici à la question principale, qui a donné occasion aux précédentes, comment on recevoit les heretiques quand ils se convertissoient, & ce que c'étoit que l'imposition des mains avec laquelle ils étoient reconciliés à l'Eglise. Pour résoudre cette difficulté sans confusion & avec quelque solidité, il faut distinguer la discipline des différentes Eglises.

I. Et premierement par rapport à l'Eglise Romaine, il paroît qu'elle recevoit les heretiques baptisés dans l'herésie, en leur imposant seulement les mains, & en recitant sur eux les prières de la Confirmation, sans leur donner le chrême & sans réitérer le sacrement ; & que cette imposition des mains étoit appelée pour cette raison, *impositio manus in Spiritum*. Nous en allons rapporter un grand nombre de preuves.

Eusebe parlant des Lettres que S. Denys d'Alexandrie écrivit au Pape Etienne, sur les contestations que la question du Baptême des heretiques avoit excitées, remarque que le Pape retenoit l'ancien usage de recevoir les

heretiques par les seules prières qui étoient accompagnées de l'imposition des mains, *sola manuum impositio cum precationibus adhiberetur*. Cela est encore bien plus clair par la maniere dont S. Cyprien écrit au Pape Etienne ; car il tâche de lui prouver qu'il ne s'agit pas de recevoir par l'imposition des mains, ceux qui ont été baptisés dans l'herésie : *Eo quod parum sit eis manum imponere ad accipiendum Spiritum sanctum*, lui dit-il, *nisi accipiant & Ecclesia baptismum*. Tunc enim deum plenè sanctificari & esse filii Dei possunt, si sacramento utroque nascantur. Il en rend cette raison dans l'Epître LXXIV. à Pomponius. Porro autem non per manus impositionem quis nascitur quando accipit Spiritum sanctum, sed in Ecclesia baptismo, ut Spiritum sanctum jam natus excipiat, sicut in primo homine Adam factum est.

S. Cyprien se sert de cet autre raisonnement pour établir la même chose : *Baptisari eos oportet, ... ut quilegitimo & vero atque unico sancta Ecclesia baptismo ad regnum Dei regeneratione divina preparantur, sacramento utroque nascantur ; quia scriptum est : Nisi quis renatus fuerit ex aqua & Spiritu, non potest intrare in regnum Dei*. Nemescien conclut la même chose de plusieurs endroits de l'Ecriture, qu'il allegua dans le fameux Concile de Carthage en faveur de la réitération du baptême : *Ad alè ergo, dit-il, sibi quidam interpretantur, ut dicant quod per manus impositionem Spiritum sanctum accipiant & sic recipiantur cum manifestum sit utroque sacramento eos debere renasci in Ecclesia catholica*. Où il est visible qu'il fait allusion au sentiment du Pape Etienne.

Je sens bien que de ces passages naît une grande difficulté sur ce que j'ai établi plus haut. Mais avant que de la résoudre, je suis obligé de rapporter encore d'autres passages, qui seront

Eusl. lib. 7.
hist. c. 1.

S. Cyp.
Epist. 71.
pag. 128.

Id. Epist.
74. p. 140.

Id. Epist.
73. ad Ju-
bajan.
pag. 136.

Apud S.
Cyp. pag.
330.

S. Greg.
Magna. lib.
11. Epist.
67. tom. 1.
pag. 1167.

naître encore une seconde difficulté, que je refoudrai en même tems. Car S. Cyprien oppose souvent à la tradition Romaine ce raisonnement ; que les sacrements sont égaux, & que le Baptême des heretiques ne peut être bon ; puisque, du consentement du Pape Etienne, la Confirmation qu'ils donnent est nulle ; les raisons de réitérer l'une, étant les mêmes pour la réitération de l'autre : *Si effectum baptismi majestati nominis tribuunt, ... dic*

Id. Epist.
74. p. 139.

ce saint Evêque, cur non in ejusdem Christi nomine illic & manus baptisato imponitur, ad accipiendum Spiritum sanctum? Cur eadem ejusdem majestas nominis non praevalet in manus impositione, quam valuisse contendunt in baptismi sanctificatione? Nam si potest quis extra Ecclesiam natus templum Dei fieri, cur non possit super templum & Spiritus sanctus infundi?

S. Firmilien employe le même argument personnel dans son Epître à S. Cyprien, qui est la LXXV. parmi celles de ce saint Martyr : *Breviter occurri potest & dici, quoniam si in nomine Christi valuit foris baptisma ad hominem purgandum, in ejusdem Christi nomine valere illic potuit & manus impositio ad accipiendum Spiritum sanctum.* Il avoit déjà dit auparavant, qu'il étoit ridicule de soutenir qu'on pût être revêtu de Jesus-Christ par le Baptême donné dans l'herésie, & qu'on ne pût être revêtu du Saint Esprit par l'imposition des mains des heretiques ; comme si Jesus-Christ pouvoit être hors de l'Eglise plutôt que le Saint Esprit : *Si induit Christum, accipere potuit & Spiritum sanctum; ... & frustra illi venienti ad accipiendum Spiritum manus imponitur, nisi si à Christo Spiritum induit ut apud haereticos sit quidem Christus, non sit autem illius Spiritus sanctus.* Rien ne semble plus convaincant pour faire voir que le Pape Etienne consentoit qu'on réitérât la Confirma-

Apud S.
Cyp. Epist.
75. p. 148.

Ibid. pag.
147.

tion, & qu'il n'étoit en contestation que sur le Baptême.

Cependant je suis très persuadé que la tradition de l'Eglise Romaine étoit tout-à-fait contraire ; & je ne trouve pas de difficulté dans le raisonnement de S. Cyprien. Car de ce que le Pape Etienne reconnoissoit que les heretiques ne pouvoient donner le Saint Esprit parce qu'il n'est jamais sans la charité, & que la charité ne peut être hors de l'unité de l'Eglise, S. Cyprien croyoit en pouvoir conclure qu'ils ne donnoient donc pas la remission des pechés & l'innocence dans le baptême. Et il avoit raison, car ces choses ne peuvent être sans le Saint Esprit : mais il avoit tort d'un autre côté de conclure, qu'ils ne pouvoient donc pas donner le baptême, le sacrement étant bien distingué de l'effet. L'exemple même dont il se servoit, pouvoit le lui faire remarquer ; puisque le chrême ne se réitéroit pas parce que c'est le sacrement, au lieu que l'imposition des mains se réitéroit parce que c'est une prière. Toute l'équivoque donc étoit du côté de S. Cyprien, & c'étoit là son erreur : il confondoit l'effet du sacrement avec le sacrement même ; & voyant que le Pape lui accordoit que l'effet du Baptême & de la Confirmation ne pouvoit être parfait, que lorsque les heretiques retournoient à l'Eglise, & que les Evêques prononçoient sur leurs têtes les prières pour invoquer le Saint Esprit sur eux, il en concluoit qu'il falloit réitérer l'un & l'autre.

Mais, dira-t-on, Nemésien de Tumbes & S. Cyprien supposent que le Pape Etienne étoit d'avis de réitérer la Confirmation ; puisqu'ils disent qu'il ne suffit pas de réitérer ce sacrement, & qu'il faut encore réitérer le baptême, *sacramento utroque renascantur* : où l'on ne peut désavouer

qu'ils ne donnent le nom de sacrement à l'imposition des mains, sans qu'il soit dit un mot de la chrismation.

La réponse à ces deux difficultés est la même. S. Cyprien supposoit que le Pape Etienne étoit dans la même pensée que lui, qu'il falloit réitérer les sacrements qui n'avoient pas eu leur effet spirituel; & voyant qu'il tomboit d'accord que la Confirmation ne pouvoit donner le S. Esprit dans le schisme, & qu'il falloit imposer les mains aux schismatiques convertis, afin qu'ils le reçussent dans l'Eglise catholique; non seulement il concluoit que la Confirmation étoit inutile dans le schisme, mais il ne doutoit pas que ce ne fût aussi la pensée du Pape Etienne. Ainsi par l'imposition des mains, dont il parle, il entendoit & la prière & le chrême; en quoi il étoit très éloigné du sentiment du Pape; ou s'il n'entendoit que la prière, il jugeoit que cette prière ayant été sans vertu dans le schisme, la matière ou le chrême qui reçoit toute son efficacité de la prière, avoit du être sans effet; & qu'ainsi le Pape Etienne devoit au moins conséquemment tomber d'accord, qu'il falloit réitérer la Confirmation; ou enfin il donnoit le nom de sacrement à l'imposition des mains, la regardant comme faisant partie de la forme; à peu près comme si on appelloit sacrement l'invocation de la Trinité dans le Baptême. Mais je m'en tiens aux deux premières réponses.

Pour éclaircir davantage des choses qui paroissent fort embarrassées, il faut remarquer que ni le Baptême ni la Confirmation ne peuvent donner la justice & le Saint Esprit hors de l'Eglise; mais que l'obstacle de la division étant ôté, leur effet spirituel, qui avoit été suspendu jusqu'alors se

developpe & se denoue, pour ainsi dire, dans le sein & dans la paix de l'Eglise, sans qu'il soit nécessaire pour le faire revivre, de réitérer le sacrement, le schisme ayant été le seul obstacle, & la réunion au corps de l'Eglise en étant l'unique remède: *Cum se caritate* S. Aug. lib. 1. de bapt. *que veniens*, dit S. Augustin, *non iterum baptizandus est; quia ipsa ei reconciliatione ac pace præstatur, ut ad remissionem peccatorum ejus in unitate jam prodesse incipiat sacramentum, quod acceptum in schismate prodesse non poterat.* Et dans le III. Livre après avoir comparé les schismatiques avec les mauvais Catholiques, qui reçoivent le Baptême ou la Confirmation avec des dispositions criminelles, il ajoute: *Sic & qui aperti* Ibid. lib. 3. *foris sunt, si eadem sacramenta sumserunt, cum correcti ad Ecclesiam veniunt unitatem, non iterum vincula liberantur.* c. 18. n. 23.

Mais quoique cette réconciliation & cette réunion à l'Eglise fût seule pour donner le Saint Esprit, l'Eglise Romaine, par une tradition fort ancienne, ajoutoit l'imposition des mains & la prière de la Confirmation, non seulement pour inviter plus puissamment le saint Esprit à descendre sur ces personnes, que l'herésie & le schisme avoient rendues si long-temps indignes de sa présence, mais aussi pour faire comprendre à ces personnes, quel grand mal c'étoit que d'être séparé de l'unité de l'Eglise, puisqu'on l'étoit aussi du Saint Esprit, qu'on ne peut recevoir que dans son sein & par ses prières. S. Augustin joint ces deux raisons dans le Livre contre les Donatistes: *Nonus impositio, si non adhibetur ab hæresi venienti, tanquam extra omnem culpam esse judicaretur: propter caritatis autem copulationem, quod est maximum donum spiritus sancti, si ve quo non valent ad salutem quicunque alia sancta in homine fuerint, minus hæretici correctis imponitur.*

S. Aug. lib. 1. de bapt. c. 12. n. 13.

Ibid. lib. 3. c. 18. n. 23.

Ibid. lib. 5. c. 23. n. 33.

L'imposition

DU PREMIER CONCILE D'ARLES.

345

L'imposition des mains, dont il s'agit, étoit donc une cérémonie, & non pas un sacrement, & il n'y avoit nul danger dans la réitération de la prière de la Confirmation; étant toujours permis de demander l'infusion intérieure & l'onction spirituelle de l'Esprit divin, quoiqu'il fût dangereux de réitérer l'onction extérieure & sensible, comme nous l'avons déjà appris de S. Augustin, Livre III. contre les Donatistes Chapitre XVI. où il faut encore remarquer l'explication qu'il donne à cette maxime : *Spiritus sanctus in Ecclesia catholica per manus impositionem dari dicitur, &c.* car il est entièrement décisif. *Cum ergo sit aliud sacramentum, dicitur, quod habere etiam Simon magus potuit; aliud operatio Spiritus, qua in malis hominibus etiam fieri solet, sicut Saul habuit prophetiam; aliud operatio ejusdem Spiritus, quam nisi boni habere non possunt, sicut est finis praecepti caritas de corde puro. . . quodlibet haeretici & schismatici accipiant, caritas. . . proprium donum est catholica unitatis & pacis, . . sine qua cetera, etiam si agnosci & approbati possunt, prodesse tamen & liberare non possunt.* C'est après cela qu'il ajoute, *manus autem impositio, &c.* Ainsi tout est expliqué. Mais ce qu'on doit considérer avec plus de soin, c'est que la réitération des sacrements ayant été enfin supprimée en Afrique, sur l'autorité de la tradition de l'Eglise Romaine, rien n'est plus propre pour nous faire voir quel étoit l'usage de Rome, que l'imitation de cet usage en Afrique.

Le Pape Sirice dans la première Epître se plaint de ce que quelques Evêques d'Espagne rebaptisoient les Ariens, contre la coutume générale de l'Eglise & la défense du Pape Libère après le Concile de Rimini; & il veut que ces Evêques suivent à l'avenir l'usage de l'Eglise Romaine, qui les reçoit comme les autres here-

tiques par la seule imposition des mains: *Quos nos cum Novatianis, aliisque haereticis, sicut est in Synodo constitutum, per invocationem solum sapientis Spiritus, Episcopalis manus impositione, Catholicorum conventui sociamus: quod etiam totus Oriens, Occidentisque ennodit.* Nous verrons dans la suite que l'expression de ce Pape est trop forte. Je me contente maintenant de remarquer, que le Concile dont il cite la décision, est le premier Concile d'Arles que nous expliquons, & dont voici les termes : *Si perviderint eos in Patre, & Filio, & Spiritu sancto baptizatos, manus eis tantum imponatur ut accipiant Spiritum sanctum.*

Les Evêques d'Italie & les députés du Pape Sylvestre qui assistèrent à ce Concile, selon les souscriptions, furent sans doute les principaux auteurs de ce règlement. La discussion exacte qu'on fit dans ce Concile de la validité des sacrements donnés dans l'hérésie & dans le schisme, fut cause qu'on ne parlât point du chrême. On eût autorisé l'erreur des Africains sur le baptême, si en défendant la réitération de ce sacrement, on eût ordonné celle de la Confirmation. Et c'est une nouvelle preuve, qu'on ne regardoit pas l'imposition des mains in *Spiritum sanctum*, comme un sacrement.

Le Pape Innocent I. ordonne la même chose à l'égard des Novatians & des Donatistes : *Ut venientes à Novatianis vel Montensibus, per manus tantum impositionem suscipiantur; quia quamvis ab haereticis, tamen in Christi nomine sunt baptizati.* Les premiers étoient sans Confirmation, & les seconds étoient confirmés. Il les joint néanmoins dans un même Decret. Ce même Pape prouve que c'est un désordre que de souffrir que les Evêques ou les Diacres ordonnés dans l'Arianisme conservent leurs dignités en rentrant dans

Siricius
Pap. Epist.
1. c. 1. n. 2.
pag. 635.

Conc. Arel.
lat 1. c. 1.
8. Conc.
tom. 1.
pag. 1418.

Ianoc. I.
Epist. 2.
c. 8. n. 11.
pag. 752.

l'Eglise catholique ; la maniere dont on recevoit ceux qui ont reçu le baptême dans cette feste étant une preuve qu'ils ne peuvent donner le Saint Esprit. *Arianos ; ceterisque hujusmodi peccatis , quia eorum laicos conversos ad Dominum ; sub imagine penitentia , ac sancti Spiritus sanctificatione ; per manus impositionem suscipimus , non videtur Clericis rorum , cum sacerdotis aut ministerii cuiuspiam suscipi debere dignitate. Et quelques lignes aprés : Qui fieri potest ut rorum profanos (sacerdotes dignos Christi honoribus arbitremur , quorum laicos imperfectos , ut dixi , ad sancti Spiritus percipiendam gratiam , cum penitentia imagine recipiamus.*

Cette expression du Pape Innocent est singuliere ; & elle nous apprend que l'imposition des mains avec laquelle on reconnoît les heretiques , étoit accompagnée de certaines ceremonies , qui tenoient quelque chose de la penitence publique. Car ils detestoient leur ancienne erreur & le schisme ; ils imploroient avec humilité l'indulgence & le secours de l'Eglise ; ils recevoient publiquement & dans une posture touchante , & qui marquoit leur douleur , l'imposition des mains de l'Eveque ; & les prieres mêmes qu'on prononçoit sur eux , contenoient , outre l'invocation du Saint Esprit , divers sentimens de contrition & de penitence. Nous voyons dans la suite un modele de ces reconciliations. Mais nous voyons déjà avec plus d'exactitude le sens de ces paroles de S. Augustin : *Manus impositio , si non adhiberetur ab heresi venienti , tanquam extra omnem culpam esse judicaretur.*

Peut-être aussi qu'on leur imposoit quelques satisfactions ; qui étoient comme une ombre & comme une image des exercices pénibles de la penitence publique ; & que l'imposition des mains qu'ils recevoient , tenoit comme le milieu entre celle de la

Confirmation & celle de la penitence , étant comme la premiere accompagnée de l'invocation du Saint Esprit , & étant comme la seconde un engagement à la mortification & à la peine.

Il y a dans la II. Epître de S. Leon quelque chose qui peut éclaircir ce point de discipline , comme le Pere Quesnel l'a très-bien remarqué. Car ce Pape répondant à la XVIII. demande , qui regarde la maniere de recevoir certains étrangers , qui s'avoient qu'ils avoient reçu le baptême , mais qui ne s'avoient pas en quelle feste ils l'avoient reçu , il dit qu'il faut leur imposer les mains pour leur donner le Saint Esprit : *Per manus impositionem , invocata virtute Spiritus sancti , quam ab hereticis accipere non poterunt , catholicis copulandi sunt.* Et répondant ensuite à la XIX. demande , qui regarde de jeunes hommes qui ayant été enlevés , lorsqu'ils étoient enfans , par des idolâtres , ont vécu avec eux selon leurs manieres , il fait cette distinction : *Si convivio solo Gentilium & escis immolatiis usi sunt , possunt jejuniis & manus impositione purgari.* Voilà la premiere partie. *Si autem aut idola adoraverunt , aut homicidiis vel fornicationibus contaminati sunt , ad communionem eos nisi per penitentiam publicam , non oportet admitti.*

Ce n'est pas tout-à-fait ce que dit le Pape Innocent , mais c'est quelque chose de fort appochant , & de très-remarquable. Car ceux dont il parle d'abord ayant été baptisés par des heretiques , mais n'ayant point consenti à l'heresie , puisqu'ils ne l'avoient pas même connue , ils sont admis à l'Eglise par la simple imposition des mains in Spiritum sanctum : les autres ayant déjà reçu le Saint Esprit dans l'Eglise catholique , & ne s'étant souillés que par des viandes offertes aux idoles , ils sont reçus par une imposition des mains ; qui est une image

S. Leo
Epist. 2.
cap. 18.
pag. 209.

Ibid. c. 19

S. Aug.
lib. 1. de
bapt. c. 13.
n. 33.

de la penitence publique, possunt jejuniare & manus impositionem purgari, & les derniers ayant commis de grands crimes, ils sont purifiés par la penitence la plus severe, avant que d'être réunis au reste des fideles. Ad communionem eos, nisi per penitentiam publicam, non oportet admitti. La manière dont on recevoit les heretiques étoit un melange de la premiere & de la seconde, qui est ici prescrite. La dernière étoit pour les fideles, qui avoient quitté l'Eglise catholique pour entrer dans quelque société schismatique, & qui par un salutaire changement demandoient à rentrer dans l'Eglise.

Cette dernière sorte d'heretiques n'étoient donc reçus que par la penitence publique. Comme ils avoient perdu le Saint Esprit qui leur avoit été donné dans le Baptême & la Confirmation, l'Eglise ne réiteroit pas, même les prieres de ce dernier sacrement sur eux. Elle les condamnoit à la penitence, comme au seul remede capable de les rétablir dans l'innocence qu'ils avoient perdue, & de les reconcilier avec le Saint Esprit dont ils avoient été privés les lumieres & étouffé les sentimens. *Exceptis his qui baptisati in Ecclesia prius fuerant, & sic ad hereticos transferant, dit S. Cyprien. Illos enim oportet, et non relictos, ad penitentiam per manus impositionem solum recipi, & in ovile unde erraverant à pastore restitui.*

Il nous apprend la même chose dans l'Epître LXXI. à Quintus, où il dit qu'il ne faut pas s'étonner si au tems des Apôtres on ne recevoit pas les heretiques par un nouveau baptême, puisqu'ils l'avoient déjà reçu dans l'Eglise catholique, & qu'ils ne devoient pas être traités comme étrangers, mais comme rebelles. *Quos ad Ecclesiam revertentes & penitentiam agen-*

tes, necesse non erat baptizare. Quod nos quoque hodie observamus; ut quos confisus hic baptizatos esse, & à nobis ad hereticos transisse, si postmodum peccato suo cognito, & errore digesto, ad veritatem & matricem redeant, sans sit in penitentiam manum imponere. S. Augustin rend une excellente raison de cette conduite differente de l'Eglise: *Accipite, venia, dit-il, quod nondum habuerunt; accipiunt, quam si habuissent, & tamen destruisent. Et hoc discernitur apud nos, ut aliter recipiantur qui Catholicam reliquerunt, aliter qui ad illam primitus veniunt. Illos enim amplius gravior crimen desertionis; hos autem non à se disruptum, sed cognitum & reventum vinculum relevat unitatis.*

On peut entendre après cela très facilement ce que dit le Pape Innocent I. aux Evêques de Macedoine: *Nosstra lex est Ecclesia venientibus ab hereticis, qui tamen illic baptisati sunt, per manus impositionem laicam tantum tribuere communionem. At vero ii qui à catholica fide ad heresim transierunt, quos non aliter oportet nisi per penitentiam suscipi, apud vos non solum penitentiam non agunt, verum etiam honore cumulantur.* On peut consulter ce que dit le même Pape dans sa II. Lettre: *A nobis ad illos transferentes* (il parle des Novatiens & des Donatistes) *... si redire vultuerint sub longa penitentia satisfactione admittendi sunt.*

Mais on doit sur tout faire attention à ce que dit le Pape Felix III. Car il exige qu'on tienne quelque tems dans le rang des penitens, les jeunes enfans que les Ariens avoient flétris par un second baptême, & qu'ils avoient souillés par leur communion impure, n'y ayant d'autre moyen de les reconcilier à l'Eglise, que l'imposition des mains pour la penitence: *Pueris, aut etiam similibus pueris, quibus ignorantia suffragatur etas, aliquando sub manus impositione detentis, redeant.*

Quint. pag. 127.

S. Aug. lib. 2. cont. Crescon. c. 16. n. 19.

Innoc. I. Epist. 17. ad Ep. Maced. c. 4. & p. a. 8. 9. pag. 834.

Id. Epist. 2. c. 8 n. 11. pag. 752.

Felix III. Epist. 7.

S. Cyp. Epist. 74. pag. 141.

Id. Epist. 71. ad

da communio est, nec eorum expellenda penitentia, quos excipit à coëmissione censura.

Il a fallu dire tout cela, non seulement parce que la matière y a conduit, & que ce point de discipline est comme une dépendance du principal que je traite; mais encore pour deux raisons: la première, afin de faire voir la différence que l'Eglise mettoit entre les hérétiques de naissance, & ceux qui l'étoient devenus par leur choix & leur volonté: la seconde, afin d'empêcher qu'on ne prît l'imposition des mains in *Spiritum sanctum*, pour l'imposition des mains in *penitentiam*: ce qui est arrivé à des personnes peu exactes, & qui est la source d'une extrême confusion. Je rentre dans la tradition de l'Eglise Romaine.

S. Leon après avoir dit que ceux qui ont quitté l'Eglise par la crainte des supplices, ou avec liberté, ne peuvent y rentrer que par la pénitence: *In societatem nostram, non nisi per penitentiam remedium & per impositionem Episcopalis manus, communionis recipiant unitatem*; (ce qui justifie encore ce que nous venons de dire) ordonne de reconcilier les hérétiques naturels, qui n'ont jamais appartenu à l'Eglise catholique, par l'imposition des mains accompagnée de l'invocation du Saint Esprit: *Nam hi qui baptismum ab hereticis acceperunt, cum antea baptisati non fuissent, sola invocatione Spiritus sancti per impositionem manuum confirmandi sunt, quia formam tantum baptismi sine virtute sumserunt.*

Il s'explique plus clairement dans la suite: *Ut diximus, sola sanctificatione Spiritus sancti invocanda est, ut quod ab hereticis nemo accipit, à catholicis sacerdotibus consequatur.* Cette raison est à remarquer. L'Eglise Romaine ne vouloit que suppléer ce qui n'avoit pu être donné par les hérétiques: or ils avoient pu donner l'onction extérieu-

re & le Sacrement: elle n'y touchoit donc pas. Mais l'onction du chrême dans la Confirmation & l'eau du Baptême n'avoient pu donner le Saint Esprit dans le schisme; & c'est pour cette raison qu'elle invoquoit le Saint Esprit sur eux: *Sola sanctificatio Spiritus sancti invocanda est.*

Ceci est admirablement expliqué par ces paroles de S. Augustin: *Ad catholicam veritatem pacemque conversi* (il parle aux Donatistes) *per donum S. Aug. lib. ejus proprium, hoc est, sanctum ejus spiritum, per quem diffunditur caritas in cordibus nostris, mandari sanarique poteritis, non ut destruantur in vobis Ecclesia sacramenta, qua aliena perniciosè foris habebatis, sed ut ea ipsa intus, jam vestra, salubriter habeatis.* C'est pour cela que S. Leon, selon la coutume de son Eglise, demandoit qu'on imposât les mains sur les hérétiques convertis, & qu'on invoquât le Saint Esprit: car il ne demande que la prière, & défend le reste; & la note qui est à la marge dans la nouvelle édition, *Confirmatio conferri ab hereticis non potest validè, quod d'une savante main, ne me paroit pas juste.*

Le même Pape dans l'Epître CXXXV. examine la même question, & la décide presque en même termes: *Nullatenus sacramentum regenerationis iteretur, sed hoc tantum quod ibi desit conferatur*, (il faut bien remarquer cela) *ut per Episcopalis manus impositionem virtutem sancti Spiritus consequantur.* Ce seroit directement contre l'ordre de ce Pape si éclairé, qu'on réitéreroit la Confirmation: les hérétiques l'ont donnée. C'est de la vertu du sacrement dont il s'agit, & non pas du sacrement. *Accipiunt quod non habebant, S. Aug. 2o co ci. 10. quod tanto perniciosius, quanto indignius habebant. Accipiunt enim primum ipsam*

S. Leo
Epist. 129.
c. 6. p. 341.

Ibid. c. 7.

S. Aug. lib.
1. contra
Crescon. c.
16. n. 10.

S. Leo
Epist. 129.
c. 2. p. 355.

S. Aug. 2o
co ci. 10.
n. 1.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 349

Ecclesiam, & in ea pacem, caritatem, unitatem per fontem ejus proprium atque invisibilem Spiritum sanctum, sine quibus utique nullo dubitante interijssens, quidquid aliud apud vos quod de Ecclesia foras trahi poterit, habuissent.

Enfin S. Gregoire le Grand traite cette question avec une extrême exactitude. Voici ce qu'il en dit : *Ab antiqua Patrum institutione didicimus, ut quilibet apud baptismum in Trinitatis nomine baptisantur, cum ad sanctam Ecclesiam redeunt, aut unzione chrismatis, aut impositione manus, aut sola professione fidei ad sinum matris Ecclesiae revocentur. Unde Arianos per impositionem manus Occident, per unctionem vero sancti chrismatis ad ingressum sancta Ecclesia catholica Oriens reformatur. Monophysitas vero & alios ex sola vera confessione recipit, quia sanctum baptismum, quod sunt apud hereticos consecrati, tunc in eis vires emundationis recipit, cum vel illi per impositionem manus Spiritum sanctum acceperint, vel isti propter professionem verae fidei, sancta & universalis Ecclesia visceribus fuerint uniti.*

Il semble que S. Gregoire ait mieux connu la discipline des Eglises Orientales, que le Pape Sirice dont nous avons rapporté les paroles. Car il est certain que ces Eglises recevoient les heretiques par l'onction du chrême, quoique le Pape Sirice assure qu'elles les recevoient par l'imposition des mains, selon la coutume des Eglises d'Occident. *Episcopalis manus impositione, Catholicorum conventui sociamus, quod etiam totus Oriens Occidentisque custodit.* Il est vrai que M. de Marca sur le II. Canon du premier Concile d'Orange, croit que ces deux Papes disent la même chose ; parce que l'imposition des mains étoit aussi ordinaire parmi les Grecs que parmi les Latins, & que cette imposition des mains n'étoit jamais sans le chrême ; quoique les Latins donnaient plus souvent à la Confirmation le nom

d'imposition des mains, & que les Grecs l'appellaient plus ordinairement l'onction du chrême. Mais aucune de ces trois choses n'est véritable ; & les seuls termes de S. Gregoire sont une preuve évidente que les Occidentaux, c'est-à-dire, les Romains, n'avoient pas la même pratique que les Grecs.

On peut néanmoins concilier ces deux Papes, en disant que le Pape Sirice ne parle que de la réitération du baptême des Ariens. C'est en effet de quoi il est question ; & c'est à ce point qu'il faut rapporter le consentement de l'Orient & de l'Occident, dont il parle. Les termes qui suivent sont trop forts pour se rapporter ailleurs : *A quo tramite vos quoque possit hac minime convenit deviare, si non vultis à nostro collegio synodali sententia separari* : au lieu que la manière de recevoir les heretiques, ou par l'imposition des mains, ou par le chrême, a été mise par les anciens entre les choses indifférentes, à *μὴ μὴν*, & *ἀδ' ἰσότητος*. Il semble cependant que S. Gregoire ait dessein de corriger le Pape Sirice, & qu'il fasse allusion à ce qu'il avoit dit. C'est un point peu important, dès qu'on l'entend bien.

Mais il faut remarquer, avant que de passer à la coutume d'une autre Eglise que la Romaine, premièrement que les conséquences que divers Auteurs ont tirées de quelques-uns des passages que nous avons cités touchant l'imposition des mains, sont toutes fausses : qu'il n'est point vrai, 1. que les Latins confirmoient par la seule imposition des mains, & que le chrême qu'ajoutoient les Grecs n'étoit qu'une cérémonie ; 2. que l'imposition des mains, avec laquelle on recevoit les heretiques dans l'Eglise Romaine, étoit autant un sacrement, que l'onction avec laquelle ils étoient reçus en Orient ; 3. qu'il

Ibid.

S. Greg.
Magn. lib.
11. Epist.
67. tom. 2.
pag. 1167.

Siricius
Epist. 1. c.
1. a. 1. p.
625.

fait sous-entendre le chrême toutes les fois qu'on voit l'imposition des mains dans les anciens Peres; 4. que le chrême n'étoit qu'une pure cérémonie, non plus que l'imposition des mains: Tout ce que nous venons de dire fait voir combien ces idées sont contraires à la discipline de l'Eglise.

Il faut remarquer en second lieu que rien n'est plus aisé que de lever une difficulté sur cette matière, qui paroît invincible à certaines personnes. On ne peut douter, disent elles, que les anciens Peres ne se contentassent d'imposer les mains sur les heretiques qui se convertissoient, pour faire revivre la grace de leur baptême. Or s'ils avoient commis des crimes après l'avoir reçu, comme plusieurs sans doute d'entre eux en avoient commis, ces crimes étoient-ils effacés par l'imposition des mains? Le crime même du schisme & de l'herésie pouvoit-il leur être remis par cette simple cérémonie, ou même par la Confirmation? A cela je reponds que les heretiques convertis s'accusoient publiquement d'avoir vécu dans une société heretique, & que l'Eveque leur en obtenoit le pardon par des prières publiques, selon la maniere dont en ce tems-là on reconcilioit les penitens. Que si ces heretiques avoient commis des crimes dans l'herésie depuis leur baptême, ils étoient mis à la penitence jusqu'à ce qu'ils eussent satisfait à la justice divine. *Placuit ut quicumque conversus ab hereticis, disent les Peres du second Concile de Mileve de l'an 416. dixisset se apud eos penitentiam accipere, unusquisque catholicus Episcopus requirat, ubi & ob quam causam apud eosdem hereticos penitentiam suscepisset; ut cum documentis certis hoc ipsum approbaverit, sibi pro quibuscumque peccatis, sicut eidem Episcopo visum fuerit, tempus penitentiae vel reconciliationis decernat.*

Conc. Mil.
levit. 2.
Can. 23.
Conc. tom.
1. p. 1543.

II. A l'égard de l'Eglise d'Afrique, après qu'elle eût quitté la premiere coutume de réitérer les sacrements donnés dans l'herésie, elle suivit exactement l'usage de l'Eglise Romaine, & elle n'employa que l'imposition des mains pour reconcilier les heretiques; ne touchant ni au Baptême, ni à la Confirmation, ni à l'Ordination: comme nous l'avons appris de S. Optat & de S. Augustin, dont nous avons rapporté les témoignages.

III. La France avoit été autrefois dans cette même pratique, comme il paroît par le premier Concile d'Arles: *Si ad Ecclesiam aliquis de haeresi venerit, manus ei tantum imponatur ut accipiat Spiritum sanctum.* Et je ne vois pas de nécessité d'avouer que cette imposition soit le sacrement de Confirmation, quoique le Pere Sirmond l'ait écrit dans les notes posthumes sur ce Concile. Mais on ne peut pas douter que dans le V. siecle ce ne fût une coutume presque generale dans toute la France, de recevoir les heretiques par le sacrement de Confirmation. *Hereticos in mortis discrimine passos, disent les Evêques du premier Concile d'Orange, & on sait que ces Evêques étoient presque tous illustres en science & en pieté: si Catholicus esse desiderant, si desit Episcopus, à l'essuyer cum unctione & benedictione consignari placuit.* On perd l'une des plus éclatantes preuves de la Confirmation, & des parties qui composent ce sacrement, en détournant dans un autre sens ces paroles, par la crainte d'affoiblir le droit incommunicable qu'ont les Evêques de donner ce sacrement.

Conc.
Arelat. 1.
Can. 8.
Conc. tom.
1. p. 2428.

Conc.
Arausie. 1.
Can. 1.

Le II. Concile d'Arles, après avoir ordonné de recevoir les Paulinistes & les Photiciniens par un nouveau baptême, fait ce règlement pour les Bonosiens, & pour tous ceux qui,

Conc.
Arelat. 1.
Can. 16.
Conc. tom.
4. p. 1013.

n'avoient rien changé dans la forme Evangelique : *Bonifacius . . . quos sicut Arianos . . . baptizari in Trinitate manifestum est . . . si interrogati fidem nostram ex toto corde confessi fuerint . . . cum chrismate & manus impositione in Ecclesia recipi sufficit*. Sur quoi je ne puis m'empêcher de faire une observation , qui regarde le I. Concile d'Arles. Il defend , comme l'on sait , de réitérer le baptême de ceux qui , étant interrogés sur la Trinité , répondent selon la doctrine de l'Eglise : *Interrogant eum symbolum . . . Quod si interrogatus non responderit hanc Trinitatem , baptizetur*. On sait aussi le sens qu'on donne ordinairement à ce Canon. Mais il y en a qui prétendent que ce Concile exige de tous ceux qui sont baptisés la foi & la croyance orthodoxe sur les personnes divines ; & ils se fondent particulièrement sur ce que nous venons de rapporter du II. Concile d'Arles , *si interrogati fidem nostram ex toto corde confessi fuerint* , en quoi ils se trompent : car il n'est question ici que de recevoir les Bonifaciens ; & nos Evêques ordonnent qu'on ne les recevra , que lorsqu'ils seront véritablement convertis , & qu'ils renonceront de tout leur cœur aux erreurs de Bonose sur la Trinité.

Le Concile d'Epône , qu'on nomme ainsi en se servant du mot latin parce qu'on ne sait où il fut tenu , ordonne la même chose que les deux Conciles que nous venons de citer : *Presbyteros propter salutem animarum , quam in cunctis optinent , desperatis & decumbentibus hereticis ; si conversionem subitam petant , chrismate permixtum subvenire . Quod omnes conversi , si scilicet . . . ab Episcopo novitius expetendum*. C'est à de simples Prêtres que cette ordonnance est adressée , mais ce n'est aussi que pour la nécessité ; & excepté cette seule occasion , c'est à l'Evêque à donner la Confirmation. Ainsi on

ne peut tirer de ce Canon , non plus que du premier Canon du I. Concile d'Orange , d'autre conséquence , que celle dont les habiles gens sont aujourd'hui très-convaincus , que les Prêtres ont donné la Confirmation en quelques cas extraordinaires.

Fausse de Riez reconnoît que dans sa province on donnoit la chrismation à tous les heretiques , dont le baptême étoit conforme à celui de l'Eglise. *Hæc ideo in nomine Trinitatis regenerato , tantum per se virtus ipsa mysterii confert , ut si postmodum ad Christi fidem transierat , baptismatis iteratione non egeat ; sed ita operante gratia ablutus judicetur , ut tantum benedictione chrismatis induatur*.

Gennadius parlant des mêmes heretiques , & de la maniere de les recevoir dans l'Eglise , exige l'imposition des mains & le chrême. *Purgati jam fidei integritate , confirmantur manuum impositione*. Et plus clairement ensuite : *Et sic manuum impositione & chrismate communiti , Eucharistia mysterii admittantur*. Sur quoi il faut remarquer que dans tous ces passages il n'est jamais parlé des Novatiens bien loin qu'ils doivent être entendus d'eux seuls , & qu'ils contiennent un ordre general pour tous les heretiques. Mais voici de nouvelles preuves , & peut-être encore plus decisives.

S. Gregoire de Tours dans le II. Livre de son Histoire de France raconte la conversion de Lanthilde sœur de Clovis , qui étoit tombée dans l'Asianisme ; & il dit qu'elle fut réunie à l'Eglise par l'onction du saint chrême. *Conversa est alia soror ejus Lantibildis nomine , qua in hæresim Ariatorum lapsa fuerat , qua confessa æqualem Filium Patri , & Spiritum sanctum , christmata est*. Et plus bas il dit que Gondebaud Roi des Bourguignons , ayant été convaincu par les loins de S. Avite , que la doctrine de la Con-

Vid. Greg.
Mag. Epist.
16. lib. 4.
tom. 2.
pag. 703.
& Conc.
Tolet. 1.
Can. 20.

Faulstus lib.
1. de lib.
ath. c. 15.

Gennad.
Tract. de
dogm. eccl.
c. 22.
apud Aug.
in Append.
tom. 8.
pag. 78.

S. Greg.
Turon.
hist. Franc.
lib. 2. n. 31.
pag. 85.

Conc.
Epaon.
Can. 16.
Conc. tom.
4. p. 1578.

Conc.
Epaon.
Can. 16.
Conc. tom.
4. p. 1578.

Conc.
Epaon.
Can. 16.
Conc. tom.
4. p. 1578.

substantialité étoit la doctrine des Apôtres, & voulant quitter l'Arianisme, il pria ce saint Evêque de Vienne de le retablir dans l'unité de l'Eglise par l'onction du chrême. *Cum cognovisset aſſertiones hereticorum nihil eſſe à ſancto Avito Viennenſi, Chriſtum Filium Dei & Spiritum ſanctum aequalem Patri conſeſſus, clam ut chriſmaretur expetiit.* Sa conversion fut publique, & elle fut cauſe de celle de ſon peuple.

Le même Saint parlant de la conversion de Brunehauld fille d'Athanaſe Roi d'Eſpagne, & femme de Sigebert : *Quia Ariana legi ſubjecta erat, dit-il, per prædicationem ſacerdotum, atque ipſius Regis commotionem converſa, beatam in unitate conſeſſa Trinitatem credidit, atque chriſmata eſt.* Brunehauld avoit une ſœur appellée Galſainche, qui fut mariée à Chilperic, & qui ayant été Arienne, embralla comme elle la Religion catholique : *Jam in lege catholica converſa fuerat, & chriſmata, dit S. Gregoire.* Cette coutume dura fort long tems, puisſque Walfſtre Strabon ne marque point d'autre maniere de recevoir les heretiques : *Chriſmate & manus impositione quod imperſectum erat, perfici debet : hoc in Canonibus & Decretis Patrum frequens habetur.*

IV. La diſcipline d'Eſpagne étoit la même qu'en France. S. Iſidore de Seville preſcrit en ces termes la maniere generale de recevoir tous les heretiques qui ont reçu le baptême au nom des perſonnes divines. *Heretici, dit-il, ſi tamen in Patria, & Filiis, & Spiritu ſancti aſſertione docentur baptiſma ſuſcepiſſe, non iterum ſunt baptiſandi, ſed ſolo chriſmate & manus impositione purgandi ſunt.* Il n'excepte perſonne. Il ne diſtingue point ceux qui ont été confirmés de ceux qui ne l'ont point été. On n'a dit que des Novatiens ſeuls, qu'ils ne donnoient point ce Sacrement; & les termes de S. Iſidore

regardant tous les heretiques.

S. Gregoire de Tours, après avoir dit qu'Ingonde fille du Roi Sigebert, convertit Hermenegilde ſon mari, remarque que ce Prince fut reçu dans l'Eglise par la chriſmation, & qu'il changea de nom : *Converſus eſt ad legem catholicam; ac dum chriſmaretur, Joannes eſt vocatus.* C'eſt là un des plus anciens exemples du changement de nom en recevant la confirmation; & peut-être qu'on en pourroit tirer de-là l'origine.

Le même Saint raconte la conversion du Roi Recarede, qui fut ſuivie de celle de tous les Goths en Eſpagne & dans la Gaule Narbonnoïſe : *Tunc intelligens, dit-il, veritatem Recaredus, poſtpoſita altercatione, ſe catholica legi ſubdidit; & accepto ſignaculo beata crucis cum chriſmatis unctione, credidit Jeſum Chriſtum Filium Dei aequalem Patri cum Spiritu ſancto.* Les ſujets de ce Prince, qui avoient été comme lui heretiques, & qui étoient ou Sueves ou Goths, furent comme lui reçus dans l'Eglise par la chriſmation & l'impoſition des mains, comme nous l'apprenons du Roi Recarede lui-même, à la fin de ſa harangue dans le III. Concile de Toledé l'an 589. *Ut ha gentes, quas in Dei nomine regia poteſtate præcellimus, & qua deterſo antiquo errore per unctionem ſacraſancti chriſmatis, vel manus impositionem Paracletum intra Dei Eccleſiam perceperunt Spiritum . . . ejuſque domo in ſinu Eccleſie ſancta catholica collocaſe ſunt.* Le mot *vel* ne doit point faire ici de difficulté; car à la fin du VI. ſiècle, & dans ceux qui le ſuivirent, il eſt ſouvent pris pour *Et*, comme l'ont remarqué M. de Marca & le P. Menard. D'ailleurs les Sueves & les Goths étoient également Ariens, & ne pouvoient par conſequent donner lieu à aucune diſtinction.

Il faut néanmoins tomber d'accord que les Donatiſtes étoient exceptés de la

Ibid. n. 34.
pag. 18.

Ibid. lib. 4.
n. 27. pag.
168.

Ibid. n. 28.

Strabo
Traçt. de
orig. uſu.
eccleſ. cap.
26.

S. Iſidorus
lib. 2. de
offic. c. 14.
pag. 111.

S. Greg.
Tur. hiſt.
Franc. lib.
5. n. 39.
pag. 248.

Ibid. lib. 9.
n. 25. pag.
434.

Apud
Conc. To-
let. 3. tom.
p. 1000.

Conc. ſa-
cerd. & im-
per. lib. 6.
c. 24. n. 9.
In ſacram.
S. Greg.

la regle generale en quelques provinces de France, comme il paroît par la XXIV. Lettre de S. Avite, où il marque la maniere de recevoir un de ces heretiques convertis: *Manns impositionem persona de qua scribitis azibere, quam constat, si revera in supradicti f. hismatris professione versata est, cum ministerio baptismatis etiam chrismate consignatam.* Je dirois que ce saint Evêque de Vienne retenoit la pratique de l'Eglise Romaine, qui se contentoit d'imposer les mains aux heretiques, si je ne savois qu'il avoit assisté au Concile d'Espagne, où le contraire fut ordonné. Ainli il vaut mieux dire qu'on ne réiteroit aucun sacrement des Donatistes, parce qu'ils étoient dans cette persuasion, que tous les Sacremens devoient être réitérés dans la véritable Eglise, quand ils avoient été reçus dans une secte séparée.

Quoi qu'il en soit, ce seul passage peut faire voir 1. que l'imposition des mains étoit bien distinguée de la chrismation; 2. que l'imposition des mains sans le chrême n'étoit pas regardée comme un sacrement; 3. que c'est une preuve que la pratique de l'Eglise Romaine étoit très-différente de celle des Eglises de France & d'Espagne; puisque dans celles-ci on parle toujours du chrême, & que les Papes n'exigent que la seule imposition des mains, se servant toujours de termes exclusifs.

V. Il faut enfin venir aux Eglises d'Orient. Elles recevoient tous les heretiques, dont elles ne réitéroient point le baptême par l'onction du chrême. Cela paroît clairement par le VII. Canon du Concile de Laodicee, qui parle des Novatiens, des Phociniens & des Quatordecimans, en ces termes: *Qui apud illos fideles dicuntur, ... fidei symbola discunt, & sancto chrismate unctos, sic sancto myste-*

rio communicare. Et dans le Canon suivant il ordonne la réitération du baptême des Montanistes. Il n'y avoit donc en Orient que ces deux voies pour rentrer dans l'Eglise, ou le baptême, ou la chrismation. Ce qui paroît encore plus clairement par la discussion exacte, que fait S. Basile de toutes les especes de communions heretiques.

La premiere espece, dit ce Saint, comprend ceux qui ont abandonné la foi de l'Eglise dans un point capital, comme les Valentiniens, les Marcionites, les Montanistes; & ces gens-là ne peuvent être admis que par un nouveau baptême. La seconde espece comprend tous ceux qui ne sont séparés que pour des points dont l'Eglise, absolument parlant, est maîtresse, & qui ne sont point essentiels, *Propter ecclesiasticas quasdam causas & questiones*, comme les Novatiens, les Encratites, les Apotactiques & les Hydroparastates; & la coutume ancienne étoit aussi de rebaptiser tous ces gens-là. Mais pour conserver la paix avec quelques Eglises, on peut, si l'on veut, ne pas les rebaptiser; auquel cas il ne faut pas manquer à les oindre du saint chrême: *Omni autem ratione statimatur, ut ii qui ab illorum baptismo veniunt, unguantur coram fidelibus videlicet, & ita demum ad mysteria accedant.* Pour la dernière espece, que S. Basile appelle, *illegitimos conventus*, elle ne comprend que ceux qui, ayant reçu les sacremens dans l'Eglise catholique, s'en étoient depuis séparés ou par ambition ou par desobéissance; & il dit que c'est une ancienne tradition de les recevoir par la seule penitence: *Iusta penitentia & animadversione emendatos, rursus Ecclesie conjungere;* & ce dernier article n'a jamais été contesté.

Le II. Concile general, qui est le

Aaa.

S. Avitus
Epist. 14.

S. Basil.
Epist. 188.
Can. 1.
tom. 1.
pag. 168.

Ibid. pag.
270.

Conc.
Laodiceen.
Can. 7.
Conc tom.
t. p. 1498.

Ibid. pag.
269.

premier de Constantinople, regle la chose comme S. Basile. Car il ordonne en premier lieu qu'on exige des Ariens, des Macedoniens, des Novatiens, des Quartodecimans, des Sabbatiens & des Apollinaristes, une protestation par écrit de n'avoir jamais d'autres sentimens que ceux de l'Eglise catholique : *Dantes libellos, & omnem heresim anathematizantes, que non sentitis sancta Dei catholica & apostolica Ecclesia; & il ordonne en second lieu, qu'on leur donne le sacrement du chrême, pour les remplir du Saint-Esprit: Et signatos, sive unctos primum sancto chrismate, & frontem. Et oculos, & naves, & os, & aures, & eos signantes dicimus, signaculum domini spiritus sancti.* Pour les autres heretiques dont il est parlé dans la suite du Canon, ils ne sont admis que par un second baptême.

Je ne m'arrête pas à remarquer que ce Canon ne peut s'entendre que de la Confirmation. Car tous les Grecs ne nous parlent jamais que du chrême, & du ligne de la croix, & des paroles que je viens de citer, *signaculum, &c.* & leurs Euchologes ou anciens ou modernes, ne rapportent point d'autre forme d'administrer ce sacrement. Je remarque seulement qu'au lieu que les Latins ne mettoient le chrême que sur le front, comme nous l'avons appris de Tertullien *Tingit & ipse quosdam... signat illic in frontibus milites suos; & du Poëte Prudence: Inscripta oleo fronti signacula;* les Grecs faisoient plusieurs onctions sur le front, sur les yeux, sur le nez, sur la bouche, & sur les oreilles. Ce qui sert à expliquer cet endroit de la III. Instruction mystagogique de S. Cyrille; où parlant de la vertu divine du chrême, il dit qu'on l'applique, non seulement sur le front, mais encore sur tous les or-

ganes du sentiment: *Sanctum hoc unguentum... quod symbolice fronti aliisque sensibus suis illinitur.* Et c'est sans doute pour cette raison que l'Auteur des Constitutions Apostoliques ne dit pas que l'Eveque oindra les Neophytes au front, mais qu'il en oindra la tête: *Caput unget Episcopus, τὴν κεφαλὴν χρίσει ὁ ἐπίσκοπος.*

Le Concile in Trullo de l'an 692, ou 707. est une preuve, que ce que le premier Concile de Constantinople avoit ordonné, étoit encore suivi à la fin du VII. siecle. Car il ne fait qu'en rapporter le Decret dans le Canon XCV. Et nous avons dans le IV. Livre du Droit oriental, (c'est un Recueil fait par un Jurisconsulte Grec, appelé Harmenopule, donné au public & traduit par Leunclavius Allemand) une Lettre d'un Patriarche de Constantinople, dont le nom n'est point marqué, à Martyrius Patriarche d'Antioche, où il le consulte sur la maniere de recevoir les heretiques; & où après avoir rapporté le VII. Canon de ce même Concile dans toute son étendue, il lui demande s'il fait autre chose. La réponse de Martyrius n'est pas parvenue jusqu'à nous; mais entre les réponses de Balsamon Patriarche d'Antioche aux questions de Marc Patriarche d'Alexandrie, rapportées dans le V. Livre de la même collection, la XXIX. regarde le sujet dont il s'agit. Balsamon dit qu'il faut s'en tenir à la décision du Concile in Trullo, qui a suivi celle du premier Concile de Constantinople sans y rien changer. Il rapporte le Canon en entier de ce Concile, & il conclut en ces termes: *Itaque juxta Canonis hujus tenorem, alii quidem heretici levacro sanctificantur, alii autem sancto duntaxat unguento consecrantur.*

Un ancien Euchologe, dont M. de

S. Cyrill.
Hierosol.
catech. 21.
mystag. 3.
pag. 317.

Const.
Apost. lib.
3. c. 15.
pag. 188.

Conc.
Constant.
1. Can. 7.
Conc. tom.
2. p. 551.

Ibid.

Tertull. de
prescriptis,
c. 40.
Prudent.
in Psychomachia.

DU PREMIER CONCILE D'ARLES. 555

Marca cite quelques passages dans ses notes sur le II. Canon du premier Concile d'Orange, & qui est conservé dans la Bibliothèque du Roi, est extrêmement précis sur la matiere que nous traitons. Car après avoir rapporté le Canon si celebre de Constantinople, il dit que l'Evêque ayant fait diverses questions à ceux qui viennent de l'heresie, & étant content de leurs reponses, leur donne le sacrement du chrême de la même maniere qu'on le donne aux Neophytes : *Unxit eum sacerdos unguento, ut fieri solet erga baptizatos, eandemque formulam super eo recitat : χρίσω αὐτὸν τοῦ ἁγίου, κατὰ τὴν ἐκ τῶν ποσώντων, τὸν αὐτὸν δὲ ἐκ αὐτῶν ἐπιτίθειν τοῦ ἁγίου :* ce qui acheve de faire connoître ce qu'il faut penser de ce que Petrus Aurelius assure que les heretiques n'étoient reconciliés que par une simple ceremonie.

Cependant tous les heretiques n'étoient pas reçus dans l'Eglise Orientale par la Confirmation. S. Gregoire le grand dans l'Épître LXI. du XI. Livre de sa citée plus d'une fois, excepte les Eutychiens, & quelques autres : *Monophysitas verò & alios ex sola vera confessione recipit*, dit-il, en parlant de cette Eglise. Et Balsamon à la fin de la XXX. reponse les nomme tous : *Nestorianos autem* (il faut necessairement ajouter, & *Eutychianos*, comme porte le Canon XCV. du Concile in Trullo) oportet libellos facere, & haresim suam anathematizare, & Nestorium, & Eutychem, & Dioscorum, & Severum, & reliquos talium haresion principis . . . & sic esse sancta communionis participes. Ce sont les propres termes du XCV. Canon du Concile in Trullo.

Pour la maniere de recevoir les heretiques, rapportée dans l'ancien Eucologe dont je viens de parler, M. de Marca a observé que l'imposition des

maines & la priere y sont jointes à la chrismation ; & que c'est une preuve que le sacrement de Confirmation étoit parmi les Grecs, aussi bien que parmi les Latins, composé de deux parties, de l'imposition des mains & du chrême : *Inclinante semet eo qui accedit ad fidem*, dit cet Eucologe, *sacerdos illius capiti manum imponens, hanc precem fundit.* La priere suit, mais elle ne regarde que la penitence & la conversion de celui qui quitte l'heretie. La chrismation se fait après ; & l'onction étant donnée, l'Evêque prononce sur celui qui l'a reçue, une autre priere, qui est assurément particuliere aux heretiques convertis, & qui n'étoit pas regardée comme faisant partie du sacrement. Pour en être persuadé il ne faut qu'en lire ces propres termes : *Unxit eum sacerdos unguento, sicut recens baptizatos, eandem super ipsum formulam pronuncians : τὸν αὐτὸν δὲ ἐκ αὐτῶν ἐπιτίθειν τοῦ ἁγίου.* Cela s'entend, non d'une priere, mais de ce mot *signaculum domini Spiritus sancti* ; car c'est proprement *εὐχολογία* : & après il ajoute : *Et iterum deprecatur sacerdos, dicens, ὁ πατὴρ ἡμῶν ἡμεῖς ἐκ ἐκκλησίας, τὸ σῶμα σου σωθῆμεν, &c.* C'étoit une ceremonie particuliere à la reception des heretiques.

On pretend encore que la Confirmation a été appelée par les Peres du Concile de Nicée, l'imposition des mains ; & le Pere Morin est d'accord sur cela avec M. de Marca, qui se fonde sur ce que ces Peres ordonnent de recevoir les Novatians par l'imposition des mains : *Ut impositis eis manibus, sic in Clero moveant.* Il est vrai que Theodoret semble l'avoir entendu ainsi ; car parlant des Novatians, il dit que les Peres très celebres avoient ordonné qu'ils recevoient le chrême en rentrant dans l'Eglise. à cause qu'ils omettoient la chrismation.

Morin. lib. 11. de pœnit. c. 9. n. 10.

Conc. Nicœn. Can. 7. Conc. tom. 1. pag. 31.

Pag. 446.
537-555.

S. Greg.
Magna.
Epist. 61.
lib. 11.
tom. 1.
pag. 1167.
Balsamon.

Theodoret
lib. 3. de
heret. fab.
c. 5. tom.
4. p. 230.

tion après le baptême dans leur secte : *Quapropter eos, qui ex hac heresi corpori Ecclesia conjunguntur, laudatissimi Patres inungi praeceperunt.* Mais je ne vois point de nécessité d'entendre par les Peres très celebrés, ceux de Nicée ; & il est bien plus raisonnable d'entendre ceux de Constantinople, qui parlent des Novatiens dans le VII. Canon, & qui ordonnent qu'on les reçoive par la chrismation.

Mais il y a deux endroits dans les Constitutions Apostoliques, qui sont

incomparablement plus forts, & que je m'étonne qu'on n'ait point remarqués. L'un : *Verum duntaxat in manus impositione caput mulieris unget Episcopus, in τῇ χειροτονία.* L'autre : *Cum baptisaverit eum, . . . liniat unguento, ac dicat.* L'oraison est rapportée dans le Chapitre suivant, & l'Auteur ajoute ensuite : *Hac & his consentanea proferat. Nam hac est potestas impositionis manuum unicuique facta : ἡμεῖς γὰρ ἡ δυνάμει τῆς χειροτονίας ἐστὶν αὐτῶν.*

Const.
Apost. lib.
3. cap. 15.
pag. 298.
Ibid. lib. 7.
c. 43. pag.
381.
Ibid. c. 44.

Fin du premier Tome.

T A B L E

DES DISSERTATIONS ET DES SOMMAIRES.

PREMIERE DISSERTATION. Sur le Livre d'Hermas appelé ordinairement, *le Pasteur*, 1.

§. I. Quel jugement ont porté les Anciens du Livre du Pasteur, *ibid.*

§. II. Quel est le sujet, l'occasion, & le tems du Livre du Pasteur, 3.

§. III. De la doctrine & de la composition du Livre du Pasteur, 6.

SECONDE DISSERTATION. Sur les Epîtres de S. Ignace Martyr, Evêque d'Antioche, 8.

§. I. Discernement des vraies Epîtres de S. Ignace, 9.

§. II. Preuves historiques de la vérité des Epîtres de S. Ignace, 14.

§. III. Réponses aux difficultés contre la vérité des Epîtres de S. Ignace, 22.

§. IV. Doctrine de S. Ignace sur l'Episcopat, 28.

TROISIEME DISSERTATION. De la prééminence de l'Episcopat, 33.

§. I. Exposition du sentiment des Calvinistes sur l'Episcopat, 34.

§. II. Preuves par les saintes Ecritures de la prééminence des Evêques, 38.

§. III. Eclaircissement de plusieurs passages de l'Ecriture qui semblent confondre les Evêques avec les Prêtres, 43.

§. IV. Suite de la même matière. Explication de quelques autres faits & passages de l'Ecriture qui paroissent embarrassans sur l'Episcopat, la Hierarchie, & l'établissement des Ministres de l'Eglise chrétienne, 55.

§. V. Preuves de la prééminence & de la distinction des Evêques par les anciens catalogues des Evêques depuis les Apôtres, 62.

§. VI. Preuves de la prééminence de l'Episcopat par la Tradition, 69.

QUATRIEME DISSERTATION. Sur le sentiment de S. Jerome touchant l'origine & l'institution des Evêques, 72.

§. I. Que le sentiment particulier de S. Jerome touchant l'origine & l'institution des Evêques ne favorise pas les Presbytériens, *ibid.*

§. II. Que le sentiment particulier de S. Jerome touchant l'origine & l'institution des Evêques n'est appuyé sur aucun solide fondement, 79.

CINQUIEME DISSERTATION. Du droit divin des Evêques, par rapport aux ordinations, 82.

§. I. Preuves de la doctrine de l'Eglise sur les ordinations Episcopales, 83.

§. II. Réponses aux raisons qu'allègue Blondel contre la doctrine de l'Eglise, sur les ordinations Episcopales, 88.

SIXIEME DISSERTATION. Sur le Monachisme, 98.

§. I. Du tems de la naissance du Monachisme, 99.

§. II. Des principales erreurs des Monachistes, 101.

§. III. De la chute de Tertullien dans le Monachisme, 103.

§. IV. Comment on ingeoit dans les premiers tems des matières de foi, & comment le Monachisme a été condamné, 106.

SEPTIEME DISSERTATION. Sur l'ancienne pratique du jeûne dans l'Eglise catholique, & sur les innovations que les Montanistes y firent, 111.

§. I. Du précepte du jeûne en general, *ibid.*

§. II. De l'obligation du jeûne en certains jours, 113.

§. III. Des différentes especes de jeûnes, 117.

§. IV. Des additions que firent les Montanistes aux jeûnes, 125.

HUITIEME DISSERTATION. Sur les secondes noces, 129.

§. I. Doctrine des anciens Peres sur les secondes noces, 130.

§. II. Egaremens & excès des Montanistes sur les secondes noces, 137.

NEUVIEME DISSERTATION. Sur la fuite dans le tems de la persécution, 146.

§. I. Maximes fausses & outrées de Tertullien sur la fuite dans le tems de la persécution, 147.

§. II. Maximes solides & sages des premiers

- Pe es sur la faise dans la perfection, 112
- DIXIEME DISSERTATION. Sur les contestations au sujet de la fête de l'Épique, 166.
- §. I. Histoire des contestations au sujet de la fête de l'Épique, & les raisons des deux partis, 166.
- §. II. Conduite du Pape Victor à l'égard des Asiatiques, & quel jugement en portèrent les Pères de ce tems-là, 175.
- §. III. Règlement du Concile de Nicée sur la fête de l'Épique, Institution & usage des cycles, 179.
- §. IV. Opposition & opiniâtreté des Quartodecimans, & de leurs différentes espèces, 181.
- ONZIEME DISSERTATION. Sur l'histoire d'Origène, 191.
- §. I. De l'exécès où un amour mal entendu de la pureté porta Origène, 191.
- §. II. De la retraite d'Origène en Palestine, 195.
- §. III. Elevation d'Origène à la Prétrise, 200.
- §. IV. Si Origène est coupable de l'idolâtrie dont l'accuse S. Epiphane, 203.
- §. V. Si Origène a été auteur d'un schisme & d'une secte partielière, 207.
- §. VI. Des erreurs dont Origène a été accusé, 210.
- DOUZIEME DISSERTATION. Des travaux d'Origène sur l'Écriture, 213.
- §. I. De la compilation faite par Origène des versions Grecques de l'Écriture avec l'original Hébreu, 214.
- §. II. De la correction de la version des LXX. par Origène, 218.
- §. III. Des différentes corrections de la version des LXX. faites depuis la mort d'Origène, 222.
- TRIZIEME DISSERTATION. Sur l'état où est à présent la sainte Écriture, 230.
- §. I. De l'état où est aujourd'hui le Texte original de l'Écriture, 231.
- §. II. De l'état où est aujourd'hui la version des LXX, 237.
- §. III. Des plus célèbres versions de l'Écriture, 244.
- QUATRIEME DISSERTATION. Sur le Baptême des hérétiques, 250.
- §. I. Si S. Etienne & S. Cyprien n'ont pas donné chacun dans une erreur opposée au sujet du Baptême des hérétiques, 251.
- §. II. De la conduite de S. Etienne & de S. Cyprien à l'égard l'un de l'autre dans la dispute sur le Baptême, 254.
- §. III. Les raisons qui prouvent la validité du Baptême donné par les hérétiques selon la forme de l'Église, 262.
- §. IV. Quel est le Concile plénier dont S. Augustin dit qu'il décida l'unité du Baptême, 269.
- QUINZIEME DISSERTATION. Sur le tems & le lieu où s'est tenu le Concile d'Elvire, & sur le terme *Communio* employé dans plusieurs Canons de ce Concile, 281.
- §. I. En quel tems a été tenu le Concile d'Elvire, 281.
- §. II. Du lieu où s'est tenu le Concile d'Elvire, 285.
- §. III. Quel est le sens du terme *Communio* dans les Canons du Concile d'Elvire, 286.
- SIXIEME DISSERTATION. Sur le premier Concile d'Elvire, qui défend de reconcilier, même à la fin de la vie, quiconque sera venu à un temple pour idolâtrer, & l'aura fait, 291.
- §. I. De quelle idolâtrie il s'agit dans le premier Canon du Concile d'Elvire, 294.
- §. II. Justification de la sévérité des Canons du Concile d'Elvire par l'antiquité & la Tradition, 295.
- §. III. Examen de tout ce qui s'est fait du tems de S. Cyprien au sujet des fidèles que la persécution avoit abattus, 300.
- §. IV. Quel étoit le système des Montanistes & des Novatians, & combien la sainte sévérité des Catholiques étoit éloignée de leurs excès & de leurs égaremens, 311.
- DIX SEPTIEME DISSERTATION. Sur le II. & le III. Canon du Concile d'Elvire. L'on examine 1. ce que l'on doit entendre par le mot *Flamines*; 2. quelle étoit la discipline de l'Église à l'égard des relaps, 319.
- §. I. Ce qu'on doit entendre par le mot de *Flamines*, 319.
- §. II. Quelle étoit la discipline de l'Église à l'égard des relaps, 321.
- DIX-HUITIEME DISSERTATION. Sur les Canons IV. IX. XXXIX. XLII. XLV. & LXVIII du Concile d'Elvire. L'on examine quelle étoit la durée du Catechuménat, son entrée, ses degrés, ses ordres, & ses âges différens, 321.
- §. I. De la durée du Catechuménat, 321.
- §. II. De l'entrée dans le Catechuménat, 322.
- §. III. Des différens ordres du Catechuménat, 324.
- §. IV. Des Catechumènes de la première classe, 325.
- §. V. Des Catechumènes du second rang, ou de la seconde classe, 341.
- §. VI. Des Catechumènes du troisième ordre ou de la troisième classe, 342.
- DIX-NEUVIEME DISSERTATION. Sur les

ET DES SOMMAIRES.

- Canons VIII. IX. X. & XI. du Concile d'Elvire, touchant le divorce, [146.](#)
- §. I. Que le divorce n'a jamais été julle & légitime, [147.](#)
- §. II. Que dans le cas de l'adultère la condition de la femme est égale à celle du mari, [151.](#)
- §. III. Que l'adultère ne donne point droit à celui qui est innocent, d'abandonner celui qui en est coupable, & de passer à un second mariage, [155.](#)
- VINGTIÈME DISSERTATION. Sur le XIII. Canon du Concile d'Elvire. L'on demonstre 1. que l'état des vierges est très ancien dans l'Eglise; 2. qu'elles s'engageoient par une promesse dont le violément étoit regardé comme un grand crime, [163.](#)
- §. I. L'état des vierges est de la premiere antiquité dans l'Eglise, *ibid.*
- §. II. Les vierges chrétiennes s'engageoient par une promesse, dont le violément étoit regardé comme un grand crime, [169.](#)
- VINGT-UNIÈME DISSERTATION. Sur les Canons XIV. XV. XVI. & XVII. du Concile d'Elvire. L'on fait voir 1. que c'est la benediction de l'Eglise qui annoblit & scelle les mariages des chrétiens; 2. combien les mariages des filles chrétiennes avec les Gentils, avec les Heretiques, avec les Juifs, sont opposés à l'intention de l'Eglise, [176.](#)
- §. I. C'est la benediction de l'Eglise qui annoblit & scelle les mariages des Chrétiens, *ibid.*
- §. II. Combien les mariages des filles chrétiennes avec les Gentils, les Heretiques, les Juifs, &c. sont opposés à l'esprit & à l'intention de l'Eglise, [181.](#)
- VINGT-DEUXIÈME DISSERTATION. Sur le XIX. & le XX. Canon du Concile d'Elvire, qui défendent un certain trafic aux Ecclesiastiques, & l'usure, soit aux Clercs, soit aux Laïques, [185.](#)
- §. I. Du trafic défendu aux Ecclesiastiques, *ibid.*
- §. II. De la défense de l'usure aux Clercs & aux Laïques, [191.](#)
- VINGT-TROISIÈME DISSERTATION. Sur le XXIII. & le XXVI. Canon du Concile d'Elvire, touchant les jeûnes de superposition de chaque mois, & le jeûne du Samedi, [410.](#)
- §. I. Des jeûnes de superposition de chaque mois, [411.](#)
- §. II. Du jeûne du Samedi, [413.](#)
- VINGT-QUATRIÈME DISSERTATION. Sur le XXV. & LVIII. Canon du Concile d'Elvire. L'on montre 1. quel étoit le zèle des

- premiers fideles pour exercer l'hospitalité; 2. l'utilité des Lettres de communion pour la sûreté du commerce des fideles; 3. une autre utilité de ces Lettres pour unir entre eux les Pasteurs les plus éloignés; avec quelques remarques sur les Lettres formées, [420.](#)
- §. I. Du zèle des premiers fideles pour l'exercice de l'hospitalité, [421.](#)
- §. II. De l'utilité des Lettres de communion pour la sûreté du commerce des fideles, [423.](#)
- §. III. D'une autre utilité des Lettres de communion pour unir entre eux les Pasteurs les plus éloignés, [425.](#)
- §. IV. Remarques particulières sur les Lettres formées, [428.](#)
- VINGT-CINQUIÈME DISSERTATION. Sur le XXVII. Canon du Concile d'Elvire. On examine quelles sont les personnes du sexe qu'il est défendu aux Ecclesiastiques de retenir chez eux, & on explique les dangers qu'ils courent lorsqu'ils violent ces défenses, [431.](#)
- §. I. Quelles sont les personnes du sexe que les Canons ont défendu aux Ecclesiastiques de retenir chez eux, *ibid.*
- §. II. De quels dangers les saints Peres menacent les Ecclesiastiques qui violent la défense que les Canons leur font, de retenir chez eux des personnes du sexe, [435.](#)
- VINGT-SIXIÈME DISSERTATION. Sur le XXVIII. & le XXIX. Canon du Concile d'Elvire, [443.](#)
- §. I. Que l'Eucharistie étoit consacrée autrefois des oblations mêmes du peuple; ensuite qu'on ne recevoit que celles de ceux qui y participoient, *ibid.*
- §. II. Que non seulement on ne recevoit pas les oblations des Energumenes, mais qu'ils étoient eux-mêmes exclus de la vue des saints mystères & de la priere commune des fideles, [452.](#)
- VINGT-SEPTIÈME DISSERTATION. Sur le II. & le XXI. Canon du premier Concile d'Arles. On prouve 1. l'obligation qu'ont les Clercs de demeurer attachés à l'Eglise où ils ont reçu l'ordination. 2. On marque les raisons qui peuvent les en dispenser, [460.](#)
- §. I. De l'obligation qu'ont les Clercs de demeurer attachés à l'Eglise où ils ont reçu l'ordination, [461.](#)
- §. II. Des justes raisons qui peuvent dispenser les Clercs de demeurer attachés à l'Eglise où ils ont été ordonnés, [465.](#)
- VINGT-HUITIÈME DISSERTATION. Sur le III. Canon du premier Concile d'Arles.

560 TABLE DES DISSERTATIONS ET DES SOMMAIRES.

On expose la Tradition de l'Eglise en faveur de la profession des armes, & on examine les raisons & les autorités qui paroissent la condamner, 469.

§. I. Exposition de la Tradition de l'Eglise en faveur de la profession des armes, 470.

§. II. Examen des raisons & des autorités qui semblent condamner la profession des armes, 475.

VINGT-NEUVIEME DISSERTATION. Sur le IV. & le V. Canon du premier Concile d'Arles. L'on montre 1. que l'Eglise a toujours regardé comme indignes de la communion des fideles ceux qui font profession de divertir le peuple par les spectacles; 2. qu'elle en a interdit l'assistance aux fideles; 3. que les pretextes dont on se sert aujourd'hui pour les justifier, ont été prevenus par les Peres, 481.

§. I. Tous ceux qui font profession de divertir le peuple par les spectacles, ont toujours été regardés comme indignes de la communion des fideles, 482.

§. II. L'Eglise a toujours interdit à tous les fideles l'assistance aux spectacles, 487.

§. III. Les pretextes dont on se sert aujourd'hui pour justifier les spectacles, ont été prevenus par les anciens Peres de l'Eglise, 495.

TRENTIEME DISSERTATION. Sur le VII. Canon du premier Concile d'Arles, qui n'admet qu'en tremblant à l'usage des sacrements les Magistrats actuellement en charge, 503.

§. I. L'ancienne discipline de l'Eglise ex-

cluait en general tous les Magistrats de la participation des saints mysteres pendant le tems que dorait leur Magistrature, 504.

§. II. L'Eglise a toujours respecté les Magistrats & ceux qui possedoient quelque dignité de l'Empire; & elle admettoit avec jote à ses mysteres les plus saints, ceux qui n'usent de leur autorité que pour faire regner la pieté, & qui se conservoient purs de toutes les souillures du siecle, 510.

TRIENTIEME DISSERTATION. Sur le VIII. Canon du premier Concile d'Arles. On resout différentes questions sur le Bapteme des heretiques, & sur la maniere de les reconcilier à l'Eglise, 512.

§. I. Quels sont les heretiques qui ont réitéré le Bapteme, 513.

§. II. Quels sont les heretiques qui ont changé l'invocation & la priere dans le Bapteme, 517.

§. III. Quelle est l'origine, & quels sont les usages de l'imposition des mains, 520.

§. IV. Si l'imposition des mains pratiquée dans tous les siecles sur les nouveaux baptisés, est la même que celle par laquelle les Apôtres donnerent le Saint Esprit, 524.

§. V. Que l'onction a toujours été jointe à l'imposition des mains in *Spiritum sanctum*, & que l'une & l'autre composent un véritable sacrement distingué du Bapteme, 527.

§. VI. Ce que c'étoit que l'imposition des mains avec laquelle les heretiques étoient reconciliés à l'Eglise, 529.

Fin de la Table du premier Tome.

VAI 1532642

78

44

11-12-





